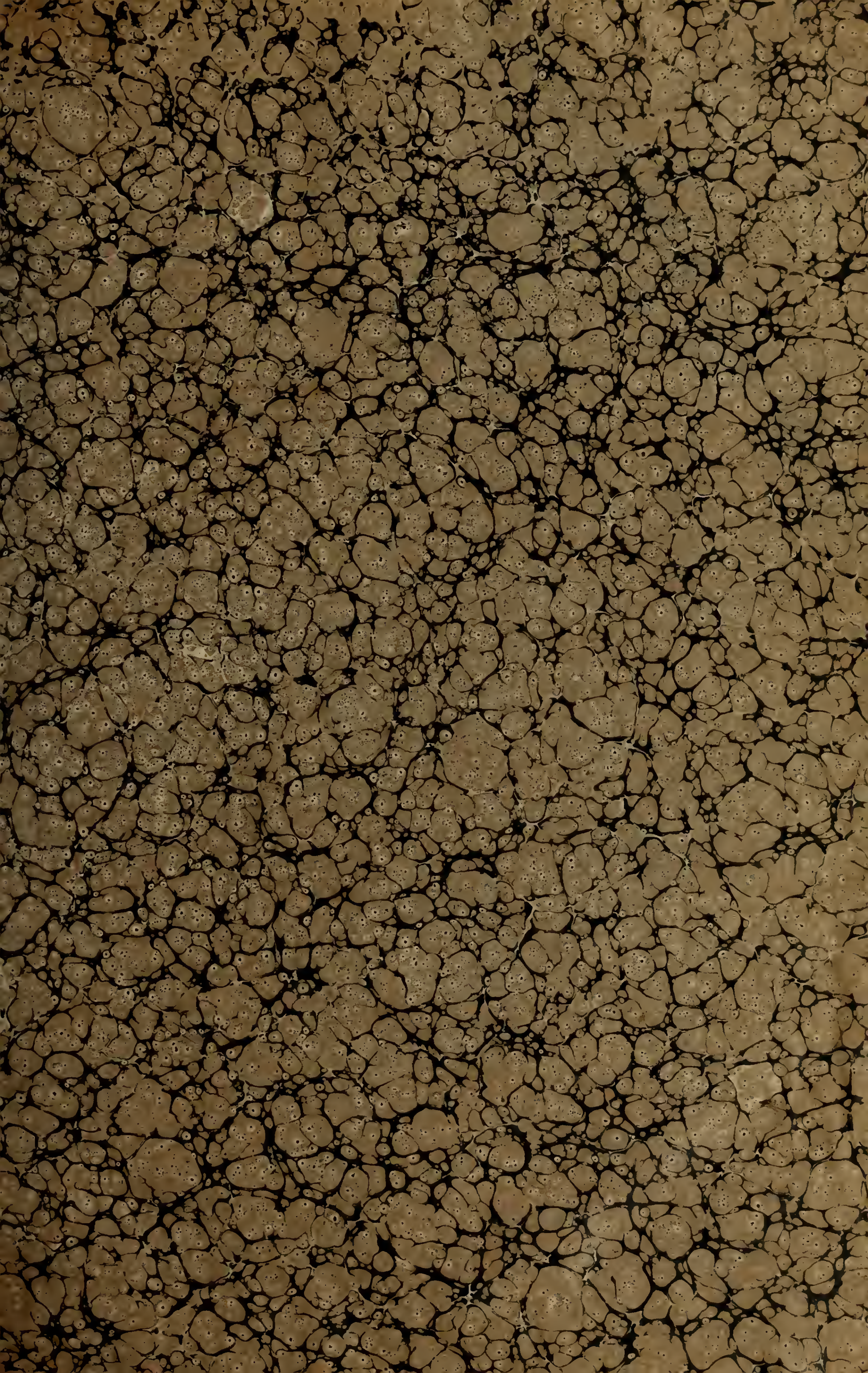






Mariage Balzac – p. 126

Chateaubriand – p. 351-352

Lamartine – p. 285

géogr. litt^re : Fontainebleau p. 289
(J. J. R., Voltaire …)

Travail des Enfants dans les Usines !
à Londres pp. 353 à 356

(cf. rapport de Nisard : voyage – p. 395 –)

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.

AIMÉ-MARTIN.
ALBRECHT (Mme Sophie).
AMPÈRE (J.-J.).
ARNAULT, de l'Académie.
AUDIBERT.
AVENEL.
BALLEYDIER (Alphonse)
BALZAC (de).
BAUDENS (le docteur).
BAWR (Mme de).
BELLOC (Mme Louise).
BERTSCH (Auguste).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORGHERS.
BOURDON (Isidore).
BORY-SAINT-VINCENT.
CALLET (Auguste).
CASTIL-BLAZE.
CASTILLE (Hippolyte).
CHATOUVILLE (C. de).

MM.

CHOPIN.
CORNILLE.
CUSTINES (de).
DELAHAYE (Adolphe).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESCHAMPS (Antony).
DESREZ (A.).
DRONSARD (le docteur).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GONDRECOURT (A. de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (J.-N.).
HERBIN (Victor).
HOUSSAYE (Arsène).

MM.

HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANE (lady).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LABAT (Eugène).
LACROIX (Paul).
LAFONT (Charles).
LAMARTINE (Alphonse de).
LEBRUN (Mme Camille).
LECLERC (Edmond).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARIE DE BLAYS.
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
MOREAU (Mlle Élise).
NICOLLE (Henri).

MM.

PARFAIT (Noël).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de).
SCRIBE (Eugène).
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
TASTU (Mme Amable).
TAYLOR.
THOMAS (Frédéric).
URBINO DA MANTOVA.
VALON (Alexis de).
VAN HASSELT (André).
VAULABELLE (Achille de).
VIARDOT (Louis).
VIENNET.
VIGNY (comte Alfred de).
KÉRATRY.

DESSINS.

MM.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
COPPIN (Édouard).
FOUSSEREAU.

MM.

FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
JACQUAND.

MM.

LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).

MM.

PAUQUET.
STAAL (Gustave).
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

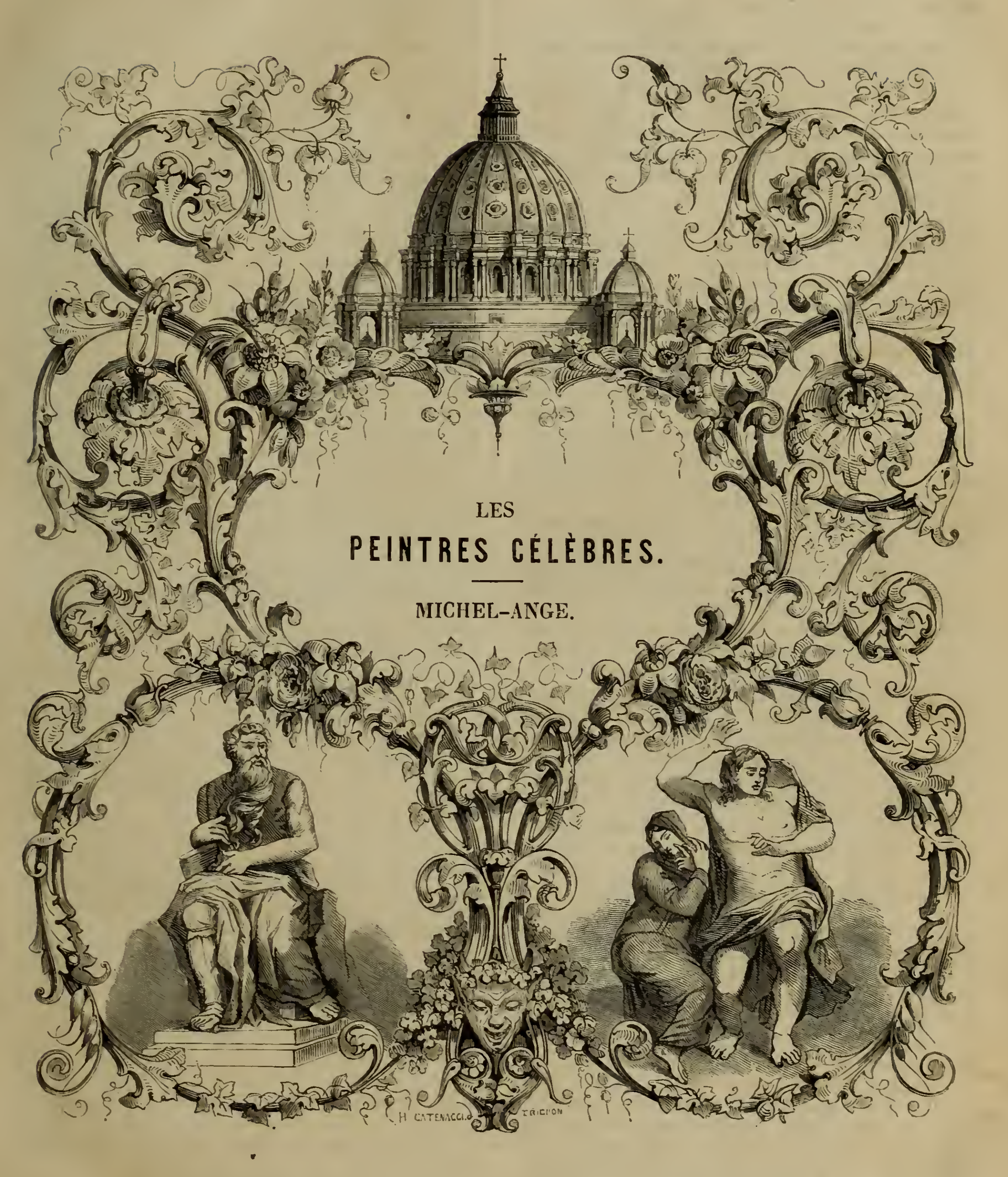
ANDREW, BEST, LELOIR, TRICHON.

La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET Ce, RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.


MUSEE
DES
FAMILLES
Lectures du Soir.
DEUXIÈME SÉRIE.
TOME CINQUIÈME.
1847-1848.
PARIS,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

MUSÉE DES FAMILLES.



LES

PEINTRES CÉLÈBRES.

MICHEL-ANGE.

I. — L'APPRENTI.

L'an 1474, le 6 mars, un lundi, quatre heures avant le jour, naquit au château de Caprèse, dans le territoire d'Arrezzo, un enfant du sexe masculin, qui reçut sur les fonts baptismaux le nom de Michel-Angelo.

Singulière prédestination, et qu'il est presque impossible d'attribuer au hasard. Sanzio! Bonarroti! les deux plus grands peintres d'Italie et du monde, ont reçu tous les deux en naissant le nom d'un ange! et, rapprochement plus bizarre encore, Raphaël n'est-il pas l'ange de la tendresse, de la pitié et de l'amour? Michel n'est-il pas l'ange de la justice, de la force, de l'extermination?

(1) Voyez tome XII, page 23, et tome XIII, page 33 et 112.

Le père de cet enfant qui venait de naître était Ludovico di Leonardo, dit Bonarroti, podestat de Chiusi et de Caprèse, descendant des comtes de Canossa, une des plus anciennes familles de la Toscane.

Messer Ludovico en était au dernier mois de sa charge, lorsqu'il plut au Ciel de lui envoyer cet enfant qui devait lui donner tant de souci et tant de gloire. Il fit donc ses préparatifs de départ pour quitter le lieu de sa résidence et retourner dans sa terre de Settignano aussitôt après la cérémonie du baptême. Plus tard, il n'hésita pas à placer ses autres fils dans le commerce, profession que les Florentins regardaient comme une des plus nobles, et à laquelle ils durent en partie leur puissance.

Cependant le bon podestat rêvait pour son aîné un avenir plus brillant, une carrière plus ambitieuse, plus illustre. Il le destinait à lui succéder dans les emplois civils. Un jour son petit Michel-Agnolo deviendrait podestat, secrétaire, ambassadeur, gonfalonier peut-être, tant il était loin de penser qu'il venait de pousser dans sa famille un maçon!... comme il le disait depuis dans sa vaine colère.

Tout est providentiel dans la vie des grands hommes. Settignano est un pays de carrières, où l'on rencontre plus d'ouvriers que de savants. La seule nourrice qu'on put donner au futur magistrat était la femme d'un *scarpellino*. L'enfant, vigoureux et robuste, grandit au grand air et au soleil; il mania de ses petites mains durcies de bonne heure le ciseau et la pierre. Ses premiers cris furent dominés et couverts par le grincement de la scie et par le bruit du marteau.

Je vous laisse à penser quelle piteuse mine dut faire le pauvre enfant, lorsqu'on lui mit un petit manteau sur l'épaule, une barrette au front, une grammaire sous le bras, et qu'on l'envoya décliner les noms et conjuguer les verbes chez messire Francesco d'Urbano!

C'est un instinct chez les pères que cette rage de forcer leurs enfants à embrasser précisément la carrière pour laquelle ils ont le moins de goût et le moins de dispositions. Soyez poëte, comme Ovide ou Pétrarque, on vous farcira la tête de droit romain et de décrétales; soyez artiste, comme Michel-Ange ou Cellini, on vous forcera à apprendre le grec ou à jouer de la flûte.

Dante s'est écrié dans un de ses accès de haute indignation :

« Ma voi, torcete alla religione
« Tal ch' era nato a cingersi la spada,
« E fate re d'tal ch' è da sermone.
« Ondè la . . . . vostra e fuor d' strada.

« Mais vous tournez à la religion celui qui était né pour « ceindre une épée ; vous voulez faire un roi de celui qui « n'est bon qu'à prêcher ; c'est pourquoi vous marchez hors « de la route. »

La leçon n'a profité à personne, et tous les pères du monde se conduiront de la sorte jusqu'à la fin des siècles. Le père de Bonarroti, tout podestat qu'il était, ne fit pas une trop longue résistance. Il est vrai qu'il avait affaire à plus entêté que lui. Mais, après tout, le pauvre homme ne manquait pas d'excuses. Tous les enfants commencent par dessiner des nez au charbon, et tous les enfants ne deviennent pas des Michel-Ange. Lorsqu'il vit que la fatalité s'en mêlait, et que son malheureux fils préférait décidément la brosse aux bouquins et la truelle à la plume, il se résigna avec peine sans doute, avec humeur, avec emportement, mais enfin il se résigna.

La vérité est que messire Ludovic jouait de malheur. A l'école même où il avait placé son fils se trouvait un petit polisson, nommé Granani, qui lui fournissait en secret des modèles à copier. C'était comme fait exprès. Un jour le drôle alla jusqu'à débaucher Michel-Ange, et l'entraîna avec lui à l'atelier, ou, comme on disait alors par un mot bien plus noble, à la boutique de son maître. Granani présenta hardiment son jeune camarade à Ghirlandajo, qui lui fit un accueil des plus gracieux et lui demanda s'il n'avait pas quelque essai à lui montrer. Le petit Michel-Ange, dont le caractère était naturellement timide et farouche, rougit légèrement et baissa les yeux sans répondre; mais, apprivoisé par les encouragements du maître, il finit par tirer de sa poche une gravure qu'il avait coloriée avec un grand travail et une patience inouïe. C'était une estampe de Martin Schœn, de Hollande, représentant la tentation de saint Antoine. Le sujet ne pouvait manquer de séduire une imagination jeune et ardente. C'étaient des groupes de démons hideux ou grotesques, excitant le saint ermite à grands coups de bâton. Non-seulement Michel-Ange donna une nouvelle vie à la gravure par le contraste des ombres et par l'éclat des couleurs, mais il en corrigea le dessin à sa manière, tourna bizarrement quelques figures, écarquilla les yeux, fendit les bouches, hérissa les crinières, fit grimacer les maudits dans les postures les plus étranges et les plus variées, et sut tirer d'un travail mécanique un tableau original et saisissant. Le maître, étonné et un peu jaloux de cette précocité de génie, contemplait l'ouvrage en silence, se demandant tout bas s'il ne devait pas étouffer par un froid mépris cette gloire naissante qui menaçait d'absorber bientôt sa propre gloire et celle de bien d'autres; mais l'admiration l'emportant sur l'envie, il s'écria qu'il n'avait rien vu de plus beau, et montrant du doigt le jeune homme, il ajouta en soupirant :

— C'est une étoile qui se lève, mais qui éclipsera plus d'un astre qui maintenant brille au ciel, couronné de lumière et entouré de satellites!

Le lendemain Dominique Ghirlandajo frappait à la porte de l'ex-podestat de Caprèse.

Messire Ludovic le reçut avec cette cordialité parfaite et cette bienveillance presque fraternelle qui régnaient alors entre tous les citoyens d'un même parti, et qui leur permettaient de s'appeler, quoique très-éloignés matériellement l'un de l'autre, du doux nom de voisin.

— Je viens vous demander une grâce, messer Bonarroti, dit le peintre après les premiers compliments, et j'espère que vous ne voudrez pas me la refuser.

— Parlez, maître Ghirlandajo, dit l'ex-podestat avec un léger ton de suffisance que laissent toujours les charges de l'État, même chez les hommes les plus excellents et les plus affables. Avez-vous besoin de conseils? disposez librement de mon expérience et de mes lumières. Avez-vous besoin d'appui? ma famille et moi sommes à vos ordres. Avez-vous besoin d'argent? ma bourse est à vous.

— Je vous rends mille grâces, messire; votre courtoisie m'est bien connue, et je ne manquerai pas d'avoir recours à vos bontés, si l'occasion s'en présente; mais je ne viens vous demander, pour le moment, ni conseils, ni argent, ni soutien.

— Et que venez-vous donc me demander, maître Ghirlandajo?

L'artiste hésita un instant avant d'entamer une négociation qui ne laissait pas que d'être un peu délicate, vu l'humeur assez difficile du vieux gentilhomme; mais, déguisant bientôt ses inquiétudes sous l'air le plus naturel qu'il put prendre, il ajouta d'un ton passablement dégagé :

— Je viens vous demander votre fils pour en faire un artiste.

A une proposition aussi inattendue, le podestat bondit

sur sa chaise, et fut pris d'une violente envie de jeter son cher voisin par la fenêtre. Mais comprimant tout à coup sa colère par une de ces réactions subites parfaitement explicables chez le père de Michel-Ange, il fit appeler son fils et lui lança un regard d'une expression indéfinissable, et, sans adresser un seul mot au peintre ébahi qui ne comprenait rien à cette pantomime, et commençait vivement à désirer de se trouver ailleurs, s'approcha de la table, trempa une plume dans l'encrier et se mit à écrire sur un parchemin, répétant tout haut les paroles à mesure qu'il les traçait :

« L'an 1488, le premier jour d'avril, moi Ludovic, fils de Léonard de Bonarroti, je place mon fils Michel-Ange chez Dominique et David Ghirlandajo, pour trois ans à dater de ce jour, et aux conditions suivantes : le susdit Michel-Ange s'engage à rester chez ses maîtres pendant trois années, en qualité d'*apprenti*, pour s'exercer dans la peinture et faire en outre tout ce que ses maîtres lui ordonneront ; et pour prix de ses services, Dominique et David lui payeront la somme de vingt-quatre florins, six la première année, huit la seconde et dix la dernière ; en tout quatre-vingt-seize livres. »

— Et maintenant, maître Ghirlandajo, ajouta le gentilhomme d'une voix qu'il essaya de rendre ferme : Veuillez me payer douze livres, premier à-compte du salaire de mon fils ; voici la quittance.

En prononçant ces mots, Bonarroti fut vraiment sublime de dignité, d'abnégation, de douleur. Brutus, en signant l'arrêt de mort de son enfant, ne dut pas avoir une autre voix, un autre regard.

Ghirlandajo s'empressa de payer le prix convenu, ne se souciant pas d'irriter davantage par des paroles inutiles l'irascible aristocrate, et tout fut dit.

Le podestat se leva gravement, accompagna le visiteur jusqu'à la porte, et montrant son fils d'un geste digne et sévère :

— Vous pouvez emmener le garçon, dit-il ; faites-en ce que bon vous semble, il vous appartient désormais.

Quant à Michel-Ange, il franchit d'un seul bond l'escalier paternel, et, arrivé dans la rue, jeta sa toque en l'air en signe de fête et de réjouissance.

II. — LE SCULPTEUR.

Peu de temps après, l'apprenti de Ghirlandajo entra dans les jardins de Médicis. Il y trouva quelques-uns de ses anciens amis les tailleurs de pierre qui l'avaient bercé à Settignano. On l'accueillit, on le fêta, comme bien vous pouvez croire ; on lui montra les plus beaux trésors du musée improvisé. Michel-Ange contemplait avidement tous ces chefs-d'œuvre mutilés par le temps, et remis sur l'autel par la vénération de ses contemporains. La beauté antique le frappait sans l'enivrer : à son admiration d'artiste se mêlait malgré lui une secrète amertume, une jalousie instinctive, un violent désir, non pas d'imiter, mais de dépasser les anciens. Du fond de son âme il sentait monter à sa tête des vapeurs d'un orgueil infini ; un secret désespoir d'avoir été devancé par des hommes plus heureux, qui, pour être immortels, n'avaient eu qu'à copier la nature. Tandis que lui, venu trop tard, comment s'y prendrait-il pour faire mieux ! Ces pensées durent aigrir son caractère, porté naturellement à la méditation et à l'isolement : à l'âge où les enfants s'épanouissent à la joie et au bonheur, il était déjà caustique et sauvage. Qu'aurait-il dit, grand Dieu ! si, au moment où il se promenait dans les jardins de Saint-Marc, il eût pu savoir que quatre ou cinq années auparavant, dans la petite ville d'Urbin, était né un artiste, l'incarnation la plus complète et la plus pure de ce beau idéal qu'il enviait chez les anciens, et que le monde adorerait cet artiste sous le nom de Raphael !

Les ouvriers de Laurent le Magnifique ne pouvant deviner les idées qui se pressaient en foule dans l'esprit du jeune homme, et connaissant ses goûts pour les pierres, lui offrirent un morceau de marbre. On le laissa maître d'en faire ce qu'il voudrait, et de revenir aux jardins autant de fois qu'il lui ferait plaisir. Michel-Ange, pour toute réponse, se saisit d'un ciseau, se débarrassa de sa veste et se mit à ébaucher à grands coups de marteau une tête de faune. La boutique de Ghirlandajo fut désertée à son tour, comme l'avait été l'école de messer Francesco, et cela au grand déplaisir du maître, qui perdait dans son apprenti un puissant auxiliaire, et à la grande satisfaction des élèves qui voyaient s'éloigner un rival détesté.

Un jour, comme il achevait la tête de son vieux faune, un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure assez laide et d'une mise très-négligée, s'arrêta devant lui et le regarda faire en silence. Michel-Ange travaillait avec ardeur, sans prendre garde à l'inconnu, et se souciant aussi peu de lui que de la poussière de marbre qui tombait de son ciseau.

Quand il eut donné le dernier coup à son œuvre, l'enfant se recula un peu, comme font les artistes, pour mieux juger de l'effet de sa tête, et en parut fort satisfait. C'est là probablement que l'attendait le témoin muet de cette scène.

Il s'avança lentement et posa la main sur l'épaule du jeune sculpteur :

— Mon ami, lui dit-il avec un léger sourire, si vous voulez bien le permettre, j'aurai une observation à vous faire.

Michel-Ange se retourna vivement vers lui avec cet air goguenard et insolent que prendrait un rapin de nos jours vis-à-vis d'un bourgeois.

— Une observation, vous ?... Ces trois mots furent prononcés avec une grande lenteur.

— Une critique, si vous l'aimez mieux.

— Sur la tête de mon faune ?

— Sur la tête de votre faune.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour vous croire le droit de critiquer mon travail ?

— Peu vous importe qui je suis, pourvu que ma critique soit juste.

— Et qui décidera, monsieur, entre vous et moi, lequel de nous deux aura raison ?

— Je vous en laisse juge vous-même.

— Voyons, monsieur, parlez, s'écria Michel-Ange en se croisant les bras d'un air de défi.

— N'avez-vous pas voulu faire un vieux faune qui rit aux éclats ?

— Sans doute, c'est bien facile à comprendre.

— Eh bien ! ajouta le critique en riant, où avez-vous vu des vieillards qui ont toutes les dents à leur bouche ?

L'enfant rougit jusqu'au blanc des yeux et se mordit la lèvre. La remarque était juste. Il attendit que le bourgeois eût tourné le dos, et d'un seul coup de ciseau il enleva deux dents à son faune. Pour rendre l'illusion plus complète, il songea même à creuser la gencive. Mais comme il n'avait pas d'instrument pour percer le marbre, il remit le reste de la besogne au lendemain.

Dès que le jardin fut ouvert, Michel-Ange était à son poste. Mais le faune avait disparu. A la place où il avait laissé son marbre, il trouva le bourgeois de la veille.

— Où est donc ma tête ? demanda le jeune sculpteur d'un air courroucé.

— On l'a enlevée par mes ordres, répondit l'inconnu avec son flegme ordinaire.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour donner des ordres dans le jardin de Laurent le Magnifique?

— Suivez-moi et vous le saurez.

— Je vous suivrai pour vous forcer à me rendre mon faune.

— Peut-être serez-vous content de le laisser où il est?

— Nous verrons.

— Nous verrons.

L'inconnu prit le chemin du palais, toujours avec le même calme, et se disposait à franchir l'escalier, lorsque l'enfant, l'arrêtant par le bras, lui dit d'un ton moitié timide, moitié colère :

— Où allez-vous, monsieur? Croyez-vous qu'on pénètre ainsi dans les appartements du prince? Dans ses jardins passe encore, puisqu'il veut bien le permettre. Nous allons nous faire jeter à la porte.

L'inconnu traversa l'antichambre. Les serviteurs se levèrent sur son passage. Les gardes le saluèrent avec respect.

Michel-Ange le suivait de plus en plus inquiet.

— Serait-il un employé du palais? se dit-il tout troublé de son aventure. En ce cas, j'ai eu tort de lui parler si durement. Bah! après tout, mon faune m'appartient, et il devra bien me le rendre; mon œuvre est à moi. S'il y tient absolument, je lui payerai le marbre.

L'inconnu traversa les galeries et les salons, sans que personne songeât à lui défendre l'entrée.

— Diable! fit Michel-Ange, serait-ce le secrétaire lui-même que j'ai traité de la sorte? Je viens de faire là une belle équipée !

L'inconnu, sans se détourner, poussa la porte d'un cabinet royalement meublé et enrichi d'objets d'art de la plus grande valeur.

L'enfant s'arrêta sur le seuil, interdit et tremblant. Son assurance venait de le quitter tout à coup. Il se crut sérieusement perdu. Il venait d'offenser un personnage assez puissant pour entrer chez Laurent de Médicis sans se faire annoncer. Comme il essayait de balbutier une excuse, il leva les yeux, et vit son vieux faune posé sur une riche console.

— Tu vois bien, mon ami, lui dit l'inconnu, toujours avec un ton de bonté et de douceur, que si j'ai fait enlever ton vieux faune du jardin, c'était pour le placer dans un endroit plus convenable.

— Mais, mon Dieu, s'écria le jeune artiste, que dira le prince, en voyant cette pauvre ébauche au milieu de tant d'ouvrages précieux?

— Le prince te tend la main, mon ami, viens la serrer.

Tout autre serait tombé à genoux. Michel-Ange, ému jusqu'aux larmes, baissa la tête et serra cordialement la main que Laurent le Magnifique venait de lui tendre.

— Désormais te voilà de la maison, mon ami, tu travailleras chez moi; tu dîneras à ma table, je ne ferai aucune différence entre toi et mes enfants. Va, passe dans ma garde-robe, et fais-toi donner un beau manteau violet, tout à fait pareil à ceux que portent, les jours de fête, Pierre et Jean de Médicis.

— Monseigneur, répondit l'enfant attendri, avant de profiter de vos dons, permettez-moi de courir chez mon père. Je veux qu'il soit de moitié dans mon bonheur. Il m'a chassé de sa maison en enfant paresseux et indigne; je veux y retourner en homme obéissant et soumis. Je connais mon père : il est inflexible, mais juste, et il comprendra, d'après ce qui m'arrive, que loin de me repentir, j'ai le droit de m'enorgueillir de ma faute. A dater de ce jour, je puis me présenter le front haut partout, même chez moi; car Laurent de Médicis, le premier homme de son siècle, m'a sacré artiste.

— C'est bien, mon enfant, tu peux retourner chez ton père, et lui annoncer que ma protection s'étendra également sur toute sa famille. Dès aujourd'hui je lui permets de se présenter au palais, pour me demander l'emploi qui lui conviendra le mieux dans Florence.

Le vieux Bonarroti déjeunait tranquillement dans sa chambre, d'où il n'avait plus voulu sortir après l'aventure de son fils, lorsqu'un violent coup, suivi d'une tempête de coups plus violents encore, vint ébranler sa porte. Le podestat courut ouvrir lui-même, et recula de trois pas à l'aspect de Michel-Ange, qu'il ne reconnut pas au premier abord, pâle, haletant, la tête nue, les vêtements en désordre, couvert de poussière et de plâtre. L'enfant ne fit qu'un bond de la porte jusqu'à son père pour se jeter dans ses bras.

— Loin de moi, malheureux! s'écria le podestat, que tant d'audace rendait tremblant de colère.

— Mon père, mon père, écoutez-moi, de grâce, avant de me chasser!

— N'approche pas, fils indigne et dégénéré; ne me souille pas de ta boue!

— Mais, au nom du Ciel, écoutez-moi un seul instant!

— Tu veux donc me forcer à te maudire?

— Je viens du palais de Médicis.

— Je ne veux pas savoir d'où tu viens ni ce que tu fais. Cela te regarde et non plus moi. J'avais un fils autrefois qui s'appelait Michel-Ange; il devait être, au moins je l'espérais, la gloire, le soutien de ma famille, la joie, la consolation de mes vieux jours; mais ce fils ingrat et rebelle je ne l'ai plus, Dieu merci; je l'ai vendu à maître Ghirlandajo pour dix-huit florins.

— Au nom de ma mère, écoutez-moi! me voici à vos genoux.

— Retourne chez tes maçons, c'est là ta place.

— Ma place, dit Michel-Ange se relevant avec fierté, ma place est dans les appartements du prince, mon père; ma place est parmi les premiers artistes de Florence, ma place est à la table de Laurent le Magnifique.

— Mon Dieu! mon Dieu! il devient fou le malheureux, s'écria le pauvre père, passant de la colère à l'effroi.

— Mais suivez-moi, mon père, s'écria Michel-Ange de cette voix brève et forte qui ne permet plus le doute; suivez-moi, vous verrez. Je vous dis que c'est Laurent lui-même qui m'a serré la main, qui m'a mené chez lui, qui vous attend, qui vous offre un emploi, celui que vous voudrez; par Dieu! est-ce qu'on marchande avec Michel-Ange?

Le vieux Bonarroti était renversé, il tenait sa tête à deux mains pour concentrer ses idées, et se demandait, dans une anxiété extrême, lequel des deux, de lui ou de son fils, avait perdu la raison.

Michel-Ange, sans lui laisser le temps de réfléchir ou plutôt de s'égarer davantage, l'entraîna moitié de gré, moitié de force, jusqu'au palais du Magnifique. Le podestat croyait rêver. Les gardes ne croisaient pas les hallebardes pour leur barrer le passage, et les courtisans se rangeaient respectueusement à leur approche.

Arrivés au cabinet du prince, un page leva la portière, et le vieux Bonarroti, suivi de son fils, se trouva en présence de Laurent.

— Messire Bonarroti, lui dit le prince en venant courtoisement à sa rencontre, je vous ai fait déranger pour vous demander la permission de garder auprès de moi Michel-

Ange, et pour vous féliciter d'avoir en lui un enfant qui sera le premier artiste de son siècle. Ma maison sera la sienne. Quant à son traitement, vous le fixerez vous-même. Je ne mets à tout cela qu'une condition, votre fils a dû vous le dire, c'est que vous me demanderez l'emploi qui conviendra le plus à vos goûts et à vos habitudes. Il vous est accordé d'avance.

Ludovic se recueillit un peu avant de répondre. Un instant avait suffi à cette nature énergique et fière pour se remettre de son émotion et de sa surprise. Il se rappela que celui qui lui parlait était comme lui citoyen de Florence, et lui tendit la main sans raideur, mais sans bassesse. Il lui parla comme un égal a droit de parler à un égal.

— Je crois que mon fils sera payé au delà de ce qu'il mérite, si on porte son traitement à cinq ducats par mois.

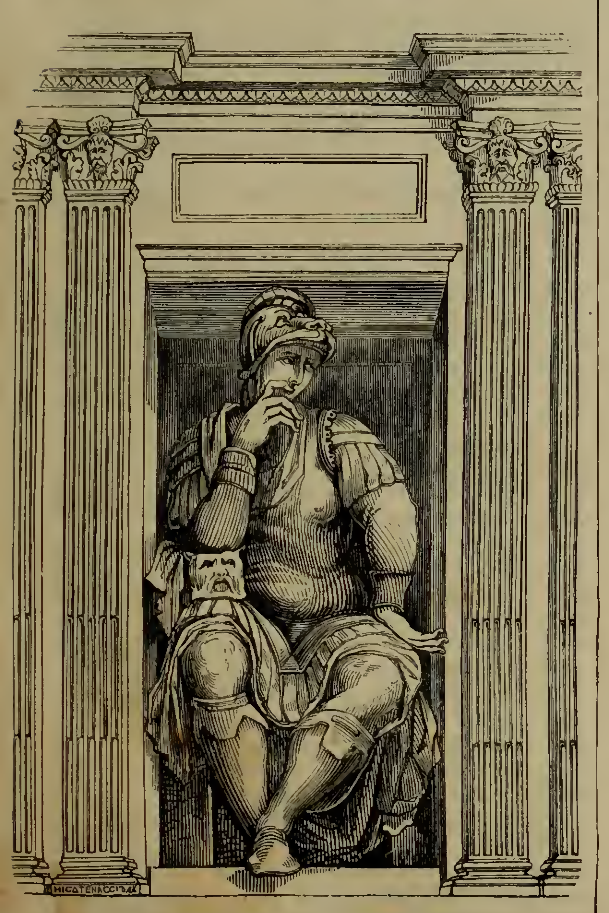
— Et pour vous, messire Bonarroti?

— Pour moi, Laurent?... il y a un petit emploi vacant à la douane, qui ne peut être donné qu'à un citoyen. Cet emploi je le demande, parce que je suis sûr de le remplir avec honneur.

— Tu seras toujours pauvre et misérable, mon cher Ludovic, répondit Médicis en riant, puisqu'ayant le choix d'un emploi, tu bornes ton ambition à une petite place dans la douane.

— C'est bien assez pour le père d'un maçon, répondit Ludovic.

Ce maçon devait laisser au monde le *Moïse*, le *Bacchus*, le *Pensieroso*, et vingt autres chefs-d'œuvre!



Il Pensieroso, statue de Laurent de Médicis.

III. — LE PEINTRE.

Alexandre VI, le terrible Roderigo Borgia, venait de mourir, empoisonné par un flacon de son propre vin qu'il avait préparé pour d'autres. Le siècle était vengé. Les orphelins des nombreuses victimes que cette famille incestueuse et meurtrière avait plongés dans le deuil, voyant porter sur les bras des valets le cadavre du pape, enflé, noir, hideusement défiguré, s'écriaient en tremblant : *Laissez passer la justice de Dieu!*

Jules II monta sur le trône de saint Pierre. C'était un homme d'une vaste ambition, d'un caractère de fer, hautain, inflexible, impérieux, avide de dominer, impétueux dans sa colère, emporté dans ses ordres, ne souffrant pas de réplique, et brisant sous ses pieds tout ce qui osait lui faire obstacle.

Un seul trait peindra l'homme.

Michel-Ange était devenu célèbre, et sa gloire lui avait fait mille ennemis.

Lorsque le pape le chargea de faire son portrait, voici en quels termes il formula sa commande.

— Tu vas, dit-il à son sculpteur, me jeter en bronze une statue colossale, que tu placeras sur le portail de Saint-Pétrone. Voici trois mille ducats à compte : lorsque tu auras besoin d'argent, adresse-toi directement à moi. Fais bien vite ton modèle, et tâche que cela soit digne à la fois de Jules II et de Michel-Ange.

— J'ai mon dessin tout prêt, répondit Michel-Ange. Votre Sainteté de sa main droite donnera la bénédiction, comme de juste; dans sa main gauche je placerai un livre.

— Un livre! un livre! interrompit Jules II avec fureur; une épée. Par saint Paul! je n'entends rien, moi, à vos grimoires, tandis qu'à l'épée c'est autre chose, et j'y défie les plus habiles.

Quelques jours après, étant venu à l'atelier de l'artiste pour voir si l'ouvrage avançait, il dit en souriant!

— Tout cela est fort bien; mais dis-moi, la statue donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction?

— Elle menace le peuple, s'il n'est pas sage, répliqua Michel-Ange.

. . . .

En 1508, Michel-Ange, arrivé de Bologne, descend au Vatican, encore tout essoufflé de sa course, poudreux, couvert de sueur; le pape le reçoit dans ses bras, l'accable de bontés et de caresses.

— Et ma statue?

— Terminée; le bronze est très-bien venu; le portrait de Votre Sainteté, trois fois plus grand que nature, respire la majesté et la terreur. Une épée nue brille dans votre main gauche, comme vous l'avez désiré.

— Et maintenant causons de nos grands projets. Tout ton temps m'appartient, je l'espère.

— Je suis aux ordres de Votre Sainteté.

Nouveaux témoignages d'amitié et de bienveillance.

Le pape se lève aussitôt, et s'appuyant sur le bras de son artiste favori, s'empresse de lui montrer tout ce qui s'est fait en son absence, les constructions de San-Gallo, les travaux de Bramante, les fresques de Raphaël. Michel-Ange, toujours équitable, même envers ses ennemis, ne tarit pas en éloges. Ils traversent la place de Saint-Pierre. — Les énormes blocs de Carrare sont là, attendant, sollicitant presque le ciseau du grand sculpteur.

Enfin, après avoir parcouru en tous sens l'église, les jardins du palais, Jules II et Michel-Ange entrent dans la chapelle Sixtine. — Le jour commençait à baisser.

Le pape s'arrêta au milieu de cette vaste chapelle, et te-

vant sa main vers la voûte, laissa tomber ce peu de paroles, comme une chose parfaitement naturelle.

— Depuis la mort de mon oncle, la décoration de ce beau monument est restée inachevée dans la plus grande partie. Je veux qu'on dise : Jules II a terminé ce que Sixte IV avait commencé. Voilà l'ouvrage que je te destine. Tu seras à la fois l'architecte, le peintre et le décorateur. A toi cette voûte immense ; remplis-la de fresques et d'ornements; peuple-la d'innombrables figures. On n'a connu jusqu'ici qu'un seul côté de ton génie; je veux que le monde apprenne, en admirant le plafond de la Sixtine, que Michel-Ange est aussi grand peintre qu'il est inimitable sculpteur.

Michel-Ange regarda le pape dans les yeux, pour voir s'il parlait sérieusement.

— Eh bien ! tu ne réponds pas, reprit le pape.

— Je crois n'avoir pas bien entendu, répliqua l'artiste étonné.

— Je t'ai choisi pour peindre à fresque le plafond de la chapelle Sixtine. As-tu compris, cette fois?

— Votre Sainteté se rit de son pauvre serviteur.

— Comment cela, maître Bonarroti?

— Mon métier est de manier le ciseau et le maillet; je n'ai jamais peint de ma vie; j'ignore jusqu'aux procédés mécaniques de la fresque. Il est vrai que j'ai dessiné un carton pour la salle du conseil de Florence; mais c'était un dessin, voilà tout. Comment voulez-vous qu'à mon âge je change tout à coup de carrière? Encore une fois, cela ne saurait être sérieux, et Votre Sainteté veut sans doute m'éprouver.

— J'ai dit : Je veux, c'est à toi d'obéir.

— Et moi, je vous dis, Saint-Père, que cette idée n'est pas venue, qu'elle ne pouvait venir à Votre Sainteté. C'est un piége infâme que me tendent mes ennemis. Si je refuse, je reste là dans un coin, sans ouvrage, et j'encours votre disgrâce; si j'accepte, j'échouerai infailliblement, et j'y perdrai le peu de réputation que j'ai acquise dans mon art. Eh bien! non! j'aime encore mieux endurer la colère de Votre Sainteté que de m'exposer à une honte certaine. Mon parti est pris ; je pars à l'instant pour Florence.

— Cette fois, nous y mettrons bon ordre, s'écria Jules, et il se retira brusquement, laissant l'artiste à son muet désespoir.

Ce qui se passa alors dans l'âme de Michel-Ange, il n'y a que Dieu et lui qui l'aient su. L'histoire n'a pas d'exemple de pareilles tortures. S'il ne succomba pas à ce coup, c'est qu'il était doué d'une force surhumaine.

Figurez-vous un homme qui a déjà quarante statues dans la tête, qui n'a plus qu'à frapper sur le marbre pour voir jaillir et s'animer ses créations gigantesques, qui arrive heureux et confiant pour se mettre à l'œuvre. Figurez-vous le même homme, par un effort sublime, inouï, désespéré, changeant tout à coup de plans, de but, de moyens, oubliant son peuple de pierres, et évoquant tout un royaume nouveau d'ombres et de couleurs; passant d'un art à l'autre dans l'intervalle d'une seule nuit. Quelle lutte immense! Quel magnifique spectacle ! C'est là le plus éclatant triomphe de la volonté humaine.

Le lendemain, Jules II trouva l'artiste à la même place où il l'avait laissé la veille. Il avait la tête baissée vers la terre, le regard fixe, les bras croisés sur la poitrine, et paraissant absorbé par une méditation profonde. Les souffrances de cette longue nuit avaient bien laissé quelques traces sur ses joues flétries, sur ses yeux rouges et secs; mais le feu du génie rayonnait sur son front.

— Eh bien? dit le pape.

— J'accepte, répondit Michel-Ange.

— J'en étais sûr. Crois-moi, Michel-Ange, tes ennemis, en croyant te nuire, t'ont ménagé un nouveau triomphe.

Les jours suivants, Michel-Ange fit venir de Florence Jacques de Sandro, Ange de Donnino, Bujardini, Granaci, enfin les peintres les plus connus dans la pratique de la fresque. Il les fit monter sur son échafaud, leur livra un pan de muraille et les fit travailler à côté de lui. Deux ou trois heures lui suffirent pour être au fait du mécanisme qu'il ignorait. Il les paya largement, abattit ce qu'ils venaient de faire, se renferma seul dans la chapelle et ne voulut voir personne.

Sans aides, sans manœuvres, sans apprentis, il trempait lui-même sa chaux, faisait son crépi, broyait ses couleurs.

Michel-Ange n'avait employé que vingt mois à son œuvre immense. Le jour où il descendit des échafaudages, ses yeux s'étaient tellement habitués à regarder en haut, qu'il ne pouvait plus les tourner vers la terre. Touchant et douloureux symbole du génie, obligé de faire encore route avec les hommes après avoir habité quelque temps les régions célestes.

Au milieu des tourments de toute sorte qui assiégèrent Michel-Ange pendant cette grande épreuve, il faut compter aussi les impatiences, les ennuis, les menaces du bouillant pontife. Tout vieux et tout cassé qu'il était, cet homme indomptable montait à chaque instant sur l'échafaud, se glissait sous la voûte, grondait, conseillait, pressait le pauvre artiste, qui eût donné volontiers ce qui lui restait d'années à vivre pour qu'on le laissât travailler en paix.

Un jour, c'étaient des remarques sur l'emploi trop sobre des couleurs brillantes et sur la pauvreté des dorures.

Et l'artiste de répondre :

— Saint-Père, les hommes que j'ai peints là-haut ne portaient point d'or dans leur temps; c'étaient de saints personnages qui avaient l'amour de la pauvreté et le mépris des richesses.

Une autre fois c'étaient des plaintes et des exclamations sur la lenteur de l'artiste.

— Quand finiras-tu donc? s'écriait le pape.

— Quand je serai satisfait, répondait Michel-Ange.

Enfin, comme la *Toussaint* approchait, le pape monta une dernière fois sur la charpente et signifia brièvement au peintre qu'il voulait ce jour-là, lui, Jules II, à qui personne n'avait jamais résisté, dire la messe dans la chapelle.

— Mais si je n'ai pas fini ce jour-là, riposta l'artiste avec une égale impatience.

— Si tu n'as pas fini..., si tu n'as pas fini?... Je te ferai jeter en bas de cet échafaud.

— C'est qu'il est homme à le faire comme il le dit, pensa Michel-Ange, et le soir même l'échafaud fut enlevé.

Je n'essayerai même pas de décrire l'impression foudroyante et terrible que fit le chef-d'œuvre, lorsqu'il fut livré à l'admiration du public. Alors comme aujourd'hui, la voûte de la Sixtine fut considérée comme le prodige le plus étonnant de l'art humain. Michel-Ange avait soixante-treize ans lorsqu'il acheva ces peintures.

Deux ans après, le pape mourut et Michel-Ange pleura amèrement sa mort. Ces deux caractères étaient faits l'un pour l'autre. Jules II ne pouvait plus se passer de Michel-Ange. On raconte que peu de temps avant la mort du pape, une scène fort vive eut lieu entre lui et Michel-Ange, à l'occasion d'un congé que demandait ce dernier pour aller voir la fête de saint Jean à Florence, scène qui se termina, comme toujours, par un redoublement d'amitié et de faveur. On assure même que le pauvre vieillard, sentant peut-être que sa fin approchait, et ne voulant pas laisser un

souvenir amer au cœur de l'artiste qu'il avait le plus estimé, lui fit faire de touchantes excuses, et lui envoya un cadeau de 500 ducats pour s'amuser pendant la fête.

Enfin Jules II est le seul qui ait osé gronder, menacer, maltraiter Michel-Ange. Il alla même un jour jusqu'à lever la canne sur lui, et cependant le grand artiste ne put jamais se consoler de sa perte; et cependant, après son domestique Urbino, Jules II est sans doute l'homme que Michel-Ange ait le plus aimé sur la terre.

IV. — LE MALADE.

Pendant que Michel-Ange travaillait à son tableau du *Jugement dernier*, il tomba de l'échafaud et se blessa gravement à la jambe. Aigri par la douleur et pris d'un accès de misanthropie, le peintre s'enferma chez lui et ne voulut voir personne.

Mais il comptait sans son médecin, et le médecin cette fois était au moins aussi entêté que le malade.

Cet excellent ministre d'Esculape se nommait Baccio Rontini; ayant appris par hasard l'accident survenu au grand artiste, il se présente chez lui et frappe inutilement à la porte.

Personne ne répond.

Il crie, s'emporte, il appelle à haute voix les voisins, les domestiques: silence complet.

Il va chercher une échelle, la dresse contre la façade de la maison, et essaye d'entrer par les croisées: les fenêtres sont hermétiquement closes et les volets sont solides.

Que faire? Tout autre à la place du médecin aurait quitté la partie; mais Rontini n'était pas homme à se décourager pour si peu. Il descend avec beaucoup de peine dans la cave, remonte avec non moins de travail dans la chambre de Bonarroti, et moitié de gré, moitié de force, soigne triomphalement la jambe de son ami.

Il était temps.

L'artiste, exaspéré par ses souffrances, s'était résolu à se laisser mourir.

V. — L'ARCHITECTE.

Comme architecte, Michel-Ange nous a laissé la sacristie et la bibliothèque de Saint-Laurent, le couronnement du palais Farnèse, l'église de Saint-Jean-des-Florentins, le capitole et la miraculeuse coupole de Saint-Pierre de Rome.

L'histoire de ce monument, qui est resté la plus grande merveille que les hommes aient élevée sur la terre, forme à elle seule un volume. Constantin en posa la première pierre vers l'an 324; Honorius y fit mettre des portes d'argent massif en 626. En 846, les Sarrasins les emportèrent. Pendant les treizième et seizième siècles, plusieurs papes firent réparer l'antique basilique. Nicolas V avait conçu le projet de rebâtir Saint-Pierre sur les dessins de Léon-Baptiste Alberti; mais à peine les nouveaux murs étaient-ils hors de terre, que ce pape mourut et tout resta dans l'abandon.

Enfin, le 18 avril 1506, Jules II, qui entrait alors dans sa soixante-treizième année, eut la gloire de poser la première pierre de la nouvelle construction. Bramante, Raphaël, Julien de San-Gallo, Fra Joconde de Vérone continuèrent successivement l'édifice. Des sommes énormes, incalculables, vinrent s'engloutir dans le gouffre de cette œuvre immense, qui paraissait destinée, moderne Babel, à n'être jamais terminée.

Lorsque Paul III eut recours, comme à une dernière ancre de salut, à la haute science, à l'austère probité de Bonarroti, l'entreprise de Saint-Pierre était devenue un champ ouvert à tous les trafics, à toutes les cupidités, à toutes les dilapidations; cent cinquante ans de travaux et dix millions de dépense n'auraient pas suffi pour venir à bout de cette forêt de clochers, de coupoles, de flèches, de colonnes, de portiques, d'arcades, d'ornements de tous les goûts et de tous les âges que l'avidité des architectes avait multipliés et entassés dans le projet multiforme.

Michel-Ange éloigna de lui ce calice tant qu'il put. Il savait à quels dégoûts, à quels combats de toutes sortes était réservée sa vieillesse. « Dieu m'est témoin, s'écriait-il à Vasari, que c'est contre mon gré et uniquement par force que j'ai accepté l'entreprise de Saint-Pierre. » Dans une lettre à Ammannasi, il disait en parlant de son modèle: « S'il l'emporte, je ne puis qu'y perdre beaucoup, c'est ce que vous me ferez plaisir de faire entendre au pape; car je ne suis pas bien portant. »

Mais malgré ses refus réitérés, force lui fut enfin d'accepter; il se fit présenter le modèle de son prédécesseur. Les élèves et les partisans de San-Gallo, qui prévoyaient que l'avénement de Michel-Ange mettrait un terme à leur pillage organisé, en lui présentant les plans de leur maître, s'écrièrent avec amertume:

— C'est un pré où il y aura toujours à faucher.

— Vous dites plus vrai que vous ne pensez, répondit Michel-Ange; il ne manque à ce beau dessin qu'une chose, c'est l'unité.

En quinze jours il fit son modèle en relief, qui ne coûta que vingt-cinq écus. Il avait fallu quatre ans pour exécuter le modèle de San-Gallo: il avait coûté cinq mille cent quatre-vingts écus d'or.

Le lendemain du jour où fut exposé le nouveau plan de Michel-Ange, un décret *de proprio motu* du pape, le nommait architecte et directeur en chef des constructions de Saint-Pierre.

Bonarroti n'exigea qu'une seule condition, et sur celle-là il fut inébranlable, c'est que ses fonctions seraient gratuites. Il voulait prêcher par l'exemple.

Armé des pouvoirs les plus absolus, l'austère et inflexible vieillard se présenta à Saint-Pierre. Il fit abattre l'ouvrage de San-Gallo, et chassa sans pitié cette troupe honteuse d'intrigants et de pillards, comme le Christ avait chassé jadis les marchands de son temple.

De toutes parts le nouvel édifice s'éleva comme par enchantement dans ses simples et majestueuses proportions, sur le plan d'une croix grecque. En trois années, Michel-Ange banda les quatre nefs, termina les deux grands escaliers qui conduisent au sommet des voûtes, fortifia les arcs, renforça les piliers. L'édifice grandissait à vue d'œil. Le but du grand artiste était d'empêcher tout remaniement, toute profanation que la cupidité ou l'envie auraient pu tenter contre son projet. Enfin Paul III, avant sa mort, qui arriva en 1549, eut la consolation de voir la forme de la grande basilique irrévocablement arrêtée.

La même ordonnance corinthienne régnait au dehors comme au dedans. Les hémicycles des deux croisées, les compartiments de leurs voûtes, leurs chapelles et les fenêtres qui les éclairent étaient terminés. Enfin on vit s'élever en pierre le soubassement extérieur d'où devait s'élancer au ciel, au moyen d'un seul rang de colonnes, cette admirable coupole, le *nec plus ultra* de l'art humain.

Pendant dix-sept années consécutives, et quels que fussent d'ailleurs les contrariétés et les déboires de toute sorte éprouvés par Michel-Ange, soit par le changement des différents papes qui se succédèrent, soit par les calomnies et les cabales de ses nombreux ennemis, il ne cessa jamais de travailler avec autant d'activité que de désintéressement à

cette grande œuvre, dont il regardait désormais l'achèvement comme le plus sacré de ses devoirs.

Nous lisons dans une de ses lettres, dans laquelle il répond aux offres et aux instances qu'on lui faisait de la part du duc de Toscane, qui l'invitait à se rendre auprès de lui :

« Obtenez de sa seigneurie qu'avec sa permission je puisse suivre la construction de Saint-Pierre jusqu'à ce que je l'aie amenée au point qu'on ne puisse plus lui donner une autre forme. Si je quittais auparavant, je serais la cause d'une grande ruine, d'une grande honte et d'un grand péché. »

Son but fut atteint. Après sa mort, cette immense voûte fut exécutée religieusement sur son modèle, par Giaccomo della Porta et Dominico Fontana.

On poussa à tel point le respect pour ce qu'on regardait avec raison comme la dernière volonté du grand artiste, que Pie IV destitua un certain Piero Ligorio pour s'être permis de s'en écarter.

Aussi l'église Saint-Pierre doit évidemment son existence à Michel-Ange, et quoi qu'on l'ait prolongée par la suite en croix latine, le génie de Michel-Ange plane tout entier sur cette œuvre.

C'est là le véritable tombeau que sa grande âme doit habiter si elle vient jamais visiter la terre. C'est là le seul monument digne du grand artiste.

VI. — L'HOMME.

Malgré tant de gloire et tant de travaux, malgré une vie si remplie d'années, d'épreuves et de triomphes, la vieillesse de Michel-Ange fut triste et désolée. Il survivait seul à son siècle. Bramante, San-Gallo, Raphaël, tous ses compagnons, tous ses rivaux, tous ses ennemis étaient morts. Il avait vu s'élever et disparaître tant de princes, tant de rois, tant de papes! Sombre et taciturne vieillard, il restait seul debout sur les débris de sa nation avilie, et, comble d'infortune! après avoir porté l'art au plus haut degré auquel un homme puisse atteindre, il ne laissait après lui ni élèves ni imitateurs, la seule postérité qu'ambitionne un artiste!

Dans ses heures de noire tristesse et d'inconsolable amertume, il secouait le poids des souvenirs en frappant à coups redoublés sur le marbre. Il ébauchait ainsi un dernier groupe qu'il destinait à son tombeau; c'était toujours son sujet favori : le Christ mort sur les genoux de sa mère.

Sobre pour lui, généreux pour les autres, il vivait souvent d'un morceau de pain ; il donnait des sommes énormes à ses neveux, à ses serviteurs, aux pauvres, surtout aux artistes. Apre au travail, ennemi du plaisir, sérieux, grave, austère, il aimait la solitude et fuyait les hommes; ne transigeait jamais avec ses devoirs; sévère envers les autres, et plus encore envers lui-même, haïssant la lâcheté et méprisant la sottise. Sa vie est irréprochable d'un bout à l'autre; c'est une vertu stoïque, un caractère lacédémonien, l'âme de Caton, le génie de Phidias.

Il s'éteignit doucement d'une fièvre lente, le 17 février 1563, âgé de quatre-vingt-huit ans onze mois et quinze jours.

Son testament fut dicté en peu de mots:

« Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, mes biens à mes plus proches parents. »

Vasari nous a conservé son portrait :

« La tête ronde, le front carré et spacieux, les tempes saillantes, le nez écrasé (par un coup de poing de Torregiani); les yeux plus petits que grands, d'un brun assez foncé et tachetés de points jaunes et bleus, le sourcil peu garni, les lèvres minces, le menton bien proportionné, la barbe peu épaisse, et se partageant en deux touffes égales vers le milieu du menton (1). »

Michel-Ange était d'une taille moyenne, avait les épaules larges et le corps bien proportionné, un tempérament sec et nerveux. Il n'eut que deux maladies dans le cours de sa longue vie. Sa complexion était saine et robuste.

On ne lui connut qu'un seul amour, et c'était plutôt un amour platonique, une admiration respectueuse et tendre pour Vittoria Colonna, cette femme célèbre à tant de titres, et qui a laissé un beau nom dans l'histoire de la poésie italienne.

Michel-Ange se reprochait amèrement de n'avoir pas osé lui baiser le front au lieu de la main, la dernière fois qu'il la vit. Sa véritable passion était l'art.

Cet amour platonique inspira à Bonarroti plusieurs poésies dans le goût et dans le style de Pétrarque; mais à travers cette limpide et transparente poésie, on sent percer je ne sais quoi de plus énergique et de plus arrêté. C'est la griffe du lion qui ne peut pas se cacher tout à fait.

L'affection la plus sérieuse de Michel-Ange est celle qu'il porta à son domestique Urbano. Malgré ses quatre-vingt-deux ans, il voulut le veiller tout le temps de sa dernière maladie, et passa plusieurs nuits à son chevet sans se déshabiller. Michel-Ange lui avait donné vingt mille francs pour qu'il n'eût pas à servir un autre maître.

La postérité sait l'histoire de Michel-Ange en trois mots, et peut l'apprécier dans un même jour et d'un triple regard : il a laissé, dans trois arts différents, les trois plus grands ouvrages qui existent : *le Jugement dernier*, *Moïse* et la coupole de Saint-Pierre.

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Voyez le portrait de Michel-Ange, t. XIII du *Musée*, p. 229.



La Pieta, par Michel-Ange.

LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION (1).

MADAME ROLAND.



Rabaut Saint-Etienne. Vergnault. Barbaroux. Valazé. Mme Roland. Roland. Lanjuinais.

Dans les jours terribles d'une révolution, les convenances sociales cessent d'avoir de l'empire, les lois elles-mêmes perdent leur puissance, et les passions, en renversant toutes les barrières à leur profit, donnent momentanément à chacun une liberté d'action et de parole qui permet aux caractères de se développer dans toute leur énergie et dans toute leur individualité. Ce n'est pas toujours pour l'honneur de l'humanité que la nature reprend ainsi tous ses droits ; mais ce qu'il est bon de faire remarquer ici, c'est que dans ces grandes commotions de la société, où chacun se montre tel qu'il est, des femmes ont souvent révélé une force morale, une intelligence et une élévation de caractère, qui les ont placées au niveau des plus grands hommes.

De ce nombre est Mme Roland. Mais ici ce n'est pas seulement une supériorité individuelle, c'est le type d'une nature supérieure, résultat des circonstances et de l'époque où elle s'est trouvée. Née dans la bourgeoisie, élevée au milieu des arts, instruite par de graves lectures, vivant au milieu d'hommes distingués qui voulaient réformer une société dont les abus pesaient particulièrement sur eux et sur ceux de leur classe, Mme Roland a compris la Révolution avec son intelligence, elle l'a exaltée avec son imagination, l'a soutenue avec son caractère, et elle en fut le reflet le plus noble, le plus touchant et le plus énergique.

Manon Phlipon, c'est là son nom de fille. Il est aussi un type de ces noms communs, sans sonorité, sans grâce, sans élégance, de la petite bourgeoisie, qui attestent une origine toute plébéienne ; mais c'était une noble femme que celle qui le porta, et ses ennemis eux-mêmes ont admiré la simplicité de sa vie et le courage de sa mort.

La nature lui avait donné toutes ses distinctions quand la société lui refusait toutes les siennes. Elle était jolie ; cette incontestable puissance de la femme ne lui avait pas manqué : elle avait un esprit supérieur ; ce pouvoir incontesté qui agit sur l'âme, comme la beauté agit sur les yeux, elle le possédait dans toute son étendue, car son esprit était composé de force et de grâce. Comment ces hommes jeunes, rêveurs et passionnés, qui venaient retrouver Roland pour s'entretenir de tous les projets qu'ils formaient en faveur des classes inférieures, n'auraient-ils pas mêlé à leurs rêves de gloire la pensée de la jeune et belle femme qui les accueillait à son modeste foyer ? Aussi fut-elle l'âme de cette partie de l'Assemblée nationale appelée les *Girondins ;* jeunes cœurs exaltés qui rêvèrent le bien et ne purent empêcher le mal ; esprits distingués sans être supérieurs ; trop grands pour vivre petits et oubliés, trop faibles pour commander et gouverner ; républicains qui parlaient comme Caton,

(1) Incessamment Marie-Antoinette, Charlotte Corday, mesdames de La Rochejacquelein, de Bonchamps, les amazones vendéennes, les déesses de la liberté, etc.

mais ne vivaient pas comme lui; qui aimaient les plaisirs, le luxe, la beauté, et puisaient parfois plus d'éloquence dans les beaux yeux de Mme Roland que dans les convictions de leur pensée.

Ce fut vers le milieu du siècle dernier, dans l'année 1756, que Manon Phlipon vint au monde, dans la boutique d'un petit graveur du quai des Orfèvres. Moitié marchand, moitié artiste, son père appartenait à cette classe intermédiaire, particulière aux grandes villes, et qui sort du peuple pour arriver par son intelligence à cette bourgeoisie plus éclairée, qui elle-même s'élève plus tard aux premiers rangs de la société par deux moyens, une grande supériorité qui la place aux affaires publiques et lui donne la puissance, ou une grande fortune qui lui permet de s'incorporer par des mariages aux familles puissantes et la met de pair avec le mérite ou la naissance : car c'est déjà beaucoup d'avoir obtenu qu'une grande intelligence qui a un grand bonheur, puisse s'élever jusqu'au rang d'un imbécile qui a une ancienne noblesse, ou d'un fripon qui a beaucoup d'argent mal acquis.

La jeune fille du graveur s'éleva modeste, solitaire et réfléchie, dans la pauvre maison, passant son temps aux soins minutieux et vulgaires d'un petit ménage et aux lectures élevées des grands écrivains. Elle allait acheter des légumes, des œufs, du lait, et lisait Plutarque. Ses manières et ses habitudes étaient pleines de simplicité, et ses idées pleines de grandeur. Peut-être ce mélange, qui fait les âmes distinguées et les intelligences vastes et justes, est-il plus commun qu'on ne pense. Que de vertus héroïques, de caractères forts et doux, vivent cachés sous de modestes toits, abrités par des positions vulgaires, méconnus par l'égoïsme de ceux qui les entourent et presque ignorés d'eux-mêmes! Pour se juger, il faut pouvoir se comparer.

Plus d'une grande vertu n'a eu d'autre confident que le ciel; mais cependant elle n'était point perdue pour la terre qui en recueillait les fruits à son insu; car toute bonne action, tout bon mouvement, toute abnégation, tout héroïsme produit un bien; et si tous en étaient capables, le bien, et par conséquent le bonheur, seraient partout.

Sans doute si les événements immenses qui s'accomplirent de son temps n'eussent placé Mme Roland en évidence, son intelligence n'eût jamais été connue et son cœur, plus grand que son intelligence, fût resté ignoré; mais elle eût répandu la paix et le bonheur autour d'elle, et son âme brûlante, au lieu d'être le foyer d'une révolution entreprise dans l'intérêt du bien général, eût employé sa douce chaleur pour consoler et aimer ceux qu'elle aurait connus dans l'intimité de la famille.

Un grand écrivain a dit : « Il faut de l'amour au fond de toutes les créations, aussi y a-t-il une femme à l'origine de toutes les grandes choses, et Mme Roland eut la passion de la vérité, comme les hommes qui l'entouraient en avaient le génie. »

Cependant, pour bien connaître toute cette femme qui avait la grâce de son sexe et la force de l'autre, suivons-la depuis son enfance si humble jusqu'à sa grandeur et surtout sa mort si glorieuse; elle s'est élevée si haut par le courage de sa fin, que rien, dans les actions même de la plus belle vie, ne pouvait inspirer autant d'estime pour elle que la manière simple et grande dont elle a fini.

Elle raconte elle-même, dans ses Mémoires, quelques particularités de son enfance qui ne peuvent être sans intérêt, car les premières épreuves de la vie ont souvent une grande influence sur le caractère, et peut-être leur dut-elle une partie de cette raison précoce qui la distingua. Ainsi, elle vit son père, qui devait gagner modestement sa vie de son état de graveur, vouloir s'enrichir, se jeter dans des combinaisons de commerce, amenant à leur suite des alternatives de fortune et de gêne qui troublèrent l'intérieur de sa famille, et bientôt altérèrent l'humeur du père et par suite la santé de la mère. C'était une femme d'esprit et une jolie femme, très-supérieure à celui qui était devenu son mari et son maître, et cela se voit souvent dans les classes moyennes où les jeunes filles ont eu plus de loisir que les hommes pour développer leur intelligence : malheureusement cela ne sert guère à leur bonheur. Aussi la mère de Manon souffrit-elle de tous les inconvénients qu'apporte une mauvaise fortune, et ces souffrances continuelles et cachées finirent par abréger sa vie. Elle avait eu plusieurs enfants; Manon seule lui survécut; déjà elle avait pu disposer sa fille aux vertus nécessaires à une existence difficile, et lui laissait un caractère assez fort pour supporter les regrets et les ennuis d'une existence vulgaire peu en harmonie avec ses goûts distingués.

Manon Phlipon apprit à lire avec une facilité et une intelligence qui devançaient son âge. A quatre ans la lecture était déjà pour elle un plaisir; de ce moment il ne lui fallut plus rien pour occuper son enfance studieuse et réfléchie; mais tout livre lui fut bon, et, comme pour la plupart des enfants, il y eut dans ses lectures ce mélange de fables et de vérités que les livres entassent, et que l'esprit avide de nouveautés recherche d'abord avec plus de curiosité que de discernement, sauf, après avoir tout confondu, à finir par faire un jour la part du faux et du vrai et à rendre plus ou moins à chacun ce qui lui appartient.

Ainsi les contes de fées et l'histoire se placent souvent ensemble dans la mémoire : on quitte César pour le Petit-Poucet, Alexandre le Grand pour l'Oiseau Bleu, et le petit Chaperon Rouge vient se placer naturellement entre Louis XIV et Louis XV, ou tout autre souverain et son successeur, à la grande satisfaction des jeunes esprits, sans y jeter une trop grande confusion. Le bon jugement dont Manon Phlipon était douée fit bien vite la part du beau et du vrai pour s'y attacher, et c'est à l'histoire des grands caractères que se fixa son intérêt. Plutarque devint sa lecture habituelle; elle s'identifiait avec les vertus civiques, le courage moral et l'abnégation de ces héros, objets de l'admiration des siècles, et que les philosophes de son époque eussent voulu voir renaître dans le nôtre. A l'âge de neuf ans, cette lecture charmait tellement l'esprit de cette précoce enfant, qu'elle ne pouvait quitter le livre et qu'elle le portait à l'église pour continuer cette étude pendant les heures où on la conduisait aux offices.

Cependant, deux ans plus tard, elle entra au couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Etienne, faubourg Saint-Marcel, pour faire sa première communion. Là, mieux instruite dans la religion catholique, son âme pure et naturellement honnête s'éprit vivement des beautés du christianisme, et le sentiment religieux s'empara de son cœur de manière à en développer toutes les nobles et tendres aspirations. Elle aima le recueillement, la solitude, la rêverie, et souvent les heures des récréations se passaient pour elle à l'écart des jeux bruyants de ses compagnes. Elle s'asseyait sous un arbre pour rêver ou pour lire, et c'est ainsi que la trouva l'amitié, sous la figure de deux jeunes filles d'Amiens, Mlles Cannet, qui venaient, déjà grandes, partager la retraite et les études du couvent. *Sophie* et *Henriette* devinrent bien vite ses amies; mais une sympathie plus vive l'unit particulièrement à Sophie, douce, grave et raisonnable personne, qui trouva le cœur de la jeune Manon d'autant plus disposé à l'affection que le re-

cueillement l'avait préparée à cette profonde intimité dont ne sont point susceptibles les personnes évaporées, et à ce tendre dévouement qui ne se place que dans les âmes fortement éprises du beau et du vrai : car une grande amitié ne va ni aux petits esprits ni aux âmes vulgaires; c'est un bonheur auquel n'atteignent pas ceux qui sont nés médiocres.

Nous citerons ici une lettre écrite plus tard à cette amie par Manon Phlipon, qui ne resta qu'un an au couvent, et garda pour sa chère Sophie Cannet cette amitié devenue le plaisir de sa vie. Cette lettre fera mieux connaître la jeune fille ingénue, spirituelle et raisonnable, que tout ce que nous pourrions ajouter pour peindre son esprit et son caractère.

Lettre de Manon Phlipon à Sophie Cannet, écrite le 14 *mars* 1772.

« . . . . . Il faut que je te conte ce qui m'est arrivé hier et « me fournit aujourd'hui des réflexions qui me font rire de « pitié sur les amusements auxquels se livre une partie de « ces gens appelés pourtant beau monde et beaux esprits. « Je veux, nous disait, il y a quelques jours, une dame avec « laquelle nous sommes un peu liées, vous mener chez un « monsieur de ma connaissance, qui tient chez lui une sorte « d'académie formée par des amateurs des belles-lettres « qui viennent y écouter le récit de morceaux compo- « sés par ceux d'entre eux qui ont un talent reconnu... « Nous arrivâmes dans une maison située moitié à la « ville, moitié à la campagne, chez cet homme poéti- « quement philosophe, mais d'une philosophie qui n'est « rien moins que sévère. L'assemblée de nos beaux esprits « prétendus était assez nombreuse, et déjà un jeune auteur, « enthousiasmé de son ouvrage, récitait un petit poëme « assez méchant; la lecture m'en parut fort longue à beau- « coup d'égards; enfin elle cessa, et les applaudissements « redoublés qu'il reçut me donnèrent une idée peu avan- « tageuse des auditeurs qui les lui prodiguaient... A ce- « lui-ci succédèrent plusieurs autres qui ne donnèrent rien « de meilleur ; j'étais assommée de la bagatelle ; j'admi- « rais ces petits auteurs qui, en se trémoussant bien fort au « pied du mont Parnasse, s'imaginaient être les plus chers « favoris des Neuf Sœurs. Que Molière ou Boileau n'étaient- « ils là pour leur donner sur les doigts!... Il est bien d'autres « sociétés où, sans réciter d'impertinents poëmes, on débite « des maximes également capables de blesser des oreilles « délicates et de révolter un cœur chrétien... Ce serait au- « toriser ce qui s'y dit, autant qu'il est en soi, que d'en « faire partie par une présence volontaire ; je pense qu'il « faut éviter et rompre, s'il est possible, la fréquentation de « pareilles sociétés... Hélas! nous sommes dans la situa- « tion d'un homme qui doit traverser une forêt dont les « gazons fleuris cachent mille dangereux précipices; on y « trouve des tables splendidement servies de mets flatteurs « et empoisonnés : des assassins la remplissent; ils ont « des figures séduisantes, leur langage est enchanteur, ils « plaisent à coup sûr, et on est perdu si on leur prête l'o- « reille. Le monde est cette forêt qu'il nous faut traverser « toute notre vie. Que faire au milieu de tant de dangers? « se garder de la dissipation, prendre un bon guide, l'é- « couter attentivement, sonder le terrain, c'est-à-dire con- « naître les lieux où l'on doit porter ses pas ; ici se boucher « les oreilles; là fermer les yeux; presque toujours rete- « nir sa langue; s'armer de la prière, de la confiance en « Dieu, de la défiance de soi-même. »

Quand on lit ce qui précède et qu'on pense que ce sont les confidences intimes d'une toute jeune fille à une amie de son âge, on admire cette calme et douce raison, cette vertu naturelle et charmante. On y voit aussi cette force morale qui lui fut si souvent nécessaire dans le cours de sa vie.

Cependant Manon Phlipon était arrivée à l'âge où les idées de mariage préoccupent les jeunes filles; où l'on sent le besoin d'affections plus intimes et plus tendres; où l'on fait naître autour de soi l'amour, et où l'on comprend qu'on peut l'éprouver. Manon était jolie, elle était libre, sans mère pour veiller sur elle, sans conseils pour la guider, possédant une imagination vive, une âme ardente, une sensibilité profonde : que d'écueils où pouvait échouer sa vertu ou sa raison! Elle pouvait mal choisir l'objet de ses affections : on l'y entraînait, elle se retint. Elle pouvait sacrifier aux agréments, aux apparences : elle s'arrêta, et son discernement fit la part de l'attrait frivole de quelques brillants et trompeurs sentiments et celle de la sagesse qui l'invitait à s'en défier. Aussi quand M. Roland, grave, austère et digne ami, que lui avait adressé d'Amiens son amie Sophie, parut devant elle, quand elle l'eut apprécié, quand elle s'en crut aimée, elle put donner toute son âme pure et tendre à cette sévère et raisonnable affection : elle accepta le partage d'une vie de vertus, ne se doutant pas qu'elle acceptait en même temps l'auréole de la gloire et la couronne du martyre.

Voici ce qu'elle écrivait elle-même à son amie, sur celui à qui elle allait confier sa destinée : « La solidité de son « jugement, l'agrément de sa conversation, la variété de « ses connaissances, tout cela m'a charmée; aussi l'em- « porta-t-il sur plusieurs rivaux, malgré la disproportion « d'âge»... «Je devins, dit-elle, plus tard, la femme d'un vé- « ritable homme de bien, qui m'aima toujours davantage à « mesure qu'il me connut mieux ; mais je sentis qu'il man- « quait de parité entre nous; que l'ascendant d'un carac- « tère dominateur, joint à celui de vingt années de plus que « moi, rendait de trop une de ces deux supériorités. Si « nous vivions dans la solitude, j'avais des heures quel- « quefois pénibles à passer; si nous allions dans le monde, « j'y étais aimée de gens dont je m'apercevais que quel- « ques-uns pouvaient me toucher ; je me plongeai dans le « travail de mon mari, autre excès qui eut son inconvé- « nient ; je l'habituai à ne pouvoir se passer de moi pour « rien au monde, ni dans un seul instant. »

La première année de son mariage se passa à Paris, où son mari fit imprimer quelques ouvrages sur les arts et sur le travail des classes pauvres et laborieuses dont il s'occupait particulièrement comme inspecteur des manufactures; puis ils habitèrent successivement Lyon, Amiens et la campagne. C'est dans cette vie paisible, retirée, occupée des travaux du ménage, de la participation aux écrits de son mari, et de ses soins minutieux et continuels pour lui, que se montra tout entière cette nature bonne, affectueuse et raisonnable, qui, malgré la vivacité d'une imagination exaltée, sut borner à cette existence monotone tous les désirs de son cœur. Il est vrai que sa pensée ne restait pas renfermée dans les limites étroites de sa modeste retraite ; tout ce qui était éclairé alors s'agitait dans un espace sans bornes d'espérances et de projets pour changer l'avenir du monde, et il est possible de se contenter d'un horizon borné pour ses occupations, quand celui de la pensée n'a plus de barrières.

Cependant, après quelques voyages en Suisse et en Angleterre, qui étendirent encore le cercle de ses idées, Mme Roland revint de nouveau habiter la ville de Lyon, et c'est là qu'ils vivaient tous deux, lorsque les premières scènes de la Révolution vinrent donner l'espoir de réaliser

des projets de réforme dont tout le monde alors sentait le besoin, et commencèrent à éveiller des idées de changement complet dans l'esprit d'un grand nombre qui ne voulait rien conserver.

La Révolution trouva Mme Roland bien disposée pour toutes ses haines comme pour toutes ses sympathies, car la noblesse et la cour étaient les objets de sa répulsion, autant que le peuple et la liberté lui étaient chers. Née dans le milieu qui se trouvait placé entre la richesse et la pauvreté, entre ceux qui avaient tout et pouvaient tout, et ceux qui n'avaient rien et ne pouvaient rien; plus empreinte des idées naturelles puisées dans J.-J. Rousseau et les philosophes que des vérités sociales qui les remplacent, Mme Roland représentait parfaitement cette bourgeoisie intelligente, irritable et ambitieuse, qui ne supportait plus qu'avec impatience des supériorités de convention dont elle voulait faire justice pour s'en parer à son tour.

Mme Roland raconte elle-même avec naïveté les blessures faites à sa vanité dans deux occasions que le temps n'effaça jamais de son esprit.

C'était du vivant de sa mère : une circonstance les conduisit toutes deux chez une femme de qualité qui prenait intérêt à leur famille; Manon Phlipon, encore enfant, et sa mère, jeune et belle, furent introduites dans le salon où se tenait cette grande dame, qui ne les fit point asseoir; cependant elle semblait leur témoigner de l'intérêt et fit à la mère des questions sur tout ce qui pouvait la toucher avec un ton affectueux, quoique hautain. La mère n'éprouvait que de la reconnaissance de cette apparente bonté; la fille peint elle-même ses énergiques souffrances d'enfant, quand elle se trouvait ainsi mise à distance de personnes dont elle ne reconnaissait pas la supériorité. Cette grande dame appelait Mme Phlipon *mademoiselle*, comme cela se faisait alors pour les femmes mariées qui n'étaient pas de qualité; et cette dénomination acheva de jeter dans l'âme fière de la jeune Manon cette haine des distinctions sociales qui fut une des causes les plus actives de la Révolution. Il y a bien des gens en France qui eussent fait bon marché de la liberté, mais qui ne pouvaient supporter cette inégalité que la raison ne voulait admettre que fondée sur l'inégalité de l'intelligence. Parlez-leur de celle-là; dites que les plus spirituels sont les plus grands; à la bonne heure! Qui vérifiera? quelle mesure y aura-t-il? où seront les parchemins qui en feront foi? Dans cette impossibilité de jugement irrévocable, chacun peut en appeler, ne prendre pour juge que soi, et se proclamer le premier.

Cette vanité, qui n'était peut-être dans Mme Roland que la conscience de sa réelle supériorité, eut encore à souffrir davantage dans un séjour d une semaine, qu'elle fit, toujours enfant, au château de Versailles, chez une femme de service qui était amie de sa mère. Là, son esprit fut frappé de l'appareil de la grandeur; mais elle s'indigna qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissants et qui n'avaient rien de remarquable en eux-mêmes. Elle se révoltait à l'aspect de ces égards accordés à la naissance, de ces respects donnés au rang : elle ne les croyait justes que quand ils étaient la conséquence du mérite, et prétendait que la noblesse et les titres héréditaires avaient sans doute été inventés par la faiblesse de quelque grand homme, qui, devinant que ses fils seraient des imbéciles, voulut leur laisser, malgré le Ciel qui les vouait à l'obscurité, tout l'éclat que ses talents lui avaient valu sur la terre.

Ce court séjour à Versailles, dans une de ces petites chambres laides et incommodes qu'occupaient les gens de service, et que se disputaient les plus grands seigneurs, briguant l'honneur puéril d'être, au titre même le plus infime, quelque chose dans le palais du roi; ce dévouement de la noblesse devenu de la servilité; cette étiquette dont il ne restait plus que la lettre, et à laquelle l'esprit qui la fonda ne venait plus donner quelque but et quelque grandeur, frappèrent l'imagination de cette jeune fille, habituée à vivre avec les héros simples et vrais des anciennes républiques, et jeta dans son âme cette indignation et cette colère contre la cour et contre la noblesse, qui grondait sourdement dans la classe bourgeoise pour faire bientôt une terrible et bruyante explosion.

Manon Phlipon rapporta de son voyage dans un palais un goût prononcé pour les bois, et ses promenades se dirigèrent par la suite vers ceux de Meudon et de Verrières, retrouvant devant les fleurs, les oiseaux et le soleil, biens communs à tous, le bonheur qui la fuyait dans les lieux où les biens étaient réservés à un si petit nombre.

Plus tard, ces germes de haine et ces semences de tendresse devaient porter leurs fruits. Devant les aspects délicieux des montagnes où elle passa les premières années de son mariage, les troubles de son esprit s'apaisèrent; mais quand les amis de Roland vinrent autour de lui discuter l'avenir du monde, alors remis en question, ses idées d'égalité se réveillèrent pour partager leurs espérances, leurs projets, et les animer dans cette lutte qu'ils brûlaient d'engager afin de parvenir à leur but.

Avant cette époque, Mme Roland avait employé une partie de ses loisirs à cultiver les lettres, quoiqu'elle n'attachât aucune importance à la réputation littéraire. Une fois, elle avait écrit un sermon *sur l'amour du prochain*, et un discours sur cette question : *Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs.* La naissance de sa fille avait peut-être inspiré ce dernier écrit; mais bientôt toutes ses pensées, déjà si graves et si sérieuses, furent absorbées par une seule et unique idée, la *réforme politique.*

Il y a dans une idée commune une espèce de lien, de parenté même, qui fait une seule famille de ceux qui s'y dévouent, et sur tous les points de la France Roland et sa femme s'entendaient avec les gens qui s'appelaient alors les *patriotes*.

Il faut se reporter à cette époque où tous les esprits étaient agités, où tous demandaient, désiraient et espéraient des changements, pour comprendre qu'une femme inconnue, sans fortune, sans puissance, et vivant obscurément au fond d'une humble retraite, ou dans la situation inférieure d'un modeste employé d'une ville de province, s'occupât, comme d'une chose possible, du renversement d'une monarchie que les siècles semblaient avoir rendue inébranlable; et ces projets, qui eussent effrayé la puissance du plus grand roi ou du plus habile ministre, se plaçaient dans la tête jeune, fraîche et jolie d'une pauvre femme, et au milieu des plus simples habitudes. C'est en faisant des confitures et en confectionnant des conserves qu'elle apprend avec transport les premiers présages de l'insurrection; et, tout en arrangeant des fruits et des fleurs, elle s'associe aux projets qui vont renverser le trône consolidé par Louis XIV. Il est vrai que plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la mort du grand roi, et que, sans attaquer directement ce trône si haut placé, tout ce qu'on appelait philosophes et penseurs sapaient par des écrits et des paroles ce qui faisait sa force et son soutien.

La cour, effrayée aux premiers symptômes de trouble, avait cru appeler la nation à son secours avec les *Etats généraux :* elle n'avait fait que réunir à Paris des hommes dispersés dans la France et leur donner le moyen de s'entendre.

Plus tard, l'Assemblée Constituante les vit se déclarer ouvertement; Roland y apporta les réclamations des mécontents de la ville de Lyon, et Mme Roland y accourut à sa suite avec ses passions pour le bien, ses haines pour le mal, qui malheureusement étaient personnifiées. Tous deux avaient cette ardeur impatiente de gens qui, ayant appelé, suivi et hâté de grands mouvements, se voient au moment d'y prendre part.

Mme Roland, à peine arrivée à Paris, courut aux séances de l'Assemblée. « Je vis, dit-elle, le puissant Mirabeau, l'étonnant Cazalès, l'audacieux Maury, le froid Barnave; je remarquai avec dépit, de l'autre côté, ce genre de supériorité que donnent dans les assemblées l'habitude de la représentation, la pureté du langage, les manières distinguées; mais la force de la raison, le courage de la probité, les lumières de la philosophie, le savoir du cabinet et la facilité du barreau devaient assurer le triomphe aux patriotes du côté gauche, s'ils étaient tous purs et s'ils pouvaient tous rester unis.

Dans cette Assemblée nationale, qui bientôt se divisa en plusieurs camps, nulle députation ne parut avec plus d'éclat que celle de la Gironde; et, sous le nom de *Girondins*, se forma une espèce de parti auquel d'autres députés s'adjoignirent. Ceux de Marseille et de plusieurs villes du Midi furent compris dans cette dénomination, dont Vergniaux, Guadet, Gensonné, Barbaroux, Buzot, furent souvent les brillants interprètes. On les regardait alors comme les plus intelligents et les plus honnêtes de l'Assemblée : parfois ils parurent les plus modérés; la cour espéra en eux un moment; mais si leur plan, qui semblait incertain, laissait quelque espérance à la royauté, leurs passions, qui étaient trop violentes, ne permettaient guère de se fier à eux; et d'ailleurs, eussent-ils eu la volonté de sauver la monarchie, l'auraient-ils pu, eux qui un peu plus tard n'eurent pas même le pouvoir de sauver leur propre vie? Mais, soit dans leurs revers, soit dans leurs succès, leur appui, leur force, leur point de réunion fut Mme Roland. Elle partagea et excita leur enthousiasme; elle consola et soutint leur malheur, et, après avoir lutté comme eux, elle finit par mourir avec eux.

Dans cette fugitive espérance de la cour, le pouvoir fut remis aux mains de Roland par Louis XVI. Sans doute cette concession faite au peuple lui coûta assez pour espérer qu'il en obtiendrait quelque fruit! Roland fut le premier qui apporta dans le palais des rois cette rudesse plébéienne, cette négligence de vêtements, ce ton austère des républiques, et cette absence d'égards pour les usages de la cour qui attestaient l'introduction du parti populaire dans les affaires du royaume. Ce fut la première fois aussi qu'un roi de France se courba publiquement devant la volonté du peuple et qu'un républicain s'inclina devant la royauté. Le roi sacrifiait une partie des droits du trône; le député une partie des désirs du peuple; aucun des deux n'était satisfait.

Mme Roland arriva donc à la puissance et vint habiter avec son mari l'hôtel du ministre de l'intérieur. C'est là surtout qu'il était curieux de voir arriver la petite bourgeoise; car c'était un spectacle nouveau; rien ne l'avait préparée à cette grandeur, et la puissance est plus difficile à bien soutenir que l'adversité.

Et voici ce qui fit la gloire réelle de Mme Roland. Elle fut simple, bonne, charitable, et point éblouie par cette puissance qui était, il est vrai, passagère, mais qu'elle put un moment croire durable. Nous ne parlerons pas ici des actes politiques des deux ministères de Roland, et nous ne voulons voir sa femme que comme caractère soutenu, doux et fort, plein de sagesse et d'élévation. Le malheur des temps fut si grand et les crimes de l'époque si odieux, qu'il y eut de la vertu dans ceux qui, entraînés par les passions de leur parti, s'arrêtèrent devant ses fureurs. Roland et sa femme furent de ce nombre, car il ne faut jamais séparer le mari de la femme; leurs écrits étaient faits en commun, souvent même Mme Roland écrivit seule les plus énergiques, tels que la fameuse lettre au roi, acte qui parut plein de sagesse d'un côté, quand on le regardait de l'autre comme monstrueux; car on est coupable ou innocent, dans les jours de révolution, suivant qu'on sert ou qu'on arrête les élans des partis.

Mme Roland, pendant le ministère de son mari, vivait retirée au milieu des amis dont l'affection avait précédé sa puissance, et qui semblaient y être arrivés avec elle. C'était toujours le parti appelé *Girondins*, hommes de talent, qui dominaient l'assemblée par leur éloquence et qui se croyaient les plus forts parce qu'ils étaient les plus intelligents. Cette femme, jeune encore, vive, passionnée et charmante, inspira plus d'un sentiment tendre à ces jeunes gens exaltés, dont les rêves de gloire s'unissaient naturellement à des rêves d'amour. Pourtant sa vie resta pure, ses mœurs irréprochables, et l'intimité put à peine remarquer une préférence cachée pour un des jeunes députés girondins. C'est tout ce que les historiens disent de son cœur, que l'âge et le caractère de son mari n'avaient pas pu occuper tout entier. Ce secret de bonheur fut enfoui sous les projets et les espérances politiques; elle l'emporta avec ses autres rêves, qui n'eurent pas plus de réalité, se contentant de partager avec celui qu'elle aimait ses idées d'avenir, ses périls de chaque jour, et sa mort cruelle et glorieuse.



Mme Roland.

Roland resta étranger aux intrigues ainsi qu'aux mou-

vements populaires qui en furent la suite; il en dénonça les tristes effets, et le ministre qui signala comme un crime les massacres de septembre fut dès ce moment en butte à la vengeance de ceux qui les avaient préparés.

Mais Mme Roland fut encore plus que lui l'objet de leur haine. Les hommes punissent souvent les femmes de leur courage et de leur intelligence. C'est attenter à leurs droits; aussi Mme Roland, dénoncée, paraissant à la Convention, conservant sous les regards menaçants de ses ennemis sa présence d'esprit, son calme et sa raison, et faisant connaître les torts de ceux qui l'accusaient, ne pouvait avoir qu'un succès passager qui exciterait ses ennemis à la perdre.

Roland, après peu de temps, revint une seconde fois au ministère; les périls augmentaient. Mme Roland les avait tous compris; elle ne recula point et garda ses principes devant les fureurs qu'ils avaient amenées, comme elle les avait gardés devant la puissance à laquelle ils étaient contraires. Pourtant de singulières impressions durent naître dans son âme, car le Ciel semblait vouloir lui faire comprendre toute la situation de ceux qu'elle avait combattus, en la faisant passer par leur pouvoir, leur élévation, leurs inquiétudes et leurs malheurs.

Là, dans ce ministère où son mari était censé commander, elle vit bien que les meilleures intentions n'empêchaient pas le mal; elle dut comprendre que ces grands, tant accusés, n'étaient pas toujours coupables; elle se vit tour à tour, en peu de temps, entourée, ensuite calomniée, puis accusée et bientôt en péril.

Le 31, l'Assemblée, dont les projets de violence étaient contrariés par les Girondins, les mit en accusation.

Roland quitta Paris et sa femme eût pu le suivre; mais elle ne voulut pas fuir, et elle employa pour sauver une autre les moyens qu'on avait préparés pour la faire échapper au danger.

Elle fut arrêtée! Ce pouvoir passager qui ne lui avait pas même permis d'essayer le bien, lui fut compté comme cette longue puissance qu'elle avait accusée de faire le mal; elle passa par toutes les tortures, tous les outrages et toutes les angoisses qu'avaient subis ces grandes dames dont elle ne semblait avoir emprunté un moment l'élévation que pour rendre sa destinée plus semblable à la leur.

Après cinq mois d'une détention préventive, Mme Roland, malgré son éloquence devant l'Assemblée, fut condamnée à mort... C'est dans ces derniers jours que toute la grandeur de son caractère se révéla d'une manière admirable; et ce ne fut pas seulement dans son courage devant la mort, vertu sublime commune à tous dans ces jours de désolation. Elle eut pour sa part d'autres angoisses et d'autres épreuves qui vinrent l'assaillir au dernier moment : car les regrets et le doute devaient se présenter à son esprit et à son cœur! Ceux qui mouraient alors pour la défense de la royauté, noble devoir, sainte cause dont ils ne doutaient pas, religion de leur enfance et de leurs aïeux, qui s'unissait à la cause du Ciel même, puisaient dans cette conviction une force surnaturelle; mais pour Mme Roland, ce n'était pas ainsi une loi reconnue par les siècles; c'était une idée nouvelle dont le temps n'avait pas consacré la vérité. Si le royaliste ne doutait pas de son devoir, le révolté pouvait douter de sa raison, et ce doute devait rendre sa mort plus cruelle et moins calme. Mme Roland, malgré tout, garda sa foi dans le principe de la Révolution, et resta ainsi tranquille devant une mort qu'elle crut utile au succès de ce principe, se sentant innocente, quoiqu'on lui reprochât d'être coupable! Conduite à la Conciergerie avec les girondins condamnés, elle y trouva des royalistes emprisonnés dans le temps de sa puissance et par les ordres de son mari. A sa vue, quelques-uns ne furent pas maîtres de leur colère : l'ascendant de son caractère désarma jusqu'à ceux qui périssaient à cause de ses idées. Les scènes qui se passèrent alors dans cette prison qui réunissait tant de malheurs, ont été reproduites par nous dans un drame que nous citerons pour peindre les derniers moments de Mme Roland, et où l'on a conservé toutes ses paroles.

Les prisonniers se livraient parfois à des jeux d'enfants, pour chercher à s'étourdir. Ils prenaient la prison et la mort en plaisanterie. Les plus grandes dames, les hommes les plus distingués, les âmes les plus honnêtes, les esprits les plus frivoles, ceux qui avaient défendu la monarchie, ceux qui l'avaient renversée, étaient réunis là, pour mourir. Une force cruelle anéantissait ainsi tout ce qui lui faisait résistance : les ennemis des deux camps devenaient également ses victimes; elle les confondait dans sa vengeance, et eux parfois se pardonnaient mutuellement devant leur commun malheur.

C'était au milieu d'un de ces jeux que la cloche avait annoncé un nouvel hôte à la prison. Quelle ne fut pas la surprise de tous, quand apparut Mme Roland! Quelques-uns ne pouvaient croire à la réalité, et doutaient que celle qui avait causé leur malheur fût condamnée à le partager.

Ces scènes se passent dans une des salles de la Conciergerie où les prisonniers sont assemblés.

TOUS, *s'écartant d'elle avec effroi.* — Mme Roland! (*Son nom se répète ainsi de bouche en bouche à voix basse. Elle paraît vêtue d'une robe blanche.*)

Mme ROLAND, *avec un étonnement douloureux.* — Ciel! La terreur... L'effroi... La haine à ma vue!... (*Elle regarde autour d'elle et voit la noble dame qu'elle a connue autrefois.*) La duchesse de.....! Les plus grandes dames!

LA DUCHESSE. — Un jour déjà, vous les avez vues réunies chez moi, il y a quelques années! Mais alors... vous rappelez-vous où nous étions?

Mme ROLAND *tristement.* — Dans un palais.

LA DUCHESSE. — Maintenant une affreuse prison nous retient, et celles d'entre nous qui manquent... où sont-elles?

Mme ROLAND. — Ah!...

LA DUCHESSE. — Eh bien! madame... restez donc au milieu de ce luxe et de cette puissance que vous nous avez enlevés, et ne venez pas ici insulter à notre malheur et à nos larmes.

Mme ROLAND, *avec un mouvement d'indignation.* — Moi?... Ah! combien vous vous trompez!... (*Levant les yeux au ciel avec calme.*) Mon Dieu, vous le savez, dans toutes les peines que j'ai éprouvées, la plus vive impression de douleur a toujours été suivie du désir d'opposer le calme à la souffrance, la générosité à l'injustice et la bonté à l'outrage. Mon Dieu, donnez-moi donc encore le courage de ne pas faiblir en ce moment, le plus cruel de tous!

LES AUTRES, *étonnés.* — Que dit-elle?

Mme ROLAND. — Mais on ne sait donc ici rien de ce qui s'est passé?

LOUISE, *sœur de la duchesse, entre déguisée.* — Ah! il y a ici bien des malheurs... Mais le sien (*elle montre Mme Roland*) est peut-être le plus grand de tous. (*Sa sœur la reconnaît, elle lui fait signe de ne rien dire.*)

TOUS, *très-surpris.* — Quoi? Comment?

LA DUCHESSE. — Mais nous sommes depuis cinq mois traitées en criminelles, séparées du monde, privées de tout, même de la lumière du soleil.

Mme ROLAND.—Enfermée deux jours après vous, je sors d'une prison pour entrer dans celle-ci.

La duchesse, *très-étonnée.* — Quoi! comme nous!

Mme Roland. — Mes parents, mes amis, séparés de moi, courent des dangers affreux.

La duchesse. — Ah! comme les nôtres.

Mme Roland. — Privée même de vêtements, ce n'est qu'aujourd'hui que j'obtins celui-ci pour paraître devant des juges.

La duchesse, *effrayée.* — Vous avez paru devant des juges ?

Louise, *vivement.* — Et si elle ne leur a point échappé, c'est qu'elle a employé pour une autre les moyens qu'elle avait de leur échapper.

La duchesse. — Comment?

Louise. — J'étais dans sa maison ; le peuple l'entourait. L'effroi était partout ; elle pouvait fuir..... Ce fut toi, ma sœur, qui partis ; et si tu avais suivi la route indiquée, tu échappais à tous les dangers! Voilà pourquoi, depuis cinq mois, quand j'avais veillé sur mon père, je quittais le seuil de ta prison pour aller prier auprès de la sienne. Voilà pourquoi je pleure en la voyant si malheureuse... et pourquoi j'ai deux sœurs, à présent. (*Elle leur prend la main à toutes deux.*)

Mme Roland. — Ah! merci... Ces juges devant qui je viens de paraître, ce n'est pas pour moi que je leur ai parlé!... Je pouvais les fléchir peut-être, et je pouvais certainement leur échapper..., je ne l'ai pas voulu! Des milliers de victimes comme vous gémissent dans les fers; pour elles, pour vous surtout, j'ai invoqué la justice, la raison, l'humanité; j'ai vu des cœurs s'attendrir à mes paroles. Ah! si tout sentiment généreux n'est pas anéanti, vous serez rendues à la liberté et au bonheur.

La duchesse. — Votre haine s'est donc éteinte?

Mme Roland. — Moi, je n'ai jamais eu de haine que pour le mal... Mon cœur est bien loin d'être fait pour haïr... Mais vous ne pouvez me comprendre, vous, riche et grande dame, qui ne saviez pas même qu'il était des malheureux; tandis que moi, dès mon enfance je vis souffrir, et mon cœur se révolta contre l'injustice qui condamnait tant de monde au malheur... Alors, avec tous les grands et généreux esprits que j'écoutais, j'ai rêvé la gloire au talent, la puissance aux vertus, et le bonheur à tous... Eh bien! dans ce moment, cet espoir me soutient encore... Aujourd'hui, après une veille fatigante, j'ai paru seule et calme au milieu de mes ennemis et devant une assemblée tumultueuse; puis je suis venue ici où j'ai trouvé des cœurs pleins de haine. Et pourtant, quoiqu'une longue captivité ait diminué mes forces, quoique la fatigue m'accable en ce moment, mon courage résiste à tout, et c'est avec joie que je dis : J'ai souffert pour qu'à l'avenir d'autres ne souffrent plus! Oui, j'oublie tous les maux que j'endure, et si j'ai des larmes dans les yeux, ce n'est plus que pour vos douleurs.

Louise. — Que de vertus!

La duchesse. — Que de courage!... Ah! soyez la bienvenue parmi nous... Mais quelqu'un encore arrive ici... Dieux! c'est un de nos persécuteurs; un des chefs de la révolution. Venez, venez, mesdames...; retirons-nous. (*A Mme Roland.*) Vous aussi...

Mme Roland *se retourne, et voit un des députés girondins.* — Non, non..., je ne puis vous suivre...; je reste... (*Elle va au Girondin.*) C'est vous, Charles?

Le député, *très-triste.* — Oui, je viens...

Mme Roland, *inquiète.* — Mais vous étiez libre? vous l'êtes encore, n'est-ce pas? Échappé aux recherches lorsque l'Assemblée accusa les Girondins, vous aviez fui... Comment revenez-vous ici?

Le député. — N'y êtes-vous pas?

Mme Roland. — Ah! c'est pour moi! Eh bien! je l'avoue, je vous attendais, depuis que je vois ma captivité s'adoucir. Je ne suis plus au secret comme dans l'autre prison. Thérèse est ici, et vous avez pu y entrer. Tout cela, sans doute, est la suite de mes paroles à l'Assemblée? J'ai vu mes juges, et je n'ai pas tremblé.

Le député. — Je le sais.

Mme Roland. — Je leur ai parlé avec force, avec courage!

Le député. — Avec éloquence... J'étais caché dans la foule; j'écoutais, j'admirais cette âme céleste qui, pour justifier les autres, vous faisait oublier vos dangers.

Mme Roland, *affectueuse.* — Ah! détourner les vôtres était ma pensée.

Le député, *à part.* — Que je souffre!

Mme Roland, *avec exaltation.* — Vous étiez là! vous m'écoutiez!... et vous voici! Ah! parlez-moi, que je sache tout ce qu'ils ont dit après...

Le député. — Pardonnez-moi mon trouble.

Mme Roland. — Mais non; il faut que vous me parliez de vous... J'étais enfermée depuis cinq mois, et j'avais appris seulement qu'on n'avait pu vous arrêter, que Roland a trouvé un asile, et que ma fille est en sûreté. Ces jours terribles ne pouvaient durer... Nous ne sommes point coupables..., et bientôt je serai libre.

Le député, *très-troublé.* — Cette espérance...

Mme Roland. — Alors je vivrai loin du trouble des affaires, heureuse d'être aimée..., heureuse de vivre!... Il faut avoir été renfermée, privée de tout, même d'air et de lumière, pour sentir le prix de mille bonheurs qu'on n'apprécie pas assez quand on n'en fut jamais privé. Voyez ce que c'est que d'être en prison; je brûle d'envie de revoir les boulevards, d'entendre le bruit des rues. Jugez donc ce que c'est quand je pense au soleil, aux arbres, aux fleurs, que j'aime tant! Une rose, il me semble qu'aujourd'hui la vue d'une rose me ferait pleurer de joie.

Le député, *à part.* — Ses paroles me tuent.

Mme Roland. — Ce rayon de bonheur, qui réjouit toute mon âme, c'est vous, c'est votre présence!... Oh! mon ami, je ne regrette pas d'avoir souffert pour des idées que l'avenir bénira.

Le député, *avec désespoir.* — Nous ne savions pas ce qu'elles contenaient de larmes!

Mme Roland, *étonnée.* — Comme vous dites cela!

Le député. — Que de malheurs!

Mme Roland. — Qu'est donc devenu votre courage?

Le député. — Je n'en ai plus.

Mme Roland, *l'examinant.* — Vous n'avez plus de courage? Que peut-il s'être passé dans votre âme, autrefois si forte? Vous ne répondez pas! vous vous détournez de moi... Mais, en effet, depuis que vous êtes là, vos paroles semblent s'échapper avec peine de votre cœur brisé. On dirait que vous craignez de me laisser voir votre visage... Qu'y a-t-il donc?

Le député. — Ne me le demandez pas.

Mme Roland, *elle lui prend les mains.* — Votre main glacée frémit dans la mienne.

Le député. — Aujourd'hui l'effroi est partout, et les dangers sont terribles.

Mme Roland, *vivement.* — Ce n'est pas vous qu'ils menacent, car vous tremblez.

Le député. — Que dites-vous?

Mme Roland. — Que je vous connais, et que vous auriez du courage et de la force si le danger était pour vous. (*Elle le retient et le regarde.*) Laissez-moi donc vous voir...

Quelle pâleur mortelle!... Une larme dans vos yeux, qui n'en avaient jamais versé... (*Elle s'éloigne.*) Ah! je sais tout!

Le député. — Non! non!

Mme Roland. — Je suis condamnée! Votre désespoir me l'apprend. (*Elle s'assied, et il se jette à ses pieds. Il y a un moment de silence.*)

Mme Roland, *avec calme.* — Condamnée!... on m'a jugée digne de partager le sort des plus grands hommes, et c'est le désespoir de mon meilleur ami qui m'apprend mon arrêt... Je ne suis pas aussi malheureuse que vous le croyez...; vous me promettez de veiller sur tout ce qui m'est cher... après moi.

Le député. — Après vous? Vous pensez que j'existerai encore dans le monde où vous ne seriez plus!... Mais ce matin je me suis jeté au milieu de vos juges en leur criant · la vie pour elle... ou la mort pour moi.

Mme Roland, *se levant.* — Vous vous êtes perdu!

Le député. — J'étais déjà condamné.

Mme Roland. — Quoi! j'aurais pu vous survivre et vous me plaignez de mourir! Ah! bénie soit la mort qui m'unit à tout ce qui me fut cher!

Le député. *Il prend sa main.* — Ah!... (*Il voit les gardiens et les soldats qui arrivent chercher Mme Roland.*) Ciel!

Mme Roland. — Du courage! c'est le dernier moment.

(*Ici tous les prisonniers arrivent sur la nouvelle qu'on va conduire quelqu'un à la mort; parmi eux est André Chénier et la bonne Thérèse, attachée depuis l'enfance à Mme Roland.*)

Mme Roland. — Ma bonne Thérèse, j'ai besoin de toi. De la force... Pendant ma captivité, j'avais souvent prévu ce qui m'arrive. (*Elle lui donne un papier.*) Alors j'écrivais ceci pour ma fille. Tu trouveras encore d'autres écrits qui apprendront à me connaître et défendront ma mémoire, tu les remettras à un ami... Roland ne me survivra pas... Cette petite croix qui vient de ma mère et ne me quittait pas..., à toi, Thérèse... Et maintenant ne pense plus qu'à mon enfant!... (*Elle regarde la duchesse qui pleure.*) Noble dame! vous pardonnez.

La duchesse. — Une amie vous tend les bras.

Mme Roland. — Ah! merci... Adieu... Adieu, André.

André Chénier. — A bientôt.

Mme Roland, *au député.* — Mon ami..., nous ne nous quittons pas, nous... Mais quel est ce bruit?

Le député. — Nos amis, tous les Girondins..., les plus grands talents et les plus nobles cœurs, condamnés avec nous, héros et martyrs!

Mme Roland. — O liberté! que de crimes on commet en ton nom!

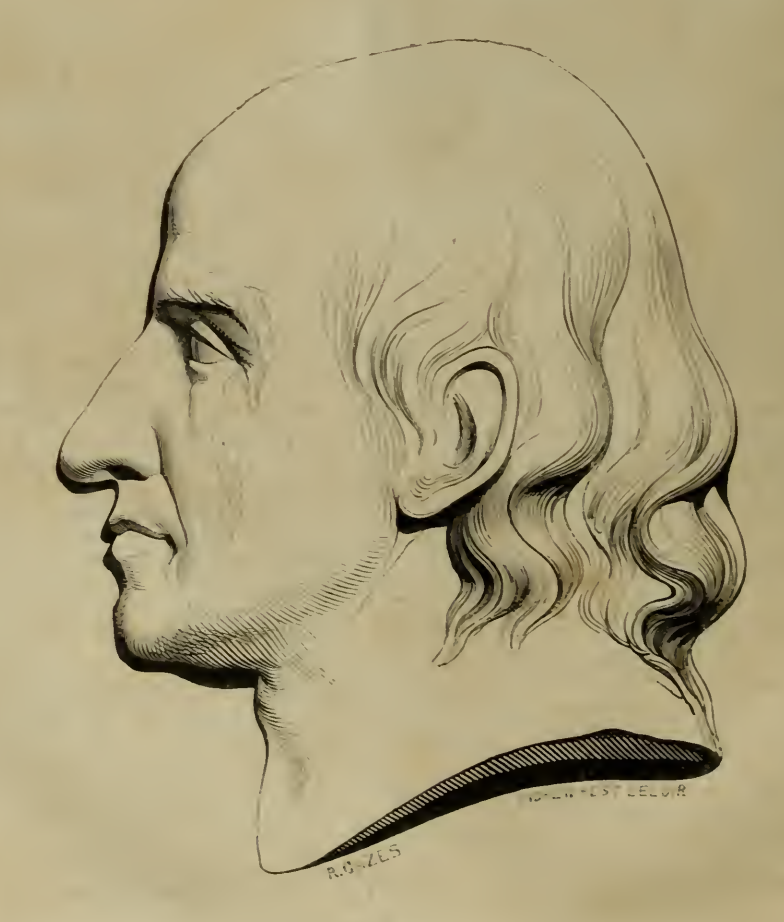
Mme ANCELOT.

On demandait un jour au fameux abbé Sieyes: — De tous les révolutionnaires, quel est celui dont la vie fut la plus irréprochable?

— Mme Roland, répondit-il.

— Et celui dont la mort fut la plus héroïque?

— Mme Roland, répondit-il encore.



L'abbé Sieyes.

CHÊNE DE HENRI IV ET DE SULLY, A FONTAINEBLEAU.



N. B. Nous offrons d'avance cette belle gravure à nos lecteurs, comme échantillon d'une histoire illustrée de Fontainebleau que nous donnerons bientôt pour pendant à l'histoire de Marly-le-Roi.

LE LIVRE DE PRIÈRES.

Après une longue journée passée dans les bureaux du ministère, j'allais souvent, les mardis soir, chez mon ami le docteur M***. Il n'était pas encore célèbre, mais son amour pour les lettres comme pour les sciences l'avait mis en rapport avec des écrivains, avec des savants de tous les pays, et l'on était assuré de toujours rencontrer chez lui quelque représentant de cette aristocratie intellectuelle qui domine, par le génie, la grande famille des Européens.

Soigneusement établi dans une antique bergère, et les pieds appuyés sur le garde-feu, j'aimais à causer de tous les sujets imaginables, tantôt avec un Italien, amant fougueux des beaux-arts; tantôt avec un Allemand, grave, savant, religieux et candide, comme on l'était dans le château de Thunder-ten-Tronckh. J'éprouvais surtout un vif plaisir à revoir un jeune Anglais, que je considérais comme le type du véritable *gentleman*. Grand, blond, pâle, taciturne, sir Arthur semblait n'avoir aucun but, aucun espoir sur la terre. Il travaillait cependant avec ardeur, et faisait, dans les sciences, des progrès surprenants. Appelé auprès de lui comme médecin, mon ami M*** avait bientôt découvert que sa maladie venait de l'âme : il désespérait, par conséquent, de le guérir, et se contentait de lui parler botanique et géologie. Sir Arthur ne manquait pas un de nos mardis; mais chaque semaine nous apercevions sur son visage une altération plus profonde.

Un soir, nous n'étions que nous trois, l'Anglais, M*** et moi. Sir Arthur parlait peu, et sa voix, plus mélancolique et plus grave que d'ordinaire, nous faisait tressaillir, comme une cloche qu'on entend tout à coup pendant la nuit. Un long silence suivait chacune de ses phrases languissantes; et nous contemplions avec un douloureux intérêt ce beau jeune homme si bon, si noble, si rempli de génie, et qui, bientôt peut-être, allait mourir, brisé par la douleur.

Faisant un effort pour mettre en fuite les *blue-devils*, comme disent ses compatriotes, j'introduisis, à la manière de Trissotin, les *petits vers* que voici :

Là-bas sur la rive
Parmi le gazon,
Une herbe craintive
Fleurit quand arrive
La tiède saison.

Son doux nom rappelle
Les vieux souvenirs;
Messager fidèle,
Son doux nom révèle
Mes plus chers désirs;

Et si, dans l'absence,
Un jour je souffrais
De votre silence,
Avec confiance
Je vous l'enverrais;

Et la fleur discrète
Vous dirait tout bas,
Au sein d'une fête,
Ou dans la retraite:
« Ne m'oubliez pas.»

Comme je prononçais ces derniers mots, sir Arthur pâlit, se renversa sur sa chaise, et serait tombé évanoui, si je ne m'étais empressé de le soutenir. M*** lui jeta de l'eau au visage, et bientôt il revint à la vie; mais s'appuyant sur mon épaule, il se prit à sangloter pendant un quart d'heure, en faisant d'inutiles efforts pour se contenir. Enfin, pourtant, honteux de sa faiblesse, il nous demanda pardon de cette scène. Nous n'osions pas l'interroger sur ce qui l'avait causée, mais il vit notre curiosité, et, soit pour s'excuser, soit pour se livrer au seul plaisir des infortunés, au plaisir de raconter ses peines et d'exciter la compassion, il offrit de nous dire son histoire. On juge avec quel empressement nous consentîmes à l'écouter.

Il commença donc son récit en français assez pur; mais chaque fois qu'un souvenir plus vif venait l'impressionner, il s'exprimait dans sa langue maternelle; et ces paroles étrangères, se heurtant avec celles de notre langage, produisaient en nous une sorte de commotion galvanique, pleine de tristesse et d'étrangeté.

I.

« J'appartiens, nous dit-il, à une famille honorable, quoique pauvre : mon père était officier dans la marine royale. Il mourut à quarante ans, et bientôt après je perdis aussi ma mère. Un de mes oncles paternels eut pitié de moi; il obtint mon admission dans un collége peu éloigné de Londres, et se chargea de payer les frais de mon établissement.

« Pourtant mon oncle William n'était point riche. Marin comme mon père, il avait fait à vingt ans un mariage d'inclination; et lorsque peu après il s'était vu forcé, par suite d'un duel, à quitter le service, il ne lui était resté pour vivre que le revenu produit par quelques parts de prises, dont le capital était placé chez un des premiers banquiers de Londres. Les blessures qu'il avait reçues dans cette fatale affaire ne lui permettant plus de mener une vie active, il s'était retiré dans un petit cottage où ses jours s'écoulaient obscurément. Comme la demeure des riches persans, la chaumière de sir William était pauvre et sombre au dehors; mais au dedans elle renfermait des trésors de vertu et d'amour. Ma tante était un ange de bonté; sa fille..., il n'est point de langage qui puisse exprimer le charme de sa personne et de son esprit.

« Mes maîtres étaient contents de moi, et j'avais la permission de sortir presque tous les dimanches. Avec quels transports je m'élançais, dans ma liberté, au sein des champs et des bois! avec quel plaisir surtout je dirigeais ma course vers l'humble maison de mon oncle, où j'étais sûr de recevoir un si tendre accueil! Sur la porte je trouvais ma petite cousine Mary, fraîche et joyeuse comme le printemps. Sir William m'embrassait avec cordialité; ma tante me donnait du pain bis et d'excellente crème. — Depuis six mois, depuis que je suis riche, j'ai essayé, pour me distraire, de beaucoup de plaisirs; mais à toutes les jouissances de la fortune et du luxe, je renoncerais bien volontiers, pour une seule des journées passées dans cette chaumière auprès de ma cousine Mary.

« Combien je la trouvais douce et séduisante! que de grâces et de perfections se développaient en elle chaque jour! Avant l'âge de quatorze ans, elle était presque aussi

grande que moi, mais si délicate et si svelte qu'elle se ployait sans cesse, comme une anémone battue du vent.

« Je venais d'accomplir ma dix-neuvième année, lorsque le directeur de l'école me déclara que mes études étaient finies, et me mit dehors avec beaucoup de compliments. Je me rendis aussitôt chez sir William pour lui faire part de mon émancipation. Il était sorti avec sa femme, et je trouvai ma cousine, ordinairement si rieuse, toute pensive et tout attristée. Depuis longtemps, ma tante était consumée par une affection de poitrine, et son médecin venait de l'engager à aller chercher dans le midi de la France une guérison impossible en Angleterre. Le docteur parti, on avait calculé les dépenses du voyage. Il était clair que la fortune de sir William n'y suffisait pas, et lui, vieux militaire, il s'était pris à pleurer. La pauvre malade s'était efforcée de le consoler, et venait de l'emmener pour le distraire.

« Voilà ce que Mary m'apprit, et lorsqu'elle eut achevé son triste récit, je lui dis, à mon tour, les inquiétudes que ma liberté me causait déjà, et je vis, avec un sentiment de plaisir mêlé de peine, l'anxiété qui se peignait dans ses traits mobiles.

« Je m'assis auprès d'elle, et nous commençâmes à faire des projets. Bientôt il fut convenu que j'irais à Londres, que j'aurais des succès dans la littérature, comme j'en avais eu dans mon collége, et qu'enfin, lorsque j'aurais amassé un pécule suffisant, nous partirions tous les quatre pour l'Italie.

— « Oui, ma chère Mary, m'écriai-je avec enthousiasme, « je ferai bien vite fortune, et ensuite nous ne nous quitte- « rons plus! »

« En parlant ainsi, je serrais ses mains, et en voyant rougir son charmant visage, je ressentis une émotion inconnue. Mon oncle entra dans ce moment; il nous regarda, et son front se couvrit d'un nuage.

« Cependant mon projet fut approuvé, car c'était le seul qui eût quelque chance de réussite. Le lendemain matin je partis donc, et les adieux furent déchirants; mais l'espérance était au fond de nos cœurs : « Nous nous rever- « rons bientôt », disions-nous pour nous consoler, « et en « attendant nous penserons sans cesse au plaisir de nous « revoir. »

« Je me trouvai isolé dans la capitale, comme je l'avais été, dix ans plus tôt, dans mon collége. Vous devinez sans doute ce qui m'arriva. Les hommes de lettres à qui j'étais adressé me reçurent poliment, et ne lurent point mes drames; les journaux qui daignaient insérer mes articles, m'offraient un abonnement en échange. Mes illusions s'effaçaient une à une, et quand mon oncle m'écrivait que Mary était triste, que sa mère s'affaiblissait de jour en jour, je tombais dans un découragement qui ne me permettait plus de travailler.

« Je n'y pus résister; je voulus revoir la chaumière bien-aimée où j'avais si souvent trouvé la joie et le bonheur. Je partis à pied, et pendant toute la route je ne pensais qu'au plaisir que j'allais lire dans les yeux de Mary. Mais à mesure que j'avançais, mes pensées prenaient une teinte mélancolique; une crainte vague s'emparait de moi. Du haut de la colline, la maison me parut plus sombre et plus silencieuse qu'à l'ordinaire : le cœur me battait en approchant. Je mis la main sur la sonnette, et quand je l'entendis retentir, j'aurais voulu en étouffer les sons, car j'étais tourmenté par mille pressentiments funestes.

« Ce fut Mary qui vint m'ouvrir : elle était pâle et amaigrie. En me voyant, elle ne put retenir un cri de surprise; puis, à l'instant même, baissant la voix, elle m'apprit que sa mère était gravement malade.

« Toutefois elle m'annonça, et j'entrai sans bruit. Mon oncle était au chevet du lit; il ne se leva pas, il me regarda à peine et me fit signe de m'asseoir. La malade seule parut heureuse de me voir; elle me tendit les bras, et quand je la pressai dans les miens, il me sembla que je perdais encore ma mère.

« Je restai plusieurs jours, plusieurs nuits auprès d'elle. Aucun de nous ne parlait, mais les grands yeux de Mary, quand ils quittaient sa mère et se reposaient sur moi, étaient remplis d'une affection ineffable.

« Enfin le vieux docteur déclara que ma tante était hors de danger. Sir William se jeta à son cou; Mary couvrait une de ses mains de baisers et de larmes; moi j'étais tenté de l'adorer comme un sauveur.

« D'une voix faible encore, ma tante demanda à Mary de lui donner son livre d'heures, puis, se tournant vers le médecin :

— « Monsieur Forster, lui dit-elle, mes prières et celles de « mes enfants vous suivront partout; mais, vous le sa- « vez, nous n'avons pas autre chose à vous offrir. Recevez « ce livre : c'était pour moi un souvenir d'amitié; qu'il « vous rappelle toujours celui d'une bonne action et d'une « famille vraiment reconnaissante. »

« Le bon docteur reçut le psautier qu'elle lui tendait d'une main tremblante; mais, à l'accent de sa voix, il comprit qu'en le lui donnant, elle faisait un grand sacrifice. Se courbant un peu pour cacher son émotion, il ouvrit le petit volume, y prit une de ces découpures qui marquent les psaumes, et dit à Mary :

— « Je garderai ceci comme une précieuse relique; quant « à ce livre, ô ma chère enfant, conservez-le avec piété; « vous y trouverez des paroles saintes pour remercier « Dieu de vous avoir rendu votre mère, car si c'est moi « qui l'ai soignée, c'est lui seul qui l'a guérie. »

« Lorsque les premiers transports de joie furent apaisés, je reconnus toute l'horreur de leur situation. Pour subvenir aux frais d'une longue maladie, mon oncle avait engagé d'avance son revenu, et ne touchait presque plus rien. Le bon docteur fournissait les médicaments; mais il était pauvre, il ne pouvait rien de plus, et personne sur la terre ne s'intéressait à eux! Oh! vous ne sauriez comprendre, vous qui ne l'avez pas senti, quelle rage infernale on éprouve à voir ceux qu'on aime souffrir, faute d'un peu d'argent.

« Hélas! je leur étais à charge, et je dus renoncer au bonheur de les voir. Ils n'essayèrent pas de me retenir; mais ils m'embrassèrent comme Jacob embrassait le dernier de ses fils.

« Mary me reconduisit au loin. Elle n'avait pas encore parlé de mes affaires, et, timidement, elle me demanda si j'espérais toujours faire fortune. Je n'osai pas lui apprendre toute la vérité.

— « Hélas! dit-elle enfin, j'étais bien triste quand nous « nous sommes quittés pour la première fois, et cependant « je comptais vous revoir bientôt. J'apercevais du bonheur « devant nous. Maintenant, Arthur, je n'ai plus même « d'espérance. »

« J'essayai de la rassurer, mais, malgré moi, les paroles d'espoir et de confiance expiraient sur mes lèvres.

« Pourtant, en arrivant à Londres, j'appris d'heureuses nouvelles. Mon dernier ouvrage avait eu du succès, et mon éditeur me remit une somme qui me parut un trésor. Je m'empressai d'en envoyer la plus grande partie à ma cou-

sine, et jamais peut-être je n'ai ressenti autant de joie qu'en lisant ses tendres remercîments.

« Je travaillais avec ardeur, et bientôt il me fut possible d'adresser à Mary le produit d'une œuvre nouvelle. La réponse que me fit son père m'affecta beaucoup. Il s'y montrait entièrement abattu et découragé.

— « Mon enfant, répétait-il plusieurs fois, garde-toi de « te marier tant que tu n'auras pas de fortune. J'ai le cœur « déchiré par les douleurs qui m'environnent. Seul, je « saurais souffrir ou mourir. Mais ma femme! mais ma « fille! sans toi je les verrais expirer de faim. Que Dieu te « récompense, et que mon exemple t'empêche de te ma- « rier par amour! »

« Cependant ma tante se rétablissait lentement. Pour ne rien ravir à mon travail, j'avais été longtemps sans l'aller voir, lorsque je reçus d'elle une lettre où elle m'apprenait que son médecin persistait à lui conseiller de passer en France. Elle espérait que le changement d'air ferait aussi du bien à son mari, dont la santé s'était récemment altérée. Grâce à moi, ils se voyaient assez riches pour faire le voyage, et une fois dans le Midi, sir William comptait trouver quelque moyen d'utiliser ses connaissances.

« La lecture de cette lettre me bouleversa; mes yeux la parcouraient machinalement, et mille pensées confuses se pressaient dans mon cerveau, comme si j'avais eu la fièvre. Pourtant je ne pouvais croire que ce projet se réalisât; il me semblait impossible que ma cousine et moi nous fussions ainsi séparés.

« Je partis pour demander des explications, et je trouvai, en arrivant, que l'on faisait déjà les préparatifs du voyage. Mary était pâle et silencieuse, mais elle paraissait résignée; moi je ne pouvais pas me contenir.

« Je parlai à mon oncle des inconvénients de la route; des mauvais temps, des mauvaises auberges. Sans rien dire, il me montra l'eau qui suintait sur ses murailles moisies. Je me tournai vers ma tante, et son visage ne me prouva que trop la nécessité du départ. Alors je demandai la permission de les accompagner, mais ils m'eurent bientôt demontré l'absurdité de ce projet. Enfin, rassemblant tout mon courage, je dis à sir William que j'aimais Mary comme il avait aimé sa mère, et que je ne pouvais pas consentir à la quitter.

— « Mon oncle, poursuivis-je, mon cher oncle, avant de « partir, donnez-la-moi pour femme! »

« Je n'avais point achevé ces mots qu'il se leva de toute sa hauteur, en s'écriant, avec une exaltation effrayante :

— « J'aimerais mieux la voir morte, et toi aussi! »

« En entendant ce vœu farouche, Mary se laissa tomber à genoux près de sa mère, tandis que celle-ci, poussant un cri d'effroi, se penchait sur elle, et la serrait dans ses bras.

— « Quoi! continua amèrement l'impitoyable marin, « tu veux marcher sur mes traces! Ne sais-tu pas que de- « puis trois ans il y a là un ver qui me ronge le cœur? Tu « veux épouser Mary pour la voir s'étioler chaque jour, « faute de soleil et de feu! pour avoir des enfants maudits « qui mourront de faim! Tu veux épouser Mary avec la « misère pour dot et pour héritage! Non, jamais, jamais! « Si tu désires me revoir, si tu redoutes ma malédiction, « ne me parle plus de ce mariage; il ne pourra se faire que « sur ma tombe! »

« J'étais atterré. Je sortis en chancelant, et Mary me suivit.

— « Hélas! dit-elle, vous voyez comme le malheur a « changé mon père. Quelquefois nous ne le reconnaissons « plus, lui qui était autrefois si tendre et si bon!... Reve- « nez demain, Arthur, mais ne lui parlez plus de rien. « Soyons heureux encore pendant huit jours, et ensuite... « Dieu aura peut-être pitié de nous! »

« Je suivis ce conseil, et je fus reçus par sir William comme s'il eût entièrement oublié ma demande. Ma tante était toujours également affectueuse; et Mary!... le bruit de son pas léger suffisait pour m'enivrer de joie.

« Ces huit jours s'écoulèrent bien vite, au sein d'une tranquillité dont je m'étonnais par instants, quand mes pensées venaient à s'arrêter sur l'avenir. C'est pendant cet intervalle d'un bonheur calme et triste, que j'écrivis sur le livre de prières de Mary les vers que voici :

There is a flower which oft unheeded grows
Beneath the radiance of a summer's day;
And though this little flower no magic disclose,
Yet will it tell thee all I wish to say;
And when we are parted by the raging sea,
And when I know not what may be thy lot,
I'll send this flower a messenger to thee,
And it shall whisper thus : *Forget me not*(1).

« Vous voyez, continua sir Arthur, après quelques instants de silence, combien de douleurs vos vers m'ont rappelées, et j'espère que vous ne vous moquerez plus de ma faiblesse. »

— Non, assurément, répondîmes-nous à la fois; mais nous vous serions bien reconnaissants si vous nous racontiez ce qui vous est arrivé depuis lors.

— « Durant quelques jours encore je vécus auprès de ma cousine. Nous cherchions tous à oublier nos regrets et nos inquiétudes. Nous allions nous promener à midi pour jouir du premier soleil du printemps; et tandis que sir William et sa femme s'asseyaient près de la maison, Mary et moi nous gravissions la colline. Nous admirions ensemble la beauté du ciel, l'écume bondissante des cascades, les fleurs qui croissaient parmi les rochers, les mousses qui pendaient en festons des branches des chênes. Quelquefois je lui disais des vers; quelquefois elle me chantait des romances : je l'écoutais en l'admirant. Que sa voix était fraîche et pure sous les longues ogives de la forêt! Comme les transports de notre amour étaient augmentés par le calme et la majesté de la nature! Parfois le fantôme du départ se dressait devant nous, sombre et menaçant, et la coupe du bonheur tombait de nos mains; mais plus souvent il ne servait qu'à nous faire mieux sentir nos jouissances présentes, comme ce squelette que les Égyptiens plaçaient sur leur table, au milieu des roses. J'aime à me rappeler les sites que nous avons parcourus ensemble, les vœux que nous avons formés, les promesses que nous avons échangées. Quand je répète les airs qu'elle chantait, je ne puis m'empêcher de frissonner; et bien souvent mes yeux se sont remplis de larmes, en cueillant les mêmes fleurs que j'avais cueillies pour elle.

« Chaque jour nous prolongions davantage nos promenades solitaires, et chaque jour nous éprouvions plus de peine à nous séparer. « Demain, disions-nous tous les soirs, « demain nous partirons plus tôt, afin de ne pas perdre un « seul des moments que nous pouvons encore passer en- « semble. »

« Je vous demande pardon de vous entretenir si longuement de mes souvenirs de bonheur; mais ils ont pour moi tant de charmes..., et le reste de mon récit, tant d'amertume!

(1) Il est une petite fleur qui croît souvent inaperçue, aux rayons du soleil d'été. Quoiqu'elle ne possède pas de vertus magiques, elle vous répétera tout ce que je souhaite vous dire. Et quand nous serons séparés par la mer orageuse, quand je serai inquiet de votre destinée, je vous enverrai cette fleur, comme un messager, et elle vous murmurera : *Ne m'oubliez pas.*

« Le jour de la séparation arriva. Nous nous étions assis pour déjeuner; mais ni Mary, ni moi, nous n'avions pu achever notre tasse de thé; nous sentions que l'heure fatale s'approchait sans cesse, et nous n'osions pas nous regarder, de peur de perdre notre courage. De temps en temps mon oncle interrompait le silence par quelques paroles indifférentes, dont le bruit nous affectait péniblement.

« Tout à coup l'horloge sonna neuf heures, qui se répétèrent dans ma poitrine en horribles palpitations. Nous nous levâmes : il semblait qu'un événement imprévu venait de renverser tout le bonheur de ma vie; je n'agissais plus que d'une manière machinale, et c'est ainsi que sortant après ces chers exilés, je les vis monter dans la voiture qui devait emporter avec eux toutes mes espérances.

« Sir William m'apprit son arrivée à Marseille, et pendant près d'une année il me donna des nouvelles de sa famille; puis il cessa de m'écrire, et je demeurai dans une inquiétude mortelle, car je concluais de son silence qu'il n'avait pas même assez d'argent pour affranchir ses lettres jusqu'à Calais, ce qui, comme vous savez, était alors indispensable. J'allai chez son banquier; il s'était enfui en Hollande, ne laissant absolument rien à ses créanciers. Moi-même je me voyais encore une fois aux prises avec la misère, le journal dans lequel j'écrivais ayant cessé de paraître. Je passai donc plusieurs mois dans une affreuse incertitude; mais enfin je résolus d'aller à Marseille, dussé-je, comme Goldsmith, mendier mon pain sur la route!

« J'étais prêt à m'embarquer, en effet, quand je reçus avis que le troisième frère de mon père venait de mourir au Bengale, laissant des sommes considérables, dont sir William et moi nous nous trouvions les seuls héritiers.

« Aussitôt j'achetai une calèche et je partis en poste, décidé à ne point m'arrêter avant d'avoir revu celle dont je ne pouvais supporter l'absence.

« Je n'avais jamais voyagé, et je me croyais transporté dans un monde tout nouveau. Je pensais voir le bonheur sur tous les visages, et je sentais qu'il était pour toujours au fond de mon cœur. Chaque fois qu'un point de vue, chaque fois qu'un château me paraissaient agréables, je m'y établissais avec Mary, et je m'entourais de toutes les jouissances que peut donner une grande fortune quand on l'emploie à combler les désirs de celle que l'on aime. Quelquefois, pendant la nuit surtout, de vagues inquiétudes venaient encore m'assaillir; mais le soleil se levait, et en voyant la sérénité de la nature, je redevenais calme et joyeux.

« Enfin j'arrivai au terme de ma course, et je me précipitai vers la demeure de mon oncle. Il l'avait quittée depuis longtemps, il avait déménagé plusieurs fois, et je perdis entièrement ses traces. Oh! combien le bonheur que j'avais rêvé me devint amer! En quels tourments, en quelles craintes fut changée la confiance qui m'avait enivré! Des bruits incertains, des rumeurs sombres, dont le souvenir me trouble encore, furent tout ce que je pus recueillir. Cependant il paraissait assuré que je devais tourner vers Paris toutes mes recherches, toutes mes espérances. Je repartis sur-le-champ; je parcourus de nouveau la même route, mais, hélas! avec des sensations bien différentes. Je reconnaissais successivement les châteaux, les paysages que j'avais admirés; je me rappelais les rêves délicieux qu'ils avaient fait naître dans mon âme, et je me rejetais désespéré au fond de ma voiture.

« A Paris, ayant fait mille démarches, toujours inutiles, je finis par tomber malade, *de cœur brisé*. Vous vîntes me donner des soins, et d'après vos conseils je me livrai à l'étude.—Voilà toute mon histoire. »

II.

Le lecteur s'est étonné, sans doute, s'il a remarqué combien les vers lus par moi ressemblaient à ceux de sir Arthur; mais cette ressemblance était fort naturelle, car le hasard m'avait rendu possesseur du petit volume sur lequel il avait tracé les siens. Je l'avais trouvé chez mon libraire; j'avais été séduit par son élégante reliure, et plus encore par le charmant madrigal, écrit d'une main tremblante, en marge de la première page. Les vers en question étaient donc tout simplement une imitation de ceux-là. Je ne voulus point parler à sir Arthur de cette singulière rencontre, de peur de lui faire concevoir des espérances trompeuses; mais je partis peu après, j'allai prendre le livre d'heures et je courus le montrer au libraire, en le priant de me dire où il l'avait acheté.

— Je faisais une vente de livres, me répondit-il. Une jeune Anglaise, qui demeurait dans la maison, m'apporta en pleurant ce psautier. Je l'ai payé, à cause d'elle, le double de sa valeur.

— Et la maison, où est-elle située?

— Rue de Grenelle, n° 105.

Cette adresse me fit l'effet d'une révélation, et je fus étonné de n'avoir pas songé plus tôt à la personne qu'elle me désignait. C'était une jeune Anglaise qui, plusieurs semaines auparavant, avait demandé à parler au ministre. Suivant l'usage, elle allait être éconduite; mais je me trouvais présent, j'avais été touché de son embarras tandis qu'elle s'exprimait en français inintelligible, et de sa joie naïve lorsqu'elle s'était aperçue que j'entendais l'anglais. Je l'avais prise sous ma protection, et je lui avais fait avoir un secours. Plus tard, elle était revenue; elle m'avait de nouveau parlé de sa pauvre mère, malade, et qui n'avait pas d'argent pour retourner dans son pays; mais le ministère était changé, et je ne pouvais plus rien pour elle.

D'ailleurs, je l'avouerai, je m'étais laissé influencer par ces paroles du vieil huissier : « Oh! je la connais bien, c'est une de nos anciennes pratiques. » Je m'excusai donc de la servir, et je me reprochais en moi-même d'avoir trouvé de bonnes manières à une femme qui faisait un tel métier. Cependant la rue de Grenelle changea toutes mes idées. C'est là que demeurait mon Anglaise, et sitôt que cette rue me fut nommée, je me rappelai l'intéressante pâleur de la jeune fille, l'arrangement et la propreté de sa pauvre toilette, les larmes qui coulaient silencieusement sur ses joues, et l'expression profonde et pénétrante de sa voix. Je pensais, en même temps, à la tristesse du malheureux Arthur, qui se laissait mourir de désespoir, et que j'allais rappeler à la vie, au bonheur; aussi mon impatience était-elle au comble quand j'arrivai à l'endroit indiqué. Je frappai à la porte, et le cœur bondissant de plaisir, je demandai à la portière :

— A quel étage demeurent les deux Anglaises qui habitent votre maison?

— Quelles Anglaises? Il n'y a pas d'Anglaises ici.

— Mais si vraiment; une pauvre femme malade, qui a une jeune fille pâle et mignonne.

— Ah! oui; je sais qui vous voulez dire. Dieu merci, elles sont parties; ça faisait pitié : pas un meuble dans leur chambre, et bien des fois j'ai été obligée de partager ma soupe avec elles. Des pratiques comme ça, j'en ai assez.

— Mais savez-vous où elles sont allées?

— Non, ma foi! Que Dieu les conduise.

J'étais confondu, immobile.

— Allez, allez, vous en trouverez d'autres; il n'en manque pas, dans Paris.

Il fallut me contenter de cette réponse, et revenir chez moi désespéré. Je m'étais promis tant de joie de leur bonheur, et je le voyais détruit par une circonstance si futile! Je me couchai furieux et bien convaincu qu'il n'y avait point de Providence.

Peu à peu, cependant, mon désappointement s'adoucit, et, avant de m'endormir, je m'étais presque consolé, en me persuadant qu'après tout cette jeune fille pouvait fort bien ne pas être la cousine de sir Arthur.

J'allai chez lui, le lendemain, pour m'assurer de la vérité.

— Comment vous portez-vous? me dit-il, en me serrant la main, avec le triste sourire qui lui était habituel.

— J'ai mal dormi. J'étais affecté par le récit de vos malheurs, et pendant toute la nuit je n'ai fait que rêver de vous, de votre jeune cousine. J'ai cru la voir bien des fois, grande, pâle, avec des cheveux blonds et des yeux noirs.

Arthur me prit les mains et me les serra en tremblant d'émotion.

— Que dites-vous de ses cheveux blonds, de ses yeux noirs? Je ne vous en avais pas parlé!

— Hélas! mon pauvre ami, comment pourrais-je le savoir autrement?

— Cela est vrai, dit-il en laissant retomber mes mains d'un air découragé.

Maintenant, j'étais sûr de mon fait, et je résolus d'employer tout mon temps à de nouvelles recherches. Je m'adressai à la police, aux affaires étrangères, mais en vain: toutes mes peines furent inutiles.

Un matin, j'entends frapper doucement à la porte de de mon bureau; la porte s'ouvre, et je vois apparaitre ma jeune Anglaise elle-même!

Je me levai si brusquement qu'elle en resta tout interdite.

— Ah! lui dis-je rapidement, oubliant qu'elle n'entendait pas le français mieux qu'elle ne le parlait: dites-moi, comment va votre mère? Où demeurez-vous maintenant? Que venez-vous m'apprendre?

— Pardonnez-moi d'être revenue encore, ma mère est si malheureuse!...

— Ma pauvre enfant, consolez-vous, j'espère que je terminerai vos peines.

— Quoi! le ministre payera-t-il notre retour en Angleterre?

— Oui, j'arrangerai tout cela. Mais votre père, qu'est-il devenu?

— Mon père? hélas! il est mort depuis longtemps!

— Mort!... Et votre mère?

— Elle commençait à aller mieux, lorsque le chagrin et le besoin l'ont encore rendue malade. Cependant, si nous pouvions revoir notre pays, j'espérerais.

— Eh bien! repris-je, asseyez-vous. Avez-vous du courage?

— Mon Dieu! il m'en a tant fallu déjà! Mais que voulez-vous dire? Est-ce qu'il y a encore de nouveaux malheurs pour nous?

— Non, non; c'est au contraire du bonheur que je veux vous apprendre: seulement, j'ai peur que vous ne sachiez pas le supporter aussi bien que vous avez supporté l'infortune. Vous sentez-vous la force d'entendre des nouvelles heureuses, bien heureuses?

— Oh! parlez... parlez donc!

— D'abord votre mère n'éprouvera plus de privations.

— Ah! merci! merci! s'écria-t-elle en joignant ses mains.

J'ouvris le tiroir de mon bureau: j'y pris le livre de prières, et je le lui montrai en lui disant: Connaissez-vous ceci?

Elle le saisit d'un air étonné; elle regarda la première page, et, découvrant les vers écrits par sir Arthur, elle devint encore plus pâle et se trouva mal. J'étais effrayé à mon tour; mais peu à peu je vis le sang reparaître sous la peau transparente de la jeune fille, et alors je lui dis:

— Voilà donc le courage dont vous vous vantiez? Comment voulez-vous que je continue, si vous n'avez pas plus de raison que cela?

— Mais que pourriez-vous donc m'apprendre encore? Hélas! voir donner à ma mère tous les soins que sa santé exige, n'est-ce pas le seul bonheur que je puisse espérer... en France du moins?

Je me trouvais bien embarrassé. Avant de lui parler d'Arthur, je voulais savoir si elle était encore digne de lui. Je repris donc d'une voix insinuante: Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Eh bien! soyez tranquille pour votre mère, je lui enverrai mon médecin; elle recevra tout ce qui peut lui être utile... Pourquoi pleurez-vous si fort? puisque vous êtes contente de ce que je vous ai dit jusqu'à présent, ayez au moins du sang-froid pour entendre le reste. Mais d'abord, il faut que vous me racontiez exactement ce qui vous est arrivé depuis que vous avez quitté l'Angleterre. Je sais déjà une partie de vos aventures; j'ai besoin de les connaître toutes. Seulement, remarquez-le bien: si vous retranchez la moindre chose à la vérité, je ne m'occuperai plus de vous.

Elle avait cessé de pleurer, et elle me regardait avec une expression d'inquiétude et d'embarras qui me déplut. Je me rappelai les paroles équivoques de la portière, et je me sentis frissonner.

— Vous m'entendez: de la franchise, ou je renonce à vous protéger.

— Je ne connais pas vos lois, répondit-elle, et je ne devrais peut-être pas confier à un étranger ce que je vais vous apprendre. Mais vous ne voudriez pas nous trahir, n'est-ce pas? Ce que je vais vous dire, vous me promettez de ne pas le répéter?

— Oui, je vous le promets; parlez franchement et sans crainte.

— C'est pour amener ma mère sous un climat plus chaud que nous avons quitté l'Angleterre. Nous avons d'abord habité Marseille où nous vivions fort tristement, car mon père, ancien officier de marine, plein d'honneur et de loyauté, n'avait qu'un revenu fort modique, et les maladies coûtent bien cher. Pour comble d'embarras, aucun de nous ne savait le français. Cependant la santé de ma mère s'améliorait peu à peu; mais au bout de quelque temps la rente de mon père cessa de lui être payée. Il écrivit à Londres, à son banquier: on lui répondit qu'il était en fuite, et qu'il avait emporté tout l'argent de ses créanciers. Ce fut pour nous un arrêt de mort, car déjà nous avions épuisé le peu de crédit qu'on accorde à des étrangers, déjà nous avions vendu nos vêtements, nos meubles, et il ne nous restait plus rien pour acheter du pain!

« Mon père crut pouvoir travailler sur le port; mais, dès le premier jour, ses blessures se rouvrirent, et il revint à la maison avec un visage pâle et hagard, que j'ai toujours devant les yeux. Ma mère essaya de lui donner des consolations, il lui commanda de se taire: je m'approchai de lui, et il me repoussa durement, car son caractère s'était aigri par l'habitude du malheur.

« J'allai m'asseoir à côté de maman, et je restai appuyée sur son épaule toute la journée, sans manger et pleurant

tout bas. Ma pauvre mère n'osait pas pleurer, elle! mais de temps en temps elle me baisait au front, et je sentais que ses lèvres étaient brûlantes.

« Quand la nuit fut venue, maman dit avec sa voix douce : « William, vous n'avez pas encore voulu vendre les pistolets qui vous ont été donnés par l'amiral; mais cette pauvre enfant a bien faim! »

« Mon père se leva sans répondre, il décrocha ses pistolets de la muraille, il les regarda de tous les côtés, et de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Je ne l'avais vu pleurer qu'une seule fois, et il avait été bien malheureux, cependant! Je ne puis vous dire quel effet ces larmes produisirent sur moi. « Mon bon père, m'écriai-je, ne les vendez pas! Je n'ai plus faim, maintenant, et je crois que je pourrai dormir. »

« Il sortit sans dire un seul mot, et nous crûmes qu'il allait vendre ses pistolets; mais il tarda singulièrement à rentrer. L'horloge de l'Hôtel-de-Ville sonnait successivement les heures de la nuit, et il ne revenait pas. Maman me disait : « Dors, ma pauvre Mary; ton père n'a pas trouvé de boutiques ouvertes, et il ne veut pas être témoin de tes souffrances. Dors, mon enfant; demain matin il t'apportera à déjeuner. » Mais, quoi qu'elle pût dire, j'étais inquiète; je l'étais surtout de son inquiétude, qu'elle cherchait vainement à me dissimuler. Je la sentais tressaillir au moindre bruit; j'entendais sa respiration entrecoupée, et ses tourments augmentaient les miens.

« La nuit se passa ainsi; une nuit bien longue et bien froide. Au matin, mon père rentra. Il jeta à nos pieds un morceau de pain : « Voilà des vivres », dit-il; et, sans y toucher, il alla s'asseoir dans un coin.

« Sa voix me faisait peur, et je n'osais pas manger. Maman se leva lentement, elle s'approcha de lui, elle voulut l'embrasser; mais il la repoussa d'un air farouche, et le mouvement qu'il fit, entr'ouvrant sa redingote, nous laissa voir la crosse de ses pistolets, qui brillaient sur sa poitrine. Ma mère revint près de moi, en fondant en larmes.

« Pendant huit jours nous vécûmes ainsi. Mon père sortait chaque soir, et le matin il nous apportait des provisions; mais il s'obstinait à garder le silence, et ne voulait pas même souffrir nos caresses.

« Le neuvième jour il rentra d'un air agité, vers minuit.

— « Venez, dit-il, il faut partir.

— Partir, mon Dieu! et pourquoi?

— Point de questions, venez! »

« Il prit mon bras et m'entraîna. Nous n'avions rien à emporter... Ma mère m'enveloppa de notre couverture, et nous partîmes.

« Il faisait froid et la lune se cachait souvent derrière les nuages. Nous marchions déjà depuis longtemps; ma mère était essoufflée, et sa toux fréquente me faisait mal. Tout à coup nous entendîmes derrière nous des voix d'hommes et des pas de chevaux, nous vîmes des armes reluire, et mon père nous dit avec sa voix brève : « Tournons à gauche. » Nous obéîmes, mais comme nous entrions dans un chemin creux, nous nous trouvâmes en face de plusieurs gendarmes.

« Au même instant j'entendis une détonation, et je vis mon père tomber à côté de moi. Il s'était brûlé la cervelle! Nous nous jetâmes à genoux auprès de lui... Bientôt après il expira dans nos bras...

« Nous comprîmes alors l'héroïsme de son double crime.

« Les gendarmes emportèrent son corps, et nous les suivîmes en pleurant. Ils nous menèrent devant un juge qui, heureusement, eut pitié de nous. Grâce à lui, après avoir rendu les derniers devoirs à mon malheureux père, nous pûmes arriver à Paris. Ma mère croyait y trouver les moyens de retourner dans notre pays : ce dernier espoir fut encore trompé.

« Ainsi frappée coup sur coup, ma pauvre mère retomba malade. C'est alors que je me décidai à implorer la charité des grands seigneurs. Plus d'une fois le cœur me manqua et je retournai sur mes pas : mais ma mère était là, souffrante, sans feu et sans pain! Enfin je parvins jusqu'à vous et vous fîtes réussir ma demande; puis je m'adressai aux autres ministères, et ce que nous en avons reçu nous a amenées jusqu'à ce moment-ci.

— Et voilà toute votre histoire?

— Oui.

— Et vous n'avez pas trouvé d'autres ressources? On ne vous a pas fait des offres d'une autre nature?

— Non, dit-elle, en fixant sur moi ses grands yeux étonnés et pleins de candeur.

— Eh bien, ce n'est plus un faible secours que je vous promets; c'est une fortune immense; c'est bien plus que cela encore.

— O ciel! que voulez-vous dire? Vous le connaissez donc!

— Oui, je connais celui qui a écrit ces vers.

— Arthur! ô mon Dieu! — Et sa pâleur maladive faisant place à une rougeur charmante, je fus surpris de sa beauté, que j'avais peu remarquée jusqu'alors.

— Par grâce, reprit-elle, ne me laissez pas dans cette incertitude. Savez-vous son adresse?

— Oui, je sais son adresse; oui, je vous promets que vous serez heureuse avec lui, et que vous lui rendrez la joie, la santé, car il a bien souffert aussi!

Elle se renversa sur son siége et se prit à sangloter. Je la regardais sans oser l'interrompre. Tout à coup, se levant avec impétuosité .

— Et ma mère, ma pauvre mère, que nous oublions! Oh! je vais, je cours lui apprendre notre bonheur!

— Vous avez raison. Allons, allons vite!

Je pris son bras, et nous sortîmes comme de vieux amis.

La jeune fille me conduisit rue Saint-Dominique, et m'ayant fait monter tout au haut d'une vieille maison, me pria d'attendre un instant, afin de m'annoncer à sa mère. Lorsqu'elle m'introduisit, je fus frappé de pitié en apercevant cette pauvre femme assise sur une méchante paillasse, dans le fond d'une grande pièce toute délabrée. Quoique son visage amaigri portât les traces de ses longues souffrances, on pouvait encore juger qu'elle avait été douée d'une rare beauté.

Elle témoigna presque autant de surprise que de satisfaction quand nous lui apprîmes le changement de sa fortune; mais sa fille ayant ajouté : « Et ce qui vaut mieux encore, monsieur sait l'adresse d'Arthur », son pâle visage devint rayonnant de joie, et elle s'écria, avec un accent qui allait à l'âme : « Ma chère enfant! maintenant je puis mourir en paix! »

Je leur racontai l'histoire du jeune Anglais; je leur dis qu'il était à Paris, et que je comptais le leur amener dans un instant : elles se jetèrent à genoux pour remercier Dieu.

J'allai prendre mon ami le docteur M***, et nous nous rendîmes ensemble chez sir Arthur. Malgré nos ménagements, je craignis un instant qu'il ne devînt fou de joie. Arrivé dans la maison de sa cousine, il n'avait plus la force de monter l'escalier, et nous fûmes obligés de le soutenir; mais quand il vit le misérable grenier qu'elle habitait, il se

tourna vers nous avec une expression de douleur et de pitié qu'il est impossible de décrire.

J'ouvris doucement la porte. Il aperçut Mary, et, poussant un grand cri, il lui tendit les bras. La jeune fille s'y précipita hors d'elle-même ; et alors se passa une scène dont le souvenir me fera battre le cœur tant que je vivrai.

Cependant M*** examinait attentivement la malade. Il nous répondit de sa guérison, pourvu qu'elle allât habiter l'Italie, et qu'elle oubliât tous ses malheurs.

Un mois après, nous les vîmes partir dans une voiture commode. Arthur me donne souvent de leurs nouvelles. Il s'est établi près de Rome dans un palais italien, qu'il a fait meubler avec le luxe confortable de la vieille Angleterre. Sa belle-mère a recouvré la santé ; sa femme est redevenue fraîche et joyeuse comme autrefois. « Chaque soir, m'écrivait-il dernièrement, nous faisons épeler notre fille dans le livre de prières que vous nous avez rendu, et que nous conservons avec une reconnaissance légèrement superstitieuse. Nous parlons de vous alors ; nous nous rappelons nos chagrins passés, mais ils ne nous paraissent plus qu'un vain songe ; et nous jouissons de notre bonheur avec autant de tranquillité que s'il avait toujours été notre état naturel. »

GROLIER.

ÉCOLE BELGE CONTEMPORAINE.

UNE SCÈNE DU DÉLUGE, D'APRÈS M. MATHIEU.



Cette gravure reproduit un des plus remarquables tableaux de l'École belge contemporaine. Comme notre grand peintre Girodet, M. Mathieu a voulu résumer, dans les derniers moments d'une famille, les épouvantes et les catastrophes du déluge. Aïeul, père, mère et enfants gravissent le dernier refuge où la mort va les frapper ensemble. Dans le lointain, vogue l'arche de Noë, qui porte le salut et l'avenir du monde. Nos lecteurs seront curieux de comparer, d'après cette esquisse, l'œuvre de M. Mathieu à celle de Girodet, qui figure au Musée royal du Louvre.

LA MER ET LES MARINS [1].

LA RADE.



Le déjeuner des matelots.

I. — Le Quart du jour. — La diane. — Branle-bas. — Prière. — Déjeuner de l'équipage. — Poste aux choux. — Lavage et fourbissage. — Le pavillon de poupe.

Le vaisseau de 100 canons *le Duguay-Trouin*, construit sur les chantiers de Lorient, vient de reprendre armement au port de Toulon. Depuis huit jours il est en rade, et déjà le service est complétement organisé.

Montons à bord, et choisissons notre heure entre les plus indues; nous ne faisons pas une visite de cérémonie.

La lune vient de se coucher, les dernières ombres de la nuit enveloppent encore la baie; l'équipage dort, à l'exception peut-être d'une escouade de matelots accroupis çà et là sur le pont; l'officier de quart se promène de long en large sur le gaillard d'arrière, le silence n'est interrompu que par le bruit de ses pas et les ronflements nasillards de quelques pauvres diables endormis à la belle étoile.

Cependant le pilotin de veille a retourné pour la dernière fois son horloge de sable; il se glisse jusqu'à la cloche et frappe huit coups distincts; huit demi-heures se sont écoulées depuis minuit.

— Bien envoyé! nos quatre *brasses* sont *embraquées*, disent les gens de quart.

— A l'appel, les deux sections! commande l'officier de service.

— Les deux sections, à l'appel! répète le maitre après un long coup de sifflet.

Ceux qui dormaient étendus sur le pont se dressent nonchalamment, et prennent leurs rangs d'un côté du navire; de l'autre s'alignent ceux qui montent pour faire le *quart du jour*. Au même instant, paraît à l'arrière une figure enveloppée d'un manteau, c'est le nouvel officier de service; un colloque assez laconique s'établit entre lui et son prédécesseur.

— Quoi de nouveau?

— Rien, le train-train ordinaire. Il y avait un tas d'ordres en cas de mauvais temps, mais il fait beau, et le jour va paraître, cela ne vous regarde plus. Les deux divisions sont à l'appel, comme vous voyez. Bon quart.

Celui qui vient de rendre la consigne descend dans sa chambre; l'autre, à son tour, parcourt à grands pas la longueur du gaillard d'arrière, comme pour chasser le sommeil. Il jette un premier coup d'œil sur le ciel, un autre sur la rade; on vient lui rendre compte que tout le monde est présent.

— Faites rompre les rangs, dit-il, et à coucher qui n'est de quart!

Après ce commandement, les matelots qui ont fait le quart de minuit à quatre heures, vont se jeter dans leurs hamacs; leurs camarades se dispersent sur le pont, et causent à demi-voix; la rade et le vaisseau dorment encore.

Mais déjà quelques nuages blanchissent à l'est de la baie, déjà quelques coups d'avirons retentissent dans le lointain; à bord, on se dispose à reprendre les travaux. Le maître de manœuvre fait monter de la cale les ustensiles nécessaires pour le lavage; l'ordre est donné de préparer les rations de déjeuner. Les tambours, les clairons, les fifres sont réveillés, et sur l'avant on voit briller, comme un point rouge, la mèche allumée du canonnier. Quatre heures et demie tintent, aussitôt la diane résonne, le bruit ne cessera plus de la journée. L'aubade joyeuse fait jurer dans son hamac plus d'un infortuné matelot, qui trouve de triste augure ce prélude du branle-bas.

— Il va donc falloir recommencer un long jour de fatigues et de sueurs : laver, briquer, fourbir, monter, descendre, aller, venir, armer les canots, faire l'exercice, comme hier, comme demain.

(1) Voir t. XII, p. 321 et t. XIII, p. 5.

Le coup de canon qui salue le crépuscule met brusquement fin à ces doléances et aux fioritures des artistes; c'est le bruyant signal du retour à la vie active. Désormais, les canots peuvent sillonner librement la rade; à bord, c'en est fait du sommeil, au moins pour les gens de l'équipage; les plus vigilants sautent hors de leurs hamacs, les dépendent, les roulent, les transfilent avec soin; les paresseux attendent le coup de baguette irrévocable: ils ne l'attendront pas longtemps.

Une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus tard après la diane, les tambours battront le branle-bas.

Les hublots et les sabords sont encore fermés; dans le faux-pont et dans la batterie, les lampes qui ont brûlé toute la nuit ne répandent qu'une faible lueur. Un homme à la figure sévère, à la voix brève, et dont la démarche tient plutôt du soldat que du marin, passe, un fanal à la main, auprès des dormeurs:

— Allons! allons! debout les caïmans! qui m'a donné des roupilleurs comme ça? En bas 36, 42, 48, 54, Nédelec, Mal-Blanchi, Cœur-de-Navet, en bas! Debout 71, Grand-Sec, leste 85, 89, Parisien, Pétraïc, Simonet, debout! Entends-tu le clairon, tas de fainéants? A vos rangs! en double!

Cet homme qui sait tous les numéros, tous les noms, tous les surnoms, est le capitaine d'armes, l'adjudant de police du vaisseau.

Chacune de ses interpellations produit un effet magique; à son rude discours, suffisamment accentué d'apostrophes peu parlementaires, les plus entêtés déguerpissent de leur couche, et se jettent d'un bond sur le plancher comme des grenouilles effrayées se précipitent dans une mare. Le rappel n'a pas cessé de sonner, et par les soins de notre farouche surveillant tout l'équipage est sur pied.

Dès que l'on bat le pas accéléré, l'officier de quart voit débouquer par tous les panneaux des files d'hommes portant sur l'épaule leurs hamacs serrés uniformément. L'on entend encore dans les profondeurs du bâtiment le capitaine d'armes à la poursuite des traînards.

— Ah! ah! les va-nu-pieds, les maraudeurs, je vas te donner du bouillon! Je te régalerai, les sans-souci! 55, la Nantaise, tu boiras de l'eau; 59, Perruchon, de l'huile à déjeuner! Attends-moi, là-bas, attends-moi, les autres! tu vas voir!

Les malheureux retardataires, menacés de voir se renouveler, mais en sens inverse et à leur détriment, le divin miracle de Cana, se pressent, se poussent, courent et grimpent les escaliers quatre à quatre pour sauver à leur ration de vin une cruelle métamorphose. Ils sont à leurs rangs, sur le pont, avant le dernier coup de baguette.

L'impitoyable adjudant souffle la bougie de son fanal, monte le dernier, se dirige vers l'officier, la tête haute, la pointe du pied basse et le jarret tendu; il fait halte à deux pas, porte la main à hauteur de l'œil:

— Tout le monde est en haut, mon lieutenant, hormis les malades et les gens aux fers.

L'équipage fait face aux bastingages; tout à coup, à un signal donné, les gabiers s'élancent sur le vibord (1), reçoivent des mains des matelots et arriment symétriquement les matelas empaquetés et numérotés. Ce mouvement simultané est dirigé par les élèves de marine répartis dans toute la longueur des gaillards. On les entend d'un ton criard exiger un rigoureux parallélisme dans l'arrangement de ces lits portatifs, dont les leurs aussi font partie. Ils imposent silence aux bavards, gourmandent les maladroits et les lambins, activent l'opération à l'envi. Grâce à eux, quelques minutes suffisent pour classer dans un ordre parfait les huit ou neuf cents hamacs de l'équipage.

L'officier chef de quart, qui est lieutenant de vaisseau à bord du *Duguay-Trouin*, suit de l'œil tout ce qui se fait. Rarement il a l'occasion d'élever la voix. Tour à tour, divers agents subalternes s'approchent de lui: c'est le maître canonnier qui demande la permission de faire ouvrir les sabords; puis un sous-officier qui prévient que les rations sont prêtes; enfin le coq, qui s'avance humblement, et porte à goûter la panade ou le café qu'il va distribuer tout à l'heure.

Si nous passons en revue les nombreux personnages de cette scène animée, nous apercevrons le plus souvent à l'arrière un homme non moins vigilant que le capitaine d'armes, l'autre âme damnée du navire, l'officier en second. Il est déjà sur la dunette, les bras croisés derrière le dos; il examine l'ensemble et s'assure de loin que chacun est bien à son poste. On ne l'a pas vu monter, mais on a deviné sa présence; un silence plus grand règne dans les rangs; les matelots dont la conscience est chargée de quelque peccadille évitent son regard; les élèves, qui le redoutent, ont redoublé de zèle à son aspect. L'officier de service échange avec lui un salut, et lui demande ses ordres pour la matinée.

Cependant les hamacs assujettis les uns contre les autres forment une ceinture blanche autour du vaisseau, les gabiers sont rentrés dans les rangs, un vieux sous-officier, ordinairement second chef de timonnerie, va se placer au pied du grand mât. A un coup de baguette, toutes les têtes se découvrent et le marin récite la prière à haute voix. Cette prière courte, qui consiste dans l'oraison dominicale, est gravement écoutée et ne donne lieu à aucun commentaire de mauvais goût. Plus d'un bon matelot breton sait gré au commandant de n'avoir pas aboli, de son autorité privée, l'article 204 du règlement qui la prescrit; plus d'un vieux de la cale est bien aise qu'on lui rappelle qu'il y a un Dieu pour lui comme pour les autres. Jamais équipage n'a songé à murmurer contre le *Pater*, et l'on connaît le mot naïf d'un marin qui, faisant l'éloge de son ancien capitaine, ajoutait pour compléter le panégyrique:

— C'était pas un chien, celui-là, à preuve qu'on disait la prière matin et soir à notre bord.

Il faut déclarer malheureusement que les bâtiments où l'on se conforme aussi scrupuleusement à l'esprit de l'ordonnance ne sont aujourd'hui qu'en très-petit nombre. L'article 204 repose sur la présence d'un aumônier à bord; mais comme, sauf l'abbé Coquereau, il n'y a plus d'aumôniers sur les navires de guerre français, la plupart des capitaines jugent inutile de suppléer à cette absence.

Enfin, les rangs sont rompus; l'équipage se rassemble sur le gaillard d'avant; les camarades s'abordent, des groupes de causeurs se forment, on rit, on a mille choses à se raconter; mais ce moment de tumulte et d'abandon n'a que quelques minutes de durée. Un roulement résonne dans la batterie; il est gaiement accueilli, car il annonce le déjeuner. Les mousses s'élancent à la cambuse, où l'on distribue les rations de pain ou de biscuit, de vin ou d'eau-de-vie; ils courent ensuite à la chaudière; le coq leur sert une épaisse panade, si le navire se trouve dans des régions froides ou tempérées, — un café limpide et clair, si l'on est entre les tropiques.

A bord de notre vaisseau, mouillé devant Toulon, c'est de la *turlutine*, car tel est le nom consacré de la panade maritime.

Le pont redevient désert; il n'y reste que l'officier, l'é-

(1) *Vibord*, partie de la muraille qui s'élève au-dessus du pont supérieur.

lève, le maître de quart et quelques factionnaires ; le capitaine de corvette, second, après avoir donné ses ordres, est redescendu ; l'équipage, toujours surveillé par le terrible capitaine d'armes, est dans la batterie, accroupi par *plats* autour des gamelles fumantes. L'on parle peu d'abord ; chacun à son tour plonge sa cuiller dans l'écuelle commune ; le mousse du plat verse alternativement le *boujaron* de *croc*, ou le *quart de vin*, à chacun de ses anciens.

Vers la fin du déjeuner, les conversations s'animent, à demi-voix pourtant, il est expressément défendu de parler trop haut. L'on se raconte les cancans de la nuit, l'on discute un point intéressant de service ou de manœuvre, l'on murmure contre quelque mesure d'une des autorités du bord. Au plat des chefs de pièce, il s'agit du coup de canon qu'on a tiré trop tôt ou trop tard ; — à celui des chaloupiers, d'une corvée présumée pour l'après-midi. Parmi les gabiers de grand mât, Marengo prend la parole :

— J'en ai entendu cette nuit, pendant mon quart, du nouveau et du crâne, voyez-vous ! Il n'y a encore que moi pour savoir ça : Marengo n'a pas de paille dans l'œil ni à l'oreille non plus. — Voilà ce que c'est.

Le cercle se resserre, les plus affamés oublient la gamelle et attendent ; Marengo passe la main sur ses lèvres, remet sa cuiller dans son chapeau et continue :

— J'avais donc le grand quart jusqu'à minuit, et j'étais de veille sur la dunette de dix à onze. Je venais justement de prendre la faction, que le commandant monte. C'est comme les chats, cet homme ; il ne vient sur le pont quasiment qu'à la nuit. N'a pas fait quatre tours, qu'il s'asseoit là tout près de moi, comme qui dirait toi, Pastourin : — Ouvre l'œil, cadet, que je me dis ; ne va pas roupiller, le vieux requin est proche. Minute après : — Pilotin, qui dit, va voir si le capitaine de corvette dort ; s'il ne dort pas, dis-y qu'il monte. — Tapé ! Marengo, mon fils ; s'il y a du nouveau, je vas tout savoir. Note bien que l'ancien ne me voyait pas.

— Eh bien ! après ?

— Après ! le second ne dormait pas, il arrive, quoi ! — Voyez-vous, capitaine, que dit le commandant, je vas décidément vous conter de quoi il tourne. Nous allons en Tanger pour envoyer une brûlée aux Bédouins de l'empereur de Maroc qu'a pas été sage. — C'est-à-dire, en vous disant, que je dis, qu'il ne dit pas positivement la chose juste de même, mais quasiment ; et pour l'installation du tremblement de la mécanique, c'est moi, Marengo, gabier du grand mât, un poulet, un vieux et tout, qui vous file l'histoire en droiture, à mon idée.

— Navigue toujours, Marengo !

— Pas plus tard que lundi on fait des vivres de campagne, nous partons la semaine d'après, et *digua*, *dâou!* tu en auras de la musique, les mauricauds ! on t'enverra des dragées de baptême dans le distingué, tas de renégats ! suffit. — J'en ai-t-y croché une drôle de nouvelle, hein ? les cadets ! Faut rien dire de ça aux autres, entends-tu ? c'est tant seulement pour les gabiers de grand mât.

Cette conversation, comme tant d'autres, est interrompue par le tambour ; les gamelles disparaissent, les mousses les lavent aussitôt et les rapportent à la cambuse.

C'est généralement alors qu'arrivent de terre les heureux qui la veille ont obtenu la permission d'aller y passer la nuit. Que de nouvelles ils rapportent ! que n'ont-ils point vu et entendu chez la mère Bringuebale, chez Zibelli, chez Delaury ou au café de la Victoire (1) ? mais le moment de causer n'est pas venu. Déjà retentit le coup de sifflet

— Attrape a laver !

Chacun à son poste ; du monde aux pompes, aux seaux, aux balais, aux fauberts ! Allons ! lestes !

— Ici, à moi, les chefs de pièce et chargeurs, crie le maître canonnier dans la batterie.

— Embarque, petits canotiers ! commande l'officier de quart.

Quelques sons aigus du sifflet qui répète cet ordre, dominent le tumulte occasionné par les préparatifs du lavage. Les petits canotiers descendent dans leur embarcation, l'accostent à bâbord et prennent leurs *postes de nage ;* les cuisiniers, les domestiques, un cambusier et un caporal s'asseyent dans la *chambre ;* la place d'honneur seulement est restée vide. Le patron, debout à l'arrière, la barre du gouvernail en main, attend sans doute de nouveaux ordres. Un élève, armé de son sabre, un manteau ciré sous le bras, est monté sur le pont, il se dirige vers l'officier :

— Me voici, monsieur.

— La corvée ordinaire des provisions : pousser de terre à huit heures moins vingt ; allez !

Aucune autre explication n'est nécessaire, c'est un service quotidien. L'élève de corvée saute dans le canot, s'enveloppe de sa capote, fait un signe, et la *poste aux choux* déborde. Elle rapportera pour l'état-major des vivres frais, — pour l'équipage de larges quartiers de viande, dont le choix nécessite la présence d'un agent de cambuse et d'un caporal de commission.

Il fait à peine jour, et cependant la plus grande activité règne déjà sur la rade, que mille canots sillonnent en tous sens, et à bord des navires de guerre, où le service matinal du nettoyage occupe les officiers de quart, les maîtres, les matelots, et surtout les officiers en second.

Le capitaine de corvette se montre tour à tour sur le pont, dans les batteries haute et basse, dans l'entrepont, et même dans la cale.

Les neuf cents hommes du *Duguay-Trouin* sont en mouvement. Déjà les pompes qui communiquent avec la mer vomissent d'énormes jets d'eau ; elles alimentent sans cesse de vastes bailles ou baquets, dans lesquels les matelots puisent largement pour arroser les ponts. Du sable a été jeté à profusion sur les planchers ; avec des caillous aplatis on l'écrase à mesure. Enfin, des escouades de marins s'alignent, le corps plié sur de courts balais de genêt, d'osier ou de bastin ; ils s'avancent à petits pas, font mouvoir ensemble et symétriquement leurs verges qui frottent toute la surface et font disparaître les moindres taches.

Ce n'est point assez pourtant ; deux ou trois fois par semaine, les jours de bricage, on emploie un moyen encore plus énergique, on met en usage la *pierre infernale*, c'est-à-dire un gros moellon parallélipipède, fixé par deux de ses faces à des cordes auxquelles vingt hommes s'attellent de chaque côté. Les deux pelotons tirent successivement à eux et se renvoient le bloc de granit, broient la couche de gravier semée sur leur passage et parcourent ainsi trois ou quatre fois la longueur du navire, en faisant un bruit vraiment *infernal*. La manœuvre de cette meule n'est pas sans danger et exige une adresse d'autant plus grande que, durant tout le temps du lavage, l'équipage est pieds nus, barbotant dans une boue épaisse qui produira bientôt un degré de propreté inconnu à terre.

Mais le capitaine de corvette est à son poste ; il inspecte, il surveille, il a mille ordres de détail à donner ; il parcourt toutes les parties du bâtiment dans une tenue qui lui permet de braver impunément les malices des arroseurs.

— Pardon, excuse ! mon capitaine, je ne vous voyais pas, dira un gabier dont l'œil en dessous l'a guetté au pas-

(1) Voir *les Cafés maritimes*, tome XII, page 321.

sage et qui vient de lui envoyer une flaque d'eau dans les jambes.

Cependant la toilette du vaisseau est loin d'être achevée.

Les tambours viennent de battre le fourbissage qui dure à peu près une demi-heure et que suit un coup de balai général.

Bientôt ont lieu des préparatifs qui captiveraient l'attention de l'homme le plus étranger aux usages maritimes; une importante cérémonie quotidiennement répétée à bord de tout navire au mouillage, sera célébrée tout à l'heure sur notre vaisseau.

On va hisser le pavillon.

Au temps de Louis XIV, d'après les vieilles ordonnances de la marine, la noble enseigne de France et le soleil apparaissaient et disparaissaient ensemble matin et soir. Dès que le crépuscule blanchissait le ciel au levant, les couleurs nationales étaient frappées à la drisse du mât de pavillon; elles se développaient lentement à la poupe, au fur et à mesure que le soleil sortait de l'onde. Aussi longtemps que l'astre du jour restait au-dessus de l'horizon, la bannière blanche flottait sur les mers.

Il y avait assurément une idée de grandeur dans cet usage maintenu durant plusieurs siècles; mais les Anglais ne procédaient pas de même, nous avons abandonné notre vieille coutume pour adopter celle de nos rivaux.

Les Anglais avaient choisi huit heures du matin pour l'instant du lever officiel, du grand lever naval, et nous avons suivi leur méthode. Est-ce par caprice, par esprit d'imitation, ou par courtoisie? Les trois hypothèses sont également admissibles.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, pour la France comme pour toutes les autres nations maritimes, l'heure invariablement fixée est huit heures du matin.

Dix ou douze minutes auparavant, tous les travaux sont suspendus, les timonniers placés sur la dunette, l'officier posté sur le banc de quart, sont attentifs aux signaux et aux mouvements du bâtiment qui commande les forces navales réunies sur la rade.

Ordinairement l'amiral fait coïncider la cérémonie du pavillon avec quelque manœuvre, telle que l'opération de larguer les voiles qu'on laisse ensuite exposées à l'air durant une partie de la journée.

Aussi plusieurs signaux viennent de se déployer aux drisses du vaisseau le *Colbert*, monté par l'amiral Ker ***. Ces signaux sont aperçus, et interprétés sur-le-champ, un guidon d'étamine flotte à l'arrière du *Duguay-Trouin* et fait connaître que les ordres seront suivis.

Cependant l'officier de quart a préparé l'exécution des commandements de l'amiral. Les marins de garde s'assemblent en armes sur le gaillard d'arrière. Le pavillon est attaché à la drisse qui le hissera tout à l'heure; les timonniers sont prêts à l'arborer.

A bord du *Colbert* des matelots s'élancent dans la mâture. A bord du *Duguay-Trouin* l'officier de quart commande aux marins groupés d'avance autour des échelles de haubans, de monter en haut. A bord de tous les navires de guerre mouillés en rade, il en est de même. Les matelots courent dans le gréement, se précipitent sur les vergues, démarrent les rabans des voiles..... et attendent.

On s'est également préparé aux autres manœuvres signalées, comme par exemple à croiser les vergues de perroquet.

Un religieux silence règne en rade.

Les factionnaires dont les armes sont chargées mettent en joue, la garde est au port d'armes, les tambours sont prêts à battre, les clairons prêts à sonner.

A bord du vaisseau amiral le *Colbert*, la musique militaire est rassemblée sur la dunette.

Enfin, tout à coup, l'amiral amène les flammes et guidons de signaux, c'est le moment d'exécution; quatre coups doubles tintent à toutes les cloches de la division navale.

— Envoyez ! dit l'officier de garde.

Ce seul mot résume tout : les voiles tombent déferlées, les perroquets sont mis en croix, les couleurs nationales montent et se déploient majestueusement, la garde présente les armes, les factionnaires font feu, les tambours battent au drapeau.

Tous les hommes qui se trouvent sur le pont, du commandant au dernier mousse, se tournent vers l'arrière et se découvrent jusqu'à ce que la bannière flotte au bout de la corne d'artimon.

— *En bas le monde !* crie l'officier, dont la voix perce au milieu du bruit général ; les sifflets roucoulent, la mâture se dépeuple en un clin d'œil, les clairons sonnent une fanfare, puis la garde rompt les rangs et replace ses armes au râtelier.

A bord de l'amiral, la musique ne tarde pas à jouer une marche triomphale.

Mais les rayons du soleil argentent les eaux clapoteuses de la baie, une douce brise agite les flammes et les pavillons des bâtiments de guerre; les chaloupes, les canots, les rafiaux de passage, sillonnent le vaste bassin qui renferme une cité flottante, une population active et laborieuse, une force imposante, une division navale, pour tout dire en un mot.

Des communications incessantes ont lieu entre la ville et la rade. Des bateaux chargés de femmes et d'enfants, des embarcations de service, de lourdes barques coulant bas sous une massive cargaison, passent à tous moments. Des bâtiments arrivent du large par le goulet, ou lèvent l'ancre pour des destinations souvent inconnues. D'autres navires, soit de guerre, soit de commerce, entrent dans le port ou en sortent. Quelques vapeurs chauffent; leurs doubles panaches blancs et noirs tourbillonnent en mugissant. Ceux-ci parcourent la baie; ceux-là appareillent pour l'Algérie, le midi de la France. De grosses barques chargées de soldats se rendent à bord des transports en appareillage. Le sémaphore et le télégraphe font des signaux. Les quarantainaires et leurs embarcations à guidons sinistres traversent la foule des canots de tous rangs qui s'écartent à leur approche. Laissons passer la peste; à tout seigneur, tout honneur !

Çà et là naviguent des caboteurs, des gabarres, des citernes, des barques de servitude ; plus loin les tartanes, et les yoles, et les petits youyoux dont le nom dérisoire doit exprimer les dimensions lilliputiennes d'un genre de canots cher aux flâneurs. Puis des corvées de forçats à livrées jaunes et rouges s'avancent lentement, traînant à leur remorque quelques lourds fardeaux. Mais voyez cette jolie barque de plaisance, fantaisie presque vénitienne, qu'on est tenté de traiter de gondole ; elle vole et s'enfuit au chant des rameurs ; tandis qu'elle caracole en jouant, elle croise une forte chaloupe de pêche qui revient du large après une longue nuit de fatigue.

Que dire encore?... Serait-il possible au peintre le plus habile de saisir et de représenter tous les détails de ce tableau mouvant? Et d'ailleurs, il est temps de borner ici notre rapide description ; car pendant que nous laissons errer nos regards sur l'enceinte animée de la baie, à bord du *Duguay-Trouin* le temps marche, et le service maritime suit son cours accoutumé.

(*La suite prochainement.*) G. de la Landelle.

LES OURS ET LA POUPÉE.

APOLOGUE DU JARDIN DES PLANTES.

M. Susemihl, l'habile dessinateur d'animaux, a consacré, dans la gravure ci-jointe, une scène arrivée au Jardin des Plantes. Cette scène vivra longtemps dans la mémoire des enfants qui en ont été les témoins, et méritait d'être représentée à ceux qui n'ont pas eu le même bonheur.

Quel que soit aujourd'hui votre âge, souvenez-vous de vos impressions, de quatre à dix ans, devant la célèbre fosse aux ours, et vous trouverez que le mot de *bonheur* n'a rien ici d'exagéré.

C'était par un de ces beaux jours qui font sortir tous les Parisiens de leurs cages de pierre et les répandent à flots dans les jardins des Tuileries, du Luxembourg et du Roi. Ce dernier n'avait jamais attiré un plus joyeux concours de *tourlourous*, de bonnes et d'enfants. La fosse aux ours était particulièrement assiégée d'une foule de marmots de tout âge, depuis celui du biberon jusqu'à celui du sucre de pomme. La chronique assure même qu'il y avait quelques enfants de trente à cinquante ans, non moins curieux et non moins ébahis que leurs puînés.

Donc, les enfants regardaient, les nourrices bavardaient et les ours gambadaient.

Or, tout à coup un cri se fit entendre, et des sanglots amers le suivirent. Une petite fille venait de laisser tomber sa poupée dans la fosse ! Des quatre oursons qui étaient là, les deux plus alertes s'élancent d'un bond vers le joujou. Ils reconnaissent une figure humaine et reculent d'abord étonnés ; puis ils vont et viennent à l'entour avec de grandes précautions, attendant peut-être un mouvement de la petite figure et n'osant se fier à son immobilité. Enfin, le plus brave s'approche de la poupée, lui donne un coup de patte, et la fait sauter si singulièrement, qu'elle retombe debout entre deux pavés. Alors, voilà nos deux oursons qui se mettent à faire mille culbutes et mille cabrioles, comme des chiens qui jouent avec un enfant. Leurs camarades accourent et la danse devient générale. Inutile de dire les cris et les rires des jeunes spectateurs de cette scène. Plus les ours s'animaient, plus ils se familiarisaient avec la poupée, si bien que le même qui l'avait déjà touchée, la flaira de nouveau, la renversa, la releva, et la fit voler en l'air comme un ballon. Les trois autres se mettent de la partie, et le joujou va d'une patte ou d'une gueule à l'autre, jusqu'à ce qu'il se disloque dans ces rudes voyages. Voyant alors un de ses bras détaché, le plus jeune ourson la ressaisit, l'enlève à ses camarades, et va la cacher dans un coin. Les autres s'élancent ; il leur fait tête, et une véritable lutte s'engage entre eux. Le premier voulait-il la défendre ou la briser à lui seul ? Était-ce à qui la conserverait ou la dévorerait ? Nous ne saurions le dire. Le dénoûment lui-même fut incertain. L'ourson, se voyant vaincu par ses frères, se retourna contre la poupée et la mit en lambeaux plutôt que de la céder.

En tout cas, nous voyons une morale qui se noue d'elle-même à cet apologue. Les maîtres féroces sont toujours féroces. Si vous n'en avez qu'un, vous serez son jouet ; si vous en avez plusieurs, vous serez leur victime. Le meilleur vous détruira plutôt que de vous laisser aux autres. Demandez à la Pologne, à l'Italie et à l'Irlande.

C. DE C.



La poupée dans la fosse aux ours.

REVUE DU MOIS.

REVUE SCIENTIFIQUE.

POSTE ATMOSPHÉRIQUE.

Le génie des inventions est comme le Juif errant. Il ne peut ni s'arrêter ni reculer. Nous rendions compte, il y a trois mois à peine, des phénomènes du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain (1), et voilà que ces phénomènes ne sont rien près des nouvelles applications du même principe.

Il ne s'agit de rien moins, cette fois, que de substituer des machines pneumatiques aux courriers de la poste, et d'imprimer aux correspondances publiques et particulières une vitesse de cent lieues à 1 heure.

M. James propose d'établir deux passages tubulaires, courant parallèlement d'une extrémité à l'autre d'une distance donnée. Ces tuyaux peuvent être placés soit au-dessus, soit à la surface du sol. On les construira indifféremment en métal, en bois ou en briques. A chacune des extrémités de la ligne, et à des stations intermédiaires si on le juge nécessaire, une espèce de pompe, mue par une machine à vapeur, aspirera l'air dans l'un des tubes et le refoulera dans l'autre, de manière à produire un courant très-rapide et continu dans toute la longueur des deux tubes. Les lettres et les paquets que l'on confiera à ces courants seront renfermés dans des sacs sphériques, à la fois très-légers et très-résistants, construits en caoutchouc ou toute autre substance élastique, de façon que, quels que soient leur contenu et les chocs qu'ils aient à subir, ils puissent, comme un ballon, reprendre toujours leur forme primitive; et l'on pense qu'entraînés dans le courant d'air par un vent fort, ces sacs toucheront rarement les parois tubulaires.

Voici maintenant comment aura lieu la réception des paquets : aux différentes stations qu'on aura établies, il y aura pour recevoir les lettres des sortes de boîtes qui, faisant elles-mêmes partie des tubes, seront formées de glaces épaisses qui permettront de voir distinctement ce qu'elles contiennent. Chacune des extrémités de ces réceptacles sera munie de portes glissantes qui pourront être ouvertes et fermées du dehors, et au moyen desquelles les courants d'air pourront être interceptés en tout ou en partie. L'une de ces portes sera pleine, l'autre criblée de trous, afin que l'air qui précède les sacs perde de sa rapidité en passant par ces étroites ouvertures, et qu'ainsi les sacs entrent avec moins de violence dans les réceptacles. En arrivant près de la cloison perforée, la dépêche touche un ressort qui fait mouvoir une sonnette; l'employé, averti par le son, prend la dépêche, et, s'il y a lieu, l'introduit dans un autre passage, où elle continue son chemin.

Les dépenses d'établissement de cet ingénieux moyen de correspondance sont estimées par l'auteur à 2,000 livres sterling (50,000 francs) par mille, et les frais d'entretien de 7,000 à 12,000 francs par an pour cinquante milles.

Les gouvernements ne trouveraient certes pas cela trop cher, pour avoir en ce moment, d'heure en heure, des nouvelles d'Espagne, de Portugal et d'Italie.

Nous offrons de parier que M. James sera dépassé bientôt, s'il ne l'est déjà, par des savants qui proposeront de transporter suivant cette méthode, non plus les lettres et les paquets, mais les voyageurs eux-mêmes, dûment enveloppés de caoutchouc. Seulement nous ne savons pas qui se chargerait d'inaugurer ce violent moyen de translation. Les princes, les ministres, les députés et les ingénieurs s'y refuseraient probablement. Il faudrait, nous le craignons, remonter aux expériences *in anima vili*, et avoir recours aux galériens et aux condamnés à mort. Ceci prouve qu'il n'en est pas du progrès comme du galon. Quand on prend du progrès, il n'en faut pas trop prendre.

Quoi qu'il arrive de ces rêves scientifiques, il est évident que le trône de la vapeur est ébranlé, que les systèmes atmosphériques tendent à lui dérober son omnipotence.

(1) Voir le tome XIV, page 319.

TÉLÉGRAPHES PARLANTS. CONCERTS A HAUTE PRESSION.

Il n'est pas jusqu'à la musique à laquelle on ne médite d'appliquer l'air libre ou l'air comprimé, et cela sur une échelle colossale.

On sait que l'électricité, à laquelle on croyait nécessaire de donner un guide dans ses voyages, se passe maintenant de tuteur dans la moitié du trajet. Pénétrant dans la terre où elle semblait devoir se perdre, elle trouve et suit merveilleusement son chemin (1). Eh bien! s'il faut en croire M. Victor Meunier, qui nous révèle ces prodiges futurs, les sons paraissent devoir se diriger aussi habilement dans l'air que l'électricité dans le sol.

Le docteur Arnott raconte que, revenant d'Amérique en Europe, un jour, par une brise de terre, un matelot prétendit entendre le son des cloches. On était à cent lieues des côtes. Tout le monde de rire. Le docteur, lui, prend la chose au sérieux; il remarque que la voile est concave, se place à son foyer, et entend distinctement le son des cloches. Il prend note du jour et de l'heure, et six mois après, de retour en Amérique, il s'informe, et apprend qu'en effet au jour et à l'heure de cette curieuse observation, il y a eu branle-bas général des cloches à Rio-Janeiro.

Ainsi, à l'air libre, le son s'était transmis à cent lieues.

Un autre jour, le même physicien entendit d'un côté d'un lac, qui a sept lieues de large, les cris de marchands d'huîtres et le bruit des rames.

Le docteur Arnott ne doute pas qu'on ne puisse remplacer ainsi les télégraphes par ce langage parlé; tout l'appareil consisterait en une surface concave placée sur une éminence à une extrémité de la ligne, et, à quelques lieues de là, à l'autre extrémité, en un porte-voix parabolique dirigé vers cette surface. On recueillerait les sons en se plaçant au foyer de celle-ci.

Nous avions encore dit, à l'occasion du télégraphe électrique, qu'il ferait assister un jour toutes les villes de France à un concert donné à Paris. Mais les tubes acoustiques paraissent devoir rendre les mêmes services. En 1830, un facteur d'Amsterdam, inventeur d'un orgue expressif, disposa à Bruxelles, dans les salles de l'Exposition, un tuyau de mille pieds de long, dont le cornet débouchait dans le musée de peinture. On entendait beaucoup mieux de là que dans la salle même du concert. Dorénavant on ne serait pas privé d'assister à une matinée

(1) Voir notre *Histoire de la télégraphie*, dans le t. XII du *Musée*.

musicale faute de place; le même orchestre se ferait applaudir à la fois dans tous les quartiers d'une ville; la musique aurait le don de l'ubiquité. Mais voici une merveilleuse expérience, qui fait avec celles qui précèdent un triple ou quadruple emploi. Grâce à l'Américain Wheatstone, l'inventeur de la télégraphie électrique (après notre savant Ampère), les gens rangés, qui joignent au goût des arts l'amour du coin du feu, recevront à domicile le concert qui sera donné dans les plus vastes salons. On aura chez soi un piano, une harpe, qui, d'eux-mêmes, sans qu'on y touche, se mettront à répéter sympathiquement l'air qui sera joué dans une pièce éloignée. Ce transvasement de la musique aura lieu à l'aide d'une simple baguette de bois en rapport par l'une de ses extrémités avec le piano dont on jouera, et par l'autre, avec le piano qui paraîtra jouer tout seul, ce qui, nous le supposons, ne sera pas un spectacle médiocrement curieux; en accrochant la languette, vous évoquerez chez vous l'âme de Liszt ou de Prudent.

En opposition avec ces discrètes jouissances, nous pouvons mettre les concerts-monstres imaginés par M. Andraud, qui, avec M. Tessié du Motay (1), a fait des expériences curieuses, pleines d'avenir, sur l'air comprimé. « Que sera-ce, dit-il, lorsque nos récipients, avec leur poitrine de fer, soufflant quarante atmosphères, feront vibrer de fortes lames d'acier ou de longues cordes métalliques, surtout si l'on combine la puissance de la percussion avec celle de la vibration soutenue! Certes, une des plus grandes surprises réservées à l'avenir sera d'entendre le premier de ces concerts colosses qui domineront les cités, et dont nous ne pouvons nous former une idée que par les roulements sublimes du tonnerre. »

Tels sont les étonnements et les plaisirs que nous ménagent les Christophes Colombs de la science et de l'industrie.

ÉLECTRITÉ ANIMALE.

En attendant ces miracles, qui pourront bien tarder à se réaliser dans notre siècle incrédule, voici un phénomène très-curieux, que chacun peut toucher du doigt, comme saint Thomas.

M. Beckeinsteiner a présenté récemment à la Société Linnéenne de Lyon plusieurs opuscules sur l'électricité. Dans ses *Observations sur l'électricité animale*, il rend compte d'expériences faites sur des chats et sur une vache.

Par un froid au-dessous de zéro, un vent du nord, un ciel serein, si le chat a froid, ce qui se voit facilement à l'aspect du poil qui est couché et semble avoir été graissé partiellement, et si l'expérimentateur a également froid aux mains, il prendra le chat sur ses genoux, lui passera les doigts de la main gauche sur la poitrine, et passera la main droite, depuis le cou jusqu'à la queue, le long de l'épine dorsale. Après quelques passes légèrement appuyées, la secousse électrique se produira; elle paraît partir de la poitrine du chat, traverser le corps de l'expérimentateur, et se terminer à la main placée sur le dos du chat.

Quoique le chat éprouve du plaisir aux passes faites le long de l'épine dorsale, il se sauve à toutes jambes après la secousse. Il se prête difficilement à une seconde épreuve, et ce n'est que le lendemain, lorsqu'il aura oublié cette sensation désagréable, qu'il pourra servir à de nouvelles passes.

M. Beckeinsteiner a obtenu, dans un jour, mais avec beaucoup de peine, trois commotions d'un chat; la dernière était très-faible. Après chaque décharge, le chat semble fatigué, épuisé; il se couche étendu; au bout de quelques jours, il perd l'appétit, devient triste et semble fuir les lieux qu'il aimait; il se soustrait aux regards des personnes qu'il affectionnait. Après avoir refusé sa nourriture, il boit encore de l'eau quelquefois, languit de plus en plus, bave, et meurt ordinairement dans la quinzaine qui suit la première commotion.

L'auteur a répété ces expériences pendant plusieurs années, tantôt sur des chats qui lui appartenaient, tantôt sur ceux de ses voisins. « Les voisins, dit-il, croyaient que je caressais leurs chats; au bout de quelque temps, j'ai toujours appris que ces animaux avaient péri sans cause apparente. »

M. Beckeinsteiner pensa que le frottement du poil pouvait être la cause de ce dégagement d'électricité; mais il n'obtint aucun effet analogue sur des chats et autres mammifères empaillés.

« Il paraît, dit-il en terminant, que les décharges électriques répétées que l'on obtient sur les animaux, leur enlèvent une trop grande quantité d'électricité à la fois pour qu'ils puissent la réparer, et ce fluide, si nécessaire à la vie, venant à leur manquer, ils périssent de langueur. Une seule commotion ne les tue pas, mais les rend malades pendant quelque temps. »

Passons à l'expérience faite sur la vache: M. Beckeinsteiner ne l'a faite qu'une fois. « Une vache, dit-il, était attachée en plein air à un barreau de fer; la terre était gelée. Je lui fis des passes sur le dos avec la main droite pendant que je tenais ma main gauche sur sa poitrine; après quelques passes, j'obtins une si forte commotion que je fus renversé par terre. Je ne saurais dire si ma chute fut due à la force de la secousse ou à la surprise, comme il arriva au premier expérimentateur de la bouteille de Leyde, qui s'en exagéra tellement les effets, qu'il assura que, pour aucun prix, il ne recommencerait l'épreuve. La vache paraissait fort irritée, et elle m'aurait, je crois, éventré, si je m'étais approché de nouveau; mais je n'étais pas tenté de recommencer cette expérience. Je ne sais si la vache en fut malade, car elle fut vendue quelques jours après au boucher. »

L'expérience n'a pas réussi sur le chien; elle a eu plusieurs fois du succès sur le lapin; il meurt ordinairement le même jour.

M. Beckeinsteiner (et avec lui MM. Pacini, Henle, Kœlliker) voit des organes électriques chez l'homme, notamment dans la main. Cette électricité humaine expliquera, dit-il, bien des coutumes naturelles, telle que celle de se toucher la main en signe d'alliance; elle fera comprendre une foule de rapports qui existent dans la société, et elle donnera peut-être la cause de phénomènes, qui, jusque-là, paraissent si mystérieux et si incompréhensibles.

REVUE LITTÉRAIRE.

DOUZE CHANTS POUR LE PEUPLE.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la remarquable *Chanson du lin*, que M. N. Martin nous communiqua l'année dernière. Voici deux nouveaux chants non moins remarquables qui en sont la suite naturelle, et qui feront partie de la collection des *Douze chants pour le peuple*, dans lesquels M. Martin célèbre le travail sous toutes les formes. M. le ministre de l'instruction publique, toujours prêt à couronner les idées généreuses, a popularisé d'avance le succès de ce recueil, en faisant mettre en musique, pour les écoles de France, le chant de M. Martin: *l'Armée d'Afrique*, publié dernièrement dans la *Revue de Paris*.

(1) Ce sont ces mêmes inventeurs qui sollicitent des gouvernements anglais et français l'autorisation d'établir un tunnel et un chemin de fer atmosphérique sous la Manche!

CHANT DU LABOUREUR.

Pour chanter sa vive chanson,
L'alouette au vallon devance le poëte;
Et moi, pour tracer mon sillon,
J'y devance encor l'alouette.

Comme moi, fiers de leurs travaux,
Mes chevaux généreux mouillent leur flanc d'écume;
Mais plus encor que mes chevaux,
La terre qu'ils sillonnent fume.

Je vais m'animant aux chansons,
Car j'aime cette terre où je récolte et sème:
Cette terre par ses moissons
Sait prouver aussi qu'elle m'aime.

Mon soc te creuse avec amour,
O terre si souvent de mes sueurs trempée!
S'il fallait te défendre un jour,
Ce soc deviendrait une épée.

CHANT DES FORGERONS.

Le fer est le roi des métaux!
Tirons-le du brasier qui fume,
Et qu'à coups bruyants nos marteaux
Le fassent ployer sur l'enclume!

L'argent et l'or sont de beaux noms
Par qui les âmes sont trompées:
C'est le fer qui fait les canons,
C'est le fer qui fait les épées.

Il affermit l'axe des chars,
Il donne un tranchant aux charrues;
Il dresse vers le ciel ces dards
Qui soutirent le feu des nues.

Si c'est lui qu'un lâche oppresseur
Parfois transforme en chaine impie,
C'est aussi par le fer vengeur
Qu'un pareil attentat s'expie.

Le fer est le roi des métaux!
Tirons-le du brasier qui fume,
Et qu'à coups bruyants nos marteaux
Le fassent ployer sur l'enclume!

N. MARTIN.

UNE HEURE DE SOLITUDE..

Sous ce titre modeste, M. Alphonse Grün, rédacteur en chef du *Moniteur universel*, vient de publier, chez l'éditeur J. Frey, un petit livre qui forme un grand contraste avec les ouvrages à la mode. Il est aussi plein, aussi correct, aussi profond, que tant d'autres sont creux, désordonnés et superficiels. C'est de la sagesse et de la raison quintescenciées, de l'esprit et du cœur mis en lingots. Nous comparerions ce recueil de pensées aux œuvres de La Bruyère et de La Rochefoucauld, si M. Grün n'était beaucoup plus sentimental et beaucoup plus consolant que les deux célèbres moralistes. Nous reviendrons sur une *Heure de solitude*, que nous nous bornons à recommander aujourd'hui à tous les lecteurs sérieux et à toutes les familles lettrées.

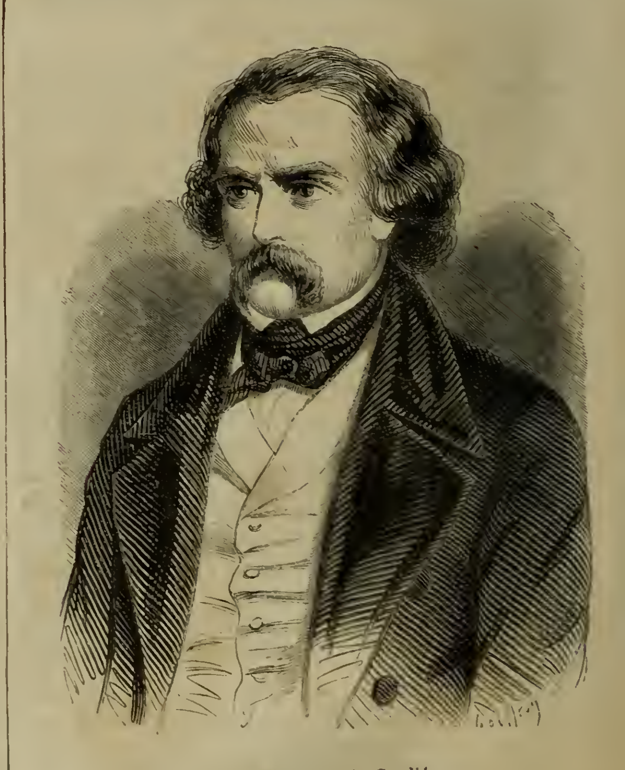
— L'Opéra et les Italiens viennent de rouvrir leurs portes à la foule des dilettanti. L'Opéra a fait peau neuve des pieds à la tête : nouveaux directeurs, MM. Duponchel et Nestor Roqueplan; nouvelles dorures, un peu trop prodiguées; nouvelles peintures, où dominent les couleurs ardentes; nouveaux tapis, très moelleux et très-brillants. Il n'y manque que des ouvrages et des sujets nouveaux. Mais, patience, M. Verdi travaille à sa *Jérusalem*, et Meyerbeer reparle du *Prophète*. En attendant, Duprez, Baroilhet, et Mlle Masson se partagent les applaudissements.

—L'heureux théâtre des Italiens s'est donné moins de mal. Il s'est borné à afficher ses chefs-d'œuvre, à rappeler ses rossignols, à rouvrir sa cage dorée, et toute l'aristocratie est venue y reprendre ses places, —des châteaux, des eaux et des bains de mer. Il y a cependant derrière le rideau de grands projets dont nous vous parlerons.

— Grands projets aussi et grande réforme au Théâtre-Français. La république s'y transforme en monarchie; M. Buloz y prend le sceptre littéraire, M. Desnoyer le sceptre administratif (l'un et l'autre ont fait de longue main leurs preuves), l'on va jouer les *Aristocraties* de M. E. Arago, et la *Cléopâtre* de Mme de Girardin, avec Mlle Rachel.

— Les chasses se multiplient, de plus en plus brillantes, dans les forêts royales de Compiègne, de Saint-Cloud, de Saint-Germain et de Marly-le-Roi. Cette dernière surtout attire les princes par ses riches accidents et ses heureuses dispositions. Un daim qu'on y forçait, le samedi 25 septembre, est venu, après mille détours, traverser les anciens jardins de Louis XIV, et se jeter, du haut des terrasses, dans le grand Abreuvoir, sous les yeux du prince de Joinville et de M. G..., qui avaient suivi jusqu'au bout le noble animal. Ce dénoûment dramatique a enthousiasmé les plus vieux chasseurs. P. C.

— L'auteur des *Mémoires du diable*, de *Clotilde*, de la *Closerie des Genêts*, et de tant d'autres œuvres populaires, M. Frédéric Soulié, vient de mourir à quarante-sept ans. Nous donnons aujourd'hui son portrait. Sa biographie paraîtra dans un de nos prochains numéros.



Portrait de M. Frédéric Soulié.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ÉTUDES DE VOYAGES.

RIO-JANEIRO.



Château impérial de Saint-Christophe près de Rio-Janeiro.

I. — Les côtes du Brésil. — La baie de Rio-Janeiro. — Panorama. — Le palais et la chapelle impériale. — Les rues et les promeneurs. — Les fleurs en plumes. — Les maisons et les voitures. — *Praïa-Grande* et *Saint-Domingue*. — Le *bamboula*. — Les esclaves.

Trois choses surprennent d'abord le navigateur en arrivant au Brésil, ce sont la hauteur, la forme et la couleur des terres. Aux approches de Rio-Janeiro, la silhouette des montagnes figure exactement un colosse étendu sur le dos dans cette position particulière aux statues couchées sur les tombeaux du moyen âge. On s'accorde généralement à trouver dans la face de ce géant le type bourbonnien. Suivant le point de vue, les sommets s'enchevêtrent en effet avec assez d'harmonie pour composer un profil d'une parfaite régularité; mais à mesure qu'on approche de terre, cette masse uniforme se disjoint peu à peu et n'offre bientôt plus au regard que des montagnes vigoureusement tourmentées, dont les perspectives infinies se perdent à l'horizon.

Sur la mer unie comme un miroir et embrasée par un soleil implacable, cent navires attendaient, pour entrer dans la rade, la brise qui d'ordinaire se fait sentir avant le milieu du jour. Disséminés sur cette immense étendue d'eau, ils offraient au regard ébloui le curieux phénomène du mirage, et semblaient voguer, la quille tournée vers le ciel. Une ligne d'un bleu sombre parut enfin à l'horizon et s'avança rapidement jusqu'à nous, l'eau s'écailla de petites vagues, toutes les voiles se gonflèrent, et la frégate *la Reine Blanche*, escortée d'un essaim de bâtiments de toutes les formes et de toutes les dimensions, poursuivit alors sa route en longeant la côte recouverte d'une riche végétation partout où elle n'est pas exposée à l'action directe des brises du large.

Nous eûmes bientôt dépassé l'île Ronde, les îles vertes

et rouges Do-Pay et Do-May, et l'île Rase dont le phare nous était apparu comme une planète la nuit précédente; puis laissant à droite et à gauche deux ou trois forts où des individus invisibles hurlaient au moyen du porte-voix les interpellations d'usage aux navires de commerce, nous arrivâmes au mouillage.

Il y avait à cette époque (1842) dans la baie de Rio, entre autres navires de guerre, la frégate française *La Gloire*, portant pavillon de contre-amiral. Les premières heures d'arrivée furent employées à faire ou à rendre des saluts dont l'étourdissante canonnade allait se répercutant sur tous les tons et à toutes les distances dans les anfractuosités des montagnes.

Depuis le moment où notre frégate avait doublé les passes, jusqu'à celui où elle laissa tomber son ancre, les tentes avaient été serrées pour prévenir tout embarras dans les manœuvres. L'éblouissante réverbération du soleil, ses rayons torrides qui nous pénétraient le crâne comme du plomb fondu, nous obligèrent à quitter le pont, malgré l'attrait puissant qu'offre toujours la terre étrangère, surtout quand elle apparait pour la première fois, avec le nom prestigieux de *Brésil*.

L'on déposait en ce moment dans le *carré* des officiers plusieurs paniers remplis de vivres frais, de fruits et de légumes; c'était une attention de l'état-major de la frégate *La Gloire*, que trente jours de traversée nous avaient merveilleusement disposés à apprécier; aussi fîmes-nous fête, séance tenante, aux ananas, oranges et bananes, dont la chaude couleur d'ambre et d'or et le parfum pénétrant eussent induit en gourmandise le saint le moins accessible aux séductions matérielles.

Ce premier hommage rendu aux productions végétales du sol généreux d'Amérique, nous remontâmes sur le pont où les magnificences qui nous environnèrent nous tinrent longtemps plongés dans un muet enchantement.

Le soleil venait de disparaître derrière les *mornes*, oubliant çà et là sur leurs sommets quelques mourantes lueurs; une lumière tempérée succédait au grand éclat du jour et laissait distinguer avec une pureté parfaite les plus minutieux détails du spectacle qui s'offrit à nos yeux; spectacle imposant et majestueux dans son ensemble, ravissant et coquet dans ses épisodes.

C'était d'abord l'immense baie, circonscrite par une chaîne de montagnes de toutes les formes et de toutes les couleurs : celles-ci élevant fièrement au ciel leur tête chenue, celles-là se perdant au loin dans un chaos de sombres nuées, les unes tailladées en scie ou aplaties en table, d'autres hérissées de pitons aigus comme des clochers gothiques, celles-ci recouvertes d'une végétation richement nuancée, celles-là montrant à intervalles la terre rouge et les rochers grisâtres de leur carcasse.

La ville de Rio-Janeiro se détachait toute blanche sur la base brumeuse des hauteurs qui la dominent; les sommets éclairés par le reflet doré du couchant contrastaient de la façon la plus pittoresque avec divers points de la campagne sur lesquels ils étendaient leur grande ombre; çà et là quelques pics sortaient des nues, et leur profil austère se découpait sur le fond pâle du ciel. A droite de la ville, de lourdes et noires nuées, dans lesquelles serpentait la lueur fauve d'un éclair, envahissaient les sommets déchiquetés des *Orgues;* d'autres plans de montagnes s'effaçaient dans de mystérieuses profondeurs.

Si donc le spectateur, placé au centre de cet orbe immense, promène son regard, du pain de sucre, montagne aux flancs décharnés qui s'élève à l'entrée de la rade jusqu'au fort Santa-Cruz, sentinelle avancée à droite de cette entrée, il passera en revue une série de petits villages, une infinité de *villas* abritées par cette luxuriante végétation des tropiques, des chapelles posées coquettement au flanc des collines, des forts jadis redoutables; puis Rio, l'âme de ce petit monde éparpillé, Rio avec les nombreux clochers de ses couvents et la forêt de mâts de sa rade marchande; encore des bourgs, des chapelles, des îles et des maisons blanches jusqu'à la plage de Saint-Domingue qui est presque une ville tant elle est peuplée, et qui est encore la campagne tant il y a de calme autour de ces demeures enfouies dans les fleurs et le feuillage. Il bornera enfin cette pérégrination, féconde en accidents poétiques, au couvent de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, bâti sur un promontoire voisin de la sortie de la rade, comme pour rappeler au sentiment religieux ceux qui s'en vont affronter l'Océan.

Ce panorama ne manquait pas non plus d'animation; des bateaux à vapeur, au flanc desquels bouillonnait l'écume, s'avançaient vers Saint-Domingue, laissant flotter derrière eux un panache de fumée noire; des barques de passage, à la ceinture bariolée et aux tentes vertes, se traînaient sous l'effort combiné de bateliers nègres, à moitié nus, qui montaient sur leurs bancs à chaque coup de rame et nasillaient en mesure une improvisation monotone; les canots de guerre, vigoureusement *nagés*, sillonnaient en tous sens la baie; enfin le tambour, la mousqueterie et la musique militaire saluaient les couleurs nationales qui, à un signal donné, venaient de descendre à bord de tous les navires.

Bientôt les bruits de la rade s'éteignirent et firent place aux bruits de la terre. Ce jour-là était la veille d'une fête à Rio; aussi, quand sonna l'angélus du soir, des carillons de cloches annonçant la solennité du lendemain lancèrent sur tous les tons dans l'espace leurs notes évaporées; les clochers isolés des couvents et des chapelles unissaient leurs sons grêles aux carillons mieux nourris des paroisses. Ces voix d'airain graves, argentines ou enrouées, arrivaient jusqu'à nous avec une harmonie indicible, tantôt vagues et confuses, tantôt éclatantes et sonores, suivant les variations d'une faible brise. L'on eût dit que cette terre favorisée chantait un hymne de reconnaissance au Créateur qui l'a faite si riche et si belle!

Si l'on débarque à Rio l'esprit encore charmé, le regard encore ébloui par le magique aspect de la baie, on éprouve un désenchantement pénible. Tout semble mesquin, triste et sordide, tant les choses de l'art sont peu en rapport avec les beautés naturelles dans ce pays. On traverse d'abord une grande place ouverte sur la mer. Le palais impérial, une église sous l'invocation de Notre-Dame, et la chapelle de l'empereur forment deux côtés de cette place; le troisième est exclusivement occupé par des magasins. Vers le milieu de son ouverture, près de la grève, se trouve une fontaine dont la partie supérieure s'élève en pyramide; nous parlons seulement pour mémoire de cette construction d'un style fort médiocre. Le palais, plus remarquable par ses dimensions que par son architecture, est un de ces monuments qui semblent défier la critique, tant ils prêtent peu au blâme ou à la louange. Le frontail de l'église de Notre-Dame, quoique sévère, ne manque ni d'élégance ni d'originalité. Quant à la chapelle impériale, dédiée à Saint-Sébastien, nous doutons qu'elle puisse rencontrer d'autres admirateurs que ceux de la fontaine dont nous avons constaté l'existence. On venait d'en ouvrir les portes, la nef flamboyait de lumière, les fidèles chantaient à tue-tête l'hymne du saint dont les cloches nous avaient annoncé la fête. L'intérieur n'a rien de particulier sous le rapport architectural; la voûte s'appuie sur les deux côtés de la nef,

par conséquent absence totale de colonnes de support. Les autels sont surmontés de colonnes torses avec des enroulements de ceps de vignes chargés de fleurs et de fruits, au milieu desquels apparaît çà et là une face rose et bouffie de chérubin. Des statues naïvement niaises, chaudement enluminées et couvertes de clinquant, un luxe surprenant d'étoffes de brocart voilant de tous côtés les niches et les tribunes, enfin une profusion de fleurs artificielles complètent la décoration et témoignent du zèle plus religieux qu'éclairé des habitants. Un nombreux public aux vêtements bariolés couvrait les dalles; il se composait entièrement de noirs et de mulâtres, qui semblaient venus là moins pour prier que pour admirer la splendide illumination du lieu saint.

La nuit tombait quand nous quittâmes la chapelle. C'était l'instant où une douce température remplace l'accablante chaleur du jour et rend possible la promenade aux familles brésiliennes. Dans ces familles, dignes des temps primitifs par le nombre de leurs rejetons, les femmes se trouvaient en grande majorité; elles se promenaient les unes à la suite des autres, la première dirigeant la marche, et leurs longues files traversant les places et les rues rappelaient ces vers du Dante :

E come i grù van. . . . .
Facendo in aer di se lunga riga.

Leur costume de couleur claire et d'un luxe de propreté remarquable ne différait pas de celui des Françaises, à l'exception pourtant du chapeau, dont une chevelure noire, nattée et lustrée, compensait avantageusement l'absence.

Nous rencontrâmes aussi un grand nombre de noirs presque nus qui s'en allaient vers le rivage, la tête surmontée d'un baquet et criant des paroles différentes à intervalles réguliers. Le cri qu'ils poussaient n'indiquant point leur profession, nous cherchâmes longtemps quelle denrée pouvait avoir un débit assez prodigieux pour occuper tant d'individus. Les nègres du Brésil, comme tous les nègres du monde, ont l'habitude de chanter pour tromper la fatigue pendant un travail quelconque; mais leurs improvisations sont peu variées, ils répètent à l'infini les mêmes paroles. Ceux-ci allaient tout simplement déposer sur la grève les immondices de la ville.

Des rues étroites, mal pavées, nauséabondes, avoisinent le palais impérial; aussi ne songe-t-on guère à examiner les deux rangées de maisons qui les bordent: ces maisons, bâties dans le dernier siècle, sont ornées de balcons de fer et de moulures, mais leur aspect est en général sombre et triste.

Quelques rues seulement sont fréquentées le soir par les promeneurs; la *rua Directa* et la *rua do Ouvidor* surtout possèdent des magasins dont les riches étalages, et plus que cela encore peut-être, le personnel de modistes, Françaises pour la plupart, attirent sur les trottoirs les étrangers et les désœuvrés de la ville. Au risque d'être soupçonné d'amour-propre national, nous n'hésitons pas à déclarer ici que la partie féminine de nos compatriotes ne donne pas, sur la terre d'Amérique, une idée fort avantageuse de la grâce et de la gentillesse proverbiale des Parisiennes.

Parmi les étalages séducteurs qui bordent la *rua do Ouvidor*, nous devons une mention particulière à ceux des ateliers de fleurs en plumes, industrie qui semble avoir atteint son apogée à Rio-Janeiro. En effet, ces fleurs, composées avec le plumage éclatant de certains oiseaux, joignent au mérite de leur couleur inaltérable un fini précieux d'exécution et peuvent rivaliser avec les œuvres les plus parfaites de Batton et de Nattier. A l'exacte imitation des fleurs naturelles vient se joindre la foule des fleurs imaginaires et impossibles enfantées par la fantaisie. Il en est parmi ces dernières qui semblent jeter de phosphorescentes lueurs. Cet effet est produit par certaines combinaisons de plumes ravies à la gorge enflammée des colibris. Les ailes étincelantes des insectes servent aussi à former des bouquets et des parures d'un effet magique. Quand on visite les ateliers, on voit avec surprise éclore ces merveilles de délicatesse sous les mains intelligentes d'enfants très-jeunes.

Après une fatigante pérégrination à travers des rues mal pavées, les cafés et les théâtres sont, comme dans toutes les villes étrangères, pour le voyageur, sinon une ressource contre l'ennui, au moins un refuge contre la fatigue; aussi employâmes-nous le reste de cette première soirée à prendre des glaces et des sorbets, qui sont excellents à Rio; les fruits les plus exquis et les plus parfumés, savamment combinés avec les ingrédients ordinaire, flattent le palais et l'odorat et concourent à perfectionner des breuvages dont la consommation journalière est immense sous ces latitudes torrides. Voulant apprécier l'habileté du glacier, nous fîmes tant d'expériences sur ses différents produits, que nous retournâmes à bord plus altérés que jamais, en dépit du proverbe : « Abondance de bien ne nuit pas. »

Une connaissance plus approfondie de Rio-Janeiro efface l'impression désagréable des premiers jours de l'arrivée. En effet, les rues semblent dans le principe s'être pressées en foule autour du palais et aux environs de la rade marchande; de là, pour les dernières surtout, les inconvénients inséparables d'une grande activité commerciale. Ces rues déjà étroites et mal pavées, sur lesquelles empiètent encore les étalages des magasins, sont quelquefois obstruées de ballots et de futailles; des noirs presque nus y circulent incessamment chargés de lourds fardeaux, ou conduisant des *cabrouets* dont les roues, pareilles à une table ronde percée au centre, agacent les nerfs de leurs criaillements aigus; aux exhalaisons de certains poissons conservés, vient se joindre l'odeur infecte et particulière à la classe nègre, rendue encore plus écœurante par une chaleur de trente-cinq degrés; enfin leurs cris, leurs jurons, leurs chants coupés çà et là d'une plainte que le bâton d'un surveillant fait surgir, complètent une série d'ennuis et de contrariétés redoutables pour l'étranger qui s'aventure dans ce quartier turbulent.

Les maisons n'ont en général qu'un étage, de plain-pied avec une galerie de bois où l'on vient, aux heures d'oisiveté, fumer et chercher une distraction dans le mouvement de la rue. Celles du second ordre ont presque toutes leurs fenêtres de rez-de-chaussée fermées par des jalousies ou des grillages mobiles. Les portes sont en bois plein seulement jusqu'à hauteur d'appui; la partie supérieure est un châssis à barreaux très-serrés, qui glisse entre deux rainures de manière à former une lucarne dont la hauteur varie à volonté. Les femmes du peuple affectionnent tellement cette place où elles viennent respirer l'air frais du soir, qu'elles y restent des heures entières aussi immobiles que des portraits dans leur cadre.

On rencontre peu d'équipages à Rio-Janeiro. Les voitures les plus en usage sont les *séges*, sortes de cabriolets attelés de mules, dont l'une attachée en dehors du brancard est montée par l'esclave qui conduit. Celui-ci porte ordinairement une livrée qui semble toujours faite à la taille d'un autre. Malgré le mauvais état et le peu de largeur de certaines rues, les cochers conduisent avec dextérité et surtout avec une vitesse extraordinaire. Voi-

tures et voiturés doivent avoir des membres solidement trempés pour résister à d'aussi épouvantables cahots.

Les rues changent de physionomie à mesure qu'elles s'éloignent du centre des affaires; elles deviennent d'abord plus larges et plus silencieuses, bientôt les maisons qui les bordent prennent un extérieur plus riant; enfin, dans l'immense faubourg qui serpente sur la rive occidentale jusqu'au *Pain-de-Sucre*, on admire une infinité d'élégantes habitations de toutes les formes et de toutes les couleurs, que des arbres aux rameaux magnifiques protégent contre les dévorantes ardeurs du soleil.

C'est à l'extrémité de ce faubourg que l'aristocratie étrangère et le corps diplomatique ont transporté leurs pénates, loin des rumeurs de la ville, autour d'une grève de sable sur laquelle vient rouler mollement le flot sans fin de la mer. Parmi ces demeures fortunées, on remarquait, en 1844, une grande maison blanche et rose située au nord de la baie de Botafogo, et habitée par S. A. R. le comte d'Aquila, beau-frère de l'empereur Don Pedro II; plus loin en allant vers le sud, se trouvait la maison de M. le comte Ney, chargé d'affaires de France, dont les journaux ont annoncé récemment la mort prématurée. D'énormes montagnes énergiquement accentuées, au milieu desquelles se dresse comme un colosse le *Corcovado*, laissent pendre de leurs flancs jusqu'au rivage un manteau de végétation dont la frange veloutée s'éparpille autour de ces villas de plaisance amoindries par un imposant voisinage.

Tout bruit hostile à la rêverie semble banni de cet asile de paix. Le flot caressant la grève, la brise frissonnant dans les feuilles, la barque aux voiles triangulaires glissant sur l'eau, le prosaïque *omnibus* roulant silencieux dans le sable épais du chemin, animent ce paysage sans en altérer le charme.

La proximité des hautes montagnes a donné à la rive occidentale de la rade les sites les plus pittoresques; mais la nature semble avoir étalé tous ses trésors sur la rive orientale, autour des villages jumeaux de *Praïa-Grande* et de *Saint-Domingue*. Cette partie de la campagne est sillonnée de petits sentiers où la fleur de l'oranger embaume l'air et neige sur les pas des promeneurs. Des buissons, remplis d'aromes inconnus à nos contrées, attirent des myriades de papillons et d'oiseaux-mouches à la robe éclatante et au vol inégal. Les plantes vagabondes et grimpantes, les liserons et les lianes enlacent le tronc nu des arbres de leurs spirales, s'enroulent mille fois autour de leurs branches et retombent en vrilles vers le sol; les *anolis* (1) grimpent en compagnie sur l'écorce écaillée des palmiers; des insectes aux ailes de gaze et au corsage bariolé passent légèrement dans l'air, tandis que sur le gazon se traînent péniblement, comme des émeraudes ou des saphirs vivants, les lourds scarabées à la carapace étincelante.

Si le regard embrasse l'ensemble du pays, il découvre d'importantes plantations de caféiers, des champs de maïs et de manioc, de grasses prairies, enfin des bananeries vert tendre près desquelles surgissent des bouquets d'arbres dont le feuillage noir et touffu laisse passer à regret, comme un glaive de feu, un mince rayon de soleil.

Veut-on admirer et connaître cette campagne, il faut la visiter pendant le jour; mais si l'on veut en jouir, il faut s'y promener la nuit; c'est alors qu'elle déploie ses plus puissantes séductions. Une fraîche brise succède à la chaleur accablante et traverse à chaque instant l'espace, toute chargée des senteurs de l'oranger, du jasmin, de la tubéreuse et du floripondio. Les lucioles enflammées circulent en tous sens et se reposent comme des fruits de lumière sur les buissons; les feuilles lancéolées des cocotiers se détachent en noir sur le ciel, tandis que le vert tendre des bananiers prend une pâleur argentée sous les rayons de la lune; les insectes chantent sur des tons aigus leur hymne à la nuit, et la mer, dont les flots viennent tour à tour rouler sur la plage voisine, couvre de sa voix intermittente tous les autres bruits de la nature.

Il faut tout dire, certaines préoccupations viennent enlever à la promenade une partie de son charme; ainsi, l'on ne peut guère quitter les routes frayées pour marcher à l'aventure à travers champs, ni se coucher dans les hautes herbes; des frôlements subits, des bruits inquiétants au milieu des broussailles vous font tressaillir, et rappellent vers les choses de la terre votre esprit plongé dans d'ineffables ravissements. Les récits vrais, exagérés ou fabuleux, qui chaque jour viennent alimenter l'intérêt des conversations, se retracent en foule à la mémoire lucide et contribuent à inspirer une frayeur salutaire. Tous ces buissons diaprés recèlent la mort ou au moins la douleur: le terrible serpent à sonnette habite les cannes à sucre, le *corail* à la robe de pourpre régulièrement semée d'anneaux noirs et blancs vient quelquefois dormir sur le sable du chemin, la vipère au sifflement sinistre fait frissonner les broussailles; enfin le scorpion et surtout l'immonde *cent-pieds* glissent et rampent autour de vous avec une inquiétante familiarité. Toutefois, les accidents sont rares, justement à cause de l'extrême défiance des gens que la nature de leurs occupations exposent au danger.

Nous ne quitterons pas la campagne de Saint-Domingue sans donner un coup d'œil à la charmante aiguade située dans un angle du chemin qui aboutit à la chapelle du Bon-Voyage. Quelques marches de pierre conduisent à un emplacement creusé dans le sol et entouré de piliers dont l'intervalle est rempli par des grilles; une source d'eau limpide occupe le milieu de cette fosse ombragée par des bananiers, des cocotiers et des papayers. Gardons-nous d'omettre que sur les bords de la route voisine, une civilisation prévoyante a planté des lanternes qui ne sont jamais allumées.

Nous trouvâmes un jour, près de la fontaine, des esclaves qui dansaient le *bamboula* au son d'une espèce de mandoline. Le musicien était un vieillard; ses cheveux lui couvraient la tête comme une laine blanche, et un tatouage bizarre lui traçait, depuis le sommet du front jusqu'au bout du nez, une ligne de boursouflures semblable à un chapelet de verrues.

Les éclats de rire insensés, les contorsions et les mouvements exorbitants des danseurs, montraient combien peu ils se souciaient de la chaleur; peut-être même cette compagne, la seule qui leur fût fidèle sur la terre étrangère, contribuait-elle à éteindre les souvenirs de leur esclavage, pour ranimer ceux de leur enfance libre et joyeuse, douce illusion que pouvait chasser d'un moment à l'autre l'apparition terrifiante du commandeur.

L'active surveillance des forces navales de France et d'Angleterre n'a pu réprimer jusqu'à ce jour le trafic des esclaves; chaque année plusieurs de ces cargaisons vivantes sont jetées sur les côtes du Brésil et dirigées vers les villes principales, où on les vend presque publiquement. Certes, la vigilance des croiseurs a diminué le nombre des négriers; mais, d'un autre côté, à combien d'actes de bar-

(1) Les *anolis* sont des lézards vert clair, d'une forme élégante; ils sont très-communs au Brésil. Les nègres comparent les blancs aux *anolis*: se comparant eux-mêmes, dans leur humilité, au *mabouilla*, hideux lézard gris à tête bleuâtre, ils disent: *Quand z'anolis baillent bal, mabouillas pas dansir.*

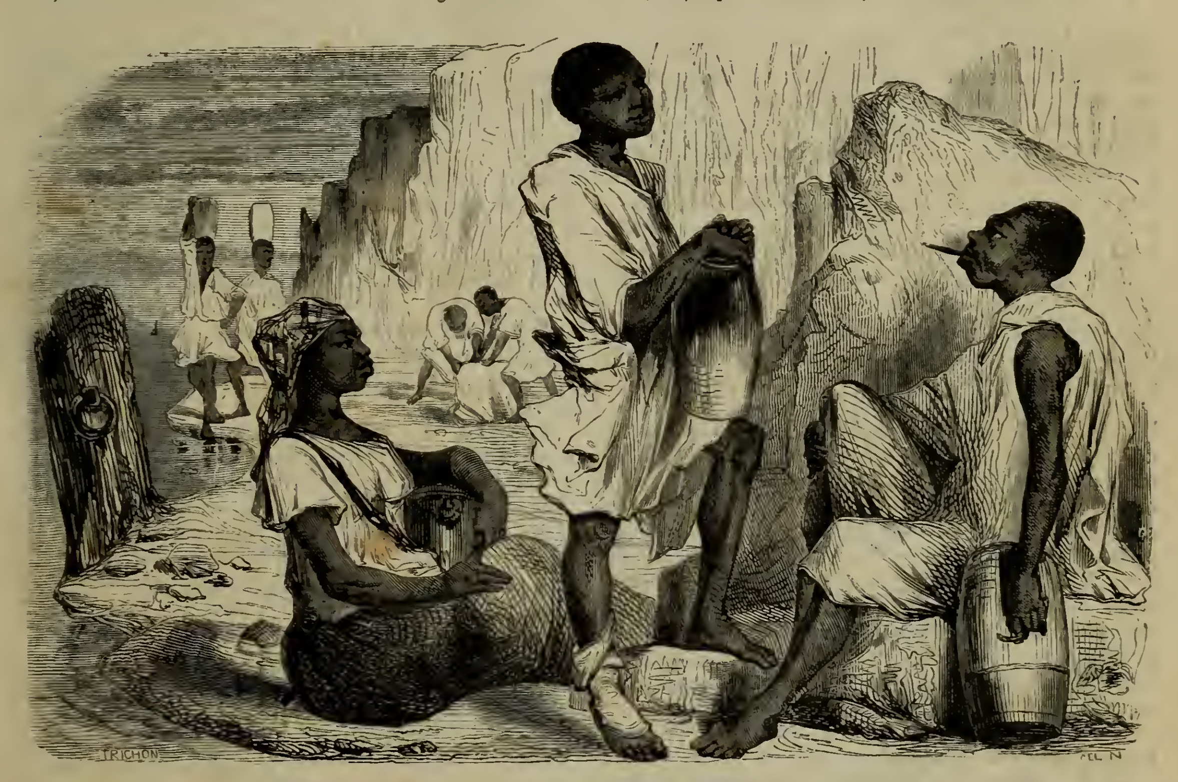
barie n'a-t-elle pas conduit ceux qui bravent les peines encourues par leur métier inhumain!

Un grand nombre de voyageurs ont parlé avec indignation de la cruauté des Brésiliens envers leurs esclaves : le peu de temps que nous avons passé à Rio ne nous permet pas d'ajouter un témoignage à ces témoignages réprobateurs; nous osons même les suspecter d'exagération, et nous en dirons la cause. Pendant un voyage accompli, il y a peu d'années, dans les Antilles, nous avons pu nous convaincre du peu de sévérité déployée contre les esclaves, et de la mansuétude avec laquelle on traite le plus grand nombre. Or, nous arrivions dans ces contrées le cœur gros des récits et anecdotes sanguinaires dont on avait bercé notre crédulité. Ne peut-il pas en être de même pour le Brésil? Quoi qu'il en soit, et malgré le peu de sympathie que nous ont inspiré les nègres chaque fois que nous avons été à même de les voir, libres, dans leur pays, nous n'en considérons pas moins la traite comme indigne, surtout chez un peuple chrétien.

Éloignons-nous à regret des rives enchantées de *Praïa-Grande* et de *Saint-Dominque* pour continuer nos explorations dans la ville et sur la rive occidentale de la baie.

Max RADIGUET.

(*La fin prochainement.*)



Nègres allant déposer sur la grève les immondices de la ville.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE COEUR DE MALHERBE.

I. — A LA DIGUE ROYALE.

A quelque cinq lieues de La Rochelle, et à peu près à moitié chemin de cette ville à Niort quand on se dirige vers Paris, on rencontre une petite ville appelée Surgères. Or, durant le siége de La Rochelle, Surgères eut l'honneur de servir de quartier général au roi Louis XIII, avant que Sa Majesté eût transporté sa cour à Aytré, qui n'était qu'à une petite lieue des tranchées du siége.

Précisément vers cette époque, et dans le faubourg qui confinait au camp de l'armée française, on remarquait à Surgères une auberge de fraîche date portant pour enseigne : *A la Digue royale.* C'était un hommage que le cabaretier Eustache Coquelinotte rendait au génie du cardinal de Richelieu, qui, à l'imitation d'Alexandre devant Tyr, construisait cette fameuse digue pour fermer le port de La Rochelle aux Anglais, en faisant obstacle à la mer dans un espace de sept cent quarante-sept toises, depuis le fort Louis jusqu'au fort de Coreilles.

C'était Coquelinotte lui-même, à la guerre comme à la guerre, qui avait représenté sur son enseigne l'immense travail du grand Richelieu : mais l'aubergiste avait moins fait une peinture qu'un plat de son métier. Son tableau ressemblait à un fricandeau à l'oseille : le fricandeau, c'était la digue, et l'oseille figurait l'Océan en courroux; mais vraiment personne ne l'aurait deviné, si le peintre amateur n'avait eu soin de prévenir toute équivoque, au moyen de cette légende en lettres rouges : *A la Digue royale, Coquelinotte loge à pied et à cheval.*

Or, pendant ce mémorable siége dont nous parlions

tout à l'heure, un jour qui pouvait bien être un des derniers du mois d'avril, un cavalier plus couvert de boue que de poussière s'arrêta devant l'auberge de la *Digue;* puis, après avoir consulté un papier qu'il tira de sa poche et considéré attentivement l'enseigne, cet homme se dit tout bas :

— C'est ici !

En même temps il fit signe qu'il voulait prendre gîte en ce logis.

Coquelinotte, en ce moment-là, un coin de son tablier relevé dans la ceinture, entrelardait une éclanche de mouton sur les fourneaux brûlants d'une salle basse, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'œil sur la route.

Le digne aubergiste n'eut pas plutôt aperçu le geste du voyageur, que plantant là sa besogne, il appela ses garçons ; et, comme personne ne paraissait, il jeta son tablier sur une chaise et se mit en devoir de faire lui-même l'office des absents. En fait de gens à cheval, Coquelinotte avait pour habitude de ne recevoir que des gens de guerre, pratiques fort chanceuses, avec lesquelles il gagnait peu, quand il ne perdait pas tout. Aussi vint-il de lui-même et de son pied au-devant du cavalier, qui cette fois n'était heureusement pas un soudard. Son costume noir, sévère, étoffé, indiquait plutôt un homme de robe ou de finance.

L'aubergiste débarrassa son nouvel hôte d'un ample manteau qui le couvrait, et lui tint l'étrier pour l'aider à descendre ; puis la bride fut jetée aux mains d'un garçon d'écurie qui était enfin arrivé, et le voyageur, s'appuyant sur le bras de l'hôtelier, se dirigea vers le cabaret.

Le nouveau pensionnaire de Coquelinotte était un vieillard de mine imposante et de belle stature; il avait une tête fort expressive, ombragée de cheveux blancs, car la mode n'était pas encore venue de substituer les perruques aux cheveux naturels. La réflexion semblait avoir creusé sur son front les rides de la pensée, et dans son œil gris pétillait encore l'imagination d'une âme verte de jeunesse et ardente d'enthousiasme. Nous savons d'ailleurs l'âge précis de cet homme ; mais ses soixante-treize ans lui étaient plus légers que la cinquantaine à bien d'autres : il les portait avec une allure martiale et une fermeté cavalière, ce qui n'était pas rare dans un temps où tout le monde avait été quelque peu soldat.

Le vieillard, aussitôt qu'il eut mis pied à terre, se retourna comme s'il cherchait quelqu'un.

— Où est donc mon maraud de valet? murmura-t-il en bégayant et malgré un défaut de langue très-marqué ; puis il s'y prit à plusieurs fois, et enfin il cria distinctement :

— Eh ! Soudrille ! Soudrille !

— Diable ! il a un valet ! pensa l'aubergiste en redoublant de prévenances ; puis, tout haut et d'un air des plus obséquieux :

— Votre valet ne tardera pas, sans doute, lui dit-il ; mais en attendant nous le remplacerons de notre mieux, soyez tranquille, noble gentilhomme.

— Noble gentilhomme ! grommela le vieillard de méchante humeur ; où avez-vous appris ces façons de parler ? Votre *noble* est superflu, car si je suis gentilhomme, je suis noble.

— Ça se dit comme ça, répondit l'aubergiste sans se déconcerter, et il se mit à rire, comme s'il eût pris pour une familiarité joyeuse la boutade de son hôte.

Et de fait Coquelinotte avait raison dans son excuse, car le vieillard et lui n'eurent pas plutôt fait quelques pas vers l'auberge que deux pauvres, sortis de par là, obsédèrent le nouveau débarqué, en lui criant sur un ton dolent :

— Noble gentilhomme ! la charité, s'il vous plaît !

Le vieillard, qui se voyait harcelé par les deux drôles, fouilla dans sa poche et leur jeta deux pièces de monnaie, en marmotant quelques paroles de dépit.

—Merci, mon noble monsieur ; nous prierons Dieu pour vous.

Devant cette promesse le vieillard s'arrêta brusquement.

— Je vous dispense de prier Dieu pour moi, dit-il aux mendiants ; car, puisqu'il vous laisse en si méchant état dans ce monde, je ne vous crois pas grand crédit dans le ciel.

L'hôtelier rit encore de cette originalité ; mais, sans donner de garde à cet applaudissement de bas étage :

— Monsieur, demanda le vieillard, vous êtes bien Eustache Coquelinotte ?

— Pour vous servir, mon gentilhomme.

— Ce n'est pas ce que je vous demande ; êtes-vous ?...

— Oui, mon gentilhomme, interrompit l'aubergiste ; il n'y a qu'un Coquelinotte dans tout Surgères.

— C'est bien ici à la *Digue royale?* insista le voyageur.

— Vous n'avez qu'à lever la tête, repartit Coquelinotte gonflé d'orgueil, en montrant son enseigne; il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître la fameuse digue ; il y en a même qui, après avoir vu ma digue, n'ont pas voulu voir l'autre.

— Je le crois bien, observa le vieillard avec un sourire narquois.

Ce *Je le crois bien* équivalait à ceci : — Parbleu, votre enseigne les a dégoûtés de la digue du cardinal.

Mais Coquelinotte prit la chose en compliment et répondit :

— O mon Dieu, mon gentilhomme, on n'a pas besoin de se déranger. Tenez ! c'est absolument comme si vous voyiez la digue qu'on vient de finir. Seulement celle-ci est en plus petit ; elle est même mieux que l'autre, mon Océan est plus agité. Dites donc, pour un homme qui n'en fait pas son métier, ça pourrait être plus mal; car c'est moi qui ai fait tout ça !... moi seul, et sans conseil de personne.

— Eh ! je me soucie bien de votre digue et de votre enseigne, interrompit le vieillard, contrarié du bavardage de son hôte. Ecoutez-moi : j'attends chez vous un capitaine, le commandant de la compagnie d'Effiat.

— Oh ! je le connais, mon gentilhomme, parce que mon propre fils est vivandier dans cette compagnie. Le capitaine s'appelle M. Honorat du Bueil.

— Autrement dit le chevalier de Racan, ajouta le voyageur. Aussitôt qu'il se présentera, vous me l'enverrez dans la chambre que vous allez me donner.

— Votre chambre est retenue, mon gentilhomme, répliqua l'aubergiste en conduisant le vieillard vers l'escalier qui de la salle basse grimpait au premier étage. C'est la plus belle chambre de l'auberge, celle qui donne sur la route et sur l'enseigne. M. de Racan est déjà venu et nous a ordonné de la préparer pour vous.

— Ah ! il a eu cette attention? observa le voyageur.

— Il a même commandé un dîner et fait mettre deux couverts dans votre chambre.

— Deux couverts ! répéta le vieillard de l'accent choqué d'un avare auquel on offre la perspective d'une dépense.

— Deux couverts pour un dîner qu'il a payé d'avance.

— Ah ! fit le voyageur un peu radouci ; il a payé d'avance? c'est à merveille. Ces capitaines, ça va grand train ; ils ont de l'argent à jeter par les fenêtres.

En parlant de la sorte, les deux compagnons étaient arrivés dans une chambre où, en effet, une table des plus appétissantes était déjà dressée.

— M. de Racan est allé faire un tour en ville, et sitôt qu'il rentrera, je l'enverrai à monsieur.

— Oui, dit le vieillard en s'asseyant, et mon valet aussi, quand il lui plaira d'arriver. Ce coquin de Soudrille, que fait-il? je vous le demande.

L'aubergiste, après avoir ainsi installé son hôte, se disposait à prendre congé de lui; mais tout à coup on entendit une grande rumeur au dehors.

— Qu'est-ce que c'est? s'écria Coquelinotte.

Et en toute hâte le curieux aubergiste courut à la fenêtre et l'ouvrit malgré les réclamations du vieillard, qui se plaignait du froid et du courant d'air.

A peine Coquelinotte eut-il regardé dans la rue qu'il partit d'un énorme éclat de rire, et au milieu de ses explosions bruyantes :

— Oh! monsieur! venez voir, s'écria-t-il, venez voir... un petit homme sur un grand diable de cheval! Ah! ah! ah!

— C'est mon valet, interrompit le vieillard en allant aussi à la fenêtre.

Le spectacle de la rue était en vérité assez grotesque. Au milieu d'un cortége d'enfants, de pauvres, de soldats et de badauds, qu'on se figure un petit homme tout rond, juché sur un cheval géant, osseux, efflanqué. La bête, qui était l'objet principal de ce triomphe dérisoire, marchait d'un pas grave ou s'arrêtait à sa guise, sans faire la moindre attention au malheureux cavalier, sans s'étourdir des clameurs qu'on poussait autour d'elle.

— C'est qu'il va chez mon voisin, chez ce voleur de Leduc, au *Colombier rouge*, observa l'aubergiste qui ne riait plus; il écorchera votre valet, monsieur, il l'écorchera, je vous en préviens.

— Attendez, répondit le vieillard, je vais appeler mon valet; et tout haut il s'écria : — Holà! coquin de Soudrille! holà! c'est ici.

— Eh! je le sais bien, monsieur! repartit le cavalier en s'égosillant, pendant qu'il s'escrimait des pieds et des mains sur la bête; je le sais bien : c'est Apocalypse qui ne veut pas. Voilà vingt fois que cette gueuse de jument me fait la même chose dans Surgères. Dès qu'elle flaire une écurie, c'est le diable pour la faire aller plus loin; elle sent l'avoine, monsieur, elle sent l'avoine.

Alors s'adressant au cheval :

— Eh! allez donc! s'écriait le valet en la talonnant de toutes ses forces.

Mais hélas! rien n'y faisait, et les spectateurs de cette étrange lutte redoublaient de huées et de rires. Soudrille était furieux; il se démenait, il suait, il s'égosillait, et quelquefois il murmurait entre ses dents :

— Scélérate de bête, va! Dieu! que c'est fatigant de se faire porter!

Cependant la bête ne se dérangeait pas, et soit que, pour répondre à son maître, Soudrille eût ralenti ses efforts, soit qu'Apocalypse voulût bien sincèrement donner la préférence au *Colombier rouge* sur la *Digue royale*, toujours est-il que l'animal marchait lentement, mais marchait toujours vers l'auberge voisine. Enfin elle s'accota contre la porte de l'écurie et prit racine à cette place.

Au lieu d'aider le cavalier à manœuvrer cette insupportable bête et à la faire avancer, les gagne-deniers, les enfants et les soldats, qui ne demandaient qu'à rire, allèrent ouvrir la porte de l'écurie.

Apocalypse n'attendait pas mieux : elle fit un hennissement de joie et voulut s'insinuer dans l'intérieur. Mais Soudrille retenait sa monture de toutes ses forces, car de sa croupe élevée l'animal atteignait le linteau du portail de l'écurie, de telle sorte que pour entrer le cavalier était entièrement de trop.

Cette ridicule alternative excita une explosion de gaîté dans la foule, et le plus hardi compagnon saisit Apocalypse par la bride et l'entraîna dans l'étable. Soudrille, qui poussait des cris d'orfraie, fut comme ratissé par l'obstacle supérieur, et il se coula jusqu'à terre par la queue.

Alors tout le monde l'entoura avec des huées et des quolibets. L'infortuné valet ne savait auquel entendre : il voulait se ruer sur sa bête et se venger de l'affront, mais c'était à qui l'empêcherait de rejoindre Apocalypse. Celle-ci se prélassait déjà au râtelier et entamait, faute d'avoine, la casaque d'un palefrenier.

Heureusement pour Soudrille que Coquelinotte et ses garçons vinrent à son aide et le délivrèrent.

Le pauvre valet, rouge de honte, tout suant, tout confus et à pied, prit Apocalypse par la bride, et la conduisit enfin à la *Digue royale*, pendant que l'hôtelier la piquait par derrière.

II. — MADAME ARABELLE.

Cependant le vieillard n'avait pas attendu la fin de cette scène pour refermer soigneusement la fenêtre de sa chambre et pour aller se placer le plus près qu'il put d'un feu réjouissant qui flambait dans l'âtre. Là, il s'assit et s'occupa de se déchausser, ce qui n'était pas une petite affaire. D'abord, il se débarrassa d'une paire de bas noirs qu'il mit sur une chaise : ensuite il tira une seconde paire, et il était encore chaussé; une troisième paire, et ses jambes ne paraissaient pas à nu, et rien n'indiquait que cela dût finir, car les bas étaient toujours noirs, sauf qu'à chaque paire était attaché un bout de ruban de couleur différente.

Pendant que notre voyageur se livrait à ce singulier exercice, on gratta vivement à sa porte, et presque aussitôt un brillant capitaine parut sur le seuil.

C'était le chevalier de Racan. Le poëte des bergeries n'avait pas encore atteint sa quarantième année : sa figure ouverte et franche vous attirait dès l'abord. Car cette allure cavalière que donne l'uniforme, quand il est bien porté, était tempérée chez le capitaine par cette politesse de bon lieu et ces fines manières qu'on ne conserve pas toujours dans les camps. Sous le soldat perçait l'homme de cour, et la fréquentation des femmes et des Muses avait fait de Racan l'un des serviteurs les plus accomplis de Sa Majesté le roi de France.

— O monsieur de Malherbe! ô mon maître! s'écria l'officier en allant se jeter dans les bras du vieillard.

Après cette accolade cordiale, Malherbe, sans interrompre son travail, et montrant ses bas à Racan :

— Mon ami, j'en avais jusqu'à l'*F*, lui dit-il.

Et comme l'officier, stupéfait de cet étrange bonjour, ouvrait de grands yeux sans comprendre :

— Vous n'avez donc pas de mémoire, poursuivit Malherbe; c'est vous qui m'avez enseigné cette méthode de me chausser. Autrefois je me servais de jetons pour savoir combien de paires de bas je mettais, et malgré cette précaution je me brouillais souvent : il m'arrivait d'avoir douze bas à ma jambe droite, et huit seulement à ma gauche, ce qui fait que j'avais un pied en Sibérie et l'autre au Sénégal : c'est vous qui m'apprîtes l'ordre alphabétique des couleurs. A la première paire j'attache deux rubans dont la couleur commence par un *A*, comme *amarante;* à la seconde paire le ruban est *bleu;* à la troisième il est *cramoisi*, et ainsi du reste.

— Ah! j'y suis, repartit le capitaine en éclatant de rire, je me rappelle à présent... Mais si vous en portez jusqu'à

l'*F*, cela fait six paires, et au mois d'avril c'est, parbleu, bien raisonnable. Je vois que vous êtes toujours frileux, mon cher maître.

— Il fallait me voir, cet hiver : je suis allé jusqu'à l'*M*. Mais asseyez-vous, poursuivit-il en même temps qu'il débarrassait la chaise des noires dépouilles de ses jambes, asseyez-vous et dites-moi d'abord comment se porte mon fils Marc-Antoine.



Malherbe montrant ses six paires de bas et leurs rubans. Racan debout et riant.

— A merveille, mon maître ; il est toujours dans ma compagnie en qualité de cadet. Oh ! j'ai bien des nouvelles à vous apprendre sur son compte. En premier lieu...

—Cela suffit, interrompit le vieillard ; nous reviendrons à mon fils, l'important est qu'il se porte bien. Puis, comme si, ce premier point obtenu, il avait à cœur de s'informer au plus vite d'une chose qui le touchait également de fort près :

— Et mon ode, a-t-elle été présentée au roi ? demanda-t-il.

Mais Racan, au lieu de répondre à la question de Malherbe, et poursuivant sa première idée :

— Antoine se porte très-bien, grâce à Dieu, ajouta-t-il. Je vous l'aurais même amené, si vous n'étiez ici *incognito*.

— Ah ! oui, *incognito*, répéta le vieillard avec humeur ; vous allez m'expliquer cette étrange fantaisie. Et retournant aussitôt à sa première interrogation, il ajouta : — Je désire savoir avant tout si mon ode a été présentée au roi.

Cette fois Racan ne pouvait éluder la question : il fit semblant de ne pas l'avoir bien entendue, il regarda Malherbe, la figure du vieillard se rembrunit. Et le maître allait de nouveau articuler sa demande, quand pour couper court et prenant la chose à la légère :

— Ne vous inquiétez pas, mon maître, dit l'officier, nous parlerons de tout cela à table ; car vous devez avoir faim, et le plus pressé c'est de dîner. Là-dessus, sans écouter les objections, Racan ajouta :

— Je vais donner des ordres pour qu'on nous serve ! En attendant, lisez ce passage d'une lettre de M. de Voiture à Chapelain ; c'est le maréchal de Bassompierre, votre protecteur et ami, qui me l'a communiquée aujourd'hui même.

Cela dit, Racan tira de sa poche un papier qu'il tendit à Malherbe, et lui-même il alla au sommet de l'escalier qui donnait sur la cuisine et cria des ordres que Coquelinotte transmettait à ses *galopins* d'une voix de général d'armée ; mais le disciple du vieux poëte n'avait pas l'air aussi occupé du menu de ce dîner que de la figure de son maître, et pendant qu'il s'adressait à l'aubergiste, il avait l'œil fixé sur le visage de Malherbe.

Voici ce que contenait la lettre que le capitaine avait donnée à lire au vieillard :

« Je vous dirai donc nûment et franchement, que les « vers de M. de Balzac n'ont pas encore été vus du cardinal « de Richelieu. Juste ciel ! vous écrierez-vous. Est-ce là « l'état que l'on fait des enfants de Jupiter ! Vous avez rai- « son ; mais vous ne sauriez croire combien on a eu d'au- « tres choses à penser durant le siége. Et si Apollon, que « bien connaissez, fût venu lui-même à La Rochelle, je dis « avec tous ses rayons, il n'y eût été reçu qu'en qualité de « chirurgien. »

Le coup était porté et le capitaine en attendait les effets. Malherbe fronça les sourcils, leva les yeux et les mains au ciel :

— Oh ! je comprends, s'écria-t-il en marchant vers son disciple qu'il foudroyait du regard, on m'a traité comme Balzac, moi qu'on a surnommé le prince des poëtes. C'est affreux ! Mais Ronsard, lui-même, ce détestable rimeur, trouvait auprès du roi Charles IX plus d'égards et de déférence. En quel temps vivons-nous ! grand Dieu ! Je vous défends de vous appeler mon ami. Vous êtes un traître. Eh quoi ! Sa Majesté n'a pas vu mes vers !

— Eh bien ! non, répliqua le capitaine sans marchander l'aveu, et se mettant délibérément en travers de son maître, le roi n'a pas encore lu votre ode. On a voulu attendre qu'il fût bien disposé et que l'avancement du siége l'eût mis de belle humeur. Au surplus, c'est monseigneur le cardinal qui l'a ainsi réglé ; car notre premier ministre les connaît vos vers, lui, et il les trouve excellents, surtout ceux qui le concernent.

Cet éloge ainsi brutalement jeté, et d'un accent dont on n'accompagne pas d'ordinaire la louange, adoucit quelque peu l'amour-propre révolté du poëte. Les grognements ne cessèrent pas ; mais l'œil et le front prirent un caractère moins rigide si la voix resta la même.

— Ainsi, répliqua Malherbe, avec cette fierté de l'orgueil offensé, ainsi ma muse attendra dans l'antichambre que La Rochelle soit prise.

— Elle n'attend déjà plus, mon maître, riposta prestement le capitaine ; car ce soir même le cardinal présente votre ode à Sa Majesté, et moi demain matin, au lever du roi, je dois être introduit dans le cabinet par M. le maréchal de Bassompierre. Naturellement Sa Majesté fait l'éloge de votre ode, et avant que l'impression du roi soit refroidie, nous venons vous chercher, on vous conduit à la cour, votre présence inopinée double l'effet de cette apparition et votre arrivée est presque un triomphe.

— Oui ! oui ! je comprends, grommela le vieillard, ce n'est pas trop mal vu.

Pendant ce temps-là on avait servi, et les deux poëtes se mirent à table. La vue du dîner, qui était des plus appétissants, acheva d'éteindre la colère du vieillard.

— Nous ne sommes pas ici à Paris, chez Cormier, à la *Pomme de Pin*, ce cabaret que vante Regnier, ni même chez le fameux Gillot, ni chez Laplante, où vont Saint-Amant et son ami Faret ; mais enfin Eustache Coquelinotte a fait de son mieux.

— Certes, observa Malherbe, en dégustant un potage à la *reine*, pendant qu'il flairait un pâté d'Angoulême, je préfère ceci au dîner que je vous ai donné dans le temps à vous et à cinq autres de mes amis.

— Je conviens que le dîner d'aujourd'hui est plus varié que le vôtre. Vous nous fîtes servir à chacun un chapon bouilli.

— En vous disant : Messieurs, je vous aime tous également, c'est pourquoi je veux vous traiter de même. Maintenant, mon cher disciple, parlez-moi de mon fils Antoine?



Le dîner de Malherbe. Ses six amis stupéfaits, trouvant chacun un chapon sur son assiette.

— Volontiers, mon maître. Donc, comme je vous l'ai déjà dit, votre fils Antoine est fort aimable et je ne suis pas le seul à le trouver tel : il paraît qu'une jeune veuve est exactement du même avis là-dessus et qu'elle veut beaucoup de bien au jeune cadet.

— Ah ! et comment savez-vous?

— C'est votre fils lui-même qui me l'a confié. La dame serait en outre fort accommodée du côté de l'esprit, de la fortune et de la beauté. Eh ! parbleu, je crois, Dieu me pardonne, qu'elle habite précisément cette ville.

— Quoi ! vraiment? elle habiterait Surgères? Et comment se nomme-t-elle?

— Oh! par ma foi! vous m'en demandez trop, mon maître : votre fils ne m'en a pas tant appris, et encore ne m'a-t-il dit le peu que je sais de son histoire que cette nuit dernière, et par aventure, comme vous allez voir. Il me semble cependant qu'il s'est échappé de me dire le petit nom de la dame : elle se nommerait Arabelle. Dans tous les cas, mettons que ce soit Arabelle : il reste donc que votre fils Marc-Antoine est épris jusqu'à la passion de Mme Arabelle.

— Le pauvre garçon, je comprends cela. Il est épris comme je l'ai été moi-même de Madeleine Coriolis, sa mère : elle était veuve aussi quand je l'épousai. J'aimais tant ma femme, que moi qui passe pour vivre sans religion, je fis vœu d'aller tête nue à la Sainte-Baume en partant d'Aix où ma femme était malade.

— Eh bien ! poursuivit Racan, c'est avec cette ardeur que votre fils adore Mme Arabelle; mais d'un autre côté, la jeune veuve est fort recherchée par un lieutenant de ma compagnie, nommé M. de Piles, un gentilhomme de Provence, qui a le malheur d'être juif.

— Un juif, il doit tenir à l'argent?

— Oh ! beaucoup, et c'est même pour cela qu'il tient également à la veuve. M. de Piles serait un rival comme un autre s'il n'avait les bonnes grâces d'un beau-frère de Mme Arabelle, lequel, à ce que m'a raconté votre fils, exerce un terrible empire sur la jeune dame, au point qu'il la tient en chartre privée dans le logis qu'ils habitent en commun. Antoine croit même que le poursuivant et le beau-frère ont fait un pacte entre eux, d'après lequel si M. de Piles parvient à épouser la veuve par les soins du beau-frère, il s'engage à partager avec celui-ci la fortune de la belle-sœur. Maintenant que vous connaissez la position des choses, voici ce qui s'est passé.

Là-dessus, Racan vida son verre et continua ainsi :

— Vous savez, mon maître, que l'Anglais tient la mer. Or, la flotte a si bien investi l'île de Ré, que M. de Thoiras, le gouverneur du fort Saint-Martin, manda au roi que s'il ne recevait pas de vivres, il ne pourrait longtemps tenir dans sa forteresse. Alors le roi résolut d'envoyer dans l'île, avec une partie de nos troupes, vingt esquifs chargés de provisions; mais légers et plats, afin de prendre peu d'eau et

de pouvoir côtoyer les bords. Votre fils et M. de Piles furent de l'expédition. Cette flottille, sous les ordres du maréchal de Schomberg, prit la mer hier de grand matin, et comme les vents étaient favorables, les esquifs gagnèrent l'île à travers les feux, les boulets de canon, les brûlots, les mines volantes que les ennemis faisaient éclater autour d'eux, et malgré cinq grands vaisseaux anglais et *la Roberge*, vice-amirale, qui ne purent les approcher faute d'eau. Bref, les esquifs abordèrent heureusement à l'île de Ré; mais les boulets de l'Anglais tombant sur le gravier du rivage, éparpillaient des volées de pierre, qui tuaient beaucoup de nos gens. Quelquefois aussi un boulet de canon enlevait de dessus les épaules d'un soldat le sac de farine qu'il portait hors de l'esquif, heureux encore quand la jambe ou la tête du porteur ne suivait pas le sac de farine.

— Diable! et mon fils Antoine? demanda Malherbe en se levant fort troublé. Racan fit rasseoir le vieux poëte.

— Votre fils Antoine n'eut aucun mal.

Malherbe respira et continua de manger.

— Cependant, poursuivit le capitaine, nous tous, qui étions restés au siége, émus d'un tel bombardement, étourdis par ces coups dont nous apercevions les feux, et voyant tant de pièces d'artifice faire rage sur les nôtres, vous imaginez bien que nous étions fort alarmés sur la traversée des esquifs : le roi surtout croyait tout perdu. Le maréchal de Schomberg comprit cette inquiétude, et pour rassurer Sa Majesté, il écrivit une dépêche ; mais le difficile était de la faire parvenir de l'île de Ré au camp de La Rochelle. Où trouver quelqu'un assez téméraire pour la porter? car il fallait s'embarquer seul avec un batelier, sans compter que la nuit était venue et que les ennemis avaient envoyé au-devant de leurs vaisseaux toutes les barques, chaloupes, galiotes qui tenaient ce bras de mer dans toute son étendue et le parcouraient dans tous les sens. Personne donc ne s'offrait à porter la dépêche, car personne n'était curieux de mettre sa vie en un tel hasard que la mort était à peu près certaine : votre fils fut aussi réservé que les autres, et on se décida à retarder au lendemain matin pour donner des nouvelles au roi.

— C'était plus prudent observa Malherbe.

— Sur ces entrefaites, reprit le capitaine, un billet fut remis à votre fils Antoine, un billet de la dame Arabelle, et ce billet contenait à peu près ceci :

« Mon cher cœur, toute la journée et la nuit prochaine « mon beau-frère sera absent. Je vous attendrai jusqu'à la « dernière minute. Si vous pouvez venir me joindre secrè- « tement à Surgères et m'accompagner de même à Niort, « près de ma tante, supérieure du couvent de......, j'espère « pouvoir de là faire parvenir mes plaintes au roi et recou- « vrer une liberté dont je ne suis jalouse que pour la perdre « de nouveau, mais avec un mari selon mon goût. »

— O ciel! s'écria Malherbe, alarmé par la tournure du récit; et mon fils Antoine se laissa prendre?...

— Oh! il n'hésita pas un moment, interrompit le jeune poëte; l'amant fut plus hardi que le soldat.

— Malheureux enfant! Et la lettre n'était pas de la dame?

— Pardon, mon maître, elle était bien de Mme Arabelle, comme vous allez voir et comme il le reconnut lui-même à l'écriture; mais ne vous troublez pas et laissez-moi continuer.

III. — LE PÈRE ET LE POETE.

Le vieillard avait complétement cessé de manger. Les yeux fixés sur ceux de Racan, il prêtait l'attention la plus soutenue à toutes les paroles de son bien-aimé disciple.

Celui-ci entama une nouvelle bouteille, remplit et vida tranquillement son verre, puis après avoir essuyé sa moustache d'un coin de sa serviette, il reprit en ces termes :

— Antoine s'offrit donc pour porter la dépêche à Sa Majesté; c'est-à-dire qu'il s'offrit à passer de l'île de Ré au camp de La Rochelle; ce qui ne pouvait se faire qu'en traversant un bras entièrement occupé par la flottille anglaise. On roula le papier dans une courge que votre fils ajusta autour de son cou en cas qu'il fallût se mouiller. On trouva une nacelle, et avec un batelier qu'il ne connaissait pas, le jeune cadet se jeta hasardeusement à la mer.

— Mais ce batelier, observa vivement Malherbe, à qui ses craintes de père et son imagination de poëte faisaient enjamber les détails de l'histoire, ce batelier, c'était quelque traître vendu à M. de Piles?

— Vous n'y êtes qu'à moitié, mon maître, objecta Racan ; mais vous allez connaître la vérité. Protégé par les ténèbres d'une nuit des plus noires, votre fils partit du fort de la Prée en côtoyant les rochers de Sablanceaux ; du reste, pas une parole entre lui et son guide ; mais tous les deux, accroupis sur leurs avirons, effleuraient la mer avec la légèreté de quatre ailes d'oiseau ; car le moindre bruit pouvait appeler sur eux l'attention des galiotes et des barques ennemies dont ils apercevaient les sillons lumineux se croiser à quelque distance. Votre fils remarqua bientôt que le batelier ne s'éloignait pas des ténèbres du rivage. Alors, fatigué de cette manœuvre prudente, mais qui n'avançait à rien, Antoine s'approcha du batelier, et, du ton du commandement, quoique à voix basse :

— Allons donc! l'ami, lui dit-il, en avant et à la garde de Dieu!

Le batelier poussa un soupir et consentit à gagner le large. Les deux compagnons naviguaient ainsi, cherchant les endroits les plus obscurs et guettant les moments favorables pour avancer. Tantôt quand une vigilante galiote s'éloignait, ils faisaient force de rames pour se glisser; tantôt, au contraire, ils se couchaient à plat ventre dans la nacelle et la laissaient aller à la dérive, de peur que le bruit des avirons et les ondulations du sillage ne trahissent sa présence. Enfin on atteignit ainsi les endroits éclairés par les torches anglaises; impossible de les éviter ou de les tourner, le trajet faisait une nécessité de passer par là.

— Je crois que nous sommes découverts, balbutia le batelier d'une voix brisée par la peur.

— Eh! corbleu, riposta votre fils, il fallait bien s'y attendre, allons toujours et secondez-moi. Mais le batelier, perclus par la terreur, maniait mollement les avirons.

— Monsieur, monsieur, murmura-t-il d'un accent effrayé, une galiote qui est à nos trousses.; n'allons pas plus loin, ou c'est fait de nous. Tenez, vous êtes un honnête homme; forcez-moi, l'épée sur la gorge, à retourner à l'île; il en est peut-être temps encore.

— Etes-vous fou, l'ami? dit Antoine en haussant les épaules. A vos rames et vivement, corbleu! ou je me sers, pour vous faire avancer, des moyens que vous me proposez pour vous contraindre à une honteuse reculade.

Excité par l'aiguillon de cette menace, le batelier poussa un soupir déchirant et reprit ses avirons.

A ce moment un hourra général retentit sur les barques anglaises.

— Diable! ça se gâte, observa votre fils, sérieusement inquiet.

— Dites que nous sommes perdus, monsieur, balbutia l'autre d'une voix défaillante. Ça devait être, on m'a payé trop cher, pour que j'en réchappe.

— On vous a payé? qui donc?

— Ne me trahissez pas, monsieur, c'est mon maître, M. de Piles.

— Ah! vous êtes le valet de M. de Piles!

— Oui, monsieur, depuis trois jours seulement, et j'en suis bien fâché; si j'avais su... Enfin... Mon maître avait surpris une lettre qu'une dame vous écrivait. Ça l'avait rendu furieux, il parlait de vous appeler en duel, et déjà même il avait choisi pour second son ami M. de Bormes. C'est alors qu'il a été question d'envoyer une ordonnance à La Rochelle. — « Votre rival est capable d'y aller, s'il lit ce billet, a dit M. de Bormes à mon maître. — Vous croyez? — J'en suis sûr, et de cette manière il est perdu sans que vous y mettiez la main. » C'est pour cela que M. de Piles vous a fait remettre ce billet, et on m'a forcé à prix d'argent d'être de la malheureuse partie.

— Oh! quelle abominable trahison! s'écria le vieux Malherbe, révolté par un tel récit. Ensuite, partagé entre la tendresse et l'orgueil de la paternité: Et Antoine, demanda-t-il avec émotion, ne continua pas sa traversée?

— Il la continua, mon maître, repartit fièrement le capitaine, comme s'il se fût associé de cœur à la bravoure de son protégé, il la continua et il fit bien; car reculer ou avancer offraient un danger égal. Les menus bâtiments de la flottille anglaise avaient été réveillés, et de tous les côtés on se mit à battre la mer à grand bruit. Plus de cent volées de canon et des mousquetades sans nombre tirèrent sur la nacelle qui s'esquivait de son mieux. Ce qui rendait la fuite plus lente et plus périlleuse aussi, c'est que durant un long espace, il y avait sur la mer plusieurs trains de poutres enchaînées les unes aux autres par des anneaux de fer, de sorte qu'à chacun de ces obstacles il fallait s'arrêter, il fallait attendre une forte vague qui enlevât la barque et avec le flot la portât de l'autre côté des poutres. Cependant les ennemis approchaient toujours, et vous sentez combien il était difficile de manœuvrer la nacelle au milieu de tous ces empêchements et sous les feux de l'artillerie. La barque avait eu néanmoins la fortune d'échapper aux boulets, et pourtant les Anglais n'étaient plus qu'à une mousquetade de distance; mais alors l'un après l'autre deux coups de canon portèrent dans la nacelle. Le premier tua le batelier et le second perça la barque, qui s'emplit d'eau et sombra.

— O mon Dieu! s'écria Malherbe d'un accent plein d'effroi en prenant sa tête dans ses mains; et mon fils?

— Votre fils se jeta courageusement à la mer. Par bonheur qu'avant de couler à fond, la nacelle avait fait du chemin. Antoine n'était plus qu'à un quart de lieue de notre port de Coreilles. Les poutres à fleur d'eau qui le gênaient tout à l'heure pendant qu'il naviguait, le servaient maintenant qu'il s'échappait à la nage; car outre qu'il pouvait y prendre pied et se délasser un moment, ces mêmes poutres ralentissaient la marche des chaloupes qui le pourchassaient à outrance. Pendant que tout ceci se passait, le grand vacarme de la flottille anglaise nous avait donné l'éveil dans nos retranchements. Tout le monde était sur pied, et moi-même, sur les onze heures de la nuit, je faisais la ronde avec ma compagie du côté du fort de Chef-de-Bois. Tout à coup, à la lueur de l'artillerie qui pleuvait sur la mer, j'aperçus quelque chose qui se débattait à une certaine distance du rivage. Je criai qui vive à ce Triton, et le Triton me répondit en m'appelant capitaine. C'était votre fils, fort empêché, ma foi; il avait glissé sur les poutres et se trouvait pris par le milieu du corps entre deux darivettes, sans compter que les barques anglaises lui couraient sus et allaient l'atteindre. Il n'y avait pas un instant à perdre pour le dégager; aussitôt je détachai la galiote de M. d'Effiat et je volai au secours d'Antoine. J'eus le bonheur de le recueillir sain et sauf.

— Grand Dieu! Enfin je respire! murmura Malherbe, qui jusque-là était resté muet, haletant, et qui de ses regards pleins d'anxiété interrogeait la figure de son disciple.

— C'est alors, poursuivit Racan, que votre fils me conta toute cette aventure. Il n'eut pas plutôt touché terre que le maréchal de Bassompierre voulut que sur-le-champ on conduisît Antoine au roi et à monseigneur le cardinal qui se gardaient bien de dormir durant cette chaude alerte. Je vous laisse à penser l'accueil qui fut fait à votre fils. Le roi daigna le complimenter sur son intrépidité. Tout le monde s'écriait: Quel courage! moi seul je disais tout bas: Quel amour! Enfin nos troupes sont revenues de l'île de Ré aujourd'hui à midi seulement, et personne ne voulait croire que votre fils fût encore de ce monde.

A ces mots, Malherbe éperdu de joie et radieux de bonheur se leva d'un bond et quitta la table; il ne pouvait tenir en place, il parcourait la chambre à grands pas, exhalant son admiration, évaporant son allégresse. C'étaient des exclamations, c'étaient des cris d'enthousiasme, c'étaient des larmes de contentement, et tout cela s'échappait pêle-mêle de la poitrine gonflée du vieillard.

— Est-il possible! s'écriait-il, mon fils a fait tout cela!... Tant de courage..., tant de sang-froid!... O merci, mon Dieu, de me l'avoir donné! Je suffoque de joie, j'étouffe d'orgueil!

Alors le capitaine, qui n'avait pas quitté la table, lui, leva son verre plein et d'une voix solennelle:

— Je bois, dit-il, au plus brave de ma compagnie. A la santé de Marc-Antoine de Malherbe!

— Oui, à la santé de mon fils, répéta le vieux poëte qui s'était rapproché de la table. Je vous ferai raison, capitaine.

En même temps, d'une main tremblante d'émotion et non pas de faiblesse, Malherbe prit un verre, le remplit et le vida d'un trait.

Nous n'avons pas besoin de dire que le reste du dîner se passa le plus joyeusement du monde. Le vin et la belle humeur rendirent le vieux poëte communicatif; aussi au dessert il se pencha à l'oreille du capitaine, et comme s'il allait lui faire une confidence importante:

— Mon cher disciple, lui dit-il, en retour de la bonne nouvelle que vous m'avez apprise, je veux vous réciter à vous tout le premier une strophe que j'ai faite dans mon voyage.

— C'est bien de l'honneur, mon maître, répliqua le capitaine; parlez, je suis tout oreilles. Et en effet, Racan s'accouda sur la table, son menton dans une main et l'autre placée derrière l'oreille, afin de ne rien perdre du nouveau chef-d'œuvre du prince des poëtes.

Malheureusement Malherbe était le plus mauvais récitateur de son temps, et il ne pouvait pas souffrir qu'on l'attaquât là-dessus; mais son bégayement, joint à l'obscurité de sa voix, empêchait de l'entendre. Outre ce défaut, si nous en croyons son ami Balzac, il crachait pour le moins six fois en récitant une stance de quatre vers, ce qui fit dire au cavalier Marin qu'il n'avait jamais vu d'homme plus humide ni de poëte plus sec.

Or, le jour dont nous parlons ici, l'émotion qu'il venait d'éprouver et l'embarras de langue qui suit un bon repas s'ajoutaient encore à ces obstacles naturels. C'est pourquoi Racan ne put attraper un seul mot de la strophe.

Quand le vieux poëte eut fini, il regarda Racan qui le regardait aussi d'un air passablement embarrassé.

— Eh bien! lui demanda Malherbe, voyant qu'on ne

s'empressait pas de répondre, que pensez-vous de ces vers ?

— Ma foi, je n'en pense rien. Je ne les ai pas bien entendus. Vous en avez mangé la moitié.

— Morbleu ! s'écria Malherbe piqué au vif par ce reproche, si vous me fâchez, je les mangerai tous, ils sont à moi, puisque je les ai faits. J'en puis faire ce que je voudrai !

A cette boutade, le capitaine éclata, mais d'un rire si franc, que le vieux poëte lui-même ne put tenir contre cette hilarité.

Cependant le diner était fini. La nuit était venue, et avec elle l'heure de se séparer. Le chevalier parla de rentrer au camp et Malherbe s'offrit à lui faire un bout de conduite; mais comme on n'y voyait plus clair, ils avaient besoin d'un valet pour éclairer leur marche. Malherbe sonna Soudrille; mais Soudrille ne répondit pas.

Alors le vieillard, dont l'humeur était facile à s'exaspérer, pesta comme un furieux.

— Le maraud ! disait-il, vous voyez comme il est à mes ordres ! je lui donne pourtant dix sols par jour pour sa subsistance et vingt écus de gages, ce qui est fort honnête, je suppose. Eh bien ! vous en êtes témoin, voilà comme il m'obéit!

Il finissait de parler, lorsqu'au bas de l'escalier une voix éplorée se fit entendre.

— A la fin ! balbutia Malherbe, c'est bien heureux. Arriveras-tu, coquin ! voilà une heure que je t'appelle.

Soudrille, tout pelotonné dans sa peau et dans sa soutanelle, venait de paraître sur le seuil de la chambre.

Malherbe marcha vers lui en agitant sa canne ; le capitaine crut qu'il allait en faire usage, aussitôt il s'entremit entre les deux.

— Allons, pour aujourd'hui, dit Racan, je demande sa grâce, ne le rudoyez pas.

— Le rudoyer, répéta Malherbe, ce n'est pas ma manière, et vous allez apprendre, mon ami, comment je corrige mes valets. Alors, s'adressant à Soudrille : « Mon garçon, lui dit-il, quand on offense son maître on offense Dieu, et quand offense Dieu, il faut avoir absolution de son péché. Pour cela on doit jeûner et faire l'aumône. C'est pourquoi sur les dix sols de ta dépense de demain, je te retiendrai cinq sols que je donnerai aux pauvres à ton intention. »

Racan sourit dans sa barbe de cette correction singulière, qui cadrait si bien avec le péché d'avarice de son maître. Le pauvre Soudrille ne riait pas, lui. Il eût mieux aimé qu'on ménageât sa bourse plutôt que ses épaules ; mais quelques écus que par-dessous main lui glissa le capitaine éclairèrent la physionomie lugubre du valet. Sur l'ordre de son maître, Soudrille alluma un flambeau et marcha fort allégrement au-devant des deux poëtes.

Après que Malherbe eut accompagné Racan à quelque distance à travers la campagne, le vieillard s'arrêta pour prendre congé de son disciple, et s'en retourner à l'auberge de la Digue-Royale. Le capitaine, lui, était trop charmé de causer ave le vieux poëte pour qu'il ne s'oubliât pas quelque peu ; planté devant Malherbe, il retenait celui-ci par un bouton de son pourpoint. Cependant le vieillard ne répondait plus que par monosyllabes; bientôt même il ne répondit plus du tout; seulement il considérait d'un œil piteux le flambeau qui se consumait dans les mains de Soudrille, Racan parlait toujours.

Alors Malherbe, qui avait sur le cœur le reproche de son mauvais débit :

— Mon cher ami, dit-il au capitaine, en coupant court à la conversation, adieu ! adieu ! et à demain ; vous me faites brûler pour cinq sols de flambeau, et tout ce que vous me dites ne vaut pas six blancs.

Là-dessus les deux poëtes se serrèrent la main, et chacun s'en alla de son côté.

IV. — LE CAUCHEMAR.

Comme il retournait à son logis de la Digue-Royale, Malherbe, la tête pleine du courage de son fils, pensait au plaisir qu'il aurait à le voir le lendemain, à l'embrasser, car Marc-Antoine était le seul fils qui lui restât, et jamais Malherbe n'avait autant aimé ses autres enfants, sauf peut-être une fille qui mourut de la peste à l'âge de six ans, et qu'il assista jusqu'à la mort.



Le cortége.

Or, pendant qu'il cheminait pensif derrière son valet Soudrille, qui éclairait sa marche, le vieux poëte vit passer à travers champs un groupe de personnes qui paraissaient fort affairées. Deux d'entre elles marchaient en avant et

portaient des torches. Alors, et autant qu'on pouvait le reconnaître à cette clarté fumeuse, le vieillard vit que quatre de ces gens-là, qui étaient des valets et des goujats de l'armée, portaient péniblement un brancard, et, sur ce brancard, Malherbe aperçut bientôt un objet qui, sous les plis du drap jeté dessus, laissait deviner les formes d'un corps, et ce corps était immobile.

Ce cortége, qui se pressait ainsi dans le silence, guidé par ces lumières vacillantes, tout cet appareil muet avait quelque chose de lugubre, de sinistre, de solennel. Malherbe en fut pénétré jusqu'à l'âme. Le cortége prit la direction qu'il suivait lui-même; alors le poëte s'arrêta pour le laisser passer, et bientôt la troupe funèbre s'engouffra dans une rue du faubourg et disparut à ses yeux.

Le vieillard respira comme s'il venait d'échapper à un affreux cauchemar. Il se croyait délivré de ce triste spectacle; mais, en arrivant à son auberge, il rencontra les mêmes hommes et les mêmes torches dont l'aspect l'avait si désagréablement affecté; seulement ces hommes n'avaient plus leur fardeau, et ils sortaient à vide du cabaret de maître Coquelinotte.

L'hôtelier se tenait sur le seuil de sa maison; dès qu'il aperçut Malherbe, il courut à lui, et, bonnet en main, d'un ton presque enjoué :

— Monsieur, dit-il, c'est un gentilhomme qui vient d'être tué en duel, et comme on n'a pu le porter au camp à cause que la garde de nuit est déjà posée, on l'a logé ici jusqu'à demain matin. Je n'avais qu'une seule chambre vacante, celle qui est contiguë à la vôtre, et c'est là que j'ai placé le mort. Monsieur n'a pas peur des esprits?

Soudrille était devenu blême de peur en écoutant ces détails.

Le vieux poëte, que ces arrangements contrariaient beaucoup :

— Je vous trouve bien effronté, monsieur l'aubergiste, dit-il sévèrement. Pourquoi disposer de cette chambre sans ma permission?

— Comme monsieur n'en avait que faire, répliqua humblement Coquelinotte.

— Vous vous trompez, monsieur l'impertinent, riposta Malherbe, qui se tirait de là par un mensonge, cette chambre, je la destinais à mon valet.

— Eh bien! ça n'empêche pas; elle a deux lits, et un mort n'est guère gênant.

— Allez au diable! cria Soudrille tout pâle d'émotion; merci de votre chambre; je coucherai dans l'écurie, près d'Apocalypse. J'aime mieux ça. J'ai peur des morts, moi; ils reviennent, je le sais, j'en ai vu!

L'hôtelier haussa les épaules, et du ton d'un esprit fort :

— Oh! par exemple, ajouta-t-il, celui-là ne reviendra pas; je l'en défie bien; il est trop mort pour se permettre cette plaisanterie. Figurez-vous qu'il a reçu trois coups d'épée, dont un seul eût fait son affaire; le premier l'a attrapé au-dessous de la gorge, l'autre...

— Et savez-vous son nom? demanda Malherbe, interrompant avec colère l'insupportable bavard.

— Non, mon gentilhomme, on ne me l'a pas dit; tout ce que je sais, c'est qu'on m'a payé le gîte comme pour un homme de qualité.

— Vous avez très-mal agi, monsieur l'aubergiste, observa Malherbe d'un ton dur, et si j'avais pu prévoir cela, je serais allé me loger ailleurs.

— Oh! monsieur, riposta obséquieusement l'hôtelier, je ne pensais pas que cela vous contrariât à ce point; mais à propos, si le mort vous déplaît trop, je le ferai porter à la cave.

Le poëte fut indigné d'une telle proposition. Il lança un regard de mépris sur Coquelinotte.

— Non, non, laissez-le où il est, s'empressa-t-il de répondre. Allons! ajouta Malherbe en se résignant, il est dit que ce mort me suivra partout. Ensuite, levant les yeux au ciel, il soupira : — Le malheureux laisse peut-être un père, et ce père mourra aussi de cette mort!

Cela dit, le vieux poëte fit signe à Soudrille de l'accompagner dans sa chambre. Le gros valet prit un flambeau des mains de l'aubergiste; mais au lieu de précéder son maître, comme cela se doit, il laissa celui-ci s'engager dans l'escalier, et il le suivit à distance, non sans trembler de tous ses membres. A peine entré dans la chambre, Soudrille jeta de toutes parts un regard effaré, posa au plus vite le flambeau sur une table, et après avoir demandé à son maître s'il n'avait plus besoin de rien, il s'esquiva comme si tous les diables eussent été à sa poursuite, et s'en alla ronfler à l'écurie côte à côte d'Apocalypse.



Soudrille et Apocalypse.

Cependant le vieillard, sous le coup des émotions de la journée, ne songeait guère à se mettre au lit. Il s'assit près de la table où Soudrille venait de placer le flambeau, et, pour occuper sa pensée, il tira un carnet de sa poche, et traça quelques lignes au crayon; mais il eut beau faire, de funèbres images l'obsédaient toujours.

Sans être accessible à la peur, Malherbe était poëte, et il était vieux; il ne pouvait distraire son imagination du spectacle qui avait un instant frappé ses regards. Seul, dans une maison inconnue, auprès d'un cadavre qui gisait dans la chambre à côté, comment se défendre de sinistres inquiétudes? Bientôt autour de lui tous les bruits s'éteignirent; c'est à peine si par intervalles il entendait le grincement de l'enseigne qui gémissait sur sa tringle de fer, ou les aboiements désolés de quelque de chien errant, ou encore le qui-vive des sentinelles qui se répondaient dans l'espace.

Au milieu de ce silence et de ces ténèbres, Malherbe voulait se tenir éveillé; mais la fatigue fut plus forte; le carnet entr'ouvert glissa entre ses doigts défaillants, et la tête osseuse du vieillard toucha la table sur laquelle il écrivait tout à l'heure.

Le sommeil ne se fit pas attendre, mais ce sommeil lourd et fiévreux, ami des fantômes. La tête encore pleine de la rencontre de sa promenade et du récit de Racan, préoccupé de ce qu'il avait entendu et de ce qu'il avait vu, tout cela se mêla, se grossit dans l'imagination du vieillard, et prit les proportions exagérées, effrayantes, que donne le rêve.

D'abord il crut voir sortir de la chambre voisine et se dresser devant lui un cadavre qui, familièrement, lui frappa sur l'épaule, ce qui produisit un cliquetis comme deux baguettes qui s'entre-choquent ; puis, de l'os qui lui servait de doigt, le fantôme fit signe à Malherbe de le suivre ; le vieux poete se leva effrayé, et obéit à ce geste.

Il faisait une nuit très-noire, et pourtant on y voyait clair ; une lumière blafarde environnait comme un limbe d'argent le guide du vieillard ; l'ombre glissait sur la terre au lieu de marcher ; les portes s'ouvraient toutes seules et se fermaient de même quand ils étaient passés. C'est ainsi qu'ils sortirent de l'auberge et se trouvèrent dans la rue, puis un peu plus tard dans la campagne.

Malherbe, qui, pour se conduire, tenait son regard arrêté sur son guide, s'aperçut bientôt que le cadavre portait fixée à sa poitrine une lame triangulaire, une lame d'épée. Bientôt aussi il remarqua que la route que prenait le cadavre était tachée de sang ; mais partout où le fantôme passait, ce sang disparaissait à mesure, et de la terre qui en était souillée, il remontait pur aux blessures par où il s'était épanché naguère. En même temps, comme par miracle, la vie revenait par degrés au cadavre : d'abord la chair sur les membres, puis la coloration, puis l'élasticité des muscles, puis enfin l'assurance dans la marche ; bref, ce n'était plus un cadavre, c'était un homme, un homme que le poète tremblait de reconnaître ; il redoubla le pas avec anxiété pour l'atteindre, mais son étrange précurseur marchait toujours plus vite que lui, et comme il ne retournait pas la tête, le vieillard restait en proie à ses doutes et à ses angoisses.

Cette persistance à diriger ses regards vers un point unique empêcha le vieillard de remarquer tout d'abord un autre homme qui se tenait à quelque distance de là, près d'un champ semé d'ifs funèbres, d'immortelles et de cyprès. Posté dans l'attitude du combat, cet homme, de mine farouche, foulait un pont de bois sous lequel coulait un ruisseau gluant et silencieux, comme s'il eût roulé des flots d'huile rouge. Cet homme tenait à la main une épée menaçante, et de son pied il faisait un appel qui ne s'entendait pas. Le cadavre marcha solennellement vers lui, et, une fois en présence, l'hôte funèbre de Malherbe retira avec effort l'arme qui lui perçait le cœur, et la présenta à l'adversaire, qui se saisit de cette arme ensanglantée, et en échange donna son épée au cadavre ; mais le poète, oppressé, couvert de sueur, avait eu le temps d'accourir sur le terrain. Sa voix ne sortait plus de sa poitrine étranglée, c'est pourquoi il se jeta au milieu des deux ennemis. Mais, horreur ! il recula épouvanté ; car il avait pu voir en face celui qui tout à l'heure était un cadavre, et il avait reconnu son fils !

A cette vue, le malheureux vieillard poussa un cri terrible, et ce cri le réveilla. Malherbe secoua vivement la tête, frotta ses paupières encore appesanties par ce sinistre cauchemar, et jeta les yeux autour de lui. Il se retrouva seul dans cette triste chambre d'auberge ; mais la longue mèche charbonnée de la lampe, qui projetait une lumière douteuse, lui apprit que son rêve avait duré quelque temps.

Minuit sonna aux églises de Surgères.

Un moment après le poète tressaillit en sursaut, et se dressa debout, car cette fois il était bien éveillé, et on venait de frapper à sa porte. Instinctivement il regarda du côté de la chambre où gisait le mort.

On frappa de nouveau.

Alors Malherbe reconnut que c'était à la porte donnant sur l'escalier, et il alla l'ouvrir.

V. — LEQUEL DES DEUX?

Aussitôt dans la chambre du poète entra une femme vêtue avec élégance, mais déguisant sa fine taille sous une mante de velours, et sa figure sous un masque fort en usage à cette époque, et qu'on nommait *un loup*.

La dame paraissait fort agitée ; elle tenait à la main une petite lanterne pour se conduire dans la nuit.

Le vieillard, stupéfait d'une telle visite à pareille heure, l'attribua à quelque méprise ; et, dans son trouble, oubliant d'offrir un siége à cette inconnue :

— Madame, lui dit-il, vous devez vous tromper.

Pour toute réponse, la visiteuse secoua la tête, et de la main désigna la chambre voisine.

Malherbe, abasourdi, regardait la dame des pieds à la tête ; puis, après une pause :

— Et savez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ? demanda-t-il.

— Oui, je le sais, répondit l'inconnue d'un accent pénétré.

C'était la première parole qu'elle prononçait, et le vieillard resta frappé de cette voix argentine et pure qui révélait la jeunesse, et il admira une bouche charmante d'où ces mots venaient de tomber. La dame ajouta :

— Là-dedans il y a un homme mort, et pour parvenir jusqu'à lui pas d'autre chemin que votre chambre. C'est là, monsieur, mon excuse auprès de vous. Quant à ma démarche, elle n'en a pas. Vous voyez que je suis de votre avis, puisque je ne découvre pas ma figure, bien que je vous sois inconnue.

Malherbe était comme pétrifié.

— Et l'homme qui est là ? dit-il.

— Je veux le voir, reprit la dame avec un peu de volubilité ; le voir pour me délivrer d'une anxiété cruelle. Un duel a eu lieu ce soir, et l'un des deux combattants est mort ; c'est celui qui est ici : l'autre a pris la fuite. Voilà tout ce que je sais, tout ce que j'ai pu apprendre. Or, l'un des deux adversaires, je l'aimais. Nous allions nous marier ensemble, et j'ignore si c'est lui qui a succombé. Vous comprenez, monsieur, combien j'ai hâte de connaître la vérité.

Le vieux poète s'inclina respectueusement devant cette douleur. L'inconnue fit quelques pas rapides vers la chambre voisine ; mais au moment d'en franchir le seuil, elle s'arrêta tout à coup ; elle posa la main sur son cœur, et s'appuya contre l'embrasure de cette porte, sans pouvoir aller plus loin.

Ensuite elle jeta un coup d'œil suppliant sur le vieux poète, qui la considérait en silence.

— Monsieur, lui dit-elle, vous le voyez, j'hésite, je recule devant le triste spectacle que je suis venue chercher... Je ne sais quel frisson m'a saisie tout à coup... Je suis femme, et la vue du sang, la crainte de rencontrer inanimé, livide, mort, l'homme qui me fut si cher... tout cela me glace d'horreur, et je n'ose plus avancer.

Malherbe comprit cette faiblesse et le regard que la jeune femme lui adressait.

— Madame, lui dit-il alors, j'ai été soldat et je suis

vieux ; cela signifie que j'ai assisté à bien des funérailles. A l'armée, j'ai vu périr mes meilleurs camarades; j'ai vu mourir tous les miens dans ma famille; tous, excepté un fils, ma seule consolation, mon unique espoir. Vous sentez qu'après cela l'aspect de la mort n'a rien qui m'effraye. Disposez de moi, madame.

— Oh ! merci, monsieur, vous êtes une âme éprouvée et compatissante; vous avez été touché de mes angoisses, dit la jeune dame en tendant sa lanterne au vieux poëte. D'ailleurs, vous me paraissez étranger à l'armée, étranger au pays; cet homme qui gît là, à côté de nous, vous est indifférent, à vous, qui ne le connaissez pas; mais vous saurez me le désigner assez pour que je puisse le reconnaître moi-même.

— C'est tout ce que vous devez attendre de moi, poursuivit Malherbe, qui avait déjà pris la lanterne des mains de la dame : je suis étranger comme vous le dites ; cet homme doit être jeune, pour vous avoir inspiré une affection qui vous attire jusqu'ici; et moi, je ne connais dans l'armée que des gens de mon âge. Je n'en excepte que deux, mon disciple et ami M. de Racan, et mon fils, Antoine de Malherbe

A ce nom, la dame s'élança vers le poëte, et, avec une singulière précipitation, lui enleva la lanterne des mains.

Alors, si l'œil de Malherbe avait pu percer le masque de cette femme, il eût vu ce joli visage bouleversé par l'émotion ; mais ce qui ne put échapper au vieillard, ce fut l'attitude épouvantée de la dame, et ses yeux où se lisaient la surprise et l'effroi.

— O ciel! s'écria le poëte, sans détacher son regard de cette femme, pourquoi ce mouvement?... Pourquoi ce trouble au seul nom d'Antoine de Malherbe! Oh ! tenez, madame; ici même, à cette place, je viens de faire un horrible rêve... Grand Dieu! si c'était mon fils!...

— Votre fils, interrompit la dame, avec la pétulance de quelqu'un qui se ravise ou qui riposte; votre fils! est-ce que je le connais seulement? La vivacité de mon geste vous étonne; mais suis-je donc dans une situation ordinaire? Si je vous débarrasse si brusquement d'une complaisance que j'ai sollicitée, c'est que les remords m'ont saisie tout à coup. J'ai rougi de mon indigne faiblesse. Quand un homme a eu le courage de mourir pour moi, c'est bien le moins que j'aie moi-même celui de le contempler mort. Donc c'est à moi, à moi seule qu'il appartient de m'approcher de ce cadavre ! Votre fils, disiez-vous, je vous répète que je ne l'ai jamais vu.

— Et vous connaissiez les deux ennemis? demanda le vieillard , dont la voix tremblait encore.

— Oui, je les connaissais tous les deux, répondit la jeune femme d'un accent assuré. Ensuite, sur le ton de la prière, elle ajouta :

— Ce que vous vouliez faire pour moi, monsieur, me prouve que vous allez me comprendre : le deuil a aussi sa pudeur; le désespoir ne veut pas de témoin : daignez me laisser seule avec le pauvre mort!

Le vieillard, touché de compassion, rentra dans sa chambre. La dame franchit alors le seuil fatal et ferma la porte.

Quand elle fut seule avec le cadavre, elle tira son masque, car elle étouffait. Sur son visage coulaient des larmes silencieuses, et des gouttes d'une sueur froide humectaient son front pâle. Elle n'osait se retourner; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Enfin, elle fit un pas à reculons vers le drap sanglant qui recouvrait le mort. Alors elle osa le regarder; puis, avec vivacité et d'une main tremblante, elle souleva le linceul. Aussitôt elle se recule avec effroi, et un cri affreux s'échappe de sa poitrine. Elle était tombée à genoux, la figure tournée vers le cadavre qu'elle venait de reconnaître.

Au même instant la porte de la chambre s'ouvrit, et le poëte effrayé parut sur le seuil.

La jeune femme ne pouvait pas le voir venir, mais elle l'avait entendu. Aussitôt, par un mouvement presque simultané, elle rejette le linceul sur la tête du mort, se précipite au-devant du vieillard, l'arrête, souffle le flambeau qu'il tient à la main, et qui va rouler à terre près de la lanterne éteinte. En même temps avec une voix déchirante :

« N'approchez pas, s'écrie-t-elle, ce n'est pas lui! ce n'est pas lui ! »

Ensuite, épuisée par cet effort suprême, elle éclate en sanglots et tombe à la renverse : son corps inanimé barre le passage au vieillard.

Celui-ci fait entendre un gémissement sourd : il est près de défaillir; mais, emporté par son anxiété, il enjambe l'obstacle et se jette sur le cadavre ; il presse de ses mains ces membres raidis et sanglants; il le découvre, mais l'obscurité l'empêche de rien voir. Alors il l'emporte et le traîne jusqu'à la fenêtre; là, il le soulève dans ses bras tremblants, ouvre les rideaux, et un rayon blafard de lune frappe cette figure morte, qu'il tient près de la sienne entre ses deux mains et qu'il dévore des yeux. Un cri d'horreur est poussé.

— Mon fils! mon fils!

Oh! alors, il fallait voir le désolé vieillard embrasser ce pauvre mort! l'appeler des noms les plus tendres, le secouer comme pour le rendre à la vie ; tantôt des plaintes à fendre l'âme, tantôt un silence effrayant; car les folies de la douleur, les amertumes du désespoir, ce cœur de père les ressentait toutes en cet affreux moment!

VI. — LE CŒUR DE MALHERBE.

Le lendemain, au lever du roi, le capitaine Racan, ainsi qu'il en avait obtenu la faveur, fut introduit dans le cabinet de Sa Majesté. Le roi Louis XIII tenait entre les mains l'ode adressée par Malherbe :

« Au Roy, allant châtier la rébellion des Rochellois, et chasser les Anglois, qui, en leur faveur, étoient descendus en l'isle de Ré. »

Alors montrant du doigt les stances où Malherbe glorifie Richelieu, soit que le monarque fût jaloux de cette admiration, soit qu'il exprimât une pensée sincère :

— Vous remercierez M. de Malherbe de son envoi, dit-il à Racan d'un air distrait; ses vers sont beaux, mais ils sont de glace; je lui aimerais plus de sentiment. Enfin, votre maître n'a pas de cœur!

A ce moment même, le cardinal de Richelieu entrait chez le roi ; il avait l'air agité et la figure en feu ; il tenait à la main une lettre et un papier écrit au crayon.

— Sire, dit-il en se présentant, Votre Majesté accuse Malherbe de manquer de cœur; je lui ai aussi quelquefois adressé le même reproche; mais je tiens là de quoi nous faire changer d'avis ; le malheureux poëte vient de perdre son fils en duel, et voici ce qu'il a écrit :

En même temps, de sa voix vibrante, le cardinal lut ce sonnet :

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle ;
Ce fils qui fut si brave et que j'aimai si fort ;
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir, à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort ;
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison
Le trouble de mon âme était sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié ;
Ta justice t'en prie ; et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

— Je me trompais, s'écria le roi subjugué par cette mâle poésie, Malherbe a du cœur, et je le vengerai !

— Je le vengerai ! répéta tout bas Richelieu, oh ! ceci est une autre question.

En effet, M. de Piles avait tant d'amis à la cour, à la cour du cardinal, que Malherbe ne put jamais obtenir une éclatanterépa ration de ce meurtre. Aussi, un jour que le vieux poëte se retirait mécontent d'une audience royale, il s'échappa de dire tout haut que puisque Sa Majesté lui refusait justice, il se la ferait lui-même, et qu'il appellerait M. de Piles en duel.

Sur cela, son ami Racan, ayant voulu lui faire entrevoir combien il était ridicule à lui, en l'âge de soixante-treize ans, de vouloir se battre contre un homme de vingt-cinq :

— Et c'est pour cela que je le fais, répliqua brusquement le vieillard, je hasarde un sol contre une pistole.

Toujours est-il qu'après la fin tragique de son fils, l'existence de Malherbe ne fut que tristesse et langueur ; il mourut environ six mois après, et durant ces six mois il n'éprouva qu'un moment de douce consolation.

Un de ses amis aimait éperdument une jeune veuve qui habitait Paris, où elle suivait la cour. Pour demander la main de la dame, le soupirant dépêcha Malherbe, parce que cent fois il avait entendu la jeune femme parler avec transport des vers du poëte.

Le vieillard consentit à cette démarche, mais dès qu'il se trouva en présence de la dame, celle-ci lui prit affectueusement la main.

Ce que vous me demandez, monsieur, est impossible, lui dit-elle d'une voix brisée. Souvenez-vous de Surgères : j'ai renoncé au mariage depuis que j'ai perdu :

Ce fils qui fut si brave et que j'aimai si fort !

Le vieillard contempla avec intérêt la personne qui lui parlait ainsi. Elle était belle, et deux larmes qui coulaient sur ses joues la rendirent plus belle encore aux yeux de ce père inconsolable.

Le cœur gros, il baisa la main de la jeune femme ; et, sans pouvoir prononcer une parole, il la quitta pour ne plus la revoir.

FRÉDÉRIC THOMAS.



Le corps de Marc-Antoine, Malherbe et Arabelle.

LE PÈRE DE MONTAIGNE, INVENTEUR DES ANNONCES.

Le véritable inventeur des *Annonces-Omnibus* qui, après tout, ne sont qu'une transformation des *Petites-Affiches*, n'est autre que le père de Michel Montaigne. En effet, voici ce que l'on trouve dans le livre des *Essais*, au chapitre XXXIV du livre Ier, chapitre que le grand philosophe intitule : *D'un défault de nos polices.*

« Feu mon père, dit-il, homme — pour n'être aydé que de l'expérience et du naturel — d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit desiré mettre en train qu'il y eust, ez villes, certain lieu désigné auquel ceulx qui auroient besoing de quelque chose se peussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme « Je cherche à vendre des perles, Je cherche des perles à vendre ; Tel veult compaignie pour aller « à Paris ; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; « Tel d'un maistre ; Tel demande un ouvrier ; qui cecy, « qui cela, chascun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non légière commodité au commerce publique ; car à touts coups, il y a des conditions qui s'entre-cherchent, et pour ne pas s'entr'entendre, laissent les hommes en extrême nécessité. »

BIENTEVIENNE.

IDYLLE MODERNE.



Le déjeuner de Bientevienne, de l'âne et de Pain-bis.

CHAPITRE PREMIER.

GRAIN-D'ORGE ET PAIN-BIS.

Dans le hameau de Brichambault, situé aux frontières du Nord, vivaient, il y a environ vingt-huit ou trente ans, deux honnêtes paysans, Fagard et Coplo. Tous deux se marièrent le même jour. Or, comme ils n'avaient pour tout bien qu'une paire de sabots, une casaque de toile et deux bras vigoureux, ils ramassèrent des pierres, de la glaise et du fumier et se bâtirent dans les saulaies de la commune, pas loin du moulin à eau, deux maisonnettes où ils s'installèrent.

Neuf mois après, quand le soleil d'avril vint fleurir leurs toits déjà moussus, Fagard et Coplo virent leur famille s'augmenter : le Ciel leur envoya à chacun un garçon joufflu, dont les cris semblèrent donner une nouvelle vie à ces maisonnettes isolées. Fagard nomma son fils Alain, et Coplo voulut qu'on baptisât le sien du nom de Rosalie. Le curé eut beau lui remontrer que ce nom ne pouvait convenir qu'à un enfant du sexe féminin, il fallut en passer par là. Coplo, plus têtu qu'un mulet, n'en voulut pas démordre.

— Ma femme s'appelle Rosalie, dit-il, j'ai juré, pour lui prouver tout ce que je lui suis, que je baptiserais notre premier de son nom, le petit s'appellera donc Rosalie, ou nous verrons!

— A la bonne heure! ajouta la ménagère, intérieurement flattée; au fait, pourquoi qu'il ne s'appellerait pas Rosalie, le petit?

— Mais le sexe...! dit le curé.

— Pardienne! qué que ça fait?

A cet argument le curé ne trouva pas de réplique. L'enfant fut donc inscrit sur les registres de l'église et de l'état civil, sous le nom de Rosalie Coplo, ce qui lui attira par la suite une foule de mauvaises plaisanteries.

Ces plaisanteries ne commencèrent sans doute pour le jeune Coplo qu'à son entrée dans le monde, car au village les sobriquets remplacent bien vite les noms véritables. Rosalie était blond, et ses cheveux, raides comme les barbes de l'escourgeon, lui donnaient une telle ressemblance avec un épi mûr, que vers la moisson, sa mère commença de le nommer *Grain-d'orge*.

Par un motif à peu près semblable, Alain perdit aussi son nom. Sa mère, voyant qu'il avait les cheveux noirs comme une aile de corbeau et le teint plus brun qu'une croûte de pain de seigle, le surnomma Pain-bis. Et voilà comment Rosalie Coplo devint Grain-d'orge, et Alain Fagard, Pain-bis.

Dès l'âge le plus tendre, ces deux enfants parurent éprouver l'un pour l'autre une singulière amitié. Les mettait-on dans le même berceau, ils s'étouffaient de caresses : Grain-d'orge mangeait le nez de Pain-bis et Pain-bis dévorait la joue de Grain-d'orge. Lorsque leur dentition fut accomplie il fallut mettre ordre à ces tendres embrassements.

A mesure que les enfants grandissaient leur affection devenait plus vive. Aussi leurs premières années s'écoulèrent-elles dans une suite non interrompue de pugilats et de luttes de tout genre. Ils n'en gardaient d'ailleurs aucune mauvaise pensée. Le combat terminé, ils s'en allaient bras dessus, bras dessous, barboter fraternellement avec les canards du voisinage, en compagnie de Bientevienne, la fille du meunier. C'était plaisir de les voir tous trois, pieds nus dans la rivière, pourchasser, la gaule en main, les canetons effarouchés. Leurs guenilles.

leurs cheveux en désordre, leur petite mine sauvageonne et bien portante s'harmoniaient heureusement avec le feuillage des saules, les chaumes rustiques, et le pré vert où paissait une vache noire. Il suffisait d'un rayon de soleil et du joyeux tic-tac du moulin à eau pour donner à ces jolies scènes leur complète expression.

Fagard et Coplo n'étaient, nous l'avons dit, que de braves paysans. Ils marchaient dans leurs sabots avec la sainte ignorance originelle. Aussi Dieu leur envoya beaucoup d'enfants. Et lorsqu'il fallait remplir les formalités exigées par la loi, comme les hauts barons d'autrefois, ils traçaient une croix en guise de signature. Or, Fagard et Coplo voyant leurs petites affaires prospérer, sentirent bientôt la moutarde de l'ambition leur monter au nez. Ils rêvèrent pour leur postérité des gloires monstrueuses : ils entrevirent, assure-t-on, le séminaire.

— J'ons envie de faire apprendre au mien l'écriture, dit Fagard.

— Et l'autographe, ajouta Coplo.

— Pardienne! Pourquoi pas? s'écrièrent les deux ménagères.

Le lendemain Grain-d'orge et Pain-bis furent conduits chez le magister de Brichambault : conduits n'est pas le mot, car il fallut littéralement les traîner jusqu'au logis du respectable instituteur. Celui-ci s'efforça de persuader ses nouveaux disciples en leur administrant ce que le dictionnaire nomme familièrement une volée de coups de martinet. Mais Grain-d'orge et Pain-bis ne voulurent rien entendre. Le front farouche, les cheveux hérissés, ils se réfugièrent sous un banc où ils demeurèrent jusqu'au soir.

Le jour suivant ils ne montrèrent pas meilleure volonté; il fallut, pour vaincre leurs répugnances, la rencontre de Bientevienne, la fille du meunier. — J'avais oublié de vous dire que l'école de Brichambault était et est encore commune aux deux sexes. — La présence de l'ancienne compagne de leurs jeux raccommoda Grain-d'orge et Pain-bis avec les rigueurs du magister. Bref, pour charmer leurs ennuis ils recommencèrent le cours, un moment interrompu, de leurs combats singuliers.

Il n'est pas bien prouvé qu'Alain Fagard et Rosalie Coplo aient jamais connu à fond les vingt-quatre lettres de l'alphabet, mais ils n'en demeurèrent pas moins à l'école jusqu'aux approches de leur quinzième année, buissonnant avec Bientevienne et discutant avec le martinet du magister. Au surplus, il n'est pas absolument impossible de vivre heureux sans connaître l'orthographe.

Quand Grain-d'orge et Pain-bis atteignirent cet âge heureux auquel on a donné le nom d'adolescence, ils quittèrent l'école. Ni l'un ni l'autre ne montrant une vocation bien décidée pour le séminaire, il fallait bien leur enseigner un métier. Fagard et Coplo refoulèrent donc leurs ambitions déçues; le premier apprit à son fils l'art du couvreur en chaume; Pain-bis aimait le grand air, ce choix dut lui plaire. Quant à Grain-d'orge, son père l'ayant consulté, il manifesta une vocation très-vive pour la profession de sabotier. Son humeur sage et casanière s'accommodait parfaitement à ce paisible état.

A dater de ce jour, l'intimité qui régnait entre Grain-d'orge et Pain-bis fut un peu altérée. Ils éprouvaient toujours la même tendresse l'un pour l'autre; mais les occasions de la manifester se présentaient plus rarement. Lorsqu'ils se rencontraient le dimanche dans les champs, ils échangeaient bien encore quelques gourmades; seulement ce n'était plus avec cette spontanéité ingénue particulière à l'enfance. Ils se lançaient d'abord quelques invectives, à la façon des héros d'Homère, se provoquaient en véritables paladins et couronnaient le tout par une formule de gageure.

— Je parie, disait Grain-d'orge, que tu ne saurais pas me jeter à terre.

— Je parie que si! répliquait Pain-bis.

Et la lutte commençait.

Les années s'écoulèrent. Rosalie Coplo devint promptement un artiste distingué dans la saboterie. On le citait à plusieurs lieues à la ronde pour la tournure galante qu'il savait donner à cette chaussure champêtre. Il devint en même temps l'orgueil de sa famille.

— Mon premier fera un bon parti, disait souvent le père Coplo.

— Pardienne! quand on sait tourner un sabot on fait son chemin, répliquait la ménagère.

Le couple flairait le vent du côté du moulin. Ce tic-tac tentateur sonnait gaiement aux oreilles de l'honnête Coplo et l'empêchait de dormir. Grain-d'orge ne dormait pas davantage; Bientevienne lui trottait par la tête.

— Un beau moulin! disait le père.

— Un beau brin de fille! murmurait le fils.

Quant à Pain-bis, son existence ne s'écoulait pas avec la même placidité. Il s'ennuya bientôt de son métier. En haine du monopole et des protectionnistes, il entreprit bientôt un libre-échange de tabac entre la France et la Belgique. Ce fut, durant sa longue carrière, sa première et seule opinion politique.

Cette profession aventureuse éloignait Pain-bis de Brichambault. L'habitude du danger et des courses solitaires par la nuit, le froid ou l'orage, rendit bientôt Alain Fagard plus rude et plus sauvage qu'un buisson de houx. Son naturel aidant, il devint en peu de temps la terreur des villages voisins. On lui fit une détestable réputation, il passa pour un vagabond, pour un bandit.

Pain-bis semblait fuir les hommes, on le rencontrait toujours seul dans les lieux déserts. C'en était assez pour frapper l'imagination impressionnable des paysans. Jamais il ne sautait le dimanche au cabaret, il dédaignait même les brutales orgies des contrebandiers, ses seuls compagnons. Les gens de Brichambault attribuaient cette humeur noire à quelque cause étrange.

Le physiologiste qui remonte aux causes eût bien vite cherché la raison de ces mélancoliques habitudes dans les influences du jeune âge. Un Zimmerman eût aussi trouvé dans ce caractère les phénomènes qu'engendre la solitude.

Un beau matin d'automne, Pain-bis, qui n'était point en course et s'ennuyait au logis, sortit pour s'en aller vagabonder à travers les champs. Quelques blancs rayons de soleil sautillaient dans le brouillard, la grive criait parmi les buissons et maître corbeau se perchait au plus haut des arbres. Les pieds nus dans ses souliers ferrés, Pain-bis s'avançait donc à travers la luzerne, sans souci de la rosée. Les mains sous sa blouse de toile bleue, il marchait la tête basse, comme un chien malade, et poussait, en rase campagne, des lignes droites qui n'aboutissaient à rien.

Le hasard lui mit enfin les pieds dans un sentier méandreux, qui bordait la lisière d'un chemin creux. Pain-bis suivit machinalement le sentier, mais il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit une voix, plus fraîche que le murmure de l'eau, dégoiser en pur patois le couplet suivant :

Quand le bonhomme revint du bois,
Il trouva l'échine de son âne
Que le loup n'avait pas mangée.
Pauvre échine!
Tu ne porteras donc plus la farine

Du moulin jusqu'à la maison,
La mère doudaine, la mère dondon!

La rime n'était pas riche; nonobstant, Pain-bis charmé s'arrêta. Il releva brusquement sa tête hérissée et tendit l'oreille à la façon d'un serin qui écoute les mélodies sentimentales d'une serinette. A la fin du couplet, la fraiche voix se tut et l'on entendit les pieds ferrés d'un quadrupède sonner sur les cailloux du chemin. Aussitôt un large sourire de satisfaction dilata la bouche de Pain-bis, qui montra deux rangées de dents plus blanches que celles d'un loup. Il s'accroupit au bord de la crête, élevée des deux côtés du chemin, de quinze pieds environ, et se tint prêt à sauter pour couper la route à la chanteuse. Celle-ci, ne se doutant point du guet-apens, entama joyeusement le second couplet de sa romance rustique.

Quand le bonhomme revint du bois,
Quand le bonhomme revint du bois,
Il trouva la queue de son âne
Que le loup n'avait pas mangée.
Pauvre queue!
Pauvre queue!
Tu ne chasseras donc plus les mouches
Tout autour du... dos.

— Bonjour, Bientevienne! s'écria Pain-bis en poussant un éclat de rire bruyant et sauvage.

En même temps il sauta au milieu du chemin creux. La meunière était assise sur son âne, entre deux sacs de farine; le baudet, épouvanté, fit une pétarade et sauta en arrière. Si Pain-bis n'eût saisi l'âne à la bride, Bientevienne était désarçonnée.

— Imbécile, tu m'as fait peur! dit-elle à Pain-bis en talonnant vertement le grison.

Elle jeta sur le vagabond un coup d'œil qui exprimait bien plus le plaisir de le voir que la colère occasionnée par sa brusquerie.

Quant à Pain-bis, il croyait fermement avoir fait une gentillesse très-spirituelle et il continuait de rire avec confiance. Bientevienne le considérait en silence.

— Comme te voilà fait, mon pauvre Pain-bis! lui dit-elle.

Pain-bis ouvrit des yeux étonnés et se regarda depuis le bout des pieds jusque sous le nez. Ses gros souliers, son pantalon de toile boueux et rapiécé, sa blouse blanchie par l'usage, formaient, à son sens, un tout harmonieux qui n'avait rien de choquant. L'examen terminé, ce fut seulement en portant ses regards sur Bientevienne qu'il comprit, par comparaison, la négligence de son costume.

Bientevienne était habillée avec une coquetterie paysanne. Sa jupe de serge rouge et noire rebondissait gaillardement sur ses hanches, et son casaquin de molleton bleu foncé emprisonnait sa taille de dix-sept ans. Un fichu de cotonnade à fleurs croisait sur sa poitrine, où brillait une croix de plomb de Saint-Hubert, préservant de la foudre et des animaux enragés. Les souliers de Bientevienne étaient fraichement graissés, et ses bas bleus tendus consciencieusement sur sa jambe. Ses yeux clairs et francs, ses lèvres de grenade et ses joues animées par l'air vif du matin lui donnaient un charme agreste qui fit battre le cœur de Pain-bis.

La meunière repoussa deux boucles de cheveux châtains, échappées de son étroit bonnet durant les ruades du baudet; et comprenant qu'elle avait intimidé le pauvre Alain:

— Tu ne dis rien, Pain-bis, murmura-t-elle.

Pain-bis, plein de honte, regardait ses culottes de toile où l'on voyait à plus d'un trou sa peau rouge et velue.

— Vous savez bien, meunière, que je suis un gueux, grommela-t-il en fronçant ses grands sourcils noirs.

Une larme altéra le bleu céleste des yeux de Bientevienne, elle sauta lestement à terre, saisit la main calleuse de Pain-bis et lui dit:

— Que tu es bête, Pain-bis! ne dirait-on pas qu'il faut se faire des politesses en conversation quand on a été à l'école ensemble!...

— Un bon temps! grogna Pain-bis en détournant la tête.

Bientevienne le prit par le menton où commençait à se tordre un duvet noir et dru, et mettant son frais minois sous le visage hâlé du garçon:

— Veux-tu rire un bon coup? lui dit-elle.

Ils demeurèrent un instant, nez à nez, gardant un sérieux comique. La tête inculte de Pain-bis contrastait, sans détruire l'harmonie rustique du groupe, avec celle de la meunière. Enfin les yeux de Pain-bis, des yeux plus noirs que le diable, perdirent, en se mirant dans ceux de Bientevienne, la dureté de leur expression. Ses longs sourcils s'écartèrent et un sourire immense éclaira sa sombre physionomie.

Bientevienne enchantée frappa dans ses mains. Aussitôt monsieur le baudet, voulant peut-être aussi montrer sa joie à sa manière, se mit à pousser un braiement si formidable qu'il fut répété par tous les échos d'alentour.

— As-tu déjeuné, Pain-bis? dit Bientevienne.

— Hai! fit Pain-bis en hochant la tête d'une façon qui ne signifiait ni oui ni non.

La meunière ouvrit un sac de toile pendu au cou de l'âne et en tira un gros morceau de pain, deux pommes de reinette et une douzaine de noix. Pain-bis jeta sur la miche dorée un regard tout à fait amical.

— Ma foi, l'air est vif ce matin, dit-il à Bientevienne, je casserais bien de ta miche.

Bientevienne, propre comme une chatte, releva sa première jupe et s'accroupit au bord du chemin. Puis indiquant, près d'elle, une place à Pain-bis.

— Assieds-toi là, dit-elle.

Pain-bis obéit avec une docilité canine.

La meunière écarta les genoux et mit ses provisions dans son giron. Ensuite elle releva ses manches jusqu'au coude, montrant son bras rond, qui, malgré le duvet brun dont il était semé, parut aux yeux de Pain-bis encore plus blanc que la farine du moulin. Elle partagea le pain, les pommes et les noix. Mais, il faut le dire, elle ne réussit pas à diviser la miche en deux parts bien égales, et se trompa de deux noix dans le compte de la douzaine. Pain-bis recueillit les bénéfices de cette double erreur.

Tous deux se mirent à manger à belles dents. Quant à maître Aliboron, il trouva de l'autre côté du chemin quelques magnifiques chardons dont il fit son déjeuner. Pour dessert, Bientevienne lui offrit une bouchée de pain; cette aubaine lui causa une si vive satisfaction, qu'il dressa, en l'avalant, deux oreilles à faire honte aux cornes de Belzébuth.

Ce repas, tout modeste qu'il fût, mit Pain-bis en bonne humeur. Il s'enhardit un peu, oublia ses haillons et parla du passé. Bientevienne l'écoutait, les lèvres dénouées par un sourire permanent.

— T'en souviens-tu, disait Pain-bis, de ce jour où j'en donnai une si fameuse à Grain-d'orge?

— Bah! dit Bientevienne, je ne les ai pas comptées!

— Et l'école? et comme nous nous sauvions dans le verger du magister?...

— Tu montais sur l'arbre et tu me cueillais des cerises... nous laissions les noyaux à Grain-d'orge.

Tous deux rirent joyeusement; mais le rire de Pain-bis

se termina par un soupir. Il mit dans sa main son front chevelu, balança la tête et dit :

— Ah! Bientevienne, maintenant ce n'est plus ça!... Adieu la joie! j'ai du chagrin...

— Quel chagrin? demanda Bientevienne.

— Un dur! murmura Pain-bis.

— Parle donc! répliqua la meunière, dont les yeux pétillaient d'impatience.

— Jamais je n'oserai.

— Bon! pourquoi ça?

— Faut-il le dire?

Bientevienne piétina.

— Eh bien, meunière, articula Pain-bis en posant sa main sur sa poitrine, je sens là quelque chose pour vous...

Leste comme un oiseau, Bientevienne se leva, donna, en riant aux éclats, une tape vigoureuse sur l'épaule de Pain-bis et sauta sur son âne.

— Hue! bourrique! cria-t-elle en talonnant le grison.

Le baudet trotta galamment, et Bientevienne, envoyant un adieu doux et moqueur au pauvre Pain-bis, disparut au détour du chemin.

Pain-bis frottait voluptueusement son omoplate engourdie.

— Ah! meunière! meunière! murmurait-il.

Il grimpa comme un chat au sommet de la crête, et suivit des yeux son rêve qui fuyait, bondissant sur la croupe grise de l'âne.



Bientevienne sur son âne.

A quelques jours de là, Bientevienne, en passant pour s'en aller cueillir des pommes au verger, rencontra Grain-d'orge, qui flânait le long de la rivière. La conversation s'engagea, malgré maintes tentatives de la meunière pour échapper aux poursuites de l'honnête Rosalie. Il fallut donc écouter ses galants propos. D'ailleurs, quelle fillette ne prête volontiers l'oreille aux diseurs de compliments? Grain-d'orge ne les épargna pas. Il fit l'officieux, on agréa ses services. Il monta sur l'arbre pour cueillir les pommes, et ne voulut pas souffrir que Bientevienne meurtrît son joli bras à porter le lourd panier.

Le soleil se couchait derrière le verger, quelques rouges rayons filtraient encore sous les pommiers difformes; mais l'ombre des grandes haies se reflétait déjà sur l'herbe comme une muraille sombre. La lune pâlie souriait doucement entre les peupliers des bords de la rivière. Les derniers mugissements des vaches mouraient au loin. Or, Grain-d'orge, qui marchait tout près de Bientevienne, se sentit merveilleusement enhardi par le silence, l'ombre et la solitude. Il poussa du coude la fillette et lui dit :

— Meunière, j'ai une idée.

— Hein? répondit Bientevienne qui rêvait.

— Une idée, oui, répéta Grain-d'orge, en grattant sa chevelure pâle et raide comme la fourrure d'un animal homérique.

— Vraiment! parlez, Grain-d'orge.

— Vous connaissez mon métier, meunière; un métier honorable, tranquille et pas sale, le *sabotisme* enfin (Grain-do'rge crut pouvoir risquer avec avantage ce monstrueux barbarisme). Je suis connu aux alentours pour un bon à la besogne; et quant à la façon...

Ici Rosalie pérora; il se montra pédant à l'endroit du sabot.

— Voilà un état! j'espère, acheva-t-il. Donc, j'ai dans l'idée, meunière...

Grain-d'orge s'arrêta en jetant sur Bientevienne un étrange regard. Il saisit une mèche hirsute de sa blême toison, la tordit et s'arracha une vingtaine de soies.

— Achevez, Grain-d'orge, dit malignement Bientevienne.

— J'ai dans l'idée, meunière..., répéta deux ou trois fois Grain-d'orge, j'ai dans l'idée que nous ferions un beau petit ménage!

Grain-d'orge n'avait pas fini, qu'un éclat de rire vibrant lui pétillait aux oreilles. Bientevienne, les deux poings sur la hanche, se tordait dans une convulsive hilarité. Grain-d'orge la regardait, les doigts écartés, les yeux horriblement ouverts.

La meunière cessa de rire tout à coup. Elle ramassa son panier de pommes, tombé aux pieds de Grain-d'orge, cambra sa taille lutine, et dit d'une voix ferme et sévère au malheureux Coplo :

— Grain-d'orge, retenez bien ceci : *Jamais je n'épouserai un cordonnier en bois!*

Elle pirouetta sur le talon, glissa sur la pointe de l'herbe blanchie par la lune, et disparut comme un farfadet dans les saulaies de la rivière.

Grain-d'orge demeura seul, immobile, muet. Tout à coup il se laissa choir au pied d'un arbre, enfonça ses deux poings dans ses yeux, et poussa un sanglot pareil au premier beuglement d'un jeune taureau.

Il pleura durant toute la nuit au bord de la rivière; les yeux fixés sur l'eau bleue, il contait ainsi ses infortunes aux arbres et aux flots :

Je suis plus malheureux que tous les animaux!
Que le poisson pris dans la nasse,
Que le porc sous le couteau de l'égorgeur,
Que le mouton frais tondu en hiver,
Que le lièvre blessé par le chasseur,
Que le perdreau croqué par le renard,
Que le bœuf au désespoir sous les mouches, le soleil et l'aiguillon,
Que le chien enragé qui crève de soif...
Car j'ai perdu Bientevienne, la meunière,
Ma seule joie, mes seules amours! Heu! hélas!

Le pauvre garçon recommença plusieurs fois ses litanies, dont je n'ai donné qu'un bref échantillon, et la rouge aurore dansait déjà sous les pommiers du verger quand il regagna son logis.

Quoique la meunière eût repoussé formellement les prétentions de Grain-d'orge, Pain-bis n'en était guère plus avancé. Comment supposer en effet que le père de la meunière consentirait jamais à donner sa fille à un pareil va-nu-pieds? Aussi Pain-bis, doué d'un certain bon sens, ne se hasarda point à faire sa demande. D'ailleurs, en véritable amoureux, il aimait sans espoir, sans même entrevoir un instant la possibilité du succès.

Sur ces entrefaites, un grave événement vint trancher la question. Grain-d'orge et Pain-bis atteignirent leur vingt-

unième année ; il fallut tirer à la conscription. Le père Fagard et le père Coplo n'avaient point songé à cela; et, comme ils n'étaient point assez riches pour faire remplacer leurs enfants, ils donnèrent chacun vingt sous à leurs ménagères, qui allumèrent incontinent une belle chandelle à la Vierge.

La fatalité fut plus forte que les prières : Grain-d'orge tira le numéro *un*, et Pain-bis, après avoir bien fouillé dans le fin fond du sac, amena le numéro *deux*. En apprenant ce triste résultat, Fagard et Coplo frappèrent du poing sur la huche, et avalèrent, sans reprendre haleine, un large coup de cidre. Quant aux ménagères, après avoir passé sur leurs yeux le coin de leur tablier, elles s'écrièrent philosophiquement :

— Pardienne ! ils n'en mourront pas, les petits ! le régiment les dégottera.

Peu de temps après, il fallut rejoindre les drapeaux. Les adieux furent bruyants. Enfin les conscrits se rassemblèrent en chantant sur la place, et quittèrent Brichambault par une pluie battante.

Grain-d'orge, vêtu d'une blouse neuve, chaussé de ses plus grands sabots, marchait en tête de la bande. Ses yeux rouges ressemblaient à ceux d'un lapin blanc, mais il hurlait plus fort que tous les autres. Puisant dans l'excès de son malheur une sorte d'orgueil et de résolution, il avait arboré sur son chapeau un gigantesque numéro 1, et traînait glorieusement trente aunes de ruban tricolore.

Pain-bis marchait le dernier ; comme il ne possédait pas de chapeau, il avait seulement, à l'aide d'une épingle, attaché son numéro 2 à sa vieille casquette.

Les conscrits quittèrent le village en chantant des refrains belliqueux, et se dirigèrent vers la cité voisine. A cinq minutes du village, Pain-bis quitta sournoisement ses compagnons et gagna un chemin creux qui serpentait à sa droite. C'était ce même chemin où, peu de temps auparavant, il avait fait un si bon déjeuner en compagnie de Bientevienne. Il voulait, avant de quitter Brichambault, revoir une fois encore ce lieu qui lui rappelait de si doux souvenirs.

Il n'eut pas de peine à retrouver l'angle du chemin et cette place bénie... Tout à coup, ô surprise !... ô miracle !... Bientevienne était là, assise au même endroit, à l'abri d'un buisson de mûres sauvages. L'âne broutait, l'oreille basse, de l'autre côté du chemin. Pain-bis fut sur le point de jeter un cri de joie ; il se contint et avança doucement.

La meunière semblait avoir perdu sa gaieté habituelle ; ses grands yeux bleus rêvaient. Elle ne songeait point à la pluie, qui collait à sa joue, légèrement pâlie, ses beaux cheveux châtains. De gros soupirs enflaient parfois son corsage et s'échappaient longuement entre ses lèvres fraîches.

Les pas de Pain-bis sonnèrent sur les cailloux du chemin. Bientevienne se leva vivement et dit avec un accent de joie mêlée de tristesse :

— Je t'attendais, je savais bien que tu serais venu.

— Que tu es bonne, Bientevienne ! murmura Pain-bis.

— Te voilà parti pour huit ans, balbutia-t-elle avec effort...

— Pour huit ans... c'est vrai... articula le pauvre Alain d'une voix étranglée.

Il baissa la tête et ajouta :

— C'est bien long... Tu seras mariée quand je reviendrai...

— Moi ! dit Bientevienne, je veux pas me marier, Pain-bis ; c'est mes idées.

— Tant mieux ! murmura Pain-bis.

La pluie redoublait, et le chant des conscrits commençait à se perdre dans le lointain.

— Allons, Bientevienne, dit Pain-bis, il faut partir... C'est égal, je suis content de t'avoir vue, ça me refait le cœur.

— Adieu ! mon pauvre Pain-bis, répondit la meunière d'une voix tremblante ; là-bas, au régiment, si tu récris au pays, pense... pense aux amis...

— Tu sais bien, meunière, que je n'ai jamais pu apprendre.

— Pour les choses d'amitié on sait toujours écrire, dit-elle tendrement.

Pain-bis serrait les dents afin de dompter son chagrin.

— Adieu ! Bientevienne, articula-t-il.

— Adieu ! Pain-bis, répliqua-t-elle en versant une larme.

Pain-bis voulut lui presser la main, mais elle lui tendit cordialement sa joue. Il serra la meunière contre sa poitrine, puis, s'arrachant soudain à cette étreinte, il se retourna ému, se moucha avec sa manche, et grimpa la crête sans regarder en arrière. Il ne vit point Bientevienne qui sanglotait, la tête appuyée sur le dos de son âne.

Une fois loin de la meunière, Pain-bis chercha des yeux ses compagnons ; il aperçut au loin, tout au bout des plaines, le chapeau pavoisé de Grain-d'orge. Alors il laissa tomber son menton poilu sur sa poitrine, enfonça ses mains jusqu'au coude sous sa blouse, et rejoignit à grands pas la troupe des conscrits qui vociférait dans la pluie.



Le défilé des conscrits.

CHAPITRE DEUXIÈME.

AU RÉGIMENT.

Dix-huit mois s'écoulèrent sans que Grain-d'orge et Pain-bis entendissent parler l'un de l'autre. On avait envoyé les deux recrues dans des cadres différents. Ils firent leurs premières armes en Afrique, l'un sous les ordres du général Lamoricière, l'autre dans le corps d'armée du général Bugeaud.

Pain-bis ne fit point un excellent soldat; il tua un grand nombre de Bédouins, mais ne put jamais s'astreindre aux minuties de la discipline. Grain-d'orge, au contraire, acquit en peu de temps la réputation d'un bon chef de file; il se fit estimer de ses supérieurs, conquit l'amitié de ses égaux, et se distingua tellement, qu'il fut nommé d'emblée au grade de caporal.

Sur ces entrefaites, le gouverneur de l'Algérie ayant pointé durant plusieurs heures des épingles sur une carte, jugea prudent d'entamer avec le ministre de la guerre une partie d'échecs par correspondance. Suivant l'exemple mémorable de Bridoye, qui jugeait les procès par les dés, ces messieurs se jouèrent un certain nombre de régiments. Cette partie d'échecs amena de grands changements dans l'armée. Il en résulta pour les héros de cette histoire, que leurs deux régiments furent envoyés en France et fondus en un seul. Voilà comment les grandes causes amènent de petits effets.

Le jour de la fusion (ce fut à Toulon qu'elle eut lieu), Grain-d'orge et Pain-bis entrèrent en même temps, par deux portes opposées, dans la cour de la caserne. Ils se virent et se reconnurent dans un moment bien critique; c'était au moment où l'officier venait de crier de sa plus belle voix :

— Portez... arrrmes!

Pain-bis faillit laisser tomber son fusil; mais Grain-d'orge, plus ferré sur la discipline, tint bon au port-d'arme. Il laissa seulement échapper un ho! inarticulé, et tordit la bouche en fronçant la moustache comme un chat qui se brûle.

Enfin l'officier prononça le mot vivement attendu :

— Rompez les rangs!

Grain-d'orge et Pain-bis s'élancèrent l'un vers l'autre. En se revoyant, après une si longue séparation, les larmes leur vinrent aux yeux, et ils ne purent résister à l'envie cordiale de se donner une volée de coups de poing.

La reconnaissance fut vive mais courte. A la grande surprise du régiment, qui avait fait cercle autour des deux amis, ils s'embrassèrent en pleurant, se prirent par le bras, et s'en allèrent au cabaret voisin. Tout en chopinant ils causèrent du pays, de leur enfance et de leurs aventures en Afrique. Les épanchements se prolongèrent tellement, que le caporal Grain-d'orge manqua à l'appel et rentra à la caserne au milieu de la nuit dans un état pitoyable.

Cette escapade lui valut les seuls huit jours de salle de police qu'il eût mérités depuis le commencement de sa carrière militaire. Pain-bis, en sa qualité de simple soldat, en fut quitte pour quatre jours.

Il est à remarquer que, dans la conversation qu'ils eurent ensemble au cabaret, les deux amis ne parlèrent pas de Bienteviennne; un instinct secret les avertissait des dangers d'un sujet aussi délicat.

Peu de jours après cette rencontre inespérée, le régiment fut envoyé en garnison dans une ville des frontières du Nord. Il s'agissait donc de traverser à pied toute la France. Ce fut une fête pour les deux amis. Malgré les lauriers qui ombrageaient leurs fronts, ils étaient toujours un peu paysans dans l'âme; le grand air, la rase campagne, leur convenaient mieux que la parade et la faction.

Or, la discipline, vous le savez, est toujours moins rigide en voyage. Chacun marche à son gré; ce n'est qu'en passant dans les villes que le régiment se remet en ordre. Grain-d'orge et Pain-bis cheminaient donc bras-dessus bras-dessous, comme au bon temps; et, pour charmer les loisirs des longues étapes, ils renouvelaient les gageures excentriques de leur adolescence.

Donc un jour, traversant une rivière, Grain-d'orge s'arrêta au milieu du pont et fut pris d'une merveilleuse idée.

— Je parie, dit-il à Pain-bis, que tu n'aurais pas le courage de me jeter dans la rivière.

— Je parie que si, répondit Pain-bis.

Aussi prompt à l'action qu'à la parole, Pain-bis saisit Grain-d'orge par le milieu du corps, le colla contre la balustrade et l'enleva par les jambes, de façon qu'avant d'avoir eu seulement le temps de dire un, il tomba dans l'eau la tête la première.

Quoiqu'il eût passé son enfance non loin d'un moulin à eau, Grain-d'orge nageait, ainsi qu'on le dit vulgairement, à peu près comme un chien de plomb. Il disparut d'abord, puis revint au-dessus de la rivière, poussant des cris inarticulés et faisant des grimaces désespérées. Pain-bis, accoudé sur le garde-fou, regardait tranquillement noyer son ami. Grain-d'orge barbotait toujours, bientôt on ne le vit plus; une fois encore son visage épouvantable et déjà vert flotta une seconde à fleur d'eau et s'enfonça.

— Est-il bête! murmura Pain-bis.

Pain-bis, j'ai oublié de le dire, nageait comme un poisson. Plus d'une fois, dans ses expéditions pour la contrebande, il avait dû son salut à ce talent. Voyant donc que Grain-d'orge n'entendait rien à cet exercice et se noyait en conscience, il se jeta à la rivière, le saisit par une mèche de sa pâle chevelure, et le ramena sur le bord.

Grain-d'orge, gonflé comme une outre, se prit incontinent à rendre par le nez et les autres issues une grande quantité d'eau. Pain-bis voulait le pendre par les pieds afin de lui faciliter cette opération, mais quelques curieux objectèrent que cela n'était pas nécessaire. En effet, Grain-d'orge se mit à souffler comme un marsouin et reprit ses sens. Aussitôt il chercha Pain-bis des yeux, et l'ayant trouvé, il se jeta sur lui comme un furieux, l'accablant de coups de pied et de coups de poing.

Cet exercice remit le sang de Grain-d'orge en circulation. Quand il eut bien tapé Pain-bis, qui n'y voyait que du feu, ne se croyant point encore assez vengé de cette plaisanterie un peu forte, il fit un coup d'Etat.

— Je suis ton caporal, dit-il majestueusement; je te condamne à quatre jours de salle de police!

— Rosalie, vous abusez de votre position, répliqua Pain-bis en croisant stoïquement les bras.

— Rosalie! quel est ce nom? murmurèrent quelques soldats témoins de cette scène.

— Rosalie est le nom du caporal que voici! dit Pain-bis.

Un tonnerre d'éclats de rire fondit sur Grain-d'orge, dont la moustache se hérissa d'horreur; il roula autour de lui des regards si furieux que les rieurs jugèrent prudent de s'écarter.

Peu de jours après, Pain-bis, qui avait encore sur le cœur les coups de poing de Grain-d'orge, voulut mettre son ami à une forte épreuve. Il résolut de lui proposer une gageure telle qu'il fût contraint de la refuser et de se déclarer vaincu. On passait précisément au bord d'un bois; le lieu était propice aux projets de Pain-bis : il s'approcha donc de Grain-d'orge et lui dit :

— Je parie que tu n'aurais pas le cœur de me tirer un coup de fusil à cinquante pas ?

— Je parie que si, riposta Grain-d'orge.

Ils pénétrèrent aussitôt dans le bois, sous je ne sais quel prétexte, et Pain-bis s'étant adossé contre un gros arbre, Grain-d'orge mesura cinquante pas. Il déchira ensuite une cartouche avec la précision d'un soldat à l'exercice, chargea son fusil en trois temps et mit en joue.

— Y es-tu? dit-il à Pain-bis.

— Oui, gredin ! répondit Pain-bis, assez mal à l'aise d'ailleurs, mais trop têtu pour reculer.

Grain-d'orge visa sans pâlir et tira. Pain-bis fit un bond, porta la main à son oreille gauche, qui saignait abondamment, et s'élança vers Grain-d'orge en criant :

— Ah ! c'est comme ça !

— De quoi te plains-tu ? répondit Grain-d'orge ; c'est pas de ma faute si je t'ai manqué.

Pain-bis n'en voulut pas savoir davantage, et, s'étant rué sur le pauvre Grain-d'orge, il lui fit tomber sur la tête et les épaules une grêle de coups ; et comme il s'était servi de son sabre, le fourreau en fut brisé.

— J'en ai assez ! cria Grain-d'orge.

— Oui-dà ! dit Pain-bis en redoublant.

— Je te fais grâce de tes quatre jours de salle de police.

— Alors, que la paix soit faite, répondit Pain-bis.

Et il lança sur le nez de Rosalie un si vigoureux coup de poing, que les cartilages de cet organe dévièrent à tout jamais de la ligne droite ; le sang coula ; ce fut le signal de la paix. Les deux amis s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent tendrement.

Tous deux en furent quittes au prix d'une bagatelle. Grain-d'orge eut durant toute sa vie le nez légèrement de travers, ce qui nuisit peu d'ailleurs à ses avantages physiques ; et Pain-bis porta constamment une oreille déchirée, comme celle d'un vieux matou.

C'est ainsi, lecteur ami, que Grain-d'orge et Pain-bis charmèrent les ennuis des étapes, et arrivèrent, frais et dispos, dans la ville des frontières du Nord, où le régiment devait prendre ses quartiers d'hiver.

Quand le régiment fut caserné, Grain-d'orge et Pain-bis commencèrent de mener une existence plus tranquille. Le caporal se dit intérieurement :

— Si je continue de me taper avec Pain-bis, mon ami, je vais nuire à ma considération.

Cependant, comment renoncer à de si douces habitudes? On prit un terme moyen. Les deux amis convinrent qu'ils ne se battraient plus qu'une fois par semaine, et *extra muros*. Ils choisirent le dimanche pour leurs combats hebdomadaires.

Pour en finir avec ces batailles dignes d'un meilleur chantre, je dois dire que Grain-d'orge, affectant chaque fois de frapper plus fort que Pain-bis, celui-ci lui en demanda l'explication.

— Je suis caporal, répliqua Rosalie, donc je dois taper plus fort... pour l'honneur du grade.

Sur ces entrefaites, Grain-d'orge ayant été fait sergent, se crut obligé de doubler la dose de ses gourmades. Pain-bis se révolta.

— Donc, dit-il, si tu devenais général, tu m'aplatirais ? Souvenez-vous, sergent Rosalie, que, devant le coup de poing, tous les militaires sont égaux.

Il joignit à cet axiome quelques arguments *ad hominem*, et Grain-d'orge se le tint pour dit.

Quoique les deux amis ne se parlassent jamais de Bienteviennc, ils ne laissaient pas que d'y penser tous deux à la sourdine. Or, Grain-d'orge, qui joignait à l'amour la soif des grades et des honneurs militaires, résolut d'aller à l'école du régiment afin de perfectionner son éducation, ébauchée naguère par le magister de Brichambault. Il apprit donc à lire, puis à écrire, puis à compter. En quinze jours il sut faire des bâtons assez bien tournés. Dès lors on ne le rencontra jamais sans son cahier d'écriture sous le bras.

Pain-bis enrageait. Il voyait bien où Grain-d'orge en voulait venir.

— Le traître veut écrire à la payse ! pensait-il.

Il se vengea. Le nom de Rosalie fut remis en jeu, et cette fois il circula promptement. Grain-d'orge devint le point de mire des loustics du régiment. On l'accabla de plaisanteries. On ne le nommait plus que *la sage Rosalie, la vertueuse Rosalie, la savante Rosalie.*

Grain-d'orge devint soucieux, il chagrina durant six jours sa moustache couleur de paille, et le septième, le dimanche matin, avant la boxe hebdomadaire, il dit d'un ton farouche à son ami :

— Pain-bis, tu entraves ma carrière militaire !

— Ouais ! dit Pain-bis.

Ce jour-là le combat fut sérieux, les paris recommencèrent, et Grain-d'orge faillit y perdre un des deux yeux bleu pâle qui faisaient le plus bel ornement de son visage.

Cependant les progrès en écriture augmentaient de mois en mois ; Pain-bis découvrit avec une fureur concentrée que Grain-d'orge essayait solitairement des brouillons de lettre. Certes, il adorait Bienteviennc ; il aurait voulu, pour dix ans de sa vie, pouvoir lui écrire les choses tendres qui lui passaient par le cœur; mais il avait pour la science l'horreur que le chien atteint d'hydrophobie éprouve pour l'eau. Il était au-dessus de toute puissance humaine de vaincre cette sainte répugnance. Mais quel ne fut pas son désespoir en voyant un jour Grain-d'orge couler triomphalement un pli orné de six pains à cacheter dans la boîte aux lettres! Il fut sur le point de démolir la boîte afin de lire l'adresse; une réflexion l'arrêta.

— Je ne sais pas lire, pensa-t-il.

Pain-bis n'était pas de ces gens peu délicats qui vont dicter leurs plus intimes pensées à quelque écrivain salarié ; il avait trop de noblesse pour confier la transmission de ses tendres sentiments à un camarade plus instruit; il se trouva donc dans un cruel embarras. Grain-d'orge venait d'écrire à Bienteviennc, il n'en pouvait douter. Le laisserait-il réveiller seul les souvenirs de la meunière? Non ! La nécessité rend ingénieux.

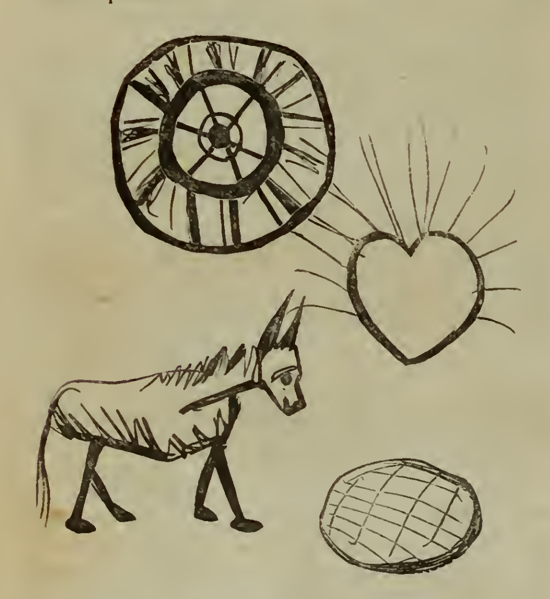
Il acheta donc une belle feuille de papier, une plume et de l'encre, et se mit à l'ouvrage. Après bien des efforts, il parvint à tracer en vedette une meule de moulin ; en-dessous il dessina, tant bien que mal, un âne suivi d'un cœur enflammé. Au bas il mit la figure d'un gros pain de ferme. Puis il plia, cacheta six fois, fit mettre l'adresse par un camarade de chambrée, et jeta ce chef-d'œuvre dans la boîte.

Maintenant, ami lecteur, comme la lettre de Pain-bis pourrait te sembler tant soit peu hiéroglyphique, je vais t'en donner une courte explication. La meule placée en vedette voulait probablement dire : *Meunière ;* l'âne qui venait ensuite exprimait plus de chose encore, il signifiait : *te souviens-tu de ce fameux déjeuner que nous fîmes, toi, l'âne et moi, sur le bord d'un fossé?... te souviens-tu,* etc., etc. ? Le cœur enflammé exprimait tout ce qu'on peut imaginer de plus tendre en fait de sentiments amoureux. Quant au pain de ferme posté au bas de la feuille, il servait de signature au pauvre Pain-bis.

Peu de jours après, le facteur rural remit donc à Bienteviennc deux missives ingénieusement cachetées. — Le

cœur de la meunière battit bien fort et elle trembla en décachetant au hasard la première des deux lettres. C'était celle du sergent Grain-d'orge. La fillette n'eut pas plutôt lu la signature du malheureux Rosalie qu'elle trépigna de dépit et jeta au vent l'épître amoureuse. Elle méritait pourtant un meilleur sort. Mais console-toi, cher lecteur, un hasard providentiel nous a fait recueillir cette feuille précieuse, et nous la publierons quelque jour comme un curieux échantillon d'orthographe, de style et de calligraphie militaires.

En ouvrant la seconde lettre, Bientevienne fut amplement dédommagée. Elle contempla, en versant des larmes de joie, les hiéroglyphes de Pain-bis, et n'eut pas besoin d'interprète pour les comprendre. Cet âne et ce cœur enflammé lui en disaient bien plus que toutes les belles phrases qu'on apprend à l'école, que tous les compliments de l'ambitieux Grain-d'orge. Elle contenait mille choses en peu de place: l'âne c'était le passé, le cœur enflammé c'était le présent et l'avenir!



Fac-simile de la lettre de Pain-bis.

Le mot de Bientevienne se trouvait réalisé. « Pour les choses d'amitié on sait toujours écrire. » La meunière colla la lettre de Pain-bis contre le mur, dans une chambre du moulin. Le vulgaire n'y voyait qu'une grossière image, tandis que son cœur et ses yeux pénétraient seuls le sens passionné de l'âne et du cœur ardent.

C'est ainsi que l'ignorant, en passant devant l'obélisque, ne voit dans les dessins naïfs gravés sur le monolithe que les grossiers essais artistiques d'un peuple barbare, tandis que le savant y découvre les profonds symboles des religions de la vieille Egypte.

Ce fut environ six mois après l'envoi de ces lettres que les destinées de Grain-d'orge et de Pain-bis, longtemps réunies comme deux fleuves dans un même lit, se bifurquèrent une seconde fois et les entraînèrent vers des pentes opposées. Voici à quel propos.

On n'a pas oublié que les loustics du régiment avaient choisi Grain-d'orge pour le plastron de leurs plaisanteries. Ce nom de Rosalie, dévoilé par Pain-bis, valait à l'infortuné sergent une telle avalanche de plaisanteries quotidiennes qu'il en perdit l'appétit. Son visage, naïf et ouvert, s'assombrit; il négligea sa moustache et cessa d'aller à l'école. Un dimanche matin, au lieu de se disposer au combat ordinaire, arrivé sur le terrain, il saisit la main de Pain-bis, la lui serra de façon à lui briser les os, et articula ces mots d'une voix étranglée :

— Pain-bis, tu as entravé ma carrière militaire, je ne te dis que ça!

Il accompagna ces paroles d'un regard étrange, tordit la bouche, fronça le nez et finit par laisser échapper une larme, qu'il se hâta de dérober aux yeux railleurs de Pain-bis.

Le lendemain il fit une demande pour passer dans la gendarmerie départementale. Grain-d'orge, nous l'avons dit, savait lire et écrire, il était bon sujet et ferré sur la discipline; il fut reçu gendarme à l'unanimité.

Il partit sans faire ses adieux à Pain-bis. Son âme était profondément ulcérée.

A quelque temps de là, M. le ministre de la guerre ayant entamé une nouvelle partie d'échecs avec son chef du personnel, il survint de nouveaux changements dans les cadres de l'armée. Il en résulta une levée d'hommes assez considérable. Les conscrits des classes 184... et 184... furent appelés sous les drapeaux, tandis que les soldats des classes 183... et 183... furent renvoyés dans leurs foyers en congé illimité.

Pain-bis fut du nombre de ces derniers.

En recevant sa feuille de route, Pain-bis poussa un cri sauvage. Il planta son bâton dans un pain de munition, le jeta sur son épaule, mit ses souliers dans son sac, et partit, pieds nus, agile comme un loup, à travers bois et champs, pour son cher village de Brichambault.

HIPPOLYTE CASTILLE.

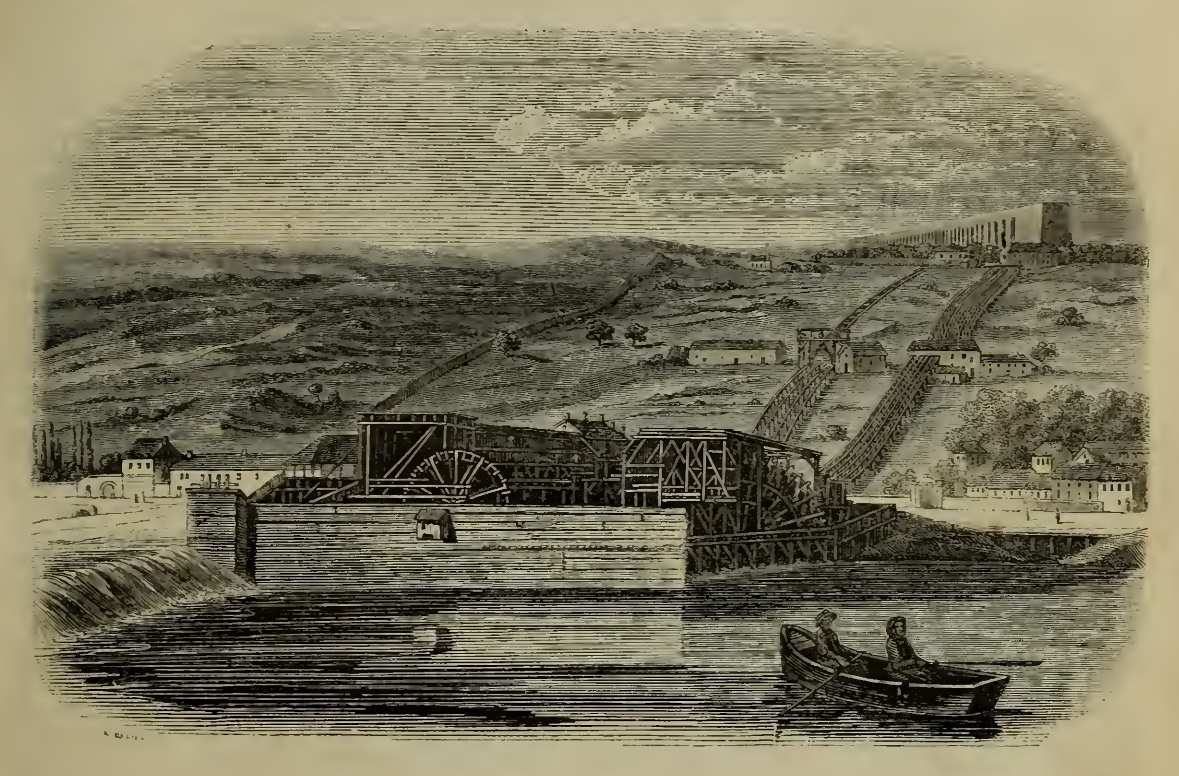
(La fin au prochain numéro.)



Pain-bis en marche vers Brichambault.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS (1).

A QUOI L'ON PEUT PENSER EN VISITANT LA MACHINE DE MARLY.



Vue de l'ancienne machine de Marly.

Si l'on fait abstraction des intérêts politiques, de tous ces petits besoins de liberté qui sollicitent parfois les hommes, pour ne songer qu'aux grands intérêts de l'art, qu'à la politique du beau, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que le gouvernement absolu est, de tous, le plus utile aux incubations du génie artistique. C'est, en effet, le plus impérieux, le plus hardi et le plus libre dans ses caprices. Vivant de flatterie et d'hommages, où pourrait-il trouver d'aussi adroits et d'aussi persistants adulateurs que les poëtes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, dont la plume, le pinceau, la lyre et le ciseau consacrent et divinisent? C'est pourquoi il ne se fait pas faute de les rançonner, de les pousser à des prouesses, de s'en adjuger les inspirations. Quels rois absolus, mais quels artistes que François Ier et Louis XIV! Ce dernier se complaisait dans l'image du soleil dont il faisait son emblème, et je ne sais s'il avait tort. Entendue à sa façon, la monarchie absolue était véritablement un soleil, brûlant bien un peu par-ci, par-là, les sillons, mais faisant éclore et vivifiant les germes. La royauté constitutionnelle a succédé à celle-là, comme la lune succède au soleil. Quant aux républiques, elles n'entendent rien aux arts; et cela se comprend. Les arts sont le luxe intellectuel des matérialistes; ils ont besoin pour fleurir d'être exploités par l'égoïsme d'un tout-puissant. Or, une république, c'est le gouvernement d'une idée; et les idées (je n'ose dire que ce soit un inconvénient) n'ont que faire de palais, de statues, de tableaux, de décorations et d'hommages.

C'est pour nous un beau spectacle que de voir Louis XIV, jeune, beau, aimant, ayant en lui tous les prestiges de la nature et de la puissance, s'avancer, avec une majesté souriante, à la réalisation de ses fantaisies olympiennes. Je ne me dissimule pas que cet échafaudage pompeux était un pilotis au-dessus des larmes et des sueurs; je sais bien que toutes ces richesses avaient un lourd contre-poids dans la misère du peuple; je sais bien que la construction du palais de Versailles a pu coûter la vie à une armée; mais pourquoi reprocherait-on plus amèrement les sacrifices faits à l'art et à la science que ceux exigés par l'ambition? Hécatombe pour hécatombe, je préfère celles qu'on immole au génie à ces stupides massacres pour des raisons d'État. Est-il moins honorable de mourir pour un chef-d'œuvre que pour venger la vanité humiliée d'un ministre, ou réparer les inepties d'un ambassadeur imprudent?

Nous ne passerons pas en revue aujourd'hui tous les joujoux titaniques dont s'est amusé le caprice de Louis XIV; nous ne parcourrons pas ce poëme épique taillé dans la pierre (la seule épopée véritable dont la France puisse être fière), et nous irons bucoliquement, à travers les riants coteaux et les bois, parler à la naïade dont la conque puis-

(1) Voir le numéro d'août dernier.

sante souffle l'eau dans les fontaines de Versailles, et la soufflait autrefois aux nez de pierre des chevaux ailés de Marly ; ce qui veut dire, sans plus d'hyperbole, que nous allons visiter la machine hydraulique dont l'aqueduc, avec ses arches énormes, se mêle si pittoresquement au paysage de Bougival, et rappelle, en égayant la verdure, un de ces fonds de campagne d'Italie, un de ces horizons qui avoisinent Tivoli.

Si nous étions encore à cette époque éminemment artistique où l'art remplaçait sur le crâne les ornements naturels, où des chevelures factices entretenaient dans une douce chaleur l'inspiration des poètes, où l'illusion, dont on usait fréquemment, portait à croire à cette mythologie d'opéra qui trônait partout, ce serait ici le cas d'entonner une ode ou une épître à la façon du passage du Rhin. Sous quelles périphrases on pourrait dissimuler les rouages de la machine ! comme on l'habillerait de roseaux et couronnerait d'algues ! comme on ferait nager et sautiller de petits tritons et de petits dauphins dans la mousse argentée que brasse en cet endroit la rivière ! Malheureusement, ou heureusement peut-être, l'abus de l'hydraulique a engendré le scepticisme à l'endroit des naïades ; et la vapeur, appliquée à la machine de Marly, se meut si brutalement, qu'il nous semble que la pauvre nymphe a dû souffrir d'horribles dislocations. On aurait donc peu de chances de l'éveiller en l'invoquant. Nous ne voulons pas non plus donner une description technique, et nous avons pour cela une des excellentes raisons qui faisaient dispenser certains échevins de donner les autres. Nous sommes d'une parfaite ignorance en hydraustatique ; nous dirons tout simplement ce que nous savons, nous ferons la légende de la machine, nous la visiterons dans ce récit, comme nous l'avons visitée dans la réalité, par fantaisie, sans préoccupation industrielle, sans arrière-pensée de pédantisme, en restant au point de vue... du point de vue.

Bien souvent je me suis demandé ce qui serait advenu si Louis XIV eût eu à sa disposition la vapeur, les chemins de fer et le gaz. Je ne doute pas qu'on n'eût merveilleusement utilisé ces inventions, et que les féeries hydrauliques, entrevues par intervalles, n'eussent pu se perpétuer et durer la nuit. Imaginez le parc de Versailles illuminé de cette façon royale dont on faisait alors toute chose ; supposez la lumière employée avec la même largeur que le feu ; quel rêve ! Malheureusement, on n'avait que l'eau à sa disposition ; aussi ne se fit-on pas faute d'en user et d'en tirer tout le parti possible.

En 1676, Mansard, sur les dessins duquel on bâtissait Marly, manifesta à Louis XIV le besoin d'une machine quelconque pour faire monter l'eau dans les jardins de ce château. C'était simple à concevoir, difficile à exécuter. Louis XIV ne s'émut pas plus qu'il ne le fallait ; il avertit tout simplement les savants de l'Europe qu'ils eussent à le pourvoir et à ne pas le faire attendre longtemps. Aussitôt on vit affluer les projets : les têtes les plus lourdes de calculs se penchèrent opiniâtrément pour trouver une solution glorieuse. Le baron de Ville, originaire de Liége, déjà connu en France par plusieurs ouvrages hydrauliques, s'offrit pour entreprendre la machine en question. Son projet accueilli, il se mit à l'œuvre, puissamment aidé par un sien compatriote, mécanicien fort habile, nommé Rennequin Swalem. Quelques-uns prétendent même que Rennequin fut l'inventeur, et que le baron de Ville ne fut qu'un de ces collaborateurs dangereux qui prêtent leur nom, mais prennent la gloire ; un de ces usurpateurs pour lesquels ont été faits ces vers : *Sic vos non vobis...* Cependant rien ne justifie cette prétention des *rennequinistes*. Tout porte à croire, au contraire, que le baron de Ville fut un inventeur sérieux. On argue bien d'une certaine épitaphe dans laquelle il est dit que Rennequin inventa ; mais, d'autre part, on raconte que le baron de Ville était venu en France pour construire une machine propre à monter de l'eau au château et dans les jardins de Saint-Germain, qu'occupait alors la reine Anne d'Angleterre ; que la machine fut exécutée, et plus tard proposée, copiée et reconstruite à Marly. Cette récidive serait un argument d'importance. Rennequin dirigea les travaux et les ouvriers, et, la machine achevée, le baron de Ville en fut nommé gouverneur avec des appointements proportionnés. Il habita le pavillon de Luciennes (ou Louveciennes) ; quant à Rennequin, il resta toujours conducteur avec 1,800 francs d'appointements. Il est mort, à la machine, en 1708, âgé de soixante-quatre ans, sans avoir protesté jamais contre la prétendue usurpation du baron de Ville. Au reste, voici ce qu'on lit sur une carte représentant l'ancienne machine de Marly, dessinée en 1688 :

Cette machine sert à embellir les maisons royales de Versailles, de Trianon et de Marly, et peut servir à Saint-Germain-en-Laye. Elle a été construite par ordre du Roi, sur les projets et par la direction de M. le baron de Ville.

On commença les travaux en juin 1681, et l'eau monta en 1685. Ce fut un beau jour que celui-là, mais rudement acheté par des efforts, des recherches, des tâtonnements sans nombre. Quant à la dépense, personne ne s'en étonna. Elle fut de six à sept millions d'alors, ce qui en ferait bien quatorze d'aujourd'hui ; encore dit-on qu'on n'écrivit pas tout. L'entretien de la naïade s'élevait à *soixante-onze mille seize livres*, mais on dit de même que les journées n'y étaient pas. Rien ne parut exagéré ; d'ailleurs, qui se serait plaint ? Le peuple ? Cela ne le regardait pas. Si cet argent ne lui donnait pas de pain, il lui donnait au moins des spectacles ; c'était assez. Quant à Louis XIV, de si infimes considérations ne montaient pas jusqu'à lui. Il avait eu besoin d'eau pour les réservoirs, pour les cygnes, pour les tritons de pierre et de bronze, et il avait dit : — Allez, je vous donne la montagne, prenez la vallée, et, s'il le faut, confisquez la rivière. — On avait obéi ; le soleil frétillait dans l'eau de ses bassins : cela coûtait bien quelques millions ; bagatelle ! il faisait payer, chacun était content. Pas de Chambre pour discuter ses dépenses ; pas de journaux pour répandre des écritoires dans le cristal de ses fontaines ! Il était roi, il était dieu, il était tout !

Marly avait seul profité d'abord de la machine. Ce ne fut que vingt ans après son entière exécution, que la population augmentant considérablement dans Versailles, et que les eaux des sources tarissant dans les temps de sécheresse, on en amena des réservoirs de Marly. Nous voudrions bien donner une description positive de l'ancienne machine, et nous déclarons qu'à cet effet nous avons feuilleté des livres qui nous étaient étrangement inconnus ; mais le moyen de se reconnaître dans ces roues, ces chaînes, ces pompes, ces pistons, ces puisards ! De notre lecture, et nous pourrions dire de notre étude, voici ce qui nous est resté de plus clair. C'est que toute l'eau remuée, prise et avalée par la machine, était montée à l'aide de deux cent vingt-une pompes, espacées en trois fois, et de deux puisards, sur une plate-forme qui se trouve à 500 pieds ou 162 mètres au-dessus de la rivière. De cette tour les eaux tombaient dans une cuvette qui leur servait de jauge ; de là elles coulaient dans l'aqueduc qui a 310 toises de longueur, est soutenu sur trente-six arcades construites en pierre meulière, et dont tous les angles et toutes les

saillies sont en pierre de taille. Au bout de cet aqueduc est une tour d'environ 44 pieds de hauteur, construite comme la grande tour et les aqueducs. L'eau est reçue dans une bâche au fond de laquelle étaient des soupapes qui distribuaient l'eau à Marly et à Versailles. Voilà sommairement l'appareil digestif avec lequel le monstre buvait dans la Seine ce qu'il soufflait ensuite sur les jardins.

Si tous les hommes (ou du moins presque tous les hommes, comme le disait, en se reprenant, un prédicateur courtisan à Louis XIV), sont sujets à la mort, les ouvrages construits par les hommes sont tributaires des mêmes destinées. A force de tordre des flots dans son gosier, au bout d'un siècle, la vieille machine sentit en elle des lésions profondes, son estomac se délabra, les dents branlèrent, des fêlures visibles se firent à son crâne ; elle commença à râler et à secouer la tête. Elle était devenue asthmatique au dernier point, sans compter que, tout incurable qu'elle était, la maladie de la centenaire coûtait cher à l'Etat. On assembla donc un conseil d'ingénieurs mécaniciens. On fit briller à leurs yeux l'espoir d'une glorieuse récompense s'ils trouvaient un moyen de galvaniser le corps en décrépitude et de simplifier les dépenses de son entretien ; mais au beau milieu de la consultation qui se prolongea, on entendit frapper à la porte. C'était la Révolution française qui passait par-là et qui venait viser le certificat de civisme des savants. L'un d'eux, l'auteur d'un projet de restauration, fut arrêté comme suspect : alors tout fut abandonné, on laissa le vestige de l'absolutisme haleter dans son coin ; car il y avait alors à Paris, sur une des grandes places, une machine toujours en activité qui faisait concurrence aux autres, c'était la guillotine. Alors commença pour la pauvre invalide une série d'infortunes, d'alternatives douloureuses ; tantôt on y mettait le marteau démolisseur, tantôt les échafaudages. Elle fut vendue à l'encan, abandonnée, trahie, crucifiée. Un de ses adorateurs, désespéré, commença alors, dans un langage quelque peu irrévérencieux, l'histoire de son martyre sous ce titre : *La passion d'une très-respectable dame, âgée de cent vingt-trois ans, filleule d'un très-magnifique prince et fille d'un homme de génie, arrivée en l'an du monde* 5,804, *parmi des apôtres de la vérité*. C'était une imitation de l'Évangile, dont personne ne songeait alors à se choquer, mais qui avait cependant un caractère de frivolité sacrilége.

Cet opuscule commence ainsi : *En ce temps-là, la filleule d'un des plus grands et des plus magnifiques princes qui aient jamais existé, dit à ses admirateurs et à ses amis : Vous savez que l'adjudication se fera dans deux jours, et que la fille de Swal* (Rennequin Swalem) *sera livrée pour être démantibulée. Alors les princes de la théorie et les spéculateurs s'assemblèrent dans la salle de leurs chefs, et ils délibérèrent sur les moyens de la livrer adroitement et de la faire mourir.*

On le voit, l'imitation, nous n'osons pas dire la parodie, est constante ; elle se continue ainsi mot à mot. Nous en citerons encore deux fragments :

Le matin étant venu, les chefs des princes de la théorie et les spéculateurs tinrent conseil contre la filleule pour la faire mourir ; et l'ayant déjà vendue, ils la livrèrent au démolisseur moyennant cent quatre-vingts kyliades, qui furent réparties entre eux. Alors celui qui l'avait trahie, voyant qu'elle était condamnée, dit : J'ai bien gagné mon argent ; il s'en réjouit, il en acheta une maison de plaisance et un champ, rejetant bien loin l'idée d'aller se pendre.

Le juge qui veut sauver l'infortunée machine, ne pouvant y parvenir, se lave les mains dans du vinaigre ; et tous les spéculateurs répondent : *Que son sang retombe dans nos poches et celles de nos enfants !*

On la mutile, on met sur son front un écriteau bizarre, qui serait incompréhensible si l'on n'avait soin de lire d'abord ensemble les grandes lettres, indépendamment des petites, et les petites ensuite, indépendamment des grandes.

CEN'EcondSTQUEannPARéeCEàêt
QUENrevenOUSdueVOetdéULONchir
SDEVéecaORErlarRLAemplacMACera
HINquiEDEpourMARraLIpeun
QUENousimOUSLporteAVOànoNSus.

Le peu d'esprit qui présida à cette complainte fut perdu. La machine ressuscita avant d'avoir entièrement succombé. En 1807, les projets, les travaux recommencèrent ; mais des sommes énormes furent vainement dépensées. En 1811, M. Cécile vint prendre la direction et trancha la difficulté. Ce fut lui qui, conjointement avec M. Martin, remit une âme dans les poumons disloqués, ou plutôt refit d'autres poumons. Ce fut lui qui appliqua la vapeur, et fit construire cet édifice à fronton grec dans lequel la pauvre nymphe se noircit et se meurtrit dans les engrenages en poussant des soupirs affreux. On dirait un temple, sans le panache noir qui se balance presque toujours sur sa tête, et qui atteste l'alimentation d'un foyer plus ardent qu'un trépied ou qu'un encensoir de nos jours.

Cette machine est de la force de 64 chevaux, elle consomme de 96 à 100 hectolitres de charbon par vingt-quatre heures, et elle monte d'un seul jet 90 pouces d'eau sur le sommet de la grande tour, ce qui équivaut à 1,800,000 litres d'eau. Elle a été mise en activité en 1826. En 1818, on avait démoli et vendu tout le mécanisme de la même machine, que l'on remplaça par une autre, montant l'eau d'un seul jet : cette dernière ne devait être que provisoire pour attendre l'achèvement de la machine à vapeur ; ce provisoire dure encore. Il se compose de deux roues hydrauliques seulement, faisant mouvoir chacune un équipage de quatre pompes. Le produit maximum de cette machine est de 60 pouces ou 1,200,000 litres d'eau par vingt-quatre heures.

Telles furent l'origine et l'histoire de ce glorieux établissement auquel des destinées nouvelles sont peut-être réservées dans l'avenir, mais qui dans ce moment ne jouit plus que de l'estime obscure des hommes compétents. Il n'est plus *la filleule* aimée des rois, comme disait la complainte citée plus haut, à peine ceux-ci s'en informèrent-ils de temps en temps. Louis XVIII fut prié de la visiter un jour, mais on respecta l'obésité constitutionnelle du monarque qui n'était plus fort ingambe ; aussi prit-on le parti de faire faire un modèle en petit de la machine que l'on mit sur des roulettes et que l'on poussa le jour de la visite jusqu'au milieu de la route, où le prince du haut de sa voiture vit fonctionner le joujou hydraulique. Les courtisans louèrent alors la condescendance du prince qui aurait bien pu exiger qu'on roulât la machine jusqu'à Paris, dans son cabinet. Charles X et Louis-Philippe lui consacrèrent chacun une journée. Le roi de l'avenir, le comte de Paris, semble prédestiné à la régénérer ; il y vient parfois et trouve un plaisir extrême à se faire expliquer le travail de ces membres d'acier. Qui sait si, sous son règne, ce monument entrepris pour satisfaire la vanité d'un grand roi, ne doit pas servir à quelque œuvre philanthropique ! Des fontaines d'eau chaude ont été organisées de chaque côté du péristyle, et servent ainsi aux besoins culinaires des habitants de Bougival et de Marly. C'est une première con-

cession faite aux humanitaires. Dans le grand siècle, on se fût bien gardé de cette application positive; on eût considéré comme un sacrilége, qu'un objet destiné au luxe ne demeurât pas complétement inutile. Qu'aurait dit Louis XIV s'il avait entendu, comme nous, un savant, un ingénieur, dont les étranges préoccupations sociales ont un peu encombré les idées scientifiques, proposer hardiment, franchement, de faire servir les grandes machines à vapeur à la quasi-réalisation du vœu d'Henri IV! Voici ce que proposerait ce rêveur enthousiaste. (Nous lui laissons l'entière responsabilité de son utopie.) Par des modifications légères, et à lui connues, les chaudières à vapeur où bout une eau inutile pourraient admirablement servir à faire cuire l'humble bœuf des gens pauvres, que l'idée d'un foyer longtemps allumé chez eux, effrayerait. Dans chaque pays où le bienfait de la plus petite usine à vapeur, de la moindre locomotive serait accordé, chaque habitant viendrait apporter son souper, soigneusement ficelé et étiqueté; et la chaudière commune rendrait ensuite à chacun son bœuf élaboré côte à côte du bœuf du voisin, peut-être d'un ennemi. Qui sait même (ceci est de la gastronomie transcendentale, de la philosophie culinaire), qui sait si la pensée d'un bouillon commun, d'une nourriture apprêtée dans le même récipient, n'éteindrait pas des haines rebelles, ne ferait pas naître dans l'esprit des gens l'idée d'un rapprochement commencé par l'élément vital? Du bœuf à l'homme, il y a si peu de distance! la seule distance, peut-être, de la viande utile à celle qui ne l'est pas.

Louis XIV, à coup sûr, serait fort étonné de ces projets qui seraient appliqués le jour où le soleil, en se levant, se jouerait dans les bras du télégraphe humanitaire. Dans cet heureux temps, on se mettrait en route sans inquiétude, et en montant en chemin de fer, on pourrait jouir de la délicieuse assurance d'être précédé de son dîner et de voyager à la vapeur de son pot au feu!

Louis ULBACH.

REVUE DU MOIS.

LA CLOCHE ET LE BATTANT (1).

Par son vacarme étourdissant,
Une cloche faisait l'orgueil de son village;
On l'entendait de loin... Le curé, triomphant,
Se croyait presqu'évêque et roi du voisinage!
Quand vêpre ou matine sonnait,
Ce gros bourdon faisait merveille;
Le bon villageois qui passait,
Se redressait tout fier... en se bouchant l'oreille
Mais un matin qu'à tour de bras
Le sonneur célébrait quelque beau mariage,
Notre cloche vole en éclats;
Pour les époux triste présage!...
Hélas! l'inhabile fondeur,
Ne songeant qu'à faire tapage,
Avait mal du battant calculé la grosseur,
Et, tout joyeux de son ramage,
L'oiseau de fer brisait sa cage.

Pygmée enflant la voix pour singer le géant;
Vous que le fracas mène au succès du moment;
Jongleur, dont le babil assourdit qui l'approche;
Début phénoménal d'un merveilleux enfant;
Hélas! rien ne survit à votre éclat bruyant,
Et le battant brise la cloche.

LE PAUVRE ET LE POMMIER.

Sous le poids de ses fruits dorés par le soleil,
Un pommier inclinait sa tête;
La pomme, au coloris vermeil,
Jonchait la route; heureuse et facile conquête.
Un mendiant passe, s'arrête,
Bénit le Ciel, qui comble enfin son vœu.
Sur le fruit, tremblant, il se jette,
Et s'éloigne en disant: « Merci, merci, mon Dieu!
— Et moi, qui soutiens ta misère,
Ton cœur ingrat m'oublie en sa prière »,
Dit l'arbre. « Adore donc celui qui te nourrit!...
« Mais non... sans me bénir, tu dévores mon fruit! »
« — Quoi! dit le mendiant, tu prétends que tu m'aimes!
« Prouve-moi que d'avance, et par un sage emploi,
« Un seul de ces fruits que tu sèmes
« Fut à dessein jeté pour moi! »

Alors qu'aux malheureux notre cœur s'intéresse,
Nous rehaussons le bien dont il devient l'objet;
Car le hasard fait la largesse;
L'intention fait le bienfait.

Léon HALÉVY.

(1) Ces fables inédites de M. Léon Halévy sont destinées par lui à compléter le remarquable recueil couronné, il y a deux ans, par l'Académie française. Nos lecteurs recevront avec plaisir l'étrenne de ces charmantes compositions.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.



On se souvient qu'en annonçant la mort et en publiant le portrait de Frédéric Soulié, nous avons promis à nos lecteurs une notice sur sa vie. Nous nous empressons, à plus d'un titre, de remplir cette promesse. Non-seulement le talent et le renom de Frédéric Soulié nous en font une loi, mais encore la reconnaissance du *Musée des Familles* nous en fait un devoir. L'auteur des *Mémoires du Diable* et des *Deux Cadavres* avait quelquefois secoué le fiel mordant de sa plume pour donner au *Musée* des pages écrites avec son cœur et toutes pleines d'un intérêt touchant. Ces pages sont une preuve de plus de ce qui a déjà

été dit : Frédéric Soulié valait mieux que ses ouvrages (1).

Il y a quelques mois, nous étions dans le cabinet de notre confrère, alors plein de vie et de santé. Il prit sur son bureau des feuillets épars, et nous lut une nouvelle fort intéressante qu'il destinait au *Musée des Familles*. La scène se passait au cœur de la Vendée, et l'un des La Rochejaquelein y figurait comme héros. C'était noble et digne, et parfaitement moral... L'auteur se laissait aller avec bonheur à son excellente nature. Malheureusement pour lui et pour nous, la mort est venue lui arracher la plume avant que l'œuvre fût achevée. Une de ses dernières pensées, et peut-être son dernier projet, a du moins été pour notre journal.

Le talent de Soulié a succombé en pleine floraison, au moment où il allait produire ses véritables fruits. L'homme qui avait débuté par *Roméo et Juliette* était un poëte, et n'avait déserté la poésie que malgré lui-même, entraîné par le torrent qui précipite tous nos écrivains dans le drame et dans le feuilleton. Surpris par la mort avant d'être retourné à sa muse, c'est en la rappelant à son lit de douleur qu'il a consolé son agonie.

Soulié a lui-même expliqué l'égarement de sa plume dans la préface des *Mémoires du Diable* : « Quand vous aurez demandé au peuple une oreille attentive pour celui qui parle bien et honnêtement, vous le verrez suspendu aux récits grossiers d'un trivial écrivain, aux récits effrayants d'une gazette criminelle; vous verrez le public crier à votre muse : « Va-t'en, ou amuse-moi ; il me faut des astringents « et des moxas pour ranimer mes sensations éteintes. Je « t'écouterai une heure, le temps durant lequel je sentirai la « plume âcre et envenimée courir sur ma sensibilité calleuse « ou gangrénée ; sinon tais-toi, va mourir dans la misère et « l'obscurité. » Et alors que ferez-vous, jeunes gens? Vous prendrez une plume, une feuille de papier, et vous écrirez en tête : *Mémoires du Diable*; et vous direz au siècle : « Ah ! vous voulez de cruelles choses pour vous en réjouir, « soit, monseigneur, voici un coin de votre histoire. »

Ainsi Frédéric Soulié n'a pas été ce qu'il devait être (il le répète plus loin en propres termes), « parce qu'il a eu horreur de la misère, et que sa plume était trop riche pour mourir de faim. » De là cette course de Mazeppa sur le cheval sans frein de l'imagination, à travers les fleurs amères, les épines sanglantes et les gouffres dévorants de la littérature du jour. Pauvre Frédéric Soulié, comme dit un de ses biographes, né poëte, mort poëte, sans avoir eu son heure de poésie !

La jeunesse de Soulié a été racontée par lui-même dans un document adressé à M. Lemolt, qui lui avait demandé son auto-biographie.

« Je suis né à Foix (Ariège), le 23 décembre 1800. Ma naissance rendit ma mère infirme. Je demeurai avec elle dans la ville de Mirepoix jusqu'à l'âge de quatre ans. Mon père était employé dans les finances et sujet à changer de résidence. Il me prit avec lui en 1804. En 1808 je le suivis à Nantes, où je commençai mes études. En 1815 il fut envoyé à Poitiers, où je fis ma rhétorique. Mon premier pas, dans ce que je puis appeler la carrière des lettres, me fit quitter le collége. On nous avait donné une espèce de fable à composer. Je m'avisai de la faire en vers français. Mon professeur trouva cela si surprenant qu'il me chassa de la classe, disant que j'avais l'impudence de présenter comme de moi, des vers que j'avais assurément volés dans quelque *Mercure*. Je fus me plaindre à mon père, qui savait que, dès l'âge de douze ans, je rimais à l'insu de tout le monde. Il se rendit auprès de mon professeur, qui ne lui répondit autre chose que ceci : « qu'il était impossible qu'un écolier fît des vers français. — Mais, lui dit mon père, vous exigez bien que cet écolier fasse des vers latins ! — Oh ! ceci est différent, reprit le professeur, je lui enseigne comment cela se fait, et puis il a le *Gradus ad Parnassum*. » Je note cette anecdote, non point pour ce qu'elle a d'intéressant, mais pour la réponse du professeur. J'achevai mes études à Paris, puis j'entrai dans les bureaux de mon père et bientôt après dans l'administration ; j'y demeurai jusqu'en 1824, époque à laquelle mon père fut mis à la retraite. Je quittai aussi l'administration et revins avec lui à Paris. J'avais occupé mes loisirs de province à faire quelques vers : je les publiai sous le titre d'*Amours françaises*. Casimir Delavigne m'encouragea avec une grâce parfaite, et je devins l'ami de Dumas, lorsqu'il n'avait encore pour toute supériorité que la beauté de son écriture. Mon succès n'avait pas été assez éclatant pour me montrer la carrière des lettres comme un avenir assuré. Je devins directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique. Ce fut pendant que j'étais fabricant de parquets et de fenêtres que je fis *Roméo et Juliette*. Nous étions déjà en 1827. Cet ouvrage fut reçu à l'unanimité au Théâtre-Français. Mais je portai ma pièce à l'Odéon. Je fus enfin reçu, joué, applaudi. Je me fis décidément homme de lettres. A partir de là, voici toute ma vie littéraire. Je donnai *Christine* à l'Odéon, drame en cinq actes et en vers, tombé d'une façon éclatante. *Christine* n'en est pas moins ce que j'ai fait de mieux. Je quittai le théâtre, je m'attachai aux journaux. Je fis le *Mercure*. Je fus du *Figaro*. Pendant l'année 1830, je fis jouer une petite pièce en deux actes, ayant pour titre : *Une nuit du duc de Montfort*, elle me rapporta plus d'argent que mes deux tragédies, toute médiocre qu'elle fût. La révolution de 1830 arriva. J'y pris part, je me battis. Je suis décoré de juillet, ce qui ne prouve rien, mais enfin je me suis battu. Je travaillais à cette époque à la *Mode* et au *Voleur*, avec Balzac et Sue. Je rentrai au théâtre par la *Famille de Lusigny*, qui obtint un succès honorable. Puis je fis *Clotilde*, et *Une Aventure sous Charles IX*. A l'époque où je donnais *Clotilde*, je publiai les *Deux Cadavres*. En somme, depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai fait jouer neuf pièces, et publié neuf volumes. Enfin je ne sache pas de recueil où je n'aie travaillé. Dans les *Cent-et-un*, *Paris moderne*, l'*Europe littéraire*, la *Mode*, la *Revue de Paris*, le *Musée des Familles*, le *Journal des Enfants*, etc., etc. Voilà tout, ou à peu près, et voilà peut-être beaucoup trop ; faites-en ce qu'il vous plaira. »

« Voici mon nom exactement :

« MELCHIOR-FRÉDÉRIC SOULIÉ. »

Cette lettre est antérieure aux plus célèbres ouvrages et aux plus grands succès de Frédéric Soulié. Il a fait depuis une trentaine de romans et une dizaine de pièces dont les titres sont populaires : d'abord, les trop fameux *Mémoires du Diable*, livre de rage et de douleur ; puis le *Conseiller d'Etat*, la *Confession générale*, le *Vicomte de Beziers*, le *Lion amoureux*, le *Maître d'école*, la *Lionne*, *Diane de Chivry*, les *Etudiants*, les *Amants de Murcie* et la *Closerie des Genêts*. Aux journaux cités par lui tout à l'heure, il faut ajouter l'*Artiste*, les *Débats*, le *Siècle*, la *Presse* et la *Quotidienne*, qu'il a enrichis successivement et quelquefois simultanément de ses feuilletons. Sa fécondité a rivalisé avec celle de M. Alexandre Dumas. Comme lui, il

(1) Voici les articles publiés par Soulié dans le *Musée des Familles* : *Exécution de Jane Grey* ; *La chapelle souterraine de Bethléem* ; *Pépin le Bossu* ; *La mort de Duranti* ; *Le breuvage de Jeanne d'Arc* ; *Les quatre Henri* ; *L'Ariège* ; *La tour de Verdun* ; *Une séance des Etats du Languedoc* ; *Les Bohémiens au quinzième siècle* ; *Le conseiller au Parlement de Toulouse* ; *Le louis d'or*. (Voir nos Tables.)

a traduit ses propres romans en drames ou en comédies. Enfin il a partagé avec George Sand, Balzac, Eugène Sue et l'auteur des *Mousquetaires*, le sceptre de la littérature courante.

La plupart de ces ouvrages sont des improvisations rapides, où la passion nuit à l'observation, la vigueur à la grâce, et surtout la négligence au style; mais tous brillent par la puissance de l'imagination, l'énergie du dialogue et la complication des ressorts. Si l'auteur avait pris le temps de corriger ses défauts et de développer ses qualités dans une œuvre de loisir et de conscience, nul doute qu'il n'eût laissé à la postérité quelques romans de premier ordre. Tels qu'il les a faits, les siens sont, à tout prendre, de ceux qui peignent le plus énergiquement et le plus dramatiquement les vices et les idées de notre siècle. Chacun sait, d'ailleurs, et nous n'avons pas besoin de le redire, que ces romans s'adressent à l'âge mûr et sont assez dangereux pour la jeunesse.

Nous avons hâte de parler de l'homme, très-supérieur à l'écrivain, chez Frédéric Soulié. Son éloge est tout entier dans un seul fait: il était célèbre et il n'avait pas d'ennemis. C'est que tous ses confrères connaissaient la droiture et l'excellence de son cœur, sa générosité toujours prodigue, sa modestie de bonne foi, la vertu la plus rare parmi les poëtes.

Cette modestie toutefois n'excluait pas la dignité. Soulié était fier de son titre d'homme de lettres; il n'a jamais voulu le changer contre un autre, et il savait en défendre les droits avec autant d'esprit que de courage.

Un critique, dont la renommée est plus haute que le caractère, lui ayant adressé des condoléances perfides sur la prétendue chute de *Roméo et Juliette* : « Il est possible que je sois tombé, lui répondit-il dans son propre journal; vous savez que cela peut arriver à tout le monde; mais je n'accepte pas votre sympathie, monsieur, car il me serait très-dur de tomber dans vos bras. »

Soulié n'était ni ambitieux, ni courtisan. Une seule fois il sollicita d'un ministre une mission en Bretagne. L'Excellence l'accueillit fort bien et lui offrit avec grâce... une somme de six cents francs.

— Merci, monsieur le ministre, répondit l'auteur à la mode; quand j'ai besoin de six cents francs, et cela m'arrive quelquefois, je me lève à six heures et je travaille jusqu'à midi.

M. Hippolyte Castille rapporte sur Frédéric Soulié une anecdote curieuse à rapprocher de la précédente, et qui peint à merveille l'ignorance de certaines gens à l'égard des choses littéraires (1). C'était vers 1840, au moment où Frédéric Soulié atteignait à l'apogée de sa renommée, et où cette renommée se traduisait par de larges rémunérations que la fortune accorde quelquefois au talent. Sa sœur, qui n'avait jamais sans doute quitté le département de l'Ariége, écrivait à son père une lettre à peu près ainsi conçue : « Frédéric a maintenant quarante ans; il serait bien temps qu'il prît un *état*. Ecris-lui, représente-lui que sa jeunesse se passe, et fais tes efforts pour le décider. »

Frédéric Soulié, ajoute M. Castille, est mort, on le sait, d'une maladie de cœur: c'est bien par là qu'il devait mourir, lui qui est resté bon, naïf et aimant jusqu'au bout, lui qui n'a jamais su dompter une émotion. L'habitude du théâtre et ses succès répétés n'empêchaient pas son excessive *impressionnabilité*. On m'a dit qu'à la première représentation de la *Closerie des Genêts*, son chef-d'œuvre dramatique, il était aussi ému qu'un auteur qui débute. Incapable d'agir, assis sur une chaise derrière la scène, il attendait l'arrêt du public avec une inexprimable anxiété, cherchant vainement à calmer son agitation en prenant coup sur coup des verres d'eau glacée.

Les auteurs doués d'une telle susceptibilité d'amour-propre sont souvent jaloux de la gloire des autres. Il n'en était pas ainsi de Frédéric Soulié, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de son cœur. Enthousiaste du talent partout où il le rencontrait, il était aussi heureux des triomphes d'un confrère que de ses propres succès. Il en donna de bonne heure une preuve charmante à M. Alexandre Dumas, qui s'est empressé de lui rendre ce témoignage.

Les deux écrivains qui devaient être si célèbres débutaient alors obscurément; M. Dumas faisait des expéditions de sa plus belle écriture, et Soulié dirigeait sa scierie mécanique à la Gare, près le Jardin des Plantes. Après le travail ingrat du jour, ils se réunissaient pour causer de leurs chères poésies. Ils méditaient un drame sur les *Puritains* de Walter Scott, avec un rôle de Balfour de Burley pour Frédérik Lemaître. Un soir, M. Dumas, en cherchant l'article Charles I[er] dans la *Biographie universelle*, tomba sur la vie de Christine et y remarqua l'assassinat de Monaldeschi.

« Mon cher, dit-il à Soulié, voici tout un beau drame.

— Je le sais.

— Veux-tu le faire avec moi?

— Non, je tiens à le faire seul, j'ai choisi comme toi le sujet de *Christine*.

— Alors, fais de ton côté et moi du mien, sans rivalité, sans refroidissement.

— Cela va sans dire. »

Les deux amis se pressèrent la main et chacun se mit à l'œuvre.

La *Christine* de M. Dumas fut achevée la première et reçue au Théâtre-Français. Celle de M. Frédéric Soulié fut admise bientôt après à l'Odéon, et jouée avant sa rivale-amie; elle tomba, malgré quelques belles scènes. Soulié, qui la regardait comme son chef-d'œuvre, en fut au désespoir. Que fit M. Harel, alors directeur de l'Odéon, et qui avait déjà quatre idées par heure, comme dit M. Dumas? Il proposa à celui-ci de retirer sa *Christine* des cartons du Théâtre-Français, et de la donner à l'Odéon immédiatement après l'œuvre de Soulié, sous le même titre, avec les mêmes acteurs, les mêmes décors et les mêmes costumes. Cela était original, mais pouvait blesser gravement Soulié. M. Dumas communique à son confrère la proposition de Harel, et reçoit immédiatement cette réponse :

« Merci du bon procédé. Ramasse les morceaux de ma *Christine*; fais balayer le théâtre et prends-le, je te le donne.

« Tout à toi. F. SOULIÉ. »

Soulié fit plus et mieux encore. Il alla à la répétition générale de la nouvelle *Christine*; et, en sortant de la scène, il se jeta au cou de son ami :

— Ma foi! mon cher, lui dit-il avec sa bonhomie cordiale, les autres te diront ce qu'ils voudront, moi je te dirai que tu as fait une belle chose.—Maintenant, ajouta-t-il, as-tu cinquante billets de parterre pour demain? Donne-les-moi; je t'amènerai tous mes scieurs de long; je me mettrai à leur tête en vrai romain, et tu verras si nous savons applaudir! »

M. Dumas remit les cinquante billets à Soulié. Soulié vint au rendez-vous avec toute sa bande, « et je leur dus mon succès, conclut M. Dumas; car, sans eux, j'en suis sûr, la pièce n'eût pas été jusqu'à la fin. »

(1) *Travail intellectuel*, du 15 octobre 1847

N'a-t-il pas raison d'ajouter que dans les annales dramatiques du monde, on ne trouverait pas un trait analogue à celui-là?

La mort de Frédéric Soulié a été digne de sa vie ; et ses derniers sentiments, ses dernières paroles sont un éclatant démenti donné par lui-même à tant d'ouvrages où il a peint l'homme et la société comme un cloaque de vices. Laissons parler ici son excellent secrétaire, M. Achille Collin, qui, sans le vouloir et sans le savoir, a rattaché son nom obscur à l'illustre nom de son ami, par la lettre, admirable de sensibilité, qu'il a envoyée au rédacteur du *Siècle*.

« Que vous dirai-je, mon cher ami? l'histoire de ce pauvre et excellent Frédéric Soulié, je ne la sais plus; je ne sais maintenant que sa mort.

« Voilà bientôt trois mois que cette mort a commencé: aussitôt que la maladie l'a touché, il s'est senti perdu ; il n'a plus parlé, il n'a plus agi, il n'a plus pensé que dans la prévision de sa fin inévitable. Une funeste certitude s'était emparée de lui. En vain essayait-il de la repousser, encore ne la repoussait-il que par l'énergie de la prière. Dieu, qui connaît seul toutes ses grâces, lui réservait sans doute une consolation meilleure. La religion le visita en même temps que la mort. Dès ce moment, il ne fut plus que sérénité, qu'affection douce et que tendresse. Outre deux docteurs, amis et médecins tout ensemble, Frédéric Soulié avait auprès de lui une sainte sœur de Notre-Dame de Bon-Secours. Si la nuit semblait devoir être calme, c'était Béraud, le directeur du théâtre de l'Ambigu; c'était Boulé, c'était M. Victor Provost, c'était moi, c'était un de nous quatre qui passait la nuit à son chevet; s'il y avait recrudescence de douleur, c'étaient tous les quatre à la fois, comme si nous avions été plus forts en nous réunissant; c'était surtout Mme Béraud et sa mère, Mme Béraud, toujours.

« La sympathie publique nous est venue en aide. — Je lui disais combien il était aimé, comme sa maladie était devenue l'entretien de tout le monde. Je lui nommais les personnes qui s'informaient incessamment de sa santé, et un jour il fondit en larmes : « Qu'ai-je donc fait? demanda-t-il, qu'ai-je donc fait pour mériter tout cela? — Ce que vous avez fait, lui répondit Mme Béraud, vous avez été un bon homme! » Je laisse le mot, tâchez de le lire du même ton qu'il a été prononcé, et il vous touchera.

« Au milieu de nos alternatives d'espérance et de douleur, à travers les mille délais et les mille retours du mal, la mort achevait son œuvre. Dans la nuit du 22 au 23 septembre, il sentit qu'elle arrivait à lui; hélas! nous ne la pensions pas si proche : il se pencha alors vers M. Massé :

« —Docteur, lui dit-il, entre le malade et le médecin il y a une heure où rien ne saurait plus être caché; parlez-moi franchement ; parlez-moi sincèrement : la mort va-t-elle bientôt venir?

« Et pour détourner la réponse, je m'approchai alors en lui demandant s'il avait froid.

« — Je n'ai pas froid, me répondit-il; mais je suis un mort.

« Et puis il se fit un silence jusqu'à ce qu'il reprit la parole, pour dire sans émotion, comme un homme qui analyse et qui observe : « Voici le commencement de la fin. »

« C'était l'invasion de l'agonie, le malade l'attendait, il l'accueillit doucement.

« —Plus de remède, nous dit-il, je ne prendrai plus rien ; qu'on ôte la bouteille d'eau chaude que j'ai sous les pieds; ne me tourmentez plus, ne me pressez plus, laissez-moi calme, ne me détournez pas, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille afin de mourir.

« Ainsi prêt pour la mort, il demanda tous ceux qui l'avaient soigné durant sa maladie; il appela aussi son domestique, il voulut que tout le monde l'entourât.

« — Tout le monde auprès de moi, disait-il, que je voie tout le monde! » Et alors, comme le moment était solennel et n'admettait plus le mensonge et le mystère, on se prit à s'entretenir avec lui de sa mort. « Qu'elle est longue! » disait-il; et on lui répondait : « Soyez patient, vous cesserez bientôt de souffrir. » Il ne se lassait pas de nous regarder tous, et de nous dire affectueusement, mais d'une voix presque éteinte : « Je vous vois, je vous vois encore », et il nous désignait tous par nos noms. Il y eut un moment admirable et terrible. Cette agonie, si peu semblable à une lutte, prit un caractère plus violent, et l'asphyxie, on le croyait du moins, allait suffoquer le malade.

« Alors la sœur de Bon-Secours se prit à réciter tout haut les suprêmes prières. Frédéric Soulié les redisait à voix basse, et nous tous, fondant en larmes, nous les répétions avec lui, pour lui, et sur lui. Mais l'heure n'était point encore arrivée, l'asphyxie cessa de croître et d'envahir. Frédéric Soulié avait Béraud à sa gauche, Mme Béraud à sa droite; Béraud lui tenait la main gauche : « Mon ami, lui dit le mourant, cette main est déjà inerte, elle ne sent plus celle d'un ami; si vous en voulez une qui réponde à votre étreinte, prenez celle-ci. » Et il lui tendit la droite. L'autre appartenait déjà à la mort.

« Vous n'imaginerez jamais une sérénité pareille à celle qui se répandait doucement sur le visage de celui qui nous quittait. Avant de se retirer d'avec nous, il voulut nous laisser à chacun un souvenir; il donna son portrait, sa montre, sa tabatière. Comme Mme Béraud cherchait à lui mettre une bague au doigt en lui disant qu'elle la reprendrait plus tard. « Plus tard!.... Oh! non, madame, fit-il tout bas, on ne reprend jamais un bijou sur un cadavre, cela porte malheur. »

« A l'heure de la mort notre admirable ami semblait transfiguré. Il parlait, et ne parlait plus qu'en vers; nous prêtions l'oreille. Je pris un moment la plume et j'écrivis sous sa dictée. J'avais été pendant près de quinze années son secrétaire, Dieu fut assez bon pour me permettre de l'être encore à sa dernière minute.

« Il avait une telle foi, un tel rayonnement de confiance sur le visage, que Béraud prit son fils par la main et demanda pour lui la bénédiction du mourant : « Enfant, lui dit Frédéric Soulié, tu es appelé bien jeune à voir un sévère spectacle! Aime ton père, aime ta mère, et sois bon pour tous; quand on n'a fait de mal à personne on meurt tranquille comme je meurs. Regarde! » Puis il recommanda à Béraud d'aller consoler son père, son père qu'il aimait tant, et qu'il n'avait pu embrasser avant de mourir.

« Encore quelques instants, et ses yeux se voilèrent sans qu'il les eût détachés de ceux qui n'étaient qu'une famille autour de lui. Sa tête se renversa, deux larmes s'échappèrent de ses yeux, il n'était plus.... »

Voici ces vers dictés par Frédéric Soulié à M. Collin, avant son dernier soupir; M. Béraud les a lus à trois mille auditeurs, sur la tombe de son ami :

Louise, noble cœur, ange aux regards si doux,
Quand l'ange de la mort, presque vaincu par vous,
Oubliait de frapper sa victime expirante;
Pour le pauvre martyr, vous, l'image vivante
De tous célestes dons et de toutes vertus,
Que vous dire, âme d'or, ma sainte bienfaisante?
Vous m'avez tenu lieu, sœur, de ma sœur absente,
Mère, de celle qui n'est plus.

Je n'achèverai pas mon pénible labeur.
Plus de récolte... Hélas! Imprudent moissonneur,

Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson!
Viens près de moi, Beraud..., et vous, Massé, Collin!
Près de moi, près de moi..., car voici bientôt l'heure!...
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin
Pour entrer dignement... dans la sainte demeure...

Nous devinons le dernier hémistiche, car le poëte n'a pas eu le temps de le prononcer.

REVUE LITTÉRAIRE.

Jamais saison dramatique ne s'ouvrit avec plus d'éclat. Tous les théâtres font peau neuve. C'est une restauration générale, une renaissance universelle.

On ne voit que nouvelles salles, nouvelles pièces, nouveaux auteurs. Les Italiens eux-mêmes, qu'une perfection proverbiale semblait condamner à l'immobilité, se décident à marcher avec le siècle, ou plutôt avec la saison. Aux noms de Mmes Grisi et Persiani, de MM. Lablache et Mario, se joignent cette année les noms de M. Gardoni et de Mlle Castellan. M. Gardoni était déjà connu au Grand-Opéra; il va devenir célèbre aux Bouffes. Quant à Mlle Castellan, elle a fait un véritable tour de force. Elle est Française et elle a osé l'avouer. Elle n'a pas voulu s'appeler *Castellani*, et elle n'en a que mieux triomphé. Elle sera désormais la lionne des Italiens. Nous n'aurons plus qu'à enregistrer ses nouveaux succès.

— En revanche, ce sont deux Italiennes qui font fureur au Grand-Opéra; d'abord Mlle Alboni, avec sa voix miraculeuse de puissance et d'étendue, et puis Mlle Cerito (Mme Saint-Léon), qui nous rend la danse moelleuse de Mlle Taglioni. Cette restauration de la danse véritable a eu lieu dans le ballet de la *Fille de Marbre*; espérons que toutes les sauteuses de l'Opéra imiteront désormais leur nouvelle reine.

— Le Théâtre-Français a enfin rouvert sa salle et le public a vu qu'on ne perd rien pour attendre. M. Fontaine a renouvelé notre première scène en digne architecte du roi. Les banquettes si dures et si étroites des galeries ont fait place à des fauteuils de velours largement espacés. Le fond du vaisseau est blanc et or; celui des loges est rouge comme au Théâtre-Italien. Cette combinaison est, sans contredit, la plus favorable aux toilettes des femmes. Elle aura un avantage spécial au Théâtre-Français: c'est qu'on ne pourra plus s'y présenter dans un négligé qui faisait ressembler la salle au *raoût* de madame Gibou. Corneille, Molière et Racine ont eu l'étrenne des nouvelles décorations; c'était trop juste. Mais, grâce aux pleins pouvoirs de M. Buloz, le Théâtre-Français ne sera plus exclusivement le théâtre des morts; les vivants y trouveront enfin place au soleil de la rampe. Déjà les *Aristocraties*, comédie de M. Etienne Arago, viennent d'obtenir un beau succès. On annonce le réveil ou le retour de tous nos talents littéraires: de MM. Hugo, de Vigny, Th. Gautier, etc. On annonce même un drame de Jules Sandeau, une comédie d'Alphonse Karr, des proverbes d'Alfred de Musset. M. Scribe, le doyen des fournisseurs, continuera la marche avec le *Puff*; Mme de Girardin avec *Cléopâtre*; M. Ancelot avec la *Rue Quincampoix*. Priez donc pour le repos de l'âme de la tragédie. *Requiescat in pace. Amen!!!*

— On fait déjà grand bruit, dans les salons qui se rouvrent, d'une publication prochaine, à laquelle on peut prédire le plus élégant succès; c'est le *Théâtre complet* de Mme Ancelot, illustré par elle-même! Jouées sur tous les théâtres de l'Europe, traduites en anglais, en allemand, en italien, en espagnol et en russe, les comédies de Mme Ancelot ont trouvé partout les mêmes sympathies. Nul auteur peut-être n'a plus approfondi le cœur féminin. Les vingt ouvrages qu'elle réunit sont, pour ainsi dire, une histoire complète de la femme dans toutes les positions, à travers toutes les épreuves de la vie. Chacun de ces ouvrages rappelle un triomphe; plusieurs réveillent le souvenir d'une vogue immense: *Marie ou Trois Époques*, *Marguerite*, *l'Hôtel de Rambouillet*, *Clémence*, et *le Château de ma nièce*, ont joui du privilége, accordé à si peu d'œuvres, d'émouvoir la foule et de charmer les esprits d'élite. Les dessins de Mme Ancelot, qui brillait naguère dans la peinture, ne sont pas moins délicieux que ses comédies. Jugez-en par cette reproduction de la plus jolie scène du *Château de ma nièce*: l'explication entre la présidente et le marquis, qu'a bien voulu nous communiquer M. Beck, l'heureux éditeur de ce bijou littéraire. PITRE CHEVALIER.



Le Château de ma nièce, scène XII.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24 Batignolles.

LES FEMMES DANS LA RÉVOLUTION [1].

LA REINE MARIE-ANTOINETTE.



Marie-Antoinette, reine de France.

Après les millions de phrases qui ont été faites sur Marie-Antoinette, on ne trouvera pas mauvais que nous abrégions discrètement les nôtres. Quelles fleurs de rhétorique

(1) Voir le numéro d'octobre dernier.

pourraient s'effeuiller sans pâlir devant cette figure, la plus adorable et la plus douloureuse des temps modernes? Sa beauté n'est-elle pas au-dessus de tous les pinceaux, sa grandeur au-dessus de tous les hommages, ses fautes au-dessus de toutes les indulgences, son martyre au-dessus de toutes les élégies? Il n'y a qu'une manière de glorifier une telle reine et de sanctifier une telle femme, c'est de la laisser se peindre en quelque sorte elle-même, en racontant sa vie le plus simplement du monde. Nous n'aurons pas d'autre prétention dans cette rapide esquisse de la destinée de Marie-Antoinette.

Née à Vienne, en l'année 1756, digne fille de cette impératrice qui faisait crier aux fidèles Hongrois : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse! » Marie-Antoinette commença dans un orage cette vie royale que devait engloutir un volcan. Lorsqu'elle épousa le jeune Louis XVI, alors Dauphin de France, elle était déjà la plus belle princesse du monde. Cette beauté s'accrut encore jusqu'à l'époque où M. de Lamartine la peint de ces admirables traits : « Elle était grande, élancée, souple ; une véritable fille du Tyrol. Les deux enfants qu'elle avait donnés au trône, loin de la flétrir, ajoutaient à l'impression de sa personne ce caractère de majesté maternelle, qui sied bien à la mère d'une nation. Le pressentiment de ses malheurs, le souvenir des scènes tragiques de Versailles, les inquiétudes de chaque jour pâlissaient seulement un peu sa première fraîcheur. La majesté naturelle de son port n'enlevait rien à la grâce de ses mouvements; son cou, bien détaché des épaules, avait ces magnifiques inflexions qui donnent tant d'expression aux attitudes. On sentait la femme sous la reine, la tendresse du cœur sous la majesté du port. Ses cheveux blond-cendré étaient longs et soyeux; son front, haut et un peu bombé, venait se joindre aux tempes par ces courbes fines qui donnent tant de délicatesse et tant de sensibilité à ce siége de la pensée ou de l'âme chez les femmes. Les yeux, de ce bleu clair qui rappelle le ciel du Nord ou l'eau du Danube ; le nez aquilin, les narines bien ouvertes et légèrement renflées, où les émotions palpitaient, signe du courage ; une bouche grande, des dents éclatantes, les lèvres autrichiennes, c'est-à-dire saillantes et découpées ; le tour du visage ovale, la physionomie mobile, expressive, passionnée ; sur l'ensemble de ces traits, cet éclat qni ne peut se décrire, qui jaillit du regard, de l'ombre, des reflets du visage, qui l'enveloppe d'un rayonnement semblable à la vapeur chaude et colorée où nagent les objets frappés du soleil ; dernière expression de la beauté, qui lui donne l'idéal, qui la rend vivante, et qui la change en attrait. Avec tous ces charmes, une âme altérée d'attachement, un cœur facile à émouvoir, mais ne demandant qu'à se fixer ; un sourire pensif et intelligent qui n'avait rien de banal, des intimités, des préférences, parce qu'elle se sentait digne d'amitié. Voilà Marie-Antoinette comme femme! »

Comme reine, mais comme reine absolue, Marie-Antoinette n'était pas moins accomplie. Vingt ans plus tôt, elle eût été l'idole de ceux même qui la perdirent. Personne ne trônait avec plus de majesté, ne commandait avec plus de grâce, ne donnait plus de prix à un mot, à un geste, à un sourire, ne savait mieux allier les finesses de l'esprit aux délicatesses du cœur, la douceur à la fermeté, la familiarité à la grandeur. Si elle n'avait eu qu'à porter sa couronne, qu'à diriger une cour, qu'à répandre des faveurs et des bienfaits, elle n'aurait pas trouvé un ennemi, et elle eût effacé toutes les reines qui l'avaient précédée. Mais le rôle de reine constitutionnelle ne pouvait lui convenir ; il fit des défauts terribles de ses qualités les plus aimables. Archiduchesse de cet empire d'Autriche, ennemi éternel de la France, son nom même la rendit suspecte à la cour, avant de la rendre odieuse au peuple ; car, il faut le dire, les premiers coups, et les plus funestes peut-être, lui vinrent de ses beaux-frères, et surtout du comte de Provence. Sa propre famille l'avait flétrie lorsque ses sujets la décapitèrent. Tandis que les puritains de l'ancienne étiquette blâmaient son amour pour les plaisirs faciles, les compagnons de ces mêmes plaisirs, derniers mignons de la Dubarry, qui ne pouvaient croire aux joies honnêtes ni aux chastes affections, s'évertuèrent en plaisanteries sur la bonhomie du roi, sur les favoris de la reine, sur les parties fines de Trianon, et creusèrent cette mine de sourdes calomnies qui éclata sous le trône et jusque sous l'échafaud de l'*Autrichienne*. La plus grande preuve de la vertu de Marie-Antoinette est son dédain pour les bruits qui l'attaquèrent. Loin de la condamner, son imprudence même la justifie. Une femme coupable eût été cauteleuse et dissimulée. Elle garda la confiance et la légèreté d'un enfant, parce qu'elle en avait la conscience pure et naïve. Ce fut la haine de ses ennemis, la fatalité des temps, et non les fautes de son cœur, qui changèrent dans ses mains, en armes mortelles, les jouets innocents de la royauté.

La véritable, la seule erreur de l'épouse de Louis XVI fut de ne pas comprendre son époque et de ne pouvoir partager le libéralisme sincère de son mari ; de le faire hésiter entre la vieille monarchie et la monarchie nouvelle ; de reprendre le lendemain ce qu'il avait concédé la veille ; de confondre, en un mot, la révolution avec une émeute, et de conspirer contre elle en secret, au lieu d'en adopter la nécessité et de la diriger hautement. Marie-Antoinette fut un anachronisme : femme de Louis XIV ou de Louis XV, elle eût épargné à la France les Montespan et les Dubarry, la ruine et la honte de l'Etat ; femme de Louis XVI, elle ne sut être que « le charme de ses malheurs et le génie de sa perte ; elle le conduisit au pied de l'échafaud, mais elle y monta avec lui. » L'histoire a-t-elle le droit de lui en faire un crime? L'esprit de gouvernement tient-il dans la corbeille des reines? Une tête si charmante devait-elle renfermer le crâne d'un Richelieu?

On sait avec quel enthousiasme Marie-Antoinette fut accueillie en France. La flatterie publique n'eut pas d'emblèmes assez ingénieux pour l'aduler. On la trouva plus belle que la Vénus antique, plus gracieuse que l'Atalante de Marly ; tous les poëtes la chantèrent ; les peintres mirent son portrait dans des roses épanouies. La nation entière tomba à genoux devant elle... Lorsqu'elle parut au balcon des Tuileries, la foule n'eut qu'un cri d'ivresse et de délire, et le vieux maréchal de Brissac s'écria avec vérité : « Vous voyez, madame, ce sont autant d'amoureux!... » La femme sourit à ce mot, qui devait un jour la déshonorer ; la Dauphine aima cette multitude qui devait hurler sous l'échafaud de la reine...

Des catastrophes se mêlèrent aux fêtes du mariage, comme pour en annoncer le fatal dénoûment... Le concours du peuple fut tel qu'il y eut des amphithéâtres écroulés, des femmes et des enfants broyés sur les places... Les jeunes époux saisirent l'occasion pour inaugurer leurs bienfaits. La cassette de la Dauphine, ses bijoux, son cœur volèrent au secours des blessés, des veuves et des orphelins. Qui lui eût dit alors que sa misère dépasserait toutes ces misères, et que pas un de ceux qu'elle consolait ne viendrait à son aide?

La vertu de Marie-Antoinette brilla parmi les derniers scandales du règne de Louis XV, comme une étoile sans tache au-dessus d'un marais fangeux. Puis la Dauphine

devint reine ; elle purifia la cour, et les fêtes, plus innocentes, n'en furent que plus joyeuses. Cette époque fut tout bonheur pour Marie-Antoinette. On aimait son mari, comme on l'adorait elle-même. Pendant que le roi affranchissait l'Amérique, réformait le gouvernement, soulageait le Trésor et relevait la nation, la reine ouvrait le bal à Versailles, la comédie à Trianon, et s'écriait dans sa petite ferme, en s'improvisant laitière : « Dieu soit loué, je ne suis plus souveraine ! »

La calomnie profita de cet abandon pour lui décocher ses premiers traits. L'affaire du collier, ce tissu de piéges et d'impostures, vint traîner dans le ruisseau le nom et l'honneur de Marie-Antoinette. Un cardinal sans mœurs et une fille sans honte arrachèrent à la couronne son prestige, et déchirèrent le nuage de l'alcôve royale.

Depuis ce moment, la vie de la reine ne fut plus qu'une alternative de fausses espérances, de luttes inutiles et de cruelles douleurs. Un jour, le peuple, aveuglé par les pamphlets, la déchirait d'injures sanglantes ; un autre jour, désarmé par sa vue et par celle de ses enfants, il se reprenait à l'aimer et à la bénir. Elle-même varia selon le souffle révolutionnaire ou monarchique, tantôt s'associant aux promesses des États généraux, tantôt poussant le faible Louis XVI à les violer, ballottée entre mille conseils et mille intrigues, s'essayant en vain au rôle constitutionnel, aujourd'hui pour la France et pour la révolution, demain pour l'Autriche et pour la royauté. Enfin, le volcan éclata, emportant les débris de son trône, dispersant sa famille et sa noblesse, et la laissant, reine sans cour et femme sans défense, isolée avec son mari, entre la guerre étrangère et la guerre civile. Si tous deux eussent abdiqué ce jour-là, au lieu de recourir à l'étranger, leur diadème serait tombé plus pur sur la terre, mais ils n'auraient pas aujourd'hui dans le ciel la couronne du martyre.

Ce fut dans la journée du 5 octobre 1789 que Marie-Antoinette vit pour la première fois le peuple ennemi face à face. La cour et l'Assemblée des États étaient encore à Versailles, et Paris affamé réclamait le roi. Il commit, ainsi que la reine, une grande faute, en assistant à une orgie des gardes du corps, dans laquelle la nouvelle cocarde nationale fut outragée et foulée aux pieds...

A ce bruit fatal, les faubourgs, qui avaient déjà pris la Bastille, se lèvent comme un seul homme pour aller prendre la royauté. L'idée de ramener Louis XVI à Paris vint des femmes, qui l'aimaient encore et l'appelaient *le bon papa*, mais qui, mourant de faim sans lui, croyaient retrouver avec lui du pain à manger. « Le pain manque à Paris, disaient-elles dans leur sens brutal, allons chercher le *boulanger* à Versailles ! »

Et l'une d'elles prend un sabre, monte à cheval sur un canon, et se met en route, la mèche allumée... Une petite fille bat la générale sur un gros tambour..., toute l'armée des halles suit, en grossissant de rue en rue...

Elles pillent l'Hôtel-de-Ville au passage, chargent la cavalerie à coups de pierres, et, criant toujours la faim, sous une pluie battante, font cinq lieues à pied jusqu'à Versailles.

Arrivées là, elles courent d'abord à l'Assemblée entendre la *mère Mirabeau* (elles nommaient ainsi le fameux orateur) ; elles causent avec les députés en pleine séance, leur sautent au cou et les embrassent malgré eux ; puis, douze d'entre elles se joignent à la députation qui allait faire signer au roi la Déclaration des droits de l'homme.

Louis XVI les reçoit avec sa bonté ordinaire, et leur remet un ordre pour l'entrée des blés...; mais il ajourne la signature de la Déclaration, et fait des préparatifs de résistance... Le peuple, devinant l'influence de la reine, éclate en menaces furieuses contre elle, et la cerne dans le château avec son mari. La pluie tombait toujours..., on se battait dans la fange... C'était une scène horrible !... Louis XVI, tremblant pour la vie de sa femme, signe enfin le décret à dix heures du soir. Les poissardes passent la nuit à l'Assemblée, mangeant, discutant et dormant. Au point du jour, elles retournent au palais, toujours assiégé par les faubouriens... Les cris : *le roi à Paris !* redoublent, en même temps que les injures à l'*Autrichienne*. La lutte s'engage entre les soldats de la cour et cette multitude armée de piques et de faux...; le sang coule aux grilles et sur les escaliers... L'insurrection l'emporte enfin, et se rue vers les chambres du roi et de la reine... Louis XVI est sauvé par sa propre douceur et par les gardes nationaux.

Quant à Marie-Antoinette, c'en était fait d'elle peut-être, si les femmes l'eussent atteinte... Elles ébranlaient sa porte avec furie..., elles massacraient les sentinelles de faction. Mme Campan en vit une qui roulait ensanglantée dans le corridor. La reine était encore au lit... ; elle se lève épouvantée, met un jupon et un châle, et s'élance vers l'appartement du roi. O surprise et terreur ! elle trouve la porte fermée au dehors ; la voilà prise entre l'émeute et un verrou ! Son mari, pendant ce temps-là, la cherchait par un autre chemin... Heureusement, la porte se rouvre devant le Dauphin qu'on apportait...; la mère et l'enfant se précipitent chez le roi, au moment où les rebelles forçaient le passage. On annonce alors que Louis XVI va se montrer au balcon...; la foule s'entasse au bas, hurlant toujours : *le roi à Paris !*... Le prince s'avance, fait un geste d'assentiment, et le peuple, satisfait, crie : « Vive le roi ! » Mais il reprend : « La reine ! où est la reine ? » Et les menaces se joignaient encore à ce nom...

Marie-Antoinette, debout derrière un rideau, n'osait paraître... ; elle avait là des milliers d'ennemis, cent balles pouvaient la frapper à la fois... Elle se résout enfin, et se présente avec son fils et sa fille, boucliers de son cœur... Lafayette la couvre aussi de sa popularité ; il la risque avec sa tête, en baisant la main de l'Autrichienne devant la foule.

A la vue de la mère, le peuple oublie la reine... « Ah ! qu'elle est belle ! s'écrie-t-on ; comme elle caresse ses enfants !... » Et roi, reine, dauphin et nation, réconciliés, prennent ensemble le chemin de Paris. Les femmes, suivant leur idée, répétaient, devant et derrière la voiture : « Les voilà ! les voilà ! *nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron !* »

Ce peuple était encore bon ; il respectait encore la vertu, la beauté, l'enfance ; celui du 20 juin, du 10 août, du 2 septembre, ne fut plus qu'un peuple de fous et de cannibales, que ne sauraient justifier les plus grandes fautes du roi et de la reine.

Un soir de juin 1791, la porte des Tuileries, déjà surveillée comme une prison, s'ouvrit à un jeune et beau Suédois, qu'une adoration chevaleresque attachait à Marie-Antoinette. C'était le comte de Fersen, naguère habitué des fêtes de Trianon et confident à cette heure d'un projet désespéré. Le roi et la reine, poussés à bout, lui annoncèrent qu'ils allaient quitter la France, et placèrent leur fuite sous la garde de son habile dévouement. Fersen s'adjoignit trois amis sûrs, MM. de Valory, de Moustier et de Maldan. Ils devaient se déguiser en valets, monter sur le siége des voitures et risquer leurs têtes pour sauver les têtes royales. Tout fut disposé ainsi pour le voyage jusqu'à la frontière allemande.

La nuit du 21, le coucher du roi et de la reine eut lieu comme d'habitude ; mais, lorsque la ville inquiète fut à moitié endormie, tous deux se relevèrent et prirent de simples costumes de route. Madame Élisabeth, cet ange du

dévouement, les joignit avec le Dauphin et Madame Royale (depuis la duchesse d'Angoulème). On quitte le palais par des portes dérobées; on traverse le Carrousel; la reine y aperçoit dans l'ombre M. de Lafayette, gardien trop confiant de la royauté; le roi sort le dernier, guidé par le comte de Fersen. On se réunit sur le quai des Théatins. Louis XVI et son fils tardent une demi-heure, un demi-siècle! On se retrouve, et l'on se compte enfin! On monte dans deux voitures de remise. Fersen, en habit de cocher, s'installe sur le siége, prend les rênes et conduit jusqu'à Bondy. Là, le roi, la reine, le Dauphin, Madame Royale, Madame Élisabeth, la marquise de Tourzel passent dans une berline préparée et attelée d'avance. Deux femmes de la reine et un garde du corps suivent dans un cabriolet. On roule au galop sur la route de Châlons.

Le passe-port était ainsi conçu: *De par le Roi, mandons de laisser passer madame la baronne de Korf, se rendant à Francfort avec ses deux enfants, une femme, un valet de chambre et trois domestiques : Signé, le ministre des affaires étrangères, Montmorin.*

La baronne de Korf, c'était Marie-Antoinette; les deux enfants, c'étaient le Dauphin et Madame Royale; la femme et le valet de chambre, c'étaient madame Elisabeth et Louis XVI.

On arrive sans accident à Montmirail. Là, une heure se perd à réparer la berline. On gagne cependant Châlons. On reprend confiance. Il était trois heures et demie de l'après-midi. Le ciel était pur, les populations tranquilles, la campagne délicieuse. Le roi, qui ne voyait depuis un an que des baïonnettes et des figures ennemies, met imprudemment la tête à la portière. Le maître de poste le reconnaît. Mais cet homme, dont l'histoire devrait consacrer le nom, réprime son étonnement, et contient le geste qui perdrait une famille royale... On poursuit la marche, et les fugitifs s'écrient: « Nous sommes sauvés! »

Hélas! ils étaient perdus. On devait trouver à Pont-Sommevelle, MM. de Choiseul et de Goguelas, avec cinquante hussards... On les cherche en vain; ils étaient partis depuis une demi-heure. Le roi se montre une seconde fois à la portière. Un homme le reconnaît encore, et celui-là n'avait pas le cœur du maître de poste. C'était le jeune Drouet (que le sang de quatre victimes flétrisse éternellement son nom)! Il n'avait jamais vu Louis XVI, mais il remarqua sa ressemblance avec l'effigie des pièces de monnaie. Il devine tout. Aussitôt il donne l'alerte, s'élance à cheval et galope à Varennes. Un dragon le suit pour le tuer, mais ne peut l'atteindre.

A onze heures et demie du soir, la famille royale entre dans Varennes. Drouet y était déjà depuis longtemps. En revanche, pas plus de hussards qu'à Sommevelle, un malentendu les avait retardés d'une heure. Or, une heure, c'était la vie ou la mort, le salut ou l'échafaud. Les trois gentilshommes déguisés vont chercher les officiers de porte en porte. Le roi et la reine, effrayés, mettent eux-mêmes pied à terre et s'égarent de rue en rue. Ils courent aux lumières, interrogent les passants, comme des malheureux quêtant un gîte; peine inutile et vaine humiliation! Ils regagnent les voitures, et à force d'or et de prières ils décident les postillons à remonter à cheval. On repart, on traverse la ville, on se rassure. Tout dort dans l'ombre, excepté Drouet et ses amis. Ils attendaient la monarchie sous la voûte d'une tour féodale. Elle approche. Ils s'élancent, arrêtent les chevaux, et ordonnent aux voyageurs de descendre. Les gentilshommes saisissent leurs armes et consultent le roi du regard. Le roi leur défend de s'en servir. Il aime mieux risquer tout le sang de sa famille que de verser une goutte du sang de son peuple. L'homme qui commandait hier à trente millions de sujets obéit à la voix d'un inconnu, et suit Drouet chez un épicier nommé Sausse... Le tocsin sonne, la cité s'éveille, les magistrats accourent. La royauté est cernée dans une boutique. Louis XVI nie d'abord son nom; mais se voyant reconnu de tous, il prend les mains de M. Sausse et lui dit : « Oui, je suis votre roi; je vous confie mon sort et celui de ma femme, de ma sœur, de mes enfants. Laissez-nous partir; je ne quitte pas la France; je vais retrouver ma liberté dans une ville fidèle. Sauvez avec moi la France et l'Europe! Je vous en supplie comme père; comme roi, je vous l'ordonne. » La reine, Madame Elisabeth, le Dauphin se jettent à genoux et joignent leurs larmes aux instances du monarque. A la vue de tant de grandeur abaissée devant leur petitesse, le maire et l'épicier se troublent, ils hésitent. Leur cœur voudrait céder, mais leur égoïsme tremble du compte qu'ils auraient à rendre. Marie-Antoinette s'adresse à madame Sausse, en lui montrant son fils et sa fille. « Madame, lui dit-elle avec sanglots, vous êtes mère aussi. Mettez-vous à ma place. Vous pouvez d'un mot nous rendre la vie. — Je le voudrais, madame, répond froidement l'épicière, mais je pense à mon mari comme vous pensez au roi; je fais mon devoir comme vous faites le vôtre.—Tout est donc perdu! » s'écrie la reine; et, se relevant indignée, elle va pleurer avec ses enfants dans une chambre. Cependant Louis XVI s'agite et espère encore. M. de Bouillé, qui l'attend à Stenay avec ses troupes, sera peut-être averti à temps, et viendra l'arracher aux geôliers qui n'osent mettre les mains sur lui. Cette dernière attente ne se réalise pas plus que les autres. Les heures s'écoulent, et nul secours ne paraît. La reine et ses enfants se reposent tout habillés sur des lits. Nuit horrible qui apprit à Marie-Antoinette à faire la veillée de l'échafaud. Quand elle se releva le lendemain matin, ses beaux cheveux blonds étaient devenus blancs!

A sept heures et demie, un aide-de-camp de Lafayette arrive de Paris, portant l'ordre d'arrestation de l'Assemblée constituante. La reine, qui avait eu des bontés pour cet officier, lui reproche avec fureur et avec larmes son indigne mission. Elle saisit l'ordre qu'on a déposé sur le lit du Dauphin, et en déclarant qu'il le souillerait, elle le jette et le foule à ses pieds. De son côté le roi, plus calme, gagne en vain quelques minutes. Le peuple s'impatiente et crie sous les fenêtres. Il faut obéir enfin et partir. Marie-Antoinette repousse les bras qui s'avancent sur son fils. Elle le prend dans les siens, monte avec lui en voiture, et la royale famille, entourée de trois mille gardes, se remet en marche vers Paris. Le marquis de Bouillé, prévenu trop tard, trouva toutes les populations armées, et se rejeta dans le Luxembourg sous une grêle de balles.

En opérant ce retour honteux, la royauté suivait son propre convoi. Elle traversa la France au milieu des insultes et des menaces. — Ce fut, dit M. de Lamartine, « un calvaire de soixante heures, dont chaque pas était un supplice. » Un seul homme, M. de Dampierre, osa saluer avec respect le roi et la reine; il fut massacré aux pieds des chevaux. Les princes eux-mêmes auraient eu le même sort, si Barnave, commissaire de l'Assemblée constituante, ne les eût couverts de son corps, en se plaçant dans leur voiture : « Français, cria-t-il, par un mouvement héroïque, nation de braves, voulez-vous devenir un peuple d'assassins? » Marie-Antoinette, à qui le péril rendait sa gracieuse dignité, remercia le jeune député d'un regard qui l'attacha pour jamais à sa cause. Ce cœur magnanime, conquis dans la défaite, en adoucit l'amère douleur. Pé-

thion, le compagnon de Barnave, fut au contraire impassible jusqu'à la cruauté. Il mangea des fruits devant la reine et en jeta les pelures en effleurant le visage du roi.

La famille royale rentra dans Paris le 25 juin, à sept heures du soir. La multitude s'amassait en grondant autour de la berline, comme une mer gonflée de tempêtes. Ses flots étaient si épais qu'ils interceptaient l'air. L'haleine manqua aux enfants inondés de sueur. « Voyez, messieurs, dit Marie-Antoinette au peuple, nous étouffons. — Nous t'étoufferons bien autrement, répondirent des voix de bêtes fauves. — Monsieur de Lafayette, reprit la reine, sauvez du moins les gardes du corps qui nous accompagnaient. »

Pour monter l'escalier des Tuileries, elle repoussa fièrement le bras de M. de Noailles et s'appuya sur un député de la droite. On pouvait l'emprisonner, mais non l'avilir. Cette captive semblait toujours la souveraine de ses geôliers.

Elle trouva le palais déshonoré par la foule. Un portrait de son mari pendait au dehors, comme une enseigne à vendre. Son propre lit avait été souillé par une marchande de cerises, et ses parures foulées aux pieds par des harengères.

Placée désormais sous la surveillance du peuple, Marie-Antoinette vit ses moindres gestes épiés sans pudeur, et jusqu'à son alcôve ouverte la nuit aux gardes nationaux. Parmi ces derniers, l'acteur Saint-Prix, du Théâtre-Français, se distingua par son devouement, en favorisant les entrevues dérobées de la reine et du roi. Celui-ci était resté dix jours absorbé dans un morne silence. Sa femme ne le ranima qu'en embrassant ses genoux avec leurs enfants. « La lutte sera longue encore, lui dit-elle; reprenons nos forces pour tenir jusqu'au bout..., et s'il faut périr, périssons du moins en rois. »

Grâce à l'appui de Barnave, la royale famille retrouva un peu de liberté, et Marie-Antoinette vit renaître quelques lueurs d'espérance. Le serment prêté par Louis XVI à la Constitution, le 14 septembre 1791, réveilla les démonstrations d'enthousiasme; mais, tout en criant: Vive le roi et vive la reine! le peuple couronna Robespierre de guirlandes de chêne. C'était annoncer qu'entre le bourreau et les victimes il ne tarderait pas à opter pour le bourreau.

Bientôt, en effet, de nouveaux empiétements de l'Assemblée amenèrent une nouvelle résistance de la cour, et des outrages de plus en plus répétés préludèrent à la déchéance du 10 août 1792. « Voyez, dit un jour la reine au roi devant Dumouriez, un des révolutionnaires que son sourire traînait encore à son char; captive dans ces Tuileries, je n'ose me mettre à ma fenêtre du côté du jardin; la foule, qui stationne et qui épie jusqu'à mes larmes, me hue quand j'y parais. Hier, pour respirer, je me suis montrée à la fenêtre du côté de la cour, un canonnier de garde m'a apostrophée d'une injure infâme. — Que j'aurais de plaisir, a-t-il ajouté, à voir ta tête au bout de ma baïonnette!...— Dans cet affreux jardin on voit, d'un côté, un homme monté sur une chaise et vociférant les injures les plus odieuses contre nous, en menaçant du geste les habitants du palais; de l'autre côté, un militaire ou un prêtre, que la foule ameutée traîne au bassin, en les accablant de coups et d'outrages. Pendant ce temps-là et à deux pas de ces scènes sinistres, d'autres jouent au ballon et se promènent tranquillement dans les allées. Quel séjour! quelle vie! quel peuple! »

Le 20 juin 1792, toute la population des faubourgs, femmes et enfants, portant la Déclaration des droits de l'homme, ouvriers sans habits, armés de piques et de bâtons, déployant des culottes déchirées pour étendards, conduits par le brasseur Santerre, par le boucher Legendre, par l'orfévre Rossignol, par la courtisane Théroigne de Méricourt, etc., etc., envahissent les Tuileries, en hurlant, avec des canons portés à bras, forcent la porte du cabinet de Louis XVI et lui disent: « *Monsieur*, vous êtes un traître! Il faut mourir ou signer ces décrets » (c'étaient les décrets contre les prêtres et pour les fédérés); puis ils lui mettent sur le front un bonnet rouge, à la bouche un verre de vin, et ils cherchent partout l'*Autrichienne* pour la tuer. Quelques-uns aperçoivent Madame Elisabeth, et, la prenant pour sa belle-sœur, lèvent la main sur elle. Des officiers les arrêtent et les détrompent: « Ah! que faites-vous! s'écrie l'ange du dévouement; il fallait leur laisser croire que j'étais la reine; ma mort l'aurait sauvée peut-être. » D'autres demandaient, au bas de l'escalier: « Eh bien, est-elle morte? Jetez-nous sa tête! » Marie-Antoinette entendait de la chambre du lit ces clameurs, accompagnées des noms les plus infâmes et les plus dégoûtants... Un homme seul et quelques femmes la protégeaient... Elle pressait son fils et sa fille sur son cœur palpitant d'effroi. Lorsque les factieux arrivèrent, ils la trouvèrent dans cette attitude; et, déjà calmée par la fermeté du roi, leur colère tomba devant tant de beauté, de faiblesse et de larmes. Les cris cessèrent, les fronts rougirent... Tous ceux qui avaient un cœur s'écartèrent... Les plus inhumains se bornèrent à secouer leurs hideux insignes... Il y eut même des sourires et des paroles de compassion adressés aux deux enfants. « Si tu aimes la nation, dit un factieux à l'Autrichienne, décore ton fils de ce bonnet rouge... » Marie-Antoinette prit le bonnet et en coiffa le Dauphin. Gracieux et naïf comme on l'est à sept ans, il crut qu'on jouait et sourit à ses bourreaux. Ce sourire, qui eût désarmé des tigres, rendit aux insulteuses leur lâche courage; les sobriquets impudiques redoublèrent aux oreilles de la mère et des enfants. Une jeune forcenée, jolie pourtant et bien vêtue, se distinguait entre toutes les autres. « Pourquoi me maudissez-vous? lui demanda la reine avec douceur? vous ai-je fait du mal sans le savoir? — Vous faites le malheur de la nation! répondit l'énergumène, qui ne comprenait même pas ces grands mots. — Pauvre enfant! reprit Marie-Antoinette, voilà comment on vous trompe. Quel intérêt aurais-je à faire le malheur du peuple? Femme de votre roi présent, mère de votre roi futur, je suis Française par le cœur, et je ne puis être heureuse qu'en France. Je l'étais, quand vous m'aimiez, enfant! » A ces tendres paroles, la jeune fille s'émut; ses larmes coulèrent; elle demanda pardon à celle qu'elle venait d'outrager. « Je ne vous connaissais pas, balbutia-t-elle; je vois aujourd'hui que vous êtes bonne. » Santerre lui-même se sentit faiblir, et, poussant son armée en guenilles par les épaules: « Allons-nous-en! dit-il, et ôtez au Dauphin ce bonnet qui l'étouffe. » Puis il se pencha vers la reine et lui dit tout bas: « Vos amis sont bien maladroits, madame; j'en connais qui vous serviraient mieux! » Marie-Antoinette baissa les yeux sans répondre. Une telle alliance lui faisait horreur. On sait comment Santerre se vengea de son dédain, en couvrant d'un roulement de tambours l'adieu de Louis XVI au peuple sur l'échafaud.

Quand le roi revint près de la reine, celle-ci embrassa ses genoux avec délire. « Ah! madame, soupira le monarque, pourquoi vous ai-je enlevée à votre patrie pour vous faire partager de telles hontes! »

Enfin, le tocsin du 10 août sonna l'heure suprême de cette royauté mourante. A minuit, Danton donne le signal de l'assaut aux clubs et aux faubourgs. Louis XVI se retranche dans les Tuileries avec ses derniers défenseurs. La reine, Madame Elisabeth, les enfants et les femmes passent

la nuit dans des transes mortelles, se levant à toute minute pour écouter les cloches sinistres et les approches de l'océan populaire. Au point du jour, Marie-Antoinette retrouve son noble courage; elle fait, dans les salles du trône, la revue de deux compagnies de gentilshommes, et sa parole les électrise à tel point, qu'ils chargent leurs armes devant elle, en jurant de mourir à ses pieds. L'orient enflammé jetait en ce moment des lueurs sanglantes par toutes les fenêtres du palais : « Ma sœur, dit Madame Elisabeth, voyez donc comme l'aurore est effrayante! » La reine contemple le ciel et soupire; puis elle se mêle à ses serviteurs et à ses amis... Elle va consulter le roi près de son confesseur, rassurer les ministres dans la Chambre du conseil, embrasser ses enfants, tremblants dans leurs lits... Les fidèles partisans de sa grandeur accourent auprès de son infortune...; les uns se font tuer sur les escaliers; les autres arrivent couverts de sang... Une femme s'élance dans le Carrousel à travers le peuple en fureur! c'est l'héroïque duchesse de Maille. On prend son dévouement pour de la folie, et on la rejette de force dans sa maison : « Laissez-moi aller, s'écria-t-elle en se débattant; la fidélité est l'honneur de notre sexe!... Votre patriotisme est de haïr la reine, le mien est de lui donner ma vie!... »

Le procureur Rœderer voit le premier que la résistance est inutile. Il conseille au roi de se réfugier à l'Assemblée nationale. « Non! s'écrie Marie-Antoinette, nous sommes en force; il est temps de savoir qui l'emportera du gouvernement ou des factieux!...» Et habillant ses enfants à la hâte, elle les range autour d'elle comme un bataillon sacré. Les gardes pleurent d'attendrissement à cette vue. Mais il eût fallu que son héroïsme passât au cœur de son mari... Or, le bon Louis XVI, toujours indécis, surtout en face du carnage, ayant fait le sacrifice de son propre sang, ne songeait qu'à épargner celui des autres. Au lieu de chausser les éperons, de monter à cheval et de tirer l'épée, il allait et venait de ses ministres à ses défenseurs, portant un habit violet, couleur du deuil royal, n'inspirant et ne recommandant que la clémence et la commisération, offrant la résignation d'un philosophe chrétien aux soldats qui attendaient l'élan d'un général. « Marie-Antoinette, qui le suivait pas à pas, dit M. de Lamartine, relevait cette faiblesse par son attitude, par le mouvement fier et gracieux de sa tête, par l'expression mâle de son regard... Elle souffrait de ne révéler qu'en rougeur et en émotion muette ces sentiments de reine, d'épouse, de mère, que son sexe l'obligeait à contenir dans son sein. On voyait qu'elle pleurait en dedans, mais que le courage et la colère séchaient ses larmes à mesure qu'elles sortaient. Sa respiration était courte, forte, bruyante; sa poitrine se soulevait sous l'indignation. Ses traits, fatigués et pâlis par l'insomnie, mais tendus par la volonté et exaltés par l'intrépidité de son âme; ses yeux, qui parlaient par des éclairs continus à tous les yeux fixés sur elle; son regard, qui implorait, qui remuait, qui bravait à la fois, selon qu'il rencontrait des visages froids, amis ou hostiles; l'anxiété avec laquelle elle cherchait sur les physionomies l'impression des paroles du roi; sa lèvre relevée et palpitante, son nez aquilin, ses narines renflées par l'émotion, l'attitude de sa tête, redressée par le péril; sa démarche triste, ses bras affaissés, ses poses fières, les traces encore récentes de cette beauté qui commençait à pâlir sous ses années, comme sa fortune sous ses malheurs; le souvenir des adorations qu'elle avait respirées dans ces mêmes salles où elle implorait quelques bras pour la défendre; ces rayons de soleil du matin, pénétrant dans les appartements et ondoyant sur ses cheveux comme une couronne vacillant sur sa tête; ces armes diverses, cette foule, ces acclamations, ces silences au milieu desquels elle s'avançait; — tout imprimait à sa personne une majesté de courage, de dignité, de tristesse, qui égalait aux yeux des spectateurs la solennité de la scène et la grandeur de l'événement. C'était la Niobé de la monarchie; c'était la statue de la royauté tombée du trône, mais sans être ni souillée, ni dégradée par sa chute. Elle ne régna jamais tant que ce jour-là!... Elle fut reine malgré son peuple et le sort. » Nous avons dit l'enthousiasme qu'elle excita parmi les gentilshommes. Les uns s'agenouillaient pour lui baiser la main, les autres la conjuraient de toucher leurs armes. Plusieurs étendaient leurs manteaux sous ses pas, comme faisait Walter Rhaleig devant Elisabeth d'Angleterre; d'autres enfin prenaient son fils et l'élevaient en l'air, comme un drapeau à qui appartenait tout leur sang.

Entraînée elle-même par ces transports, Marie-Antoinette arracha deux pistolets à la ceinture de M. d'Affry, et courut les présenter à Louis XVI : « Voilà le moment, lui dit-elle, de vaincre ou de périr en roi! » Le prince rendit les pistolets au chef des Suisses, ne voulant que son inviolabilité pour défense, et refusant de donner l'exemple du carnage. Il fit remonter les femmes et les enfants dans leurs chambres, et, avec son courage passif, il alla sans armes au-devant du peuple. Il fut accueilli par des huées, auxquelles ses propres bataillons s'associèrent. La reine les entendit du haut de son balcon : « Grand Dieu! s'écria-t-elle, c'est le roi qu'on insulte! tout est perdu! »

Déjà maîtresse, en effet, de l'Hôtel-de-Ville, l'insurrection attaque les Tuileries aux chants du *Çà ira* et de la *Marseillaise*. Les Suisses et les gentilshommes se font tuer à leur poste; mais, loin de les imiter, le reste passe dans les rangs ennemis. Louis XVI n'avait plus de salut qu'à l'Assemblée constituante; il s'y rend avec sa famille et ses ministres. La reine, en marchant, cache son visage dans le sein de la princesse de Lamballe. Ils traversent le jardin embaumé de fleurs, plein de chants d'oiseaux, inondé de lumière matinale... Le peuple vainqueur hurlait de l'autre côté du palais, en massacrant les derniers champions de la royauté en fuite. On marchait sur des monceaux de feuilles mortes... « Elles tombent de bonne heure cette année, soupire Louis XVI...» — Et les deux enfants jouent avec ces feuilles sur le chemin de l'échafaud... A l'escalier de la terrasse des Feuillants, une masse de furieux aperçoivent le cortége et lui barrent le chemin. « Non, non! s'écrient-ils en agitant leurs piques, ils ne tromperont plus la nation... Il faut en finir!... A bas le *veto!* à bas l'Autrichienne! la déchéance ou la mort! » On obtient le passage, en déclarant que les députés attendent le roi... Un sapeur élève sur ses bras le jeune Dauphin, le porte ainsi devant la reine, et fraye la route jusqu'à l'Assemblée réunie au Manége.

Louis s'assied avec sa famille à côté du président Vergniaud : « Messieurs, dit-il, je suis venu ici pour éviter un grand crime. J'ai pensé que je ne pouvais être plus en sûreté qu'au milieu de vous. » Les assistants regardent dans le silence de la stupeur ce roi et cette reine qu'ils vont renverser... Ils hésitent devant la résignation de l'un et devant la majesté de l'autre. Un d'eux fait observer qu'on ne doit point délibérer devant Louis XVI... « C'est juste », répond Louis XVI lui-même. Et il prend place avec les siens dans la loge du logographe. Il assiste comme un curieux à son propre jugement... Les secrétaires prennent leurs notes auprès de lui. Le Dauphin est assis sur une banquette de paille. Marie-Antoinette se cache dans l'ombre d'une encoignure. Une sueur, tour à tour brûlante et glacée,

ruisselait de leurs fronts... L'atmosphère, déjà chaude, s'enflammait de l'haleine du peuple entassé dans les tribunes. On entendait le combat qui continuait aux Tuileries, les décharges des fusils et des canons, les cris de mort des vainqueurs, les supplications des victimes, la chute des cadavres jusqu'aux portes du Manége, et la grande clameur des rebelles, qui voulaient frapper le roi au sein de l'Assemblée.

Ce supplice dura quatorze heures. Louis XVI eut faim, et mangea de sang-froid. La reine et ses enfants ne dévorèrent que leurs larmes... Elle contemplait sa propre dégradation, sans mot dire, consternée, mais grande encore, « dans l'attitude d'un héros désarmé. » Madame Elisabeth ne sentait que la douleur des autres, et priait du cœur et des lèvres. La princesse royale pleurait; le Dauphin demandait à son père le nom des représentants. Un seul fut assez vil pour insulter cette chute. C'était le peintre David : « Aurez-vous bientôt fini mon portrait? lui demanda Louis XVI. — Je ne ferai désormais le portrait d'un tyran, répondit l'artiste, que quand sa tête posera devant moi sur un échafaud. » Aucune gloire ne peut racheter une telle parole...

L'Assemblée eut un moment sublime. La mousqueterie éclatait sur la salle...; le cliquetis du fer retentissait dans les couloirs... On crut que les Suisses, vainqueurs un moment, venaient reprendre le roi et frapper les députés sur leurs siéges : « Jurons, s'écria Vergniaud, de mourir libres et de tomber dignes du peuple ! » Tous se levèrent et firent le serment. Les tribunes le répétèrent... Personne ne quitta sa place. C'était une fausse alerte; le triomphe passager des Suisses avait fini par leur massacre et par celui de tous les serviteurs du château. Les Marseillais ne respectèrent dans le pillage, étrange hasard! qu'un tableau de *la Mélancolie*, qui ornait la chambre du roi.

Bientôt Louis XVI et la reine voient apporter dans la salle les dépouilles opimes de la monarchie : vêtements et parures, argenterie et bijoux. Puis ils entendent l'Assemblée rendre ce décret suprême : *La Royauté est suspendue en France. La famille royale reste sous la garde du Corps législatif.*

Il était deux heures après minuit. Louis XVI respira, comme un homme soulagé d'un poids accablant. Marie-Antoinette courba son front découronné, ferma quelques instants les yeux, et se releva avec un nouveau diadème : celui du malheur.

On conduisit les princes déchus et captifs dans un logement délabré du vieux monastère des Feuillants. Un officier y porta, dans ses bras, le Dauphin endormi... Le roi se coucha tout habillé; la reine se laissa tomber près de ses enfants; Madame Elisabeth passa la nuit à prier à leur porte.

Quand le jour entra par sa fenêtre sans rideaux, Marie-Antoinette contempla ses nouvelles Tuileries. Au dehors, des toitures noires, et la ville encore frémissante de son triomphe. Au dedans, une chambre nue, un lit de camp, des chaises de paille, des meubles presque indigents, des vêtements épars et froissés, une pauvre servante, gardienne du cloître désert... Ses enfants qu'on jeta sur son cœur lui apprirent qu'elle ne rêvait point, que tel était désormais le sort de la reine de France. Elle défaillit dans les bras de ses femmes, compagnes des splendeurs de la veille. « Malheureuses victimes, leur dit-elle ensuite, voyez une victime plus malheureuse que vous, puisque votre infortune est son ouvrage! — Et vous, pauvres enfants, reprit-elle en embrassant son fils et sa fille, vous avoir promis un si bel héritage, et vous laisser une pareille ruine! » Puis elle passa dans la cellule de Louis XVI, qu'elle trouva distribuant des mèches de ses cheveux, dernière largesse de la royauté...

Quant à elle-même, elle était devenue si pauvre, en un jour, qu'elle fut obligée d'emprunter une montre à l'une de ses dames, et vint-cinq louis à madame Augié, sa femme de chambre.

Les périls se prolongèrent pendant toute la journée. La foule ne cessa d'assiéger et de menacer les Feuillants. Vingt fois la famille royale crut sa dernière heure arrivée. Danton seul fit reculer les cannibales, en les haranguant du haut de la tribune, et en lançant un regard de pitié superbe à la reine, qui avait acheté naguère l'appui du traître.

Deux jours après, Marie-Antoinette fut transférée à la prison du Temple, avec son mari, ses enfants et sa belle-sœur,—par la volonté de la commune de Paris, qui brisait déjà le pouvoir législatif, comme celui-ci avait brisé le pouvoir royal. En prenant congé de ses serviteurs, la reine fit embrasser les plus humbles par le Dauphin : « Adieu, leur dit-elle, cette séparation est la plus cruelle de nos amertumes. Puisse Dieu vous payer une dette que... » Ses larmes ne lui permirent pas d'achever.

La route des Feuillants au Temple dura deux heures en plein jour, et fut une nouvelle marche du supplice. Les outrages du peuple éclatèrent plus sanglants que jamais. Au milieu de la place Vendôme, Péthion montra à la reine les débris de la statue de Louis XIV. Elle ne cessa d'entendre les hurlements de la foule, qu'en roulant sous les voûtes sombres de sa prison.

Elle avait surtout regretté la princesse de Lamballe, sa meilleure amie. Elle la revit le 2 septembre. Une troupe d'égorgeurs se présente à la porte du Temple, et demande une salutation des Capet (c'était désormais le nom de la famille royale). Les commissaires mènent le roi et la reine à une fenêtre, et qu'aperçoivent-ils? La tête de madame de Lamballe, promenée au bout d'une pique, après avoir roulé, depuis l'Abbaye, de cabaret en cabaret. Son corps gisait avec les milliers de cadavres immolés depuis le matin dans toutes les prisons.

Dès le premier jour, on avait entassé la famille royale dans les étages de la petite tour du Temple : Madame Élisabeth au rez-de-chaussée, dans une cuisine; les gens de service au premier; la reine et ses enfants au second; le roi au troisième. Des murailles nues, des grabats sordides, quelques siéges grossiers, point de rideaux, des gravures obscènes : tel était le nouveau palais. Heureux encore d'y être réunis, les captifs s'y rangèrent le plus près possible les uns des autres. Ils se promenaient une heure avant le dîner dans une sombre avenue, sous l'œil de Santerre et de ses aides de camp. Ils passaient le reste du jour à causer, à lire, à instruire, à amuser le Dauphin; à pleurer, quand la surveillance se relâchait un peu. A neuf heures, la mère couchait ses enfants dans sa chambre et montait souper dans l'appartement du roi. Puis chacun allait dans son grabat rêver à l'échafaud prochain.

La nuit du 19 août, des municipaux entrèrent dans la chambre de la reine et lui arrachèrent les derniers amis de sa captivité. On les remplaça par un geôlier brutal et sa femme, nommés Tison, par le sellier Rocher, aussi féroce de cœur que de visage, et par Simon, le cordonnier, cet infâme bourreau de Louis XVII. Cléry seul, valet de chambre du roi, obtint de rester près de son maître et d'immortaliser son dévouement.

Au lieu des tendres soins de MMmes de Lamballe, de Tourzel, de Navarre, Marie-Antoinette eut à essuyer du matin au soir, et souvent du soir au matin, les insolences de Rocher. Ce misérable, avec son ignoble figure, sa voix de

Stentor, son odeur de tabac et de vin, s'étudiait à torturer la reine de mille manières, faisant grincer les clefs et les verroux à son oreille, lui fumant au visage et lui lançant des propos orduriers, étalant à ses yeux des écriteaux infâmes, où elle était peinte comme une Messaline, et ses enfants comme des *louveteaux à étrangler;* assemblant enfin sur son passage des ouvriers qui dansaient au bruit de la *Carmagnole* et des chansons les plus obscènes. La pauvre mère ne pouvait éviter ce supplice quotidien, car elle n'osait priver son fils de sa promenade et de ses jeux en plein air.

Quelques voisins la dédommageaient par des regards et des signes de compassion, discrètement échangés d'une fenêtre à l'autre. Parfois même, des mains inconnues lançaient une fleur ou un ruban des petits jardins suspendus aux pauvres mansardes. Ou bien, on y voyait paraître, tout en larmes, la figure d'un ancien ami, courtisan fidèle au malheur. La reine disait à Madame Élisabeth, en relevant son voile: « Cette maison nous est dévouée; cet étage est à nous...; cette chambre est encore royaliste... » Et cela aidait à oublier les peines du jour, à faire un rêve consolant pour le lendemain.

Les deux femmes s'occupaient ainsi de leur voisinage, le 21 septembre, lorsqu'un municipal vint crier au pied de la tour l'*abolition de la royauté et l'établissement de la République.* Elles se pressèrent comme deux colombes frappées d'une balle, et cachèrent la nouvelle au roi jusqu'au lendemain... Louis XVI portait encore l'épée, ce sceptre du gentilhomme français, et les insignes de ses ordres de chevalerie: on les lui enleva le soir, et sa femme ne les aperçut plus au réveil...

Les fonds votés par la Convention pour les frais de l'emprisonnement ayant été employés presque tous en constructions et en mesures de sûreté, il restait à peine de quoi subvenir à la nourriture et à l'habillement des captifs. On oubliait, ou l'on feignait d'oublier qu'échappés le 10 août de leur palais au pillage, ils avaient pour unique trousseau les habits qu'ils portaient ce jour-là. Le roi n'avait pas une pièce de monnaie dans sa bourse; la reine, pas un vêtement à changer pour elle et ses enfants; ni l'un ni l'autre, aucun de ces objets si nécessaires à l'adoucissement de leur sort. Ils étaient tombés sans transition du faîte des grandeurs au fond de la misère!... Et, non contents de ne plus les traiter en souverains, leurs geôliers ne les traitaient pas même en homme et en femme. L'hiver approchait cependant, et, après avoir usé le linge prêté par l'ambassade anglaise, Marie-Antoinette et sa belle-sœur passaient leurs journées comme d'humbles couturières à raccommoder et à rapiécer leurs robes d'été ou les vêtements du roi...

Aussi, cette beauté de la reine, qui avait été si éclatante et si pure, s'altérait sensiblement de jour en jour, n'ayant plus même pour se rehausser les simples parures de la femme du peuple. PITRE-CHEVALIER.

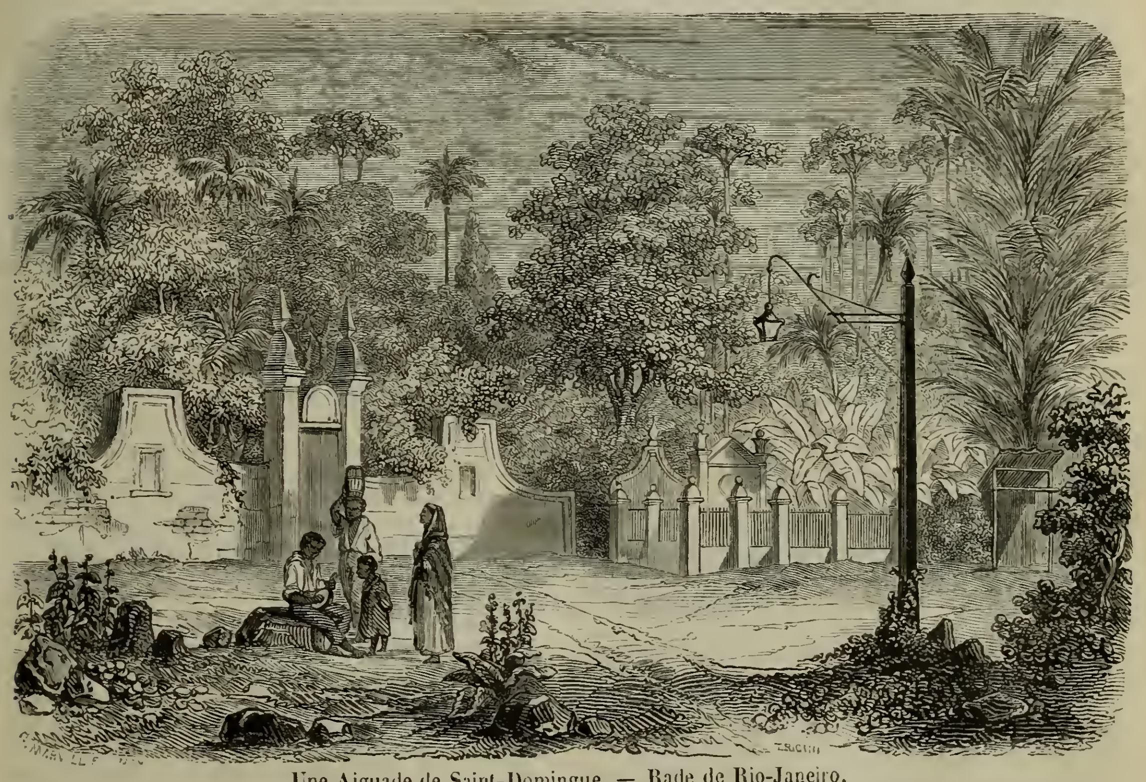
(*La fin au prochain numéro.*)



Marie-Antoinette au Temple, le Dauphin et Madame Royale.

ÉTUDES DE VOYAGES.

RIO-JANEIRO (1).



Une Aiguade de Saint-Domingue. — Rade de Rio-Janeiro.

II. Les églises. — Les couvents. — La lèpre. — L'aqueduc de *Carioca*. — Le Jardin des Plantes. — Un ouragan. — Les théâtres. — La cour au spectacle. — Le château de Saint-Christophe. — L'empereur don Pedro II et son père. — Anecdote sur celui-ci. — Le baise-main. — Le retour.

Les églises de Rio ne diffèrent pas beaucoup pour l'ornementation extérieure de la chapelle impériale dont nous avons déjà parlé; elles sont en général d'une architecture lourde et massive. *Nossa Senora da Candellaria* est la seule qui se distingue par une façade à la fois simple et majestueuse; les moins laides ensuite sont *Saint-François* et *Saint-Pierre*. Quelques-unes sont fort riches et possèdent des autels et des boiseries d'un beau travail. Certaines statues, peu remarquables sous le rapport artistique, sont fondues en argent ou recouvertes de joyaux précieux, ce qui leur donne au moins une grande valeur matérielle; des ornements d'orfèvrerie d'un grand prix étincellent aussi çà et là parmi les fleurs des autels.

Le luxe suprême des cérémonies religieuses consiste dans l'immense quantité de cierges qu'on allume pendant les solennités.

Comme dans toutes les villes espagnoles de l'Amérique du Sud, les femmes assistent aux offices tête nue et agenouillées sur des tapis; elles peuvent, assure-t-on, moyennant une certaine somme d'argent, se soustraire au premier règlement qui les oblige à montrer un trésor de cheveux noirs, la plus puissante peut-être de leurs séductions. Un usage singulier existait encore il y a peu d'années. Les Brésiliennes se rendaient le vendredi soir dans la chapelle impériale où un excellent orchestre accompagnait les hymnes chantés par des *soprani* italiens. Pendant toute la durée de ce concert religieux, les femmes, accroupies sur leur carré de tapisserie, prenaient des sorbets et des glaces et conversaient sans scrupule avec les jeunes gens qui venaient en quelque sorte leur rendre visite dans le lieu saint.

On compte à Rio-Janeiro plusieurs couvents; l'un des plus remarquables est bâti sur une montagne rougeâtre qui domine la ville et d'où la vue s'étend sur la rade; il est environné d'arbres qui l'ombragent et y entretiennent une délicieuse fraîcheur. A l'intérieur, certaines salles sont ornées de moulures et de boiseries artistement travaillées. On y remarque aussi quelques bahuts enrichis de sculptures et d'incrustations précieuses; des tableaux noirs, enfumés et écaillés, des fresques grossières et symboliques couvrant quelques pans de murailles, n'ont rien qui les recommande à l'attention du visiteur.

Un moine à la longue barbe, au cheveux taillés en couronne, à la physionomie quelque peu joviale, dirigea notre promenade à travers le couvent : comme nous ignorions le portugais et que de son côté il ne savait pas un mot de français, nous lui adressâmes audacieusement la parole

(1) Voir le numéro de novembre dernier.

dans la langue de Virgile, ce qui le surprit autant que si nous lui avions parlé le *canaque* des îles Marquises. Nous lui répétâmes en vain la phrase sur tous les tons et en scandant chaque syllabe, il nous fit signe qu'il comprenait moins que jamais. Malgré ce rude coup porté à notre amour-propre à l'endroit des études universitaires, nous essayâmes une autre phrase qui eut à peu près le même succès; mais il devina au moins cette fois que nous avions la prétention de parler latin. Alors, convaincu de sa supériorité, il releva noblement la tête et prononça quelques mots avec emphase, probablement dans la même langue, car à notre tour nous ne comprîmes pas. Après de nombreux efforts toujours couronnés du même insuccès, nous eûmes la certitude que notre guide pouvait seulement remplir l'office du fil d'Ariane. La visite terminée, nous lui fîmes nos adieux dans cette langue universelle qui se parle de la main qui donne à celle qui reçoit. Le moine les trouva sans doute fort éloquents, car sa physionomie s'illumina tout d'un coup, et la manière pénétrée dont il nous salua en ouvrant la porte de sortie, nous donna lieu de croire que nous avions reconquis toute son estime.

Non loin du couvent, nous rencontrâmes, assis sur une pierre, un malheureux nègre, victime des deux plus immondes maladies que la Providence aux impénétrables décrets inflige trop souvent à l'humanité dans ces parages. Il était à la fois atteint d'*éléphantiasis* et de lèpre. Le premier de ces deux fléaux rendait ses jambes semblables à des fûts de colonnes; le second avait complétement envahi son corps, dont le hideux aspect reculait à l'infini les limites de l'horrible. Il dévorait une banane comme s'il eût pris souci de soutenir quelque temps encore sa misérable existence, et rien ne décela qu'il fût sensible à l'aumône que nous déposâmes dans la sébile de coco placée auprès de lui.

La *lèpre* et l'*éléphantiasis* paraissent avoir jusqu'à ce jour déjoué les efforts de la médecine, aussi a-t-on quelquefois eu recours à des moyens surnaturels, là où la science s'avouait impuissante. Voici, à ce sujet, une étrange expérience qui fut faite, il y a peu d'années, à Rio-Janeiro.

Un lépreux, se confiant à cette croyance populaire du pays, qui attribue au venin du serpent à sonnette la vertu de guérir le mal auquel il était en proie, voulut tenter la périlleuse épreuve, qui, de façon ou d'autre, mettrait un terme à sa lente et douloureuse agonie. Un conseil de médecins fut réuni. Les uns nièrent l'efficacité du terrible remède; les autres doutèrent, mais prétendirent que le serpent, renfermé depuis longtemps, n'était plus dans les conditions requises pour que sa morsure eût une action salutaire. Le malade seul montra une obstination telle qu'on dut céder à ses intances et expérimenter séance tenante. On se rendit près de la cage du reptile qui dormait insoucieux, étendu sur une couverture de laine. La vue de l'animal n'influa en rien sur la décision du lépreux, il plongea résolument la main dans une ouverture de la cage et toucha le serpent à l'improviste. Celui-ci, réveillé en sursaut, dressa subitement la tête, fit entendre un bruit semblable au craquement d'une crécelle, et se précipita avec furie sur la chose mouvante dont le contact avait troublé son repos. Les assistants tressaillirent d'effroi, le malade ne sourcilla point; le serpent recula tout au fond de la cage sa tête hideuse, passant de temps à autre sur ses narines une langue humide et brillante comme une fourche d'acier. Chose étrange! soit qu'il fût exagérément repu, soit que ses mâchoires se fussent paralysées de dégoût au contact d'une chair viciée, il n'avait pas mordu, et deux fois encore l'approche de cette main impure sembla le faire reculer d'horreur; enfin pressé, violenté en quelque sorte, il se précipita sur elle et la mordit en deux endroits. Le sang coula, un nuage passa sur le front du blessé, une légère écume argenta ses lèvres. Bientôt les symptômes funestes se manifestèrent, on chercha vainement à les combattre; quelques heures suffirent pour entraver la marche de la maladie et guérir à jamais le malade. Il mourut, et avec lui s'éteignit le chimérique espoir de puiser à cette source effrayante un mystérieux principe de salut.

Après avoir visité les monuments religieux, dont au moins un est toujours en quelque sorte le noyau d'une ville naissante, les monuments les plus dignes de fixer l'attention sont ceux qu'une pensée généreuse a fait construire dans un intérêt de bien-être général, et dont on peut apprécier chaque jour l'immense utilité.

Le seul véritablement remarquable dans ce genre est le magnifique aqueduc de *Carioca*, qui prend naissance au flanc du *Corcovado*, serpente sur les hauteurs pendant plus d'une lieue, et vient alimenter la fontaine construite sur la place de Carioca. Cet aqueduc, terminé en 1740, ne diffère pas des constructions destinées au même usage, dont le voyageur admire encore les ruines dans la campagne de Rome. Il se compose de deux étages d'arcades à plein cintre; la partie supérieure fait communiquer ensemble deux collines; les conduits sont placés dans la partie inférieure et aérés par des regards percés de distance en distance. La fontaine à laquelle vient aboutir l'aqueduc est d'une construction sévère, mais grandiose. Un grand nombre de robinets versent l'eau dans un immense réservoir, autour duquel se presse constamment une foule bruyante de nègres pittoresquement costumés, qui vont et viennent portant des vases de toutes les formes et de toutes les couleurs.

Près de l'endroit où l'aqueduc franchit l'espace qui sépare les deux collines, se trouve le jardin public. Des ombrages magnifiques, la proximité de la ville, le voisinage de la mer concourent à son agrément. Les allées, bordées de petits treillages, s'y entre-croisent sans trop de symétrie, et protégent les plates-bandes richement diaprées. Cet endroit, qui à plus d'un titre mériterait d'être choisi pour but de promenade, est presque constamment désert; les jours de fête seulement on y rencontre quelques désœuvrés.

Le Jardin des Plantes, tracé dans de vastes proportions, ajoute, à l'immense quantité d'arbres indigènes, une grande variété de plantes exotiques. On y remarquait surtout une plantation de thé, dont on confia dans le principe la culture à des Chinois. Le changement de patrie fut moins funeste à la plante qu'à ses cultivateurs, presque tous ces Chinois périrent nostalgiques. On rencontre ce magnifique jardin au delà de *Botafogo*, couché entre la mer et le *Corcovado*, qui, de ce côté-là, taillé à pic comme une muraille, se dresse dans toute sa hauteur. Son éloignement de la ville en fait une véritable solitude; des *omnibus* y conduisent à la vérité, mais encore faut-il affronter pendant deux lieues, sous une température accablante, les cahots et la poussière, désagréments qui trouveraient une compensation dans le charme de la promenade, si l'on n'avait la triste perspective du retour.

Si l'on fait le voyage par mer, c'est autre chose: on peut arriver au Jardin des Plantes sans être moulu par les cahots ou étouffé par la poussière, mais alors on a la certitude d'être grillé par le soleil, sans compter d'autres désastres impossibles à prévoir dans un pays où le temps est souvent infidèle. Voici du reste un petit événement qui a gravé dans notre mémoire le souvenir d'une traversée sur la rade.

Nous avions quitté la frégate par un temps superbe, le ciel était bleu comme de l'outremer, et la réverbération du soleil colorait l'eau des tons roses et violets de l'acier passé au feu. Je comptais mettre à profit cette journée pour dessiner la chapelle de *la Gloria*, dont les murailles blanches couronnent une hauteur voisine de la plage, entre Rio-Janeiro et *Botafogo*. La tente étroite de notre *yole* nous y garantissait mal contre les caresses par trop ardentes d'un traître soleil; mais elle glissait légère sous l'effort combiné de six rameurs, et nous promettait une traversée rapide. Malgré tout nous arrivâmes à *la Gloria*, n'ayant conservé notre ressemblance que du côté de l'ombre; l'autre profil était démesurément enflé et richement envermillonné. Quand la *yole* nous eut déposés sur le sable, je cherchai le point de vue le plus favorable au dessin de la chapelle, et l'ayant trouvé, je me mis à l'œuvre. Pendant cette occupation, qui dura une demi-heure, le ciel s'était couvert, et une chaude bouffée de brise porta jusqu'à nous un roulement lointain de tonnerre. L'espoir de regagner la frégate avant l'orage me fit abandonner mon travail, et nous rentrâmes lestement dans la *yole*, qui reprit son essor sous une nage vigoureuse.

Cependant le jour était à l'improviste devenu sombre; des nuages noirs et lourds pesaient sur les mornes du côté de la ville, et descendaient menaçants vers la baie. Bientôt nous vîmes s'élever à droite de Rio-Janeiro comme une vapeur dorée; un nuage de poussière qui s'épaissit peu à peu se dressa d'abord en colonne, se colora des tons fauves et rougeâtres d'un reflet d'incendie, grandit avec une rapidité effrayante, et envahit bientôt la ville, qui disparut complétement dans le tourbillon.

Nos matelots ramaient avec énergie; ils devinaient sans doute que nous n'étions pas menacés d'un orage ordinaire.

Tout à coup un petit sifflement traversa l'espace, la rade frissonna dans toute son étendue comme une onde dans laquelle on plonge un fer rouge, et une violente secousse nous renversa presque dans l'embarcation. Notre tente, mal assujettie par l'une de ses extrémités, venait d'être violemment arrachée à son chandelier de support, et fouettait l'air comme une voile en détresse. Si elle eût offert plus de résistance à la brusque arrivée du vent, nous eussions infailliblement chaviré. La même rafale avait emporté à la mer les chapeaux de plusieurs d'entre nous, personne n'y prit garde; on serra la tente, nos matelots ramèrent avec fureur, et notre *yole* vola sur les lames comme un oiseau de mer qui cherche un refuge.

Bientôt la baie fut envahie comme la ville par le tourbillon rougeâtre; toutes les terres, tous les navires de la rade et le fort Villegagnon, que nous avions laissé sur notre droite à une courte distance, disparurent complétement à nos yeux. Une brise *carabinée* venait de terre bâbord à nous, la mer devint creuse, la hauteur des lames gênait la nage et ralentissait la marche de notre frêle embarcation. Une poussière épaisse nous voilait presque la lueur des éclairs, et nous laissait apercevoir seulement, dans un cercle fort restreint, les lames qui déferlaient, et qui, fouettées par le vent, nous couvraient d'une ondée bien nourrie.

Une barque de passage venait (nous l'avons su plus tard) de chavirer près du fort Villegagnon (1); un canot lui portait du secours, et passa à notre poupe, nous jetant quelques paroles que nous ne pûmes saisir à travers le fracas du tonnerre et les sifflements de la brise. L'espace n'était plus qu'un chaos où luttaient les éléments. Enfin la poussière, chassée par le vent, s'éloigna peu à peu, et nous nous trouvâmes presque à toucher la frégate, dont la masse solide nous parut un lieu plus convenable pour suivre sans préoccupations les progrès de l'ouragan. La première heure de celui-ci fut affreusement belle, et quoique par le fait nous n'eussions couru aucun danger sérieux, nous fûmes un instant saisis d'un indéfinissable sentiment d'anxiété, auquel se joignait aussi de la curiosité et de l'étonnement. Il nous sembla, pendant cette heure sombre et fulgurante, où l'harmonie de la nature semblait bouleversée, que nous allions être témoins de l'une de ces catastrophes destinées à faire époque.

Le lendemain on s'entretenait beaucoup des dégâts causés par l'ouragan dans la campagne. Ces phénomènes sont pourtant communs dans le pays, mais ils ont moins de durée et surtout moins de violence.

Il y a deux théâtres à Rio-Janeiro. Le théâtre de *San-Joao*, où l'on chante l'opéra italien, et celui de *San-Francisco*, où des troupes françaises et portugaises donnent alternativement des représentations. Ce dernier théâtre, construit dans un quartier sombre, près du palais, n'a rien qui l'indique du dehors. A l'intérieur, la salle, de forme oblongue comme une nef d'église, est à peine décorée de grisailles d'un aspect fort triste. Elle est divisée en deux étages de loges sans compter celles du rez-de-chaussée. Ces loges sont spacieuses, et leur devanture à jour permet de saisir l'ensemble des toilettes. Sur la corniche avancée de chaque étage supérieur règne un cordon de bougies dont la lumière, renvoyée par des réflecteurs, éclaire la salle mieux qu'on ne saurait se l'imaginer. Toute la partie du premier rang, dit rang noble, qui fait face à la scène, est occupée par la loge de l'empereur; celle-ci est vaste, mais d'une décoration plus que médiocre.

Des Français, de cette position sociale à laquelle s'accroche obstinément l'inexorable épithète de *Calicot*, composaient la majorité du parterre. Turbulents comme dans nos théâtres secondaires, ils charmaient leurs ennuis pendant les entr'actes en renouvelant certaines facéties surannées. Aboiements, piaillements, grognements s'élevaient avec un rare talent d'imitation, et se joignaient aux trépignements d'impatience pour composer un charivari entrecoupé de sifflets aigus et énergiques.

Quand parurent Leurs Majestés Impériales, le rideau se leva et le calme se rétablit. On jouait ce soir-là le *Tartufe* de Molière et un vaudeville de Scribe. Les deux pièces, convenablement interprétées, furent écoutées avec attention. L'empereur don Pédro, qui sait parfaitement le français, paraissait prendre un vif intérêt au spectacle. Pendant les entr'actes l'empereur et sa suite se retiraient dans un salon attenant à la loge. Le vacarme recommençait alors de plus belle. Deux ou trois *loustics* comme il ne peut manquer de s'en trouver dans ces réunions, donnaient l'élan, et la contagion passait avec une rapidité électrique dans tous les points du parterre. Nous insistons sur ces particularités afin de montrer que l'éloignement de la patrie, la différence des habitudes et le contact permanent d'étrangers peu enclins aux bruyantes manifestations, sont impuissants à détruire la gaîté expansive de nos compatriotes.

A la sortie du spectacle, nous nous trouvâmes avec plusieurs Brésiliens effrontément près de la voiture impériale. Don Pédro passa au milieu de nous sans qu'on prît, au moins ostensiblement, la moindre précaution pour sa sûreté.

Quelques jours plus tard, l'affiche du théâtre San-Joao annonçait *Anna Bolena*. L'œuvre de Donizetti devait être

(1) M. de La Villegagnon fonda un établissement au Brésil quelques années avant que les Portugais songeassent à en faire la clef de voûte de leur colonie.

chantée par l'élite de la troupe italienne; aussi nous n'eûmes garde de manquer à cette représentation.

Le théâtre San-Joao, bâti en 1812, sous le règne Jean VI, est situé au nord de la place de la Constitution. Il ne diffère point à l'extérieur de la forme généralement adoptée pour la plupart des théâtres de France. Le péristyle en est tout aussi lourd et aussi massif. La salle est vaste, bien distribuée, convenablement éclairée, enfin d'une décoration sage qui ne porte nulle atteinte aux toilettes ni aux physionomies des spectatrices. Trois rangs de loges superposés, sans compter les baignoires, peuvent recevoir un nombreux public. L'absence de galeries laisse toutes les loges en pleine lumière, de sorte que le regard peut parcourir les diverses parties de la salle sans être forcé de pénétrer dans des réduits obscurs. La loge impériale occupe un immense espace au milieu du premier rang; son éclairage particulier et la colonnade légère qui la sépare en deux plans, lui donnent l'apparence d'une petite salle de spectacle construite dans la première.

L'empereur, l'impératrice, le comte et la comtesse d'Aquila assistaient à la représentation en costume de ville; derrière eux se tenaient de hauts fonctionnaires en habit de cour, et des officiers généraux en grande tenue. Les loges prises dans leur ensemble resplendissaient de costumes magnifiques. L'on sait combien l'éclat des lumières est favorable aux teints bistrés; aussi le premier coup d'œil était-il à l'avantage des Brésiliennes, dont la magnifique chevelure et les sourcils noirs trompaient à première vue le regard inexpérimenté; mais l'un de nos amis, armé d'une impitoyable lorgnette et d'un esprit d'analyse plus logique que généreux, nous affirma que le prestige de l'ensemble était parfaitement trompeur, et qu'un examen approfondi de la plupart des loges donnait lieu à de tristes déceptions. Il assurait en outre que les Anglaises avaient les honneurs de la soirée, mais que pas une d'entre elles ne possédait une chevelure d'une nuance blond cendré plus heureuse, ni un regard plus plein de mansuétude que Mme d'Aquila, l'enfant chérie des Brésiliens.

L'orchestre était bien inférieur, sans doute, à celui de nos premiers théâtres lyriques; pourtant il exécuta d'une façon satisfaisante certaines parties de l'opéra, et l'on put se convaincre qu'il y avait parmi les musiciens quelques artistes de mérite. Nous eussions été heureux de partager l'enthousiasme presque général des Brésiliens pour la troupe italienne; mais, par une inconcevable fatalité, les soirs où nous assistions au spectacle étaient toujours ceux où, suivant les *dilettanti*, la voix manquait à la prima dona; nous étions du même sentiment, et nous pensons en outre que la faiblesse accidentelle du chant de la *prima dona* étendait, ces soirs-là, encore, une funeste influence sur le reste de la troupe. Nous ne dirons rien de la mise en scène; l'accoutrement des Romains de notre Théâtre-Français doit nous rendre indulgents pour les pantalons de nankin des Anglais d'Henri VIII, et, à propos de Romains, nous mentionnerons l'absence des claqueurs organisés, cette plaie qui a rendu inabordable le parterre de nos théâtres.

Vers le commencement de l'année, les orages sont fréquents à Rio-Janeiro. Ils se déclarent ordinairement pendant la nuit; la pluie tombe alors avec fracas, roule en torrents dans les rues, descend en cascades du faîte des maisons. Malheur à l'étranger surpris par un de ces orages à l'heure où toutes les portes sont closes, rien ne pourra le soustraire à la plus complète immersion. Ce fut précisément ce qui nous arriva un soir en sortant du théâtre de San-Joao; un magnifique orage grondait sur la ville, le ciel était noir comme de l'ébène, et la lueur flamboyante des éclairs venait nous aveugler et rendre plus impénétrable encore dans leurs intervalles la profonde obscurité de la nuit. Les citadins comprirent toute l'imminence du péril, et le sauve-qui-peut devint général. Les *séges* et autres véhicules qui attendaient près du péristyle la sortie du spectacle, avançaient en désordre, se heurtant dans l'ombre, au milieu d'une cohue effarée qui s'éparpillait dans toutes les directions avec une agilité fiévreuse. Il était trop urgent de penser à notre sûreté personnelle pour que l'idée nous vînt d'observer la fugue générale, qui dut offrir bien des épisodes pittoresques.

A peine avions-nous fait vingt pas sur la place, que le ciel ouvrit ses cataractes, et nous obligea à chercher un abri sous la galerie avancée d'une maison voisine. La pluie fouettait le pavé avec un fracas étourdissant auquel se joignaient les roulements graves du tonnerre. Puis survint à l'improviste une perfide éclaircie. Nous quittâmes alors notre retraite, et nous prîmes notre course vers le quai, où nous attendait le canot de la frégate. Les trottoirs n'avaient pas encore été envahis par l'eau, nous avions franchi leurs intervalles sur les épaules des nègres qui, échelonnés de distance en distance, font, moyennant une pièce de monnaie, l'office de ponts ambulants. Mais bientôt de nouvelles gouttes de pluie nous annoncèrent une reprise du cataclysme. En effet, cent nuages crevèrent à la fois, et quelques minutes suffirent pour rendre les rues de véritables canaux navigables. L'eau déborda non-seulement les trottoirs, mais encore s'éleva presque jusqu'à l'entrée des maisons, où il ne fallait pas songer à chercher un refuge à cette heure indue. D'ailleurs nos vêtements étaient si complétement traversés, que, ni la douche tiède que le ciel nous versait sur la tête, ni le torrent qui roulait comme un flot d'encre et nous montait aux jambes, ne pouvaient ajouter à notre déconfiture : aussi jugeâmes-nous inutile de nous confier aux bras sordides des porteurs noirs, et nous avançâmes résolument dans la rue, embourbés jusqu'aux genoux et trébuchant à chaque pas aux inégalités du terrain ; spectacle fort divertissant d'ailleurs pour la *négraille*, qui manifestait sa joie par d'interminables éclats de rire. La pluie cessa juste au moment où nous arrivions à bord, ruisselants comme si nous avions fait le trajet à la nage.

Pour en finir avec les monuments publics, il nous reste à parler du Muséum d'histoire naturelle et de l'Académie des beaux-arts. Le premier, ne possédât-il que la collection bien classée des richesses ornithologiques et minéralogiques du Brésil, mériterait déjà la visite des étrangers. Pourtant le musée n'est pas seulement dans l'édifice qui porte ce nom; il est partout à Rio : on le rencontre à chaque pas dans les rues *Directa* et d'*Ouvidor*. Les ateliers des fleuristes exposent sous des châssis vitrés de magnifiques réunions d'oiseaux. Chez les brocanteurs de collections, le cadre où fourmille un hideux assemblage d'insectes, fait pendant à celui où des papillons, disposés avec art et symétrie, concourent à former des figures aussi richement diaprées que l'arc-en-ciel. Puis ce sont des curiosités étrangères au Brésil, achetées ou échangées à bord des navires qui arrivent des pays lointains. Les peintures délicates et les conceptions monstrueuses des Chinois, les armes extravagantes et les fétiches grotesques de l'Océanie, se heurtent pêle-mêle sous un plafond où rampent et se vautrent des reptiles, des amphibies et des animaux aussi étranges que ceux qui grouillent dans l'orbe lumineux du microscope solaire.

Le nom pompeux d'Académie des beaux-arts écrase

jusqu'à ce jour le monument destiné à recevoir les œuvres des peintres et des statuaires; mais l'on doit tout attendre de l'habile direction de M. F. Taunay, notre compatriote, membre d'une famille où les qualités aimables et le talent sont appréciés chaque jour par les étrangers qui visitent la capitale du Brésil.

Nous nous trouvions à Rio-Janeiro le jour anniversaire de la naissance de S. A. R. madame la princesse de Joinville, alors en France (1844). A cette occasion, nous fûmes invités à nous rendre au château de Saint-Christophe, maison de plaisance de l'empereur Don Pédro. Les canots de la frégate nous débarquèrent à Botafogo, où M. le comte Ney avait eu la gracieuse attention de faire préparer des voitures qui nous conduisirent assez rapidement à la résidence impériale.

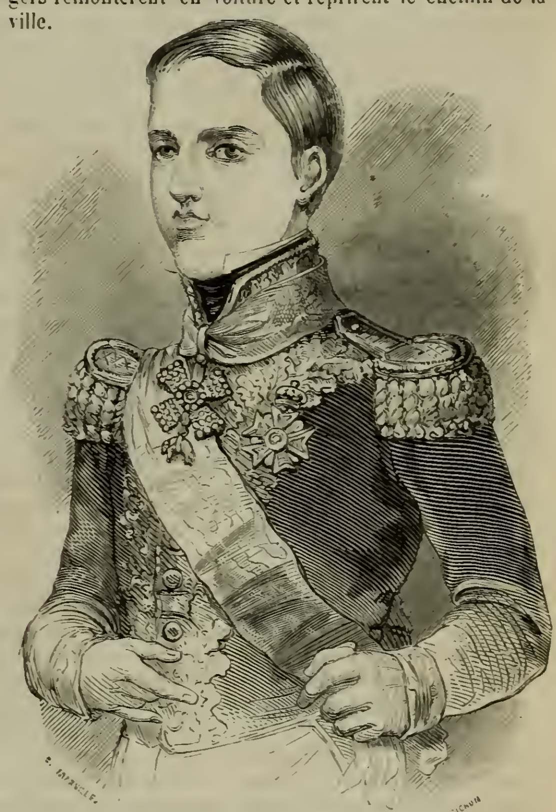
Le château ne montre point ses dimensions réelles du côté de l'arrivée, il est nécessaire d'en faire le tour pour les connaître. En avant de l'esplanade s'élève un portique dont la haute arcade est surmontée d'un écusson armorié. A droite et à gauche du portique des piliers soutiennent des traverses latérales qui aboutissent à deux larges guérites habitées par des gens de service. Les piliers élevés de l'entrée principale, et ceux qui soutiennent les traverses, sont surmontés de vases antiques. Une galerie percée de larges fenêtres dessinées en trèfle à leur partie supérieure, fait communiquer deux pavillons carrés d'assez élégante architecture; ils sont couronnés d'un balcon en pierre aux angles duquel on a placé des statues; des balcons semblables règnent aussi autour de leur premier étage. A l'époque de notre visite, un échafaudage encombrait le pavillon de gauche qui, n'étant point encore terminé, jurait, par la couleur noire de son mortier, avec la blancheur du reste de l'édifice. Sur la droite du château on aperçoit les grands arbres du jardin, et derrière eux des montagnes souvent embrumées bornent la vue à l'horizon.

Pour satisfaire à une étiquette que le soleil nous fit paraître exagérée, nous nous découvrîmes en arrivant sur l'esplanade. Un officier nous conduisit dans un salon d'attente, où nous fûmes reçus par un chambellan, qui à son tour nous fit passer dans une galerie ornée de quelques bons tableaux, de plusieurs copies sans grande valeur artistique, enfin des gravures et des lithographies modernes les plus estimées. A peine avions-nous eu le temps de donner un coup d'œil aux peintures qu'on annonça l'empereur.

Don Pédro II, alors âgé de vingt ans, semblait fatigué par une croissance rapide. Son visage pâle est régulier dans la partie supérieure seulement. Ses cheveux sont blonds; ses yeux clairs, un peu enfoncés sous l'arcade du sourcil, ajoutent une certaine expression méditative à sa physionomie ordinairement sérieuse. Il portait un uniforme d'officier général, chargé d'une paire d'épaulettes massives à torsades longues et flottantes. Parmi les ordres qui lui couvraient la poitrine, on remarquait le grand cordon de la Légion-d'Honneur.

La présentation de l'amiral français et de son état-major général n'offrit aucune particularité intéressante. L'empereur avait déjà vu l'amiral Dupetit-Thouars peu d'années auparavant; il le questionna à diverses reprises sur son séjour dans les îles Marquises, et sur les événements récents de Taïti, auxquels il paraissait surtout prendre un vif intérêt. Cet entretien terminé, l'empereur quitta la galerie, et bientôt après l'on ouvrit les portes d'une salle où resplendissait un couvert magnifique. D'énormes bouquets de fleurs éclatantes remplissaient des vases et des corbeilles, autour desquels étincelait en bel ordre un grand luxe de cristaux et d'orfèvrerie. Il nous semble avoir reconnu dans la porcelaine les merveilles de la manufacture de Sèvres. L'empereur prit place, ayant à ses côtés l'impératrice, la princesse Januaria, sa sœur, et le comte d'Aquila, son beau-frère. Le repas fut servi à la française, et pendant toute sa durée une excellente musique se fit entendre sous les fenêtres du château. Au dessert, l'empereur se leva, mouvement qui fut imité par tous les assistants; il porta un toast au roi Louis-Philippe, et immédiatement après l'on quitta la table.

L'étiquette ne permettant pas de s'asseoir en présence du souverain, une partie des convives vint se reposer dans une salle voisine de celle où l'empereur et sa famille conversèrent une heure environ avec les officiers généraux et les premiers fonctionnaires de l'Etat. Quand la famille impériale rentra dans ses appartements, les conviés étrangers remontèrent en voiture et reprirent le chemin de la ville.



Don Pedro II, empereur du Brésil.

Nous avons été admis depuis à visiter le château de Saint-Christophe. Sa façade du côté de l'arrivée ne peut guère faire soupçonner sa grandeur véritable, augmentée encore par plusieurs dépendances affectées à un nombreux personnel. Les appartements sont décorés avec une grande simplicité, à l'exception pourtant d'une galerie qui sert ordinairement de salle de bal. Le jardin est planté d'arbres magnifiques qui jettent sur les allées un ombrage noir; des canaux et des bassins contribuent à y entretenir une délicieuse fraîcheur.

Cette visite à Saint-Christophe nous remit en mémoire l'anecdote suivante:

Un volontaire de la marine française s'étant un jour introduit dans l'enclos du palais, considérait à l'extérieur la résidence impériale, dont on venait de lui refuser l'entrée. Après une contemplation qui satisfit médiocrement sa cu-

riosité, notre compatriote allait reprendre le chemin de la ville, quand un cavalier brésilien arriva sur l'esplanade. Haute taille, fière mine, tournure martiale, tout semblait indiquer que, chez le nouveau venu, le pacifique habit bourgeois avait momentanément usurpé la place de l'uniforme.

C'est sans doute un officier, pensa le Français, qui s'approcha, salua poliment, et hasarda quelques questions auxquelles l'étranger satisfit avec une grâce parfaite. Le volontaire devint alors communicatif, et raconta son infructueuse tentative pour pénétrer dans le palais, non sans laisser percer un léger dépit d'avoir inutilement accompli sous le grand soleil une promenade qui tenait beaucoup du voyage. Le Brésilien l'écoutait en souriant. Il attribua la sévérité des consignes aux fréquentes apparitions que l'empereur improvisait à sa maison de campagne; néanmoins il offrit à son interlocuteur d'essayer son influence auprès de l'officier de service, et il se dirigea vers l'entrée principale, d'où, après avoir échangé quelques mots avec un garde, il fit signe au Français de le rejoindre. Tous deux entrèrent au palais sans difficulté. On parcourut les salles, les galeries, les jardins, le Brésilien remplissant à merveille l'office de *cicerone*; questionné souvent, il questionnait plus souvent encore, et paraissait trouver du charme aux réponses que lui faisait le volontaire avec une franchise précieuse et un abandon auquel la confraternité de profession pouvait servir d'excuse. La promenade terminée, le Français remercia cordialement l'inconnu, et lui exprima combien il désirait pouvoir reconnaître sa gracieuse obligeance, en lui faisant à son tour les honneurs de la frégate française.

Peu de jours après, le même volontaire *flânait* dans la rue d'Ouvidor en compagnie d'un élève de première classe (1), quand un tilbury mené grand train déboucha d'une rue adjacente. Le volontaire fit un brusque mouvement de retraite; mais il trébucha sur une pierre roulante, et tomba presque sous les pieds du cheval. Par un mouvement aussi rapide que la pensée, l'élève de marine se précipita, et saisit d'un poignet inexorable le mors de l'animal, en proférant un juron des plus énergiques. Cet effort, combiné avec celui du maître de la voiture, qui raidissait les rênes de toutes ses forces, fit cabrer et reculer le cheval. Le volontaire se releva prestement; mais à peine son regard se fut-il arrêté sur l'étranger, qu'il fit une exclamation de surprise; celui-ci, dont le visage avait tour à tour reflété des sentiments d'inquiétude et de colère, fouetta vigoureusement le cheval, qui bondit et reprit son rapide galop. Quelques passants effarés entourèrent les Français, et l'un d'eux s'adressant à l'élève :

— Malheureux! savez-vous ce que vous venez de faire?

— Oui, j'ai empêché qu'on ne nous brisât quelque chose.

— Mais l'illustre seigneur que vous avez insolemment arrêté dans sa course?

— Eh bien!

— Eh bien! c'est l'empereur du Brésil.

— Diable! dit le volontaire, mon *cicerone* du palais Saint-Christophe! et moi qui l'invitais en camarade à venir à bord, dîner au poste et goûter du *cambusium!*

Sa Majesté Impériale don Pédro Ier, père de l'empereur régnant, visita en effet la frégate française, où il reçut un accueil splendide; rien sur sa physionomie ne trahit qu'il reconnût le volontaire de Saint-Christophe ni l'élève de la rue d'Ouvidor; et ceux-ci, à tort ou à raison, se gardèrent bien de réveiller ses souvenirs.

(1) M. F. de L., actuellement officier supérieur de la marine royale.

Nous pensons que cette anecdote peut dignement prendre place parmi les mille anecdotes qui conservent à Don Pédro Ier une immense popularité au Brésil. Ajoutons que ce souverain, aventureux, impétueux et galant comme un Français du bon temps, manifesta en diverses circonstances ses sympathies personnelles pour nos officiers, dont le caractère présentait souvent avec le sien de frappantes similitudes.

Parmi les spectacles inventés par le cérémonial, l'un des plus brillants, à Rio-Janeiro, est sans contredit celui du baise-main. Il y en eut un le 15 octobre, jour de la fête de l'impératrice.

Le corps diplomatique et les officiers étrangers assistent d'ordinaire à cette cérémonie. Nous accompagnâmes donc notre amiral au palais de l'empereur. Les galeries et les salles regorgeaient déjà d'une foule considérable d'officiers et de fonctionnaires publics en grande tenue. Jamais nous n'avons vu de réunion plus splendidement chamarrée, brodée et galonnée, plus rutilante de décorations, enfin plus nuancée de couleurs étourdissantes : c'était un véritable fouillis d'or et d'argent où l'homme était en quelque sorte perdu comme le poisson dans sa riche coquille.

Quand l'heure du baise-main fut venue, on ouvrit les portes de la salle du trône. Cette salle est étroite comparativement à sa longueur. A l'une de ses extrémités le trône s'élevait sur une estrade abritée par un dais armorié et drapé avec les couleurs brésiliennes, qui semblent dire les richesses végétales et minérales du sol. Debout sous le dais se tenait l'empereur, en grande tenue militaire; il avait à sa gauche l'impératrice, la comtesse et le comte d'Aquila. Les dames d'honneur de l'impératrice étaient aussi rangées à gauche au pied de l'estrade.

Deux portes latérales s'ouvraient au bas de la salle, et servaient, afin d'éviter toute confusion, l'une aux entrées, l'autre aux sorties. Le défilé commença par le corps diplomatique et par les officiers étrangers; puis vinrent les fonctionnaires et les officiers brésiliens. Les nationaux seulement baisent la main de l'empereur et celle des princes; les étrangers saluent respectueusement chacun des membres de la famille impériale. Les entrants marchaient à la suite les uns des autres sur une seule file, s'inclinaient devant le trône, et se retiraient en prenant l'autre côté de la salle.

L'étiquette exige que l'on sorte à reculons afin de ne pas tourner le dos à l'empereur. Ce mouvement rétrograde, opéré en même temps par un grand nombre d'individus dans un espace étroit et long, donne quelquefois lieu à des épisodes assez divertissants. D'abord on voit presque tous les personnages retourner la tête à diverses reprises et avec inquiétude pour s'assurer s'ils sont encore loin de la sortie de cette interminable salle. Les plus maladroits marchent sur les pieds de ceux qui reculent immédiatement derrière eux; d'autres contiennent l'élan de ceux qui les précèdent; quelques-uns enfin trouvent le moyen de faire trébucher leurs voisins en laissant traîner leur sabre, accidents qui naissent comme toujours du désir exagéré de ne pas paraître gauche dans une société nombreuse.

La fête de l'impératrice n'offrit point d'autre intérêt. Comme en France, dans les fêtes royales, les navires de la rade pavoisèrent et firent, conjointement avec les forts, trois saluts de vingt-un coups de canon à différentes heures du jour. Le soir on illumina les monuments publics et l'on brûla des fusées sur les places. L'usage de brûler des fusées et de tirer des pétards est généralement adopté pour

toute espèce de fêtes dans les villes espagnoles de l'Amérique du Sud. Pendant les solennités religieuses surtout on brûle une énorme quantité d'artifices devant les églises.

Peu de jours après cette fête, la rade se couvrit encore de bruit et de fumée. Une chaloupe richement peinte, et dont tout l'arrière était caché par un dais à rideaux surmonté du pavillon brésilien, venait d'apparaître, et se dirigeait vers la frégate *la Reine-Blanche*. A peine fut-elle signalée à bord des navires de guerre, qu'un nuage de fumée, avant-coureur d'un premier coup de canon, pointa à leurs flancs. Les pavois prirent aussitôt leur essor à travers le gréement, et se déroulèrent le long des drisses comme des papillons aux ailes éclatantes. Bientôt les salves d'artillerie se confondirent, bondissant d'écho en écho, et quand le vent eut chassé à l'horizon l'épaisse fumée occasionnée par cette canonnade, l'on put voir et entendre les équipages, qui, rangés sur les vergues, lançaient dans l'espace les trois cris réglementaires de *vive le roi!*

La chaloupe, dont l'apparition avait mis en émoi la marine militaire, venait d'accoster la frégate, elle portait la famille impériale et les principaux ministres; dans ses eaux nageaient deux embarcations affectées à la suite de l'empereur.

Don Pédro accomplissait plutôt ce jour-là un devoir de frère qu'une visite de souverain. Il venait conduire à bord de *la Reine-Blanche* la princesse Januaria, sa sœur aînée, qui accompagnait en Europe le comte d'Aquila son mari. Peu de mois auparavant, madame la princesse de Joinville avait quitté le Brésil sur *la Belle-Poule*. Ainsi, dans moins d'une année, l'empereur devait voir s'éloigner, sous la sauvegarde des couleurs françaises, les deux compagnes de son enfance, les deux seuls cœurs peut-être qui n'avaient pas été fermés par la froide étiquette à ses confidences et à ses épanchements.

L'impératrice avait aussi sa part de tristesse; elle se séparait de son frère, le comte d'Aquila, dont la présence au Brésil tempérait cette vague et douloureuse émotion qui envahit l'âme au souvenir de la famille et dela patrie lointaine.

On comprendra facilement la contrainte que l'auguste famille dut imposer à ses affections pendant un séjour de plusieurs heures à bord de la frégate. L'empereur voulut la parcourir dans toutes ses parties. Il fit donc une scrupuleuse promenade, et parut examiner avec intérêt les diverses améliorations qu'on apporte chaque jour dans le matériel et dans l'emménagement de nos navires de guerre; il revint ensuite sur le pont, où il manifesta à plusieurs reprises la satisfaction que lui firent éprouver les exercices et les manœuvres de l'équipage.

Les honneurs qui avaient précédé l'arrivée de la chaloupe impériale suivirent son départ. Nous croyons inutile de consigner ici le chapitre de l'ordonnance qui les détermine invariablement pour tous les souverains. Quand la chaloupe impériale toucha le quai, les salves d'artillerie cessèrent, et l'on vit successivement descendre les pavois à bord de tous les navires. Bientôt la rade reprit sa physionomie accoutumée; seulement la frégate *la Reine-Blanche* comptait deux passagers de plus.

Le surlendemain, au point du jour, le commandement: « Chacun à son poste pour l'appareillage », nous fit bondir le cœur; nous allions revoir la patrie après plusieurs années d'absence; aussi l'équipage vira-t-il au cabestan avec une ardeur fiévreuse, pour mettre à poste l'ancre qui ne devait plus toucher que la terre de France; en même temps la frégate ouvrit ses ailes pour ne les refermer que dans un port français.

Nous saluâmes une dernière fois cette rade magnifique, ces terres favorisées que coloraient de feux tendres les premières lueurs de l'aube naissante; bientôt nous eûmes franchi les passes, et, bercée par la longue houle de l'Océan, *la Reine-Blanche* reprit sa route sous le regard de Dieu.

MAX. RADIGUET.

FIN.

BIENTEVIENNE [1].

CHAPITRE TROISIÈME.

DANS LA GENDARMERIE.

Pain-bis n'arriva que vers la brune sur le territoire de Brichambault. La contrebande l'avait dès l'enfance endurci à la fatigue; aussi, bien qu'il eût fait quinze lieues dans sa journée, il marchait encore d'un pied léger. — Quand il aperçut le mince profil du clocher de son village pointer dans les nuages rouges du couchant, il se sentit si joyeux qu'il jeta son bonnet de police en l'air et dansa un rigodon. — C'est ainsi qu'il salua la patrie.

Ce mouvement accompli, il baissa la tête, mit la main sur sa poitrine, et poussant un grand soupir, il dit:

— Bientevienne m'aime-t-elle encore?...

Il fit de mélancoliques réflexions sur l'inconstance féminine et chercha dans ses souvenirs de garnison des exemples de femmes infidèles. Il en trouva beaucoup, depuis l'Afrique jusqu'au département du Nord, parmi les Bédouines et les Flamandes, ce qui le rassura médiocrement.

— Ah! que ne suis-je encore au temps du déjeuner avec Bientevienne et l'âne! pensa-t-il en regrettant ses illusions perdues.

Il chercha de l'œil le chemin creux, et l'ayant reconnu à quelques buissons de ronces qui bordaient ses crêtes élevées, il y courut, et descendit.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il entendit une voix bien connue chanter derrière lui:

Quand le bonhomme revint du bois,
Quand le bonhomme revint du bois...

Le trot pressé d'un âne accompagnait la chanson; Pain-bis se retourna plus pâle qu'un mort et se trouva face à face avec Bientevienne, qui poussa un grand cri... La meunière sentit son cœur tourner, lâcha la bride et tomba; Pain-bis la reçut dans ses bras...

— Tu ne m'as donc pas oublié? murmura-t-il.

— Oh! non! dit-elle.

(1) Voyez le numéro de novembre dernier.

Ils échangèrent une accolade franche et sans réserve, comme peuvent le faire des *pays* qui ne se sont pas vus depuis cinq années. Puis Pain-bis regardant l'âne avec complaisance :

— Est-ce toujours le même? dit-il.

— Lequel?

— Celui du fameux déjeuner.

— Toujours.

Pain-bis prit le grison par les deux oreilles et l'embrassa sur le front.

— Bonjour, mon vieux, lui dit-il.

Monsieur le baudet parut très-sensible à cette marque d'amitié, car il poussa un effroyable braiement.



Pain-bis embrassant l'âne.

— Vois-tu, Bientevienne, il est attendri, dit Pain-bis.

La meunière fioritura ce joyeux éclat de rire qui lui allait si bien, et grâce à ce petit intermède on passa, sans trop d'embarras, de l'émotion dangereuse à une félicité moins expansive.

On avait bien des choses à se dire et l'on s'assit sur le bord du chemin. Là, on jasa fort longtemps et l'on ne se sépara qu'avec promesse mutuelle de se retrouver le lendemain à la même place.

Mon intention étant de raconter cette histoire en aussi peu de mots que cela me sera possible, je ne décrirai point le tableau de Pain-bis rentrant dans sa famille. Je laisse à quelque peintre de l'école de Greuze (qui n'est point la mienne) le soin de peindre cette petite scène d'intérieur et d'écrire au bas de la toile : *le Retour du conscrit*. Je vote une couronne à l'honnête artiste qui suivra mon conseil, je lui prédis une médaille et de nombreux acheteurs dans la classe bien portante de la société.

Le lendemain Bientevienne et Pain-bis se trouvèrent à l'heure dite dans le chemin creux, et renouèrent l'entretien commencé la veille; mais ils avaient à peine échangé dix paroles qu'ils virent poindre au détour du chemin la mèche menaçante d'un bonnet de coton blanc. Tout aussitôt un juron formidable retentit et un bâton fit siffler l'air. Bientevienne sauta lestement sur son âne et Pain-bis n'eut que le temps de détaler à travers champs, sans tambour ni trompette.

Quand il fut loin dans la luzerne, il se retourna en se frottant l'épaule par intuition ; pareil à ces jeunes critiques qui jugent un livre sans l'avoir lu, Pain-bis jugeait de la vigueur du coup de bâton sans l'avoir reçu. Mais ayant vu au bord du champ l'homme au bonnet de coton blanc qui le menaçait du poing, il ne jugea pas prudent de l'attendre.

Ce trouble-fête, il est bon que tu le saches, lecteur ami, n'était autre que le meunier lui-même, le père de Bientevienne.

— Gueusard! cria-t-il à Pain-bis, tu n'es qu'un va-nu-pieds! Si je te reprends à faire la cour à ma fille, tu n'en sortiras pas blanc!

Le meunier frappa sur sa cuisse et fit voler un nuage de farine.

Pain-bis grogna sans rien dire et continua son chemin en tournant de temps en temps sa tête sournoise vers son ennemi. Celui-ci le suivit d'un regard courroucé, et quand il eut vu Pain-bis disparaître dans la brune du soir, il regagna lentement le moulin en relevant plusieurs fois le menton d'un air qui ne présageait rien de bon. — Effectivement, en rentrant il administra à sa fille une correction paternelle et la tint enfermée durant huit jours.

Telles furent, lecteur, les premières traverses des amours de Bientevienne et de Pain-bis. Je dois ajouter que ce dernier, par désespoir sans doute, ou peut-être par un secret penchant, reprit son métier de contrebandier, ce qui l'éloigna fréquemment de Brichambault.

Plusieurs mois s'étaient écoulés sans que les deux amoureux eussent trouvé moyen de se voir, lorsqu'un nouvel incident vint accroître la difficulté de leur situation.

Un beau jour, en plein midi, un gendarme, revêtu des insignes de la profession, parut à cheval sur la place de Brichambault. C'était un homme de haute taille, porteur d'une moustache d'un blond pâle, taillée en brosse. Il semblait fier de son uniforme et regardait d'un air important une troupe de gamins et de commères qui l'admiraient bouche béante.

Ici j'éprouve le besoin d'ouvrir une parenthèse à propos du gendarme en général. Les uns en ont fait un être exclusivement passionné pour le bâton de réglisse, les autres l'ont voué au calembour. Il est temps qu'on le reconnaisse, le gendarme, malgré sa profession amphibie, est un homme comme un autre, susceptible de tous les sentiments humains, toutes les fois que la consigne ne s'y oppose point. Plusieurs ont réhabilité la courtisane ; je serai plus moral, et, si vous le permettez, je réhabiliterai le gendarme.

Celui dont nous parlons parcourait du regard les maisons de la place ; il prenait évidemment plaisir à contempler ces lieux. Les commères et les gamins se poussèrent du coude, et quelques mots circulèrent à voix basse. En ce moment, le gendarme attendri versa de l'œil gauche une larme qui roula sur sa moustache. Il porta vers l'œil droit la bride de son cheval, et se donna du plat de l'index plusieurs tapes sur le nez, pour faire croire qu'il était enrhumé du cerveau, voulant ainsi dissimuler son attendrissement. Tout à coup plusieurs voix s'écrièrent :

— Tiens, c'est Grain-d'orge!

C'était en effet Grain-d'orge, ému à l'aspect des lieux qui l'avaient vu naître. Il salua militairement la foule, tourna bride, et se dirigea vers la chaumière de ses parents, suivi de toutes les commères et de tous les gamins du village, à l'exception d'un seul qui boitait des deux jambes.

Ici, le retour du gendarme dans le foyer de ses aïeux, autre tableau de l'école de Greuse renvoyé à la prochaine exposition.

Autant la rentrée de Pain-bis à Brichambault s'était faite silencieusement, autant celle de Grain-d'orge fut bruyante. Mais Grain-d'orge était gendarme, il honorait ses concitoyens. On l'eût volontiers porté en triomphe ; le soir au cabaret, il dut faire de son estomac une outre ouverte à

tous les témoignages liquides de l'estime de ses concitoyens.

Le lendemain matin Grain-d'orge, qui voulait mettre à bonne et prompte fin le but de son voyage, se rendit au moulin. Il prit à part le meunier et lui dit :

— Mon compère, je n'irai pas par quatre chemins, je viens vous demander Bientevienne en mariage.

— Combien gagnes-tu ? répliqua le meunier.

— Huit cents francs et le logement, sans compter le tour du bâton et l'espoir de monter en grade.

— C'est une position, murmura le meunier en comptant sur ses doigts.

— Donc, poursuivit Grain-d'orge encouragé, vous êtes jeune encore, j'ai le temps de fournir ma carrière; un beau jour, quand vous serez trop vieux, je prendrai ma retraite, et je ferai marcher le moulin.

— Tope! dit le meunier.

Il frappa si rudement sur sa cuisse, que Grain-d'orge, très-soigneux de son uniforme, dut battre en retraite et s'épousseter durant dix minutes.

— Holà ! Bientevienne! cria le meunier.

Bientevienne descendit par une échelle, et parut devant l'amoureux Grain-d'orge. Ses cheveux châtains, légèrement enfarinés, avaient l'air poudrés, et donnaient à sa fraîche figure un surcroît de grâce piquante. Le meunier expliqua la demande du gendarme, et celui-ci ajouta, en regardant ses grandes bottes avec complaisance :

— Je ne suis plus dans la saboterie maintenant.



La demande en mariage : le meunier, Bientevienne et Grain-d'orge.

— Ça m'est égal, répliqua Bientevienne en campant résolument son bras blanc sur sa hanche; j'aime mieux mon brigand de Pain-bis !

— Ah ! malheureuse ! s'écria le meunier en fureur.

Il saisit une pile de sacs vides et les lança à la tête de sa fille, qui prit la fuite sans regarder derrière elle.

Grain-d'orge disparut complétement dans un épais tourbillon de farine, et profita de cette circonstance pour s'échapper du moulin. Il sortit plus pâle qu'un mort et plus blanc que s'il eût été couvert d'un linceul. Il s'en alla, d'un pied lent, pleurer le long de la rivière sur le dernier évanouissement de ses rêves d'amour.

Au moment où le pauvre Grain-d'orge sanglotait le plus amèrement sur sa triste destinée, un trognon de chou vigoureusement lancé atteignit son chapeau galonné et le renversa dans la boue. Grain-d'orge regarda d'où venait l'insulte ; il vit à cinquante pas Pain-bis qui lui faisait la nique. En tout autre temps, cette provocation n'eût pas manqué d'amener une rixe à l'aide de projectiles de tous genres ; mais telle était la douleur de Grain-d'orge, qu'il ramassa stoïquement son chapeau, le remit tout crotté sur sa tête, et continua son chemin. Il partit le lendemain pour regagner son poste, situé à quatre lieues de Brichambault, du côté de la frontière.

Ce fut à peu de temps de là que Pain-bis reçut sa libération définitive du service militaire, à cause de ses années de campagne en Afrique, qui comptaient pour le double. Pain-bis en éprouva une grande satisfaction : c'était un obstacle de moins entre lui et Bientevienne.

Dès lors il prit de sages résolutions ; il se dit que la contrebande était un métier dangereux, qu'il fallait au plus vite y gagner une bonne somme, afin de pouvoir épouser Bientevienne et délaisser cette périlleuse profession. Il se mit donc dès le lendemain en course, chargea aux frontières, et revint avec cinquante livres de tabac sur le dos.

Il faisait une nuit sans clair de lune, et Pain-bis n'était plus qu'à deux lieues de l'endroit où il mettait sa charge en sûreté, quand il entendit derrière lui le galop d'un che-

val, et une voix forte articula ces mots bien connus des contrebandiers :

— Halte-là! qu'as-tu là?

Pain-bis voulut jeter sa charge et fuir; mais la courroie ne se déboutonna point assez vite, une main rude le saisit au collet. Pain-bis lâcha une bordée d'imprécations; sans la charge qui le gênait, il eût joué du bâton, et l'homme qui l'arrêtait eût passé un mauvais quart d'heure. En une minute il eut les mains liées derrière le dos. C'est alors que Pain-bis, malgré l'obscurité, ayant envisagé son adversaire, s'aperçut qu'il avait affaire à un gendarme, lequel gendarme n'était autre que Rosalie Coplo, autrement dit Grain-d'orge.

— Ah! gredin! lui dit-il, c'est comme ça que tu empoignes les amis!

— Y a pas d'amis! riposta Grain-d'orge avec une joie secrète.

— Il ira en prison, pensait-il, ça dégoûtera Bientevienne, et alors...

Il chargea le ballot sur son cheval, attacha Pain-bis à la bride de son cheval, et articula d'une voix rude :

— En route!

Pain-bis se mit en marche, et ricanant amèrement :

— Tu crois, lui dit-il, que ça te fera aimer de Bientevienne?

— Possible.

— Infirme, va! dit Pain-bis en haussant les épaules.

Grain-d'orge ne répondit point; il ne se souciait apparemment pas de lier conversation. Pain-bis enrageait; il garda le silence jusqu'auprès du poste; humiliant alors sa fierté, il fit une dernière tentative. Il prit le ton d'autrefois et dit :

— Je parie que tu ne me laisserais pas aller?

— Je parie que...

Grain-d'orge s'arrêta soudain et ajouta :

— Que non!

Il poussa un bruyant éclat de rire, et Pain-bis, honteusement vaincu, baissa la tête. En franchissant le seuil de sa prison, il se tourna vers son ancien ami, et lui dit avec l'amertume d'une haine profonde :

— C'est égal, j'ai entravé ta carrière militaire; et, quant à l'amour, sensible Rosalie, ça n'est pas fait pour les gendarmes.

Rosalie plissa le nez et s'éloigna sans répondre.

Pain-bis n'était pas homme à se plaire longtemps en prison; comme nous l'avons dit au commencement de cette histoire, il aimait le grand air. Aussi, au bout d'une semaine, quand il eut sifflé sur tous les tons les airs qui lui revinrent en mémoire; quand il eut couvert les murailles de meules à moulin, d'ânes et de cœurs enflammés, il poussa un formidable bâillement; il mit le nez à la fenêtre, aspira l'air vif du dehors, et contempla longtemps les vertes plaines qui fuyaient jusqu'à l'horizon.

A l'aspect du libre espace, Pain-bis fronça les sourcils; il secoua ses jambes engourdies, et, nouant ses mains nerveuses aux barreaux de la fenêtre, il arc-bouta de toute sa force ses pieds contre le mur. Les barreaux ne bougèrent point.

— C'est comme ça, murmura-t-il, nous verrons bien!

Il tira son petit couteau de sa poche et gratta si vigoureusement le mur que le barreau du milieu commença de branler un peu. Pain-bis voyant cela, fit disparaître les traces de sa besogne et attendit le soir.

Le soir venu, il mit dans sa poche le pain de son dîner et reprit la démolition commencée. Le barreau ne se fit pas trop prier; il vint presque tout seul au bout d'une heure. Il était inutile d'en desceller un second, l'ouverture suffisait largement à la maigre personne de Pain-bis.

La nuit était aussi noire que pouvaient la souhaiter les malfaiteurs et les amoureux; le prisonnier, qui avait de fort bons yeux, n'en distingua pas moins la distance qui le séparait du sol. La fenêtre était au moins à vingt pieds de hauteur. Pain-bis vit en outre, à trente pas de chaque côté, deux guérites qui lui firent aisément deviner deux sentinelles.

— Diable! dit-il.

Mais il n'était pas homme à reculer devant un danger quelconque; il ne songea même pas à lacérer sa paillasse pour en faire une corde, ainsi que cela se pratique dans toutes les évasions connues.

— Vingt pieds, murmura-t-il. Mon bras a bien deux pieds et demi, ma cravate trois, en tout cinq et demi, reste quatorze pieds et demi à sauter, une misère!

Il ne songea pas seulement aux factionnaires. En deux minutes il eut noué solidement sa cravate à l'un des barreaux intacts et il se laissa glisser. Soit que la cravate fût plus courte ou le bras moins long qu'il ne l'avait espéré, il tomba rudement et sa chute fit du bruit.

— Qui vive! crièrent les factionnaires.

Pain-bis ne s'amusa pas à répondre, il se releva leste comme un chevreau. A quarante pas du mur deux coups de feu retentirent et deux balles lui sifflèrent aux oreilles. Il fit une joyeuse cabriole, et, secouant insolemment son bonnet en l'air, il s'écria :

— Personne de mort!

Cela dit, il joua sérieusement des jambes et gagna les champs.

Ne t'imagine pas, lecteur ami, que Grain-d'orge, malgré le refus formel de Bientevienne, eût perdu tout espoir d'amollir ce cœur plus dur qu'une meule de moulin : les vrais amoureux espèrent toujours, même alors qu'ils désespèrent. L'emprisonnement de Pain-bis rendit donc un peu de courage à Grain-d'orge, et la semaine suivante il se rendit à Brichambault.

Bientevienne reçut le gendarme avec une grande froideur.

— Tout ce que vous faites est inutile, lui dit-elle, je n'en aimerai jamais d'autre que Pain-bis.

— Mais il est en prison.

— Je le sais, dit-elle en pleurant, et c'est vous qui l'avez arrêté!

Peu s'en fallut que Grain-d'orge ne versât aussi des larmes en voyant pleurer la meunière. Il eut presque du regret d'avoir arrêté Pain-bis; mais la colère reprit bientôt le dessus.

— Oui, grommela-t-il, il est en prison, et il y restera longtemps.

— Tu mens, gendarme! s'écria soudain Pain-bis en posant le pied sur le seuil du moulin.

Le contrebandier donna sur le chapeau de Grain-d'orge un grand coup de poing, vulgairement nommé renfoncement, pressa tendrement la main de Bientevienne, qui riait et pleurait à la fois, et s'enfuit. Il était temps. Le meunier, qui avait tout vu par la trappe du premier étage, sauta en bas en poussant une épouvantable bordée d'imprécations. Bref, pour en finir avec cet homme emporté, je dois dire que la colère lui donna une fièvre chaude dont il mourut huit jours après. Bientevienne le pleura comme si elle n'en avait jamais reçu que des caresses, et l'enterra convenablement.

C'est alors que Bientevienne montra bien qu'elle était une maîtresse femme. Au lieu de vendre le moulin, comme

eussent fait tant d'autres fillettes, elle ne le laissa pas chômer une minute et le dirigea elle-même.

— Je veux le garder pour Pain-bis, dit-elle.

Celui-ci n'en était pas là de pouvoir chausser tranquillement le bonnet de coton et verser le blé au moutier. Il courait les champs, vivant le plus souvent dans les bois comme un sauvage, tantôt en France, tantôt en Belgique. Il avait repris son métier de couvreur en chaume, parce que, du haut des toits, il était plus à même de voir venir les gendarmes.

Il faisait à Bientevienne de fréquentes visites, et donnait quelquefois un coup de main au vieux garçon meunier. Depuis ses malheurs, tout le monde aimait Pain-bis dans Brichambault, et quand il venait au moulin c'était à qui lui ferait un cadeau, à qui lui presserait la main. Pain-bis buvait, mangeait, l'œil sans cesse aux aguets, la barbe sur l'épaule. Et quand les gendarmes arrivaient, vingt messagers officieux les devançaient en criant :

— Pain-bis, voilà les gendarmes!

— Je vais, répondait Pain-bis, leur faire voir du pays.

Incontinent il détalait.

Je ne saurais dire combien de mois le proscrit mena cette vie ; mais le délit n'étant pas grave, et la prescription étant sans doute proportionnée au délit, je pense qu'il n'eut pas le temps de vieillir, ni Bientevienne non plus. Pain-bis avait d'ailleurs consulté un avocat, qui lui fixa l'époque, le Code à la main.

— Il suffit donc, pensait Pain-bis, que j'échappe aux gendarmes jusqu'au jour fixé.

Il y réussit merveilleusement. Or, il ne restait plus que deux jours pour qu'il pût se promener en plein soleil, les mains dans les poches, sur la place de son village; et, comme ni lui ni Bientevienne ne voulaient perdre de temps, ils convinrent de se marier le lendemain même de la délivrance.

La veille, à la nuit close, il quitta par une grosse pluie les frontières de Belgique.

— Les gendarmes ne me prendront pas par un temps pareil, pensait-il, il faudrait jouer de malheur.

Il continua de marcher, et, comme il allait vite, il arriva bientôt sur le territoire de Brichambault.

— C'est peut-être une imprudence, pensait-il; mais bah! je veux surprendre Bientevienne, qui ne m'attend que demain matin... ; d'ailleurs, à minuit précis il y a prescription, et minuit sonnera avant deux heures d'ici... et je me moque des gendarmes!

Au moment où il achevait à haute voix cette profession de foi, un homme, que dis-je? un gendarme, caché derrière un arbre, se jeta sur lui et le saisit à la gorge : c'était Grain-d'orge qui poussa un rire de vengeance satisfaite.

Le désespoir entra au cœur de Pain-bis comme un coup de poignard et le paralysa. Quand, revenu à lui, il voulut engager une lutte mortelle avec son adversaire, il s'aperçut qu'il était exactement garrotté. Alors la force qui l'avait soutenu durant plusieurs années se brisa tout d'un coup ; il poussa un sanglot plus sauvage et plus lugubre que le hurlement d'un chien qui a perdu son maître, et s'écria d'un ton lamentable :

— J'ai perdu Bientevienne, mes amours!

L'écho du chemin creux répondit sourdement à ce cri sinistre, et Grain-d'orge, malgré son triomphe, n'eut pas le courage de continuer son rire vainqueur. Il attacha Pain-bis à son cheval sans desserrer les dents et se mit en marche. Le pauvre prisonnier, les poings liés derrière le dos, le menton appuyé sur la poitrine, suivait en trébuchant.

Grain-d'orge s'attendait à des injures, à des quolibets, ou tout au moins à des récriminations ; mais une heure s'écoula sans que Pain-bis eût dit un mot. Il semblait stupéfié par le désespoir, et, malgré la pluie qui tombait avec violence, il ne se hâtait pas de marcher, et se laissait en quelque sorte traîner par le cheval.

J'ai oublié de le dire, Grain-d'orge était alors brigadier de gendarmerie ; il commandait donc un poste ; la capture de l'imprenable Pain-bis devait sans nul doute lui faire beaucoup d'honneur. Quoiqu'il eût enseveli dans le fond de son cœur son amour dédaigné, et qu'il n'eût pas revu Bientevienne depuis son refus formel, il n'ignorait pas le prochain mariage de la meunière avec le contrebandier fugitif. Il savait l'histoire de la prescription. Grain-d'orge était donc à la fois flatté dans son amour-propre de gendarme et dans ses désirs vindicatifs d'amoureux éconduit ; aussi, durant la première heure, il se laissa bercer sur son cheval avec une volupté infinie. Pendant ce temps, le pauvre Pain-bis claquait des dents et ne disait mot.

Grain-d'orge ne tarda pas à changer d'humeur. Soit que la pluie, qui tombait à torrents, l'attristât, soit que le silence de nuit lui causât un malaise moral, il cessa tout à coup de jubiler intérieurement. La réaction de sa joie fut vive et changea si bien la couleur de ses pensées qu'elles devinrent grises, de roses qu'elles étaient. Il baissa la tête et réfléchit. Son exploit ne lui parut point aussi digne d'éloge qu'il se l'était figuré. Il jeta un coup d'œil furtif sur Pain-bis, dont l'attitude désespérée lui inspira une certaine pitié. — Le gendarme est homme, nous l'avons dit.

— Et dire, murmura-t-il, que nous nous sommes trépignés tant de fois ensemble!

Grain-d'orge saisit sa blême moustache et s'arracha cinq poils ; il les compta et les jeta au vent en poussant un gros soupir.

On apercevait déjà la lanterne du poste de gendarmerie ; Grain-d'orge, sans savoir pourquoi, ralentit le pas de son cheval, jeta encore un regard sur Pain-bis, tordit sa moustache et tira. Cette fois il compta quinze poils. L'énergie du geste ne put nonobstant vaincre son indécision.

— J'ai fait là un beau coup! pensait-il, Bientevienne est dans le cas d'en mourir!

Il arrêta tout net son cheval et demeura un instant immobile, contemplant la lanterne du poste qui dansait dans la pluie aux caprices du vent.

— Voyons, dit-il, il n'y a pas à tortiller, c'est le moment!

Il descendit de cheval, coupa lestement les liens qui retenaient Pain-bis, et lui dit rapidement :

— Décampe!

Un éclair brilla dans les yeux du prisonnier, il saisit la main de Grain-d'orge, la serra à lui briser les os, et lui dit :

— Grain-d'orge... tu es un brave!... Je le dirai à Bientevienne!

— Décampe!! répéta Grain-d'orge d'une voix étranglée par l'émotion.

Pain-bis ne se le fit pas répéter une troisième fois; il s'enfuit et disparut. Grain-d'orge était à peine remonté à cheval, qu'une voix goguenarde lui cria :

— Eh bien! brigadier Coplo, c'est comme ça que vous gardez les prisonniers!

L'homme qui parlait ainsi n'était autre que le sous-brigadier du poste, ennemi naturel du brigadier. Grain-d'orge ne brillait pas par la repartie, il demeura muet et interdit.

Après avoir mis son cheval à l'écurie, il se coucha satis-

fait de sa bonne action, mais non pas sans inquiétude sur les résultats.

Il est inutile de dire que Pain-bis raconta son aventure à Bientevienne et à tous les gens de Brichambault : il n'y eut qu'une voix en faveur de Grain-d'orge, dont le beau trait sera longtemps raconté dans les annales du petit village.

Quant au mariage de Pain-bis, chacun devine qu'il se fit ; seulement il fut retardé, car le pauvre vagabond n'ayant que des guenilles sur le corps, il fallut le temps de lui faire une belle veste de meunier avec les culottes pareilles. On fut obligé d'aller à la ville voisine pour trouver un chapeau blanc. La peau noire de Pain-bis tranchait si bien sous ce nouveau costume, que tout le monde en fut un peu étonné le premier jour, mais le lendemain personne n'hésita à le trouver charmant.

La noce ne se passa pourtant point aussi joyeusement qu'on aurait pu s'y attendre, elle fut troublée par un incident que je vais raconter en deux mots, et dont le souvenir fait encore pleurer bien des gens.

Au moment où le cortége, à la tête duquel marchaient trois ménétriers des environs, puis Bientevienne et Pain-bis, revêtus de leurs plus beaux atours et tout chargés de rubans et de bouquets ; au moment, dis-je, où la noce allait traverser la route pour se rendre à l'église, une charrette pleine de prisonniers leur barra le chemin. Les pauvres galériens étaient entassés les uns sur les autres, et sept ou huit gendarmes les escortaient.

Tout à coup un des galériens leva sa tête pâle, chargée d'une chevelure d'un blond pâle, et promenant ses yeux hagards sur les gens de la noce, il dit à haute voix :

— Pain-bis !... Adieu, Pain-bis !

— C'est Grain-d'orge ! s'écria Pain-bis d'une voix de tonnerre.

— Pauvre Grain-d'orge ! murmurèrent les gens de la noce.

— Grain-d'orge ! veux-tu que je les démolisse ? dit Pain-bis en jetant des regards flamboyants sur les gendarmes.

— Tiens-toi tranquille, répondit tristement le brigadier, faut respecter la discipline... Adieu, mes amis..., je suis content de vous avoir mariés... ; dans trois ans, si vous voulez, je viendrai bercer vos petits enfants... ; car y a pas à dire, ma carrière militaire est finie...

Grain-d'orge laissa tomber une larme, et, comme la charrette s'éloignait, il porta la main à sa bouche pour articuler une fois encore :

— Adieu, Pain-bis ! Adieu, Bientevienne !...

— Adieu ! adieu ! pauvre Grain-d'orge ! cria-t-on de toutes parts.

Les gens de la noce se mirent tous à sangloter, et par-dessus toutes les autres on entendait la voix rauque de Pain-bis. Le cortége demeura plus d'un quart d'heure au milieu de la route, et il ne se décida à se mettre en marche pour l'église que lorsque la charrette et les gendarmes eurent complétement disparu.

Quelques années après l'incident que nous venons de raconter, au milieu de l'hiver, un mendiant couvert de haillons s'arrêta sur le seuil du moulin de Brichambault. Il s'appuya sur son long bâton, et parut considérer avec un vif plaisir et une émotion profonde trois enfants joufflus qui jouaient autour de l'âtre. Le meunier et la meunière s'étant approchés pour inviter le pauvre homme à se chauffer un instant, poussèrent soudain un grand cri :

— Grain-d'orge ! s'écrièrent-ils.

Le mendiant tomba dans leurs bras. Quand on eut bien ri et pleuré, et quand on eut bien réchauffé le pauvre Grain-d'orge, qui paraissait vieilli et brisé par les chagrins, il raconta comment il avait voyagé sur mer au sortir de prison pour oublier le passé.

— Maintenant, mes amis, acheva Grain-d'orge en branlant la tête, où de nombreux cheveux blancs se mêlaient déjà à ses cheveux pâles, maintenant je suis guéri de mes douleurs et de mes ambitions, je viens vous demander asile.

— A la vie ! à la mort ! s'écrièrent Bientevienne et Pain-bis.

Quoique simple garçon meunier, Grain-d'oge eut toujours la meilleure chambre du moulin, la meilleure place au feu et à la table. Il fut de tout temps le confident de l'âne et des enfants. Bref, pour bien terminer cette histoire, je dois ajouter, ami lecteur, qu'à dater de ce jour Grain-d'orge et Pain-bis ne se battirent plus jamais.

HIPPOLYTE CASTILLE.

FIN.



Grain-d'orge mendiant, reçu par Pain-bis, Bientevienne et leurs enfants.

LA MER ET LES MARINS [1].

LA RADE.

III. — QUART DE HUIT HEURES A MIDI. — La visite. — L'inspection. — La Commission à la cambuse. — Guerre intestine. — Le pouce du distributeur.

A bord d'un vaisseau de ligne comme *le Duguay-Trouin*, où l'on ne compte pas moins de dix officiers militaires, abstraction faite des élèves de marine, du capitaine de corvette et du commandant, il y a toujours un lieutenant et un enseigne de quart à la fois. Le lieutenant de vaisseau dirige le service en chef, l'enseigne le seconde et le supplée au besoin. Mais nous devons éviter d'entrer dans des détails trop minutieux ; qu'il nous suffise donc d'avoir cité pour mémoire l'enseigne de quart, auquel ses fonctions subalternes ont valu dans la marine le sobriquet caractéristique de *mulet*, et poursuivons l'examen des mouvements du bord, l'étude des scènes qui s'y succèdent après le lever officiel.

Le pavillon flotte à la poupe. Désormais nul ne doit paraître sur le pont que dans la tenue du jour. Déjà des tentes d'une éblouissante blancheur sont déployées entre les mâts pour garantir des ardeurs du soleil ; déjà les matelots se pressent dans l'entrepont pour changer de costume et se préparer à l'inspection matinale.

Mais auparavant a eu lieu un épisode que nous ne saurions passer sous silence.

A peine ceux des officiers qui ont couché à terre sont-ils de retour à bord, qu'un signal de cloche, de tambour ou plus souvent de clairon, annonce à l'équipage que le chirurgien-major va passer la visite des malades.

Le clairon a retenti ; le chirurgien-major, accompagné de son second, de ses jeunes aides, commensaux habituels des élèves de marine, et de ses infirmiers, se dirige vers le *poste des malades*.

Bientôt accourent les hommes qui souffrent ou qui font semblant de souffrir.

C'est d'abord notre ami Alexis, surnommé le Parisien, quoique natif de Troyes en Champagne, novice de dix-huit à vingt ans, au teint frais, à l'air déluré et malin. Il entre en tenant un mouchoir sur sa bouche.

— Monsieur le docteur, dit-il, je ne suis pas encore habitué à dormir à bord ; le sabord qui est auprès de mon hamac est resté entr'ouvert pendant la nuit, je suis violemment enrhumé, et je voudrais aller à l'hôpital.

— Approchez !... dit le docteur après lui avoir jeté un coup d'œil scrutateur... Très-bien ! Retranchement absolu de vin ; tisane, exemption de service de nuit, de lavage et de corvées d'embarcations.

La figure du Parisien prend une expression de désappointement qui n'échappe à personne, et fait sourire les jeunes aides-chirurgiens.

— Mais, monsieur le docteur, dit-il piteusement, vous ne m'envoyez donc pas à l'hôpital ?

L'hôpital c'est la terre, l'oisiveté, les parties de cartes faites en contrebande à l'insu des surveillants, le rendez-vous des *pays*, qui espèrent tromper la vigilance du concierge et *courir bordée* en ville. *Courir bordée*, par parenthèse, est aux marins ce que l'école buissonnière est aux écoliers. Alexis, digne de son surnom, rêvait, comme on voit, les délices de l'hôpital.

Mais le docteur Pothis, vieux connaisseur, s'adresse à M. Astolphe, le moins ancien des aides-chirurgiens et spécialement chargé de la pharmacie :

— Vous lui délivrerez, en outre, une demi-tablette de jus de réglisse.

— Cependant, monsieur le docteur...

— Assez, mon garçon ; revenez demain à la visite ; vous serez mieux, j'en suis persuadé.

— Plus souvent que je reviendrai ! murmure le Parisien en se retirant : voici mon vin enfoncé, cré coquin ! et pas mèche d'aller à l'hôpital !

Un rire goguenard retrousse les lèvres de tous les assistants ; le chirurgien major et son second ont seuls conservé une gravité doctorale.

Kermorvan, gabier de grand mât, marin robuste, matelot pur sang, s'avance en se dandinant, tire son chapeau de la main gauche, et dit :

— Pardon, excuse, *major;* il y a un moment, en *parant* les fonds de grand'voile, je me suis un petit peu avarié à côté du pouce avec la poulie double d'en haut ; c'est pas grand'chose, mais si c'était un effet de votre complaisance d'y regarder tout de même.

Le marin déroule, à ces mots, une cravate ensanglantée qui enveloppait sa main droite ; il a trois doigts horriblement écrasés.

— Diable ! diable ! c'est sérieux ! s'écrie le docteur. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu tout de suite ? C'est mal ! Lavez cette plaie. Des bandes, infirmier. Tu ne sais donc pas, sauvage, qu'il y a un docteur à bord ?

On remarquera que notre digne chirurgien-major n'hésite pas à tutoyer le brave Kermorvan, gabier de la vieille école, tandis qu'il a dit *vous* au sémillant Parisien. Il importe d'ajouter que l'usage de tutoyer en service, non-seulement les mousses, ce qui est tout naturel, mais encore les matelots et même les sous-officiers, remonte à une époque fort reculée, et s'est perpétué jusqu'à la génération actuelle. Les marins des classes, les véritables gens de mer qui appartiennent à l'inscription maritime, n'en sont presque jamais choqués ; mais les recrues levées par la conscription ordinaire souffrent et se plaignent d'une forme qui leur semble méprisante. Le docteur sait heureusement à qui il s'adresse ; il sait que Kermorvan serait attristé de n'être plus familièrement interpellé par son vénérable *major*, qui continue de le traiter avec une sévérité paternelle :

— Pardon, excuse, répond le gabier, mais il n'y a pas plus d'une demi-heure que c'est fait. Je me suis dit comme ça : c'est pas la peine de déranger le major, voilà la visite qui va venir.

— Que ça t'arrive une autre fois, et je te mettrai au régime du Parisien.

— Une autre fois, major, je m'aplatirais la tête que j'irais de suite chez vous.

— C'est bien... Exemption de tout service, ration com-

(1) Voyez t. XII, p. 321, t. XIII, p. 5, et t. XIV, p. 25.

plète, hamac au poste des malades jour et nuit, pansements matin et soir.

Le docteur continue sa visite, renvoie les uns, fait délivrer à quelques autres des billets d'hôpital, et se contente de mettre sur la liste des malades du bord ceux qu'on peut y traiter le plus facilement. Il donne ensuite ses ordres pour le service de santé, résume les prescriptions de la matinée, et s'adresse enfin au premier infirmier.

— Savez-vous s'il n'y a point à bord de malade qui ne se soit pas présenté ?

— Je ne suis sûr de rien, mon major; m'est avis seulement que Requin, le chef de beaupré, est aux trois quarts fichu, sauf votre respect. C'est les anciens, Kerjégu, Irigoyen et les autres de son plat, qui l'ont dit. Sans compter qu'hier soir, comme il toussait, maître Michel a passé par là, qui lui a dit, dit-il comme ça : « Tu es malade, Requin, va voir le major ; ou si tu n'y vas pas, je te dénonce. » Mais Requin répondait : « Il n'y a pas de soin, maître, je m'y connais ; dans trois ou quatre jours ça sera passé. »

— Allez me chercher Requin.

Cinq ou six minutes s'écoulent, et l'infirmier reparaît suivi d'un vieux matelot aux formes athlétiques, courbé sur lui-même, et d'un aspect peu prévenant.

— Qu'est-ce qu'il y a, major, pour votre service?

— Tu es malade.

— Non, major.

— Tu es malade, te dis-je. Je ne le vois pas, peut-être? Crois-tu donc qu'on me flibuste?

— Je ne dis pas, major ; mais ce n'est rien.

— C'est beaucoup, au contraire. Ton pouls.

— Voici.

Les lèvres de Requin sont violettes ; ses joues, ordinairement pâles, sont couvertes d'un cercle rouge écarlate ; le front est brûlant, les yeux animés, la respiration courte; pendant les secousses d'une toux sèche et saccadée, on le voit porter involontairement la main sur un point de la poitrine.

— Retranchement de tous vivres et billet d'hôpital, *illico*.

— Mais, major, je ne veux pas, moi! je fais mon service comme le premier venu. Ce n'est pas la seconde, ni la quatrième fois non plus que je suis de même. Ça passe tout seul.

— Tu iras à l'hôpital, répond sévèrement le docteur.

— Je ne suis pourtant pas un fainéant, moi!... L'hôpital, ça m'embête...

— Silence! vieux grognon !... Ces gens-là se tuent par imprudence, poursuit le docteur en s'adressant à ses aides. Voici, messieurs, un cas des plus graves : catarrhe pulmonaire chronique, pendant lequel vient de se déclarer une pleuro-pneumonie des plus intenses. Les symptômes donnent lieu de tout craindre. Monsieur Astolphe, vous accompagnerez cet homme à terre, et vous recommanderez au chirurgien de garde de lui porter secours le plus promptement possible.

— Paraîtrait que je suis malade, quoique ça, murmure Requin en se retirant, puisque le premier major l'a dit. Il s'y entend, c'est sa partie;... et il parle bien..., c'est sûr !

Depuis quelques années surtout, l'inspection de l'équipage, regardée autrefois comme une parade militaire de peu d'importance, est devenue pour les chefs l'objet d'une sollicitude particulière. On ne se contente plus de laisser les élèves et les sergents passer rapidement les hommes en revue; tous les officiers sont présents, et le commandant lui-même donne le coup d'œil du maître.

Dès que la toilette du bâtiment est terminée, un roulement se fait entendre dans l'entrepont.

Le sifflet du maître de quart retentit, et attire l'attention générale ; alors, d'une voix enrouée, le sous-officier jette aux échos du navire quelque proclamation conçue dans ce genre :

— Pantalon blanc, chemise blanche, cravate rouge, chapeau de paille, pieds nus !

Ou :

— Pantalon bleu, paletot, cravate noire, bonnet de travail, bas de laine et souliers!

A ces mots les échelles craquent, les cloisons frémissent, le vaisseau tremble; les 900 hommes, ou au moins la moitié d'entre eux, descendent précipitamment par toutes les écoutilles et se hâtent d'arriver aux caissons qui renferment leurs sacs.

Dix ou quinze minutes au plus leur sont accordées pour se dépouiller de leur costume de nuit, de leur grossier pantalon de toile grise, de leur épaisse vareuse goudronnée, et pour s'habiller de pied en cap dans la tenue du jour.

Enfin l'inspection est terminée, la *breloque* est battue, un bruit confus de rires et de voix s'élève de toutes parts; les camarades se cherchent et s'appellent ; mais les anciens, fidèles aux vieilles traditions, murmurent en allumant leurs pipes à la mèche :

— Ces inspections de tonnerre, dit un contre-maître provençal, c'est capable de rendre l'homme plus sauvage qu'un chameau! Pas vrai, père Kerjégu?

— Ne m'en parlez pas, maître Guérin, c'est la plus pire de leurs inventions de bœuf; une idée de faire de la misère au pauvre monde, quoi !

— Moi ! dit Irigoyen, j'aimerais mieux être à la cape, et qu'il ventât à déralinguer les yeux, pourvu que l'on ne nous fît plus faire de factions pareilles.

— Ah ! s'écrie maître Guérin, parlez-moi du commandant Garlon, que nous avions sur *la Thémis* dans les temps.

— Tout de même, dit Kerjégu, je ne serais pas trop content d'avoir le commandant Garlon ici ; c'est terrible, vois-tu, un homme pareil ; il avait des yeux matelots, impossible de lui couler une blague.

— Pour ça! les bons commandants sont rares, dit Gaspard ; autant parler d'un cambusier qui ne serait pas voleur.

— Ou d'un canard qui jouerait du fifre.

Peu d'instants après l'inspection maudite des matelots commencent les exercices.

Aujourd'hui, l'amiral signale *grande manœuvre de voiles*. Chacun se rend à son poste. L'officier de quart commande, les matelots serrent, larguent, resserrent les voiles ou y prennent des ris, jusqu'à ce qu'enfin retentissent les commandements :

— En bas le monde ! — Pare manœuvres ! — Un coup de balai partout !

Alors un instant de repos est accordé à l'équipage.

Suivant les jours de la semaine, le signal de l'amiral indique l'exercice du fusil que dirige le capitaine d'armes, sous la surveillance du lieutenant et de l'enseigne chargés de la mousqueterie ; ou l'exercice des embarcations, qui a pour but de former les marins à manier les rames et les voiles des canots ; ou enfin tout autre exercice.

Ces occupations, qui n'interrompent aucun des travaux des ouvriers du bord, nous ont conduit jusqu'à onze heures et demie ; un coup de sifflet se fait entendre, il se traduit littéralement par ces mots :

La Commission à la cambuse !

Bien au-dessous du pont et des deux batteries, plus bas que l'entrepont, dans la cale, c'est-à-dire à l'étage inférieur du vaisseau, entre la soute aux poudres d'avant et celle où sont renfermées les voiles de rechange, il est un espace sombre et mal aéré, antre obscur d'où s'échappent des exhalaisons semblables à la vapeur du marais stygien; on le nomme *cambuse*.

Si jamais la vie intérieure du bord devient le sujet d'une Odyssée ou d'une Enéide, la descente aux régions cambusiennes remplacera, sans aucun doute, la classique descente aux enfers.

Le héros du poëme maritime, en s'enfonçant dans les cavités sous-marines, apercevrait d'abord une faible et pâle lueur telle qu'on la voit la nuit sur la terre. Comme le fils d'Ulysse, il s'avancerait à grands pas, l'épée à la main; il verrait de tous côtés voltiger les charançons, les cancrelas et les ravets, plus nombreux que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer, et dans l'agitation de cette multitude infinie, il serait saisi d'une horreur divine; ses cheveux se dresseraient sur sa tête; il sentirait ses genoux chancelants; la voix lui manquerait. Cependant, en aventurier digne de ses hautes destinées, il recueillerait enfin ses esprits égarés, il examinerait les lieux avec plus de calme, et ne tarderait pas à être témoin d'une scène que nous allons retracer dans un style moins épique.

La cambuse est l'office ou plutôt la dépense du bord; c'est là qu'on entrepose les vivres destinés à être délivrés en nature aux gens du navire. Une ou deux barriques de vin posées sur des chantiers et garnies de robinets, des étagères où sont rangés les bidons et gamelles des matelots, une cuve, des entonnoirs, une balance énorme, et quelques autres ustensiles de la même famille, frappent d'abord nos regards. Mille odeurs nauséabondes frappent notre odorat. Une myriade d'insectes nous assaillent; mais bravons héroïquement ces inconvénients inévitables, et arrêtons-nous auprès du panneau, qui ne sera pas ouvert sans préliminaires.

Chaque fois qu'on donne le coup de sifflet littéralement traduit ci-dessus, deux camps ennemis se trouvent en présence :

D'un côté, les agents des vivres, les *cambusiers*, gens de sac et de corde, parias du bord, êtres maudits qui méritent de notre part une attention spéciale; car ils ont des mœurs, des habitudes, des vices, des passions exceptionnels, et diffèrent beaucoup plus des simples matelots que les bons bourgeois les moins maritimes de Meaux ou de Melun;

De l'autre, la *Commission*, composée de cinq membres au moins à bord d'un vaisseau tel que le *Duguay-Trouin*. Un élève de marine la préside; un second-maître, ou en d'autres termes un sergent, un quartier-maître, ou si l'on aime mieux un caporal, un matelot choisi parmi les gens d'élite, ont voix au conseil; un matelot-canonnier, spécialement chargé du fanal, qui répand une triste lueur dans la soute enfumée, assiste à l'opération. S'il y a une garnison ou une troupe passagère à bord, un sous-officier de plus est adjoint à la Commission, qui a pour but de défendre les intérêts de l'équipage par-devant la mystérieuse adresse des cambusiers.

Rome et Carthage sont aux prises.

Au bord du panneau encore cadenassé, se tiennent fièrement les surnuméraires en costume de travail, costume en harmonie avec leur laboratoire enfumé. La couleur de leurs pantalons de toile a disparu depuis longtemps sous un gras enduit de taches compactes; leurs chemises de calicot bleu retroussées jusqu'au coude sont d'affreux haillons, et c'est tout; car leurs jambes, leurs poitrines et leurs cous sont nus et fangeux comme leurs bras. Leurs figures livides sont souillées d'une boue vineuse.

A leur tête, vous remarquerez un homme vigoureux, rude d'aspect, farouche, intraitable, hostile à tous, barbouillé de lie de vin, de charbon et de farine, *monstrum horrendum!* c'est *monsieur* Daumasse, second commis aux vivres. Autour de lui, bataillon cynique, armé d'insolence et d'orgueil, se presse la tourbe de ses distributeurs, tonneliers, bouchers et boulangers.

Au fond du tableau, l'œil de lynx du capitaine d'armes pourrait apercevoir l'honorable *monsieur* Muscat, et son habit noir, et son gros ventre, et sa cravate empesée, et peut-être son éternel sourire. M. Muscat est le général en chef des cambusiers, leur oracle, leur Dieu; il porte le titre officiel de *commis aux vivres*, on le désigne sous celui de *maître commis;* mais on l'appelle toujours monsieur Muscat.

Le Tartare est ouvert; une lampe fumeuse est allumée. La Commission entre en séance; les cambusiers se mettent à l'œuvre.

A bâbord, les boulangers pèseront le pain et rempliront les gamelles; à tribord, le distributeur mesurera le vin avec une parcimonie et une rapidité non moins remarquables l'une que l'autre.

Les définitions seront toujours l'écueil de l'écrivain maritime; chaque mot, hélas! aurait besoin d'une annotation; chaque terme technique fait notre désespoir en entravant notre récit. Mais bon gré, mal gré, force est bien de dire ici que la *gamelle* est une sorte de petit baquet cerclé de fer et destiné à servir de soupière, d'écuelle commune, et d'assiette unique aux six ou huit hommes qui composent un *plat* de matelots. Elle est inséparable du *bidon*, sorte de baril, également cerclé en fer, qui affecte la forme d'un cône tronqué, et sert à contenir la ration de vin ou d'eau-de-vie. Ajoutons enfin que l'on nomme *moques* les vases de métal qui servent à mesurer les liquides.

M. Daumasse est assis sur un pliant en toile à voiles; il lit à haute voix une liste numérique des plats de marins, liste refaite chaque jour, en raison des absences ou des retranchements, par le second commis en collaboration avec le capitaine d'armes. Une copie de la même liste est entre les mains du sergent de commission qui contrôle l'appel.

Déjà quinze ou vingt plats sont servis; bidons et gamelles volent de main en main, sont approvisionnés et s'accouplent conformément aux formules de la liste cabalistique.

La voix tonnante de M. Daumasse retentit :

— *Premier, gabiers de misaine*, 7 en pain, 6 en vin.

— Doucement! monsieur Daumasse, dit le sergent, il y a 7 en vin aussi.

— Pas vrai! j'ai ma liste.

— Monsieur l'aspirant, voyez voir, s'il vous plaît, dit le sergent.

L'élève prend les deux listes, les compare et reconnait qu'il y a une erreur sur l'une ou sur l'autre. L'on mande le capitaine d'armes, qui déclare que l'erreur a été commise par le copiste; car Mathieu, du premier plat des gabiers de misaine, est bien réellement privé de vin.

Les cambusiers triomphent, et comme, pour rattraper le temps perdu en vérifications, le distributeur accélère ses mouvements, le boulanger suit son exemple; le tonnelier qui dirige la manœuvre des bidons et gamelles fait des prodiges. Les mesures et les poids se choquent et s'agitent; les agents subalternes s'animent, s'échauffent, vont aussi vite que la parole. Le sergent n'a plus le temps de suivre sur sa liste les indications du second commis; mais

il n'ose l'avouer, car il se flatte de savoir lire et compter ; le fait est qu'il épelle.

Le quartier-maître, qui voit peser le pain, peut à peine comprendre les mouvements étranges du boulanger et du tonnelier; le canonnier et le gabier sont éblouis par la promptitude avec laquelle le maudit distributeur manie le robinet, les moques et l'entonnoir.

— Troisième, timonniers, 9 en pain, 8 en vin, proclame M. Daumasse.

— Quatrième, 7.

— Premier, gabiers d'artimon, 8 en pain, 5 en vin.

— Quatre seulement, interrompt une voix du dehors; Mauricaud, qui n'était pas marqué, est retranché aussi : il le sera pour trois repas.

C'est le capitaine d'armes qui vient de se faire entendre.

L'élève ne fait aucune observation ; mais le gabier de commission soupire tout bas, en disant :

— Quatre d'enfoncés à mon plat, voilà qui est amusant! Et ce scélérat de capitaine d'armes qui est là tout juste pour qu'on n'oublie pas Mauricaud!

L'infortuné gabier, qui sait que le retranchement va cruellement peser sur lui, puisqu'il partagera sa ration avec Mauricaud et compagnie, sent redoubler sa vigilance, et tout à coup il s'écrie :

— Monsieur l'aspirant, ils vont trop vite, on n'y voit plus rien.

Le second commis Daumasse ne donne pas à l'élève le temps de répondre, et dit insolemment :

— Vous verrez peut-être que nous allons coucher ici, hein?

— Mais vous nous flibustez! reprend le gabier.

— Vous entendez, monsieur l'élève, il m'insulte!... Tais-toi, espèce de ratapiat, louche et borgne, et si tu n'y vois pas, mets tes lunettes.

— Silence! dit l'élève.

Un moment après, le gabier revient à la charge. Il a enfin remarqué que le distributeur, en jetant le vin dans l'entonnoir, fait chaque fois tomber quelques gouttes en dehors.

— Monsieur l'aspirant, dit-il, voici un bidon auquel on a fait du tort. Il n'a pas tout mis dedans.

— Si fait, reprend le cambusier; il a menti, tout est dedans!

— J'ai bien vu, moi, qu'il en a carotté, ajoute le matelot.

— Vérifiez devant moi, dit l'élève avec autorité.

M. Daumasse suspend sa lecture, tous les yeux se fixent sur le distributeur. Il ne manque guère sur les sept ou huit rations que la valeur d'un dé à coudre; l'élève ordonne de passer outre.

— Mandrins de cambusiers! murmure le matelot, jamais bon poids; ils nous volent de quoi rouler carrosse au retour de la campagne. Si je les tenais!

— Monsieur, dit le distributeur, si vous vouliez, s'il vous plaît, lui commander de se taire, il nous appelle *Mandrins*.

— C'est que c'est la pure vérité aussi; cette cambuse de malheur est plus pire que la forêt de Guingamp.

— Vous voyez, monsieur, qu'il ne cesse de nous injurier, ce loup-garou sauvage, dit M. Daumasse du ton d'un homme offensé.

— Silence! commande militairement l'élève, continuons!

Deux ou trois fois encore le capitaine d'armes, penché sur le panneau, prescrit de nouveaux retranchements. Le sergent, le caporal, le canonnier et le gabier, suivent alors d'un œil hostile le cambusier qui retire, en souriant, d'un bidon déjà plein, des portions mesurées cette fois avec une exactitude mathématique.

— Dire qu'on est flibusté chaque jour, le matin, à midi et le soir, par des caïmans pareils, et qu'on ne peut tant seulement pas s'en revenger! dit à voix basse le gabier d'artimon au matelot-canonnier qui opine du bonnet. Il ne me sera donc pas permis, une bonne petite fois en passant, d'écharper un de ces filous de rogneurs de portions!

— Monsieur! s'écrie tout à coup le canonnier il met le pouce!

Mettre le pouce dans la mesure est un grief que le matelot ne saurait pardonner au distributeur. Il a calculé que le pouce plongé dans le liquide enlevait un volume de vin équivalent, volume petit il est vrai, mais qui, multiplié par 100 dans une même distribution, par trois fois 100 pour un seul jour, doit à la fin de la campagne avoir fait tort à l'équipage de plusieurs barriques de vin. Aussi, lorsque la guerre au pouce est déclarée, c'est à n'en plus finir.

Le canonnier n'a pas achevé de parler que le gabier s'écrie :

— Oui! monsieur, il a mis le pouce.

— C'est vrai, il met le pouce! dit le sergent.

— Je l'ai bien vu mettre le pouce! ajoute le caporal.

— Vous blaguez, caporal, s'écrie M. Daumasse, vous êtes trop loin pour rien voir; occupez-vous du pain, le vin ne vous regarde pas... Et vous, sergent, vous aviez le nez sur votre liste, vous n'avez rien vu non plus... Comme si le canonnier était ici pour dénoncer le pouce... Veillez au feu, à votre fanal...

— Mais moi, j'ai vu le pouce! dit le gabier.

L'élève est obligé de se mettre en colère pour imposer le silence; alors le gabier se radoucissant :

— Dites-leur au moins, monsieur, de ne pas mettre le pouce. Mais le distributeur se redresse pour dire :

— Moi, monsieur! je ne mets jamais le pouce.

Les membres de la Commission se permettent à ces mots quelques réflexions qui témoignent de leur peu de crédulité à l'assertion du cambusier.

Cependant les rations sont prêtes; l'élève de corvée en envoie prévenir l'officier de quart.

Les matelots, rassemblés sur le gaillard d'avant, attendent le coup de cloche qui sera suivi par le bienheureux signal du dîner. L'officier, las d'avoir passé quatre heures à ne cesser d'aller et venir sur le pont, ne sera pas moins aise de voir monter à bord du vaisseau amiral le guidon qui indique l'heure de midi à la division navale.

Approchons-nous de quelque groupe; écoutons Marengo qui fait de la politique, ou maître Guérin qui gourmande son mousse Folichon, ou Kerjégu qui grogne, ou Mauricaud qui se lamente d'être retranché. . . . . . .

Mais le temps nous manque, il est midi, le roulement se fait entendre, les matelots se précipitent dans les batteries pour y dîner, et le quart est fini; car le lieutenant, l'enseigne, les élèves et les maîtres de service, viennent d'être remplacés par leurs collègues respectifs.

G. DE LA LANDELLE.

(*La suite prochainement.*)

COURRIER D'AFRIQUE (1).

TROISIÈME LETTRE.



Comment voyage le lion du marabout de Sidi-Boumédinn.

La ville de Tlemcen. — Le village de Missergh'inn. — Vandalisme des troupes françaises. — Comment voyage le lion du marabout de Sidi-Boumédinn. — Les Arabes sont plus Gascons que les Gascons. — Le marais et le gibier d'Aïn-Bridia. — Mon guide se trouve être un boucher du premier mérite, un rôtisseur par excellence et un ogre de première force. — Opulence de l'ancien Tlemcen. — Famine pendant le siége du méchouar. — Tlemcen ville moderne. — Le pays du diable. — Un Kabyle provençal. — La clef fantastique.

Tlemcen....

Me voilà rendu à Tlemcen, cher ami, dans la capitale du royaume berbère, et sur les ruines des remparts élevés par Jussuf-ben-Taschefin, ce grand chef qui, profitant des nombreuses émigrations des Arabes en Espagne, souleva contre leur domination les montagnards qu'ils avaient dépossédés et dispersés, remporta de nombreuses victoires, jeta les fondements de Tlemcen, de Maroc, et rétablit, dans l'ouest de l'Afrique, la puissance déchue des Berbères et des Kabyles.

Avant de te parler des lieux que j'habite pour quelques jours, je veux te dire comment j'ai fait mon voyage. Ce serait renchérir sur l'insipide manie que nous ont donnée les Anglais de courir la poste, ou d'inspecter le pays à travers le vasistas d'un wagon, que de ne pas raconter ce que j'ai vu, en faisant trente lieues, à cheval, dans cette province, où tout ce que l'on rencontre — à la vérité, l'on n'y rencontre absolument rien la plupart du temps — est, si ce n'est curieux, du moins tout à fait neuf.

Je t'ai fait le portrait de mon compagnon de route, le nègre Foradji-Miloud ; je n'ai que de grands éloges à lui donner, pour compléter son signalement au moral comme au physique. C'est un gaillard étonnant, qui me fait rire, par 48 degrés de chaleur au soleil, d'aussi bon cœur que si j'étais à l'ombre d'un palmier et au fil d'une eau courante. Il me chante des chansons cafres, sur des airs de l'autre monde, qui mettent mes oreilles à feu et à sang ; souvent, emporté par une ardeur inimaginable, il saute à bas de son mulet, et se met à danser pour accompagner les accents les plus sauvages des sauts les plus périlleux,

(1) Voyez t. XIV, p. 257 et 289.

et les tours de force du gosier, de mille grimaces qui font le charme de ses gambades pyrrhiques.

J'avoue m'être tenu les côtes d'Oran à Missergh'inn, tant Foradji-Miloud savait varier ses genres de divertissements.

Missergh'inn est le premier poste militaire que nous ayons sur la route de Tlemcen. C'était autrefois la maison de plaisance des beys de la province ; le site en est ravissant, et atteste le goût exquis que mettaient les Turcs, et que mettent les Arabes, dans le choix des positions de leurs moindres hameaux.

Lorsque nous prîmes possession de Missergh'inn, en 1836, nous n'y trouvâmes qu'un grand bâtiment rectangulaire, environné d'arbres fruitiers et de nombreux conduits en maçonnerie qui distribuent encore une eau limpide et excellente dans de grands bassins et dans de beaux jardins. Nous bivouaquâmes dans le ravin où coule la source qui alimente ces canaux, et c'est avec de justes regrets, de justes remords, que je me souviens des dégâts commis dans cette fraîche oasis.

Les Vandales n'eussent pas mieux fait. Nos soldats allumaient leurs feux avec des branches de citronniers et de grenadiers, et chacun mettait, à détruire, une fureur, un entrain, une folie que rien ne saurait expliquer.

Ces mêmes troupes qui avaient supporté toutes les souffrances d'une longue marche à travers un pays brûlé, découvert et complétement sec, se ruaient sur les jardins que la Providence semblait avoir créés pour retremper leurs forces défaillantes, et après s'être gorgées d'eau et avoir rasé tous les fruits, elles abattaient les arbres, mettaient le feu aux buissons de lauriers-roses, et eussent tari les fontaines si Dieu l'eût permis à leurs mains sacriléges, comme si jamais chrétien n'eût dû passer après elles par les mêmes chemins, souffrir de la même soif, endurer les mêmes fatigues, et implorer du Ciel un même ombrage.

Les Arabes sont moins ingrats, ils portent un respect qui tient de la vénération aux sources, aux arbres qui les entourent; et ils appellent le palmier *arbre sacré*, parce qu'il ne s'élève ordinairement que dans des contrées arides, où son ombre est sans rivale.

Missergh'inn a été le camp des spahis, c'est aujourd'hui leur village. Le gouvernement a fait de grandes concessions de terrains, d'abord aux officiers de cette arme, puis à des colons, et nous avons transformé la charmante propriété des beys en un vaste jardin qui est le plus riche joyau de la province d'Oran.

En descendant la côte, qui mène droit au village, je vis un rassemblement nombreux d'enfants, de soldats et de femmes d'où partaient de bruyants éclats de rire. Foradji-Miloud, voulant satisfaire ma curiosité, monte tout droit sur son mulet, et me dit en se remettant à califourchon :

— Ce n'est rien, c'est un lion.

— Comment un lion?

— Oui, un grand lion noir.

— Et que fait-il là?

— On le promène.

— Il est donc encagé, enchaîné?

— Non pas certes... Viens voir.

Foradji mit son mulet au trot, et je mis mon cheval au galop pour joindre le groupe. Là, en effet, un spectacle tout à fait neuf m'attendait. Les curieux faisaient cercle autour d'un Arabe, d'un lion et d'un baudet. L'Arabe était un beau vieillard qui portait de la main gauche un long chapelet et une sébile, et de la main droite un long bâton de pèlerin. Le baudet était une misérable et chétive bête qui, sur son échine flexible et ployée, portait le lion ; le lion était bien, de la tête à la queue, ce roi des forêts dont M. de Buffon nous a su faire un si bel éloge et un portrait si ressemblant.

A cette rencontre étrange, comme les badauds assemblés, j'exprimai mon admiration par la parole et par le geste. Tout ce que j'avais lu dans l'histoire des voyageurs n'était donc que contes en l'air ; M. de Buffon, M. de Lacépède n'étaient eux-mêmes que d'aimables menteurs? il n'y avait donc de vrais que Carter, Van-Amburg, Martin, et tous ces grands belluaires qui nous ont montré des lions dociles et savants comme des caniches. Quoi! me voici en Afrique, dans la province d'où l'on extirpe ces hyènes au regard sanglant, ces jaguars tigrés et féroces, ces lions à flottantes crinières, qui rongent les barreaux de leurs cages de fer au Jardin des Plantes et font dresser les cheveux des bons Parisiens qui les contemplent, et le monstre que j'ai sous les yeux se promène pacifiquement sur le dos d'un âne, et s'y prélasse les griffes croisées sur son poitrail velu, comme fait un honnête rentier dans un cabriolet de régie, les mains jointes sur son gros ventre !

Je me tournai vers Foradji-Miloud, qui, fouillant dans l'unique poche de son kaban, en tira deux ou trois *mouzouna* (1), qu'il laissa tomber dévotement dans la sébile du vieil Arabe. Piqué de générosité, je joignis mon offrande à la sienne, et me mis à regarder alternativement l'Arabe, le lion et le baudet.

Rien de plus comique, je l'affirme, que l'attitude de ces trois individus, l'âne et le lion surtout. Le lion avait un air bonhomme qui attirait à lui; on était tenté d'aller lui serrer la patte comme à un ami. Il promenait son regard endormi sur son entourage, et le laissait retomber avec complaisance sur son destrier. Sa noire crinière et sa queue nerveuse, terminée par un énorme pinceau, servaient de chasse-mouche au pauvre aliboron, qui suait sang et eau sous son fardeau terrible. Il était ramassé sur lui-même, et couché en sphinx, comme une timide levrette, sur un large bât fort douillettement rembourré de paille; une ficelle, une simple ficelle, l'attachait par le cou au cou de l'âne ; et, comme pour narguer les curieux, il ouvrait de temps à autre sa large gueule, et tirait un pied de langue rugueuse à la façon des chiens de chasse, mettant ainsi en évidence des dents dont le seul souvenir me fait, je crois, frissonner.

Quant au baudet, jamais air plus humble, plus soumis, plus patient n'anima physionomie plus intelligente. — Ceci paraît exorbitant à propos d'un âne, mais c'est l'exacte vérité. — Outre le poids de la charge, il semblait porter la mort elle-même sur son dos. Chaque mouvement du lion lui causait des frissons de terreur qui couraient dans ses veines et agitaient sa peau. Il couchait ses longues oreilles et les croisait devant la face auguste de son cavalier, comme pour se recommander à sa clémence ; il s'humiliait de tout son pouvoir, afin d'entretenir le lion, son maître, dans ses pensées débonnaires, dans ses rêveries pacifiques, et de le maintenir dans sa pose indolente. Lorsque le roi des carnassiers soupirait et bâillait d'ennui, l'âne baissait la tête, et, attribuant ce soupir à un premier cri de l'estomac, il regardait en dessous, et avec des yeux vraiment attendrissants, s'il n'y avait pas près de lui, par hasard, quelque mouton dodu, quelque poulain appétissant, quelque morceau de choix qui pût affriander ce gros mangeur, et lui ôter toute envie de ne faire qu'une bouchée de son poil, de sa peau, de sa chair et de ses pauvres

(1) *Mouzouna*, petite monnaie de cuivre de la valeur d'un liard.

os. Les enfants agaçaient ce groupe à la fois menaçant et grotesque, qui, de loin, faisait aboyer les chiens.

Mon premier soin, en reprenant ma route, fut de demander à Foradji-Miloud des explications sur cette rencontre bizarre d'un Arabe voyageant à pied, et d'un lion voyageant à baudet. Le nègre me regarda avec calme, et me dit gravement :

— Tu as vu le lion noir de Sidi-Boumédinn, il te portera bonheur, car tu lui as fait l'aumône.

Cette réponse voulait d'autres questions, et je les fis.

— Le marabout qui a vécu en grande sainteté, me dit mon guide, avec un sang-froid imperturbable, est enterré, tu le sais, dans une terre privilégiée ; on bâtit autour de sa fosse un petit monument qui s'appelle *marabout*, du titre du mort, et consiste en un mur circulaire recouvert d'un dôme. Or, il arrive que les lions, traqués dans la montagne et la plaine pour les ravages qu'ils y font, viennent fréquemment se réfugier dans l'enceinte de ces marabouts où ils établissent leur domicile. A dater du jour où ils abandonnent leurs cavernes pour cette sainte habitation, ils changent totalement de manière de vivre ; les troupeaux passent devant leurs yeux sans qu'ils se jettent sur eux ; les bandes de gazelles viennent brouter l'herbe qui croît aux environs de leur logis, et sautillent à leur barbe sans tenter leur appétit ; les sangliers labourent en paix la terre dans leurs parages, et les chacals ne craignent pas de les réveiller la nuit par leurs aigus et funèbres glapissements.

— Voilà qui démontre victorieusement que Satan a bien pu se faire ermite, me dis-je en moi-même.

Le nègre reprit avec un même accent de conviction :

— Alors, la tribu la plus voisine de ce marabout détache l'un de ses plus sages habitants qui porte au lion du couscoussou, de la viande, des gâteaux et du laitage. Le lion mange à sa faim, boit à sa soif, et, rangé comme une bonne ménagère, met de côté ses restes pour son prochain repas.

L'événement de ce lion ramené à des sentiments de paix et d'humanité fait la joie de tout le pays, et présage à ses habitants toutes sortes de prospérités. Fière de sa possession, la tribu qu'il a honorée de son voisinage rend des actions de grâce à la mémoire du marabout qui leur a révélé, par ce miracle, sa sainte et puissante protection. A certaines époques de l'année, le pieux vieillard qui s'est établi côte à côte avec le lion dans le marabout, promène son noble ami à travers les douars et la campagne pour attirer les bénédictions de Dieu sur les moissons, sur les aveugles, sur les guerriers, les malades et les femmes stériles. Chaque Arabe pieux glisse son offrande dans la sébile du quêteur, et l'argent qu'il ramasse sert à nourrir le *sbâ* (1). Pour ménager la santé de son ami, le zélé pèlerin lui fait cadeau d'une monture docile qui convient à merveille à ses goûts modestes, à son peu d'ambition, à son dédain des vanités terrestres, à son rôle conciliateur.

Il arrive quelquefois que les lionnes viennent rechercher dans son marabout leur majestueux seigneur ; alors les lionceaux qui naissent de ces chastes unions héritent des vertus de leur père, et lui succèdent dans ses honneurs et sa sainte renommée.

Le lion noir que nous venons de rencontrer habite depuis quatre ans le marabout de Sidi-Boumédinn ; il a dévoré, dans sa première jeunesse, plus de moutons, de chevreaux, de gazelles, d'hommes et de chevaux que je n'en saurais compter sur mes doigts ; et, saisi du remords, un beau jour il s'est venu loger sous le toit qu'habite l'ombre du plus vénéré de nos pères. Son estomac repentant ne vit plus que de laitage, de dattes, de pâtisseries, et, par-ci par-là, de blanches brebis, lorsqu'on insiste beaucoup pour les lui faire accepter.

(1) Lion

Voilà ce que me raconta Foradji-Miloud, avec, je le répète, une candeur et une bonhomie qui tenaient à la fois de l'air du lion et de la mine de l'âne que je venais de voir.

Cette histoire, que je n'ai nullement brodée, est un assez faible exemple de l'outrecuidance que mettent les Arabes et les nègres dans leurs récits mensongers. Les Gascons, qui jouissent en France d'une réputation proverbiale depuis que la Garonne roule ses eaux jaunes des Pyrénées à l'Océan, ne sont que des enfants près de ces gaillards-là, qui inventent, sans jamais sourciller, sans jamais rire, les contes les plus extravagants, les bourdes les plus étourdissantes qui soient jamais passées, du cerveau et de la langue d'un charlatan, à l'oreille patiente d'un badaud.

Il y a cependant quelque chose de vrai, de réel à dire à propos des lions que promènent, à travers les douars et à travers champs, des derviches mendiants. Cette vérité, en deux mots la voici : — Lorsque les chasseurs surprennent de petits lionceaux dans une caverne, ils les enlèvent et les enferment dans l'enceinte d'un marabout, où ils s'évertuent à leur donner une éducation domestique et des penchants familiers ; puis ils exploitent la crédulité publique, et se font des rentes honnêtes par l'honnête commerce de leur dévôt charlatanisme.

Après une halte de quelques heures à Missergh'inn, qui est aujourd'hui un village français qu'habitent presque en totalité des Espagnols chassés de leur patrie par la misère, je poussai jusqu'à l'Aïn-Bridia, première étape des troupes qui se rendent à Tlemcen.

Aïn-Bridia (fontaine de Bridia) est situé à l'une des pointes d'un immense marais qui fait filtrer ses eaux dans le Grand-Lac. Ce marais n'est jamais à sec et offre l'occasion de faire les plus divertissants coups de fusil qu'ait pu rêver M. de Crac, ce type amusant de nos innocents chasseurs au poil et à la plume.

Canards sauvages, sarcelles, poules d'eau, bécassines, outardes, courlis, flammants, pluviers dorés vivent à travers ces joncs serrés comme des blés, sous la protection de saint Georges et de saint Hubert, et fournissent à vil prix, à toutes les tables chrétiennes de la colonie, des rôtis et des salmis que nous payons un prix fou en France, où le gibier passera, Dieu me pardonne, à l'état de mythe avant un demi-siècle.

De Bridia, le lendemain, j'allai coucher au Rio-Salado (rivière salée), sans trouver sur ma route le plus petit incident à te raconter. Du Rio-Salado, ainsi nommé par les Espagnols, qui avaient établi un poste à cet endroit, je me rendis à l'Oued-Sinan, où nous avons construit une petite redoute qu'on appelle Aïn-Temouchen.

C'est en se rendant de Tlemcen à Aïn-Temouchen, que deux cents hommes, la plupart malades ou convalescents, auxquels on avait confié l'escorte d'un convoi de munitions de guerre, furent enveloppés, en 1845, par les cavaliers d'Abd-el-Kader, qui venait d'anéantir l'intrépide colonne Montagnac, et mirent bas les armes. De l'Oued-Sinan à Tlemcen l'étape est rude, le pays nu et aride, quoiqu'il soit coupé par trois rivières, l'Isser, la Sikak et la Saffsef. Je partis de très-grand matin pour ne pas être surpris par la grosse chaleur, et je vins bivouaquer sur l'Isser. Notre course matinale nous avait ouvert l'appétit, et les provisions dont j'avais chargé le mulet de mon guide étant consommées, je demandai à Foradji s'il ne connaissait pas quelque tribu dans les environs où nous pussions trouver des vivres.

— Attends, me répondit le nègre, et il partit au grand trot

de sa monture, après s'être fait donner un douro (1).

Une heure après environ, je vis revenir Foradji; sa mule allongeait le pas tant qu'elle pouvait, et le cavalier la talonnait d'importance.

— Eh! bon Dieu! que veux-tu que nous fassions de tout cela? m'écriai-je en voyant un énorme mouton vivant que mon guide portait, comme en triomphe, sur le garot de son mulet.

Foradji me regarda de l'air d'un homme à qui l'on dit des choses étranges dans un langage inconnu. Évidemment son regard me répondait : « Pardieu! ce mouton, si gros qu'il soit, nous le mangerons, et dans un seul repas. »

Foradji portait encore un grand pot qu'il avait fixé par une lanière au bât de sa monture, et ce pot contenait du beurre rance à soulever le cœur d'un Cosaque. Je pris le parti de regarder faire mon homme, un peu curieux de voir comment il allait s'y prendre pour expédier toute la besogne qu'il avait sur les bras. Le mouton ayant les quatre jambes liées ensemble, Foradji le jeta durement à terre, attacha son mulet près de mon cheval, partagea la ration d'orge à ces deux braves animaux, et s'éloigna de quelques pas pour ramasser du bois. Le bois est fort rare dans la plaine de l'Isser, aussi fut-ce par un très-grand hasard que mon cuisinier trouva, le long de la rivière, trois bâtons dont il fit une broche et deux fourches, et des broussailles dont il fit deux fagots. Chargé de ces broussailles, il revint à moi le sourire aux lèvres, coupa, avec le petit couteau qui pendait dans une gaine à l'un de ses flancs, un bouquet de feuilles de palmier-nain dont il fit un pinceau; et ces dispositions prises, il s'approcha du mouton et lui tâta les côtes avec cet air sensuel que mettent nos gourmands à flairer un chapon truffé; puis il le saisit par la tête, et lui coupa le cou avec une rapidité qui prouvait une grande habitude.

C'est ici l'occasion de faire remarquer que, comme les Juifs, les Arabes ne tuent jamais ni gibier, ni volaille, ni pièce de boucherie qu'en les égorgeant, et ne les servent que la tête séparée du tronc. Ils disent que la tête est le siége de l'instinct et de l'esprit, et que c'est faire injure au Créateur que de la destiner à l'alimentation du corps qui est la matière.

Foradji fit une incision successive à chaque membre de devant du mouton, détacha la peau de la chair avec la baguette de mon fusil, souffla la bête de toute la force de ses vigoureux poumons, puis la battit à tour de bras, puis l'écorcha avec une légèreté dont je restai tout ébahi, et enfin il la vida et la suspendit, par une traverse, sur les deux fourches qu'il avait fichées en terre.

Tout ce travail ne se fit pas sans que mon guide coupât par-ci par-là quelques morceaux qu'il préleva tout crus et saignants sur le prochain repas, et sur lesquels il mordit en affamé, comme fait de ses ragoûts un maître d'hôtel jaloux de se convaincre par lui-même du mérite de ses œuvres.

Foradji plaça un fagot à droite et un fagot à gauche de la bête et y mit le feu; puis, s'armant du pinceau de palmier-nain, et le trempant dans le pot de beurre, il se mit à barbouiller d'un main digne d'un savant badigeonneur l'énorme mouton qu'il tournait lentement de la main gauche.

En une demi-heure le rôti fut à point, c'est-à-dire d'un jaune doré, rissolé et si appétissant que l'eau m'en vint subitement à la bouche.

Alors, mon cuisinier, mon guide, mon valet de chambre, mon pourvoyeur, mon interprète, mon factotum vint planter sa broche devant moi, la tenant dans une position verticale, et m'engageant à y faire honneur.

Dussé-je me faire de grands ennemis parmi les rôtisseurs les plus illustres de l'Europe, j'avouerai que toutes mes bouchées, la première comme la dernière, furent des bouchées de roi. Le parfum qui s'exhalait de ce rôti eût ranimé un mort, et pour l'expliquer j'aurais dû dire que Foradji-Miloud avait eu soin d'introduire dans les entrailles du mouton un gros bouquet d'herbes aromatiques qui l'avaient embaumé. Le beurre, mêlé à la graisse de la bête, fondu et refondu à l'action du feu, n'avait plus ce goût et cette odeur rances qui m'avaient si fort déplu. Mon repas fut exquis, et je n'abandonnai la partie qu'après avoir apaisé l'appétit le plus sauvage qui ait jamais hurlé dans l'estomac d'un chrétien. Lorsque j'eus fini de manger, le nègre s'en donna tout à son aise; et, sans prendre la peine de tailler des aiguillettes dans cette chair succulente, il l'attaqua à grands coups d'ongles, et en fit raison sans dire un mot, sans boire une gorgée pendant toute la durée de ce festin homérique, qui dura un temps infini. Ce qui resta du mouton qui m'avait tant épouvanté par son poids et par sa taille, m'épouvanta bien davantage; car on n'eût pas nourri un raisonnable mangeur avec les débris que Foradji jeta loin de lui avec un superbe dédain.

Le soleil venait de cacher son disque derrière la cime des monts Trara, au couchant, lorsque nous arrivâmes dans le bois d'oliviers qui fait une ceinture toujours verte à la ville de Tlemcen.

Quel site délicieux! fontaines donnant une eau limpide et excellente; sources murmurant sur de blancs cailloux, et se perdant dans de vastes prairies; ombrages enchanteurs; palombes et tourterelles au doux ramage, voltigeant de branche en branche; nobles oliviers chargés de fruits, non pas de ces oliviers rabougris qui semblent végéter dans le Roussillon et la Cerdagne, mais hauts, mais aussi fiers de leur bois que de leurs feuilles et de leurs fruits.

Tlemcen fut une ville très-florissante, et fut la capitale du royaume auquel elle donna son nom. C'était l'entrepôt de toutes les caravanes qui, venant de l'ouest, du sud ou de l'est, échangeaient les tapis, les céréales, les richesses des bazars d'Alger, de Tunis, du Levant, contre les fourrures et les plumes d'autruche du Sahara, ou la poudre d'or et les esclaves du Sénégal et du Maroc. Les rois berbères du Maroc ont joué un grand rôle dans l'histoire des peuplades du nord de l'Afrique. La dynastie des Beni-Zian a longtemps régné sur ces contrées fertiles et choisies du prophète, et cette dynastie a été renversée de son trône par l'aîné des Barberousse, qui sut conquérir en quelques mois, et léguer à son frère Kraïr-el-Dinn, après sa mort violente, les magnifiques provinces qui constituaient le royaume ou plutôt la régence d'Alger. Lorsque nous entrâmes dans Tlemcen pour la première fois, en février 1836, avec le maréchal Clausel, nous trouvâmes une ville ruinée. Mustapha-ben-Ismaël, ce même chef des douairs dont nous avions ruiné les tribus, s'était enfermé dans le méchouar (château) pour se dérober aux attaques hardies d'Ab-el-Kader, devenu notre plus grand ennemi; assiégé et serré de près, le vieux chef eut à supporter toutes les horreurs de la famine; et le courage de ses kourouglis (1) fut si énergique dans cette circonstance, que les tribus conduites au combat par l'émir ne purent pas forcer des murailles pour la plupart écroulées. Il suffira de citer ce fait pour indiquer ce qu'eut à souffrir cette faible garnison.

(1) Le *douro* vaut, en Afrique, 5 fr. 60 c.

(1) Les Kourouglis sont issus de Turcs ou de Maures et de femmes arabes.

Nous trouvâmes les terrasses du méchouar, du minaret et de toutes les maisons que n'avait pas enlevées l'ennemi, ensemencées d'orge et de riz que les assiégés soignaient, récoltaient et se partageaient plus précieusement qu'ils n'eussent fait de lingots d'or, ou de diamants.

C'était un spectacle magnifique et à la fois touchant que de voir le vieil aga de la plaine, Mustapha-ben-Ismaïl, venir à cheval au-devant de notre colonne libératrice, entouré de ses neveux, huit jeunes guerriers qui portaient écrites sur leurs fronts les prouesses qu'ils avaient faites pour sauver la gloire et la tête de leur vénérable patriarche et chef intrépide. Derrière ce beau cortége s'avançait la population décimée de Tlemcen ; les joues de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants étaient hâves, creuses ; tous les fronts avaient pâli dans cette épreuve surhumaine ; leurs pas étaient chancelants et lourds !... Après un siége de plus de deux années, la garnison sortait pour la première fois au grand air, au jour calme, au soleil étincelant !

Aujourd'hui, Tlemcen est une ville très-habitable ; les généraux Cavaignac et Bedeau y ont employé beaucoup de savoir, beaucoup d'énergie et de patience ; le génie militaire a relevé les murs éboulés, on a fortifié l'enceinte, aligné et élargi les rues, bâti une magnifique caserne, assaini les places, construit de belles maisons, et presque achevé des routes stratégiques qui convergent dans toutes les directions. Puis est venu le peuple des industriels, les limonadiers, les marchands, les jardiniers, quelques fermiers ; et la ville, changeant de tournure, a quitté ses burnous pour se vêtir de cotillons et de pantalons à sous-pieds. Une division de dix mille hommes a son état-major général à Tlemcen ; mais ces dix mille hommes sont toujours par voies et par chemins, dans toutes les directions. C'est une fête pour les troupes que de rentrer à Tlemcen, où elles trouvent des jouissances de la vie au moins les plus essentielles.

Les officiers ont fondé un cercle muni de toutes les feuilles et revues qui s'impriment en France ; les sous-officiers et soldats ont monté un théâtre où l'on rit souvent de meilleur cœur, ma foi, que chez nous, Parisiens, qui ne rions la plupart du temps que du bout des lèvres.

Tlemcen ayant donc changé de peau des pieds à la tête, et n'ayant plus même un reflet d'originalité, puisque tout y est écrit en français, raconté en français, bu, mangé et porté à la française, j'ai hâte d'en sortir, et je me joins à une colonne qui va chez les Trara et les Ouled-Assas, pour voir un peu de pays et faire un tour d'horizon. A bientôt.



Une famille de Kabyles dans leur jardin.

Mostaganem.....

Me voici de retour, cher ami, et je prends la plume tout aussitôt pour profiter des magnifiques impressions que m'ont laissées mes courses dans ce que j'appellerai le *pays du diable*. J'ai vu, depuis un mois que j'ai signé ma dernière lettre, j'ai vu des croquis, des ébauches, des coins du paradis terrestre ; et les ténébreuses horreurs de l'enfer me sont également apparues avec leurs fourmilières de démons, et leurs lugubres tableaux. Un vieux proverbe court nos campagnes de France, qui dit à propos des mauvais chemins : *Le bon Dieu n'a jamais passé là.* Je ne sais si Mohammed se promènera un jour partout où nous sommes passés, mais à moins que ce ne soit un grand artiste, il ne s'y plaira pas assurément. Tudieu ! quel pays de montagnes, mon bon ami, quelles convulsions volcaniques ! que de beautés ! que d'horreurs ! quelle majesté émouvante et terrible ! J'ai visité d'abord les Kabyles que les bulletins te font si féroces, si fanatiques et sanguinaires. J'ai fréquenté les austères habitants de *Trara*, et j'ai revu les Ouled-Assas, qui, en 1836, nous donnèrent cette magnifique sérénade à coups de fusil qu'on appela l'affaire de Sidi-Yakoub, et où notre petite armée laissa le quart de son monde.

Je n'avais jamais vu de près les Kabyles, je ne connaissais des Arabes que le cavalier, l'élégant de la plaine, et il m'a fallu profiter d'un moment de paix pour me glisser dans les *gourbis* des montagnards, et dans leurs charmants villages. Eh bien! toutes mes suppositions ont été bouleversées, mises à néant par la visite intéressante que je viens de faire à ces peuplades laborieuses et industrieuses.

Les Trara sont des chaînons de montagnes, des contreforts de l'Atlas qui longent la côte en obliquant du sud-est à l'ouest. Ces montagnes sont criblées de ravins qui pour la plupart n'ont pas moins de deux à trois cents mètres de profondeur. Lorsqu'on s'arrête sur la cime d'un rocher, et qu'on laisse tomber son regard dans ces gouffres bordés de broussailles, hérissés de rocs échancrés et grisâtres, on est tout émerveillé de voir au fond des entrailles de l'abîme des jardins entretenus avec un soin minutieux, des champs en plein rapport, des arbres chargés de fruit, des laboureurs courbés sur leurs sillons, et mettant à profit le plus petit morceau de bonne terre, comme font les paysans les plus pauvres et en même temps les plus laborieux.

On s'étonne de voir les habitations des Kabyles si éloignées de leurs terres cultivées, car ces habitations sont juchées sur des pics, ou creusées dans les flancs des rochers qui menacent de s'écrouler chaque jour; on cherche même par quels efforts, par quelle échelle ces hommes intrépides peuvent se rendre de leur foyer à leurs travaux, et on ne tarde pas à découvrir, enroulés comme des couleuvres aux revers de la montagne, des sentiers étroits, rocailleux, croisés de broussailles et d'épines, et rongés par les pas de l'homme, qui, depuis les plus vieux siècles, ne cesse de les fréquenter assidûment. Les Kabyles font ce que faisaient nos châtelains du moyen âge, ils se creusent un nid dans le roc, d'où leurs yeux perçants comme ceux de l'aigle veillent sur leur fortune. Que la guerre éclate dans ces contrées d'un accès que les Français seuls pouvaient tenter, et les Kabyles, embusqués dans leurs gourbis, retranchés dans leurs villages comme dans des citadelles, font rouler sur leurs audacieux assaillants une grêle de plomb et de pierres qui a garanti leur liberté et leur nationalité contre les Romains, contre les Arabes, les Turcs, les Espagnols, contre Abd-el-Kader, et longtemps contre nous-mêmes.

La gourbi est une cabane de construction mesquine et d'apparence misérable, mais l'intérieur est muni de tous les meubles indispensables à une vie aisée. Tout y est propre, et on y découvre un esprit d'ordre, d'économie et d'entente du ménage qui rappelle la civilisation européenne. Les villages sont charmants, et ont une analogie vraiment agréable et frappante avec nos hameaux les plus riches. Les maisons sont basses, mais bien aérées; les rues sont étroites, mais propres et parfaitement entretenues: j'ai visité le petit village de Terben chez les Ouled-Assas, et j'ai été surpris de sa propreté; ses abords étaient couverts de meules de paille bâties avec une grande adresse, et ne différant de celles qu'élèvent nos fermiers que par la forme. Au lieu d'être pointues, elles sont rondes, et pour que le vent qui souffle quelquefois avec fureur dans ces montagnes ne les épluche pas, les Kabyles ont le soin de croiser sur leur faîte deux grosses cordes au bout desquelles ils suspendent d'énormes pierres. Les habitants de Terben sont tous cultivateurs, et se servent de mulets plutôt que de chevaux pour leurs travaux. Le caractère du Kabyle est complétement opposé à celui du cavalier. Le cavalier est élégant dans ses formes, son langage, son costume et tous ses dehors. Lorsqu'on voit les magnifiques chevaux qui sont entravés devant la tente, on entre sous cette tente avec une haute opinion de la réception qui vous y attend; cette réception est polie, obséquieuse, aimable, le plus petit chef ayant des allures de grand seigneur et une distinction tout à fait native; mais la tente est enfumée, les tapis sur lesquels on s'asseoit sont pauvres et souvent en lambeaux: tout manque sous cet abri, non pas seulement à l'agréable, mais à l'utile. Chez le Kabyle, on est reçu d'une façon plus bourrue; on ne trouve à échanger aucune pensée frivole et divertissante; mais la natte sur laquelle on couche est épaisse et bonne, mais l'air qu'on respire est sain, mais le kouskoussou et les pâtisseries qu'on mange sont excellents et délicats. Les femmes kabylés sont toutes fort habiles à feuilleter les gâteaux. En un mot, il serait charmant d'avoir table ouverte chez les Kabyles, et de venir prendre son café et fumer sa pipe chez les cavaliers. Le sang est magnifique chez les montagnards; leurs femmes sont élégantes et ont les plus beaux yeux du monde, n'en déplaise à mes aimables compatriotes. Elles nattent leurs cheveux, sont fort blanches, et ne ressemblent nullement aux femmes des cavaliers, qui sont laides le plus souvent, et presque toujours en guenilles.

J'ai voulu visiter le pays où le général Cavaignac a livré ses brillants combats de 1845, et qui débouche chez les Ouled-Assas par la porte *des Clous de fer* (*Bab-el-Senar*), nom bizarre dont l'origine s'est perdue, mais qui par son harmonie imitative, si j'ose le dire, va on ne peut mieux à l'endroit. Rien de plus horrible que ce chaos! la nature y est dans un désordre tel, que l'esprit se confond et s'abîme dans une contemplation muette et épouvantée.

Nous entrâmes chez les Ouled-Assas, nous dirigeant sur Nedroma, qui est une petite ville mauresque bâtie au pied des Trara et à l'ouverture de *Bab-el Taza* (col de Taza).

L'un des officiers du bataillon avec lequel je marchais me raconta une anecdote touchante dans laquelle il avait malheureusement joué un certain rôle.

— Vous voyez cette gorge, me dit-il, c'est là qu'habitent les fractions de la grande tribu des Ouled-Assas. En 1845, la division de Tlemcen détacha une colonne dans cette contrée pour faire payer aux populations kabyles l'impôt à leur charge. Nous vînmes bivouaquer dans ce joli vallon, où nous fûmes bientôt environnés d'Arabes, qui, à notre grand étonnement, nous offrirent de leur acheter du vin. Nous goûtâmes de ce vin; il était excellent, dépouillé, généreux, et nous le fêtâmes comme il méritait de l'être.

L'un des Kabyles nous apprit que ce précieux nectar avait été trouvé dans des barils que nos cantiniers avaient abandonnés sur la plage de la Tafna, lors de l'évacuation du camp d'Aarchsgoun par nos troupes, en 1836. Les Arabes l'avaient recueilli dans de grands pots en grès, et conservé dans la prévision d'un retour des chrétiens, qu'ils savaient très-friands du doux jus de la treille.

Le Kabyle qui me donnait ces explications appuya, non sans malice, sur ce dernier trait, et me regarda en souriant avec cet air gaillard et réjoui qui va si bien au bon Silène.

— Qui t'a dit que les chrétiens fassent tant de cas de cette boisson? Où as-tu étudié leurs mœurs et remarqué leurs goûts? Est-ce dans ces montagnes?

— Non, me répondit-il, ce n'est pas dans ces montagnes, c'est dans les nôtres.

Et il acheva cette phrase dans le pur idiome du baragoin semi-provençal qu'on parle de Privas à Tournon, dans tout l'ancien Vivarais.

— Quoi! m'écriai-je dans le même langage, vous savez le patois de l'Ardèche?

— Oui, me répondit le Kabyle en arabe, mais venez

causer un peu plus loin, il n'est pas nécessaire qu'on nous entende.

Et lorsque nous fûmes à l'écart, mon homme reprit : Je suis des environs de Privas ; mon père était batelier à la Voulte-sur-Rhône, et bien enfant, fatigué de *caboter* d'une rive à l'autre du grand fleuve, je m'abandonnai à son courant sur un petit bateau et descendis jusqu'à la Camargue. Là, je pris service à bord d'un chasse-marée qui courait la côte d'Espagne, et nous fûmes tous jetés par un coup de vent sur les brisants d'Aarchsgoun. Accueilli par les Kabyles qui eurent pitié de mon enfance, j'ai grandi parmi eux, j'y ai pris femme, je me suis fait mahométan, j'ai une nombreuse famille et je vis très-heureux.

Par un singulier hasard, continua l'officier, je suis également de Privas, et j'ai longtemps habité la Voulte; cet homme, qu'on appelait Hamed en Afrique, et Jean Testas en France, avait de nombreux parents qui m'étaient connus. Mon accent l'avait frappé, et, comme on voit le vieux cheval d'escadron relégué à la charrue dresser l'oreille et gonfler ses naseaux en entendant un bruit de trompette, il avait senti battre son cœur en se voyant si près d'un *pays*. Nous causâmes longtemps, j'engageai fort Hamed à revenir parmi nous, à se dépouiller de son haïck et à reprendre, dans nos rangs, le chemin de Tlemcen et celui de la mère patrie. Ses yeux se remplirent de larmes, et il refusa obstinément, parce que, disait-il, sa femme et ses enfants lui imposaient des devoirs qu'il ne pouvait oublier. D'ailleurs il vivait heureux, et son état, comparé à celui qu'il tiendrait à la Voulte, touchait presque à l'opulence.

Nous nous séparâmes, et je remarquai que les Ouled-Assas s'empressèrent autour d'Hamed aussitôt que notre troupe se fut remise en marche.

L'année dernière, je fis encore partie d'une expédition qui s'enfonça dans ces gorges, toujours pour assurer l'impôt. Je demandai des nouvelles de Hamed dans son propre village, et j'appris qu'il avait été accusé devant le kaïd d'avoir comploté avec les Français, d'avoir longtemps parlé à l'oreille d'un officier, sans doute pour lui donner des renseignements sur le pays, et sur les ressources dont pouvaient disposer les habitants. Hamed, que son origine rendait suspect, ne put pas se justifier, et tout ce qu'il put dire de notre conversation ne parut que fabuleux et forgé à plaisir. On le condamna à mort, et le malheureux eut la tête tranchée sous les yeux de sa femme et de ses enfants, devant la porte même de sa gourbi.

Comme l'officier achevait ces mots, nous débouchions dans la petite vallée de Nédroma, coin pittoresque chargé d'arbres fruitiers en vigoureuse végétation. Une fontaine excellente provient d'Aïn-Kebira, arrose les jardins de la ville et se distribue dans les maisons. Nédroma n'est habité que par des Maures et des Juifs qui font un grand commerce de grains, d'ânes, de mulets, de poudre et de balles de guerre, de laines et de vêtements tout confectionnés.

Eh bien! cette ville, d'un aspect extérieur si gracieux, si pittoresque et romantique, est au dedans aussi laide et aussi sale, aussi tortueuse, enfumée et malsaine qu'on peut l'imaginer. Les Maures y dominent, y sont les maîtres, et on a vraiment grand'peine, et il faut être porté de très-bonne volonté pour reconnaître en eux les descendants de cette race opulente et valeureuse, fière, à juste titre, de ses lumières et de sa gloire, qui conquit l'Espagne et fit trembler la chrétienté entière.

Il m'arriva dans le logis qui m'était échu par hasard une aventure charmante à raconter, car elle peindra d'un vif coup de pinceau l'une des faces du caractère mauresque.

On m'avait assigné pour demeure la maison d'un Maure qui jouissait d'une belle aisance, et passait dans la ville pour un homme d'un grand jugement et d'un très-agréable commerce. C'était un beau vieillard qui, dès qu'il me vit, me prit en amitié, me fit asseoir près d'un brasero (il fait souvent très-froid dans les montagnes des Trara et chez les Ouled-Assas), et m'accabla de questions fort nettement posées qui m'attestèrent son intelligence. J'étais enchanté de mon hôte, et comme j'allais me séparer de lui pour prendre un peu de repos, je lui montrai du doigt un énorme morceau de fer armé de deux dents crochues. Ce morceau de fer n'avait pas une tache de rouille, et paraissait être l'objet de soins journaliers; il était placé sur un petit coffre, et reposait sur un tapis.

— Qu'est-ce donc que cela? demandai-je à mon hôte.

— C'est ma clef, la clef de ma maison.

— Mais ta maison ne ferme qu'au loquet, la porte n'a pas de serrure.

— Aussi n'est-ce pas de cette baraque que je te parle, c'est du palais de mes ancêtres, en Espagne.....

— En Espagne ! et dans quelle ville ?

— En Espagne !

Je ne pus pas tirer d'autre réponse de cet entêté, qui tenait de la succession paternelle une vieille ferraille venue de je ne sais où, et qui de génération en génération passait dans les mains patientes du dernier de la famille, destinée à ouvrir les portes d'un palais chimérique dans l'une des villes, aujourd'hui chrétiennes, du vaste empire des Kalifes.

J'ai raconté depuis cette anecdote, et il m'a été répondu que beaucoup de Maures gardent ainsi de vieilles clefs qu'ils prétendent tenir de leurs ancêtres émigrés d'Espagne. Ils attendent, dans une religieuse persévérance, que le jour de la restitution arrive, pour que, traversant le détroit, ils puissent rentrer dans leurs maisons, envahies par les chrétiens depuis des siècles.

Ce fait m'a paru d'une naïveté si charmante et d'une couleur si originale, que je l'ai noté sur mes tablettes afin de te fournir le sujet d'un vaudeville à la façon de Chaabaham.

A. de GONDRECOURT.

(La suite prochainement.)

REVUE DU MOIS.

L'événement du mois dernier a été la représentation, au Théâtre-Français, de la *Cléopâtre* de Mme Emile de Girardin. Ce sujet avait jusqu'ici porté malheur à tous ceux qui l'avaient touché. La fameuse reine d'Egypte semblait aussi fatale à ses poëtes après sa mort qu'à ses amoureux durant sa vie. Jodelle fut le premier qui tenta l'aventure en France. C'était sous le règne de Henri II, c'est-à-dire pendant l'enfance de l'art. Jodelle écrivit sa tragédie en cinq actes, et comme les acteurs manquaient, il la fit jouer par ses amis. La scène s'élevait dans la cour de l'hôtel de Reims. La cour assistait à la représentation du haut des fenêtres, en guise de loges. On entendit tour à tour

les lamentations de l'ombre d'Antoine, de Cléopâtre et du chœur. Puis le roi donna cinq cents écus à l'auteur, et ses amis lui décernèrent une ovation à l'antique, en lui amenant un bouc couronné de fleurs. Mais ils manquèrent, pour cette joyeuseté, d'être brûlés comme païens, et la pièce de Jodelle mourut de l'ennui qu'elle distillait par tous ses vers. Plus tard vinrent Montreux, Mairet, La Chapelle, La Thorillière, l'abbé Abeille, Boistel, Marmontel, Linguet, Deschamps, Gamon, Lacoste, Mourges et Alexandre Soumet, dont les *Cléopâtres* n'eurent pas même le succès d'un jour. Celle de Marmontel profita pour se montrer d'une époque où l'on venait d'interdire les sifflets au théâtre. Elle les fit renaître à ses dépens. L'auteur avait eu l'idée de commander au célèbre Vaucanson un aspic qui se dressait et sifflait, tout comme celui qui mordit le bras de la reine d'Egypte. « Je suis de l'avis de l'aspic! » cria un mauvais plaisant. Et aussitôt mille sifflets éclatèrent dans la salle, en dépit des gardes du corps chargés de leur imposer silence.

Et le souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla...

Ces antécédents n'ont point effrayé Mme Emile de Girardin. Elle n'a songé qu'à Shakspeare, qui a fait sur Cléopâtre un chef-d'œuvre. Elle en avait le droit à double titre, et elle l'a vaillamment prouvé. Son drame (car nous ne lui ferons point l'injure de l'appeler tragédie) est l'œuvre la plus forte et la plus belle qu'aucune femme ait jamais produite au théâtre. On lui a reproché bien à tort d'avoir affaibli le hardi caractère et les vices héroïques de la fameuse reine; cela est si peu vrai, que nous n'oserions soumettre à la candeur de nos jeunes lectrices l'analyse de la pièce. Leurs mères iront la voir et se chargeront d'en rendre compte. Le théâtre-Français voit trop rarement une réunion aussi brillante que celle qui assistait à la première représentation. Toutes les notabilités et toutes les Grâces du monde, de la littérature, de la politique et des arts s'étaient faites belles comme pour un bénéfice aux Italiens. C'était plaisir de voir tant de gants blancs, de diamants et de dentelles abjurer la cavatine et le vaudeville pour applaudir de si beaux vers. Les morceaux les plus lyriques, chose remarquable, ont été les plus admirés. Il est vrai qu'ils étaient dits par Mlle Rachel. La jeune tragédienne est à la fois terrible et merveilleuse sous les bandeaux de perles et la robe de gaze et d'or de Cléopâtre, au milieu de son palais de granit rose et de son escorte de jolies eslaves. C'est l'incarnation de ce brillant portrait de Mme de Girardin:

Elle est reine toujours... mais aussi toujours femme.
Dans cet être si faible on sent une grande âme;
A travers sa faiblesse on sent la royauté;
On tremble, on est vaincu, mais avec volupté.
Sa pensée est un monde et son cœur un abime...
C'est ainsi qu'elle va, forte, de crime en crime,
Bravant impunément et le peuple et la cour,
Ne méritant que haine et n'inspirant qu'amour.

— Enfin les lauréats du Conservatoire, les compositeurs incompris, les chanteurs méconnus, les danseuses qui rêvent le destin de Taglioni, ont une arène ouverte à leurs exercices. Le troisième théâtre lyrique est désormais une vérité. Les grands airs, les duos et les romances ont remplacé au Cirque les parades de l'Empire, les décharges de canons et les hennissements de la cavalerie. La nouvelle direction a débuté par deux succès: le nouvel opéra de *Gastibelza*, issu de la ballade célèbre de Victor Hugo, et la reprise d'*Aline, reine de Golconde*. La salle est resplendissante; les auteurs sont nombreux, et les chanteurs auront du talent si vous allez les encourager. Il y a déjà un bariton qui possède une excellente voix, et deux yeux charmants qui exécutent les plus jolis duos. Vienne maintenant une œuvre populaire, et l'Opéra national n'aura rien à envier à ses rivaux.

— A propos de musique, nous signalerons trois nocturnes de M. Louis Lacombe, adoptés par le Conservatoire, et qui, par le style et le sentiment, par le chant et l'harmonie, sont tout à fait dignes du talent élevé de l'auteur de *Manfred*. Ce sont là jeux de maître pour le jeune compositeur, qui va consacrer sa grave renommée par une nouvelle partition.

— Les *Romans, contes et voyages* de M. Arsène Houssaye, sont un petit livre que les pères ne mettront pas entre les mains de leurs filles, mais qu'eux-mêmes assurément parcourront avec délices. C'est un collier charmant, composé des perles que le jeune poëte avait semées dans la *Revue de Paris*. La première et la plus fine peut-être, est l'*Histoire Panthéiste*, dans laquelle il a ressuscité les aventures et les vers du poëte Théophile de Viau, l'incrédule raffiné du siècle de Louis XIII, le précieux talent assommé par un vers de maître Boileau. Ce bouquet posthume est tout embaumé de fleurs sauvages et tout panaché de rimes étincelantes. Nous nous garderons d'analyser les esquisses de M. Houssaye; autant vaudrait décomposer un rayon de soleil, le parfum d'une violette ou le sourire d'une femme. Le rayon n'est pas plus vif, le parfum plus subtil, le sourire plus tendre que ces fantaisies, dont chacun doit jouir à son gré.

— Au milieu du concert universel d'hymnes, d'odes et de cantates qui retentissent depuis un an autour du nom de Pie IX, le chant d'un véritable poëte vient de s'élever à Paris; c'est le dithyrambe adressé *au pape*, par M. Siméon Pécontal, auteur de *Volgerg* et de *Légendes et Ballades*. En ces quelques pages, publiées par l'éditeur Paulin, le grand homme de l'Italie moderne est enfin compris et glorifié dans la sublimité de son rôle, dans la modération de sa force et dans l'ardeur de sa charité. Nos lecteurs le savent déjà, le meilleur éloge qu'on puisse accorder à M. Pécontal, est de citer ses vers. Voici quatre strophes de la nouvelle œuvre, où la poésie déploie toute la largeur et tout l'élan de ses ailes:

Oui, ce spectacle est grand, car il est salutaire,
Car il montre à l'Europe un peuple avec son roi,
Réformant de concert les choses de la terre
Sans toucher à la foi.

Son peuple l'a compris; ils ont mêmes entrailles;
Pour assurer la marche ils règlent les élans:
Le progrès, dans leurs bonds, ne suit pas les batailles;
Il se fonde à pas lents.

Plus d'un peuple déjà fuit son repos et marche:
Le vieux monde se meurt; ses temps sont révolus;
Et toi, nouveau Noé, fais si grande ton arche
Que nul n'en soit exclus.

Sauve, sauve partout les droits sauveurs de l'homme;
La France les tira de son sein frémissant,
Bénis-les; que Paris soit consacré par Rome
Et lavé de son sang!

— La médecine a aussi ses révolutions. Elle ne crie plus: « Vive l'éther! » mais « Vive le chloroforme! » Nous qui crions toujours « Vive le progrès! » nous vous dirons, dans notre prochain numéro, comment la nouvelle substance permet d'arracher les dents, d'ouvrir les entrailles et de couper les jambes, sans la moindre douleur. P.-C.

LES FÊTES CHRÉTIENNES.

LA FÊTE DES ROIS.



Les Mages au berceau de Jésus-Christ.

Cette fête est sans contredit une des plus touchantes du catholicisme. C'est la fête de famille par excellence. Quoi de plus merveilleux que son origine ? Son nom, qui est *Epiphanie*, veut dire *apparition*. C'est en effet l'apparition du nouveau monde à l'ancien, de la lumière chrétienne aux ténèbres du paganisme, de Jésus naissant aux vieux sages de l'antiquité. Les hommes languissaient depuis des siècles dans l'ignorance et dans l'esclavage, lorsque « César-Auguste ordonna par un édit de faire le denombrement de toute la terre. Un pauvre charpentier, nommé Joseph, partit de la ville

de Nazareth en Galilée et se rendit en Judée, à la cité de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était sur le point de devenir mère. Pendant qu'ils séjournaient à Bethléem, la jeune femme enfanta son premier-né, et l'ayant emmaillotté comme elle put, elle le coucha dans une crèche, entre un bœuf et un âne, parce qu'il n'y avait pas de place pour leur indigence dans les hôtelleries. Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et tout d'un coup un ange se présenta à eux, et une clarté divine les entoura, ce qui les remplit d'une extrême frayeur. Alors l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous apporte une nouvelle qui sera pour le peuple l'objet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ (1). » Or, pendant que Jésus se révélait ainsi d'abord aux petits et aux malheureux, une étoile apparaissait en Orient aux grands et aux riches; et six jours après, quatre mages et leur suite, guidés par l'astre qui marchait devant eux, arrivèrent à la crèche de Bethléem et adorèrent le nouveau-né. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un Rédempteur et de l'encens comme à un Dieu (2).

Quelle épopée fut jamais plus simple et plus sublime à la fois? Ces mages et leur suite représentent toutes les nations, toutes les races et tous les types de l'humanité, appelés en même temps à la renaissance et à la rédemption, au fond de cette misérable crèche, où s'allume dans l'ombre la lumière d'une civilisation nouvelle.

Aussi la fête des Rois est-elle la fête de tous les peuples et de toutes les classes de la chrétienté, l'anniversaire de l'affranchissement universel et de l'égalité devant Dieu. Ce jour-là, le plus grand roi devient sujet, le plus humble sujet devient roi, pour une heure; et cette royauté est décernée par le gâteau de famille qui retrace encore les présents des mages à Jésus-Christ. Autour de ce gâteau, les haines s'apaisent, les rivaux se réconcilient, les ennemis s'embrassent, les fiancés se donnent leur foi, les époux retrempent leur constance, les frères leur union, et les amis leur attachement.

C'était, jadis, à cette époque sacrée que le client visitait le juge et le juge le client, que le fermier renouvelait son bail, que le seigneur gratifiait le paysan, qu'on se distribuait des présents et des charités, que les corporations, les cours de justice, les Universités, les confréries s'assemblaient de toutes parts et resserraient les liens de leur fraternité.

Ces pieux usages se perdent dans les villes, mais quelques villages les gardent encore précieusement. Le curé de la paroisse assiste à la fête, et reçoit une part du gâteau pour les malheureux, afin qu'ils partagent l'allégresse commune, au lieu de l'envier et d'en souffrir. D'autres parts sont mises de côté dans l'armoire de famille; ce sont les parts des absents, d'un fils qui est à la guerre, d'un frère qui parcourt l'Océan, d'un mari dont le retour est vivement attendu, parfois d'une *promise* dont on veut éprouver la fidélité. Douce et naïve superstition du cœur! Tant que le gâteau se conserve intact, le soldat est à l'abri des balles, le marin échappe à la tempête, l'époux arrive sans danger, la *promise* ne viole point sa parole; mais malheur à la mère, au frère, à l'épouse et au fiancé, si la part mise en réserve se gâte et s'altère en dépit des sollicitudes de chaque jour!

En Beauce, on soupe en famille la veille des Rois. Le doyen d'âge et de vertu préside le repas. Au moment de rompre le gâteau, il fait monter sur la table le plus jeune des enfants, et le dialogue suivant s'établit entre l'aïeul et le petit-fils, au sujet du premier morceau.

— *Febe* (la fève), dit le vieillard.
— *Domine*, répond l'enfant.
— Pour qui?
— Pour le bon Dieu.

Et la *part à Dieu* est distribuée avant toutes aux pauvres qui frappent à la porte en chantant ces couplets sans rime, mais non sans raison :

Honneur à la compagnie
De cette maison!
A l'entrée de votre table
Nous vous saluons.
Nous sommes venus d'un pays étrange
Dedans ces lieux;
C'est pour vous faire la demande
De la part à Dieu...

Et tous de répéter d'une seule voix : « La part à Dieu! la part à Dieu! » Puis la chanson continue :

Les Rois! les Rois! Dieu vous conserve
A l'entrée de votre souper.
S'il y a quelque part de galette,
On vous prie de nous la donner.
Puis nous accorderons nos voix,
Bergers, bergères,
Puis nous accorderons nos voix
Sur nos hautbois.

La cérémonie se termine, en effet, par une sérénade et par une danse générale.

Sur plusieurs points de la basse Bretagne, notamment à Saint-Pol-de-Léon, on promène dans les rues, la veille de la fête des Rois, un cheval dont la tête et les crins sont ornés de branches de gui et de laurier, et qui porte sur son dos deux mannequins recouverts d'un drap blanc. Un mendiant le conduit, quatre notables l'accompagnent, et les enfants et le peuple lui servent d'escorte, en poussant des cris étranges. Le cortége s'arrête de porte en porte et demande une aumône pour les pauvres. L'un remet de l'argent aux quatre notables, l'autre jette dans les paniers du pain, des bouteilles, de la viande, des gâteaux, etc. Si bien que le lendemain les indigents ont aussi leur festin des Rois. A chaque nouvelle offrande, le mendiant conducteur s'écrie : « *Inkinnanné* (*d'heginna' n'e : étrenne à moi!*) » et toute la foule de répéter en chœur : « *Inkinnanné! Inkinnanné!* » Dans d'autres pays, on crie : « *Au gui l'an neuf!* » qui n'est sans doute qu'une corruption française du mot celtique; et les antiquaires voient là un reste de l'ancienne promenade du *gui*, que les druides cueillaient au nouvel an sur les chênes dépouillés.

Le jour de l'Épiphanie est encore choisi par beaucoup de paysans de basse Bretagne pour tuer le cochon qui doit nourrir leur famille jusqu'à l'été. La fête des boudins (*Fest ar goadegennon*) coïncide alors avec la fête des gâteaux. L'animal est égorgé en grande pompe. Son foie revient de droit à l'exécuteur, et tous les parents s'unissent pour manger les boudins. La *part à Dieu* est envoyée au curé, ou même au saint de la paroisse, surtout s'il a le bonheur de s'appeler saint Antoine. En ce cas, sa statue est exposée à l'entrée du cimetière. Une clochette fait appel aux offrandes, et les guirlandes de boudins viennent charger le cou, les bras et la ceinture du patron. Les membres de la fabrique, de leur côté, font une quête. Celui-ci leur donne une oreille du porc, celui-là un pied, cet autre le groin; et nos marguilliers poursuivent gravement leur marche, portant ces pieds en guise de pistolets, ajoutant ces oreilles aux leurs, et se formant des casques avec ces museaux

(1) Evangile selon saint Luc, chap. II.
(2) Evangile selon saint Matthieu, chap. II.

Le lendemain, le curé, la fabrique et les pauvres se régalent à qui mieux mieux, pendant qu'à la ferme on étale les pièces de lard dans une civière au milieu de la vaste cheminée, d'où elles passent ensuite à la poutre du plafond, quand elles ont pris la couleur sombre et absorbé le rude parfum d'une fumée bien noire et bien épaisse.

Paris et les villes, qui rient de ces touchantes coutumes, n'ont conservé, de l'Epiphanie chrétienne, que la fève qui donne une heure de royauté. Elles ont malheureusement oublié les pauvres et supprimé la part à Dieu...

C. DE CHATOUVILLE.

UN COUPLE AFFREUX.

En France, dans le département de ***, au centre des plus beaux quartiers de la ville de ***, rue ***, n° ***, vivait, en solitaire, un homme d'un âge fort équivoque; on lui donnait de vingt à cinquante ans. Mais cette particularité seule ne le rendait pas remarquable. Il se nommait Ephelge ***, et sa laideur étonnante ne rappelait rien de connu dans le sexe masculin, qui n'est pas beau comme l'autre, son voisin dangereux. Ce défaut naturel avait de telles proportions qu'il s'était élevé à la hauteur d'un crime contre la société. Quand il trouvait, à force de recherches, un appartement convenable dans une rue honnête, le propriétaire ne tardait pas de lui faire une visite pénible, et lui donnait congé à l'échéance du terme. M. Ephelge demandait la raison de ce congé non motivé; le propriétaire levait les yeux au plafond, avec un soupir pour toute réponse. M. Ephelge insistait; alors le propriétaire bégayait quelques phrases brumeuses, à travers lesquelles on distinguait *que les locataires avaient fait des plaintes*.

— Quelles plaintes? s'écriait le malheureux Ephelge.

— Ah! répondait le propriétaire en regardant un miroir; et il sortait sur ce *ah!*

Dans les soirées de la belle saison, le seuil des portes s'émaille de visages assez laids dans la ville de ***, département de ***, rue ***; eh bien! lorsque M. Ephelge, usant de ses droits de citoyen, essayait de s'encadrer dans sa porte, pour respirer un peu de fraîcheur et de brise française, commune à tous, trésor de tous, les visages voisins se voilaient subitement de leurs portes fermées; on entendait même des bruits de serrures et de clefs, comme si l'on eût craint une invasion de la laideur du malheureux voisin.

Deux incidents achevèrent d'éclairer Ephelge sur sa nouvelle position, et beaucoup mieux que n'aurait pu le faire le meilleur des miroirs de Venise et de Paris.

Un jour, le sergent-major de sa compagnie de garde nationale lui envoya étourdiment une circulaire de convocation. En 1830, lorsque la milice citoyenne fut organisée dans l'intérêt de l'ordre public, l'état-major, qui n'était pas lui-même très-beau, décréta que M. Ephelge serait dispensé du service pour cause de laideur paradoxale. Cette décision fut soumise au colonel qui avait un immense nez, flottant au hasard sur des constellations antérieures à la vaccine, et ouvrait une formidable parenthèse avec le menton. Ce colonel se fit donner le signalement d'Ephelge et le procès-verbal de ses atrocités physionomiques, et fut révolté d'avoir dans sa légion un grenadier sculpté de façon à compromettre l'ordre public, devise de ses drapeaux. Ephelge fut donc licencié. Toutefois, avec cette délicatesse dont tout membre de la garde nationale, chef ou soldat, ne doit jamais se départir, on cacha soigneusement au malheureux grenadier la cause de sa disgrâce, et on la colora même d'un prétexte poli et ingénieux. Le brevet de congé définitif portait que M. Ephelge était dispensé du service, attendu sa position intéressante d'orphelin.

A dire vrai, Ephelge n'était rien moins qu'orphelin. Il était doué, au contraire, d'un père authentique et d'une mère coquette, âgée de cinquante-deux ans, bien qu'elle contrariât l'acte infaillible de l'état civil, en accusant trois lustres de moins. La jeunesse d'Ephelge avait été marquée par un incident assez rare dans les familles. Son père l'avait exilé de sa maison pour crime de laideur scandaleuse. Le jeune Ephelge s'était retiré dans les montagnes des Vosges, et là il vivait avec la mélancolie du hibou, se nourrissant de fruits sauvages et des larmes versées sur l'injustice de l'auteur de ses jours. A la chute de M. de Villèle, son père l'amnistia et lui donna la banlieue de sa ville natale pour prison, avec cent francs par mois. En 1830, il lui fut permis de reprendre son rang imprescriptible de citoyen, à condition qu'il n'affligerait jamais le visage de ses parents. De là, l'erreur qui fit croire à l'état-major qu'Ephelge était orphelin.

Passons au second incident. Ephelge était célibataire, et cela n'étonnait personne. Doué de passions vives et d'une sensibilité exquise, comme tous les gens laids, il avait quelquefois laissé tomber un regard de tendresse sur quelques jolis visages de promenade, et, tout à coup dénoncé à des pères irascibles, il lui avait été ordonné, sous peine de duel à mort, d'ensevelir sa tendresse au fond de son cœur et de ne pas l'étaler en public. Il venait de faire les plus louables efforts pour établir un petit ménage de garçon; mais son édifice domestique s'écroula bientôt à l'intérieur, et toujours pour la même cause. Sa cuisinière donna sa démission. Alors, il réfugia son appétit dans une maison bourgeoise, rue Saint ***, et paya d'avance quinze cachets. La première aurore de bonheur commençait à luire. La table de Mme ***** était assez bien servie : *potage, trois plats*, etc., etc. Les habitués appartenaient à diverses administrations, et dinaient avec cette verve dévorante, si remarquable chez les hommes qui ne déjeunent pas. Aussi, dans la première semaine, les yeux des convives, plus occupés de leur assiette que de leur voisin, et craignant toujours de perdre un bon morceau, convoité par des appétits insatiables, ne se fixèrent pas sur la laideur monumentale de M. Ephelge, et M. Ephelge, enhardi par ce premier succès, donna un jour son opinion sur la question d'Orient, alors agitée sur toutes les nappes des tables bourgeoises.

— La question d'Orient est toute simple, venait de dire, en se résumant, un monsieur qui tranchait les nœuds gordiens avec sa fourchette.

— Je la crois multiple, dit M. Ephelge..., interrupteur étourdi!

Le préopinant, très contrarié, arrêta sa fourchette chargée de fricandeau, à deux doigts de sa bouche, et regarda fixement son contradicteur. Une douzaine d'autres yeux suivirent la même direction. Les physionomies s'assombrirent. Le cliquetis des mâchoires et des porcelaines fut suspendu; la main du découpeur habituel s'arrêta sur un manche orné de papier frisé. Un murmure d'effroi circula sous les serviettes tendues en paravent... Ephelge était perdu sans retour!

Le lendemain, à son arrivée à la pension bourgeoise, Ephelge subit une humiliation que le soleil n'avait pas éclairée depuis Catilina. On sait que les sénateurs romains abandonnèrent leurs chaises curules en voyant l'illustre conjuré s'asseoir à côté d'eux. M. Ephelge fut traité en lépreux. On laissa un mètre de nappe inhabitée à sa droite et à sa gauche, et on lui donna pour vis-à-vis un énorme vase de fleurs artificielles. Ephelge attribua cet incident au hasard. Hélas! le cœur de l'homme est ainsi fait!

A l'expiration des quinze cachets, M. Ephelge se pencha gracieusement sur le comptoir de la maîtresse de pension, et, tout en jouant avec le collier de sa serviette, il déposa 22 fr. 50 c. pour prendre quinze nouveaux cachets. Mme ***** détourna les yeux, et repoussant du doigt les 22 fr. 50 c., elle dit:

— Je suis bien fâchée, monsieur, mais vous êtes le dernier venu, et il n'y a plus de place à ma table.

— Comment, madame! dit l'étourdi Ephelge, c'est une erreur; il y a de la place pour quatre encore, à mes côtés, et vis-à-vis, un vase de fleurs qui occupe trois couverts.

— Ah! c'est ainsi! il n'y a pas de place, monsieur! dit la dame, les yeux au plafond, et avec un accent plein d'aigreur.

M. Ephelge mit sa serviette en rouleau dans son collier, et balbutia timidement cette phrase:

— Je ne crois pas, madame, avoir manqué aux égards..., à la bienséance..., à...

— Vous n'avez manqué à rien du tout, dit la dame les yeux fermés, je ne dis pas le contraire; mais c'est égal, vous dînerez ailleurs.

Et elle s'agitait convulsivement sur son trône d'acajou.

— Si, involontairement, dit Ephelge d'un ton digne, j'avais manqué à quelqu'un, je suis prêt...

— Vous n'avez manqué à personne, dit la dame en voilant ses yeux avec son mouchoir.

— L'autre jour, ajouta Ephelge, en discutant sur la question d'Orient, j'aurai peut-être...

— Oh! monsieur! cela devient ennuyeux! dit la dame en se précipitant du haut de son trône, voulez-vous savoir la raison?

— Oui, madame, dit Ephelge avec l'innocente voix, organe d'un cœur pur.

— Eh bien! la raison, c'est M. l'inspecteur Boisdureau qui l'a dite.

— Et qu'a dit M. l'inspecteur Boisdureau?

— Il a dit, monsieur, que vous aviez une laideur intolérable, une laideur inhabitable; voilà!

Ephelge fut changé en statue de sel.

Sans doute il avait eu dans sa vie des moments lucides, dans lesquels il faisait remonter à sa laideur la cause de bien des maux: mais il s'était persuadé, à l'aide d'un miroir terni, qu'il avait laissé la moitié de ce vice originel dans les abîmes de son adolescence, et qu'en avançant en âge il se sculptait chaque jour, comme à son insu, un visage plus humain. La brutale apostrophe de la maîtresse de la pension bourgeoise le fit retomber dans son néant, face à face avec son incomparable laideur.

Ephelge entretint la pensée de se réfugier aux champs, sous quelque toit modeste, habité par l'innocence et la vertu, conformément aux prospectus publiés par les ariettes des opéras comiques. Il se hasarda un jour à visiter la banlieue et les villages paisibles, endormis au pied de leurs clochers noirs, sur tous les chemins vicinaux de sa ville natale; eh bien! l'infortuné ne trouva que des visages railleurs, secouant de tristes éclats de rire sur le seuil des chaumières. Quand il passait devant un hêtre touffu, le Tityre, couché sous son ombre, le poursuivait horizontalement de cette ironie poignante que les Faunes malins ont transmise aux paysans, leurs dignes successeurs. « O ciel! se disait-il à lui-même, en se faisant reculer d'effroi, si je tombais dans quelque guet-apens agreste! et si on n'avait, parmi ces pasteurs, aucun scrupule d'attenter à mes jours, sous l'odieux prétexte que je n'appartiens pas à l'humanité! »

Ce dernier motif le fit rentrer en ville, et il se promit d'ensevelir son existence au sein protecteur d'une cité. Avec quelle joie il recevait une de ces visites qui lui prouvaient que ses concitoyens lui gardaient encore une place parmi les hommes! avec quel enthousiasme il payait les contributions directes, la taxe du personnel, les billets de garnison, les quêtes des orphelins, les souscriptions pour les incendies, ou les statues des grands hommes, coulés en bronze avec des sous-pieds! Hélas! ces chances de bonheur étaient trop rares, et hors de ces occasions tant désirées, il ne voyait que le néant, le désert, le vide, l'humiliation désolante. Forcé de passer toute sa vie avec lui-même, le pauvre Ephelge consulta les sages qui ont écrit sur tout, et n'ont remédié à rien. Il apprit que l'étude nourrissait l'enfance, amusait l'âge mûr et charmait la vieillesse. Il étudia donc cette foule de livres ennuyeux dont le genre humain est accablé depuis l'invention de Gutenberg; et menacé d'ophthalmie par le rayonnement monotone des lettres de l'alphabet; menacé du *spleen* suicide par tous ces contes à dormir debout que les bibliothèques appellent des histoires, il ferma son cabinet d'étude à double tour, comme une nécropolis d'écrivains morts. Au reste, à quoi lui eût servi l'instruction? L'homme qui ne fait pas métier de science, ne s'instruit que pour faire parade de son érudition devant les ignorants. Ephelge avait perdu tout espoir de se trouver désormais en contact par les lèvres avec l'oreille d'un auditeur. Il aurait, sans profit aucun, pâli sur les livres, et cette pâleur littéraire ne l'eût pas embelli.

Ephelge, repoussé brutalement par les humains, résolut d'ensevelir son existence dans le grand chaos de maisons, d'hommes et de chevaux, qu'on appelle la ville de Paris; ce vaste dépôt des infirmités morales et physiques, toutes numérotées sur deux lignes de trottoirs, apparut à Ephelge comme un asile de consolation. Sa médiocre fortune ne lui permettant pas de prendre une chaise de poste, il fut obligé de s'asseoir, avec cinq compagnons hargneux, dans l'intérieur d'une diligence très-paresseuse. Le malheureux enfermé dans le taureau d'airain du tyran Phalaris n'a jamais subi les tortures qu'une diligence réservait à Ephelge. Les cinq voyageurs le forcèrent à se voiler le visage avec un foulard rouge, et ce n'est qu'au moyen de cette concession outrageante qu'il lui fut permis de continuer sa

route jusqu'à la barrière d'Enfer, cinquante-quatrième porte de la capitale des arts et de la civilisation.

Ephelge descendit à l'hôtel de la reine Christine, rue Christine, faubourg Saint-Germain. Cet hôtel possède une douzaine d'étages au-dessus du niveau de la Seine; il s'élève dans une rue solitaire et peu tourmentée par les chevaux, les omnibus l'évitent comme les vaisseaux évitent le détroit de Magellan. Ephelge prétexta un coup d'air pris en voyage, et parla au portier de l'hôtel, à travers le foulard rouge qui dérobait son impossible laideur. L'intelligent portier de l'hôtel Christine, soupçonnant quelque piége sous ce foulard, et croyant même avoir affaire à quelque malfaiteur dont le signalement était donné à la police, exigea la suppression du foulard rouge avant de recevoir Ephelge comme locataire et de traiter du prix des chambres avec lui. Ephelge, au lieu d'obéir, raffermit son mouchoir rouge sur son nez pyramidal.

— Ah! je savais bien! dit le portier avec un rire malin, et il montra la porte au malheureux voyageur.

Ephelge, tenant son porte-manteau d'une main et de l'autre son foulard protecteur, se retira consterné.

Il ne connaissait dans Paris que l'hôtel Christine; son père y avait logé en 1809, et il l'avait cité mille fois comme un modèle d'hôtel garni.

Au coin de la rue Dauphine, Ephelge eut la douleur d'entendre un commissionnaire dire ces terribles paroles à son oreille.

— Tiens! voilà un républicain qui arbore le drapeau rouge!

— Grand Dieu! s'écria mentalement le voyageur, quelle imprudence! et il mit son drapeau dans sa poche, comme un député ambitieux.

Le flux et le reflux de la rue Dauphine se compose de passants affairés qui ne regardent pas le visage des autres. Ephelge respira un instant jusqu'à l'enseigne des *Deux-Magots*, à l'angle du carrefour Bussy; mais ayant commis l'imprudence de s'aventurer dans les solitudes voisines du Luxembourg, il vit éclater sur la face des passants certains airs de mauvais augure, et même des signes de colère humaine, sinistres avant-coureurs d'un orage très-prochain.

Ducray-Duminil, ce doyen des romanciers, en voyant les maux qui désolaient les deux orphelins Achille et Bénédict, s'écrie avec une admirable candeur : « *Enfants si bons, si doux, qu'avez-vous donc fait aux hommes!* » Que se serait-il écrié s'il avait été, comme moi, le témoin des angoisses d'Ephelge dans la rue Vaugirard! Eh! qu'avait-il fait aussi aux hommes, cet Ephelge si bon, si doux?

Soyez parricide, faussaire, inventeur de feux grégeois, ami déloyal, amant parjure, empoisonneur adroit, et promenez-vous dans Paris avec une face sereine, des yeux limpides, un nez bien ciselé, deux lèvres roses et un gilet blanc de neige, Paris vous honorera d'un regard bienveillant; soyez Ephelge, n'ayez commis que le crime innocent d'une impardonnable laideur, et Paris vous prépare, à tous ses coins, des déplaisirs mortels et des tortures sans nom. Il est vrai, pour excuser Paris, qu'Ephelge abusait trop de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

Chassé de la rue Vaugirard par de jeunes ouvriers ébénistes qui déjeunaient en plain air, Ephelge, tenant toujours son porte-manteau et se voilant le plus de hure qu'il pouvait avec sa large main de quadrupède, entra dans le jardin du Luxembourg, et fut salué par un chœur général d'éclats de rire, entonnés dans une population de femmes de chambre et de petits enfants. Impossible de se méprendre, toutes les mains allongeaient un doigt sur lui! Ephelge, au comble du désespoir, allait se précipiter dans le bassin du Luxembourg, mais il remarqua, tout de suite, un chien de Terre-Neuve qui l'attendait, gueule béante, pour le déchirer en le sauvant. Le suicide fut ajourné.

Il revint sur ses pas, et traversant la cour du Luxembourg, il descendit rapidement vers la rue Mazarine, qui a le privilége d'être sombre à midi.

En voyant la rivière couler au bout de cette rue, il la trouva plus engageante que le bassin du Luxembourg, lequel bassin, d'ailleurs, n'a qu'un demi-pied d'eau, ce qui change en grasse sinécure, le poste du chien sauveur, dont les appointements sont payés par la caisse de la Chambre des pairs. Ephelge pourtant, soutenu par le faible espoir d'une transfiguration possible, laissa couler la rivière sans troubler le calme de ses eaux, et suivit le quai jusqu'au Pont-Royal. Le bouquiniste qui a établi dans ces parages une bibliothèque publique à l'usage de ceux qui cherchent longtemps cinq centimes pour traverser le pont du Carrousel, lui suggéra une idée. Il acheta un in-quarto intitulé : *Défense de la bulle Unigenitus*, et il se précipita, tête première, entre les deux battants de ce livre, comme font les myopes quand ils lisent un journal. A la faveur de ce déguisement relié en basane, masque d'occasion, il put traverser le Pont-Royal sans courir trop de dangers, en suivant le trottoir et loin des chevaux. Seulement, le peuple disait (car le peuple des ponts dit toujours quelque chose, parce qu'il ne craint plus les cabriolets):

— Ce monsieur n'a pas envie de perdre son temps.

— Tiens! ce savant a oublié son livre chez lui.

— Monsieur, prenez garde de me laisser tomber votre journal sur les pieds.

— En voilà un qui se brosse les paupières avec un in-quarto, etc., etc.

Ephelge, heureux de se tirer du péril à si bon marché, continuait sa route, et à la descente du pont il faillit se briser sur le château des Tuileries, qu'il ne voyait pas à travers l'épaisseur peu diaphane de son in-quarto. La sentinelle du pavillon de Flore remit Ephelge sur la voie publique, avec un léger coup de crosse et un geste encore plus dur. Il longea la terrasse du bord de l'eau, coupa diagonalement cet immense jeu de quilles qu'on appelle la place de la Concorde, et se perdit, comme une ombre païenne, dans les quinconces des Champs-Elyséens, que M. Colbert, de mythologique mémoire, planta pour amuser les académiciens de son temps.

Les hommes de mauvaise mine que Paris possède dans ses murs pour soulager la province, ont choisi les Champs-Elysées pour leur promenade de midi. Un de plus ne pouvait être remarqué, bien que cet un de plus fût, à lui seul, plus effrayant que tous les autres ensemble. Grâce à ce concours d'habitués hideux qui changeaient les Champs-Elysées en vrai Tartare, Ephelge respira quelques instants; il surprenait bien çà et là des constellations d'yeux fauves qui le regardaient de travers, comme Didon, dans l'Elysée de Virgile, regarde son amant perfide; mais il se faisait tout de suite éclipser par un arbre, et d'éclipse en éclipse, il arriva au pied de l'arc de triomphe de l'Etoile, à l'autre extrémité de Paris. Le malheureux était parti de la barrière d'Enfer!

Sur les gazons hospitaliers qui couronnent les hauteurs voisines, Ephelge aperçut quelques flâneurs de Chaillot, gens renommés par leurs espiègleries, et qui ont abreuvé de tant de dégoûts les promeneurs altérés, vagabondant sur les bords non fleuris que n'arrose pas la Seine. Cet asile n'était pas sûr. Les préposés de l'octroi eux-mêmes, personnages graves, qui attendent à la barrière tout ce qu'on

ne leur déclare jamais, désignèrent Ephelge du bout de leur baguette divinatoire, avec des propos malins, et le soupçonnant de contrebande, ils le menaçaient de le surprendre en flagrant délit de fraude à son retour. Ephelge ne comprit pas cette pantomime douanière, et il ne vit dans tous ces hommes que de nouveaux et implacables ennemis de sa gigantesque laideur.

La nature a vraiment des bizarreries criminelles; il devrait y avoir un tribunal pour venger un homme pur, comme Ephelge, de cette marâtre ironique, et la forcer à refaire son œuvre. Hélas! la nature se moque du genre humain, et quand elle veut rire à nos dépens, il faut subir ses injures jusqu'à la mort!

Ephelge se lança sur cette allée infinie qui part de l'arc de l'Etoile, et semble expirer à la fin du monde. C'est désespérant pour le piéton. Colbert a planté ces arbres éternels du haut de son carrosse doré. « O grand ministre! » disait M. Buisson en parlant de lui; M. Buisson se promenait toujours à cheval.

Notre infortuné piéton arriva, un peu avant le coucher du soleil, sur les bords de la Seine, à Neuilly. L'aspect du site le ranima. Il y avait un pont qui dessinait ses arches dans l'eau verte et calme; il y avait des massifs de peupliers, des kiosques suspendus, des rotondes pleines de sourires, des bouquets d'iris qui folâtraient avec la rivière, des enfants qui jouaient sur les gazons. Tout cela ressemblait au bonheur des autres, et notre Ephelge avait un naturel si bon qu'il en ressentit de la joie, tout comme devant sa propriété. Ce bonheur d'emprunt lui donna des symptômes d'appétit. A sa droite, il avisa une maison blanche qui parlait ainsi aux passants, avec les lettres énormes de son enseigne : *Au rendez-vous des bons enfants. Bellon, dit le Champenois, loge à pied et à cheval. A la Renommée des matelottes.*

Cette enseigne fit venir l'eau à la bouche d'Ephelge. Il entra, le visage à demi-voilé par l'in-quarto, ne risquant ainsi que la moitié de son incommensurable laideur, et déposant le porte-manteau sur une table, il appela M. Bellon, et demanda un dîner complet. Quatre plats.

M. Bellon accourut avec une serviette hérissée de plumes de canards, et regardant Ephelge par-dessus le crâne, il décocha un tendre sourire à une pièce de quarante francs que le voyageur agitait toujours sur le marbre de la table, comme le tocsin de son appétit.

— Monsieur va être servi à l'instant, dit Bellon, et il sortit pour prendre une serviette vierge de canards.

Qui peut connaître le mécanisme des choses du destin! un incident aussi simple devait amener de bien singuliers résultats!... *Mais n'anticipons pas sur les événements*, comme dit Ducray-Duminil, notre patron.

Ephelge, seul dans la salle à manger, ornée d'un miroir voilé d'un crêpe vert pour ne pas humilier les convives, ouvrit la croisée et s'accouda gracieusement sur la rampe du balcon. De cet observatoire, sa vue plongeait dans un petit jardin entouré d'un haie vive d'aubépine en fleurs; ce jardin exhalait un parfum de calme heureux qui mouilla les paupières velues d'Ephelge. On apercevait au fond, sous un dôme de catalpas, une maison modeste à contrevents verts, avec treille de pampres, volière et pigeonnier; devant la porte une jeune fille cueillait d'une main, dans un vase, des fleurs de géranium, et de l'autre repoussait mollement un jeune chat zébré, qui dévastait avec ses griffes les franges de sa pèlerine de satin. Ce petit tableau ressemblait à un Miéris en action. Ephelge occupait une place qui ne lui permettait pas de voir la figure de la jeune fille, mais il était impossible qu'elle ne fût pas belle au milieu de ce paysage si beau. La contemplation se fût prolongée, malgré les exigences d'un appétit vieux de trente heures; mais M. Bellon entra triomphalement, une matelotte à la main; l'affamé voyageur, sous prétexte apparent de flairer le plat de très-près, continua de cacher ce qu'il appelait sa figure au regard de M. Bellon, et engagea dans cette posture un court entretien avec lui.

— Ce plat, dit-il, a un parfum exquis, monsieur l'aubergiste, et je ne puis me lasser de le respirer.

— C'est que je puis dire, monsieur, répondit Bellon, qu'après le maire de l'île Saint-Denis, qui est le premier chef connu pour la matelotte, personne en rive de Seine ne peut me damer le pion de ce côté.

— Oh! quel fumet délicieux! dit Ephelge.

— Prenez garde, monsieur, remarqua Bellon, le plat est très-chaud, et vous allez vous brûler le nez.

— Monsieur Bellon, dit Ephelge, vous avez là, sous vos croisées, un bien joli jardin...

— C'est le jardin de ma voisine, Mme Daubenier.

— Mariée à M. Daubenier? demanda Ephelge.

— Non, monsieur, veuve.

— Une veuve sérieuse, monsieur Bellon? une veuve dont le mari soit mort?

— Oh! monsieur, une véritable veuve, tout ce qu'il y a de plus veuve. J'ai connu M. Daubenier, il est mort du chagrin de n'avoir pas marié sa fille.

— Que me dites-vous là, monsieur Bellon? dit Ephelge, en ne montrant qu'un quart de sa laideur phénoménale.

— Je dis ce qui est, Mlle Aglaé était fiancée en naissant à un cousin de l'Amérique. Le cousin arriva, il n'avait jamais vu sa cousine, et la veille de la signature du contrat, il dit : « Bah! j'aime mieux rester garçon », et il partit pour l'Amérique, sans faire viser son passe-port.

— Monsieur Bellon, ce cousin avait donc appris?...

— Il n'avait rien appris du tout; Mlle Aglaé est la plus vertueuse personne de Neuilly; elle a été rosière l'an dernier.

— Alors, il me semble, monsieur Bellon...

— Oh! voyez-vous, monsieur, il ne faut jamais s'entretenir de ses voisins, dans notre métier; ils vous font des procès devant le commissaire; ils prétendent qu'on chante des chansons un peu trop gaillardes; ils vous accusent de tuer leurs chats, et cent bêtises de cette espèce... N'en parlons plus..., comment trouvez-vous la matelotte, monsieur? il me semble que vous la mangez avec les yeux...

— C'est vrai, monsieur Bellon, et que me donnerez-vous après la matelotte?

— La moitié d'un canard à l'estragon; et on ne dira pas que celui-là n'était pas frais, il n'y a pas une heure qu'il barbotait dans ce ruisseau, là-bas.

L'aubergiste sortit sur ces derniers mots.

Rien ne saurait peindre la joie d'Ephelge, enfin il avait échangé quelques phrases avec un être humain! Son bonheur était celui d'un naufragé qui, ayant habité vingt ans une île déserte, bouche close faute d'interlocuteur, rencontrerait subitement deux oreilles ouvertes sous un front baptisé, et ferait une orgie de conversation. Il se releva fièrement, et, n'ayant pas de journaux à lire dans l'entr'acte des deux plats, il se remit au balcon, pour boire l'absinthe économique des champs. La jeune fille était toujours au jardin; mais Ephelge ne pouvait jamais voir sa figure. Aglaé marchait d'un pas mélancolique, comme si elle eût visité un cimetière; elle s'arrêtait parfois et regardait les hautes herbes, comme un botaniste ennuyé.

Le bruit de l'arrivée du second plat fit courir Ephelge à sa

table, et il se cacha derrière le paravent de son fidèle in-quarto.

— Vous me direz des nouvelles de ce canard, dit Bellon, en essuyant ses doigts plus cuits que ses plats.

— Vous êtes discret, lui dit Ephelge; et je suis prêt à vous demander un cinquième plat, si vous me dites le motif qui a fait casser le mariage de votre belle voisine avec son cousin.

Cette proposition corruptrice mit en rêverie M. Bellon.

Ephelge s'inclina sur le canard nez sur bec.

— Monsieur, dit Bellon à voix basse, si vous voyiez Mlle Aglaé, vous feriez comme le cousin.

— Bah !

— Oui, monsieur... Figurez-vous que cette pauvre demoiselle est plus laide que les sept péchés mortels.

Le nez d'Ephelge faillit avaler le bec.

— Si laide, monsieur, poursuivit Bellon, qu'elle ne peut pas même aller à l'église, le dimanche, parce que les gamins lui feraient un mauvais parti.

Ephelge demandait au Ciel de lui envoyer un in-folio, car l'in-quarto ne lui suffisait plus. Sa tête, ravagée par le sang, se gonflait à vue d'œil, et débordait les marges du livre protecteur.

— Maintenant, dit l'aubergiste, vous savez la raison, et je vais vous préparer trois autres plats.

Il sortit.

L'appétit expira dans la poitrine d'Ephelge, et le sentiment que réveilla en lui la confidence de Bellon avait un caractère d'émotion tout particulier.

Il marcha vers la fenêtre avec une étrange curiosité, fort naturelle d'ailleurs, et cette fois il lui fut permis de voir la figure de la voisine... Quoique habitué depuis vingt ans aux formidables vérités de ses miroirs, Ephelge s'avoua tout de suite que la laideur d'Aglaé n'avait point de rivale dans l'univers, y compris la zone des Hottentots. La figure de cette jeune fille produisit à Ephelge l'effet d'un miroir qui grossit les objets; ce qu'elle avait surtout de plus remarquable, c'était l'absence presque complète du front et des yeux; il est vrai que le nez rachetait cette double absence avec une prodigalité monumentale. La bouche s'étendait vers des limites inconnues, le menton descendait verticalement en pointe osseuse sur un cou d'oiseau de proie, et une triple couche d'ocre badigeonnait cet ensemble de laideur, et achevait d'irriter l'œil qui osait la regarder.

Ephelge pourtant, qui avait de bonnes raisons pour ne pas être difficile en choses de ce genre, affronta courageusement le visage de Mlle Aglaé, comme un héros affronte un péril connu. Il trouva même bientôt un charme singulier à détailler tous les crimes de cette laideur formidable, et à chaque découverte il se réjouissait dans son cœur. A la fin de son examen, Ephelge se serait précipité aux pieds de la jeune fille, si le balcon eût été plus voisin du sol. Une rêverie douce s'empara de lui, et il regagna la table, le front soucieux et serein à la fois. Un spectateur, assez hardi pour analyser en ce moment le visage d'Ephelge, aurait deviné que le malheureux voyageur accomplissait dans son âme une véritable révolution.

A la fin du repas, Ephelge, encouragé par l'invincible laideur de la voisine, osa parler face à face à Bellon, et lui demander une chambre meublée, payable comptant, d'avance et en or. Le profil de l'empereur Napoléon, qui rayonnait en relief d'un jaune tendre sur la pièce de quarante francs, fit une heureuse diversion ; l'aubergiste, absorbé par l'image de métal, regarda négligemment l'image de chair cuite qu'Ephelge lui présentait en plein. La chambre fut accordée moyennant exhibition du passe-port.

Quoique le signalement du passe-port d'Ephelge fût écrit d'une façon illisible, parce que l'employé de la mairie avait été agité, en l'écrivant, par des éclats de rire convulsifs, M. Bellon s'en contenta et il installa chez lui son unique voyageur.

Dès ce moment la vie d'Ephelge fut une succession d'innocentes délices. Le voyageur ne quittait plus sa chambre ; il regardait avec une joie ineffable ce gracieux jardin, habité par une jeune fille prisonnière de sa despotique laideur. L'âme d'Ephelge pouvait seule comprendre l'âme d'Aglaé ; toute pensée intérieure de la jeune fille rebondissait, comme un message de télégraphe électrique, dans le cerveau du jeune homme; une sympathie mutuelle était inévitable. Aglaé, qui n'avait vu de visage humain depuis longtemps, fut touchée, au milieu de ses ennuis, de l'attention bienveillante que lui accordait son généreux voisin. Ces deux êtres chassés de la société pour un crime physiologique, se rapprochèrent dans un intérêt commun; chacun d'eux comprit qu'en dehors de leur couple, il n'y avait que le désert, l'ennui, le désespoir.

Ils ne s'étaient jamais parlé, et ils s'étaient déjà tout dit. Ephelge se revêtit un jour de son costume de visite, et se présenta, plus hideux qu'à l'ordinaire, chez Mme Daubenier. Un jour crépusculaire assombrissait le salon de compagnie ; on avait de bonnes raisons pour ménager les teintes ténébreuses dans ce logis habité par la pauvre fille. Ephelge, de son côté, se garda bien de demander un peu de jour ; le *fiat lux* eût expiré sur ses lèvres. Mme Daubenier, qui avait gardé pour elle quelque chose de la laideur atroce qu'elle avait donnée si généreusement à sa fille, se voila d'un éventail, malgré le clair-obscur du salon, et désigna un fauteuil au visiteur.

Alors Ephelge, avec une voix pleine de mélodie et de séduction, exposa éloquemment l'objet de sa visite, et demanda la main de Mlle Aglaé.

La mère balbutia une réponse embarrassée, dont le sens était celui-ci :

— Mais, monsieur, il paraît que vous ne connaissez pas ma fille; vous ne l'avez jamais vue ; si vous aviez le malheur de la voir, vous feriez comme le cousin d'Amérique. Qu'osez-vous me demander, imprudent?

Ephelge n'eut pas l'air de comprendre le sens de la réponse maternelle ; mais il dit avec une délicatesse charmante :

— Je connais mademoiselle Aglaé, j'ai eu le bonheur de la voir souvent; je l'aime comme moi-même, je ne puis avoir d'autre épouse qu'elle, et votre refus, madame, serait mon désespoir.

Ensuite, il donna des explications sur sa famille et sa petite fortune, sur ses goûts pour la solitude et l'obscurité.

Mme Daubenier, à cette première visite, n'accorda pas, ne refusa pas ; elle demanda huit jours de réflexion. Il est facile de deviner que ce retard ne gâta point les affaires d'Ephelge. Mlle Aglaé l'accepta pour époux en baissant les yeux et la voix, dans un sentiment de gracieuse et virginale pudeur.

Une nuit, deux flambeaux d'hyménée luisaient obscurément au fond de la chapelle de Neuilly, comme deux étoiles qui n'éclairaient pas un ciel d'orage. Les époux, suivis de quatre témoins nommés d'office par le maire, s'agenouillèrent devant l'autel, et se jurèrent fidélité, comme les autres. C'étaient Ephelge et Aglaé Daubenier. Après la cérémonie, les témoins refusèrent de s'asseoir au festin de noces, et prétendirent que la loi n'avait plus rien à exiger d'eux. Ephelge les remercia, et ils prirent la fuite, les mains ouvertes sur leurs yeux fermés.

Ephelge, ayant obtenu l'assentiment de sa belle-mère, quitta Neuilly, et vint s'établir avec sa femme dans sa ville natale qu'il aimait beaucoup, selon l'usage des *cœurs bien nés*, comme dit Tancrède. Lorsque les habitants de la rue *** de la ville de *** apprirent qu'Ephelge était rentré dans leurs murs, et cette fois avec un supplément de laideur conjugale, ils firent éclater des symptômes d'insurrection. La police de *** s'alarma. Il y eut des groupes devant la porte des cafés, et la nuit on vit errer des patrouilles autour de la maison des deux époux. Le lendemain le maire fit un arrêté qui invitait les bons citoyens à l'union, sous peine d'application des lois de septembre. Cet arrêté calma un peu les esprits ; la place publique devint habitable, mais l'intérieur des maison bouillonnait, chaque rue était un double alignement de volcans numérotés.

Ephelge, fort de la protection de la loi, fort de son innocence et ne redoutant plus rien au monde depuis qu'il avait doublé son existence par le mariage, devint un autre homme, la laideur exceptée. Le premier dimanche venu, il sortit effrontément avec sa femme, à l'heure de la promenade, et se mêla aux humains, sur le cours Saint ***, rendez-vous habituel du beau monde, après vêpres, dans la belle saison. Mme Ephelge, heureuse d'être aimée, se pavanait nonchalamment, suspendue au bras de son époux, et du haut de son triomphe, elle semblait prodiguer l'insulte aux familles qui passaient, avec des fronts chargés d'ennuis domestiques, et des visages lézardés par de mesquines et bourgeoises passions. Ephelge, radieux de volupté légitime, inclinait sa tête sur l'oreille de sa femme, et lui épanchait des flots de tendresse conjugale, à ravir les épouses des anges. Cet étalage inouï de bonheur nuptial à la face du public exaspérait les promeneurs, et dès que l'orage devenait imminent, le maire de *** allait de famille en famille, et éteignait l'incendie, en prêchant le respect à la loi.

Heureusement le public ne fait jamais longtemps la même chose. Ephelge et sa femme, ne reculant pas devant l'exaspération, le public recula devant son injustice. Insensiblement, *ce couple affreux* (on le désignait ainsi à ***, département de ***), à force de s'imposer aux promenades, avec l'aide de la Charte constitutionnelle, habitua les yeux à le regarder. Un jour le maire, dont la prudence est proverbiale à ***, aborda en public M. et Mme Ephelge, et leur fit l'honneur d'un entretien familier ; bien plus, M. Ephelge, s'étant écarté un instant pour lier les cordons de ses souliers énormes, le maire offrit son bras municipal à Mme Ephelge, qui faillit succomber d'une attaque de bonheur foudroyant. Ce magistrat jouissait de l'affection générale ; il avait obtenu du ministre un pont, un tableau et une fontaine, et ce triple cadeau comblait la ville de *** d'une allégresse perpétuelle qui remontait au magistrat. Aussi, dès ce dimanche mémorable, la population amnistia la double laideur des époux Ephelge, et deux industriels leur envoyèrent une invitation à dîner.

Bientôt ils furent les époux à la mode. On citait partout leur grâce, leur esprit, leur douceur ; jamais on n'avait vu de ménage plus fortuné. Une filature permanente d'or et de soie était le symbole industriel de la vie des deux Ephelge. Toutes les mères souhaitaient un pareil bonheur à leurs enfants.

Un incident attendu et inattendu à la fois acheva de populariser les deux époux dans la ville de *** ; Mme Ephelge mit au monde un enfant beau comme le jour. A cette nouvelle, l'affection publique s'éleva jusqu'au fanatisme. Les dames de *** demandèrent toutes à voir le nouveau-né. On fut obligé de régler l'ordre du spectacle, le maire plaça deux gendarmes à la porte de l'accouchée ; on aurait dit une première représentation à l'Opéra.

Ephelge suppliait le Ciel de lui retrancher la moitié de son bonheur, pour ne pas humilier davantage les autres époux de la ville de ***, lesquels, pour le dire en passant, ne sont pas heureux en ménage, surtout ceux qui sont très-beaux. Le Ciel, qui devait des dommages et intérêts à Ephelge pour l'arriéré de ses infortunes, ne l'écouta pas ; il lui envoya, au bout d'autres neuf mois, une fille d'une incomparable beauté. Le maire réclama l'honneur d'être son parrain, et le baptême fut une véritable fête civique comme le 1er mai et le 29 juillet.

Heureux époux, puisse la lecture de cet article, écrit à votre gloire, donner un rayon de plus à votre lune de miel qui vivra aussi longtemps que le soleil de tous vos jours !

MÉRY.



Monsieur et madame Ephelge *** et leurs enfants.

LES FEMMES DANS LA RÉVOLUTION.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE (1).



Marie-Antoinette conduite au supplice.

Il y avait près de deux mois que durait la captivité du Temple. Elle était affreuse, sans doute, pour Marie-Antoinette et pour le roi; mais ils savaient se résigner en souffrant ensemble. Cette dernière consolation leur fut ôtée vers la fin de septembre. Ils venaient de souper dans la chambre de Louis XVI, lorsque six municipaux entrèrent avec fracas. Ils lurent aux prisonniers un arrêté de la Commune, qui ordonnait leur séparation immédiate, et la translation du roi dans la grande tour.

A cette nouvelle, la reine s'élance au cou de son mari, Mme Élisabeth l'y suit avec les enfants, et tous, le couvrant de larmes et de baisers, déclarent qu'on les tuera plutôt que de les détacher de lui. Puis voyant les municipaux inflexibles, Marie-Antoinette se jette à leurs pieds, attendrit Simon et Rocher lui-même de ses supplications, mais n'obtient des officiers civils que l'ordre d'obéir sans délai.

On fouille aussitôt les captifs avec une rigueur insolente. On leur enlève tout ce qui pouvait faciliter une correspondance, et jusqu'aux plumes et au papier qui servaient à l'instruction du Dauphin. Puis, rompant ce faisceau plaintif de bras et de cœurs entrelacés, on laisse les femmes et les enfants à demi morts dans la chambre, et l'on conduit Louis XVI entre deux baïonnettes à l'appartement de la grosse tour.

Cet appartement était à peine disposé, on y travaillait encore; de sorte que le roi n'y trouva qu'un lit et une chaise au milieu des outils et des plâtras amoncelés.

Le lendemain matin, son valet de chambre Cléry, qui coiffait la reine et les enfants, demanda d'aller leur rendre ce service : « Vous ne communiquerez plus avec eux, lui répondit-on, votre maître ne reverra même plus son fils et sa fille. » Et Louis XVI ayant hasardé quelques observations, on lui tourna le dos, en lui laissant pour déjeuner un morceau de pain qu'il partagea avec son serviteur. Tous deux l'arrosèrent de leurs larmes silencieuses.

Quelques heures après cependant, le roi supplia un municipal de lui donner des nouvelles de sa famille. Moins barbare que les autres, cet homme se rendit chez Marie-Antoinette. Après une nuit de sanglots et de lamentations, elle était d'une pâleur effrayante; ses yeux, rouges et secs, regardaient sans voir; elle n'avait pas touché à ses aliments, jurant de se laisser mourir de faim si on ne lui rendait son mari. Les geôliers tremblèrent de la voir, en effet, s'échapper dans la mort...

— Eh bien, dit l'un d'eux, que la reine implorait à genoux, ils dîneront encore ensemble aujourd'hui, et la Commune en décidera demain !

Ces mots n'étaient pas achevés que les cris douloureux se changèrent en cris de joie, et que femmes et enfants joignant les mains, remerciaient leurs bourreaux comme s'ils leur eussent rendu la vie. Les municipaux détournè-

(1) Voir le numéro de décembre dernier.

rent la tête pour cacher leur émotion. Simon lui-même se frotta les yeux du poing, disant avec un dépit grossier :

— Ces coquines de femmes me feraient pleurer, Dieu me damne !

Les prisonniers mangèrent ensemble, non-seulement ce jour-là, mais les jours suivants; la Commune leur accorda cette grâce, *de peur que la reine ne se suicidât.* Ce fut la dernière conquête de ses vertus et de sa beauté. Et elle n'en avait pas remporté sur le trône d'aussi précieuse à son cœur. Il est vrai que les geôliers firent ce qu'ils purent pour convertir la faveur en supplice. Des municipaux assistaient à toutes les entrevues, surveillant les moindres gestes et les moindres signes, et défendant aux convives de parler bas ou de s'exprimer en langue étrangère.

Toutefois, cette division de l'emprisonnement, et les allées et venues de Cléry, facilitèrent à Marie-Antoinette quelques relations au dehors. Avec un crayon dérobé aux commissaires, elle écrivait sur les feuilles blanches et sur les marges de son livre de prières, et le fidèle serviteur remettait le dimanche ces billets à sa femme, qui les portait aux amis dispersés dans la ville. « C'étaient des phrases à double signification, des volumes d'angoisse et de tendresse s'y pressaient dans un seul mot ; ces mots ne pouvaient être traduits que par les yeux habitués à lire dans l'âme d'où ils étaient tombés. » On s'initiait encore par Cléry aux événements politiques : « Entr'ouvrez la fenêtre, disait-il tout bas à la reine; » et celle-ci apprenait par les crieurs à la solde de ses partisans, les débats sanglants de ses ennemis, le procès et la mort des anciens ministres, le mouvement des armées françaises et étrangères.

Quand les réparations de la grande tour furent achevées, Marie-Antoinette y prit place au troisième étage au-dessus du roi. Le nouvel appartement était un chef-d'œuvre de barbarie. Les papiers de tenture y représentaient une prison avec ses chaînes, ses trappes, ses porte-clefs, ses bourreaux et ses instruments de supplice. La lumière n'y entrait que par des jours de souffrance, et les captifs y occupaient moins d'espace que leurs tourmenteurs. La reine n'avait qu'une chambre pour elle et sa fille. Mme Elisabeth couchait dans un cabinet noir, à côté du geôlier Tison et de sa femme. Les municipaux s'étaient réservé la pièce du centre, de sorte que les princesses ne pouvaient se visiter sans passer au milieu d'eux. Tout un corps de garde de sentinelles séparait le logement du roi de celui de sa famille. La plate-forme disposée pour leurs promenades était bordée de hautes planches qui ne laissaient voir qu'un pan de ciel.

A peine installée dans son nouveau réduit, la reine se vit enlever son fils par un arrêté de la Commune. La République ne voulait pas que le jeune Capet fût nourri plus longtemps par l'Autrichienne de la haine de la Révolution. Il descendit dans l'appartement de Louis XVI, en attendant qu'il tombât dans l'échoppe de Simon. Sa mère, sa tante et sa sœur ne le virent plus qu'aux repas et à la promenade, sous la surveillance des commissaires.

Tandis que le roi se consacrait tout entier à ses devoirs de père de famille, la reine et sa belle-sœur priaient, lisaient et travaillaient. Elles priaient surtout, et l'agenouillement était comme leur état normal. A neuf heures, elles allaient déjeuner chez Louis XVI, qui les embrassait au front; après le déjeuner, Cléry les coiffait en leur glissant à l'oreille quelques mots du dehors. Puis on admirait les progrès rapides de l'instruction du Dauphin.

Mûri par la douleur, cet enfant devenait un homme de jour en jour. Il était l'avenir consolant de toutes ces infortunes ; il attendrissait les geôliers eux-mêmes par ses charmantes délicatesses. Si un municipal moins dur était de garde, il courait avec cette bonne nouvelle au-devant de sa mère... Un jour, il reconnut un des commissaires de la Commune, qui lui demanda où il l'avait vu. Le Dauphin regarda la reine et refusa obstinément de répondre. Interrogé enfin secrètement par sa tante, il lui dit tout bas :

« C'est au voyage de Varennes ; je n'ai pas voulu le rappeler, de peur de faire pleurer ma mère... »

A midi, toute la famille prenait l'air dans le jardin, elle y descendait quelque temps qu'il fît, et quelles que fussent les injures des assistants. A deux heures, on s'assemblait de nouveau pour le dîner. La reine mangeait peu et lentement, pour donner au roi le temps de satisfaire son robuste appétit, dont elle voyait les gardiens se moquer en ricanant. Elle jouait ensuite avec lui aux cartes ou aux échecs... Et les ricanements recommençaient avec des allusions sinistres, aux mouvements des pièces qui portent le nom de *roi* et de *reine*. Vers quatre heures, Louis XVI s'endormait dans son fauteuil. Les enfants cessaient leurs jeux, et les femmes prenaient l'aiguille en silence; elles craignaient tant de priver le roi captif des illusions d'un beau rêve ! A six heures, les leçons du Dauphin recommençaient; puis son père l'amusait jusqu'au souper. Enfin le souper amenait la dernière réunion. Marie-Antoinette déshabillait son fils et le portait dans son lit, après lui avoir fait réciter cette prière composée par elle-même (sa fille l'a retenue et l'a révélée depuis aux remords de la France):

« Dieu tout-puissant, disait l'ange du malheur, bien bas pour n'être pas entendu des commissaires, Dieu tout-puissant, qui m'avez créé et racheté, je vous adore et vous aime ! Conservez les jours de mon père et de ma famille! Protégez-nous contre nos ennemis ! Donnez à ma mère, à ma tante, à ma sœur, les forces dont elles ont besoin pour supporter leurs peines ! »

Après le souper, la reine faisait une lecture à haute voix, dans quelque livre d'histoire... Ses larmes l'interrompaient aux récits des chutes et des catastrophes royales, et sa poitrine se dilatait d'une vague espérance, quand le repentir des peuples relevait les monarchies. Enfin, le roi la conduisait dans sa chambre, lui serrait tendrement les mains et lui disait adieu. Et les trois femmes se déshabillaient entre elles, en causant des vertus de Louis XVI, qui allaient se purifiant et s'élevant dans la captivité, à mesure que son lent martyre le rapprochait du ciel. « La reine, surtout, dit M. de Lamartine, s'étonnait des trésors de douceur et de force qu'elle lui découvrait dans le cœur. Elle déplorait que tant de vertus eussent brillé si tard et seulement dans l'obscurité d'une prison ; elle se reprochait amèrement, et elle l'avouait à sa sœur, d'avoir laissé trop distraire son âme aux jours de la prospérité, et de n'avoir pas assez senti le prix de l'amour du roi. » Deux chagrins exceptionnels, ajoutés à ceux de chaque jour, inaugurèrent, pour Marie-Antoinette, l'hiver de 1793.

Un jour, pendant la promenade, un jeune homme, placé en faction au bout de l'avenue des marronniers, indiqua sa pitié par ses larmes, et son dévouement par un geste à Cléry, du côté des décombres du préau. Il y avait là un billet caché, pour la reine et pour sa belle-sœur. Ce billet échappa aux geôliers, mais non le geste de la sentinelle. Arrêté sur-le-champ, les yeux encore humides, le malheureux fut traîné en prison, et expia sa commisération sur l'échafaud.

Le second chagrin fut la maladie causée à toute la famille royale par l'humidité des nouveaux logements. La reine se guérit la première pour soigner son mari, qui soigna à son tour son valet de chambre

Comme la mère balayait, un matin, la chambre de son fils alité, le roi se souvint que c'était l'anniversaire d'une fête de la monarchie, d'un jour de leur bonheur d'autrefois... La foule, qui se le rappelait aussi, vint au même instant danser sous les fenêtres au chant du *Ça ira*... « Ah! madame, s'écria le prince en levant les mains au ciel, quel métier et quel sort pour une reine de France! Qui m'eût dit qu'en vous unissant à moi je vous ferais descendre si bas! — Comptez-vous donc pour rien, repartit Marie-Antoinette, sans quitter son balai, la gloire d'être la femme du meilleur et du plus persécuté des hommes? De tels malheurs n'ont-ils pas plus de majesté que toutes les grandeurs du trône? »

Elle disait vrai, et la postérité dit aujourd'hui comme elle.

Plus on voyait la magnanimité de l'Autrichienne s'habituer à la prison, plus on s'étudiait à en redoubler les rigueurs. L'inquisition allait croissant de semaine en semaine, et ne respectait pas même la pudeur de la femme. On brisait son pain, on ouvrait les fruits de sa table et jusqu'aux noyaux de pêches pour y chercher des correspondances. On réglait la longueur des aiguilles avec lesquelles elle raccommodait son linge... On la suivait dans les réduits où elle changeait de robe avec sa sœur... Elle finit par s'habiller dans son lit et par se vouer à un seul et même vêtement... On introduisait dans la cour des sans-culottes qui demandaient, en hurlant, la tête de madame *Véto*. Rocher lui chantait *la Carmagnole* à haute voix, et apprenait à son fils des couplets orduriers contre elle et contre Louis XVI... Quand ce misérable se sentait attendri, il s'enivrait pour retrouver sa férocité... Un ouvrier, qu'il excitait, leva un jour sa hache sur le cou de la prisonnière, et l'eût frappée, si quelqu'un n'eût détourné le coup. Un autre jour, la mère perdit patience et la reine reparut terrible. Un municipal tirait brutalement le Dauphin de son lit, pour s'assurer, disait-il, qu'il était là... Marie-Antoinette se précipita entre l'homme et l'enfant, et accabla le premier d'un tel regard qu'il demeura pétrifié.

Des députés de la Convention vinrent examiner le Temple. Parmi eux était Drouet, ce maître de poste qui avait livré les fugitifs de Varennes. Fidèle à son rôle, il contempla stoïquement ses victimes, et s'assit, le chapeau sur la tête, devant la reine debout et le roi découvert. Marie-Antoinette dédaigna de répondre à ses questions. Louis XVI se borna à lui dire qu'il n'avait aucune plainte à faire. « Veuillez seulement, ajouta-t-il, envoyer à ma femme et à mes enfants le linge et les habits dont vous voyez qu'ils manquent. » En effet, les robes des princesses et les culottes du Dauphin n'étaient plus que des haillons. Le roi ne réclamait rien pour lui-même. Les prisonnières rapiéçaient ses vêtements pendant ses heures de sommeil. Cette visite des conventionnels ne produisit que de nouvelles duretés. On éplucha le duvet des oreillers et la laine des matelas. On arracha le Dauphin nu de son lit pour fouiller sous son corps... C'était en plein hiver; la chambre était glacée... Marie-Antoinette réchauffa comme elle put l'enfant grelottant sur son cœur.

Les choses en étaient là, lorsqu'un projet héroïque, un espoir enivrant vint rompre la monotonie du supplice. Entre les commissaires de la Commune au Temple, la reine remarqua un jeune homme de petite taille, à la figure méridionale, délicate mais énergique, avec un de ces regards qui sont plus éloquents que la parole. Chaque semaine et presque chaque jour, une mission extraordinaire ramenait ce jeune homme auprès des captifs. Il passait des heures entières les yeux fixés sur Marie-Antoinette, cachant une muette adoration sous les formes de la surveillance. La reine comprit bientôt le dévouement de ce rôle et le langage de ces signes. Ils voulaient dire : « Vous avez un ami dans vos persécuteurs... Je veille sur vous, et je vous sauverai avec votre famille! » Elle fit sentir à son tour qu'elle remerciait du fond de l'âme et qu'elle attendait. Un soir enfin, l'explication fut complète. Marie-Antoinette vit tomber à ses pieds, dans son cachot, le jeune commissaire et son compagnon de service... Le Ciel lui envoyait deux sauveurs au lieu d'un... En quelques paroles, qui en valaient mille, ils lui révélèrent leurs noms et leur plan généreux.

Le premier s'appelait Toulan, le second Lepitre. Né à Toulouse, dans les rangs du peuple, Toulan était venu à Paris avec des goûts littéraires. Il s'était fait marchand de livres pour se nourrir de la lecture des chefs-d'œuvre. Son imagination ardente l'avait jeté dans la révolution, et son éloquence l'avait rendu populaire dans son quartier... Il s'était montré des premiers, le 10 août, à l'assaut des Tuileries, et ses prouesses républicaines lui avaient mérité un siége à la Commune. Envoyé au Temple comme fougueux ennemi du despotisme, il avait reconnu, dès l'abord, que nul n'était moins despote que Louis XVI, et que la calomnie l'avait aveuglé sur toute la famille royale. « La vue de Marie-Antoinette surtout, cette majesté relevée par la dégradation, cette physionomie où la langueur d'une captive tempérait la fierté d'une reine, cette tristesse jetée tout à coup comme un voile sur des traits où respiraient encore tant de grâces, cette dernière lueur de la jeunesse qui allait s'éteindre dans l'humidité des cachots, cette tête charmante sur laquelle la hache était suspendue de si près, et qui lui semblait déjà tenue par les cheveux et présentée au peuple par la main du bourreau; tout cela avait profondément remué la sensibilité de Toulan. C'était une de ces âmes que les émotions jettent du premier coup à l'extrémité opposée de leurs pensées, et qui ne discutent pas contre un sentiment. Avant d'avoir réfléchi, il s'était dévoué dans son cœur. Tout ce qui était beau lui paraissait possible. La compassion, d'ailleurs, a aussi son fanatisme. Il avait donc résolu d'arracher à sa prison, à ses persécuteurs, à l'échafaud, la reine avec sa royale famille; de la rendre, par une ruse héroïque, à la liberté, au bonheur, au trône peut-être. Dès lors, il avait recherché et brigué, par de fausses démonstrations contre le roi, des missions plus fréquentes à la tour du Temple. On les lui avait prodiguées (1). » Bref, il avait gagné à sa sublime entreprise son collègue Lepitre, humble républicain, converti comme lui-même..., et tous deux étaient prêts à donner leur sang pour l'évasion des prisonniers.

On se figure l'émotion, la joie, la terreur, la reconnaissance de Marie-Antoinette à cette confidence. Quels flatteurs de sa couronne avaient jamais approché de ces deux courtisans de son infortune? Aussi donna-t-elle à Toulan un gage qu'elle n'avait accordé à personne : une boucle de ses beaux cheveux blonds mêlés de fils d'argent, avec cette devise digne du jeune héros : « Celui qui craint de mourir ne sait pas assez aimer. » — Allez, lui dit-elle, allez, avec cette lettre de crédit, trouver tous les amis qui me restent, s'il en est encore à la hauteur de votre courage! » Toulan se releva armé d'une force surhumaine, serra convulsivement la main tremblante de la captive, et courut chercher dans Paris les amis secrets de la reine.

Mais, hélas! la terreur était déjà si grande et l'inquisition si infaillible, que Toulan et ses complices ne parvinrent qu'à mourir pour Marie-Antoinette... Durant un mois cependant, ils adoucirent les souffrances de son martyre.

(1) *Histoire des Girondins*, t. IV, page 335.

Le jour de l'exécution de Louis XVI, ils furent les seuls, avec leurs amis, qui osèrent, au milieu de la stupeur générale, crier : « Sauvons le roi ! » et s'élancer contre les vingt mille hommes qui le conduisaient au supplice. Ils croyaient soulever les cœurs et les bras de la foule, mais ils ne purent qu'échapper dans ses rangs par une sorte de miracle. Ils continuèrent leur rôle de dévouement près de la veuve et de la mère. Ils gagnèrent d'autres collègues à sa cause ; ils lui firent passer des consolations de mille manières, par des tuyaux de poêle, par des billets en encre sympathique, par des fragments de journaux et de proclamations, etc. Enfin, la femme Tison les découvrit et les dénonça après la chute des Girondins ; et, premières victimes offertes au régime de la Terreur, ils précédèrent de quelque temps Marie-Antoinette à l'échafaud.

Le 11 décembre 1792, le morne silence du Temple fut troublé par un grand bruit d'hommes, de chevaux et de fusils... La Convention venait chercher Louis XVI pour le juger. On l'isola de toute sa famille et de son fils lui-même, qui fut replacé chez la reine. Qui pourrait dire les angoisses de la femme tant que dura le procès de son mari ? Toulan, Cléry et Tiéry lui en transmirent, jour par jour, les poignantes vicissitudes, par des lettres cachées dans un peloton de fil, ou glissées d'un étage à l'autre au moyen d'une ficelle. Le plaidoyer de Desèze arriva ainsi à Marie-Antoinette ; puis elle apprit l'arrêt de mort et l'ordre d'exécution dans les vingt-quatre heures.

Il ne lui restait plus qu'un doute et qu'une espérance : le roi pourrait-il l'embrasser et la bénir avant d'aller au supplice ? A genoux avec sa belle-sœur et ses enfants, arrosant de ses larmes le froid pavé de son cachot, l'œil et l'oreille collés à la porte ou à la fenêtre, elle attendit toute une journée la décision du sort... Quand on lui annonça qu'elle verrait son mari, elle sentit que l'agonie elle-même a ses joies, et les battements de son cœur comptèrent les secondes jusqu'au lendemain.

Le 20 janvier, à sept heures, Louis XVI, calme comme un philosophe et sublime comme un chrétien, prépara un verre d'eau et des chaises pour recevoir sa famille. Il obtint que ses geôliers le surveilleraient sans l'entendre, à travers une porte vitrée.

La reine descendit, soutenant son fils et sa fille, et soutenue elle-même par Madame Élisabeth... Le roi leur ouvrit les bras, et les pressa tous à la fois sur son cœur ! Il fit asseoir sa femme à sa droite, sa sœur à sa gauche, Madame Royale à ses pieds, le Dauphin sur ses genoux. Ainsi groupés et confondus par une même étreinte, ils ne formaient qu'un seul corps ainsi qu'une seule âme... Le sage, le chrétien, le roi, cédèrent la place au père, au frère, au mari...

Écoutons M. de Lamartine : « C'était comme un faisceau de têtes, de bras, de membres palpitants, qu'agitait le frémissement de la douleur et des caresses, et d'où s'échappait en balbutiements comprimés, en murmure sourd ou en éclats déchirants, le désespoir de ces cinq cœurs fondus en un, pour étouffer, pour éclater et pour mourir dans un seul embrassement. Pendant plus d'une demi-heure, aucune parole ne put sortir de leurs lèvres. Ce n'était qu'une lamentation où toutes ces voix de père, de femmes, d'enfants se perdaient dans le gémissement commun, tombaient, s'appelaient, se répondaient, se provoquaient les unes les autres par des sanglots qui renouvelaient les sanglots, et s'aiguisaient par intervalle en cris si aigus et si déchirants, que ces cris perçaient les portes, les fenêtres, les murs de la tour, et qu'ils étaient entendus des quartiers voisins. Enfin l'épuisement des forces abattit jusqu'à ces symptômes de la douleur. Les larmes se desséchèrent sur les paupières, les têtes se rapprochèrent de la tête du roi comme pour suspendre toutes les âmes à ses lèvres ; et un entretien à voix basse, interrompu de temps en temps par des baisers et par des serrements de bras, se prolongea pendant deux heures, qui ne furent qu'un long embrassement. Nul n'entendit du dehors ces confidences du mourant aux survivants. La tombe ou les cachots les étouffèrent en peu de mois avec les cœurs. La princesse royale seule en garda les traces dans sa mémoire, et en révéla plus tard ce que la confidence, la politique et la mort peuvent laisser échapper des tendresses d'un père, de la conscience d'un mourant et des secrètes instructions d'un roi. Récit mutuel de leurs pensées depuis leur séparation, recommandations répétées de sacrifier à Dieu toute vengeance si jamais l'inconstance des peuples, qui est la fortune des rois, remettait ses ennemis dans leurs mains ; élans surnaturels de l'âme de Louis XVI vers le ciel ; attendrissements soudains et retours vers la terre à l'aspect de ces êtres chéris, dont les bras entrelacés semblaient l'y rappeler et l'y retenir ; vague espoir, exagéré par un pieux mensonge, afin de modérer la douleur de la reine ; résignation de tout entre les mains de Dieu ; vœu sublime pour que sa vie ne coûtât pas une goutte de sang à son peuple ; leçons plus chrétiennes que royales données et répétées à son fils ; tout cela entrecoupé de baisers, de larmes, d'étreintes, de prières en commun, d'adieux plus tendres et plus secrets versés à voix basse dans l'oreille de la reine seule, remplit les deux heures que dura ce funèbre entretien. On n'entendait plus du dehors qu'un tendre et confus chuchotement de voix. Les commissaires jetaient de temps en temps un regard furtif à travers le vitrage, comme pour avertir le roi que le temps s'écoulait. »

Le moment fatal arrivé, Louis XVI se leva, réunit encore toute sa famille sur sa poitrine, et promit de la revoir le lendemain avant... la séparation éternelle... Il était résolu d'avance à ne pas tenir sa promesse, laissée comme une lueur suprême à cette nuit de désespoir... Il reconduisit ou plutôt il reporta jusqu'à l'escalier, la reine pendue à son cou, Madame Royale renversée dans ses bras, le Dauphin trébuchant dans ses genoux, Madame Élisabeth enlacée aux uns et aux autres... Il cria trois fois adieu, en étendant les mains, et rentra pendant que la mère et la tante secouraient la jeune princesse évanouie...

Le lendemain, à neuf heures, Marie-Antoinette entendit les roulements de soixante tambours, le retentissement des pièces d'artillerie, la marche de toute une armée, annoncer le départ de son mari pour le supplice. Les clôtures de ses fenêtres ne lui permirent pas de recevoir le dernier regard que le roi leva sur la tour, où il laissait sa famille plus malheureuse que lui-même. La nuit fatale avait été partagée entre les évanouissements, les sanglots et les prières. Marie-Antoinette calcula le temps et la distance, de manière à deviner le moment précis où tomberait la tête de Louis XVI. A ce moment elle se remit à genoux, et elle offrit à Dieu son âme avec celle de la victime ; puis, « elle invoqua, comme protecteur au ciel, celui qu'elle perdait comme époux sur la terre. » La Commune lui refusa tout renseignement sur l'exécution ; Cléry même ne put la revoir désormais, ni lui remettre les cheveux et l'anneau que lui avait confiés son maître. Déposées dans la salle des commissaires, ces reliques furent dérobées par Toulan et envoyées au comte de Provence. La veuve obtint cependant de porter le deuil de son mari ; mais ce deuil lui fut mesuré avec la parcimonie la plus honteuse.

En vain des consolations lui furent présentées par sa

sœur et ses enfants, et par quelques municipaux mêmes, convaincus que son élargissement suivrait de près la mort du roi. Elle se refusa avec obstination à tous les soulagements; elle jura même de ne plus descendre au jardin, de peur de passer devant la porte du cachot de Louis XVI. Pour ses enfants seulement, elle consentit, au bout d'un mois, à remonter sur la plate-forme de la tour. Elle y trouva les créneaux armés de jalousies qui ne lui laissaient apercevoir que le ciel. Comme elle n'aspirait plus que là, elle s'en félicita au lieu de s'en plaindre.

Les insomnies et les larmes achevèrent de ruiner sa santé. Sa sœur et sa fille implorèrent en vain l'ouverture d'une porte de communication pour la nuit; elle leur fut impitoyablement refusée. Ce fut alors que la femme Tison, sa gardienne, devint folle de remords. La reine se vengea d'elle en la gardant à son tour et en lui faisant partager sa propre nourriture.

Enfin on vint un jour lui prendre son fils et lui annoncer son prochain jugement. Ce dernier coup réveilla toute son énergie. Elle s'élança entre les commissaires et le Dauphin, déclarant qu'on ne le lui arracherait qu'avec la vie. Elle lutta deux heures entières et ne céda qu'en tombant évanouie sur la couchette de l'enfant. Il ne lui fut même plus permis désormais de lui adresser de ces lettres du cœur qu'elle écrivait si admirablement, — comme nous le verrons bientôt par le testament qu'elle envoya à sa belle-sœur.

ce 16 8bre à 4h ½ du matin

c'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois; je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère; comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ces derniers moments. je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien; j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants; vous savez que je n'existois que pour eux, ... je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes peres, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professé n'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposeroit trop, si ils y entroient une fois..........

.... je demande pardon à tout ceux que je connois, et à vous, ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurois pu vous causer; je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait.

Fac-simile du testament de Marie-Antoinette. (Fragments calqués à la Bibliothèque royale.)

Elle sut bientôt quelles tortures et quelles dégradations infâmes le dernier roi de France subissait entre les mains du cordonnier Simon. Elle apprit aussi le mot sublime de l'enfant à son bourreau. « Capet, disait celui-ci, que ferais-tu si les Vendéens venaient te délivrer? — Je vous pardonnerais! » répondit Louis XVII. Le monstre ne put retenir une larme, et la reine reconnut le cœur de Louis XVI.

La translation de Marie-Antoinette à la Conciergerie eut lieu le 2 août 1793. « Ma tante et moi, dit la duchesse d'Angoulême dans son Mémoire, nous demandâmes de suite à suivre ma mère; mais on ne nous accorda pas cette grâce. Pendant qu'elle fit le paquet de ses vêtements, les municipaux ne la quittèrent point; elle fut même obligée de s'habiller devant eux. Ils lui demandèrent ses poches qu'elle donna; ils la fouillèrent et prirent tout ce qu'il y avait dedans, quoique cela ne fût pas de la moindre importance. Ils en firent un paquet qu'ils devaient envoyer au tribunal révolutionnaire, où il serait ouvert devant elle. Ils ne lui laissèrent qu'un mouchoir et qu'un flacon dans la crainte qu'elle ne se trouvât mal. Ma mère, après m'avoir tendrement embrassée, et recommandé de prendre courage, d'avoir bien soin de ma tante et de lui obéir comme à une seconde mère, me renouvela les mêmes instructions que mon père; puis, se jetant dans les bras de ma tante, elle lui recommanda ses enfants. Je ne lui répondis rien, tant j'étais effrayée de l'idée de la voir pour la dernière fois... Ma

tante lui dit quelques mots bien bas. Alors ma mère partit, sans jeter les yeux sur nous, de peur, sans doute, que sa fermeté ne l'abandonnât. Elle s'arrêta encore au bas de la tour, parce que les municipaux y firent un procès-verbal pour décharger le concierge de sa personne. En sortant, elle se frappa la tête au guichet, ne pensant pas à se baisser. On lui demanda si elle s'était fait du mal... « Oh! non, rien à présent ne peut me faire du mal ! » Elle monta en voiture avec un municipal et deux gendarmes... et ma tante et moi nous restâmes les jours et les nuits dans les larmes. »

Si vous allez jamais à la Conciergerie, après avoir descendu le grand escalier, traversez deux guichets, le cloître et la cour ; faites-vous ouvrir la seconde porte et descendez encore trois marches, vous vous trouverez dans une chambre souterraine, éclairée d'un jour de souffrance. Poursuivez, et par une porte plus basse que la première, vous arriverez dans une espèce de tombeau voûté, pavé et muré en pierres de taille, tout ruisselant d'humidité, tout noirci par la fumée des torches, où quelques lueurs livides s'infiltrent par des barreaux de fer... Telle fut la dernière demeure de la reine de France. C'est là que ses geôliers la jetèrent, avec une chandelle de suif, une table de sapin, un coffre qui ressemblait à une bière, deux chaises de paille, et un grabat sans ciel et sans rideaux, garni de couvertures grossières, qui sentaient encore l'hôpital ou la caserne. Deux gendarmes veillaient jour et nuit à la porte, l'injure à la bouche, le sabre nu à la main.

Eh bien ! Marie-Antoinette fut reine jusqu'au fond de ce cachot ; elle y trouva et elle y attendrit deux cœurs honnêtes, le concierge Richard et sa femme. Le premier cacha sa pitié sous les formes de la rudesse... L'autre soulagea la captive comme elle put, en lui donnant des nouvelles de ses enfants, en lui rendant son tricot et ses aiguilles qu'on lui avait ôtés au Temple. La suprême consolation de la reine fut d'achever, avant de mourir, une paire de bas pour son fils !

Ces gardiens compatissants furent destitués, et voici à quelle occasion. Il se présente un jour à la Conciergerie un chevalier de Saint-Louis, nommé de Rougeville. Une femme, aimée du municipal Michonis, était dans sa confidence et servait son projet. Elle fait si bien que Michonis l'invite à dîner à la prison avec quelques amis. M. de Rougeville, qui passait pour un voyageur étranger, s'écrie, au dessert : « Je voudrais bien voir cet étrange spectacle d'une reine de France, enfermée dans les cachots de la Conciergerie ! — Est-ce que vous ne connaissez pas Marie-Antoinette? demande le municipal. — Non, répond le gentilhomme avec indifférence. — Eh bien! reprend étourdiment Michonis, je puis vous la montrer tout de suite. M. de Rougeville accepte sans empressement, et est introduit le soir même auprès de la reine. Il portait à la main, d'un air machinal, un œillet détaché d'un bouquet qu'il avait offert à la dame du logis. Au premier abord, Marie-Antoinette reconnait un ancien ami, qui venait avec l'espoir de la sauver... Après quelques mots sans importance, il suppose que son œillet ferait plaisir à la reine, et il le lui remet avec un signe mystérieux... La captive le comprend et trouve dans la fleur un billet ainsi conçu : « *J'ai à votre disposition des hommes et de l'argent...* » Elle rougit, soupire, lève les yeux au ciel... et, décidée à mourir seule, elle écrit son refus avec une épingle au verso du papier... A ce moment, un autre municipal s'avance, découvre tout, saisit le billet, et arrête le chevalier et Michonis. Richard et sa femme eurent le même sort comme suspects de complicité. Ils échappèrent heureusement, et M. de Rougeville s'évada. Sa tête fut mise à prix ; mais on ne le revit jamais.

Le citoyen Bault et sa femme succédèrent au rôle des époux Richard et en même temps à leur générosité, au risque d'avoir le même destin. Il n'était pas facile de trouver des tourmenteurs à l'agonie de la reine. On songea bien à Simon le cordonnier ; mais comment remplacer un tel bourreau près de Louis XVII? Madame Bault recevait pour sa captive une nourriture grossière et de l'eau fétide ; elle y substitua adroitement de l'eau pure et des mets simples mais salubres. Elle lui remit des melons, des pêches, des bouquets que des femmes de la halle apportaient pour *leur bonne reine*. Sous prétexte d'amortir le bruit des paroles suspectes, Bault étendit une grosse tapisserie entre le grabat et le mur dont il corrigea ainsi l'humidité. La robe, les bas et les souliers de Marie-Antoinette tombaient en lambeaux ; la fille des gardiens les raccommoda pendant la nuit, et les précieux haillons furent distribués comme des reliques aux cœurs fidèles... En agissant de la sorte, les braves gens jouaient leur tête... Un jour qu'ils réclamaient à Fouquier-Tinville une couverture pour la reine : « Qu'osez-vous demander? s'écria le républicain avec fureur. Vous mériteriez d'aller tout droit à la guillotine ! » Bault fut réduit à changer les garnitures de son lit contre celles du lit de la prisonnière... Sa fille la coiffait tous les matins avec plus de respect que d'adresse ; et en cachant les cheveux blanchis qui tombaient de cette tête de trente-sept ans, elle parvenait quelquefois à la faire sourire : « Je veux vous appeler tous *bons*, leur disait alors la veuve de Louis XVI, car cela vaut encore mieux que d'être *beaux* (Bault). Le digne homme feignait la dureté devant les officiers municipaux, et le soir, avec sa femme et sa fille, il pleurait d'admiration et de pitié...

Cependant, les gendarmes sans-culottes passaient le jour et la nuit à boire, à fumer, à chanter et à blasphémer derrière un paravent dans la chambre de la reine. Pour ne pas les entendre, elle lisait, le jour, les *Voyages du capitaine Cook*, et, la nuit, elle priait sur son grabat. Elle traçait des versets pieux et des vers allemands, avec son aiguille, sur la muraille du cachot. On les couvrit d'une couche de plâtre, pour étouffer jusqu'à l'écho de son âme... Tous ses souvenirs et tous ses projets étaient pour ses enfants. Elle arracha des fils de laine au vieux tapis du mur, et parvint à les tresser en jarretière avec deux cure-dents. Un matin, elle fit glisser cette jarretière à ses pieds ; Bault la ramassa furtivement, et elle arriva jusqu'à Madame Royale, qui possède encore ce legs du martyre.

Fouquier-Tinville vint, le 13 octobre, signifier à Marie-Antoinette son acte d'accusation. « Son crime était d'être reine, femme et mère de roi, et d'avoir abhorré une révolution qui lui arrachait la couronne, son époux, ses enfants et la vie. » Elle ne répondit pas un mot, et choisit pour défenseurs Chauveau-Lagarde et Tronçon-Ducoudray. Le lendemain, elle s'habilla aussi dignement que le permettait sa misère, ne voulant inspirer de pitié ni à ses amis ni à ses ennemis. Elle se rendit, au milieu d'un bataillon de gendarmes, au tribunal de ses juges, qui étaient Hermann, Foucaud, Sellier, Coffinhal, Leliége, Ragmey, Maire, Denizot et Masson. On voit que tous ces noms sont obscurs. L'histoire a eu l'indulgence de les confondre dans son oubli avec les noms de bourreaux.

La foule contempla avec une muette curiosité cette majesté foudroyée sans être abattue, cette beauté flétrie par la douleur, mais encore rayonnante, ces yeux cerclés de noir par l'insomnie, ces rides précoces creusées par des ruisseaux de larmes, cette bouche dont le sourire amer

avait conservé tant de noblesse, ce regard qui jaillissait de l'ombre comme un éclair du nuage, cette chevelure d'or et d'argent, qui avait l'opulence de la gerbe mûre, cette taille imposante et toujours admirable, que n'avait pu courber aucune humiliation.

« Accusée, demanda le président Hermann, quel est votre nom? — Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche. — Votre état? — Veuve de Louis, ci-devant roi des Français. — Votre âge? — Trente-sept ans. »

Quelle épopée de grandeur et d'abaissement, de gloire et de douleur, dans ce simple interrogatoire!

Vint ensuite la lecture de l'acte d'accusation. Outre les crimes supposés de naissance, de despotisme, de conspiration, de haine au peuple, on avait ramassé dans les plus vils pamphlets tout ce qui outrageait le caractère de la reine et les mœurs de la femme. Elle laissa passer ce torrent d'opprobres sans daigner y opposer un signe de colère extérieur.

Pendant l'interrogatoire des témoins, elle répondit et discuta avec présence d'esprit et simplicité, réfutant ses accusateurs pour la postérité et non pour le tribunal, évitant de compromettre qui que ce fût dans l'intérêt de sa défense.

Hébert seul parvint à soulever son indignation, et lui inspira un mouvement d'éloquence sublime. Ce fou cynique, déposant sur les événements du Temple, osa dire que la reine avait poussé la débauche jusqu'à corrompre son propre fils « afin d'énerver à la fois son corps et son âme, et de régner en son nom sur les ruines de son intelligence. » Pour comble d'audace et d'ignominie, il présenta Mme Elisabeth comme complice de ces turpitudes. Les plus effrénés sans-culottes de l'assistance rougirent et murmurèrent. Quant à la reine, l'horreur vainquit son impassibilité. Elle se souleva pour répondre; mais craignant de souiller ses lèvres, elle s'arrêta court et se rassit. Après un délai d'une demi-heure, un juré lui demanda pourquoi elle se taisait sur l'allégation d'Hébert. « Je me tais, dit-elle enfin, avec la dignité de l'innocence et l'explosion de la pudeur, parce qu'il y a des accusations auxquelles la nature se refuse de répondre! » Puis se tournant, plus majestueuse et plus admirable sur ce banc que sur le trône de France, vers les femmes les moins favorables de l'auditoire : « J'en appelle à toutes les mères ici présentes! » s'écria-t-elle d'une voix qui traversa les cœurs. Un long silence suivit. Hébert retomba sous le poids de la honte, et la reine n'eut jamais de plus belle couronne au front.

Elle défendit aussi avec courage et même avec abnégation la mémoire du roi son mari; mais l'arrêt était prononcé d'avance. Hermann résuma froidement l'accusation et déclara Marie-Antoinette condamnée par le peuple. Chauveau-Lagarde et Tronçon-Ducoudray adressèrent, à des juges sourds, une défense que la postérité a entendue. Puis le jury feignit de délibérer, et prononça la peine de mort, au bruit cruel des trépignements de la foule. La reine revint écouter sa sentence, sans laisser échapper un mot ni un geste. « Avez-vous quelque observation à faire? » lui demanda Hermann. Elle secoua la tête, et se leva d'elle-même comme pour marcher au supplice, dominant de sa majesté suprême les ignobles applaudissements qui la poursuivirent jusqu'au fond de son cachot...

Il était quatre heures du matin... Les premières lueurs de l'aube répandaient un jour livide sous les voûtes de la Conciergerie. Déposée dans la salle funèbre où les condamnés attendent l'exécuteur, la reine obtint du concierge une plume, de l'encre et du papier, et écrivit à sa belle-sœur la lettre ci-jointe, qu'on doit regarder comme son testament. Elle ne parvint pas à son adresse, mais elle fut retrouvée dans les papiers de Couthon, à qui Fouquier-Tinville l'avait remise à titre de curiosité (1) :

Après avoir achevé cette lettre, la reine y imprima plusieurs baisers, comme si ses enfants devaient les y retrouver avec ses larmes. Puis elle la confia à Bault, qui dut la remettre à Fouquier.

Comme elle s'y était engagée, elle refusa les secours religieux des prêtres assermentés qui vinrent dans sa prison. Elle ne voulait rien sanctionner de la Révolution, pas même les prières suprêmes. Elle répondit toutefois avec bonté à l'abbé Girard, curé de Saint-Landry : « Je regrette de ne pouvoir tenir de vous le pardon de Dieu; j'en aurais bien besoin pourtant, car je suis une grande pécheresse: mais je vas recevoir un grand sacrement... — Oui, le martyre, murmura le curé constitutionnel, en se retirant avec respect.

On a raconté qu'un prêtre non assermenté, M. Magnien,

(1) « Ce 15 octobre, à quatre heures et demie du matin.

« C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois. Je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse : elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui, dans ces derniers moments. J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants; vous savez que je n'existais que pour eux et vous : vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous. Dans quelle position je vous laisse! J'ai appris par le plaidoyer même du procès que ma fille était séparée de vous. Hélas! la pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire; elle ne recevrait pas ma lettre, je ne sais même pas si celle-ci vous parviendra. Recevez pour eux deux ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir avec vous et jouir en liberté de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer; que leur amitié et leur confiance mutuelle fassent leur bonheur. Que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère par ses conseils, que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer. Que mon fils, à son tour, rende à sa sœur tous les soins, les services que l'amitié peuvent inspirer. Qu'ils sentent enfin tous deux que, dans quelque position où ils pourront se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union. Qu'ils prennent exemple de nous. Combien dans nos malheurs notre amitié nous a donné de consolation! Et dans le bonheur, on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami; où en trouver de plus tendre, de plus cher que dans sa propre famille? Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père, que je lui répète expressément: *Qu'il ne cherche jamais à venger notre mort!* »

« J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de la peine. Pardonnez-lui, ma chère sœur; pensez à l'âge qu'il a et combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de vos bontés et de votre tendresse pour tous deux. Il me reste à vous confier encore mes dernières pensées. J'aurais voulu les écrire dès le commencement du procès, mais outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si rapide que je n'en aurais réellement pas eu le temps. Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée et que j'ai toujours professée, n'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposerait trop s'ils y entraient une fois. Je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe. J'espère que, dans sa bonté, il voudra bien recevoir mes vœux, ainsi que ceux que je lais depuis longtemps, pour qu'il veuille bien recevoir mon âme dans sa miséricorde et dans sa bonté. Je demande pardon à tous ceux que je connais et à vous, ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu vous causer. Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait. Je dis ici adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs. J'avais des amis, l'idée d'en être séparée pour jamais et leurs peines sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourant; qu'ils sachent du moins que jusqu'à mon dernier moment j'ai pensé à eux. Adieu, ma bonne et tendre sœur! Puisse cette lettre vous arriver! Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que ces pauvres et chers enfants... Mon Dieu! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours! Adieu!... adieu!... Je ne dois plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre dans mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre; mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot et que je le traiterai comme un être absolument étranger. »

depuis curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, était parvenu, en bravant la mort, jusqu'au cachot de la reine, et l'avait confessée et communiée quelques jours avant sa condamnation. Ce fait, difficile à croire, a été fort contesté depuis; mais un ancien ami de l'abbé Magnien nous affirme le lui avoir entendu raconter à lui-même en pleine chaire, longtemps avant la Restauration. Quoi qu'il en soit, Mme Elisabeth, grâce aux relations que la pitié de Bault entretenait du Temple à la Conciergerie, fit indiquer à sa belle-sœur le numéro et l'étage d'une maison de la rue Saint-Honoré, dans laquelle un prêtre fidèle se trouverait pour l'absoudre, à l'insu de la Révolution, lorsqu'on la mènerait à l'échafaud.

Marie-Antoinette dormit, comme Louis XVI, quelques heures de sa dernière nuit. Le 15 octobre, au point du jour, la fille de Mme Bault vint l'habiller et la coiffer. Elle quitta la couleur du deuil pour revêtir celle de l'innocence, elle mit une robe blanche, un fichu blanc, et n'indiqua son veuvage que par un ruban noir, serré autour de ses tempes. Combien de fois, en préparant cette toilette de l'échafaud, dut-elle penser à celles dont vingt femmes la paraient naguère pour les fêtes de Versailles et de Trianon!

Un peuple immense attendait le passage de la victime, rangé sur deux haies tumultueuses, étagé aux fenêtres, sur les toits, dans les arbres, depuis la porte de la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution. Les femmes surtout, honte éternelle, voulaient voir mourir l'*Autrichienne*, et avaient envahi jusqu'aux cours de la prison.

A onze heures, les gendarmes et le bourreau vinrent chercher leur proie. La reine embrassa Mlle Bault, coupa elle-même une partie de sa chevelure opulente, donna ses mains à lier aux exécuteurs, et se mit en marche d'un pas majestueux, sans hésitation, sans trouble et sans pâleur. Aucun pouvoir humain ne pouvait l'empêcher de mourir comme elle avait vécu, en reine de France. Un geste d'horreur lui échappa seulement, lorsqu'on lui signifia de monter dans la charrette des condamnés. Elle avait cru qu'on lui épargnerait, comme à Louis XVI, l'horrible véhicule des assassins... Elle se résigna promptement, baissa les yeux et monta sur ce dernier trône... Le prêtre assermenté s'y plaça derrière elle, quoiqu'elle repoussât son assistance. La foule hurlait: « Vive la République! à bas la tyrannie! mort à l'Autrichienne! place à la veuve Capet! »

La charrette partit au milieu des sabres nus et des baïonnettes... Un supplice plus grand pour la reine que les clameurs du peuple, c'est qu'elle ne pouvait, ayant les mains liées, se garantir des cahots et garder la noblesse de son maintien. « Ah! ah! lui criaient des mégères avec d'infâmes ricanements, tu n'as plus là tes beaux coussins de Trianon! » Autre supplice encore pour la femme: le vent qui perçait le brouillard d'automne, délabrait sa toilette humiliante, arrachait ses cheveux de son bonnet et les faisait battre contre ses yeux rougis par le froid. Elle se mordait parfois la lèvre, comme pour retenir un cri de souffrance.

La multitude fut plus calme dans la rue Saint-Honoré. La reine reprit elle-même son sang-froid en lisant la consternation, sinon la pitié, sur les visages... Elle examina avec une sorte de curiosité cette ville si profondément changée depuis qu'elle l'avait quittée pour sa prison... Elle semblait énumérer les banderolles tricolores suspendues à toutes les fenêtres... Telle fut du moins l'opinion des républicains. Ils se trompaient: la victime chrétienne comptait les numéros pour reconnaître la croisée d'où le pardon de son Dieu devait descendre sur elle... Arrivée devant la maison indiquée par Mme Elisabeth, elle remarqua un geste imperceptible pour la foule; elle s'inclina, se recueillit avec ferveur, et en recevant l'absolution fit avec sa tête le signe de la croix qu'elle ne pouvait faire avec ses doigts garrottés... La joie des élus brilla dès lors sur sa figure, et le chœur des anges qui lui ouvraient le ciel couvrit pour son âme tous les bruits de la terre...

A l'entrée de la place de la Révolution, elle vit, d'un côté, les Tuileries où son front avait ceint le diadème, et de l'autre, l'échafaud rouge où sa tête allait tomber... Deux larmes roulèrent de ses yeux sur ses mains captives...

Arrivée au pied de l'estrade, elle en monta les degrés d'un pas ferme: « Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle avec douceur au bourreau dont elle avait foulé le pied par mégarde. » Elle se mit à genoux et pria quelques instants. Puis elle se releva et regarda vers les tours du Temple: « Adieu encore, mes chers enfants, murmura-t-elle, je vais rejoindre votre père. » Ce furent ses dernières paroles... Elle se jeta sur la bascule, comme impatiente de mourir. L'exécuteur hésitait à trancher une telle vie... Sa main frissonna en détachant le couperet. Il tomba enfin, et la tête de la reine bondit loin de son corps. Le valet du bourreau la saisit par les cheveux, et la tenant élevée en l'air, fit le tour de l'échafaud aspergé de sang. Un grand cri de: Vive la République! retentit d'un bout de la place à l'autre.

On lisait le lendemain, et on peut lire encore sur le registre des enterrements de la Madeleine: *Pour la bière de la veuve Capet*, 7 *francs...*

Cette bière a coûté plus cher à la Révolution: elle lui a coûté son honneur et sa gloire. Déjà ébranlée par l'immolation parricide de Louis XVI, la jeune Liberté de 1789, en trébuchant dans le sang de Marie-Antoinette et des victimes de 93, fit une chute si profonde et si honteuse du haut de cet échafaud, qu'elle en est à peine relevée aujourd'hui, après un demi-siècle d'expiation. Elle en serait morte assurément, si elle n'était pas immortelle.

PITRE-CHEVALIER.



Apothéose de Marie-Antoinette. (Statue de M. Cortot à la Chapelle expiatoire.)

LE PARIA.

HISTOIRE NATURELLE ET MOEURS DE L'HINDOUSTAN.



Vue de Bénarès, du côté du Temple.

J'étais parti de France pour aller visiter nos possessions de l'Inde, parce qu'alors j'avais la bonhomie de croire que nous avions des colonies dans les grandes Indes. J'arrivai, après une longue et périlleuse navigation, à Chandernagor, que les Hindous de cette contrée nomment *Fransdonga*. Je dis les Hindous de *cette contrée*, parce que ceux d'une autre partie de l'Inde pourraient bien lui donner un autre nom, ce que, cependant, je ne crois pas. Les dialectes hindous sont nombreux ; par exemple : sur les côtes d'Orissa on parle l'*ouriga* ; dans d'autres endroits c'est le *carnate*, le *telinga*, le *malabar*, le *marate*; puis dans le Bengale le *gaoura*, et sur les côtes c'est le *malayou*. Le *hindi* est compris par beaucoup de monde; mais le *sanskrit*, qui est la langue mère de l'Inde, le *sanskrit*, dans lequel sont écrits les livres sacrés, n'est plus compris que par les brahmes lettrés. Presque toutes les villes commerçantes de ce magnifique pays fourmillent de Turcs, de Japonais, de Chinois, de Toungouses, d'Arabes, de Persans, de Malais, de Juifs et d'Anglais, qui tous, chacun à sa manière, estropient les langages de l'Inde. Il en résulte, et c'est là que je voulais en venir, qu'on ne trouvera peut-être pas une parfaite concordance entre les noms que j'ai donnés et ceux employés par certains voyageurs, pour désigner les mêmes choses. Afin d'éviter, autant que je l'ai pu, cet inconvénient, j'ai écrit les mots tels qu'ils se prononcent, et avec l'orthographe française ; et quand il m'a été impossible de faire autrement, faute de matériaux, j'ai pris mon orthographe dans la langue sanskrite, surtout dans ce qui touche à la religion.

Je disais donc que j'arrivais sain et sauf à Chandernagor. Cette ville française du Bengale est placée sur l'*Hougly*, un des bras du Gange (1), à environ quatre lieues (31 kilom.)

(1) Le Gange est un des plus beaux fleuves de l'univers. Il prend sa source dans les plus hautes montagnes de l'Himalaya, descend avec

au nord de Calcutta, absolument sous le tropique du Cancer (lat. N., 22° 51'; longit. E., 86° 9'). Jadis c'était une ville importante, populeuse, très-commerçante, et entourée de fortifications qui la faisaient respecter. Aujourd'hui, et depuis 1816, tout son commerce consiste dans l'exportation de trois ou quatre cents caisses d'opium; ses fortifications sont détruites; sa population est réduite à sept ou huit mille âmes, et il m'a fallu une heure pour apprendre à connaître cette ville comme si j'y fusse resté toute ma vie. J'avais fait environ quatre mille lieues pour aller voir une colonie en miniature, dans laquelle je m'ennuyais après deux heures de séjour.

M'embarquer de suite pour revenir en France sans avoir vu la plus petite superstition hindoue! la chose n'était pas possible, car je me serais fort compromis dans l'esprit de mes voisins de Montrouge, qui presque tous ont rapporté de précieuses impressions de leurs voyages à Saint-Cloud, à Versailles et surtout à Charenton. Je ne suis ici qu'à quelques lieues de la petite ville de Jaggatnatha ou Jaggernaut, située entre Calcutta et Pondichéry, sur la côte d'Orissa. Irai-je visiter son territoire sacré, ses cinquante pagodes dont l'architecture semble avoir été servilement copiée sur ces grands vases de faïence que l'on voit chez nos marchands de tabac? Irai-je voir dans la principale pagode desservie par quatre mille familles de brahmes, la burlesque et terrible statue de Jaggernaut (1), qui n'a ni bras ni jambes, à moins qu'on ne lui mette des mains en or, ce qui n'arrive qu'aux plus grands jours de fêtes? Ma foi non, car si par hasard je rencontrais la voiture du dieu, un dévot Brahme pourrait bien, par charité, me pousser sous les seize roues du char (2) afin d'envoyer directement mon âme dans le sein de Brahma. Mais je réfléchis que je ne suis qu'à cent soixante-dix lieues de Bénarès, Bénarès la sainte! Bénarès la capitale du brahminisme! Bénarès qui, à elle seule, réunit toutes les superstitions de l'Inde, les choie et les héberge! Bénarès, enfin, qui a été bâtie sur les pointes du trident de Schiva! Oui, ma foi, j'irai.

Or, vous saurez que Bénarès est située dans la province d'Allah-abad, sur les fertiles rives du Gange. Ses rues sont étroites, tortueuses et assez puantes; mais on peut fort bien se dispenser d'y passer pour courir la ville; il ne s'agit que de se promener sur les toits, qui ne sont rien autre chose que des terrasses communiquant les unes aux autres, de maison en maison, soit par d'élégants portiques en treillage, soit par des ponts quand il s'agit de traverser au-dessus d'une rue.

Bénarès est aussi vénérée par les Hindous que l'est la Mecque chez les Musulmans. Sans cesse elle est visitée par de nombreux pèlerins, qui viennent adorer, dans la pagode (3) nommée *Vissonichor* ou *Vischichor*, la pierre noire cylindrique que les Hindous appellent *Sib* ou *Maha-déva*, c'est-à-dire le grand dieu, le dieu par excellence. Dans l'intérieur on voit une très-belle statue de bois représentant un dieu sous les formes d'un taureau, et les brahmes ont, dans la cour du temple, un de ces animaux, vivant, qu'ils nourrissent avec soin et traitent avec beaucoup de respect. Ce bœuf est connu, dans tous les temples qui ont le bonheur d'en posséder un, sous le nom de *taureau brahmine*. Il est plus petit qu'un bœuf ordinaire et s'en distingue par la grosseur de la bosse qu'il a sur le dos, par ses cornes courtes, ses oreilles pendantes et la longueur extraordinaire des peaux pendantes formant son fanon. Consacré particulièrement à Schiva, le dieu de la destruction, il en porte la marque symbolique imprimée sur la hanche. Il doit cet honneur à *Nandi*, bœuf de sa race, qui sert de monture ordinaire à Schiva quand il se promène sur la terre. Plusieurs rajahs et de riches particuliers ont beaucoup contribué à la célébrité de Bénarès, en y fondant de nombreuses pagodes et faisant construire, sur les bords du Gange, des escaliers pour la commodité de ceux qui vont faire leurs ablutions dans les ondes sacrées de ce fleuve; en créant des jardins attenant à la ville, et plantant autour de son enceinte, ressemblant un peu aux boulevards de Paris, des rangées d'arbres élevés. Cette ville renferme à peu près 200,000 habitants, et fait un commerce considérable, surtout en or et en argent.

Le sort en est jeté; j'ai déjà visité Rome, Jérusalem et la Mecque, j'irai à Bénarès, et j'aurai vu toutes les villes saintes du monde.

Aussitôt je me mis en quête pour chercher les moyens les plus commodes de voyager. J'aurais pu m'embarquer sur un de ces nombreux bateaux chargés de marchandises qui descendent de Bénarès à Calcutta, et qui ensuite remontent l'Hougly et le Gange, en passant à Patna, pour retourner dans la ville sainte. Mais je n'aimais guère ces *massouli* (bateaux), construits d'une légère écorce; outre que j'ai en horreur les crocodiles (1) qui fourmillent dans ces fleuves, et que j'ai une horrible peur des tigres (2) qui pullulent sur les îlots boisés semés tout le long de leur cours. Je me décidai donc à voyager sur terre. J'avais à choisir entre deux modes de transport, savoir, 1° le *gari*, 2° le *palanquin*.

Le *gari* est une sorte de caisse ayant la forme d'une petite pagode, garnie de rideaux tout le tour et portée sur l'essieu d'un chariot à deux roues. Il est attelé de deux bœufs à loupe, d'une si grande légèreté qu'ils suivent un cheval au galop et font jusqu'à vingt lieues par jour. Ces bœufs sont peints de diverses couleurs, bleu, vert, rouge, etc., sur les jambes, la poitrine et la moitié du corps. Leurs cornes ont des contours bizarres qu'on sait leur faire prendre pendant la jeunesse de l'animal. Comme j'avais déjà fait l'expérience du gari, et que je savais jusqu'à quel point il vous cahote en vous brisant les os, j'y renonçai (3).

Le *palanquin* est une litière composée d'un petit lit de matelas et de coussins, surmonté d'un *tendelet* en étoffe, le tout plus ou moins riche, selon le prix que l'on veut y mettre. Il est traversé par un bambou arqué dans le milieu, dont les deux extrémités sont portées par cinq ou six hommes nommés *boués*. Ces *boués* ou *boés* marchent en

impétuosité dans la plaine la plus belle et la plus riche qu'il y ait au monde; et, après un cours de six cents lieues, il va se jeter dans le golfe de Bengale, non loin de Calcutta. Sa largeur est souvent de près de deux lieues, et sa profondeur de soixante pieds. Les grandes rivières qui s'y jettent, dont quelques-unes sont aussi fortes que le Rhin, et ses inondations périodiques comme celles du Nil, contribuent pour beaucoup à l'immense fertilité des contrées qu'il arrose. Du reste, tout le monde sait que ses eaux passent pour sacrées chez les Hindous, et qu'elles ont la propriété ou plutôt le privilége de laver toutes les souillures de l'âme.

(1) Dieu du monde.

(2) Ce grand *routh* ou char a seize roues, et souvent la statue du dieu y est placée entre celle de Boloram son père, et celle de Shaboudra sa sœur. J'ai raconté, dans les *Dix-neuf infortunes de Jeannot le harponneur*, comment les dévots se font écraser sous les roues de ce char. Voir le *Musée des Familles*, mars 1846, page 159.

(3) Le mot pagode signifie *temple*.

(1) Le gavial du Gange.

(2) Le tigre royal, *felis tigris*, Lin.

(3) Dans les environs de Pondichéry, il y a encore une sorte de voiture, tout aussi incommode, et nommée *gadis*. Elle est à quatre roues pleines, surmontée d'un dais en velours, et entourée d'une balustrade dorée. Elle est également traînée par des bœufs peints de diverses couleurs et ayant les cornes parées de plusieurs anneaux d'or, ou dorées. Les riches rajahs voyagent dans de magnifiques *koudahs* brodés et bariolés de toutes les couleurs et portés par des éléphants.

chantant pour égaliser leurs pas, et vont si vite qu'ils font jusqu'à deux lieues par heure. Cette manière de voyager est fort douce, très-agréable : mais il faut faire porter son bagage par des *coulis* ou messagers libres, qui ne se chargent jamais, surtout pour une longue route, d'un poids au-dessus de vingt à vingt-cinq kilogrammes; d'où il résulte qu'on traine après soi un attirail de douze à quinze hommes qu'il faut défrayer, nourrir et payer, ce qui n'est pas peu de chose. Je visitai ma bourse, et je renonçai au palanquin.

Je pouvais encore faire ma route à cheval ; mais pour cela il faut au moins trois chevaux, un pour le guide, un pour les bagages et un pour soi. Or, comme je n'avais pas de chevaux, ni assez d'argent pour en acheter, je me bornai à prendre un *couli*, qui devait me servir à la fois de porteur et de guide ; je lui jetai mon léger porte-manteau, non sur les épaules, car il était de trop noble caste pour cela, mais sur la tête, et je partis gaillardement à pied, en véritable naturaliste.

Le soleil ardent de l'Inde se levait à peine derrière les crêtes rocheuses des Gates (1), que déjà je parcourais les magnifiques paysages qui s'étendent en pente douce jusque sur les rives de l'Hougly, fleuve qui n'est rien autre chose qu'un des bras nombreux par lesquels le Gange se jette dans le golfe de Bengale. Jadis ces campagnes admirables, probablement le berceau du genre humain, étaient habitées par un peuple innombrable, paisible, industrieux et cultivateur ; mais depuis la domination arabe et anglaise, l'esclavage a desséché les rizières, les champs cultivés se sont couverts de sombres forêts habitées par des animaux féroces, et les hommes sont devenus des serfs abjects, stupides et peu nombreux.

Déjà j'étais sur le point d'arriver à Patna, lorsque le commencement d'un beau jour et la brise fraiche du matin m'engagèrent à continuer mon voyage par une sorte de promenade : en conséquence, j'envoyai mon *couli* en avant, avec ordre de m'attendre dans un *tchaouvadi* (2), à deux ou trois lieues de l'endroit où je me trouvais. Puis, profitant d'un sentier tracé par les buffles sauvages, je m'enfonçai pour herboriser dans une de ces forêts silencieuses créées par la dévastation de la conquête musulmane et chrétienne, et je rêvai aux révolutions incessantes qui, tourmentant notre pauvre humanité, réagissent jusque sur les grandes œuvres de la nature.

En ma qualité d'Européen, surtout de naturaliste, j'observai avec le plus grand intérêt cette superbe végétation, qui serait unique sur toute la surface du globe sans celle du Brésil. Là je voyais le *rava-pou* (3), dont les fleurs, semblables à celles du jasmin, exhalent la plus douce odeur, croître sous l'ombrage du *teck* ou *arbre-à-mâts* (4), aux fleurs jaunes. Dans les buissons, la *cavalama* (5) se trahit par son large calice rouge et plus encore par la détestable odeur qu'elle exhale, ce qui n'empêche pas ses graines d'être excellentes quand elles sont cuites sous la cendre. Le *manghas* (6), aux feuilles semblables à celles du laurier-amandier, à fleurs plus grandes, blanches et tachées de rouge cramoisi, exhalant l'odeur la plus suave.

(1) Montagnes les plus hautes de l'Inde, dont la chaine s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à cinq cents lieues dans les terres, vers Cachemir. Elles séparent le Coromandel du Malabar.

(2) Le *tchaouvadi*, que les Anglais nomment *chaultries*, ou *choultries*, est une sorte de caravansérail que de pieux Indiens font bâtir près d'un bosquet, à proximité d'un étang, pour recevoir les voyageurs. Ceux-ci y trouvent l'abri, l'eau de *cange*, et quelquefois des légumes et du bois.

(3) *Cadamba jasminiflora*, Sonnerat. — (4) *Uvaria longifolia*, Sonner. — (5) *Sterculia fœtida*, id. — (6) *Cerbera manghas*, Lois.

Le *fromager* (1), à capsules de la grosseur d'une très-grosse pomme, contenant des graines en forme de fèves, qui, écrasées avant leur maturité, donnent une belle couleur jaune comme la gomme-gutte. Le *madablota* (2), aux capsules ailées, dont les belles fleurs roses ont été jugées dignes, par les Hindous, de parer les statues de leurs dieux. L'*élettari* (3), dont les tiges herbacées, longues de huit à douze pieds, sont engainées dans le pétiole de feuilles lancéolées qui ont plus d'un pied de longueur; tout le monde connaît, sous le nom de *cardamome*, ses semences aromatiques, d'un goût excellent, et qui laissent dans la bouche, lorsqu'on les écrase, une sensation de froid aussi agréable que singulière. Les Hindous en mêlent avec le bétel qu'ils mâchent continuellement. Le *fulfé* (4), cultivé dans les jardins de Pondichéry et de Calcutta, à cause de ses jolies fleurs carminées et de ses fruits rouges, semblables pour la forme extérieure à des cerises, d'un goût aigrelet fort agréable, et très-rafraichissants. Enfin, des lianes au feuillage varié et aux corolles brillantes s'élançaient de mille manières, et formaient sur ma tête des dômes de verdure que les singes eux-mêmes avaient de la peine à percer pour venir, de la plus haute cime des bambous et des palmiers, me considérer avec une curiosité enfantine.

Parmi ces caricatures d'hommes, je remarquai surtout l'*houlman* (5), parce que c'est un des onze cents millions de dieux des Hindous, et que, grâce à la protection des brahmes, il s'est prodigieusement multiplié dans toutes les forêts du Coromandel et du Bengale. C'est une charmante petite divinité-guenon, ayant à peine cinquante centimètres de longueur. Son pelage est d'un blond grisâtre, mélangé de poils noirs sur le dos et sur les membres, et de poils presque orangés sur les côtés de la poitrine. Sa figure et ses mains sont noires, et voici pourquoi :

Jadis Houlman était un *richi* (saint) (6), célèbre par son esprit, sa force et son agilité. Un fruit délicieux, la *mangue*, aujourd'hui si répandu dans toutes les grandes Indes, n'existait alors que dans les jardins d'un farouche géant de Ceylan. Houlman se dévoua pour le bien de sa patrie ; profitant de son adresse, de son agilité et de sa force, il parvint à voler le fruit du manguier, et il apporta quelques pieds de cet arbre précieux. Le géant, pour se venger, le condamna à être jeté dans un brasier ardent ; c'est en éteignant le feu pour en sortir, que ses mains et son visage furent brûlés, et ils sont restés noirs depuis ce temps-là.

Je vis aussi l'*houloch* (7), à la peau d'un noir intense ainsi que le pelage. Il est marqué sur le front d'une bandelette d'un blanc grisâtre, et ses dents canines sont fort longues. Le *singe à capuchon* (8), le *rillow* (9, et le *kasi* (10). Ces deux derniers sont très-méchants et très-grimaciers, comme tous les macaques, genre auquel ils appartiennent. Cela n'empêche pas les Hindous de les vénérer beaucoup. Ce serait un crime digne de mort que d'en tuer un, parce qu'ils croient que, selon leurs idées sur la métempsycose, l'âme des sages, c'est-à-dire des brahmes, passe, après la mort, dans le corps de ces animaux (11).

(1) *Bombax gossipium*, Lin. — (2) *Banisteria tetraptera*, Sonner.
(3) *Amomum repens*, Sonner. — (4) *Grewia asiatica*, id.
(5) *Semnopithecus entellus*, Fr. Cuv.
(6) Un saint; un homme vénéré pour sa piété.
(7) *Hylobates houloch*, Less. — (8) *Semnopithecus cuculatus*, Less.
(9) *Macacus radiatus*, Desm. — (10) *Macacus rhesus*, Desm.
(11) Les autres espèces de singes qui habitent cette partie de l'Inde sont : *Hylobates choromandus*, et *leucogenys*; — *semnopithecus albgularis*; — *macacus sinicus*, *aureus*, *assamensis*, et *melanotus*.

Outre les singes, les forêts de l'Inde sont encore peuplées d'animaux féroces beaucoup plus dangereux ; tels sont : le *raja-houtan* ou roi des forêts, que nous nommons tigre royal. C'est le plus fort et le plus courageux des animaux, et il ne se trouve absolument que dans cette partie méridionale de l'Asie qui commence en Perse et s'étend jusqu'aux limites orientales de la Chine (1). Quand des Indiens rencontrent un de ces terribles animaux, ils ne cherchent nullement à se défendre, et restent immobiles jusqu'à ce qu'il ait enlevé l'un d'eux et l'ait emporté dans les bois; alors les autres se disent tranquillement : « Le tigre a de quoi manger, nous pouvons nous reposer ici et dormir en paix. » Puis il n'est plus question de la malheureuse victime. Cet animal se tient



Chasse au tigre.

ordinairement caché dans les roseaux des *noullah*, ou lit desséché des torrents. Le *nemz* ou la panthère (2), moins grande et moins forte, mais plus dangereuse et plus féroce. L'Inde est sa seule patrie, quoi qu'en aient dit les naturalistes, qui la confondent encore avec une légère variété du léopard d'Afrique. Le *youse* ou guépard (3), qui a la tête du chat, les taches de la panthère et les pattes d'un chien ; les Indiens et les Persans savent le dresser à la chasse des gazelles.

Parmi les animaux moins dangereux, on remarque l'éléphant (4), qui s'apprivoise très-aisément et devient alors le plus grand luxe des puissants rajahs. On en trouve quelques individus albinos, qui, sous le nom d'éléphants blancs, jouissent de la vénération de tous les Indiens et sont adorés dans quelques tribus. L'éléphant a de l'intelligence; mais il s'en faut bien qu'elle soit aussi développée que certains voyageurs l'ont raconté ; car elle ne surpasse pas celle d'un chien, si même elle est aussi grande. L'*abada* ou rhinocéros (5), qui n'a qu'une corne sur le nez et qui serait le plus grand des mammifères terrestres si l'éléphant n'existait pas. Le *câte-yrme* (ou peut-être *gate-yrme*), sorte de bœuf très-sauvage (6) et très-hardi ; et enfin une foule d'autres animaux, parmi lesquels des lynx, des gazelles qui leur servent de nourriture, des chiens sauvages, des chakals, des boas monstrueux.

Je m'aperçus bientôt que j'étais complétement égaré; la chaleur était étouffante, la fatigue m'accablait, et une soif dévorante me consumait. Ce fut alors que je commençai à maudire mon imprudence et à m'abandonner à une frayeur bien naturelle. L'émotion que me faisait éprouver la profonde solitude dans laquelle je me trouvais, enrichissait mon imagination du souvenir de toutes les histoires de voleurs que j'avais entendu raconter dans le pays, et me faisait craindre autant la rencontre d'un homme que d'une bête féroce. Les *tagh* (1), m'avait-on dit, sont des brigands déterminés, qui, d'un air honnête et doucereux, accostent le voyageur, et font route avec lui sous prétexte d'abréger les ennuis du chemin par la conversation. Tout à coup, au moment où vous vous y attendez le moins, ils vous jettent un nœud coulant au cou, vous renversent, vous étranglent et vous dépouillent à loisir. Puis il y a double plaisir pour eux quand ils traitent ainsi un *mangeur de vaches* (2). Heureusement le hasard me conduisit dans un endroit où la forêt était moins épaisse, moins couverte, et je pus apercevoir, de la cime d'un arbre sur lequel je grimpai, une légère colonne de fumée qui s'élevait dans une clairière à peu de distance. Cette vue me tranquillisa et me rendit tout mon courage, parce qu'elle m'apprit que je n'étais pas loin d'une habitation, et peut-être d'un *tchaouvadi*.

Aussitôt je me remis en marche, et j'arrivai en quelques

(1) Ce que les voyageurs racontent du tigre d'Amérique et du tigre d'Afrique doit se rapporter au jaguar et au léopard. Le tigre royal est le *felis tigris* des naturalistes.

(2) *Felis pardus*, Lin. — (3) *Cynofelis jubata*, Is. Geoff.

(4) *Elephas indicus*, G. Cuv. — (5) *Rhinoceros indicus*, G. Cuv.

(6) *Bos frontalis*, G. Cuv.

(1) Dans quelques parties de l'Inde on nomme *thags* des brigands aussi courageux que féroces, et qui ne font jamais grâce de la vie à aucun voyageur. Ils se réunissent en troupes plus ou moins nombreuses, et dans ce cas ils ont l'audace d'attaquer des caravanes entières.

(2) Terme de mépris dont les Indiens qualifient les Européens.

minutes sur les bords d'un étang. Il me serait impossible de faire comprendre toute la beauté du charmant paysage au milieu duquel je me trouvais. Sur la rive de l'étang était un grand jardin parfaitement cultivé, au bout duquel on voyait une *aldée*, ou petite habitation fort propre, et bâtie, quoiqu'en petit, sur le modèle de toutes les maisons des Hindous. Elle était construite de terre et de briques recouvertes de chaux très-blanche, et elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée. Contre l'habitude, elle avait deux très-petites fenêtres, mais sa porte était basse et étroite. Sur le devant régnait un *varangue*, sorte de galerie couverte, formée par un avancement du toit, soutenue par de minces colonnes de bois, dont la base s'appuyait sur un banc de terre battue, proprement recouvert de chaux. Au milieu de l'habitation se trouvait une petite cour carrée comme la maison, et tout à l'entour régnait un *varangue* semblable à celui donnant sur le jardin.

L'intérieur de l'habitation était fort propre, et les murs, ainsi que la terre battue qui en formait le plancher, n'étaient pas enduits de bouse de vache, ce qui prouvait que



Un repas indien.

le propriétaire n'était ni un brahme ni un dévot. Quant aux meubles, ils étaient fort simples, et ne consistaient qu'en une natte étendue sur la terre, et en quelques vases de terre cuite, entassés les uns sur les autres, et renfermant tous les petits ustensiles du ménage. Dans un coin étaient deux coffres de bois servant à serrer les vêtements du propriétaire et tout ce qu'il avait de plus précieux. Telles sont les maisons des Hindous, soit à la ville, soit à la campagne. Quelquefois, quand ils sont riches, ils les font élever d'un étage, et ils en ornent l'intérieur avec deux ou trois figures ou tableaux de leurs dieux de prédilection. Du reste, on n'y trouve pas d'autres meubles que ceux que je viens de mentionner. Une simple natte leur sert de lit pour se coucher, de tapis pour s'accroupir les jambes croisées comme nos tailleurs, de table et de nappe pour faire leurs repas.

A l'instant où j'allais entrer dans le jardin, je vis un grand jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, qui sortait de l'habitation. Il était d'une couleur cuivrée noirâtre, comme les Tamouls, mais bien fait, et sa taille était parfaitement prise. Sa physionomie triste mais pleine d'expression, ses yeux brillants mais inquiets, sa parole respectueuse, mais vive et poétique, étaient en parfaite contradiction avec son costume, consistant, comme chez tous les malheureux, en un simple pagne qui lui serrait les reins. On ne retrouvait ni sur sa figure, ni dans ses manières, ce caractère efféminé, timide jusqu'à la lâcheté, que l'on observe chez presque tous ses compatriotes (1).

Il m'aborda sans le moindre embarras, et, ce qui est plus rare, sans montrer cette défiance qui semble innée chez tous les peuples de l'Inde.

— *Frangouis* (2), me dit-il, vous êtes sans doute égaré dans ces forêts sauvages, car sans cela vous ne seriez pas venu visiter un malheureux dont les hommes fuient la présence comme on se sauve de la peste. Si vous ne craignez pas de souiller votre âme, entrez dans ma pauvre cabane, et vous y trouverez l'hospitalité.

Et j'entrai fort tranquillement dans la maisonnette, car je savais qu'un étranger n'a jamais rien à craindre d'un Hindou, quelle que soit sa caste, lorsqu'il lui a offert l'hospitalité.

La première chose que fit l'Hindou fut d'étendre une

(1) Dans le Malabar, il n'est permis qu'aux hommes des castes supérieures de porter des anneaux d'or ou d'argent, de tenir à la main une ombrelle ou un bâton, ou d'attacher à leur côté un stylet pour écrire. Les princes accordent aussi des décorations aussi recherchées dans l'Inde que les rubans de toutes couleurs le sont en Europe. Elles consistent en un ou deux petits bracelets en or, qui entourent le poignet.

(2) *Frangouis* est le nom que les Indous donnent non-seulement aux Français, mais encore à tous les Européens.

natte très-propre sous le varangue; puis il étala dessus des feuilles de bananier artistement découpées et pliées en forme de plats et d'assiettes, et sur chaque feuille était une sorte de mets. Les Hindous ne connaissent pas d'autre vaisselle. Selon l'usage, nous mangeâmes couchés par terre, sur des nattes de palmier, en observant de ne pas toucher de notre salive ce que nous portions à notre bouche, car ce serait une souillure abominable. Quant à moi, je me suis mis à table sans façon avec un homme que je croyais appartenir à la caste vile, c'est-à-dire à celle des *soudras*, ce que n'aurait pas fait un Indien de quelque caste que ce fût, quand on aurait dû punir de mort sa répugnance. Mon hôte fit d'abord quelque façon pour manger avec moi; mais enfin il prit son parti, car il étendit une autre natte près de la mienne, quoique sans la toucher; il mit aussi ce qu'il voulait manger sur d'autres feuilles de bananier, de manière que, selon lui, il mangeait près de moi et en même temps que moi, mais non pas avec moi. Après s'être lavé les mains et les pieds, et s'être jeté un peu d'eau dans la bouche, il nettoya parfaitement le terrain, et donna à cette place, qu'il unit le mieux possible, la forme d'un triangle, ce que je remarquai. Il s'inclina devant les mets qu'il avait placés devant lui dans le triangle; il éleva les plats de la main gauche et les bénit, il tourna la main autour de chacun d'eux comme pour en écarter ce qui pourrait les souiller; il offrit cinq morceaux à *Yama*, le dieu des enfers; il se jeta un peu d'eau dans la bouche, offrit cinq autres morceaux aux cinq sens, se mouilla les yeux; puis il se mit à manger, en employant, pour prendre les aliments et les porter à sa bouche, les cinq doigts de la main droite. Je fus également obligé de me servir de mes doigts pour manger, car l'usage du couteau, de la fourchette et de la cuiller est absolument inconnu dans l'Hindoustan.

L'Hindou m'offrit d'abord, dans la moitié d'une noix de coco, la valeur d'une grande tasse de *cange* (eau de riz), que je bus pour me rafraîchir. Puis, pendant le repas, nous bûmes du *trouchi*, composé avec de l'eau, du poivre, du tamarin et du jus d'oignon. Les riches Hindous le composent un peu différemment, et le font avec de l'eau, du sel, du sucre, du jus de citron ou de grenade, et du jus d'ail ou d'oignon. Cette singulière liqueur, à laquelle les Européens s'accoutument difficilement, est excellente pour aiguiser l'appétit. Les Indiens boivent encore diverses autres sortes de liqueurs qu'ils nomment *sorbet*, et qui ne sont rien autre chose que des jus de fruits mêlés à du sucre ou à de l'eau sucrée, tels que grenades, oranges, citrons, etc. Toutes les liqueurs spiritueuses et alcooliques leur sont absolument défendues, sous peine de perdre leur caste et de ne jamais aller au *swarga* (paradis).

Ils ont aussi des boissons enivrantes; la moins dangereuse est le vin de palmier ou *zari, toddi*, et *arack des parias*. Le *bang*, beaucoup plus fort, et dont les effets deviennent funestes lorsqu'on en fait un long usage, se prépare avec les feuilles, les jeunes branches et les fleurs du chanvre (1), que l'on pile dans un mortier et qu'on laisse fermenter avec une certaine quantité d'eau. Cette liqueur enivre d'abord et procure un délire fort gai, une sorte de folie joyeuse et babillarde, à la suite de laquelle vient une prostration complète des forces et de l'intelligence, et un hébétement qui augmente de plus en plus à mesure que l'on continue l'usage funeste du *bang*. Ils boivent aussi des infusions d'opium ou de têtes de pavots, qui produisent ordinairement les mêmes effets, et qui d'autres fois les font tomber dans une fureur dangereuse. Du reste, il n'y a guère que les musulmans et les Hindous des basses castes qui se livrent à cette misérable habitude, et les Indiens les désignent sous le nom méprisable de *bangi*.

(1) *Canabis sativa*, Lin. C'est la même espèce que notre chanvre cultivé; seulement, dans l'Inde, cette plante devient plus grande et plus âcre que dans nos pays.

Nous mangeâmes d'abord du *cangi*, sorte de bouillie épaisse faite avec de la farine de riz, du beurre clarifié, et aromatisée avec de la muscade, de la cannelle et du girofle. Puis du *carry*, qui est le mets le plus en usage; c'est une espèce de ragoût de viande ou de poisson, qui se prépare de diverses manières, et dans lequel on fait entrer, selon les cas, le beurre, le lait, le sucre, les herbes, les légumes, les fruits de toute espèce, les racines, les aromates, le riz, le maïs, le sarrasin, le *tanna*, le pois *tol*, et quelquefois le *nili* ou *ginari*, qui est une sorte de millet. Les sectes qui ne mangent pas de viande ni rien de ce qui a eu vie, comme, par exemple, celle des Banians, ne connaissent pas d'autres substances alimentaires que ces végétaux.

La sauce de notre *carry* était jaunie avec du safran et des concombres, et assaisonnée avec du piment ou poivre long mêlé à une petite quantité d'autres aromates. Nous mangeâmes encore un excellent *samyâva*, fait avec du beurre, du lait, du sucre et de la farine de froment; et des *agapés*, semblables à nos crêpes parisiennes.

Les Hindous font généralement trois repas; le matin ils mangent, à leur déjeuner, du *cangi;* le *carry* est pour le dîner, et, en guise de pain, ils le mangent avec du riz cuit à l'eau. Le soir, ils soupent avec le *mulikitany*, sorte de potage de riz épicé.

Selon l'usage, nous prîmes notre repas dans le plus grand silence; puis, nous fûmes nous laver les mains, la bouche et le visage dans un ruisseau limpide qui traversait le jardin et allait se jeter dans l'étang. Ce fut alors seulement que la règle sévère des convenances me permit d'adresser quelques questions à mon hôte :

— Vous êtes paria, lui dis-je en hésitant, car j'ai vu des os de bœufs autour de votre habitation, et les parias seuls se permettent de manger du bœuf et de toutes les autres espèces d'animaux.

— C'est vrai, me répondit-il en soupirant et baissant modestement les yeux.

— Et cependant j'ai remarqué une chose qui m'étonne. J'ai lu dans les *Pouranas* (1) les règles concernant la manière de manger et le temps où l'on peut le faire. Il y est dit que l'Hindou doit placer son assiette sur un terrain uni et nettoyé en carré, s'il appartient à la caste des *brahmes*; en triangle, s'il est de celle des *chettris;* en cercle, si c'est un *vaiscia;* et en croissant, si c'est un *soudra*. Or, vous avez nettoyé votre place en forme de triangle, ce qui prouverait que vous êtes *chettri*, et que vous n'appartenez pas à la caste des parias?

Le jeune homme, avant de me répondre, laissa échapper un sourire mélancolique; puis il me dit :

— Une erreur qui paraît généralement répandue parmi les Européens, est que nous avons, dans l'Inde, une caste de parias, tandis que nous n'admettons réellement que quatre castes. La première est celle des brahmes (2), qui sont nés de la tête et de la bouche de Brahma, et qui sont les ministres de la religion. La seconde, celle des *chettris* ou *rajahpout* (3), nés du bras et de l'épaule de Brahma; c'est la caste des rajahs ou gouvernants, et des chefs guerriers. La troisième est celle des *vaiscia* (4), sortis du ventre de ce dieu, et tous négociants ou cultivateurs. Enfin, la quatrième est celle des *soudras* (1), qui sont sortis

(1) Les livres saints. — (2) Ou brahmanes.
(3) Ou kchatriya. — (4) Ou vaisya.

de ses pieds. Cette caste se compose de tous les gens de métiers, des artisans et des marchands. Voici ce que disent les lois de *Manou* : « Les castes sacerdotale, militaire et commerçante, sont régénérées toutes trois; la quatrième, la classe servile des soudras, n'a qu'une naissance : il n'y a pas de cinquième caste. » (Liv. X, st. 4.)

Nul Hindou ne peut passer d'une caste à une autre plus haute, et l'histoire n'offre qu'un seul fait de ce genre. Sur les côtes du Malabar existe la tribu des *Naïrs* guerriers, qui appartenaient à la caste des *soudras*; comme dans leur pays il n'y avait jadis ni brahmes ni chettris, ils s'emparèrent du pouvoir, et se déclarèrent chettris de leur pleine puissance et autorité. Les timides brahmes qui depuis ont été habiter le Malabar n'ont pas osé réclamer contre cette usurpation sans autre exemple, et, sans la sanctionner par leur approbation, ils l'ont tolérée jusqu'à ce jour.

Si un Hindou ne peut, quoi qu'il arrive, passer dans une caste plus élevée que la sienne, il lui est fort aisé d'en descendre, et pour cela il ne faut qu'une légère infraction à nos règlements religieux. Mais quand il descend, fût-il brahme ou chettri, c'est pour être chassé de toutes et devenir un *paria*, c'est-à-dire un homme sans caste.

Le paria est en horreur à toutes les castes, il est hors la loi, et avec lui chacun est maître de se rendre justice par ses mains; son contact, l'air qu'il a respiré, et jusqu'à sa vue souillent et rendent impur. S'il a le malheur de toucher avec le coude, et en passant, un brahme ou un chettri, ceux-ci ont le droit de le tuer impunément. Le paria ne peut habiter ni dans les villes, ni dans les villages, ni dans les environs des temples; il ne peut pas boire dans une fontaine publique, et, afin que d'autres n'aillent pas par mégarde y puiser de l'eau, il est obligé de marquer avec des tas d'ossements d'animaux, la fontaine boueuse où on veut bien lui permettre d'aller se désaltérer. Il ne peut se livrer à aucuns travaux honorables ou utiles; il ne lui est pas même permis de se faire manœuvre, portefaix ou *couli*. Les travaux les plus impurs et les plus abjects sont les seuls qui lui soient réservés, comme d'enlever les immondices, de porter les morts au bûcher, et enfin de faire le métier de bourreau (2).

Pour le paria, il n'existe aucun contrat civil; il ne peut ni vendre, ni acheter, ni acquérir un terrain pour se bâtir une cabane. Il ne peut participer à aucun acte religieux. S'il succombe à ses misères, son cadavre est traîné à la voirie et dévoré par les chiens ou les chakals. Enfin, le mariage même n'existe pas pour lui, et il est obligé, sous ce rapport, de vivre, comme les brutes, avec une femme paria. Pour lui l'espérance n'existe ni sur la terre, ni dans le ciel, et ses enfants même sont parias, ainsi que toute leur lignée, à tout jamais.

— Vous me paraissez un homme intelligent et bien au-dessus de votre condition : comment se fait-il que vous n'ayez pas de caste?

— Avant d'être paria j'étais chettri, et je l'étais même de la première classe, c'est-à-dire que mes ancêtres descendent du soleil, et que je pouvais en conséquence devenir rajah (prince ou roi), si ma destinée l'eût voulu : mais, hélas! j'ai subi le châtiment le plus redouté des Hindous, celui de la dégradation. Cette sentence est irrévocable; c'est un exil au sein de la patrie, et qui sépare le coupable de ses amis et de ses parents par une barrière éternelle et infranchissable.

— Il faut donc avoir commis un crime énorme pour cela?

— On perd sa caste lorsqu'on néglige d'observer certaines pratiques et certains rites extérieurs; qu'on habite, qu'on vit familièrement, qu'on mange avec quelqu'un d'une caste inférieure, ou seulement qu'on en reçoit des aliments; que l'on contracte un mariage, ou qu'on a des liaisons intimes avec une personne sans caste; lorsqu'on se nourrit d'aliments prohibés; si l'on tue par mégarde ou volontairement un âne, une vache, un cheval, un chameau, un cerf, un éléphant, un bouc, un bélier, un poisson ou un buffle, un insecte, un ver ou un oiseau.

— Et vous, qu'avez-vous fait?

— Je n'ai voulu ni me laisser noyer dans le Gange, ni me faire dévorer par un crocodile!

— Ceci me paraît extrêmement naturel, et si je ne craignais de commettre une indiscrétion, je vous demanderais quelques détails à ce sujet.

— Rajah frangouis, ce serait bien mal reconnaître la bonté avec laquelle vous daignez traiter un pauvre paria, que de vous refuser. Je vous raconterai mon histoire ce soir, lorsque le soleil s'éteindra derrière les Gates de Patna. En attendant, permettez-moi de vous montrer le parti que j'ai su tirer de la solitude que j'habite.

Et nous nous promenâmes dans son vaste jardin qui, avec sa chasse, fournissait à sa subsistance.

— Mes pareils, me dit-il, vivent dans de misérables cabanes ouvertes à tout vent, les abritant à peine de la pluie, et construites comme la mienne dans les lieux les plus retirés. Quant à moi, lors de mon infortune, j'avais su conserver un peu d'or, et je l'employai à me faire bâtir, par des parias comme moi, la maisonnette que vous voyez. Je fus moi-même mon architecte, mon maître maçon et mon charpentier, car aucun ouvrier soudra n'aurait voulu travailler pour moi, à quelque prix que ce fût.

Le soir, après avoir fait notre souper de *mulikitany*, nous plaçâmes quelques nattes de joncs dans la galerie pour jouir de la fraîcheur de la nuit, et je priai le paria de tenir sa promesse en me racontant son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Je suis né dans l'Hindoustan, pays que les Frangouis confondent avec le *Dékhan*, quoique celui-ci soit situé tout à fait au midi de la presqu'île de l'Inde. Comme je vous l'ai dit, j'appartenais à la caste des chettris, et ma famille possédait beaucoup de richesses en or et en bijoux; mais ses trésors avaient été soigneusement enterrés et cachés dans un lieu solitaire, selon l'usage, afin de les dérober à la rapacité des Musulmans, nos premiers vainqueurs. Je me nomme Sacontala, et j'ai un frère qui s'appelle Indrapramati. Nous reçûmes une éducation très-religieuse, dont, hélas! nous n'avons guère profité, et voici pourquoi :

Mon frère était beaucoup plus âgé que moi, et il me portait la plus tendre affection; il s'empressait de satisfaire toutes mes fantaisies d'enfant, et, comme j'étais très-curieux de voir des Frangouis, dont les mœurs, le costume et la couleur m'étonnaient beaucoup, il avait la complaisance de me conduire à la ville de Calcutta, toutes les fois qu'il m'en prenait la fantaisie; c'est ce qui nous perdit tous deux. Le hasard nous fit faire connaissance d'un prêtre français qui parut nous prendre en amitié, ce qui nous flattait beaucoup, parce que nous sentions parfaitement la supériorité d'instruction et même d'intelligence que les Européens ont sur nous.

Indrapramati, mon frère, était savant comme le brahme

(1) Ou soûdra. Selon le *Manava-Dharma-Sastra* (ou les lois de Manou), les brahmanes sont nés de sa bouche, les kchatriya de son bras, les vaisya de sa cuisse, et les soûdras de son pied.

(2) On trouve, dans les rizières de la côte de Malabar, des hommes sans caste encore plus malheureux que les *parias*; ce sont les *poulias*, que les Naïrs ont soumis au plus dur esclavage. Du reste, maintenant le sort des premiers s'est un peu adouci, et ils peuvent exercer les métiers de bouchers, de tanneurs, et de cordonniers.

le plus instruit; il avait appris le *Rig-Véda*, le *Yadjour-Véda*, le *Sâma-Véda*, *L'A'thar-Van'a*, le *Ilihâsa* et le *Pourân'a*, ainsi que le *Véda* des *Védas*; et même le *Manava-Dharma-Sastra*, ou, si vous aimez mieux, les lois de *Manou*. En conséquence, il savait les devoirs que l'on doit rendre aux mânes, l'art de calculer, la connaissance des présages, les révolutions des périodes, l'intention du discours, les maximes de morale, la divine science ou construction de l'écriture; les sciences dépendantes de la sainte Ecriture, c'est-à-dire l'accentuation, la prosodie et les rites religieux; la conjuration des esprits, la tactique militaire, l'astronomie, l'art d'enchanter les serpents; la science des demi-dieux, c'est-à-dire la musique et les arts mécaniques; enfin les institutions religieuses et civiles. Il avait même de la littérature poétique, car il savait par cœur les apologues d'*Hotopadesa*.

Mon frère, qui en savait plus que nos brahmes, fut fort étonné de trouver un prêtre européen en sachant plus que lui, même sur nos Védas, notre religion et nos rites. Le Frangouis lui fit voir clairement que nos livres saints étaient pleins de contradictions, et la foi d'Indrapramati fut un peu ébranlée. Cet homme était un missionnaire venu exprès en Orient pour convertir les Hindous à la foi chrétienne; mais il reconnut bientôt l'impossibilité de sa mission. En effet, lors même qu'il serait parvenu à faire passer ses convictions religieuses dans l'esprit d'un Hindou, il n'aurait jamais pu le déterminer à une abjuration, parce que cette abjuration aurait fait rejeter le nouveau néophyte de sa caste, pour le classer parmi les parias, ce qui est un malheur pire que la mort.

Mon frère se plaisait à m'instruire dans la loi de nos pères; mais, pour se prêter à la faiblesse de jugement d'un enfant, il simplifiait beaucoup notre théologie.

Paramâtmâ ou *O'm* ou *Parabrahma* (1), me disait-il, est l'Être suprême, éternel, infini, tout-puissant (2), qui a créé tout ce qui existe; nous ne savons rien de son histoire, et nous ne le représentons sous aucune forme. Les autres dieux ne sont que ses créatures, ses ministres, des émanations de son essence, qui paraissent sous diverses formes pour punir ou corriger les méchants, encourager, protéger et récompenser les bons. Quelques brahmes pensent même que ces prétendus dieux n'étaient que des hommes que Parabrahma avait doués de qualités supérieures et extraordinaires. Voici comment se fit la création.

Un jour, absorbé dans la contemplation de son être, Parabrahma résolut de partager ses perfections à des êtres capables de sentiments et de félicité. Il créa d'abord trois esprits célestes d'un ordre supérieur, formant le *trimourti* ou la trinité, savoir : *Brahma*, qui préside à la création, *Vishnou*, le conservateur, et *Schiva*, le destructeur. Ensuite il créa *Moissassour*, et une multitude d'esprits célestes et de génies, auxquels il ne prescrivit d'autres lois que celle d'adorer leur Créateur.

Après un certain laps de temps, *Moissassour* se révolta contre le Créateur, et entraîna dans sa révolte une partie des génies et des esprits célestes. l'Être suprême, pour les punir, les chassa de sa présence, et les condamna à des peines éternelles. Mais, plus tard, *Brahma*, *Vishnou* et *Schiva*, en le priant pour eux, obtinrent que les rebelles fussent placés dans un état d'épreuve, où ils pourraient mériter leur pardon. Alors *Parabrahma* créa le monde visible, composé de quinze globes de purification, parmi lesquels notre globe terrestre occupe le milieu. Les sept globes inférieurs sont destinés aux cours de pénitences et de punition; les sept supérieurs à la purification des génies pénitents.

Dieu créa ensuite et plaça sur la terre quatre-vingt-neuf formes de corps mortels, dont les dernières et les plus nobles sont : 1° les formes de la vache ou *ghoij*; 2° celles de l'homme ou *murd*; 3° celles des singes, etc., etc. Les génies devaient animer successivement ces différentes formes, afin d'être assujettis aux maux physiques et moraux, en proportion de leur désobéissance passée. Ceux qui, sous la dernière forme, persistent dans la rébellion ou se conduisent mal, sont replongés dans l'*Onderah* ou dernier globe, pour recommencer leur pénitence, et repasser de nouveau par les quatre-vingt-neuf transmigrations. Les génies qui, au au contraire, parcourent les quinze globes dans l'obéissance et dans la pratique des préceptes divins, retournent à leur premier état de bonheur. Tel est le système de métempsycose des Hindous.

Telle est aussi l'origine de cette immense foule de dieux et de déesses, de demi-dieux, génies, esprits, etc., etc., tous subordonnés les uns aux autres de rang et de puissance, habitant les étoiles, l'air, l'eau, les mers, les fleuves, les forêts, les animaux et toutes les choses créées. Les bons génies ont obtenu de Dieu la permission de descendre du ciel dans les globes de pénitence, pour veiller sur leurs frères repentants, et les garantir des piéges de Moissassour et des autres esprits rebelles. Parmi ces dieux, il y en a huit principaux qui sont les gardiens du monde. Tels sont : *Soma* ou *Tchandra*, dieu de la lune et souverain des sacrifices; c'est le roi des brahmes, et par conséquent toutes les offrandes présentées en sacrifice appartiennent aux brahmes; il préside aussi aux plantes médicinales. *Agni*, dieu du feu; il préside au Sud-Est. *Soûrya* ou *Arka*, dieu du soleil. *Anila*, aussi nommé *Vâyou* et *Pavana*, est le dieu du vent, et gouverne le Nord-Ouest. *Indra* ou *Sakra*, roi du ciel, et qui préside à l'Est. *Kouvéra*, dieu des richesses, et qui régente le Nord. *Varouna*, dieu des eaux, est le directeur de l'Ouest. Enfin *Yama*, dieu des enfers.

Ainsi donc, comme vous le voyez, nous avons les bons génies, nommés *Déva* ou *Déouta*, et les mauvais génies, qui sont les *Déitti*. Ces derniers sont dévoués à *Schiva*, et les *Déouta* le sont à *Vishnou*.

Il en est de cette population céleste comme des populations de notre malheureuse terre, où les bons sont bien moins nombreux que les mauvais. Les *Déouta* sont au nombre de trente *crores*, c'est-à-dire de trois cent millions, et les méchants *Déitti* au nombre de quatre-vingts *crores* ou huit cente millions, ce qui nous donne un total de onze cents millions de dieux et déesses.

Les dieux principaux ont tous une cour céleste, dont les dieux inférieurs sont les courtisans. On y voit, comme chez nos princes, des pages, des ministres, des docteurs, des poëtes, des bouffons, des chanteurs, des danseuses, des messagers, etc., etc. Ces cours sont d'autant plus sembla-

(1) Voici un passage curieux du *Rig-Véda*, ou livre saint : « Les divinités ne sont que trois, dont les demeures sont la terre, la région intérmédiaire, et le ciel; savoir, le feu, l'air et le soleil. Elles ont chacune plusieurs noms mystérieux; elles forment collectivement (*Pradjâpati*) le Seigneur des créatures. La syllabe *O'm* désigne chaque divinité : elle appartient à celui qui habite dans le séjour suprême (*Paraméchthi*) : elle appartient à celui qui s'étend au loin (*Brahma*); à Dieu (*Déva*); à l'âme suprême ou qui domine toutes les autres âmes (*adhyâtmâ*). D'autres divinités appartenant à ces diverses régions sont des portions des trois dieux, mais il n'y a qu'une seule divinité, la grande âme (*mahân âtmâ*). Elle est nommée le soleil, car le soleil est l'âme de tous les êtres. Les autres divinités sont des portions ou fractions de sa personne. Le sage appelle le feu *mitra*, *indra* et *varouna*.

(2) L'*Ekam* et l'*Ekatvan*, ou l'unité; l'être suprême unique. « Il se meut, Il ne se meut pas; Il est éloigné, Il est près; Il est dans tout, Il est hors de tout. » (*Isa oupanichad* du *Yadjour-Véda*, § 5, traduct. de G. Paulhier). Les Hindous donnent encore à l'Etre suprême le nom de *Paramâtmâ*, qui signifie âme de l'univers.

bles à celles de nos *rajahs*, que les courtisans changent à volonté de formes et de couleurs. les *Déouta* et les *Déitti* ressemblent tantôt à des géants ou à des pygmées, à des hommes ou à des animaux, et quelquefois à des monstres horribles, n'ayant aucune forme connue.

Je puis vous citer quelques-uns de ces génies. Les *Déouta*, ou *Dévas*, ou *Soûras*, ont pour chef *Indra* ou le Firmament. Ils vivent en très-bonne intelligence avec les *richi* (saints) et les *maharchis* (très-saints), et tous sont doués d'un immense pouvoir.

Les *Yakchas* sont les fidèles gardiens des trésors et des richesses de *Kouvéra*, le dieu des richesses; les *Kinnaras*, qui ont une tête de cheval, sont ses musiciens.

Les *Rakchassas* sont tous des génies malfaisants, et il y en a de plusieurs sortes. Les uns, comme *Ravana*, sont des géants ennemis des dieux; d'autres, comme *Hidimbha*, sont des ogres qui se nourrissent de chair humaine.

Les *Pisâtchas* sont des sortes de vampires qui aiment à sucer le sang des hommes. Ce sont les serviteurs des précédents, et ils sont aussi méchants qu'eux.

Les *Gandharbas* sont des musiciens célestes qui font partie de la cour d'Indra.

Les *Asparas*, belles filles, qui sont les courtisanes et les danseuses de la cour d'Indra, ont la même origine que la



Naissance des Asparas dans des barattes.

Vénus des anciens Grecs. Un jour, les *Dévas* et les *Asouras* oublièrent leur haine réciproque et se réunirent dans l'espérance de faire de l'*amrita* (sorte d'ambroisie), boisson céleste, destinée uniquement aux dieux supérieurs. En conséquence, ils mirent la mer tout entière dans une baratte à battre le beurre, et ils commencèrent à la battre, ce qui la fit écumer. De cette écume naquirent les belles *Asparas*, qui sur-le-champ se mirent à danser avec tant de grâce, d'agilité et de souplesse, que les génies, charmés de leur naissance, s'en tinrent là et oublièrent l'*amrita*. Sans cela il est à croire qu'ils auraient desséché l'océan.

Les *Asouras* se divisent en deux familles; les uns sont fils de *Kasiapa* et de sa femme *Diti*, ce sont les *Daityas;* les autres, nommés *Dânavas*, sont fils du même *Kasiapa*, mais d'une autre mère nommée *Danou*. Ils sont supérieurs aux *Rakchassas*, et, comme eux, ils font sans cesse la guerre aux dieux. Ils les vaincraient même quelquefois, si ceux-ci n'appelaient à leur secours quelque puissant Rajah régnant glorieusement sur les hommes.

Les *Nagas* habitent l'enfer avec leur chef *Vasouki*. Ce sont des demi-dieux ayant la face humaine, un long cou semblable à la terrible couleuvre *Naja*, un corps d'homme et une queue de serpent. Les *sarpas*, ou serpents, sont leurs serviteurs.

Les *Souparnas* sont des oiseaux divins, dont le chef, *Garouda*, sert de monture à Vishnou.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que tous ces génies, bons et mauvais, ont le même père, *Kasiapa*, et sont nés de différentes mères; or, Kasiapa était un *richi* (saint), fils de *Marîtchi*, l'un des dix *maharchis*, seigneurs des créatures, ou *pradjâpatis* (1); les *pradjâpatis* étaient fils de *Manou*, et Manou lui-même était fils de *Brahma*. Voilà comment ce qui est bon et parfait peut enfanter le mauvais et l'imparfait, et ceci sert merveilleusement à expliquer comment l'homme criminel et vicieux peut émaner, aussi bien que le sage, du sein de *Parabrahma*.

(1) Les autres *pradjâpatis* sont: *Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Kratou, Pratchétas* ou *Dakcha, Vasichtha, Bhrigou* et *Narada*.

Les *Pitris*, qui habitent la lune, sont les ancêtres divins de l'homme (1).

Maintenant j'arrive au moment où commencèrent mes malheurs, continua le paria. Les brahmes de mon village se scandalisèrent de nous voir, mon frère et moi, fréquenter un prêtre frangouis, et ils commencèrent sourdement leurs persécutions en indisposant notre famille contre nous. Nous avions une sœur dont le mari ne nous voyait pas de bon œil, parce qu'il était très-avare, et qu'il ne pensait qu'avec un regret mortel à la nécessité où il serait, à la mort de nos parents, de nous abandonner leur héritage (2). En conséquence, il manœuvra avec tant d'adresse, que bientôt notre père nous prit en aversion et ne voulut plus nous voir.

Cela nous fit un si grand chagrin, à mon frère et à moi, que nous en tombâmes malades, et nous restâmes couchés sur la même natte avec une fièvre brûlante; alors notre beau-frère, accompagné d'un brahme et d'un médecin, ou *pandjancarera*, vint nous rendre visite. Tous trois nous firent très-bon visage; et, sous le prétexte de nous guérir, ils nous firent avaler une potion que nous sûmes depuis être un *bang* de feuilles de chanvre et d'opium. Cette fatale liqueur nous plongea dans un violent délire, puis ensuite dans une stupeur profonde ressemblant beaucoup à la mort.

Alors, le *pandjancarera* (3) fut trouver mon père, lui fit croire que nous étions sur le point de mourir, et lui conseilla de nous faire porter sur les bords de l'Hougly, afin que les saintes eaux du Gange lavassent les souillures que nous avions contractées avec le prêtre frangouis. Mon père fit quelque difficulté, mais quand le brahme l'eut assuré que sans cela nos âmes au lieu de passer dans le corps d'une vache pour ensuite se réunir à Brahma, iraient habiter les corps des *Rakchassas*, comme les âmes des parias, il oublia sa tendresse et ferma l'oreille au cri de la nature. Sur cette considération, et se croyant certain que nous étions attaqués d'une maladie mortelle, mon père se détermina. En conséquence, on nous porta tous deux sur le rivage du fleuve, et, pendant la marée basse, on nous déposa sur le sable. Les brahmes qui nous escortaient, et surtout notre beau-frère, insistèrent pour qu'on nous jetât de suite dans les flots; mais mon père s'y opposa, et tout le monde se retira (4).

(1) Voir, pour d'autres légendes hindoues, mon article des *Dix-neuf infortunes de Jeannot le harponneur*, dans le *Musée des Familles*, numéro de mars 1846, page 169.

(2) Chez certaines tribus d'Hindous, les enfants n'appartiennent jamais au mari, mais au frère de la mère, et, en naissant, ils deviennent ses héritiers légitimes. Quand on sait que les brahmes ont le droit de posséder les femmes des chettris, que ceux-ci ont le même droit sur les femmes des vaiscias; quand on sait surtout que les femmes peuvent se livrer sans honte à tous les hommes, pourvu qu'ils soient d'une caste au-dessus de la leur, on conçoit facilement les motifs d'une pareille législation.

(3) Les *pandjancareras* sont soudras. Parmi les brahmes sont les astronomes ou plutôt astrologues, augures, maîtres des cérémonies dans les mariages et les enterrements; ils appartiennent à la première tribu des brahmes, celle des *vaïdiguers*; ils sont tenus à réciter tous les jours les Védas et à faire régulièrement le *sandivané*. Tous sont de la secte de *Schiva*, et se frottent le corps, les bras, les épaules et le front avec des cendres de bouse de vache; on les reconnaît à l'*atchadepotou* qu'ils ont sur le front, consistant en deux ou trois lignes jaunes, et une tache ronde et rougeâtre au milieu.

(4) Rien de plus simple que la médecine des *pandjancareras* ou médecins indiens. Toutes les maladies, disent-ils, résultent de trois causes uniques, 1° du froid, 2° du chaud, 3° du vent; on doit donc les traiter avec trois genres de médicaments uniques. 1° Celles qui proviennent du froid se guérissent par le *kali*, ou lait de l'arbre sans feuilles; 2° celles produites par le chaud se traitent par les excitants; 3° celles, enfin, qui résultent du vent, exigent le massage et les ventouses. Quant à la chirurgie, elle s'exerce plus singulièrement encore: ce sont ordinairement des potiers et des modeleurs qui raccommodent les membres cassés. Ce qui est plus malheureux, c'est que les brahmes, si on s'en rapporte aux relations d'Herber, de Skinner, de mistriss Graham, etc., etc., ont le pouvoir de dévouer un malade à la mort, sous le prétexte que Dieu l'a dévoué au trépas. Alors, on le jette dans l'eau et on le noie, sans autre forme de procès.

A peine y avait-il une demi-heure que nous étions ainsi abandonnés, que la marée commença à monter; une vague vint me toucher les pieds, et le sentiment de fraîcheur que j'éprouvai me fit sortir de mon état léthargique. J'ouvris les yeux, et il était temps, car un énorme crocodile, qui se laissait pousser par le flot, était déjà prêt à me saisir. La crainte fut chez moi plus forte que le sentiment religieux; je me levai d'un bond, je courus vers mon frère et le réveillai en le secouant fortement par le bras, et tous deux nous nous mîmes à courir vers un bois voisin, où nous nous enfonçâmes pour n'être pas aperçus par des Hindous.

— Hélas! hélas! s'écria mon frère en versant des larmes; qu'avons-nous fait en fuyant la mort qui nous eût lavés de tous nos péchés? Nous voilà maintenant déchus de notre caste royale! nous voilà devenus l'opprobre et la honte de tous les hommes! nous ne sommes plus que de misérables parias au-dessous de la brute.

— Mon frère, mon cher Indrapramati, ne vous affligez pas, je vous en prie, car le mal n'est pas sans remède. Vous qui êtes savant comme un *richi*, vous devez connaître les moyens de purification qui peuvent nous faire réintégrer dans notre noble caste. Cherchez donc celui que nous devons employer parmi ceux qui purifient les êtres animés, savoir: la science sacrée, les austérités, le feu, les aliments purs, la terre, l'esprit, l'eau, l'enduit fait avec de la bouse de vache, l'air, les cérémonies religieuses, le soleil et le temps. Hélas! si nous étions de la caste des brahmes, cela nous serait bien aisé, car ils n'ont qu'à dire: « Que cette chose soit pure pour moi! » et elle devient pure. Voyons, mon frère, par pitié pour moi, cherchez un moyen de nous purifier afin de nous réhabiliter.

— Il n'y en a point!

— Pardonnez-moi, je le sais de vous-même, et je vais vous répéter les paroles que vous m'avez dites: Il y a deux manières de réhabiliter ceux qui ont perdu leur caste: la première est de leur faire prendre un breuvage, appelé *panciagqwia*, composé d'urine de vache et de bouse délayée dans du lait doux, de beurre clarifié, et de lait un peu aigri, ce que font les brahmes au moins une fois par an.

— C'est vrai, Sacontala; mais cette purification n'est efficace que pour les petites infractions, comme par exemple d'avoir traversé l'Indus, d'avoir accepté d'un étranger une nourriture que nous n'aurions pas apprêtée nous-même (1), d'avoir offensé un brahme. Or, nous ne sommes pas dans ce cas; en préférant la vie à la béatitude céleste qui nous attendait si nous nous fussions laissé noyer dans les ondes sacrées ou dévorer par un crocodile du Gange, nous avons commis un crime épouvantable, le même que si nous avions incendié un temple ou abattu des maisons religieuses habitées par des brahmes, ou frappé un brahme avec un brin d'herbe.

— Frère, je me souviens que le rajah de Travancore a fait démolir des couvents pendant la guerre. Les brahmes l'ont purifié et réintégré, au moyen de la renaissance par la vache d'or. Il commença par faire plusieurs sacrifices aux dieux, et ensuite il fit faire, en or pur, une vache gigantesque, assez grande pour qu'il pût entrer dans son corps par sa bouche et en sortir sous sa queue, ce qu'il fit; alors les brahmes, le considérant comme nouvellement enfanté par la vache sacrée, brisèrent cette précieuse statue,

(1) Les brahmes et les chettris seuls ont cette obligation.

s'en partagèrent les morceaux, et donnèrent en échange au *rajah* l'absolution de ses péchés.

As-tu donc aussi oublié l'histoire de l'infortuné rajah *Raghou-Nath* ou *Ragoba*, qui voulut envoyer deux brahmes en ambassade en Angleterre? Ils n'allèrent pas plus loin que *Suez* et s'en revinrent. Mais à leur retour les autres brahmes les déclarèrent déchus de leur caste, parce qu'ils avaient traversé l'Indus, et qu'ensuite on supposa qu'ils n'avaient pas pu observer toutes les règles prescrites en passant chez des nations impures. Le rajah fut obligé de faire couler une nouvelle vache d'or dont les brahmes se partagèrent de même les débris.

— Tu dis vrai, Sacontala; il n'est malheureusement que trop certain qu'avec de l'or et des richesses prodigués à nos prêtres, on fait tourner la volonté des dieux comme une girouette. Mais nous sommes plus pauvres que des *sramanakas* (mendiants).

— Hélas! notre père est riche, et peut-être que s'il connaissait notre funeste sort!... mais il nous croit ensevelis dans les ondes.

— Notre père n'est pas riche.

— Frère, il l'est, j'en suis certain, car je l'ai vu un jour visiter son trésor qui est enterré au pied de la roche de Madhava, sous l'ombrage du grand pinang dont j'allais dérober quelques noix. Pour n'être pas puni de ma faute, je me suis caché dans les broussailles et j'ai tout vu.

— C'est bien, répondit mon frère. Et il tomba dans une profonde méditation qui dura près d'une heure sans que j'osasse l'interrompre, quoique, aux mille expressions qui se peignaient tour à tour sur sa figure, je visse parfaitement qu'il se passait dans son âme quelque chose d'extraordinaire. Non s'écria-t-il tout à coup, le brahminisme est une religion stupidement injuste et par conséquent fausse; et nos brahmes ne sont que d'heureux hypocrites, dont les nombreuses superstitions n'ont été inventées que pour tromper et pressurer le peuple plus stupide encore. C'en est fait, la nature humaine est corrompue! Pourquoi donc ne profiterais-je pas de l'intelligence que Dieu m'a donnée pour faire comme les autres? Oui, je ferai plus encore...

En entendant mon frère blasphémer ainsi, je me bouchai les oreilles, et je m'étendis sur la mousse en pleurant.

— Sacontala, me dit mon frère, mon parti est pris; nous n'irons pas rejoindre les parias qui, après avoir commis le même crime que nous, traînent honteusement leur misérable existence dans les deux pauvres villages qu'ils ont bâtis sur les rives de l'Hougly (1). Cache-toi dans ce trou de rocher et attends-moi.

Indrapramati cueillit quelques fruits sauvages dans la forêt et nous les mangeâmes ensemble. Il ramassa de la mousse qu'il étendit dans la petite grotte où il me fit entrer; il en ferma l'ouverture avec des branches de feuillage, et, aussitôt que la nuit fut venue, il me dit de me coucher, puis il s'éloigna.

Le lendemain il revint portant sous son bras une lourde cassette qu'il cacha sous la mousse; nous vécûmes encore ce jour-là de fruits sauvages, et, lorsque la nuit fut venue, nous nous mîmes en route en remontant les bords de l'Hougly avec beaucoup de précautions pour ne nous laisser voir à aucune créature humaine. Nous voyageâmes ainsi pendant longtemps, et nous arrivâmes, après huit jours, dans une grande forêt à une demi-lieue de Patna, ville bâtie sur les bords du Gange, à cent lieues environ de Calcutta. Nous nous construisîmes une cabane dans le lieu le plus solitaire de la forêt, et mon frère, après avoir retiré de l'or de notre cassette, enterra notre trésor au pied d'un arbre. Je ne puis vous dire tous les soins qu'il prit de moi pendant ce long voyage. Chaque jour il me donnait mille preuves d'une affection qui ne s'est jamais démentie.

Quand nous fûmes bien installés dans notre chétive cabane, mon frère partit pour la ville afin d'acheter des vêtements plus décents que nos pagnes, et les provisions dont nous avions besoin. Hélas! nous vivions comme de véritables hérétiques, et nous avions cessé nos pratiques religieuses, puisque, avec nos souillures, elles ne nous eussent servi à rien; nous n'en serions pas moins devenus la proie de *Yama* (le diable) qui doit nous tourmenter dans le *naraka* (l'enfer). Mon frère fut à la ville pendant la nuit.

Le lendemain matin, avant le jour, je l'entendis qui m'appelait dans la forêt; je sortis de la cabane et je fus au-devant de lui, mais je faillis ne pas le reconnaître. La première chose qui me frappa dans sa personne fut de voir sur son front l'*atchadépotou* de *Schiva*. C'est un signe consistant en une ligne rouge et jaune tracée horizontalement avec une poussière colorée. Le signe de *Vishnou* se fait de la même manière; mais la ligne, au lieu d'être horizontale, est verticale. Vous autres Frangouis vous croyez que ces signes indiquent une différence de secte, et vous êtes dans l'erreur. Ils indiquent seulement que l'on adresse plus particulièrement son culte à telle ou telle autre divinité, mais seulement par préférence. Le prêtre français que j'ai connu à Calcutta m'a dit qu'il en était à peu près de même chez vous: les uns honorent plus particulièrement le Sacré-Cœur, d'autres la Vierge, les saints, ou même un saint de préférence, comme saint Nicolas en Russie, saint George en Angleterre; et cependant on n'est pas de sectes différentes pour adresser plus particulièrement ses hommages, l'un à Marie, l'autre au Sacré-Cœur, etc. Les *bouddhistes* même, qui, dans l'Inde et particulièrement à Java, adressent leurs prières à *Bouddha*, ne forment pas de secte, parce que ce dieu n'est qu'une des incarnations de Vishnou.

Mon frère, outre le signe qu'il avait sur le front, s'était fait sur les bras et sur la poitrine des marques très-apparentes avec des cendres de bouse de vache mélangées avec de la raclure de bois de sandal et du safran. Il portait le costume sévère d'un *dwidja* ou brahme du second degré. Sa tête était entièrement rasée, excepté sur le sommet, où l'on avait laissé une touffe de cheveux. Il portait sur son épaule le signe sacré de l'initiation, consistant en trois fils de coton (1); sa tunique de toile de *sana* (chanvre) était serrée autour de son corps avec une ceinture de *moundja* (2), composée de trois cordes égales et douces au toucher; sur ses épaules était jeté un manteau de peau de gazelle noire. A son côté pendait un *kamandalou*, ou aiguière de bois destinée aux ablutions; il portait à la main droite un bâton de *vilva* (3), et à la main gauche une touffe

(1) La plupart de ces parias vivent isolés, mais quelques-uns se sont réunis et ont fondé, sur les bords de l'Hougly, deux ou trois villages où ils vivent misérablement et aussi isolés que s'ils habitaient une île au milieu de l'Océan. C'est là seulement que nos missionnaires pourraient espérer de faire quelques conversions.

(1) « Il faut que le cordon sacré, porté sur la partie supérieure du corps, soit de coton et en trois fils, pour un brahmane; que celui d'un kchatriya soit de fil de chanvre; celui d'un vaisya de laine filée. » (Loi de Manou, liv. IIe, st. 44.) Les soudras ne peuvent jamais être initiés.

(2) Canne à sucre sauvage (*saccharum munja*). La ceinture d'un kchatriya consiste en une corde d'arc faite de mourvâ (*senseviera zeylanica*); celle d'un vaisya, de trois fils de chanvre.

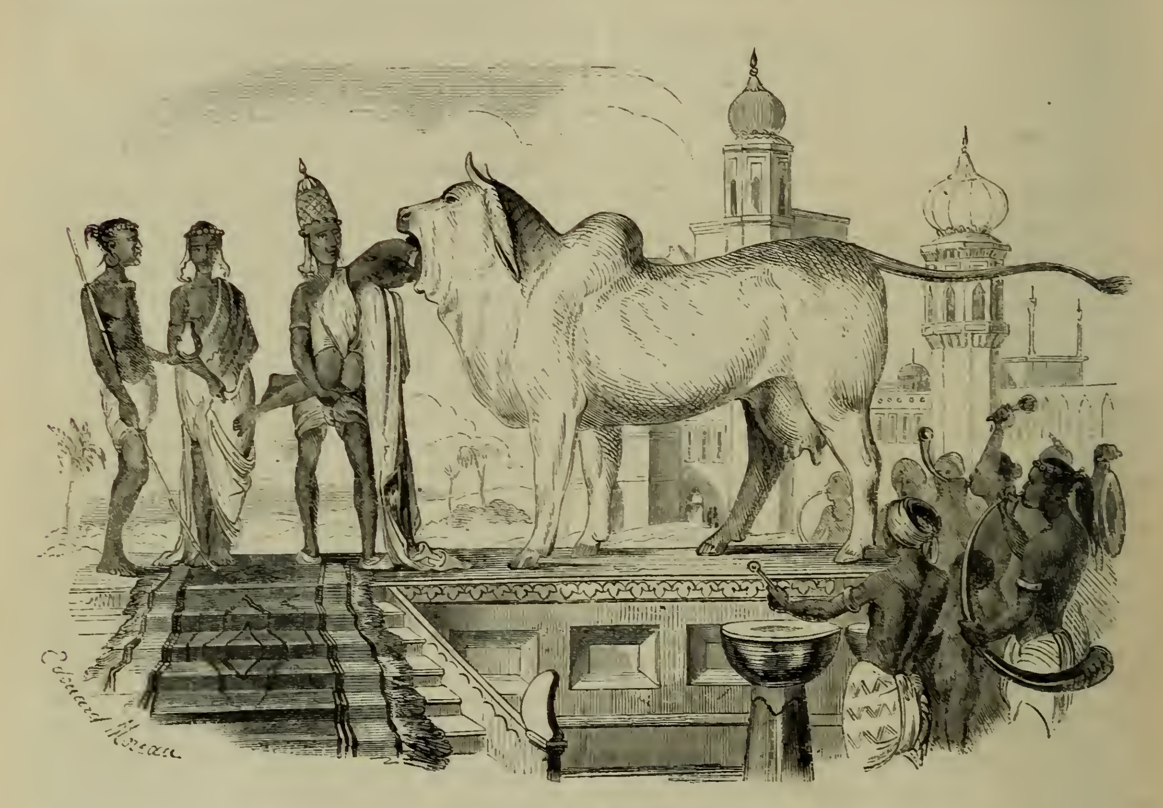
(3) *Ægle marmelos*; il pouvait être encore de *spondias mangifera*. — Les kchatriyas le portent de vata, *ficus indica*, ou de khadira, *mimosa catechu*. — Celui d'un vaisya, de piloû, *careya arborea*, ou d'oudoumbara, *ficus glomerata*.

de *kousa* ou herbe sacrée (1). Son bâton était assez long pour atteindre ses cheveux, droit, sans nœuds, recouvert de son écorce et ne portant aucune marque du feu.

La vue de mon frère, métamorphosé en brahme, me fit reculer de surprise et d'épouvante. Il s'en aperçut et me dit avec un sourire sardonique :

— Eh bien ! Sacontala, tu le vois : ma puissance aujourd'hui est égale à celle d'un dieu et cent mille fois plus grande que celle des brahmes ; d'un noble chettri ils ont pu faire un paria, mais moi, d'un misérable paria j'ai pu faire plus qu'un chettri, plus qu'un roi, car j'en ai fait un brahme (1) !

Vainement je fis à mon frère toutes les observations que m'inspirait ma piété ; le malheur avait étouffé dans son cœur jusqu'à la dernière étincelle du sentiment religieux, et il chercha une excuse à son impiété dans une philosophie aussi étrange dans l'Inde qu'elle est commune en Europe. Parabrahma, me disait-il, a fait tous les hommes frères et d'une même caste : il ne leur a accordé qu'un seul moyen de se distinguer ; ce moyen est la pratique plus ou



La réhabilitation par la vache d'or.

moins sévère de la vertu, de la justice et de la charité. Si je suis vertueux, juste et charitable, si je fais le bien et jamais le mal, qu'importe au Créateur que je porte un habit de soudra ou de brahme ? Et puis, dis-moi, ne vaut-il pas mieux pour moi que mon âme, après ma mort, passe dans le corps d'une bête brute que dans le corps d'un rakchassa plongé dans le gouffre de l'enfer ?

— Certainement ; mais...

— Eh bien ! voici ce que dit Manou : « Celui qui, sans avoir droit aux insignes d'un ordre, gagne sa subsistance en les portant, se charge des fautes commises par ceux auxquels appartiennent ces insignes, et renaît dans le ventre d'une bête brute. » Je n'ai donc qu'à gagner dans ma métamorphose en brahme.

— Mais tu vas tromper les hommes en te faisant passer pour ce que tu n'es pas ?

— Si je les trompe pour ton bonheur, pour le mien, et pour faire le bien, Dieu me pardonnera, car je n'avais pas à choisir. Quant à toi, mon pauvre Sacontala, tu es encore trop jeune pour prendre le costume de dwidja, sans cela...

— Non, mon frère, jamais je ne renoncerai à la croyance de mes pères. Dussé-je mourir de misère, je resterai paria.

— Soit ; mais du moins je m'arrangerai de manière à ce que tu ne sois pas malheureux.

A partir de ce moment mon frère allait chaque matin à la ville chercher les aumônes des gens pieux, et il ne revenait que le soir, ce qui me donnait une grande inquiétude. Enfin il se détermina, sur mes prières, à m'y conduire avec lui, et pour cela il me fit prendre un habit de soudra très-modeste, mais assez propre. Pour ne pas le compromettre, je marchai derrière lui à une assez grande distance, et je n'avais pas l'air de le connaître.

BOITARD.

(La fin au prochain numéro.)

(1) *Poa cynosuroides.*

(1) « Le brahme, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre ; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation des lois. »

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du brahme : par sa primogéniture et par sa naissance, il a droit à tout ce qui existe. » (*Manava-Dharma-Sastra*, liv. Ier, sl. 99 et 100).

REVUE DU MOIS.

LES SOLDATS DE PLOMB.

A LOUIS D'EICHTALL.

Petit enfant, qui ne sais pas encore
Qu'il faut à l'homme en tout temps un jouet,
En apprenant ce que ton âge ignore,
De tes plaisirs on apprend le regret!...
Heureux enfant, pour joujou l'on te donne
De beaux soldats un complet bataillon :
Reste longtemps, et sans tuer personne,
Le colonel de tes soldats de plomb!

Rêve avec eux la conquête d'un monde
Comme eux tout neuf, pacifique comme eux,
Où la terre offre, en nourrice féconde,
Travail, aisance et joie aux malheureux.
Si tu savais comme il est difficile
De guider l'homme au grand, au juste, au bon!...
Toi dont l'armée est toujours si docile,
Tu ne voudrais que des soldats de plomb.

Tu sauras bien assez tôt que les hommes
De tes soldats sont très-peu différents.
Oui, colonel, tous, autant que nous sommes,
Nous nous tenons assez mal dans nos rangs.
Ton régiment s'abat sous ton haleine,
Et nous, mortels, si fiers de notre aplomb,
Quand sur nos cœurs Dieu souffle quelque peine,
Il nous renverse en vrais soldats de plomb!

Garde longtemps ces amis de ton âge,
Qui sont souvent les meilleurs ici-bas...,
Sans redouter que ton amour propage
L'ingratitude au cœur de tes soldats.
Un jour viendra, de ceux que l'âge amène,
Où tu diras, de tout sondant le fond :
« Que de soldats, parmi l'armée humaine,
« N'ont pas le cœur de mes soldats de plomb! »

Mais sous le ciel rien n'est parfait, pas même
Tes beaux soldats, qui ne détruisent rien!
Car fuir le mal n'est pas la loi suprême,
Il faut agir pour faire aussi le bien ;
Même à l'ingrat accorder son aumône,
D'amour, d'estime, environner son nom :
C'est le moyen que le bon Dieu nous donne
De l'emporter sur les soldats de plomb!

Donc, colonel, sur ton champ de bataille
Appelle-nous dans les jours de combats!
Nous t'irons voir commander la mitraille,
Puis, sains et saufs, mettre au lit tes soldats...
S'ils ont laissé, priant, pour leurs épées,
Mères et sœurs dans un coin du salon,
Nul ne verra les plaintives poupées
Aller pleurer sur les soldats de plomb.

ÉDOUARD PLOUVIER.

LE CHLOROFORME.

Le 8 mars dernier, au moment où l'emploi de l'éther sulfurique contre la douleur tournait toutes les têtes ; au moment où les plus habiles s'écriaient : Miracle! la souffrance est vaincue! M. Flourens présenta à l'Académie des sciences un rapport sur le *chloroforme*, ou perchlorure de formyle, combinaison du chlore et du radical de l'acide formique, liquide simple, sucré, très-volatil et incolore. — Quels que soient les avantages et les effets de l'éther sulfurique, disait le célèbre expérimentateur, avec cette autorité d'un homme qui sait par lui-même que la science est infinie, — ce n'est peut-être pas le dernier mot de la chimie chirurgicale. Et, avec une simplicité qui pouvait servir de leçon aux prôneurs du nouvel éther, il racontait que l'éther chlorhydrique avait d'abord produit, entre ses mains, les mêmes effets plus prompts et plus intenses; puis, qu'ayant été amené à essayer le chloroforme sur les animaux, il les avait vus éthérisés en très-peu de minutes, et plongés dans une telle insensibilité, qu'on leur avait mis la moelle épinière à nu, sans remarquer le moindre signe de malaise, ni aucun des effets inquiétants de l'éther sulfurique. Il y avait dans ces modestes paroles un progrès immense, ou plutôt une nouvelle découverte. Si, au lieu de jeter sa pensée au monde avec le désintéressement et la dignité d'un esprit supérieur, M. Flourens eût mis en jeu la grosse caisse et les trompettes de la Renommée, c'en était fait immédiatement de l'éther sulfurique et de tous ses bruyants séides. Mais quand le génie sème un bon grain, le talent se charge heureusement de le féconder. Tandis que le premier poursuit sa marche en regardant le ciel, le second s'arrête et met la charrue dans le sillon.

Tel a été le rôle de M. Simpson, d'Edimbourg, un des plus chauds partisans de l'éther sulfurique. Il a recueilli l'expérience de M. Flourens sur le chloroforme; il l'a répétée non plus sur les animaux, mais sur l'homme lui-même, et il a constaté la supériorité de la nouvelle substance sur l'ancienne... — Ancienne, au bout de quelques mois! — Osez donc croire, après cela, que la science a jamais dit son dernier mot!

L'inhalation de l'éther était désagréable, difficile, incertaine, inégale; elle exigeait un appareil compliqué, qui effrayait le malade presque autant que l'opération; elle était souvent accompagnée ou suivie de troubles et d'impressions pénibles; enfin, elle laissait après elle une odeur qui durait plusieurs jours et qui faisait trembler pour ses résultats postérieurs... Rien ou presque rien de semblable dans l'inhalation du chloroforme. Vous prenez ce corps liquide, découvert en 1831 par M. Soubeiran, décrit en 1832 par M. Liébig, et déterminé en 1835 par M. Dumas; vous en imprégnez une éponge, un mouchoir ou un morceau de papier, vous l'appliquez aux lèvres et aux narines du patient, une ou deux minutes, le temps de lui demander : comment vous portez-vous? Et il tombe aussitôt dans le sommeil le plus tranquille, dans l'insensibilité la plus complète. Alors vous lui coupez bras ou jambes, vous lui ouvrez le crâne ou les entrailles, vous en arrachez le germe de mort, vous refermez la plaie, et le malade se réveille en souriant, guéri sans le savoir et sauvé malgré lui.

Aux témoignages de M. Simpson se joignent maintenant ceux des notabilités chirurgicales de Paris. Les praticiens les plus rétifs à la vogue de l'éther admettent et emploient le chloroforme avec enthousiasme. — C'est admirable, ça

ne laisse plus rien à désirer !—Telle a été, en notre présence, l'acclamation de M. Jobert de Lamballe, à l'hôpital Saint-Louis, après trente opérations heureuses.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas ici, comme partout, le chapitre des inconvénients? Oui sans doute, mais ces inconvénients sont imperceptibles à côté des avantages. Le progrès est aussi énorme qu'incontestable, et cela suffit à la gloire de M. Flourens et à la consolation de l'humanité. Il est beau, certes, de découvrir ce qui se passe dans la lune et dans les planètes, mais il est plus beau encore d'adoucir les misères qui rongent notre globe. L'homme qui épargne une douleur à ses semblables est plus grand à nos yeux que celui qui mesure la distance de Saturne à Vénus, et cette justice est d'autant mieux due à M. Flourens, que tous ses travaux portent le même cachet d'utilité générale. Pendant que le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences soulage, par ses découvertes chimiques, les souffrances du peuple, le membre de l'Académie française initie, par ses vives analyses de Cuvier, de Fontenelle et de Buffon, l'ignorance de ce même peuple aux trésors de la science et de la littérature. Le corps et l'esprit de l'homme profitent également de ces travaux ; — et c'est là la meilleure des démocraties, comme eût dit M. de La Fayette.

On n'en abusera pas moins du chloroforme autant et plus peut-être que de l'éther. Le bien et le mal se toucheront toujours ici-bas, et notre aimable société est ainsi faite, qu'on tremble, à chaque invention, de la voir exploitée par les voleurs et les assassins. Quelle arme, entre les mains des malfaiteurs de toute sorte, qu'un liquide avec lequel on peut, en deux minutes, endormir un homme et une femme, par la simple application d'un mouchoir sous le nez ! Cela ne rappelle-t-il pas les fameux poisons d'Italie : ces odeurs subtiles, ces gants meurtriers, ces poudres impalpables, qui abattaient une victime sans douleur, sans cris et sans vestiges? Et voilà déjà le chloroforme affiché dans tous les journaux à cinq francs le flacon ! Le gouvernement et la police auront fort à faire pour empêcher l'abus criminel sans entraver le salutaire usage.

LE MONDE ET LES THÉATRES.

En attendant les fêtes que Paris espère des ambassades, de l'Hôtel-de-Ville, de la cour et des salons, on ne parle dans le monde que du mariage de notre illustre collaborateur M. de Balzac. Mon Dieu oui, M. de Balzac va subir ce joug dont il a si profondément analysé les douceurs et les misères. Voilà pourquoi il négligeait depuis quelque temps le *Musée des Familles* et les autres journaux. Il ne fallait pas moins que cette occupation de son cœur pour tenir son esprit enchaîné. Son silence prolongé nous fait croire à la vérité de cette nouvelle invraisemblable. S'il faut s'en rapporter aux indiscrétions de M. Guinot, voici comment la chose serait advenue :

Il y a deux ou trois mois, une dame inconnue pénètre chez M. de Balzac. C'est là une entreprise si difficile, que l'homme du monde qui sait le mieux s'enfermer reconnaît tout d'abord une femme d'esprit. Il la reçoit galamment, et lui prodigue les trésors de sa conversation. « Monsieur, lui dit-elle, vous avez mis en vente votre maison des Jardies, sur la route de Versailles, je viens vous en offrir cinquante mille écus. — J'en suis désolé, madame, je ne puis la céder à... plus de quatre-vingt mille francs. — Quatre-vingt mille francs soit! Les voici, monsieur! » Et la dame allait se retirer, après un entretien où elle avait paru digne de son interlocuteur, lorsque M. de Balzac lui demande, du plus grand sang-froid, pourquoi elle est venue le voir. — Mais je vous l'ai dit, monsieur, pour acheter votre maison de campagne. — C'est là le prétexte de votre visite, madame; veuillez maintenant m'en dire la raison. Vous savez que je suis physionomiste... Il y a dix ans que je vous connais! Voici des lettres charmantes, quoique anonymes, dont une femme supérieure a salué tous mes romans; vous parlez comme cette femme écrit; ce ne peut être que vous-même. » La dame se trouble, reconnaît les lettres, et avoue à M. de Balzac qu'elle est une comtesse allemande, deux fois millionnaire, une de ces femmes de trente ans, si noblement illustrées par sa plume, et qu'elle a fait cinq cents lieues pour lui apporter la permission... de solliciter sa main. On assure que M. de Balzac n'a point été ingrat, que son mariage se célébrera cet hiver, et que le palais destiné à sa femme va s'élever aux Champs-Elysées. Nous espérons que cette histoire ne sera pas le dernier roman du célèbre écrivain, et que le *Musée des Familles*, qu'il a toujours favorisé, recevra bientôt quelque rayon de sa lune de miel.

— Cette saison est la saison triomphale des théâtres. Le mot est trop faible encore pour les Italiens, dont la vogue dépasse toutes les limites depuis les débuts de M[lle] Alboni. Après son admirable lutte avec M[me] Grisi dans *Semiramide*, la cantatrice-phénomène s'est élevée jusqu'au miracle dans *Cenerentola*. Cette voix tient en même temps du velours, de l'argent et du cristal. Si elle tenait un peu du fer, c'est-à-dire si elle était plus timbrée, elle résumerait en elle seule toutes les voix connues. C'est par cette dernière qualité qui manque à sa rivale, que M[lle] Grisi se maintient sur le trône à côté de M[lle] Alboni. Du reste, l'émulation a saisi tout le monde aux Italiens. Lablache est plus foudroyant que jamais. Coletti approche de la perfection dont il était loin l'année dernière. Tagliafico enlève à son tour des applaudissements, et l'orchestre et les chœurs ne restent plus en arrière des premiers sujets. C'est vraiment, à cette heure, un spectacle de roi. Il faut au Grand-Opéra toutes les pompes de sa *Jérusalem* pour tenir tête à une aussi formidable rivalité.

— Le Théâtre-Français en est aussi aux tours de force. Il supplée à l'absence de M[lle] Rachel par un feu roulant de reprises heureuses et de nouveautés charmantes. La dernière est le *Château de cartes*, de M. Bayard, fragile édifice qu'une versification lourde eût ruiné, mais qu'ont soutenu en l'air d'amusants détails et le jeu de MM. Provost, Regnier, Leroux, et de M[lle] Brohan. On applaudit d'autant plus cette piquante actrice, qu'un brillant mariage va, dit-on, l'enlever à notre première scène. La reprise de *Bertrand et Raton* nous annonce la prochaine représentation du *Puff*, nouvelle comédie de M. Scribe, prise au cœur de notre société. Mais le meilleur revenant du Théâtre-Français a été le *Don Juan d'Autriche*, de Casimir Delavigne, ce savant imbroglio d'histoire et de roman, de caractères et de passions, la pièce la plus vigoureuse et la plus *shakspearienne* de l'auteur des *Enfants d'Edouard*. Au défaut de Ligier, Beauvallet a joué Charles Quint, et l'a joué autrement, sans le jouer plus mal. S'il a moins fait sentir le profond politique, il a mieux rendu l'empereur enchaîné au couvent. Geffroy est un vrai Philippe II, descendu tout vivant d'un cadre de Van Dyck. On sait le triomphe de M[lle] Anaïs sous la robe blanche de Peblo, et celui de Samson dans la peau de cet infortuné Quexada, mouton chargé de l'éducation d'un lion. M[lle] Judith remplaçait M[me] Volnys sous l'habit de Dona Florinde. Elle a eu l'esprit d'éviter la comparaison par un jeu tout contraire et très-heureux. Ne pouvant atteindre à l'énergie de M[me] Volnis, elle l'a égalée par la tendresse, et surpassée peut-être par la naïveté. On a vu que le fameux mot adressé

à l'amour de Philippe II : *Je suis une juive!* s'échappait des entrailles de l'actrice. Mlle Judith est juive, en effet, comme Mlle Rachel. La nature de sa beauté l'annonce, du reste; et cette beauté resplendit d'un vif éclat sous les riches parures de Dona Florinde. M. Brindeau travaille et fait des progrès; il l'a montré, à son honneur, en plus d'un passage du rôle difficile de Don Juan. Si tout continue de marcher ainsi au Théâtre-Français, les beaux jours de notre première scène reviendront, et les vieux habitués de l'orchestre cesseront de grouder pour applaudir. Ils ont déjà fait un pas immense en adoptant M. Alfred de Musset, dont un autre proverbe : *Il ne faut jurer de rien*, va renouveler bientôt la vogue du *Caprice*. Une seule ligne de cette prose alerte et pimpante vaut cent mille alexandrins des vaudevillistes qui aspirent à l'Académie. Le tout est de le faire comprendre au public. Heureusement, nul n'est mieux placé pour cela que M. Buloz.

— L'Odéon a fini dans un orage l'année 1847. Les *Atrides*, tragédie de M. Ponroy, ont été exécutés (*exécutés* est le mot) au milieu d'une bataille d'étudiants et de sergents de ville, de sifflets et de harangues extra-théâtrales. Cette œuvre antique, trop antique, hélas! était pourtant remarquable à plus d'un titre. On y reconnaissait le souffle poétique et dramatique, l'étude des vieux maîtres et la connaissance des mœurs grecques. Espérons que c'est là le dernier mot de la tragédie, et que M. Ponroy tournera son talent vers le possible. Quelques jours plus tôt, la bluette des *Geais* avait mérité l'indulgence du public, et les *Tribulations d'un grand homme* avaient enlevé ses applaudissements. Cet essai de M. F. Bechard dans la comédie politique est marqué au bon coin du style, de la verve et de la gaieté. C'est une franche et verte satire des menées électorales, des ambitions de bas étage, des marchés de consciences, des réputations improvisées, de la popularité d'un jour, en un mot, de tous les ridicules constitutionnels. Un gros brasseur anglais est élu député par la grâce des écus. Il monte à la tribune et se fait conspuer; mais il prend sa revanche le lendemain et le surlendemain, et devient, par ses admirables discours, le grand homme du Parlement. Ces discours sont l'œuvre d'un jeune amoureux de sa fille, qui les glisse incognito dans son portefeuille. Mais un beau jour, une malicieuse cousine escamote cette éloquence d'emprunt, et le grand homme retombe gros brasseur comme devant, trop heureux de céder son rôle à son souffleur, devenu son gendre. Il y a là-dedans un certain journaliste, Punch (polichinel), qui a fort égayé les spectateurs, aux dépens d'un critique illustre qui s'impatientait dans sa loge contre cette impertinente incarnation. M. Roger, et surtout M. Lemaire, ont sans doute un peu trop chargé leurs rôles; mais ils ont eu un succès de fou rire qui les justifie complétement. L'Odéon a pris l'initiative d'une idée généreuse, en célébrant l'anniversaire de la naissance de Racine par une représentation solennelle, dont les *Plaideurs* et leurs joyeux interprètes ont enlevé les honneurs aux acteurs de la tragédie... Pauvre et obstinée tragédie! combien de fois donc faudra-t-il la tuer pour qu'elle se décide à rendre son âme? Ne pourra-t-elle jamais se contenter d'être immortelle... dans nos bibliothèques, où elle est si royalement embaumée depuis vingt ans et plus?

— Parlez-nous du grand drame d'*Hamlet*, que MM. Alex. Dumas et P. Meurice viennent de traduire en vers et de donner au Théâtre-Historique : voilà de la force, de la grandeur et de la vie! voilà ce qui s'appelle de la poésie dramatique! Ce chef-d'œuvre de Shakspeare, si étrangement dénaturé par Ducis, était encore inconnu du public; aussi a-t-il été salué avec acclamations. M. Rouvière est fort remarquable dans le rôle d'Hamlet, et il y serait admirable, s'il se préoccupait moins de copier Macready. Mlle Person a de beaux moments dans l'Ophelia. C'est un succès qui va renouveler les cent représentations du *Chevalier de Maison-Rouge*. Que le Théâtre-Historique reprenne ensuite le *More de Venise*, de M. de Vigny, puis le *Macbeth*, de M. Emile Deschamps; et le *Monte Cristo*, de M. Dumas, aura tout le temps d'être appris et répété à loisir.

— Les résurrections portent bonheur; l'Opéra-National en fait aussi l'épreuve. M. Adam vient d'y remettre à la scène *Félix* ou *l'Enfant trouvé*, de Sedaine et Monsigny, petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, joué pour la première fois en 1777, et injustement abandonné depuis trente ans, c'est-à-dire depuis la retraite d'Elleviou qui en fit un de ses derniers triomphes. Tous nos pères savent le fond de ce drame, empreint de la touchante naïveté de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*. Tous se rappellent aussi les airs charmants brodés par Monsigny sur les vers de Sedaine : *Qu'on se batte, qu'on se déchire! Je t'attends à la caserne*; les duos : *Ah! tu t'en vas!* et : *Adieu, Félix! adieu, Thérèse!* l'air : *Il est dans le fond de mon âme*; le quintette : *Finissez donc, monsieur le militaire*, et le trio : *Nous travaillerons, nous te nourrirons!* On a fait depuis de la musique plus savante; on n'en a point fait de plus expressive. Tant de simplicité et de tendresse amènent à la fois un sourire aux lèvres et une larme aux paupières. Monsigny est véritablement le Racine de la mélodie. Déjà *le Déserteur* avait relevé sa gloire; *Félix*, qui est supérieur peut-être, achèvera de la rétablir. C'est là en même temps une bonne spéculation et une bonne action de M. Adam. Il a retouché l'orchestration du maître en homme qui est maître lui-même, c'est-à-dire avec toutes les délicatesses du respect.

Mlle Auriol, fille du célèbre clown, produite le même jour dans un ballet chinois, a été applaudie, fleurie et rappelée comme la Cerrito de l'Opéra-National. Le fait est qu'elle est aussi agile et beaucoup plus gracieuse que monsieur son père. C'est une chose merveilleuse de voir le boulevard du Crime mordre avec cette fureur à la musique et à la danse. Les titis des troisièmes l'écoutent en dignes élèves de l'Orphéon, et imposent silence aux premières loges, quand elles s'avisent de causer pendant les morceaux. Si cette soif d'harmonie se développe encore, il faudra bientôt jouer l'opéra comique sur tous les théâtres, et les moindres chanteurs de vaudevilles seront sifflés dès qu'il leur échappera une fausse note.

LES LIVRES.

L'année 1847 nous a laissé en partant quelques ouvrages remarquables, sans doute en dédommagement de ses scandales et de ses hontes, auxquelles il faut ajouter encore un des premiers notaires de Paris, arrêté pour faux et détournements. Et d'abord, la belle publication, complète enfin, du *Plutarque français* : Moyen âge, Renaissance, Siècle de Louis XIV, Révolution, c'est-à-dire toute l'histoire de France représentée par nos grands hommes, rédigée par nos grands écrivains, *illustrée* par nos grands artistes. Ces mots ne sont pas trompeurs ici; car les signatures de MM. Arago, Cousin, Dumas, de Musset, Nodier, Guizot, Viennet, Royer-Collard, etc., se mêlent à celles de MM. Ingres, Gros, Vernet, Delaroche, Delacroix, Scheffer, Boulanger, etc. Ces six volumes sont donc, à triple titre, le livre d'or de notre pays, et ont leur place marquée au premier rang dans toutes les bibliothèques.

— Les événements d'Italie ont inspiré à M. le comte Eugène

de Montlaur une brochure toute pleine d'observations justes et fines : *La Question italienne ; situation des esprits.* Nos lecteurs savent déjà que M. de Montlaur est un poëte des mieux inspirés; cet opuscule leur apprendra qu'il est aussi un économiste des plus érudits. Le beau et bon style n'y gâte rien, et il serait à souhaiter que tous les publicistes écrivissent comme M. de Montlaur. La science en serait moins ennuyeuse et plus populaire. Toutes les choses de l'Italie sont, du reste, familières au jeune auteur. Son étude critique sur *Giacomo Leopardi*, justement signalée par M. Sainte-Beuve, est une révélation qui intéressera vivement notre littérature.

— Au moment où la mort de madame Adélaïde d'Orléans jetait dans le deuil la cour et la ville, on a appris la grande nouvelle de la soumission d'Abd-el-Kader. La dernière poésie du siècle finit avec ce héros du désert. Nous allons donc voir Abd-el-Kader à l'Opéra, à moins (ce que nous souhaitons à sa gloire) qu'il n'aille mourir en Égypte, comme Napoléon à Sainte-Hélène. P.-C.

MODES DE 1848.

— Les modes n'ont guère changé depuis notre bulletin de 1846. Les hommes portent toujours le gilet long et droit, la redingote courte, l'habit arrondi aux basques, le pantalon sans sous-pieds, avec les bottes vernies, à tiges de marocain. Les souliers lacés de nos grands-pères reprennent faveur le matin. Les paletots sont courts, en grosse étoffe, à collets de velours très-larges, à deux rangs de boutons fort espacés. C'est parfaitement laid et parfaitement comme il faut. Les cravates longues sont abandonnées, et les vrais lions ne portent plus, dans le monde, que la cravate blanche. Méfiez-vous des boutons brillants à la chemise et aux manchettes : cela sent d'une lieue les quartiers Lorette et Breda.

Les dames se partagent entre le Louis XIII et le Louis XV. Les coiffures et les fichus tiennent encore du Louis XIII; mais les robes du matin sont de plus en plus rococo, décolletées par devant très-bas, et couvertes de rubans chiffonnés, de même couleur. Le soir, nous avons vu, aux Italiens, des volants de dentelles par douzaines, des étoffes de satin rayées de velours en relief, les corsages toujours en pointe, les jupes doublées et même quadruplées, force crêpes, tulles et tarlatanes, force bracelets Pompadour, droguets Louis XV, brodés de Chine, etc.; les bonnets petits et mignons : une fleur et un rond de dentelle; pour sortir, des manteaux de velours à manches, ou des burnous blancs, doublés de pluche rose, et puis quelques fourrures remises en lumière par la gelée. Quant aux costumes d'enfants, rapportez-vous-en au goût et à l'expérience de MM. Morlet et Rebours, les maîtres du genre, d'après lesquels est dessiné le charmant habit de garçon qui figure dans la gravure ci-jointe. Anna de B...



Modes de 1848.

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE PARIA [1].

HISTOIRE NATURELLE ET MOEURS DE L'HINDOUSTAN.



Sacontala et Ro'masa.

Une fois, et ce jour restera pour jamais gravé dans ma mémoire, j'étais à Patna, et mon frère était entré dans une pagode pour demander quelque aumône. En l'attendant, je me promenais le long d'une palissade qui servait de clôture à un magnifique jardin, au milieu duquel était une aldée (maison) d'assez belle apparence. Comme je regardais par-dessus la clôture, j'aperçus une jeune fille, belle comme une asparas sortant des ondes. Elle était âgée de neuf ans, et sa figure, pleine de grâce et de beauté, était presque aussi blanche que celle d'une Européenne. Ses longs cheveux noirs, parfumés avec de l'ambre gris et du *rougan-goulap* (huile de rose) mêlé à de l'huile de coco, ne pendaient pas en longues tresses comme ceux d'une vaiscia, mais ils étaient relevés derrière sa tête, et leurs nombreux contours étaient maintenus au moyen de plusieurs longues épingles d'or. Un petit corset de satin rose, dont les manches ne dépassaient pas les coudes, dessinait sa taille et enveloppait sa gorge naissante sans la gêner; elle était drapée d'un magnifique pagne de cachemire qui faisait deux ou trois fois le tour de son corps, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, et une extrémité se relevait, passait sur ses épaules et sur sa tête, et venait tomber sur sa gorge. Un large pantalon à la turque, de la plus fine mousseline, lui descendait jusqu'au-dessous des genoux, de manière qu'elle n'avait de nu que la partie du corps entre la gorge et le nombril. Plusieurs colliers d'or et d'argent pendaient sur sa poitrine; ses oreilles, percées en plusieurs endroits, étaient couvertes de riches bijoux, et elle en avait aussi quelques-uns aux narines. Les doigts de ses mains et de ses pieds étaient ornés d'un grand nombre de bagues. Ses bras et ses jambes portaient chacun dix à douze grands anneaux d'or, d'argent, d'ivoire et de corail, qui jouaient sur la jambe et faisaient, quand elle marchait, un bruit qui semblait lui plaire beaucoup (1). En un mot,

(1) Voir le numéro de janvier dernier.

(1) Les femmes qui ne sont pas assez riches pour avoir des bra-

cette jeune fille était charmante et me rappelait ce passage de nos livres saints : « Que le brahme prenne une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse d'un canard ou d'un jeune éléphant, etc. (1). » Et je ne pus la voir sans l'aimer.

Il parait qu'il m'échappa quelque exclamation de plaisir, car ses yeux se tournèrent sur moi, et elle rougit. Elle rentra dans la maison, comme doit faire toute fille sage quand un étranger la regarde ; mais je remarquai qu'elle tourna deux ou trois fois la tête en s'éloignant.

Je demandai à un soudra qui vint à passer s'il savait à qui appartenait ce jardin :

— Il dépend, me répondit-il, de l'habitation du sage Amarashina, un de nos brahmes les plus vénérés par leur piété et leur sainteté. Il n'a qu'un enfant, la jolie Ro'masa, et celui qui voudra l'obtenir pour femme, il faudra qu'il soit plus instruit dans nos Védas qu'Amarashina lui-même, ce qui n'est pas aisé. Aussi a-t-il déjà refusé de la donner à plusieurs personnes qui la lui ont demandée.

Ceci me remplit le cœur d'amertume ; car, n'eussé-je pas été déchu de ma caste, je ne pouvais espérer la main de Ro'masa. Je retournai dans la forêt, et je restai étendu dans ma cabane pendant plusieurs jours, sans courage ni résignation. Mon bon frère ne concevait pas la tristesse qui s'était tout à coup emparée de mon âme, ou du moins il l'attribuait à une autre cause. Croyant me distraire de mon chagrin, il me força pour ainsi dire à l'accompagner chaque jour à la ville, sans se douter que c'était me fournir constamment l'occasion d'augmenter ma douleur. Je ne manquai jamais de me rendre chaque fois derrière la palissade, et là, pendant qu'Indrapramati faisait sa quête dans la ville, je m'enivrais des heures entières de la fatale vue de Ro'masa. La première fois que la jeune fille me revit, loin de s'enfuir, elle me regarda en souriant ; la seconde fois, elle fit semblant de ne pas me voir, mais elle s'approcha bien près de la palissade ; la troisième fois je la saluai, et elle me rendit mon salut ; enfin, la quatrième fois, nous nous parlâmes, et elle avait la voix aussi douce, aussi harmonieuse que celle de l'oiseau céleste *Garouda*, quand il porte Vishnou dans le ciel des étoiles.

Nous causâmes longtemps, et je ne pus m'empêcher de lui dire combien je l'aimais. La naïve enfant me fit imprudemment un aveu semblable, et tous deux, sans aucune réflexion, nous nous abandonnâmes à l'espoir d'être unis. Quand j'étais auprès de Ro'masa, j'oubliais tous les chagrins qui dévoraient mon cœur ; mais aussitôt que je l'avais quittée les remords m'assaillaient, et je trouvais honteuse et sacrilége la fourberie infâme que j'employais auprès de cette innocente créature, en lui cachant ma condition de paria. Tout cela me jeta dans un si grand trouble que le corps succomba sous les peines de l'âme, et je tombai gravement malade.

Indrapramati ne quittait plus la natte sur laquelle je souffrais, et il me prodiguait les soins de la plus tendre amitié. Il soupçonna bientôt la plaie de mon cœur, et à force de persuasion et de tendresse, il vint à bout de m'arracher mon secret.

— Sacontala, me dit-il alors, pour toi, uniquement pour toi, je me suis déterminé à voler mon père ! pour toi, je me suis réduit à la condition de paria, car je pouvais me faire baptiser ou circoncire, et, à présent, je dominerais nos insolentes castes ; pour toi, je me suis avili jusqu'à mendier sous un vêtement d'hypocrite !... Pour toi, je commettrai encore une horrible infraction à nos lois : j'arracherai Ro'masa des bras de son imbécile père et je la jetterai dans les tiens. Ainsi, frère chéri, calme ton chagrin ; espère, et reviens à la santé.

— O frère ! tes paroles me guériraient sur-le-champ, s'il m'était permis d'y ajouter foi ! mais comment serait-il possible qu'une brahmani devînt l'épouse d'un paria ?

— Rien n'est plus simple. Ro'masa n'est pas encore nubile, quoiqu'elle en ait à peu près l'âge (1). J'irai la demander à son père, et je sais ce que je dois faire pour l'obtenir. Mon mariage avec elle ne sera que fictif, et par conséquent stérile, ce qui, après six ans, me donnera le droit de répudiation. Alors tu prendras Ro'masa, et tu la conduiras dans ta maison (2).

Tout cela pouvait se faire ; mais ce qui me paraissait le plus difficile, c'était qu'Amarashina consentît à donner sa fille à Indrapramati. Mon frère, dès le lendemain de cette conversation, se prépara à jouer le rôle d'un *vanaprasta*, sorte de brahme anachorète qui vit dans les forêts et habite dans une cabane ou un trou de rocher, mais qui, cependant, n'a rien de commun avec un ignorant *fakir*. D'ailleurs le saint se nomme *vanaprasta* lorsqu'il appartient à une famille des plus nobles de la première classe ; c'est un *joghis*, s'il est simple brahme ou un chettri. Les *fakirs* et les *tadins* ne peuvent appartenir qu'aux deux dernières classes. Il laissa croître sa barbe, ses cheveux et ses ongles, changea ses habits contre d'autres plus grossiers, et affecta les manières austères et presque sauvages des anciens anachorètes. Alors il partit pour la ville, fut se placer à la grande ardeur du soleil, en face de la maison du pieux Amarashina, tenant dans sa main un tesson de pot cassé pour recevoir les aumônes, et récitant continuellement les passages les plus mystiques de nos livres sacrés. Il restait debout, immobile sur la pointe de ses pieds pendant des heures entières, et quand il était trop fatigué, il se couchait sur le dos. Bientôt il acquit une réputation de sainteté qui se répandit dans toute la ville, et on l'admirait d'autant plus que depuis très-longtemps on n'avait pas vu de vanaprasta dans cette partie de l'Inde, quoiqu'elle fourmillât de fakirs, sorte de mendiants fanatiques ou hypocrites qui vont absolument nus, et qui se livrent parfois à des austérités effrayantes. Les uns demeurent constamment assis, dans une immobilité complète, pendant plusieurs années ; les autres marchent à cloche-pied, sans jamais poser à terre les deux pieds à la fois. Il en est qui ne marchent jamais que sur leurs genoux ; qui tiennent les poings fermés jusqu'à ce que leurs ongles, en grandissant, leur percent la paume des mains d'outre en outre. C'est surtout à Jaggernaut, lors de la fête de *Routh-Jattra*, que ces misérables se livrent aux plus sanglantes superstitions. Ils se jettent sur des matelas hérissés de pointes de fer ; ils marchent sur des brasiers ardents ; ils se font enfoncer un croc de fer dans le dos, au-dessus des hanches, et se font

celets précieux, en portent en cuivre et en émail de diverses couleurs. Les femmes pauvres n'ont ni le corset, ni le pantalon : tout leur costume consiste en un pagne de coton ou de toile qui leur couvre à peine les reins et laisse à découvert toute la partie supérieure du corps.

(1) *Lois de Manou*, liv. III, sl. x.

(1) Les femmes de l'Inde sont nubiles entre dix et douze ans, et vieilles à vingt-cinq ; ordinairement on les marie à huit ans.

(2) Une Parisienne, libre comme un papillon, trouverait le sort des femmes de l'Hindoustan assez triste. Ces dernières sont dans une perpétuelle dépendance. Selon les lois de Manou la femme dépend de son père pendant l'enfance ; de son mari lorsqu'elle a subi les lois de l'hyménée ; de ses fils lorsque son mari est mort. Si elle n'a pas de fils elle dépend des proches parents de son mari ; et, quand celui-ci n'en a pas, des parents de son père ; enfin, du souverain, à défaut de parents paternels. Outre cela, dans l'Inde entière la polygamie est permise, mais il n'y a que les gens très-riches qui usent de ce bénéfice de la loi.

hisser par ce croc qui tient à une corde, à une haute branche d'arbre : là, ils tournent comme une girouette, sans pousser une plainte, et ils jettent des fleurs sur le peuple qui les admire. On en voit qui se font écraser sous les roues du *routh* de Jaggatnatha, et tout cela pour la plus grande gloire de Brahma. Ah! croyez-moi, Frangouis, si le martyre seul était une preuve de la vérité d'un dogme, c'est dans l'Inde qu'il faudrait venir chercher la vérité religieuse!

Amarashina ne sortait jamais de sa maison sans apporter une aumône à mon frère; celui-ci refusait l'or et l'argent, ce qui est le comble d'une vertu excessivement rare chez les brahmes; il ne recevait que des aliments sur son tesson de poterie, en mangeait huit bouchées seulement, et donnait le reste à d'autres mendiants. Enfin, ses austérités et sa science des livres sacrés lui acquirent une si grande réputation, qu'on ne l'appelait plus que le *richi* (le Saint), et chacun venait le consulter avant de commencer une affaire importante.

Un jour, le dévot Amarashina s'arrêta devant mon frère, et lui dit :

— Saint homme, j'ai chez moi une jeune fille âgée de neuf ans, et je désirerais la marier convenablement; mais je ne sais sur qui mon choix doit tomber; voudriez-vous me donner un conseil?

Mon frère, qui contemplait le ciel, daigna baisser les yeux sur le brahme, et, après un moment de silence et de méditation, il dit :

— Lisez les Védas, les Pour'hanas et les autres livres saints.

— Je les lis constamment, et je n'ai pu encore me décider.

— Voici ce que dit le *Manava-Dharma-Sastra* : « Lorsqu'un père, après avoir donné à sa fille une robe et des parures, l'accorde à un *richi* versé dans la sainte Ecriture et vertueux, qu'il a *invité lui-même* et qu'il reçoit avec honneur, ce mariage légal est dit celui de Brahma (1).

— Sans doute, saint homme, j'aimerais donner ma fille à un richi; mais elle m'a été demandée par un puissant rajah.

— Voici ce que dit le *Râmâyana* (2) : « Kousanâbha, roi de Kanoudje, avait cent belles filles dont le dieu *Vayou* devint amoureux. Le père les lui aurait accordées, parce que Vayou est puissant; mais les saintes filles le refusèrent. Le méchant dieu, pour se venger, les rendit bossues et entièrement contrefaites. Alors le roi Kousanâbha reconnut sa faute; il fut chercher dans le bois le saint *richi* Brahmadatta, lui donna ses cent filles, et, le jour du mariage, leurs bosses disparurent, et elles devinrent encore plus belles qu'elles n'avaient été auparavant. »

— Ma fille m'est bien chère, ô richi! et je ne pourrai pas faire, selon mon cœur, un don plus précieux.

— Voici ce que disent les lois du divin Manou (3) : « Un don fait à un homme qui n'est pas brahme n'a qu'un mérite ordinaire; il en a deux fois autant s'il est offert à un homme qui se dit brahme; adressé à un brahme avancé dans l'étude des Védas, il est cent mille fois plus méritoire. »

— O saint homme! si je vous offrais ma fille, qu'en arriverait-il?

— Voici ce que dit le *Manava-Dharma-Sâstra* : « Le fils né d'une femme mariée selon le mode légal, dit de Brahma, s'il se livre à la pratique des œuvres pies, délivre du péché dix de ses ancêtres, dix de ses descendants, et lui-même le vingt-unième. »

(1) *Lois de Manou*, liv. III, sl. XXVII. — (2) *Râmâyana*, liv. I, chap. XXXIV. — (3) *Loi de Manou*, liv. VII, sl. 85.

A ces dernières paroles, le pieux Amarashina fut tellement touché de la sainteté et de la science divine de mon frère, qu'il le pria instamment d'entrer dans sa maison et d'accepter l'hospitalité pendant un jour et une nuit, ce que fit mon frère après s'être fait beaucoup prier. Je ne sais ce qu'il dit au vieux brahme, mais quand il sortit de chez lui, Ro'masa était sa promise, et les deux brahmes, en signe d'alliance et pour effacer toute souillure du péché, avaient bu ensemble le *panciagawa*, breuvage composé d'urine et de bouse de vache délayées dans du lait doux, du beurre clarifié et du lait un peu aigre (1). Généralement, les dévots n'emploient ce mode de purification qu'une fois par an, et mon frère, nouvellement improvisé brahme, pensait bien s'abstenir toujours de cet acte religieux; mais il se trouva tellement pris par son hôte qu'il n'osa pas reculer, et, comme dirait un Frangouis, il fut obligé d'avaler le calice jusqu'à la lie, ce qu'il ne fit pas sans grimace.

Quelques jours après (2) se fit la cérémonie du mariage, et ce ne fut pas sans peine, car indrapramati ne pouvait produire aucun parent. A force d'or et de prière, il vint à bout de gagner un vieux brahme nouvellement établi à Patna, et qui consentit à passer pour son *gourou*, c'est-à-dire son père spirituel, son professeur, et celui qui lui avait donné l'initiation des Ecritures et l'investiture du cordon sacré de trois fils de coton. Dans tous les cas possibles, le gourou peut remplacer le père naturel, et même toute la famille de son élève.

Mon frère, accompagné de son gourou et d'une femme mariée, se rendit chez Amarashina sans faire en chemin la moindre rencontre de mauvais augure, ce qui les aurait obligés à remettre leur visite à un autre jour. Comme il se mariait en *cannigadanam* (3), il ne portait point de don à son beau-père, tandis que s'il se fût marié en *pariam*, il lui eût porté vingt-un ou trente-un *ponnes* (105 ou 155 francs) pour payer la fille, et c'eût été son gourou qui se fût chargé de cette négociation. Le reste des cérémonies se fit à peu près comme dans un mariage ordinaire.

— Je suis arrivé d'Europe depuis peu de temps, dis-je au paria, et je n'ai pas encore vu cette cérémonie.

— Je vais donc vous dire quels sont nos usages en pareille circonstance.

Après la première visite dont je viens de vous parler, le père de la fille va en grande pompe faire au fiancé les présents de noce, consistant en bijoux et parures pour l'épouse, en meubles, ustensiles de ménage, bétail, etc., etc. De son côté, le futur donne à sa femme le *pariécouré*, pagne dont elle se couvre le jour de ses noces, et dont elle ne se sert plus. Ce vêtement est de soie, même chez les plus pauvres. Le jour du mariage convenu, on plante le *cal* dans la cour de la maison; ce cal est un des pieds du *pendal* ou berceau de feuillage sous lequel se fera la célébration. Cette première cérémonie faite, on attend quelques jours pendant lesquels les parents et les amis rendent au moins une visite au père de la fille, et l'on achève le *pendal*.

Les amis vont, sous un dais, porter en présent du bétel aux deux fiancés; on place le *poléar* au milieu de la cour : les brahmes lui font des offrandes de cocos, de bananes et de bétel, et le prient de favoriser le mariage qu'on va célébrer. On retire le poléar dès que le *pendal* est terminé.

(1) C'est le même breuvage que les brahmes firent prendre aux Hindous que Tippoo-Saeb avait fait circoncire malgré eux. Ces malheureux, après la mort du sultan, furent obligés d'en passer par là pour être réintégrés dans leur religion et leurs castes.

(2) On ne peut se marier que dans les mois de février, mai, juin, octobre, et au commencement de novembre.

(3) Ce qui signifie don d'une vierge.

Les fiancés, parés de leurs habits les plus riches, sont chaque soirée promenés dans la ville, chacun dans un palanquin particulier. Ils sont suivis d'une longue procession d'amis et de parents, les uns sur des chevaux, les autres sur des éléphants quand ils sont assez riches pour en avoir. Des musiciens et des danseuses, ou *devedassi* (1), marchent devant le cortége en chantant et dansant. Tous sont vêtus aussi bien que leur fortune le leur permet. Le costume des parents et des amis consiste, comme d'habitude, en une pièce de toile dont ils se ceignent les reins, et qui les couvre jusqu'aux genoux. Une autre pièce, de trois à quatre mètres de longueur, leur entoure le corps en différentes manières qui n'ont rien de déterminé, et se drape selon le goût des personnes. Un morceau de mousseline leur enveloppe la tête en se contournant en forme de léger turban. Quelquefois ils portent un large pantalon à la turque, qui leur descend jusqu'à la cheville du pied; ils mettent aussi parfois une longue robe de toile blanche comme tout le reste du costume, qui se croise sur la poitrine du côté gauche, pour se distinguer des Mogols, qui



Les musiciens.

la croisent du côté droit. Les riches portent cette robe en mousseline brodée à fleurs d'or. Une écharpe la retient et la serre sur les hanches. Ils portent aux oreilles d'énormes boucles d'or, ovales, ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant. Quelques-uns ont aux pieds des sandales ou des babouches de maroquin de diverses couleurs, ou des souliers d'étoffe brodés d'or et d'argent, et terminés par une longue pointe recourbée; mais plus communément ils marchent nu-pieds.

Les musiciens, comme les danseuses, appartiennent à une des plus basses classes de la société, et ne sont pas admis aux pratiques religieuses des trois premières castes. Les instruments dont se servent les musiciens, dans ces cérémonies, sont le *tal*, le *grand tal*, et le *matalan*. — Le tal est composé de deux petits plats, l'un d'acier, l'autre de cuivre, que l'on frappe l'un contre l'autre et qui rendent un son aigu et aigre. —Le grand tal n'est rien autre chose que nos cimbales. — Le matalan est une sorte de petit tambour que l'on frappe avec les mains des deux côtés. Les musiciens accompagnent ces instruments de leur voix aigre et nasillarde.

Quelquefois d'autres instruments plus harmonieux, quoique non moins bruyants, viennent mêler leurs accords aux précédents; par exemple le *tourti*, sorte de musette analogue à la cornemuse de vos montagnards écossais; le *sarengouy*, ressemblant à votre violoncelle; le *vina*, dont les cordes se pincent comme celles d'une guitare; le *nagassarana*, espèce de hautbois; l'*hoëzah*, que vous nommez tambour de basque; et enfin le *galhank*, énorme tambour devant lequel vos grosses caisses ne sont que des miniatures. Il est vrai que ces derniers instruments ne se font guère entendre que dans les *natché*, ou fêtes particulières que des amis se donnent entre eux.

Les *devedassi* sont des filles cadettes de basse classe, de la caste des soudras, consacrées au service des dieux depuis leur plus tendre jeunesse. On leur donne des maîtres de danse et de musique dès leur enfance, et, aussitôt qu'elles sont nubiles, on les envoie dans une pagode (temple des dieux), où elles sont occupées à chanter et danser devant les images des dieux et dans les processions. Lorsque les brahmes les ont conservées quelque temps, ils les renvoient. Alors elles se réunissent en troupes, s'associent des musiciens et des saltimbanques pour aller chanter et danser chez les gens qui les appellent. Leur danse est aussi indécente que le sont chez vous autres Frangouis la polka, la valse, le cancan, etc., mais on le leur pardonne parce qu'elles font le métier de courtisanes.

Lorsqu'elles ont quitté la pagode pour tomber entièrement dans le domaine public, elles prennent le nom de *roum djénie*. Elles portent alors des pantalons de soie, ordinairement de couleur écarlate clair, couleur qui est fournie par la noix d'une certaine variété d'arec; ces pantalons sont froncés autour de la cheville. Immédiatement au-dessous, deux cercles d'or embrassent le bas de la jambe; de ces cercles pendent de petits grelots d'argent qui rendent, à chaque mouvement des danseuses, un son doux et assez agréable. Leur taille est prise et serrée dans un corsage blanc qui descend jusqu'à la hanche, en forme

(1) Les Européens nomment ces danseuses *Bayadères*, du mot portugais *balladeiras*, qui signifie danseuses.

de tunique ouverte par devant. Dessous ce corsage est une jupe d'étoffe légère qui ne dépasse pas les genoux; un voile de gaze, à chaque coin duquel est attaché un riche gland d'or ou d'argent massif, est jeté sur leur tête et vient se croiser sur leur sein, et elles tirent, en dansant, un grand parti de ce voile, qui est quelquefois remplacé par une écharpe en soie, dont elles se drapent de mille manières toutes plus gracieuses les unes que les autres. Leur danse, plus modeste que celle des dévédassis, et surtout que celle des danseuses de l'Opéra de Paris, consiste en une sorte de pantomime cadencée, assez lente, dans laquelle la pose du voile ou de l'écharpe joue le principal rôle. Les bijoux que portent ces bayadères sont souvent d'une valeur considérable. Leur cou est ordinairement paré de plusieurs colliers, dont les uns en perles et les autres en or curieusement ciselé. Un bijou de prix est suspendu par un anneau d'or à leur narine droite; enfin, elles portent sur le front, entre les sourcils, un joyau qui rappelle les *féronnières* de vos dames d'Europe. Quant aux simples dévédassis, elles ont le plus souvent moins de luxe, quoique leur costume soit à peu près le même : elles sont vêtues d'une courte jupe blanche entourée de grelots dorés, et elles s'enveloppent dans un pagne rayé assez élégant.

Les *jongleurs* hindous ont une adresse que nul escamoteur européen ne peut leur disputer. Ils exécutent mille tours d'adresse qui étonnent principalement les Européens.



Le mariage.

Pendant tout le temps que durent ces processions pompeuses, chaque soir on tire des feux d'artifice, on fait de magnifiques illuminations ; des jongleurs amusent le public, et les *dévédassis* dansent, chantent sous le *pendal*, devant la maison du fiancé. Chaque soir et chaque matin elles frottent les jeunes fiancés avec du *naleng*, petite graine verte d'une plante consacrée au mariage.

Vers les derniers jours des fiançailles, on amène en grande pompe le futur époux à la porte de la fiancée pour lui tirer l'*œillade*. Cette cérémonie se fait pour détruire le maléfice que quelque envieux, jaloux de son bonheur, aurait pu jeter sur lui. Mes compatriotes croient qu'il y a certains regards dont la malignité peut causer des impressions funestes et produire des effets capables de désespérer un nouveau marié. On tire l'œillade en faisant tourner trois fois devant le visage des fiancés un bassin plein d'eau rougie et préparée par un brahme, et on jette cette eau dans la rue ; ou bien on déchire une toile en deux devant leurs yeux, et on en jette les morceaux des deux côtés opposés ; ou enfin on leur attache à la tête certain cercle mystérieux ; mais cette troisième méthode s'emploie dès les premiers jours, et a pour but de préserver de la malignité de l'œillade plutôt que d'en dissiper les effets.

Le jour fixé pour le mariage arrive enfin. Les fiancés s'asseyent à l'un des deux bouts du *pendal*, l'un à côté de l'autre. Ce berceau de treillage est éclairé par une grande quantité de lampions. Les brahmes, placés sur une estrade de bois, sont entourés de cruches de terre pleines d'eau, dont deux plus grandes que les autres sont du côté des futurs. Les prêtres font des prières pour faire descendre dans les deux grandes cruches *Schiva* et *Paravati*, ou *Vishnou* et *Lacshmi*, selon qu'ils se croient consacrés à l'un ou l'autre de ces dieux. Ensuite ils allument l'*oman* ou feu des sacrifices, qu'on entretient avec diverses sortes de bois sacrés, savoir : celui du figuier à grappe, de la bu-

tée feuillue, du mimosa catechu, de l'adénanthère épineux et du manguier. Ce bois doit être coupé en petits morceaux longs d'un travers de main et pas plus gros que le poing (1); ils prononcent sur le feu plusieurs prières et invocations, en y jetant de temps à autre, aussi bien que les époux, de l'encens, du bois de sandal, de l'huile, du beurre clarifié, du riz, etc. Le mari fait alors serment entre les mains des brahmes d'avoir soin de la maison. L'o*man* dure plusieurs heures, pendant lesquelles on exécute diverses autres cérémonies dont je ne vous parlerai pas parce qu'elles sont beaucoup moins importantes. Ensuite le père de la mariée fait le *panigraha* (union des mains), ce qui est une partie essentielle de la cérémonie. Il prend les mains de sa fille et les met dans celles du marié, et il la lui livre en présence des assistants, en prononçant les paroles suivantes, qu'un brahme lui dicte, et en prenant à témoin *Agni*, le Dieu du feu : « *Moi, un tel, fils d'un tel, petit-fils d'un tel*, je vous donne *ma fille une telle, à vous tel, fils d'un tel, petit-fils d'un tel*; *pratiquez tous deux ensemble les devoirs prescrits* (2).

Vous concevez que mon frère eût été fort embarrassé pour donner une généalogie brahmanique, si son *bougou* ne l'eût tiré d'affaire en lui en improvisant une aux dépens de sa propre famille. Il le fit avec d'autant moins de scrupule, qu'en fait de mariage, les lois de Manou permettent positivement de mentir pour faire réussir une demande.

Après avoir prononcé les paroles sacramentelles, le brahme rompt un coco en deux parties, puis il bénit le *tali*, le fait toucher aux assistants et le donne au marié, qui le suspend avec un ruban au cou de sa jeune épouse. Le *tali* ou *lingham* est une petite figure en or que les femmes mariées portent comme symbole de l'union des époux. Après diverses cérémonies peu importantes, le brahme prend un peu de safran et le mêle avec du riz cru en disant quelques prières, et il en jette deux pleines mains sur les épaules du mari et de la femme. Tous les assistants se lèvent et en font autant en leur donnant leur bénédiction. Alors tout est fini.

Le reste de la journée se passe en divertissements, et le soir les deux époux, dans un même palanquin, sont promenés processionnellement par la ville pendant qu'on détruit le *pendal*, parce que si le feu y prenait ce serait de très-mauvais augure. La jeune femme, lorsqu'elle n'est pas nubile, rentre chez son père, et ce n'est souvent que plusieurs années après que l'on répète à peu près la même cérémonie, qui se nomme le *petit mariage*. Dans tous les cas, ce n'est que lorsqu'une femme est devenue mère qu'elle peut habiter sans contrainte avec son mari. Jusque-là elle doit attendre l'ordre de sa belle-mère.

Dans l'Hindoustan les lois du mariage ne sont pas bien rigoureuses pour la plupart des castes basses. Un mari est-il mécontent de sa femme, il s'en sépare et en cherche une autre; la femme agit de même à l'égard de son mari. Ce n'est pas que le divorce ne puisse s'obtenir sans motifs; mais on n'y regarde pas de bien près, surtout quand les deux partis s'accordent à le demander. Les femmes s'occupent de leur ménage et, dans les basses classes, elles partagent les travaux de leurs maris, quelque durs qu'ils soient : elles liment, scient le bois, piochent la terre, portent de lourds fardeaux, etc., etc.; généralement elles sont bonnes mères, épouses soumises et fidèles. L'ambition et le luxe, si ruineux pour les femmes d'Europe, leur sont tout à fait inconnus, ainsi que ce que les Parisiennes appellent naïvement *les plaisirs*, c'est-à-dire les spectacles, les bals, les cercles, les festins, les joies envieuses de la toilette et de la vanité, et... tout ce qui s'ensuit. Il est vrai qu'on élève celles destinées à devenir honnêtes femmes (qu'on me passe ce mot) dans la plus profonde ignorance, afin, disent les lois de Manou, de les éloigner le moins possible de la simplicité de mœurs qui est nécessaire au bonheur domestique; il leur est même défendu d'apprendre à lire et à écrire. Il est permis aux courtisanes seules d'acquérir de l'instruction et des talents; elles étudient la littérature, la poésie, la musique et la danse, et, disons-le à la honte de l'Inde, leur classe n'est pas vouée au mépris, comme chez les Européens.

Or, la belle-mère de Ro'masa était la femme du bougou de mon frère, puisque le bougou était le père spirituel d'Indrapramati, et que le père spirituel remplace en tout le père naturel quand celui-ci n'existe plus. La femme du bougou était encore plus avare que son mari, ce qui n'est pas peu dire; d'où il résulta qu'après le *petit mariage*, mon frère n'eut aucune peine à la gagner. Il lui fit croire que sa sainteté ne lui permettait pas de vivre familièrement avec une femme, et la pria en conséquence de surveiller constamment Ro'masa, afin de rendre un tête-à-tête impossible, et la vieille brahmine se fit, peut-être un peu par jalousie, un vrai plaisir de satisfaire la fantaisie de mon frère.

D'un autre côté, Indrapramati me facilita tous les moyens de voir ma bien-aimée, et même de lui parler en particulier. Dans quatre jours les six ans de mariage seront expirés, et alors il répudiera sa femme, qui deviendra la mienne.

— Mais pensez-vous, dis-je au paria, que le père de Ro'masa ne mette pas d'opposition à ce mariage?

— Il ne le pourra pas, car nous nous marierons en *gandharba* ou *gandarva*.

En quittant son mari, Ro'masa viendra me joindre, et, devant plusieurs témoins des amis de mon frère, elle me dira : *Je suis devenue ta femme*. Moi, je lui répondrai : *Il est vrai*. Dès lors nous serons mariés en *gandharba*, c'est-à-dire par consentement mutuel, et ce mariage est aussi valide que ceux faits avec d'autres cérémonies. Il est vrai que ma femme, en sa qualité de *didhichoû* (femme remariée), et mes enfants, en celle de *golaka* (fils de veuve remariée), seront dédaignés dans le monde; mais, en vivant avec moi dans cette retraite, j'espère qu'ils n'en seront pas moins heureux.

Le paria finit ainsi sa triste histoire; mais comme elle avait éveillé ma curiosité sur plusieurs points, je lui fis nombre de questions auxquelles il répondit avec la plus grande complaisance. Je lui demandai, entre autres, si l'on faisait quelques cérémonies lors de la naissance d'un enfant.

— Dans ce cas, me dit-il, un brahme et le mari font des aspersions d'eau lustrale pour purifier la maison, et tous ceux qui l'habitent se frottent la tête et tout le corps avec de l'huile de coco en se lavant avec soin deux heures après. Du reste, tous les gens pieux font assez souvent ce genre d'ablution sans cause déterminante. La jeune mère se purifie également au moyen du bain et de certains breuvages dont l'urine de vache forme la base. En outre elle se frotte tout

(1) Colebrooke, *Rech. asiat.*, t. VII, p. 285.

(2) Les livres saints reconnaissent huit sortes de mariage : 1° le mode de Brahma; 2° celui des dieux (*davas*); 3° celui des saints (*richis*); 4° celui des créatures (*pradjâpatis*); 5° celui des mauvais génies (*asouras*); 6° celui des musiciens célestes (*gandharbas*); 7° celui des géants (*rakchassas*); 8° enfin le plus vil de tous, celui des vampires (*pisatchas*). Les six premiers sont permis aux brahmes, les quatre derniers à un kchatria; les mêmes à un vaisya et à un soudra, à l'exception du mode des géants.

le corps avec des cendres de bouse du même animal. Les femmes ont toujours de ces cendres, parce que la principale occupation de leur vie entière est d'en amasser afin de s'en faire couvrir le corps après leur mort, lorsqu'on les brûle ou enterre. Le dixième jour, les amis et les parents s'assemblent pour donner un nom à l'enfant, ce qui n'est pas une petite affaire, car ce nom peut avoir une grande influence sur sa vie. Avant de le lui imposer, un brahme consulte le livre des destinées, tire l'horoscope de l'enfant, et examine si les planètes lui sont favorables. Si c'est une fille, elle ne trouverait jamais à se marier si son nom n'était pas convenable, car le *Manava-Dharma-Sastra*, livre III, sl. 9, dit expressément : « Qu'il (le jeune homme) n'épouse pas une fille qui porte le nom d'une constellation, d'un arbre, d'une rivière, d'un peuple barbare, d'une montagne, d'un oiseau, d'un serpent, d'un esclave, ou dont le nom rappelle un objet effrayant. » Le brahme lui impose ordinairement le nom d'un dieu, puis il reçoit des présents, et la fête se termine par un repas splendide et par des réjouissances.

L'enfant n'est pas emmaillotté comme dans votre pays. On suspend, au moyen de quatre cordes agrafées au plafond, un cadre en bois auquel est cloué un fond en étoffe, de manière à former une sorte de hamac. L'enfant y est placé, et il a ainsi la faculté de se mouvoir sans courir le risque de tomber. Des femmes le bercent aisément en donnant aux cordes un léger mouvement d'oscillation. A six mois on lui fait manger pour la première fois du riz préparé avec du sucre, et cette cérémonie religieuse se fait en présence des parents qui tous y sont invités. Du reste, les enfants sont généralement nus jusqu'à l'âge de puberté, d'où il résulte que la pudeur est une vertu assez rare dans l'Hindoustan.

Ici finit l'histoire de Sacontala. Le lendemain il me conduisit dans son magnifique jardin, et me dit :

— Comme vous êtes étranger et que vous connaissez peu, sans doute, la riche végétation de mon pays, je vais essayer de vous faire connaître les végétaux les plus utiles qui croissent dans ma belle mais ingrate patrie.

Voici, près du ruisseau, le cocotier, trop connu pour que je vous en parle longuement. Cet arbre précieux ne croit bien que sur les bords de la mer, car ses racines aiment le sel. Comme je l'arrose très-souvent avec de l'eau fortement salée, il réussit assez bien dans mon jardin. Ici est l'*amandier*, originaire de la Perse, et que l'on cultive avec assez de succès dans les parties tempérées de l'Europe. Le *badamier* (1), à tige magnifique et pyramidale, dont le fruit excellent a la forme et la grosseur d'une amande. Le *mangoustan* (2), aux fruits d'une saveur et d'un parfum exquis ; le *litchi* (3), dont les fruits pulpeux ont la couleur et le parfum de la fraise ; le *jack* ou *rima* (4), que les Européens connaissent sous le nom d'*arbre à pain*, et qui nous est venu des îles de l'Océanie. Ses fruits, de la grosseur de la tête d'un enfant, se mangent cuits ou crus, et ont un peu la saveur de la mie du pain sortant du four. Le *grenadier* (5), le *figuier* (6), l'*oranger*, le *citronnier* et le *pampelmouse* (7) ; l'*ananas*, à fruits sucrés, acides, aromatiques, ayant un peu la saveur du coing ; le *jambos* (8), dont le fruit, de la grosseur d'une petite orange, a la chair sèche et sans odeur, mais répand dans la bouche une agréable saveur de rose. Le *pinang* ou *arec* (1) ; on mâche son amande en mélange avec de la chaux et des feuilles de bétel, ce qui rend les dents de nos femmes fort belles, c'est-à-dire noires comme l'aile du corbeau ; le *kapol* (2), avec le fruit duquel nous préparons la poudre de caris pour aromatiser nos ragoûts ; le *benjaoy* (3), dont la résine est un parfum si estimé ; le *tamarinier* (4), à longues gousses contenant une pulpe sucrée et d'un acide doux, entrant dans la composition de nos meilleurs sorbets ; le *sagoutier* (5), sorte de palmier dont le tronc recèle une délicieuse fécule ; le *dcharak* (6), que vous connaissez sous le nom de ricin, et des graines duquel nous tirons une huile purgative ; ici c'est un arbre élevé, chez vous c'est une plante annuelle. Le *eahvé* ou café (7), qui aime à ouvrir ses fleurs odorantes sous l'ombrage protecteur du *dalap* épineux (8) ; le *manguier* (9), dont le fruit, nommé *mango* ou *mangue*, est de la grosseur d'un abricot et d'une saveur délicieuse, quoique sentant un peu la térébenthine ; vous savez comment l'houlman a été le dérober dans les jardins d'un géant de Ceylan. Le *glougo* (10), avec l'écorce duquel les habitants des îles de la mer du Sud font des étoffes, les Chinois du papier, et nous autres Indiens de grossières toiles d'emballage ; le *palmier-dattier* (11), qui ne réussit pas aussi bien dans l'Inde qu'en Afrique.

Nous cultivons aussi quelques arbres fruitiers que vous possédez en Europe, tels qu'une sorte de *prunier* et de *cerisier* ; l'*abricotier*, originaire d'Arménie, et le *pêcher*, qui nous vient de la Perse. Mais si je crois ce que m'en ont dit quelques voyageurs frangouis, il paraît que chez vous leurs fruits acquièrent un parfum délicieux qui leur manque tout à fait ici. Du reste, les personnes qui avancent que la pêche est un poison mortel dans son pays, sont complétement dans l'erreur.

Parmi les arbres utiles en économie domestique, je vous ferai remarquer le *mûrier* (12), dont la feuille sert de nourriture à nos vers à soie ; le *cotonnier* (13), dont les capsules, lorsqu'elles sont mûres, s'entr'ouvrent pour laisser échapper le précieux duvet dont nous fabriquons ces étoffes, ces mousselines si fines et si estimées par toute la terre. Le *bambou* (14), gigantesque graminée dont le chaume fistuleux, de la grosseur du corps d'un homme, atteint jusqu'à douze et quinze mètres de hauteur. Il est extrêmement utile dans les arts, et c'est avec son écorce dure, souple et ligneuse, que l'on fabrique les belles nattes de Bénarès. Aussi presque tous nos champs cultivés sont-ils clos avec ce magnifique roseau, quand la nature du sol le permet. Le *rarak* (15), dont les racines et les fruits écrasés remplacent le savon pour nettoyer le linge. Enfin, l'*indigotier* (16), qui nous fournit une superbe couleur bleue.

Parmi nos arbres et arbrisseaux aromatiques, voici le *bétel* (17) dont nous mâchons les feuilles avec la noix d'arec ou pinang, et dont vous connaissez les graines sous le nom de *poivre* ; l'on emploie plus souvent, pour aromatiser les ragoûts, le *poivre noir* ou du commerce (18). Le *muscadier* (19), si commun dans les possessions hollandaises des Moluques. Cet arbre, qui ne dépasse pas trois ou quatre mètres de hauteur, porte un fruit charnu de la grosseur d'une pomme. A l'époque de sa maturité il s'ouvre

(1) *Terminalia catappa*, LIN. — (2) *Garcinia mangostana*. — (3) *Euphoria litchi* et *euphoria rampasian*. — (4) *Arctocarpus incisa*. — (5) *Punica granatum*. — (6) *Ficus carica*. — (7) *Citrus aurantiaca*. — (8) *Eugenia iumbos*, LIN. *Jambosa vulgaris*, DECAND.

(1) *Areca catechu*. — (2) *Amomum cardamomum*. — (3) *Styrax benzoin*. — (4) *Tamarindus indica*. — (5) *Sagus Rumphii* et *sagus raphia*. — (6) *Ricinus communis*, ou palma-christi. — (7) *Coffea arabica*. — (8) *Erythrina corallodendrum*. — (9) *Mangifera domestica*. — (10) *Broussonetia papyrifera*, ou mûrier à papier. — (11) *Phenix dactylifera*. — (12) *Morus alba*. — (13) *Gossypium herbaceum* et autres espèces ligneuses. — (14) *Bambusa arundinacea*. — (15) *Sapindus saponaria*. — (16) *Indigofera macrostachya*. — (17) *Piper betel*. — (18) *Piper nigrum*. — (19) *Miristica moschata*.

en deux valves et laisse voir une *muscade* grise ou noirâtre, entourée de son *macis* rouge et frangé. Le *giroflier* (1), grand et bel arbre dont le fruit est une baie violâtre ressemblant à une olive. Un peu avant la floraison, nous cueillons le bouton avec son ovaire, nous le faisons sécher, et vous le connaissez en Europe sous le nom de *clou de girofle*. Le *cannellier* (2), qui s'élève à dix mètres et qui exhale une très-agréable odeur aromatique de toutes ses parties, quoique l'on n'emploie que sa jeune écorce qui est connue sous le nom de *cannelle*; il nous est venu de Ceylan. Le *camphrier* (3), qui se trouve aussi en Perse et au Japon ; arbre élevé, à fleurs blanches et à fruits d'un pourpre foncé. Par une sorte de distillation on retire de toutes ses parties le camphre du commerce. La *badiane anis étoilé* (1) et la *badiane sacrée* (2), toutes deux fournissant des graines aromatiques d'une agréable saveur ; la première nous est venue de la Chine, et la seconde du Japon.

Parmi les plantes herbacées aromatiques, je ne vous montrerai que le *zerumbet* (3) et le *gingembre* (4). Le premier a les fleurs d'un beau rouge; mais ses racines grosses et noueuses sont moins aromatiques que celles du second. Le gingembre a les fleurs jaunâtres, tachées de pourpre. Sa racine est grosse, charnue, poivrée et très-aromatique. Le *piment* (5), dont nous cultivons plusieurs



Le jardin hindous.

espèces. Il est plus âcre qu'aromatique, et les Frangouis le connaissent sous le nom de *poivre rouge* ou *poivre long*.

Si nous passons dans mon potager, vous y verrez une quantité de plantes comestibles dont beaucoup sont cultivées en Europe, telles que : melon, pastèque ou melon d'eau, courge, concombre, oignon, ail, fève, pois, laitues, maïs, millet, sorgho, *patate* (4), racine grosse, charnue, sucrée, farineuse, ayant une saveur agréable, crue ou cuite, et exhalant une légère odeur de rose. C'est la racine d'une sorte de liseron rampant ; l'*yam* ou *igname* (5), à tige grimpante, à feuilles en cœur, et fleurs jaunâtres. Ses racines grosses et charnues, que l'on mange cuites, font, avec le riz, la base de la nourriture de tous les habitants des tropiques. La *brède* (6), qui n'est rien autre chose que la morelle noire des botanistes français ; on mange ses feuilles simplement cuites à l'eau avec un peu de sel.

Mais de toutes les plantes vivaces cultivées sous les tropiques, nulle n'est comparable, pour le nombre, la grosseur et les qualités alimentaires de ses fruits, au *pisang* (6), que vous nommez bananier, et dont nous possédons trois espèces et plus de cent variétés. Le fruit, ayant à peu près la forme d'un concombre mince et arqué, vient en grappe pendante, portant souvent jusqu'à cinquante ou soixante bananes. Selon la variété, on en voit depuis la grosseur du pouce jusqu'à la grosseur du bras. Ces *bananes*, quoique un peu mucilagineuses, sont excellentes cuites ou crues. La plante a des feuilles longues ordinairement de deux mètres, et larges de cinquante centimètres. La tige s'élève à trois ou quatre mètres en dix-huit mois, puis elle donne ses fleurs et ses fruits et elle périt. La racine repousse des drageons que l'on transplante, et qui fructifient et périssent de même, dix-huit mois après. Vos voyageurs ont donc eu tort quand ils vous ont représenté comme un arbre une plante herbacée, qui n'est pas même vivace par ses tiges. Je ne vous parlerai pas de la *canne à sucre* (7), car elle vous est suffisamment connue.

Le paria en resta là ; mais en faveur des personnes qui

(1) *Caryophyllus aromaticus.* — (2) *Cinnamomum aromaticum* ou *Laurus cinnamomum.* — (3) *Laurus camphora.* — (4) *Convolvulus batatas.* — (5) *Dioscorea sativa.* — (6) *Solanum nigrum.*

(1) *Illicium anisatum.* — (2) *Illicium religiosum.* — (3) *Amomum zerumbet.* — (4) *Amomum zingiber.* — (5) *Capsicum.* — (6) *Musa paradisiaca.* — (7) *Saccharum officinarum.*

s'occupent de géographie physique, nous compléterons, en note, la flore caractéristique de l'Inde (1).

Le paria et moi étions sur le point d'aller nous coucher, quand nous vîmes arriver en toute hâte un *couli* ou messager de Patna. Après s'être informé s'il parlait réellement au soudra Sacontala, il remit à mon hôte une lettre fort proprement pliée et cachetée, quoiqu'elle ne consistât, selon l'usage, qu'en un *alle*, ou morceau de feuilles de palmier sur lequel on avait écrit avec la pointe d'un stylet d'acier. Avant de la décacheter, Sacontala sentit sa paupière gauche trembloter, et ce sinistre présage le fit frémir de crainte (1); il lut le message et devint pâle comme un mort.

— O Soleil! dit-il, père de mes ancêtres, permettras-tu que la cruelle mort moissonne le meilleur des frères, et que son corps devienne la proie des tigres et des crocodiles? Volons à son secours... Frangouis, adieu! Et le paria s'élança sur la route de Patna en courant d'une telle vitesse que bientôt je le perdis de vue.

J'étais assez désappointé, car j'avais encore beaucoup de questions à lui faire; mais je pensai que je le retrouverais à la ville prochaine, et je me mis tranquillement en route avec le messager ou *pion* (2) qui me servit de guide.



Jeunes femmes hindoues faisant leurs ablutions.

Chemin faisant, en suivant le rivage du Gange, je m'amusais à considérer la délicatesse des formes et la démarche gracieuse des jeunes femmes hindoues qui viennent faire leurs ablutions dans les eaux sacrées du fleuve, ou puiser avec respect de ces eaux qu'elles emportent pour quelque usage domestique ou religieux. Les vases dont elles se servent pour cela sont en terre ou en cuivre et d'une forme sphérique particulière; elles les placent sur leur tête, les uns au-dessus des autres, par rang de grandeur, de manière à en former une pyramide en forme de cône tronqué. Ces femmes, si laides quand elles deviennent vieilles, sont alors pleines de grâces et d'attraits. Drapées avec autant de simplicité que de goût, douées d'une tournure pleine de gravité et de noblesse, elles ne pouvaient manquer d'attirer mon attention.

Bientôt après, mon couli et moi nous rencontrâmes un corps d'armée que les Anglais envoyaient dans l'Afghanistan. Il était parti de Calcutta en suivant les rives de l'Hougli jusqu'au Gange. Il devait passer à Patna, à Bénarès, à Lacknau, à Agra, et traverser les montagnes sur les confins du Pendjab et du Sindhy, laisser beaucoup à droite Delhy et Lahore, puis se rendre dans l'Afghanistan, où les Anglais trouvèrent ce qu'ils ne cherchaient pas, ainsi qu'on le sait. La division que nous rencontrâmes était composée de trois ou quatre mille combattants au plus, tous *Cipayes*, c'est-à-dire Hindous. Moi, qui me souvenais d'avoir vu en France la garde impériale de Napoléon, je restai saisi d'étonnement à l'aspect de cette grotesque armée, et je ne sais trop ce qui serait arrivé de cette attaque de stupéfaction, si sa crise ne s'était terminée par un accès de rire fou. Pendant que mon paria trotte sur la route de Patna, je vais vous raconter ce que je vis, et ce ne sera pas, je le pense, la partie la moins curieuse de ma relation.

Du sommet d'une colline nous aperçûmes le corps d'ar-

(1) *Dillenia*; — *aquilaria*; — *tectona*; — *michelia*; — *garcinia*; — *astrapœa*: — *amherstia*; — *paullinia*; — *semecarpus*; — *canna*; — *caladium*; — *pandanus*; — *cycas*; — *calamus*; — *dracœna*; — *dianella*; — *xiphidium*; — *agrosticum*; — *gloriosa*; — *polyanthes*; — *crinum*; — *amaryllis*; — *tigridia*: — *mantisia*; — *hedichium*; — *kæmpferia*; — *cymbidium*; — *terminalia*; — *aramanthus*; — *celosia*; — *gomphrena*; — *plumbago*; — *ruellia*; — *thunbergia*; — *justicia*; — *crosandra*; — *mogorium*; — *jasminum*; — *clerodendrum*; — *volkameria*; — *vitex*; — *lantana*; — *salvia*; — *ocymum*; — *cestrum*; — *ipomæa*; — *nerium*; — *ardisia*; etc., etc.

(1) Le tremblement de l'œil droit est au contraire un présage heureux. Pour les femmes c'est tout le contraire.

(2) Les *pions* sont des sortes de domestiques qui remplissent ordinairement la charge de coureurs, de messagers, etc. Un riche Européen en a toujours au moins cinq ou six qui marchent devant son palanquin ou son gari. Ils portent à la main une longue canne à pomme d'argent qui est l'insigne de leurs fonctions.

mée s'avancer comme un troupeau de moutons qu'un mauvais berger aurait fort mal discipliné, et cependant vous allez voir qu'il y régnait le meilleur ordre. Un régiment de cavalerie formait l'avant-garde, et se composait de cinq cents hommes, moitié Hindous sang pur, et moitié descendants des Maures ou Arabes. Ils avaient un habit rouge sans collet, avec revers jaunes et parements blancs. Sur leurs boutons argentés on voyait le numéro de leur régiment et ces deux initiales N. C. (*native cavalery*). Leur gilet était remplacé par une chemise de coton serrée autour du corps ; ils avaient des pantalons blancs, retenus au-dessus des hanches par une ceinture bleue ; leur coiffure consiste en un casque de fer, recouvert d'un bonnet de carton, celui-ci entouré d'un turban bleu, avec un bandeau blanc en travers. Ils portent des bottes et des éperons. Leurs armes consistent en une carabine, une paire de pistolets et un long sabre recourbé, soutenu par un baudrier en peau blanche. Quant aux chevaux, de très-maigre apparence, ils sont équipés à la manière européenne. Les officiers portent un casque semblable à celui des dragons anglais, mais fort empanaché de plumes de coq. Les officiers supérieurs, à commencer par le chef d'escadron, sont tous Anglais ; mais les *soubadars* (capitaines), *jamidars* (lieutenants), *havildars* (sergents), et *neilks* (caporaux), sont choisis parmi les naturels du pays. Les soubadars et les jamidars portent des épaulettes et un sabre, ainsi que l'habit et l'hécharpe des officiers ; mais ils n'ont qu'une ombre d'autorité, c'est toujours un officier et même un sous-officier anglais qui commande, et leur inactivité produit un effet assez pittoresque, surtout quand ils ont l'épée à la main pendant une manœuvre. Les havildars et les neilks portent une épée pour insigne de leur grade.

Chaque cavalier reçoit du gouvernement trois pagodes par mois (1) ; il traîne à sa suite : 1° sa femme et ses enfants ; 2° un *cavallaire*, qui reçoit cinq roupies, chargé d'avoir soin du cheval, de le panser, et de lui faire cuire chaque jour le *coulou* (espèce de gesse) qui fait la principale nourriture de ces animaux ; 3° un *herbaire*, qui reçoit quatre roupies par jour, dont toute l'occupation est de chercher, pour le cheval, l'herbe qu'il doit cueillir brin à brin. Le cavallaire et l'herbaire sont mariés, et ont avec eux leur femme et leurs enfants, d'où il résulte qu'il y a toujours neuf ou dix individus pour un seul cheval. Chaque officier a ses *pions* ou domestiques, ses palefreniers, et quatre à six *coulis* pour porter ses bagages. Quant aux officiers supérieurs, ils ne font route qu'en palanquin ; chacun d'eux en a un, dix coulis pour le porter, trois ou quatre chevaux de selle, et un grand nombre de *pions* et de cuisiniers.

Il résulte que ce régiment de cavalerie, qui du reste marchait en assez bon ordre, était immédiatement suivi d'un vrai troupeau de quatre à cinq mille personnes de tout âge et de tout sexe, marchant dans la plus grande confusion avec les chariots de bagages tirés par des bœufs, les *pécalis*, autres bœufs portant des outres pleines d'eau, et les *lascars* chargés de conduire les bêtes de somme.

Après la cavalerie venait une batterie d'artillerie. Chaque pièce de douze était traînée par vingt-quatre à trente bœufs conduits par huit lascars, non compris les artilleurs. Ceux-ci ont un uniforme bleu, avec collet, revers, parements, boutonnières rouges et boutons jaunes. Le train est servi par des lascars qui portent le même uniforme. Leurs officiers, ainsi que ceux du génie, tous Anglais, ont l'habit rouge, avec collet, parements et revers de velours noir, épaulettes d'or et boutons dorés, sur lesquels sont figurés trois canons en sautoir. Les sapeurs et les mineurs sont attachés, avec leurs lascars, à l'artillerie.

Marchaient ensuite deux régiments d'infanterie *cipaye*. Chaque régiment se compose de deux ou trois bataillons, chaque bataillon de huit compagnies, dont une de grenadiers et une de tirailleurs, et chaque compagnie de cent hommes. L'uniforme des fantassins diffère peu de celui des cavaliers ; ils ont l'habit rouge, avec revers et parements rouges, brandebourgs blancs et ceinture bleue ; le pantalon de toile bleue, large, très-court, descendant à peine au genou ; leurs boutons portent les initiales N. I. (*native infantery*). Leur turban, également bleu, n'est pas arrondi comme celui des cavaliers, mais il forme deux pointes, et les compagnies de grenadiers et de tirailleurs sont distinguées par des épaulettes. Les armes de l'infanterie sont le fusil, et la baïonnette que l'on porte suspendue à un baudrier, en place de sabre ; la giberne et la buffleterie sont noires. Tous les Cipayes, cavaliers ou fantassins, ont les cheveux relevés par derrière et cachés sous le turban. Leur solde est de deux pagodes et demie par mois.

Tous sont mariés et suivis, comme les cavaliers, de leurs femmes et de leurs enfants, qui, le plus souvent, n'ont pas d'autres ressources pour vivre que la solde des Cipayes. Les garçons sont revêtus d'une robe blanche, d'un turban et d'un pantalon blancs, avec une ceinture bleue. Pendant leur enfance on les exerce à aller au pas, à sauter, à courir, à exécuter les manœuvres avec précision, et ce sont les plus intelligents d'entre eux qui les leur commandent. Quand ils sont assez forts pour porter les armes, on les incorpore dans une compagnie ; mais, ainsi que les autres Cipayes, ils ne contractent pas d'engagement, et ils sont toujours libres de quitter le service, pourvu qu'ils avertissent leurs chefs un mois d'avance. Aussi arrive-t-il très-souvent que tel soldat qui se bat aujourd'hui pour un rajah, se battra un mois après contre lui sans le moindre scrupule.

Dans chaque compagnie il y a un officier anglais, qui commande à tous les officiers hindous. Outre cela, il y a dans chaque bataillon un adjudant, un quartier-maître, un sergent-major et un sergent-fourrier européens. On choisit les officiers hindous, autant que possible, parmi les hautes castes, et principalement dans celle des *chettris*, à laquelle appartenait le pauvre Sacontala avant de devenir paria. On donne aussi la préférence à certaines tribus qui passent pour être plus guerrières que les autres, comme celles, par exemple, des *Rajahpoutres*, *Marattes*, *Rohillas*, dans le nord ; et celles des *Poligares* et des *Maravis*, dans le Carnate. Tous les Rajahpoutres naissent soldats, et jamais ils ne doivent fuir devant l'ennemi : aussi ont-ils toujours la sage précaution de ne jamais attaquer que lorsqu'ils sont sûrs de vaincre, c'est-à-dire quand ils sont dix ou quinze contre un.

On a soin d'organiser les compagnies par castes, afin que les soldats puissent manger ensemble. Les trompettes, les tambours et les fifres sont *parias* ou chrétiens.

Le corps des guides est composé de deux officiers, quatre sous-fficiers, d'une trentaine de soldats européens, et d'une cinquantaine d'Hindous. Ils portent l'habit vert à revers et parements rouges, et garniture d'argent.

Les *lascars*, qui généralement ne passent pas pour de très-bons sujets, constituent aussi un corps particulier que l'on réduit, en temps de paix, au plus petit nombre possible. Ce sont eux qui font l'office de charretiers, dressent et abattent les tentes, conduisent les bagages, etc. C'est assez ordinairement parmi eux que l'on prend les

(1) Vingt-deux à vingt-trois francs.

kirskavas ou espions. Ils remplissent cette mission dangereuse avec beaucoup d'adresse ; ils savent prendre les marques extérieures d'une caste ou d'une tribu qui n'est pas la leur; ils se déguisent en marchands, et s'introduisent, sous divers prétextes, dans le camp ennemi, dans les places fortes, où rien n'échappe à leurs yeux pénétrants.

Pendant que j'observais la marche de cette armée de trois mille combattants entrainant à leur suite plus de vingt-cinq mille individus, j'aperçus, à une assez grande distance, quelques cavaliers qui n'avaient aucun uniforme, et qui ressemblaient plutôt à des brigands qu'à des soldats. Mon guide, qui répondait à toutes mes questions avec beaucoup de complaisance, m'apprit qu'il y avait dans l'Hindoustan une foule de bandits à pied et à cheval, qui se réunissent à l'armée ou marchent en avant, à la débandade ou par pelotons, ne connaissant ni chefs, ni règles, ni manœuvres, et dont toute la tactique consiste à piller, à ravager, à massacrer.

Je demandai encore à mon *couli* s'il pouvait me donner quelques renseignements sur l'uniforme des corps de *Cipayes* employés au service des Français :

— Au service des Français? me dit-il avec étonnement : est-ce que les Français ont des Cipayes?

— Puisque les Anglais en ont cent cinquante mille, je ne vois pas pourquoi les Français...

— Ah! oui, oui, je me souviens de cela, parce que je suis du pays; mais je n'en ai jamais vu. On m'a dit qu'ils portent l'habit vert, qu'ils vont les jambes nues, ou que les sandales du pays, quand ils en ont, leur tiennent lieu de souliers.

Cette réponse de mon guide me mit de mauvaise humeur, et, sans autre conversation, je me hâtai de marcher vers Patna, où nous arrivâmes bientôt. Le corps d'armée n'entra pas dans la ville, et fut camper à deux lieues au delà, près des rives du Gange; de manière que les habitants furent exempts des désordres qui accompagnent toujours une armée d'Hindous.

J'eus le bonheur, en arrivant, de rencontrer un riche négociant français pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il me reçut avec la plus parfaite cordialité, et me conduisit dans sa maison, où je trouvai tout le luxe d'un *nabab* (1) accommodé au bon goût parisien. Elle était bâtie dans un des quartiers les plus aérés de la ville, et ornée d'un double péristyle à colonnades dans le goût arabe; sur le devant, une vaste esplanade de frais gazons entrecoupée de bosquets et de charmants massifs de fleurs, descendait en pente douce jusque sur le bord du fleuve sacré, où elle se terminait en une longue terrasse ombragée par une allée d'orangers.

A l'intérieur, les murs étaient revêtus d'un stuc plus beau et plus brillant que le marbre, composé avec de la chaux, du blanc d'œuf et du sucre. On y voyait une collection assez curieuse de peintures et de sculptures exécutées par des artistes de l'Inde. Il paraît que les *moutchies* ou peintres hindous n'entendent rien au clair-obscur, à l'effet des ombres, pas grand'chose à la pureté du dessin, et encore moins à la perspective. Mais leurs compositions, assez souvent bizarres, sont très-remarquables par la beauté du coloris. On ne trouve en effet nulle part de plus belles couleurs que dans ce pays. La peinture, si l'on s'en rapportait aux anciens livres de l'Inde, aurait jadis été élevée à un assez haut point de perfection; mais le premier soin des musulmans, après la conquête, fut de détruire tous les tableaux qu'ils purent découvrir, parce qu'ils ont les images en horreur. Il en est résulté qu'aujourd'hui on ne trouve pas une seule vieille peinture qui puisse servir de comparaison entre l'art ancien et le nouveau.

(1) Les *nababs* sont de petits princes hindous, mahométans, qui, sous la dénomination des *rajahs*, gouvernent des villes ou des provinces. Il sont tous très-riches et brillent par leur luxe effréné. De là est venu le nom de *nabab*, que les Anglais donnent à ceux de leurs compatriotes qui reviennent de l'Inde avec une fortune considérable.

La sculpture antique, chez les Hindous, avait certainement fait plus de progrès que chez les Egyptiens, si l'on en juge par les statues et les bas-reliefs des plus anciens monuments. Les premières statues des Egyptiens et même des Grecs avaient les bras collés le long du corps et les jambes réunies : il n'en est pas de même chez les Hindous. Ils savaient donner à leurs personnages de l'action et des attitudes dramatiques, et l'on en voit sur quelques monuments dont les formes, quoique grossièrement dessinées, ne manquent pas d'une certaine élégance. Si l'art, chez eux, s'est arrêté sur les premières limites du progrès, il faut l'attribuer à la religion. En effet, comment faire un chef-d'œuvre quand il faut représenter des monstres, Schiva, par exemple, le terrible dieu de la destruction, avec sa figure grimaçante, ses dents prêtes à mordre, ses bras nombreux armés de glaives menaçants, etc., etc.?

Quant à l'architecture, elle est aujourd'hui un mélange singulier de l'architecture antique de l'Inde et de l'architecture turque et arabe. Il en est résulté des monuments qui, malgré leur bizarrerie, ne le cèdent en légèreté, en élégance et en grâce à aucun de ceux de l'antique Italie. J'en citerai pour exemple le *Badjapour*, ou mausolée du sultan Ibrahim II ; le *Makbara*, ou tombeau du sultan Mohammed-Chah, et celui d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saheb, dans le Maïssour. Ce dernier monument, aussi remarquable par sa magnificence que par son immensité, est bâti au milieu d'un vaste jardin nommé *Lâl-Bâgh*, c'est-à-dire Jardin-des-Rubis, à quelque distance de Séringapatham. Il consiste en trois édifices, dont l'un, uniquement consacré aux sépultures, se rapproche plus du style hindou que du style mauresque. Son toit paraît être composé de pierres placées en plates-bandes; ses colonnes, isolées du corps de bâtiment, sont renflées par le bas et effilées par le haut, et les chapiteaux qui les surmontent sont allongés. L'architecture maure se trahit par les ornements minutieux et multipliés le long du fronton, la balustrade dont il est couronné, les deux minarets accollés aux deux extrémités, et par le petit dôme bâti immédiatement au-dessus du tombeau de Hyder. On peut citer comme modèles des plus singuliers de l'architecture hindoue, dans toute sa physionomie antique, les monuments souterrains de l'île *Eléphanta* ou *Garapori*; ceux d'*Elora*, de *Kaïlaca*, la tour nommée *Kuttub-Minar*, près de Dehly; la pagode de *Trïtchengour*, etc.

Je m'aperçois que cette digression m'entraîne un peu loin, et je m'empresse de revenir à la description de l'aldée de mon négociant français. Le plancher des appartements était recouvert de riches tapis aux mille nuances; des meubles d'ivoire et de laque, apportés du Japon ou de la Chine; des porcelaines magnifiques; cent autres curiosités précieuses les ornaient, et le soin en était confié à de nombreux domestiques couverts de riches livrées. D'énormes *sunkas*, ou éventails suspendus au plancher, étaient constamment agités par des domestiques, et renouvelaient l'air en le rafraîchissant; la brise du dehors pénétrait par des stores de *kouskou* (1), et, en passant à travers des nattes de Bénarès tenues constamment mouillées, se chargeait d'une vaporeuse humidité qui rafraîchissait l'air et rendait la respiration plus facile.

(1) Racines de l'*andropogon muricatus*.

Je fus traité magnifiquement par mon hôte, et nous en étions au dessert d'un repas splendide et servi presque à la française, lorsqu'une grande rumeur se fit entendre dans la ville. Nous nous levâmes de table, et sortîmes pour en apprendre la cause.

Depuis plus de vingt-quatre heures tous les habitants d'une rue, ou même, je crois, d'un quartier de la ville, s'étaient privés de nourriture, parce qu'il y avait un mort dans une maison, et que par conséquent les aliments étaient souillés à une grande distance à la ronde, jusqu'à ce que le cadavre eût été porté sur le bûcher. Ordinairement les Hindous font les funérailles de leurs morts aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, et même quelquefois avant, si les eaux du Gange doivent lui servir de tombeau. Le plus communément, si c'est un riche, on le brûle avec une grande pompe et des cérémonies dispendieuses; si c'est un pauvre, on se borne à l'envelopper dans une natte, et on l'enterre dans un cimetière commun placé hors de la ville ou du village. Dans tous les cas, on ne s'inquiète guère s'il est bien réellement mort, et pourvu qu'il ne donne plus aucun signe de sensibilité, on l'enterre à tout hasard et avec autant de légèreté qu'à Paris (1).

C'était donc une chose assez extraordinaire que de voir un cadavre conservé vingt-quatre heures dans une maison, et cela piquait singulièrement ma curiosité. Mon hôte la satisfit pleinement :

— Le mort, me dit-il, appartient à la caste des brahmes et passait pour un saint, d'où il résulte que l'on veut célébrer ses funérailles avec pompe, et qu'il a fallu quelques heures de plus que de coutume pour préparer son bûcher dans le cimetière hors la ville, et peut-être aussi pour déterminer sa femme à se brûler avec lui.

— Vous plaisantez, mon cher hôte; nous savons en France que depuis longtemps cette abominable coutume a cessé.

— Vous vous trompez; il est vrai qu'elle est beaucoup moins commune qu'autrefois, mais on en voit encore des exemples de temps à autre.

— Le gouvernement anglais, m'a-t-on dit...

— Il est vrai qu'il s'est opposé tant qu'il a pu à ces assassinats religieux; mais il en coûte, et l'économie ne permet pas toujours l'humanité. Voici ce qui est arrivé. Un directeur de la Compagnie s'opposa formellement, il y a quelque temps, à l'accomplissement d'un pareil sacrifice. Le lendemain il reçut de la jeune femme qu'il avait sauvée des flammes un billet ainsi conçu, ou à peu près :

« Seigneur, vous m'avez conservé la vie, mais ce n'est pas assez, et j'espère que vous ne serez pas généreux à demi. Par le conseil des brahmes de ma famille, je m'étais dévouée à la mort. Je m'étais abstenue de manger selon l'usage du *soutti* (sacrifice); je mâchai du bétel en prononçant sans discontinuer le nom du dieu de ma secte. Déjà le moment fatal était arrivé, et je m'étais parée de mes habits et de mes joyaux les plus précieux, lorsque vos ordres sont arrivés. Je vis, mais d'une vie déshonorée. J'ai perdu non-seulement ma caste, mes parents, mes amis, mais encore tous les moyens de pourvoir à ma subsistance. Il faut donc, vous qui m'avez mis dans cette déplorable position, que vous me preniez dans votre maison ou que vous pourvoyiez à mes besoins, etc., etc. (2). »

(1) Sans être courageux, les Hindous ne redoutent pas la mort. On leur entend souvent citer cette phrase d'un de leurs auteurs : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, dormir « que veiller, et la mort est préférable à tout. »

(2) Historique.

Et le directeur en fut pour une pension de deux cents pagodes qu'il fut obligé de payer à la veuve. Pareille chose est arrivée à un officier anglais qui avait sauvé la vie à un malade que l'on avait jeté dans le Gange. De tels faits, qui se sont répétés assez souvent, ont, je vous l'avoue, singulièrement refroidi le zèle philanthropique des Européens.

Tout en discourant, nous nous rendîmes au cimetière, pour être témoins des funérailles du brahme. Ce que je ne pus voir, mon hôte me l'apprit avec la plus aimable obligeance.

Aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, me dit-il, les femmes de la maison et des pleureuses à gage font retentir les airs de leurs gémissements. Un brahme, après s'être purifié par un bain, noue autour du doigt annulaire du défunt, un brin de l'herbe sacrée nommée *darbé*. Puis il purifie la maison en l'aspergeant d'eau lustrale. Le plus proche parent du mort prononce une prière, et l'on apporte un brasier ardent où l'on jette de la fiente de vache séchée et pulvérisée. On entoure le cadavre de *darbé* sacré, et l'on fait au brahme l'offrande de *dix dons*. Après cette offrande, on récite à l'oreille du cadavre les mots mystérieux de l'initiation. Le chef de famille et tous les autres parents se font raser. Le brahme conjure les astres afin de détourner les influences funestes, évoque l'âme du défunt, et observe sous quelle constellation sa mort est arrivée. On prie de nouveau les dieux supérieurs de lui être propices, de lui pardonner ses fautes, et d'empêcher les astres de lui nuire.

Mon hôte et moi nous arrivâmes au cimetière, où nous trouvâmes le bûcher préparé; il était fait avec du bois très-sec, sur lequel on avait répandu de l'huile, du beurre, d'autres matières très-inflammables et divers parfums. Bientôt nous entendîmes les sons lugubres des *tamtams* et de trompettes longues de six pieds. C'était le convoi qui s'approchait, précédé de quelques musiciens, de plusieurs brahmes, des parents et des amis du mort. Le corps de celui-ci, vêtu de ses habits les plus riches, était assis dans une sorte de boîte ou de palanquin porté par quatre *parias*.

Je jetai par hasard les yeux sur ces porteurs, et, jugez de mon étonnement, quand je reconnus dans l'un d'eux mon hôte de la forêt, le malheureux *Sacontala!*... Mais combien quelques heures l'avaient changé! Il ne portait plus le costume simple mais propre d'un soudra, et tout son costume consistait en un pagne usé qui lui ceignait les reins. Ses cheveux étaient hérissés; ses sourcils froncés se baissaient sur des yeux dont l'expression singulière inspirait à la fois la terreur et la pitié; sur son visage mobile et contracté se peignaient, tantôt le plus profond désespoir, tantôt une fureur concentrée. En un mot, le pauvre garçon n'était plus reconnaissable. A l'approche du bûcher, les brahmes pincèrent le nez au mort et lui touchèrent l'estomac, pour s'assurer qu'il ne donnait plus aucun signe de vie; on lui jeta de l'eau au visage, et, pour le réveiller en cas qu'il ne fût qu'endormi, on fit retentir à ses oreilles le bruit des *tamtams*, des tambours et des trompettes.

Alors on déposa le corps sur le bûcher, après lui avoir ôté ses habits et ses bijoux. On jeta sur le bois du riz, du beurre, des fruits, du bétel, de la bouse de vache desséchée, et, au lieu de mettre le feu comme je m'y attendais, les prêtres se prirent à hurler des cantiques à Brahma, et à faire un tapage épouvantable.

Pendant cette espèce d'entr'acte, mon hôte me raconta ce qui suit :

— C'est le chef de la famille qui met le feu au bûcher, en tournant le dos, et il porte sur son épaule un vase plein d'eau. Quand le feu a pris, il laisse tomber le vase, et court se purifier dans la rivière ou dans l'étang qui est près du cimetière ; les autres parents achèvent d'attiser le feu, et le cadavre est brûlé au milieu des cris, des bruyants instruments et des chants funèbres. Lorsque tout est consumé, et que le bûcher est éteint, on répand dessus du lait, et l'on recueille les cendres que l'on va jeter à la rivière ou dans l'étang qui reçoit ordinairement les restes de la famille.

Nous en étions là quand tout à coup nous entendîmes la foule crier un *soutti!* un *soutti!!*

Nous vîmes paraître, au milieu d'un groupe nombreux de brahmes et d'une foule de peuple, une jeune et belle femme, âgée tout au plus de seize ans. Elle était parée comme pour un jour de noce, de ses robes les plus belles et de ses joyaux les plus précieux. Ses parents et ses amis l'accompagnaient; mais les brahmes faisaient retentir d'une manière si bruyante leurs tambours, leurs trompettes et leurs chants religieux, qu'il était impossible, de la place où nous étions, d'entendre ce qu'elle disait. Cependant, nous



Le Paria.

voyions parfaitement que les prêtres qui l'entouraient déployaient toute leur éloquence pour soutenir son courage chancelant. Mon hôte me dit que, dans ce cas, ils emploient non-seulement tous les prestiges de la superstition, mais encore des moyens plus infâmes s'il est possible, tels que les boissons d'opium, de chanvre, etc., etc. La veuve ne doit paraître au bûcher qu'avec un air tranquille et serein; mais quoiqu'on eût pris la précaution d'écarter la foule, de manière à faire un immense cercle dont le bûcher occupait le centre, il ne nous fut pas difficile de voir que la victime pouvait à peine se soutenir, et que sans le secours empressé que lui offraient les brahmes en la portant pour ainsi dire, elle n'eût pu s'approcher du lieu du sacrifice. Les derniers embrassements que l'infortunée s'efforçait de donner à ses parents, les derniers adieux qu'elle faisait aux assistants, étaient pleins de désespoir et non de résignation. Pendant qu'on lui demandait sa bénédiction, et que les brahmes la conjuraient de prier Brahma afin d'en obtenir le courage nécessaire pour terminer le sacrifice, ses yeux, ternes et mourants, tombèrent par hasard sur ceux d'un paria qui, une torche à la main, attendait un funeste signal. Alors la malheureuse tressaillit jusqu'à la moelle des os; un mouvement nerveux agita son corps pendant une minute. Ce qu'il y eut d'affreux, c'est le sourire de mort qui se peignit sur ses traits convulsifs lorsque, entraînée par les prêtres hurlants, elle étendit sa main frémissante vers le paria pour lui faire un signe de dernier adieu. Vous peindre l'effet terrible que ce spectacle produisait chez moi est chose impossible, et cependant ses bourreaux n'en furent pas attendris. Ils l'entouraient de tous côtés, afin qu'on ne pût pas voir ses gestes désespérés, et ils la traînèrent vers le bûcher, en couvrant ses cris de douleur de leurs clameurs et de leurs chants.

Déjà la malheureuse était à quelques pas du bûcher; déjà les prêtres préparaient les longs crocs dont ils devaient se servir pour la maintenir dans les flammes au cas où elle ferait des efforts pour en sortir; le crime allait être consommé, et la plus affreuse des superstitions triompher!

Tout à coup le paria, qui jusque-là était resté dans une immobilité parfaite, s'élança entre la victime et le bûcher, sur lequel il jeta sa torche enflammée; il s'approcha des prêtres et leur demanda du silence en étendant vers eux sa main gauche, tandis qu'on voyait briller à sa main droite un krik malais dont la lame en zigzag était tranchante comme un rasoir :

— Brahmes! s'écria-t-il, qu'allez-vous faire? Vous allez accorder les honneurs du *soutti* à des personnages impurs que Dieu a rejetés de son sein, et dont l'âme souillée appartient au rakchassas. Cet homme étendu mort, et que vous avez couvert d'huiles et d'essences précieuses; cet homme que vous avez cru un saint brahme, cet homme est un *paria* comme moi! Il se nommait Indrapramati le paria, frère de Sacontala le paria. Cette femme, cette Ro'masa que vous alliez déifier, elle est paria, car elle était l'épouse d'Indrapramati et sœur de Sacontala.

Cette déclaration, aussi inattendue que foudroyante, produisit un effet terrible. Les prêtres se reculèrent en frémissant, et abandonnèrent aussitôt la jeune victime, qui s'élança dans les bras de son libérateur. Les plus dévots s'enfuirent en courant, et furent se laver instantanément dans les eaux du Gange, afin d'effacer l'horrible souillure qu'ils avaient contractée en touchant la femme d'un paria. Le brahme qui conduisait la cérémonie et remplissait l'office du grand-prêtre fut le premier à donner l'exemple de la fuite, et je soupçonne que la peur que lui fit le krik malais y était au moins pour autant que l'horreur de la souillure. Mais, hélas! nul ne peut fuir sa destinée, parce que la destinée n'est rien autre chose que la volonté de Parabrahma. Le saint brahme était à peine entré jusqu'à la ceinture dans les ondes sacrées, qu'on l'entendit pousser un cri affreux, et l'on vit un énorme crocodile qui l'avait saisi par le milieu du corps, et qui le serrait entre ses longues et formidables mâchoires. Vainement le brahme se débattit, poussa des cris de détresse et appela d'une voix suppliante à son secours : les autres brahmes, assis sur le bord du fleuve, se mirent à chanter des cantiques en l'honneur de Vischnou et des crocodiles, et ils furent fort satisfaits de l'aventure, parce qu'ils pensèrent que le *soutti* d'un saint prêtre serait bien plus agréable à Brahma que celui d'une jeune femme telle que Ro'masa.

La foule du peuple, attirée sur le bord du fleuve par ce nouveau spectacle, avait abandonné le cimetière, où il ne restait plus que Ro'masa, Sacontala, ses trois camarades parias, mon hôte et moi. Je m'approchai du jeune Hindou et je le félicitai sur son courage, pendant qu'il prodiguait ses tendres soins à Ro'masa, et que ses trois compagnons attisaient le feu du bûcher.

— Frangouis, me dit-il, pour faire ce que j'ai fait, il m'a fallu moins de courage que vous le pensez. D'abord, je connais toute la lâcheté de nos prêtres et toute la puérilité de leur superstition ; j'étais sûr de l'effet que produirait ma déclaration.

— Mais le peuple pouvait vous massacrer.

— J'avais pris mes précautions à ce sujet. Depuis hier je ne suis plus *paria*, mais sujet anglais et chrétien. Un détachement du régiment des guides, commandé par un officier supérieur, m'attend derrière ce bouquet de palmiers et de tamariniers que vous voyez à cinq cents pas d'ici. Il avait ordre, en cas que cela fût absolument nécessaire, d'intervenir, soit pour empêcher l'accomplissement du *soutti*, soit pour me protéger contre les violences de la multitude.

— Et maintenant qu'allez-vous faire?

— Revenez dans mon aldée, vous y trouverez un saint ministre chrétien qui bientôt bénira mon union avec Ro'masa, car, vous le savez, jamais elle n'a été l'épouse de mon frère.

— Parbleu! s'écria mon riche hôte de Patna, passons d'abord chez moi pour donner des soins à cette pauvre enfant, et quand elle sera parfaitement remise de sa frayeur, nous irons à l'aldée du brave Sacontala. Je servirai de témoin et de père à Ro'masa, j'espère même de parrain, et je me charge des vins et du gibier de la noce.

BOITARD.

FIN.

POÉSIES.

LA CHARITÉ, CONTE ARABE.

Dieu dit un jour à son soleil :
— Toi par qui mon nom luit! toi que ma droite envoie
Porter à l'univers ma splendeur et ma joie,
Pour que l'immensité me loue à son réveil!
De ces dons merveilleux que répand ta lumière,
De ces pas de géant que tu fais dans les cieux,
De ces rayons vivants que boit chaque paupière,
Lequel te rend, dis-moi, dans toute ta carrière,
Plus semblable à moi-même et plus grand à tes yeux?

Le soleil répondit en se voilant la face :
— Ce n'est pas d'éclairer l'immensurable espace,
De faire étinceler les sables du désert,
De fondre du Liban la couronne de glace,
Ni de me contempler dans le miroir des mers,
Ni d'écumer de feu sur les vagues des airs!
Mais c'est de me glisser aux fentes de la pierre
Du cachot où languit le captif dans sa tour,
Et d'y sécher des pleurs au bord d'une paupière
Que réjouit dans l'ombre un seul rayon du jour!
— Bien! reprit Jehovah, c'est comme mon amour!

— Ce que dit le rayon au Bienfaiteur suprême,
Moi, l'insecte chantant, je le dis à moi-même :
Ce qui donne à ma lyre un frisson de bonheur,
Ce n'est pas de frémir au vain souffle de gloire,
Ni de jeter au temps un nom pour sa mémoire,
Ni de monter au ciel dans un hymne vainqueur;
Mais c'est de résonner, dans la nuit du mystère,
Pour l'âme sans écho du pauvre solitaire
Qui n'a qu'un son lointain pour tout bruit sur la terre,
Et d'y glisser ma voix par les fentes du cœur!...

A. de LAMARTINE.

ÉTUDES MORALES.

L'ESPRIT DE FAMILLE (1).

Port-Marly, 20 octobre 1847.

Le *Musée des Familles*, sous la plume non moins correctement française que patriotiquement bretonne de M. Pitre-Chevalier, a offert à ses nombreux lecteurs une notice pleine d'intérêt sur Marly-le-Roi et ses alentours. Il a fait revivre, à nos yeux, ce château improvisé, ces jardins d'Armide, ces forêts de beaux arbres et de statues, ces lacs et ces cascades, ces femmes élégantes et ces courtisans adulateurs, dont la toute-puissante parole d'un roi avait peuplé, comme par enchantement, un simple village presque ignoré sur les bords de la Seine. De cette magique création, ainsi que l'écrivain spirituel nous l'a dit, il ne reste rien ! Vainement on en chercherait la trace ; la terre, qui en avait reçu les fondations avec orgueil, se les a vu arracher avec regret; à parler exactement, c'est une immense destruction sans ruines; et c'est aussi ce qui sera, pour la notice de M. Pitre-Chevalier, un gage de souvenirs, auxquels il a bien voulu associer notre humble demeure de Port-Marly.

Une noble résidence royale effacée du sol qui la portait, mais où ce que la France possédait de plus aimable et de plus illustre briguait, il y aura bientôt deux siècles, la faveur de respirer l'air d'un étroit vallon pendant un seul des trois cent soixante-cinq jours de l'année, — et un pauvre chalet qui n'aura comparativement qu'un éclair de durée, placés presque sur une même page ! N'est-ce pas là un véritable enseignement philosophique? Au moins n'y a-t-il pas là matière à de graves réflexions? Déjà nous ne pouvions nous défendre des nôtres, en sachant que, par suite de transformations diverses, quelques débris de l'auguste demeure faisaient partie de notre rustique ermitage. Plus d'une fois, lorsque nous foulions les marches et les dalles réduites à de moindres dimensions, nous nous demandions, avec un sourire de mélancolie, quels autres pieds elles avaient jadis portés? Et nous nous disions que de tous les grands personnages qui les avaient effleurées, que de tous leurs actes, si Versailles n'avait rencontré un génie conservateur, il ne resterait bientôt plus que les Mémoires de quelques contemporains, les Lettres de madame de Sévigné et le *Musée des Familles*.

Dans ce dernier, notre chalet a trouvé une place à laquelle il n'avait pas le droit de prétendre; notre nom y a été même tracé par une main amie. En témoignage de reconnaissance, consacrer quelques lignes de notre plume à cet estimable recueil, ce ne serait certainement pas l'enrichir. Dieu nous garde de croire que nous acquitterions notre dette avec la seule et un peu vieille monnaie dont il nous soit loisible de disposer ! Notre unique prétention sera donc de donner une preuve de bon vouloir, et c'est à ce titre que nous livrons au lecteur les pages suivantes. Elles contiendront peu d'anecdotes, mais une notice biographique et quelques pensées qui ont, peut-être, un droit d'asile dans un journal spécialement destiné à des lectures de coin du feu.

L'été a fui plus rapidement que de coutume devant l'automne ; le soleil est avare de ses rayons ; le vent souffle; il est impossible de se promener sans fourrures ; la pluie bat nos croisées, et, quoi qu'en ait dit le cardinal de Polignac à Louis XIV, la pluie de Marly mouille tout aussi bien qu'une autre. Nous allons donc nous asseoir à notre table rapprochée du feu et tremper notre plume dans l'encrier. Mais qu'en faire sortir? Belle question ! n'écrirons-nous pas pour le *Musée des Familles*? Eh bien, parlons de l'*Esprit de famille*. Il s'en va ; nous tâcherons de le retenir, au moins de le rappeler ; car c'est un revenant auquel nous pensons qu'il serait sage de faire fête.

I.

Le patriotisme commence au foyer domestique ; c'est là son berceau, c'est là où il grandit; plus il s'en éloigne, plus il perd de sa force. Le cosmopolite adopte le genre humain pour sa famille : c'est n'en avoir pas. Une femme, des enfants, un père, une mère, des amis, des serviteurs honnêtes, des voisins, voilà ce qui constitue l'attachement au pays, et c'est à cause de tout cela que le pays est bien servi. Eloigné du sien pour la guerre des confédérés grecs, retenu pendant dix ans sous les murs de Pergame, errant pendant dix autres années sur des mers orageuses, en butte à des ennemis présents ou cachés, accueilli par deux nymphes d'une jeunesse immortelle qui le sauvent d'un double naufrage, mais dont les charmes ne peuvent le retenir, admis à l'hospitalité du roi des Phéaciens, Ulysse porte partout avec lui l'esprit de famille. Son épouse, son fils, son vieux père, le pasteur de ses troupeaux, sa nourrice Euryclée, ses valets de ferme, et jusqu'à son chien auquel il ne reste plus que la force de venir expirer à ses pieds, tout cela, après avoir été l'objet constant de ses regrets, l'émeut, l'attendrit et l'enlève au sentiment de ses peines. Aussi, quelle variété de coloris, quel charme de détails dans les diverses rencontres du fils de Laërte avec ces êtres chéris ! Pages touchantes, où le talent du sublime aveugle brille avec un éclat et une vérité de nature qui ne seront jamais égalés, je vous salue! Celui qui vous a tracées, certes, est le plus grand peintre de reconnaissances qui ait manié une plume ou un pinceau ! En effet, ce n'est plus un roi, ce n'est plus un guerrier qu'Homère se contente d'offrir à nos regards : c'est l'homme même avec toutes les affections de son cœur, avec toutes ses sympathies, qu'il appelle en notre présence. Car, à cet homme, après de longues vicissitudes, il faut, non de la gloire, non des richesses, mais la simple vue de la fumée qui, s'élevant, entre les arbres, du foyer de son palais rus-

(1) Ce profond et intéressant article de M. Kératry est une véritable conquête pour le *Musée des Familles*. Depuis près de vingt ans, les journaux n'avaient guère obtenu de l'illustre auteur des *Derniers Beaumanoir*, de *Frédéric Styndall*, d'*Une fin de siècle*, des *Inductions morales*, etc., que ses éloquents rapports aux Chambres des députés et des pairs, ou ses élégants discours aux solennités du Conservatoire. En profitant de l'exception toute flatteuse que M. Kératry veut bien faire pour eux, nos lecteurs verront que jamais peut-être cette plume si correcte et si émouvante n'a produit un morceau plus philosophique, plus moral et plus touchant que ce traité de l'*Esprit de famille*. Les considérations un peu graves du commencement méritaient aussi une exception de notre part. C'est le cas de dire et de dire fièrement : *Paulo majora canamus*. Quoi de mieux approprié, d'ailleurs, au but et au titre même de notre journal? Nous n'avons pas osé non plus retrancher l'expression de l'indulgence de l'auteur pour le récent article du *Musée* qui nous a valu sa collaboration. Quand l'éloge part de si haut, il devient une consécration, qu'il y aurait mauvaise grâce à repousser.

tique, ondule dans les airs ; il lui faut l'âpre rocher de sa pauvre Ithaque!

Dans le jardin du Palais-Royal, il existe une statue qui, sous ce rapport, nous paraît bien digne d'attention. En l'asseyant sur un rocher, au pied duquel le flot de la mer vient mourir, en lui donnant ce front pensif, ce regard qui semble plonger dans la profondeur d'un horizon sans bornes et y chercher quelque chose, en déprimant ces lèvres soucieuses sous l'impression de souvenirs doux et tristes, en laissant tomber ce bras, le long du torse, avec un abandon qui ne provient pas de lassitude, oui, l'artiste est bien entré dans la pensée du poëte! L'auteur de cette œuvre trop peu remarquée, M. Bra, nous a donné le véritable Ulysse dans l'île de Calypso, l'Ulysse en proie au mal de nostalgie, poursuivant de ses regrets la patrie absente, et chez lequel se réveille l'*Esprit de famille* avec toutes ses délices et toutes ses douleurs.



L'*Ulysse* de M. Bra (Jardin du Palais-Royal).

II.

Là où il règne, cet esprit verse un charme sur nos moindres relations. Il nous attache aux êtres animés ou inanimés; il nous rend précieux l'héritage paternel, le meuble antique, le fauteuil des ancêtres, l'autel devant lequel fléchissaient leurs genoux, et la terre où leurs restes reposent. Il resserre les nœuds de la parenté et de l'amitié par des échanges de services; et, donnant une garantie de plus à la bonne conduite de tous, il établit une solidarité de blâme et d'approbation, non moins profitable aux mœurs privées qu'à la durée de l'ordre social.

Animé de cet esprit, on se respecte soi-même. Tel ne sera circonspect dans ses actes, que parce qu'il craindrait qu'en devenant un objet d'animadversion, il n'exposât au mépris la famille à laquelle il appartient. La communauté de noms est aussi une grande force morale : tout faible que l'on juge ce roseau sous la main qui s'y appuie, il a prévenu bien des chutes. Conseillère, à la fois, d'honneur et de bienfaisance, cette communauté est un avantage des sociétés modernes sur les anciennes. Il n'est pas d'homme de cœur qui, au moment d'un succès mérité, n'ait en perspective la joie qu'il apportera sous le toit de ses pères. En preuve nous ne citerons pas le lauréat de collége sorti vainqueur d'un concours général, ni le jeune artiste remportant le prix qui mène à Rome; un témoignage plus relevé s'offre à notre plume : c'est Epaminondas, déclarant que le bonheur le plus vif qu'il ait ressenti dans sa vie, était la pensée du plaisir que sa mère goûterait en apprenant la nouvelle de sa première victoire.

Nous avons vu des jours (et ils sont déjà loin de nous!) où les services rendus par le moindre citoyen à sa patrie jetaient un reflet de gloire sur le lieu de sa naissance et sur ses parents du degré le plus éloigné. Fier de lui appartenir par quelque côté, on marchait la tête plus haute dans le village; le laboureur, en ramenant ses bœufs dételés à la ferme, disait avec orgueil, au voyageur attardé : — Ce brave garçon est pourtant le neveu ou le cousin de notre femme! La jeune fille, au retour de la fontaine, n'oubliait pas d'apprendre à ses compagnes qu'aux dernières fêtes elle avait dansé avec lui. On se trouvait honoré si son père ou sa mère vous serrait la main ; et il n'était pas jusqu'au plus obsur serviteur, dans la maison, qui ne se félicitât d'appartenir à des maîtres aussi heureux dans leurs enfants.

Mais, au contraire, un membre de la famille se rendait-il coupable d'un fait répréhensible, quelle n'était pas la douleur de ses proches! Ce partage d'une calamité, devenue commune à tous, a cessé ; il n'y a plus de parents. Sous le vent des tempêtes politiques qui l'ont agitée en sens divers, la société, après être retombée en poussière sur le sol natal, n'y a pas retrouvé ses points d'appui ; peut-être qu'un nouvel orage seul les lui rendrait. Quoi qu'il en soit, quelques-uns ne voient, dans cet état de choses, qu'une conquête de la raison sur d'antiques préjugés : à leurs yeux, c'est un progrès.

Voilà donc où nous aurait conduits une déplorable philosophie d'origine tudesque, c'est-à-dire à la ruine des relations sociales, de l'influence morale de l'homme sur l'homme, de toute solidarité entre les membres d'une même famille, de toute surveillance des anciens sur les jeunes! Enfin le moi de Kant, de Fitche, de Scheling serait déifié, et l'individualisme le plus honteux, de nos propres mains, serait dressé sur l'autel! Non, cela ne saurait être, ou du moins cela ne peut avoir de durée; la société finira par se rasseoir sur ses bases. Quoi qu'on fasse, l'honneur et le déshonneur monteront ou descendront d'une génération à l'autre! Non, pour le salut du genre humain, sur cette terre où il n'a pas été jeté à l'aventure, les fautes et les vertus ne seront jamais uniquement personnelles ; car Dieu lui-même ne l'a pas voulu! Vous aurez beau comprimer l'*esprit de famille* par vos mauvaises institutions, qu'il serait facile d'énumérer, il est indestructible de sa nature ; il a un asile assuré, puisqu'il tient à nos entrailles, et qu'il faudrait, pour en avoir raison, anéantir notre race, ou la reconstituer sur d'autres données d'existence et de conservation que celles qui lui ont été départies.

III.

L'*esprit de famille* n'a été attaqué que par des personnes d'une faible portée d'intelligence ou d'un jugement su-

perficiel. On l'a presque toujours confondu avec l'ambition qui veut s'accroître, et le népotisme qui a accumulé ses faveurs sur des têtes sans titres à la reconnaissance publique. Napoléon encourut justement le premier de ces reproches, en plaçant, par des guerres impies, aux mains de ses frères, des sceptres qu'ils étaient incapables de porter; le second a été mérité par des papes, auxquels nous nous garderions de jeter la pierre, si, comme le souverain pontife Pie IX, ils s'étaient entourés de parents animés d'un bon esprit, et disposés à concourir avec eux à l'amélioration de la destinée humaine. C'est, en effet, un beau spectacle que celui du chef de l'Eglise catholique employant, à l'accomplissement de son noble ouvrage, les êtres que le sang et la Providence ont placés à ses côtés. Puisse le Ciel le bénir dans cet apostolat, dont le livre immortel de l'Evangile posa les premières bases! Combien restent en arrière de ce bel exemple le clergé anglican et le ban des évêques de cette Eglise, oppresseurs obstinés de la malheureuse Irlande (1)!

La loi de Moïse était éminemment conservatrice de l'*esprit de famille*. Partagés entre les douze tribus, les biens territoriaux retournaient à leur origine après une période de cinquante ans, à la fin de laquelle arrivait l'année jubilaire ou sabbatique. Il en résultait que le prix des immeubles mis en vente se réglait sur la proximité ou l'éloignement où l'on était de cette époque. En ouvrant le livre de Ruth, on y trouvera une preuve touchante de la sollicitude avec laquelle le législateur des Hébreux avait voulu maintenir dans sa nation l'*esprit de famille*.

IV.

Nous ne continuerons pas cet écrit sans montrer, par deux exemples frappants, que cet *esprit*, malgré les distances et l'éloignement du sol natal, conserve toute sa force dans les cœurs bien placés. C'est à de pareils traits que les belles âmes et les natures d'élite se font recon-



Nicolas Poussin, auprès du lit de mort de sa femme, écrivant son testament.

naître. Nicolas Poussin, arrivé aux dernières limites de sa glorieuse carrière, ne voulait pas que ses économies servissent à lui acquérir une tombe privilégiée; il ne prétendait pas que son nom fût lu, en lettres d'or, sur le marbre

(1) Dans le monde social, l'esprit de famille ne laisse pas d'avoir aussi ses aberrations. Tel ne parvient aux hauts emplois de l'Etat que pour ouvrir le Trésor public à l'avidité de ses proches, sortes de gens qui reçoivent beaucoup et rendent peu. Toutefois, comment empêcher que les grands fonctionnaires d'un pays aient des préférences pour des êtres d'origine commune avec eux? L'exiger, serait méconnaître les droits de la nature humaine, ou lui demander plus que ses forces ne lui permettent d'accomplir. Aussi, dès qu'un cabinet est formé, à moins qu'il ne soit composé de sujets incapables ou malveillants, nous souhaitons qu'il ait de la durée. Au moins il y a lieu de croire alors que, les parents étant une fois saturés, les emplois écherront aux plus dignes, et que les distinctions honorifiques, de toutes les monnaies d'un Etat la moins chère et la plus précieuse, ne couvriront que de généreuses poitrines.

Nous sommes forcés de reconnaître que, dans les jours où nous vivons, le véritable esprit de famille a perdu presque toute sa force morale. Le père, s'il ne s'associe à leurs désordres, devient presque étranger à ses enfants; les fils, dès l'âge de puberté, visent à l'indépendance; c'est par grâce ou par pure nécessité qu'ils vivent sous le toit commun. A peine formée, la famille se disperse ou manque de point central de réunion. Ne voyez-vous pas encore que toutes les sympathies sont pour les parents riches, et que les parents pauvres, bien que les plus rapprochés du tronc, sont partout oubliés? Les testaments sont là pour en fournir la preuve. Nous avons pu nous en convaincre en assistant au Conseil d'Etat, où les dernières volontés des mourants, en faveur des établissements publics, doivent être examinées, avant de recevoir la sanction de l'autorité royale. Dans ces communications d'actes, olographes ou notariés, il nous a rarement apparu que des héritiers opulents fussent dépouillés par le testateur; au contraire, c'est presque toujours de quelques proches parents, réduits à un état de détresse, que les héritages se détournent pour aller grossir la fortune des corporations, des hospices, et des gens de mainmorte.

Certes, il est bon de vivre et de mourir dans des sentiments pieux; il est bon, en tout temps, de venir au secours des misères humaines; mais, si on est croyant, comme ceux qui ont eu le bonheur de naître dans notre sainte religion doivent l'être, une seule messe, célébrée pour le repos de notre âme, équivaut à dix mille, tant ce grand acte, où la Divinité intervient en personne, doit avoir d'efficacité! Et, avant de secourir des indigents en dehors de la maison de nos pères, il siérait peut-être de venir en aide à ceux que le sang a rapprochés de notre berceau. Honneur soit aux donations entre-vifs! Par elles, l'homme se dépouille généreusement pendant sa vie; par les testaments, il dépouille autrui, après même que Dieu lui a ôté toute volonté sur cette terre, où ses restes vont descendre sans parole et sans voix.

d'un réfectoire ou d'un édifice public; mais il écrivait de Rome à M. de Chanteloup :

« Monsieur, je vous prie de ne pas vous étonner s'il y a « tant de temps depuis que j'ai eu l'honneur de vous donner « de mes nouvelles. Quand vous connaîtrez la cause de mon « silence, non-seulement vous m'excuserez, mais vous aurez « compassion de mes misères. Après avoir gardé pendant « neuf mois, dans son lit, ma bonne femme malade d'une « toux et d'une fièvre d'étisie, qui l'ont consumée jus- « qu'aux os, je viens de la perdre, quand j'avais le plus be- « soin de ses secours. Sa mort me laisse seul, chargé « d'années, paralytique, plein d'infirmités de toutes sortes, « étranger et sans amis; car, en cette ville (Rome), il ne « s'en trouve point! Voilà l'état auquel je suis réduit! « Vous pouvez vous imaginer combien il est affligeant! « On me prêche la patience, qui est, dit-on, le remède à « tous les maux; je la prends comme une médecine qui « ne coûte guère, mais aussi qui ne guérit de rien.

« Me voyant dans un semblable état, lequel ne peut du- « rer longtemps, j'ai voulu me disposer au départ. J'ai fait, « pour cet effet, un peu de testament. par lequel je laisse « plus de 10,000 écus à mes pauvres parents qui habitent « aux Andelys. Ce sont gens grossiers et ignorants qui, « ayant après ma mort à recevoir cette somme, auront « grand besoin de l'aide et des secours d'une personne « bienveillante et charitable. Dans cette nécessité, je viens « vous supplier de leur prêter la main, de les conseiller « et de les prendre sous votre protection, afin qu'ils ne « soient ni trompés ni volés : ils vous en viendront hum- « blement requérir; et je m'assure, d'après l'expérience « que j'ai de votre bonté, que vous ferez volontiers pour « eux ce que vous avez fait pour votre pauvre Poussin pen- « dant l'espace de vingt-cinq ans.

Signé Poussin.

Quel charme touchant, quelle bonté d'âme respirent dans ces lignes tracées par une main défaillante! elles exhalent un parfum d'honnêteté qui, si leur auteur ne se recommandait déjà à notre admiration par tant de chefs-d'œuvre de peinture, lui mériterait encore des droits à tout notre intérêt. Cet homme de bien, au milieu de ses douleurs de toutes sortes, a conservé le souvenir de ses parents pauvres et ignorés; l'*esprit de famille* survit à ses forces; et son dernier regard se tourne vers sa terre natale, vers son cher village des Andelys! A présent que la perte d'une épouse, tendrement soignée pendant une longue maladie, lui permet la libre disposition d'une somme acquise par un noble travail, c'est aux Andelys que sa volonté la transporte; mais il la suit de l'œil, mais il veille, avec une grâce aimable, à ce qu'elle parvienne à sa sainte destination. Digne testament de l'artiste qui nous a laissé celui d'*Eudamidas*, et qui s'était pénétré assez profondément de la confiance d'un ancien Grec, léguant à des amis sa veuve et sa fille indigentes, pour nous permettre de croire qu'en pareille situation il eût pu tenir le même langage!

Nous terminerons ces aperçus sur l'*esprit de famille*, en racontant ici comment il a parlé avec noblesse chez un enfant de la plage armoricaine, qui, de la condition la plus obscure, vers la fin du dernier siècle, s'est élevé, par son seul mérite, jusqu'à la classe la plus distinguée de sa province. Les lecteurs du *Musée des familles* (du moins nous en avons l'espoir) nous pardonneront ce retour vers une terre sur les bruyères de laquelle, en dépit des distances qui nous en séparent, se promènent plus d'une fois nos souvenirs.

LE FILS DE SES OEUVRES (1).

HISTOIRE D'UN HÉROS DU SIÈCLE DERNIER.

I. — LE PRIX D'UN BIDET.

Il existait à Quimper un enfant de quinze ans, d'un bon naturel, d'un caractère résolu, d'un esprit vif mais dénué de toute culture, n'ayant plus ni père ni mère, un peu vagabond, mal vêtu, et réduit, pour unique moyen d'existence, à ramener au logis les chevaux que son oncle tenait à la disposition des voyageurs peu favorisés de la fortune. Lorsqu'un marin, ou un écolier partant pour ses vacances, avait enfourché l'un des bidets, avec le dessein de se rendre à une des villes voisines, telles que Rosporden, Pont-l'Abbé, ou Concarneau, le jeune René, que nous ferons bientôt connaître par son nom de famille, le suivait à la trace; portant son fouet en bandoulière, comme un cordon d'honneur, nu-pieds, que le temps fût beau ou mauvais, il égayait souvent, de ses contes ou de ses chants celtiques, le voyageur qui courait modestement la poste aux matelots; car alors aucune diligence n'était installée sur les routes rocailleuses de la Basse-Bretagne.

Un négociant se présente chez l'oncle de René; il lui demande en location, pour deux jours, son meilleur bidet, son intention étant de se rendre en toute hâte à Brest où ses affaires l'appellent. Retour compris, l'absence aura donc quatre jours de durée. Le prix est débattu, soldé, et René, en fidèle serviteur, ramènera la monture, dont il ne lui est pas interdit de faire usage, s'il ne rencontre quelque nouveau voyageur, auquel il convienne de s'en accommoder pour se rendre à Quimper.

Le soir du second jour, on arrive à Brest au moment où les portes de la place allaient se fermer. Le négociant, après avoir donné à son jeune conducteur une gratification honnête, se rend à l'hôtel où il a l'habitude de descendre; René, faisant claquer son fouet, prend son *poni* par la bride, et, chantant un refrain bas-breton, s'achemine vers un assez méchant cabaret, où il sait que bêtes et gens passent la nuit à bon marché. Un maquignon normand, qui l'a vu passer du coin de l'œil, s'approche, toise le bidet sur lequel il a déjà jeté un dévolu, lui regarde les dents, lui souffle dans les yeux, lui tire les oreilles, lui presse les narines, lui palpe les jarrets, du poing lui interroge le flanc, et finit par en proposer une somme de quelque valeur pour l'époque, c'est-à-dire, de soixante livres tournois, payables le lendemain matin, avant son départ pour la Normandie. René lui rit au nez, loge son cheval sous un hangar, lui fait une litière avec de la paille fraîche, le gratifie d'une bonne provende d'avoine aux dépens d'un sac attaché à l'arçon de la selle, et après avoir jeté une botte de foin dans le râtelier, il va lui-même s'établir à une table modeste, aux deux côtés de laquelle étaient assis une dèmi-douzaine de matelots, presque tous imberbes, nouvellement enrôlés sur un corsaire qui devait mettre à la voile dans la journée du lendemain.

Ceux-ci, en savourant un morceau de porc salé qu'ils arrosaient du cidre de Guipava, s'entretenaient joyeusement de combats à livrer aux Anglais, d'abordages dont ils sortiraient toujours vainqueurs, de la richesse des navires capturés, et de la part de prise qui écherrait à chacun. Ces propos de jeunes marins s'emparant de dépouil-

(1) Cette histoire est vraie dans tous ses détails. L'auteur en a connu le héros, et tous ceux qui ont pu le voir comme lui en retrouveront dans ce récit les nobles actions et le caractère original.

les opimes, ces dialogues tenus en mauvais français appuyé de force locutions celtiques, n'étaient pas tombés à terre : ils avaient été recueillis par Réné, qui savait assez des deux idiomes pour les comprendre. Ils fermentaient déjà dans sa tête. Aussi, après deux ou trois heures d'insomnie, passées presque fraternellement à côté de son cheval, dont il partageait la litière, ils le conduisirent à un soliloque bientôt suivi d'une résolution. Voyons ce soliloque :

« Six ans se sont déjà écoulés depuis que je cours les grands chemins à la suite des chevaux de mon oncle, tantôt sous la pluie et la grêle, tantôt sous le soleil et le vent!... c'est encore ce qu'il y a de mieux dans ma condition : au moins, grâce à la générosité des voyageurs, quelquefois je mange un bon morceau dans les cabarets, tandis que revenant au logis, trempé de sueur ou de l'eau du ciel, j'y trouve à peine une écuellée de soupe pour nourriture, et un méchant grabat avec une serpillière pour passer la nuit... Est-ce là vivre?... et où cela me mènera-t-il?... à la misère! n'en ai-je pas eu déjà assez?... Et quand j'aurai vieilli et que mes forces seront épuisées, sera-ce avec les quatre-vingts écus que mon oncle devait à ma mère que je me ferai un sort? Je sais bien qu'il y a là de quoi fonder un joli commerce d'épiceries..., mais le bonhomme Cavélier est dur à la détente. Qui m'assurera encore qu'il ne me prépare pas quelque mauvais compte, en me demandant le prix de ma pension pour la soupe qu'il me donne deux fois par jour, quand je ne trotte pas derrière ses chevaux, et pour le coin d'écurie où il me permet de dormir après avoir pansé ses deux bidets?... car c'est uniquement sur les gratifications que me jettent les voyageurs que je me fournis de vestes de toile de Locronan, de pantalons de même étoffe, de bonnets de laine, et de sabots; aussi je les ménage de mon mieux, c'est mon luxe d'hiver, de même qu'en été mon chapeau rond garni de chenille... Il est temps que cela finisse!... Par hasard, est-ce que je serais plus sot qu'un autre?... Allons donc!

« J'ai bien vu, ce soir, que mon maquignon normand a bonne envie du bidet; il l'aura, mais il le payera bien... Avec la selle et la bride, Friant ne vaut pas moins de trente écus; il en a coûté trente-cinq; mais voilà trois ans qu'il est sur les routes, et le père Cavélier en a déjà tiré bon parti. Il criera bien haut quand il apprendra que je me suis fait corsaire! il ne manquera pas de dire que je l'ai ruiné en disposant de sa bête! Il mentira, le brave homme, puisqu'il me doit quatre-vingts écus sur la succession de sa pauvre sœur... Il me les rendra, dit-il, quand j'aurai mes vingt-cinq ans : eh bien! ce sera autant à rabattre de sa dette!.. Après tout, je n'ai pas volé son pain, et il sera encore en reste avec moi... C'est dit! »

En s'adressant ces derniers mots, Réné Madec, car tel était le nom de famille qu'il a honoré, fit claquer ses doigts sur son grabat, en manière de cachet mis à sa résolution. Une fermeté qui ne reculait devant aucun obstacle, une fois qu'il s'était décidé, était effectivement le principal trait de son caractère. Elle a été le ressort moteur de sa destinée, ainsi qu'il en sera toujours chez les hommes réservés par le Ciel à un rôle de quelque importance ici-bas.

Levé avant le soleil, Réné rencontra, sans trop de surprise, son maquignon qui rôdait autour du cabaret. Le marché fut bientôt conclu, car le Normand avait besoin d'une monture pour retourner chez lui. Lesté d'un bon sac d'écus, auquel il donna un coup d'œil d'admiration avant de s'en dessaisir, le jeune Madec se hâta de s'habiller, des pieds à la tête, chez un tailleur de la Grande-Rue, qui tenait magasin pour les matelots et les mousses en partance. Rien ne manqua à son costume, ni les souliers à boucles de cuivre, avec leur double lanière, ni le chapeau rond vernissé. Une paire d'assez bons pistolets fut passée dans sa ceinture de laine; et, pour imitation complète des camarades près desquels il avait soupé la veille, un couteau de chasse, soutenu par un cordon vert, vint pendre à son côté. Ce fut dans cet équipage, dont le *poni* avait fait les frais, que notre marin improvisé se présenta fièrement au capitaine du corsaire prêt à mettre à la voile. Si Réné se connaissait en ruses de maquignons, celui-ci se connaissait en hommes de cœur. L'air résolu du Quimpérois, qu'il avait aperçu de la fenêtre du Grand-Monarque, sa demande formulée en peu de mots, de ce ton sec et saccadé familier aux habitants de la vieille Cornouailles, son physique agréable et ayant quelque chose de viril dans sa puberté, convinrent à ce chef d'expéditions hasardeuses. Réné fut accepté comme novice matelot, avec l'engagement, qui ne lui déplut pas, de faire au besoin le coup de feu.

II. — LES CAMPAGNES DE L'*Épervier*.

Une heure après ce traité conclu, le jeune Madec portant, dans un mouchoir de Chollet suspendu à son couteau de chasse, un peu de linge, un alphabet ou *croix de Dieu*, car il ne savait pas lire, une petite écritoire d'écolier, avec une main de papier blanc, car il se proposait d'apprendre à écrire, et quelques légers meubles de propreté, descendait au port. Il y trouva un canot qui, par un abordage de roi, le fit arriver, lui et son capitaine, au corsaire prêt à voguer sous le nom de l'*Epervier*. Ce fut avec une forte, mais joyeuse émotion, que le jeune Réné l'aperçut se balançant dans la rade sous ses voiles enflées par une brise de sud-est, la plus favorable de toutes pour sortir du goulet. Aussi eût-il été tenté de lui dire : « Tu vas porter Madec et sa fortune. » Il n'éprouva pas moins de satisfaction en retrouvant à bord les six compatriotes près desquels il avait pris sa réfection de la veille. Toutefois, il n'eut garde de s'en laisser reconnaître. Le lecteur en apprendra plus tard les motifs.

Nous n'entrerons pas dans le récit détaillé de ses courses maritimes, qui se prolongèrent dix-huit mois avec succès, avant l'événement dont les conséquences donnèrent un caractère plus décidé à sa vocation. Pendant ce laps de temps, il avait eu le bonheur de gagner l'amitié du capitaine Furic, qui en fit son domestique de confiance. Aussi, lorsque le service exigeait la présence de ce chef sur le pont d'avant, ou sur le gaillard d'arrière, sa chambre restait ouverte au jeune Réné, qui y mettait à profit les leçons dues à la bienveillance du contre-maître. Celui-ci, en effet, après l'avoir gratifié de quelques exemples d'écriture, lui avait donné des notions de pilotage; car Madec, en peu de semaines, aidé d'une grande force d'attention, était parvenu à bien lire, ce qui ne l'avait pas empêché d'être le premier à la manœuvre, soit qu'un grain s'annonçât, soit qu'une voile anglaise fût signalée à l'horizon.

L'*Épervier* ne tarda pas à causer des pertes notables à la marine marchande de la Grande-Bretagne. Trois navires brûlés, après extraction de ce qu'ils contenaient de plus précieux, et renvoi à la grâce de Dieu, dans leurs chaloupes, des matelots étrangers; une lutte heureuse contre une corvette qui, après avoir perdu la moitié de son monde, ne dut son salut qu'à un coup de vent imprévu; un corsaire de Guernesey pris à l'abordage, quoiqu'en hommes et en canons il fût d'une force supérieure, rendirent le capitaine Furic la terreur du commerce britan-

nique. Aussi les Anglais étaient décidés à ne point lui faire quartier s'il tombait jamais entre leurs mains; pour lui, point d'espoir de rançon ou d'échange, il le savait. Résolu de ne point rester pendant une heure vivant en leur pouvoir, dans le cas où il ne pourrait mettre le feu à la sainte-barbe de son navire, un mince flacon d'opium, qu'il portait entre son gilet de buffle et sa peau, lui devenait un refuge assuré.

Dans les diverses affaires par lesquelles se signala l'*Épervier*, Réné Madec s'était montré en brave. Toujours à côté de son commandant, s'il n'était occupé à exécuter ses ordres, il s'établissait son garde du corps, et il reçut plus d'un coup de sabre destiné à une autre tête que la sienne. Le cœur du vieux loup de mer en devait naturellement s'amollir en faveur du Quimpérois, qu'il finit par traiter plus en fils qu'en simple subordonné.

La fortune se lassa de protéger le corsaire. Placé sous le vent d'un vaisseau de haut-bord, qu'un brouillard épais lui avait dérobé, sommé d'amener son pavillon, il attendit que la frégate anglaise fût à portée de son artillerie d'un faible calibre; et, au moment où l'ennemi s'apprêtait à amariner sa prise, l'*Épervier* fit feu à la fois de ses canons, de ses pierriers, de ses carabines et se disposa à tenter l'abordage. Les grapins furent jetés; le capitaine Furic, suivi des siens, sauta à bord de la frégate; mais que pouvaient une trentaine d'hommes résolus, contre un équipage de plus de deux cents marins et soldats, irrités de la perte assez notable qu'ils venaient d'essuyer? Le combat fut acharné. Revenus d'une première surprise, les Anglais restèrent maîtres chez eux, et les braves Bretons succombèrent sous le nombre, à l'exception de sept jeunes gens qui ne s'étaient pas épargnés. Parmi ces derniers, nous compterons Réné Madec, qui fut trouvé couvert de blessures sur le cadavre de son capitaine, à la défense duquel il s'était inutilement dévoué. Se sentant encore quelque force, mais redoutant quelque supplice infamant, il enleva au gilet de son capitaine, non les diamants qu'il y savait cachés, mais le flacon d'opium; car les traditions de la vieille Armorique lui avaient appris à tout craindre de la part des vainqueurs auxquels il allait appartenir.

Cette affaire ayant eu lieu dans la Manche, le capitaine de la frégate amena sa prise à Plymouth. Jugé bon voilier par l'amirauté, l'*Épervier*, après avoir été regréé, sous le nom du *Hawk* (1) et sous un autre pavillon, fut destiné à de nouvelles campagnes; et les sept prisonniers auxquels, dans la joie de la mort de l'intrépide Furic, on fit grâce de la vie, jetés sur un ponton, furent confiés à la garde d'un piquet de soldats d'artillerie de marine.

La constitution de Madec, quoique de très-moyenne taille, était forte et nerveuse; il fut assez promptement rétabli de ses blessures. On ne l'avait pas fouillé quand on le releva couvert de son sang comme de celui de son maître, sur lequel se fixa toute l'attention. Aussi resta-t-il possesseur de quelques pièces d'or cachées dans sa ceinture et qui provenaient de ses parts de prises. Certain soir, le garde-chiourme chargé de surveiller les prisonniers français et de fermer sur eux les écoutilles sourit à la vue de l'une de ces pièces d'or que Réné laissa tomber très-discrètement dans sa main, avec l'invitation acceptée d'acheter quelques mesures de grog pour les pauvres détenus. Dès le lendemain, le pontonier s'acquitta de sa promesse. Après avoir livré un bidon bien rempli aux camarades de Madec et les avoir enfermés, suivant son usage, sous un gros cadenas, il lui fit la faveur de le conduire lui-même dans un cabinet de l'entre-pont, où une petite collation était préparée. Le pontonier attendait ses camarades de planton; il se leva pour ouvrir: Réné profita de ce moment pour jeter le contenu de son flacon d'opium dans la cruche de grog, bien résolu qu'il était à s'abstenir avec adresse d'en boire à son tour, car un projet hardi roulait dans sa tête.

Le piquet de soldats de marine chargé de la garde des prisonniers se trouva au complet, c'est-à-dire au nombre de quatre. On but, et la cruche au large ventre fut bientôt vidée. Le pontonier de service s'empressa de la remplir derechef; ce qui permit à Réné Madec de cesser toute feinte et d'entrer en partage du tonique spiritueux. Mais il craignait qu'atténué par un mélange trop copieux le narcotique ne restât sans force. Il se trompait, les gardes-chiourme, au bout de dix minutes, furent plongés dans un profond sommeil. S'emparer de leurs armes, saisir les clefs pendues à la ceinture de l'officieux pontonier, ouvrir le gros cadenas qui tenait les écoutilles fermées par une barre transversale de fer, appeler ses camarades, leur donner à chacun un sabre, un pistolet ou un poignard, mettre avec eux en liberté cinq captifs Espagnols qui ne demandaient qu'à s'associer à leur sort, les introduire tous dans la cabine où chacun avala un bon verre de grog, saisir les quatre artilleurs de marine, les descendre à la place naguère occupée par leurs prisonniers et les y enfermer solidement, ce ne fut pour Réné que l'affaire d'un quart d'heure. Ensuite, il s'exprima en ces termes:

« Camarades, nous ne sommes pas encore libres; avec un peu de courage nous le serons bientôt; car nous sommes tous gens de cœur, et nous savons ce que l'ennemi nous réserve si nous ne lui échappons pas; la nuit et le brouillard nous favorisent. J'ai vu, à douze brasses du ponton, un bon canot légèrement amarré, et confié à la garde d'un seul mousse: rien de plus facile que de nous en rendre maîtres. Il nous servira à gagner l'*Épervier*, lequel est en vue dans la rade; car j'ai appris hier, du pontonier Smith, que notre ancien navire, sous son nom actuel du *Hawk*, et ayant déjà à bord une partie de son équipage, mettra bientôt à la voile. Il faut nous en emparer; tout est là! Protégés par l'obscurité, nous l'aborderons, nous monterons comme nous pourrons sur le tillac; nous tuerons le piquet de garde qui, sans doute, sera endormi, et dont, fût-il réveillé, nous aurons bon marché; nous ferons prisonniers le reste, nous lèverons l'ancre et nous voilà libres! »

Madec, après ces mots, d'un geste de la main, qu'il sut rendre impératif, réprima des applaudissements, dont le bruit aurait eu son péril. Il ajouta, avec un accent concentré, mais qui ne manquait pas d'énergie: « Camarades, je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi! Il ne nous reste plus qu'à nous glisser doucement à l'eau et à gagner le canot à la nage! Nous sommes tous chrétiens: que chacun recommande son âme à Dieu, et vive la France! »

Un des matelots bretons (c'était le plus jeune), déclara d'une voix plaintive qu'il ne savait pas nager. « Nous ne te laisserons pas exposé ici à la vengeance des Anglais, lui répondit Réné Madec: nous allons te placer entre deux bons nageurs, moi, par exemple, et l'ami Boloré; nous te soutiendrons tour à tour. Avant trois minutes le canot sera à nous. Partons! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Par commisération, l'enfant chargé de la garde du canot fut épargné, sous menace du poignard s'il jetait un seul cri. N'employant de rames que ce qui est nécessaire, on arrive au *Hawk*, dont les sabords ouverts offrent une entrée facile aux treize aventuriers; réunis à l'entrepont, ils s'élancent sur le tillac, où six

(1) En anglais, *épervier*.

hommes armés étaient censés veiller à la garde du navire; le bruit les éveille; on les somme de se rendre; ils s'y refusent; de leur côté, part un coup de feu qui blesse l'un des Espagnols. De son regard perçant Madec a reconnu l'agresseur et lui passe son sabre au travers du corps. Effrayés, ayant le pistolet sur la poitrine et se croyant assaillis par une force très-supérieure à ce qu'elle était réellement, les cinq autres Anglais se rendent à discrétion. On les garrotte, on les jette à fond de cale, on roule sur le cabestan le câble de la dernière ancre, on déploie ce qu'il faut de voiles pour prendre le vent, et, au soleil levé, on est hors de poursuite.

Le navire était presque entièrement approvisionné en vivres; aussi on déjeuna gaiement, sans oublier les prisonniers. D'une voix unanime, Madec fut déclaré capitaine et propriétaire du corsaire le *Hawk*, dont le possesseur primitif avait péri. Cet acte de reconnaissance, rédigé sur le tillac, fut signé par les matelots bretons et espagnols; le nouveau capitaine fut salué en cette qualité par l'équipage qui lui jura obéissance jusqu'à la mort.

A présent que le caractère du commandant Madec est établi, nous allons marcher plus rapidement dans le récit d'une vie à laquelle, pour inspirer un vif et noble intérêt, il n'aura manqué qu'un historien. Quant à nous, ayant pour but principal d'offrir au lecteur un exemple de cette vertu que nous avons nommé l'*esprit de famille*, nous nous hâterons d'arriver à l'époque où la belle âme de ce brave Armoricain se révéla dans toute la dignité de sa nature.

Le capitaine du *Hawk* fit plusieurs prises dans les mers équatoriales, tantôt sous pavillon Français, lorsqu'il se sentait de force égale aux navires que sa perspicacité lui permettait de juger de la hune, tantôt sous pavillon Anglais, lorsqu'il croyait nécessaire de compenser, par la terreur d'une surprise causée à l'ennemi, le désavantage trop réel du calibre de ses canons et du faible nombre des combattants sous ses ordres. N'oublions pas pourtant que le chiffre de ceux-ci avait grossi par suite de la rencontre de quelques navires marchands, dont il eut à recueillir l'équipage à la suite de tempêtes.

Enrichis par leurs succès, plusieurs matelots de l'*Épervier* songeaient, en secret, à retourner dans leur patrie; mais Madec sentait que sa destinée n'était pas accomplie. Ses regards et bientôt sa proue se tournèrent vers l'Indoustan. Il savait que la France avait là des ennemis, et il brûlait du désir de se mesurer avec eux sur un nouveau champ de bataille. C'était en 1770. Les Anglais aspiraient à la conquête entière du Bengale; la province de Taujaer n'était pas encore toute tombée en leur pouvoir; mais Négapatnam, sa capitale, sur la côte du Coromandel, à trente lieues seulement de Pondichéry, leur appartenait déjà; Delhy, ville importante du Magolistan, était devenue leur tributaire, et ils harcelaient de leurs attaques, non moins violentes que perfides, Hyder-Aly, roi de Mysore et des Marattes.

Quand le *Hawk*, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, fut en vue de l'île de Madagascar, les murmures de l'équipage prirent une certaine gravité. Quoiqu'ils ne fussent pas l'expression d'un mécontentement général, ils étaient le prélude d'une insubordination, qui avait pour prétexte la direction donnée au navire vers les Indes Orientales. Averti de ce qui se passe par l'enfant enlevé avec son canot dans le port de Plymouth, René Madec monte sur le tillac, marche d'un pas assuré vers le groupe qui vient de se former autour de l'Espagnol Gil Perez, et lui demande froidement ce qu'il veut et pourquoi il s'avise, à son bord, de haranguer l'équipage, droit qui n'appartient qu'au capitaine. La réponse de l'orateur fut insolente; mais la réplique ne se fit pas attendre : Madec prend un des deux pistolets passés à sa ceinture et lui brûle la cervelle; ensuite, d'une voix bien appuyée, il prononce ce peu de mots : — On m'a juré obéissance et fidélité sur ce navire qui m'appartient : ainsi seront traités ceux qui oublieront leur serment! Qu'on jette ce cadavre à la mer et que le pont soit lavé! La barre du gouvernail toujours au sud!

Tout était rentré dans l'ordre à bord de l'*Épervier*. On n'ignore plus maintenant pourquoi le jeune homme presque en guenilles, qui s'était assis dans un méchant cabaret auprès des matelots enrôlés par le corsaire Furic, après sa transformation, avait souhaité de n'en être pas reconnu. Une sorte d'instinct lui avait appris que, s'il lui arrivait d'avoir des ordres à donner sur ce bâtiment ou sur tout autre, il n'était pas bon qu'on sût qu'il venait d'aussi loin et d'aussi bas. Au moins fallait-il qu'auparavant il eût fait ses preuves de courage et de capacité; c'était une difficulté de situation évitée par une maturité de réflexion assez rare dans la jeunesse.

Après plusieurs jours de navigation, l'*Épervier* remonta l'Indus. Madec en personne, suivi de cinquante hommes de son équipage, alla offrir à Hyder-Aly des services qui furent acceptés avec reconnaissance. Dans plus d'une affaire, générale ou partielle, cette petite troupe se distingua. Il est vrai que son chef, non content de lui donner l'exemple de l'intrépidité, par une audace toujours accompagnée de présence d'esprit, la tira souvent de péril. Dans ces diverses rencontres, Madec perdit quelquefois du monde et reçut plus d'une blessure. Il y gagna de se lier avec un prince Maratte, admirateur de son courage, vassal d'Hyder-Aly, et dans le palais duquel il goûtait de temps en temps un repos de peu de jours, pendant que son bataillon, grossi successivement par des gens de bonne volonté, prenait ses quartiers dans les villages voisins. Ce nabab avait une fille unique, belle, pleine de candeur et d'innocence, douée d'un caractère aussi doux que le velours de ses yeux taillés en amande, et toutefois susceptible de se passionner pour les grandes choses. Recherchée par les princes indiens qui suivaient la cour d'Hyder-Aly, elle préféra le brave Armoricain, à la grande surprise de son père, auquel elle eût pu répondre, comme la Desdémone de Shakspeare; « Je l'ai vu; pendant que mon aiguille tissait des fleurs, il me racontait les événements de sa vie, les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, ses fortunes diverses, et je l'ai aimé... Il n'y a pas eu entre nous d'autre séduction! »

Madec épousa la douce Marie, aux yeux de gazelle, fille du nabab Syndiah, après l'avoir convertie au christianisme: chose facile, car, pour elle, entrer dans la religion de l'homme de son choix, c'était s'assurer, par delà la vie, le bonheur de rester ensemble! Elle fut deux fois mère pendant son séjour dans l'Indoustan; et ces deux naissances donnèrent lieu, dans la principauté, à des fêtes dont madame Madec, après plus de vingt ans révolus, manifestait le souvenir en notre présence, lorsque le canon célébrait les premières victoires de la République française. « Ainsi, nous disait-elle, on tirait le canon dans le Mysore le jour de ma naissance ou de celle de mes enfants. » Un soupir douloureux s'échappait ensuite de son sein d'épouse et de mère.

Cependant la guerre se déclara avec plus d'acharnement entre les Anglais et les princes Marattes, qui avaient recherché l'alliance française pendant la lutte de l'Amérique du Nord contre la Grande-Bretagne. Le fils d'Hyder-Aly, le jeune Tippo-Saëb fit ses premières armes dans cett

guerre, où la valeur non moins vive que réfléchie du capitaine Madec ramena souvent la victoire sous les drapeaux du roi de Mysore. Après la mort d'Hyder-Aly, vers l'année 1780, les Anglais subirent de notables défaites; et en 1781, Tippo-Saeb força leurs troupes à demander quartier, succès auquel prit encore part le bataillon du courageux Armoricain qui, après être descendu sur les *Côtes-Rouges* près de Pondichéry, y mit en fuite le corps d'ennemis occupé à en faire le siége.

III. — LE RETOUR AU PAYS.

Madec avait eu le bonheur d'être utile à la France; il crut dès lors sa destinée accomplie. Du moment même, son retour dans sa patrie fut arrêté. Après avoir prévenu sa femme de le rejoindre avec ses enfants et ses richesses, bien légitimement acquises, il licencia ses soldats, les récompensa suivant leurs mérites, entra dans Pondichéry, dont le gouverneur, par une dépêche, avait cru devoir informer le cabinet de Versailles des obligations que notre premier comptoir, sur la côte orientale des Indes, avait contractées envers le digne Breton. Ce dernier fit don de son corsaire à Tippo-Saeb qui, de son côté, le combla de présents. Hélas! ce malheureux prince ne se doutait pas alors de la fin prochaine que lui préparait l'insatiable avidité du gouvernement britannique! Il mourut bientôt, les armes à la main, sur les remparts de sa capitale envahie; et, sous la même domination, ses enfants, après avoir accru le luxe d'un triomphe, subirent une honteuse captivité! La vanité anglaise ne tarda pas à décorer ses salons aristocratiques de tableaux et d'estampes où ces abus de la force recevaient les honneurs de l'apothéose.

Après une traversée pénible pour sa femme et ses enfants, après avoir perdu une partie de ses richesses, qui consistaient en ballots, dont deux tempêtes intertropicales forcèrent à jeter les plus pesants à la mer, le gamin Bas-Breton qui, trente ans plus tôt, courait pieds nuds sur les grandes routes du Finistère, à la suite de piètres cavaliers, dont la libéralité lui jetait quelques misérables sous, rentrait à Brest avec un nom déjà célèbre, avec une jeune princesse son épouse et deux beaux enfants avec des caisses remplies d'étoffes et de bijoux, des sacs de perles et de roupies, des cachemires véritables des Indes, dont l'usage était encore si peu connu en France qu'ils allaient servir bientôt de langes à un troisième nourrisson, avec des femmes de chambre venues de Mysore par dévouement à leur bonne maîtresse, avec deux fidèles serviteurs Marattes, au teint bronzé, et enfin avec un excellent domestique dans la personne du mousse Joseph Sylcoock, duquel, par une louable humanité, il avait épargné les jours en s'échappant du port de Plymouth! Cet enfant, devenu homme, se fût fait effectivement hacher pour sauver un seul des cheveux de la tête de son maître. Tout cela, toute cette pompe presque asiatique, alla prendre possession d'un bel appartement à l'hôtel du *Grand-Monarque*, où descendaient les amiraux et les principales autorités en mission. Nous tarderons peu à apprendre ce que Madec, en foulant avec un noble orgueil la terre natale, va résoudre, ce qu'il va devenir.

Une lettre l'attendait à Brest. Émanée du ministère des affaires étrangères, portant le cachet des armes de France, datée du mois de décembre 1782, elle invitait le sieur Madec à prendre, sur-le-champ, la route de Versailles, pour y entretenir S. M. Louis XVI sur la situation des intérêts français dans les Indes Orientales. Après avoir confié le soin de sa famille au contre-amiral commandant du port, à l'hôtesse du *Grand-Monarque*, et surtout à ses domestiques des deux sexes; après avoir donné à son épouse éplorée sa parole d'honneur d'être de retour auprès d'elle dans huit jours, dix au plus, car il possédait ce qui fait marcher au galop les chevaux de poste, Madec se jette avec son fidèle Sylcoock dans une berline que le hasard lui procure, et voyageant de nuit comme de jour, au bout de soixante heures il arrive à Versailles. Il ne prend que le temps de s'habiller pour se rendre au château. Louis XVI était dans son cabinet; M. le comte de Montmorin précède et annonce le capitaine Madec, devant lequel, sur son nom, les portes de l'Œil-de-Bœuf s'étaient déjà ouvertes. Le roi, l'accueillant d'un regard affable, d'un signe non moins bienveillant de la main, l'invite à s'asseoir; car déjà un ton simple et noble, une attitude modeste, sans trop d'humilité, avaient prévenu le monarque en faveur du voyageur. Après une demi-heure d'entretien, où la présence d'esprit ne fit pas défaut au capitaine, le roi lui dit: « Je sais, monsieur, que je vous dois la conservation d'une place importante au commerce de mes sujets; je sais que vous vous êtes battu bravement contre les ennemis de la France: mon ministre va vous donner des lettres de noblesse que j'ai signées avec plaisir ce matin; et voilà ma croix de Saint-Louis que je vous autorise à attacher à votre boutonnière. »

En prononçant ces mots, le prince présenta au Breton ému l'insigne des braves; ensuite il ajouta avec une grâce toute royale: « J'ai voulu vous voir, monsieur, et je suis satisfait. Partez, rejoignez votre famille, ne m'oubliez pas, et soyez heureux! » Madec, après avoir baisé la main du roi, sortit du cabinet. Tout cela semblera peut-être peu de chose aujourd'hui; mais tout cela était énorme en l'année du Seigneur mil sept cent quatre-vingt-deux. Le bruit en arriva bientôt en Basse-Bretagne.

L'Armoricain, sans donner le moindre regret à la célèbre ville de Paris, qu'il ne connaissait pas encore, et qui n'était éloignée que de deux postes, se rejette dans sa berline avec son fidèle Achate. Chemin faisant, il forme une résolution qui a droit de vous étonner. Vous supposeriez peut-être qu'il va transporter ses pénates dans quelqu'une des capitales de la France ou de l'Europe? Vous vous tromperiez; c'est à Quimper qu'il va se fixer. « Quoi! à Quimper-Corentin, où vous nous avez dit assez positivement qu'il n'avait qu'une parenté de bas étage, et, par conséquent, fort gênante pour lui dans sa nouvelle position? » — Oui, à Quimper-Corentin; et quand vous saurez comment il s'y était résolu, vous vous abstiendrez peut-être de le blâmer pour n'avoir pas été sourd à cette voix du pays natal, qui, à travers trois mille lieues de distance, le rappelait au sein de la vieille Armorique. Quant à nous, nous croyons qu'il fallait être doué d'une grande force d'âme et d'une véritable noblesse de caractère pour faire ce qu'il fit: il eut foi en lui-même. Sa hardiesse alla jusqu'à supposer qu'on l'estimerait dans sa patrie sur ce qu'il valait personnellement. Il est possible qu'il présumât trop bien de son siècle. Cependant il se trompa peu; car il appartient aux êtres d'une forte trempe de dompter les préjugés, et quelquefois de les assouplir à leur profit. C'est ainsi que le fer devient malléable sous le marteau.

IV. — LA VIE DE FAMILLE.

De retour en Basse-Bretagne, le nouveau noble, qui n'était pas un parvenu, commence par acquérir l'hôtel de la famille Bassemaison, situé sur le quai et dans le quartier le mieux aéré de la ville de Quimper. A peine installé, meublé, et pourvu des accessoires nécessaires à une vie con-

fortable, même élégante, il invite tous ses parents, sans exception, à un repas de famille. Un seul manqua à l'appel. Quelques-uns, comme le sieur Cavélier, étaient représentés par leurs veuves. Quand chacun a pris place autour d'une table, servie avec un luxe jusque-là inconnu dans cette localité, M. Madec se lève et s'exprime ainsi :

« Mes bons amis, restez tous assis, car je n'ai que quelques mots à vous dire ; après quoi nous dinerons gaiement ensemble. Au dessert, ma femme et ma fille Betzy viendront porter vos santés ; car nous vous voulons tous du bien, et nous tâcherons de vous en donner des preuves.

« Le Ciel a béni mes travaux et mes longs voyages ; je lui en rends grâces. J'ai pensé qu'il était juste que vous eussiez une part dans ses bienfaits. En ne comptant que les enfants représentés ici par leurs pères ou mères, vous êtes neuf, y compris l'absent, que je n'ai pas oublié ; j'ai déposé pour chacun, chez M. Gazon, receveur des fouages et de la capitation de l'évêché, une somme de dix mille livres ; en tout quatre-vingt-dix mille. Elle eût été plus forte sans les pertes que j'ai essuyées en revenant en France, et dans la route que Mme Madec a eue à parcourir avec mes enfants pour me rejoindre à Pondichéry. Je suis persuadé que vous en ferez un bon usage ; on vous la livrera au fur et à mesure de vos besoins ; mes ordres sont donnés à ce sujet.

« Croyez, mes bons amis, que je ne serai jamais étranger à ce qui vous arrivera d'heureux ou de malheureux. Dans le premier cas, je m'associerai à votre bonheur ; dans le second, venez me trouver, et, s'il est un moyen d'alléger vos peines, comptez sur moi ; car je ne veux pas oublier que nous sommes les rameaux d'une même souche.

« Maintenant il me reste à vous faire une communication que vous aurez la sagesse de prendre en bonne part : le Ciel m'ayant créé une position qui n'est pas la vôtre, et, par suite, m'obligeant à des relations que vous ne sauriez partager, vous sentez que nos rapports de société ne peuvent rester les mêmes. En nous voyant, nous nous gênerions mutuellement, et notre amitié finirait par en souffrir. Ainsi, vous serez chez vous, comme je serai chez moi ; vous recevrez qui vous voudrez, moi de même ; voilà qui est convenu. Toutefois, je ne m'assiérai pas sans vous assurer que cette réunion de famille, grâce à Dieu, ne sera pas la dernière ; Mme de Madec avançant vers le terme de sa grossesse, vous recevrez l'avis de sa délivrance dans quelques semaines, et je compte bien qu'un baptême nous réunira encore à table. »

Ces paroles, prononcées avec une bonté qui n'était pas exempte de dignité, furent accueillies avec un murmure d'approbation.

— Il a raison, disaient les plus anciens ; nous ne ferions que nous gêner les uns les autres..., et nous serions fort embarrassés de nous trouver chez lui en présence des marquis de Tinteniac et de Cheffontaines, des comtes du Botdéru et de Kerstrat, qui, après l'accueil que le roi lui a fait, ont cru devoir lui rendre des visites et lui adresser des invitations... Est-ce que nous oserions serrer la main à ces grands seigneurs ou leur proposer seulement une prise de tabac?... Il a ma foi raison : chacun chez soi, et les choses iront bien !

Les mets furent découpés, l'on servit, l'on mangea copieusement, car on ne s'était pas encore trouvé à pareille chère ; l'on but largement, car la joie était au cœur de tous. Le dessert vint, et les deux places qui avaient été réservées aux deux côtés du maître du logis, furent occupées par son épouse et Mlle Betzy, sa fille. L'une et l'autre saluèrent, en se présentant, d'un air non moins affable qu'affectueux. Disons deux mots de la dernière.

Entrée dans sa treizième année, elle avait déjà les grâces formées de la femme, mais dans un degré de délicatesse qui était encore un attrait de plus ; ses yeux, pareils à ceux de Mme Madec, avaient une expression de volupté qu'elle tenait du climat qui l'avait vue naître, mais que tempérait une pudeur virginale mêlée de timidité ; ses dents, blanches comme l'ivoire dont la nature arme les éléphants de son pays, brillaient au milieu d'un doux sourire quand une parole de bonté entr'ouvrait sa bouche vermeille ; son nez rappelait moins celui de sa mère, un peu épaté, que celui de son père, avec lequel le bec de l'aigle devenait un terme de comparaison ; et sa taille, dont la ligne onduleuse se creusait avec grâce à l'encontre des reins, pour se relever légèrement avec eux, avait une souplesse ravissante. Quand vous aurez ajouté que de beaux cheveux noirs annelés tombaient sur des épaules d'un dessin pur et correct, vous aurez une idée de cet ensemble plein de séduction. Cette aimable enfant était la joie de M. Madec et l'orgueil de la fille du nabab Syndiah.

Les santés des deux Indiennes furent portées un peu bruyamment ; celle de M. Madec ensuite, et puis celle de son fils, trop jeune pour paraître à ce banquet de famille ; on n'oublia même pas le nourrisson qui était attendu. On conçoit qu'il était temps que ce repas, commencé avec une certaine gravité, touchât à sa fin, si on ne voulait préparer des lits pour tous ces bons parents de la Basse-Bretagne. La ville entière connut le lendemain ce qui s'y était dit, ce qui s'y était passé. Tout ce qui avait assez de tact pour en juger, approuva le rôle que M. Madec y avait pris. Il était difficile en effet, une résolution étant une fois arrêtée, de la conduire avec plus de générosité et de délicatesse. La ligne tracée par lui entre sa maison et sa famille armoricaine, était pleine de convenance ; aussi devint-elle infranchissable. Accueilli dans les sociétés les plus distinguées de la ville, les recevant chez lui, M. Madec ne reniait aucun de ses parents, n'était gêné par aucun, ne craignait pas qu'un insolent lui rappelât son origine, qui, chez ceux qui s'en souvenaient, devenait pour lui un titre d'honneur de plus. Bientôt il acheta la terre seigneuriale de Prat-Aras, à une lieue de la ville ; il y fit construire une jolie maison par l'architecte Cajan, et une calèche élégante l'y menait avec sa famille sur cette même route qu'il avait parcourue tant de fois nu-pieds ; il traversait ainsi les rues de Quimper, sans qu'on lui enviât une position acquise par son mérite et ennoblie par ses bienfaits. Nous qui, dans notre jeune âge, l'avons personnellement connu, nous qui avons eu l'honneur de nous asseoir à sa table, nous avons encore présent à notre mémoire son ton plein de noblesse et digne sans hauteur. Fils de ses œuvres, jamais il ne prononça une parole de jactance ; né dans la classe la plus obscure du peuple, jamais il ne sortit de sa bouche un mot trivial ou déplacé.

Son troisième, son quatrième enfant naquirent : mêmes invitations, même repas de famille. Huit chefs de lignes y parurent ; le neuvième resta encore absent ; M. Madec lui en sut gré, mais il ne l'avait pas oublié, et, de sa personne, il alla le voir à son domicile de la place des *Réguaires* ; car cet homme, dans sa vie comme dans ses mœurs, était irréprochable.

Cinq années s'étaient écoulées, lorsque la mort vint frapper l'heureux époux de la fille du nabab au milieu d'une carrière qui probablement, sous un autre climat, se fût prolongée. Faite à une chaleur presque tropicale, sa santé fut altérée par la température froide et humide de notre

vieille Cornouailles. Ses nombreuses cicatrices se rouvrirent; et, sans sourciller, il eut le sentiment de sa fin prochaine. Monseigneur Conen de Saint-Luc, évêque de Quimper, vint le voir pendant sa maladie; ce prélat lui ayant demandé, selon sa coutume, une profession de foi, ce qu'il regardait comme un des premiers devoirs de son ministère, M. Madec lui répondit :

— Monseigneur, dans mes longs voyages, j'ai vu pratiquer bien des religions diverses, et je n'en ai connu aucune qui, comme le christianisme bien entendu, ôtât moins à la vie présente et donnât plus à la vie future.

Ce furent à peu près ses dernières paroles, qui édifièrent peu le prélat, très-dévotieux. M. Madec exhala son dernier souffle en pleine possession de ses facultés mentales. Nous le vîmes avant que le linceul couvrît sa face : la pâleur du trépas ne lui avait enlevé ni son air de dignité ni cet aspect de ferme résolution, qui était le trait distinctif de son caractère.

Ravi à une épouse éplorée, à des enfants, dont deux étaient encore en bas âge, il eut toute la ville pour cortége de ses obsèques. Quatre gentilshommes portaient les cordons du poêle; des pleurs étaient dans tous les yeux; ses parents plébéiens suivaient le cercueil, sur lequel on ne pouvait voir sans émotion sa brave épée et sa croix de Saint-Louis. L'on aperçut aussi dans la foule l'homme qui s'était abstenu jusque-là de répondre aux invitations du défunt; un mouchoir trempé de ses larmes voilait à moitié son visage (1).

Certes M. Madec fut grand dans son propre pays, ce qui est assez rare, surtout lorsqu'en y rentrant on s'y trouve entouré comme il le fut. Le fils qu'il a laissé porte dignement le nom honoré par le père. Sa fille, la charmante Betzy, lui survécut peu. Nous prenons l'occasion de le dire : une mélancolie profonde la conduisit, en moins de deux ans, au cimetière de la petite paroisse de Penhars, dans la circonscription de laquelle était située la propriété acquise par M. Madec. Nous avons lu, sur la tombe de cette jeune personne, des vers touchants qu'une fin aussi prématurée inspira à Mme de Pompery, femme aimable elle-même, qui fut longtemps en correspondance avec Bernardin de Saint-Pierre. La cause qui creusa la tombe de Mlle Madec ne resta point ignorée. Ce fut l'inconstance d'un gentilhomme du pays, M. de Keranével, qui lui manqua de parole après lui avoir été fiancé, et qui trouva la mort à son tour sur les champs de bataille vendéens.

En traçant ce récit véridique, en parlant de ces êtres dignes d'intérêt, nous avons essayé de chanter un hymne en l'honneur de *l'esprit de famille*, qui, à bien dire, est la vie du corps social, partagé entre les fractions multiples dont il se compose. Peut-être M. Madec a-t-il porté trop loin son attachement au sol paternel? peut-être, en cherchant un autre asile pour ses pénates glorifiés, eût-il épargné à ses enfants les épreuves difficiles auxquelles il n'a pas succombé? car il n'est pas donné à tous les hommes de posséder une énergie de caractère pareille à ce que fut la sienne, et d'y joindre encore une bonté qui l'a fait chérir. Il y a eu dans cette vie quelque chose d'exceptionnel : nous avons voulu en transmettre le souvenir à d'autres générations. Puissent ses arrière-neveux y trouver un titre de gloire, qui, certes, en vaudra bien d'autres!

KÉRATRY.

(1) L'auteur n'ose révéler la profession de cet homme. Nous devons imiter sa discrétion bienveillante; mais les lecteurs curieux d'approfondir cette énigme en trouveront peut-être le mot dans le beau roman de *Frédéric Styndall*, un des chefs-d'œuvre de M. Kératry.



Le banquet de famille. M. Madec et ses parents de toute classe.

LES BRAQUES, LES ROQUETS ET LES DOGUES.

FABLE NON POLITIQUE.



Inhospitalité des chiens.

L'inhospitalité des chiens est passée en proverbe. Cet animal, si affectueux et si dévoué à son maître, est pour ses pareils d'une humeur littéralement massacrante. Il regarde son chez soi comme inviolable, repousse les visites avec horreur, et arrose parfois sa niche du sang de ses hôtes. C'est pour cela qu'il est si bon gardien. Toutes les qualités ont leurs défauts, et *vice versa*.

S'il faut en croire une fable italienne, les chiens étaient autrefois plus hospitaliers, et voici à quelle occasion ils renoncèrent à l'exercice de cette vertu.

Du temps que les bêtes parlaient, — comme dit le bon La Fontaine (et ce temps n'est pas aussi reculé qu'on le pense généralement), quand les lions étaient des conquérants, les renards des diplomates, les marmotes des juges et des académiciens, les pies des avocats et des députés, les vautours des industriels, les caméléons des journalistes, les fourmis des usuriers, et les cigales des chanteuses de l'Opéra, il y avait trois républiques de chiens qui vivaient en assez bonne intelligence, c'etaient les braques, les roquets et les dogues. Une querelle de frontières, — la pire de toutes après les querelles de mur mitoyen, — survint entre les premiers et les seconds ; — *Et voilà la guerre allumée!* On échangea d'abord des protocoles et puis des coups de dents. Malheureusement pour eux les braques se divisèrent, tandis que les roquets choisissant un grand empereur, marchèrent sous ses ordres... comme un seul chien. Les braques furent vaincus et tombèrent au pouvoir de leurs ennemis. Ce fut alors que les dogues leur proposèrent de venir à leur secours. Les imprudents acceptèrent, et ouvrirent leurs Etats à leurs alliés. Un Nestor plein d'expérience les exhorta en vain à faire leurs affaires par eux-mêmes ; il eut le sort des vieillards, les jeunes le laissèrent dire, et conclurent qu'il radotait. L'événement sembla d'abord leur donner raison. Les dogues, relevant le courage

des braques, se battirent avec eux bel et bien contre les roquets; et si bel et si bien, qu'ils parvinrent à les renvoyer... dans leurs niches. C'eût été parfait, si chacun dès lors eût regagné la sienne. Mais un vieux routier qui gouvernait les dogues leur persuada que ce qui est bon à prendre est meilleur à garder; et comme ils se trouvaient à merveille chez les braques, ils résolurent d'y rester; de sorte que ceux-ci ne firent que changer de dominateurs. Encore, hélas! perdirent-ils à ce changement... Les roquets avaient été des hôtes assez doux; les dogues furent des tyrans impitoyables. Ils défendirent aux braques d'aboyer sans permission, les punirent du moindre murmure, et finirent par leur couper les oreilles pour les rendre semblables aux dogues. Cette misère dura de longues années. Enfin, le Ciel envoya aux braques un grand homme, un roi-pontife, qui les délivra sans alliés, et leur rendit l'indépendance... et les oreilles... Ils en profitèrent pour écouter les bons conseils, et inscrivirent en tête de leur charte cet article, qui est devenu l'axiome des chiens: — Chacun chez soi. Avant de recevoir un hôte, assure-toi bien que ce n'est pas un maître.

Telle est la fable italienne. — Si vous y voyez comme nous une allégorie assez claire, si vous trouvez que les braques ressemblent à s'y méprendre aux peuples d'Italie, les roquets aux Français et leur empereur à Napoléon, les dogues aux Autrichiens et leur vieux routier à M. de Metternich, enfin le roi-pontife des braques à Pie IX... (que Sa Sainteté excuse la comparaison), nous vous répondrons... que nous ne saurions vous répondre, la politique étant interdite au *Musée des Familles*.

P.-C.

SOUVENIR D'UNE PROMENADE A MEUDON.

LA PIERRE D'ACHOPPEMENT.

On remarquait, il y a quelques années, dans une des avenues du château de Meudon, une légère éminence formée par un roc à fleur de terre. On avait essayé plusieurs fois de la faire disparaître; mais c'était du granit, et le marteau municipal, à qui pas un monument ne résiste, se brisa en cet endroit dans la main des ouvriers. Les géologues furent longtemps étonnés de la présence de cette roche primitive enfouie dans un terrain crayeux, et qui semblait avoir poussé là tout exprès pour renverser leurs systèmes. Mais, quand un système branle, les savants ne manquent jamais de chevilles pour l'étayer. Après force discours académiques, force brochures, force injures, on finit par s'embrasser. Un Allemand arriva de Berlin, non pour voir Paris, ni la colonne, ni le Louvre, mais uniquement pour examiner la pierre en question, et nous en dire son avis. Les vulcaniens voulaient qu'il y eût eu jadis quelque Vésuve à Montmartre ou à Clamart; les neptuniens soutenaient que le déluge avait pu seul charrier jusque-là, sans doute du haut des Alpes, ce bloc problématique. Mais quand ils avaient éteint avec leur eau le cratère de Montmartre, les plutoniens, rallumant leur feu, réduisaient le déluge en fumée. C'est sur ces entrefaites que l'Allemand débarqua. Le docteur Schwartzeben, nom d'heureux augure, ne poussa point jusqu'à Paris; on dit même qu'il s'en retourna en Prusse après un mois d'observations en plein air dans l'avenue de Meudon, sans avoir daigné franchir nos barrières. Quoi qu'il en soit, il déclara et prouva dans un Mémoire dont j'ai en ce moment sous les yeux un exemplaire, que la pierre de Meudon, objet de tant de controverses, n'était ni le produit d'un volcan parisien, ni un monument diluvien; mais quoi? un aérolithe, un projectile de la lune. Il n'était pas étonnant que, tombant de si haut, il se fût enfoncé si profondément dans le sol. Les Allemands ont un talent particulier pour éclaircir les questions douteuses. L'explication du docteur Schwartzeben parut aux géologues aussi lumineuse que la lune, et son Mémoire fut inséré, par ordre de l'Académie, dans le recueil des savants étrangers. Depuis ce temps, l'Institut, regardant le problème comme résolu, cessa de s'en occuper, et braqua sur d'autres points ses doctes lunettes.

Cependant cette dispute, aujourd'hui complétement oubliée, ayant attiré à Meudon, dans le temps où elle eut lieu, c'est-à-dire vers 1820, tout ce qui se piquait en France de se connaître peu ou prou aux choses de la lune, les gens du bourg virent arriver à la file tant de voyageurs, qu'ils commencèrent à s'occuper à leur tour de la susdite pierre. Si c'était ou non un présent de l'astre nocturne, pas un, je crois, n'eût voulu s'en rendre caution; mais ils se rappelèrent fort bien, pour l'avoir ouï dire à leurs pères, que dans les temps anciens, avant que Philibert Delorme eût construit l'élégant château dont Le Nôtre dessina depuis les jardins et les avenues, la fête du village se célébrait, partie au bas, partie au haut du sommet de la colline. Ce sommet, alors boisé et désert, n'était guère fréquenté que ce jour-là. On y venait danser un branle autour d'un rocher à moitié enseveli sous des herbes sauvages qui, d'année en année, exhaussaient le sol de leurs débris, et engloutissaient ainsi petit à petit la crête du roc; mais il semblait aux bons paysans qu'il s'enfonçait de lui-même tous les ans dans le sein de la terre. Du reste, on ne savait ni pourquoi l'on dansait en ce lieu, ni pourquoi on le fuyait après la fête.

Les érudits de l'endroit (ils ne sont pas, j'en conviens, aussi forts que ceux d'Allemagne) contaient que Rabelais, de gaillarde mémoire, allait souvent s'asseoir sur ce rocher. Il y passait de longues heures, et comme on entendait de loin rire et parler haut, le bruit courut qu'il s'y entretenait avec le diable. Il aurait fait avec lui certain pacte que la tradition a conservé, et que voici:

Maître François, en bon curé, aurait voulu envoyer au ciel tous ses paroissiens, et surtout ses paroissiennes; mais il paraît que cela offrait quelques difficultés, dont il espéra avoir meilleur marché en traitant avec le diable qu'en traitant directement avec les saints. Il était versé dans la cabale, et savait très-bien où trouver l'*autre*. Il alla près du rocher et l'appela. L'*autre* parut.

— Que me veux-tu?

— Je veux sauver mes ouailles de tes griffes.

— Et c'est à moi que tu t'adresses? dit le diable en fronçant le sourcil comme un avare à qui l'on emprunterait un écu.

— Eh oui! c'est à toi. A qui veux-tu que je m'adresse?

— A ton patron.

— Bon! un pleurard, un sermonneur, qui me dira de faire comme lui, de boire de l'eau, de porter le cilice, de jeûner, de baisser les yeux comme une nonnain, d'user mon haut de chausses sur les dalles de notre église, de porter son cordon, de donner à son couvent ce que je baille aux vignerons. Nenni!

Maître François accompagna ces mots d'une pantomime si singulière, que le diable ne put s'empêcher de rire. Or, comme le diable ne rit guère, cela lui fit tant de plaisir, qu'il promit à Rabelais de renoncer à ses droits d'aubaine si, chaque fois que la cloche de Meudon sonnerait une agonie, il pouvait réussir à le faire rire. Le bon curé accepta le marché, et sauva ainsi quantité d'âmes. Tandis que le pécheur ou la pécheresse passait derrière le rideau, et que leurs héritiers faisaient semblant de pleurer, il grimpait sur la colline où l'attendait Satanas, et lui contait tant de fariboles, que celui-ci manqua plus d'une fois d'étouffer de rire.

Telle est la légende que répètent encore quelques bourgeois de Meudon. On y ajoute des commentaires que je crois devoir passer sous silence. Qu'il me suffise de dire que ces entrevues du pantagruélique curé avec son compère avaient toujours lieu près de la mystérieuse roche qui fait le sujet de cet article.

Parmi les nombreux événements qui se rattachent à son histoire, et que l'on racontait en 1820 aux lunatiques voyageurs qui cherchaient dans l'avenue l'aérolithe du docteur Schwartzeben, il en est un qui mérite encore d'être cité. Il prouvera que les Allemands ne sont pas tous également heureux quand ils trouvent des pierres sur leur chemin.

En 1814, lorsque les alliés entouraient Paris, un régiment de hussards hongrois fut dirigé sur Meudon. La nuit approchait. Les paysans embusqués dans les haies, cachés dans les bois, lâchaient de temps en temps un coup de fusil sur la colonne, et à chaque coup un homme tombait. On avait souvent, mais en vain, visé le colonel, les balles n'avaient percé que son manteau. Du reste, on ne s'arrêtait pas à poursuivre les tirailleurs. On leur répondait, un peu au hasard, par une décharge, et l'on continuait à galoper. Enfin l'on entra dans l'avenue de Meudon, et le colonel, toujours en avant, piqua des deux, car il avait hâte de souper et de se reposer dans un lit d'empereur. Mais comme il approchait du château, son cheval butta, et si rudement, qu'on vit jaillir sous ses sabots une pluie d'étincelles. On ne sait si cette clarté fit peur au coursier tudesque; mais il rebroussa chemin, et se cabra quand son maître voulut le faire avancer. Enfin, exaspéré par la cravache et l'éperon, il fit un bond sur la droite, et le colonel, quoique excellent cavalier, n'étant point préparé à ce mouvement, vida les arçons et se fendit la tête sur la fameuse pierre, contre laquelle son cheval avait buté. — Chien de pays! dit un capitaine. Je crois que les pavés nous font la guerre.

Enfin durant le printemps de 1846, on creusa dans l'avenue un fossé. Lorsqu'on fut près du rocher, on s'aperçut qu'il n'avait guère plus de trois pieds d'épaisseur, et l'on essaya d'en débarrasser l'avenue. Tout en piochant, on mit bientôt à nu un squelette et divers débris d'ossements humains en partie enfouis sous le bloc. On trouva ensuite des poteries, puis une hache et un couteau en silex.

La pierre de Rabelais, la pierre lunaire du docteur Schwartzeben, cette pierre noire qui avait été pour tant de gens une pierre d'achoppement, était un autel druidique. Elle était appuyée sur trois supports. Des emblèmes grossiers avaient été gravés sur ses faces. On y distinguait aussi un creux où l'on recevait, et une rainure par où s'écoulait le sang des victimes.

Cette découverte attira de nouveaux pèlerins à Meudon. J'y allai à mon tour, mais un peu tard. Les amateurs avaient déjà enlevé toutes les reliques gauloises; mais le préfet venait enfin d'envoyer un gendarme sur les lieux, lequel était chargé d'empêcher que quelque passant indiscret ne mît dans sa poche une table de granit de quinze pieds de long, et pesant seulement quelques milliers de quintaux, mesure assurément fort prudente dans la patrie de Gargantua.

Je recueillis cependant, parmi les déblais, un fragment de tibia que je garde précieusement.

En traversant la forêt, je fis une autre découverte, celle d'une feuille de papier que le vent emportait vers l'étang. J'arrêtai la pauvre feuille au passage. Elle était couverte d'un griffonnage à peine lisible; cependant je parvins à la déchiffrer, et ce fut la récompense de ma bonne action. Si l'auteur inconnu du morceau suivant regrette son manuscrit, il le retrouvera chez moi; et s'il ne peut se déranger, il sera bien aise de relire au moins son œuvre imprimée dans ce recueil.

SUR DES OSSEMENTS HUMAINS RECUEILLIS A MEUDON PRÈS D'UN AUTEL DRUIDIQUE.

I. Ossements desséchés, il fut un temps où la vie vous animait. La chair recouvrait ces membres épars; les nerfs les unissaient entre eux et les pliaient aux lois d'une âme intelligente. Ce bras a tenu la coupe et l'épée; ces pieds ont poursuivi le daim sur la bruyère. L'amour et la colère vous ont agités, comme l'orage agite la forêt. Cachés sous un réseau de muscles, de veines et d'artères, canaux mystérieux qui vous distribuaient la vie, et dont le cours se dérobait lui-même sous un voile rougissant, pareil au tissu de la fleur naissante ou du nuage matinal, vous n'étiez pas tout l'homme; vous en étiez la figure. En vous éclatait sa force et se révélait sa beauté. A votre aspect, le loup fuyait, la jeune fille souriait, et votre chien hurlait de joie.

II. Un jour, on entendit un grand cri sur la colline. Un homme vigoureux tombait sous le couteau sacré, comme le chêne sous la cognée. Qui était cet homme? d'où venait-il? où allait-il? Voilà tout ce qui reste de sa dépouille, un crâne muet, des os arides. L'âme partie, le corps s'est dégradé comme un édifice inhabité. La terre a repris et dévoré son ouvrage. Plus de nerfs, plus de langue, plus d'yeux, d'oreilles, plus de cœur. Du temple divin, il ne subsiste que les pierres. Un peu de phosphore et de chaux. Rien de plus. Bêtes des bois, oiseaux du ciel, fleurs de la colline, sources souterraines, vents impétueux, qu'avez-vous fait du reste?

III. Mort inconnu, poussière humaine, quel nom portais-tu parmi les vivants? Quand la druidesse ceignit ton front de palmes, et que ton pied heurta contre ce roc funèbre, terme de ta course en ce monde, combien comptais-tu d'années? Ne serais-tu point un de ces Gaulois qui firent trembler le Capitole? Sans les querelles qui divisaient vos tribus, jamais l'aigle n'eût passé sur les Alpes. Fait prison-

nier dans une de ces folles guerres, on t'aura immolé sur cet autel. Encore quelques jours de vie, et la flèche qui trompa ton adresse quand tu la tournas contre tes frères, eût trouvé le chemin du cœur de César.

IV. Chef de clan ou soldat obscur, salut! Restes précieux, vous êtes les os de mes pères. Aux rayons de ce soleil qui, depuis deux mille ans, ne vous a pas réchauffés, levez-vous! Rome n'est plus. Vos fils, à leur tour, ont été les maîtres du monde. A cette heure, gloire plus grande, ils sont maîtres d'eux-mêmes. Voyez, à l'horizon, cette immense cité, ces murs, ces tours, ces dômes resplendissants, ces palais : c'est Lutèce! Athènes n'était pas plus savante, Memphis plus industrieuse, Rome plus forte. L'île de Sein n'avait pas de secrets que la foule n'ait pénétrés. Nous nous jouons avec les prodiges. Nos nuits sont plus claires que vos jours. La foudre nous obéit. L'eau, le vent, la lumière, tous les éléments sont nos esclaves. Ils tissent nos habits, cultivent nos champs, portent nos messages. Le feu nous sert de coursier; nous l'attelons à nos chars et à nos navires, et nous parcourons la terre et l'Océan avec la rapidité de l'éclair. Os de mes pères, réjouissez-vous!

V. Mais peut-être étiez-vous un esclave que la superstition immola à des dieux cruels? Ah! s'il en est ainsi, tressaillez d'allégresse! vos fils sont libres. Ils peuvent parcourir d'un pied sûr ces bois redoutables. S'ils y rencontrent un prêtre, il les bénira. Notre Dieu ne demande point de victimes. C'est lui qui s'immole pour nous.

VI. Qui donc es-tu, mort mystérieux? Un étranger peut-être, égaré sur une terre inhospitalière, et mort dans ces forêts, loin des dieux de ton pays, loin des embrassements de ta femme. Etranger, console-toi! les montagnes qui séparaient les peuples sont abaissées, les vallons sont comblés. Déjà l'Europe n'a qu'un Dieu et bientôt n'aura qu'une langue. Le Gaulois, le Grec et le Germain se visitent en frères. Nous ne faisons la guerre qu'à l'homme armé.

VII. Peut-être aussi étais-tu un soldat romain, un de ces voleurs de territoire, un de ces insolents dominateurs qui laissaient leurs champs en friche pour venir moissonner dans celui des autres? On t'aura pris vivant dans la mêlée, et tu es mort en ce lieu, au chant des bardes qui célébraient tes funérailles, la ruine de ton peuple et l'indépendance de leurs forêts. Ton trépas a expié celui de tant de braves conduits en esclavage au Capitole, et livrés aux bêtes dans le Cirque.

VIII. Général ou soldat romain, patricien ou plébéien, je ne saurais plaindre ta destinée. J'honore ton courage, mais je m'associe au triomphe de mes pères, et comme eux j'eusse chanté tes funérailles et dansé autour de l'autel où tu tombas sous le couteau. Non, non, je ne suis pas Romain! C'est le sang gaulois qui coule dans mes veines. Je le sens à ma haine pour César.

IX. Que d'autres vantent Rome, et ses lois et ses arts, et son culte! Tes lois! Elles ne valaient pas la rude bonne foi des Celtes aux jambes nues. Elles furent inventées par la force et perfectionnées par la ruse. Tes lois étaient violentes, tracassières, soupçonneuses, favorables à la fraude. Tes arts, venus de la Grèce, n'étaient point faits pour nos climats, et le rocher informe, couvert de mousse, humide de rosée, s'élevant à l'ombre des chênes, plaît plus à mes regards que ce temple athénien perdu dans le brouillard et que cette blanche statue que la pluie inonde.

X. Et tes dieux! Ah! de tous tes présents, voilà celui que je repousse avec le plus de force. Ce sont tes dieux qui nous ont vaincus, amollis, abrutis, et Romains et Gaulois, nous ont livrés aux barbares du Nord. Les nôtres, du moins, n'étaient que des dieux cruels. Ils étaient avides du sang romain. Ils se réjouissaient du carnage. Mais ils étaient le rempart de nos aïeux, les soutenaient dans les batailles, combattaient avec eux contre vous.

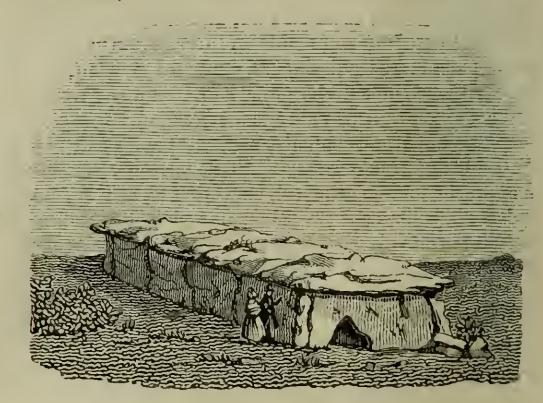
XI. Nos prêtres menaient à la guerre les tribus errantes, les animaient par leur exemple et par leurs cris. Malheur aux vaincus! point de grâce! mais aussi point de honte! point de déshonneur! Ils ne vous prenaient que la vie. Vous Romains, et vos dieux, vous nous preniez la liberté, vous nous preniez nos femmes, vous nous preniez le sentiment sacré de l'indépendance et de la dignité humaine. Vous nous avilissiez.

XII. Et le plus malheureux, ce n'était pas l'esclave frappé du fouet et cultivant pour vous le sol de ses pères. Non! c'était celui que vos fers avaient épargné, celui qui vivait sous vos lois et qui embrassait vos autels. Ah! celui-là, il devenait la proie de vos centeniers, la proie et la victime de votre Bacchus, de votre Vénus, de votre Cupidon, de tous ces infâmes dieux que vous vous étiez donnés, et qui vous ont fait fuir, comme un troupeau de daims, devant une poignée de Francs.

XIII. Pâles ossements, répondez! Êtes-vous tout ce qui reste d'un citoyen romain? Je me réjouis de vous voir. Qui me dirait : « Voilà le dernier ennemi que les druides offrirent en holocauste aux dieux irrités de la Gaule; après lui, on enterra le couteau et la hache du sacrifice; et les prêtres et les bardes s'en allèrent chercher sur les flots de l'Océan quelque île où l'on n'eût pas entendu parler du nom romain; qui me dirait cela, je l'embrasserais. Et j'enchâsserais dans l'or ces ossements, avec cette inscription : Périssent ainsi tous les ennemis de la patrie! »

Mais non! vous êtes trop grands pour être les os d'un Romain. Ce sont là les os d'un peuple énergique et sauvage. Au frémissement de ma chair, au tressaillement de mon cœur, je sens que je touche les os paternels. Bénis soyez-vous, restes vénérables! Puisse l'âme qui vous animait s'enorgueillir du culte qu'un de vos fils rend à vos cendres! Puissiez-vous, des régions que vous habitez, nous inspirer votre mâle courage! Sans doute, quand vous y buviez l'hydromel dans les crânes de vos ennemis, vous avez bu plus d'une fois à nos triomphes. Puisse le dieu de vos fils vous être favorable! Puisse-t-il vous pardonner ces affreux sacrifices que, dans votre ignorance, vous faisiez peut-être au Dieu inconnu!

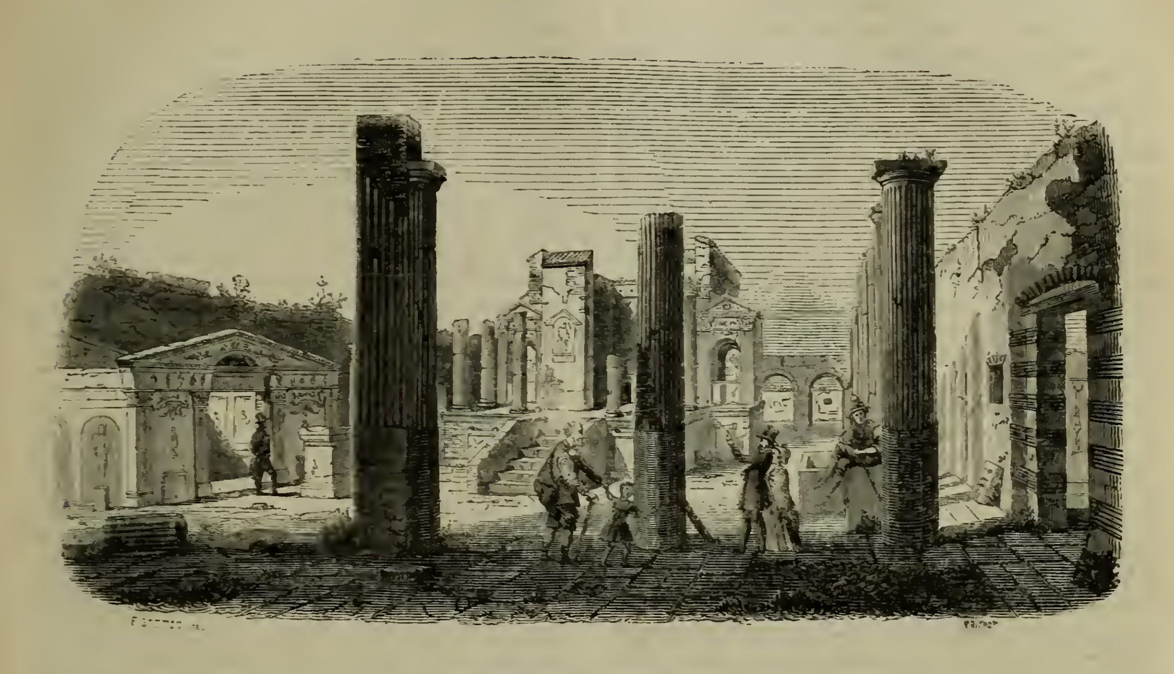
Meudon, 25 août 1845. A. CALLET (1).



Autel druidique.

(1) Cette signature, nouvelle pour nos lecteurs, représente un talent bien connu du public. C'est le véritable nom de l'auteur d'*Allan Caméron* et d'*Aymé-Verd*, ces deux romans tellement remarquables que tout le monde les a d'abord attribués à Walter Scott.

POMPEIA.



Temple d'Isis à Pompeïa (1).

REVUE DU MOIS.

THÉATRES. — LIVRES. — CONCERTS.

Le succès du *Puff*, de M. Scribe, au Théâtre-Français, n'est plus une nouvelle. La moitié de Paris l'a déjà vu, et l'autre moitié se presse pour le voir. Le puff est le mensonge passé à l'état de spéculation, et de spéculation universelle, ajoute l'auteur; car, à l'en croire, il n'y a plus que mensonge ici-bas, la vérité est rentrée dans son puits. Ceci est une exagération peu morale, nous allions dire : un puff. Mais il est évident que M. Scribe n'a point songé à la moralité; ce grand *amuseur* n'a voulu que divertir, et il a réussi comme de coutume. Le succès de l'écrivain couvre le tort du philosophe, si écrivain et philosophe il y a. Tout le monde fait des puff dans la pièce, et M. de Marignan qui publie pour de l'histoire le roman d'un officier, et qui arrive à trois académies; et le libraire Bouvard qui annonce deux éditions de ce chef-d'œuvre en vingt-quatre heures, et qui demande la croix pour se consoler de n'en avoir vendu que cent exemplaires; et la belle Corinne qui écrit ses mémoires posthumes en toilette de bal et fait ou défait les réputations à coups de réclames ou de satires; et le pauvre Desgaudets qui se donne pour avare afin de devenir riche; excellent puff, celui-là, et l'un des plus ingénieux de M. Scribe! et le jeune d'Aigremont lui-même, ce représentant de la vérité, qui finit par s'associer au mensonge par faiblesse et par bonté d'âme. Bref, il n'est pas, dans cette grande comédie,

. . . . Un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Mais tout cela fait rire; les jolis mots fourmillent, les coups de théâtre se précipitent, les caractères et les situations se mêlent, et le dénoûment arrive au milieu des applaudissements.

Provost (Desgaudets) est admirable de finesse et de bonhomie; Regnier (Marignan) est le puff incarné des pieds à la tête. Mme Allan relève de toute sa grâce le rôle ingrat de Corinne; Maillard (d'Aigremont) est plein de franchise et d'énergie; Mlle Judith, sa fiancée, mérite son amour à tous égards. Cette belle et intelligente actrice a désormais pris rang à la Comédie-Française. Nous en dirons autant de M. Got, qui est très-original sous l'habit et le toupet de Bouvard.

Et cependant ce succès n'a pas eu l'éclat des triomphes ordinaires de M. Scribe. D'où cela vient-il? Personne ne l'a dit. Raison de plus pour que nous le disions. Cela vient du *Caprice*, de M. A. de Musset. Ce petit chef-d'œuvre a fait remonter le goût public au niveau littéraire. Déjà fatal au *Château de cartes*, il a manqué de l'être au *Puff*. Il faudra maintenant que les pièces du Théâtre-Français soient écrites... en français. Le style y sera de rigueur. Avis à ceux qui en ont, comme à ceux qui n'en ont pas!...

— L'Odéon a fêté la naissance de Molière par un élégant et poétique à-propos de M. Lesguillon. *Amour et*

(1) Cette gravure et celle qui termine notre numéro sont un avant-goût offert à nos lecteurs par la librairie etnographique de M. H. Lebrun (rue du Hasard-Richelieu). Elles feront partie de la grande publication de cet éditeur sur la ville morte de *Pompeïa*, — publication qui commencera et finira en 1848, et qui révélera, par un texte savant accompagné de 80 gravures, les monuments, les vues et les curiosités enfouis, il y a dix-huit siècles, par une éruption du Vésuve. Ce sera tout à la fois l'explication de la plus vaste antiquité de l'Italie et l'exhumation de la vie romaine à l'époque de ses splendeurs. Nous reviendrons sur cet important ouvrage lorsqu'il paraîtra.

Bergerie, de M. Barbier, avait désarmé, quelques jours auparavant, les brailleurs du parterre. Ils daigneront sans doute écouter le *Dernier Figaro*, comédie importante, dont *Mercure* espère vous donner des nouvelles.

— Les reprises se continuent aux Italiens, sous l'heureuse influence de Mlle Alboni. Sa lutte avec Mlle Grisi dans la *Donna del Lago* a rappelé, sous une autre forme, les prodiges de *Semiramide*. Ici c'est une lutte de grâce et de tendresse, et non plus d'énergie et de majesté. Le duo de Malcolm et d'Elena est bissé tous les jours et salué par un tonnerre d'applaudissements. Coletti serait remarquable dans le rôle de Douglas, s'il n'avait le malheur d'y remplacer Lablache.

— C'est tout profit pour l'Opéra-National d'être dirigé par M. Adam; cela vaut à l'heureux théâtre l'héritage des chefs-d'œuvre de l'habile compositeur. Le *Brasseur de Preston* vient d'y ressusciter sous le baptême populaire. Nous ne ferons ni à M. Adam ni à nos lecteurs l'injure d'analyser de nouveau cette charmante comédie lyrique, dont chacun a gardé le souvenir; mais nous dirons que l'ouvrage est remonté avec le plus grand soin; que le ténor Cabel y obtient un succès mérité; que Mme Potier rajeunit par sa grâce le joli rôle d'Effie; que le trio du deuxième acte est bissé avec enthousiasme et justice; enfin que le ballet des vivandières et des soldats, intercalé dans ce même acte, est d'un effet prodigieux avec ses tambours et ses majors lilliputiens.

Que ceux qui doutaient de l'opportunité du nouveau théâtre suivent la foule dont il se remplit chaque soir, et ils reconnaîtront que M. Adam a fait comme ce philosophe grec, qui démontrait le mouvement en marchant devant tout le monde.

— Les grandes questions qui agitent Rome, Naples et Milan, ont ramené l'attention sur le *Voyage historique et statistique en Italie*, de M. Fulchiron, pair de France. Aucun livre ne donne sur les divers États de cette terre sacrée des détails plus sûrs, plus intéressants et plus complets que ceux qui remplissent les pages de ces cinq gros volumes in-8°, édités par M. Pillet aîné. Les poetes et les artistes y trouveront de larges tableaux et des appréciations brillantes; les hommes d'État et les administrateurs, des idées fécondes sur le commerce, l'agriculture, la législation, l'instruction publique; les curieux enfin, un guide sensé qui leur fera parcourir, au coin du feu, le plus beau pays du monde. C'est ce qui nous est arrivé, cet automne, fort loin de l'Italie, à Marly-le-Roi. Nous visitions notre illustre voisin, M. Kératry, auteur de ce traité de *l'Esprit de famille*, qui enrichit aujourd'hui nos colonnes. En attendant son arrivée, dans ce gracieux chalet que nous avons peint, nous trouvâmes sur sa table un ouvrage qui nous fit oublier son absence. Grand éloge déjà pour cet ouvrage, car il n'est pas facile au meilleur livre de remplacer la conversation de M. Kératry. Quand il rentra, nous étions tout absorbé dans notre lecture. Et comme il nous demandait des nouvelles de Paris, nous lui en donnâmes de Florence et de Rome, de Turin et de Milan. — Vous arrivez donc d'Italie? — Précisément. Je viens d'en faire le tour en une heure. — En ballon? — Mieux encore: avec ces volumes. Et nous montrions le *Voyage* de M. Fulchiron. Depuis ce jour, nous avons souvent parlé de l'Italie aux touristes qui en revenaient, et nous leur avons appris beaucoup de choses sur ce pays, — grâce à notre excursion... de Marly-le-Roi.

— Le signal des concerts est donné. Celui du *Ménestrel* a brillé de son éclat ordinaire. Les premiers artistes de Paris lui ont payé leur tribut. M. Lacombe lui-même a quitté, pour s'y faire entendre, les graves compositions qui dérobent son talent au public. Dire le succès qu'il a obtenu, n'est pas chose facile. L'auteur de *Manfred* ne peut être comparé qu'à un grand poète qui dirait admirablement ses vers. Outre cette réunion si rare de la supériorité dans la conception et de la perfection dans le jeu, M. Louis Lacombe a le privilége, non moins extraordinaire, d'une exécution tout à la fois large et suave, énergique et délicate. Les plus hautes pensées de sa tête, les plus doux sentiments de son âme, les plus audacieuses combinaisons de sa science, les plus exquises fantaisies de son imagination se traduisent par ses doigts dans le piano avec un charme égal, avec un bonheur infaillible. Rossini ne chanterait pas mieux ses chefs-d'œuvre, s'il avait la voix de Lablache et de Rubini. Chacun se demandait, en sortant du concert: — M. Lacombe fera-t-il bientôt entendre, au Conservatoire, le pendant de *Manfred?* — Dès que nous en aurons des nouvelles, nous vous les transmettrons.

ABD-EL-KADER.

Paris est toujours dans l'attente et dans l'espoir de l'arrivée d'Abd-el-Kader. Ce géant du désert viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas nous visiter? C'est ce que se demandent nos lions, qui brûlent et tremblent à la fois de voir leur maître; — nos belles dames, qui ont oublié comment sont faits les héros; — nos enfants, qui croient qu'Abd-el-Kader a pour le moins des éclairs dans les yeux et des foudres dans la voix; — nos soldats, qui pleurent la chance de passer maréchaux de France en Afrique, etc., etc., etc. Bou-Maza, l'ancien rival de l'émir, n'est pas le moins impatient. Il croit fermement que son ennemi a voulu lui jouer un dernier tour en venant le battre et l'éclipser jusque chez nous. Sa soumission, dit-il, n'avait pas d'autre motif.

En attendant que nous voyions ces deux guerriers dans la même loge, — ces deux lions dans la même cage, — aux Italiens ou à l'Opéra, prenons patience en racontant leurs exploits et en retraçant leur portrait. M. de Gondrecourt se chargera de Bou-Maza, le mois prochain. Nous nous chargeons, ce mois-ci, d'Abd-el-Kader. A tout sultan tout honneur.

Abd-el-Kader est né près de Mascara, en 1808. Son père, Sidi-Mahidin, était un marabout vénéré de la tribu des Hakem, dans l'Oued-el-Hammon. Zora, sa mère, devina et prépara d'abord sa haute destinée. Elle persuada aux Arabes qu'une auréole de flamme bleue avait entouré sa tête au moment où il avait vu le jour.

— C'est l'enfant annoncé par les devins! s'écria-t-elle; Hakem-Cherega, voilà celui que vous attendiez!

Les paroles de cette femme, la plus lettrée de toute l'Arabie, ne furent point démenties par Abd-el-Kader. Dès l'âge de douze ans, il étudiait la politique à Oran, chez Sidi Achmet-ben-Kodja. L'année suivante, il sauva son père par un trait de ruse et d'audace qui révélait son caractère.

Le bey d'Oran, Hassan, inquiet des projets ambitieux de Mahidin sur son fils, voulait se défaire du marabout. Ce dernier mit le comble aux soupçons, en s'avançant à la tête d'une escorte nombreuse et brillante. Hassan le fit arrêter, et allait ordonner sa mort, lorsque le jeune Abd-el-Kader parut devant lui.

— Par Allah! dit-il au bey, je te somme de me rendre mon père, si tu ne veux être maudit par le Prophète. Je te parle au nom de la tribu des Hakem-Cherega, que nous allons représenter au pèlerinage de la Mecque.

Et l'enfant prouva si éloquemment que tel était le motif du voyage de Mahidin, qu'au lieu de lui arracher la vie,

Hassan lui fit donner un vaisseau pour gagner la Mecque par Alexandrie.

Dans cette dernière ville, Abd-el-Kader sentit grandir son ambition, à la vue des réformes et des travaux de Méhémet-Ali. A Bagdad, il eut une vision sur le tombeau d'un de ses aïeux, le célèbre marabout Muley Abd-el-Kader, et il se releva en jurant de rétablir la nationalité arabe dans l'Atlas.

Il n'avait alors que treize ans.

Il vécut comme un saint jusqu'en 1832. Apprenant alors la chute de la puissance mahométane, il jugea le moment arrivé, et il se mit à prêcher la *guerre sainte* à l'Afrique, dominée depuis deux ans par la France.

Il apparaissait comme un prophète aux tribus, et leur disait d'une voix inspirée : — Je suis le *chef des croyants;* suivez-moi, au nom de Mahomet, et nous replierons les chrétiens vers la mer, comme je replie la toile de cette tente !

Il montra un courage surhumain dans ses premiers combats contre nos généraux. Son jeune fils n'était pas moins brave. Il eut deux chevaux tués sous lui devant les remparts d'Oran.

Bientôt Abd-el-Kader fut déclaré sultan, et revêtu du burnous violet, aux acclamations de tous les Arabes du désert.

Il signala son avénement par la victoire de la Macta, et donna au pays une triple organisation financière, politique et militaire ; — organisation précieusement et habilement conservée par le maréchal Bugeaud. L'idée en était venue à Abd-el-Kader pendant son séjour à Alexandrie, et c'est là peut-être ce qui lui a fait réclamer sa retraite en cette ville. C'est là sans doute aussi la raison qui lui vaudra un refus de Méhémet et de Louis-Philippe.

On n'a parlé dans nos journaux que des combats, des traités et des ruses de l'émir; les efforts de son génie pour créer une industrie arabe sont plus admirables encore que les luttes de son fanatisme. Par ce mot, nous ne croyons point le flétrir. Toute foi est belle et grande, et nous dirions ici volontiers comme Diogène : Si nous n'étions la France portant la civilisation à l'Arabie, nous voudrions être l'Arabie défendant sa nationalité contre la France. La résistance de tous les peuples, quels qu'ils soient, est héroïque et sublime en face de la conquête. La gloire d'Abd-el-Kader est d'avoir résumé l'islamisme d'Afrique à son dernier moment.

Cette gloire ne parut jamais plus frappante que le jour où la France elle-même, par le traité de la Tafna, reconnut la souveraineté de l'émir dans le désert (30 mai 1837).

Tous ceux qui l'approchèrent alors remarquèrent l'harmonie étrange de ses talents militaires et de ses vertus ascétiques; double raison du caractère transitoire, mais positif, de son influence au milieu des tribus.

« Sur son front élevé, dit un témoin oculaire, siégeait la méditation religieuse, dans ses yeux doux et sereins, la majesté du patriarche ; grave au repos et orageux dans l'action, cet homme réunissait les éclairs de la volonté aux larmes de la mélancolie : bizarre contraste de dévotion et de commandement, de force brutale et de tristesse évangélique, auquel des populations également superstitieuses et guerrières ne pouvaient refuser l'hommage de l'admiration comme le droit de la souveraineté. »

Ce fameux traité de la Tafna est le chef-d'œuvre des fourberies arabes. Abd-el-Kader en profita pour tripler ses forces, et se retournant bientôt contre ses alliés de la veille, il reprit le lendemain tout ce qu'il leur avait abandonné.

De là, cette guerre acharnée de six ans, qui se termina par la bataille d'Isly, noble revanche du maréchal Bugeaud. Ce fut là vraiment le coup de grâce d'Abd-el-Kader, car le roi de Maroc, qui l'appuyait témérairement, sentit dès lors qu'il était plus dangereux pour lui-même que pour nous, et commença à lui donner cette chasse opiniâtre qui vient enfin de le jeter à nos pieds.

La chute d'Abd-el-Kader a été noble et habile comme son élévation. Écoutons les officiers présents à ce moment solennel :

L'agha des réguliers arriva à la tête de cent cinquante cavaliers en très-bon ordre devant Nemours (Djemma-Ghazaouat). Cette troupe fut d'abord désarmée : mais, après une courte allocution du général Lamoricière qui se terminait par ces mots : — « J'ai admiré la bravoure que vous avez déployée pour défendre la deïra, et ces fusils, dont vous vous êtes si bien servis, vous seront rendus »; les réguliers reprirent leurs armes. La plupart de ces cavaliers, depuis longtemps au service d'Abd-el-Kader, avaient les larmes aux yeux.

Abd-el-Kader parut éprouver un dernier sentiment d'orgueil lorsqu'il fut accueilli au son des fanfares, avec les honneurs militaires, sur ce terrain de Sidi-Brahim, théâtre d'un de ses plus importants succès, où se voient encore les tombes de nos soldats dont nous pouvons pardonner la mort, victimes qu'ils ont été ce jour-là, et victimes glorieuses du sort des armes. Il se renferma, pendant la route, dans cette gravité triste qui lui est habituelle, et que la circonstance était très-propre à augmenter.

A six heures du soir il arrivait devant le duc d'Aumale. Conformant ses démarches à sa fortune présente, il déposa humblement ses sandales sur le seuil, attendit un signe du prince pour s'asseoir, et, après un instant de silence, prononça les paroles suivantes, traduites par M. l'interprète principal Rousseau :

— J'aurais voulu faire plus tôt ce que je fais aujourd'hui, j'ai attendu l'heure marquée par Dieu. Le général m'a donné une parole sur laquelle je me suis fié; je ne crains pas qu'elle soit violée par le fils d'un grand roi comme celui des Français. Je demande son aman pour ma famille et pour moi.

Le duc d'Aumale confirma par quelques paroles la promesse de son lieutenant, et congédia avec dignité ce personnage, envers lequel doivent se taire les passions.

Des tentes avaient été dressées dans l'enceinte de l'hôpital de Nemours pour Abd-el-Kader et pour sa famille, il y fut conduit et put s'y occuper pendant toute la journée suivante des affaires qu'il allait délaisser sans retour.

Une dernière cérémonie, qui ne dut pas le moins coûter à son orgueil, eut lieu dans la matinée.

Au moment où le duc d'Aumale rentrait de la revue de la cavalerie qui retournait au camp, l'ex-sultan se présenta, à cheval, entouré de ses principaux chefs, et mit pied à terre à quelques pas du prince : — Je vous offre, dit-il, ce cheval de soumission, le dernier que j'ai monté; c'est un témoignage de ma gratitude, et je désire qu'il vous porte bonheur.

— Je l'accepte, répondit le prince, comme un hommage rendu à la France dont la protection vous couvre désormais, et comme un signe de l'oubli du passé.

Deux jours après, Abd-el-Kader était au lazaret de Toulon, avec sa suite, composée de 61 hommes, 21 femmes et 15 enfants, en tout 97 personnes. On y remarquait sa vieille mère, deux de ses beaux-frères, ses trois femmes et ses deux fils, dont le plus jeune a huit ans.

Du lazaret, il a été conduit au fort Lamalgue, où il attend que le gouvernement ait décidé de son sort. Son abat-

tement a d'abord été mêlé d'inquiétude ; mais on lui a fait comprendre sans peine qu'il n'avait rien à craindre, et l'on assure que, renonçant à sa retraite en Egypte, il s'est confié en digne ennemi à la loyauté de la France, et en vrai musulman à la volonté d'Allah!



Portrait d'Abd-el-Kader.

On a rapproché de sa personne sa famille et ses compagnons, qui lui prodiguent les hommages du respect et les soins du dévouement. Il partage ses jours entre la prière, la lecture du Coran, et l'histoire des campagnes de Napoléon, qu'il se fait traduire par M. Rousseau, l'interprète.

L'enverra-t-on en Égypte? c'est douteux. Le fera-t-on venir à Paris? ce n'est pas lui qui le demandera, s'il faut en croire son noble empressement à fuir les regards. L'internera-t-on dans un château du midi, ou dans notre colonie du Sénégal? c'est plus vraisemblable.

L'ex-émir, dit un officier qui l'a vu à Toulon, est un homme d'environ trente-huit ans. Nous avons vainement cherché dans ses traits la haute distinction et l'expression pénétrante dont nous avions ouï parler aux personnes qui l'ont vu dans sa puissance. Sa physionomie est intelligente, néanmoins; ses yeux grands et noirs ont le regard dur et impérieux. Son teint est jaune, sa face amaigrie; sans être longue, sa barbe noire est abondante et se termine en pointe; l'ensemble de sa figure est austère; elle rappelle, moins la douceur, la figure traditionnelle du Christ; sa voix est grave et sonore. Sa taille, au-dessous de la moyenne, paraît robuste et bien prise. Son costume est le plus simple qui soit en usage parmi les chefs secondaires de la province d'Oran, un burnous noir sur deux burnous blancs. Il porte la botte de maroquin jaune ordinaire. Il ne brille par aucun luxe, pas même par celui de la propreté. Il nous semble avoir rencontré cent fois au milieu des goums arabes les mêmes traits et la même physionomie.

Ce portrait est sévère. Celui qui l'a tracé aura subi l'influence de la mauvaise fortune sur le modèle. Abd-el-Kader, en ses bons jours, était en effet d'une beauté fière et douce en même temps. Il en retrouvera le prestige, avec plus de majesté encore, lorsque la résignation lui permettra de reprendre ses habitudes. Sa petite moustache lui rendra son air martial. Ses grands yeux redeviendront caressants et mélancoliques. La grâce renaîtra dans le sourire de ses lèvres ; la noblesse, dans la coupe de son nez aquilin; l'harmonie, sur les traits de sa longue et pâle figure; la coquetterie peut-être, dans la blancheur de ses jolies mains, et dans la délicatesse de ses pieds qu'envierait une petite-maîtresse. Les Français qui ont été ses prisonniers racontent qu'il prenait un soin minutieux de ces pieds charmants (c'est leur expression). Il était souvent occupé à les laver, dit M. de France; pendant le repos de la tente il les laissait nus dans ses babouches, et tout en causant, accroupi sur son carreau, il en tenait les doigts entre ses mains avec une sorte de prédilection, ou il déchaussait et taillait ses ongles avec un ciseau-canif à manche de nacre finement travaillé.

Nous avons parlé de la tente d'Ab-del-Kader. Elle mérite une description spéciale. Lorsqu'il trônait à Takdempt, cette tente avait trente pieds sur douze. Elle était garnie de draps de couleurs variées, brodés d'arabesques et de croissants jaunes, rouges et verts. Un rideau de laine (haik) la divisait en deux. Dans le fond se trouvait un matelas pour la sieste. Une petite porte s'ouvrait à l'angle, pour les esclaves chargés du service, des repas et des ablutions. Deux rideaux, levés tout le jour, formaient l'entrée d'honneur, et se fermaient la nuit avec deux perches attachées ensemble. Quatre drapeaux en soie, pour la cavalerie et l'infanterie, étaient roulés par terre, prêts à se déployer le vendredi devant la tente, ou à précéder les guerriers à la *fantasia* ou à la bataille. Un tabouret rouge, deux carreaux, un tapis, des caisses d'or complétaient l'ameublement. Trente noirs montaient la garde au dehors, avec une foule de *chaous* (exécuteurs), attentifs au moindre signe du maître. Tout à l'entour enfin, se groupaient la deïra, les réguliers, et des milliers d'Arabes, hommes, femmes et enfants, qui tombaient prosternés sur le passage de leur chef, et qui faisaient pleuvoir les crachats, les coups de bâton, et les « *fils de chiens* » sur les chrétiens qui avaient le malheur d'être captifs.

Quel changement pour Abd-el-Kader, aujourd'hui prisonnier à son tour! Il apprendra, du moins (et cette leçon mûrira son génie), que les chrétiens ne rendent point injures pour injures et crachats pour crachats. Puisse-t-il vivre assez longtemps pour voir un jour l'Algérie entière soumise à cette loi de l'Evangile, seule capable de la soumettre aussi aux lois de notre civilisation !

PITRE-CHEVALIER.



Triclinium funèbre à Pompeia.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

COURRIER D'AFRIQUE[1].

QUATRIÈME LETTRE.



Vue d'Alger.

A M. LE COMTE EUG. DE MONTLAUR.

Le pays des *Chotts*. — Une mauvaise plaisanterie des Beni-Amer, et un tour plaisant du bey d'Oran (historique).—Mascara. Kalah, Mostaganem.— Conseil à mon lecteur. — Aspect de la côte d'Afrique, d'Oran à Alger. — Un mot sur l'histoire d'Alger. — l'Alger actuel. — Anecdote. — Bélidah. — Origine de Bou-Maza. — Comment s'y prennent les Arabes qui ne sont rien, pour devenir quelque chose. — Supplice du kaïd Bel-Kassen et de son fils. — Combat de l'Oued-Mérau. — Mort et résurrection de Bou-Maza. — Fin tragique de nos deux alliés les plus fidèles. — Un éloge en deux mots.

Mostaganem.

Nous avons quitté le pays des Trara et des Ouled-Assas, pour remonter la Tafna et rentrer à Tlemcen. Après un repos de deux jours, notre colonne expéditionnaire a pris la route des hauts plateaux et des Chotts, par Zebdou et Ras-Elma; le pays que nous avons parcouru est d'un pittoresque sublime, et je ne comprends pas comment nos grands peintres, qui vont chercher des sujets et des inspirations jusque dans les mers du Nord et les glaces du Groënland, ont pu négliger le pays des Chotts.

Chott veut dire lac. Or, sur les grands plateaux, ou mieux sur le dernier de ces immenses plateaux rectangulaires qui, échafaudés d'étage en étage, jettent leurs versants sur le Maroc, le désert d'Angaïd, le pays de Tlemcen, on rencontre deux grandes mers qui s'appellent l'une *Chott-el-Garbi*, l'autre *Chott-el-Cheurgui*: lac de l'est et lac de l'ouest. Ces lacs sont salés et se dessèchent pendant l'été. On n'aperçoit dans ces régions élevées aucune autre végétation que l'*alpha* et le *diis*, herbes dont se nourrissent les bestiaux. Le diis a la feuille large, et les chevaux en sont très-friands; l'alpha est de la famille du roseau, et sert plus particulièrement aux bœufs et aux moutons. Il fait exces-

(1) Voyez t. XIV, p. 257, 289, et t. XV, p. 89.

sivement froid dans ces contrées, qu'habitent cependant quelques peuplades vêtues comme les Kabyles et comme les Arabes, qui affrontent les ardeurs du soleil. L'eau potable y est excessivement rare, et si l'on s'écarte des puits creusés à d'énormes distances les uns des autres, on court grand risque de périr par la soif (1). Le Chott-el-Garbi embrasse une étendue tellement vaste, qu'au dire des Arabes, il faut quinze journées de cavalier pour la parcourir. Or, la journée du cavalier se compte du lever au coucher du soleil. Faisons un peu la part de l'hyperbole, et fixons à soixante ou quatre-vingts lieues cette surface salée, enveloppée d'une brume épaisse, nue de toute végétation, triste, désolée, à peine frayée par quelques Kabyles sauvages qui font la chasse aux autruches, aux jaguars, élèvent d'excellents chevaux (le cheval du désert), et font provision de sel pour l'aller vendre sur les plateaux inférieurs et dans la plaine.

Les hauts plateaux sont dans ce qu'on appelle le désert d'Augaïd, qui touche au Sahara (grand désert). Ainsi, le Sahara est séparé de notre colonie algérienne par un échafaudage de plateaux incultes et marécageux, où il neige et glace pendant tout l'hiver, et qui porte le nom de désert d'Angaïd. Il y a du côté du Maroc, dans les vallées de Lalla-Maguria, et vis-à-vis d'Ouschda, dans le pays même où s'est livrée la bataille de l'Isly, une puissante et riche tribu, qu'on appelle aussi les Angaïd, et qui tire son nom des hauts plateaux, parce qu'elle en a émigré anciennement, tentée sans doute par les plaines fertiles qu'elle a conquises sur ses voisins.

Revenu de nouveau à Tlemcen, j'ai pris, après le repos indispensable, la route de Mascara par le pays des Beni-Amer. Foradji-Miloud, mon guide, me raconta en traversant le territoire de cette tribu florissante, de quelle façon s'y prit le bey d'Oran, trente ans avant notre arrivée dans la province, pour se venger d'un mauvais tour que les Beni-Amer lui avaient joué.

Dans ce temps-là, les Turcs, comme de nos jours, imposaient aux Arabes un tribut annuel, avec cette différence, que le tribut était trois ou quatre fois plus onéreux que nous n'avons la malhonnêteté de l'exiger, et qu'il se payait un peu plus régulièrement. Il y avait encore ceci de remarquable, que nous rafraîchissons la mémoire des Arabes imposés par de fortes colonnes mobiles qui sillonnent en tout sens le territoire conquis, et coûtent plus à l'État que les vaincus ne lui payent. Les Turcs se contentaient de dépêcher dans chaque tribu, qu'elle fût près ou éloignée de la ville souveraine, un ou deux officiers, accompagnés de quelques esclaves, et les Arabes s'exécutaient d'ordinaire, sans trop se faire tirer l'oreille. Or, il arriva, vers 1815 environ, que les Beni-Amer ne se sentant pas en veine de vider leurs escarcelles dans le trésor de leur tyran, trouvèrent assez commode d'assassiner les deux officiers du bey et de s'emparer de leurs sacoches. Ils mirent à exécution ce petit projet, et se partagèrent les boudjous et les douros de leur seigneur.

Si tu n'as pas oublié l'histoire d'Aïchouna, tu te rappelleras que le fils du vieux baigneur Hassan fut l'une des victimes, et que le père du muezzin Djilloul-ben-Salem fut l'un des meurtriers.

Lorsqu'on apporta cette fâcheuse nouvelle au bey d'Oran, le bey se mit à rire et trouva la plaisanterie d'un goût charmant. On s'attendait à une tempête, on eut un calme plat. Et après avoir fait gorge chaude de cette historiette, la cour du beylick n'y pensa plus.

(1) C'est ce qui a failli arriver tout récemment à la petite colonne expéditionnaire du colonel Renaud, qui, dans sa course sur Mélilla, s'était égarée, et a inspiré sur son sort les plus vives inquiétudes.

Les Beni-Amer se frottèrent les mains de l'excellente idée qu'ils avaient eue, avec d'autant plus de joie, qu'à l'époque du prochain impôt on ne leur demanda rien; ce qui les autorisa à croire que les Turcs avaient d'eux une belle et bonne peur.

Quinze mois après l'assassinat des officiers turcs, le bey se rendit à une grande *fantasia* que donnaient les Beni-Amer à l'occasion du Rhamadan, et il se fit accompagner de son escorte ordinaire, savoir, les cavaliers du magrzen et un fort bataillon de son infanterie. Au beau milieu de la fête, les cavaliers chargèrent les Arabes, et l'infanterie fit à tort et à travers un feu de file des mieux nourris sur les femmes, les enfants, et tous ceux qui s'offrirent à leurs coups. Puis le bey fit couper douze cents têtes, fit une rafle générale dans toutes les tentes, et défendit, sous peine de recommencer l'exécution, qu'on enterrât les cadavres. Cela fait, il rentra de fort bonne humeur dans son palais. Les Beni-Amer furent obligés de lever leurs tentes et de les aller asseoir ailleurs, car la peste était venue habiter dans leurs douars. Depuis lors, le bey n'envoya plus qu'un officier recueillir l'impôt, qui fut partout payé avec une ponctualité exemplaire. C'est en employant de semblables moyens que 4,000 Turcs sont parvenus à soumettre et à gouverner le vaste territoire où nous occupons 100,000 hommes de troupes réglées. J'ai laissé Mascara et la riche plaine de Greris sur ma droite, ainsi que Kalah, où se fabriquent de beaux tapis, et je dois me rendre à Mostaganem, d'où je m'embarquerai demain pour la province d'Alger. Mostaganem est une ville charmante, trop connue pour que je t'en parle; cette belle Mauresse baigne ses pieds dans la mer, et étend ses bras dans une vallée toujours fleurie. Je crois t'en avoir assez dit pour diriger ton premier vol vers Oran et sa campagne; dussent le ciel de Naples, Rome et l'Adriatique me faire un gros procès, je te répéterai sans cesse: Tourne la proue de ton vaisseau vers les aiguilles du cap Ferrat.... Adieu.

Alger....

Je me suis embarqué dans la mauvaise crique de Mostaganem, sur un petit bateau ponté, armé d'une voile latine que conduisent et gouvernent, seuls, un vieux Maure et son fils. Le père a plus de soixante ans, le fils en a quinze, et le frêle esquif, comme disent nos poëtes, livré à ces faibles bras, n'en nage pas moins fièrement dans les eaux bleues, où il semble se jouer comme les mouettes qui l'accompagnent.

Kaddour (c'est ainsi que s'appelle mon vieux patron), Kaddour est un ancien corsaire que la chute du pourvoir turc a réduit à l'honnête et pacifique métier de caboteur. On ferait de gros volumes avec les récits de ce forban retraité. Il connaît comme le fond de sa cale toutes ces échancrures de la côte qui servent de refuge aux canots de pêcheurs pendant les bourrasques d'équinoxe, et sa mémoire est prodigieusement ornée de souvenirs maritimes à l'endroit des *reïs* (1) les plus fameux et les plus glorieux d'Alger, la reine des flots.

Comme je voulais passer en revue les points les plus saillants de la côte, Kaddour serra au plus près du vent, et nous cinglâmes vers l'est en rasant d'abord les noirs rochers de Ténez, puis en frisant le sable fin de Cherchell, et notre voile latine, enflée par une brise assez fraîche, nous poussa bientôt jusqu'à Alger.

Quel ravissant spectacle, mon cher Eugène! Comme cette plage africaine est riche depuis Ténez jusqu'à la capitale de notre magnifique conquête! comme la campagne

(1) Les capitaines des corsaires s'appelaient *reïs*.

est cultivée aux environs de Cherchell, et que les Romains avaient raison de s'obstiner à vouloir jeter dans cette contrée fertile les bases fondamentales de leur colonie !

Les environs d'Alger sont semés de maisons de campagne, de villas charmantes, de bouquets de bois, et sillonnés de routes qui font oublier l'Europe, ou plutôt qui transportent la pensée dans ses régions les plus gracieuses, les plus douces à l'œil émerveillé. L'aspect de cette grande ville bâtie en amphithéâtre, fuyant, sur les hauteurs de Mustapha, dans les intervalles de ses forteresses ou dans la plaine, au levant et au couchant, dans ses jardins embaumés, est d'un pittoresque achevé, d'une élégance riche et modeste en même temps.

L'histoire d'Alger est trop connue pour que je perde mon temps à te répéter ce que pour ma part j'ai déjà écrit mainte fois (1). Disons en passant, et seulement pour te rafraîchir la mémoire, que *Zeir* (Alger *la Guerrière*) était, au commencement du seizième siècle, une petite bourgade bâtie sur des marais et des lagunes, et habitée par une tribu qu'on appelait les *Beni-Meregrena*. Ces Beni-Meregrena, inquiétés par les Espagnols qui, d'Oran, où ils étaient établis, projetaient de s'emparer de leur territoire et d'y fonder un établissement, appelèrent à eux les deux frères Barberousse. Ces hardis pirates, alors occupés de brigandages sur la Méditerranée, s'étaient réfugiés à Gigelli, mauvais port où ils abritaient leurs galères. L'aîné vint par terre à Alger avec quelques centaines de renégats, sous l'honnête prétexte de protéger la ville, et il n'y fut pas plutôt installé, qu'il s'en empara pour son propre compte, mit à mort le chef ou prince (*émir*) des Beni-Meregrena, fortifia de fossés et de murailles sa conquête, et jeta les fondements de cette puissance barbaresque qui imposa sa tyrannie, avec une insolence aussi bizarre qu'odieuse, à la majeure partie du monde chrétien, pendant près de trois siècles.

En 1170, Alger était une ville riche, d'un aspect original, mais qui, au premier coup d'œil, ne révélait en rien son opulence. Il fallait pénétrer dans ces rues étroites, tortueuses ; si étroites, qu'un piéton était souvent obligé de s'effacer pour y circuler ; si tortueuses, qu'on s'y perdait de vue de vingt pas en vingt pas ; il fallait s'y hasarder, dis-je, et forcer ces portes basses qui s'ouvraient toujours avec un semblant de mystère, pour s'émerveiller de l'opulence cachée, enfouie dans les familles mauresques ou chez ces renégats de toutes les nations, de toutes les religions, qui composaient la population algérienne.

Le luxe intérieur de ces habitations était prodigieux ; l'or des galions capturés était semé sur les vêtements du maître, des femmes, des esclaves, sur les meubles et les lambris ; les tapis les plus moelleux, les armes les plus resplendissantes, les bijoux d'une valeur impertinente, étaient étalés en montre aux heureux qui fréquentaient ces petits palais enchantés et vraiment enchanteurs. Les maisons avaient toutes une disposition uniforme. Elles avaient un rez-de-chaussée, un étage, une cour et deux galeries ; le tout disposé en carré ou en grand rectangle. La cour était pavée de marbre et décorée d'un bassin à jet d'eau. Les quatre faces du rez-de-chaussée formaient quatre appartements sans communication commune ; la première galerie, de plain-pied avec la cour, était à colonnes torses ou unies, de marbre blanc, rouge, vert ou sanguin. L'étage supérieur avait une disposition pareille, seulement sa galerie surplombait celle du rez-de-chaussée, et ses colonnettes, quelquefois doubles, étaient du même ordre et du même genre que celles dont l'Espagne des kalifes nous offre encore des modèles.

La ville, par elle-même, était sale comme toutes les cités de l'Orient, et il a fallu qu'elle apprît le français pour faire sa toilette à fond, et prendre l'air coquet que nos voyageurs lui trouvent. Les rues ont été élargies, de manière à donner passage à de brillants et nombreux équipages ; de vieux pâtés de maisons ont été abattus pour céder leur terrain à des places magnifiques ; les piétons circulent dans de vastes galeries construites sur le modèle de la rue de Rivoli, embellies de riches boutiques, et aboutissant à des centres populeux. Les remparts de Barberousse ont été dépassés au loin par des constructions qui ont tellement agrandi la ville, que ses anciennes portes principales (Bab-Azoun et Bab-el-Oued) s'ouvrent maintenant sur son sein.

Tu as appris par les journaux qu'un Turc plus que centenaire venait de mourir à Alger, qui, depuis vingt ans, n'avait mis ni le pied ni l'œil hors de chez lui. Certes, ce vieillard a donné un furieux exemple de discrétion à notre génération si curieuse, si avide de nouveauté. S'il fût seulement monté sur sa terrasse, que de choses il eût vues qui l'eussent frappé tout à la fois d'épouvante, de regrets et d'admiration ! Cette ville qu'il avait laissée en turban, en kaftan, en babouches et en burnous, il l'eût retrouvée en uniforme, en paletot, en mousseline, coiffée d'un chapeau rond, d'un képi, d'un paméla, gantée par Jouvin, chaussée de cuir ou de satin. Ces hommes graves qu'il avait laissés assis à la porte des caouadgi, fumant la chibouck et buvant le café à deux sous la tasse, il les eût vus remplacés par une foule de gens affairés, pressés, courant, le cigare aux lèvres, les mains dans les poches, ou se dandinant sur des chaises, comme devant Tortoni, et mettant juste à un sorbet ce qu'il fallait à une famille, sous le régime des barbares, pour vivre tout un jour. Au lieu de ces femmes qui passaient à l'heure du bain dans les rues, voilées du haut en bas, ne montrant qu'un coin de leurs noires prunelles et un bout de leurs babouches dorées, il eût vu des *lionnes* nonchalamment couchées dans leurs calèches découvertes, des grisettes à l'air chicaneur, et des femmes de toutes les couleurs répandues çà et là, gazouillant et voltigeant comme une bande d'oiseaux effarés et joyeux échappés d'une volière.

Le vieux Turc est mort sans avoir voulu se donner gratis un spectacle qu'un prince russe eût payé de ses millions, un Anglais de sa vie, un Français de son âme ; ce qui m'amène à te dire que les Orientaux en général, et les Arabes en particulier, n'ont pas et affectent de ne pas avoir le plus petit grain de curiosité.

Et, à ce propos, voici une anecdote :

Après le malheureux combat de Sidi-Yakoub, nous étions refoulés sur la plage d'Aarchs'goun, à l'embouchure de la Tafna, et sévèrement bloqués par Abd-el-Kader, qui nous faisait surveiller par les Ouled-Agas, les Trara et les Angaëd, avec tant de vigilance que notre malheureuse petite armée manquait de tout littéralement. Nous étions affamés, bêtes et gens. Les hommes n'avaient pas de pain, les chevaux n'avaient pas de fourrage ; et comme, à ce compte, les chevaux mouraient de faim, les hommes trouvaient, sinon agréable, du moins logique de manger les chevaux. Comme nous ne pouvions espérer aucun secours du côté de la terre, nos regards se portaient avec impatience vers la mer, d'où nous devaient venir quelques provisions. Les douairs et les Smélas qui étaient dans notre camp, sous le commandement du vieux Mustapha-Ben-Ismaël, leur chef, n'étaient guère mieux logés que nous.

(1) On peut lire l'histoire de la fondation d'Alger dans *la Marquise de Candeuil*, roman de l'auteur.

Plus sobres que les chrétiens, ils n'en étaient pas moins arrivés à notre état d'épuisement et de souffrance, et leurs yeux, braqués sur la pleine mer, essayaient de percer les vapeurs de l'horizon pour y chercher les vaisseaux que nous attendions.

Ce qui inquiétait et tourmentait le plus ces pauvres gens, c'était de voir périr leurs chevaux; aussi, dès l'aurore, ils venaient se jucher sur les plus hauts rochers du rivage, et demeuraient, la journée entière, immobiles et attentifs. Ce n'était pas la curiosité qui les poussait à rester ainsi les bras croisés, c'était l'intérêt. Ils n'attendaient pas le spectacle de nos vaisseaux élégants et légers, manœuvrant pour aborder la côte ; ils ne souhaitaient pas voir ces longs rubans de fumée, ces noirs panaches que sèment dans les airs nos bateaux à vapeur... Non ; ils venaient savoir si l'orge et le fourrage amenés n'arrivaient pas pour sauver leurs chevaux d'une mort inévitable.

Trois vaisseaux de guerre, deux *schkoff-el-nar* (bateaux de feu), apparurent tout à coup, et nous débarquèrent bientôt après, non-seulement des munitions et des provisions, mais un renfort de troupes que Toulon et Marseille nous envoyaient; les Arabes reçurent leur part d'orge et de fourrage, retournèrent bien chargés dans leur camp, et ne se montrèrent plus sur la plage.

L'amiral Casy, qui commandait la petite escadre, voulant honorer nos alliés dans la personne de leur chef, lui fit offrir de visiter ses vaisseaux et d'accepter un déjeuner à bord. Mustapha accepta, se fit accompagner de ses neveux et de ses principaux kaïds, et s'embarqua dans une yole agile, qui, poussée par deux rangs de rameurs, le transporta en un clin d'œil du rivage de la Tafna aux flancs du vaisseau amiral. Si court que fût ce trajet, nos Arabes le payèrent fort cher, et commencèrent par *compter vertement leurs chemises*, comme disent, des marins d'eau douce, les hommes de mer.

Aussitôt que Mustapha eut mis le pied sur le pont de la *Ville de Marseille* (vaisseau de quatre-vingts canons), l'amiral Casy ordonna le branle-bas de combat. La manœuvre s'exécuta, sous voiles, avec cette précision, cet ordre et ce silence imposants que mettent les Français à leur besogne militaire, lorsqu'ils sont bien commandés. Nos soldats, assemblés sur la plage, battaient des mains à ces évolutions rapides, à ces passes élégantes, à ces mouvements majestueux qui ne peuvent frapper l'œil sans l'émerveiller. Chacun de nous glorifiait le génie de l'homme dans l'un de ses plus grands prodiges, dans son audace la plus heureuse ; chacun de nous était fier et joyeux de ce qu'il voyait. Mustapha et les siens suivaient la manœuvre avec calme. Son admiration ne se trahissait que par une politesse sérieuse et froide. Il ne poussait aucune exclamation, son visage était immobile ; il semblait n'éprouver aucune surprise, et paraissait absolument blasé sur tout ce qu'on lui montrait. Sa suite renchérissait sur ce magnifique dédain ; elle affectait de ne rien regarder, de ne rien voir et de ne rien ressentir.

— Eh bien ! dit enfin l'amiral, que ce sang-froid commençait à lasser, es-tu satisfait de ce spectacle?

— Il est magnifique, répondit Ismaël... Mais il ne m'a rien appris sur le génie du peuple français ; je sais, je savais depuis longtemps que ta nation est une grande nation.

— Et ne voudrais-tu pas que tes Arabes puissent arriver à ce point de civilisation et d'industrie?

Le vieillard réfléchit un instant, et répondit avec assurance et fermeté.

— Non..., vraiment non... ; ce serait un grand malheur pour tous.

— Et pourquoi?

— Parce que, pour apprendre et pour faire de si belles et grandes choses, nous en apprendrions et nous en ferions de bien vilaines, et de trop petites.

Cette parole est-elle d'un sage ou d'un entêté? à coup sûr elle n'est pas d'un sot. L'homme qui l'a prononcée n'a jamais su lire ni écrire ; c'était un grand guerrier, un diplomate habile, un chef respecté, un homme d'excellent conseil et d'un jugement supérieur... c'était un barbare.

J'ai cité ce fait pour ne pas laisser échapper l'occasion de peindre l'Arabe sous l'une de ses faces les plus curieuses. Rien ne l'émeut hors du cercle de ses intérêts matériels. On en a vu qui, entraînés vers un feu d'artifice par les flots d'une foule compacte et avide, tournaient le dos aux fusées, et s'isolaient complétement de la fête.

Alger est une ville toute française ; il n'y a que Paris où l'on bâtisse aussi rapidement qu'à Alger. Les maisons semblent se dresser comme par enchantement. Les environs de la ville sont délicieux de fraîcheur, et les villas y cachent leurs fronts luisants sous des touffes d'ombrage que peuplent les plus charmants oiseaux, qu'éclaire un soleil splendide, que couvre un ciel presque toujours bleu.

Des routes magnifiques, larges et ferrées, se tordent en tous sens dans le massif d'Alger, et aboutissent à tous les centres de l'intérieur, Bélidah, Médéah, Miliana, Bir-Kadens, et les populeux villages de la Mitidja. Il faudrait écrire un volume sur chacune de ces cités coquettes pour les dépeindre, pour y attirer ces foules curieuses qui, chaque année, embarrassées de leur printemps, de leur été, de leur automne, vont s'abattre en Italie, en Ecosse, en Allemagne, aux Pyrénées. Sur Bélidah seulement, il y aurait à recommencer les contes poétiques d'Aaroun-al-Raschild et de sa sultane favorite. Les Arabes ont écrit des merveilles sur ce coin charmant de la terre du Prophète, et je connais un in-folio manuscrit, dont chaque chapitre commence par ces mots : *On dit que Bélidah est une petite ville, je dis que c'est une petite rose.*

L'auteur part de là pour chanter les premières oranges du monde et la sainte oasis.

Sans nous arrêter plus longtemps dans des lieux qu'il est trop facile d'explorer pour que l'envie ne te prenne pas un beau jour de venir t'asseoir dans l'un des nombreux omnibus, coucous ou diligences qui sillonnent la plaine d'un bout à l'autre, je vais m'enfoncer dans le Dhara, dans la Kabylie, pour t'esquisser les portraits les plus remarquables, les types les plus saillants des habitants de cette région, à peine soumise à notre domination.

Le nom de Bou-Maza (1) a fait assez de bruit en France pour qu'on ait quelque envie de savoir un mot de son histoire. Tu te rappelles combien les bulletins de l'armée d'Afrique se sont chargés eux-mêmes de jeter du merveilleux sur la vie de ce chef vraiment redoutable et presque fameux. Il a été tué deux ou trois fois, et chacune de ses résurrections a ensanglanté le pays qu'il avait choisi pour ce miracle. Bou-Maza a commencé comme presque tous les chérifs renommés, comme Mohammed le prophète, comme Abd-el-Kader. Il a fasciné les tribus, et épouvanté ceux que ses ruses, ses mensonges, son illumination prétendue n'avaient pas su convaincre ; il s'est élevé du rang des derniers, des plus obscurs, au premier rang des chefs, neutralisant presque le prestige et la puissance du sultan

(1) Cette lettre était écrite par M. de Gondrecourt avant la reddition de Bou-Maza. L'indépendance et les détails n'en sont que plus précieux, et nous n'avons pas cru devoir y changer un seul mot.
(*Note de la rédaction.*)

Abd-el-Kader. On ne sait pas d'où il vient, son origine est ténébreuse, et c'est par une tactique savante qu'il a soin de l'envelopper de mystère, afin de se mieux faire passer pour l'envoyé de Dieu. Fort jeune, il vivait dans la tribu des *Cheurfa*, recueilli par une vieille femme, qui faisait cette charité pour être agréable au Ciel. Il menait une vie contemplative et roulait de vastes projets dans sa tête. Son nom était *Si-Mohammed-ben-abd-Alla*, et le sobriquet de Bou-Maza ne lui fut donné que parce qu'il partageait sa solitude et ses repas grossiers avec une chèvre, qu'il avait dressée à des tours devant lesquels les Arabes s'extasiaient comme devant des miracles. *Maza* veut dire *chèvre*, et *Bou-Maza*, qui en arabe signifie *père de la chèvre*, se traduirait en français l'*homme à la chèvre*. Ce pauvre jeune homme vivait d'une façon très-édifiante, ne parlait jamais, priait, et affectait de porter les plus sales vêtements. Il n'en faut pas davantage, chez les Kabyles, pour acquérir assez vite une grande réputation de sainteté. La sienne marcha à pas de géant.



Bou-Maza et sa chèvre.

Le derviche Bou-Maza étudia ainsi en silence le caractère des tribus au milieu desquelles il vivait; et lorsqu'il se crut assez fort pour mettre à exécution ses beaux rêves, lorsqu'il se crut assez sûr du point d'appui dont il ne pouvait se passer, il se décida à jeter le masque brusquement, ou plutôt à s'en servir avec résolution, énergie, activité.

Pendant une nuit obscure qui faisait prévoir un violent orage, il entra sous la tente de la vieille femme qui lui donnait asile, et, levant au ciel des yeux d'inspiré, croisant ses bras sur sa poitrine, il déclara à sa bienfaitrice que le temps était venu de montrer son vrai visage, de parler au nom du Dieu souverain, et d'agir avec le bras du guerrier. Je vais te quitter, ajouta-t-il, mais tu ne tarderas pas à entendre parler de l'envoyé du Seigneur, le sultan Mohammed-Ben-abd-Alla.

En se faisant raconter l'histoire des tribus par les Talebs, on voit paraître fréquemment des hommes aussi audacieux que celui dont nous traçons ici la vie. La crédulité du peuple arabe, sa foi superstitieuse, son amour du merveilleux, autorisent ces impudents mensonges qui font la fortune de ceux qui les exploitent.

Bou-Maza sortit du douar des Cheurfa, et se mit en route pour le pays des Sanhalia, où il arriva avant le point du jour. Comme il avait pris ses précautions, et qu'il connaissait le caractère faible et facile du cheik de cette tribu, El-Hhadj-Hhamed, il vint rôder autour de son douar. Le cheik, réveillé par les aboiements de ses chiens, sortit précipitamment de sa tente et se rencontra face à face avec le nouveau sultan qui, l'appelant d'un ton de commandement, lui dit :

— Je suis venu à toi, parce que Dieu t'a choisi pour faire à ta famille l'honneur d'assister à mon départ. Je suis le grand des grands par la volonté divine, et j'ai mission d'exterminer tous les chrétiens, et nos faux frères leurs serviteurs.

Hhadj-Hhamed se laissa étourdir par le langage emphatique de Bou-Maza, et, tout en paraissant étonné des méchants habits de ce saint missionnaire, il se mit, lui et les siens, à son service, et convia au *tam* (1) qu'il donnait en son honneur, l'élite de ses subordonnés.

Les Arabes se rendirent en foule au festin, et Bou-Maza put jouir de son premier triomphe, en se voyant entouré d'un grand cercle au centre duquel il allait tirer vanité de son éloquence, et déposer le *derbal* (2) du derviche pour revêtir les riches vêtements du sultan. Il parla avec véhémence, répandit l'anathème sur les chrétiens et leurs lâches alliés, affirma qu'il était, lui, invulnérable, que les balles le fuyaient, et que les plus zélés de ses compagnons jouiraient de son privilége. Il promit à tous ceux qui le suivraient le pillage et le sac d'Orléansville, de Tenez et de tous les douars fidèles aux chrétiens : « *Ceux-là qui sont musulmans irréprochables*, disait-il, *seront aussi invulnérables, les félicités du ciel attendent ceux qui, moins purs, ne jouiraient pas de ce glorieux avantage; enfin, les richesses et les joies de ce monde seront le partage de ceux qui survivront.* »

Je cite ce texte, parce qu'il signale, mieux que tout commentaire, et l'art de l'imposteur, et la superstition grossière des Kabyles. Ce qui paraît étrange, c'est que de tout temps les prétendus envoyés du prophète ont employé les mêmes arguments, la même rhétorique : « ceux qui ont été tués n'étaient pas assez purs musulmans et la mort les a purifiés; ceux qui survivent auront les trésors terrestres. » Avec ces promesses posées en dilemme, les intrigues de tous les âges ont mis l'Afrique à feu et à sang; et dans notre siècle, sous notre canon, ces mensonges impudents ont encore le privilége de remuer les masses, comme nous l'allons voir. Les Kabyles qui avaient assisté à la prédication de Bou-Maza, se retirèrent *visités et vivifiés* par l'Esprit saint. La nouvelle de l'événement vola de montagne en montagne, et on ne parla plus dans les *gourbis* (3) et dans la plaine que de l'apparition du messager divin, le sultan Mohammed-ben-abd-Alla.

La poésie arabe prit la chose à cœur, et répandit, avec sa prodigalité ordinaire, les fables les plus merveilleuses sur ce personnage. On disait qu'il était d'une splendide beauté, qu'une étoile scintillait à son front, et qu'il faisait des miracles. Echauffés par tant de discours, des fous attestèrent, par serment, qu'ils avaient assisté à ces miracles. L'un avait fait feu sur lui, et la balle de son fusil était tombée respectueusement à ses pieds. Celui-ci avait déchargé son pistolet sur sa tête, et la détonation avait

(1) Repas, et, par extension, fête où l'on mange.
(2) Burnous sale, troué, misérable haillon.
(3) *Gourbi*, maison ou cabane des Kabyles, des montagnards.

été suivie d'un filet d'eau qui avait rafraîchi son front. On affirmait, avec une égale chaleur, qu'il venait des *Cheurfa*, des *Flitas*, de l'est, de l'ouest, du sud, de la Mecque et enfin du ciel.

On s'empressa d'accourir, de tous côtés, pour voir et entendre le sultan sublime, et, pour plaire au Seigneur, chacun vint mettre à ses pieds son offrande ou *ziara*. Les haines les plus vieilles, les dettes de sang (vendetta), les affaires s'oublièrent et furent renvoyées pour faire place à l'enthousiasme; tout le *Dhara* fut soulevé et salua le chérif comme son maître et son sauveur.

Enrichi par les offrandes, Bou-Maza put acheter des bœufs, et donner des festins homériques où il y eut foule, comme on le pense bien, et chaque festin était terminé par une prédication qui achevait d'enivrer les convives.

L'entraînement devint bientôt général; nos agents arabes succombèrent sous le charme, et firent des offres à Bou-Maza. Dès lors, les cadeaux s'amoncelèrent devant la tente du derviche. On lui envoya des chevaux, des armes, des munitions, des douros, des drapeaux, on lui promit des contingents. Alors Bou-Maza composa sa maison. Il nomma des secrétaires, un trésorier, des gardes particuliers, et organisa une petite armée. Il promit une grosse solde à ses enrôlés et d'abondantes razias, et cette politique ne tarda pas à purger le pays, à son profit, de tous les bandits qui s'y trouvaient dispersés. Quelle vie heureuse pour ces gens chargés de crimes et vivant sans cesse sous le coup de châtiments mérités! Ils trouvaient dans le camp du sultan l'absolution la plus complète, l'impunité, et se mettaient sur le chemin du paradis, tout en continuant leur genre d'existence.

Aussi, ce ne fut qu'un cri de joie entre tous les voleurs et les assassins auxquels parvint la nouvelle de l'avénement du chérif. Ils constituèrent la partie active de ses forces et furent les instruments terribles de ces razias hardies qui lui livrèrent pieds et poings liés ses ennemis, et répandirent l'effroi dans les tribus les plus éloignées.

Non-seulement les voleurs vinrent à lui, mais encore les objets volés. La rapine partait de son camp, parfaitement organisée et parfaitement conduite. Ce fut donc à la tête d'un riche cortége et d'une armée imposante que le chérif Bou-Maza quitta le pays où il s'était confiné, pour étudier l'effet que produirait son déplacement. Son premier acte dans la nouvelle contrée où il s'arrêta (à la limite des subdivisions de Mostaganem et d'Orléansville) fut un miracle. Un kabyle se présenta devant lui, le pistolet au poing, et lui dit :

— Puisque tu es l'envoyé de Dieu, tu dois être pur de toute souillure et par conséquent invulnérable : je vais donc décharger cette arme sur ton sein ; si tu meurs je te maudirai, si tu n'es pas blessé je me jetterai à tes pieds.

Le chérif regarda cet homme sans changer de visage, sans sourciller. Le kabyle pressa la détente, le coup ne partit pas, et après avoir renouvelé deux ou trois fois l'épreuve, il jeta loin de lui son arme et adora le sultan.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce fanatique farouche était un compère, ou que sa poudre était bien mauvaise. Néanmoins, le fait fut accueilli comme miracle, et comme miracle il fit des prodiges.

Aussitôt après ce glorieux témoignage de la protection divine, Bou-Maza se porta sur le douar du kaïd de Médianna, le surprit et le tua de sa propre main. On prétendit qu'en mourant le kaïd tira à bout portant un coup de pistolet au chérif, mais que la poudre ne prit pas feu, ce qui confirma sa réputation d'invulnérabilité. Le kaïd de Médianna nous était très-peu dévoué, et comme il n'était mort que pour nous avoir servis, tous les kaïds nos alliés comprirent qu'ils n'avaient qu'à nous abandonner ou à se préparer à mourir.

Je touche à l'épisode le plus intéressant de cette grande insurrection du Dhara, qui a failli soulever contre nous toutes les populations soumises.

J'ai dit que nos agents, effrayés des coups de main de Bou-Maza, songèrent à se rallier à lui. Parmi ces agents, l'un des plus puissants était sans contredit le kaïd des Sebehhas, l'hadj Bel-Kassen. Ce chef commandait à une tribu de tout temps renommée par ses mœurs farouches, ses divisions, ses querelles intestines et ses penchants batailleurs. Il était rare qu'un chef de cette tribu nombreuse mourût de sa belle mort ; ils étaient tous victimes de quelques haines, ou tués en combattant pour maintenir leur rang et leur autorité.

L'hadj Bel-Kassen, dont le gouvernement avait été assez paternel, et qui, jusqu'à l'apparition de Bou-Maza, avait su louvoyer entre toutes les ambitions de ses aghas et des petits chefs relevant de son commandement, essaya de se tenir adroitement en équilibre sur un terrain neutre ou plutôt politique, en continuant sous-main ses relations avec nous et en envoyant au-devant du chérif l'un de ses *mehkrazéni* (cavaliers réguliers), porteur d'une lettre par laquelle il se décidait pour la guerre sainte, et se rangeait de grand cœur sous l'étendard du messager divin, le sultan Mohammed-ben-abd-Alla, mettant à ses ordres sa vieille expérience, ses serviteurs et tous ses moyens d'action.

Le sultan fut un peu embarrassé à la lecture de cette lettre ; mais son hésitation ne fut pas de longue durée. Il ordonna à ses *chiaouss* de trancher la tête au *mekhrazéni* pour prévenir toute indiscrétion de sa part, donna à cette première exécution le prétexte ordinaire, que c'était un traître allié des chrétiens, et se mit en marche la nuit même

Bel-Kassen, comptant sur l'effet que devait produire sa lettre, et se berçant probablement des doux songes qui lui promettaient d'abondantes récoltes dans les deux camps dont il s'était fait à la fois l'ami et l'ennemi, fut surpris au point du jour par les cavaliers de Bou-Maza.

En un clin d'œil le douar du vieux kaïd fut mis à feu et à sang. La razia du chérif passa sur les tentes des Sebehhas comme les tourbillons de vent passent sur les ravins de l'Atlas. Les bandits du prophète firent main basse, et, littéralement, rasèrent le terrain. Bel-Kassen fut pris et conduit, pieds et poings liés, ainsi que son jeune fils, devant son redoutable et implacable vainqueur, qui s'était réservé, lui, dans le pillage, les plus beaux chevaux et six *kelel* (1), qui pouvaient contenir en douros quarante mille francs de notre monnaie.

Le malheureux Bel-Kassen, qui avait vainement tenté de se défendre, comprit bien qu'il touchait à sa dernière heure ; aussi ne s'occupa-t-il que de fléchir, par la prière, le ressentiment de son ennemi en faveur de son jeune enfant, le dernier de sa race, car il avait déjà perdu trois fils dans différents combats.

Le chérif refusa de l'écouter, et ordonna qu'il fût livré à un horrible supplice. On lui coupa successivement les quatre membres, et comme, malgré ses atroces douleurs, l'énergique vieillard insultait encore ses bourreaux d'un regard presque éteint, Bou-Maza lui tira dans la tête un coup de pistolet pour l'achever.

Quant à son jeune fils, par magnanimité et par pitié, on se contenta de le fusiller sur le corps de son père.

(1) *Kelel*, petites jarres dans lesquelles les Arabes mettent leur argent.

Aussitôt qu'il eut déchargé son butin en lieu sûr, Bou-Maza se mit en route pour aller châtier d'autres tribus qui s'étaient enrichies au service de la France, et il se porta hardiment sur le Chéliff.

Je rapporte tous ces détails de l'insurrection du Dhara, parce qu'ils mettent à découvert, mieux que toute narration, les mœurs barbares et farouches des Arabes. On voit, en les lisant, que ces peuplades ne forment pas une seule et même famille, une seule et même nation. L'ancienne régence est occupée par des tribus innombrables qui se gouvernent par elles-mêmes, et se font la guerre comme autant de petits Etats rivaux. Si Abd-el-Kader a pu jouer un rôle souverain de Constantine au Maroc, c'est à l'aide de la religion dont il a savamment exploité tous les prestiges; c'est, bien plus, aux fautes que nous avons commises depuis 1832 qu'il doit son élévation. Jusqu'alors les chefs les plus puissants étaient ceux qui se faisaient le plus redouter par leur bravoure, leur sévérité, et ceux dont les nombreux troupeaux étaient les plus estimés. Le pouvoir était abandonné, et l'exemple de Bou-Maza nous prouve qu'il l'est encore, aux plus intrépides menteurs, aux guerriers les plus farouches.

Pour faire son chemin, et le faire avec une foudroyante rapidité, il ne faut que deux vices à l'Arabe : il faut qu'il soit fourbe et cruel. Fourbe pour interpréter à son profit les passages les plus obscurs du Koran; cruel pour traiter sans pitié ceux qui lui font obstacle. Je ne parle pas de la bravoure : cette vertu indispensable à tous les ambitieux se rencontre dans presque tous les cœurs africains.

Le meurtre de Bel-Kassen ne demeura pas longtemps impuni, et c'était à nous, chrétiens, que devait revenir l'honneur d'infliger le châtiment.

La garnison d'Orléansville, commandée par le colonel Saint-Arnaud (1), s'émut à la nouvelle des progrès du chérif; et, sollicitée par les kaïds des tribus restées fidèles, elle se porta au-devant de l'imposteur.

La rencontre eut lieu dans le pays des *Krenença*, près d'*Aïn-Méran*. Nos éclaireurs découvrirent sur un mamelon une masse confuse d'hommes armés ; les canons de leurs fusils brillaient au soleil; c'étaient le chérif et sa troupe.

Le colonel n'avait avec lui que cent cinquante spahis assez bien montés, avec lesquels il s'était mis à la poursuite de l'ennemi, laissant fort loin en arrière son infanterie, qui avait l'ordre de le rejoindre en forçant un peu sa marche.

Nos spahis vinrent se poster à deux portées de canon des révoltés, et purent aisément compter leurs forces.

Sur la gauche et sur le sommet d'un mamelon, le colonel distingua parfaitement environ deux cents cavaliers montés sur de forts chevaux, et tous de très-bonne mine et très-bonne attitude. Un grand drapeau rouge, porté par l'un des plus braves, flottait au centre de ce *goum* et semblait l'ombrager tout entier sous ses plis flottants. Sur notre droite, et à mi-côte d'un monticule, nous avions un corps d'au moins trois cents kabyles, qui faisaient également bonne contenance.

Par un esprit de courtoisie familier aux cavaliers arabes, et qui donne à leur caractère une nuance du nôtre, l'étendard rouge s'inclina devant nos soldats, et les salua à plusieurs reprises.

Le guidon des spahis répondit galamment à cette politesse, et les trompettes sonnèrent immédiatement la charge.

La course que nos cavaliers avaient à fournir pour arriver jusqu'au goum était assez longue, et comme elle devait s'achever par une montée rapide, elle nous donnait un désavantage réel, dont le chérif tenta vainement de profiter. Nos braves burnous rouges (1) abordèrent, botte à botte, serrés, unis, le sabre au poing, la ligne ennemie, la traversèrent du premier choc, la rompirent et la mirent en fuite.

(1) Aujourd'hui maréchal de camp.

Dès ce moment, nos cavaliers n'eurent plus qu'à sabrer autour d'eux, car les fuyards, pour regagner leurs montagnes, durent traverser la grande plaine de Gri, où, si rapide que fût leur course, ils tombèrent à découvert sous nos sabres et laissèrent plus de soixante cadavres, et quinze prisonniers qui furent sur-le-champ passés par les armes.

Nous avions porté un coup bien rude à la révolte et à l'influence de Bou-Maza qui, toutefois, se hâta de réchauffer la foi de ses partisans et de combattre l'effet moral de son échec d'Aïn-Méran.

— Dieu a voulu nous éprouver, dit-il à ceux de ses partisans, témoins consternés de sa défaite, et maintenant il regarde, du haut de son trône céleste, comment vous supporterez l'épreuve.

Puis, se servant adroitement de ses précédents discours, il ajoutait :

— Ceux qui ont été tués n'étaient pas assez bons musulmans, la mort les a purifiés et leur a donné les joies éternelles ; ceux qui survivent auront part à de riches butins ; venez à moi.

Usant de cette ruse grossière, qui a toujours réussi en Afrique, le chérif écrivit et fit répandre le bruit qu'il nous avait complétement et honteusement battus; et il fit si bien, que les kabyles échappés au massacre d'Aïn-Méran, et les tribus qui n'y avaient pas assisté, reprirent courage et grossirent sa petite armée. De tous côtés les soulèvements se suivirent et le pays du Chéliff tout entier se jeta dans la révolte.

Bou-Maza, exalté par quelques succès, fou d'audace et de présomption, poussa ses partisans contre Orléansville, qui n'était pas en état de défense, autant par la faiblesse de sa garnison que par sa misérable enceinte.

Néanmoins Bou-Maza s'écarta de la conduite intelligente qu'il avait tenue jusqu'alors, et s'exposa bien volontairement à d'éclatants échecs. Il persuada à ses soldats qu'ils n'auraient qu'à se présenter devant nos portes pour voir ces portes s'ouvrir d'elles-mêmes. Et qu'on ne s'étonne pas jusqu'à l'incrédulité, de la bonhomie avec laquelle fut reçue cette prophétie. Les prétendus illuminés font croire tout ce qu'ils veulent à leurs adeptes ; et nous avons vu, il y a deux ans, s'avancer sur l'un de nos postes une troupe de cinq cents kabyles, auxquels on avait persuadé qu'ils étaient invisibles. Ces pauvres gens pénétrèrent dans nos premiers retranchements en toute sécurité, parce que les défenseurs du poste voulaient les tirer à bout portant, et il en fut fait une odieuse boucherie.

Ce fut un spectacle alarmant, et à la fois bizarre, que celui de toutes ces tribus campées autour d'Orléansville, et marchant sur les fossés de cette cité naissante comme pour les combler.

Au lieu de voir les portes tourner sur leurs gonds, les fanatiques du chérif virent briller les éclairs de nos canons et reçurent nos boulets dans leurs groupes. Ce mécompte les dispersa, et ils se retirèrent avec d'autant plus de vitesse qu'une sortie de la garnison les talonna d'importance.

Cet échec n'abattit pas l'arrogance de nos ennemis ; au contraire, ils se réjouirent de nous avoir insultés de si près, et firent contre nos avant-postes des courses continuelles.

Pendant trois mois nous fîmes une guerre acharnée au chérif et à ses bandes, le colonel Saint-Arnaud combinant

(1) Nos spahis réguliers portent tous le burnous rouge.

ses opérations avec le général Bourjolly, et nous parvînmes à ruiner le parti de ce chef dangereux, qui se réfugia dans le sud.

Quelque temps après, des cavaliers venus de cette région nous apprirent que Bou-Maza avait été assassiné par les Beni-Tigrin, et cette nouvelle fut accueillie dans tout le pays, fatigué de la guerre, avec de grandes manifestations de joie.

C'est ainsi, mon cher ami, que vous avez lu en France ces bulletins qui annonçaient, en même temps que notre triomphe, la mort de ce fanatique redoutable. Mais vous n'avez pas eu longtemps à vous applaudir. Si, en France, les morts sont morts tout de bon, il n'en est pas de même en Afrique, où ils ont quelquefois l'ingénieuse malice de revenir.

L'agha de l'Ouersenis, l'hadj-Hhamed, avait fiancé son fils à une jeune fille d'une riche famille de Mazouna (petite ville arabe d'une situation délicieuse sur les deux rives de l'Oued-Ouarizan, affluent du Chéliff), et il s'était mis en route pour aller chercher sa bru avec environ cent cinquante cavaliers des familles les plus considérables du pays.

Le kaïd Mohammed lui avait annoncé qu'à son retour il viendrait au-devant de lui avec son goum pour faire la fantasia et fêter sa joie de famille.

L'agha arriva à Mazouna, ses femmes reçurent la jeune fille, qui monta dans son palanquin d'honneur, et, dès le lendemain, le goum entier reprit le chemin du douar des nouveaux époux.

Un peu avant d'arriver à l'Oued-Méroui, l'Hadj-Hhamed vit venir à lui un corps de cavalerie marchant en bon ordre, et il le prit pour le goum de son ami le kaïd Mohammed. Dans cette croyance, il rangea sa troupe en double haie, laissant un grand espace entre les rangs pour permettre aux cavaliers de Mohammed de fournir leur course, ainsi que cela se pratique, jusqu'au palanquin de sa belle-fille.

Aussitôt le goum étranger s'ébranla et fondit, l'arme haute, sur ces cavaliers immobiles et souriants. Mais l'erreur de l'agha ne fut pas longtemps prolongée, des balles sifflèrent bientôt à ses oreilles, en même temps qu'y retentissait le nom du chérif Bou-Maza. Les gens de la noce furent écrasés par cette avalanche impétueuse, et, comme leurs fusils n'étaient chargés qu'à poudre, ils se trouvèrent livrés sans défense à la rage de leurs agresseurs.

C'était en effet Bou-Maza qui avait fait courir, par ruse, le bruit de sa mort, s'était réfugié chez les Flittas, où il s'était créé de nouveaux partisans, et avait voulu signaler sa résurrection par la ruine de celui qui avait achevé la sienne.

Nouveaux soulèvements, nouveaux meurtres et nouvelles victoires de nos soldats. Enfin, Abd-el-Kader lui-même, qui attendait patiemment dans les sables du Sahara une occasion de reparaître sur la scène que son génie actif a illustrée, rentra dans le Tell, que nous pensions lui avoir fermé pour toujours, et appuya l'insurrection de tout le prestige de sa sainteté, de sa puissance majestueuse quoique déchue, et de son habileté.

On connaît l'issue que nos armes ont donnée à cette levée de boucliers. Le derviche et Abd-el-Kader, battus et traqués sur tous les points, se sont réfugiés, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Bou-Maza a répandu de nouveau le bruit de sa mort, pour ressusciter encore aux environs de Constantine, où il s'est fait battre et blesser. Son crédit aujourd'hui paraît s'être beaucoup éteint; mais il n'en a pas moins rempli sa terre natale de bruit, de sang et de fumée; et s'il fallait faire en deux mots son éloge, je dirais : « Il a fourni aux politiques des gourbis le sujet de verbeuses conversations; à nos soldats, des occasions de faire briller leur discipline et leur courage; aux bardes arabes, des épisodes poétiques; à moi, la matière d'une épître historique; à toi, la vertu de me lire en patience... C'est un grand homme. Et je suis

Ton serviteur,

A. DE GONDRECOURT.

(*La fin prochainement.*)

Les lecteurs du *Musée* doivent se rappeler la fin de l'histoire de Bou-Maza. Nous renvoyons ceux qui l'auraient oubliée à notre *Mercure* de mai 1847.



Porte-faix algérien (biskris), d'après une statuette en bronze de M. Mathieu Meusnier.

MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE.

PORTRAIT DE L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBERY, PAR JEAN HOLBEIN.



Ce portrait est un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre de Jean Holbein. Nous avons dû le mettre en tête de notre revue des tableaux de l'École allemande au Musée du Louvre. Jamais la nature ne fut étudiée avec plus de profondeur, ni la vie reproduite avec plus d'illusion. Tous les détails de cette tête de vieillard, les moindres traits, les plus petites rides, les tons et les mouvements de la chair sont parlants à l'envi. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, venait de contempler cette merveille du pinceau, lorsqu'un comte se plaignit à lui d'avoir été chassé par Holbein de son atelier, où il voulait entrer malgré la défense de l'artiste et du monarque. Holbein avait repoussé le grand seigneur par les épaules jusque sur l'escalier, et toute la cour demandait qu'il fût chassé à son tour de l'Angleterre.

— Non pas, messieurs, répondit Henri VIII; je ferais cent comtes comme vous avec cent paysans, tandis qu'avec cent comtes réunis, je ne pourrais faire un Holbein.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

UNE FATALITÉ (1).

La rupture du *traité d'Amiens* avait arraché Napoléon aux douceurs d'une vie paisible et jusqu'alors exempte d'orages. Dans cette circonstance, la conduite déloyale de l'Angleterre pénétra profondément dans cette âme si impressionnable. Les odieuses machinations dirigées par le cabinet britannique contre le pouvoir et la vie du premier Consul, puis l'irruption, sur nos côtes, d'une bande d'assassins qui parvint à se glisser inaperçue dans la capitale pour consommer cet attentat, le forcèrent de reconnaître que, désormais, il n'y avait ni paix ni trêve à espérer de cette irréconciliable ennemie. Dès lors Napoléon ne s'occupa plus que du soin de lui renvoyer tout le mal qu'elle voulait lui faire. La première mesure par laquelle il signala son ressentiment fut l'arrestation et la mise en jugement des gens suspects et des émigrés assez imprudents pour demeurer sur le territoire français; la seconde fut de préparer une gigantesque expédition destinée à opérer une descente en Angleterre. Les immenses préparatifs entrepris, au camp de Boulogne, pour accomplir ce grand projet, ne furent pas, comme quelques-uns le supposèrent, une vaine menace. Généraux, officiers et soldats attendaient avec impatience le signal de l'embarquement. On préludait à la lutte contre les difficultés qu'elle devait présenter, par des combats simulés, par des manœuvres de toute espèce. On calculait les chances de cette conquête comme celles des guerres ordinaires; et, dans maint cantonnement, plus d'un de ces futurs conquérants ne paraissaient embarrassés que de savoir ce qu'on ferait du territoire d'Albion. Quelques vieux officiers rêvèrent aussi le partage des champs britanniques entre les lieutenants et les compagnons du nouveau César.

Il y avait cependant, dans le nombre de ces derniers, de jeunes officiers qui commençaient à désespérer du signal de la descente, et qui trouvaient le séjour de Boulogne un peu monotone; ils soupiraient après une guerre continentale et réelle, et leur mauvaise humeur s'exhalait quelquefois en épigrammes et en propos satiriques contre les dispositions navales de la descente, et surtout contre les fameux bâtiments de transport, qu'on appelait dans les salons de Paris des coquilles de noix. A ces héros en herbe, avides d'émotions, de périls et d'aventures, il fallait des occasions de faire briller leur courage et de conquérir des grades; le camp de Boulogne était donc pour eux une véritable prison, dans laquelle ils cherchaient vainement des diversions à la fastidieuse uniformité des évolutions préparatoires. Et puis, on était en France; Paris était si près de Boulogne! Comment n'auraient-ils pas gémi de la rigueur des ordres qui rendaient si difficile à obtenir même une permission de huit jours pour venir dans la capitale, où la plupart d'entre eux avaient leur famille et leurs affections! Mais Napoléon avait prévu la tentation et le péril, et il avait voulu les conjurer tous les deux. Plus que tout autre voisinage, il redoutait celui de Paris à cause de sa fâcheuse influence sur de jeunes officiers amis des plaisirs, surtout après un long séjour dans une petite ville comme Boulogne, qui offrait peu ou point de distraction. Il avait donc recommandé aux chefs de corps un redoublement de sévérité relativement aux demandes de congés qui pouvaient leur être adressées.

Cependant ce surcroît de rigueur et de difficultés ne découragea pas un jeune officier d'état-major, le capitaine D***, aide de camp du général d'H***, qui commandait lui-même une brigade d'infanterie à Boulogne. On était au commencement de mars 1804, et tout semblait annoncer que la descente sur les côtes d'Angleterre allait enfin s'effectuer, lorsqu'un matin M. d'H**, après avoir parcouru quelques dépêches relatives au service, vit entrer dans son logement, au moment même où il allait se mettre à table pour déjeuner, son aide de camp D***.

— Eh bien! mon cher capitaine, lui dit-il gaiement, venez-vous déjeuner avec moi? vous tombez bien. Diable! exclama-t-il en remarquant l'altération empreinte sur le visage de son protégé, vous avez l'air bien triste aujourd'hui; vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Ah! mon général, je suis réellement bien à plaindre, répondit le capitaine en poussant un gros soupir, ce qui ne fit pas perdre un coup de dent à M. d'H***.

— Vous commencez à vous ennuyer, n'est-ce pas, mon pauvre D***? c'est comme moi. Je conviens que la vie que nous menons ici n'est pas très-amusante; mais que voulez-vous, mon cher! c'est la volonté du premier Consul, il n'y a rien à lui opposer. Voyons, reprenez votre bonne humeur et votre appétit. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Le capitaine D*** était depuis quatre ans aide de camp du général d'H***, qui avait beaucoup d'affection pour lui; il baissa tristement la tête et ne dit mot.

— Eh bien! reprit M. d'H***, vous ne me répondez pas? Est-ce que par hasard vous seriez devenu muet? Cependant j'ai fort bien entendu votre gros soupir; mais soupirer n'est pas répondre... Je parierais qu'il s'agit encore de quelque amourette qu'on veut traiter en grande passion.

— Mon général, vous avez deviné,... et...

— Et vous êtes en ce moment le plus infortuné des hommes, enfin un martyr au grand complet! C'est de votre faute. Comment avez-vous pu vous abuser à ce point, de croire que vous pourriez trouver, à Boulogne, des consolations? Vous aviser de devenir amoureux, vous! Est-ce qu'il reste encore ici une beauté disponible aujourd'hui?

— Vous avez eu jusqu'à présent, mon général, tant de bontés pour moi, que j'ose solliciter de votre bienveillance une faveur, une grande faveur... mais...

— Mais, mais... Voyons, de quoi s'agit-il? Parlez; si ce que vous désirez est possible, je le ferai pour vous.

Le capitaine hésita à répondre, et puis balbutia quelques mots qui annonçaient son embarras: il était cependant entré chez son général avec beaucoup de résolution; mais sa fermeté l'avait abandonné au fur et à mesure qu'il avait vu approcher le moment où il lui faudrait formuler nettement sa demande.

— Parlez donc, enfin! s'écria le général avec un mouvement d'impatience.

— Eh bien! je perds tout ce que j'aime, si...

— Ah! nous y voilà! la phrase de rigueur.

Et M. d'H*** se prit à rire, sans pitié aucune pour l'amant malheureux. Celui-ci, toutefois, ne se déconcerta pas; il crut que la bonne humeur de son général rendrait le succès plus facile, et il lâcha les grands mots, ceux de *permission de huit jours seulement*..

— Une permission de huit jours! exclama M. d'H*** en bondissant sur sa chaise; une permission de huit jours! répéta-t-il avec l'accent de la colère; vous n'y songez pas, capitaine; c'est impossible, vous le savez bien; je suis même étonné que vous ayez songé à m'en parler. Et sans doute cette permission est pour aller à Paris?...

— Oui, mon général; *elle* m'y a donné rendez-vous.

— Là, voyez-vous, juste à Paris, où aucun officier de l'armée de Boulogne ne peut aller en ce moment sans une autorisation du premier Consul. En vérité, les amants sont quelquefois bien ridicules. Impossible, vous dis-je. Maintenant, cher capitaine, parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

Et le général s'étant brusquement levé de table, crut que son aide de camp ne renouvellerait pas ses instances. Mais le capitaine ne s'était pas tenu pour battu; il connaissait le côté faible de son général, et, s'adressant à ses souvenirs pour triompher de son refus:

— Eh bien! mon général, lui dit-il d'un ton résolu, puisque vous ne voulez pas m'accorder cette permission, je la prendrai.

— Vous la prendrez, monsieur, vous la prendrez! répliqua celui-ci. Un coup de tête! c'est cela; perdre son état, son avenir pour une... je ne sais qui, une coquette, peut-être, qui vous oubliera, qui vous trahira dans quinze, dans huit jours, qui vous fera peut-être pis encore, qui sait?

— Une fois déjà, mon général, vous avez été plus indulgent pour moi. C'était aux avant-postes de Dusseldorf, vous devez vous le rappeler... Malgré la consigne et la défense rigoureuse du général en chef, vous me fîtes partir, la nuit, avec une lettre qui ne concernait pas le service, et...

— Eh bien! monsieur, interrompit brusquement le général, parce que j'ai fait une faute..., une bêtise, est-ce à vous de me la reprocher?

La voix de M. d'H*** s'était singulièrement radoucie; le capitaine s'aperçut de cet heureux changement, car il venait de rappeler un fait dont le souvenir avait produit une vive impression sur l'esprit de son général. Son aide de camp lui avait, dans cette circonstance, donné une grande preuve de dévouement, et la reconnaissance élevait déjà une voix plus puissante que les prescriptions d'une sévère discipline. Le général parut réfléchir un moment:

— Voulez-vous donc absolument aller à Paris? lui demanda-t-il avec calme?

— Oui, mon général.

— Vous n'ignorez pas qu'en ce moment une surveillance rigoureuse rend le séjour de la capitale fort peu agréable pour les militaires qui ont le droit d'y être, et très-dangereux pour ceux qui ne doivent pas s'y trouver? Avez-vous fait toutes vos réflexions là-dessus?

— Oui, mon général.

— En vous accordant la permission que vous me demandez, je me compromets peut-être... Et vous, mon cher, qui sait comment votre présence à Paris sera jugée par l'état-major de la place?

D*** ne manqua pas de raisons à faire valoir pour combattre les craintes et faire disparaître les scrupules de son général. Celui-ci, qui n'opposait déjà plus qu'une faible résistance, se décida enfin à accorder la permission si désirée, toutefois en disant:

— Écoutez, mon cher D***: je ne suis pas superstitieux; pourtant rien ne m'ôtera l'idée que ce voyage vous portera malheur. Réfléchissez-y bien, tandis qu'il en est temps encore; peut-être me saurez-vous gré de mes observations.

Le capitaine ayant, par un signe de tête, témoigné qu'il avait fait toutes ses réflexions, et que, quoi qu'il dût arriver, il ne renoncerait pas à son projet, M. de H*** crut devoir ajouter en terminant:

— Il vous faut être de retour dans huit jours; surtout pas d'imprudence; ne vous montrez pas dans les lieux où vous pourriez rencontrer des connaissances. Cette recommandation est autant dans votre intérêt que dans le mien. Adieu donc, mon cher capitaine, fit-il en lui serrant la main; Dieu veuille que mes craintes ne se réalisent pas!

Deux heures après cet entretien, le capitaine D*** était à cheval et galopait sur la route de Paris, où on l'attendait sans doute avec impatience.

C'était le 6 mars au matin; dix heures venaient de sonner, et D***, arrivé depuis une heure seulement dans la capitale, n'avait pas encore déjeuné. Or, en ce moment, la faim faisait quelque tort à l'amour, et le jeune officier songea à déjeuner avant d'aller au rendez-vous qui était le but de son voyage. Le Palais-Royal était si près de l'hôtel dans lequel il était descendu, qu'il devait résister difficilement à la tentation d'un lieu où, avec de l'argent, on déjeunait alors si bien. Il se rappela, il est vrai, les dernières recommandations de son général, qui l'avait engagé à éviter de se montrer dans les endroits fréquentés; mais la curiosité et l'appétit l'emportaient; d'ailleurs le jeune homme avait décidé qu'il traverserait rapidement le Palais-Royal, enveloppé de son manteau et le chapeau rabattu sur les yeux; il espérait, au moyen de ces précautions, échapper à de fâcheuses rencontres.

Le voilà donc qui se glisse par une allée latérale dans la galerie du café de Foi, à l'extrémité de laquelle il y avait un restaurant célèbre, celui-là même qu'il aurait dû, de préférence, regarder comme le plus dangereux de tous; mais les amoureux ne pensent jamais à tout; son estomac ne lui permettait ni les réflexions ni le choix du restaurant. Et puis, s'il faut le dire, la prédiction de son général devait s'accomplir. Il débouche donc dans cette galerie, où il y avait, malheureusement pour lui, beaucoup de monde, et se voit forcé de ralentir sa course. Cependant il était parvenu devant la porte du restaurateur, il allait y entrer, quand il sent tout à coup une main qui lui frappe légèrement sur l'épaule. Il se retourne vivement:

— Vous ici, capitaine? lui dit un monsieur portant moustaches et vêtu d'une redingote bleue.

D*** resta interdit; celui qui lui parlait était justement un chef d'escadron attaché à l'état-major de la place de Paris.

— Oui, mon commandant, répliqua le capitaine; me voici à Paris et tout prêt à très-bien déjeuner avec vous, si vous voulez me faire l'honneur d'accepter mon invitation.

— Je vous rends grâce, capitaine. Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous soyez ici? Je vous croyais à Boulogne avec votre général.

— J'y étais encore hier; mais une affaire très-pressante... Oh! je vous conterai cela en déjeunant. Entrez donc, mon commandant; vous prendrez bien au moins un verre de champagne?

— Ma foi, très-volontiers, dit celui-ci en se décidant; je ne serais pas fâché de savoir autrement que par les journaux ce qui se passe à Boulogne. Et puis, je suis enchanté de vous avoir rencontré justement aujourd'hui.

Les deux officiers entrent dans le restaurant et se met-

tent à table. Mais à peine étaient-ils assis, que le chef d'escadron, alléguant une affaire grave qui l'oblige de s'absenter pour un moment, se lève, en disant au capitaine qu'il va revenir bientôt. M. D***, qui ne demandait pas mieux que de se débarrasser d'un supérieur importun, n'insista pas pour lui faire ajourner sa grave affaire; mais il crut devoir lui recommander le silence sur sa rencontre. Le commandant pensa un moment que M. D*** était venu à Paris sans autorisation :

— Quoi! capitaine, lui dit-il en cherchant à lire dans ses regards, est-ce que, par hasard, vous vous seriez dispensé de demander une permission?

— Oh! je l'ai dans ma poche...; mais c'est égal, mon commandant, je tiens à ce que mes amis ne sachent pas...

— A la bonne heure; car ce serait courir le risque d'être arrêté... J'espère bien que vous ne retournerez pas à Boulogne sans m'en prévenir... Donc, je ne vous dis pas adieu.

Et le chef d'escadron s'éloigna. D***, rassuré par les protestations d'une de ses anciennes connaissances, déjeuna bien, paya de même, et sortit du restaurant sans que le commandant fût venu le rejoindre.

— C'est à M. le capitaine D*** que j'ai l'honneur de parler? lui dit un officier de gendarmerie, vêtu d'un habit bourgeois, en se présentant tout à coup à lui avec beaucoup de politesse.

Le capitaine, avant de répondre, examina de la tête aux pieds la personne qui lui adressait la parole; mais il n'y avait pas moyen d'éluder la réponse :

— Oui, monsieur, je suis le capitaine D***. Oh! je vois ce dont il s'agit : Dieu merci, je suis en règle... Il est vrai que je ne me suis pas encore présenté à l'état-major de la place; mais j'avais une faim; et tenez! j'y allais.

— Capitaine, je ne doute pas que vous ne soyez en règle, mais voici une lettre que je suis chargé de vous remettre.

— De quelle part, s'il vous plaît?

— Vous allez le savoir, lisez.

L'officier de gendarmerie remit la lettre au capitaine: c'était un ordre du gouverneur de Paris de se rendre immédiatement à Vincennes, accompagné du porteur du message.

— Mais je suis en règle, monsieur! s'écria D*** en fouillant dans sa poche; n'importe, allons à l'état-major.

— Pardon, capitaine, c'est à Vincennes qu'il faut aller; relisez donc cette lettre du gouverneur.

— Comment! moi à Vincennes! arrêté comme un déserteur! Mais, monsieur, vous vous trompez; je suis en règle, vous dis-je encore une fois.

— Je n'en doute pas, capitaine; mais il ne s'agit pas de cela; il faut venir avec moi à Vincennes; on nous y attend tous les deux.

— Que veut-on donc faire de moi?

— Ma foi, capitaine, je n'en sais rien; mais si vous n'avez rien à vous reprocher, je ne vois pas ce que vous pourriez avoir à craindre. Si vous le trouvez bon, nous monterons dans ce fiacre; c'est le gouverneur de Paris qui paye la course.

Le capitaine, fort de sa conscience et de sa permission, monta en voiture avec son compagnon de voyage. Il voulut en vain, pendant le trajet, obtenir quelques renseignements sur ce qu'il persistait à appeler une arrestation arbitraire. L'officier de gendarmerie soutenait toujours qu'il ne savait rien à ce sujet, et renvoyait sans cesse le capitaine à l'ordre expédié par le gouverneur de Paris. Enfin, on arriva à Vincennes; l'officier déposa dans la forteresse celui qu'il croyait être au moins un prisonnier d'Etat, et prit congé de lui avec des formes qui commencèrent à lui inspirer de sérieuses inquiétudes; il ne douta même plus de son malheur, quand il vit arriver un sous-officier d'artillerie qui lui annonça qu'il allait le conduire par-devant le commandant du château.

A peine fut-il en présence de cet officier supérieur, que celui-ci lui dit fort tranquillement :

— Capitaine, soyez le bien-venu, je me félicite d'être chargé de vous annoncer une heureuse nouvelle. Le gouverneur de Paris, appréciant votre patriotisme et vos talents, vous donne un témoignage bien précieux de confiance et d'estime; il vous a choisi pour être capitaine rapporteur de la Commission militaire qui va s'assembler ici, tout à l'heure, pour juger un émigré, un chouan, un conspirateur, accusé de complot contre le gouvernement. Voici votre nomination et la série de questions que vous aurez à adresser à l'accusé, ainsi que le dossier dans lequel sont rassemblées toutes les pièces relatives à l'accusation.

Le capitaine, tout ému, prit la lettre du ministre et la parcourut rapidement :

— Le comte de P*** est ici! s'écria-t-il comme atterré, et c'est lui qui va être jugé?

— Lui-même, répondit froidement le commandant du château. Le Conseil de guerre espère que le capitaine rapporteur fera son devoir.

Après cette entrevue, D*** fut introduit dans une salle où il trouva déjà réunis les membres de la Commission. Le comte de P*** était très-coupable; lié avec la bande de Georges, il n'y avait aucun moyen de le sauver, et deux heures après, un jugement longuement motivé le condamnait à passer par les armes.

Le lendemain matin, les gardes du bois de Vincennes trouvèrent dans un taillis le cadavre d'un jeune officier qui s'était fait sauter la cervelle. C'était celui de l'infortuné D***, qui avait provoqué la veille la condamnation du comte de P***, frère de la jeune personne qu'il aimait, et pour laquelle il avait voulu venir à Paris.

— Je lui avais prédit que ce voyage lui porterait malheur, se contenta de dire le général d'H***, en apprenant la fin déplorable de son aide de camp; je ne me trompe jamais, moi!

EMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE.



Le corps du capitaine D*** dans le bois de Vincennes.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

SURCOUF DANS LES PONTONS ANGLAIS.

Maître André était pilote à Cherbourg, et c'est avec justice qu'il passait, sur les côtes de la Manche, pour le plus intrépide et le plus expérimenté des marins

Il suffisait que le temps fût gros, la mer furieuse, et que pas une embarcation n'osât sortir du port, pour qu'aussitôt maître André montât sa péniche qui semblait impatiente et qui bondissait au milieu de l'écume des vagues soulevées jusque dans le bassin.

Sur les jetées alors et tout le long de la côte on suivait, avec une admiration muette et mêlée de crainte, cette frêle péniche au corsage blanc, qui tantôt entre deux eaux et tantôt sur la crête d'une vague, semblait au souffle du vent une mouette secouant ses ailes mouillées.

— Courage, enfants! criait maître André, voilà la plus belle mer que j'aie encore vue. Vire à parer la lame! On a besoin de nous là-bas.

Et ces hommes allaient ainsi, sur une planche d'un pouce d'épaisseur, bravant la tourmente qui hurlait autour d'eux, jusqu'en dehors de la passe, chercher le navire en détresse.

Quand, après cette lutte héroïque contre les éléments, le navire éclopé, désemparé, mais sauvé, rentrait au port, ramené par la petite péniche, ceux qui l'avaient suivie de leurs vœux, émus d'enthousiasme, applaudissaient les vainqueurs de la mer.

— Tout ça, répondait avec une noble simplicité maître André, c'est des bêtises, et quand on est pilote, c'est pas pour ça qu'on fait son devoir.

Maître André avait encore, outre son courage et sa haute expérience de la mer, un autre titre à la popularité. Il était pour ainsi dire la personnification de cette haine invétérée que les enfants, sur les côtes de Normandie, sucent avec le lait de leur mère, et portent toujours profondément enracinée contre les Anglais. Les bons tours que le pilote, en temps de course, avait joués aux navires de la marine anglaise, et les abordages où il était monté victorieusement à l'époque de la République, faisaient le sujet des récits de tous les beaux conteurs du port, et l'admiration des auditeurs en vareuse et en chapeau ciré.

Ces lignes sont un souvenir de l'auteur, on lui pardonnera donc de mettre ici sa petite personnalité.

Maître André me connaissait; souvent il m'avait regardé en souriant, lorsqu'à bord du navire de mon frère je faisais la mouche du coche, dans ma blouse d'écolier, en tirant sur un bout de corde avec les matelots qui travaillaient à la manœuvre.

La mer est le rêve de tous les enfants des ports; ils jouent au marin, comme les autres, dans les villes de garnison, jouent au soldat.

Qu'on juge si j'étais fier quand, passant avec mes camarades, jeunes amiraux de même espérance, je saluais le vieux pilote, assis sur le banc qui régnait devant sa demeure, et qu'il me répondait d'un signe de tête et de sa voix dont le mugissement devenait caressant.



La péniche dans l'orage.

— Bonjou, mon p'tit mousse!

Un jour, c'était jour de départ pour mon frère; il allait

aux grandes Indes. Son navire depuis la veille était en partance; on nous dit que le pilote se rendait à bord, et que si nous avions quelques commissions oubliées, il les remettrait. Je demandai comme une grâce qu'on voulût bien me confier ces commissions. Cela me fournissait l'occasion de faire une espèce de *conduite* à mon frère, et d'accomplir en même temps une petite campagne de dix-huit lieues en mer. Après quelques hésitations maternelles, on consentit en me disant :

— Eh bien! soit, si maître André veut se charger de toi.

— Embarque, p'tit mousse, répondit le pilote.

Ce fut une grande joie intérieure tant que dura la mission d'André, mais quand il fallut quitter le bord, quand de la péniche nous criâmes un dernier adieu aux marins, mon cœur se serra bien fort. C'était un voyageur aimé, qui s'en allait pour de longs mois. J'étais d'ailleurs en goût ; j'avais eu un instant d'illusion, je m'étais vu en route pour les grandes Indes..., et déjà je retournais au port.

Je regardais machinalement le sillage de l'embarcation, silencieux à côté du patron, qui tenait la barre du gouvernail sous son bras, lorsque nous passâmes auprès d'un brick en marche pour le Havre.

— Maître, n'est-ce pas le *Surcouf* de Grandville? demanda un des matelots?

— Oui, c'est lui, répondit maître André, en se découvrant pour répondre au salut qu'on lui faisait, ou prévenir celui qu'on allait lui faire à bord du brick.

— Eh ! p'tit mousse, dit-il aussitôt en se tournant vers moi et en me tirant de ma rêverie, amène bas ton chapeau! et que ça ne soit pas tant encore pour la politesse qu'on doit aux navires que pour le nom glorieux porté par ce brick-là! Surcouf! ajouta-t-il, en voilà un que tu dois apprendre à respecter! c'est un patron, celui-là, pour les petits qui veulent manger des Anglais! continua-t-il en rassemblant sous son regard ses matelots qui l'écoutaient déjà.

La brise était bonne, les voiles enflées et bien orientées ; tout le monde, le corps affaissé sur les bancs de l'embarcation, n'avait autre chose à faire qu'à écouter maître André, qui poursuivit :

— « Ah! c'était une rude époque, enfants, que celle où pour la première fois je vis ce Surcouf, dont nous avions tous entendu parler sur les côtes et dans les cabarets; on y buvait ferme à sa santé, en même temps qu'à la ruine de l'Angleterre. A cette époque, tous les marins qui ne servaient pas sur les vaisseaux de l'Etat étaient corsaires, et tous ceux qui n'étaient plus corsaires ou au service, étaient morts ou prisonniers sur les pontons! Moi, je me trouvais prisonnier sur les pontons.

« Les pontons anglais, c'était un bagne flottant, les galères, moins l'infamie, mais avec la torture en plus. Sur un vieux vaisseau à demi pourri et tout grillé de fer, nous étions mille ou douze cents Français, pêle-mêle, couchés dans les entre-ponts, sur la paille en fumier, sans air, mourant tous les jours d'une nourriture avariée, sous l'œil et le bâton levé de nos bourreaux, et nous survivant néanmoins tous les jours aussi, soutenus par l'espoir de la liberté, qui nous disait d'attendre la vengeance.

« Tandis que, de l'autre côté du détroit, il y en avait un qui saluait les vaincus blessés en leur disant : « Honneur au courage malheureux! » les Anglais se conduisaient ainsi envers leurs prisonniers de guerre ; car nous étions prisonniers de guerre. Ils traitaient mieux les voleurs et les assassins : ils les pendaient.

« Dans cette hideuse prison, le captif était sans cesse gardé à vue; un double cercle d'embarcations toujours armées entourait le ponton à distance comme des sentinelles avancées. Le malheureux parvenu à tromper la surveillance du bord ne pouvait ainsi, quelque bon nageur qu'il fût, regagner la terre et la liberté. Le ponton, d'ailleurs, était à trois lieues des grèves, et à trente lieues de la côte de France. Il semblait qu'on ne dût avoir d'espérance que dans la mort ou la folie, qui seules trouvaient grâce devant les vainqueurs. Car voyez-vous, enfants, les Anglais sont de bons geôliers; Hudson-Lowe est sorti de cette école-là. Pour se faire la main, ils ont commencé par martyriser les ailes et les pattes de pauvres mouches comme nous ; plus tard, ils ont fait mourir un aigle en lui arrachant les plumes une à une ! Mais c'est un compte qu'ils régleront avec Dieu. Pour revenir à nos pontons, les morts on les jetait à l'eau avec un boulet aux pieds ; les fous, on allait les déposer sur la terre de France.

« Et cependant, matelots, il y en avait de ces prisonniers, tant c'étaient des hommes bien trempés! qui sortaient de là vivants et sains d'esprit, qui faisaient un miracle, qui s'échappaient !

« Un matin, le bruit circula dans les entre-ponts qu'on allait amener des prisonniers capturés récemment. Cette parole-là, matelots, n'était jamais reçue avec indifférence. On n'avait pas le visage triste, car on ne pensait qu'à soi. Le prisonnier allait donner des nouvelles du pays. Il allait bien souffrir, mais il allait endurer la même torture que nous, et une douleur partagée semble toujours moindre ; puis, pour ceux qui rêvaient la révolte et la délivrance, cela représentait deux bras de plus.

« Le nom de celui qui fut hissé, tout garrotté, du fond d'une embarcation à bord du ponton, courut bientôt sur toutes les bouches.

— « Surcouf, disait-on, c'est Surcouf! — Quoi! le capitaine Surcouf est encore repris!

« Il y en avait qui se souvenaient de l'avoir déjà vu trois fois sur le ponton. Il y arrivait pour la quatrième fois. Les Anglais aimaient mieux essayer de le briser par la souffrance que de le fusiller. C'était cependant un mauvais jeu pour eux ; chacune des évasions du corsaire leur coûtait deux ou trois vaisseaux coulés bas avec des équipages disciplinés et des officiers savants.

« Surcouf, poussé par les argousins, fit son entrée dans les entre-ponts comme un amiral qui prend possession de son bord. Les plus hébétés comprirent que c'était une intelligence supérieure, le vainqueur des bourreaux et non leur victime ; ils le saluèrent repectueusement ; les matelots qui avaient servi sous ses ordres lui baisaient la main ; ils oubliaient leurs maux pour pleurer sur sa captivité. Moi, matelots, j'étais dans un coin, silencieux; indifférent en apparence à ce qui se passait. Je jetais déjà les bases d'un plan de liberté que j'avais rêvé; il importait que la moindre des choses ne me compromît pas. Néanmoins, j'admirai intérieurement cette figure belle, ouverte, calme, et pleine de résolution. C'était une tête, c'était un cœur que cet homme-là, ça se devinait tout de suite... Puis il détestait tant les Anglais, il leur avait fait tant de mal! Ah! moi aussi; j'aurais voulu lui aller serrer la main, et mettre ma poitrine contre la sienne! Un instant, je crus que j'allais me trahir ; mais je tins bon, mes enfants, ajouta maître André; j'étais un homme aussi.

« Le lendemain, l'air fier de Surcouf, son front serein, et cette attitude impassible d'un esprit sans crainte sur l'avenir qu'il portait dans sa personne, tout cela fit dire aux prisonniers :

— « Le capitaine Surcouf ne restera pas longtemps ici; il s'échappera pour la quatrième fois.

« Aussi vous pouvez vous imaginer la surveillance dont il fut l'objet : deux hommes, spécialement attachés à sa personne, ne le quittaient jamais. Quelquefois les deux geôliers, que cette garde continuelle n'amusait guère, voulaient se distraire en causant avec le prisonnier, qui connaissait leur langue ; mais Surcouf ne répondait pas. Il semblait qu'il eût pris un parti, il ne parlait plus.

« Cela dura bien deux mois.

« Mais voilà qu'un jour on apporte à Surcouf son écuelle à l'heure du dîner. Surcouf se dresse sur ses pieds, écarte les bras, et les meut de façon à rappeler les mouvements d'un volatile qui bat des ailes, se rengorge à leur manière, et se met à contrefaire le cri du coq ; puis, sans se servir de ses mains, il prend son repas la figure dans son écuelle, séparant les morceaux à petits coups de dents donnés sèchement de droite et de gauche, comme font les poules avec leur bec. Notez encore qu'il accompagnait cette pantomime d'un caquetage de *cocoricos* à tromper les coqs du bord eux-mêmes, qui se mirent à lui répondre dans leur cage à poules.

« Je crois vous l'avoir dit, matelots, on ne sortait des pontons, au gré des Anglais, que mort ou fou. Aussi beaucoup de prisonniers cherchaient-ils à feindre la folie pour se faire déposer en France. Mais cette ruse devenait extrêmement difficile.

« Aux premières atteintes de folie que montra le capitaine, les Anglais dirent, en souriant avec ironie :

— « Bon, voilà Surcouf qui fait le fou !

« Quant aux Français, ils pensèrent également que la folie du corsaire était feinte, et que ce n'était qu'un moyen de liberté : ils firent des vœux pour en voir le succès.

« Néanmoins, malgré les railleries et les mauvais traitements des Anglais, la folie de Surcouf ne se démentait pas. Le matin, à midi, le soir, il saluait l'aurore, le zénith et le coucher du soleil ; à minuit, il se réveillait pour chanter ; lorsqu'on le menait, à son tour, pour respirer l'air sur le pont, il sautait et se penchait, pour ainsi dire, sur le bastingage, et là, criait à plein gosier de joyeux *cocoricos*. L'approchait-on, il se sauvait comme un poulet effrayé en criant : *co, co, co, corico !*

— « Oui, petit mousse, interrompit maître André en me regardant ; oui, l'on riait aussi, comme tu le fais, à bord du ponton, et pourtant l'on sentait que c'était triste ou d'un sérieux peu plaisant. Triste, si la folie véritable avait vaincu cette grande nature ; sérieux, si l'amour de la liberté poussait le redoutable, le fier corsaire à cette dégradation, et lui prêtait la force nécessaire pour ne point se trahir une minute. Quel courage alors, quelle persévérance, quelle admirable et énergique volonté !

« Après quelques semaines, continua le pilote, les Anglais commencèrent à penser que sa folie pouvait bien n'être pas simulée.

« Ils résolurent de l'éprouver.

« On l'éveilla dans son premier sommeil, à toutes les heures de la nuit, — le coq répondait toujours : *co, co, corico !*

« On le frappa : le bâton, les verges, les lanières sanglantes furent employés ; sa douleur ne lui arrachait d'autres cris que des *cocoricos* plaintifs.

« On essaya de le prendre par la famine. Le fou, les premiers jours, la tête baissée, sautillait après le repas des prisonniers ; furetant à terre pour becqueter les miettes. Bientôt il devint triste, dépérissant, faible sur ses jambes, et ne faisant plus entendre que de languissants *cocoricos*. Mais rien ne démentait cette singulière monomanie.

« C'était devenu un spectacle effrayant, et les bourreaux eux-mêmes n'osaient plus s'en amuser.

« Il fut reconnu atteint d'aliénation mentale par le médecin du bord. La Commission se rassembla pour constater l'état du prisonnier. Elle déclara que Surcouf était véritablement fou.

« C'était bien là l'épreuve la plus difficile à subir.

« La nouvelle qu'on allait le renvoyer en France, le jeter sur la terre de son pays, le trouva indifférent. *Co, co, co*, disait le coq pendant ce temps, sans autre occupation que de chercher sa nourriture dans les fentes du plancher.

« L'ordre fut donné de le faire passer à bord d'une goëlette qui devait le débarquer auprès de Dieppe. Mais, quand on dut le prendre, il fallut courir pour l'attraper. Comme un véritable coq qui tient à sa basse-cour et ne la veut pas quitter, le fou semblait aussi ne pas vouloir abandonner le ponton, qu'il regardait comme son perchoir et son poulailler. Ce ne fut que par surprise, et avec l'appât d'un morceau de pain émietté, qu'on put s'emparer de lui.

« C'était bien décidément un aliéné ! On l'emporta.

Ses compagnons pleurèrent son départ, et tous disaient, sans oser y croire cependant :

— « Dieu veuille qu'il ne soit pas fou !

« Et ils ajoutaient : — « Ou que sa miséricorde daigne lui rendre la raison quand il touchera le sol natal !

« Lorsqu'on l'eut embarqué sur la goëlette, Surcouf se mit à parcourir le pont dans tous les sens, comme un coq dépaysé, sautillant sur toutes les manœuvres et remplissant l'air de ses continuels *cocoricos*.

« Pendant quelques instants l'équipage s'amusa, comme l'avaient fait les soldats du ponton, de cette folie qui reproduisait la nature avec une si surprenante vérité.

« Mais ses bonds, ses courses et ses chants ne tardèrent point à gêner les manœuvres. Le capitaine ordonna qu'on descendît ce fou dans la cale.

« Le contre-maître fit observer qu'il ne serait peut-être pas prudent de le laisser en liberté, même à fond de cale, et demanda : — « Où faudra-t-il l'enfermer ?

— « Où vous voudrez, répondit le capitaine, qui se reprit tout à coup pour ajouter dans son chien de langage :

— « Mais, *by good !* fourrez-le dans la cage où sont déjà les deux autres fous.

« Ces deux fous étaient deux Français aussi, prisonniers des pontons comme Surcouf, ayant perdu leur raison par suite de leur captivité comme Surcouf, mais fous furieux, le teint hâve, les yeux creux, la barbe longue et l'écume à la bouche, hideux à voir. On avait jugé à propos, pour qu'ils ne se déchirassent point dans cette cabine étroite, de les attacher aux cloisons par une ceinture de cuir. Ainsi liés et face à face, toujours tendus l'un vers l'autre, ils semblaient vouloir se dévorer.

On poussa Surcouf par les épaules dans cette horrible cage. Il trébucha du côté de l'un de ces fous, qui le mordit au cou et lui enleva un lambeau de chair.

— « *Co, co, corico !* s'écria le blessé en allant se blottir d'un air effaré dans un coin, où il espérait être hors des atteintes des deux furieux, qui avaient aussitôt reporté sur lui toute leur rage. »

— Ah ! tu ne ris plus, petit mousse, me dit alors le pilote qui me regardait ; tu frissonnes maintenant. C'est qu'il fallait un solide courage, une fière présence d'esprit, ajouta-t-il ; car, sais-tu bien, Surcouf n'était pas fou !

Puis maître André continua :

« Pendant tout le temps de la traversée, le corsaire se tint coi, surveillant les mouvements des deux furieux d'un œil qu'il savait rendre bêtement inquiet, pour les officiers anglais qui venaient de temps à autre regarder cet affligeant spectacle. Les deux fous, en effet, agissaient si bien

de leurs pieds et de leurs bras en les allongeant, qu'ils égratignaient le malheureux. Si leurs courroies avaient cédé, s'étaient rompues, c'en était fait de Surcouf, il périssait sous leurs ongles, et peut-être les Anglais, spectateurs, eussent applaudi.



Les trois fous en cage. Surcouf sur le devant.

« Le voyage eut un terme et cette torture aussi. Lorsque la goëlette vit la terre, on prépara l'embarcation. On y descendit les trois malheureux. La goëlette mit en panne pour attendre le retour de ses hommes, et les protéger de ses quatre pierriers, s'il devenait utile. Il ne faisait alors pas bon pour les Anglais de s'aventurer si près de nos côtes, aussi le canot de la goëlette nageait-il à force de ses huit avirons.

« Il accosta bientôt, et ce fut vite fait de jeter les Français sur le rocher, et de donner un coup de gaffe pour s'éloigner sans perdre de temps.

« Surcouf avait jeté son dernier *cocorico* sur l'embarcation de la goëlette; il ne sentit pas plutôt la terre de France sous ses pieds, qu'il s'écria de toute la force de ses poumons et en lançant un regard vers le ciel :

— « Ah! enfin!!!

— « Ah! enfin!!! m'écriai-je à mon tour, et en m'arrêtant tout à coup les bras en l'air, ainsi que Surcouf, devant notre troisième compagnon, qui criait aussi les mains levées vers Dieu :

— « Ah! enfin!!! enfin!!!

« Car nous avions joué notre comédie de fous furieux aussi parfaitement que Surcouf avait exécuté ses *cocoricos*.

« Ah! mes enfants, continua le pilote, dont la voix s'était énergiquement élevée à la hauteur de ce récit héroïque, et qui commençait à faiblir sous l'émotion, ce fut un solennel moment que celui-là ; je n'y songe pas sans que le frisson me parcoure les cheveux, et mette, comme alors, la chair de poule sur mon cuir tanné.

« Un regard nous suffit; nous nous étions compris tous trois, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre...»

A cet endroit du récit de maître André, qui était tout à la fois le conteur simple et modeste, et l'un des héros sublimes de ce drame, la péniche arriva sur la jetée. J'avais des larmes d'admiration dans les yeux, et je touchais respectueusement la main du pilote ; ses matelots le regardaient dans une muette contemplation.

— Quelle trempe d'homme! m'écriai-je machinalement, sans trouver d'autre mot pour exprimer mes sentiments pressés et confus.

De ce jour ma résolution, plus affermie, décida que je serais marin ; je suis journaliste aujourd'hui, et j'écris ces lignes de souvenir : ce n'est pas tout à fait la même chose.

Henri NICOLLE.



Surcouf et ses compagnons s'embrassant sur le rivage de France.

VOYAGE EN BRETAGNE[1].

LE CHAMP DES MARTYRS.



Le soldat Jean de Dieu, Charles de Sombreuil, le conventionnel Tallien et le général Hoche.

N. B. Ce tableau des sanglants déchirements de l'ancienne société, tracé par un brave républicain de 1795, était imprimé et cliché avant la grande rénovation qui vient d'inaugurer la société nouvelle. Nous avons vu avec bonheur qu'il n'y avait pas un mot à changer dans ce plaidoyer contre la guerre civile, en presence d'une révolution pure de tous les excès de la première, et d'un gouvernement qui a débuté par l'abolition de la peine de mort politique, du vandalisme dans les arts, et de la persécution religieuse. Grâce à Dieu, le *Champ des martyrs* n'est plus qu'un monument de paix et de pardon, et les massacres de 1795 ne sont plus que l'histoire et l'enseignement du passé.

I. Quiberon. — Paysage. — Les souvenirs de 1795. — Jean de Dieu***. — Sa maison. — Son récit. — Culotte et cravate. — L'expédition de Quiberon. — Débarquement. — Messe en plein air. — L'armée de gentilshommes. — Le général Hoche. — Désastre des émigrés. — Horribles scènes. — Devouements. — M. de Hercé. — Sombreuil. — *Bas les armes !* — Gesril du Papeu, etc. — Les 4,000 prisonniers. — Hoche veut les sauver. — Tallien les livre. — Juges et bourreaux. — Fusillades de la Garenne.

Nous débarquâmes, à six heures du soir, au pied du fort Penthièvre. La presqu'île de Quiberon n'a que trois cents pas de large en cet endroit ; et la haute mer l'y couperait en deux, si elle pouvait franchir les remparts de la citadelle.

— Voilà donc, s'écria Robert, gravement ému, voilà le théâtre de ce fameux drame de Quiberon, de ce combat désespéré de la vieille monarchie et de cette victoire, si cruellement ensanglantée, de la Révolution française !

De la terrasse du fort, notre regard embrassa toute la scène que nous avions parcourue et toute celle qui nous restait à parcourir : au nord et au sud, la falaise et la presqu'île de Quiberon, plates et nues, solitaires et désolées, sans un mouvement de terrain, sans un bouquet d'arbres, sans un buisson d'épines, presque sans un brin d'herbe ; avec quelques pauvres villages épars sur le sol, au milieu d'enclos en pierre sèche formant un damier monotone ; tout à l'entour deux immensités, l'immensité du ciel et celle de

(1) Voir le tome XIV, pages 130, 193, 226 et 353.

la mer; la première, coupée de grands nuages sombres d'où les derniers rayons du soleil jaillissant en éventail de flamme; la seconde, semée d'îles lointaines, à demi noyées dans les vapeurs roses du couchant, ou faisant étinceler leurs facettes de granit dans l'azur des flots, comme des bouquets de diamants enchâssés dans un fond d'émeraudes; c'était Méaban, Houat, Glazic, Belle-Isle — et tout près Teviec, où la crinière des chevaux indomptés se confond avec celle des vagues mugissantes. Notre guide prétendit que nous voyions encore au nord-ouest Port-Louis et Lorient; mais je dois avouer que nous fîmes de vains efforts pour être de son avis... En revanche, nous distinguâmes parfaitement le clocher de Carnac, qui pointait au nord-est, la côte sinueuse du Morbihan festonnée d'écume, et plus loin le coteau d'Auray dominant de son belvédère le *Champ des Martyrs*.

— Maintenant, dis-je à Robert, il s'agit d'évoquer les souvenirs de 1795. Et d'abord allons interroger un homme qui fera parler les pierres de ce fort et les gouffres de ce rivage.

Je redescendis avec le comte de S... et nous gagnâmes la moins pauvre maison du premier village. Nous y trouvâmes un vieillard que je connaissais de longue main pour un des plus intrépides vétérans de l'armée républicaine.

Jean de Dieu *** était un vrai grognard, une tête digne du pinceau de Charlet, un de ces héros à deux sous par jour qui avaient fait trembler la Vendée sous Beysser et Westermann, la Bretagne sous le général Hoche, le Maine sous Kléber et Marceau, l'Italie sous Bonaparte, et l'Europe sous Napoléon. Sa figure balafrée de cicatrices, ses longues et rudes moustaches blanches, ses sourcils mouvants comme ceux de Jupiter, ses yeux gris-vert étincelants dans l'ombre, annonçaient toute une Iliade de misère et d'héroïsme, de combats féroces et de victoires sanglantes, de massacres fanatiques et de sublimes dévouements. C'était la guerre civile incarnée, la révolution faite homme; mais apaisées l'une et l'autre par trente ans de réflexions et peut-être de regrets.

Jean de Dieu avait quitté le service après les Cent-Jours, et vivait à Quiberon d'une pension de trois cents francs. Ce n'était pas un centime par chaque goutte du sang qui avait coulé de ses veines; mais cette modeste retraite, jointe au produit d'un petit jardin, suffisait aux besoins du vieux brave.

Sa maisonnette représentait un vrai bivouac; défendue par deux canons rouillés en guise de bornes, elle offrait pour tout mobilier un lit de camp, un ancien bahut breton, des siéges fabriqués à coups de sabre, une table couverte de tabac, de pistolets et de bouteilles; et pour toute décoration les portraits de Hoche et de Bonaparte, une croix de la Légion-d'Honneur, un fusil qui avait fait le tour du monde, et un cadre noir, renfermant un morceau de la culotte de Beysser...

Robert, à cette vue, frissonna d'horreur; car il savait que cette culotte se composait de la peau tannée de quinze chefs vendéens... Mais le vétéran expliqua à son avantage la conservation de cette relique. Elle lui avait été donnée par Beysser, son ex-camarade de lit, le jour même où il était monté à l'échafaud, après avoir dit à ses juges en découvrant sa poitrine : — Mes crimes se composent de soixante blessures, toutes reçues par devant; je n'en ai qu'une seule par derrière : c'est mon acte d'accusation!

— En gardant ce souvenir d'un ami, ajouta le républicain, j'en déteste la cruelle origine; et voici d'ailleurs un autre objet qui vous prouvera que j'honore le courage dans tous les partis.

Il retourna le cadre noir et nous montra, sous le verre postérieur, un lambeau de cravate ensanglantée.

— C'est un bout de la cravate de M. de Sombreuil, dit-il avec un salut militaire : un vrai héros, celui-là, tout royaliste qu'il était; un saint de mon calendrier, je vous prie de le croire. Or, voulez-vous savoir, messieurs, comment ce trésor est resté entre mes mains?

— Justement, mon brave, nous venons vous demander le récit de l'affaire de Quiberon, veuillez le répéter pour M. de S... tel que vous me l'avez fait à mon dernier voyage... Ne vous en souvenez-vous pas? — Nous étions assis sur les canons de votre porte, et nous vidions, goutte à goutte, ce flacon de vieux rhum...

Le soldat sourit en reconnaissant à la fois ma gourde et mon visage... Pour toute réponse, il mit trois verres sur la table, puis il vida le sien rubis sur l'ongle, et commença sans autre exorde :

— Vous connaissez, messieurs, le pourquoi de cette guerre de géants, comme a dit Napoléon qui n'était pas un nain. Depuis deux ans, la France et l'Europe étaient aux prises, la France pour défendre la République, l'Europe pour relever la monarchie. Le premier enjeu de la partie avait été la tête de Louis XVI, cet agneau inoffensif offert à la liberté. Le dernier enjeu fut, à Quiberon, toute la noblesse de France émigrée, qui n'avait pas su combattre comme la Vendée et la Chouannerie, mais qui revint mourir ici courageusement et dignement. L'Angleterre, toujours prête à pêcher en eau trouble, donna aux royalistes des montagnes de provisions, de munitions et d'uniformes, quinze vaisseaux, huit frégates, six canonnières, deux côtres, deux lougres et tout le tremblement. Les deux divisions d'émigrés formèrent dix régiments, la première sous le comte d'Hervilly, et la seconde sous M. Charles de Sombreuil, toutes deux sous le comte de Puisaye, qui jouait mieux de la plume que du sabre.

M. de Sombreuil, le plus bel homme de son temps, était je ne sais où, aux pieds de Mlle de La Blache (1), lorsqu'il reçut un petit mot qui lui disait : « Aux armes! Rendez-vous à Quiberon! » Le brave gentilhomme, qui faisait son état de royaliste, comme nous faisions notre état de républicains, se souvint de son père, qui avait offert sa tête au roi, et de sa sœur, qui, pour sauver cette tête, avait bu un verre de sang; il se leva aussitôt, dit au revoir à sa fiancée, prit son épée et se mit en route. C'était commencer gentiment. Il devait finir mieux encore.

L'expédition mit à la voile le 10 juin 1795. Elle portait, je vous l'ai dit, la fleur de la noblesse et l'élite de la marine de France, avec un clergé de trente-deux prêtres, et le vénérable M. de Hercé, évêque de Dol, vicaire apostolique du saint-siége. Il n'y manquait que le roi pour former une cour complète. Les moindres capitaines étaient des ducs et des marquis; les simples soldats s'appelaient monsieur le comte ou monsieur le baron. L'obéissance et la discipline en souffraient, comme vous allez voir. D'abord MM. de Puisaye et d'Hervilly se disputèrent le commandement supérieur. Chacun tira de sa poche un brevet de général en chef, que Pitt leur avait donné séparément, dans une belle lettre aux armes de l'Angleterre. Enfin l'on se mit à peu près d'accord sur le plan de campagne. Les émigrés débarqueraient à Quiberon. Charette, Stofflet, Scepeaux, Boisguy, Cadoudal, toute la Vendée et toute la Chouannerie les joindraient en Bretagne; l'armée de Condé ferait en même temps une diversion en Franche-Comté. Monsieur (Louis XVIII) arriverait sur l'escadre de lord Moira, — et c'en était fait de la Révolution! Rien de plus facile et de plus beau sur le

(1) Aujourd'hui Mme d'Haussonville, mère du député de Provins.

papier ! Mais si la Convention n'avait plus ses quatorze armées, il lui restait le général Hoche; un jeune lapin qui ne se laissait pas donner la chasse. J'étais sous ses ordres à Rennes, avec une petite division de braves premier numéro. Nous nous tînmes coi jusqu'au débarquement de l'expédition. Les émigrés prirent terre, le 27 juin, sur la plage de Carnac. Les chouans accourent au-devant d'eux par milliers. Les uns amènent des bestiaux et des charrettes; les autres demandent des armes; la plupart en ont déjà et sont prêts à combattre. — On s'embrasse à grands cris de joie; on entoure les bateaux, on se jette dans le sable jusqu'aux genoux[1], on s'attelle aux canons anglais. — Les enfants, les femmes, les vieillards, s'élancent à la nage, se disputent les plus lourds fardeaux, saluent leurs anciens seigneurs qu'ils reconnaissent après trois ans d'absence. — C'est un enthousiasme, une ardeur, un délire admirables! Mais le comte d'Hervilly, homme froid et positif, ne voit que le désordre dans ces élans et dans ces cris. Ces paysans mêlés aux soldats, cette confusion des âges, des sexes et des rangs, choquent son œil méthodique et fier. Il oublie que ces guerriers en sabots, vêtus de braies et de peaux de chèvres, armés de faulx et de bâtons, sont les géants qui ont vaincu la République et qui peuvent la vaincre encore... Il va les repousser par un ordre impitoyable; — lorsque Tinteniac arrête le mot cruel sur ses lèvres, agite son chapeau sur la pointe de son épée et couvre de nouveaux cris de joie la fatale consigne. Malheureusement, quelques chouans l'ont entendue ou devinée, et regardent déjà de travers les nobles qui les dédaignent... Cependant on s'assemble dans la grande plaine que vous avez visitée. L'armée vivante se mêle à l'armée de pierres. L'ancien temple des druides devient un sanctuaire catholique. Un dolmen, couvert d'un drapeau blanc, sert d'autel et reçoit le calice et les flambeaux sacrés. Les soldats se rangent en cercle à perte de vue... M. d'Hercé prend la crosse et la mitre et les ornements pontificaux; les trente-deux prêtres revêtent le surplis et l'étole; les croix d'argent brillent au soleil; les bannières de soie et d'or flottent près des guidons à fleurs de lis. On va célébrer une messe triomphale pour le roi Louis XVII... Mais tout à coup un courrier arrive et remet une lettre à l'évêque. —Le vieillard l'ouvre et la lit en pleurant. — Le papier tombe de ses mains et passe à celles des généraux... Cette lettre annonçait l'affreuse mort du fils de Louis XVI ! Le prélat relève enfin la tête et s'écrie d'une voix inspirée : — Louis XVII n'est plus; vive Louis XVIII! Au lieu de prier pour la couronne du jeune roi, qui a rejoint son père au ciel, nous allons demander pardon à Dieu pour ses bourreaux! — Aussitôt les vêtements funèbres succèdent aux vêtements de fête... Les croix et les bannières s'inclinent en signe de deuil. Les tambours qui battaient aux champs font entendre des roulements sinistres... La nouvelle fatale vole ainsi de rang en rang, de bouche en bouche, toute l'armée tombe à genoux comme un seul homme; et M. de Hercé, entonnant l'office des morts, consacre le sang de Jésus-Christ sur la pierre où avait coulé le sang des Gaulois. Vous vous figurez ce petit coup d'œil, messieurs : cette multitude, prosternée sur la lande, cet évêque en cheveux blancs, ces trente-deux prêtres, et cette foule de gentilshommes; à deux pas, la mer qui joignait ses grondements aux chants religieux, et plus loin, la flotte anglaise dont les canons saluaient l'élévation de l'hostie.

De la prière on passe au combat; on quitte le chapelet pour le fusil. Tinteniac et Vauban se lancent dans la plaine, et Bois-Berthelot prend Auray, la clef de l'invasion.

Alors Hoche se dit : Voilà le moment de faire mon coup! Il nous rassemble et nous fait jurer de vaincre ou de mourir. Il nous échelonne de Brest à Vannes, enlève d'emblée cette ville, et se présente devant Auray. Les émigrés perdent trois jours en revues et en disputes, et se brouillent de plus en plus avec les chouans, qui commencent à crier à la trahison. Ils étaient maîtres du fort Penthièvre. « Ce sera leur prison ou leur tombeau ! » déclare notre général, et il les cerne, en effet, dans la presqu'île, entre les colonnes et la mer. Bientôt, Tallien arrive de Paris, et tous les bras, agissant comme une machine, improvisent en trois jours un coup d'attaque formidable. Le 15 juillet, Sombreuil rejoint les émigrés avec son admirable division. Ne pouvant la débarquer pour le premier combat, il demande et obtient d'y figurer en simple volontaire. Il s'y conduit comme un lion; tous les gentilshommes l'imitent; mais le défaut d'ensemble les perd encore. La fleur de la noblesse meurt, l'épée à la main, comme au temps du chevalier Bayard. C'était horrible, messieurs! Chaque décharge de nos pièces balayait une compagnie de héros. Chacune de nos balles éteignait une race illustre. Chacun de nos coups de sabre effaçait un nom de l'histoire... C'étaient des Larochefoucault, des Talhouet, des Levis, toute la cour des anciens rois, qui mordait la poussière. Beaucoup de chouans aussi tombèrent sans reculer d'une semelle.

Il ne nous restait plus qu'à forcer la citadelle. Des républicains, mêlés par les Anglais aux émigrés, nous en ouvrirent les portes. C'était la nuit, par un orage épouvantable. Hoche était si sûr de son fait, qu'il passa une heure à rire et à jouer avec Tallien et Rouget de Lisle, dans la tente d'Humbert, la seule qui eût résisté à l'ouragan. « Assez de folies, dit-il enfin en se levant, il est temps de faire le général! » Et au point du jour il entrait au fort Penthièvre sur des monceaux de cadavres...

Maître désormais de la vie des émigrés, il voulut les sauver en leur donnant le temps de regagner la flotte; mais pas une barque ne venait les chercher au rivage!

Vous voyez, messieurs, cette langue de terre qui s'étend du fort à l'Océan : c'est là que des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants étaient pris entre une mer furieuse et notre armée, qui s'avançait comme une autre mer. L'escadre anglaise, leur seul espoir, restait sourde et muette sur les ondes. On y envoie un pilote intrépide. On attend une heure, les yeux sur les navires. Pas un mouvement! pas un signal! Puisaye, enfin, quitte son poste et se jette dans un canot... On croit qu'il fuit, et on le maudit comme un lâche. Les plus épouvantés deviennent fous. Les paysans se roulent sur la grève en écumant de rage. Leurs épouses et leurs filles s'embrassent avec des cris lamentables. Les soldats jettent leurs armes ou se les passent au travers du corps. Et Sombreuil qui, seul encore se fait obéir, se demande comment sa mort pourra sauver les autres... Il s'élance avec sa division sur le Fort-Neuf, que voici; il en débusque les républicains à la baïonnette, et il y abrite pour une heure cinq ou six mille femmes et enfants.

Enfin des chaloupes anglaises arrivent, mais en si petit nombre, pour tant de monde, que ce moyen de salut fut pire que la mort. Je voyais cet affreux spectacle d'un bastion avancé, et mes cheveux, quand j'y songe, se dressent encore sur ma tête...

Jean de Dieu but un nouveau coup de rhum pour s'affermir, et reprit en tourmentant sa moustache :

— Il faut rendre cette justice aux Anglais, que si leurs ministres avaient poussé les émigrés dans un guet-apens, leurs marins firent des prodiges pour les en arracher. Tandis que *l'Alouette* et *la Pomone* lâchaient sur nous leurs bordées foudroyantes, les canonnières s'embossent près de la côte et

enlèvent une foule de blessés royalistes. Officiers et matelots se jettent à la nage pour les recueillir jusque sous notre feu et sous nos baïonnettes. Ils sauvent ainsi d'Hervilly mourant, l'état-major de Puisaye, et près de deux mille nobles et chouans. Mais d'autres milliers d'hommes et de femmes leur tendaient les bras, et les chaloupes ne pouvaient pas en contenir le quart! Les marins joignaient leurs larmes à celles des vieillards et des enfants qu'ils ne pouvaient recevoir, et leur jetaient des pièces de monnaie que nul ne songeait à ramasser. Enfin cette multitude, affolée par les canons et par les vagues, par la rage et par la terreur, par les mille morts qui s'offrent de toutes parts, se précipite avec délire sur les embarcations. On se les dispute à coups de poing et à coups de dents; on s'y rue en masse, et on les fait chavirer. Les amis et les frères se déchirent autour d'un câble ou d'un aviron. Chaque barque est entourée, tiraillée, envahie par cent malheureux qui s'y cramponnent avec des mains de fer... Toutes allaient sombrer ensemble, et Français et Anglais périr à la fois, si ces derniers n'eussent pris un parti barbare, mais nécessaire. Ils lèvent leurs haches et leurs sabres sur les infortunés qu'ils ne peuvent repousser autrement, et ils leur font lâcher prise en leur coupant les bras ou en leur ouvrant le crâne. Les cervelles ensanglantées et les mains palpitantes jaillissent dans les canots, et les corps s'abîment en hurlant sous l'écume rougie des vagues. Mais chaque victime sacrifiée ainsi rend le salut à cinquante autres qui gagnent l'escadre.

Au milieu de ce grand naufrage et de cette boucherie atroce, parmi ces hommes devenus des tigres enragés, j'ai vu des dévouements qui m'ont arraché des larmes.

M. de Chambray était parvenu à s'embarquer avec une trentaine de gentilshommes. A force de manier l'aviron de leurs mains blanches, ils gagnent le large, se dirigent vers l'escadre, en détournant les yeux des amis qui les suivaient à la nage et qui disparaissent avec un dernier cri dans les flots... Tout à coup, M. de Chambray voit une tête revenir sur l'eau près de la chaloupe. C'est une tête blanche et balafrée, un vieux chevalier de Saint-Louis. Une longue traînée de sang marquait le sillage de son corps. Il nageait depuis une demi-heure, et ses forces étaient à bout. Chaque vague le submergeait tour à tour... « Au secours, mes frères! s'écrie-t-il d'une voix étouffée... » M. de Chambray lui tend une rame, et veut le recevoir dans la barque; mais déjà comble et faisant eau, elle va couler si on la charge encore... Tous ceux qu'elle porte repoussent le vieillard, et menacent leur chef de mort si sa générosité persiste... Cependant le naufragé met une main sur le bord, une main défaillante, et implore quelques minutes de soulagement. La chaloupe s'incline, un Anglais lève la hache... Le chevalier lâche la planche et disparaît. Alors M. de Chambray le rappelle à grands cris, l'aperçoit entre deux montagnes d'eau, et se couchant à plat ventre, le saisit par ses cheveux blancs... « On ne m'empêchera pas du moins de le sauver ainsi », dit-il, et il traîne le vieillard exténué jusqu'à la corvette *l'Alouette*.

Chaque bateau offrait quelque scène semblable. Et — voilà bien la guerre civile, — il y avait parmi nous des forcenés qui visaient les nageurs à la tête; je n'arrêtai un misérable qui voulait en faire autant, qu'en lui arrachant son fusil et en le menaçant d'un coup de sabre.

Un grenadier de Loyal-Emigrant avait enlevé du champ de bataille son capitaine, M. Levaillant de Glatigny. Il le portait sur son dos depuis une heure sans trouver place dans aucune chaloupe. Il se décide à se lancer à la nage avec son fardeau. Il aborde, par des efforts surhumains, un vaisseau de l'escadre, y dépose son chef en sûreté, et regagne le rivage pour combattre et mourir.

Le duc de Lévis, criblé de blessures, arrosait la grève de son sang. Deux paysans bretons le soutenaient en appelant le dernier canot. « Ce n'est pas pour nous, criaient-ils, c'est pour notre commandant! » Les marins, attendris, s'approchent. En même temps un porte-drapeau se jette à la mer, et leur dit : « Sauvez mon pavillon, je mourrai content! » Et il l'agitait au-dessus des vagues. Un rameur prend le drapeau, le tend au duc de Lévis, le hisse ainsi dans la barque, et les deux Bretons et le soldat restent sans regret sur le champ de mort.

Charles de Lamoignon fit mieux encore. Il portait son frère Christian, atteint d'une balle. Une chaloupe se présente, il y dépose le blessé, l'embrasse tendrement, et comme on l'invitait à monter aussi : « Merci, répond-il en s'éloignant, mon régiment doit se battre encore, je retourne à mon poste. » Deux canonniers, embarqués déjà, entendent ces mots, ils se rejettent à terre, et vont se faire tuer avec Lamoignon.

Quand tous les bateaux furent disparus, je vis le baron de Damas errer sur la grève. Il attendit un quart d'heure, puis il tira son mouchoir, banda les yeux de son cheval, et le poussa dans le gouffre. Tous deux se débattirent longtemps, et finirent par sombrer ensemble.

Le respectable évêque de Dol était resté aussi, avec son frère l'abbé de Hercé et dix-huit prêtres. Je fis partie de la colonne qui s'avança contre eux. En nous voyant approcher, l'abbé dit à l'évêque : « Voilà le moment d'offrir à Dieu notre vie. — Oui, répondit le vieillard, le sacrifice est consommé. » Et il se livra de lui-même à nous, avec ses dix-huit compagnons. Sombreuil seul tenait bon sur le Fort-Neuf avec sa troupe de braves et les cinq mille femmes et enfants. A notre feu qui les mitraillait, se joignaient les bombes anglaises, qui éclataient sur eux en se dirigeant vers nous. On a dit que ce n'était point erreur, mais trahison; je ne puis le croire.

— Cependant, dit Robert au vieux soldat, vous savez le mot de Shéridan au Parlement de Londres : « *Le sang anglais n'a pas été versé à Quiberon, mais l'honneur anglais y a coulé par tous les pores.* »

— Shéridan voulait parler d'intrigue, et non d'assassinat, répliqua Jean de Dieu. L'Angleterre haït assez la France pour avoir poussé l'élite de sa noblesse et de sa marine à une mort glorieuse; mais elle est trop habile pour avoir assassiné les émigrés publiquement, de ses propres mains.

— Je suis de votre avis, ajoutai-je, c'eût été plus qu'un crime, comme dit Talleyrand, c'eût été une sottise.

— Sombreuil et ses gentilshommes, reprit le vétéran, firent des prodiges de valeur. Ils se défendirent un contre dix, jusqu'à l'épuisement de leurs munitions. J'étais sous leur feu avec Cambronne et les grenadiers d'Humbert; leur courage nous pétrifiait d'admiration. A chaque moment, nous en voyions quelques-uns se passer leurs sabres au travers du corps, pour ne pas tomber vivants dans nos mains. Nous leur criâmes tous : « *Bas les armes! et vous serez épargnés.* » Je puis témoigner de ce cri que je poussai comme les autres. Voilà la capitulation dont on a tant parlé depuis, capitulation de soldats à soldats, et non de chef à chef; — mais que Hoche désirait voir respecter, et que Tallien méconnut et viola. Elle parut si sacrée de part et d'autre, que le combat cessa à l'instant même. Une corvette anglaise continuait seule à tirer. Humbert s'approche de Sombreuil et lui dit que rien ne pourra se conclure si le navire ne suspend ses décharges. Aussitôt un gentilhomme, Gesril du Papeu, qui avait pourtant le bras tra-

versé d'une balle, se propose pour gagner la corvette à la nage. « Vous êtes prisonnier sur parole, lui dit Humbert, jurez-moi que vous reviendrez. — Je le jure sur l'honneur! répond l'émigré, et il s'élance dans les flots. » Il arrive, fait cesser le feu, et revient à terre... On fit de vains efforts pour le retenir sur la corvette; on employa même la violence; on lui refusa un canot; il se rejeta malgré tous à la mer. Quelques jours après, il était fusillé. Vous conviendrez que ça vaut Régulus! Alors un aide de camp de Hoche va parler à Sombreuil. J'étais avec cet officier, nous trouvâmes le comte seul au bout du rocher: jamais je n'ai vu de si bel homme. Sa grande taille et sa noble figure intimidèrent l'aide de camp. Nous revînmes annoncer à Hoche que Sombreuil lui demandait un moment d'entretien. Hoche s'y rend sans hésiter, et les deux généraux se promènent côte à côte sur le parapet. L'un n'avait qu'à pousser l'autre pour le jeter dans la mer; mais entre héros, on se connaît et on s'estime.

— Ainsi, fit observer Robert, le duc de Guise, vainqueur du prince de Condé, couchait avec lui après la bataille de Dreux.

— Hoche allait peut-être ratifier la capitulation des soldats; mais Blad et Tallien survinrent, et empêchèrent tout engagement. Le général leur présente le comte de Sombreuil, absolument comme dans un salon. Le gentilhomme offre sa tête à la République, et demande la vie sauve pour ses compagnons; il demande aussi le temps d'aller voir ses collègues sur la flotte anglaise. Tallien voulait refuser, mais Hoche consentit. Sombreuil part, et se fait conduire sur la *Pomone*... Là il raconte qu'il s'est dévoué pour tous et qu'il espère racheter de son sang celui de ses camarades. On le supplie de rester. On l'embrasse, on veut le garder de force... Il s'arrache à ses amis, comme Gesril, et regagne le Fort-Neuf. Hoche le considérait avec enthousiasme; il avait encore son sabre au côté. « Monsieur, lui dit son vainqueur, il m'en coûte de vous rappeler que vous êtes prisonnier. — C'est juste, répond Sombreuil; et tirant la lame du fourreau, il la baise trois fois avec émotion et la remet à Tallien. J'étais encore là; les larmes me sortaient des yeux.

Le comte voit mon attendrissement; il dénoue sa cravate, qu'une blessure avait tachée, et il me la présente avec un geste de confiance: « Vous êtes un homme de cœur, me dit-il, recevez ce dernier legs d'un mourant, et chargez-vous de le faire parvenir à Mlle de La Blache.

— J'ai rempli son vœu, reprit le vieux soldat, et j'ai gardé le morceau de cette cravate, que je vous ai montré; sa sœur et sa fiancée se sont partagé le reste.

Jean de Dieu fit une nouvelle pause et un troisième appel à mon flacon de rhum.

— Hoche, continua-t-il, voulait absolument sauver ce noble jeune homme et ses compagnons; il savait trop que la Convention ne leur pardonnerait pas. Il y avait près de quatre mille prisonniers, dont mille gentilshommes au moins; il les divise en quatre colonnes pour les faire conduire à Auray. Mais d'abord il laisse leurs gardiens faire main basse sur le riche butin des émigrés, et se gorger de comestibles et de vin jusqu'à perdre la tête. J'étais peut-être le seul grenadier de l'escorte qui ne fusse pas aveuglé par l'ivresse. Nous marchions, d'ailleurs, par une nuit obscure, et notre nombre était si petit, que les trois quarts de nos captifs pouvaient s'échapper. Toutes les maisons du pays leur étaient ouvertes; et nos chefs, fermant volontairement les yeux, se conformaient aux intentions du général.

Eh bien, nous eûmes beau faire..., tous ces vieux chevaliers de Saint-Louis, tous ces anciens officiers de marine, tous ces hardis et fiers gentilshommes, refusèrent un salut si facile. Prisonniers sur parole, ils voulurent tenir leur serment; comptant sur la capitulation verbale, ils la crurent aussi sacrée qu'une signature; assurés de la promesse des soldats, ils refusèrent le secours de leur pitié. Ils aimèrent mieux se défendre en plein jour, au risque de périr, que de s'évader honteusement mais sûrement dans les ténèbres. Quelques-uns seulement disparurent, encore se représentèrent-ils le lendemain pour la plupart.

Sombreuil s'avançait en tête, avec l'évêque de Dol et ses prêtres, MM. de Soulanges, de Broglie, de Senneville, de Rieux, etc. En vain les paysans leur faisaient signe au passage; en vain nous allions jusqu'à les supplier de fuir à chaque détour de la route. Ils rougissaient ou souriaient avec dédain, et rejetaient même les soulagements que nous leur proposions. Le chevalier Lantivy de Kervenno, gravement blessé, se traînait avec peine en s'appuyant sur son frère... Humbert lui offre cordialement son cheval: « Merci, général, lui répond-il, mes camarades sont à pied. » Il tombe enfin exténué; deux fantassins le prennent sur leurs bras et essayent de le laisser en chemin: « Portez-moi jusqu'au bout, leur dit-il impérieusement, je sais que je mourrai, car je connais la foi de la Convention; mais je veux aussi qu'elle connaisse la parole d'un gentilhomme! »

Nous arrivâmes ainsi à Auray, où l'on entassa les prisonniers dans les églises. Hoche, qui prévoyait de plus en plus le dénoûment, pria la Convention d'éviter une chose *cruelle et impolitique*; et de peur de tremper ses mains dans le sang, il gagna les Côtes-du-Nord sous un prétexte, laissant le général Lemoine à sa place. Celui-là n'avait point d'entrailles, et eût tué son frère, si c'eût été la consigne. — Tallien quitta la Bretagne, attendri; mais il trembla devant la Convention, et il lui offrit la vie des émigrés, pour se faire pardonner le 9 thermidor. Il s'en est repenti depuis, trop tard pour sa mémoire.

On forma une Commission de juges, ou plutôt d'exécuteurs. Les prisonniers furent dès lors traités en criminels; on leur refusa de la paille pour se coucher, on leur disputa le pain qui les nourrissait et l'eau qui désaltérait leur soif ardente. Sombreuil, qu'un officier républicain avait recueilli, fut arraché de cet asile et rejeté en prison. Le 27 juillet, il parut devant la Commission, avec MM. de Hercé, de Soulanges, de La Landelle, de Rieux, de Petit-Guyot, etc. Il jura qu'il y avait eu capitulation, il en appela aux soldats qui confirmèrent leur parole: mais il n'en fut pas moins condamné à mort.

On le conduisit aussitôt à Vannes avec ses compagnons. La ville était en fête; on célébrait l'anniversaire de la chute de Robespierre. Les hommes péroraient dans les clubs, les femmes dansaient dans les rues. Les victimes traversèrent ces groupes joyeux pour monter à la Garenne que vous avez visitée. Afin de perdre moins de temps, on leur lisait en route la sentence fatale. On les range sur une ligne devant la promenade. On offre un bandeau à Sombreuil: « Non, dit-il, j'aime à voir l'ennemi en face, et je ne crains pas la mort. » On le somme de se mettre à genoux: « Oui, répond-il, devant Dieu, dont j'adore la justice, mais non devant vous qui n'êtes, comme moi, que des mortels. » Il commande lui-même le feu, avertit les soldats de viser plus à droite, et tombe, à vingt-six ans, murmurant le nom de Mlle de La Blache... L'évêque tombe, à soixante ans, sous la même décharge, en bénissant d'une main ses amis, et de l'autre ses bourreaux.

Il faut vous dire que ces bourreaux n'étaient pas des Français. Aucun officier, aucun soldat de l'armée natio-

nale n'avait voulu se charger d'une telle mission. Tous avaient répondu comme le chef de bataillon Drouillard, qui écrivit à Lemoine : « J'aime bien la République, je déteste les ex-nobles et les chouans; mais sur le champ de bataille, j'ai prononcé, avec tous mes camarades, le mot de capitulation... Je ne puis pas frapper sans armes ceux que j'ai absous le sabre à la main. » On fut donc obligé de faire tuer les émigrés par des soldats belges, auxquels se joignirent seulement quelques enragés de Paris et de la Gironde.

Voilà, messieurs, conclut le vétéran républicain, ce que j'ai vu par mes yeux de la terrible affaire de Quiberon. Sur le champ de bataille, les deux armées se couvrirent de gloire ; Hoche et Sombreuil furent dignes l'un de l'autre : mais après la victoire, la Convention se déshonora... Vous en apprendrez plus long là-dessus en visitant le *Champ des Martyrs*.

— C'est ce que nous allons faire, répondis-je.

Et après avoir remercié mille fois Jean de Dieu, nous prîmes congé de lui le soir même.

Quand nous repassâmes sur la falaise de Quiberon, le soleil venait de se coucher ; mais la mer était encore toute rouge de ses reflets, et se débattait en mugissant, comme le soir du grand combat. Nous crûmes voir le sang des victimes de la guerre civile, et entendre leurs gémissements, mêlés au bruit de la mitraille anglaise.

II. Le *Champ des Martyrs*. — Récit du *cloarec*. — Les jugements et les exécutions. — Soulanges. — Portzamparc. — Les fossoyeurs. — Les cadavres. — Les chiens. — Victimes enterrées vivantes. — Pitié générale. — Héroïsme des femmes. — Un miracle. — Le comte de Rieux et Marionic B... — Le temple expiatoire. — Son origine. — Sa fondation. — Son inauguration. — Le maréchal Soult à la tête des souscripteurs. — Vingt mille paysans. — Deux cents bannières.

Le lendemain, à midi, nous traversions derechef Auray et nous nous dirigions vers le *Champ des Martyrs*. Cette fois, nous avions pour guide un jeune *cloarec* (1) de Sainte-Anne, dont les pieds agiles, les yeux vifs et l'esprit orné, étaient également versés dans les détours et dans les souvenirs du pays. Il découvrait les moindres sentiers, franchissait les plus hauts échaliers de pierre, et se plongeait au plus profond des chemins creux avec l'aisance et la sûreté d'un homme qui retrouve les traces de son enfance. Nous le suivîmes pendant une heure environ, l'interrompant tour à tour et l'arrêtant pour examiner les points de vue. Enfin, il nous fit descendre, à quatre pieds, dans un ravin masqué par des arbres, et notre cœur battit avec violence, lorsqu'il se retourna en nous disant : « C'est ici ! »

Nous reconnûmes l'historique et admirable vallée que nous avions contemplée avec Adrien Flohic.

—Voilà le *Champ des Martyrs*, reprit notre guide ; nous allons trouver leurs restes dans ce petit temple grec, dont vous apercevez la façade blanche entre les feuilles, et près de cette chapelle gothique qui s'élève au-dessus, dans le lointain. Le temple est le monument expiatoire, et la chapelle est le monument funèbre. Bien que celle-ci, qui est l'ancienne Chartreuse, ait le droit de priorité, nous pouvons commencer par le temple grec.

Nous prîmes le chemin verdoyant qui longe le vallon, et nous arrivâmes à l'embranchement des routes de Sainte-Anne et de Pluvigner. Leur réunion forme une place circulaire, dessinée par des bornes de granit. Au milieu, s'élève une colonne dorique, en granit aussi, et terminée par un globe, surmonté d'une croix.

— Vous voyez, dit le cloarec, le premier souvenir des victimes de Quiberon, symbole de douleur et de pardon, de mort et d'espérance.

(1) Paysan séminariste.

De là, nous gagnâmes le temple expiatoire, par une avenue de sapins qui débouche sur un large plateau environné de terrasses. Le pâle fronton et les modestes colonnes se détachent entre les deux rangs d'arbres verts. L'herbe est épaisse et haute alentour ; un religieux silence y règne avec un demi-jour mélancolique. On sent qu'on foule une terre consacrée et qu'on est au seuil d'une église. C'est bien là un mausolée dans la végétation d'un cimetière.

— Ce temple, continua notre guide, marque exactement le théâtre des fusillades. Il domine le *Champ des Martyrs* proprement dit. C'est à cette place, qu'à cinq cents ans d'intervalle, après les batailles d'Auray et de Quiberon, la chevalerie et la noblesse de France se virent tranchées dans leur racine et dans leur fleur.

Vous savez comment les quatre mille prisonniers du Fort-Neuf, qui croyaient leur vie assurée par la capitulation verbale et par la commisération de Hoche et de son armée, furent livrés par Tallien et par la Convention à des Commissions militaires, chargées de les juger et de les exécuter sous les ordres du général Lemoine. Les uns périrent, comme Sombreuil, sur la Garenne de Vannes, les autres ici, en bien plus grand nombre. Voici comment les choses se passaient : on prenait les captifs dans les églises, vingt par vingt, et on les conduisait devant les Commissions, où leur sentence était bientôt prononcée. Chaque jour donc, quarante, soixante, quelquefois cent condamnés marchaient à la mort. On les amenait dans cet amphithéâtre que recouvre aujourd'hui une herbe si abondante. C'était alors un pré stérile et solitaire, le marais silencieux croupissait à côté ; un épais ombrage de châtaigniers dérobait au ciel l'exécution. Les victimes se rangeaient d'un côté, les bourreaux de l'autre. Ici, pas une parole ; là, pas une plainte : seulement quelques cris de vive le roi, couverts par un bruit de tambours ; le chef commandait gravement la manœuvre des armes ; la détonation mortelle se faisait entendre, multipliée par les échos de la vallée ; la poule d'eau quittait le marais avec un gémissement plaintif ; les tambours s'éloignaient après un roulement funèbre..., et le val de Kerso retombait dans son grand silence...

Un jour, soixante-dix gentilshommes allèrent ensemble au supplice ; chemin faisant, ils priaient en commun. Arrivés ici, ils se jettent à genoux, ils croisent les mains, ils lèvent leurs yeux vers le ciel, et ils l'implorent à haute voix pour le bonheur de la France. Les exécuteurs restent l'arme au bras, immobiles d'étonnement... Leur chef ordonne de coucher en joue ; des sanglots et des cris de grâce lui répondent... Enfin, les gentilshommes crient eux-mêmes : feu ! et tombent sous une décharge mal assurée.

Un autre jour, le vieux comte de Soulanges fut apporté ici sur un lit de paille, où dix blessures le clouaient depuis le combat de Quiberon. Il se releva pour mourir debout, et bénit le coup de grâce qui terminait son agonie (1)... A côté de lui, M. de Portzamparc fit mieux encore ; il demanda un sursis de trois minutes pour écrire ses adieux à sa famille, qui avait fait le serment de le venger. Il se perça le bras d'une pointe de canif, et traça de son sang ces trois mots : *Pardonnez comme je pardonne.*

Au bout de quinze jours, les cadavres se multiplièrent tellement qu'on ne savait comment les faire disparaître. Ils restaient par centaines, et des journées entières, exposés à la vue des passants. Les charretiers et les fossoyeurs chargés de les inhumer n'y pouvaient suffire, malgré les

(1) Suivant une autre tradition, M. de Soulanges fut fusillé à la porte de la chapelle qui s'appelle encore la *Chapelle de l'Agonie*.

exhortations du général Lemoine, qui les animait de sa présence et de ses brutales railleries. Ils arrivaient au *Champ des Martyrs* après les exécutions, ils dépouillaient soigneusement les victimes, puis ils les traînaient par les cheveux, par les bras ou par les pieds jusqu'à la grande fosse creusée d'avance. Si quelque malheureux donnait encore signe de vie et se relevait en poussant un cri lamentable, on l'achevait à coups de bêche, ou l'on étouffait ses derniers soupirs sous des pelletées de terre. Les paysans voyaient quelquefois, le lendemain, des membres à moitié sortis du sol et tordus par d'horribles convulsions. On finit par lâcher toutes les nuits des meutes de chiens affamés dans le vallon, pour avaler le sang et dévorer les chairs des suppliciés...

La pitié devint si générale qu'elle gagna même les juges et les bourreaux. Des commissaires se compromirent pour délivrer en cachette ceux qu'ils n'osaient absoudre publiquement. Des soldats risquèrent leur vie en faisant évader sur la route ceux qu'ils allaient fusiller. Ce fut entre l'armée et la population un concours de sympathie et de dévouement. Malheureusement les transfuges, qui sont toujours des lâches, dénoncèrent les sauveurs à Lemoine. Se méfiant alors même des soldats étrangers, on prit des garçons de dix à douze ans, on les gorgea de vin, et on les exerça à fusiller les émigrés.

On viola les décrets de la Convention elle-même, en passant par les armes des enfants qui n'avaient pas atteint leur quatorzième année. MM. de Talhouet, Le Métayer, de Cherière moururent ainsi. Le chevalier de Lâge eut le même sort pour n'avoir pas voulu mentir. Il avait l'air si jeune qu'il ne tenait qu'à lui de se donner moins de quinze ans. « La vérité vaut mieux que la vie! » répondit-il, au désespoir de ses propres juges, qui avaient résolu de le sauver.

Il y eut cependant, je vous l'ai dit, quelques victimes arrachées à la mort. Elles durent leur salut à l'héroïsme des femmes, seules admises auprès des captifs et des condamnés (1). Tout ce qui pouvait faciliter les évasions fut tenté par nos modernes Eponines. Les unes prodiguaient l'or et les bijoux aux gardes qui résistaient à leurs larmes; les autres, renouvelant l'exemple de madame de Lavalette, prenaient la place des prisonniers qu'elles forçaient à s'échapper sous leurs voiles et sous leurs manteaux.

Quelques instants après chaque exécution, avant que les charretiers succédassent aux soldats, on entendait derrière ces buissons un bruit de pas furtifs, de frôlements de robes et de sanglots étouffés. C'étaient des femmes de toute classe, des châtelaines et des paysannes, des mères, des épouses ou des sœurs éplorées qui, n'ayant pu sauver les captifs de leur prison, les accusés de leur sentence, venaient disputer les suppliciés à la mort. Cachées dans les bois d'alentour pendant la fusillade, tremblantes et pressées comme des tourterelles au bruit de la foudre, elles priaient à genoux sur le gazon pour que Dieu détournât les balles, pour que les armes échappassent à la main des bourreaux. Le roulement de cent coups de fusils n'étouffait pas encore leurs espérances... Les pauvres femmes s'embrassaient à ce moment pour se soutenir entre elles. Puis elles arrivaient d'un pied chancelant sur le théâtre fatal, elles se penchaient sur l'herbe ensanglantée, elles comptaient en frémissant les victimes; elles soulevaient de leurs faibles mains les cadavres, elles cherchaient sur les poitrines ouvertes, sur les crânes fracassés, dans les yeux éteints, un dernier souffle, un dernier signe, un dernier regard... Quelquefois un chaste baiser se croisait avec l'âme qui s'envolait. Une boucle de cheveux tachée de sang se cachait dans le sein palpitant d'une fiancée. — Mais c'était, hélas! tout ce que recueillaient les malheureuses! Le trépas avare ne leur rendait jamais sa proie! L'esprit des martyrs montait au ciel avec les prières de leurs dernières compagnes, et les anges gardiens s'éloignaient pour faire place aux fossoyeurs.

(1) Plusieurs prêtres se glissèrent aussi dans les prisons, et payèrent cette mission sacrée de leur vie. M. de Soulanges, et après lui son valet de chambre, les remplacèrent dans leurs exhortations et leurs prières auprès des mourants.

Une fois pourtant, une seule fois, le Ciel accorda aux saintes femmes le miracle qu'elles imploraient.

Soixante condamnés venaient de tomber sous le plomb mortel, et l'essaim des libératrices accourait sur les pas des exécuteurs... Tout à coup Mme de C... pousse un cri de joie, à la vue du martyr qu'elle cherche entre les autres... Les balles ne l'ont atteint qu'aux deux bras... Le cœur et la tête sont intacts... Il respire! il parle! il se lève! il est plein de vie!... C'est le dernier rejeton d'une des premières familles de Bretagne, le jeune comte de Rieux, descendant du fameux tuteur de la reine Anne! L'enlever d'un bras nerveux, le cacher à tous les regards, l'entraîner dans le bois, ce fut pour Mme de C... l'affaire d'une minute. Là, tous deux se remettent de leur saisissement, leurs généreuses complices les entourent, et on cherche le moyen de sauver le comte. On va remarquer sa disparition; il faut qu'il quitte immédiatement la vallée... Mais la seule voie qui soit ouverte à sa fuite est le théâtre même de l'exécution. Le vivant doit repasser près des morts, pour gagner la retraite où des amis l'attendent... Or, les fossoyeurs sont déjà à l'ouvrage; ils comptent les cadavres qu'ils doivent à la terre... Ils vont s'apercevoir qu'il leur en manque un! Comment se montrer à leurs yeux sans être reconnu!... Mme de C... avait auprès d'elle une jeune et belle paysanne, Marionic B..., qui portait le manteau de deuil... C'était la fille d'un de ces chouans intrépides que Napoléon appelait des géants; digne fille de son père, celle-là! Car voici l'idée qui lui vint :

— Nous sommes du même âge et de la même taille, monseigneur, dit-elle au comte de Rieux; vous êtes aussi joli qu'une femme, et je suis aussi courageuse qu'un homme; donnez-moi votre manteau et mettez le mien; changez votre chapeau contre ma coiffe, et passons près des fossoyeurs...

— Mais s'ils vous prennent pour moi, malheureuse!

— Eh bien, c'est justement ce qu'il faut; ils me tueront, et vous aurez le temps de fuir!

— Jamais! s'écria le comte, trop digne d'un tel dévouement pour en profiter...

Mais déjà la paysanne lui a pris sa coiffure et son vêtement, lui a jeté les siens à la place, et lui ordonne de l'accompagner. Il voit que rien ne pourra la retenir, et chacun marche pour sauver l'autre... O prodige!... pas un mort n'est enseveli, et cependant les fossoyeurs ont quitté l'amphithéâtre! C'est qu'ils ont vu en effet, qu'une victime leur manque; mais ils la cherchent d'un autre côté, et la fuite est ouverte au comte. Il s'élance avec son irrésistible compagne; tous deux franchissent les broussailles, les fossés et les paluds. Ils arrivent au fond de la vallée; les voilà au bord de la rivière. Cette petite île qui s'élève en face est le port de salut : c'est là que les amis du comte l'attendent depuis le matin.

— Allons, dit Marionic, à la nage, monseigneur! Il n'y a que cinq à six pieds d'eau!

La jeune fille parle ainsi avec résolution... Et pourtant

elle a vu accourir les fossoyeurs, avec un peloton de soldats (1)...

Aussi demeure-t-elle immobile, tandis que le comte qui la croit en sûreté gagne l'autre bord.

Trois fois le blessé disparaît dans les flots qu'il rougit de son sang; trois fois il revient sur l'eau et reprend courage... Enfin son pied retrouve le fond, sa main touche la rive... Il est sauvé!

— Vive le roi! s'écrie alors la fille du chouan dans son exaltation.

Le comte se retourne à ce cri... Et qu'aperçoit-il!

Douze fusils couchant en joue Marionic qui va mourir à sa place...

Encore deux pas en avant, et sa vie était assurée; mais il n'hésite pas une seconde, et il se rejette à la nage!

— Arrêtez! crie-t-il aux bourreaux...; c'est moi! le comte de Rieux!... je suis à vous!...

Les fusils s'abaissent à ces paroles, et le nageur, cette fois, traverse l'eau d'un trait.

Il fallut séparer de vive force la paysanne et le gentilhomme pour ne pas les fusiller ensemble. Le comte de Rieux tomba mort à la même place qui avait vu un de ses ancêtres périr auprès de Charles de Blois.

Ce spectacle avait tellement ému les exécuteurs, qu'ils se retirèrent sans arrêter la fille du chouan, évanouie de douleur, et sans enterrer le cadavre qui resta exposé dans le marais.

Le général Lemoine et ses commissaires n'eurent pas le même scrupule, ils lancèrent un mandat contre celle qui avait dérobé une proie à la Convention; mais la paysanne fut en vain recherchée dans tout le pays.

On n'y songeait plus, sans doute, lorsqu'un soir de la semaine suivante une patrouille, côtoyant la rivière, distingua dans l'ombre un corps qui se penchait sur un autre, et deux mains qui creusaient le sol...

— Qui vive! cria le chef en arrêtant sa troupe.

Pour toute réponse, le corps tomba lourdement dans la fosse.

— Qui vive! reprit l'officier, après avoir fait quelques pas.

Même silence : les deux mains remirent la terre à sa place.

— Qui vive! répéta enfin toute la patrouille en armant ses fusils.

Alors, une jeune fille se leva, et répondit avec force :

— Une chrétienne qui enterre les victimes de la République!...

On reconnut et on arrêta Marionic B..., la libératrice du comte de Rieux, qui, après être restée cinq jours au lit, avec la fièvre et le délire, s'était relevée ce soir-là pour donner la sépulture à son jeune maître. Mais quoi qu'elle fît à son tour pour être condamnée à mort, la Commission n'osa point accomplir ce vœu suprême.

— Voilà un admirable dévouement! s'écria Robert, mais il y avait certainement de l'amour là-dessous!

— C'est ce que disent les gars du village de Rieux, répondit en rougissant le cloarec... Ils s'étaient tous armés à la voix de Marionic, et ils marchaient à la délivrance de leur seigneur, lorsqu'ils apprirent en route qu'on venait de l'exécuter... La famille de Rieux a élevé la jeune fermière comme une fille de la maison, et lui a donné une riche dot; mais elle n'a jamais voulu se marier, et elle porte encore, à soixante-huit ans, le deuil de monsieur le comte.

Au bout de six mois de jugements et d'exécutions, acheva notre guide, les Commissions, les bourreaux et la Convention elle-même se lassèrent de tuer. Le Comité de salut public permit aux communes bretonnes de racheter les derniers prisonniers contre la soumission des chouans et le dépôt de leurs armes. On vit alors les paysans accourir de toutes parts avec leurs fusils, et plus de deux mille captifs furent ainsi rendus à leurs familles.



Marionic B... enterrant le comte de Rieux.

Nous étions devant la grille de la chapelle expiatoire. La façade du temple appartient à l'ordre dorique. De nombreux degrés, à la hauteur des terrasses, servent de base aux quatre colonnes, également espacées, qui supportent le fronton. Ces colonnes sont toutes d'un seul bloc de granit. La charpente de l'édifice est en fer, et la couverture en plaques de cuivre. Au fond carré de la chapelle s'ouvre une unique fenêtre à vitraux, dans lesquels se dessine une croix qui fait face à celle de l'autel. Ces deux croix sont les seuls ornements de ce lieu funèbre, dont la sévérité fait précisément la grandeur. Sur la frise de la façade, on lit cette inscription :

IN MEMORIA ÆTERNA ERUNT JUSTI.
(*La mémoire des justes sera éternelle.*)

Une autre inscription, cachée sous le portique, offre ces mots saisissants : *Hic ceciderunt.* (C'est ici qu'ils tombèrent.)

— Racontez-nous maintenant, demandai-je à notre guide, quand et comment cette chapelle a été fondée.

— Pendant vingt ans, dit le cloarec, l'ombre des victimes ne reçut d'autres honneurs que les prières des villageois, qui avaient nommé ce lieu le *Champ des Martyrs*, et qui n'y passaient jamais sans se découvrir et s'agenouiller. Les fosses des suppliciés, comblées à peine, se reconnaissaient à un enfoncement circulaire, où les ossements blanchis sortaient des hautes herbes. J'ai vu cela dans ma première

(1) C'était un sabotier du pays qui leur avait dénoncé le fugitif. Ce misérable rentra chez lui, si troublé par les remords, qu'en se remettant à l'ouvrage, il se trancha le poignet. Tout le monde vit là la justice de Dieu...

enfance ; car ma mère, comme toutes les mères du canton, m'amenait ici en pèlerinage, quand j'étais malade, pour m'y faire retrouver la force ou la résignation. Souvent aussi j'y ai rencontré d'anciens soldats des deux camps, qui se racontaient, sur cette terre engraissée de cadavres, les épisodes de la grande bataille de Quiberon.



Bataille de Quiberon, 22 juillet 1795.

Un pasteur d'Auray, M. Deshayes, je crois, donna, le premier, sous l'Empire, la sépulture chrétienne à ces restes abandonnés. Il avait acheté le couvent de la Chartreuse, où je vais vous conduire ; il y fit transporter les dépouilles héroïques dans un caveau, près de celui où reposent les anciens solitaires. Napoléon, qui admirait tant les Bretons et les Vendéens, et qui a glorifié dans ses *Mémoires* les soldats de Quiberon, vit d'un œil joyeux cette cérémonie, à laquelle assista toute la population de nos campagnes. La chute du grand Empereur l'empêcha seule d'ériger en ces lieux un monument plus beau peut-être que celui de la Restauration. Aussi la première voix qui s'éleva, sous Louis XVIII, en faveur des martyrs, ce fut la voix du maréchal Soult, en 1814. Il demanda publiquement la construction de cette chapelle, et se fit gloire d'inscrire son nom à la tête des des souscripteurs. Une Commission fut nommée ; les offrandes arrivèrent de toutes parts. Les anciens soldats de Hoche envoyèrent leur obole. Les fils des exécuteurs de 1795 expièrent par un don les cruautés de leurs pères. Bref, on se vit en mesure de faire deux mausolées au lieu d'un : celui du *Champ des Martyrs* et celui de la Chartreuse. La première pierre en fut posée le 20 septembre 1825, et tous deux furent inaugurés le 15 octobre 1829. Vingt mille Bretons de tous les partis accoururent à cette fête, présidée par trois évêques et par une foule de généraux et de magistrats. Deux cents paroisses s'y réunirent autour de leurs bannières ; mon père avait l'honneur d'en porter une, et je n'oublierai jamais ce grand spectacle.

La révolution de 1830 a respecté le monument du *Champ des Martyrs*, et le gouvernement actuel le laisse entretenir avec un soin religieux.

— Mais le jour baisse, reprit le cloarec après une pause, et nous n'avons que le temps d'arriver à la Chartreuse.

III. La Chartreuse. — Sa fondation. — Jean de Montfort et les chevaliers de l'Hermine. — Les capucins. — Leurs ouvrages. — La chapelle sépulcrale. — Le sarcophage. — Les bustes et les bas-reliefs. — La liste des victimes. — Deux mille ombres funèbres. — Les douceurs de la guerre civile. — Eloges à M. Caristie, l'architecte. — Un petit *speech* sur le style grec et sur le style gothique. — Vision historique et fantastique, au pont de Tré-Auray.

Nous nous remîmes en marche en reprenant l'avenue de sapins, et nous nous trouvâmes bientôt devant l'ancien monastère.

La Chartreuse doit sa fondation à Jean de Montfort, et date de cette bataille d'Auray dont les souvenirs remplissent le pays.

Duguesclin venait de rendre son épée à Chandos, tandis que Charles de Blois rendait son âme à Dieu.

— Vous êtes enfin duc de Bretagne, monseigneur ! dit à Montfort un de ses écuyers en lui apportant ces deux nouvelles.

Montfort se jette à genoux dans sa reconnaissance, et fait à l'instant même un double vœu ; par le premier, il s'engage à faire bâtir, à Rennes, une église à la Vierge, sous l'invocation de *Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ;* par le second, il promet à la mémoire des braves qui viennent de périr autour de lui, d'ensevelir leurs restes au sommet de la colline, et d'élever sur leur tombe commune une chapelle à l'Archange de la Victoire.

Peu de temps après, effectivement, la flèche de Saint-Michel-du-Mont dominait la vallée de Kerso, et douze chapelains, dotés par le prince, commençaient des prières perpétuelles pour l'âme des soldats d'Auray.

Quelques mois plus tard, Montfort, devenu Jean IV, et surnommé *le Victorieux*, institua, aux Etats de Rennes, le fameux ordre de l'Hermine. Il ouvrit aux nouveaux chevaliers une magnifique salle, attenante à Saint-Michel-du-

Mont, et destinée à les recevoir chaque année en assemblée générale, le jour anniversaire de la bataille d'Auray (1).

A la fin du quinzième siècle, les chapelains de Saint-Michel cédèrent la place à une colonie de chartreux de Nantes, instituée par une bulle du pape Sixte IV, sur la sollicitation de François II, dernier duc de Bretagne. Ces religieux étaient au nombre de douze, sans compter le prieur. L'exploitation de leurs propriétés doubla peu à peu leurs revenus, et sous le règne de Louis XV, ils remplacèrent le monument délabré de Jean IV par la chapelle qui porte encore leur nom.

Nous examinâmes cette chapelle avec une attention d'autant plus grande, que, s'il faut en croire notre cicerone, toutes les décorations en ont été faites par les chartreux eux-mêmes (2).

L'autel de la Chartreuse est en très-beaux marbres, disposés et travaillés fort élégamment. Le large cloître qui communique à l'église était, avant la Révolution de 93, entièrement fermé de vitraux peints, dont la perte est irréparable. Toutefois, la dispersion des chartreux satisfit alors le vandalisme, et le monument, fondé au quatorzième siècle sur les dépouilles des soldats d'Auray, devait abriter, en 1829, les cendres des martyrs de Quiberon.

La chapelle sépulcrale destinée à ce pieux objet est appuyée contre l'église même du couvent. Elle appartient au même ordre d'architecture que la chapelle expiatoire : la façade est unie, le fronton triangulaire, et le portique offre cette inscription :

Gallia mœrens posuit.

Les murs intérieurs sont revêtus de marbres blancs et noirs, qui nous firent, au soleil couchant, l'effet de draps mortuaires. La voûte représente un ciel bleu, parsemé d'étoiles d'argent, et des vitraux de couleur laissent filtrer un demi-jour par les fenêtres. Le sarcophage s'élève au milieu de l'enceinte, supporté par un stylobate ; au-dessous s'enfonce dans l'ombre le caveau qui contient les restes des victimes, et dont la porte, coulée en bronze, d'un travail remarquable, est pratiquée dans l'épaisseur même du stylobate. Aux quatre angles s'élèvent quatre génies tenant des palmes hautes et des torches renversées ; et sur les quatre côtés s'étendent des cadres formés de guirlandes de cyprès, et renfermant la liste des victimes...

(1) Aux termes des statuts de l'Hermine, chaque chevalier devait se trouver à ce rendez-vous, pour faire dire des messes en l'honneur des morts de sa famille, et pour assister à la réception des nouveaux adeptes de l'ordre. Jean IV ne manqua jamais à ces conférences, auxquelles il donnait une solennité royale. Après la célébration des services mortuaires, le duc et les chevaliers se rendaient en procession dans la grande salle. Là, Montfort prenait place sur un trône de velours et d'or, recouvert d'un dais de la même richesse, et chaque récipiendaire venait à son tour ployer un genou devant lui. Il faisait au suzerain hommage-lige et serment de fidélité ; puis celui-ci lui passait au cou le riche collier de l'ordre. Ce collier se composait de deux chaînes d'or jointes à deux couronnes ducales, avec une hermine passante. L'une des couronnes pendait sur la poitrine, l'autre descendait derrière le cou. Chaque chaîne était divisée par quatre fermoirs, et chaque fermoir portait une hermine avec cette devise : « *A ma vie.* » Un statut formel de l'ordre interdisait aux chevaliers de léguer à qui que ce fût leur titre et leurs insignes. Après la mort de chacun d'eux, les héritiers remettaient son collier au doyen du chapitre de Saint-Michel-du-Mont, qui en consacrait le prix à l'ornement de l'église fondée par Montfort.

(2) J'avais déjà remarqué les plus précieux de leurs ouvrages dans une église d'Auray : ce sont les anciennes stalles du chœur, ciselées en effet avec une délicatesse prodigieuse. Les autres travaux des religieux sont : 1° le reste de boiseries qui n'ont point suivi les stalles à Auray, et qui faisaient autrefois l'admiration des fidèles dans la nef qui leur était réservée ; 2° les tableaux qui garnissent la partie supérieure des murs, et notamment une très-curieuse copie de la célèbre galerie de Lesueur, qui enrichit le musée du Louvre, à Paris.

Nous entreprîmes de les compter, mais nous renonçâmes bientôt à ce projet. Me tournant alors vers le cloarec, qui attendait nos questions :

— Tous les noms des martyrs sont-ils dans ces cadres ? lui demandai-je.

Il sourit en hochant la tête et répondit : — Tous ceux du moins qu'avoua le général Lemoine, dont on a dû suivre les rapports officiels.

— Et quels chiffres donnent ces rapports?

— Sept cent onze captifs fusillés, et quatre cents morts dans les prisons, onze cent onze, en tout !

Nous reculâmes d'épouvante à ces mots, et nous crûmes voir ces onze cents ombres sanglantes se dresser autour de nous dans la chapelle. — Et pourtant, ajouta notre guide, interrogez tous les contemporains témoins de ce désastre, et ils vous affirmeront que le nombre des victimes s'éleva à près de deux mille, sans parler de celles de la bataille et du naufrage, qui tripleraient ou quadrupleraient le total.

— L'Etat, s'écria Robert, a raison de conserver ce monument. Tous les partis devraient y faire un pèlerinage annuel. Ils y apprendraient à connaître les douceurs de la guerre civile !

— Heureusement, continuai-je, de pareils malheurs sont désormais impossibles. Le temps des massacres politiques et des martyres religieux est passé. Les révolutions de l'avenir seront pacifiques le lendemain de leur victoire, et tous les cœurs, unis contre l'effusion du sang, n'auront que des larmes de repentir et de miséricorde pour les monuments comme ceux-ci.

Nous quittâmes enfin la Chartreuse avec le même recueillement que le temple expiatoire; mais tout en rendant justice au talent de M. Caristie, architecte des deux monuments, qui certes a tiré de son programme le meilleur parti possible, je ne pus m'empêcher de m'écrier avec M. Martin, d'Auray : « Pourquoi la Commission qui fit élever ce double tombeau n'a-t-elle pas préféré l'art national et chrétien du moyen âge à cet art exotique, que du moins la Renaissance modifiait de son originalité piquante, mais que l'école moderne tient à reproduire avec une si froide exactitude !... Dans cette vallée de Kerso surtout, dans ce *Champ des Martyrs* tombés pour une cause religieuse, figurez-vous une de ces chapelles ogivales, si nombreuses dans le fond de notre Bretagne, élançant vers le ciel, ou détachant sur la verdure des collines le triangle de son pignon, ses clochetons multipliés et sa flèche octogone en granit! Combien cette vue inspirerait plus de respect et d'émotion que le fronton pâle et aplati d'un temple grec !... Et dans l'intérieur du monument, cette lumière douce et mystérieuse que le soleil levant verserait à flots par les vitraux peints d'un abside, ou que le soleil couchant laisserait descendre en filets d'or et de flamme à travers la grande rose du portail, comme elle ferait réfléchir aux mystères de la vie présente et aux espérances de la vie à venir, autrement que cette lumière commune qui offense le regard dès le premier abord! Qui comprend aujourd'hui le sens d'un triglyphe dorique, mythe perdu déjà pour les Romains? Mais le triangle équilatéral et la croix latine, l'arbre architectural du treizième siècle déployant ses rameaux fleuris sous une voûte de pierre, le moindre enfant de nos villages ne sait-il pas ce que cela veut dire?... »

Quand nous repassâmes avec notre guide sur le pont chancelant de Tré-Auray, le soleil jetait un long regard d'adieu à la vallée de Kerso... Tandis que l'ombre traînait comme un crêpe noir sur le *Champ des Martyrs*, une lueur vive et rose enveloppait la flèche et les arbres de la Chartreuse... La chanson bretonne d'un pâtre que nous

entendions sans le voir, et le bruit d'une lourde charrette qui broyait la route de Pluvignier, se mêlaient aux tintements des cloches sonnant au loin l'angélus du soir. Nous nous arrêtâmes, captivés par ces harmonies solennelles; et après quelques instants de rêverie, nous tombâmes dans une véritable hallucination. Les bataillons cuirassés de Montfort et de Duguesclin se heurtaient à nos yeux dans le vallon. Le lévrier prophétique franchissait le ruisseau de Brech, tandis que l'écho tressaillait au dernier soupir du comte de Blois. Bientôt un roulement de tambours arrivait lentement d'Auray... Une suite de détonations foudroyantes ébranlaient la terre, et les victimes de Quiberon tombaient par centaines sous les balles
Au milieu des brouillards du soir convertis en nuages de fumée, il nous sembla distinguer le général Hoche criant: Grâce! à la Convention; Sombreuil à genoux, murmurant le nom adoré; Soulanges et Portzamparc couchés sur leur lit de paille; les femmes d'Auray penchées sur l'herbe sanglante; le comte de Rieux se débattant dans la rivière, et Marionnic lui donnant la sépulture; puis Napoléon relevant les os abandonnés, et le maréchal Soult implorant un tombeau national. Enfin, aux rayons mélancoliques d'un soleil d'automne, nous embrassâmes la fête immense de l'inauguration; nous vîmes les trois évêques de Bretagne, les deux cents bannières flottantes, les groupes de généraux et de magistrats, les vingt mille soldats et paysans, se dérouler à longs flots autour des deux chapelles, pendant que les deux mille âmes des martyrs, s'élevant au-dessus de leur vallée de Josaphat, montaient au ciel avec les bénédictions des partis réconciliés...

IV. Heureux contraste. — Les conscrits de Ploemeur. — Autrefois et aujourd'hui. — L'histoire des conscrits de l'Empire. — La veille du départ. — L'enterrement des ceintures et des cheveux. — Les adieux aux limites de la paroisse. — La chanson de M. Brizeux. — Autre anecdote de l'Empire. — Mathurin et Mathurine. — Un cœur d'homme dans un corps de femme, et *vice versa*. — Le jour du tirage. — Le dévouement d'une sœur. — Mathurine, dragon de l'Empereur. — Le retour au village. — Le sabre, la croix d'honneur et la pipe. — — Pourquoi il n'y a plus de refractaires à Lauzac. — Les cordiers des environs de Lorient. — Les maladreries et les *cacoux* d'autrefois. — Où la coquetterie va se nicher!

Nous fûmes arrachés à cette vision par un tableau qui formait le plus heureux contraste

Des chants joyeux retentissaient sur la grande route et semblaient marquer le pas accéléré d'un régiment: nous nous approchâmes, et nous vîmes des conscrits qui se rendaient à Vannes. Ils venaient de Ploemeur, au delà de Lorrient, et ils s'étaient détournés pour prendre des camarades à Brech. Tous portaient le large pantalon, la ceinture rouge, la veste aux trois pans, bordée d'écarlate, et le sombrero à grands bords orné de chenilles variées. Mais leurs longs cheveux ne pendaient plus sur leurs épaules. Les ciseaux de la discipline les avaient coupés la veille; et c'était pour se consoler de ce sacrifice, — le plus douloureux au cœur d'un Breton, — que nos jeunes gars chantaient à tue-tête et noyaient, de village en village, leur chagrin dans le cidre ou le vin de feu.

Je saisis au passage le refrain de leur chanson, et je reconnus des vers populaires de M. Brizeux, que je savais par cœur depuis longtemps:

> Tûd iaouank, tûd glac' bared da guitaad ar vrô,
> Aa péoc'h a zô er béd bag ar béd a zô braô,
> Id éta a galoun vâd é-pâd hô iaouankiz!
> C'houi a lavarô eunn deiz: — Guéled em euz Paris!

> Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
> Maintenant la paix est dans le monde, et le monde est beau;
> Partez donc de bon cœur durant votre jeunesse!
> Vous direz un jour: — J'ai vu Paris!

Notre guide reconnut plusieurs amis d'enfance, et toute la bande nous entoura en lui serrant la main. Nous fîmes route ensemble pendant une demi-heure; on parla de la conscription et de ses chances...

— Elles étaient plus dures autrefois qu'aujourd'hui! s'écria le cloarec; je me souviens de l'histoire de mon père, qui fut aussi celle de vos parens, il y a quarante ans de cela...

Tous les conscrits soupirèrent, et trois d'entre eux firent le signe de la croix.

— Quelle est donc cette histoire? me demanda vivement Robert...

— Notre cicérone, lui répondis-je, vous la contera mieux que je ne pourrais le faire.

— C'est un triste récit, reprit le cloarec, et qui va changer en pleurs la joie de nos compagnons; mais les malheurs du passé leur feront mieux comprendre leur bonheur présent.

Napoléon régnait dans ce temps-là, et traînait toute la France sur les champs de bataille. Il n'y avait plus en Bretagne que des vieillards, des femmes et des enfants... Les jeunes gens s'en allaient à la guerre par milliers, comme ils s'en vont maintenant par centaines... Et ils ne revenaient pas comme ils reviennent maintenant, ou bien ils revenaient avec un bras ou une jambe de moins, comme mon pauvre père et les pères de mes camarades... Il restait encore vingt gars dans la paroisse de Ploemeur, lorsqu'un dernier recrutement vint les enlever pour la campagne de Russie.

La veille du départ, ils se confessent et communient tous à la même table; puis ils se rendent chez le sonneur de cloches, et lui disent: — Demain au point du jour, vous sonnerez le glas mortuaire. Puis ils vont chez le charpentier et lui commandent vingt bières de sapin. Puis chez tous leurs parents et amis: — Nous venons vous inviter à nos funérailles; prenez, en vous levant, le manteau de deuil, et réunissez-vous à la porte de l'église. Puis chez le vénérable curé: — Monsieur le recteur, vous aurez vingt morts à enterrer, préparez l'eau sainte pour les bénir, l'étole blanche et noire pour leur faire honneur ici-bas, et le *De Profundis* pour ouvrir le ciel à leurs âmes... Puis enfin chez les fossoyeurs: — Disposez vos bêches pour creuser à la fois tout un sillon de fosses.

Le lendemain, les vingt familles étaient assemblées dans le cimetière. Les vingt bières furent apportées tout ouvertes. La cloche envoya dans les airs ses tintements les plus lamentables. Le curé vint avec l'étole noire, l'eau bénite et la croix d'argent. Les fossoyeurs arrivèrent, leurs bêches sur l'épaule; et tous les paysans se joignirent au cortége, portant un cierge d'une main et un chapelet de l'autre.

Les conscrits dénouèrent leurs ceintures, coupèrent leurs longs cheveux, et jetèrent dans les châsses ces nobles parties d'eux-mêmes, ces attributs de leur race et de leur virilité.

Puis ils soulevèrent deux à deux les bières, et, conduisant leur propre convoi, ils se mirent en route, au chant du *De Profundis*. Les enfants de chœur les précédaient en agitant les clochettes funèbres. On accourait de toutes parts grossir l'escorte. On s'agenouillait au bord de la route en disant: Adieu, chrétiens! nous prierons pour vos âmes. Et de temps en temps il y avait un grand silence, couvert par les sanglots des femmes et les cris des enfants.

C'était vraiment toute la jeunesse, toute la force et toute la vie de la paroisse, qui s'en allait à la mort.

On marcha ainsi deux heures, à travers les hameaux déserts, les champs abandonnés, les chemins creux et la vaste lande, jusqu'aux limites de la commune de Ploemeur. Arrivée là, la troupe fit halte, les chants s'interrompirent, on se rangea en cercle autour d'un *placis* de bruyères; les fossoyeurs creusèrent vingt trous; les jeunes gens clouèrent la dernière planche sur leurs cheveux et leurs ceintures. Puis ils embrassèrent leurs familles les uns après les autres, et tandis que le recteur en cheveux blancs bénissait les châsses, ils les descendirent de leurs propres mains dans les fosses, et jetèrent dessus la première pelletée de terre. Chacun vint à son tour en faire autant, et les vingt tombes se trouvèrent alignées, comme un sillon tracé par la charrue.

Tout le monde alors se précipita la face contre le sol, et poussa une clameur si aiguë, si terrible et si longue, qu'on l'entendit à plus d'un quart de lieue.

Le sacrifice était consommé. Les vingt Bretons n'existaient plus; il ne restait debout que les vingt soldats. Leurs parents les embrassèrent encore, comme on embrasse les cadavres de ceux qu'on pleure; et les conscrits prirent, tête baissée, le chemin de la France, pendant que le cortége silencieux retournait au village.

Hélas! ils avaient raison d'enterrer d'avance leurs dépouilles, et de s'assurer des prières de la religion; car, six mois après, tous étaient vraiment morts, excepté quatre d'entre eux, qui, mutilés par les boulets, en apportèrent la nouvelle à Ploemeur, et dont vous voyez les fils, soldats à leur tour, mais plus heureux que leurs pères; car, s'ils laissent leurs cheveux en Bretagne, ils partent en chantant ce refrain de l'espérance:

Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
Maintenant la paix est dans le monde, et le monde est beau;
Partez donc de bon cœur durant votre jeunesse!
Vous direz un jour: — J'ai vu Paris!

Tous les conscrits, ayant essuyé leurs larmes, répétèrent en chœur ce couplet, et s'éloignèrent en ajoutant:

Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
Emmenez avec vous, emmenez toujours l'espérance;
Elle brillera sur votre chemin comme une belle étoile,
Et devant vos deux yeux, quand vous reviendrez au logis (1).

L'histoire des conscrits de Ploemeur nous avait attristés.

— Il faut, dit le cloarec, que je vous égaye par un autre épisode du même temps: il vous prouvera qu'il n'est pas de malheur que le dévouement ne puisse alléger.

C'était dans la commune de Lauzac, que vous avez traversée en allant à Vannes. Il y avait là, en 1812, deux enfants jumeaux, un garçon et une fille, qu'on avait appelés Mathurin et Mathurine. Vous avez vu dans tous les romans que les jumeaux se ressemblent comme deux gouttes d'eau, qu'ils ont toujours même cœur, même esprit et même pensée. La nature, qui déroute souvent les romanciers, avait fait ici tout le contraire. Elle avait mis l'âme d'un homme dans le corps vigoureux de Mathurine, et l'âme d'une femme dans la frêle personne de Mathurin. Quand les deux enfants gardaient les vaches ensemble dans les pâtis, s'il y avait un grand échalier à franchir, un torrent à sauter, un nid de pie à dénicher au sommet d'un arbre, la sœur s'élançait bravement la première, et il était rare que le frère osât la suivre. Il croyait que la folle allait se tuer, et il restait à genoux, priant pour elle, sur la rive du torrent, au bas de l'arbre ou du talus. Plus d'une fois même on le vit s'enfuir et se cacher à l'approche du loup, tandis que Mathurine, faisant un bâton de sa quenouille, attendait l'ennemi, l'arme au bras, et le repoussait avec son bon chien. Mathurin reparaissait alors, tout penaud, mais tout reconnaissant, s'agenouillait d'admiration devant sa sœur, la remerciait en l'embrassant avec larmes, et jurait d'être plus vaillant à la première occasion. Mais l'occasion revenait et le courage ne revenait point. Le pauvre garçon était fait ainsi; il ne pouvait se refaire...

Jugez de sa frayeur lorsque arriva l'âge de la conscription... Le voyant un jour tout en pleurs, Mathurine lui conseilla d'entrer au séminaire, et d'éviter l'uniforme en prenant la soutane. Mathurin pleura davantage et avoua qu'il aimait Soizic (Françoise) Plaudren, sa voisine, avec laquelle il avait dansé à l'aire-neuve... Au lieu de frapper à

(1) Nos lecteurs voudront sans doute connaître la naïve chanson de M. Brizeux. Nous l'avons trouvée dans le cœur et sur les lèvres de tous les conscrits du Morbihan, et elle a été plus efficace que cent mille gendarmes pour supprimer les réfractaires dans ce pays, si longtemps rebelle au recrutement.

Voici la traduction littérale, que nous devons au poëte lui-même:

Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
Emmenez avec vous, emmenez toujours l'espérance, etc.

Il fut un autre temps, un temps noir et cruel,
Où tous les jeunes gens disaient malédiction à leur jeunesse;
Par bandes au pays français ils s'en allaient chaque année;
Hélas! ils ne revenaient jamais en Bretagne!

Non; alors en Bretagne on ne voyait personne,
Hormis des estropiés, des vieillards et des enfants.
Il n'y avait plus d'hommes pour labourer et conduire la charrue;
Les femmes cessèrent enfin d'enfanter.

Napoléon était le chef, le vrai loup de guerre,
Qui, sans pitié pour les pauvres mères, enlevait leurs enfants.
On dit qu'en l'autre monde il est dans un étang,
Il est jusqu'à la bouche dans un marais plein de sang.

Lorsque ceux de Plô-Meur furent appelés pour cette grande tuerie,
« Le loup est parmi les brebis! dirent-ils alors.
« Oui, le mal est sur nous! souffrons donc notre mal,
« Et à la bête sauvage et féroce tendons notre cou.»

Ils dirent au prêtre: « Voici le jour de l'angoisse,
« Revêtez l'étole blanche et noire pour nous bénir; »
A leurs parents: « Revêtez aussi vos habits noirs et de deuil! »
Au charpentier: « Faites pour nous, faites tout de suite une bière. »

Épouvante! A travers les champs et la lande on vit
Ces jeunes soldats porter leur bière;
Ils menaient à leur tombe et devant eux le deuil,
En chantant avec le prêtre la prière des morts.

Beaucoup de gens charitables de toutes les tribus
Étaient venus avec des flambeaux de cire, la cloche et les croix:
Agenouillés au bord de la route, quelques-uns disaient:
« Allez, chrétiens! pour vous nous prierons Dieu! »

Au milieu de la grande lande du Goy-Ker, à la lisière de la paroisse,
S'arrêta le deuil! Là, fut la désolation:
Dans la bière furent jetés leurs cheveux et leurs ceintures,
Et tout le convoi chanta: *De Profundis!*

Les pères se lamentaient; hélas! et les mères
Lançaient en sanglotant leurs âmes vers le ciel;
Tous, entre leurs bras, appelaient leurs fils;
Eux, comme s'ils étaient morts, ne disaient plus rien.

Dans un calme chrétien, et sans regarder en arrière,
Ils s'en allèrent laissant leur vie à Dieu:
Le long des sentiers, ils s'en allaient deux à deux,
Aussi tristes que des trépassés, plus tristes sans mentir.

Avec Dieu ils sont, hélas! et sous la terre
Leurs os sont plus blancs que la cire,
Leurs parents affligés sont aussi descendus dans la tombe:
Les pères et les fils, tous sont morts.

Jeunes gens, cœurs désolés de quitter le pays,
Maintenant la paix est dans le monde, et le monde est beau;
Partez donc de bon cœur pendant votre jeunesse!
Vous direz un jour: J'ai vu Paris! (*Telen arvor. Harpe d'Armorique.*)

la porte du collége de Vannes, Mathurine frappa à la porte du cœur de Soizic, et fit si bien qu'il s'ouvrit aux gémissements de Mathurin... Mais avant le grand jour du mariage, il fallait *mettre la main au chapeau* (tirer à la conscription), et le pauvre frère était doublement perdu, s'il amenait un mauvais numéro... Il ne dormait plus d'angoisse, et toute la famille s'attristait à l'unisson. Mathurine seule riait pour les autres. Elle avait déjà son projet arrêté!

La veille du jour fatal, elle se lève de bonne heure; elle va embrasser son frère, malade de peur dans son lit; puis, sans qu'il s'en aperçoive, elle lui enlève ses vêtements d'homme; elle chausse les guêtres et le bragow-braz, endosse les trois gilets de ratine, jette ses longs cheveux noirs sur ses épaules, arme sa main d'un lourd pen-baz et prend la route de Questembert, rendez-vous des conscrits de Lauzac... Son père, qui la vit partir, allait se fâcher, lorsque le curé, paraissant aussitôt, lui ordonna de se taire... Le digne homme savait et approuvait la résolution de Mathurine.

Le lendemain, on annonça à Mathurin, plus malade encore, qu'un ami tirerait pour lui à Questembert, et qu'on avait fait toutes les prières et toutes les neuvaines imaginables pour obtenir du Ciel un numéro sauveur. Le jeune homme se calma, et attendit la vie ou la mort.

Le soir venu, on frappe à la porte. Mathurine entre, sous ses habits de femme qu'elle avait repris. Elle se jette au cou de son frère, et lui annonce qu'il a un bon numéro; elle porte la même nouvelle à Soizic, qui accourt, et le soir même les deux familles célèbrent les fiançailles...

Tout le monde croyait la brave fille, et pourtant elle avait menti; chacun le sut bientôt, excepté son frère. Voici ce qui s'était passé à Questembert: quand on avait appelé Mathurin, un beau garçon s'était présenté fièrement, avait plongé la main dans l'urne, et avait tiré... le numéro un! « Très-bien! s'était écrié le préfet, voilà un bon soldat pour l'Empereur! » Mathurine (car c'était elle) avait pâli un instant; mais reprenant vite son assurance: « Je demande, avait-elle dit, à devancer l'appel, car je désire entrer dans la cavalerie. — De mieux en mieux! reprit le magistrat, ravi d'un empressement si rare, et il daigna serrer la main du conscrit qui lui fournissait une belle phrase pour son rapport. Mathurine revint à Lauzac achever sa pieuse fraude, ne voulant partir qu'après avoir assuré le bonheur de son frère...

Tout fut arrêté en quelques jours pour le mariage de Mathurin et de Soizic... La sœur alors reprit le jupen et le bragou-braz, dit adieu à son père et à sa mère, obtint par le curé d'éviter le Conseil de révision, et alla prendre rang dans la cavalerie de l'Empereur. — Elle fit, sous le nom de son frère, toutes les campagnes de 1812, 1813 et 1814; celui-ci, informé trop tard de son dévouement, avait voulu courir l'empêcher...; mais Soizic le retint par le cœur, et l'épousa comme il était convenu.

Vers la fin d'octobre 1815, un individu portant l'uniforme des dragons, décoré d'une balafre à la tempe et de la croix de la Légion-d'Honneur, traversa sur le soir le bourg de Lauzac... Il alla tout droit au presbytère et frappa d'une main résolue... Le curé vint ouvrir lui-même, reconnut Mathurine... et embrassa le dragon. La vieille gouvernante s'évanouit de surprise; mais, reconnaissant Mathurine à son tour, elle trouva des jambes de cerf pour courir chez Mathurin.



Le retour de Mathurine, dragon de l'Empire.

Le soldat avait gardé toute sa tendresse de cœur, et voulait ménager à ses parents la surprise de son retour. Vous jugez de la fête dont ce retour fut le signal. Elle dura trois jours sans interruption, et toute la commune y

prit part successivement. Quand le dragon eut trinqué avec chacun et donné l'accolade à chacune, Mathurine déposa l'uniforme et le baudrier, reprit sa robe et sa coiffe d'autrefois, pendit sa croix d'honneur à son bénitier, et se retira dans le ménage de son frère. — Tous les gars du pays lui demandèrent sa main, mais elle déclara qu'elle ne voulait point se marier, et fit sentir le plat de son sabre à ceux qui poussèrent trop loin la galanterie.

Aujourd'hui, Mathurine a cinquante-sept ans, et vit toujours à Lauzac chez Mathurin. Si vous repassez dans ce village, vous apercevrez sur le seuil d'une porte une femme vigoureuse, debout près d'un homme du même âge, donnant des ordres à une bande de valets, souriant à toute une famille de marmots, bourrant et fumant une vieille pipe admirablement culottée... Cette femme est Mathurine, ancien dragon de l'Empire.

Chaque année, le jour du tirage, elle reprend son sabre et sa croix, et fait marcher les conscrits tombés au sort... Malheur à celui qui s'avise de pleurer ou de regarder en arrière!... Mathurine lui essuie la joue d'un soufflet et le remet au pas d'un coup de plat de sabre. Elle les accompagne tous ainsi jusqu'au bout de la paroisse, les embrasse rudement l'un après l'autre, et leur donne du courage pour sept ans. — Aussi n'a-t-on pas vu, depuis 1815, un seul réfractaire dans la commune de Lauzac!

Nous quittâmes notre aimable guide à Auray, et nous retournâmes le lendemain à Lorient. En parcourant les alentours de cette ville, Robert fut frappé de la triste et humble mine des paysans qui se livraient à l'état de cordiers.

— Ceci est encore, lui dis-je, un souvenir du moyen âge. Les cordiers étaient autrefois aussi méprisés en Bretagne que le sont aujourd'hui les *kéménérien* (tailleurs ambulants). Ces malheureux, véritables parias de la province, descendaient en ligne droite des anciens *cacoux* (lépreux et malingreux). Il n'y a pas longtemps encore, la plupart des ateliers de corderie occupaient la place et encouraient la réprobation de ces fameuses *maladreries*, qui étaient séparées des habitations par des lois si rigoureuses. M. de Lavillemarqué, notre savant ami, a tracé le sort lamentable des *cacoux* de Bretagne.

« On les renfermait, dit-il (1), en des villes particulières; ils avaient leurs prêtres, leurs églises, leur cimetière, et formaient au milieu du monde une société à part, dont la douleur était le partage, et l'horreur la sauvegarde. Plus tard, quand le mal devint moins commun, on permit aux malades d'habiter à la porte des villes, d'y faire le commerce de fil et de chanvre et le métier de cordier; mais on leur assigna des demeures à l'écart.

« Dès que les premiers symptômes du mal se manifestaient, on se rendait processionnellement chez le lépreux, comme s'il eût été réellement mort.

« Un ecclésiastique, en surplis et en étole, lui adressait quelques paroles de consolation, l'exhortait à se résigner à la volonté de Dieu, le dépouillait de ses vêtements pour le revêtir d'une casaque noire, l'aspergeait d'eau bénite, et le conduisait à l'église.

« Le chœur était tendu de noir, comme pour les enterrements; le prêtre, revêtu d'ornements de même couleur, montait à l'autel; le malade entendait la messe à genoux entre deux tréteaux, couvert du drap mortuaire, à la lueur des cierges funèbres.

« Après l'office, le prêtre l'aspergeait de nouveau d'eau bénite, chantait le *Libera*, et le menait à la demeure qu'on lui destinait, et qui avait pour meubles un lit, un bahut, une table, une chaise, une cruche et une petite lampe. On donnait en outre au malade un capuchon, une robe, une housse, un barillet, un entonnoir, des cliquettes, une ceinture de cuir et une baguette de bouleau.

« Arrivé au seuil de la porte, le prêtre, en présence du peuple, l'exhortait encore à la patience, le consolait de nouveau, l'engageait à ne jamais sortir sans avoir son capuchon noir sur la tête et sa croix rouge sur l'épaule; à n'entrer ni dans les églises, ni dans les maisons particulières, ni dans les tavernes pour acheter du vin, à n'aller ni au moulin ni au four, à ne laver ni ses mains ni ses vêtements dans les fontaines ou dans le courant des ruisseaux, à ne paraître ni aux fêtes, ni aux pardons, ni aux autres assemblées publiques, à ne toucher aux denrées dans les marchés qu'avec le bout de sa baguette et sans parler, à ne répondre que sous le vent, à ne point errer le soir dans les chemins creux, à ne point caresser les enfants..., à ne leur rien offrir...; puis il lui jetait sur les pieds une pelletée de terre, le bénissait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et revenait avec la foule.

« Si le malade se mariait, et avait des enfants, ils n'étaient point baptisés sur les fonts sacrés, et l'eau qui avait coulé sur leur tête était jetée comme impure; s'il mourait, on l'enterrait dans sa demeure.»

Nous entrâmes dans les chaumières de quelques cordiers, et nous y reconnûmes la misère hideuse des environs de Gourin et de Pontivy. C'est là qu'il faut voir jusqu'où la nécessité peut faire descendre les moyens d'existence! Et pourtant, il y a un objet de luxe qui se retrouve même au fond de cette dégradation.

— Quoi! s'écrie naïvement le *Guide du Voyageur en France*, pas un trumeau dans ces taudis! pas le plus petit miroir à l'usage des jeunes filles!

— Pardonnez-moi, monsieur le *Guide!* il n'est pas, dans ces misérables bouges (où la coquetterie va-t-elle se nicher!) il n'est pas jusqu'à la plus effroyable vachère qui ne tienne sous clef dans son coffre sa psyché de douze sous, et ne l'en tire les jours de fête, pour s'assurer, avant d'aller à la grand'messe, qu'il ne manque rien, non pas à la beauté de son visage, ni à la grâce de ses vêtements, mais uniquement à la sévère étiquette de son bavolet. Car il faut dire que la plus jolie Morbihannaise, en employant ainsi quelques heures à sa toilette dominicale, s'inquiète fort peu de la fraîcheur de son teint, ou de l'étoffe de sa robe, puisqu'aucun paysan n'y fera la moindre attention. Ce qui lui importe le plus, c'est que la jeune fille, agenouillée auprès d'elle ou accroupie sur ses talons pendant tout l'office, ne découvre pas un faux pli dans sa coiffure, ou une épingle maladroitement placée; — ce qui suffirait pour fournir matière, le jour suivant, au bavardage des laitières de sa connaissance, pendant tout le trajet de leurs paroisses à la ville...

Notre voyage dans le Morbihan était terminé. Je demandai à Robert s'il voulait continuer par le Finistère, qui était à deux pas de nous, ou regagner la Loire-Inférieure, ou tourner vers l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord. Il demeura si perplexe, qu'il me proposa de tirer ces quatre départements à la courte-paille. Je vous dirai prochainement de quel côté le sort nous dirigea.

PITRE-CHEVALIER.

FIN DU VOYAGE DANS LE MORBIHAN.

(1) BARZAZ-BREIZ, *Chants populaires de la Bretagne*, t. II.

REVUE DU MOIS.

Après comme avant la Révolution de 1848, le *Musée des familles* demeure étranger à la politique, et fidèle à son esprit religieux et philosophique, littéraire et moral, instructif et amusant. Quel que soit le drapeau de la patrie, la famille en est toujours le centre, la pierre du foyer en est toujours l'autel. Puisse cette révolution, qui doit nous donner tant de nouveaux lecteurs, en appelant le peuple entier aux bienfaits de l'instruction et de la moralisation, rester fidèle jusqu'au bout au sentiment chrétien, charitable, clément et fraternel qui a consacré dès le lendemain sa prodigieuse victoire !

Parmi les traits de modération qui font tant d'honneur au peuple de Paris, il en est un dont nous avons été témoin, et que nous publions d'autant plus volontiers que nous ne l'avons encore vu dans aucun journal.

Au moment même où les premiers vainqueurs entraient aux Tuileries, ils trouvèrent dans une chambre une vieille dame, infirme, impotente, abandonnée seule au milieu des ruines de la royauté. A cette vue, tous ces cœurs exaspérés se calment, tous ces bras menaçants s'abaissent, toutes ces voix terribles s'adoucissent, pour interroger respectueusement Mme de D... Elle leur déclare son nom et sa qualité de dame d'honneur de l'ancienne reine. « — Où voulez-vous aller, madame? Nous sommes tous à votre service. — Portez-moi telle rue, tel numéro. — Mais n'avez-vous rien à enlever d'ici ? — Je n'ai que des papiers et quelque argent dans ce secrétaire. — Prenez-les, madame. — Mais je ne puis ni me lever, ni marcher. — Nous allons vous rouler près du secrétaire et obéir à vos ordres. » Tous font, en effet, ce qu'ils avaient dit. Ils recueillent et enveloppent les modestes trésors de Mme de D... Ils s'attellent à son fauteuil, et ils l'emportent des Tuileries au milieu du respect de la foule, — au même instant où les Écoles transportaient à Saint-Roch le Christ de la chapelle, à travers les têtes découvertes et les fusils inclinés.

Si le peuple demeure conséquent à de pareils débuts, il ne méritera, certes, que l'admiration et la sympathie universelles.

SALON DE 1848.

La Révolution de 1848 ouvre une ère nouvelle aux beaux-arts. Le jury du Louvre, attaqué si vivement et si justement, est tombé avec les autres pouvoirs dans la tempête de février. Au moment même où nous écrivons ces lignes, le gouvernement provisoire décrète que tous les ouvrages envoyés au Musée national seront exposés. C'est là sans doute une mesure un peu trop généreuse, nécessitée par l'impossibilité d'organiser immédiatement un jury électif. Reste à savoir où l'on trouvera des galeries aussi larges que les bonnes intentions du gouvernement. Quoi qu'il arrive, on ne pourra pas dire que l'exposition de 1848 ne soit point une exposition nationale. Après tout, elle n'en sera que plus curieuse. L'innombrable collection de croûtes qui y figurera nécessairement fera d'autant mieux ressortir les beaux et les bons tableaux.

Le retard apporté à l'ouverture du Salon ne nous permettant pas d'en rendre compte aujourd'hui, nous ne pouvons qu'annoncer à nos lecteurs d'excellentes toiles de MM. Horace Vernet, Hippolyte Flandrin, Ziégler, Dauzats, Biard, Papéty, Baron, Corot, Glaize, Decaisne, Signol, Champmartin, Claudius Jacquard, Adolphe et Armand Leleux, Eug. Delacroix, Robert Fleury, Roqueplan, etc.

Nous verrons des sculptures de M. Pradier, dignes de leurs sœurs; une statue de M. Clesinger qui n'aura, dit-on, pas moins de succès que sa *Femme piquée par un serpent;* une *Haïdée* de M. Husson, charmante comme celle de don Juan, une *Rêverie* de M. Jouffroy, etc.

On regrettera vivement que M. David (d'Angers), notre statuaire national, n'ait pu envoyer au Louvre sa belle et majestueuse figure de *Matthieu de Dombasle*, cette haute glorification de l'agriculture, qui vient annoncer si à propos les heureux développements que doit prendre cet art fécond et nourricier. Mais nous serons sans doute indemnisés de cette privation par une exposition spéciale du nouveau chef-d'œuvre de l'auteur du *Gutenberg*, du *Jean Bart*, du *roi René*, etc. Rien ne convient mieux aux créations de M. David que l'étendue des places publiques, l'azur du ciel et le point de vue de l'horizon.

Mme de Mirbel aura quelques jolies miniatures, et M. Maxime David nous montrera la vigoureuse figure de l'ambassadeur de Perse, entouré de gracieux visages de femmes et d'enfants, tels qu'il sait les faire parler et sourire.

M. Gigoux, qui est si rarement content de lui-même, parce qu'il va toujours s'élevant et grandissant, n'a pas achevé à son gré un tableau qui sera doublement populaire, à cause de son mérite d'abord, et puis à cause de son opportunité, le *Départ des volontaires du Jura*, pendant la première Révolution. Mais le grave peintre de la *Cléopâtre* et du *Charlemagne* a envoyé, comme souvenirs au public, sept délicieuses têtes de femmes, charbonnées avec cette aisance, ce style et cette vérité que prodigue en se jouant son crayon.

On n'a pas oublié les *Mages à la crèche*, de M. Eugène Tourneux, qui, comme nous le leur avions prédit, font aujourd'hui l'honneur d'une église. Ses deux tableaux de 1848 montreront son talent sous deux faces diverses. *Le Christ au denier* respire la force et la réalité la plus saisissante, et le *Départ des jeunes mourants pour l'autre monde* ouvre l'âme à ces immenses tristesses qui se résolvent par une larme jetée à la terre et par un regard élevé au ciel.

M. G. Staal, l'auteur des *Femmes de la Bible*, notre infatigable et consciencieux dessinateur, n'a exposé qu'un portrait d'homme, au crayon mêlé de pastel; mais ce portrait a toute la valeur d'une étude importante.

Enfin M. Henri Lehmann, dont nous avions reproduit il y a deux ans l'*Hamlet* et l'*Ophélia*, nous a autorisé à faire graver encore, cette année, son beau tableau : *Au Pied de la Croix*, qu'il expose avec le pendant de ses gracieuses *Océanides*.

Le sujet de cette toile religieuse est aussi neuf que touchant. Jamais peut-être ce moment de la Passion n'avait été rendu ; jamais du moins il ne l'avait été avec plus de force et de grandeur. On vient de détacher de la croix le corps de Jésus, et deux hommes l'emportent dans le fond. Sur le devant, au pied du gibet, la mère du Dieu sauveur tombe défaillante entre les bras des saintes femmes. Cette figure

de Marie résume toutes les douleurs maternelles. C'est bien la *Mater dolorosa* du *Stabat*. Seulement elle ne pleure plus parce qu'elle n'a plus d'espoir. L'enlèvement de son fils a vaincu son courage et sa foi. La nouvelle de la Résurrection pourra seule la relever d'un tel abattement. Les autres personnages sont groupés et disposés avec une noble variété de couleur et de sentiment. La Madeleine est particulièrement remarquable d'attitude et d'expression. Tandis que Marie, qui aimait surtout l'âme de Jésus, tombe en voyant disparaître son corps, Madeleine, qui aimait à la fois l'âme et le corps, se tient encore debout pour suivre ce corps adoré à la trace de son sang. Il y a là une délicatesse de cœur qu'on ne saurait trop louer.

Nous croyons que ce tableau de M. Lehmann est acquis à l'église de Saint-Roch.

P.-C.



Salon de 1848, *Au Pied de la Croix*, tableau de M. H. Lehmann.

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU.

I. SOUVENIRS HISTORIQUES.



La chapelle de la Sainte-Trinité.

I. Avenir des anciennes résidences royales. — Origine de Fontainebleau. — Le roi Robert. — Un calembour du dixième siècle. — Louis VII et Thomas Becket. — Blanche de Castille. — Saint Louis et les brigands. — Les Martyrs d'amour. — Charles le Sage. — François Ier. — Léonard de Vinci. — André del Sarto. — Un drame. — Embellissements. — Les raisins de Fontainebleau. — Rosso. — Charles-Quint. — Le Primatice. — Benvenuto Cellini. — Mme d'Étampes. — Lettres et intrigues. — Le *Jupiter* à la bougie. — Noces et festins. — Le serpent monstre. — Henri II. — Diane de Poitiers. — L'anneau magique.

Voici le moment, ou jamais, de tracer l'histoire et le tableau des anciennes résidences royales ; non pas que la nation, après avoir ressaisi ces palais élevés par ses bras et cimentés de ses sueurs, songe à les détruire aveuglément : elle sait trop bien qu'ils sont l'honneur immortel de ses architectes, de ses peintres, de ses sculpteurs, de ses ouvriers. Elle les régénérera au contraire et en fera des monuments sacrés, des temples de l'art, de l'industrie, du travail, de la gloire, du patriotisme, ouverts sans distinction à tous les enfants de la France.

En attendant cette rénovation populaire, racontons comment s'élevèrent, de siècle en siècle, ces chefs-d'œuvre de granit et de marbre, d'or et d'argent, ces prodiges de l'ébauchoir et du pinceau ; disons comment la religieuse patience des moines, la souveraine fantaisie des François Ier et des Louis XIV, le talent créateur des Léonard, des Primatice et des Pujet, le labeur des tailleurs de pierre de la Gastine, la navette et l'aiguille des tapissiers des Gobelins, la roue ingénieuse des porcelainiers de Sèvres, s'associèrent pour construire et décorer ces magnifiques habitations que l'Europe enviera toujours à la France.

Nous avons commencé par Marly, dont il ne reste plus que les ruines; nous allons continuer par Fontainebleau, qui est debout dans toute sa splendeur.

Mais d'abord, par où entrer dans ce rendez-vous de châteaux? comment aborder cette collection de merveilles? à quelle date prendre cette longue série de souvenirs?

Comme nous ignorons si le palais de Fontainebleau ne subira point quelques modifications matérielles, exposons ce qu'il a d'immuable et d'indestructible, c'est-à-dire ses origines, sa fondation, ses pieuses légendes, ses grandeurs historiques, ses aventures royales et ses vicissitudes galantes. Après avoir dit ce qu'il a été, nous dirons ce qu'il est, et ce qu'il sera. La description ne pourra que gagner à suivre la chronique.

Un jour du seizième siècle, saint Louis chassait dans la forêt de Bière, en Gatinais. Il perdit un lévrier qu'il aimait fort et qui répondait au nom de Bleau. Grand chagrin du monarque et plus grand empressement de sa cour à rechercher la bête favorite. Tous les rois, — sans en excepter les saints, avaient leurs flatteurs. Les flatteurs de Louis IX coururent si bien qu'ils retrouvèrent le lévrier près d'une source où il se désaltérait. La source devint une riche fontaine et prit le nom de Fontainebleau, qui fut bientôt celui d'un rendez-vous de chasse.

Si cette origine de Fontainebleau ne vous satisfait pas, bien que François Ier et le Primatice l'aient consacrée par un tableau officiel, il nous reste le choix entre l'avis du père Mabillon, qui donne la priorité au vieux domaine de Bréau, et l'opinion de Philander et de Thou, qui, sans respect pour les contes de grand'mères, déclarent que la beauté des eaux du pays y fixa les rois francs et motiva le nom de Fontaine-Belle-Eau, ou belle fontaine, d'où Fontainebleau.

Devine, si tu peux; et choisis, si tu l'oses.

Maintenant laissons la tradition pour l'histoire. L'antique noblesse de Fontainebleau ne fera qu'y gagner.

« Le Gatinais, dit Guillaume Morin, diversifié de bois, de rivières, de plaines et montagnes, est fort sain et agréable, qui est cause qu'il est grandement peuplé, et voit-on que ceux qui y habitent, vivent ordinairement en une longue santé, et meurent pleins d'années en une honorable vieillesse, plus qu'en aucune région de France : ce qui a excité nos rois de faire construire des lieux de plaisance en ce pays pour y habiter ; aussi la plus belle et royalle maison qui soit en Europe, savoir Fontainebleau, est bastie en ceste province... Nos rois très-glorieux ont esté non seulement conseillez de choisir ce païs pour leur séjour et la conservation de leur santé, mais encore ont désiré presque de tout temps que leurs enfants nacquissent en icelui, car auparavant que Fontainebleau fust basti, les reines venoient pour être mères au chasteau de Montargis, et leurs enfants y estoient nourris et élevés, d'où ce lieu a esté appelé le nourricier des enfants de France. »

De Montargis, les reines-mères passèrent à Fontainebleau « qui est le cœur du Gatinais. »

Déjà Melun avait été leur paradis terrestre. Après avoir saccagé cette ville en 999, le roi Robert la ressuscita de ses ruines et en fit sa résidence capitale. C'est là qu'il se plaisait à chanter au lutrin, sous la chape et l'étole, les versets que lui avait appris le fameux Gerbert, depuis le pape Sylvestre II. Il croyait fermement que ces psalmodies lui avaient valu la prise de Melun, parce que les murs en étaient tombés pendant qu'il entonnait le *Kyrie eleison* à Saint-Denis. Il composait, du reste, des proses latines fort remarquables pour le dixième siècle, et voici un beau tour qu'il joua à Constance, sa troisième femme, moins lettrée que son auguste époux, à qui elle faisait regretter la douce Berthe de Bourgogne. Il écrivit l'hymne de saint Denys : — *O constantia martyrum laudabilis!* (O louable constance des martyrs); allusion probable à ses tourments domestiques. La reine, en voyant son nom dans *Constantia*, crut l'hymne entier fait en son honneur. Le bon prince rit sous cape avec ses chanoines, et le ménage fut réconcilié par ce calembour.

Robert couvrit le territoire de Melun de maisons religieuses, et en établit une dans la forêt de Bière, aujourd'hui forêt de Fontainebleau. Il y fixa aussi le point de départ de ses chasses, et les chroniqueurs le regardent comme le vrai fondateur du domaine.

Un peu plus tard, sous Louis le Jeune, Fontainebleau est déjà un important manoir, avec tours, fossés et donjon. Les chartres sont datées *apud fontem Bleaudi*, et l'une d'elles nous signale un événement fameux.

Vers le milieu du douzième siècle, Louis VII revenait à Fontainebleau, lorsqu'il rencontra une troupe d'Anglais conduisant un archevêque en grand costume. C'était un homme d'une beauté mâle et superbe, portant sur le visage l'empreinte d'une foi que le malheur n'avait pu dompter. Son histoire fut aussitôt racontée au roi de France.

Saxon de race obscure, il était devenu le favori et le chancelier d'Henri II, roi d'Angleterre. Il n'y avait pas de plus fin diplomate dans le conseil, de plus rude jouteur à la chasse, de buveur plus joyeux à table, de plus irrésistible galant auprès des dames. Henri II jeta les yeux sur lui pour mater l'indépendance cléricale, lui fit quitter l'épieu pour la crosse, la cuirasse pour l'étole, la cour pour l'église, et le nomma archidiacre métropolitain, puis archevêque de Cantorbéry, c'est-à-dire primat d'Angleterre. Mais lorsqu'il l'eut ainsi armé pour son dessein, jugez de la surprise du monarque!

Il fait venir le nouveau prélat et ne reconnaît plus le compagnon de ses plaisirs. Autant le chancelier était, la veille, insouciant et jovial, autant l'archevêque est aujourd'hui sérieux et austère. Ce cavalier qui chantait hier, le verre en main, qui lançait son cheval impétueux contre les sangliers, dont les habits de velours et de soie étincelaient d'or et de pierreries, s'avance maintenant d'un pas grave et solennel, armé du bâton pastoral, de la croix et de la mitre, couvert d'une modeste robe de laine, l'œil ferme et ascétique, les joues creusées par le jeûne et la pénitence. Le courtisan n'est plus qu'un cénobite, le diable est devenu saint!

Henri soutient pourtant son regard inflexible, et lui remet le décret qui doit abattre le clergé.

Le primat le lit avec calme, le déchire lentement, et reste debout devant le roi, l'examinant face à face.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie le despote, rouge de colère.

— Cela veut dire, répond froidement l'archevêque, que Dieu m'a éclairé et converti. Hier je foulais aux pieds mes devoirs, aujourd'hui je mourrais pour les remplir. Plus j'ai de vices à racheter, plus mes vertus doivent être éclatantes; plus j'ai scandalisé votre cour, plus je saurai l'édifier désormais. J'ai donné la moitié de ma vie à la tyrannie royale, je donnerai l'autre moitié à la liberté des peuples. L'indépendance du clergé est son dernier rempart. Vous ne briserez cette indépendance qu'en me brisant moi-même.

— Vous n'en aurez pas le démenti, reprit le roi avec un geste terrible. La main qui vous a élevé vous renversera; et nous verrons qui sera le plus fort de nous deux.

— Nous verrons, prince! vous avez votre volonté et vos armes; j'ai la volonté de Dieu, et cette croix. Au revoir...

Et l'archevêque s'en alla comme il était venu.

Depuis ce jour, la lutte fut sans relâche et sans merci. Du sein de son palais entouré de soldats, regorgeant de favoris, retentissant de fêtes et de débauches, le roi d'Angleterre lançait la menace et la persécution contre le soutien des libertés catholiques. Du fond de sa cellule sans gardiens, pleine d'abbés et de pauvres, sanctifié par les macérations et les prières, le primat se défendait avec le courage de la foi, le calme de la modération, la supériorité du talent.

Enfin, Henri II recourut à la force, — cette dernière raison des tyrans, — et l'archevêque n'échappa à la captivité qu'en se réfugiant en France.

C'était lui qui se présentait à Louis le Jeune, aux portes de Fontainebleau.

Or, cet archevêque était Thomas Becket, un des plus grands hommes de l'Angleterre, un des plus grands saints du catholicisme.

Le roi de France le reçut à bras ouverts, et répondit au roi Henri, qui le réclamait :

« En protégeant un exilé, un prêtre, contre ses ennemis, je maintiens le plus antique et le plus beau fleuron de ma couronne. »

Il fit consacrer par Thomas la chapelle du palais de Fontainebleau, et ménagea entre lui et le prince anglais une réconciliation, qui ne fut qu'une trahison de ce dernier.

On sait qu'après le retour de l'archevêque à Cantorbéry, Henri s'écria : « Ne trouverai-je donc personne pour me délivrer de cette créature? » et que des misérables, exécutant son vœu, égorgèrent le prélat dans son église, sur les marches de l'autel ensanglanté.

Quelques années après, Louis VII mourut à son tour, en revenant d'un pèlerinage au tombeau de l'homme de Dieu.

Ses successeurs furent de plus en plus généreux pour Fontainebleau et les monastères environnants. Philippe Auguste n'y séjournait jamais sans donner à l'Hôtel-Dieu de Nemours tout le pain qui restait de sa table.

Les croisades et les guerres interrompirent ces faveurs.

Au milieu du douzième siècle, l'ermitage de Franchard, aujourd'hui si recherché des touristes, était, dit le père Étienne, une solitude horrible, également redoutée des hommes et des bêtes. L'herbe croissait à peine sur cette terre défrichée, et l'eau qui coulait de la roche sauvage n'était ni belle aux yeux, ni salutaire au goût (1).

La belle et célèbre Agnès de Méranie reçut à Fontainebleau la couronne nuptiale qui devait lui coûter tant de larmes. Il y eut alors de brillants tournois, souvent renouvelés jusqu'au seizième siècle.

C'est à Fontainebleau que le vainqueur de Bouvines, sommé de répudier Agnès, répondit à l'évêque de Paris : « Par la Joyeuse de Charlemagne, n'excitez pas ma colère; prenez garde que je ne frappe à votre mangeoire et que je ne confisque vos biens temporels! » Et cet autre mot à Innocent III, que M. Ponsard a placé dans sa tragédie : « Eh bien, je me ferai mécréant; Saladin est trop heureux de n'avoir pas de pape! »

La digne mère de saint Louis, Blanche de Castille, aimait par-dessus tout la forêt de Bière, où se trouve encore un vieux chêne qui porte son nom jusqu'au ciel.

Louis IX lui-même, en expirant sur la Terre-Sainte, parlait avec regret de *ses chers déserts de Fontainebleau.* On voit toujours sa chambre dans le palais, et les gardes racontent une aventure de ses *déduits de chasse.*

Il avait perdu sa suite et la cherchait en vain, lorsqu'il tombe au milieu d'une bande de voleurs.

— C'est vous qui êtes le roi? lui demanda un chef, en le saisissant au corps.

— Laissez-moi la vie sauve, et je vous livre Louis en personne.

En même temps, il sonne du cor, et ses gens accourent au signal.

— Eh bien! reprend le chef, où est le roi?

— C'est moi-même, et tu n'es qu'un sot brigand!

Puis toute la chasse arrivant, s'empare de la bande entière.

— Depuis quand faites-vous ce métier? leur dit alors Louis IX.

— Depuis hier seulement. Voilà pourquoi nous sommes des novices.

— Et qui vous a poussés au crime?

— La faim. Nous n'avons mangé que des racines depuis huit jours.

— A la bonne heure, poursuit le digne prince. Je vous pardonne, et vous offre de me suivre à la croisade. Vous expierez vos péchés contre les infidèles, et vous mangerez désormais le pain du roi. Le roi doit en avoir pour tous ses enfants.

Les voleurs tombèrent aux pieds de saint Louis, et il n'eut jamais de plus braves soldats.

Louis IX combla de ses dons les pauvres et les religieux de Fontainebleau. Il accompagnait ceux-ci dans leurs processions, les servant et leur répondant comme un simple frère, — ce qui le fit surnommer par les courtisans : le roi des clercs et des prêcheurs.

Quant aux pauvres, « tous les jours il leur donnoit à dîner à grand'foison, sanz ceulx qui mangoient en sa chambre ; et maintes fois il leur tailloit leur pain et donnoit à boire. » *(Joinville.)*

Fontainebleau doit à saint Louis son premier hospice, et la chapelle de la Sainte-Trinité, rebâtie par François Ier en 1529.

Le règne pacifique de Philippe le Long vit naître à Fontainebleau la stupide chevalerie des *martyrs d'amour.* La règle en consistait à périr de froid, pour mieux prouver l'ardeur de sa flamme. « Plusieurs, dit un vieil historien, transissoient et mouroient tout net de lèz leurs amies, et aussi leurs amies de lèz eux, en parlant de leurs amourettes et bourdant de ceux qui se vêtoient en plein hiver. Et à d'autres il convenoit desserrer les dents de coultaux, et les chauffer et les frotter au feu, comme angelés. Si ne doute que ceux et celles qui moururent en cet estat ne soient de vrais *martyrs d'amour.* »

Charles le Sage, le père des bibliothèques, en établit une à Fontainebleau. Ce monarque avait le bon esprit d'écouter les savants et les *clercs* (les lettrés) et d'en faire les joyaux de sa couronne. « Tant que sapience sera honorée en ce royaume, disait-il, il continuera à prospérité; mais quand déboutée y sera, il décherra. »

La chute de son dernier successeur, qui méprisait tant les hommes de la pensée, est une triste confirmation de cette prophétie.

Charles V voulait qu'on pût travailler à toute heure de

(1) Particulièrement le mardi de la Pentecôte, jour de fête pour tout le pays, autour de la maison du garde, élevée sur les ruines du monastère. On voit encore, ce jour-là, de bonnes vieilles qui laissent danser la jeunesse, pour aller à l'écart et superstitieusement recueillir l'eau de la *Roche-qui-pleure.*

jour et de nuit dans les bibliothèques, et chaque soir on y allumait, à cet effet, des chandeliers et des lampes d'argent.

Aujourd'hui les bibliothèques nationales ne sont ouvertes que quatre ou cinq heures par jour. Etrange progrès après tant de siècles de civilisation!

A peu près abandonné par Charles VII, Louis XI, Charles VIII et Louis XII, Fontainebleau vit se lever enfin l'astre de François Ier. Encore un exemple immortel de l'honneur que les lettres et les arts font aux rois qui les protégent! François Ier avait la cour *la plus gentiment corrompue* du monde, comme dit Brantôme; lui-même était aussi corrompu à lui seul que toute sa cour; brave et généreux chevalier sans doute, il ne sut, comme capitaine, qu'incendier la Provence et perdre le Milanais; — comme diplomate, que se faire jouer par Charles-Quint; — comme roi, qu'allumer les bûchers, préparer la guerre civile et ruiner les trésors de l'État. Eh bien! la justice de l'histoire n'ose le frapper au milieu du cortége de savants, de gens de lettres et d'artistes qui l'ont déclaré leur père et leur ami. Les gloires de Marot, de Ronsard, de Budé, de Cujas, d'Étienne, de Léonard de Vinci, du Primatice, de Rosso, de Cellini, de Germain Pilon et de tant d'autres, lui ont composé de leurs reflets une auréole que toutes ses fautes et tous ses vices n'ont pu éteindre aux yeux de la postérité!

Il appela d'abord à Fontainebleau Léonard de Vinci. Le maître septuagénaire, que les chefs-d'œuvre de Michel-Ange empêchaient de dormir, aima mieux être le premier en France que le second en Italie. Il arriva, en l'année 1515, non plus éclatant de joie et de beauté, d'or et de soie comme l'avaient vu Florence et Milan, mais couvert d'habits négligés, les cheveux épars, la barbe en désordre, l'œil sombre et le front orageux. Il n'eut que le temps d'achever quatre tableaux avant de mourir, et cependant, de crainte de perdre un rayon de ce soleil couchant, le roi de France ramassait le pinceau de l'artiste quand il échappait à ses doigts affaiblis.

Léonard termina ses jours à Amboise, suivant les uns; à Fontainebleau même, suivant les autres. Voyant sa dernière heure approcher, il se recueillit en Dieu, et se leva pour recevoir le Saint-Sacrement. François Ier survint alors, et faisant recoucher l'illustre mourant, il lui parla de son art et de ses œuvres. Léonard demanda pardon au Ciel et à la terre de n'avoir point fait assez pour la peinture. Puis un paroxysme le saisit. Le roi lui soutint la tête afin d'alléger son mal; mais, comme si le divin artiste eût senti qu'il ne pouvait espérer un plus grand honneur ici-bas, il rendit le dernier soupir entre les bras de François Ier (1).

Après Léonard de Vinci, ce fut le tour d'André del Sarto. Fils d'un pauvre tailleur, il avait un grand talent, mais un faible caractère. Les caprices de sa femme le dominaient et le perdirent. Cependant François Ier lui avait donné toute sa confiance. Il fut si ravi de son tableau de *la Charité*, qu'il augmenta sa pension, lui fit jurer de rester en France, et le chargea de la décoration de Fontainebleau.

André saisit ce prétexte pour retourner en Italie, promettant au roi d'en rapporter une collection de chefs-d'œuvre. Le confiant monarque lui remit, à cet effet, des sommes considérables.

Mais à peine de retour à Florence, André, cédant aux coquetteries de sa femme, dissipa l'argent du roi en festins, en parures, en dépenses de toute sorte.

(1) Vasari, *Vie des peintres*.

M. Alfred de Musset a écrit là-dessus un de ses plus beaux drames. S'il faut en croire le poëte, l'épouse d'André mit le comble à sa folie en le trahissant pour un de ses élèves. Ce jeune homme, que l'auteur appelle Cordiani, assassina le domestique de son maître sous les fenêtres de Lucrèce del Sarto, et André le reconnut en lui pressant la main qu'il trouva couverte de sang. Les deux artistes se battirent, et le mari plongea son épée dans le cœur de l'amant; mais après l'avoir cru mort, il apprit qu'il venait de s'enfuir avec Lucrèce au moment où il allait pardonner à celle-ci.

Le jour même, les envoyés du roi de France vinrent lui demander compte de sa mission.

— Ma mission! répondit André, accablé par ce dernier coup : dites à François Ier que je lui ai volé son argent. Ma femme aimait le plaisir, messieurs; le cœur des femmes est un abîme! Mon père était un simple ouvrier; le talent qu'il remarqua en moi lui fit croire que j'étais protégé par une fée. Je devins peintre, et l'amour de l'or m'égara. J'avais du génie, peut-être, ou quelque chose qui ressemblait à du génie. Mais j'ai toujours fait mes tableaux trop vite pour en avoir le prix comptant. Ainsi, lambeau par lambeau, le voile des illusions tomba en poussière à mes pieds. Quand je trouvai Lucrèce, je crus que mon rêve se réalisait, et que ma Galatée s'animait sous mes mains. Insensé! mon génie mourut dans mon amour. Quel admirable rôle j'ai perdu! des monceaux d'or entre mes mains! la plus belle mission qu'on ait jamais confiée à un homme! cent chefs-d'œuvre à rapporter! cent artistes pauvres et souffrants à guérir, à enrichir! le rôle d'un bon ange à jouer! les bénédictions de la patrie à recevoir, et, après tout cela, avoir peuplé un palais d'ouvrages magnifiques, et rallumé le feu sacré des arts, prêt à s'éteindre à Florence (1). Voilà ce que je pouvais faire; et aujourd'hui, je ne suis plus qu'un voleur! oui, messieurs, allez dire au roi de France que je l'ai volé!

Et versant du poison dans une coupe, André but, — à la mort des arts en Italie!

Une heure après, un valet rejoignait Lucrèce et son complice, et leur criait sur la route :

— Pourquoi fuyez-vous si vite? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani.

Suivant les biographes italiens, André mourut autrement. La peste de 1530 le frappa dans la misère et dans le mépris universel.

Cependant François Ier, poursuivant ses projets, avait restauré le vieux Fontainebleau, et créé un Fontainebleau tout neuf sur les terres achetées aux Mathurins. Serlio, l'architecte bolonais, dirigeait ces grands travaux, exécutés par des bataillons d'ouvriers et d'artistes. La cour du donjon, la chapelle de saint Saturnin et le pavillon de Louis IX changèrent de forme et s'embellirent à l'envi. Les cours de la Fontaine et du Cheval-Blanc s'entourèrent de vastes constructions. L'église de la Sainte-Trinité se releva superbe de ses ruines. La salle de bal, la grande galerie (depuis galerie d'Ulysse), la galerie de François Ier, le pavillon de Pomone, ceux de l'Etang et des Poëtes, la grotte du Jardin des Pins, les Pressoirs du roi, se développèrent et se groupèrent comme par magie. Les ombrages furent improvisés dans le *Jardin des Rois*; les fleurs embaumèrent le *Parterre du Tibre*. L'eau arriva dans les bassins et rejaillit en cascades pour les fontaines. Bref, le roi-chevalier fit plus de choses en trois ou quatre

(1) Alfred de Musset, *Comédies et proverbes*, édit. Charpentier.

ans, que ses prédécesseurs n'en avaient fait et que ses successeurs n'en firent en plusieurs siècles.

L'origine des *Pressoirs du roi* mérite d'être racontée. François Ier courait le cerf aux bords de la Seine, à cinq quarts de lieue de Fontainebleau. L'animal passa la rivière, et le monarque après lui; mais la soif retint ce dernier dans une ferme. Il y but du vin de Brie, que la circonstance lui fit trouver excellent. Aussitôt il acheta le terrain, le planta des meilleurs vignobles de France, et y établit les *pressoirs du roi*. De là, l'arrivée à Fontainebleau de Jean Rival, dit Prince, vigneron de Cahors, qui donna l'élan à cette savante culture des raisins, si fameux sous le nom de chasselas de Fontainebleau.

La grotte des Pins eut un but moins utile et surtout moins honnête. A côté du magnifique bassin qui la décorait, le roi fit enchâsser, dans la rocaille, un miroir à réflexion qui lui permettait de voir, d'une niche voisine, les dames de la cour au bain.

Jacques V, roi d'Écosse, s'y étant placé pour surprendre Madeleine, fille de François Ier, qu'il avait demandée en mariage, entendit cette princesse avouer à Mlle de Vendôme que son cœur appartenait... à don Juan, fils de l'empereur Charles-Quint. L'imprudent n'osant profiter de la leçon, épousa néanmoins sa future, et s'en trouva très-mal, dit Brantôme. Elle mourut d'ennui en Ecosse, au bout de six mois.

Les fantaisies royales ont leurs revers comme les autres.

Il ne reste plus aujourd'hui de la grotte des Pins que quelques traces de fresques sur les murailles.

Le goût de ces fresques et des ornements florentins avait été apporté à Fontainebleau par le célèbre Rosso, ainsi nommé à cause de ses cheveux roux. Il devint le roi du palais, après François Ier. Il avait hôtel à Paris et château à la campagne, un canonicat à la Sainte-Chapelle, des pensions et des rentes tant qu'il en voulait. Ses appartements regorgeaient de tapis d'Orient, de meubles précieux, d'argenterie massive. Il tenait table ouverte pour les seigneurs et les dames de la cour. Il n'y avait point d'assez beaux chevaux pour ses écuries, d'assez nobles meutes pour ses chasses, d'assez riches livrées pour ses antichambres. Ajoutons qu'il n'y avait pas non plus d'assez justes éloges pour son vrai talent.

Mais cette brillante fortune fut troublée par l'entrée à Fontainebleau du Primatice, élève de Jules Romain. Le roi chargea cet artiste de peindre la grande galerie d'Ulysse, et la faveur de Rosso eût succombé, sans l'appui de la duchesse d'Étampes.

Leurs querelles duraient depuis longues années, lorsque François Ier associa leurs talents pour la réception de Charles-Quint.

Aux approches du terrible empereur, le roi consulta toute sa cour.

— Si Charles-Quint ose traverser la France, dit le bouffon Triboulet, je lui donne mon bonnet de fou.

— Et si je le laisse passer? demanda le vaincu de Pavie.

— Alors, reprit le menin, je lui reprends mon bonnet pour vous en faire présent.

François Ier rit, et Charles-Quint arriva.

Il y eut à Fontainebleau des fêtes comme on n'en avait jamais vu. Jamais ennemis acharnés ne se traitèrent plus amicalement. Ce fut la plus haute comédie que la diplomatie ait donnée au monde.

A son entrée dans la forêt, l'empereur trouva tous les dieux et toutes les déesses de l'Olympe, qui l'accompagnèrent en dansant jusqu'au château. Là, il fut salué, sous un arc de triomphe, par un bruit de trompettes, de tambours et d'instruments, à faire crouler tous les pavillons.

Puis vinrent les festins, les chasses, les parades, les tournois à pied et à cheval, etc., etc.

Bref, l'amphitryon se ruina en dépenses héroïques, et l'hôte prodigua les plus belles promesses qu'il viola immédiatement.

La réconciliation du Primatice et de Rosso fut tout aussi durable. Le second avait plus de mérite, mais le premier avait plus d'orgueil. Rosso, méconnu, devint si défiant, que, plusieurs centaines de ducats lui ayant été volés, il accusa Pellegrino, son ami, qu'il soupçonnait d'intelligence avec le Primatice. Pellegrino fut livré aux tourmenteurs, juges d'instruction de l'époque, et il sortit de la torture avec un bill d'innocence. Alors, il publia contre l'auteur de ses maux un épouvantable libelle. Rosso, n'ayant rien à répondre, perdit la tête, envoya chercher du poison à Paris, et mit fin à ses tristes jours. Ce poison était d'une telle violence, que le paysan qui l'avait apporté faillit perdre un doigt pour l'avoir posé au-dessus du flacon.

Le Primatice, enfin maître à Fontainebleau, ne se crut pas assez vengé encore. Il fit gratter ou détruire, sous mille prétextes, les plus belles peintures de son rival, et chercha à écraser les autres par une profusion d'ornements.

Son despotisme toutefois rencontra bientôt un nouvel adversaire dans Benvenuto Cellini.

Cet homme étrange, qui s'est révélé par des mémoires aussi étranges que lui-même, était à la fois graveur, statuaire, ciseleur, orfévre, soldat, bravo, et, par-dessus tout, hâbleur. Grand et vigoureux, capricieux et vindicatif, perfide et insolent, bravache et intrépide, toujours mécontent des autres et content de lui-même, toute matière lui était bonne pour faire un chef-d'œuvre; toute arme lui convenait pour exécuter un coup de main; tout moyen lui allait pour assouvir une vengeance. Au siége de Rome, en 1527, il s'était battu comme un lion, avait dirigé à lui seul cinq pièces d'artillerie, sauvé le château Saint-Ange et le pape Clément VII, blessé le prince d'Orange et tué le connétable de Bourbon. C'est lui du moins qui s'en vante; mais on n'est pas obligé de le croire. Sa vie entière fut une série de querelles, de coups d'épée, de duels et de meurtres, — le résumé de toutes les qualités et de tous les défauts, de tous les talents et de tous les vices des Italiens de ce siècle.

Les uns et les autres plaisant à François Ier, il ne pouvait manquer d'appeler Cellini à Fontainebleau. Il lui commanda douze statues d'argent de grandeur naturelle, disposées en candélabres, pour éclairer ses festins; puis un groupe d'ornements destinés à relever la porte du palais. C'était beaucoup, sans doute; Benvenuto désira davantage. Après avoir montré au roi ses modèles d'ornements, il lui soumit un projet, de son invention, d'une fontaine colossale, entourée d'un escalier tournant, — chose nouvelle en France et très-rare en Italie. La figure du milieu était de cinquante-quatre pieds et les autres à l'avenant. Le prince fit un geste de surprise et poussa un cri d'admiration :

— Enfin, j'ai donc trouvé un homme selon mon cœur!

Puis, frappant sur l'épaule de Cellini : — Devinez, mon ami, lequel est le plus heureux, du roi qui met la main sur un artiste comme vous, ou de l'artiste qui rencontre un roi comme François Ier.

— Si j'exécute cette fontaine, ce sera l'artiste! répondit avec aplomb Benvenuto.

— Eh bien, exécutez-la, et nous serons aussi heureux l'un que l'autre.

Vous imaginez facilement la joie du sculpteur; — mais figurez-vous, si vous pouvez, son étonnement en apprenant, quelques jours après, qu'on lui retirait la fontaine pour la donner au Primatice!

Un courtisan lui expliqua officieusement la chose :

— Vous avez très-adroitement flatté le roi, lui dit-il, mais c'est la duchesse d'Etampes, sa favorite, la plus savante des belles et la plus belle des savantes, qu'il fallait cajoler et gagner avant tout. François Ier ne règne à Fontainebleau qu'après elle. Si le maître est pour vous, la maîtresse est pour Bologno (1); et voilà pourquoi Bologno a été le plus fort. Tâchez de réparer votre faute.

Cellini eût étranglé du même coup la duchesse et le Primatice s'il les eût tenus sous sa main frémissante...; mais la nuit lui porta conseil, et il alla trouver la favorite à Saint-Germain. Il espérait calmer la déesse irritée, en déposant sur l'autel de ses charmes une soupière en vermeil, qu'il regardait comme un de ses chefs-d'œuvre.

Une gardienne du temple le pria gracieusement d'attendre que sa maîtresse fût habillée.

Benvenuto attendit une heure.

On revint lui dire, — toujours gracieusement, — que la toilette durait encore.

Il attendit deux heures, bien qu'accablé de chaleur et de soif.

On lui annonça, — de plus en plus gracieusement, — qu'on passait de la robe à la coiffure.

Il attendit quatre heures. La faim commençait à se joindre à la soif.

On l'assura, — avec un galanterie sans pareille, — que la coiffure allait bon train.

Il attendit huit heures, en se serrant le ventre pour prendre patience.

Cette fois, on s'occupait de la chaussure, et on lui en fit part avec une bonté vraiment touchante.

Il attendit onze heures. Sa langue était sèche, son estomac criait, sa tête avait le vertige...

Enfin, — d'un ton plus aimable que jamais, — on lui apprit que Mme d'Etampes venait de tomber en faiblesse et qu'on lui portait à goûter avant de la remettre au lit.

— Eh bien, son goûter sera pour moi! s'écria Benvenuto, pâle de rage, mourant de soif, délirant de faim.

Et il vida d'un trait le flacon de malvoisie préparé pour la duchesse; puis, jetant le menu du repas dans sa soupière, il s'éloigna en le dévorant à belles dents tout le long des escaliers.

Ce dénoûment n'était pas fait pour apaiser la dame, ni cette mystification pour donner gain de cause à Benvenuto.

Tandis que le monarque en riait avec la favorite, Cellini prend son poignard et court chez son rival. Il réclame nettement l'ouvrage qui lui avait été commandé. Bologno refuse. Cellini propose un concours : chacun présentera son modèle, et le roi choisira. Bologno refuse encore.

— Alors, conclut l'orfévre, voici mon dernier moyen. Je commence demain le travail de la fontaine, et si vous dites un mot pour me l'ôter, je vous tue comme un chien. Portez-vous bien d'ici là.

Et il se retire, laissant le Bolonais plus mort que vif.

Le moyen réussit à merveille. Dès le surlendemain, le Primatice fit ses excuses à Cellini devant Mattia del Nasaro et bientôt après il lui céda le terrain, en allant chercher des marbres et des modèles en Italie.

(1) Surnom du Primatice, qui était Bolonais.

— Il avait peur de mon talent, dit Benvenuto.

Le plus sûr est qu'il avait peur de son poignard.

Le retour de Bologno fut le signal d'une nouvelle lutte. Fidèle à sa rancune (*memorem Junonis ob iram*), la duchesse d'Etampes exalta le *Laocoon*, la *Vénus*, l'*Apollon* et autres antiques, rapportés et fondus par le Primatice. Cellini n'avait à opposer à ces merveilles qu'un *Jupiter* en argent qu'il venait de terminer.

« Je l'avais posé, raconte-t-il, sur une base dorée et sur un socle peu apparent, garni de quatre petites boules de bois dur, dont plus de la moitié était renfermée dans une cavité, comme l'arête qui retient la corde d'une arbalète. Les choses étaient si bien disposées qu'un enfant pouvait faire avancer ou reculer la statue, et la tourner dans tous les sens. Je demandai au roi où il voulait faire placer mon *Jupiter*, Mme d'Etampes répondit que l'endroit le plus convenable était la belle galerie (la galerie de François Ier). Elle avait plus de cent pas de longueur sur douze pas environ de largeur, et était ornée et enrichie de peintures du célèbre Rosso, notre compatriote. Entre ces peintures, on avait placé un grand nombre de morceaux de sculpture en ronde bosse et en bas-relief. Là étaient rangés tous les antiques de Bologno, coulés en bronze et parfaitement exécutés ; il les avait très-bien exposés. Les statues, élevées sur des bases, étaient moulées sur les plus beaux modèles de Rome. Ce fut donc dans cette salle que je fis porter mon Jupiter, et je me dis, à la vue des préparatifs dont je devinai l'intention : « Il s'agit ici de braver le danger; « allons! que Dieu me soit en aide! » Je plaçai le mieux possible mon Jupiter à l'endroit qui lui était réservé. Il tenait la foudre de la main droite, comme s'il eût voulu la lancer, et sa main gauche soutenait le globe du monde. J'avais caché, avec beaucoup d'adresse, au milieu des flammes de la foudre, un morceau de bougie blanche. Mme d'Etampes retint Sa Majesté jusqu'à la nuit, afin de me jouer l'un de ces deux vilains tours, ou d'empêcher le roi de venir jusqu'à mon Jupiter, ou de ne le laisser arriver devant ma statue qu'à la nuit close, pour que l'ouvrage parût moins beau. Mais, comme Dieu protége ceux qui ont foi en lui, les choses se passèrent tout autrement: la nuit étant venue, j'allumai la bougie que Jupiter portait dans sa main élevée au-dessus de sa tête, et les rayons de la lumière tombant de hauteur produisirent un effet beaucoup plus agréable que le jour. Le roi parut avec sa chère Mme d'Etampes, le Dauphin, la Dauphine, le roi de Navarre, son beau-frère, Mme Marguerite, sa fille, et plusieurs autres grands seigneurs que Mme d'Etampes avait disposés à parler contre moi. Quand je vis le roi s'approcher, je donnai l'ordre à Ascanio de pousser lentement le Jupiter au-devant de Sa Majesté. Le mouvement que je fis donner à cette figure, qui, du reste, était très-bien exécutée, la faisait paraître animée. Je laissai en arrière les statues antiques, de façon que les yeux se portèrent d'abord avec plaisir sur mon Jupiter. Le roi dit aussitôt: « C'est le plus bel ouvrage que jamais on ait vu. J'aime « beaucoup les arts, et je m'y connais; pourtant, je n'au« rais jamais imaginé la centième partie du plaisir que « j'éprouve. »

Les gentilshommes qui étaient venus pour dire du mal de mon œuvre ne trouvaient pas assez de paroles pour le louer. Mme d'Etampes s'écria avec hardiesse : « On voit bien que « vous n'avez pas d'yeux; regardez toutes les belles sta« tues en bronze qui sont plus loin, voilà où est le vrai

« mérite, et non pas dans ces colifichets modernes. » Alors le roi s'approcha des statues de Bologno, et les autres le suivirent. Il examina rapidement ces statues ; mais comme elles recevaient le jour d'en bas, elles ne produisaient pas tout leur effet. « Celui, dit-il, qui a voulu jeter de la dé« faveur sur le travail de cet homme, lui a rendu un « grand service ; car ces ouvrages admirables font paraître « le sien beaucoup plus beau, beaucoup plus merveilleux. « Il faut donc faire grand cas de Benvenuto, puisque non« seulement ses travaux supportent la comparaison avec « les antiques, mais même les surpassent. » Mme d'Etampes répondit que, le jour, ma statue n'aurait pas la millième partie des beautés qu'elle semblait avoir la nuit ; qu'en outre, il fallait faire attention que je l'avais couverte d'un voile pour en cacher les défauts. (C'était une draperie très-légère, posée avec grâce sur le Jupiter, pour lui donner plus de majesté.) Aussitôt j'enlevai la draperie, je la déchirai avec humeur. La duchesse s'offensa de mon action, et la fit remarquer au roi. De mon côté, froissé par la colère, j'allais parler, lorsque ce sage monarque me dit en sa langue : « Benvenuto, je vous défends « d'ouvrir la bouche ; calmez-vous, je vous donnerai mille « fois plus d'or que vous n'en désirez. » Ne pouvant exhaler mon ressentiment, je m'agitais tout furieux ; la duchesse s'irritait davantage et murmurait contre moi. Sa Majesté partit plus tôt qu'elle n'aurait fait, en disant tout haut, pour m'encourager, qu'elle avait fait venir d'Italie le plus grand homme qui exerçât jamais tant de professions. Le lendemain, au moment où j'allais quitter Fontainebleau, le roi me fit donner mille écus d'or, dont une partie était pour mes appointements, l'autre pour les avances que j'avais faites. Je pris gaiement mon argent, et je partis très-saisfait pour Pavie (1).

Cellini triompha trop hautement. La favorite prit sa revanche, et le perdit dans le cœur du roi. Sans commandes, sans argent, sans ressources, il eut beau crier, tempêter, menacer ; il lui fallut regagner tristement l'Italie, pendant que son rival devenait valet de chambre de François Ier, abbé de Saint-Martin de Troyes et directeur absolu des travaux de Fontainebleau.

Dès lors, Bologno couvrit le palais de ses toiles et de ses fresques par centaines ; il devina et organisa le système de la collaboration, si largement développé de nos jours. Malheureusement pour lui, les noms de ses associés ont été conservés par l'histoire ; et l'honneur des plus beaux ouvrages qui portent son nom revient à Battista Bognacavallo, à Ruggieri da Bologna, à Prospero Fontana, à Damiano del Barbieri, et surtout à Nicolo dell Abbate da Modena, véritable auteur de la plupart des peintures qui ornent aujourd'hui Fontainebleau.

Un volume ne suffirait pas à la description des fêtes données par François Ier dans son palais.

Au baptême de François II, son petit-fils, on vit la lumière du soleil figurée en pleine nuit par des centaines de torches ; des cortéges de princes, de gentilshommes et de dames, tout habillés d'or, d'argent et de pierreries ; des ballets et des danses à tous les étages et dans toutes les salles du château ; des galères pavoisées de banderoles sur les étangs et les bassins ; des bastions attaqués et défendus par terre et par eau, avec des bataillons de chevaliers et des milliers de spectateurs.

La naissance d'Elisabeth de France fut encore célébrée plus fastueusement. La cour du Donjon devint une salle tendue de tapisseries, étincelantes d'ornements variés. Au milieu s'élevèrent un théâtre avec plusieurs portiques, et des mâts couverts de lames d'or supportant un ciel de soie bleu étoilé de diamants. Au pied du plus grand de ces mâts se dressait un buffet pyramidal à neuf étages, chargés de tout ce que la monarchie possédait en vaisselle d'or massif, en objets d'art et de fantaisie, depuis Charlemagne, garnis de tout ce que la sensualité peut offrir au goût, à l'œil et à l'odorat, recouverts entièrement d'un vaste dais en drap d'or frisé, entourés enfin des innombrables officiers de la maison du roi dans leurs grands costumes de gala.

Les convives de ce prodigieux festin étaient des monarques et des princes coiffés de leurs diadèmes, des cardinaux en robes de pourpre, des évêques en habits pontificaux, des gentilshommes et des dames dont les parures auraient nourri deux ans la France entière.

Aussi la France, à la suite de ces banquets, mourut-elle de faim pendant un demi-siècle, jusqu'au jour où le pauvre Henri IV se contenta de manger avec elle la poule au pot.

L'année suivante, 1546, François Ier tomba malade, vous savez comment, et vit tous les gorgés de Fontainebleau l'abandonner pour aller demander leur pâture au Dauphin. La colère ranima ses forces ; il quitta son lit de douleur, mit du rouge à son visage, reprit ses habits de soie et de velours, et se déclarant guéri, suivit la procession de la fête-Dieu, en portant un des bâtons du dais. Tous les courtisans revinrent épouvantés et tombèrent à plat ventre à ses genoux.

— Ah ! ah ! dit-il en souriant avec ironie, je leur ai du moins fait peur encore une fois !

Puis exténué par cet effort, il retomba sur sa couche, et se fit porter à Rambouillet, où il expira bientôt.

Il aimait tellement Fontainebleau, qu'il avait coutume de dire en s'y rendant : *Je vais chez moi.*

La tradition raconte qu'il donna un jour, dans la forêt, une preuve éclatante de sa force et de son courage. Un serpent long de dix-huit pieds, s'il faut en croire Guillaume Morin, était devenu l'effroi des chasseurs et des paysans. On ne pouvait l'attaquer en troupe, parce qu'il fuyait entre les roches, et il fallait qu'un homme seul osât l'attaquer corps à corps. Personne ne voulant s'y risquer : — Eh bien, je m'en charge ! dit le roi. « Pour à quoy parvenir, ajoute le chroniqueur, il fit faire une paire d'armes complètes qui se fermoient sur les brassards, tassettes, cuissards et habillement de teste à ressort, qui se voient encore de présent parmy les armes du roy. Mais un gentilhomme lui en fit faire d'autres toutes couvertes de rasoirs en plusieurs endroits, si bien que le serpent, venant à l'entortiller de sa queue et replys, il se trancha en pièces, et le combattant avec deux dagues de bon acier bien acérées et pointues, luy perça la gorge ; et l'ayant tué, il revint victorieux, avec l'estonnement de toute la cour, qu'un homme eût eu cette résolution de combattre un tant venimeux et effroyable monstre. »

Si vous trouvez ce trait fabuleux, cela vous est bien permis ; l'auteur de l'*Histoire générale du Gatinais* croit la chose comme s'il l'avait vue.

Une révolution de boudoir suivit à Fontainebleau la mort de François Ier. Ce prince avait eu pour favorite, avant la duchesse d'Etampes, la belle Diane de Poitiers, duchesse de la même farine, sous le nom de Valentinois. Du père elle était passée au fils, et elle gouvernait la cour du Dauphin, pendant que sa rivale gouvernait la cour du roi.

(1) Benvenuto Cellini, *Mémoires.* — Valout, *Résidences royales.*

Penchée sur le lit de mort de François Ier, elle avait épié son dernier soupir, et dit en riant au duc de Guise : *Il s'en va le galant, il s'en va!*

Dès qu'il fut parti, en effet, dès que le sceptre fut aux mains d'Henri II, qui n'avait de son père que « la belle prestance et l'honnête accueil », une femme arriva en toute hâte à Fontainebleau.



François Ier.

Elle entra, le front haut et radieux, appela les officiers et les gardiens qui pleuraient encore. (La fidélité a toujours été la vertu des petits.) Elle leur montra un ordre du nouveau roi qui leur enjoignait d'ouvrir toutes les portes devant elle. Elle alla droit à la chambre où étaient amassés les plus beaux diamants de la couronne. Elle trouva dans cette chambre une autre femme, qui les portait la veille, et qui, comme les bons serviteurs, arrosait de larmes ses habits de deuil. Elle glaça d'un regard amer et dédaigneux une douleur qui méritait ses respects. Elle se rua sur les diamants comme sur une proie; elle en étoila ses cheveux, sa poitrine, ses bras, sa ceinture; et mettant le reste dans un coffret d'or, elle traversa le palais en se mirant dans toutes les glaces, et en commandant à chacun comme une reine qui prend possession de ses États.

Quelques instants après, deux femmes se croisaient à la porte Dorée, celle qui pleurait tout à l'heure et celle qui venait d'occuper sa place. L'une était plus désolée et plus humiliée encore; l'autre n'avait jamais été aussi belle et aussi triomphante. L'une poussa un long sanglot et faillit tomber évanouie sur le seuil; l'autre lui jeta pour adieu un éclat de rire et manqua de la broyer sous les pieds de ses chevaux.

La première était Mme d'Étampes, la souveraine de la veille, qui s'en allait à pied achever ses jours dans une humble retraite.

La seconde était Diane de Poitiers, la souveraine du jour, qui se rendait en équipage au-devant du roi Henri II.

Diane avait alors quarante-huit ans, et jamais elle n'avait été plus belle, dit Brantôme, qui ne pouvait encore, dix-sept ans après, la contempler sans émotion.

Ce phénix de grâce, ce monstre d'orgueil, régna sans partage à Fontainebleau. Henri II se bornait à être le plus habile écuyer, le plus rude champion, le plus agile sauteur de France; assez brave homme du reste, esclave de sa favorite par bonté d'âme, autant que par indolence d'esprit.

Diane mit partout ses armes parlantes, son fameux croissant et sa devise ambitieuse : *Donec totum impleat orbem* (*jusqu'à ce qu'il atteigne sa plénitude*, ou plutôt : *jusqu'à ce qu'il remplisse tout le globe.*) Elle l'étala sur la porte des châteaux de Gaillon et d'Anet; elle le reproduisit vingt fois sur la façade du Louvre, entre les merveilles du ciseau de Goujon. Elle l'incrusta jusque dans les parois de la chapelle de Fontainebleau (1)!

Ce palais devint le temple de la nouvelle Diane, et acheva de s'embellir, pour ses caprices, sous la direction maintenue de Bologno. C'est elle qu'il a représentée sous la forme de toutes les déesses qui peuplent la salle de bal, aujourd'hui galerie d'Henri II. Les plus grands hommes se firent les complices de cette idolâtrie, qui profita, d'ailleurs, aux lettres et aux arts (2). L'intègre L'Hospital, le profond Montaigne, l'austère de Thou, vinrent à Fontainebleau saluer l'astre de la favorite, et voir les tournois et les fêtes qu'elle y présidait annuellement.

La voix populaire expliquait par la sorcellerie une faveur si persistante. Le grave Pasquier, lui-même, a raconté l'histoire de la bague enchantée, qu'il tenait, assure-t-il, de la duchesse de Nemours. « Une Diane possédait le cœur de Henri II par la force d'une bague qu'elle lui avait donnée, et qu'il portait toujours. Le roi étant tombé malade, la duchesse de Nemours fut priée par la reine de lui tirer cet anneau du doigt. Dès que la duchesse de Nemours fut sortie, le roi défendit de laisser entrer qui que ce fût. L'aventurière se présenta deux fois, et à la troisième entra par force et alla droit au lit du roi, se méfiant de ce qu'il en était. S'étant aperçue qu'il n'avait plus sa bague, elle apprit de lui ce qu'elle était devenue, la renvoya chercher au nom du roi, la lui remit, et les rapports continuèrent comme par le passé; — ce qui fit croire, ajoute Nicolas Pasquier, que ces rapports étaient plus superstitieux que sincères. »

Cependant la véritable reine, qui devait être un jour Catherine de Médicis, voyait d'un œil sombre et jaloux cette puissance qui la comprimait à l'écart, et amassait devant ces corruptions éhontées le génie machiavélique dont elle allait donner des preuves si redoutables (3).

Elle secoua le joug et jeta le masque le jour même de la mort de Henri II. Frappé dans le tournoi de la rue Saint-Antoine par le tronçon de la lance de Montgoméry, le roi-jouteur palpitait encore lorsqu'un officier vint trouver la duchesse de Valentinois :

(1) La chapelle haute, aujourd'hui la Bibliothèque.

(2) On doit à Pierre de Mondorré, bibliothécaire de Fontainebleau sous Diane et Henri II, l'ordonnance qui obligea les libraires à déposer aux bibliothèques royales un exemplaire sur vélin, relié, de tous les ouvrages qu'ils publient. Cette précieuse mesure a été la source de toutes les richesses de notre bibliothèque nationale, le plus vaste dépôt littéraire du monde.

(3) Saulx Tavannes lui proposa de couper le nez à Mme de Valentinois, pour trancher d'un seul coup les malheurs du roi et du pays. La royne refusa et se résolut à patience.

— Au nom de la reine Catherine, lui dit-il, rendez les diamants de la couronne, et videz ce palais sur l'heure.

— Tant que Henri II respire, répondit fièrement Diane, je ne reconnais point de maître ici-bas!

Et elle demeura, en effet, jusqu'au soir.

Mais le lendemain le roi n'était plus, et elle quitta Fontainebleau pour son château d'Anet.

Les lettres et les arts, les festins et les passes d'armes disparurent avec elle du royal séjour, et n'y revinrent plus de longtemps qu'à la dérobée, pendant les courtes trêves des guerres civiles et des massacres religieux.

II. Changement de décoration. — Catherine de Médicis. — Les ligueurs. — Les huguenots. — L'escadron des filles d'honneur. — Henri IV et Gabriel d'Estrées. — Sully. — Biron. — La clémence inutile. — « *Ils croiraient que je vous pardonne.* » — Le grand projet. — Légende du *grand-veneur.* — Richelieu à Fontainebleau. — Les poëtes salariés. — Christine de Suède et Monaldeschi. — Le drame de la galerie des Cerfs. — Louis XIV. — Retour des galanteries. — Le ballet des Saisons. — La Vallière. — La duchesse de Bourgogne. — La couronne d'Espagne. — Louis XV et Marie Leczinska. — Touchante histoire.

Dès le mois d'août 1560, les robes noires, les cuirasses et les arquebuses de l'Assemblée des notables chassèrent de Fontainebleau les toilettes de bal, les poëtes et les ar-



Pie VII. Saint Louis. Napoléon.
Racine. Henri II. Sully. Léonard de Vinci.

tistes. On vit à leur place le terrible François de Guise, le cardinal de Lorraine, rouge de pourpre et de sang, le sévère amiral de Coligny, Montmorency flanqué de huit cents gentilshommes en armes, une foule d'évêques, de capitaines, de magistrats. Les seules femmes qui brillaient encore dans ce congrès sinistre, au pied du trône de l'innocent François II, étaient la jeune et belle reine Marie Stuart, dont la puissance et la joie devaient durer si peu, et la majestueuse Catherine de Médicis, qui s'armait du sourire pour mieux frapper du glaive.

On délibéra vivement dans le pavillon des Poëtes; et, catholiques et huguenots n'ayant pu s'entendre, on décida la convocation des Etats généraux et d'un concile.

François II ne vit ni l'un ni l'autre, et Catherine gouverna enfin sous Charles IX.

Fontainebleau devint son premier quartier général. Elle

y passa en revue ces belles filles d'honneur, chargées de séduire les ennemis qu'elle ne pouvait dompter. Telle fut la dernière école d'amour du temple de Diane.

Le duc de Guise, à la tête de deux mille hommes, vint disperser à Fontainebleau ce bataillon de cornettes, et prendre le jeune Charles IX pour l'amener à Paris. Catherine ayant résisté, Saint-André proposa en plein conseil de la jeter à la rivière. Le connétable fit agir à coups de bâton les officiers qui « ne vouloient destendre le lict du roy, par crainte de la royne. » Il fallut bien céder. La mère et le fils éplorés furent placés au milieu des rangs, et arrivèrent à Paris après trois jours de marche.

Les alliés de Catherine étaient alors les calvinistes. Elle les punit de l'avoir abandonnée aux Guise, par l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy.

Mais d'abord (1564) elle rentra en triomphe à Fontainebleau avec Charles IX, y donna le signal de nouvelles fêtes et de nouveaux tournois, réorganisa son escadron galant de filles d'honneur, leur composa elle-même les ballets les plus voluptueux, et soumit si bien les calvinistes à leurs cajoleries, qu'elle put les livrer tout endormis au fer de ses égorgeurs.

Ajoutons, comme circonstance atténuante, qu'elle honora Montaigne, Amyot, Ronsart, et permit au roi de sauver Ambroise Paré, et de recueillir le savant Ramus à Fontainebleau.

Enfin le brave et malin sourire d'Henri IV rendit la paix à la France, et rouvrit le palais de Diane à Gabrielle d'Estrées.

Voici le billet doux qu'il lui envoya vers la fin de 1599, et que vous pouvez lire comme nous aux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

« De nos délicieux déserts de Fontaine-Belle-Eau.

« Mes chères amours, le courrier est arrivé ce soir ; je « vous l'ai soudain dépêché, parce qu'il m'a dit que vous « lui aviez commandé d'être demain de retour auprès de « vous, et qu'il vous rapportât de mes nouvelles. Je me « porte bien, Dieu merci ; je ne suis malade que d'un vio« lent désir de vous voir.

« HENRI. »

Gabrielle ne laissa pas languir le Béarnais. Dès le lendemain elle était à Fontainebleau.

Elle espérait bien y devenir reine de France; mais Rosny de Sully se trouva là, comme à Saint-Germain, pour empêcher cette folie : elle eut beau pâlir de colère, arracher ses longs cheveux, attendrir le roi jusqu'aux larmes; le grave ministre fut inflexible, et déclara qu'il fallait la renvoyer ou renoncer à ce mariage.

Gabrielle le prit au mot et somma Henri IV de choisir entre eux deux.

— Pardieu, madame, c'est trop ! répondit le monarque; on vous a dressée à ce badinage pour me faire chasser un serviteur dont je ne puis me passer. Afin que vous teniez votre cœur en repos, je vous annonce que si j'étais réduit à perdre l'un ou l'autre, je me passerais mieux cent fois de vous que d'un ministre comme lui.

Ces entretiens avaient lieu au pied du grand chêne (1) et dans le pavillon qui portent encore le nom de Sully.

La main de Marie de Médicis fut demandée pour le roi de France; et Gabrielle, après avoir obtenu à genoux son pardon, se retira à Paris chez le banquier Zamet.

(1) Voir le dessin de ce chêne dans le tome XV du *Musée*, p. 17.

Ce fils d'un cordonnier de Henri III était seigneur de dix-sept cent mille écus, comme il disait plaisamment. Il avait toute la confiance du Béarnais, qui allait chez lui jouer avec Lesdiguières et Biron, et qui avait fait disposer dans son hôtel un appartement pour la favorite. Soit trahison, soit accident, la malheureuse y trouva la mort. En se levant de table, après dîner, elle fut prise d'horribles convulsions, et expira tellement défigurée, que ses domestiques mêmes ne purent la reconnaître.

Le portrait de Zamet, en manteau rouge, par Ambroise Dubois, est à Fontainebleau dans la chambre de saint Louis.

Le *vert galant* pleura si fort Gabrielle..., qu'il lui fallut pour se consoler... dix autres favorites.

Les plus grandes joies et les plus grands chagrins de Henri IV lui arrivèrent à Fontainebleau.

Ce fut là que, le 27 septembre 1601, Marie de Médicis lui donna un Dauphin. Il fut si heureux qu'il en versa des larmes « *aussi grosses que des petits pois* », et que, baisant l'enfant et lui donnant sa bénédiction, il lui mettait quand et quand son épée en main ; puis, après toutes ces caresses, l'ayant fait voir à ceux qui étaient présents :

— Ma mie, disait-il à la reine, réjouissez-vous! Dieu nous a donné ce que nous désirions. Nous avons un beau fils!

Et sur-le-champ il fit chanter un *Te Deum* dans l'église de la Sainte-Trinité, et perdit en y courant son chapeau dans la foule.

Le plus cher ami de Henri IV, après Sully, était le duc de Biron. Le roi l'avait fait, à quarante ans, maréchal de France et gouverneur de Bourgogne.

— C'est un brave, disait-il, que je puis présenter à mes amis et à mes ennemis.

Or, un jour, à Fontainebleau, un homme entra chez Henri et lui remit les preuves que Biron voulait livrer la France à l'Espagne, et les droits du Dauphin au fils de la marquise de Verneuil. Ces preuves étaient des lettres de la main du maréchal, et son traité original avec le duc de Savoie. Il n'y avait pas moyen d'en douter!...

Le bon roi défaillit de douleur, et manda Biron à Fontainebleau. Le duc arrive drapé dans son orgueil, et persuadé qu'on ignore son secret. En vain sa sœur lui écrit : « Si vous allez plus loin, vous êtes perdu ! » Il répond, comme le Balafré, aux États de Blois : « Ils n'oseraient ! »

Et il entre, le front haut, chez le roi.

Henri l'embrasse, le prend par la main, le promène dans ses nouveaux bâtiments, et lui dit, à l'écart, qu'il a reçu des avis fâcheux sur son compte, mais qu'un pardon complet sera le prix d'un aveu sincère.

— N'ayant pas failli, je ne veux point de pardon! s'écrie le maréchal.

L'homme qui l'avait trahi, et qui voulait l'enferrer jusqu'au bout, lui avait dit à l'oreille :

— Bon courage et bon bec, mon maître; ils ne savent rien!

Henri revient à la charge. Il parle à Biron en ami, en père. Il lui rappelle qu'ils ont dormi côte à côte sur les champs de bataille. Il lui ouvre son cœur et l'adjure de lui ouvrir le sien.

— Je sais tout, lui dit-il enfin en le pressant dans ses bras. Parle..., et j'oublie à l'instant...; c'est un frère qui t'en prie. Personne que moi n'en saura rien.

Le duc se croit devant un piége et demeure impassible.

Plus le roi redouble d'instances, plus il redouble d'audace. Il éclate en amers reproches, et demande le nom de ses accusateurs.

— Laissons-lui le jour pour réfléchir, se dit le Béarnais, et la nuit pour en recevoir conseil.

Le soir, il le retrouve à la paume et joute gaiement contre lui.

— Maréchal! lui crie d'Epernon, vous jouez à merveille, mais vous faites mal vos parties.

Tous les yeux, et surtout les yeux du roi, se tournent vers Biron. Il ne comprend pas l'allusion, ou feint de ne pas la comprendre.

Rosny de Sully et le comte de Soissons font une tentative et ne réussissent pas davantage.

Henri se couche et sort au point du jour. Il fait venir le maréchal dans le petit jardin, près de la volière... On les voit de loin se parler longtemps... Le coupable se frappe la poitrine, mais c'est pour protester de son innocence et menacer ses calomniateurs.

Enfin la clémence du roi est vaincue. Il rentre, accablé, au château, et consulte la reine et Sully. Le ministre l'engage à retenir Biron dans son cabinet et à l'y faire arrêter.

— Non pas, répond Henri. S'il se défend, on peut le blesser, et je ne veux pas que le sang coule devant moi. Bottez-vous, Sully, et faites botter vos gens sur les neuf heures.

Puis il mande Vitry et Praslin et leur enjoint de se tenir prêts à lui obéir.

La nuit tombait lentement. La cour entière était dans l'attente, tout le monde se parlait bas. Le maréchal seul affectait le dédain.

En soupant chez Montigny, il vante le roi d'Espagne aux dépens du roi de France.

— Vous oubliez, lui réplique-t-on, que Philippe II ne pardonne jamais une offense, pas même à son propre fils.

Biron se lève, comme s'il n'eût rien entendu, et va jouer à la prime chez le roi.

On lui remit, à la porte, une lettre avec ces mots : « Si vous ne vous retirez pas, vous serez arrêté dans deux heures. »

Il la montre en riant à son ami Varennes.

— Ah! monsieur, lui dit celui-ci avec terreur, je voudrais avoir un poignard dans le cœur, et vous savoir en Bourgogne.

— Quand dix poignards m'attendraient, repart le duc, je ne reculerais pas d'une ligne.

Tandis qu'il jouait avec la reine, d'Auvergne, son complice, lui frappe sur l'épaule et lui dit à demi-voix :

— Il ne fait pas bon ici pour nous !

Biron ne se retourne même pas.

Minuit allait sonner. Chacun s'éloignait... Le roi veut tenter une dernière épreuve. Il emmène le duc dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui parle ainsi :

— Que feriez-vous, Biron, à l'homme qui aurait été votre meilleur ami, votre frère d'armes, et qui deviendrait votre ennemi le plus dangereux, qui conspirerait contre votre royaume, contre vos enfants, contre votre vie ?

— Je ne le croirais pas, sire, et je tuerais les auteurs d'une telle imposture.

— Mais si c'était une vérité claire comme le jour, niée seulement par le coupable; si vous aviez en main toutes les preuves de sa félonie, dont il ne se défendrait que par orgueil et par entêtement?

Le duc tressaillit, et regarda le roi dans les yeux; mais il crut encore qu'il plaidait le faux pour savoir le vrai, et il s'affermit de plus en plus dans son obstination.

— Alors, répondit-il, c'est mon ami lui-même, c'est le félon que je tuerais !

— Même s'il avouait son crime au dernier moment et si le repentir le jetait entre vos bras; même s'il vous rappelait les jours où vous n'aviez qu'une bourse, qu'un lit et qu'une pensée ; même s'il tombait en pleurant de remords à vos genoux ?

— Je l'y frapperais sans miséricorde! s'écria le maréchal.

— Ah ! Biron ! homme insensé! reprit le roi, vous avez prononcé votre arrêt de mort. Eh bien, je ne veux pas l'exécuter, car je vous aime toujours ; je veux vous sauver de vous-même, et malgré vous-même... *Je sais tout!* vous dis-je. Et je ne vous demande que de l'avouer. Donnez-moi la main comme autrefois avant les batailles ; embrassez-moi, comme nous faisions après les victoires. Que je voie dans vos yeux une larme sincère, que j'entende de votre bouche un mot de dévouement! et tout est effacé! et nous n'aurons fait qu'un mauvais rêve ! et nos deux cœurs n'en formeront plus qu'un!

— Je ne vous comprends pas, sire, répliqua le duc en se dirigeant vers la porte...

— *Baron* de Biron, vous allez me compremdre! ajoute Henri, qui sortit en même temps.

Et prévenu par un mot, Vitry, à la tête des gardes, croise Biron dans l'antichambre.

— Au nom du roi, votre épée, maréchal!

L'aveugle sent enfin tomber son bandeau, et s'écrie :

— Je veux parler à Sa Majesté!

— Elle n'est plus là, il est trop tard! Votre épée, monsieur!

— Mon épée ! mon épée, qui a fait tant de bons services!

— C'est mon ordre! Il faut vous rendre de gré ou de force.

Il n'y avait pas de résistance possible; Biron donna son arme, releva la tête et suivit les gardes.

Au même instant, Praslin arrêtait le comte d'Auvergne, qui prit la chose philosophiquement.

— Voilà mon épée, dit-il, elle n'a jamais tué que des sangliers. Si vous m'aviez prévenu plus tôt, je serais couché depuis deux heures et je dormirais en paix.

Transporté le lendemain de Fontainebleau à Paris, Biron fut jugé, condamné et décapité, *par faveur*, dans la cour de la Bastille, le 21 juillet 1602.

Malheureusement, la justice du roi fut moins noble que les efforts de sa clémence. En frappant le maréchal qu'il aimait, il épargna ses complices qu'il méprisait, et qui étaient le père et le frère de sa favorite. De sorte que l'histoire regrette de trouver le sang de Biron , — tout coupable qu'il fût, — sur la couronne si pure d'Henri IV.

Le comte d'Auvergne et sa sœur, la marquise de Verneuil, prétendirent même rentrer en faveur, et résolurent, pour y parvenir, d'abattre Sully. Ils amassèrent contre lui tant d'accusations, que la confiance du roi en fut ébranlée.

C'était encore à Fontainebleau. Sully vit dans les yeux d'Henri le tort qu'on lui avait fait. Il le trouva un matin se bottant pour la chasse, au milieu de ses courtisans. Le roi le salua d'un *monsieur* tout court, ce qui ne lui était jamais arrivé. Sully s'inclina d'autant plus profondément, et d'un air si calme et si loyal, qu'Henri faillit se jeter à son cou. Il ôta ses bottes, contremanda la chasse, renvoya tout le monde, et alla se promener dans le jardin.

Le ministre s'étant mis à ses ordres, il lui répondit :

— Vous savez mes affaires; allez vous en occuper et aimez-moi toujours bien.

Mais Sully eut à peine fait cent pas, qu'Henri se retourna vers lui, le rappela, lui prit la main et l'entraîna sous les mûriers blancs, au bout du jardin des Pins.

— N'avez-vous donc rien à me dire, Rosny? (Le *monsieur* était déjà supprimé.)

— Rien pour le moment, Sire.

— Oh si ai-je bien, moi, à vous parler! reprit Henri IV.

Et n'y tenant plus, il commence par embrasser son ami avec effusion. Puis il lui fait jurer une franchise mutuelle, et il lui débite tout ce qu'on lui reproche, en nommant ses nombreux accusateurs. C'était une série de trahisons plus noires et plus absurdes les unes que les autres.

Sully reste immobile, et le roi lui demande :

— Eh bien! que vous en semble?

— Il me semble que vous ne croyez pas plus que moi à ces folles calomnies, répond le ministre, car vous savez bien que ma fortune, mon travail et mon sang vous appartiennent.

Et il allait tomber aux genoux du prince, ému jusqu'aux larmes, quand celui-ci le releva avec ce mot sublime :

— Prenez garde, Rosny, vos ennemis nous observent; ils croiraient que je vous pardonne!

En même temps, il le presse contre sa poitrine, et le ramène tout joyeux, vers ses calomniateurs.

— Quelle heure est-il, messieurs?

— Une heure après midi, Sire. Votre entretien a duré longtemps.

— En effet, et il y en a ici auxquels il a plus ennuyé qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien leur dire que j'aime Rosny plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie, à la mort!

Henri IV fit baptiser ses trois enfants le même jour, à Fontainebleau, le 14 septembre 1606, et donna des fêtes où chaque invité s'amusa comme trois. Le duc d'Epernon y porta une épée ornée de dix-huit cents diamants, et Bassompierre un habit de toile d'or violette, dont la façon lui coûta six cents écus, et dont les broderies contenaient cinquante livres de perles fines.

C'est à Fontainebleau que le grand cœur d'Henri rêva le sublime projet de diviser l'Europe en quinze Etats, si bien équilibrés et constitués, que toute guerre civile ou nationale deviendrait impossible.

Puisse notre siècle voir la réalisation de ce rêve qui, — pour être venu trois cents ans trop tôt, — n'en élève pas moins Henri IV au rang des premiers philosophes de l'humanité.

Il avait déjà rallié à son idée Rome et Venise, la Savoie, l'Angleterre, le Danemarck, la Suède, les protestants de Hongrie et de Bohême, la haute Autriche et les Provinces-Unies. L'Espagne et l'empereur Rodolphe repoussèrent seuls l'alliance fraternelle, et entraînèrent le roi de France aux préparatifs d'une dernière guerre, qui devait amener la paix universelle.

Le poignard de Ravaillac tua du même coup le grand homme et le grand projet.

La célèbre légende du *grand-veneur* est née à Fontainebleau, du temps d'Henri IV.

« Le roi, accompagné de plusieurs seigneurs, étant à la chasse dans la forêt, entendit un grand bruit de plusieurs personnes qui donnaient du cor assez loin de lui, les jappements des chiens et les cris des chasseurs bien différents des siens et éloignés d'une demi-lieue, et en un instant tout ce bruit se fit entendre près de lui. Sa Majesté, surprise et étonnée, envoya le comte de Soissons et quelques autres pour découvrir ce que c'était, et aussitôt ils entendirent ce bruit près d'eux sans voir d'où il venait, ni qui c'était, sinon qu'ils aperçurent, dans l'épaisseur de quelques broussailles, un grand homme noir et fort hideux, qui leva la tête et leur dit : *M'entendés-vous*, ou *qu'attendés-vous*? ou selon d'autres, *amendés-vous;* ce qu'ils ne purent distinguer, étant saisis de frayeur, et qu'aussitôt ce spectre était disparu. Ce qui ayant été rapporté au roy, Sa Majesté s'informa des charbonniers, bergers, bûcherons et autres, qui sont ordinairement dans cette forêt, s'ils avaient déjà vu de tels fantômes et entendu de tels bruits; et qu'ils répondirent qu'assez souvent il leur apparaissait un grand homme noir, avec l'équipage d'un chasseur, et qu'on l'appelait le *grand-veneur*. A quoi Matthieu ajoute que le duc de Sully, étant en son cabinet au pavillon du grand jardin de ce château, et l'ayant entendu un soir, était venu pour voir le roy, le croyant de retour, quoiqu'il fût à trois lieues de là. »

Il va sans dire que le *grand-veneur* existe toujours — pour les enfants et les commères de Fontainebleau.

Le palais doit à Henri IV : les bâtiments de la cour ovale, la galerie de la Reine, le pavillon du grand Etang, le jardin du même nom, les cinq fontaines du jardin du Roi, la belle cheminée de la salle Louis XV, la capitainerie, la cour des Offices et beaucoup d'embellissements à la chapelle de la Sainte-Trinité, à la galerie d'Ulysse, au pavillon des Poëtes, à la chambre où naquit Louis XIII, etc.

Henri était adoré des artistes et des ouvriers, pour sa bonhomie autant que pour sa munificence. Non-seulement tous l'approchaient sans peine, mais il allait au-devant d'eux, le cœur sur la main. Une de ses plus grandes joies, comme il disait, était de *courir d'atelier en atelier*.

La robe rouge du cardinal de Richelieu ne jeta que des reflets sanglants sur Fontainebleau. Il y alla de temps en temps signer des arrêts de mort, ou se reposer des grands travaux qui raffermissaient la monarchie.

Il arriva un jour, pâle, exténué, mourant, porté sur les épaules de ses gardes, dans une vaste litière ornée d'or et embaumée de fleurs. Il venait de traîner de Narbonne à Lyon, tout le long du Rhône, Cinq-Mars, enchaîné au fond d'une barque, à la remorque de sa riche litière, garnie de coussins de plume et drapée de velours.

Il fallut, pour l'introduire à l'hôtel d'Albret, dépendance du château qui n'existe plus, faire une brèche aux murailles et le mener coucher par une rampe établie de la cour aux fenêtres de sa chambre.

Louis XIII compléta les embellissements de Fontainebleau par le superbe escalier du fer-à-cheval dans la cour du Cheval-Blanc.

Les poëtes, qui se multipliaient de jour en jour, célébraient alors à l'envi les splendeurs de la résidence royale. Leurs vers sont loin d'être à la hauteur du sujet, et ne valent pas les récompenses qu'ils obtenaient de Louis XIII et de Richelieu.

Colletet le rimeur, *crotté jusqu'à l'échine*, se distinguait par l'abondance de sa verve et l'outrecuidance de ses prétentions. Le cardinal lui ayant envoyé deux cents écus pour un madrigal, il le remercia par le distique suivant :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

— Le roi ne serait pas assez riche, répondit Richelieu.

Fontainebleau se vit presque abandonné pendant la

Fronde; la reine mère, Anne d'Autriche, et le cardinal Mazarin, n'y vinrent guère que pour recevoir la femme de Charles Ier, le prince de Galles, son fils, et Marie de Gonzague, fiancée du roi de Pologne.

Mais en 1657, une hôtesse cruellement illustre y fixa l'attention du monde. Elle fut accueillie avec les mêmes honneurs que Charles-Quint. « Elle fit son entrée à cheval, dit Mlle de Montpensier, qui était présente. Elle avait une jupe grise avec de la dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot couleur de feu; au cou, un mouchoir de point de Gênes était noué avec un ruban couleur de feu; une perruque blonde, et derrière un rond comme les femmes en portent, et un chapeau avec des plumes noires, qu'elle tenait. Elle est blanche, a les yeux bleus; dans des moments, elle les a doux, et dans d'autres, fort rudes. La bouche assez agréable, quoique grande; les dents belles; le nez grand et aquilin; elle est fort petite; son justaucorps cache sa mauvaise taille; à tout prendre, elle me parut un fort joli petit garçon... Après le ballet, nous allâmes à la comédie. Elle jurait Dieu, se couchait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté et de l'autre, les passait sur les bras de sa chaise; elle faisait des postures que je n'ai jamais vu faire qu'à Trivelin et à Jodelet, qui sont des bouffons, l'un italien, l'autre français. Elle répétait les vers qui lui plaisaient. Elle parla sur plusieurs matières, et ce qu'elle dit, elle le dit assez agréablement; il lui prenait des rêveries profondes; elle faisait de grands soupirs, etc. »

Mlle de Montpensier a raison d'ajouter, après ce portrait, que c'était une personne fort extraordinaire.

C'était en effet la célèbre Christine, reine de Suède.

Fatiguée de la couronne de Gustave-Adolphe, son héroïque père, qu'elle avait portée longtemps d'un front viril, elle s'était souvenue qu'elle parlait huit langues, qu'elle en pouvait apprendre à l'Académie et à la Sorbonne, et elle avait abdiqué pour courir le monde et se livrer tout entière à ses doctes et galants caprices, ne laissant à son peuple qu'une médaille avec cette légende :

«Le laurier du Pinde vaut mieux que le sceptre des rois.»

Elle s'était déjà montrée en 1656 à la cour de Louis XIV, dont elle avait tant effarouché la morgue par la liberté de ses allures, qu'à son second voyage on la confina somptueusement à Fontainebleau.

Elle débuta dans ce petit empire par le drame que voici :

Un beau soir d'automne, elle était assise dans la chambre de la Conciergerie du château, contemplant les feuilles mortes qui roulaient comme une pluie d'or aux derniers rayons du soleil. A ses pieds étaient le marquis de Monaldeschi, son grand-écuyer et son favori en titre, homme superbe de visage et faible de cœur, comme vous allez voir. Les regards qu'ils échangeaient respiraient la passion de deux âmes toutes remplies d'elles-mêmes, et pour qui le reste du monde avait cessé d'exister.

Cette tendre extase fut interrompue par l'arrivée d'un tiers, d'un jeune officier qui apportait une lettre d'Italie.

Le grand-écuyer se retira, et le messager resta seul avec la reine.

Il s'agenouilla devant elle, tira des papiers de son sein, et les remit à Christine, en disant :

— Voyez et jugez!

La fière Suédoise pâlit, brisa le cachet, parcourut les lettres, et devint muette de honte, pourpre de fureur.

Elle demeura cinq minutes immobile, les yeux fixes, les dents serrées.

— C'était donc vrai! murmura-t-elle enfin d'une voix sourde...

Puis, un rire sinistre effleura ses lèvres; elle donna sa main à baiser au jeune homme, le congédia en lui promettant *de le revoir*, et rappela le marquis de Monaldeschi.

Quand il rentra, elle était plus belle et plus souriante que jamais. Un seul éclair, qu'il ne put voir, s'échappait de l'angle de ses doux yeux, comme ces feux qui jaillissent d'un nuage doré, et qui tiennent en même temps de la foudre et du rayon.

Elle fit rasseoir son favori à ses genoux, le considéra longtemps en lui ordonnant de se taire, comme si la moindre parole eût troublé son bonheur, passa et repassa une main dans ses longs cheveux, tantôt avec l'admiration d'une femme ivre de tendresse, tantôt avec le frémissement d'un bourreau qui prend la tête d'une victime, et lui dit enfin de sa voix la plus profonde et la plus pénétrante :

— A demain, Monaldeschi! dans la Galerie des Cerfs! et je te défie d'entrevoir, en tes plus beaux rêves, la récompense que te réserve ta reine!

Le grand-écuyer la remercia avec larmes, s'éloigna tout rayonnant de joie, et se retourna trois fois en répétant :

— A demain!

Le lendemain, 10 novembre, à midi, un valet de pied alla chercher le père Le Bel, supérieur des Mathurins de Fontainebleau. Il arriva près de Christine, qui s'enferma avec lui dans sa chambre.

— J'ai confiance en l'habit que vous portez, lui dit-elle, jurez-moi, sous le sceau de la confession, de garder le secret que vous allez connaître.

Le père Le Bel jura, et elle lui remit les lettres qu'elle avait reçues d'Italie.

— Vous allez me suivre auprès de quelqu'un, ajouta-t-elle, vous lui montrerez ces papiers, vous lui offrirez les secours de votre ministère, et vous me rendrez le dépôt que je vous ai confié.

Tous deux se dirigèrent alors vers la Galerie des Cerfs. Il y avait là trois hommes armés et un homme sans armes. Ce dernier était le marquis de Monaldeschi, exact au rendez-vous de la veille...

Christine s'approcha de lui, le prit à l'écart, et lui fit remettre par le moine les lettres d'Italie. En même temps, sur un signe d'elle, les trois gardes tirèrent leurs épées du fourreau.

Le grand-écuyer devint plus pâle que sa collerette, et se jeta défaillant aux pieds de la reine.

— Vous reconnaissez ces lettres? lui dit-elle; alors justifiez-vous, si vous pouvez!

Elle était froide et impassible comme un marbre. Sa blanche main jouait avec la poignée d'un petit bâton d'ébène...

— Vous voyez, mon père, fit-elle observer au religieux, que je donne au traître le temps de se laver de son crime.

Elle se mit à se promener par la galerie. Le marquis se traînait après elle sur les genoux, balbutiant et la tirant par sa robe.

Enfin, tous deux s'arrêtèrent et conférèrent près d'une heure. Monaldeschi prit dans sa poche deux clefs liées ensemble et des papiers qu'il remit à Christine.

Elle les examina tranquillement, et tournant le dos à l'écuyer :

— Je me retire, mon père, et vous laisse cet homme, dit-elle avec une dignité grave; disposez-le à la mort, et prenez soin de son âme.

Le prêtre tomba à ses pieds avec le condamné, en criant :

— Grâce! madame! grâce!

— Je le voudrais, mais je ne le puis, répondit-elle. Il sait qu'il a mérité la roue, et sa propre conscience est son bourreau. Qu'on exécute mes ordres.

Et elle sortit.

Les trois meurtriers s'avancèrent contre le marquis, leurs épées nues à la main. Il s'agenouilla devant le moine, mais au lieu de se confesser, il le supplia d'aller implorer Christine.

Un des gardes se chargea de la mission, et revint avec l'ordre de *dépêcher*.

Le religieux pleurait de douleur et d'épouvante. Le marquis se roulait à ses pieds en insistant pour qu'il allât vers la reine.

Le digne homme obtint d'y aller; il adjura Christine par les plaies du Christ. Il lui rappela qu'elle n'était pas en Suède, qu'il y avait une justice en France.

— Je ne relève que de la justice de Dieu, répliqua-t-elle. Retournez aider la victime à mourir, si vous ne voulez perdre son âme avec son corps.

Le père Le Bel revint consterné, et ne put que mêler ses larmes à celles du marquis. Les gardes le sommèrent de se confesser, en lui mettant aux reins la pointe de leurs glaives.

Il poussa trois grands cris, et commença sa confession; mais il l'interrompait à chaque instant par de nouveaux cris de désespoir. Il parlait, comme un fou, en latin, en français et en italien.

Enfin il se releva, et le chef des meurtriers le pressa contre le mur, sous le tableau de saint Germain. Il lui donna un coup d'épée dans le flanc droit, mais l'arme se faussa sur une cotte de mailles, et ne trancha que trois doigts à l'écuyer. Il reçut un second coup au visage, et appela le moine d'une voix déchirante. On les laissa se rapprocher. Le pénitent demanda l'absolution, et le confesseur la lui accorda, en l'exhortant à supporter et à pardonner sa mort.

Un troisième coup le jeta sur le carreau, et lui emporta un morceau du crâne. Il resta sur le ventre, demandant par signes qu'on lui tranchât le cou... Un soldat lui larda la nuque de trois coups d'estoc, sans parvenir à l'achever, la cotte de mailles étant remontée sous le pourpoint.

En cet instant, la porte s'ouvrit, et le mourant, tressaillant d'espoir, trouva la force de se relever.

C'était l'aumônier de la reine. L'écuyer se traîna jusqu'à lui en s'appuyant à la muraille, et reçut de ses mains une nouvelle absolution.

Alors, le chef des gardes lui plongea son épée dans la gorge. Il palpita un quart d'heure, au milieu d'une mare de sang, et ne donna plus signe de vie.

Les meurtriers le fouillèrent et lui prirent un petit couteau et les *Heures de la Vierge*. Puis chacun se retira, et le cadavre demeura seul.

On assure que la reine rentra dans la galerie et se pencha sur le corps de la victime, que celle-ci lui tendit encore les bras, et qu'elle l'acheva d'un coup de stylet.

Elle donna une forte somme au père Le Bel pour dire des messes funèbres, et pour enterrer Monadelschi dans l'Église d'Avon, au bout du parc de Fontainebleau, où l'on voit encore la pierre qui recouvre le favori.

On voit aussi dans le palais la fenêtre de l'ancienne Galerie des Cerfs, au-dessous de laquelle expira le grand-écuyer.

Or, qu'étaient donc ces lettres d'Italie, qui firent de Christine un bourreau si féroce, et de l'homme qu'elle adorait la veille un cadavre si exécré? Suivant les uns, Monaldeschi la trahissait, dans ces lettres, comme souveraine; suivant les autres, il la raillait comme femme, au profit d'une Romaine qui le rendait infidèle. La dénonciation vint sans doute d'un rival du marquis près de la reine, et quelques-uns l'attribuent à Sentinelli, le chef des meurtriers et le porteur du message fatal.

La nouvelle de cette justice *suédoise* jeta l'épouvante et l'horreur à Versailles. Peu s'en fallut qu'on ne renvoyât Christine de Fontainebleau et de la France. Mais on s'arrêta devant son altière réponse à Mazarin :

— Apprenez qu'il m'a plu d'agir ainsi, que je ne rends compte de mes actions à qui que ce soit, et que Christine est reine partout où elle est.

Louis XIV se préparait à des galanteries moins meurtrières. Toutes les beautés de la cour défilèrent devant lui à Fontainebleau dans le ballet des *Saisons*. Henriette d'Angleterre y figurait en Diane, Marie de Mancini en muse, Mlle de La Vallière en nymphe; et le roi lui-même en printemps. La Vallière lui parut la plus belle fleur de son parterre, et vous savez les joies et les douleurs qui suivirent cette préférence.

Mais Versailles était déjà bâti, Marly allait s'élever. Louis XIV abandonna Fontainebleau, où il ne revint que pour être père ou parrain.

L'ange de Marly, cette charmante duchesse de Bourgogne, fit sa première apparition à Fontainebleau lorsqu'elle arriva de la cour de Savoie. Elle y conquit d'abord tous les cœurs par la grâce de son sourire, « son port de tête galant, sa marche de déesse sur les nues » et surtout par son infatigable bonté.

Il y avait alors, dans le couvent de Moret, une femme aussi mystérieuse et aussi étrange que le fameux masque de fer. On l'appelait la *Mauresse*, parce qu'elle était toute noire. Mme de Maintenon, le Dauphin, Marie-Thérèse et le roi en personne allaient la visiter secrètement. Elle avait la fierté d'une princesse, et en recevait les honneurs... Plus tard, à cause d'elle, son couvent fut érigé en abbaye royale... Qui était-ce donc? Toute la cour se le demandait. Elle-même, un jour, trahit, dit-on, son secret, en voyant passer dans le bois le fils aîné de Louis XIV.

— Voilà, s'écria-t-elle, *mon frère* qui chasse!

On en conclut tout bas que la Mauresse était une fille inavouée du roi et de la reine, et l'on expliqua sa couleur noire par une frayeur qu'avait causée à Marie-Thérèse un nègre qui était à son service.

Au mois de novembre 1700, la plus grande scène diplomatique du siècle eut lieu à Fontainebleau.

Charles II, roi d'Espagne, venait de mourir sans héritiers. Chaque Etat de l'Europe avait un prétendant à sa couronne, et attendait avec anxiété l'ouverture de son testament. Les ambassadeurs et les intrigues se croisaient de Paris à Vienne et de Madrid à Londres.

Le 9 novembre, Louis XIV allait chasser en forêt, lorsqu'un courrier d'Espagne arrive. La chasse est contremandée. Le roi, les princes et les ministres s'assemblent chez Mme de Maintenon. Le conseil dure jusqu'à la nuit, et recommence le lendemain.

L'affaire en valait, certes, la peine. Charles II avait légué sa couronne au petit-fils de Louis XIV. La refuser, c'était la laisser prendre à un autre; l'accepter, c'était mettre en feu toute l'Europe.

Six jours après, la cour se rendit de Fontainebleau à Versailles. L'ambassadeur et les grands d'Espagne attendaient la réponse de Louis XIV. Il leur présenta le jeune duc d'Anjou, et leur dit :

— Saluez votre roi.

Le gant était jeté à l'Europe; l'Europe le releva, et la guerre de succession faillit perdre Louis XIV et la France. Le duc d'Anjou (Philippe V) garda enfin la couronne d'Espagne, et ses enfants la possèdent encore; mais elle tremble toujours à leurs fronts débiles, et Louis-Philippe a perdu la sienne pour avoir voulu consolider la leur en continuant par un anachronisme insensé la politique du grand roi.

Fontainebleau doit plusieurs embellissements à Louis XIV. Un bois lui déplaisait au bout du canal; il le dit un jour en commençant sa promenade. Le duc d'Antin, qui avait tout préparé, fait un signe, qui parvient à mille bûcherons, et le roi, en rentrant, trouve le bois entier disparu.

Mansard, Perrault, Le Nôtre, Girardon furent les dignes collaborateurs du monarque. Racine allait à Fontainebleau surveiller la mise en scène de ses chefs-d'œuvre. Un jour qu'on jouait *Bérénice*, le roi remarqua la toilette négligée des femmes. Il fronça le sourcil, et à la représentation suivante, les parures étincelaient de diamants.

La première visite solennelle de Louis XV à Fontainebleau fut le dénoûment d'une touchante histoire.

C'était à Weissembourg, en Alsace. Trois personnes causaient dans un modeste salon : un homme, dont les cheveux blanchissaient, une jeune fille, pleine de grâce et de candeur, et un officier de vingt ans. Ce dernier parlait à son interlocuteur en allemand, et la belle personne écoutait sans comprendre, avec un dépit intérieur que trahissaient quelques gestes d'impatience.

L'homme mûr était Stanislas, ancien roi de Pologne, détrôné par Pierre le Grand, et pensionné par la générosité de la France. La jeune fille était l'Antigone de son exil et de son malheur. L'officier était le comte d'Estrées, capitaine des gardes que Louis XV donnait à Stanislas.

Le comte d'Estrées se pencha sur le fauteuil du roi déchu, et déclara qu'il avait une faveur à lui demander.

— Vous oubliez que je ne règne plus, dit Stanislas en souriant.

— Oubliez vous-même votre grandeur, au lieu de vous la rappeler, reprit le comte, car j'ose aspirer à la main de votre fille...

Le monarque se releva de toute sa hauteur, et regarda le capitaine avec un majestueux étonnement.

— Oh ! rassurez-vous, je n'ai confié mon secret à personne..., pas même à la princesse, quoique sa bonté n'ait pas moins fait que la vôtre pour me fermer les yeux sur l'abîme qui nous sépare... Cet abîme est infranchissable... Votre silence et votre geste m'en font souvenir... Pardonnez-moi un rêve insensé... Et pourtant ce rêve était bien beau!... ajouta le capitaine en posant une main sur son cœur...

Et il traça de la jeune fille un portrait si charmant, et de ses projets de bonheur un tableau si merveilleux, que l'amour du père désarma l'orgueil du roi, et que Stanislas, prenant la main du comte, lui répondit avec onction :

— Vous êtes un brave et loyal jeune homme ! Vous mériteriez d'épouser une reine, comme ma fille est digne d'épouser un roi; mais puisque l'un et l'autre sont choses impossibles, je dois abdiquer encore une fois pour le bonheur de mon enfant, et je ne mets qu'une condition à votre mariage.

Le capitaine tomba aux genoux du prince, et allait se jeter à ceux de la jeune fille, quand Stanislas le retint et continua ainsi :

— Je dois dire : deux conditions au lieu d'une. La princesse ne peut descendre au-dessous d'un certain rang où votre mérite peut atteindre. Devenez duc et pair, et je vous accorde sa main.

— Avant un an je le serai, ou je n'existerai plus ! s'écria d'Estrées. Le régent d'Orléans m'honore de son estime; il sera mon appui et mon bienfaiteur.

— La seconde condition, c'est que ma fille ignorera nos conventions jusqu'à ce que vous les ayez remplies.

— Je jure de me taire, et je pars pour Paris à l'instant.

— C'est le plus sûr!... Bon voyage et bonne chance!

Le comte partit en effet, sans voir la princesse, et se fit présenter à Louis XV par le régent, dans une chasse à Fontainebleau.

Il demanda à Sa Majesté la permission de lui donner son sang pour devenir duc et pair.

— Duc et pair ! s'écria le roi. Et quel est le motif d'une telle ambition ?

— Je vais vous l'avouer, Sire; vous êtes jeune, vous me comprendrez !

— Et peignant en traits de feu les charmes de la fille de Stanislas, le comte ajouta qu'il voulait l'épouser ou mourir.

— Elle vous aime? demanda Louis XV, d'un air avide.

— Je l'ignore ; mais je saurai m'en faire aimer!

Le roi s'attendrit et allait peut-être accorder la demande, lorsque le régent l'interrompit d'un éclat de rire.

— Vous êtes fou, mon ami, dit-il au capitaine, épouser la fille d'un roitelet qui n'a pas de quoi vivre ! Je m'y oppose formellement. Eh ! mais, c'est le plus mauvais parti de l'Europe ! Voyons ! n'y pensons plus... Je guérirai un de ces jours votre belle passion en vous mariant à l'héritière d'un fermier général, avec quelques millions de dot. Vous serez après cela duc et pair tant que vous voudrez. Nous arrangerons cette affaire. Venez souper demain au Palais-Royal.

Louis XV demeura tout pensif..., et d'Estrées, abasourdi, se laissa entraîner par le régent.

L'année suivante, Stanislas veillait seul avec sa fille dans le petit salon de Weissembourg. Tous deux étaient tristes et silencieux. La princesse s'efforçait en vain d'égayer son père ou de lui arracher le secret de son chagrin.

— Eh bien ! s'écria-t-il enfin, le comte d'Estrées est un ingrat comme les autres ! Les malheureux n'ont point d'amis fidèles. Me laisser huit mois sans me donner signe de vie..., après la tendresse de ses premières lettres et après ce que je lui avais promis !...

— Que lui aviez-vous donc promis, mon père? demanda la jeune fille avec émotion.

Le prince craignit qu'elle n'eût tout deviné, et voulant plus que jamais lui cacher son secret, il rompit brusquement l'entretien.

Bientôt, le courrier apporta deux lettres de France, et Stanislas, ouvrant la première, reconnut l'écriture du capitaine.

— Je l'ai calomnié ! dit-il avec joie. Voici de ses nouvelles.

Mais la lettre lui tomba des mains, et il se jeta anéanti dans son fauteuil.

D'Estrées lui rendait sa parole et renonçait à la main de la princesse, sous des prétextes qui voilaient à peine l'oubli et le dédain.

C'était la lie du calice que le roi proscrit devait épuiser jusqu'au fond. Sa fille était repoussée comme un parti indigne, par un officier des gardes,— converti de l'honneur aux écus par les plaisanteries du régent !

La princesse n'arracha son père à la honte et à la dou-

leur qu'en le forçant de briser le cachet de la seconde lettre, scellée des armes de France.

Stanislas la parcourut d'un œil distrait, poussa un cri, et remonta de l'enfer au ciel...

On demandait à l'ancien roi de Pologne la main de sa fille (Marie Leczinska) pour le roi Louis XV!

La fiancée, méprisée par un capitaine, devenait reine de France et de Navarre!

Le portrait tracé par d'Estrées des grâces de la Polonaise était resté gravé dans le cœur du jeune monarque, et la Providence avait fait le reste...

Le mariage de Louis XV et de Marie Leczinska fut célébré solennellement à Fontainebleau, au mois de septembre 1725.

La nouvelle souveraine ne se vengea de l'officier des gardes qu'en lui obtenant le titre de duc et pair, et en disant à une amie, lorsque la duchesse d'Estrées vint lui faire sa cour :

— Je pourrais cependant être à la place de cette dame et faire la révérence à la reine de France.

Cette âme sans fiel était loin de prévoir toutes les épines que dérobait sa couronne.

Nous vous raconterons prochainement la suite de l'histoire de Fontainebleau : le passage de Rousseau et de Voltaire, de Louis XVI et de Marie-Antoinette, de Pie VII et de Napoléon ; et nous finirons par une promenade d'artiste et de curieux dans les galeries du château et sous les ombrages de la forêt.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin prochainement.)



Catherine de Médicis. Blanche de Castille. Anne d'Autriche.
Mᵉ de Montpensier. Diane de Poitiers. Marie Stuart. Christine de Suède.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE CHEVAL BLANC DE LA DUCHESSE DE BOHÊME.



La duchesse Libussa choisissant un époux.

I.

C'était jour de fête dans la petite ville de Budectz, alors résidence princière des grands-ducs de Bohême.

En vérité, il était temps que quelque solennité joyeuse vînt consoler ce pauvre peuple de la mort de Cracus II, son dernier souverain.

Cracus II avait été pour ses sujets, non pas un maître, mais un ami, un bienfaiteur, un père. Parmi tant d'importantes institutions, fruits de sa sagesse, il faut noter celle des écoles publiques; et ces écoles doivent prendre place entre les premières dont s'honore l'histoire du moyen âge, car c'est vers l'année 720 de notre ère que nous reporte ce récit. Dans ce siècle de ténèbres, les hommes instruits se montraient en si petit nombre, que toute connaissance étrangère aux travaux agricoles prenait aux yeux du vulgaire le caractère de la magie, et pour la foule, quiconque s'emparait du sceptre de la science était regardé comme portant la baguette divinatoire.

Telle avait été la gloire de Cracus. Ce n'était donc pas chose facile de lui choisir un successeur. Il avait laissé trois filles. Les femmes en ce temps étaient habiles à succéder au trône, mais on n'observait pas l'ordre de primogéniture.

Les deux aînées jouissaient d'une renommée fort étendue, l'une en sorcellerie, l'autre en l'art de guérir; de sorte

que chacune d'elles avait ses partisans : or, élire celle-ci ou celle-là, c'eût été infailliblement provoquer la guerre civile; les appeler ensemble à partager le pouvoir aurait amené des suites encore plus dangereuses.

Quant à Libussa, leur jeune sœur, qui touchait à peine à ses dix-huit ans, certes, nul ne songeait à la charger du poids du diadème pour mettre un terme à ces longs débats.

Elle était belle, incomparablement belle; mais elle ne possédait pas les brillantes qualités de ses sœurs. Elle avait un de ces esprits modestes et bons, qui s'ignorent eux-mêmes, et qu'un cœur ami peut seul guider, développer, faire épanouir. Telles sont ces fleurs délicates que la flexibilité de leur tige penche mourantes vers la terre, si elles n'ont l'appui d'un tuteur; mais qu'une force étrangère les soutienne, et elles brillent de toutes leurs couleurs, et elles exhalent tous leurs parfums.

Bientôt, cependant, un changement prodigieux s'opéra en Libussa. Elle obtint des succès éclatants aux écoles de Budectz. Son intelligence, qui semblait endormie, se réveilla; sa haute prudence, sa profonde raison et son éloquence entraînante et passionnée lui acquirent aussitôt l'amour de toute la nation. On ne pouvait plus la voir sans admiration, l'entendre sans enthousiasme.

Quand les douces paroles découlaient de ses lèvres vermeilles, on eût dit un vase d'élection d'où s'échappaient mille parfums délicieux; et quand parfois la colère, l'indignation, soulevaient leurs tempêtes dans son sein, alors la jeune inspirée lançait un tonnerre de mots sublimes, qui faisait courir parmi ses auditeurs un frémissement sourd de terreur et de respect.

Un événement assez singulier accrut encore l'espèce de culte que les Bohêmes rendaient à Libussa. Pendant l'interrègne, six mois après la mort de son père, la princesse se tenait prête à partir pour la chasse, lorsque accourut dans la cour du palais un petit cheval blanc admirable de proportions et de formes; il n'appartenait pas aux écuries ducales, on ne savait d'où il venait, et nul n'en connaissait l'origine.

Le joli animal caracola avec une souplesse et une vivacité charmantes, échappant à tous ceux qui voulaient le saisir, puis il vint s'incliner devant la princesse.

Libussa sauta légèrement sur la croupe du cheval; il poussa un hennissement de plaisir, comme s'il eût été glorieux de son léger fardeau, et il emporta rapidement la princesse vers la forêt.

Au retour de la chasse, elle caressa son gracieux coursier, qui ne paraissait pas avoir senti la fatigue; car, à la surprise des assistants, dès que cette douce récompense lui eut été donnée, il s'enfuit au galop avec tant de vitesse que personne n'essaya de courir à sa poursuite, et bientôt après on le perdit de vue.

Le lendemain, à l'heure accoutumée de la promenade de Libussa, le cheval était à son poste; chaque matin il revenait, et chaque soir il disparaissait.

Persuadée qu'il devait habiter non loin de Budectz, Libussa le nomma Nakbar (voisin).

Aucun des habitants de la résidence ne se serait jamais hasardé à suivre Nakbar dans ses courses lointaines; les Bohêmes le prenaient pour un démon familier, envoyé à la jeune princesse par le génie de la montagne, avec lequel la crédulité populaire prétendait que Libussa avait de fréquentes relations.

Pénétrés de crainte et de vénération pour celle qui jouissait d'une manière si évidente de la protection du Ciel, les chefs de la noblesse, pressés de nommer un successeur à Cracus, vinrent enfin se jeter aux pieds de Libussa, en la suppliant de régner sur eux. Elle y consentit, mais seulement après que le conseil d'État eut doté chacune de ses sœurs d'un riche apanage; elle ne voulait pas acheter le rang suprême au prix de la désunion fraternelle. Or, c'était au jour du couronnement de la duchesse qu'il s'agissait d'amener le lecteur.

Libussa voulut terminer les fêtes de son avénement d'une manière digne de ses vertus. Accompagnée d'un pompeux cortége, et montée sur son joli cheval blanc, elle traversa la ville, se dirigeant vers le mausolée qui renfermait les cendres de son père.

Les plus vives acclamations retentissaient autour d'elle. Le magnifique costume de la princesse relevait encore sa merveilleuse beauté.

Elle était vêtue d'une longue tunique bleue, parsemée de fleurs d'argent; pour ceinture elle avait une riche torsade d'or; un manteau de soie aux reflets éclatants laissait entrevoir, dans ses plis capricieux, le suave contour de sa taille élancée et la courbe légère de ses épaules. De larges tresses brunes, semées en profusion de rubis et de saphirs tombant de son lourd diadème, inondaient son cou flexible et encadraient sa tête superbe. Le peuple la contemplait avec ivresse, avec délire.

Arrivée au tombeau du feu duc de Bohême, Libussa, après avoir payé de nouveau son tribut de larmes sur la poussière refroidie de son père, prononça à haute voix l'éloge de celui qui n'était plus.

La foule immense, suspendue pour ainsi dire à ses lèvres, l'écoutait dans un silence religieux.

Quand elle eut accompli ce pieux devoir, Libussa reprit pensive le chemin du palais.

A l'entrée d'un sentier étroit tracé dans la gorge de deux collines, l'escorte de la duchesse ne put continuer à avancer dans l'ordre cérémonial qu'elle avait observé sur la route spacieuse; les femmes qui entouraient Libussa se rangèrent derrière elle, car plusieurs chevaux ne pouvaient passer de front dans le chemin.

Tout à coup, à la stupéfaction générale, un homme qui était blotti dans le creux d'une roche s'élance sur la princesse le poignard à la main..., il va la frapper... La pauvre enfant se trouble, elle pâlit...; mais elle surmonte bientôt ce premier mouvement d'effroi. Elle songe que son salut dépend de sa seule force morale et de la crainte superstitieuse qu'elle inspire; et, dominant aussitôt la terreur qu'elle éprouve, elle attache sur le meurtrier un regard plein de courroux et de défi; puis, avec sa baguette magique, elle écarte le fer qui la menace.

Devant cette noble et courageuse créature, le misérable se déconcerte...; il recule, son bras tremble..., il porte un coup mal assuré qui glisse entre les vêtements de Libussa et s'enfonce profondément dans le flanc du généreux Nakbar; l'animal se cabre en hennissant de douleur, tandis que le sang rougit sa robe jusqu'alors sans tache.

Ceci se passa en quelques secondes, et avant que les seigneurs consternés eussent recouvré assez de présence d'esprit pour s'empresser autour de leur souveraine, la jeune duchesse sauta lestement à terre. On s'empara facilement de l'assassin : c'était un fou, qui, s'imaginant être la victime d'une injustice du dernier grand-duc, trouvait tout naturel de se venger sur l'enfant des torts supposés du père.

Le peuple, indigné, allait entraîner le meurtrier en faisant retentir l'air de mille cris de vengeance, lorsque le malheureux se précipita aux pieds de la duchesse. Elle étendit la main vers lui en signe de pardon, et son pre-

mier acte de souveraineté fut un acte de clémence. Cependant, au milieu du désordre affreux qui l'environnait encore, la princesse paraissait seule avoir conservé le sang-froid. Elle rassembla ses fidèles, les rassura, et voulut elle-même prendre la bride de son cheval pour retourner à Budectz ; mais en vain encourageait-elle Nakbar du geste et de la voix, les souffrances du pauvre animal étaient si vives, qu'il lui restait à peine la force de se soutenir. Il perdait tout son sang. Il s'efforça de faire quelques pas, mais un gémissement plaintif sortit de ses lèvres couvertes d'écume, et il tomba, haletant, sur le bord du chemin. Sa tête s'inclina, ses membres se contractèrent, puis se raidirent, et il demeura dans une immobilité semblable à celle de la mort.

La princesse le voyant ainsi, se pencha vers lui et se mit à pleurer comme un enfant.

Alors un jeune homme, à la fière et mâle physionomie, à la taille imposante, au teint basané, et qu'à ses vêtements rustiques on reconnaissait pour un simple laboureur, fendit la foule et s'approcha du cheval inanimé.

A sa vue, un éclair d'espoir traversa le visage de la duchesse; elle rougit de sa faiblesse, et reprit le sentiment de sa dignité.

Le paysan, dont les traits agités témoignaient d'une émotion récente, s'agenouilla devant Nakbar. On voulut l'éloigner :

— Laissez faire cet homme, dit Libussa, c'est peut-être l'Esprit de la montagne qui l'envoie.

Le laboureur sonda et examina longtemps la large ouverture que le poignard de l'assassin avait faite au flanc du cheval. Il promena une main savante sur ses muscles entr'ouverts, et enfin il pansa le noble animal avec tant de patience et d'adresse, que peu à peu Nakbar souleva ses pesantes paupières, et tourna un regard reconnaissant vers celui qui le rendait à la vie.

Bientôt les caresses et la parole du laboureur réagirent si puissamment sur le pauvre blessé, qu'il se remit lentement sur ses jambes, et fut en état de marcher.

Tandis qu'un des seigneurs de la suite de Libussa descendait d'une belle jument brune pour y faire monter sa souveraine, le paysan, s'adressant à la princesse, avec un mélange secret de déférence et d'autorité, lui assura que la blessure de Nakbar ne serait pas dangereuse.

Libussa l'écoutait attentivement; elle à qui tout était soumis, subissait l'ascendant d'un obscur laboureur. Elle considérait ce jeune homme avec la modestie d'une nature généreuse, qui semble prendre plaisir à reconnaître son infériorité, en présence d'une intelligence supérieure. L'inconnu conduisit par la bride, jusqu'aux portes du palais, Nakbar, qui marchait en boitant, et il se déroba aux remerciements de la duchesse.

Depuis, il reparut plusieurs fois à la résidence, apportant un baume dont la vertu efficace ferma enfin la blessure de Nakbar.

Quinze jours après, le mystérieux cheval blanc reprenait son existence aventurière, et la cour de Budectz avait à peine gardé le souvenir de cet événement.

II.

Aucun nuage ne vint obscurcir le commencement du règne de Libussa. Les Bohêmes s'applaudissaient sans cesse d'avoir choisi une si sage et si gracieuse souveraine. Assurément, le génie invisible qui l'éclairait de ses conseils devait être d'un naturel conciliant et doux, car elle mettait tous ses soins à établir l'ordre et à propager l'amour de la paix dans ses Etats.

On reconnaissait en Libussa deux natures distinctes, la modeste jeune fille et la femme forte.

Cet assemblage inexplicable de timidité et d'audace étonna tellement les philosophes du pays, esprits supérieurs à la superstition commune, que pour le définir ils s'arrêtèrent à la pensée que l'âme du grand-duc, peut-être contristée loin de sa fille, était venue la rejoindre et s'unir à elle.

En somme, Libussa dominait les Bohêmes par sa puissante intelligence, et il ne se passait pas de jour qu'elle ne donnât des preuves de l'élévation de son génie et de la fermeté de ses sentiments.

Elle entreprit la première de faire graver la monnaie à son effigie.

Lorsque l'artiste, chargé de la composition du modèle, remit à la duchesse l'esquisse qui la représentait majestueusement assise sur un trône, d'abord elle la considéra avec satisfaction, puis elle dit :

— Qui ne reconnaîtrait là une puissante souveraine? Oui, voilà bien les insignes de son rang: le sceptre et le diadème ; mais rien ne vient rappeler ici qu'elle est femme, qu'elle doit accomplir avant tout les devoirs sacrés, les humbles et secrètes vertus pour lesquelles le Ciel la forma. De son abaissement seul naît sa grandeur véritable...

Ainsi parla-t-elle, et afin de donner dans le rang suprême l'exemple de l'humilité, elle ordonna à l'artiste de changer le sceptre en quenouille.

On sait qu'en ces temps-là les rois, chefs suprêmes de la justice, ne dédaignaient point de remplir eux-mêmes le grave office de juge. On n'ignore point aussi que, pour rendre l'accès de leur personne plus facile, ils établissaient leur tribunal en plein air, sous l'ombrage de quelques chênes élevés et touffus.

Or, un jour que Libussa s'acquittait de cette tâche importante, elle vit un vieillard aveugle, que soutenait et guidait une femme du peuple, s'avancer à pas lents. Il paraissait courbé par l'âge et brisé par le désespoir.

Ce front chauve que les orages de la vie avaient dévasté, cette longue barbe blanche, et ces yeux fixes, mornes et éteints, d'où s'échappaient deux ruisseaux de larmes retombant sur des joues ridées, tout en lui saisissait de compassion et de respect.

Lorsque le vieillard sut qu'il était en présence de Libussa, il murmura :

— Pardonnez ces pleurs, madame ; il m'est permis de les répandre, j'ai tant souffert.

Puis il continua d'une voix moins basse :

— Ma carrière s'est écoulée dans une lutte incessante contre le malheur; aujourd'hui sa dernière atteinte m'a vaincu, et il ne me reste de forces que pour demander justice contre l'infâme persécuteur qui voue mes derniers jours à l'isolement et à la désolation.

— Ce persécuteur, quel est-il? demanda Libussa.

— Le comte Uldaric.

— Et que t'a donc fait ce seigneur?

— Ecoutez-moi, madame. J'étais soldat: heureux de servir la patrie, la patrie! à laquelle j'aurais tout sacrifié, je voulus que mon fils, mon fils unique, me suivît au milieu des combats.

« On assiégeait une ville rebelle, sa longue résistance et les privations qu'il nous fallait supporter avaient abattu la valeur de notre armée. L'intrépidité d'un brave pouvait seule assurer la victoire. Il fallait qu'un homme de cœur montât le premier à l'assaut, afin de ranimer le courage des troupes.

« Mon fils donna l'exemple... Oh ! combien je me sentis

ivre d'orgueil en le voyant se couvrir de gloire, et transporté de douleur lorsqu'il tomba percé de mille coups entre mes bras.

La ville fut prise grâce à son dévouement, nos guerriers l'avaient suivi avec une impétueuse ardeur... Mon enfant était mortellement atteint, son courage et sa résignation retardèrent seuls son trépas.

« Tandis que mes amis et moi nous veillions sur lui, on vint nous apprendre qu'un grand seigneur, le comte Uldaric, s'attribuait auprès de votre père, madame, l'héroïque action qui me ravissait, dans sa jeunesse, celui dont la naissance m'avait rendu si fier. Mon indignation ne connut pas de bornes; je me présentai devant notre souverain, et, fort du témoignage de mes frères d'armes, je démasquai l'imposteur.

« Le grand-duc donna des ordres pour qu'on rendit aussitôt au pauvre jeune homme, victime de son patriotisme, les honneurs militaires dus à sa noble conduite, et il mourut heureux, en bénissant ce bon prince.

« Quant au comte, qui se voyait enlever la couronne qu'il avait été sur le point de devoir à son impudent mensonge, il se retira de la cour, plein de confusion et de dépit, emportant le désir de la vengeance. Il laissa grandir sa haine contre moi, jusqu'au moment où elle devait éclater si terrible.

« La douce compagne de mon existence ne put survivre à son affliction maternelle, et le Ciel, concentrant ses rigueurs sur ma tête, me déroba pour toujours sa clarté. Ce fut le chagrin d'une double perte, également douloureuse, qui éteignit la lumière dans mes yeux.

« De tous ceux que j'avais aimés ici-bas, il ne me restait plus qu'un petit-fils..., portrait vivant de son père et qui le retraçait sans cesse à mon souvenir...

Ici, la voix du vieillard s'affaiblit davantage; il s'arrêta, puis avec un sourire de farouche espérance: « Ah! je le sens, dit-il, la blessure est mortelle, elle ne se fermera pas!... »

« Conrad ne comptait que douze années, quand le destin lui confia la triste mission de guider mes pas et de consoler ma vieillesse. De combien d'amour et de soins cet enfant m'entourait! Oh! quels trésors cachés renfermait sa belle âme, et quels charmes je trouvais à la prémunir contre les dangers que l'avenir lui réservait; mais sans rien altérer de son angélique candeur.

« En écoutant Conrad, je croyais entendre encore ceux que j'avais perdus, et je reportais sur lui seul chaque part de tendresse que je leur avais vouée. Je ne vivais plus que par lui, par lui je retrouvais mon ardeur passée, ma force et mon courage; par lui, je revoyais encore le soleil!...

« Une nuit, ô nuit d'iniquité! cent fois plus ténébreuse encore que l'obscurité qui m'environne, des sons étranges, des plaintes étouffées, troublèrent mon sommeil; saisi d'un vague effroi, je prêtai l'oreille... mais tout rentra dans le silence; je crus avoir été le jouet d'un mauvais songe, et je me rendormis.

« A mon réveil, Conrad ne vint point recevoir la bénédiction accoutumée; je l'appelai, hélas! vainement; non, ce n'était pas une illusion, un faux pressentiment, qui m'avait pénétré le cœur de sinistres angoisses... Conrad, mon fils, mon trésor, volé, enlevé la nuit par des méchants!... Je fis retentir l'air de mes cris; on accourut: on s'efforça de ranimer une lueur d'espoir au fond de cette âme abîmée dans la souffrance. Toutes les recherches furent inutiles, rien ne put mettre les âmes compatissantes qui eurent pitié de ma détresse, sur les traces des ravisseurs de mon enfant.

« Et moi, malheureux père, que pouvais-je faire pour lui? privé de la vue, où porter mes pas? Morne et silencieux, je cachais ma vieillesse abandonnée sous le toit de ma triste chaumière.

« Parfois, dans mes longues rêveries, il me semblait que bientôt mon petit Conrad allait m'être rendu. Avec le regard de l'âme, de loin je croyais l'apercevoir; il s'approchait..., il me parlait; puis d'autres visions succédaient à cette douce erreur, mais plus sombres, plus effrayantes. Tantôt je voyais le pauvre enfant se débattre entre les serres d'un monstre qui l'étouffait, tantôt il m'apparaissait tout ensanglanté; le fantôme grandissait avec le désordre de mon esprit, et je me sentais frémir de terreur dans la solitude de la cabane.

« Un soir, des inconnus franchirent furtivement le seuil de ma demeure; l'un d'eux, s'approchant de moi, murmura à mon oreille d'un accent lugubre qui me remplit d'épouvante: « Vieillard, je suis assez vengé; réjouis-toi! nous te ramenons ton fils!... » Alors, j'entendis le bruit d'un lourd fardeau qu'ils déposèrent sur la couche où naguère reposait Conrad, puis ils s'enfuirent précipitamment. Tremblant, éperdu, je retrouvai cependant assez d'énergie pour m'élancer à cette place tant aimée... Affreux souvenir! je touchai le corps inanimé, les membres raides de mon petit-fils... D'abord je voulus croire qu'on me trompait, qu'on se faisait un jeu de mes angoisses; ma main parcourut ce visage glacé... Oh! c'était bien lui. Les barbares, ils m'avaient pris mon enfant, si jeune, si beau, si plein de vie, et ils ne me rendaient qu'un cadavre!...

Un mouvement d'horreur parcourut l'auditoire.

Le vieillard reprit:

— Il y a des heures dans la vie qui font comprendre l'éternité; après, on ne se souvient plus...; l'âme rejette la douleur, elle est impuissante à la supporter.

« Je ne sais combien de temps dura mon délire... Quand j'eus recouvré la raison, une femme, celle qui m'a conduit ici, était là, près de moi, veillant à mon chevet, et me prodiguant les soins empressés, les douces consolations d'une amie.

« Ma tête étant plus calme, je l'interrogeai, et elle m'apprit qu'afin de remplir envers moi une sainte promesse, un devoir sacré, elle s'était échappée de la maison de son maître, le comte Uldaric.

« Ce nom me rappela le commencement de mes maux; je lui adressai d'autres questions, elle semblait hésiter à me répondre; enfin ma persistance triompha de ses scrupules et je connus ainsi le noir mystère

« L'auteur du crime, ce noble seigneur que j'ai nommé, avait attendu la mort d'un prince dont il craignait l'équité redoutable, pour revenir à Budectz et commettre son lâche attentat. Quand il posséda l'enfant, Uldaric, sourd à ses prières, à ses larmes, vit sans s'émouvoir la douleur de notre séparation altérer la raison du pauvre petit martyr, et il le laissa mourir de désespoir et d'amour.

« Il expira dans les bras de cette digne femme qui avait cherché en vain à le sauver; il expira en la suppliant de venir un jour m'instruire de son sort. Au moment suprême, coupant d'une main défaillante une boucle de ses longs cheveux: « Tenez, lui dit-il, portez à mon père ce souvenir de ma tendresse: j'avais juré de le revoir, les cruels! ils m'ont fait manquer à mon serment!...

« Dès qu'elle eut accompli la veillée funèbre de mon fils, le comte vint donner l'ordre à la pieuse servante de le laisser seul auprès du corps de Conrad; mais, cachée dans une retraite d'où elle apercevait son maître, elle vit le monstre ouvrir avec un poignard la poitrine de cet ange, et lui arracher le cœur.

« Le comte eut peur d'avoir été surpris par cette malheureuse femme, et il voulut la faire égorger : soupçonnant ses projets, elle s'enfuit et se réfugia près de moi.

« Maintenant que la généreuse créature a rempli sa mission jusqu'au bout, puisqu'elle m'a conduit à vos pieds, madame, sous l'égide de votre protection, elle va retourner vers les siens ; elle est mère, sa famille la désire, l'appelle ; elle va revoir ses aimés. Et moi, lorsque j'aurai entendu sonner l'heure qui apaisera le sang de mon petit-fils, n'ayant plus rien qui m'attache à la terre, j'irai m'ensevelir dans l'isolement, qui seul sera témoin de mon agonie et où j'exhalerai mon dernier soupir.

L'infortuné se tut, et courbant sa tête vénérable, il attendit avec la résignation du désespoir que la princesse rompît le silence.

Libussa restait absorbée en de profondes réflexions. On attribua ce long recueillement au reste d'émotion qu'elle éprouvait encore. Cependant elle s'agitait impatiemment, et un trouble secret se lisait sur son beau visage.

On s'étonnait que la princesse ne donnât pas l'ordre d'amener le coupable. Libussa se taisait toujours.

Enfin, elle parut se décider à parler ; mais quels furent l'étonnement, la consternation générale quand, pour la première fois, elle annonça en balbutiant qu'elle remettait son arrêt au lendemain ! Nakbar n'avait point paru à Budectz, le jour suivant il devançait l'aurore. Le lendemain la duchesse se rendit au tribunal, pleine d'assurance et de grandeur.

Mandé en présence de Libussa, le comte Uldaric se présenta fier et courroucé. Il s'emporta violemment à l'accusation portée contre lui, voulant prendre à témoin de son innocence les nombreux serviteurs de sa maison, et conjurant la princesse de ne pas le condamner sur les calomnies d'une femme, vendue sans doute à ses ennemis, et sans autre preuve qu'un vieillard aveugle qui ne pouvait pas même le reconnaître.

A cette voix, le pauvre père demeura saisi d'un tel effroi, que Libussa, voulant ménager sa douleur, le fit éloigner quelques instants.

— Fourbe et impudent ! dit-elle ensuite au comte, tu ne sais donc pas que je puis te confondre ?

Et ayant parlé tout bas à l'un de ses fidèles, il lui remit entre les mains une petite cassette de bronze, dont la vue arracha un cri de surprise et de colère au meurtrier.

Le couvercle avait été brisé ; la duchesse le souleva facilement, et présenta aux regards attendris de l'assemblée un cœur d'enfant posé sur une tablette de marbre, en haut de laquelle était gravé le nom de Conrad, et au bas cette courte inscription : « Race de mes fils, apprends par mon exemple le châtiment qu'un Uldaric fait subir à ses ennemis ! »

— Malédiction ! s'écria le barbare confondu, par quel sortilége, fille surnaturelle, as-tu découvert ce coffret que j'avais moi-même descendu dans le tombeau où dorment mes ancêtres, ce caveau qui ne devait s'ouvrir que pour me donner place à leurs côtés ?

Qui a pu me trahir ? nul ne m'a vu ; quel génie invisible vient donc te révéler des secrets que tous ignorent ?

Libussa lui répondit avec une gravité sévère :

— Celui dont la sagesse a constamment guidé mes pas ; celui qui lit au fond des âmes les bons et les mauvais desseins qu'elles peuvent concevoir. Nul ne t'a vu, dis-tu ? mais le chemin que tu as suivi est-il le seul qui conduise au sépulcre de tes aïeux ? n'en existe-t-il pas un autre ? une voûte souterraine ? Tremble, malheureux ! c'est de là que l'œil du juste a saisi ton crime pour le signaler à ma justice !

Et en l'entendant décrire avec tant de précision le passage mystérieux qu'il croyait à jamais impénétrable, le lâche, succombant sous le poids de la terreur, n'osait envisager sa souveraine irritée.

Libussa, ayant fait emporter le coffret, ordonna qu'on ramenât l'aveugle, et s'adressant à lui :

— Vieillard, dit-elle, ce misérable qui te ferait pitié si tu le voyais pâlir et trembler devant toi, je le dépouille de tout ce qu'il possède ; ses richesses, son honneur, sa patrie, il ne lui reste plus rien... rien ! Oh si !... dans la contrée lointaine où je l'exile à jamais, sa fille, jeune, belle et touchante, adoucirait sa pauvreté et son abandon : il t'a pris ton enfant, prends sa fille ; non pour l'offrir comme une victime expiatoire aux mânes du martyr ; va, le sang n'efface pas les larmes ; mais qu'elle devienne ta compagne inséparable, qu'elle répande le parfum de ses quinze ans sur ta vieillesse aride et désenchantée. Je connais son cœur : elle acceptera cette sainte tâche avec joie ; et la pieuse tendresse dont elle t'entourera, arrêtera seule le glaive sur la tête de celui qui n'était pas digne de lui donner la vie.

La duchesse s'arrêta, une jeune fille embrassait ses genoux, et jurait, le regard exalté, les traits empreints d'une douloureuse reconnaissance, de se soumettre aux volontés de sa souveraine. Le vieillard baisait les mains de Libussa, et peu s'en fallut que les Bohêmes ne la prissent elle-même pour une divinité.



Libussa, la fille d'Uldaric et le père de Conrad.

III.

Mais alors que Libussa se voyait au faîte de la puissance, et que, dans la plénitude de sa gloire, elle se croyait à

l'abri de toute terrestre vicissitude, voilà que de ce même palais de Budectz, d'où s'échappaient hier encore, comme d'une voix immense, les louanges de l'auguste duchesse, voilà qu'on n'entend plus retentir aujourd'hui que de sourds murmures, des plaintes à grand'peine contenues. Disons-le pour la justification des Bohêmes, jamais la pensée ne leur serait venue de se révolter contre une princesse qui les rendait véritablement heureux, s'ils n'y avaient été excités par les perfides machinations du comte Uldaric. Du fond de son exil, cet orgueilleux coupable, cette âme de vengeance et de colère, employait toutes les ressources de sa criminelle diplomatie à ruiner le pouvoir de la jeune princesse. Ses émissaires répandaient sur elle d'infâmes mensonges, et faisaient naître la défiance dans le cœur de ses plus fidèles sujets.

Bientôt le mécontentement augmenta de jour en jour. On osa murmurer ouvertement, et Libussa, qui n'avait pas vu se former l'orage, fut bien forcée enfin de s'apercevoir qu'elle perdait de son prestige sur les grands de sa cour.

Les ayant rassemblés un soir autour d'elle, la princesse leur demanda compte des bruits étranges, des insolents propos qui depuis quelque temps bourdonnaient à son oreille et blessaient sa dignité de souveraine. L'un des barbares qu'elle interrogeait, plein de fierté et d'audace, osa lui répondre :

— Les enfants de la Bohême sont courageux et forts; ils ne veulent plus être désormais gouvernés par une femme!

Tous firent un signe d'approbation.

— Que me reprochez-vous? demanda la duchesse aux révoltés.

— Oh! rien, madame, rien, repartit un plus fin courtisan; si ce n'est la douleur que nous éprouvons de ne pas vous voir encore choisir un époux, afin de nous donner, dans le fruit de votre hymen, un successeur de votre propre sang, un héritier de vos sublimes vertus.

En effet, depuis longtemps on sollicitait Libussa de se marier; c'était le vœu de l'État. On lui proposait sans cesse les plus hautes alliances, mais elle les refusait toutes avec persistance et dédain, prétextant qu'elle avait formé la résolution inébranlable de ne jamais partager le pouvoir.

Aux paroles du flatteur, Libussa répondit par un sourire d'incrédulité; elle savait bien que ce n'était pas là le véritable sujet de la rébellion des Bohêmes.

Puis elle se dressa de toute sa hauteur; elle leur reprocha leur ingratitude avec ces expressions énergiques qui, dans sa bouche, acquéraient tant d'autorité. Hélas! cette éloquence qui mainte fois les avait fait tressaillir d'enthousiasme, les trouva alors froids et indifférents. Le silence désapprobateur qui d'abord accueillit son discours cessa tout à coup, et la tumultueuse assemblée se souleva en masse.

Couvrant de ses clameurs la voix de Libussa, elle s'écria :

— Que notre duchesse se marie, oui, qu'elle se marie, et nous obéirons à son époux.

A la vue de ces hommes irrités, que la sauvagerie de leurs mœurs rendait pour ainsi dire féroces, la pauvre enfant se sentit saisie d'un sentiment de frayeur, dont elle ne triompha qu'en appelant à son aide sa fierté blessée.

D'un geste impérieux elle étendit son sceptre au milieu des rebelles. Ils se calmèrent.

— Attendez! dit-elle.

Encore pâle d'émotion, la jeune princesse se recueillit. Elle semblait se livrer un combat violent, et paraissait agitée de mille sentiments contraires. On eût dit qu'une pensée pleine de charmes cherchait sans cesse à s'emparer de son imagination; gracieux souvenir, rêve du cœur, que tour à tour elle se surprenait à caresser ou s'efforçait de bannir. Enfin, comme il arrive souvent, les sérieuses considérations cédèrent au doux souvenir qui avait ramené sur ses joues ce charmant coloris, effacé par l'effroi, et, ce parti pris rendant la paix à l'âme de la belle duchesse, un sourire de béatitude effleura ses lèvres, un éclair d'espoir illumina son regard; si bien que la multitude qui l'environnait, la croyant sous l'impression d'une révélation divine, revint bientôt au repentir et au respect.

Libussa prononça lentement ces mots :

— Puisque je ne puis m'opposer à vos désirs, soyez satisfaits; dans trois jours vous connaîtrez celui qui doit soutenir avec moi le poids du diadème.

Elle se retira, les laissant profondément surpris de sa résolution.

Les souverains de ce temps ne contractaient guère d'unions qu'avec les grands de leur propre pays; en s'alliant aux autres puissances, ils eussent craint que la patrie ne tombât plus tard aux mains des étrangers.

Il est facile de s'imaginer les espérances ambitieuses, les projets hardis que conçut alors la noblesse bohême.

Malgré le court délai fixé par Libussa pour exécuter sa promesse, l'impatience publique était à son comble quand se leva la troisième aurore qui devait éclairer cette bienheureuse journée.

La princesse ne portait point de somptueux ornements; vêtue avec une simplicité antique, elle avait placé dans ses beaux cheveux une guirlande de feuillage à la place de la couronne ducale qu'elle-même voulait poser sur la tête de son époux.

Ayant choisi quinze des principaux officiers de sa maison, pour aller à la rencontre de ce mystérieux élu que nul ne connaissait encore, elle demanda si Nakbar était dans la cour du palais. Nakbar arrivait à l'instant, et, grâce aux soins du bon génie qui l'envoyait si exactement à la princesse, non-seulement il venait à point pour prendre part à la solennité, mais encore sa parure éclipsait-elle toutes les autres. Sa croupe d'albâtre s'arrondissait gracieusement sous une large housse de satin, bordée de magnifiques diamants.

Après l'avoir fêté plus encore que lors de ses autres visites : « Suivez-le, dit Libussa aux ambassadeurs, il vous conduira vers celui qui doit régner sur vous et sur moi. » Ceux-ci restèrent muets d'étonnement, ceux-là de dépit. Adieu les riantes chimères qu'on avait si complaisamment bercées. Cependant, comme on était habitué aux soudaines inspirations de la duchesse, les envoyés se mirent en devoir de lui obéir, précédés du cheval blanc, qui ouvrait la marche.

Il paraissait comprendre l'importance de sa mission, et, oubliant la folle vivacité qui le caractérisait toujours, il cheminait d'un air grave et réfléchi, semblable à un roi entouré de sa cour; on eût dit qu'il était guidé par une main invisible.

Les ambassadeurs traversèrent de la sorte toute la ville, puis les champs qui l'environnaient; enfin, ils allaient atteindre la lisière d'une forêt voisine, lorsqu'ils commencèrent à murmurer, croyant que la princesse avait voulu se jouer d'eux.

L'entrée de la forêt, couverte d'épais ombrages, ne trahissait nul vestige d'habitation.

Pourtant, arrivés à une certaine distance, ils aperçurent, par une éclaircie qu'avaient ménagée quelques arbres dépouillés de leurs branches inférieures, une cabane rustique

sur le seuil de laquelle un laboureur, assis sur sa charrue, se reposait de ses travaux.

Déjà ils allaient passer outre, sans daigner même jeter un coup d'œil à ce rustre, qui du reste était jeune et beau, quand, ô surprise! Nakbar les quitta en poussant des hennissements de joie; il s'approcha de l'étranger, et, ployant ses pieds agiles sous son ventre de neige, il parut se prosterner devant lui.

Les envoyés s'arrêtèrent, saisis d'un respectueux effroi, en présence de cet homme que les animaux adoraient comme une divinité.

Plusieurs lui trouvèrent de la ressemblance avec ce paysan inconnu qui avait autrefois sauvé la vie au cheval de la duchesse.

— Quel est ton nom? demandèrent-ils.

— Prémislas.

— Sais-tu ce qui nous amène en ces lieux?

— Oui, répondit le laboureur d'une voix ferme et grave, et c'est à moi que les dieux veulent confier la gloire des Bohêmes et le bonheur de Libussa.

En prononçant ces mots, il fit un signe à Nakbar, qui se releva avec grâce et promptitude; et, sautant légèrement sur le cheval, il prit le chemin du palais, suivi du cortége des officiers.

La princesse et le laboureur s'avancèrent l'un vers l'autre; leurs yeux se rencontrèrent; ceux de Prémislas étincelaient d'une reconnaissance passionnée; ceux de Libussa disaient obéissance et amour. Elle prit dans ses mains son riche et lourd diadème, si lourd qu'il avait voilé son charmant visage de tristesse et d'ennui, et elle le posa sur le front de Prémislas; ce front, plein de force et de majesté, qui semblait à peine en sentir le poids.

La gracieuse jeune fille se suspendit au bras du fier jeune homme, dont l'épaule dépassait un peu sa soyeuse chevelure; et tel qu'un faible roseau s'abrite sous un chêne puissant, tel qu'un enfant se penche vers sa mère, tel que la colombe se rapproche du ramier, elle le conduisit ainsi jusqu'à la salle du banquet splendide qui devait précéder la célébration de leur mariage.

Maintenant, quoique la pénétration du lecteur ait peut-être rendu inutile une partie du soin que je vais prendre, il est temps, je crois, de soulever le voile qui a constamment enveloppé ce récit.

Il l'aura deviné, Prémislas et Libussa n'étaient point étrangers l'un à l'autre. Condisciples à l'école de Budectz, ouverte au peuple aussi bien qu'à la plus haute noblesse, ils se prirent à s'aimer tout enfants d'une vive affection. La princesse reconnut bientôt la supériorité du laboureur sur ceux qui l'environnaient, et le laboureur éprouva une admiration respectueuse, un tendre intérêt pour la beauté et la candeur touchante de la princesse. Mais si l'irrésistible sympathie qui lie à jamais les cœurs tendait à les réunir, la distance incalculable du rang devait les séparer éternellement.

Après la mort du grand-duc, Prémislas résolut de protéger secrètement son amie; il devint l'ange gardien de Libussa. Ce fut lui qui lui abaissa les marches du trône en lui révélant l'art de régner; ce fut lui qui, découvrant les complots formés contre elle, changea parfois en lionne terrible cette timide brebis; ce fut lui encore qui dressa le cheval blanc à aller chaque jour au palais; car Nakbar était le messager par qui seul ils pouvaient communiquer ensemble; toujours, sous la housse du noble animal, Libussa trouvait quelque écrit mystérieux formé de caractères cabalistiques, qui lui apprenait et les jugements qu'elle devait porter, et les avis qu'il lui fallait suivre. Enfin, ce fut par cet ingénieux moyen que la cassette du comte Uldaric tomba en possession de la duchesse. Voilà d'où lui venait l'éclair de génie qui si souvent illuminait son âme.

Libussa profita si bien des leçons du jeune laboureur, que, poursuivant la voie secrète qu'il lui avait tracée, elle parvint à placer le sceptre de son père entre les mains de celui qui, cependant, étendait déjà sur la Bohême sa bienfaisante domination, sinon de droit, du moins de fait.

L'enseignement qu'offre cette véridique histoire nous semble être celui-ci : dans les siècles d'ignorance et de barbarie, ceux qu'on nommait sorciers ou magiciens n'étaient tout simplement que des sages.

Prémislas et Libussa eurent un long règne; c'est à ces deux illustres époux que la ville de Prague doit son existence.

Jeunes filles, qui peut-être lirez ces lignes, ne croyez pas qu'elles aient pour but de prouver qu'une femme ne peut agir, décider, gouverner sans le secours et les conseils d'un homme. Trop d'exemples fameux, preuves éclatantes du contraire, viendraient se présenter à votre mémoire et réfuter l'erreur d'une telle maxime. Ici, nous vous racontons un fait, et nous ne vous proposons pas un modèle à imiter. Il est des phases dans la vie où nous avons besoin d'exposer au grand jour le trésor de courage et d'énergie morale que chacune de nous possède au fond de son cœur. Dieu prodigue à tous ses enfants les dons qui leur sont nécessaires. Rappelez-vous donc que la pauvre Libussa était païenne, et que nous vivons sous l'empire d'une religion divine, qui donne de la force à la faiblesse et du génie à la vertu.

AUGUSTINE MASSON.

JUPITER ET LE SAPAJOU.

Un de mes honnêtes critiques,
Tout en louant mes vers, ce qui ne déplait pas,
Me reprochait pourtant, comme un très-vilain cas,
Mes quelques fables politiques.
Le reproche arrive un peu tard.
Esope dans Samos, Ménénius dans Rome,
Et Phèdre, et le malin qu'on appelle Bonhomme,
Peuvent en réclamer leur part.
La fable politique est la première en date.
La vérité jadis dut emprunter sa voix
Pour régenter les peuples et les rois,
Tous les pouvoirs enfin qu'on redoute et qu'on flatte.
Les temps où nous vivons en seraient-ils exclus?
Dans nos nouvelles mœurs n'est-il que des vertus?
Tous nos hommes publics sont-ils de vrais modèles?
Dans ce bruyant conflit d'électeurs et d'élus,
Ne voit-on pas surgir des passions nouvelles,
Des scandales nouveaux et de nouveaux abus?
Aux honneurs que la Charte au mérite réserve,
L'intrigue et la faveur n'ont-elles plus de part?
Et, parmi tous ces grands d'hier et de hasard,
Juvénal vivrait-il sans déchaîner sa verve?

« Nous voguons, direz-vous, en pleine liberté.
« Il n'est plus de pouvoir qu'on n'attaque et ne fronde;
« Et quand on jette enfin la vérité
« A la face de tout le monde,
« Pourquoi voiler sa nudité? »
D'accord : mais qu'a produit cette véracité?
De l'aigreur, de la haine, et toujours du scandale,
Sans nul profit pour la morale;
Des injures, des démentis,
Qu'à la tête et partout, d'une façon brutale,
Se lancent tour à tour les gens et les partis.
En face du public dont l'œil malin les guette,
Nul à ses détracteurs n'ose donner raison.
L'orgueil se fait en eux l'avocat du démon;
La fausse honte les arrête.
Nul regret, s'ils en ont, n'arrive au repentir.
On se cabre et raidit contre sa conscience;
Et l'on meurt dans l'impénitence,
Pour n'oser pas tout haut se convertir.
Mais lorsque, se couvrant d'un voile allégorique,
Sous le nom emprunté d'un être fantastique
La fable attaque un vice, un travers, une erreur,
L'homme, en qui la leçon goutte à goutte pénètre,
Pour juge et pour témoin n'ayant plus que son cœur,
Se travaille en secret, et s'amende peut-être,
Si, tant qu'il peut pécher, s'amende le pécheur.
Je suivrai donc ma tâche; et si la voix publique
Daigne encore applaudir à ma muse critique,
Je ferai bonne guerre aux vanités du jour.
C'est là que doit frapper l'arme du ridicule;
C'est là qu'est le danger, je le dis sans détour.
Mais cette fois, en prenant ma férule,
Je m'adresse aux petits : les grands auront leur tour.

Au temps où Jupiter menait la race humaine,
Pour se désennuyer des humeurs de la reine,
Qui souvent tourmentait son infidèle époux,
Il avait fait venir des plages de Cayenne,
Que les dieux connaissaient bien longtemps avant nous,
Le plus joli des sapajoux.
Un jour, ce favori, las d'amuser son maître,
Lui disait : « Sais-tu bien, mon Jupiter tonnant,
« Que ce monde va mal? et si tu l'as fait naître,
« Je ne t'en fais pas compliment.
« Il n'est pas ce qu'il devrait être.
« Que font, pour ne citer que le règne animal,
« Tant d'êtres inégaux, enfants de ton caprice?
« C'est, de la part d'un dieu, la plus dure injustice.
« Chacun enfin de tous devrait être l'égal.
— « C'est juste, répondait le roi de toute chose.
« Je reconais ma faute, et veux la réparer.
« Vois-tu ces animaux qui sucent une rose?
« Eh bien, en pucerons je vous métamorphose.
« Vous serez tous pareils : cesse de murmurer.
— « Doucement! dit le singe; il faut bien nous entendre :
« Si j'aspire à changer, ce n'est pas pour descendre. »
— « Soit », reprit Jupiter. Et les êtres vivants,
Que nourrissaient et la terre et ses îles,
Cirons, mouches, fourmis, jusqu'aux moindres reptiles,
Furent tous, par un mot, changés en éléphants.
La terre en fut couverte, et toute sa surface
Ne suffisait plus même à l'effrayante masse
De ses monstrueux habitants.
Mon péroreur, serré par la tête et les flancs,
Ne pouvant plus bouger de place,
N'ayant pour paître que l'espace
Où par ses gros voisins il était enchâssé,
Criait : « Bon Jupiter, délivre-moi, de grâce,
« De ce peuple géant dont je suis oppressé. »
Mais le dieu répondait que toute créature
Avait droit comme lui de croître et de grandir;
Qu'étant tous désormais de la même nature,
Il ne pouvait à chacun départir
Plus d'espace ni de pâture.
Mon singe reconnut que son rêve était fou,
Et, revenant à sa première forme,
Aima mieux vivre sapajou,
Que de mourir de faim dans une taille énorme



Le sapajou se plaignant à Jupiter.

Mais tous les rêveurs d'aujourd'hui
Le comprendront-ils comme lui?
— Oui, dira chacun d'eux, cette belle utopie
N'est qu'une illusion de la philanthropie.
Mais puisqu'il faut des petits et des grands,
Pourquoi ne suis-je pas au rang des éléphants?
Et cette outrecuidance, en révoltes féconde,
Peut durer autant que le monde.

VIENNET, de l'Académie française.



Portrait de M. Viennet.

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL (1).

M. FRANÇOIS ARAGO.

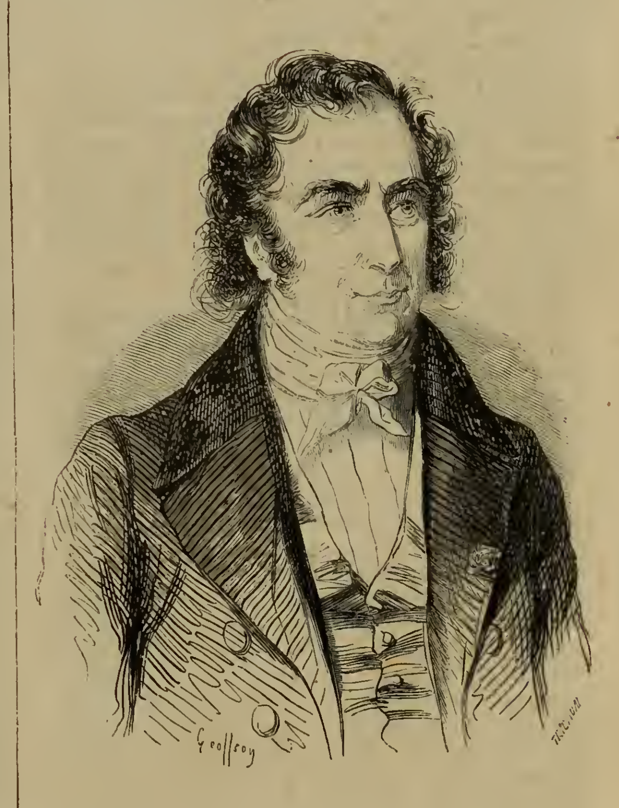
PROFESSEUR D'ASTRONOMIE A L'OBSERVATOIRE.

En lisant les écrits de Descartes, Malebranche se sentit éclairé et comme ébloui d'une lumière surnaturelle. Le génie créateur du grand philosophe lui inspirait une admiration religieuse. Reconnaissons qu'il en devait être ainsi. Comment, en effet, maîtriser un saint enthousiasme quand on jette un coup d'œil attentif sur les immenses travaux d'un homme qui a donné au monde étonné les plus merveilleuses découvertes, et les méthodes qui devaient les étendre et les féconder? Nous l'avouons, il y a certaine influence à laquelle on ne peut se soustraire, c'est celle des grands hommes qui remplissent tout un siècle, et laissent partout, comme M. Arago, l'empreinte de leur puissant génie. Cherchez un coin en Europe où son nom soit ignoré, où le secret des vertus de cette grande âme n'ait pénétré? Et certes, le respect que commande ce noble caractère n'est pas moins grand que l'admiration pour cette haute intelligence qui, embrassant le mécanisme de l'univers, en a mesuré tous les rouages et pénétré tous les mystères. Ce génie, que les autres peuples nous envient, a enrichi la science de découvertes si importantes et si nombreuses, qu'elles suffiraient à l'illustration de tout un corps savant. Aussi, voyez comme les plus illustres esprits sont fiers de le suivre. Toutes les grandes Académies de l'Europe s'honorent de compter au nombre de leurs membres le savant dont la place est marquée à côté des Copernic, des Galilée, des Newton, des Descartes, des Laplace et des Herschell.

Arago (François) naquit à Estagel, près de Perpignan, le 26 février 1786, d'une famille aisée de cultivateurs. Son père, à défaut d'autres titres, était un honnête homme, respecté de tous ses concitoyens. Quant à madame Arago, c'était une de ces pieuses femmes qui puisent dans la tendresse maternelle ce sentiment exquis de l'avenir, qui leur révèle la destinée future de leurs enfants.

Les premières années du jeune François s'écoulèrent assez paisiblement à cette grande époque de tourmentes révolutionnaires. Vers la fin de 1793, les armées victorieuses de la République forcèrent les Espagnols d'évacuer le Roussillon. Alors le chef de la famille des Arago, nommé membre du premier district des Pyrénées-Orientales, vint s'établir à Perpignan avec tous les siens. François fut aussitôt mis au collége de la ville, mais ses parents avaient d'autres enfants à l'instruction desquels il fallait aussi pourvoir. Loin de s'effrayer de ces charges onéreuses qui les forçaient d'aliéner pièce à pièce leur petit patrimoine, ils poursuivirent avec courage l'accomplissement de leurs devoirs, et toute leur fortune ne tarda pas à y passer. Ce sacrifice fut bien entendu et fructifia à merveille.

Contrairement aux assertions erronées de quelques biographes, le jeune François montra beaucoup d'aptitude dans les premières années de sa vie. Les développements de l'intelligence suivaient la même progression que les développements physiques. On peut même dire que l'esprit grandissait plus vite que le corps, doué cependant d'une force peu commune. En 1803, il se présenta à l'Ecole Polytechnique, et fut classé le premier sur la liste de l'artillerie. Bien qu'il eût choisi lui-même cette arme, il ne tarda pas à y renoncer d'après les sages conseils de Monge. A dater de ce moment, la brillante carrière de



Portrait de M. F. Arago

François Arago commence. Bien différent des talents qui mûrissent dans l'ombre et n'apparaissent que tout formés, le génie de l'illustre astronome brilla tout à coup d'un vif éclat. En 1805, dans sa seconde année d'école, il fut appelé au Bureau des longitudes en qualité de secrétaire-bibliothécaire de l'Observatoire, et l'année suivante il fut chargé, conjointement avec M. Biot, d'aller compléter la mesure de l'arc du méridien en Espagne, laissée inachevée par la mort de Méchain. Cette mission honorable, glorieusement remplie, ne fut ni sans dangers, ni sans périls pour M. Arago. Nous allons en tracer l'historique d'après des documents authentiques, et raconter dans tous ses détails le curieux épisode auquel se rattache la captivité de M. Arago en Afrique.

(1) Voyez t. XII, p. 149, 210, t. XIII, p. 116, et t. XIV, p. 315.

Après avoir embrassé sa famille à Perpignan, et reçu les félicitations de ses concitoyens, le jeune savant partit pour la conquête de ces précieuses découvertes qui mirent vingt fois sa vie en danger.

La triangulation destinée à joindre les côtes d'Espagne et les iles Baléares était complète, les deux astronomes avaient même déjà mesuré la latitude de Formentera, extrémité méridionale de l'arc, et l'orientation de l'un des côtés de la chaine, lorsqu'il fut décidé par le Bureau des longitudes que l'ile de Majorque serait rattachée à Ivice et à Formentera par un triangle à peu près dirigé de l'est à l'ouest. Ces observations, dont M. Arago resta chargé tout seul, étaient à peu près achevées; il n'y avait plus qu'à mesurer la latitude du sommet de la montagne la plus élevée de Majorque (le Clop de Galazo), lorsque l'insurrection de Palma, capitale de cette île, fut provoquée par l'arrivée d'un officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon, M. Berthmy, qui apportait à l'escadre espagnole de Mahon l'ordre de se rendre à Toulon.

Quelques jours auparavant, M. Arago avait été témoin, à Majorque, des excès déplorables auxquels la population se livrait contre tout ce qui tenait, de près ou de loin, au prince de la Paix; et, entre autres, de l'incendie des voitures de l'évêque et de la famille du ministre des finances, Soler. Mais aussitôt qu'on apprit la levée de boucliers de Madrid, et les représailles sanglantes que le prince Murat y avait exercées, le mouvement fut tout entier dirigé contre les Français.

M. Arago était alors au Clop de Galazo.

Cette montagne domine la plage sur laquelle don Jaime, *el Conquistador*, débarqua, lorsqu'il alla arracher les îles Baléares aux Maures. Il n'en fallut pas davantage pour persuader à la population que le but unique des signaux de feu que faisait M. Arago toutes les nuits était d'éclairer la marche de l'escadre française chargée de s'emparer de tout l'archipel.

Les plus exaltés résolurent d'aller trouver le jeune savant à sa station, et de faire de lui leur première victime. Le timonier majorcain du bâtiment que le gouvernement espagnol avait mis aux ordres de la commission scientifique, M. Damian, les devança, apporta à M. Arago un costume complet des habitants du pays, et l'avertit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour sauver sa vie. MM. Arago et Damian rencontrèrent en effet sur leur route, au pied de la montagne, une troupe de furieux qui se portaient en courant vers le Clop, et qui leur demandèrent des nouvelles du *gavacho* maudit. M. Arago, qui parlait le dialecte majorcain avec une grande perfection, les invita lui-même à se hâter de gravir la montagne, en leur disant qu'il savait de science certaine que l'astronome allait descendre et se diriger vers Majorque par un chemin détourné.

Ce fut à travers la population de Palma, soulevée et encombrant toutes les rues, que M. Arago, conduit par M. Damian, se rendit sur le port, puis sur le bâtiment qui, jusque-là, avait toujours obéi à ses moindres ordres.

Don Manoel de Vacaro, qui en était commandant, éleva difficultés sur difficultés pour se rendre à Barcelone, où M. Arago désirait se faire transporter. Il avertit même le jeune astronome que sa présence sur le bâtiment ne pourrait pas rester longtemps cachée, et, ajoutant la dérision à la lâcheté, il lui offrit pour unique cachette, en cas d'une invasion du peuple, une caisse dans laquelle, toute vérification faite, M. Arago n'aurait pu se tenir qu'en laissant ses jambes dehors. Il ne fallait pas une grande dose d'intelligence pour comprendre ce que voulait le loyal capitaine; aussi ne tarda-t-il pas à déclarer à M. Arago que le seul moyen de salut serait de se réfugier dans le château-prison de Belver, à l'entrée de la rade.

Le capitaine-général Vivès envoya, le soir même, l'écrou nécessaire. Il était temps! Le lendemain matin, de bonne heure, lorsque M. Arago descendait dans la chaloupe pour se rendre en prison, accompagné du fidèle Damian et de deux matelots, le môle était déjà couvert d'une foule d'énergumènes, qui s'empressèrent de faire, en courant, le tour de la rade pour se saisir, au débarquement, de la proie qu'ils voyaient prête à leur échapper. Le zèle des matelots sauva M. Arago; mais il courut les plus grands dangers. Haletant, couvert de sueur, après s'être fait jour à travers les flots de ces misérables dont il fut un moment entouré, il arriva enfin à la porte du château de Belver. On a vu souvent des individus courir avec une précipitation désordonnée en fuyant une prison; M. Arago faisait des efforts semblables pour aller s'y faire enfermer. Telle était même l'impérieuse nécessité de cette course, qu'il ne s'aperçut pas qu'un coup de stylet lui avait effleuré la cuisse.

M. Berthmy était déjà entré dans cette forteresse, où le capitaine-général eut la louable prévoyance de ne plus placer qu'une garnison suisse; ce qui n'empêcha pas cependant des tentatives répétées de la part de quelques fanatiques auprès des soldats qui allaient chercher en ville la nourriture des deux prisonniers; et il ne s'agissait de rien moins que d'empoisonnement pour les deux Français.

Cette captivité dura jusque vers la fin de juillet, et donna lieu à une foule d'incidents dont il est superflu de parler ici. Un seul doit être rapporté :

M. Arago lut dans une gazette d'Espagne, qui lui avait été envoyée sans doute dans un but tout à fait charitable, une relation détaillée du supplice qu'il avait subi (*ahorcamiento*) avec M. Berthmy, son compagnon d'infortune, sur la place publique de Palma. Il crut que, dans ce temps de trouble et d'exaspération, la relation ne tarderait pas à devenir l'expression d'un fait, et il conçut, dès ce moment, la pensée de s'échapper. Les chances de se noyer lui paraissaient peu de chose en comparaison de tout ce qui *pouvait lui arriver* sur la place publique, à en juger par la description anticipée.

M. Rodriguès, l'un des deux commissaires espagnols attachés à la mesure de la méridienne, partagea les idées de M. Arago, et s'occupa alors des moyens de faire évader son ami, avec un courage, une persistance et un dévouement qui n'avaient pas besoin, pour être admirés, du contraste hideux qu'offrait la conduite de D. Manoel de Vacaro.

M. Rodriguès parvint à convaincre le capitaine-général Vivès que le séjour des deux prisonniers ne pouvait être pour lui qu'une cause de dangers. Ce dernier, agissant comme toutes les personnes faibles, déclara qu'il fermerait les yeux sur l'évasion, qu'il donnerait même au commandant de la prison l'ordre verbal de ne pas mettre obstacle aux moyens employés, pourvu que M. Rodriguès se chargeât, sous sa responsabilité, de toutes les dispositions nautiques qui devaient assurer le succès de cette hasardeuse entreprise.

Faute de mieux, M. Rodriguès acheta une chaloupe qui, quelques jours auparavant, avait été trouvée abandonnée sur la côte; il y plaça des provisions de pain, trois ou quatre paniers d'oranges; et, dans la nuit du 27 juillet, MM. Arago, Berthmy, et un autre prisonnier (le neveu du célèbre corsaire Babastro, placé depuis peu de jours auparavant à Belver), descendirent sur le rivage. Ils trouvèrent à bord du navire le fidèle Damian, qui s'était enfui pour

servir activement à l'évasion de M. Arago, et trois matelots, censés, pour tout le monde, pêcheurs de sardines, mais auxquels M. Damian n'avait pas cru devoir cacher qu'il s'agissait de sauver M. Arago *et son domostique.*

La barque s'éloigna sans accident et s'arrêta quelques heures dans la petite île de Cabrera, qui devait bientôt acquérir une si déplorable célébrité. Elle traversa ensuite une escadre et un convoi anglais; et telle était la faiblesse de ses dimensions, qu'il lui suffit, pour ne pas être aperçue, d'abaisser son mât et sa petite voile latine. Elle entra enfin dans le port d'Alger le 1er août.

Les fugitifs crurent un moment qu'ils ne pourraient point débarquer et qu'on les renverrait à Majorque; un constructeur de vaisseaux, Espagnol au service de la régence, donnait, de son autorité privée, à M. Damian l'ordre du départ. Mais un Génois, sans emploi quelconque et témoin du débat, donna, avec le même fondement, l'ordre de rester. De là, un combat à coups d'aviron entre le malveillant constructeur et le Génois. L'avantage étant resté à celui-ci, les fugitifs débarquèrent, non sans avoir reçu quelques coups qui n'étaient point à leur adresse. Les Musulmans témoins de cette scène n'y firent absolument aucune attention; ils se contentèrent de laisser faire.

MM. Arago et Berthmy furent reçus par M. Dubois-Thainville, consul de France, avec une obligeance extrême. Un bâtiment, propriété d'un des personnages les plus influents de la régence, monté en partie par un équipage grec, allait faire voile pour Marseille; après bien des sollicitations, M. Dubois-Thainville obtint que les deux Français y seraient embarqués comme passagers, mais à la condition qu'ils se procureraient des passe-ports du consul d'Autriche. Ces passe-ports furent accordés, et M. Arago s'embarqua le 8 août 1808, après avoir été transformé, par la complaisance de M. Ferrier, agent autrichien, en négociant de Schwecat, en Hongrie.

Le voyage commença heureusement; mais, presque en vue de Marseille, le bâtiment fut canonné et pris par un corsaire espagnol de Palamos, et conduit à Rosas. Il n'y avait sur le navire qu'une seule personne qui pût se mettre en communication avec les autorités espagnoles, et leur adresser, au nom du capitaine algérien, de vives réclamations concernant l'acte arbitraire et contraire au droit des gens, dont un navire d'une nation amie venait d'être victime. La perfection avec laquelle M. Arago avait appris, durant son séjour en Espagne, à parler la langue de ce pays, devint le prétexte sur lequel on se fonda pour ne pas faire droit aux justes réclamations du raïs algérien. Malgré son passe-port, M. Arago, dans les rêves ardents et cupides du capitaine et de l'équipage du corsaire, devint un Espagnol transfuge qui était passé par Alger pour s'en aller avec toute sa fortune dans le maudit pays de France. Pendant la quarantaine, toutes les investigations furent dirigées dans ce sens. La confiscation était le but où l'on tendait. Vainement M. Arago leur prouvait-il qu'il avait reçu le don des langues, en leur parlant successivement l'idiome d'Ivice, de Majorque, de Valence; en leur offrant même, ce qui n'était nullement dangereux, de leur parler hongrois, esclavon, valaque; la cupidité était plus forte que l'admiration. La qualité d'Espagnol allait être définitivement reconnue au jeune savant, quand il déclara qu'il savait aussi le français. Aussitôt on le mit en conférence avec un officier du régiment de Bourbon, qui affirma qu'il le croyait né en France et non en Espagne.

C'est au milieu de toutes ces incertitudes que l'équipage du bâtiment algérien fut mis en quarantaine dans un moulin à vent, situé sur les bords de la mer, entre Rosas et Figuières.

Ce séjour fut très-peu agréable. Privé de toute communication avec les habitants, l'équipage crut un jour qu'on voulait se défaire de lui d'une manière vraiment trop magnifique, car les bordées du vaisseau anglais, *l'Aigle*, semblaient en vouloir au moulin. Mais ils apprirent bientôt après que les boulets lancés étaient destinés à reconnaître la portée des projectiles, afin de combiner des moyens de défense contre les Français qui approchaient.

La quarantaine finie, avant de conduire les prisonniers dans la citadelle de Rosas, on fit autour d'eux, et sciemment, tout ce qui précède une exécution militaire, dans l'espérance qu'à sa dernière heure, et pour racheter sa vie, M. Arago avouerait sa qualité d'Espagnol. L'équipage fut conduit définitivement dans la citadelle, et quelque temps après au fort *du Bouton.*

Les besoins de la défense *du Bouton de Rosas* ayant exigé que la chambre dans laquelle étaient entassés les vingt-sept prisonniers Marocains, Arabes, Turcs, Grecs, Juifs, Français, etc., fût donnée à la marine anglaise, on les fit descendre dans un souterrain, où souvent on oubliait de leur porter à manger, et où ils étaient dévorés eux-mêmes par la vermine. Ce souterrain, malgré son état affreux, étant devenu nécessaire au service, on embarqua tous ces malheureux, et on les transporta à Palamos, où ils furent jetés sur un ponton.

Le bâtiment algérien sur lequel le jeune savant avait été pris portait deux lions destinés par le dey à l'empereur. L'un de ces lions mourut de maladie, peut-être aussi un peu de faim. Pendant sa détention à Rosas, M. Arago avait réussi à faire arriver au dey, par la voie d'Alicante, une lettre dans laquelle il lui disait que les Espagnols avaient tué un de ces animaux. L'arrestation de tous ses sujets n'aurait peut-être pas ému le monarque; la mort de l'animal lui parut une chose plus grave; il fit appeler le consul d'Espagne, Onis, lui demanda 80,000 francs de dédommagement, et le menaça de la guerre si son bâtiment n'était pas relâché.

Au moment où les fugitifs croyaient leurs affaires dans le plus mauvais état, ils reçurent, de la junte de Gironne, la permission de remonter sur leur navire et de s'en aller. Ils ne se le firent pas dire deux fois, et se dirigèrent vers Marseille.

Déjà ils apercevaient la ville française et ses riantes bastides, lorsque le mistral s'éleva avec une extrême violence. Le bâtiment fut jeté sur la côte de Sardaigne, et, comme les Algériens étaient alors en guerre avec les Sardes, on ne put pas chercher un refuge dans l'île. Il fallut donc tenir la mer.

Telle était l'habileté des personnes qui dirigeaient les manœuvres, qu'après avoir marché à l'aventure pendant quatre ou cinq jours, on se trouva à Bougie lorsqu'on croyait pouvoir entrer au port de Majorque. Le navire était en fort mauvais état, il eût été dangereux de lui faire reprendre la mer. D'autre part, les barques de la côte d'Afrique, qu'on appelle des *sandals*, ne devaient se hasarder à faire voile pour Alger qu'après un intervalle de six mois. Un si long séjour ne parut pas acceptable, même à celui qui venait d'essuyer toutes les tribulations d'une prison espagnole; M. Arago se décida donc à se déguiser en Arabe, à se confier à un marabout, et à s'en aller, sous une si frêle sauvegarde, de Bougie à Alger, par terre.

Un voyage de Bougie à Alger! c'est un événement que les officiers de notre armée, en Afrique, regardent comme fabuleux. Aucun ne l'a fait; et, malgré sa confiance dans

la véracité de M. Arago, M. Marey, colonel des spahis, en débarquant à Bougie, chercha à confirmer, par le témoignage de quelque habitant de ce point de la côte, ce qu'il avait appris de M. Arago. Ce témoignage ne lui manqua pas.

Ce voyage si périlleux dura sept à huit jours, et fut accompagné d'incidents qui ne seraient pas sans intérêt dans un moment où nous saisissons si avidement tout ce qui concerne l'ancienne Afrique; mais nous devons nous borner ici et réserver ce récit à M. Arago lui-même, qui le le communiquera au public, nous l'espérons.

Le dey Ahmed, à qui le jeune savant devait sa délivrance, venait de périr. Le dey qui succéda à Ahmed succomba à son tour dans une révolution dont M. Arago fut témoin; leur successeur, enfin, voulut exiger, dans un pressant besoin d'argent, le payement immédiat de quelque prétendue dette de la France. L'ordre catégorique de ne rien donner étant arrivé de Paris, le consul et tous les Français qui se trouvaient à Alger furent inscrits sur le rôle des esclaves, et chaque jour la menace d'être conduits au bagne et aux travaux du port retentissait à leurs oreilles. M. Arago fut réclamé par le consul de Suède, M. Norderling, et obtint la permission de résider chez cet homme distingué.

Au mois de juillet 1809, après trois années d'études et de vicissitudes, M. Arago débarqua à Marseille et revit Perpignan. Il passa quelques jours au sein de sa famille, honoré des plus flatteuses démonstrations de ses concitoyens. L'Institut venait de le récompenser aussi en l'appelant dans son sein à un âge où nul avant lui et après lui n'a été nommé membre de ce corps savant.

Ainsi commence la vie scientifique de M. Arago, vie toute remplie de dévouement et d'abnégation, de travaux féconds et d'admirables découvertes. Jetons un coup d'œil rapide sur les excursions de l'illustre savant dans le domaine de la science.

Par des moyens nouveaux, des appareils ingénieux qui lui appartiennent et des milliers d'observations, il a déterminé avec une précision inconnue jusqu'à lui les diamètres des planètes, la vitesse des rayons des étoiles.

Et à qui appartient la découverte de la polarisation colorée, branche de l'optique beaucoup plus féconde et plus variée que celle qui a illustré Malus ? Qui en a fait de si belles applications à l'astronomie physique et à la météorologie? N'est-ce pas à un instrument entièrement nouveau, de l'invention de M. Arago, et fondé sur ce genre de polarisation, que nous devons ce que l'on sait aujourd'hui de certain sur la constitution physique du soleil?

Ajoutez à cela d'admirables travaux sur le *magnétisme par rotation*, sur le phénomène des anneaux colorés, sur les interférences des rayons polarisés, sur la théorie des équivalents optiques (1), sur les lois de l'aimantation de l'acier par l'électricité, sur les perturbations de l'aiguille aimantée, qui se font sentir simultanément aux plus grandes distances.

Qui plus que M. Arago s'est montré désintéressé, en enrichissant l'*Annuaire* par ses notices scientifiques, en rédigeant des instructions pour toutes les expéditions maritimes?

(1) Laplace disait de l'instrument que M. Arago a déduit de cette expérience : « Ce nouvel instrument est une des plus belles découvertes de notre époque. Déterminer des pouvoirs réfractifs avec « des rayons qui ne sont pas réfractés, est, en vérité, une chose merveilleuse. Comment se fait-il que l'on parle si peu de cette chose si « neuve, si étonnante, si utile à la science ! » M. Arago aurait pu répondre : « C'est que j'aime à fixer l'attention du public sur les découvertes des autres beaucoup plus que sur les miennes. »

Naguère le gouvernement eut besoin, pour le service des machines à vapeur, de connaître, jusqu'à des tensions très-élevées, la liaison qu'il y a entre la force élastique de la vapeur d'eau et sa température. Ce travail, MM. Dulong et Arago l'ont fait en commun. Nous n'exagérerons pas en disant que les dangers qu'il a fait courir aux expérimentateurs sont dix fois au-dessus de ceux auxquels s'expose un fantassin quand il marche à l'ennemi la baïonnette en avant.

Que dirons-nous des soixante volumes des *Annales de physique et de chimie* publiés par MM. Gay-Lussac et Arago? de l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, qui, depuis les notes scientifiques de M. Arago, est l'ouvrage de notre librairie qui se vend au plus grand nombre d'exemplaires, tant en France qu'à l'étranger? Et les admirables Comptes-rendus de l'Académie des sciences? et les Mémoires du même corps? et les Mémoires d'Arcueil, où M. Arago avait pour collaborateurs Laplace, Berthollet, Chaptal, Humboldt, etc.? et l'*Encyclopédie* d'Edimbourg, où nous trouvons l'article *Polarisation de la lumière*, écrit par M. Arago, article dont Thomas Young, l'un des hommes les plus éminents de l'Angleterre, ne dédaigna pas de faire la traduction? et ses *Eloges historiques*, dans lesquels il unit à la brillante clarté de Fontenelle, à la juste appréciation de d'Alembert, cette merveilleuse facilité de mettre à la portée de tous les questions scientifiques les plus compliquées et les plus ardues? Ces éloquentes pages sur Fresnel, Fourrier, Carnot, Ampère, Volta, Watt, Bailly et Condorcet, resteront comme autant de chefs-d'œuvre, aussi remarquables par la science d'analyse que par la vigueur du style, le charme du récit et la beauté des images. Aux courtes notices de ses prédécesseurs, M. Arago a substitué des biographies complètes, des appréciations profondes, qui offrent un tableau fidèle de l'état actuel des sciences et de la part qu'a prise à ses progrès chaque savant contemporain. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les titres sur lesquels se fonde la gloire scientifique et littéraire du savant dont le génie jette tant d'éclat sur l'Institut de France, et à qui l'élection a donné, dans l'Académie de Berlin, la place qu'occupait l'illustre Volta. M. Arago fut également choisi, au milieu des concurrences les plus glorieuses, pour occuper dans la célèbre Société italienne la place que venait de laisser vacante l'immortel auteur de la *Mécanique céleste*. Et dans une excursion qu'il fit en Angleterre, les habitants de Glascow et d'Edimbourg, pour lui montrer combien ils étaient honorés de sa visite, le nommèrent citoyen de ces deux cités.

M. Arago est président honoraire de la Société des gens de lettres, et, en 1836, une place à l'Académie française lui fut offerte. On l'engagea même vivement à l'accepter; mais, en dépit des précédents qu'on lui citait pour le décider, il allégua avec raison que l'Institut de France étant un corps composé des cinq Académies, prendre rang dans plusieurs d'entre elles, c'est enlever des places à des hommes spéciaux, c'est faire double emploi, c'est cumuler. M. Arago refusa obstinément. A cette époque, les journaux ont publié la lettre par laquelle M. Arago fit connaître les honorables motifs de son refus.

Outre tous ces titres et ceux de membre de l'Institut, de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, de membre du Bureau des longitudes, de titulaire de la chaire d'astronomie à l'Observatoire national, de commandeur de la Légion-d'Honneur, et de membre de tous les ordres étrangers, comme il l'est de toutes les Académies : distinctions qui vinrent le chercher dans sa glorieuse retraite, les

Roussillonnais lui en ont décerné une autre. Ils se font les organes de l'admiration et de la reconnaissance publiques, en perpétuant en lui les honneurs de la députation.

M. Arago n'est pas seulement un savant et un philosophe, un orateur puissant et un écrivain profond, gracieux, élégant, dialecticien comme Pascal, et fin comme La Bruyère; c'est aussi un conteur charmant, un inépuisable réservoir d'anecdotes, un homme du monde enfin, à l'esprit subtil, délié, prompt à la réplique, et qui entre indifféremment dans tous les sujets avec un talent exceptionnel et une verve intarissable. Cette faculté précieuse qu'il possède, d'intéresser aux choses les plus simples par le charme de son récit, en avait fait sous la Restauration une des royautés des salons parisiens. C'est surtout chez M[me] de Rumfort, la veuve de l'illustre Lavoisier, et chez M[me] de Boignes, ces salons célèbres où se réunissaient alors tous les étrangers de distinction et les grands noms du siècle, que M. Arago obtint des succès éclatants. Oh! que les admirables définitions étaient les bien-venues dans ces comités d'élite! Avec quelle religieuse attention on écoutait la parole brillante et facile de ce spirituel savant qui aurait inspiré de la passion pour la science aux gens les plus frivoles, les moins studieux, tant il y avait de charme dans sa manière pittoresque, originale de traiter les questions les plus ardues! On peut dire que M. Arago était l'âme de ces cercles célèbres où les sujets les plus élevés étaient autant de textes féconds pour les intimes causeries. Là, groupés à l'ombre de cette renommée déjà retentissante, les hommes les plus éminents de l'époque, les femmes les plus remarquables par leur position ou par leur esprit, s'abandonnaient aux vives jouissances d'imagination que leur procuraient les démonstrations claires, précises du savant astronome.

C'est dans ces assemblées que les sentiments qui honorent l'humanité se révèlent avec toute leur puissance, et qu'on lui accorde tout le respect qu'elle mérite. Aussi n'y avait-il qu'une voix pour saluer en M. Arago le préconisateur et le vulgarisateur de la science. C'est là un fait qui ne doit pas surprendre ceux qui ont assisté au cours d'astronomie dont il est chargé depuis quelques années par le Bureau des longitudes. C'est là qu'il faut l'entendre révéler, avec autant d'élévation que de clarté, les mystères des mondes et les merveilles des cieux. De toutes parts on accourt pour y assister. Chaque année ce sont de véritables solennités à l'Observatoire, et malgré la grandeur de la salle où ce député-astronome remplit sa noble tâche, avec une exactitude que certains professeurs devraient bien imiter, bon nombre d'hommes et de femmes de tous les rangs, de toutes les conditions sont forcés de se retirer.

Quand M. Arago arrive dans la salle, une triple salve d'applaudissements l'accueille à son entrée. Sa noble figure, son maintien grave, sa haute taille, son œil enfoncé dans son orbite, couvert de longs cils, et fait comme ceux de l'aigle pour sonder les cieux et contempler le soleil, tout respire en lui le sentiment et la dignité de la science.

Ce n'est pas un cours d'amateur que fait M. Arago, c'est un cours sérieux, scientifique, complet, intelligible pour tout le monde. A tout le positif de la science et des nombres, il joint toute la fécondité de l'imagination et de la pensée. Il ne fait ni un cours technique, à l'usage des savants, ni un cours pratique à l'usage des marins; il sait qu'il est dans la capitale, qu'il s'adresse à un public varié, et il a en vue un but plus général. Il ne veut pas supposer à son auditoire la moindre connaissance, afin de pouvoir tout expliquer, tout faire comprendre et prouver par la parole, par les résultats les plus positifs de la science, appuyés sur des chiffres simples, clairs, mais d'une démonstration irréfutable. Sa manière de procéder pour s'assurer qu'il est compris par toutes les intelligences est vraiment bien curieuse. Rien de plus ingénieux et de plus infaillible à la fois que le moyen qu'il emploie.

On sait qu'avant de commencer son cours, M. Arago répond à toutes les objections qui lui ont été faites, par écrit, sur la leçon précédente. Ce devoir rempli, il promène son regard sur son auditoire, et l'on est loin de se douter de la signification réelle de cette inspection. Cependant il est facile de s'apercevoir que le savant professeur cherche quelque chose. Et, en effet, M. Arago ne passe cette revue que pour découvrir la physionomie qui lui semble la moins intelligente. Quand il a trouvé son homme, comme il l'appelle, il commence et, en professant, ses yeux restent fixement attachés sur cette personne. C'est son guide, c'est ce qui lui donne la juste mesure de la lucidité de ses démonstrations. Tant que cette physionomie reste impassible, tant qu'il remarque du vague, de l'indécision dans le regard, il reprend sa démonstration jusqu'à ce que l'œil se dilate, jusqu'à ce que cette figure rayonne de satisfaction. M. Arago ne se préoccupe pas des applaudissements du reste de l'auditoire; il faut que la physionomie de son homme exprime le contentement, et alors seulement il continue; parce qu'il est certain d'avoir été parfaitement compris de tous.

A ce propos on rapporte une anecdote qu'un des témoins oculaires et auriculaires ne peut encore raconter aujourd'hui sans rire. C'était à l'Observatoire. M. Arago était à déjeuner, en compagnie de ses frères et de quelques amis intimes. Au dessert il raconta comment il s'y prenait pour acquérir la certitude que ses démonstrations étaient accessibles à toutes les intelligences. Sur ces entrefaites, on annonça une visite. M. Arago donna ordre d'introduire, et l'on continua à parler du cours d'astronomie.

— Ah! monsieur, s'écria le nouveau survenant en s'adressant à M. Arago, vous ne sauriez croire combien je suis fier et heureux d'assister à votre admirable cours. Mais pourquoi donc me regardez-vous toujours en parlant?...

M. Etienne Arago fut obligé de sortir. S'il eût dû contenir son immense hilarité, il serait mort d'une attaque d'apoplexie, et le Théâtre-Français n'aurait pas à se réjouir du beau succès des *Aristocraties*.

Nous ne suivrons pas M. Arago dans ses études du globe dont il dit la grandeur, la pesanteur, la forme, l'ampleur et le mouvement. Nous ne voulons pas non plus nous élever avec lui jusqu'au soleil dont il examine la constitution physique, et la rotation sur lui-même. Cela nous mènerait trop loin. Après le soleil, il faudrait parler de la lune, des planètes que M. Arago décrit si bien; des étoiles, des comètes et de tous ces mondes lumineux dont il parle comme s'il y avait passé sa vie. On serait tenté de croire qu'il en arrive en droite ligne pour nous faire son magnifique cours.

Le lieu où parle M. Arago n'est point une chaire étroite et exhaussée au-dessus du sol; c'est une petite enceinte de plain-pied avec le parquet de la salle et au-dessous de l'amphithéâtre, où s'assied l'auditoire. Le professeur ne s'assied pas en faisant son cours; il se promène comme les prédicateurs italiens dans leurs tribunes, et sans jamais perdre de vue la physionomie inintelligente qu'il a choisie.

Le cours de M. Arago est sans contredit le plus intéressant, le plus curieux, le plus clair et le plus élevé, le plus

complet et le plus intelligent de tous les cours en tout genre qui se font à Paris.

Les esprits sérieux, les imaginations vives y trouvent un aliment à leur goût ; les gens du monde, un enseignement mis à leur portée à force de puissance intellectuelle, et les savants, une leçon sur la manière de faire aimer la science la plus élevée et de la faire descendre dans les masses.

Lui demande-t-on, par exemple, quelle est l'action de la lune et des comètes sur la température ? M. Arago nie cette action, et répond avec cette verve d'esprit et cette grâce qui ne l'abandonnent jamais, même dans ses plus grandes élévations, que dans l'état actuel de la science on lui fait beaucoup trop d'honneur en lui demandant s'il doit faire du beau temps ou de la pluie. CHARLES ROBIN.

N. B. Cet article était imprimé avant la Révolution qui, du grand astronome et du grand orateur, a fait quelque chose de plus encore : — Un grand citoyen. Le 24 février, M. Arago était chez lui, retenu par la souffrance, — lorsqu'on vint le chercher pour siéger au gouvernement provisoire. Il s'en défendit avec sa modestie habituelle ; mais on le somma au nom du salut de la patrie, et il oublia sa douleur pour se faire porter à l'Hôtel de Ville, où il a si puissamment contribué à garantir la France de l'anarchie. — Le lendemain, le peuple s'écriait en saluant le grand homme de ses acclamations : — Nous n'avons plus rien à craindre ; nous avons à notre tête celui qui fait la pluie et le beau temps !

P.-C.

LA FOLIE.

Homme, tu crois la terre asservie à ta loi,
De ses hôtes divers tu te proclames roi ;
Orgueilleux exilé sur ce globe funeste,
Tu sens que ta patrie est l'empire céleste,
Et conserves, dis-tu, dans ta fragilité,
Un rayon immortel de la divinité ?
Eh bien ! de ta pensée et si vaste et si fière
Quel funèbre nuage éclipse la lumière ?
Hier, brillant encor d'audace et de splendeur,
Ton esprit du grand tout sondait la profondeur,
Interrogeait ses lois, sa sublime harmonie,
Et parcourait d'un vol l'empire du génie.
Soudain précipité de son essor altier,
Dans toi-même aujourd'hui n'est-il plus tout entier ?
Du foyer lumineux que ton être recèle,
A peine reçois-tu quelque pâle étincelle !
La force, la fierté, le feu du sentiment,
Les trésors de l'étude amassés lentement,
Tout se perd, tout s'éteint. La mémoire se lasse,
Dans ce miroir des temps chaque objet se déplace.
Ce que tu haïssais inspire ton amour ;
Opposé dans tes vœux, triste, gai tour à tour,
Une fièvre d'erreurs bouillonne dans tes veines :
Ici tu crois régner, là tu subis des chaînes.
Plus calme, reporté vers un passé brillant,
Tu ne reconnais plus ton être défaillant.
Ta parole, naguère et mordante et hardie,
N'est que le triste écho d'une âme abâtardie.
Ton front, où tant de fois a brillé le succès,
Se creuse sourcilleux. Un délirant accès
De spectres t'obsédant comme un horrible songe,
Dans l'abîme d'opprobre aussitôt te replonge.
Plus vil que tes sujets, monarque détrôné,
Au dédain protecteur tu meurs abandonné.
Pour l'animal, du moins, la nature fidèle
Ne le fait pas déchoir des dons qu'il reçut d'elle ;
Il vit sans honte. En toi, par un retour affreux,
Chaque éclair de raison est un trait douloureux ;
Tu mesures ta chute, et, glacé d'épouvante,
Tu te sens renfermer dans une mort vivante !

En quel gouffre tombé ! Que ton empire est vain !
Superbe, qu'as-tu fait de ton dépôt divin ?
Quoi ! ce souffle pensant, cette flamme éthérée,
S'éteindrait sur l'autel où Dieu l'a consacrée ?
L'esprit, orgueil de l'homme, est un guide douteux ?
L'arbitre de nos sens se consume avant eux ?
Formé pour révéler la loi qui nous anime,
Pourquoi trompe-t-il donc sa mission sublime ?
O mystère effrayant ! L'inflexible raison
Ne veut pas te sonder... Vers le vaste horizon
Où l'homme de ses fers attend la délivrance,
Pèlerins courageux, conservons l'espérance !

DE PONGERVILLE, de l'Académie française.

SALON DE 1848.

Nous avons entrepris une difficile pérégrination à travers les salons du Louvre, et nous devons fraternellement avertir nos lecteurs des fatigues et des dangers qui les attendent, s'ils ont le courage de suivre notre exemple. Il est de notre devoir aussi de leur indiquer les écueils à éviter, les oasis où il convient de faire étape, la force et la prudence dont il est nécessaire de se munir avant de se mettre en route. Cela fait, engageons-les à nous suivre, en imagination, dans notre voyage, avant de l'entreprendre réellement et en vérité. Qu'on n'aille pas croire pourtant que l'exposition du Louvre offre cette année aux regards du public des toiles plus impossibles et plus bouffonnes que celles que l'on rencontrait naguère ; *la Vénus et les Amours de* 1848 ; *la Loge de M. Bouffé*, où il est multiplié à l'infini dans ses bons et mauvais rôles ; *les Dames en robe rose lie de vin*, etc., etc., n'ont rien à envier à

bon nombre de leurs devanciers, du temps de l'épuration ; mais le danger, c'est le nombre. N'y aurait-il pas eu moyen de classer plus convenablement les toiles? Les quarante artistes de mérite, qui ont coopéré à leur arrangement, n'auraient-ils pas pu diviser rigoureusement les tableaux? là les médiocres, ici les mauvais, plus loin les invraisemblables, enfin les bons? Alors plus d'inconvénients, plus de dangers; dès les premiers pas faits dans ces catégories, chacun aurait choisi suivant son goût, et se serait arrêté ou mis en marche à son loisir. La besogne a sans doute effrayé ces messieurs, et ils s'en sont tenus au tohu-bohu que vous verrez. Les places d'honneur du salon carré sont pour la plupart piteusement occupées. En revanche, çà et là, dans la grande galerie (et, pour cette fois, elle est entièrement couverte dans toute son étendue de peintures modernes), vous rencontrez de belles et bonnes toiles, qui n'ont pas l'air effrayées de leur voisinage.

Examinons donc le salon carré en passant, car nous y reviendrons sans doute dans de prochains articles. Le *Serment du Jeu de paume* a d'abord attiré nos regards. Ce tableau est bien peint. Comme tous ceux de ce genre, il représente les hommes et les choses avec exactitude, au point de vue matériel ; mais on y cherche en vain les grandes pensées qui s'agitaient sous ces crânes si bien coiffés, les grands sentiments qui faisaient battre ces poitrines si bien couvertes. Vis-à-vis, à peu près, nous avons remarqué une assez grande toile de M. C.-L. Muller, *la Folie de Haïdée*. Plus loin, ce sont *les Sirènes* de M. Motter : ne les confondez pas avec celles de M. Lehmann ; elles ne sont pas de la même famille. M. E. Delacroix a exposé un *Christ au tombeau* d'un effet saisissant.

Un peu plus loin, on s'arrête avec charme devant le tableau d'un jeune peintre qui promet, M. Louis Duveau; ce tableau a pour titre: *la Rencontre*. Deux barques, l'une chargée d'émigrants, l'autre de républicains (la scène se passe en 1792), se rencontrent sur les côtes de Bretagne ; la tempête agite la mer : il y a de la terreur et de l'angoisse dans cette scène, et le cœur bat à la regarder. Que M. Duveau cherche une meilleur couleur, et l'avenir tiendra ses promesses. Avant d'entrer dans la galerie, saluons en passant un brillant *Intérieur de cathédrale*, de Dauzats, et un bon tableau de M. Armand Leleux. Nous reviendrons aux toiles de M. Schnetz, *la Bataille d'Ascalon* et *les Funérailles d'une jeune Martyre dans les catacombes*, belles et bonnes compositions qui méritent un examen détaillé. Courons maintenant au hasard, pour arriver plus vite au charmant tableau de M. Lehmann, *les Sirènes*. La ligne et la couleur, l'idéal et le réel s'unissent là, dans un accord enchanteur. Le groupe d'en bas surtout est adorable. Pauvre Ulysse, dont nous apercevons le vaisseau avec inquiétude, gagne au large, détourne la tête et garde-toi de ces enchanteresses, si tu n'es qu'un homme. Un mot en passant sur le *portrait de Mlle Cabarus*. Cette belle personne doit en vouloir un peu à M. Chassériau. La couleur de ce peintre de mérite ne peut convenir au genre de beauté de la petite-fille de Mme Tallien. Grâce à Dieu, elle peut donner un démenti à l'artiste en montrant les roses de ses joues, mais il faut à cette sorte de beauté une peinture plus réelle et moins orientale. M. Théodore Chassériau a aussi à l'exposition une grande toile, *le jour du Sabbat à Constantine*. Le jour du sabbat représente les familles juives assises et groupées devant leurs portes, célébrant le jour du repos dans leurs plus riches vêtements. Les femmes sont plus belles que vraies. Des chefs maures du désert, qui passent dans le fond, font un contraste heureux à ces figures de femmes. Diaz rayonne plus que jamais. Il a fait cette année de la poésie antique, sans être pour cela de l'*école du bon sens* (Dieu l'en garde, et nous aussi !) Il a peint *Diane partant pour la chasse*. Si ce n'est pas la Diane révérée par les Grecs, c'est une charmante déesse, qui ne manquerait pas d'Actéons. Je veux parler aussi des jolies créations de Wattier, *la Vie champêtre*, *l'Entrée du bois*, *les Rivales*; ces tableaux rappellent toute une époque, et auraient fait fortune dans les galeries du régent. N'oublions pas les scènes de poésie agreste de Jadin et d'Alfred Dedreux. Qu'il serait doux de partir pour la chasse en si joyeux et si pimpant équipage ! Mais ces tableaux ne sont plus déjà peut-être de notre temps !.. Meissonnier reparaît à l'exposition de cette année avec tous ses mérites et toutes ses finesses, dans ses *Joueurs de boules*. Adolphe Leleux et Edmond Hedouin, ces deux frères de la grande famille de l'art, nous ont donné quatre belles pages à admirer, dictées par la même inspiration ; on y reconnaît néanmoins deux touches distinctes. Il s'agit ici de *l'Improvisateur*, *les Femmes du désert*, *le Café* et *le Moulin*. Ces quatre toiles sont encore toutes dorées des rayons du soleil africain. Vous trouverez moins de vérité dans *le Samaritain*, de M. Horace Vernet, qui s'en tient toujours à la couleur biblique qu'il a adoptée naguère avec plus de bonheur. Les tableaux de genre abondent. Citons en première ligne ceux de MM. Jacquand, des frères Girardet, et de M. Baron, en assez grand nombre cette année. M. Biard, tout en s'occupant d'ouvrages d'un genre sérieux, n'a point abandonné la satire burlesque. Il est jaloux, m'a-t-on dit, de certaines toiles (charges sans préméditation), dont la drôlerie involontaire distrait ses admirateurs accoutumés. Depuis longtemps, M. Biard avait, sans partage, le monopole des succès de fou-rire. *Le Napoléon avec son vieux de la vieille*, *le gros Amour sortant d'une touffe de roses*, *les Dessus de portes* à la Boucher, etc., ont fait au spirituel artiste une concurrence redoutable. M. Jérôme avait eu l'an passé un succès qui promettait mieux que son *Anacréon*. Cette étude, faite dans un système de convention, pourrait, peut-être, plaire en Allemagne ; je ne la crois pas appelée à réussir en France, à l'heure qu'il est. M. Gudin, ébloui par le succès, néglige ses tableaux ; il ne tient qu'à lui de reconquérir les palmes qu'il semble vouloir laisser échapper de ses mains. M. Champmartin a exposé une *Sainte Geneviève* qui ne manque pas de charme.

En sculpture, trois œuvres se font remarquer tout d'abord, *la Bacchante*, de Clesinger; *la Rêverie*, de Jouffroy, *la Nissya*, de Pradier. Il faut parler encore du groupe de M. Pascal, *Laissez venir à moi les petits enfants*, et d'une coupe en argent repoussé, représentant *l'Harmonie dans l'Olympe*. Il y a beaucoup d'autres œuvres dignes d'attention, dont nous reparlerons. Citons encore, cependant, *Vittorina*, de Daumas, et *l'Heure de la nuit*, de Pollet.

Tous les dessins relatifs à l'architecture sont réunis dans une salle particulière ; divisés en deux parts, l'une se compose de projets ; l'autre, d'études archéologiques. L'architecture ne peut être appréciée seulement par le sentiment, il faut une science spéciale pour en juger ; aussi nous abstiendrons-nous. Il convient pourtant de remarquer les dessins de M. Constant Dufeux, et ceux de M. Verdier.

Les gravures et les lithographies sont en grand nombre. Nous signalerons d'abord les eaux-fortes de M. Buisson, les portraits de M. Calamatta, et *les Fêtes vénitiennes*, de M. Carbonneau.

Nous parlerons bientôt de *la Mort du Précurseur*, de M. Glaize ; de *la Symphonie pastorale*, de M. Gourlie ; des portraits de M. Guignet ; *des Etudes*, de M. Papety ; du

charmant et spirituel *Don Quichotte*, de M. Penguilly; du *Faust* et de *la Marguerite*, de M. Sébastien Cornu, qui ne nous consoleront pas de la perte du Faust et de la Marguerite de Scheffer, si malheureusement engloutis dans l'incendie du château de Neuilly. Nous parlerons encore du charmant tableau de Mme A. Grün, *les Exilés*; des portraits de Rudolf Lehmann; de *la Devineresse*, de M. Verdier; de *l'Erigone*, de M. Péron, et de son charmant pastel, *l'Etoile qui file*.

Si notre article est désordonné dans sa course, s'il passe d'un genre à l'autre, sans transition et sans mesure, c'est qu'il a imité notre marche, et la vôtre peut-être, à travers les innombrables galeries du Louvre; c'est qu'il est difficile de rétablir l'ordre et l'harmonie, quand il s'agit de décrire la chose la moins ordonnée et la moins harmonieuse du monde, l'exposition de 1848.

C. DE CHATOUVILLE.

RAPHAEL. — GALERIE DE FLORENCE.



La Vierge à la Chaise.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24, Batignolles.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.



Sainte Élisabeth de Hongrie guérissant les teigneux. Tableau de Murillo. Musée de Madrid.

Pour expliquer ce chef-d'œuvre de Murillo, dont nous donnons aujourd'hui la gravure, nous n'avons qu'à suivre un guide excellent, M. Charles de Montalembert, auteur de l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, le défenseur le plus intrépide et le plus éloquent des grandeurs catholiques et des libertés religieuses.

Il a recueilli dans toute l'Allemagne, en pieux et fidèle pèlerin, les moindres souvenirs de la bienheureuse duchesse de Thuringe. Le 19 novembre 1833, il étudiait l'église de Marbourg, qui porte encore le nom de sainte Élisabeth. C'était le jour même de sa fête, et cependant la basilique était déserte, car elle est aujourd'hui consacrée au luthéranisme. Traversant des groupes d'enfants qui jouaient sur les tombes, il vit derrière un pilier la statue de la jeune veuve, tenant d'une main une petite chapelle gothique, et de l'autre donnant une aumône à un malheureux infirme. Dans les vieilles peintures sur bois, il distingua la même figure montrant son manteau plein de roses à un prince guerrier, — puis ce prince trouvant un Christ étendu sur la croix dans son lit, — puis les deux époux s'arrachant avec douleur des bras l'un de l'autre, — puis la belle morte couchée au milieu des prêtres et des religieuses, — puis des évêques exhumant son cercueil, et un empereur y déposant, à genoux, sa couronne. Dans une sacristie abandonnée, il retrouva la châsse d'argent qui avait contenu les reliques de la sainte, arrachées depuis et jetées au vent par un descendant de sa race. Enfin il reconnut, sous le baldaquin en pierre, la trace des milliers de pèlerins, dont les pieds avaient creusé les marches depuis le treizième siècle jusqu'au seizième... Il chercha en vain le berceau d'Élisabeth à Presbourg en Hongrie; mais il visita ce château de Wartbourg, où elle fut si heureuse jeune fille et si tendre épouse; il suivit les sentiers qu'elle avait parcourus quand elle distribuait ses aumônes aux indigents; il vit Creuzbourg, où Dieu lui donna son premier-né; Reinhartzbrunn, où elle reçut les adieux de son mari, allant mourir en Palestine; Bamberg, où elle trouva un asile contre ses persécuteurs; Andech, où elle apporta en offrande sa robe de noces, trempée des larmes du veuvage; Erfurt, où existe encore l'humble verre que touchaient ses lèvres, et qu'elle laissa en partant aux pauvres religieuses; Marbourg, où elle mourut à vingt-quatre ans, épuisée par les œuvres de la pénitence et de la charité.

Élisabeth de Hongrie naquit au commencement de ce treizième siècle où, sous la douce influence du culte de la Vierge, tant de femmes jouèrent un admirable rôle: Blanche de Castille, qui régnait à la place de saint Louis; Isabelle de La Marche, qui apaisait les fureurs de Jean Sans-Terre; Jeanne de Flandre, qui assistait, comme pair de France, au sacre de Louis IX, etc., etc. Nous avons tracé ailleurs le tableau de cette époque de l'exaltation de la femme, de la passion religieuse et de l'art gothique. « Qui pourrait dire, écrivions-nous dans la *Bretagne ancienne et moderne*, la patience mystique qu'il a fallu aux hommes du treizième siècle pour élever pierre à pierre, de la terre au ciel, cette innombrable végétation des piliers et des nefs de tant d'églises et de cathédrales, depuis la masse indestructible des troncs, jusqu'aux délicieux caprices des fleurs et des feuillages; — pour découper à jour les rosaces où jouait la lumière, et les clochers d'où s'envolait l'harmonie; — pour ciseler jusque dans les moindres recoins des voûtes, jusqu'à l'extrémité des flèches perdues dans les nuages, ces petits chefs-d'œuvre qui usaient la vie d'un artiste, et que l'œil de Dieu seul pouvait apercevoir d'en haut... C'est qu'en effet ces artistes ne travaillaient que pour Dieu... Cherchez dans les millions de pierres taillées par leurs mains une seule lettre de leur nom, le moindre signe qui les révèle à la gloire; vous chercherez en vain! Ils n'ont rien voulu dérober à Dieu... qu'un petit coin de son paradis pour leur âme. Tel était le siècle de saint Louis... » L'étoile d'Élisabeth de Hongrie jeta le plus vif éclat dans cette pléiade éclatante d'astres bienheureux.

Sa naissance fut annoncée par les poëtes populaires, que les anciens appelaient *vates* (devins).

En 1206, Hermann, landgrave de Thuringe et de Hesse, comte palatin de Saxe, avait réuni à son château de Wartbourg les six bardes les plus renommés de l'Allemagne. Ils convinrent de se livrer un combat poétique devant le prince et sa cour. Le bourreau y assista, la corde à la main, prêt à pendre sur place celui dont les chants seraient jugés inférieurs aux autres. On voit que ces hommes, épris de la gloire, faisaient bon marché de la vie. Le landgrave accepta et présida cette étrange lutte, qui attira une foule de seigneurs, de dames et de chevaliers. Les quatre rivaux chantèrent successivement leurs souverains, les mystères de la religion, le mariage de l'âme avec le corps ressuscité, la puissance du repentir, l'empire de la croix, et par-dessus tout la gloire de Marie, neuf fois plus belle que la miséricorde, plus belle elle-même que le soleil. Ces chants, recueillis sous le titre de *Guerre de Wartbourg*, forment encore aujourd'hui un des plus purs fleurons de la littérature germanique. Les concurrents furent si bien inspirés et si généralement applaudis, que, loin de pendre aucun d'eux, on eût voulu les couronner tous. Le duc renvoya la décision à l'année suivante, et ordonna qu'elle serait rendue par le célèbre Klingsohr, ménestrel du roi de Hongrie.

Ce grand maître ès sept arts libéraux fut exact au rendez-vous. Il descendit à Eisenach, dans l'auberge de Henri Hellgref. Le soir même il reçut, dans le jardin de son hôte, la visite d'un grand nombre de seigneurs et des bourgeois de la ville, qui burent avec lui le coup du soir, selon la vieille coutume allemande.

— Poëte, lui dirent ses convives, on assure que vous lisez dans les astres et dans les âmes, dans le présent et dans l'avenir. Apprenez-nous quelque chose de nouveau.

Klingsohr se leva, contempla le ciel, et répondit:

— Je vous annoncerai, en effet, une grande et joyeuse nouvelle. Je vois une étoile resplendissante qui se lève en Hongrie, et qui de là rayonne sur Marbourg, et de Marbourg sur le monde entier. C'est une fille qui est née cette nuit même à mon maître le roi de Hongrie. Elle sera nommée Élisabeth, elle épousera le fils de votre landgrave de Thuringe, et la sainteté de sa vie réjouira toute la chrétienté (1).

Les auditeurs de cette prédiction poussèrent des cris d'allégresse, et se rendirent le lendemain matin chez le duc Hermann. Ils le rencontrèrent allant à la messe, s'y rendirent avec lui, et lui annoncèrent ensuite la prophétie de Klingsohr.

Le prince monta aussitôt à cheval, vint chercher le poëte avec toute sa cour, et le mena triomphalement à son château, où les gentilshommes le traitèrent en seigneur et les prêtres en évêque. Il dîna à la table ducale, assista au nouveau combat des poëtes, déclara qu'aucun d'eux ne méritait la corde, mais que Henri Ofterdingen, simple bourgeois, avait gagné la couronne sur ses nobles rivaux. On voit que, dès cette époque, les priviléges du talent étaient reconnus.

(1) Nous ne croyons, pas plus que M. de Montalembert, que l'astrologie fût le mobile de cette prévision; mais, comme lui, nous avons dû rapporter cette tradition, passée dans toute l'Allemagne à l'état d'histoire.

Une fille était née réellement à André II, roi de Hongrie, et cette fille avait reçu le nom d'Élisabeth. Sa mère était Gertrude de Méranie, descendante de Charlemagne, et sœur de la fameuse Agnès, épouse si chère et si malheureuse du roi Philippe Auguste de France. L'enfance d'Élisabeth annonça les vertus de sa jeunesse. Les premières paroles qu'elle bégaya furent des prières. Les premiers gestes de ses petites mains appelèrent les pauvres à son berceau. Sa vie sembla devenir un gage de paix pour la Hongrie. La guerre et les discordes intérieures y cessèrent. Jamais enfant royal, disent les historiens, n'apporta plus de grâces à sa patrie.

Le landgrave Hermann apprit tout cela avec ravissement, et résolut de vérifier la prédiction de Klingsohr. Il envoya une ambassade solliciter la main d'Elisabeth pour son fils. Non-seulement le roi André la lui accorda, mais il laissa emmener en Thuringe la petite fiancée, qui n'avait alors que quatre ans. Elle fut couverte d'une robe d'or et d'argent, couchée dans un berceau d'or massif, et emportée ainsi par les ambassadeurs.

A Wartbourg, comme à Presbourg, Élisabeth grandit en beauté et en sainteté. Avant de savoir lire, elle se prosternait au pied de l'autel, les mains jointes, sur un psautier aussi long qu'elle. Quand elle jouait avec ses compagnes, elle avait mille ruses charmantes pour les entraîner à l'église ; elle les y conduisait en sautant sur un pied. Et si elle trouvait la porte close, elle leur faisait baiser la serrure avec respect. Ou bien, elle les dirigeait vers le cimetière, et s'y agenouillant avec elles sur les tombes ou devant le charnier : « Souvenons-nous, disait-elle, que nous ne serons que poussière à notre tour ; ces gens ont été vivants comme nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le serons. Prions Dieu de délivrer leurs âmes et de sauver les nôtres. »

Tels étaient, dit le vieux poëte Rutebœuf, ses danses et ses jeux.

Ses petites amies la vénéraient tellement qu'elles croyaient voir l'enfant Jésus venir la saluer et la caresser ; mais elle les grondait d'oser prononcer ces blasphèmes.

Plus son esprit s'élevait, plus son cœur était humble. Fidèle aux maximes évangéliques, elle préférait le peuple à la noblesse, les pauvres aux riches, les petits aux grands. Elle quittait les dames de la cour pour les filles de bourgeois et les suivantes attachées à son service. Cette modestie l'exposa aux railleries de sa nouvelle famille. Sa belle-mère elle-même la persécuta de son orgueil blessé.

Le jour de la fête de l'Assomption, la duchesse Sophie lui dit : « Allons voir l'offrande des fruits et des grains à la messe des chevaliers teutoniques ; mettez, pour cette cérémonie, votre plus belle robe et votre couronne d'or. » Élibabeth obéit, mais quand elle se trouva devant le Christ couronné d'épines, elle arracha son diadème de son front, déclarant qu'elle ne voulait pas que sa couronne fût une dérision de celle du Sauveur.

Sa belle-mère finit par la prendre en haine, et par ameuter contre elle la cour entière. On chercha à la jeter dans un couvent pour dégager le fils du landgrave de ses fiançailles ; mais le jeune duc Louis demeura fidèle à son attachement et digne de celle qui devait être sa femme. Il n'allait jamais en voyage sans lui rapporter un souvenir et un cadeau. Une fois seulement il oublia ce devoir ; Élisabeth s'en plaignit à Gautier de Varila, qui traduisit ses inquiétudes au prince : « Moi, abandonner Élisabeth ! s'écria le jeune homme. Voyez-vous là-bas l'Inselberg, la plus haute montagne de la Thuringe ? eh bien, si elle était d'or depuis la base jusqu'au sommet, je la donnerais pour les trésors du cœur de ma fiancée. »

Peu de temps après ils se marièrent. Louis avait vingt ans, Élisabeth en avait treize. Les railleries cessèrent enfin, et l'amour de l'époux valut à l'épouse les respects de tous.

Louis de Thuringe n'avait d'autre rival en Europe que saint Louis pour la douceur, la sagesse et la piété ; et cependant il était d'une force et d'une valeur surhumaines. Il domptait les lions du regard, et excellait dans les jeux sanglants de la chasse et de la guerre. Pour son peuple et pour les femmes, il avait cette noble courtoisie que saint François d'Assise appelle *la sœur de la charité.*

Élisabeth l'aimait tellement, qu'elle prenait le deuil quand il s'absentait, et ne le quittait qu'à son retour, pour se revêtir alors de ses habits de fête.

La duchesse donnait sa vie entière à Dieu et aux pauvres.

Un jour qu'elle avait épuisé son trésor, elle jeta à un malheureux son gant orné de pierreries. Un chevalier, qui vit cela, racheta le gant à prix d'or, et l'attacha au cimier de son casque. Ce talisman sacré le rendit invincible à ses ennemis.

Un autre jour, en plein hiver, elle gravissait les rudes sentiers d'Eisenach, portant dans son manteau du pain, des œufs, et toutes sortes de provisions pour ses pauvres. Son mari, qui revenait de la chasse, la rencontra, et la voyant accablée sous le faix, s'apprêtait à la gronder...

— Que portez-vous donc ainsi ? lui demanda-t-il sévèrement.

Et il ouvrit le manteau qu'Élisabeth serrait, toute tremblante, contre sa poitrine.

Le manteau se trouva plein de roses blanches et rouges.

En même temps une auréole entoura le front de la sainte, et le duc, ébloui, lui fit signe de continuer son chemin, après avoir détaché une fleur du bouquet miraculeux.

Le sentier qui vit ce prodige s'appelle encore *Kniebrechen* (Casse-Genou). Louis y fit élever une croix mémorative qui n'existe plus ; mais le souvenir des roses s'y perpétue dans les milliers de fleurs qui embaument le pays.

Tous les peintres et sculpteurs catholiques ont représenté sainte Élisabeth, avec des roses dans son manteau.

Chaque année, le Jeudi saint, elle réunissait les teigneux et les lépreux, leur lavait les pieds, la tête et les mains, et s'agenouillait devant ces représentants de Jésus-Christ.

Murillo a immortalisé ce trait de charité et d'humilité dans le tableau que nous reproduisons en tête de cet article.

On y voit la jeune et belle duchesse de Thuringe, la couronne sur la tête, entourée de malades et d'infirmes, tenant entre ses doigts le crâne d'un teigneux, sur lequel une de ses suivantes a versé l'eau d'une aiguière.

Sur le premier plan, un homme blessé enveloppe sa jambe de bandelettes, et une vieille femme observe avec admiration le travail de la sainte.

Au fond, à gauche, on remarque les figures expressives d'une jeune fille qui tient un plateau et d'une vieille au nez chargé de lunettes, ce qui pourrait bien être un anachronisme du peintre.

La physionomie d'Élisabeth est d'une douceur et d'une bonté vraiment angéliques.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin prochainement.)

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL.

I. — Origine du duel. — Antiquité. — Germanie. — Moyen âge. — Duel judiciaire. — Champ clos. — Combat de Jarnac et de La Chataigneraie, sous Henri II. — La trêve de Dieu. — Duels italiens à *la mazza*.

Pozzo, célèbre jurisconsulte italien du quinzième siècle, fait remonter l'origine du duel au meurtre d'Abel par son frère Caïn, qu'il considère ainsi comme le premier de tous les duellistes. Pozzo, il faut le reconnaître, fait remonter les choses un peu trop haut.

L'histoire ancienne nous a légué le souvenir de nombreux combats singuliers, plus ou moins fameux. Aux temps héroïques, nous voyons le combat d'Achille et d'Hector, celui de Turnus et d'Énée, celui d'Étéocle et de Polynice; dans la Bible, nous trouvons le combat de David et de Goliath; l'histoire romaine nous offre ceux des Horaces et des Curiaces, de Manlius et Valérius Corvus contre des chefs gaulois; l'histoire grecque nous a conservé le souvenir du combat de Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce, contre Phrinon, sur la tête duquel, dans sa sagesse, il jugea tout d'abord à propos de jeter un filet. Mais, quoi qu'en puissent dire Pozzo et plusieurs autres auteurs qui ont partagé, en partie du moins, son opinion sur l'antiquité du duel, ces différentes rencontres n'avaient nul rapport avec cette coutume, telle que nous la comprenons aujourd'hui.

Nous croyons même pouvoir affirmer que les anciens n'en avaient pas l'idée. Ils se battaient pour la conquête ou la conservation d'un trône, pour la délivrance de la patrie, pour le recouvrement d'une propriété; mais jamais dans le seul but de déployer un vain courage ni de satisfaire un sentiment privé. Les coups de bâton n'avaient même pas le pouvoir d'émouvoir leur susceptibilité; Lycurgue en souffre très-patiemment un qui lui coûte un œil, et Thémistocle courbe très-humblement le dos sous la canne d'Euribiade, à la seule condition que celui-ci consente à l'écouter. Socrate, engagé à porter plainte en justice pour un coup qu'il avait reçu, répond qu'il ne plaidait jamais contre un âne dont il recevait un coup de pied. Dans les repas, on se jetait parfois des tasses à la tête, et l'honneur était parfaitement sauf quand on parvenait à les éviter. Les anciens ignoraient donc entièrement l'usage du duel; ils n'en soupçonnaient même pas la nécessité.

C'est dans la Germanie qu'on rencontre les premiers vestiges du duel proprement dit. Son origine s'y perd dans la nuit des temps; mais elle est garantie par trop de monuments historiques, pour qu'on puisse la révoquer en doute. Ovide, qu'un long et douloureux exil condamna à vivre parmi ces peuples, dit qu'ils ne connaissaient d'autre droit que l'injuste intervention du glaive; c'est ainsi qu'on se vengeait des meurtres, des vols et des injures. Lorsque les Romains leur portèrent la guerre, on sait combien étaient fréquents les défis en combats singuliers qui leur arrivaient à chaque instant des rangs opposés. Du reste, sans recourir au témoignage des historiens grecs ou latins qui ont écrit sur les mœurs des Germains, nous trouvons dans leurs lois mêmes la preuve de leur esprit querelleur et de leur goût pour le duel.

Lors de l'invasion de l'empire par les barbares, ces mœurs durent nécessairement pénétrer dans le reste de l'Europe avec les envahisseurs. En même temps disparurent ces sages constitutions élaborées par l'esprit civilisateur des jurisconsultes romains, et à peine admises encore par des peuples incapables d'en apprécier équitablement les bienfaisants effets. Tout rentra dans le chaos; il n'y eut plus d'autre droit proprement dit que celui du glaive, tempéré par quelques coutumes locales; les tribunaux se fermèrent; les juges et la justice descendirent dans l'arène, et toutes les altercations se vidèrent en champ clos. Voilà ce qui explique pourquoi les plus anciens duels dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, sont des *duels judiciaires*.

Dans ces sortes de duels, non-seulement le combat avait lieu entre les parties contendantes; mais il pouvait s'établir aussi entre l'une des parties et les témoins produits par l'autre. Sur un démenti donné par celle-ci, le combat commençait; et, si le témoin était vaincu, la partie était censée avoir produit un faux témoin, et elle perdait son procès.

A la vérité, cette décision n'était pas sans appel; la partie pendante avait le droit de *fausser* immédiatement le jugement, en donnant au juge un démenti au moment où il prononçait sa sentence. Alors un nouveau combat s'engageait, cette fois, entre le juge lui-même et la partie. Le magistrat, de son côté, s'il n'était pas obéi, pouvait s'en dédommager par un cartel. Comme on le voit, le glaive de la justice n'a pas toujours été un mythe. Dans tous les cas, le champion qui succombait était condamné à payer une grosse amende, à titre d'épices; de là le proverbe : *les battus payent l'amende.* En matière criminelle, on allait plus loin encore : les battus étaient ou brûlés ou pendus.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des règles et des formalités du duel judiciaire, que l'on trouve partout. Qu'il nous suffise de dire que non-seulement les rois, mais bien encore les Parlements, les seigneurs, les ecclésiastiques eux-mêmes, dans certains cas, avaient le droit de le prescrire. Il en fut ainsi jusque vers la fin du quatorzième siècle, où le fameux duel de Carrouge et de Legris, ordonné par le Parlement, et après lequel on découvrit que le vaincu n'avait jamais commis le crime dont il avait été accusé, vint jeter un grand discrédit sur ces sortes de combats. A partir de ce moment, les Cours de justice ne furent plus appelées que très-rarement à juger *des gages de bataille*; bientôt même les rois s'en arrogèrent à eux seuls le privilége exclusif.

Un des plus remarquables duels *en champ clos* dont l'histoire fasse mention, est celui qui eut lieu en 1547, sous le règne de Henri II, entre les seigneurs de Jarnac et de la Chataigneraie. Bien que ce ne soit point encore un de ces duels proprement dits dont nous avons entrepris l'histoire, son intérêt nous a paru assez grand pour nous y arrêter quelques instants.

Guy de Chabot, fils de Charles de Chabot, seigneur de Jarnac, et François de Vivonne, seigneur de la Chataigneraie, étaient deux gentilshommes de la cour de François Ier. Tous les deux jeunes, tous les deux beaux, braves et élégants, tous les deux sortis du même pays, arrivés ensemble à la cour, logés longtemps dans le même appartement, ils s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par cette

sympathie qui rapproche les natures identiques; et leur amitié faisait l'admiration de tout le monde.

« Un jour, dit Daudiguier, le roi et La Chataigneraie parlant de Jarnac, qui était toujours assorti de tout ce qui peut faire briller un courtisan, le dernier dit en plaisantant que Jarnac devait sa richesse et ses équipages à sa belle-mère, qui avait une passion pour lui.

« — Vraiment! s'écria le roi, qui aimait particulièrement les histoires scandaleuses... Vivonne, comment savez-vous cela?

« — Ma foi! monseigneur, répondit Vivonne, si je ne me trompe, c'est Chabot lui-même qui me l'a dit. »

Le roi rit beaucoup, et la conversation resta là; mais le lendemain le propos de La Chataigneraie commença à se répandre; et, sans qu'on pût précisément accuser personne de cette coupable indiscrétion, il ne tarda pas à parvenir aux oreilles du père même de Jarnac.

Lorsque son fils rentra, le vieillard le reçut avec un visage sévère; et, lui ayant fait signe d'approcher :

— Guichot, dit-il (c'était un surnom de Jarnac), est-il vrai que vous ayez dit à Vivonne que votre belle-mère était éprise de vous?

Jarnac devint aussitôt plus blanc que sa collerette, et se mit à trembler si fort, qu'il ne put articuler un mot.

— Qui a dit cela? s'écria-t-il enfin.

Le vieillard raconta tout à son fils. L'indignation de Jarnac ne saurait se décrire; il alla sur-le-champ trouver le roi, qui lui confirma de tout point ce récit.

— Eh bien! s'écria Jarnac hors de lui, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, permettez-moi de vous dire que La Chataigneraie a menti.

Jarnac était beau-frère de la duchesse d'Étampes, la favorite du roi. La Chataigneraie, après avoir été enfant d'honneur, ce qui était plus que page, était devenu gentilhomme de la chambre, et le Dauphin l'honorait d'une affection particulière. De sorte que, si leur bonne mine leur avait attiré, comme nous l'avons dit, beaucoup d'admirateurs, les hautes faveurs dont ils jouissaient à la cour leur avaient suscité beaucoup d'envieux, et par suite beaucoup d'ennemis. Le démenti donné par Jarnac à La Chataigneraie fut avidement relevé par eux, et ce dernier en fut informé le jour même. Il alla à son tour trouver le roi, et lui demanda le combat contre son ancien ami. Mais François Ier ne voulut jamais y consentir.

Malheureusement, sur les entrefaites, François Ier vint à mourir. La Chataigneraie présenta une nouvelle requête au Dauphin, devenu Henri II; et, cette fois, le combat fut accordé. Le camp fut assigné à Saint-Germain-en-Laye, et les deux champions eurent un mois pour s'y préparer.

Jarnac, qui, suivant les règles du duel, avait l'*élection* des armes, fit une liste de celles qu'il exigeait de La Chataigneraie, et la lui envoya par le héraut d'Angoulême.

— Vive Dieu! s'écria La Chataigneraie, il paraît que Jarnac veut combattre à la fois ma vie et ma bourse!

Cette liste, en effet, que nous avons lue en entier dans le curieux ouvrage de La Colombière, comprenait plus de trente sortes d'armes, sans compter les chevaux, parmi lesquels il devait y avoir des genets d'Espagne, des coursiers turcs, voire même des courtauds, harnachés les uns à la *genette*, les autres à la *mantouane*, quelques-uns à *grandes selles d'armes*, et *grandes bardes*, et *selles rases*. Si bien que, dit Brantôme, neveu de La Chataigneraie, « si mon dit oncle n'eût eu des moyens et n'eût été assisté de ceux de son roi et de ses amis, il eût succombé sous le faix. » Mais c'était la coutume du temps, et, quelque abusive qu'elle fût, il fallait s'y soumettre.



Le duel de Jarnac et de La Chataigneraie.

Le jour venu, c'est-à-dire le 10 juillet 1547, les deux champions arrivèrent à Saint-Germain. Ils étaient précédés d'un nombre infini de tambours et de trompettes, et suivis chacun de plus de trois cents gentilshommes, portant leurs couleurs; savoir, ceux de La Chataigneraie blanc et incarnat, et ceux de Jarnac blanc et noir. La lice avait

été préparée près du parc ; on y avait dressé des échafauds, sur lesquels devaient prendre place le roi, les seigneurs et toutes les grandes dames de la cour. Jamais on n'avait vu luxe plus grand ni assemblée plus magnifique.

Les deux champions laissèrent leurs compagnies en dehors du camp, et entrèrent seuls avec leurs *parrains*, qui étaient, pour Jarnac, M. de Boisy, et, pour La Chataigneraie, M. le comte d'Aumale.

La visite des armes dura assez longtemps, et souleva entre les parrains une discussion très-vive.

Lorsqu'ils furent armés, les deux champions prêtèrent serment qu'ils maintenaient l'un son dire, l'autre son démenti ; et chacun d'eux se retira dans sa tente. Les parrains les embrassèrent. Aussitôt le héraut s'avança au milieu du camp, et cria trois fois qu'on laissât aller les vaillants combattants.

« Alors, dit Daudiguier, La Chataigneraie s'élança de son pavillon à pas inégal et déréglé, comme un homme en furie; Jarnac, au contraire, s'avança froidement. Les deux champions se donnèrent d'abord plusieurs coups sans résultat; mais tout à coup Jarnac, feignant de frapper son ennemi en dehors sur la jambe droite, qu'il avait avancée, lui coupa d'un revers et si profondément le jarret en dedans, qu'il tomba immédiatement par terre. »

Ce coup, dont le nom — coup de Jarnac — est parvenu jusqu'à nous, entaché d'une accusation de déloyauté, ne fut point alors jugé d'une manière aussi défavorable. On le considéra comme très-habile. Jarnac l'avait appris, pendant le mois qui avait précédé le combat, d'un maître d'armes italien nommé Caize. Cet homme était si sûr de son coup, qu'assistant au combat, il ne cessait de dire à ses voisins, bien avant que les champions fussent aux prises :

— Messieurs, vous verrez bientôt un jarret par terre.

Au moment où cette prédiction se réalisa, le bruit courait, dit-on, depuis plus de trois heures, dans Paris, que La Chataigneraie venait d'avoir le jarret coupé par Jarnac.

Cependant Jarnac, voyant son ennemi terrassé, lui cria plusieurs fois :

— Rends-moi mon honneur! et crie à Dieu et au roi merci de l'offense que tu as faite. Rends-moi mon honneur!

La Chataigneraie fit un effort pour se relever, mais il retomba. Alors Jarnac s'avança vers la tribune du roi :

— Sire, dit-il, je vous le donne; prenez-le, et que mon honneur me soit rendu ; ce ne sont que nos jeunesses qui sont cause de tout ceci.

Soit qu'il ne l'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas répondre, le roi garda le silence. Jarnac retourna vers La Chataigneraie, et l'invita de nouveau à reconnaître sa faute ; mais celui-ci se leva sur le genou, et se rua sur son adversaire.

— Oh! ne bouge pas, je t'en prie! dit Jarnac..., ou je te tuerai !

— Tue-moi donc! dit La Chataigneraie ; car jamais je ne me démentirai. — Et il retomba sur le côté.

Jarnac était profondément ému, et semblait avoir mis de côté tout ressentiment, pour ne plus se ressouvenir que des liens qui l'avaient uni à son ancien ami. Il s'avança une seconde fois vers la tribune du roi.

— Sire, dit-il en joignant les mains, je vous le donne; prenez-le, je vous en supplie! « pour l'amour que vous l'avez nourri. Il me suffit que mon honneur me soit rendu, et que je demeure vôtre; pour ce, Sire, prenez-le.»

Mais le roi tourna la tête sans répondre. Jarnac, désespéré, se rapprocha de La Chataigneraie, qui était toujours couché de son long, son épée hors la main.

— La Chataigneraie, mon ancien compagnon, dit-il, reconnais, hélas! ton Créateur..., et que nous soyons amis!

Chacun crut alors que Jarnac allait lui porter le dernier coup. Tous les yeux étaient fixés sur le blessé; l'anxiété et la curiosité étaient peintes sur tous les visages; il se faisait dans le camp un silence de mort.

En ce moment, La Chataigneraie fit un mouvement. Jarnac, craignant que ce ne fût pour reprendre son épée, la fit sauter au loin avec la pointe de la sienne ; mais il ne put se décider à frapper, et retourna une troisième fois vers le roi.

— Sire, dit-il, prenez-le, puisque je vous le donne... Prenez-le, pour l'amour de Dieu, « puisque autrement vous ne le voulez prendre.»

Cette scène commençait à émouvoir singulièrement l'assemblée. On comprenait d'autant moins le silence du roi, que, comme nous l'avons dit déjà, Henri II avait toujours témoigné à La Chataigneraie une affection particulière. M. de Vendôme ne put s'empêcher de lui dire:

— Monsieur, prenez-le donc, puisqu'il vous le donne.

Les maréchaux, le grand-amiral, le connétable disaient également au roi :

— Sire, regardez ; il le faut ôter; car, « si vous ne le lui demandez, il le tuera et fera son devoir.»

Jarnac, ne sachant plus que faire lui-même, promenait un regard suppliant autour de lui, comme pour quêter l'intercession de la foule. Puis, s'adressant à une grande dame qu'on a cru être Mme Marguerite, sœur du roi, et qui se trouvait au premier rang, sur l'échafaud des dames :

— Hélas! madame! s'écria-t-il avec désespoir..., vous me l'aviez toujours bien dit.

On ne s'est jamais expliqué ces paroles.

Enfin le roi parut s'attendrir.

— Jarnac, dit-il, vous me le donnez donc?

Jarnac se retourna vers le roi, et tomba à genoux.

— Oui, sire, dit-il... Ne suis-je pas homme de bien? Je vous le donne pour l'amour de Dieu et pour l'amour de vous.

— Eh bien! je l'accepte, dit Henri... Vous avez combattu en César et parlé en Aristote; votre honneur vous est rendu.

Puis, s'adressant à M. le connétable, il ordonna qu'on enlevât La Chataigneraie; ce que firent les hérauts et quatre gentilshommes de sa compagnie.

Mais il était trop tard. La Chataigneraie avait perdu presque tout son sang; et, résolu à ne pas survivre à sa défaite, il répandit lui-même le peu qui lui en restait, en déchirant les appareils que les chirurgiens avaient posés sur sa blessure. Ce gentilhomme avait alors vingt-huit ans.

Pendant ce temps-là, la belle-mère de Jarnac était renfermée à Saint-Cloud, attendant en deuil et en prières l'issue du combat. Quand elle apprit la victoire de son beau-fils, sa joie fut si grande, qu'elle courut sur-le-champ à Notre-Dame, et y fit suspendre à la voûte les armes qui lui avaient rendu la liberté et l'honneur.

Cette affaire eut un retentissement immense, et excita un sentiment universel de répugnance pour ces combats.

Dès l'origine, — il faut le reconnaître à sa louange, — l'esprit éminemment pacifique et conciliateur du clergé s'était vivement ému de la propagation de ces abus, qui froissaient ses généreux instincts. Les conciles surtout s'en préoccupèrent activement; et, l'an 1041, parut en France cette fameuse ordonnance ecclésiastique, connue sous le nom de *trêve de Dieu*, et qui, bientôt confirmée par le pape, qui menaça des foudres de l'excommunication quiconque la violerait, devint une loi générale pour toute la chrétienté.

A la vérité, ces prohibitions ne produisirent point l'effet qu'on eût dû en attendre. On ne change point les mœurs des peuples avec des lois. La civilisation de l'ancien monde était littéralement enfouie sous ses décombres ; il fallait un acte providentiel pour l'en faire sortir.

En 1137, dans la guerre de l'empereur Lothaire II contre Roger, roi de Sicile, qui soutenait l'antipape Anaclet, les troupes impériales prirent et pillèrent la ville d'Amalfi. Des soldats trouvèrent un livre depuis longtemps oublié dans la poussière, et qui fixa leur attention à cause des figures coloriées qui en décoraient la couverture; c'étaient les *Pandectes* de Justinien.

Cette découverte fut le signal d'une ère nouvelle dans toute l'Europe. On apprit alors, ou plutôt on se souvint, qu'il existait d'autre droit que la force, d'autre puissance que le glaive, d'autres arguments que le meurtre ; il y avait six siècles qu'on ne s'en doutait plus. Insensiblement les institutions se renouvelèrent, et le duel judiciaire, complétement discrédité, fut à jamais banni de nos mœurs.

C'était justice.

Peu s'en est fallu pourtant que, de notre temps même, nous ne vissions renaître cette coutume surannée.

En 1817, — c'est presque hier, — un nommé Thornton, poursuivi criminellement, à Londres, pour le meurtre d'une jeune fille par le frère de celle-ci, fut acquitté par le jury. Il y eut appel devant la cour du banc du roi. Là, Thornton offrit de se justifier par le combat.

On s'imagine aisément combien fut grande la surprise des juges à cette proposition singulière. Ils s'entre-regardaient les uns les autres, ne sachant trop comment leur dignité devait accueillir de semblables paroles, ou du moins fort indécis sur ce qu'il leur restait à faire. Enfin, Thornton insistant, on se décida à consulter la loi, et l'on reconnut que, bien que tombée en désuétude, elle n'était pas formellement abrogée. En conséquence le duel aurait peut-être eu lieu, si l'adversaire ne se fût désisté de l'appel.

On songea alors à rapporter la loi, et ce ne fut qu'en 1819 que le Parlement en prononça l'abrogation. Les Anglais avaient tout bonnement oublié de prendre rang dans la grande œuvre de la régénération universelle. Il ne manquait à leur excentricité que la fantaisie de renouveler également le spectacle des tournois ; chacun peut se rappeler celui qui fut donné avec tant de pompe par lord Eglington.

Le duel judiciaire avait donc disparu ; la justice était rentrée dans le prétoire. Comme on le voit, la raison publique avait fait un grand pas; mais les mœurs privées, entretenues par l'état de guerre permanent dans lequel on n'avait cessé de se trouver, n'avaient nullement changé.

Chose étrange, et qu'on aura peine à comprendre, c'est en Italie, là d'où partaient les prédications de paix et les foudres d'excommunication, que l'opposition à cette réforme importante se manifesta avec le plus d'énergie.

De tout temps, à la vérité, les Italiens avaient montré un culte particulier pour l'usage du duel ; leurs plus habiles jurisconsultes, Balde, Bartole, Alciat, Mutio, Pozzo, Paris de Puteo, etc., s'étaient évertués à en démontrer l'indispensable nécessité, et avaient pris soin de le réglementer.

Lorsque le concile de Trente eut porté le dernier coup aux duels solennels, les Italiens ne renoncèrent pas pour cela à leur humeur querelleuse, et ce fut l'occasion de grands désordres.

« La dernière fois que je fus à Milan, dit Brantôme, tournant du secours de Malthe, j'y demeurai un mois, tant pour voir la ville, qui est des plaisantes d'Italie, que pour apprendre à tirer des armes du grand Tappe, très-bon tireur d'armes, qui s'y trouvait alors ; mais je jure que tant que j'y fus, il ne se passa pas jour que je ne visse une vingtaine de quadrilles de ceux qui avaient querelles, se pourmener par la ville, et, se rencontrant, se battoient et se tuoient, si bien qu'on en voyoit sur le pavé estendus en place une infinité. Et voyoit-on beaucoup de gens sortir des boutiques avec armes d'hast, pour les séparer, qui bien souvent y perdoient leurs escrimes.

« Alors, continue Brantôme, on s'avisa à Naples d'une autre manière de combats, qui se firent secrètement, par appels et avec seconds, hors des villes, entre haie et buisson, d'où vint ce mot : *combatere a la mazza.* »

Ce genre de duel, à la vérité, encourut grandement la désapprobation des docteurs duellistes; car, bien que les seconds y fussent appelés pour surveiller la loyale observation des règles et suppléer les juges des anciens combats, il s'y commettait de nombreux abus. Mais il fallut bien l'admettre ; le duel était tellement dans le goût des Italiens, qu'ils ne pouvaient plus s'en passer.

C'est ce duel *a la mazza*, qui, se répandant depuis par toute l'Europe, et se perpétuant jusqu'à nous, constitue le duel proprement dit, tel que nous le pratiquons aujourd'hui.

HIPPOLYTE ÉTIENNEZ.

(La suite prochainement.)

LES LAPONS.

La Laponie est une des contrées qui excitent le plus vivement l'attention des voyageurs. Un touriste n'a pas gagné ses éperons tant qu'il n'a pas vu les Lilliputiens du Nord.

Le fait est que cette nation est d'autant plus intéressante à étudier, qu'elle va s'éteignant ou se transformant de jour en jour. Les vrais Lapons, les Lapons nomades, les Lapons traînés par les rennes ou patinant avec le *skie*, seront bientôt aussi rares et aussi recherchés que les merles blancs.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne bravent les frimas pour visiter la Laponie. Par exemple, tout le monde sait que Mme Biard, qui pouvait se borner au rôle de *lionne* parisienne, s'embarqua il y a quelques années, avec son mari, et l'accompagna jusqu'aux glaciers les plus lointains de la Suède et de la Norwége, jusqu'aux repaires ensanglantés des ours blancs, afin de pouvoir dire à son retour : J'ai vu des Lapons.

Les deux dessins qui ornent cet article ont été rapportés par M. Biard de sa courageuse excursion, et destinés par le célèbre artiste au *Musée des Familles*.

Le premier dessin représente une jeune Laponne, assise entre deux bières ouvertes, et contemplant, d'un œil rêveur, un bijou trouvé sur des squelettes humains. Ces bières étaient sans doute étrangères au pays; une avalanche les aura déterrées et brisées, en mettant à nu les os de deux voyageurs ensevelis loin de leur famille. La jeune sauvage qui les a découverts s'étonne devant les emblèmes d'une civilisation inconnue. Elle se demande peut-être à quoi servait cet anneau d'or qu'elle examine, quelles pouvaient

être sa valeur et sa signification, pourquoi le mort gardait au doigt cet ornement de sa vie jusque dans la nuit du tombeau ? Un instinct de coquetterie lui dira tout à l'heure que cette bague ferait mieux à sa main potelée qu'à la main décharnée du cadavre, et que le même objet qui l'a surprise ou épouvantée peut devenir un instrument de séduction et de plaisir. La femme est toujours femme, même en Laponie, et un bijou trouvé dans une bière est encore pour elle un bijou...

Le second dessin de M. Biard, qui occupe la page suivante, nous offre un Lapon, à la figure intelligente et naïve, accroupi philosophiquement devant un petit feu allumé dans l'anfractuosité d'un rocher.

Avant le peintre des ours blancs, plus d'un voyageur de notre époque nous avait rapporté des souvenirs de la Laponie.

Nous avions, s'écrie M. Ampère, dans ses *Esquisses du Nord*, un grand désir de voir des Lapons. « Ils s'avancent



Dessin de M. Biard. Jeune Laponne contemplant un bijou trouvé dans une bière.

avec leurs rennes le long de ces montagnes qui séparent la Norwège de la Suède, et où eux seuls peuvent exister. Nous partîmes le 26 août pour aller les chercher dans leurs solitudes. Pour cela, il fallait coucher au dernier gaard suédois, et là nous informer d'une manière précise où nous pourrions trouver des Lapons, chose assez difficile, parce que, d'un moment à l'autre, ils quittent l'endroit où ils étaient établis, laissent leur hutte, et vont ailleurs en construire une nouvelle. »

Et voilà le docte professeur lancé à travers les plus affreux pays, sans cheval et sans voiture, enfoncé dans les marais et les tourbiers, entrant jusqu'aux genoux dans une boue noire, mais « n'osant renoncer, de peur de se mouiller les jambes », à voir les Lilliputiens du Nord.

Cette contrée est apparemment la plus laide de l'univers. « Il faut l'avoir vue pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre. Imaginez un terrain entièrement nu, à l'exception de quelques bouleaux nains ou difformes, la plupart sans feuilles, les uns brisés par le vent, les autres à demi consumés, et que leur écorce blanche, noircie çà et là par la flamme, rend pareils à des squelettes calcinés. Ce pays dépouillé ne produit d'autre végétation que des mousses marécageuses ; il est composé uniquement de fondrières et de rochers. On ne peut s'accoutumer à cette différence dans la solidité du sol, qui change à chaque pas. Alternativement le pied est repoussé par les saillies de granit, ou enfonce dans la fange. Toute l'étendue qu'on aperçoit est occupée par une innombrable quantité de flaques d'eau ; les vallées paraissent inondées, et l'on trouve des marais entremêlés de rochers. L'eau est véritablement le fond du pays. Il y a aussi de la terre, mais on peut dire que c'est par exception. »

Le voyageur espérait rencontrer quelque ours pour compléter ses aventures septentrionales ; il n'eut pas cet avantage, mais on lui montra un homme qui lui prouva avec quelle intrépidité les Lapons attaquent leurs féroces ennemis. Cet homme s'était trouvé dans une situation d'où peut-être nul autre n'est jamais revenu. Etant tombé sans connaissance, à la suite d'un combat avec un de ces animaux, il vit, en revenant à lui, l'ours occupé à l'enterrer, comme un chien enfouit un os pour le retrouver plus tard. Il ne perdit pas courage, se releva, recommença la lutte, et, tout affaibli qu'il était, parvint à triompher de l'ennemi qui l'avait traité comme une provision. Après une nuit passée dans un gaard suédois, « où l'on dort l'un après l'autre sur quelques peaux étendues à terre », les Lapons

se montrèrent enfin, et le tableau fut digne du peintre qui le cherchait. « Vers dix heures, au pied d'une montagne nue et d'une forme bizarre, nous aperçûmes tout à coup un troupeau d'environ trois cents rennes, et une famille laponne occupée à les traire. Ces animaux à demi domestiques errent toute la journée dans les rochers, qui sont leurs pâturages. A une certaine heure on les rassemble, au moyen de petits chiens à pattes courtes, d'une espèce particulière. Le coup d'œil qui s'offrit subitement à nous était vraiment frappant. Ce troupeau d'animaux presque sauvages se pressant en désordre, quelques-uns immobiles, d'autres luttant avec leurs ramures ensanglantées ou se précipitant par bandes vers un point ou vers un autre, comme emportés par un soudain vertige ; les cris des enfants, les jappements des chiens qui les poursuivaient, les hommes et les femmes occupés à recueillir leur lait, telle fut la scène nomade qui nous apparut tout à coup dans ce désert. Les Lapons continuèrent leur opération, sans faire grande attention à nous, et sans paraître étonnés de nous voir. Nous entrâmes au milieu du troupeau pour observer de quelle singulière manière on trait les rennes. Un homme ou une femme tenait une corde de cinq à six pieds, employée à peu près comme l'extrémité inférieure de la ficelle d'un cerf-volant, et la lançait aux rennes femelles qu'on voulait arrêter, de manière à prendre leur bois dans une sorte de nœud coulant, puis, sans lâcher prise, faisait passer avec dextérité cette corde autour du museau de l'animal. Alors un enfant s'approchait, saisissait la corde et la tenait serrée, tandis que la renne, ainsi assujettie, se laissait traire sans beaucoup se débattre. Chaque femelle donne très-peu de lait. Aussi elle est promptement débarrassée, et, à peine libre, elle s'éloigne d'ordinaire avec un bond sauvage. »

Le repos des Lapons, si repos il y a, n'est pas moins étrange que leur vie nomade. Leurs huttes de familles rappellent les cabanes de nos charbonniers ; mais elles sont d'une petitesse incroyable ; il faut se courber en deux pour y entrer. Quelques branchages, à peine couverts d'une serge grossière, voilà toute l'architecture. Une pierre pour foyer, une marmite de fer au-dessus, un trou par où s'échappe la fumée, quelques écuelles çà et là, des peaux d'ours, de renne et de loup, voilà tout le mobilier. « Nos hôtes, dit M. Ampère, nous abandonnèrent généreusement l'abri tel quel de leur toit, et restèrent dehors exposés à la



Dessin de M. Biard. Un Lapon se chauffant dans une grotte.

pluie. Il eût été impossible d'y tenir avec eux. Cet étroit réduit pouvait à grand'peine contenir nous cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu comprendre comment faisait pour s'y loger la famille laponne, composée de dix personnes

en comptant les enfants. Il ne fallait pas songer à s'asseoir, le toit formant avec le sol un angle trop aigu pour le permettre. On ne pouvait pas non plus se coucher autour du feu, cela aurait pris trop de place; il fallait ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu près comme font les marmottes durant l'hiver; or, dans cette position gênée, et en occupant le moins d'espace possible, nous remplissions la hutte très-exactement. » Ils réduisent ainsi l'étendue de leur pauvre demeure pour économiser l'étoffe qui lui sert de toiture. Le repas des voyageurs fut en rapport avec l'hospitalité des hôtes. « Les apprêts n'étaient pas très-encourageants pour l'appétit; heureusement le nôtre n'avait pas besoin d'être excité. La mère de famille coupait un quartier de renne en morceaux, qu'elle prenait ensuite avec les doigts pour les placer un à un dans la marmite; de temps en temps elle jetait aux petits chiens, qui s'étaient glissés dans la hutte, un lambeau de chair cru que leur disputaient des enfants affamés, presque nus, en tout semblables à de petits sauvages. C'eût été une lithographie à faire que l'intérieur de cette hutte; nous, accroupis autour du feu et buvant du lait de renne dans de grandes écuelles de bois, la bonne Laponne, courbée sur la marmite et préparant, comme je viens de le dire, notre repas; les chiens et les enfants soulevant la méchante tenture qui servait de porte pour s'introduire en rampant dans la hutte, et, afin de compléter le tableau, la figure impassible d'un de nos Norwégiens, à genoux en dehors, la tête seule passée à l'intérieur, et dans cette attitude fumant imperturbablement sa pipe.

Notre hôtesse ayant achevé de couper et de déchiqueter le morceau de viande qu'elle nous destinait, mit cette viande dans la marmite de fer, qu'elle recouvrit d'une assiette de bois renversée, et la laissa cuire ainsi dans le beurre de renne; puis, au bout d'un certain temps, versa le tout dans une grande écuelle pareillement de bois, où nous mangeâmes d'un grand appétit ce ragoût extraordinaire. » Il va sans dire qu'il n'y avait ni couteau ni fourchettes; l'aide des paysans suédois y suppléa tant bien que mal pour les convives.

Le lait du renne fournit au Lapon du fromage, du beurre et du suif; sa chair le nourrit; sa peau l'habille; ses tendons lui servent de fil et de cordes; ses os lui donnent des cuillers, des marteaux, des instruments de toute sorte; enfin, ses cornes étaient offertes aux idoles avant la conversion des Lapons au christianisme. Il y a des familles riches qui ont des troupeaux de mille à douze cents rennes. Les troupeaux moyens varient de deux à cinq cents têtes.

Les Lapons de race pure ne sont ni stupides ni farouches, comme on les a peints si souvent. Ils ne sont pas non plus monstrueusement petits. Leurs traits distinctifs sont un menton aigu et des yeux obliques.

Le costume du Lapon est d'une simplicité patriarcale, et n'exige aucune description. Il s'enveloppe tout uniment de peaux et de fourrures de la tête aux pieds. Il porte constamment sur lui sa cuiller en corne et son petit couteau.

Pendant la belle saison, si l'on peut appeler ainsi l'été laponien, les familles vivent isolées dans leurs cabanes; les marécages interrompent les communications; elles se rétablissent l'hiver sur la glace, qui fait de tout le pays une plaine de neige. C'est l'époque des travaux, des voyages, des réjouissances; on se réunit par tribus, on vole sur les traîneaux avec la rapidité de la flèche; ces traîneaux ressemblent à de petits batelets attelés de rennes; la quille sillonne la neige, et le conducteur maintient l'équilibre au moyen d'un bâton qu'il manie avec une dextérité merveilleuse.

On a vu des rennes faire cinquante lieues d'une seule course, avec des traîneaux qui pesaient jusqu'à deux cent cinquante livres. On conserve, au palais de Dratninghalm, le portrait d'un renne qui, dans un cas pressé, traîna un officier suédois pendant quarante-huit heures sur une ligne de deux cent soixante-six lieues, et tomba mort en arrivant.

Les *skies* (patins) des Lapons sont justement célèbres; ils sont moitié plus grands que les patineurs. Ce sont deux planches étroites, longues de six à sept pieds; ils glissent là-dessus comme si le vent les emportait. On a vu des bataillons de guerre manœuvrer en cet étrange équipage.

Chaussé du skie, le Lapon glisse sur la neige aussi rapidement que sur la glace; il chasse le renne et l'atteint à la course; il gravit les plus hautes montagnes en zigzag et les descend en s'appuyant d'un bâton, le corps penché en arrière, franchissant d'un bond les rochers et les gouffres, et parcourant ainsi jusqu'à cent lieues en un jour, s'il faut en croire beaucoup de voyageurs.

Les Lapons de la Suède sont chrétiens depuis deux cents ans; ceux de la Norwège ne le sont que depuis un siècle. Ils adoraient autrefois Radius, le dieu de la vie humaine; Ruvna, qui faisait verdoyer les campagnes; Nordugalis, le génie de la destruction; Bieg, le maître des vents et des eaux, etc., etc. Ils sacrifiaient à ces dieux des animaux, au sommet des rochers les plus bizarres, appelés les *montagnes saintes*. Chaque famille avait en outre son dieu lare, son *Runboom*, qu'elle consultait comme un oracle. C'était un grossier tambour en écorce de bouleau, couvert de figures de génies tutélaires ou dangereux. Avant d'entreprendre un voyage ou une affaire grave, on jetait un cercle en cuivre sur le *runboom*, puis on le faisait rouler et résonner en frappant dessus, et l'on prévoyait le succès ou l'échec, d'après le signe sur lequel le cercle se fixait.

L'état religieux des Lapons est plus que négligé, leurs pasteurs sont à quarante lieues les uns des autres; ils passent le moins de temps possible dans cette région perdue, et ne prennent pas même la peine d'apprendre la langue nationale, de sorte qu'ils ne peuvent prêcher les naturels qu'à l'aide d'un interprète qui traduit leurs sermons phrase par phrase. Jugez par là de l'éloquence de ces discours, et surtout de leurs beaux résultats. Le gouvernement a fait des efforts presque toujours vains pour détourner les Lapons de leur vie nomade. Les agriculteurs improvisés finissent presque tous par déserter leurs fermes pour retourner courre les rennes à travers le lichen sauvage des rochers. Là où est ce lichen, et où il n'y a que lui, il ne peut vivre que des rennes, et des Lapons vivant de ces rennes. L'hospitalité de ce pauvre pays est du reste proverbiale. Le voyageur a toutes les peines du monde à faire accepter la moindre récompense à ceux qui ont partagé avec lui leur nourriture et leur toit; et quand il s'éloigne d'eux, ils le saluent encore par un bruyant hourra.

Le Lapon s'en va, comme toutes les curiosités de ce monde, où bientôt les hommes se ressembleront tellement qu'il faudra les numéroter pour les reconnaître. Il ne reste peut-être pas douze mille Lapons nomades dans la Russie, dans la Norwège et dans la Suède. Faut-il s'en féliciter ou s'en plaindre? Grande question que nous ne saurions résoudre. Si l'on s'en rapportait aux Lapons eux-mêmes, il faudrait se prononcer pour la barbarie contre la civilisation. La plupart de ceux qu'on amène à la vie régulière périssent en regrettant leur existence vagabonde.

P.-C.

ÉTUDES MORALES.

ESPÉRANCES,

OU DÉCADENCE ET GRANDEUR D'UN VICAIRE DE CAMPAGNE.

PAR Mlle FRÉDÉRIKA BREMER.

I. — CARACTÈRE ET POSITION DU HÉROS.

J'avais inventé une méthode toute particulière de marcher sans difficulté dans le sentier pierreux de la vie, quoique je fusse obligé, au physique et au moral, de le faire à peu près nu-pieds.

J'espérais, j'espérais sans cesse; du jour au lendemain, du matin au soir, de l'automne au printemps, du printemps à l'automne, d'une année à une autre année.

Et ainsi, d'espérance en espérance, j'étais parvenu à traverser trente années de mon existence, sans avoir trop à me plaindre de mes nombreuses privations, si ce n'est du manque de bottes. Et encore je ne souffrais guère de ce malheur que dans les salons; car, en plein air, m'en consoler était facile.

Une peine bien plus grande pour moi, c'était de ne pouvoir porter dans les asiles de la misère d'autre consolation que celle des *paroles!*

Quand les tristes pensées venaient m'assaillir, je cherchais à les dissiper en jetant, comme tant d'autres, un regard sur la roue mobile de la Fortune, et en répétant en moi-même cette vieille sentence : *le temps porte conseil!*

J'étais un pauvre petit vicaire de campagne : un maigre salaire, un régime plus maigre encore, tels étaient les avantages attachés à ma place. Ajoutez à cela la famine morale que j'éprouvais dans la société de la maîtresse de la maison, grondeuse éternelle, du pasteur indolent et toujours content de lui-même, du fils superbe, de la fille, aux épaules voûtées, aux pieds tordus, qui passait sa vie à entrer, à sortir, à faire et à recevoir d'incessantes visites.

Quelle position sociale digne d'envie! n'est-il pas vrai?

II. — UN DE SES ONCLES A LA BONTÉ DE MOURIR, CE QUI LUI DONNE OCCASION DE SAUVER UN AMI.

Jugez donc de l'émotion de plaisir et d'espérance qui s'empara de moi lorsqu'une lettre, venue de Stockholm, m'annonça qu'un mien oncle, riche marchand de cette ville, que de ma vie je n'avais vu ni connu, se trouvait actuellement à l'extrémité, et s'était informé, dans un accès subit d'affection, de son très-inutile neveu.

Le cœur tout palpitant de reconnaissance, je me hâtai de me diriger vers la capitale, monté sur une charrette de fermier, le plus dur et le plus cahoteux des véhicules. Muni en réalité d'un léger paquet, et en espérance d'un million de trésors, je roulai par monts et par vaux, et ne fus arrêté que pour accomplir une bonne action.

Comme je passais la rivière de ***, un jeune officier venait de tomber à l'eau, et tout son régiment le regardait tranquillement se noyer. Je déposai vite mon habit, qui me quittait, hélas! de lui-même, et je sauvai le jeune homme, — dont la figure ne me sembla pas étrangère... Mais je me dérobai à sa gratitude, et remontai dans ma charrette...

III. — GRADATION ASCENDANTE ET DESCENDANTE.

Bref, j'atteignis, sans avoir le dos rompu, le terme de mon voyage.

J'entrai dans une auberge.

Là, je commandai un déjeuner, un tout petit déjeuner : quelques tranches de pain, un peu de beurre, une couple d'œufs.

Tandis que je mangeais, l'aubergiste se promenait dans la salle côte à côte avec un gros monsieur, et causait avec lui d'un ton très-affairé.

— Il faut l'avouer, disait le gros monsieur, ce riche marchand qui mourut hier était un drôle de corps...

— Oui, oui, pensais-je, un drôle de corps, mais qui avait beaucoup d'argent!...

Et là-dessus, j'appelai le garçon.

— Mon ami, lui dis-je, pourriez-vous me servir un beef-steack et quelque autre plat un peu solide? Pourriez-vous aussi y joindre un potage bien chaud? je m'en trouverais assez bien, je crois; soyez prompt, vous m'entendez...

— Sans doute, répondit mon hôte, il était assez bien pourvu : trente mille rixdallers et plus à la banque! Personne, dans toute la ville, ne pouvait lutter avec lui. Trente mille!...

— Trente mille! répétai-je triomphant dans mon âme, trente mille! Et de nouveau j'appelai le garçon.

— Donne-moi, lui dis-je, trente... non, donne-moi des coupons de banque... Non, donne-moi une bouteille de vin.

Et, de ma tête à mon cœur, les échos intérieurs répétaient alternativement, à chaque pulsation de mes artères, *trente mille! trente mille!*

— Mais croiriez-vous, continua le gros monsieur, que parmi ses innombrables dettes, il y en a une de neuf cents rixdallers pour des côtelettes, une autre de cinq mille pour du champagne? Tous ses créanciers assiégent sa maison et font vacarme. Or, savez-vous ce qu'ils vont trouver là pour se payer?... Une seule misérable calèche.

— Ah! ah! pensai-je, ceci change tout à fait les choses.

— Ici, garçon! remportez-moi cette viande, cette soupe et ce vin! Et remarquez bien, je vous prie, que je n'y ai pas touché du tout. Comment aurais-je pu faire autrement? Depuis que j'ai les yeux ouverts, je n'ai fait que boire et manger (horrible mensonge); c'est pourquoi il me vient dans l'idée que ce serait de ma part une grande sottise de faire la dépense d'un repas aussi superflu.

— Mais, monsieur, vous l'aviez commandé, observa le garçon d'un air fâché.

— Mon ami, répliquai-je en me grattant l'oreille, tic familier aux personnes embarrassées, mon ami, c'était de ma part une méprise dont je ne dois pas être responsable. Est-ce ma faute à moi si le riche héritier pour lequel j'avais commandé ce déjeuner est devenu tout à coup pauvre?

Ainsi, vous comprenez que dans un tel changement de position, il lui est impossible de faire les frais d'un déjeuner aussi coûteux. Mais cela ne m'empêchera pas de payer l'œuf que j'ai mangé, et de vous donner en sus, à vous, un bon pour-boire de reconnaissance. Adieu, je suis pressé.

Au moyen de ma puissante logique, et de ma gratification au garçon, je réussis à me débarrasser de mon grand déjeuner; et je partis le cœur saignant, les lèvres altérées, mon petit paquet sous le bras, pour aller chercher par la ville une chambre que je pusse louer pour une petite somme, cherchant en même temps dans ma tête comment je pourrais me procurer cette petite somme.

IV. — LE HÉROS DÎNE DE PARFUMS ET SE CHAUFFE D'ESPÉRANCES.

Mon désappointement subit m'avait causé un violent mal de tête.

Mais, chemin faisant, il m'arriva de voir un monsieur élégamment vêtu, décoré d'étoiles et de rubans, descendre d'une splendide voiture; son teint était jaune, sa peau tannée, des rides profondes sillonnaient son front, indices certains d'une humeur chagrine. Je vis aussi un jeune comte que j'avais connu autrefois à l'Université d'Upsal; il pouvait à peine se soutenir; ses traits altérés, sa pâleur, ses yeux noyés et tristes, tout annonçait en lui une vieillesse prématurée, une grande lassitude de la vie.

Alors je relevai fièrement la tête, j'aspirai fortement l'air du ciel, qui malheureusement était imprégné d'un vif parfum de saucisses, et je célébrai, dans le fond de mon cœur, la pauvreté et la bonne conscience...

Je marchai pendant longtemps. Chaque maison que je rencontrais me paraissait trop opulente, et je n'osais y entrer.

Enfin, dans un des quartiers reculés de la ville, au coin d'une rue obscure, je trouvai une petite chambre tout à fait appropriée à ma position.

Hélas! elle s'était bien rembrunie, cette position, qui, quelques heures auparavant, brillait de si vives espérances!

J'avais la permission de passer l'hiver à Stockholm. Mais vu ce qui m'était arrivé, je devais le passer d'une tout autre manière que je me l'étais promis d'abord.

Quel parti prendre?

Ma bourse allait diminuant de jour en jour, tandis qu'au contraire mes espérances croissaient.

Enfin un soir arriva, que j'ai marqué d'une croix sur mon calendrier. Mon hôte venait de me quitter, après m'avoir donné l'avis amical de payer le premier terme de mon loyer, le lendemain, à moins qu'il ne me fût plus agréable d'entreprendre un nouveau voyage de découvertes, mêlé aux canards et aux autres animaux moins nobles qui sillonnaient la rue que j'habitais.

V. — IL ENVIE LE BONHEUR D'UNE CUISINIÈRE, D'UNE JEUNE FILLE, D'UN GROS ET D'UN PETIT MONSIEUR.

C'était au mois de novembre, lorsque déjà le froid était intense, à huit heures du soir, à mon retour d'une visite à une pauvre malade, chez laquelle, imprudent peut-être, j'avais laissé mon dernier denier.

Je mouchai avec les doigts ma chandelle de suif, dont la pâle lueur invitait au sommeil, et je jetai un triste regard autour de cette misérable chambre, pour l'usage de laquelle il me fallait absolument trouver quelque argent.

— Celle de Diogène était encore pire! me dis-je d'un ton résigné et en retirant une table vermoulue d'auprès de la fenêtre, en dehors de laquelle le vent et la pluie n'avaient pas toujours la civilité de demeurer.

Tout à coup apparut à mes yeux le feu brillant d'une cuisine située juste en face de ma chambre, dont la cheminée était toujours malheureusement l'endroit le plus sombre.

— Oh! les cuisiniers et les cuisinières, que leur sort est heureux dans le voyage de la vie! pensai-je en regardant avec une secrète jalousie la jolie dame bien dodue qui, semblable à une reine, marchait escortée de grils et de casseroles, et agitait majestueusement le sceptre des pincettes au milieu de son empire embrasé.

A l'étage supérieur, je vis à travers une fenêtre que voilait une gaze, hélas! trop peu épaisse, une chambre splendidement éclairée, au centre de laquelle une table bien servie se montrait entourée de nombreux convives.

J'étais raide de froid, et je ne dirai pas tout ce que j'éprouvais de vide dans cette partie du corps qu'on appelle vulgairement estomac.

— O mon Dieu! me disais-je à moi-même, si cette belle jeune fille qui offre une tasse de thé et des gâteaux si appétissants à cet énorme monsieur étendu sur le sofa, pouvait allonger tant soit peu la main, que je la remercierais avec un million de baisers! Vains souhaits! Voilà le gros monsieur qui prend la tasse. Comme il trempe et retrempe ses biscuits avec nonchalance! C'est à faire pitié. Mais que fait donc la jeune fille? elle l'embrasse, je crois. Je voudrais bien savoir si c'est là le cher papa, ou l'oncle, ou peut-être. L'heureux mortel! mais non, c'est impossible; il a au moins quarante ans de plus qu'elle. Quelle est cette vieille dame assise à côté de lui sur le sofa, à laquelle la jeune fille offre aussi des biscuits? Sans doute c'est sa femme. Elle a vraiment l'air très-respectable. Où va la jeune fille maintenant? Je ne puis distinguer de la personne auprès de laquelle elle s'arrête, qu'une oreille et une partie de l'épaule. Je ne me plaindrais pas trop de ce que l'honorable dame me tournât le dos; mais qu'elle fasse rester la jeune personne inclinée devant elle, sa corbeille de gâteaux à la main, un grand quart d'heure, cela me vexe on ne peut plus. Ce doit être une femme, un homme ne serait pas si impoli. Eh bien! que vois-je? on prend la tasse de thé. Eh, Dieu du ciel! une grosse main d'homme plonge jusqu'au fond dans la corbeille aux gâteaux. Le brutal! l'indigne animal! et comme il en prend! Serait-ce son frère? Pauvre garçon, il avait faim, peut-être. Voici maintenant des enfants qui s'avancent. Je serais fort étonné que l'homme à l'oreille leur ait laissé quelque chose. Comme la charmante créature caresse et embrasse ces petits, comme elle leur donne avec empressement tous les biscuits et les gâteaux que monsieur *dévore-tout* a oubliés! Et de toute la provision il n'en reste au doux ange pas plus qu'à moi, excepté le parfum.

Quelle agitation se fait tout à coup dans la chambre! Le gros monsieur se lève du sofa, l'homme à l'oreille se précipite vers la porte, et se heurte contre la jeune fille (le dromadaire!), qui se heurte à son tour contre une table et fait retomber sur le sofa la vieille dame, en train de se lever. Les enfants battent des mains. Les portes s'ouvrent. Un jeune officier entre. La jeune demoiselle lui saute au cou.

— Ah! ah! qu'est-ce que cela signifie? C'est ainsi, mademoiselle, que...

Je fermai mon volet avec une violence qui faillit le mettre en pièces, et je tombai sur ma chaise tremblant et pénétré d'un froid humide.

Aussi qu'allais-je faire à cette fenêtre? Voilà ce que l'on gagne à être trop curieux!

La famille qui habitait la maison située en face de la mienne était arrivée de la campagne depuis environ huit jours, et il ne m'était pas encore venu dans l'idée de demander qui elle était, ni d'où elle venait.

Par quel hasard m'avait-il été donné ce soir de connaître son intérieur? En quoi cela pouvait-il m'intéresser?

VI. — IL SE LIVRE A SES PENSÉES, ET SES PENSÉES SE LIVRENT A SA PLUME.

J'étais de mauvaise humeur; mon cœur était aussi, peut-être, un peu oppressé. Néanmoins, fidèle à mon principe de ne jamais m'abandonner à des pensées d'inquiétude, à moins qu'elles ne pussent me conduire à un but utile, je saisis la plume avec mes doigts glacés, et, pour donner le change à mon esprit, j'essayai de tracer une peinture du bonheur domestique, de ce bonheur que je n'avais jamais goûté.

— Mais suis-je donc le premier qui aie recherché dans les serres chaudes de l'imagination un feu que le monde de la froide réalité a refusé?

J'écrivis :

« Qu'il est beau le toit paisible qui abrite le voyageur fatigué, qui réunit autour de son foyer ami, le vieillard courbé sur son bâton, l'homme mûr, l'épouse charmante et les joyeux enfants qui, après les jeux du jour, murmurent de leurs lèvres souriantes la prière du Ciel, et s'endorment au doux chant de leur mère! »

Ici, je fus obligé de m'interrompre, car je sentis une larme qui roulait dans mes yeux, et qui les couvrait comme d'un voile.

Et je me laissai aller à une mélancolique rêverie.

— Qu'il y en a, pensai-je, à qui la vie a refusé sa plus douce bénédiction, le bonheur domestique!...

Je me regardai un moment dans le seul miroir entier qu'il y eût dans ma chambre : le *miroir de la vérité*, puis je me remis à écrire, l'âme pleine de tristesse.

« Oui, on peut le nommer malheureux celui qui, aux heures glacées de la vie, ne peut reposer son cœur sur un cœur fidèle, dont les soupirs ne sont entendus de personne, dont personne ne console le chagrin silencieux par ces paroles bienfaisantes : « Je vous comprends! Je souffre avec vous! »

« O solitaire, pourquoi marches-tu dans la vie? pourquoi ne t'envoles-tu pas, ombre, aux régions des ombres?

« Ah! c'est qu'il espère encore...

« Pauvre mendiant de la joie, il attend encore à la onzième heure la main bienfaisante qui lui fera l'aumône...

« Il cueillerait volontiers une petite fleur de la terre, et la porterait avec lui dans son sein, pour ne pas être si seul, si seul. »

Ainsi j'écrivais ma propre histoire. Aussi je pleurais sur moi-même. Orphelin dès mon enfance, sans frères ni sœurs, sans amis, sans parents, j'étais resté seul, abandonné dans un monde que j'aurais quitté cent fois, si je n'eusse senti en moi-même une vive confiance dans le Ciel, et si je n'eusse été doué d'un caractère naturellement gai.

Mais, malgré tous mes efforts de modération intérieure, je sentais en moi depuis quelque temps, et ce soir plus que jamais, un désir inexprimable d'avoir quelqu'un à aimer; d'avoir un ami qui m'appartînt, un cœur à moi; une femme enfin, qui me consolerait, qui me rendrait heureux, qui par sa tendresse me ferait roi, quand même mon royaume ne serait qu'une misérable chaumière.

Il est vrai qu'en ce moment le feu de mon cœur n'empêcherait guère cette amie, cette femme fidèle, de geler à mes côtés! Le frisson que j'éprouvais moi-même me rendait assez convaincu de cette triste vérité.

— Ah! si quelque bonne âme chrétienne pouvait venir à moi, ce soir. Oui, serait-ce un habitant du monde invisible, il serait le bienvenu! Qu'entends-je? trois coups à la porte! Oh! impossible! Trois coups encore!

VII. — BRUIT INFERNAL. SPECTRE. CHUTE. DÉFAILLANCE.

J'allai ouvrir.

Personne!...

Seulement des bouffées de vent qui se frayaient un passage.

Je refermai brusquement ma porte, et plongeant les mains jusqu'au plus profond de mes poches, je repris ma promenade, en marmottant entre mes dents.

Au bout de quelques minutes, je crus entendre un soupir!...

Je retins ma respiration et j'écoutai.

J'entendis un second soupir, mais si profond, si plaintif, qu'ému jusqu'au fond de l'âme, je m'écriai spontanément : Qui est là?

Point de réponse.

Je restai un instant tranquille, songeant à ce que cela pouvait présager, quand tout à coup un bruit infernal, semblable à celui d'une légion de chats faisant leur sabat nocturne, ébranla l'escalier et se termina par un coup violent à ma porte.

Cette fois, il n'y avait plus à douter.

Je pris d'une main ma chandelle, de l'autre un bâton, et je sortis.

A l'instant où j'ouvris la porte, ma chandelle s'éteignit. Un fantôme blanc, d'une taille gigantesque, s'approcha de moi, et je me sentis saisir par deux bras puissants.

— Au secours! au secours! criai-je.

Et en même temps je me débattis avec tant de courage et de force, que je roulai par terre avec mon adversaire, mais de manière à avoir le dessus.

Je m'élançai de nouveau, vite comme une flèche; et j'allais sortir pour demander de la lumière, lorsque je trébuchai sur quelque chose, Dieu sait quoi (je crois qu'une main invisible me prit par les talons), et je tombai une seconde fois. Mais alors ma tête heurta contre la table, et je perdis connaissance, entendant toutefois autour de moi un bruit insultant qui ressemblait beaucoup à un éclat de rire.

Quand mes yeux se rouvrirent, ils rencontrèrent une clarté éblouissante. Je les refermai, et j'entendis un murmure confus qui se faisait autour de moi. Je les rouvris de nouveau, et m'efforçai de distinguer les objets qui étaient devant moi.

VIII. — IL ACQUIERT LA CONVICTION QU'ON NE MEURT PAS DE SURPRISE.

C'était quelque chose de si extraordinaire, de si étonnant, que d'abord je crus avoir perdu l'esprit.

J'étais couché sur un sofa, et... Non, ce n'était point une erreur, la charmante jeune fille qui m'avait tant occupé ce soir, était auprès de moi, et, pleine d'une expression de douce sympathie, me frottait les tempes avec du vinaigre. Un jeune homme au visage ouvert me tenait la main entre les deux siennes. J'aperçus aussi le gros monsieur, un autre plus mince, la vieille dame, les enfants, et dans un jour plus éloigné, la bienheureuse table à thé. Par un caprice inconcevable du sort, je me trouvais au milieu de cette famille que je venais d'observer avec un si vif intérêt.

Quand enfin j'eus tout à fait recouvré mes sens, le jeune homme m'embrassa à diverses reprises avec une impétuosité toute militaire.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas? s'écria-t-il étonné de me voir rester immobile comme une statue. Avez-vous donc complétement oublié Auguste D., dont, il y a si peu de temps, vous avez sauvé la vie au péril de la vôtre? Avec quel courage vous m'avez retiré vous-même du gouffre où j'allais me noyer! Vous voyez ici mon père, ma mère, ma sœur Wilhelmine!

Je reconnus mon officier tombé à l'eau, et je lui serrai la main avec effusion.

Et tous les parents m'embrassèrent à leur tour.

Alors le père d'Auguste donna un violent coup de poing sur la table, et s'écria avec feu.

— Et parce que vous avez sauvé la vie de mon fils, parce que vous êtes un garçon plein de bonté et d'honneur, parce que vous souffrez de la faim vous-même, tandis que vous donnez du pain aux autres, vous aurez la cure de Halle! Oui, vous l'aurez, vous dis-je! car j'ai le *jus patronatus*, savez-vous, et j'en userai.

Longtemps je ne pus ni comprendre, ni penser, ni parler. Il fallut un millier d'explications. Enfin tout s'éclaircit, et je compris surtout que Wilhelmine n'était pas... que Wilhelmine était la sœur d'Auguste.

IX. — IL PREND HALEINE ET DONNE AU LECTEUR TOUTES LES EXPLICATIONS DÉSIRABLES.

Auguste venait d'arriver avec son régiment; le même qu'il conduisait au bord de la rivière, lorsque j'eus l'occasion de le tirer d'un danger auquel son ardeur et sa présomption de jeune homme l'avaient exposé. Il faut dire aussi que, longtemps avant cet événement, j'avais déjà fait sa connaissance en buvant avec lui à la coupe de la fraternité, à l'Université de Suède. Mais la diversité de nos carrières m'avait fait oublier mon camarade.

Il avait raconté toutes ces choses à sa famille avec un vif enthousiasme, ajoutant en outre sur mon compte une foule de particularités qu'il savait ou qu'il ne savait pas.

Le père qui avait une cure à sa disposition, et qui (comme je l'appris plus tard), avait fait de sa fenêtre des observations compatissantes sur mon piteux ordinaire, s'était décidé, eu égard aux chaudes sollicitations de son fils, à m'élever tout d'un coup de l'abîme de la misère au sommet de la félicité.

Auguste, transporté de joie, et désireux de m'apprendre immédiatement ma bonne fortune, ainsi que de donner carrière à son goût pour les farces, s'était produit sur mon escalier de la manière que j'ai décrite, et dont le résultat pour moi fut une forte contusion à la tête, ma translation inattendue de l'autre côté de la rue, et mon passage de l'obscurité la plus profonde à la clarté la plus splendide.

Le bon jeune homme me fit mille excuses sur son étourderie.

Je lui dis qu'il était inutile de s'excuser pour si peu de chose.

Et de vrai, la cure était un baume qui eût rendu insensibles des blessures bien plus profondes!...

Je m'aperçus alors avec surprise, et non sans quelque embarras, que l'oreille et l'épaule dont le propriétaire avait fait de si grands ravages dans la corbeille aux gâteaux, et contre lequel ma colère s'était soulevée si fort, appartenaient au père d'Auguste, à mon patron.

Le gros monsieur que j'avais vu étendu sur le sofa était l'oncle de Wilhelmine.

X. — RÉVOLUTION COMPLÈTE DANS LA DESTINÉE DU HÉROS.

La bonté et la gaieté de mes nouveaux amis me rendirent bientôt le plus heureux des hommes. J'étais chez eux comme chez moi: les personnes âgées me traitaient comme un de leurs enfants, les jeunes gens comme un frère, et les deux petits semblaient me considérer comme un compagnon futur de leurs jeux et de leurs folies.

Après avoir reçu de la belle main de Wilhelmine deux tasses de thé, auxquelles je craignis presque, dans ma distraction, d'avoir ajouté plus de biscuits et de gâteaux que ne l'avait fait mon digne patron, je me levai pour prendre congé: on me supplia de passer la nuit dans la maison, mais je tins ferme à ma détermination de passer ma première nuit de bonheur dans mon ancienne habitation, à remercier le divin Arbitre de ma destinée.

Tous m'embrassèrent de nouveau, et je les embrassai aussi avec grand cœur, même Wilhelmine, toutefois pas avant d'en avoir obtenu la gracieuse permission.

— J'aurais aussi bien fait de m'en priver, me dis-je après à moi-même, si ce doit être la première et la dernière fois!...

Auguste sortit avec moi.

Nous trouvâmes mon hôte dans ma chambre au milieu de ses meubles renversés.

L'expression de sa figure flottait entre la pluie et le soleil. D'un côté, un horrible sourire ouvrait sa bouche jusqu'à l'oreille; de l'autre, le dépit prolongeait son rictus jusqu'au menton; ses yeux suivaient la même direction: à voir l'ensemble, on eût dit d'une crampe.

Mais quand Auguste lui eut ordonné d'un ton bref de nous laisser seuls, tout son être se métamorphosa en une grimace des plus bienveillantes; il s'éclipsa par la porte, faisant force salutations.

A la vue de ma table, de ma chaise, de mon lit, etc., Auguste se prit d'une violente colère; j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de battre mon hôte, qui insistait pour être payé de son misérable taudis. Je l'apaisai enfin en lui promettant solennellement d'aller m'établir ailleurs dès le lendemain.

— Mais dites-lui bien, ajouta Auguste, avant de le payer, que c'est un misérable, un butor, un coquin, un..., ou si vous voulez, je le lui dirai moi-même.

— Non, non, fis-je en l'interrompant, laissez-moi ce soin, je le traiterai comme il mérite.

Après avoir souhaité le bonsoir à mon jeune ami, je passai quelques heures à penser à l'heureux changement qui s'était fait dans mon avenir, et à en bénir Dieu.

Je songeai ensuite à mon presbytère. Et certes, Dieu sait quels bœufs gras, quelles superbes vaches, quels parcs riches de fleurs, de fruits et de légumes, m'apparurent dans mon nouvel Eden, où mon Eve se promenait à mes côtés, appuyée sur mon bras; et surtout quelle foule d'êtres meilleurs et plus heureux je voyais sortir de l'église dans laquelle j'avais prêché la divine parole! Je baptisais, je confessais, je mariais les enfants bien-aimés de mon troupeau: dans la joie de mon cœur, je n'oubliais que les enterrements.

Une fois levé, je restai longtemps étourdi, ne sachant si tout ce qui m'était arrivé la veille était songe ou réalité.

Auguste vint me tirer de mes incertitudes, en m'invitant à dîner avec ses parents.

XI. — DEUX ANS APRÈS. LA PAGE ET LE VERSO. ESPÉRANCES.

Deux ans plus tard, par une paisible après-dînée d'au-

tomne, j'étais assis dans mon cher presbytère, devant un joyeux brasier. Auprès de moi, était ma bonne petite femme, ma douce Wilhelmine, l'aimable sœur d'Auguste. Elle filait; je m'apprêtais à lui lire un sermon que je me proposais de prêcher le dimanche suivant, et dont je me promettais beaucoup d'édification pour elle et tout mon auditoire. Tandis que je le feuilletais, une page volante tomba du cahier : c'était précisément celle sur laquelle, deux ans auparavant, à pareil jour, dans une position bien différente, j'avais écrit mes pensées si tristes, si désolées. Je la montrai à ma femme; elle la lut, sourit les larmes aux yeux, et avec cet air fin qui n'appartient qu'à elle, elle prit la plume et écrivit au revers.

« Maintenant, grâce à Dieu! l'auteur peut faire de lui-même une esquisse tout à fait contraire à celle qu'il crayonna jadis, dans une heure malheureuse de sa vie de solitaire.

« Il n'est plus seul, aujourd'hui, il n'est plus abandonné, ses soupirs ont un écho, ses chagrins secrets sont partagés par une femme qui l'aime tendrement. Il sort, son cœur le suit; il rentre, elle court joyeuse à sa rencontre; ses larmes ne coulent point inaperçues, elle les essuie de sa douce main, et son sourire se reflète dans ses yeux consolés; elle cueille des fleurs pour semer le chemin où il doit se promener. Il a une famille, des amis dévoués, et il regarde comme siens tous ceux qui sont délaissés sur la terre. »

Ma Wilhelmine avait exactement décrit mon bonheur présent.

Et moi, poussé par les sentiments joyeux que m'inspire le soleil du printemps, je vais maintenant, comme autrefois, laisser ma petite troupe légère d'espérances s'envoler dans l'avenir.

J'*espère* donc que mon prochain sermon ne sera pas sans utilité pour mes auditeurs; si quelques-uns s'endorment de fatigue, j'*espère* que ce désagrément, de même que tous ceux qui pourront m'arriver dans la vie, ne troublera point la joie et la tranquillité de mon âme. Je connais ma Wilhelmine, et je crois me connaître assez moi-même pour pouvoir *espérer* avec certitude que je la rendrai toujours heureuse. Le cher ange me donne à *espérer* qu'elle ajoutera bientôt un nouveau membre à notre petite famille; j'*espère* que l'avenir nous en donnera d'autres encore. Pour mon enfant, je nourris *in petto* toutes sortes d'espérances; si c'est un fils, j'*espère* qu'il sera mon successeur; si c'est une fille, eh bien, si Auguste attendait; mais je crois qu'il est au moment de se marier.

J'*espère* trouver avec le temps un éditeur pour mes sermons.

J'*espère* vivre avec ma femme, au moins cent ans.

Nous *espérons*, c'est-à-dire Wilhelmine et moi, sécher pendant ce temps-là beaucoup de larmes, et en répandre aussi peu nous-mêmes qu'il nous sera possible, eu égard à notre condition d'enfants de la terre.

Nous *espérons* ne pas nous survivre l'un à l'autre. Enfin nous *espérons* être toujours capables d'*espérer;* et quand viendra l'heure où les espérances de la terre s'évanouiront devant la splendeur des réalités éternelles, nous *espérons* encore que le Père des miséricordes traitera avec douceur ses *enfants espérants* et pleins d'une humble reconnaissance.

LÉOUZON LEDUC.

(*Traduit du suédois.*)

DES DANSES DE CARACTÈRE.

Il y a entre le caractère des danses du nord et le caractère de celles du midi de l'Europe une différence très-remarquable; autant les premières sont fermes, autant les secondes sont molles, gracieuses, cadencées. La *polonaise*, la *cosaque*, l'*hongroise* surtout, possèdent ces qualités énergiques au suprême degré. Dans ces danses, les danseurs et souvent les danseuses sont bottés et armés d'éperons, qu'ils font résonner bruyamment, par un battement rapide du talon contre terre ou contre l'autre talon, et ce cliquetis sert merveilleusement à marquer la mesure. A vrai dire, la polonaise est plutôt une marche qu'une danse. Dès que la musique en a donné le signal, chaque cavalier prend la main de sa danseuse, et se range à la suite du couple formé par le maître et la maîtresse de la maison, qui commencent aussitôt une longue promenade cadencée autour du salon. Si quelque cavalier n'a point trouvé de dame ou désire danser avec une dame déjà invitée, il s'avance vers elle, fait un salut et frappe des mains; à ce signal, le danseur cède sur-le-champ au nouveau venu sa place et sa danseuse. On comprendra plus facilement cet usage, lorsqu'on saura que la promenade une fois entamée dure quelquefois toute la nuit sans interruption; or, c'est bien le moins que chacun à tour de rôle tire profit de ses éperons.

Il n'en est point de même en Angleterre, où la danseuse, indiquée par un maître des cérémonies à un cavalier, reste ordinairement sa compagne pendant toute la soirée. Une chose singulière, c'est que la contredanse, qui nous vient de l'Angleterre, y est pour ainsi dire inconnue; il y a vingt ans à peine qu'on la danse dans les salons. La danse la plus populaire et la plus usitée est celle que nous connaissons sous le nom de l'*anglaise*, et que Marcel condamnait si sévèrement, comme rendant les jambes difformes, et forçant les dames à tendre le corps en avant.

Le même reproche, suivant lui, devait être adressé à l'*allemande*. Quoi qu'il en soit, nous devons nos remerciements à l'Allemagne, cette mère patrie de la *walse*, la gloire et la joie de nos salons. Les Russes ont aussi une valse nationale appelée *camaïca*, pleine de grâce et de légèreté, qu'ils dansent alternativement, dans leurs bals, avec une autre danse à pirouettes, au son de la *balaleïca*, espèce de guitare dont le manche est très-long.

L'art de la danse avait été également poussé, en Italie, à un point de perfection trop grand, pour que les Italiens modernes n'y eussent point conservé une notable supériorité. La *tarentelle* napolitaine, le *saltarello* romain, la *montferrine*, la *trévisane*, la *furlane* et le *trescone*, sont autant de preuves manifestes que les danseurs italiens n'ont nullement dégénéré.

Mais, il faut le reconnaître, c'est en Espagne que se trouvent les danses les plus vives, les plus passionnées.

Les Grecs s'accompagnent en dansant avec la lyre, les Italiens avec le tambour de basque, les Espagnols avec les castagnettes. Je ne serais point éloigné de croire que les Espagnols doivent en grande partie l'entraînement de leurs danses à ce dernier instrument.

Les réunions de société offrent en Espagne des particularités trop remarquables pour que nous omettions de les rapporter. Ces réunions sont de deux sortes, les *refrescos* et les bals.

Les *refrescos* correspondent à peu près aux *conversazioni* italiennes et aux *soirées* françaises. Les invités entrent successivement et se placent, les hommes à gauche, les femmes à droite. Chacune d'elles, après une profonde révérence, embrasse la *senora*, assise sur son *estrade*, puis les autres femmes, et va occuper la première chaise vacante après la dernière venue. Quand l'assemblée est complète, le gouverneur des pages, en habit blanc, un flambeau à la main, met un genou à terre, et dit à voix haute : *Vive le Saint-Sacrement!* L'assemblée répond : *A jamais!* Les pages entrent alors, apportant les uns du chocolat chaud ou à la glace, les autres des plats de confitures, d'*azucar-esponjado*, de gâteaux, etc. Les moines assistent à ces soirées. Quand le *refresco* est fini, hommes et femmes, tous se précipitent sur les confitures et les gâteaux qui restent, et en remplissent leurs poches, leurs mouchoirs, voir même leurs chapeaux. Le *refresco* est la Providence des poëtes. Il ne leur en faut qu'un par semaine pour vivre confortablement.

Tout bal espagnol est présidé par un *bastonero* ou maître des cérémonies, chargé de maintenir le bon ordre et d'assortir les danseurs. On commence toujours par un menuet; les femmes dansent les yeux baissés. Tout à coup une guitare se fait entendre avec deux violons. A ce signal, tout s'émeut, les visages s'épanouissent, les yeux brillent; on va danser le *fandango*. C'est qu'en effet le *fandango* est la danse nationale par excellence; il y a deux mille ans, les femmes de Cadix s'en servaient déjà pour attirer à elles les matelots étrangers.

Au *fandango*, il faut ajouter le *bolero* et les *seguidillas*. Le *bolero* est une danse encore plus hardie que le *fandango*, ce qui l'a fait bannir des bals; on ne le danse guère que dans les campagnes et sur les théâtres; les *seguidillas* sont des espèces de contredanses à huit, dans lesquelles chaque couple exécute les mouvements du *fandango*.

Les bayadères sont originaires de l'Inde. Vouées exclusivement au culte des dieux, elles ne se montraient jamais en public, si ce n'est dans les pompes religieuses ou dans les fêtes royales. Mais bientôt cette règle sévère se relâcha, et on les rencontre aujourd'hui partout où il y a du soleil pour enflammer leurs yeux, et de vrais croyants pour recueillir leurs sourires.

La *Tchéga* (c'est ainsi que se nomme la danse des bayadères) a beaucoup de rapport avec le fandango. D'abord les jeunes *devedas chies* (nom indien des bayadères) se rassemblent en groupes, le visage couvert de leurs voiles. Tout à coup les instruments se font entendre ; c'est la cornemuse, le hautbois, la flûte sans trou, les cymbales, le tambour : le *chelembikarem* ou maître de ballet s'avance derrière les *devedas chies*, qui découvrent toutes à la fois leur visage et se portent en avant pour former leurs rangs. Autour d'elles se rangent en cercle les *dajias* ou anciennes danseuses, chantant et battant des mains. Des cassolettes remplies de parfums exhalent une fumée odorante ; les bayadères entrent en danse.

Nous n'entreprendrons point de décrire les mouvements de cette danse, beaucoup trop naïve pour nos mœurs civilisées.

La danse des dervis, autrement dite la *Danse du moulinet*, a un tout autre caractère ; elle est regardée comme miraculeuse par les Turcs, et c'est la seule qu'ils aient conservée, au mépris de l'Alcoran qui leur défend toute espèce de danse. A vrai dire, nous ne savons trop si nous devons donner le nom de danse à cet exercice, dans lequel les danseurs se bornent à tourner sur eux-mêmes, avec une telle rapidité que leurs longs habits flottants leur donnent absolument, dit l'Anglais Clarke dans son voyage en Asie, l'apparence de plusieurs parapluies ouverts qui tourneraient sur leurs manches. Le dervis Ménélaus, qui inventa cette danse, tourna ainsi, dit-on, sur lui-même, non pas pendant quinze minutes, comme le font les dervis actuels, mais bien pendant quatorze jours et quatorze nuits, d'une seule haleine. Si bien que son compagnon Hansé, qui l'accompagnait sur la flûte, n'espérant plus voir la fin d'une aussi prodigieuse pirouette, ne crut rien avoir de mieux à faire que de regagner la ville, et de planter là son extravagant ami.

Quelques enthousiastes ont cherché à attribuer à la danse des propriétés merveilleuses, et notamment celle de traduire, aussi bien que la parole, tous les sentiments et toutes les pensées. Un de mes amis allait plus loin ; il demandait un verbe quelconque, et se faisait fort de le conjuguer avec des jetés-battus et des croisés.

Après l'avoir contredit longtemps sur ce point, je lui proposai un pari qu'il accepta. Nous allâmes ensemble chez un restaurateur. Je dis au garçon de ne point s'étonner de ce qui allait se passer, parce qu'il s'agissait d'un pari. Nous nous mîmes à table ; je demandai la carte. Je priai mon ami de commencer sa danse, et de vouloir bien demander, de cette façon, un potage à la purée et aux petits croûtons, pour deux. Il se mit en effet à danser et à faire des pas extrêmement jolis et variés, tantôt lents, tantôt vifs, selon qu'il le jugeait nécessaire pour l'imitation. Le garçon regardait d'un air hébété et ne sortait point de sa place. Mon ami, voyant qu'on ne le comprenait pas, me dit qu'il était possible que la danse n'eût pas la propriété d'exprimer de la purée aux petits croûtons, mais qu'il allait demander tout simplement du bœuf au naturel.

— Voyons du bœuf au naturel, lui dis-je ; cela sera plus clair.

Il se mit alors à faire des tortillés, des ronds, des coupés, avec tous les gestes employés en pareil cas par les bergers d'opéra, dans les pastorales. Le garçon resta encore immobile et n'apporta pas plus de bœuf au naturel que de potage ; mon danseur essaya ensuite d'imiter le mouton, l'agneau, le veau, le coq, pour avoir des côtelettes, du fricandeau et de la volaille ; mais le barbare restaurateur demeura également insensible à toute cette élégante pantomime. En attendant, nous ne mangions point. Je dis à mon ami, un peu confondu, qu'avec son art d'imitation, nous étions exposés à jeûner, et je le priai de convenir que du moins la danse n'était pas bonne pour se faire servir à dîner. Mais il me répondit que, dans la circonstance présente, cela tenait probablement à ce qu'il n'avait demandé que des viandes de choix, tandis que le restaurateur chez lequel nous nous trouvions avait coutume de n'en servir que de mauvaises.

Je préférai en conclure que la danse n'est point un art d'imitation, et que les danses de caractère les plus expressives ne peuvent rendre que les diverses nuances d'un seul et même sentiment.

H.-E.

ÉTUDES HISTORIQUES.

L'ENFANCE DE SHAKSPEARE.



La maison de Shakspeare, à Stratford.

I. LA MAISON DE STRATFORD.

Au commencement du mois de juillet, par une chaleur étouffante, il y avait un mouvement général dans les alentours de Kenilworth. Les grandes fêtes que lord Leicester préparait en l'honneur de la reine Elisabeth excitaient la curiosité de tout le monde. Vieillards, garçons, hommes et femmes, tous se mettaient en route, les uns à pied, les autres à cheval et en voiture, pour arriver dans cette heureuse contrée où, soit faveur, audace ou hasard, on parvenait à voir plus ou moins de ces fêtes magiques grossies encore par le prisme de l'imagination. Seule, une petite maison bourgeoise, à Stratford, sur l'Avon, avait été paisible et tranquille. Le caractère sombre du maître, qui ne parlait que par monosyllabes, intimidait tellement la maîtresse de la maison, que les affaires du jour et la conversation se faisaient toujours dans un ordre religieux, fatigant et uniforme.

Le regard de cet homme bourru, âgé de trente-six ans, et absorbé dans ses livres de commerce, s'obscurcissait à mesure qu'il additionnait des sommes qu'on lui devait, et qu'il trouvait inférieures à celles qu'il devait lui-même. Sa femme, assise près d'une croisée qu'elle avait ouverte pour que l'air frais pénétrât dans la chambre basse et petite, détournait de temps à autre ses regards de son ouvrage, pour saluer les passants qui allaient assister à la fête de Kenilworth, et qui exécutaient ce joyeux pèlerinage en riant, chantant et folâtrant.

— Ce commerce de laine, s'écria le marchand, à mesure que le bénéfice s'en amoindrit, exige toujours plus de soins. Mes propres affaires m'occupent déjà trop, et je suis las de gérer encore celles de la ville. Les autres messieurs ont plus de loisir que moi!

— Qui est-ce qui crie là dehors? ajouta-t-il.

— C'est notre compère Thomas Nathaway, répondit la mère d'un air affable, c'est un homme fort gai, qui sait vivre.

— C'est un fou, repartit l'époux en grommelant. Il a des paroles pour tout le monde. Mais qu'on le consulte sur quoi que ce soit, et vous verrez qu'il ne saura proférer une syllabe!

William, le fils aîné, âgé de douze ans, entra d'un air timide et s'assit un livre à la main dans un coin :

— Que me veux-tu? lui demanda son père.

— Mes petites sœurs, répondit le garçon, font tant de bruit en haut qu'on ne saurait retenir une seule pensée.

— Des pensées! répéta son père en appuyant sur ce mot; oui, retiens-les; tu en as grand besoin; tu en as bien peu attrappé jusqu'à présent.

Un profond silence suivit ce propos. Le père calculait, William s'absorbait dans son livre, et les yeux de la mère se reposèrent longtemps avec une expression indéfinissable sur la figure de cet enfant dont elle n'osait exposer les désirs. De temps à autre les yeux clairs et bruns de William lancèrent des regards flamboyants et suppliants à sa mère; mais celle-ci fit un signe négatif de la tête pour lui faire voir que le temps n'était pas encore arrivé de pouvoir hasarder l'affaire.

— Entrez! s'écria le père brusquement. Quel est donc ce bruit horrible que j'entends là dehors?

— C'est moi, mon cher Shakspeare, répondit en entrant un jeune homme.

C'était le même Thomas Nathaway qui, un instant avant, avait passé devant la fenêtre en chantant à gorge déployée.

— Est-ce que je vous dérange?

— Non, repartit notre homme avec humeur en quittant ses livres. Je vous croyais déjà en route.

— Ma sœur n'avait pas encore fini sa toilette, comme cela arrive ordinairement aux femmes. Et vous, monsieur? Je sais d'avance, il est vrai, que vous ne faites pas de ces folles équipées, comme vous les appelez.

— Cela irait sans dire, même si je n'étais pas obligé de m'absenter pour quelque temps. Je partirai demain, et je ne serai de retour que dans quatre jours.

— Tant mieux. Vous nous permettrez alors d'emmener votre fils, dont nous prendrons soin comme de notre propre enfant.

— Ah! s'écria le père; mais je m'aperçois que depuis quelques jours vous voulez en venir là, vous tous, y compris la mère. Non-seulement ce garçon n'apprend rien, il remplit encore sa tête de romans et d'autres fadaises. Il ne fait pas même ses leçons pour l'école.

— Mais il y a vacances pour cette semaine.

— C'est égal, il n'en sera rien!

La mère se leva en poussant un soupir; cependant Thomas, saisissant la main de Shakspeare :

— Cher ami, lui dit-il, des siècles se passeront avant qu'une telle fête, dont nous avons déjà négligé une assez jolie partie, se renouvelle. Les préparatifs que le grand lord a faits surpassent toute description. On dirait la table ronde à la cour du roi Arthur. Elle ne lui cède en rien du moins.

Dans ce moment, une jeune et jolie demoiselle de dix-huit ans, et dans la fleur de la beauté, passa sa tête à travers la porte entr'ouverte en demandant avec un sourire gracieux :

— Vous plaît-il que j'entre?

— Entrez donc, Jeanne Hallaway, lui dit Thomas, et aidez-moi à adoucir notre sévère ami qui nous refuse son fils.

La fille à la taille svelte entra en sautillant; et, mettant une de ses mains blanches et potelées sur l'épaule du maître, dont la figure se ragaillardissait un peu :

— Mon cher seigneur, lui dit-elle, quand donc vous verrai-je sans ces rides sur ce front?

— Oh, les fous! s'écria Shakspeare, vous croyez m'attendrir par vos caresses, mais vous vous trompez joliment. Le garçon que voilà n'estime déjà pas assez le sérieux et l'utile. Je le trouve toujours apprenant par cœur des tirades de poëtes et se promenant sur le grenier en récitant des vers à haute voix. Qu'on me laisse enfin tranquille! Rien que la pensée qu'un de mes enfants fera l'apprentissage d'un Pan ou d'un Satyre, d'un Mercure, d'un Ganymède, me fait horreur. Il me semble qu'il n'y a que trop de ces jeunes gens portés à ces excès; mais ce qui est inconcevable, c'est qu'il existe des parents chrétiens qui y donnent leur consentement.

A ces paroles, William, rougissant, regardait son père d'un œil pénétrant, en rejetant en arrière ses boucles blondes.

— Non, mon enfant, poursuivit le père; je sais que la folie ne te poussera pas à un tel point. Je t'ai trop bien élevé pour que tu puisses tomber dans de telles abberrations.

— C'est pourquoi, mon cher père, repartit l'enfant d'une voix douce, je vous prie de me permettre d'assister à la fête de la cour. Je serai alors d'autant plus appliqué.

— M. Strange, notre oncle, ajouta Jeanne, sera aussi de la partie. Il veillera sur nous tous. Sa femme et sa sœur nous accompagneront également.

— Oh, les enfants et les fous! répondit Shakspeare en partant presque d'un éclat de rire. Mais William a de si faibles jambes, il ne saura vous suivre.

— Ils iront lentement, interrompit la mère, qui s'était jointe à ce groupe suppliant. Il est d'ailleurs plus fort et plus vigoureux qu'il n'en a l'air. C'est un plaisir que de le voir courir et sauter dans les rues. L'occasion ne se présente pour lui que trop rarement.

Jeanne, en attendant, embrassa le joli garçon.

— Père Shakspeare, dit-elle en souriant, vous savez bien que William est mon petit mari, mon trésor! Il m'appartient autant qu'à vous. Nous nous sommes fiancés depuis longtemps, et si je vais à Kenilworth, il faut qu'il me suive pour veiller sur ma fidélité.

William, tout confus, cherchait à se débarrasser des bras de Jeanne.

— Laissez-moi donc, lui dit-il un peu piqué, vous savez que je n'aime pas ces plaisanteries. Je suis trop jeune pour vous, et quand j'aurai l'âge convenable pour me marier, vous aurez déjà des enfants aussi grands moi.

— Méchant que vous êtes, lui répondit-elle en feignant d'être fâchée et en lui donnant une tape sur le dos. Que me chantez-vous là d'enfants? J'attendrai que vous soyez grand, vous et votre esprit. Je ne serai jamais l'épouse d'un autre.

Disant cela, elle l'embrassa encore, bien qu'il se débattit.

— Oui, mon cher enfant, poursuivit-elle d'un ton doux et sérieux, vous verrez que vous serez mon mari; mais je tâcherai de n'être pas aussi vieille quand vous me conduirez à l'autel. Le digne, profond et noble M. Shakspeare sera alors mon beau-père et nous donnera ses bons conseils. A propos, savez-vous déjà ce songe merveilleux que notre William a fait ce printemps? Il ne l'a confié qu'à moi et à sa mère.

— Des songes? repartit le père d'un ton interrogatif. Eh bien, voyons un peu.

— Dans son rêve, reprit Jeanne, William achetait pour nous cette charmante maison, connue sous le nom de *grande maison*, située dans la Grand'Rue, vis-à-vis de la chapelle. Il la meublait avec beaucoup d'élégance; vous vîntes demeurer chez nous, votre noblesse fut renouvelée, et William fit graver au-dessus de la porte votre blason, la lance à la pointe d'argent, en champ de gueules. Cette maison devint si grande et si célèbre que la reine, venant une fois à Stratford pour vous voir, et voulant y passer quelques jours, ne put trouver un meilleur logement que chez nous (1).

— Vraiment, répondit le père en souriant. Est-ce que ce garçon rêve de si belles choses? Eh bien, soit! j'y consens; qu'il vous accompagne, vu qu'il a été sage hier et aujourd'hui.

Tous les assistants témoignèrent une joie non équivoque. William seul se détourna en sanglotant, et alla gagner un coin pour cacher ses larmes.

— Vous avez, mon cher père, dit-il, trop de bonté pour moi.

— Mais non, mon fils, tu la mérites; et, s'adressant aux autres : Voilà, dit-il, son livre, dans lequel il étudie sans relâche depuis hier.

Il y eut une pause pendant laquelle le père promena un regard dans le volume, lorsque tout à coup, en tremblant de rage, et jetant par terre le livre, qu'il foula aux pieds :

— Non! s'écria-t-il d'une voix altérée; non! c'est un vaurien consommé! les maîtres se plaignent de lui! tandis que ses camarades vont à l'école, lui reste debout sur

(1) On conçoit que ce rêve, prêté à l'enfance de Shakspeare, est l'histoire même de sa vie. Telle fut en effet l'élévation du grand homme et de sa famille. On sait aussi que Jeanne Hallaway devint réellement sa femme.

le pont et se mire dans l'eau. Il se fait faire des contes de nourrices, et extravague de Guy et de Beves; et ce sont sa mère et sa fiancée, ou sa femme, comme elle se dit, qui me le gâtent. Je croyais que c'était une grammaire ou un auteur latin; mais non, ce sont les poëmes de ce scélérat de fou, de ce soldat de Gasgoign! Ce fainéant est du nombre de ceux qui passent leur vie en mentant, trompant et faisant des vers. D'abord, il a composé des folies, puis il maraudait dans les Pays-Bas comme soldat. Le voilà de retour, ce grand héros, de retour comme poëte, ancien poëte, c'est-à-dire comme ancien fou et mendiant. Je lui ai déjà une fois ôté ce maudit livre, et toujours, toujours, je retrouve ce bouquin dans ses mains. *Tam Arte quam Marte*, c'est ainsi que ce sot de poëte se nomme, à présent qu'il a senti un peu la poudre et joué Dieu sait combien de mauvais tours. Mais attends. William! qu'on se retire dans la petite chambre en haut! Là, tu resteras renfermé jusqu'à mon retour de Bristol. Tu y emporteras tes livres latins, ta mère t'y apportera de quoi manger, car tu ne verras personne, ni tes frères, ni tes sœurs, ni tes prétendus amis. Que tous tes exercices latins soient faits. J'y compte, si tu ne veux pas que je te casse le cou!

Toutes les instances en faveur de l'enfant furent vaines. Il le prit lui-même par le bras et l'enferma dans la petite chambre.

II. LA DÉSERTION.

Sur le soir, M. Shakspeare sortit de la ville avec un marchand de ses amis. Cependant les voisins de la maison n'avaient pas encore quitté Stratford, et Jeanne avait même supplié le vieux Strange d'attendre, tant l'affaire parut importante à elle et à son frère. Ils allèrent tenir un conseil de famille avec la mère dont ils avaient compris en partant les signes et les demi-paroles. En effet, cet incident fâcheux fit trembler cette tendre mère pour la santé et même pour la vie de son enfant chéri. La joie, suivie d'une frayeur si subite, menaçait d'ébranler la santé de ce garçon délicat et sensible, qui, dans sa vie restreinte et retirée, n'avait pas encore connu de si grandes douleurs. Elle alla écouter à la porte de sa prison, et là, elle entendit comme il se roulait sur le plancher en pleurant et sanglotant, tantôt poussant des paroles de rage, et tantôt des lamentations. M. Shakspeare ne s'était éloigné que dans l'opinion que ces fous de voyageurs étaient en route depuis longtemps. Grande fut la joie de Mme Shakspeare lorsqu'elle vit M. Thomas et sa sœur entrer dans la chambre basse. Thomas fut d'avis qu'il fallait faire une exception cette fois, et ne pas exécuter religieusement l'ordre du père courroucé, attendu qu'il avait d'abord permis à l'enfant de les accompagner, et que ce serait pis encore si William s'avisait de se désespérer. Jeanne, effrayée d'abord de cette idée, finissait cependant par y adhérer. Elle ajouta seulement qu'il valait mieux faire croire au père mécontent que l'enfant n'avait pas cessé d'être enfermé; ce qui est bien possible, ajouta-t-elle, attendu qu'ils seront de retour un jour plus tôt que lui. Mme Shakspeare, tout en les remerciant de leur amour pour son fils, ne put s'empêcher de leur représenter que ce n'était pas chose facile d'en venir à bout par ce mensonge, qui pourrait facilement être reconnu et découvert par un bourgeois de Stratford.

— Bah! répondit Thomas, n'en soyez pas en peine. Vous n'avez qu'à le lui cacher le premier soir, pour qu'il ne fasse point éclater sa première colère sur vous. Le lendemain nous le conduirons chez le chevalier Lucy, qu'il estime tant. Vous connaissez l'ascendant que ce gentilhomme a sur lui. Ce bon homme lui rapportera la chose en l'apaisant en même temps. Tout alors se passera à l'amiable, et votre pauvre fils aura du moins joui d'un plaisir, il comptera un jour de fête dans sa vie si sombre et si triste, et supportera d'autant mieux la colère de son père.

Ils montèrent à la petite chambre. William, pâle et les yeux rouges, était occupé de ses livres.

— Comment te portes-tu, mon fils? lui demanda sa mère.

— J'ai tort, répondit-il; mais mon père n'a pas raison non plus. J'aurais dû être plus obéissant, mais il ne fallait pas se mettre en colère pour cela. Voyez donc vous-même ce cher livre qu'il a foulé aux pieds. *Tam arte quam Mercurio*, c'est ainsi que ce joli poëte se nomme, et non *Tam arte quam Marte*, comme dit mon père. Ce n'est pas tout à fait la même chose, quoique la différence n'en soit pas grande. Ces livres font souvent ma consolation, car j'aime les poëtes, moi. Est-ce que nous ne lisons pas les poëtes dans l'école? et n'est-ce pas par eux que la Grèce s'est rendue célèbre? Mais je ne dois faire que calculer, apprendre la grammaire, et étudier les lois, pour être un jour le scribe d'un avoué ou d'un marchand de laine. Il m'est défendu de rester sur le grand pont pour regarder le paysage et l'eau; je n'ose pas, comme mes camarades, courir dans les villages. Je n'ai pas encore été une seule fois au parc. Pourtant, je commence à devenir grand garçon, et je ne suis pas le dernier dans l'école, ni le plus niais. Mais on ne me donne aucune liberté pour devenir sage à ma manière. Tout le monde cependant ne saurait être comme mon père, tout sage qu'il est, lui!

— Rassurez-vous, mon amour, repartit Jeanne; vous irez avec nous, et ce soir encore! Votre mère vous le permet, et Thomas et moi nous assumerons toute la responsabilité sur nous.

L'enfant, tout interdit, la regarda en pâlissant et rougissant tour à tour. Des larmes de joie tombèrent de ses yeux, et les essuyant aussi vite que possible, il s'élança dans les bras de Jeanne.

— Vous ne m'avez jamais paru aussi belle, s'écria-t-il, que dans ce moment. Aussi, je vous permets de m'appeler votre petit mari pendant tout le voyage, sans que je m'en fâche. Venez, ma chère épouse, embrassez-moi. Je ne m'en défends plus comme à l'ordinaire.

Il prononça ces paroles avec tout le sérieux possible. Jeanne, tenant d'une main sa tête et passant l'autre dans ses cheveux blonds et soyeux, l'embrassa en riant et en folâtrant.

Mme Shakspeare avait encore quelques exhortations à faire. Puis, achevant les paquets, se munissant d'argent et de provisions, nos voyageurs se mirent en route pour aller prendre dans un village peu éloigné le vieux Strange et sa famille qui les attendaient avec impatience.

III. LE VOYAGE.

Voilà donc notre joyeuse société en route. Ils voyagèrent à petites journées, et arrivèrent sur le soir dans un village situé entre Stratford et Warwik. Là, on inspecta scrupuleusement l'église et le château de Warwick. Le jeune Shakspeare surtout était au comble du bonheur.

— Comment vous va-t-il? lui demanda Jeanne.

— Oh, repartit celui-ci, très-bien. Quel plaisir que de s'éloigner de la maison et de voir des villes et des châteaux! Je ne me serais jamais imaginé cela! Avez-vous, du haut des fenêtres du manoir, vu et reconnu notre chère rivière d'Avon? et ce moulin solitaire qui bruit là-bas? et le gazouillement des oiseaux à travers ce bruit confus de la forêt et du courant de l'eau; l'avez-vous entendu? C'est ici que

demeura le grand et le puissant Warwick, lui qui fit et défit tant de rois, et qui mourut d'une mort si violente! Et l'ancien géant de Guy, l'aïeul des comtes si célèbres, c'est ici la place où il vécut longtemps comme anachorète. Oh! qu'il est grand, ce Guy, le vaillant chevalier géant! Les monstres furent enfin vaincus par lui, et de simple et pauvre écuyer qu'il était, il devint le gendre de cet illustre et riche comte. Mais, au comble de la fortune, sa conscience s'effarouche; il fait un pèlerinage à la Terre promise. Là, il combat pendant plusieurs années les ennemis du christianisme, et en tue un grand nombre. Enfin, après une longue absence, il revient amaigri, défiguré et méconnaissable. Déjà il voit son château, mais voilà que ces roches et ces grottes merveilleuses frappent son imagination. Son cœur tressaille de foi, il y entre et y vit retiré du monde en anachorète. Journellement il va à son château demander l'aumône à sa belle et charitable épouse. Celle-ci lui parle, le reconnait, et est touchée de ses histoires. Des années entières s'écoulent ainsi. Enfin il sent venir la fin de ses jours, il envoie chercher son épouse, et lui fait parvenir la bague nuptiale. Elle arrive, mais le trouve moribond.

— C'est triste, mais c'est touchant!

Nos pèlerins se trouvaient auprès d'un arbre touffu, sous l'ombre duquel ils s'arrêtèrent. Jeanne, qui de ses yeux grands et bleus regardait fixement William, partit enfin d'un long éclat de rire.

— Enfant que vous êtes, lui dit-elle, et vous croyez tout cela? vous qui êtes cependant plus sage et plus sensé que tous les enfants de votre âge! Et ces bêtises-là vous touchent! Mais, mon enfant, ce ne sont que des contes bleus!

— Vraiment, reprit William; qu'importe que cette histoire soit vraie ou non, pourvu qu'il me soit agréable de la croire? Dans tous les cas, il y en a quelque chose de vrai. La foi, la consolation de nos aïeux y entrent aussi pour quelque chose. C'est la première histoire que ma mère m'a contée; j'étais tout petit encore et n'avais que deux ans et demi, mais que de larmes ai-je versées! Elle aussi en a versé étant enfant, et plus tard elle est allée voir cette contrée avec une pieuse dévotion. Le grand Henri V, le héros d'Azincourt, n'a-t-il pas visité ces grottes en pieux pèlerin? Qu'y avait-il à faire, s'il ne croyait pas la chose? ou serions-nous plus sages que le plus grand héros d'Angleterre?

A mesure cependant qu'ils approchaient de Kenilworth, la foule grossissait de plus en plus. Noblesse, bourgeoisie et peuple, tous se croisaient, se coudoyaient et se dirigeaient en différents sens, les uns poussés par l'intérêt, les autres par la curiosité. Beaucoup passèrent la nuit à la belle étoile faute de gîte, d'autres se dirigèrent vers la forêt; car toutes les chambres, dans la petite bourgade, même les greniers et les caves, étaient occupés. Notre société elle-même aurait été sans gîte, si le vieux Strange n'avait pas depuis deux mois loué quelques chambres chez un garde forestier, dont la maison était un peu écartée de la ville. D'autres encore, après avoir vu la pompe des premiers jours, se réjouirent de pouvoir rentrer dans leurs foyers. Ce tumulte, ce bruit non interrompu, étourdissaient tellement les hommes, que, même les plus intrépides, attendaient avec impatience une heure de repos, afin de reprendre leurs sens troublés; car si la manie de voir quelque chose d'extraordinaire s'accroît jusqu'à la passion la plus violente, la jouissance fatigue vite la foule, qui se sépare en rompant toutes les digues qu'on lui oppose.

Cependant la famille du garde forestier, ainsi que les personnes qui logeaient chez lui, ne se lassaient pas de parler des merveilles des jours passés, de la procession pompeuse de la reine et de son cortége, de l'élégance de la toilette des dames et des costumes magnifiques des hommes. On avait donné de grandes représentations allégoriques, composées de tout ce que l'imagination, jointe à l'art, avait pu inventer. Des déesses avaient paru avec des offrandes pour la reine; *la Dame du Lac*, chantée dans de vieilles romances, s'était présentée devant elle sur un vaisseau artificiel. Tout le monde avait fait et chanté des vers, et la reine les avait accueillis avec une grâce particulière, elle avait des paroles tantôt gaies, tantôt sérieuses, mais toujours gracieuses pour tous.

Le lendemain (c'était un lundi), toute la société se mit sur pied de grand matin. Il avait fait une chaleur excessive pendant la nuit, et bien que le ciel se couvrît de nuages, le temps ne paraissait pas se remettre au frais.

On apprit que la reine passerait cette journée dans les appartements du château pour éviter la chaleur, et que le lord avait fait suspendre toutes les fêtes et processions. Ce n'était que vers le soir qu'une chasse à courre devait avoir lieu. On avait réservé pour les derniers jours de la fête la chasse aux ours, les danseurs de corde, les divertissements champêtres et autres représentations.

Enfin, notre société sortit pour parcourir la jolie et charmante contrée, ce qui n'était pas chose facile, surtout aux approches des grands chemins croisés par des voitures chargées de machines et de provisions de toutes sortes. Les voyageurs qui arrivaient, tant à pied qu'à cheval, les domestiques des lords, la suite de la noblesse, tous se pressaient, se coudoyaient et poussaient tour à tour des injures, des cris et des éclats de rire. On aurait dit les rues de Londres barrées par suite d'une émeute populaire.

Tout à coup, en arrivant dans un carrefour, William disparut. On regarda de tous côtés, on chercha, cria, s'égosilla, vains efforts! Le tumulte et le vacarme ne permettaient pas de faire des recherches ni des questions minutieuses. Thomas était peiné et Jeanne hors d'elle-même. Ils ne voulurent pas avancer d'un pas, et ne s'avisèrent cependant d'aucun moyen pour rattraper William. Ils se virent donc forcés de l'abandonner au hasard. Cependant, M. Strange s'écria :

— Il y a longtemps que je suis las de ces tracasseries d'enfant. Le petit poltron nous a déjà échappé une fois. Que n'est-il sur ses gardes? Venez, ma femme et ma sœur, allons où bon nous semblera. Nous nous reverrons tous ce soir dans la maison du garde forestier.

IV. L'ÉCHO.

William ne s'était pas écarté par hasard. La sévère surveillance qu'on exerçait sur lui l'avait gêné déjà pendant le voyage. Cette première sortie, les forêts, les montagnes, les châteaux avec leurs monuments, et maintenant la magnificence de la fête, les rayons lumineux du soleil relevant la beauté des cavaliers et des dames élégantes, qui contrastaient singulièrement avec les figures grotesques et parfois ridicules des campagnards, tout cela avait enivré et enthousiasmé son jeune cœur. Son plaisir, à lui, c'était de parcourir tous ces groupes, seul et maître de ses actions, de se perdre dans la foule, de se retrouver dans la solitude, et de n'être pas obligé d'échanger des paroles oiseuses avec ses compagnons. Croyant, du reste, pouvoir retrouver la maison du garde forestier sans aucun guide, il pensait n'être pas si coupable de les quitter à la première occasion, afin de mener une vie indépendante pour quelques heures. Il savait bien aussi

que, s'il leur en demandait la permission, ils redoubleraient de surveillance pour l'en empêcher.

Il avait, en outre, découvert quelque chose dans le coin de la forêt qui l'attirait involontairement et comme par enchantement. Il croyait avoir vu distinctement un sauvage à moitié nu, couronné de fleurs, de lierre, de mousse et de feuilles de chêne, tenant d'une main une grosse massue, semblable à un faune dont il avait déjà vu le portrait. Il profita donc d'une nouvelle affluence de la foule pour rester un peu en arrière, et pendant que ses amis regardaient avec attention quelques cavaliers accoutrés d'une manière extraordinaire, il courut à toutes jambes dans une direction opposée, en jetant des regards derrière lui pour bien se persuader qu'il n'était pas suivi. Après avoir franchi un assez grand espace, il s'élança vers ce coin merveilleux de la forêt. Là, il n'y avait point de foule. Elle s'était avancée vers le château et la ville. Il entra donc dans le bois. Il se vit bientôt dans une jolie et verte retraite, et bien qu'il ne pût s'empêcher de frissonner en pensant à ce sauvage, la curiosité le poussa pourtant toujours plus en avant dans le fourré du bois. Il s'était enfin tant avancé qu'il n'entendit plus rien du bruit de la foule ni des voitures. Il prêta l'oreille et crut entendre une voix qui, d'un ton sonore et vibrant, tantôt récitait quelques paroles, tantôt injuriait et murmurait. Il la suivit. Bientôt il se trouva en face du sauvage, assis devant une cabane composée de branches d'arbres, de planches et de tapis. A côté de lui se trouvait un garçon qui paraissait être malade et de mauvaise humeur. William et le sauvage ouvrirent de grands yeux en se regardant l'un l'autre. Ce dernier, homme robuste, vigoureux et d'une haute taille, se leva. Ses couronnes, ses sourcils épais et joints, le feu qui sortait de ses yeux, la mousse dans ses boucles noires et épaisses, le lierre autour de ses reins et de ses épaules, les sandales et les maillots couleur de chair fortement collés contre ses jambes pour représenter la nudité, — tout cela lui donnait un air aussi singulier que grotesque.

— Qui es-tu? que me veux-tu? s'écria-t-il en s'adressant à notre garçon ébahi.

— Eh qui es-tu toi-même, sauvage? lui demanda celui-ci à son tour, en reprenant courage.

A ces mots, le grand faune partit d'un long éclat de rire.

— Tu me prends donc, en effet, lui dit-il, pour un véritable sauvage? Mais, mon cher enfant, ce n'est qu'une mascarade en l'honneur de notre reine adorée. Tu m'aurais peut-être apostrophé avec un peu plus de politesse si tu savais que je suis le fameux Gascoing. Tous ceux qui me connaissent ici comme poëte, et à l'étranger comme soldat, m'appellent ainsi.

— Comment! s'écria William, qui se remit bien vite, vous seriez ce célèbre et excellent *Tam Marte quam Mercurio?*

— Eh! parbleu oui, mon enfant, reprit le faune, flatté de cette question. Eh! me connais-tu donc, mon petit drôle? Mes poëmes te sont-ils donc familiers?

— Que trop, repartit l'enfant. Ils m'ont déjà attiré bien des coups de mon père, qui prétend que je tue mon temps à lire vos beaux vers.

— Tu as la voix sonore et claire, mais faible. Mets-toi donc un peu à crier, aussi haut que tu pourras, mais d'une manière intelligible.

William obéit. A mesure que le sauvage l'écoutait, il fit des entrechats en chantant et poussant des exclamations de joie, et en brandissant sa massue au-dessus de sa tête.

—*Trouvé!* s'écria-t-il, il est trouvé; la Fortune a eu pitié du pauvre poëte, et t'a envoyé, toi, mon ange, pour m'épargner le désespoir et la honte. Laisse-toi embrasser, mon amour; mais prends garde de gâter mon fard et mes fausses boucles, entends-tu? Il le pressa fortement contre son cœur, et, s'adressant à l'enfant malade :

— Malingrin, lui dit-il, entre dans la cabane, mange, bois, et enveloppe-toi dans des couvertures pour te réchauffer et pour que tu puisses retourner ce soir chez tes parents.

Le pauvre garçon obéit.

— Vois-tu, mon cher enfant, poursuivit Gascoing, hier au soir, il faisait déjà nuit; notre Robert Dudley, le grand Leicester, me fit dire subitement, comme ces messieurs ont coutume de faire, de composer bien vite quelques vers à la louange de la reine, qu'il aimerait entendre réciter par la bouche d'un sylvain, attendu qu'il avait fait suspendre toutes les fêtes, et qu'on chassera ce soir dans le bois. Moi, je fais en hâte une centaine de vers, une jolie pensée, où l'écho me répond toujours. Dans ce poëme, je fais mention de ces superbes fêtes et d'autres choses encore qui je pense, plairont à la reine. J'allai chercher ce garçon qui m'a déjà aidé en pareille occasion, mais voilà qu'il emplit son estomac de cerises, au point qu'il est couché là misérablement, et qu'il est par-dessus encore enroué à ne pouvoir proférer une syllabe. J'étais dans le plus grand embarras; mais Jupiter ou Pan m'ont exaucé et t'ont envoyé à moi pour me sauver.

— Mais, mon cher Gascoing, répondit William, je n'ai jamais joué aucun rôle, je n'en ai aucune habitude, et le temps me paraît trop court pour pouvoir étudier ces vers de manière à les faire entendre devant S. M. la reine.

— Tais-toi, les hésitations arrivent bien mal à propos Tu as la voix sonore, tu es sage, car tu as déjà reçu des coups pour avoir lu mes poëmes, et ton père, par ces coups, t'a fait chevalier; donc, sois mon écuyer. D'ailleurs, tu ne joueras pas, tu ne paraîtras pas non plus devant la reine, et à l'exorde et à la fin près, que je réciterai moi-même, tu n'as qu'à répéter un mot vingt-cinq fois, toujours après deux vers, comme représentant l'écho; mais que ce soit d'une manière claire et avec expression, car c'est la pointe du poëme. J'invoque Jupiter et les autres divinités pour m'expliquer la cause de ce tumulte et de ces fêtes. Point de réponse. Alors, je m'adresse à l'écho, et l'écho répond par la dernière syllabe, et ainsi de suite vingt-cinq fois. Mais, mon fils, peux-tu rester avec moi? Tes parents ne te chercheront-ils pas?

— Monsieur Gascoing, répondit l'enfant, je suis enchanté de vous avoir rencontré si inopinément. Je donnerais ma vie pour vous. Mes amis, qui m'ont amené, sauront bien se passer de moi jusqu'à ce soir. Où pourrais-je donc être mieux qu'auprès de ce célèbre et divin poëte?

— Eh bien, répétons notre poëme, mais garde soigneusement, je te prie, la feuille que je te confierai. C'est l'unique exemplaire que je possède, je n'ai pas eu le temps de le copier. Si tu la perdais, je n'en aurais pas une seconde pour la faire imprimer, garde-la donc comme la prunelle de ton œil.

— N'en soyez pas en peine, répondit William, je ne suis plus un enfant.

On se mit à la répétition. Le sylvain récita les vers, et l'enfant, après une pause, répéta le dernier mot bien intelligiblement, avec assurance et en laissant exhaler le son jusqu'à la dernière vibration. Le poëte-soldat en fut ravi, et jura qu'il n'avait jamais entendu un écho plus véritable. Après avoir passé l'avant-midi à répéter et à corriger, ils entrèrent dans la cabane pour se rafraîchir.

— Mais sois tempérant, petit poëte, dit Gascoing,

suis mon exemple, afin que nos voix résonnent bien ce soir, et que nous nous rendions plus dignes des bonnes grâces des Muses que ce gredin malade, qui est couché là comme une anguille prise dans les joncs. Surtout ne sois pas embarrassé en voyant de si près la reine, et tâche de tenir la mesure et la cadence pour que nous en retirions un peu de gloire.

Après dîner, on reprit de nouveau la répétition; mais pour ne pas fatiguer l'attention poétique, comme disait Gascoing, on discontinua bientôt. — Vers les quatre heures on vit arriver différentes personnes pourvues de flambeaux et de masques pour se déguiser dans cette retraite solitaire, les uns en sauvages et les autres en paysans, afin d'éclairer pendant le crépuscle la scène devant la forêt. Nos deux poëtes se rendirent alors aux bords du bois, près du grand chemin, où l'on avait choisi une vaste plaine sur laquelle la reine et son cortége devaient s'arrêter après la chasse. Là, l'enfant, tourné contre une haute statue, répéta encore une fois son écho, et l'effet en fut encore plus beau et plus naturel. Des soldats, des domestiques et des surveillants prirent enfin position de distance en distance, pour empêcher la foule de s'avancer jusque dans cette place réservée à la reine. La soirée était fraîche, et tout le monde respirait plus librement le doux zéphyr, qui, d'un souffle flatteur, s'enfuyait à travers les champs pour se cacher dans le feuillage du bois. Bientôt après, on entendit le bruit de la chasse. La foule affluait de tous les côtés et se dispersait en bourdonnant dans la plaine. La reine et les chasseurs poursuivaient avec ardeur le cerf. Des lords, des nobles et des dames, sur des haquenées richement caparaçonnées, la suivaient. Le cerf tué, les cris des chasseurs redoublèrent de tous les côtés. Le grand-veneur avait, à la satisfaction du lord, fait preuve d'une attention toute particulière. Outre les lévriers, il avait fait disperser sur les collines et dans les bois des chiens à différentes voix, dont les aboiements se modulaient selon les signes donnés par les cors des chasseurs. Les hourras, les exclamations lointaines, suivies des sons saccadés des trompes et des cors, firent naître un écho aussi variable qu'extraordinaire, écho que les chasseurs se plaisaient encore à augmenter et à redoubler en le répétant à diverses reprises. Enfin, la nuit approcha. William était si attendri qu'il versa des larmes.

— Qu'as-tu? lui demanda Gascoing. De grâce, ne fais pas une grimace de Madeleine.

— Hélas! répondit l'enfant; avez-vous entendu? C'était un écho vis-à-vis duquel le nôtre ne sera qu'un enfant nouveau-né!

— Tais-toi, petit poëte. Aussi c'est un écho déraisonnable, tandis que le nôtre est poétique et plein de sens. Voyons un peu lequel des deux, des chiens ou des deux poëtes, plaira le mieux à la reine. Silence! la voilà! en garde, mon cher!

V. LA REINE ÉLISABETH.

En effet, la reine parut. Elle portait un long vertugadin de velours vert, garni de perles, dont les manches étaient en dentelles brodées de points d'or, à travers lesquelles les bras et les épaules nus brillaient dans tout l'éclat de leur fraîcheur. Des plumes rouges et blanches flottaient majestueusement sur son chapeau vert retroussé, et une demi-lune de diamants ornait son front et se perdait dans ses cheveux blonds, selon le portrait de Cynthia dont elle aimait à s'entendre donner le nom. Son cheval, caparaçonné de velours de la même couleur, semblait être fier de la porter. A côté d'elle se trouvait Leicester, dans l'éclat d'une mâle beauté, en costume de prince de la chasse. Dans le même moment, les porte-flambeaux se placèrent sous différents masques devant le bois. Les diamants et les pierreries de la reine et des dames de sa suite étincelaient et chatoyaient de mille couleurs au reflet des torches flamboyantes. Un silence solennel suivit le bruit de la chasse. Tout à coup, à un signal donné clandestinement, le sylvain paraît brandissant sa massue. Il invoque les dieux en leur demandant l'explication de ces fêtes; aucune voix ne lui répond. Il s'adresse enfin à son écho, et celui-ci lui dit que c'est pour la reine adorée, à laquelle la noblesse et la bourgeoisie présentent leurs hommages. Ce dialogue poétique continua pendant quelque temps, et la reine et Leicester ne paraissaient pas être mécontents des louanges du poëte. Seulement, vers la fin, un incident imprévu excita l'hilarité des assistants. Un bruit, causé par les chevaux et les armes, empêcha William de comprendre son sylvain, et il prononça le mot *reine* avant lui, de manière à faire croire que le poëte déclamant était l'écho de son écho. Leicester se moqua tout haut de cet écho *précoce*, et la reine elle-même ne put s'empêcher de rire. Cependant le sérieux de la poésie gagna bientôt le dessus, et Gascoing, après avoir fini, se prosterna devant la reine en brisant, dans l'ivresse de sa joie, sa massue, qui gémit sous ses mains, quoiqu'elle fût préparée à cette chute. Dans son enthousiasme, il voulait en jeter les tronçons derrière lui, lorsqu'une pièce bien rabougrie, en tombant de sa main, alla frapper la tête du cheval de la reine. Le cheval fit un écart, et les dernières paroles expirèrent sur les lèvres du sauvage tremblant. Leicester allait s'élancer sur lui, quand la reine, en l'arrêtant, lui dit avec douceur :

— Ce n'est rien, il n'y a rien, il n'y a aucun mal.

La crosse de la massue, se perdant dans foule, fut ramassée par un jeune homme, en souvenir de ce jour. Gascoing était encore à genoux devant la reine, qui lui adressa quelques paroles pleines de grâce et de douceur, lorsqu'un nouveau spectacle attira les regards de la foule. William, après avoir fini, ne put se lasser de regarder ce monde brillant et surtout la reine; mais voilà que le zéphyr folâtre profita de sa préoccupation pour lui enlever cette feuille, sur laquelle le poëme était écrit. Il ne s'aperçut de sa perte que lorsque la feuille flottait déjà au-dessus de lui, comme un oiseau dans l'air; aussi le suivit-il en dansant, sautillant et faisant des gambades, jusqu'à ce qu'il se vît hors des bois. On se demandait si c'était encore un spectacle commandé; mais l'homme le plus surpris parmi la foule fut sans contredit le jeune possesseur de la massue, Thomas enfin, qui reconnut son cher William dans ce danseur espiègle.

Jeanne, qui était à côté de lui, poussa un cri de joie; mais William, sans s'inquiéter de ces cris ni des murmures de la foule, poursuivit toujours sa feuille, et il la croyait enfin tenir, lorsqu'elle alla tomber sur un flambeau. Le danger était imminent; aussi s'élança-t-il d'un bond sur la flamme, et, saisissant la feuille, il la poussa involontairement dans la figure d'un domestique, dont les faux cheveux, le lin et la mousse s'embrasèrent en un clin d'œil. Celui-ci poussa des lamentations horribles et courut, flamme vivante, vers le bois. Leicester, furieux, allait s'élancer encore sur William; mais la reine l'arrêta, en lui disant :

— Ne soyez pas, de grâce, si emporté, mon cher Dudley; c'est un charmant enfant, et, quant à cet homme, *on va l'éteindre!*

William se remit en attendant, et alla porter la feuille au poete, qui s'était levé le cœur oppressé d'angoisses. Mais

à un signe fait par la reine, l'enfant s'approcha d'elle.

— Qui es-tu, mon enfant? lui demanda-t-elle.

Gascoing, voyant que son écho hésitait à répondre, prit la parole :

— Votre Majesté, dit-il, me pardonnera; c'est mon écho que, par un heureux hasard, j'ai rencontré dans les bois, et qui, à une méprise près, s'est très-bien acquitté de son rôle.

William, à l'exemple de son maître, s'était prosterné devant la reine, lorsque celle-ci lui demanda son nom, en s'inclinant vers lui.

— Je suis William, répondit l'enfant sans bégayer, l'aîné de John Shakspeare, domicilié à Stratford sur l'Avon. Mon père, le plus fidèle sujet de Votre Majesté, y est alderman. Elisabeth fit un signe à un cavalier, qui donna à l'enfant un médaillon garni d'un portrait de la reine.

— Prends cela, mon cher écho, lui dit-elle, et souviens-toi de ce jour. Souhaiterais-tu encore quelque chose?

— Nous serait-il permis, repartit William, à moi et à ma femme, que voilà, d'assister aux spectacles que le grand lord donnera demain?

— Ta femme! s'écria Élisabeth; serais-tu marié déjà?

— Pardon, grande reine, c'est une plaisanterie à laquelle je me suis accoutumé. C'est Jeanne Hallaway qui s'appelle toujours ma femme.

La fille à la taille svelte s'approcha alors, toute rouge de pudeur. Leicester, qui s'était diverti à cette scène, donna ordre d'admettre ce garçon et sa famille à tous les spectacles. Le poëte embrassa encore une fois son courageux écho, et Jeanne pas plus que Thomas n'osèrent lui reprocher son évasion et les peines qu'il leur avait causées; car ils le regardaient avec une sorte de vénération depuis qu'il avait parlé à la reine et qu'il en avait reçu une médaille d'or.

VI. LE RETOUR.

Cependant le vieux Shakspeare, trompant toutes les prévisions, était déjà revenu le second jour après son départ. Il n'avait pas trouvé son marchand au rendez-vous convenu. Son épouse, effrayée d'un si prompt retour, ne savait qu'en penser, lorsque, après avoir embrassé ses petits enfants et arrangé quelques affaires, il dit en soupirant :

— O temps! ô mœurs! l'homme le plus solide et le plus sérieux de toute l'Angleterre, lui qui n'est que trop dévot et trop mélancolique, succombe à ce vertige et quitte sa maison et ses affaires pour aller voir les folies de Kenilworth, dont il est cependant beaucoup plus éloigné que nous! Ma foi, si des vieillards qui, outre leurs occupations ordinaires, devraient encore songer à la mort et au tombeau, aiment ces enfantillages et se laissent éblouir par de tels colifichets, il est bien pardonnable à de petits enfants de s'y laisser prendre. Mon jeune drôle n'a pas, il est vrai, beaucoup de plaisir, — des maladies d'enfants, — point de camarades, — peu de liberté; — il est vrai aussi qu'il a des pensées extravagantes. Cependant si les autres fous ne sont pas encore partis; — il faut bien que cette fête soit quelque chose d'extraordinaire, pour que tout le monde en oublie la mort, les maladies, la pauvreté, la misère et même la religion. Allez, mère, chercher le petit crapaud, je veux lui parler raison. Je lui ai fait tort hier.

La mère tremblait de tous les membres. Elle n'osait lever les yeux sur son mari, depuis qu'il parlait d'un air si affable. M. Shakspeare, voyant la pâleur et les hésitations de sa femme, et croyant son enfant malade ou même mort, pâlit lui-même.

— Enfin, lui dit son épouse, vous saurez tout. Thomas et la femme de notre enfant m'ont circonvenue; il est allé avec eux. Ne m'en veuillez pas pour cela, nous ne vous croyions pas si près de revenir. C'est d'ailleurs la première fois que je fais quelque chose contre votre volonté.

— Vraiment! repartit le vieillard emporté de colère, vous voilà donc démasquée, vous, votre obéissance et votre amour pour moi. Vous avez osé transgresser mes ordres!

Et, sans plus daigner jeter un regard sur sa femme, il sortit, et ne revint pas même le soir. On apprit plus tard qu'il était allé à une petite ville peu éloignée, pour régler une affaire qu'il aurait sans doute remise à un autre jour sans cet accident. — Mais nos émigrés aussi quittèrent Kenilworth un jour plus tôt qu'ils n'avaient pensé.

Un moment après leur arrivée, M. Shakspeare rentra de son petit voyage. La mère, flottant entre la joie et la crainte, attendait avec inquiétude l'issue de cet événement, lorsque le père, en tendant la main à son fils, lui dit d'un air assez gai :

— Pour le coup, je te pardonne, car le vieux et raide Benson de Bristol a fait lui aussi le même tour que toi.

La mère alors embrassa son enfant avec une sorte de convulsion, et ne fit pas même attention aux adieux que M. Strange et sa famille lui firent en s'éloignant. Thomas et Jeanne restaient encore, afin de s'excuser auprès du père, et de faire le récit de ce qu'ils avaient vu. Ils convinrent de ne rien dire à M. Shakspeare de la comédie que son fils avait jouée, vu le dégoût que ce dernier avait pour ces sortes de jeux, et, dans l'espoir que rien de cet épisode ne frapperait ses oreilles, attendu qu'il ne se trouvait à Kenilworth que bien peu de spectateurs de sa connaissance. Lorsque Jeanne raconta comment William avait été remarqué par la reine par suite de son évasion, et comment celle-ci lui avait parlé gracieusement en lui donnant un médaillon en souvenir de cette heure, la mère pleura de joie et d'attendrissement, et les yeux du père brillèrent d'un éclat pur et serein. William, en s'approchant de son père, lui dit :

— Mon cher père, je sais combien vous aimez notre chère reine, acceptez cette médaille que j'ai reçue d'elle. Moi, je n'en ai plus besoin, ayant eu le bonheur de lui parler et de sentir son regard si doux.

Le père l'accepta en tressaillant, et, après l'avoir longtemps considérée, il y attacha un long baiser; puis, en embrassant son fils il lui dit :

— Je te bénis, mon cher William, de m'avoir apporté un bijou si inappréciable. Je te le conserverai jusqu'à ce que tu sois grand, et je n'oublierai jamais qu'Elisabeth a daigné parler à toi, mon fils.

Cela dit, il se hâta de gagner la porte pour cacher son émotion. La mère était au comble du bonheur en voyant que son mari était non-seulement réconcilié avec elle, mais qu'il paraissait être encore dans de meilleures relations avec son fils. Elle remercia ses amis avec une sorte d'effusion, et les remit encore une fois sur cette histoire, qu'ils lui racontèrent de nouveau, en passant toujours sous silence l'histoire de Gascoing. Tout à coup on entendit partir du dehors un rire joyeux et fou qui étonna d'autant plus que c'était le vieux Shakspeare qui en était l'auteur. C'était un phénomène, car jamais il n'avait ri aux éclats. On ne savait pas à quoi l'attribuer, lorsqu'il entra tenant d'une main la crosse de la massue que Thomas avait apportée de Kenilworth.

— Oh, les fous! s'écria John après avoir cessé de rire; faut-il donc qu'il y ait toujours quelque chose de niais et de puéril à côté de la chose la plus sérieuse et la plus noble?

En même temps que cette médaille d'or, on m'apporte cette massue que ce fou de Gascoing a brandie dans le bois, et qui donna contre la tête de mon Thomas pour éveiller quelques pensées poétiques dans son cerveau, et pour qu'il se souvînt d'avoir été en Arcadie, à Kenilworth. Le chevalier Lucy vient de me raconter tout cela. Il a tout vu de ses propres yeux. Eh, mon cher William, tu es devenu un grand acteur, un artiste, un écho, un répétiteur de quelques paroles de ce vieux sot poétique. Mon fils a été un écho! Mais sais-tu que c'est d'un mauvais augure! Quand un jour l'envie te prendra de t'essayer sur le sol glissant de la poésie, tu ne seras qu'un imitateur, qu'un écho de ces anciens fous de poëtes. Sois donc laborieux et appliqué. Mon fils a été un écho! Oh oui, mon enfant, tu feras du bruit dans le monde, c'est sûr; celui qui commence ainsi ira loin.

Il prononça ces dernières paroles avec une sorte d'ironie; mais Thomas, voyant que l'enfant se sentait offensé, lui répondit:

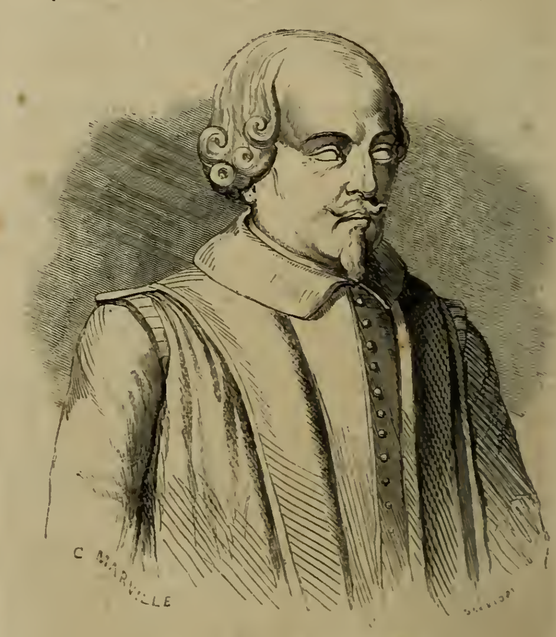
— Du moment que vous savez tout, vous saurez aussi que c'est cette plaisanterie qui l'a conduit jusqu'à la reine. Ainsi les bagatelles dans la vie mènent aux choses les plus grandes. Eh, la poésie est-elle autre chose que l'écho de la réalité?

M. Shakspeare lui serra la main, et s'approchant de son secrétaire, il y prit un livre élégamment relié.

— Mon cher William, dit-il à l'enfant, il faut que je te donne quelque chose en échange de cette médaille: ce *Chaucer* t'était destiné pour ta fête, prends-le dès à présent, quoique tu ne le comprennes pas encore.

C'est ainsi que nous autres hommes sensés nous prêtons la main à la folie, quelque grande que soit notre prétention!

(*Traduit de Louis Tiek.*) A. WEILL.



Portrait de William Shakspeare.

ÉLOQUENCE ET FINESSE DES IRLANDAIS.

En nous exposant, l'hiver dernier, les horribles misères de l'Irlande (1), un de nos collaborateurs avait terminé son récit par le touchant tableau de la charité irlandaise, des secours que les plus misérables *paddies* se prêtent entre eux, au milieu même des tortures de la famine. Voici deux traits qui peignent une autre face du caractère des Irlandais, et qui complètent le portrait moral de cette intelligente et malheureuse nation.

L'empressement de l'Irlandais à secourir ses frères en Dieu n'a d'égal que son adresse et son éloquence à se secourir lui-même. Nous n'avons, pour le démontrer, qu'à joindre à nos souvenirs les charmantes observations de miss Edgeworth sur ses compatriotes. Traduisons donc le spirituel écrivain:

Un jeune boy (garçon), assez ingénieux pour son âge, vit un jour passer devant la maison de son père une suite de chariots chargés de tourbe, et menés par d'autres jeunes garçons. Il n'y avait point de tourbe chez la pauvre famille pour les froids de l'hiver, et le difficile était de faire provision. Le jeune homme aurait rougi de mendier; aller puiser dans la tourbière lui semblait bien fatigant: il appela son génie inventif à son aide. Il prit un des morceaux de tourbe qui s'était échappé d'une des charrettes, et le ficha au bout d'un bâton près de la chaumière. Quand passa la première voiture, il fit semblant de viser au but. « Hé! hé! les autres! s'écria-t-il, allons! qui l'attrapera, de vous ou de moi? » Aucun des petits garçons ne refusa le défi. Les tourbes tombèrent alors dru comme grêle au bas de la perche, et lorsque les charrettes furent passées, le tas ainsi conquis fit honneur à l'esprit, sinon à la probité du jeune garçon.

(1) Voir *La Famine d'Irlande*, dans le numéro de janvier 1847.

Cette bosse de la ruse croît avec l'âge chez les *paddies*... Un général anglais, en garnison dans une petite ville d'Irlande, ne pouvait sortir de sa maison avec sa femme sans se voir accosté par une vieille mendiante constamment en sentinelle au coin de sa porte. C'étaient chaque jour des supplications plus pressantes, quelque récit plus attendrissant encore que celui de la veille. La charité de la dame et la patience du militaire s'épuisèrent plus vite que l'esprit inventif de la bonne femme... Un matin, que le couple allait monter en voiture, la mendiante l'interpella de nouveau. « Soyez bénis tous deux, s'écria-t-elle, car, aussi vrai qu'il fait jour, j'ai rêvé cette nuit que Sa Seigneurie me donnait une livre de thé, et Votre Honneur une livre de tabac! — Mais, ma bonne, reprit le général, avez-vous oublié que les rêves s'expliquent toujours par le contraire? — Vraiment? reprit la vieille sans hésiter, c'est donc que Votre Honneur me donnera le thé et milady le tabac. » Le général, pensant, comme Sterne, qu'un bon mot vaut bien une prise, réalisa le rêve de la mendiante.

Cette vive faconde des Irlandais est incarnée dans O'Connell, leur illustre défenseur. Tous ses discours le prouveraient merveilleusement, mais surtout sa fameuse harangue au meeting de Kerry...

— Il y avait une fois à Kerry un fou (cela s'est rarement vu): ce fou ayant découvert le nid d'une poule, attendit que la poule fût partie; alors il s'empara des œufs et se mit à les humer. Quand il huma le premier, le poulet qui était dans la coquille se prit à piailler dans le gosier du fou... « Ah! mon garçon, dit celui-ci, tu parles trop tard! » Si l'Angleterre aujourd'hui s'avisait de me dire qu'elle veut nous rendre justice, je dirais à l'Angleterre, comme le fou de Kerry: Ma chère, vous parlez trop tard!...

LA PART A DIEU.

LÉGENDE.



Le baron de Croisy et ses six convives

Les chroniques du pays chartrain abondent en légendes et en histoires fantastiques. En voici une qui est fort populaire et qui nous a paru saisissante.

Le vent et la neige battaient en tourbillons les vitraux gothiques du vieux manoir de Croisy. C'était le 5 janvier. La journée touchait à sa fin. La campagne paraissait comme ensevelie sous un linceul, et l'épais rideau d'un gris sombre, qui semblait avoir été tiré depuis le matin entre la terre et le ciel, s'épaississait de plus en plus. Partout régnaient la solitude et le silence. Situé sur un rocher, au milieu d'une forêt dépouillée, le vieux château élevait tristement dans l'air son toit grisâtre et ses tourelles menaçantes : on eût dit un oiseau de proie planant sur la contrée.

Dans une salle d'où la vue s'étendait sur le grand chemin, le sire de Croisy était assis devant une vaste cheminée où commençaient à s'éteindre, en se couvrant de cendre, les débris d'un feu qu'on avait négligé de ranimer. A l'un des angles se tenait debout son fils Elric, dans une attitude rêveuse. C'était un jeune homme de dix-sept ans environ, de la tournure la plus élégante. Sa figure, encadrée par des cheveux d'un blond soyeux et doré, respirait je ne sais quel mélange de mélancolie et de fierté qui attirait. De temps en temps ses regards se portaient sur son père, dont la physionomie, habituellement froide et dure, exprimait en ce moment l'impatience et la contrariété la plus vive. Ses épais sourcils gris se rapprochaient par un mouvement fréquent, et son front haut, terne et dévasté par l'âge, était traversé par deux larges plis qui se creusaient plus profondément à chaque instant. Ces signes habituels d'une colère contenue n'étaient pourtant que le résultat de cette sorte d'irritation nerveuse causée par une attente prolongée qui a dégénéré en une inquiétude croissante. En effet, le baron de Croisy attendait depuis fort longtemps, peut-être pour la première fois!

Comme nous l'avons dit, c'était le 5 janvier, et le seigneur de Croisy avait convié à un grand repas tous les seigneurs de la contrée, afin de célébrer en commun la fête des Rois (1). C'était tout un événement; car on n'aurait peut-être pas trouvé, à cent lieues à la ronde, un seigneur plus hautain et plus avare que le baron de Croisy. Et voilà plus d'une grande heure qu'il attendait! Et tout semblait indiquer que son attente serait vaine! Pas un cavalier, pas un valet ne s'était encore montré aux alentours! Tous ces sei-

(1) Voyez, sur les usages de cette fête, notre numéro de janvier dernier.

gneurs, qu'il avait offensés en plus d'une rencontre, avaient-ils résolu de venger leurs griefs personnels en lui faisant cet affront? Etait-ce une conspiration, ou le résultat d'un hasard inexplicable?

Déjà plus de vingt valets avaient été envoyés dans différentes directions. Les chemins et les sentiers connus avaient été explorés sans résultat. Aucun pied d'homme ou de cheval n'avait laissé son empreinte sur la surface unie de la neige, et la nuit devenait de plus en plus sombre!...

Huit heures sonnèrent à l'horloge du château.

Le sire de Croisy se leva brusquement et se mit à parcourir la salle à pas précipités.

— Me faire un pareil outrage, à moi! murmura-t-il. Oh! ils me le payeront cher... Et puisqu'ils n'ont pas voulu choquer le verre avec moi, par la mordieu! je saurai bien les forcer à choquer leurs épées contre la mienne!

La figure du vieux seigneur, tandis qu'il prononçait ces paroles, avait pris une expression de haine presque féroce.

— Mon père, hasarda timidement Elric, peut-être votre colère est-elle sans fondement... Les chemins ont été couverts par la neige au point qu'il ne serait pas prudent de s'y aventurer... Les seigneurs nos voisins auront craint quelque accident fâcheux.

Charmé de trouver un prétexte de décharger sa colère sur quelqu'un, le baron de Croisy s'arrêta court devant son fils.

— C'est-à-dire que je suis injuste, à votre avis, beau sire! lui dit-il.

— Mon père, se hâta de répondre Elric, Dieu me préserve de le penser jamais!

Au bout de quelques minutes le baron reprit, comme se parlant à lui-même :

— Faudra-t-il donc abandonner aux valets l'aubaine d'un pareil repas?

Cette fois la pensée dominante du baron venait de lui échapper, car il était encore plus avare qu'orgueilleux.

En ce moment un valet vint annoncer au baron qu'une troupe de jeunes cavaliers, que la nuit et la neige avaient écartés de leur chemin, venaient d'entrer dans la cour, demandant l'hospitalité jusqu'au lendemain.

— On ne peut pas arriver plus à propos, répondit le baron ; ce sont, je n'en doute pas, d'honnêtes gentilshommes ; et puisque mes conviés m'ont fait défaut, ceux-là prendront leur place... Qu'on les introduise aussitôt dans la salle du festin!...

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées après que cet ordre eut été donné, que plusieurs étrangers entrèrent dans la salle où le baron et son fils les attendaient. C'étaient six jeunes seigneurs en costume de chasse et qui ne paraissaient nullement fatigués d'avoir chevauché toute la journée à travers la neige et les bois dans un pays qui leur était inconnu. Ils se présentèrent comme autant de gentilshommes du pays normand. Invités à venir chasser le sanglier dans une forêt appartenant à un seigneur de leurs amis, ils s'étaient égarés vers la fin du jour. Du reste, leur extérieur et leurs manières répondaient parfaitement à cette assertion. Ils portaient avec une certaine grâce fanfaronne un élégant habit brun à boutons d'or, fermé sur la poitrine et serré sur les hanches par une ceinture de cuir où pendait un couteau de chasse, dont la poignée en corne de cerf représentait une tête de mort ; des hauts-de-chausses en peau de daim enfermaient leurs jambes et leurs cuisses, et en accusaient les proportions élégantes et fermes ; leurs bottines, en cuir de Cordoue, étaient ornées d'éperons d'or ; une toque de velours, surmontée d'une plume noire et coquettement posée sur le côté de la tête, achevait de donner à leurs personnes un certain air d'assurance et de forfanterie qui ne pouvait convenir qu'à de jeunes seigneurs habitués à commander aux autres et à ne jamais douter d'eux-mêmes.

On se mit à table. La salle magnifiquement éclairée, la table servie avec recherche, les valets couverts d'une livrée éclatante, tout indiquait suffisamment les prodigalités et le cérémonial d'un repas d'apparat.

— Messires, dit le baron de Croisy, désireux de faire tourner cette circonstance au profit de son orgueil, daignez excuser, je vous prie, la médiocrité de mon hospitalité et la frugalité de mon repas... Par extraordinaire, je n'attendais personne aujourd'hui...

Ce mensonge vaniteux fit rougir Elric, qui se détourna pour présenter son verre au valet placé derrière lui. Les jeunes seigneurs échangèrent à la dérobée un regard et un sourire. Les valets, avertis sans doute par leur maître, ne laissèrent échapper aucune marque de surprise.

— Messire baron, répondit celui des étrangers qui paraissait le plus âgé, votre hospitalité est magnifique, et ce qu'il vous plaît d'appeler votre frugalité ferait envie à un roi.

— Par ma barbe future, reprit celui qui semblait le plus jeune, voilà qui est parler à propos ; m'est avis que c'est demain la fête des Rois...

— Que ne tirons-nous la fève, ajouta un troisième, pour savoir à qui de nous écherra la royauté de cette nuit?

— Nous ne reconnaissons pas d'autre roi que le maître de céans, fit un autre, et c'est à sa santé seulement que nous devons boire. A la santé du puissant baron de Croisy, le plus noble et le plus magnifique seigneur du royaume de France!...

— Messires, répondit le baron d'un air de dignité satisfaite, je céderai volontiers pour cette nuit ma royauté modeste à celui de vous que le sort aura favorisé. En attendant, je bois de grand cœur à la santé de vos seigneuries!...

En disant cela, le baron présenta son verre plein à l'encontre de celui de ses hôtes. Elric tendit le sien avec une certaine répugnance. Les paroles et surtout les manières de ces étrangers avaient je ne sais quoi de cynique qui lui causait un certain malaise. Au moment où le baron heurtait la paroi extérieure de son verre contre ceux de ses hôtes, il ressentit une secousse violente, pareille à une commotion électrique, et son verre se brisa en mille petits fragments, comme s'il eût été frappé par la foudre. Le baron laissa échapper un horrible blasphème qui fit sourire les étrangers... Un des éclats du verre avait blessé légèrement un des doigts de sa main. Quelques gouttes de sang tombèrent sur la nappe et se mêlèrent au vin qui s'y était répandu... Elric, placé près de son père, avait pâli. Le baron lui-même parut interdit ; mais il se remit promptement de son trouble et demanda un autre verre.

— Votre seigneurie aura touché, par mégarde, à quelques feuilles de persil, fit observer un des convives ; eh ! tenez... voilà précisément la cause de l'accident!

Et il montrait en effet, sur un plat d'argent à proximité de la main du baron, une couronne de petites feuilles de persil disposées autour d'un magnifique poisson.

Cette observation parut satisfaire le baron dont le front s'éclaircit. Il affecta dès ce moment une gaieté extraordinaire. De leur côté, les convives redoublèrent d'entrain et de propos dont la liberté blessa plus d'une fois les oreilles d'Elric.

Bientôt un valet parut et déposa sur la table un plateau supportant un gâteau d'un jaune luisant et doré.

— Le gâteau! Voilà le gâteau du roi! A moi la fève! crièrent à la fois tous les convives.

Sur l'ordre du baron, un jeune page saisit un couteau et divisa le gâteau en huit parts, en désignant lui-même la part de chacun. Le baron, par courtoisie, voulut être nommé le dernier; mais, soit hasard, soit flatterie adroite du jeune page, le dernier lot conféra la royauté au baron.

Des toasts joyeux et de bruyants *vivat* firent retentir la salle.

Au même moment, des voix commencèrent à chanter au-dessous de la fenêtre :

Le vent souffle, la nuit est sombre,
Et nous n'avons, pour nous guider dans l'ombre,
Seigneur, que la lueur qui brille à vos vitraux!
Pas un abri sur terre! Au ciel, pas une étoile!
Nos pieds sont nus, et nos corps, sans manteaux,
Contre le vent du nord n'ont qu'un lambeau de toile..
Mon bon seigneur, qui vous chauffez au coin du feu,
Oh! donnez-nous la part à Dieu!

Peste soit des manants! s'écria le sire de Croisy tout en colère. Belles litanies, vraiment, pour un jour de fête!... Buvons, amis, et réjouissons-nous, pour ne point ouïr pareille psalmodie...

— Buvons! buvons au noble sire de Croisy! répétèrent en chœur tous les jeunes seigneurs...

Lorsque le bruit se fut un peu calmé, les voix recommencèrent à chanter au dehors:

Craignez que Dieu ne vous maudisse!
Les revenants s'acharneraient sur vous.
Lorsque des morts le linceul se déplisse,
Leur crâne desséché se remplit de courroux.
Vos pères, étendus dans leur noble poussière,
Si vous donnez, reposeront bien mieux.
Ils n'ont emporté qu'un suaire;
Ils ont laissé pour nous la part à Dieu!

— Par l'enfer! murmura le baron, je ne connais point cette chanson...

— Je ne l'ai jamais entendue, ajouta Elric, et pour le sûr, elle n'est point du pays.

— Nous ne l'avons jamais non plus ouï chanter au pays normand, dirent les jeunes seigneurs en baissant la tête d'un air embarrassé.

Un instant après, les voix reprirent sur un ton plus suppliant :

Nous sommes tout couverts de neige,
Et nos genoux tremblants se dérobent sous nous!
Nous prierons le Seigneur afin qu'il vous protége;
Nous chanterons Noël pour vos fils et pour vous;
Et lorsque vous irez en guerre,
Nos corps, pour vous défendre et du fer et du feu,
Vous formeront une barrière,
Si vous donnez la part à Dieu!

— Mon père, fit Elric, qui s'était approché de la fenêtre, ce sont deux vieillards... Ne pourrions-nous leur faire l'aumône de quelques restes de notre repas? L'usage, du moins, le commande ainsi...

— M'est avis, à moi, répliqua le baron, que c'est un méchant usage de donner son bien aux mendiants.

Les deux mendiants reprirent :

Mais nous chantons en vain sous ta fenêtre,
Noble seigneur; tu n'ouvres pas.
De la fête c'est le fracas
Qui couvre notre voix peut-être!
Dans leur chenil bien chaud entends hurler tes chiens!
Tes chiens aussi vont faire chère lie;
Mais nous, hélas! pauvres chrétiens,
A tes chiens nous portons envie;
Car nous n'avons ni pain, ni feu, ni lieu...
Ah! donne-nous la part à Dieu!

— Je vous donne à tous les diables, race maudite!

Un éclat de rire général accueillit cette saillie du baron, qui ordonna aux valets de remplir de nouveau les verres.

— Le roi boit! s'écrièrent à la fois tous les convives; honneur au puissant sire de Croisy!...

Les fréquentes libations et les toasts répétés avaient échauffé toutes les têtes... Entraîné par la gaieté générale, le baron saisit par la main l'un des convives, et les autres ayant imité son exemple, tous se mirent à tourner en dansant autour de la table... Elric seul resta pensif dans un angle de la salle.

Dans un moment où le baron et ses hôtes venaient de s'arrêter pour se rafraîchir et se reposer, on entendit encore la voix affaiblie des deux vieillards, qui disait :

Hélas! hélas! nous n'avons plus d'haleine...
Nous sommes vieux..., et nous avons bien faim...
Noble seigneur, aux serfs de ton domaine
Aujourd'hui seulement jette un morceau de pain!
Hélas! le givre pend à notre barbe inculte...;
Nos pleurs glacés se gèlent dans nos yeux...
Seigneur! seigneur! c'est une insulte
De refuser la part à Dieu!...

— Ces coquins menacent leur seigneur! dit l'un des étrangers.

— Par la mort! fit le baron exaspéré, c'est trop d'insolence... Qu'on donne aussitôt la chasse à ces deux misérables, s'ils ne s'éloignent auparavant.

Un des valets sortit pour faire exécuter cet ordre... Mais déjà les deux vieillards s'étaient retirés, et l'on entendait encore par intervalles leur voix, qui répétait au loin, dans le silence de la nuit, ce refrain lugubre :

Seigneur! seigneur! c'est une insulte
De refuser la part à Dieu!

Elric était sorti secrètement pour adoucir les ordres cruels de son père, et distribuer, à son insu, quelques secours aux deux mendiants. Mais il était trop tard... Le cœur serré, l'esprit frappé de noirs pressentiments, il entra, pour prier, dans la chapelle. Une lampe de fer suspendue au milieu de la nef y brûlait nuit et jour... C'était un vœu exprimé, à son lit de mort, par un des seigneurs de Croisy, à la suite d'une vision étrange qu'il avait eue un soir qu'il faisait seul sa prière dans la chapelle. Il affirmait avoir vu sortir de leurs tombeaux tous ses ancêtres, avec le costume et la figure qu'il leur connaissait, et avoir assisté à un office des morts, dit par l'un d'eux, qui avait été religieux... La dame de Croisy, femme du héros de cette aventure, était morte de saisissement en écoutant le récit qui lui en fut fait incontinent par son mari. Depuis ce temps, c'était une opinion accréditée dans le château, que cette messe mortuaire, célébrée par des morts, s'était renouvelée constamment le jour même de chaque décès survenu dans la famille, à qui elle présageait infailliblement la perte de quelqu'un des siens. Seul, le père d'Elric affectait de mépriser cette croyance, et, quoiqu'il eût un chapelain à ses gages, il n'était jamais entré dans la chapelle depuis le jour où son mariage y avait été célébré.

Elric, qui gémissait en son âme de la dureté et de l'impiété ordinaires de son père, éprouvait, ce jour-là, comme le besoin de demander pour lui à Dieu le pardon des paroles impies qu'il avait prononcées, et de toutes les pensées de haine, d'orgueil et d'égoïsme qui l'avaient agité depuis le matin. Agenouillé dans un angle de la chapelle, la tête penchée sur sa poitrine; il se mit à prier avec ferveur... Un des vitraux de la chapelle était resté entr'ouvert, et la bise, en s'y précipitant, faisait vaciller la lumière de la

lampe...; les dalles étaient humides et froides... Mais ni le souffle gémissant de la bise, ni les lueurs blafardes projetées dans l'obscurité par les balancements de la lampe, ni l'humidité glacée qui couvrait les dalles, ni ces mille bruits sinistres et confus qui remplissent le silence des nuits d'hiver, ne purent distraire un moment Elric de sa pieuse méditation. Absorbé en lui-même et comme abîmé dans les profondeurs de l'amour divin, il priait, priait, priait...

Tout à coup une vive clarté passa comme un éclair devant ses yeux. Elric releva la tête... Pareille à ces exhalaisons phosphorescentes qui s'échappent, pendant les nuits d'été, du milieu des cimetières, une lueur blanchâtre sortit par la fente d'une tombe, au-dessus de laquelle elle resta un moment suspendue et tremblante, comme si elle eût été retenue par un fil invisible. Après avoir vainement essayé de s'élancer, elle s'échappa enfin... Au même instant, un soupir étouffé se fit entendre sous la tombe... Délivrée de son lien invisible, la petite lueur, entraînée sans doute par le courant d'air, se mit à courir et à voltiger de tous côtés, comme un oiseau échappé de sa prison et ne sachant de quel côté diriger sa course... Tantôt elle glissait, comme un souffle embrasé, sur les dalles, tantôt elle bondissait à travers la nef comme un globe de feu; quelquefois elle rampait, luciole étincelante, dans un coin obscur... Puis, elle grimpait en tournoyant jusqu'au sommet des piliers, qu'elle enfermait dans une spirale de feu...; puis, redescendant, elle recommençait sa course folle, effleurant la voûte, fouettant les vitraux, rasant les corniches, furetant partout, secouant sur son passage les tableaux poudreux appendus aux murailles, perdue dans les plis des lourds rideaux des fenêtres, éclairant parfois la longue barbe et la face vénérable des saints debout dans leurs niches de pierre...

Comme elle passait étincelante et rapide au-dessus de l'autel élevé au fond du sanctuaire, un des douze cierges qui y étaient rangés s'alluma subitement, comme s'il eût pris feu au contact d'une flamme subtile..., et la lueur mystérieuse s'évanouit...

Au même instant, onze autres lueurs semblables à la première s'élancèrent successivement des tombes entr'ouvertes, et vinrent allumer les autres cierges de l'autel... Le sanctuaire était éclairé comme en un jour de solennité... Les candélabres, placés dans la nef de distance en distance, s'allumèrent tour à tour...; les vitraux flamboyèrent...; une clarté rougeâtre se répandit dans toute la chapelle...

Ebloui, fasciné, Elric cacha son visage dans ses mains...

Après quelques minutes d'un silence profond, il lui sembla entendre autour de lui un bruissement sourd et comme un léger froissement de l'air produit par le frôlement des robes ou par les pas étouffés de plusieurs personnes marchant à ses côtés... Bientôt le bruit augmenta... Des voix graves entonnèrent l'office des morts...

Elric leva les yeux...

Les tombes étaient ouvertes et vides. Un catafalque, couvert d'un drap noir, s'élevait au milieu du sanctuaire. Debout devant le maître-autel, un prêtre, coiffé de la mitre et revêtu des insignes épiscopaux, disait l'Office des morts. Comme il se retournait vers les assistants, Elric reconnut en lui un de ses ancêtres, l'évêque de Lisieux. A genoux dans les stalles du chœur, les assistants différaient presque tous d'âge et de costume, quoique les principaux traits de leur visage fussent d'une ressemblance évidente. C'étaient les douze premiers seigneurs de Croisy, dont les portraits ornaient la grande salle du château. Elric les reconnut avec émotion, et prononçait en lui-même le nom de chacun d'eux...

— Voilà, pensa-t-il, messire Hugues, mon bisaïeul, mort en Palestine, et dont j'ai si souvent admiré, dans mon



La vision d'Elric. Les douze fantômes des morts chantant l'office.

enfance, la grande épée appendue aux murs de la salle d'armes, et qu'en ce moment encore il porte à son côté...

Près de lui, je vois son frère, le savant et vénérable prieur de Morteau; si savant qu'il composa, pour les moines de

son couvent, une traduction de la Bible en français vulgaire; si vénérable, qu'il mourut en odeur de sainteté. On dit qu'il avait été un grand pécheur...

Voici mon grand-oncle Jehan, surnommé le bon sire, qui fut, lui aussi, grand homme de guerre et fort redoutable à l'ennemi; mais fort doux et charitable aux pauvres gens...

Elric passa successivement en revue tous les membres de sa famille qui avaient été enterrés dans le château. Il remarqua qu'ils portaient tous sur leur figure une expression de tristesse profonde...

— Hélas! soupira Elric, qui donc doit mourir aujourd'hui? Mes deux sœurs ont pris le voile; mon frère est parti en guerre, rebuté par les durs traitements de mon père... De toute la famille, il n'y a plus au château que mon père et moi... Mon Dieu! ajouta-t-il, puisque l'un de nous deux doit mourir, faites que ce soit moi...

En ce moment le prêtre descendit de l'autel; les assistants quittèrent leurs stalles et se rangèrent autour du catafalque...

Le prieur de Mortaux fit un pas en avant, et détourna le drap mortuaire qui recouvrait le catafalque... Le cercueil s'ouvrit de lui-même... Il était vide... Alors, élevant la voix, le prieur cria trois fois: Il est temps! Il est temps! Il est temps! Il achevait à peine d'articuler ces mots pour la troisième fois, qu'un homme traversa le sanctuaire en tournant le dos à Elric. Il paraissait marcher avec peine, et tenait ses deux mains pressées contre sa poitrine, comme pour retenir le sang qui, s'échappant d'entre ses doigts, laissait derrière lui une large traînée. A sa vue, les assistants s'écartèrent en détournant la tête, et, quoiqu'il parût prêt à défaillir, aucun d'eux ne fit un mouvement pour le soutenir... Il s'étendit de lui-même dans le cercueil, qui avait été placé sur un plan incliné, et promena sur les assistants un regard plein de terreur...

Elric poussa un cri déchirant... Il venait de reconnaître son père... Mais soit que ce cri fût resté dans sa gorge, soit que l'attention des assistants ne pût être distraite, ils ne parurent point l'avoir entendu... Son père lui-même resta immobile, et sa figure livide ne manifesta pas la moindre émotion... Ses yeux seuls brillaient d'un éclat surnaturel, et continuaient à rouler dans leurs orbites avec une effrayante mobilité... Ses mains étaient retombées le long de son corps. Sa poitrine, ouverte par une large plaie, laissait voir son cœur percé de six blessures, par où sa vie s'en allait avec son sang...

L'officiant commença le *De profundis*... Les assistants répondaient...

Elric, transporté de douleur, essaya en vain de s'élancer vers son père... Ses pieds restèrent attachés au sol... Tout son corps tremblait...; son sang se glaçait dans ses veines... Une sueur froide se mêlait à ses larmes.

Dans l'intervalle de deux versets, un gémissement plaintif se fit entendre au milieu du sanctuaire... Une femme, qu'Elric n'avait point encore aperçue, était agenouillée au pied du catafalque, et mêlait ses sanglots à la funèbre litanie... Quoique bouleversé par la douleur, son visage pâle était d'une grande beauté.

— Ma mère! ma mère! s'écria Elric en l'apercevant. Mais cette fois encore sa voix ne fut pas entendue, et il ne put que tendre les bras vers sa mère, qui ne le regarda même point...

Au moment où le prêtre venait d'achever le dernier verset, un bruit épouvantable se fit entendre dans le château... Une secousse violente ébranla les piliers de la chapelle... Les vitraux s'ouvrirent brusquement, et se brisèrent en éclats sous l'effort d'un vent impétueux... Les cierges s'éteignirent... Les dalles qui avaient été descellées se replacèrent d'elles-mêmes au-dessus des tombes avec un bruit sourd, comme la porte d'un caveau qui se ferme... Le silence et l'obscurité régnèrent de nouveau dans la chapelle, à travers laquelle la lampe de fer suspendue à la voûte continuait seule à promener sa lumière douteuse... Le matin, le chapelain trouva Elric étendu sans mouvement, la face contre les dalles... Il respirait encore... Sa première parole fut pour demander des nouvelles de son père... Mais le chapelain baissa la tête sans répondre... Pressés par ses questions, les valets lui apprirent que, vers le milieu de la nuit, un grand tumulte s'était fait entendre dans la salle du festin, après qu'ils en furent sortis sur l'ordre du baron. Étant accourus aussitôt, ils avaient trouvé le baron sur le point d'expirer, la poitrine percée de six coups de poignard... On ne douta point qu'il n'eût été traîtreusement tué par les six seigneurs étrangers, qui avaient disparu miraculeusement, ainsi que leurs chevaux, enfermés dans les écuries...

Elric chercha vainement le corps de son père pour le faire enterrer dans la chapelle... Il avait aussi disparu, après que les valets épouvantés l'eurent quitté pour aller chercher des secours...

Quelques personnes avisées pensèrent que les six jeunes seigneurs étrangers n'étaient que des assassins envoyés par les conviés, ennemis secrets du sire de Croisy... Mais l'opinion générale fut que les six inconnus n'étaient autres que le diable en personne avec cinq de ses acolytes, et cette opinion a prévalu...

Quant aux deux mendiants qui étaient venus implorer la pitié du baron en réclamant *la part à Dieu*, personne ne les connaissait dans le pays, et on ne les revit plus...

N'étaient-ce point deux anges envoyés par Dieu pour toucher le cœur du baron et tâcher de l'amener à pénitence?....

Quoi qu'il en soit, le château de Croisy fut démoli par les héritiers légitimes du dernier baron. Sur son emplacement, Elric fit bâtir un monastère dont les ruines subsistent encore aujourd'hui.

AUGUSTE DE LACROIX.



Les deux mendiants réclamant la part à Dieu.

REVUE DU MOIS.

Les élections ont été la grande nouvelle d'avril. Les élections en ont été le grand spectacle. Les élections en ont été le grand ouvrage. Quel théâtre à comparer à la France entière, jouant son propre sort et son propre avenir, dans la personne de ses trente-cinq millions d'habitants? Quel livre opposer à cet immense livre du scrutin, sur lequel chaque citoyen français, en inscrivant les élus de sa conscience, a inscrit son opinion, sa plainte et son vœu? Pendant ces deux jours, qui contiennent un siècle, espérons-le, et un siècle de bonheur et de repos, un calme solennel et formidable a régné dans Paris et dans les quatre-vingt-six départements. Toute affaire a cessé, s'il y avait encore des affaires... Les rues étaient désertes, les spectacles vides... Les boutiques fermées... Les femmes, les filles et les sœurs priaient dans les églises ou dans les maisons silencieuses, tandis que les maris, les pères et les frères se pressaient autour des urnes électorales. Çà et là, quelques comédies violentes ou bouffonnes égayaient ou troublaient ce tableau imposant. C'était un candidat qui s'annonçait et se recommandait au bruit du tambour ; c'étaient des courtiers d'élection qui vous insinuaient des listes dans les mains, dans les poches, dans la chair, s'ils avaient pu ; c'étaient des ambitions qui s'affichaient sur tous les murs, et criaient à chacun : « *Citoyens! nommez-moi! Citoyens, c'est moi qui vous sauverai! Citoyens! donnez-moi votre suffrage, et je vous donne ma vie!* etc., etc. Soins et cris inutiles! Les noms des plus sages et des plus modestes sont sortis de l'urne, aux applaudissements du pays ; et au moment où le cylindre de la presse roulera sur ces lignes, les neuf cents représentants, appuyés de quatre cent mille, et, s'il le fallait, de plusieurs millions de gardes nationaux, poseront les quatre pierres angulaires de notre nouvel état social. Puissent ces quatre pierres mériter leurs noms admirables : *Ordre, liberté, égalité, fraternité.*

— On parle cependant de sociétés secrètes qui se reforment dans l'ombre, le pistolet au poing et le sabre à la ceinture. La plus dangereuse, à notre avis, n'a point de telles armes. Elle est fondée sur de plus larges bases et compte chaque jour de nouveaux adeptes. Voici les qualités qu'on exige des initiés : une poitrine large, des poumons vigoureux, une voix capable de dominer le tumulte parlementaire ou les cris de la rue ; ou bien une patience à l'épreuve pour faire antichambre dans des fauteuils élastiques, ou même sur de simples banquettes ; une voix mielleuse et une figure insinuante ; ou encore, un air présomptueux, le nez au vent, le jarret tendu ; beaucoup d'habitants du Midi réunissent, dit-on, ces derniers avantages. On a engagé quelques hommes d'un vrai mérite à se faire recevoir ; mais ils s'y sont généralement refusés. Cette vaste société s'appelle : *Ote-toi de là, que je m'y mette.* Le renseignement ci-dessus nous est envoyé par un spirituel correspondant, de l'autre bout de la France : preuve que ladite société n'a pas seulement envahi les ministères parisiens, mais encore les préfectures, les sous-préfectures et même les simples communes de la province.

SALON DE 1848 (1).

Il nous reste à relever, dans une dernière promenade à travers le labyrinthe du Salon, les tableaux, les statues et les dessins qui avaient échappé à nos premières courses.

M. Ziegler a peint l'*empereur Charles-Quint* devenu moine, au moment où, après avoir préparé ses funérailles, il reçoit son portrait en costume de cérémonie, avec le manteau royal. Voilà, certes, un sujet dramatique et saisissant. L'artiste en a manqué l'effet, pour avoir trop resserré son cadre. On voit à peine le portrait de l'empereur dans les mains du moine. Cette étude rappelle toutefois les sévères qualités de Zurbaran.

La *Mort de Lara*, de M. Eugène Delacroix, est une ébauche admirable, comme toutes les tentatives de ce maître du mouvement et de la couleur. Les choses ne sont qu'indiquées, mais elles le sont avec une telle puissance, que le spectateur achève du premier coup d'œil l'œuvre de l'artiste. Nous n'en regrettons pas moins que celui-ci ne l'ait pas achevée lui-même. Mais il faut laisser à M. Delacroix ses défauts qui tiennent à tant de qualités.

Ses *Comédiens et ses bouffons arabes* sont une fantaisie de couleur et d'action, plus heureuse que le *Lion dans son antre*, et le *Lion éventrant une chèvre.*

La *Mort de Valentin*, frère de Marguerite, est encore un de ces tableaux saisissants au premier aspect, et qui font ensuite le désespoir de l'analyse.

Le *Christ au tombeau* la soutient mieux. M. Delacroix a tenté sérieusement de se compléter, et peu s'en faut qu'il n'ait réussi. Les *Saintes Femmes* et le *Saint Jean* sont sublimes de douleur ; mais combien le corps du Christ est pauvre de forme et de dessin!

M. Debon, dans sa *Défaite d'Attila*, a trop bien représenté le désordre, et a oublié de représenter la terreur.

La belle tête de *Léonide*, de M. Henri Lehmann, est, sans contredit, un des meilleurs morceaux du Salon. M. Rodolphe Lehmann rivalise avec son frère. La *Zuleika* a peut-être plus de vie encore que la *Léonide.*

M. Landelle réalise, quoique lentement, les espérances qu'il avait données aux Salons précédents. Sa *Sainte Cécile* rappelle, sans les pousser plus loin, les qualités de ses premiers tableaux.

La *Mort du Précurseur*, de M. Glaize, est un de ses meilleurs ouvrages ; mais il y abuse par trop de la vigueur des ombres.

Citons encore, dans cette catégorie, le *Christ aux Oliviers*, de M. Henri de Laborde ; les *Vierges*, de MM. Romain Cazes et Lazergues.

La jeune école excelle de plus en plus dans la peinture de genre ; témoins : l'*Ile de Cythère*, de M. Gendron ; la *Fantaisie*, de M. Hamon ; les *Ondines*, de M. Curzon, et surtout le *Rayon de soleil*, de M. Célestin Nanteuil.

Le *Chevalier dans les rochers* et le *Don Quichotte fou*,

(1) Voir les numéros de mars et d'avril derniers.

de M. *Adrien Guignet*, sont deux petites merveilles d'esprit et de couleur. Mêmes éloges à MM. Johannot, Faulevet et Watier.

M. Meissonnier abuse un peu du fini. Mais on reconnaît toujours la *griffe du maître* dans ses *Joueurs de boules* et dans les *Trois amis*. L'artiste préfère sans doute le premier tableau. Nous préférons le second, comme plus franc de couleur.

Quelle armée de portraits a envahi le Salon cette année! Heureusement, les colonels se distinguent toujours des soldats..., surtout des goujats... Par exemple, jamais on ne remarqua avec plus de joie et d'admiration les figures animées par MM. Perignon, Edouard Dubufe, Belloc, Hipp. Flandrin, Guignet, Cornu, Brune, etc., H. Lehmann, Tyr, Amaury Duval, etc.

Les bons paysagistes sont aussi très-nombreux. MM. Aigny, Buttura, Paul Flandrin, Cabat, Benouville, Corot, Desgoffe, continuent de poétiser la nature. MM. Armand Leleux, Hedouin, Gourlier, Chacaton, Frère, etc., marient avec bonheur le paysage et la figure. La *Fenaison*, de M. Armand Leleux, est le miracle de ce genre. MM. Ruillier, G. Lacroix, Flers, Léon Fleury, Hostein, Charles Leroy, etc., rendent la nature telle qu'ils la voient, et ils la voient charmante de forme, de couleur et de naïveté.

M. Leroux s'est élevé au premier rang par la variété et la fécondité de son pinceau. Il n'a pas exposé moins de dix paysages, et chacun est original et saisissant de vérité. Les plus difficiles ne sauraient refuser leur admiration aux *Dunes d'Escoublac*, au *Ruisseau*, au *Chemin dans un bois*, au *Souvenir de la Sèvre*, à la *Vue du Croisic*, à la *Lisière de bois du haut Poitou*. M. Leroux a les trois plus grandes qualités du peintre : il voit et sent vivement, et sa conscience est égale à sa facilité.

M. Penguilly-Leharidon a lutté avec Cervantès et l'a peut-être égalé, dans son *Combat de Don Quichotte contre les moulins à vent*, et dans son *Retour du même Don Quichotte après le susdit combat*. Cette dernière toile surtout fait en même temps pleurer de pitié et mourir de rire. Don Quichotte est assis en travers, confondu, anéanti, plus décharné que jamais, sur l'âne de Sancho-Pança. Celui-ci frappe à la porte de l'hôtellerie, et Rossinante suit humblement le grison, en faisant aussi triste figure que son maître.

On n'a pas oublié les brillants débuts de M. Gérôme. Il a exposé, cette année, *Anacréon*, *Bacchus et l'Amour*, un portrait de Mme A. G., et la *Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean*. Le premier et le dernier tableau eussent été curieux à rapprocher; ils forment le contraste le plus hardi. L'un est tout païen, et l'autre tout chrétien. Ils rappellent également la beauté antique, mais à la manière de M. Ingres, avec un dessin trop sec et des couleurs trop effacées. Il y a là un système fâcheux; M. Gérôme a un assez beau talent pour être lui-même; qu'il ose, et il réussira complétement.

Le *Moine prisonnier*, de M. Jacquand, est une étude remarquable. Mais pourquoi avoir mis sur cette figure tant de colère et si peu de résignation? On se demande si le coupable a mérité ou non son châtiment, et cette incertitude nuit essentiellement à l'effet.

Les deux frères Muller luttent de talent et de succès, comme les deux frères Lehmann; Charles-Louis a exposé une *Folie d'Haydée*, tout idéale et toute poétique. Charles-Frédéric a peint les *Fêtes d'octobre au Mont Testaccio*. Cette dernière toile est pleine de vie et de mouvement, de verve et d'habileté de main; mais elle est un peu ambitieuse dans sa forme et dans sa dimension. Ce n'était pas le cas de viser au colossal. Réduit de moitié, ce tableau eût gagné d'autant.

Que dire de l'énorme et savant travail de M. Picou : *Antoine et Cléopâtre*, se promenant dans une galère sur le Cydnus? Chaque partie est remarquable; chaque accessoire est parfait, mais l'ensemble manque d'harmonie et d'unité. Il faut se placer à cinq ou six points de vue différents pour apprécier cet ouvrage. Et puis, comment admettre que Cléopâtre, — toute Cléopâtre qu'elle fût, — se montrât ainsi sans aucun voile à une foule d'hommes, de femmes, de musiciens et de rameurs?

M. Péron a traité *l'Anaxagore de Claromène*, avec la science et la correction qui distinguent son pinceau. On retrouve dans ce tableau, vraiment classique, la pure tradition de l'antiquité, unie à la simplicité éloquente de Plutarque, en un mot les qualités d'un digne élève du grand peintre David. Ce souvenir de la glorieuse république d'Athènes vient fort à propos aujourd'hui pour orner quelqu'un de nos monuments.

La *Déroute des Germains après la bataille de Tolbiac*, exposée par M. Evariste Luminais, est d'une fougue, d'un mouvement et d'une couleur qui rappellent la puissance d'Eugène Delacroix.

Les tableaux de Mme Eugénie Grün méritent que nous y revenions. Son Portrait d'homme dénote un talent de plus en plus viril, et l'on ne peut regarder ses *Exilés* sans attendrissement pour le sujet et sans admiration pour l'artiste. Chaque figure respire un sentiment naïf et profond. Il n'y a là ni exagération ni afféterie, ce double écueil des pinceaux féminins.

M. Eugène Tourneux fait des pas de géant d'un Salon à l'autre. Son *Christ au denier* est d'une vigueur, d'une précision et d'une solidité toute magistrale. Encore une bonne fortune pour quelque église.

Mais le tableau de prédilection du peintre, celui dont il ne se séparera qu'avec douleur, doit être cette douce et funèbre élégie des *Feuilles d'automne*. Le long d'un bois dépouillé, sur un cap désert, au bord d'un océan profond, par un crépuscule mélancolique, des groupes de jeunes gens, de jeunes femmes et de jeunes filles, enlevés à la terre par une mort prématurée, s'envolent au ciel en rasant le sol et l'eau, comme des hirondelles qui regagnent le Midi aux approches de l'hiver. Impossible d'analyser ce poëme de douleur et d'espérance. Il faut le contempler jusqu'à ce qu'une larme voile le regard, et lire la touchante explication de l'artiste-poëte :

Comme un bouquet fané que les grandes tourmentes
De l'automne et du vent emportent sous nos yeux,
Dans votre deuil, passez, passez, âmes charmantes!...
Parfums évanouis, remontez vers les cieux!...

Les neufs miniatures de M. Maxime David sont dignes de lui; c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Cette variété de figures mâles ou délicates, de teints rudes ou soyeux, de cheveux bruns ou blonds, de barbes orientales ou de sourires parisiens,—est réellement charmante à voir. Tout cela est parlant, vivant et ressemblant à qui mieux mieux. Les enfants jouent, les femmes rêvent, les hommes pensent. M. Vergé et Mmes L. et M. sont rendus avec une distinction et une finesse particulière. Quant à l'ambassadeur persan et à M. Tinghir, ils se reconnaîtraient de Constantinople et de Téhéran. On annonce que M. Maxime David va enfin ouvrir un atelier, — ce qu'il n'avait point voulu faire encore. Avis aux amateurs qui font de l'art un luxe de la vie, et aux jeunes personnes qui songent à en faire leur vie même en ces temps de révolution.

Encore deux mots d'éloge sans réserve aux dessins si originaux et si vigoureux, rapportés de Russie par M. Adolphe Yvon, — et aux marbres de M. Mathieu Meusnier, surtout à son buste frappant de M. Bouffé, le comédien.

Nous finirons par M. Alphonse Roëhn, dont voici le plus joli tableau reproduit par notre gravure ; cela n'est-il pas justement intitulé *Bonheur* ? Cet intérieur d'artiste ne respire-t-il pas la conscience pure, le talent satisfait, la vie calme et douce? Le peintre, dont l'habileté consommée ne recule devant aucun obstacle, a choisi l'époque de Louis XIII pour multiplier les riches costumes et les brillants accessoires, et il n'y a pas un détail qui n'ajoute son effet à l'ensemble, et qui ne soit travaillé et fini avec le même soin que les figures.

C. DE CHATOUVILLE.



Salon de 1848. *Bonheur*, tableau de M. Alphonse Roëhn.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

COURRIER D'AFRIQUE (1).

CINQUIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.



Les Femmes d'Alger dans leur appartement. Tableau de M. Eugène Delacroix. (Musée du Luxembourg.)

AU COMTE EUGÈNE DE MONTLAUR.

Bougie.

La civilisation me chasse de la province d'Alger. — Bougie. — Ruses des Kabyles et stratagème que leur opposent nos soldats. — Le café maure. — Le conteur arabe. — Tribulations d'un marchand de bœufs. — Noces d'un agha. — Funérailles. — Chasse au lion et au sanglier. — Le joyeux zéphyr. — Un moyen tout à fait nouveau de se passer de chaussure. — Les Arabes commerçants et agioteurs. — Générosité factice des chefs arabes. — Les maquignons. — Insolente vanité du caractère arabe. — Anecdote plaisante.

Je fais un métier de Juif Errant, mon cher Eugène, je saute de promontoire en promontoire, je cours de ville en ville, je vais par monts et par vaux, comme si j'avais des ailes, et comme si je n'avais pas de rate.

Je commençais à m'attrister dans la province d'Alger, j'y trouvais à chaque pas cette vieille femme que je fuis, à toutes jambes, depuis mon départ de Paris et que nous appelons, je crois, la civilisation. Vous autres gens aimables et galants, vous vous plaisez dans la compagnie de cette spirituelle coquette, moi je l'ai en abomination; je hais le pied de fard dont elle rougit son vieux visage, je déteste ses airs étudiés, sa pruderie, ses bijoux clinquants, son boudoir plein de hochets, ses vêtements étriqués, ses pieds emprisonnés, ses mains gantées, sa taille martyrisée, sa bouche railleuse, son regard aussi faux, souvent, que ses dents! J'ai horreur de son parler mielleux, insignifiant; je ne comprends rien aux billevesées qu'elle rabâche sur une multitude de questions pour moi trop avancées, et qui, tendant toutes au plus grand bonheur de l'humanité, commencent, ordinairement, par rendre chacun dans sa sphère un peu plus malheureux. Ce que je déteste surtout, c'est l'entourage de cette vieille fille qui se compose, depuis des centaines d'années, une cour aussi changeante que la peau d'un beau lézard. Il y a deux siècles elle aimait les gens d'épée, pourvu qu'ils fussent titrés et poudrés, et elle donnait volontiers sa main à baiser à de grands poëtes qui faisaient, en son honneur, des vers à la Corneille, ou comme Racine les savait faire; puis elle se coiffa de philosophie, se laissa courtiser par Voltaire, Jean-Jacques, Diderot, et mit au monde un fils et une fille, à savoir un énorme dictionnaire et une grosse révolution.

(1) Voyez, t. XIV, p. 257, 289, et t. XV, 89 et 161.

Après cet enfantement, elle changea complétement d'hygiène et substitua aux bains de lait d'amandes dans lesquels elle se plongeait autrefois, poudrée et parfumée, les bains de sang, dont elle sortait échevelée, rouge et hideuse. Puis elle se fit cantinière et courut l'Europe, entourée de soldats, distribuant *des petits verres*, et portant des cartouches dans son tablier ; enfin, se jetant dans la dévotion, on la vit armée d'un cierge au jubilé. Aujourd'hui la voilà tripotant dans l'agiot, chuchotant dans tous les coins avec des juifs, des actionnaires, et faisant des avances peu honorables aux millionnaires en général. J'ai fui cette vieille fée, et je ne m'attendais certes pas à la retrouver, elle et tout son attirail, sur un sol peuplé d'entêtés barbares. O déception ! c'est bien elle que j'ai revue dans la province d'Alger, mon ami ; elle est en voyage, elle court la pretentaine, s'arrête sous le frais palmier, écoute le chant des tourterelles, soulève la portière des tentes arabes, glisse son front fardé par les lucarnes des gourbis kabyles, bâtit des maisons à la française, se promène en carrosse et en omnibus, afferme ses métairies, coupe ses foins, fait ses orges, élève toutes sortes d'animaux domestiques, et plante, ma foi, ses choux!.,. Voilà tout ce qu'elle fait dans la province d'Alger.

Aussi, me voilà à Bougie, revenant d'une magnifique excursion qui m'a fourni tous les moyens de compléter mon éducation africaine en m'initiant aux plus mystérieuses cérémonies de la famille arabe.

Avant d'entamer le récit de mes aventures, laisse-moi te dire que Bougie est une ville dont on ne saurait trop admirer la situation. Elle est bâtie sur la pente rapide d'un haut mamelon, et sur le plateau qui le couronne. Les fenêtres des maisons s'ouvrent toutes au sud sur des vallées boisées et verdoyantes, sur les gorges sauvages des montagnes de la Kabylie, et au nord, à l'est et à l'ouest, sur une rade immense, sur la pleine mer, sur ces splendeurs des horizons lointains qui offrent au regard toujours émerveillé, des spectacles infiniment variés dans son uniforme magnificence.

Bougie était une ville kabyle avant l'usurpation des frères Barberousse. A dater de la domination turque, elle ne fut plus occupée que par des Maures, des Kourouglis et des renégats, qui vivaient en très-mauvaise intelligence avec les indomptables montagnards dont ils étaient entourés.

La prise de Bougie nous coûta cher, mais elle offrit à nos troupes, commandées par le chef de bataillon Duvivier (aujourd'hui général), l'occasion d'accomplir un très-beau fait d'armes. Nous étions maîtres de la ville, que nous n'étions guère plus avancés vis-à-vis de l'ennemi; les rôles étaient seulement intervertis, et nous n'avions vraiment pas le meilleur ; d'assiégeants nous étions devenus assiégés, et les coups de fusil pleuvaient comme grêle sur cette pauvre bicoque où vivant fort mal nous mourions très-bien.

Les Kabyles ont toutes les ruses des peuplades sauvages, et pourraient quelquefois en remontrer aux Peaux-Rouges du Nouveau-Monde, que Cooper a si brillamment dessinés.

Pour arriver jusqu'au pied de la mauvaise muraille qui défendait la ville de Bougie, ils inventaient les plus curieux stratagèmes, et les mettaient souvent à fin, avec une audace, une intelligence et une adresse extraordinaires. On en a vu, on en a tué qui, complétement revêtus de feuilles d'arbre, transformés en buisson, en lentisque, en fagot, venaient pendant la nuit se poster à petite portée de nos factionnaires, et attendaient, patiemment accroupis, l'occasion d'adresser, à coup sûr, une balle aux chrétiens. Cette occasion ne se présentait que trop tôt. Nos soldats venaient s'accouder, sans défiance, sur le parapet du rempart, et promenaient leurs regards charmés sur les beaux vallons qui séparent la ville de la montagne; ils regardaient tantôt la mer, tantôt la prairie semée de petits bouquets feuillus, tantôt les sombres falaises où plongent les vautours.

Tout à coup un canon de fusil sortait de l'un de ces bouquets de lentisques, et la mort qu'annonçaient un vif éclair et une détonation, frappait le front de la sentinelle.

Alors, spectale bizarre! on voyait ce buisson meurtrier se lever, s'élancer dans les grandes herbes, et courir vers la montagne qui bientôt le recevait et le cachait à tous les yeux. Chaque nuit nous coûtait quelques hommes, nos sentinelles occupaient, toutes, des postes mortels, et on fut obligé de recourir à un moyen très-ingénieux, renouvelé des Grecs et des Romains, pour ménager un sang dont nous ne sommes cependant pas très-avares en France. On dressa des chiens à faire le guet; on prit de braves et bons chiens bédouins au poil fauve et long, à la queue fournie comme celle du loup, à la tête pointue, fine comme celle du renard, hargneuse comme celle de la hyène, aux flancs maigres, aux dents tranchantes; et la surveillance des remparts fut confiée à ces vigilants gardiens, qui commencent leur infernal tapage quand brille la première étoile, et ne cessent leurs aboiements féroces qu'avec le jour, lorsque leur voix siffle et s'éteint dans leur gorge égosillée.

Les Kabyles nous tuèrent bon nombre de ces excellents serviteurs, et nos soldats reconnaissants firent, chaque fois, de superbes funérailles à leurs généreux remplaçants.

Bougie est maintenant une charmante ville, où le génie militaire a exécuté de beaux travaux; on y a bâti des maisons délicieuses, et la rade et le ciel de cette petite cité toute poétique n'ont rien à envier, assurément, au golfe de Naples et à son ciel tant vanté.

Je vins me reposer au café, de la longue promenade que je faisais depuis le matin, *intra et extra muros*. Le café est en grand honneur et grande vogue en Afrique, où dominent les mœurs militaires. Nos soldats se sont, d'ailleurs, on ne peut mieux rencontrés sur ce point avec les indigènes qui peuplent leur conquête. Il est rare de voir un homme rester chez lui, au milieu de sa famille, et y occuper, dans la paix intérieure, ou ses mains ou son intelligence. Qu'il soit Turc, Maure ou Arabe, il chérit l'oisiveté, déteste la solitude et, dans son horreur de l'isolement, il passe ses journées entières au café, et rentre chez lui à des heures tout à fait indues.

Quel charme puissant peut donc attirer ces braves gens à un désordre aussi régulier, et leur faire mener, d'un bout de l'année à l'autre, une vie de carnaval? Que font-ils au café? qu'y peuvent-ils consommer? Voici la réponse en quelques mots.

Les cafés sont tenus par des Maures, quelquefois par des Turcs; le maître de l'établissement prend le nom de *caouadji*. La maison est de chétive apparence, quand c'est une maison, car, le plus souvent, les élégants de la cité se réunissent sous une mauvaise tente enfumée, ou sous les planches mal jointes d'une baraque. Dans les villes côtières comme Oran, Mostaganem, Bougie, Alger et Bone, les caouadji, exerçant de père en fils leur pacifique profession, ont pu se laisser entraîner à quelques dépenses folles, c'est-à-dire faire blanchir leurs murs à la chaux, ajouter un auvent à la maison et poser cet auvent sur quelques grossiers piliers, étendre des nattes pour la bourgeoisie, des tapis pour les aristocrates, et balayer le terrain pour les derviches et les prolétaires. Le café maure de Bou-

gie était monté sur ce pied cossu; aussi tenait-il club des plus hautes notabilités de l'endroit, et recueillait-il les plus illustres étrangers.

Les consommateurs se rangent en cercle, les riches avec les riches, les pauvres à côté des pauvres. Le caouadji sert les grands personnages dans de petites tasses de fine porcelaine, quelquefois posées dans d'autres tasses d'argent, pour épargner aux doigts délicats du *hebir* (grand) le désagrément de se brûler, et il lui apporte sa pipe chargée et allumée.

Les riches boivent et fument, se passant la tasse après chaque gorgée, et ne causent que par monosyllabes, avec une gravité qui nous fait pouffer de rire, nous autres babillards. Les pauvres, les derviches sont servis dans des tasses communes, qu'ils font circuler de bouche en bouche, ainsi que les pipes allumées, et un silence des plus décents règne dans cette réunion d'hommes qui passent ainsi quinze heures de suite à se regarder sans se voir, à se parler sans s'écouter, à sommeiller sans dormir, à s'amuser sans se distraire, à s'ennuyer sans en avoir l'air.

Quant à la consommation, elle m'a paru d'abord détestable; mais je m'y suis fait peu à peu, et, je ne crains pas de l'avouer, elle est excellente de toute façon. Le caouadji fait bouillir le marc, et le donne avec l'eau qui lui a servi dans cette opération. Les fins dégustateurs boivent l'eau légèrement colorée, et attaquent avec mesure, avec gourmandise le marc qu'ils mâchent lentement, qu'ils ruminent, humant son arome avec délices, et le mêlant aux senteurs de leur doux tabac. Ce café est toujours sucré avec de la cassonnade, et qu'on le serve dans des tasses d'argent, qu'on le serve dans du fer-blanc, son prix ne varie pas. Le riche n'a pas droit à plus de cassonnade que le pauvre, mais aussi le tapis et les honneurs dont on lui fait hommage ne l'obligent pas à payer plus cher la consommation. Les balances du caouadji n'ont qu'un même poids. Avant notre conquête, ce poids était un gros sou par tasse; depuis que la civilisation est entrée au café maure, ce gros sou en vaut trois... *Vœ victis !*

Les Français qui recherchent par-dessus tout la nouveauté, ont fait irruption dans le café maure; c'est là que les plus studieux de la colonie vont étudier la langue et les mœurs du pays. Ce fut là, aussi, que je me rendis pour me délasser un peu de mes courses nombreuses.

En y entrant, je vis foule et me hâtai de prendre place au cercle et de me faire servir; car l'un des conteurs les plus renommés du pays se préparait à faire un récit. Si les Arabes, et les Orientaux en général, sont peu bavards, il est juste de dire qu'ils prêtent une oreille fort attentive à ceux qui les régalent de quelque conte plus ou moins merveilleux; ils sont même avides de nouvelles, et acceptent avec une naïveté de premier ordre tous les frais d'imagination de leurs romanciers, toutes les impressions de leurs voyageurs. Le spéculateur qui serait assez hardi pour fonder un journal bédouin à bon marché et à longs feuilletons, compterait ses abonnés par centaines de mille, dans cette Algérie encore vierge de cette prose émouvante, palpitante et quotidienne dont se nourrissent, tant bien que mal, nos quatre-vingt-six départements.

Le conteur était assis au milieu du cercle de ses auditeurs. C'était un homme passablement mal vêtu, à l'œil vif et intelligent, au front bombé; sa pose était un peu emphatique, sa voix sonore, sa parole lente; il étudiait ses gestes et paraissait parfaitement au courant de tous les artifices oratoires.

— Seigneurs, dit-il, après la formule obligée par laquelle tout croyant fidèle salue Dieu et son prophète, je vais vous raconter ce qui se passa aux épousailles du puissant et magnifique agha de la grande tribu des Beni-Moktar, sidi Mahidinn-ben-Daïlis, que la bénédiction de l'Eternel descende sur sa tête!

Oh! oh! pensai-je, voilà un aimable homme qui va m'apprendre comment se pratiquent les mariages des grands, la fortune arrive vraiment sans qu'on y pense.

Je savais que l'agha des Beni-Moktar était l'un des cavaliers accomplis de l'ancienne régence, l'un des beaux, l'un des élégants, l'un des lions les plus distingués qui soient de l'est à l'ouest du grand Atlas; je savais qu'il était le neveu chéri du vieux ben-Aouda, prince de Tittery, et je me frottai les mains avec jubilation.

— Vous savez, continua le narrateur, que Mahidinn-ben-Daïlis avait demandé en mariage la fille de Djelloul-ben-Taïeb, cheik du Djebel-Amour. Comment avait-il eu connaissance des charmes de la céleste beauté de cette jeune fille, quels yeux indiscrets avaient, pour lui, percé le taklila (voile) de cette vierge aux cheveux d'ébène, quelle langue indiscrète était venue souffler au cœur du guerrier la flamme qui dévore les amants, je ne vous le dirai pas, ou plutôt je vous apprendrai qu'une vision délicieuse berçait depuis longtemps ses songes, et qu'une voix du paradis murmura le doux nom de cet ange terrestre à l'oreille de l'heureux élu.

Ainsi que cela se fait en notre sainte religion, Mahidinn envoya l'un de ses cousins, homme sage, négociateur habile, au douar du redoutable Djelloul, pour demander la merveilleuse Fatma, et offrir la plus riche *sedaka* (dot) qui ait jamais été confiée à la prudence et à la loyauté d'un père (1).

Djelloul-ben-Taïeb accepta sans hésiter la demande de Mahidinn, et la *festa* (fête, mariage) fut fixée à quinze jours de là, à l'ouverture du rhamadan (2).

Mais ici, je m'arrête; il est nécessaire qu'avant de vous faire le récit des pompes dont s'entourèrent les deux familles, je vous divertisse par un curieux épisode qui signala cette heureuse et magnifique alliance.

Il y avait à Médéah, un mois avant les événements dont il s'agit, un pauvre *roumi* (chrétien) qui occupait parmi les Français un rang subalterne; il était employé, avec une solde modique, aux subsistances des troupes, et remplissait des fonctions tout à fait secondaires. Cet homme

(1) Lorsqu'un Arabe désire se marier, comme il n'a jamais vu à visage découvert la femme qu'il recherche, il est obligé de s'en rapporter aux propos, plus ou moins exagérés, qui lui sont parvenus sur son compte. Il fait faire la demande au chef de la famille dans laquelle il veut entrer, et déclare le chiffre de la *sedaka* ou dot dont il peut disposer. La sedaka se compose d'une somme d'argent et de bijoux. Si l'offre est acceptée, le kadi de la tribu de la fiancée en dresse un acte très-détaillé, la jeune fille se pare des bijoux, et la somme d'argent reste entre les mains du père, qui ne doit l'aliéner sous aucun prétexte. Si le mari vient à répudier sa femme, il fait en même temps abandon de la sedaka, qui devient, dès lors, la propriété de l'épouse, et retourne après elle à ses enfants. La famille de la fiancée ne fait aucun sacrifice d'argent pour la marier, et la grande confiance qu'ont les jeunes époux en laissant la sedaka aux mains d'un seul, témoigne en faveur de la probité et de l'affection paternelle. Comme les Arabes ne connaissent pas encore le commerce de l'argent, ni l'escompte, ni les intérêts simples ou composés, la sedaka est enfouie jusqu'au jour de l'héritage et du partage entre les enfants. Nous dirons, en passant, que les enfants héritent de leurs père et mère dans la proportion d'un septième pour les filles, et de six septièmes pour les garçons.

C'est à tort qu'on a dit et écrit souvent, que les Arabes achetaient leurs femmes à leurs beaux-pères, puisque ce n'est qu'un dépôt qu'ils placent entre leurs mains. Nos lecteurs apprécieront quel système vaut le mieux, du mariage européen qui, le plus souvent, est une spéculation du fiancé, ou du mariage arabe, qui, dégagé de toute convoitise première, assure cependant le sort des descendants.

(2) Le *rhamadan* correspond à notre carême; il dure quarante jours, et est consacré à toutes les fêtes religieuses.

était avide d'argent, et le soin de sa fortune l'occupait sans cesse. On le rencontrait souvent, pour ne pas dire toujours, en compagnie des juifs et des trafiquants, et vous allez voir que l'ambition du lucre, la soif de l'or l'amenèrent à tenter une entreprise à laquelle des hommes de guerre, forts et vaillants, n'eussent jamais osé songer.

Ce chrétien avait entendu vanter la richesse des pâturages du Djebel-Amour. Il avait entendu dire que les innombrables troupeaux qui paissent sur la limite du Sahara, dans la plaine d'Aïn-Mahdi, et qui tondent la fougère de l'Arouat, n'ont pas leurs pareils; que les génisses de l'Abd-el-Backi (1), ses taureaux et ses bœufs pesants, sont de race pure, et tous dignes d'être offerts à Dieu en sacrifice; il savait que nos frères kabyles du Djebel-Amour sont opulents, et qu'embarrassés de leurs trésors, ils dédaignent de vendre leurs bestiaux à leur juste valeur, et les livrent souvent à vil prix.

Notre homme se laissa tenter par les discours perfides d'un juif de Médéah, qui avait un frère établi à l'Arouat, et quelques parents dans le Djebel-Amour. Ce juif conseilla au roumi de se munir d'une forte somme et de faire une tournée dans ce pays de délices où il ne tarderait pas à centupler son argent par l'achat d'un troupeau qu'il revendrait à l'administration française. Ce conseil fut suivi; le juif et le chrétien partirent, sans avoir prévenu personne de leur expédition, et les mules qu'ils montaient cheminèrent dans les longs sentiers qui vont de Médéah au kalifat du sud.

Qui pourrait dire les merveilleux projets dont fut assailli le cerveau du cupide aventurier? Il avait peine à soutenir son buste, tant était lourde la ceinture de *soltanis* et de *douros* qu'il avait roulée autour de ses reins; mais la fatigue n'avait pas prise sur lui, son visage était frais et triomphant, son regard rayonnait comme celui d'un chérif, sa voix était caressante, et sa parole enjouée. Il méditait d'acheter des maisons, des palais, il semblait porter une ville entière dans sa bourse, car, à chaque nouveau pas de sa mule, son imagination le jetait dans des illusions de plus en plus fantastiques.

Le juif avait grand soin d'entretenir son compagnon dans ces idées bienheureuses, de sorte que la première journée se passa à merveille, sans ennui, sans fatigue, la deuxième et jusqu'à la douzième sans le moindre accident. Ce jour-là, nos deux voyageurs s'arrêtèrent dans le premier douar occidental du Djebel-Amour, et s'y installèrent pour y passer la nuit.

Lorsque le soleil déclina derrière les monts, lorsque la nuit s'annonça par le doux crépuscule, un grand bruit de clochettes, des bêlements et des mugissements confus annoncèrent la rentrée des troupeaux. Le chrétien, qui s'était mis en bonnes relations avec le kaïd du douar, le pria de lui faire voir tout son bétail. Le kaïd se mit avec beaucoup de complaisance à la discrétion de son hôte, lui fit seller un cheval, et l'accompagna jusqu'au parc, vers lequel se précipitaient déjà par milliers, les bœufs, les moutons, les chameaux de la tribu, en faisant gronder, sur tous les tons, les échos de la montagne.

Le voyageur fut émerveillé à la vue de tant de richesses, et demanda au kaïd s'il ne lui plairait pas de vendre une partie de ce troupeau sans fin.

— Oh! mon Dieu oui, répondit le kaïd; si généreux que nous soyons, nous ne pourrions jamais consommer en festins et en offrandes tous ces biens que nous donne le Seigneur! tu pourras faire ton choix parmi nos plus beaux échantillons.

(1) Kalifat du sud.

— Il ne nous reste donc plus qu'à fixer le prix de chaque pièce.

— Fixe-le toi-même, nous ignorons ici les subtilités du négoce... Ce que tu nous donneras nous le prendrons sans renchérir.

Le chrétien sentit son cœur se dilater à cette offre inattendue; il fit un calcul rapide qui lui assurait des bénéfices énormes, et, feignant de céder à un magnifique entraînement il dit:

— A Médéah et à Alger les plus beaux bœufs se payent cinquante douros (250 fr.) la paire; mais tu comprends que les dangers et les fatigues de mon voyage dans ces contrées lointaines méritent bien que je fasse quelque bénéfice, je te propose donc de t'acheter mille têtes de ton troupeau au prix de vingt douros chaque.

— Tu me piques de générosité, répondit le kaïd, viens te reposer sous ma tente, nous prendrons le café en ton honneur, et conclurons le marché à raison de quinze douros la pièce. Nous te fournirons des pasteurs, et tu rentreras à Médéah, comme un saint patriarche suivi de sa caravane.

Le roumi caressa encore d'un regard joyeux les blanches toisons des brebis, les croupes lustrées des taureaux, les peaux tigrées des génisses, et rentra au douar du kaïd le cœur en paradis.

Le marché fut conclu, réglé et écrit par un kadi. Le kaïd traita son hôte avec une hospitalité gracieuse, et lui donna, pour la nuit, le baiser de paix.

Le roumi et le juif couchèrent côte à côte dans une tente qu'on avait dressée pour eux seuls, et des rêves bienfaisants effleurant de leurs blanches ailes les yeux des deux voyageurs, les fermèrent et les endormirent.

En se réveillant au point du jour, le Français courut aux portes du parc, au moment où on faisait sortir les bestiaux, et il compta mille bœufs et génisses incomparables, ordonnant qu'on en fît un troupeau particulier. Puis il se rendit à la tente du cheik, et là, devant une assemblée des grands de la tribu, il dénoua sa ceinture et l'ouvrit pour acquitter la somme convenue.

Quelle fut la terreur de ce pauvre homme, lorsque, plongeant la main dans le ventre gonflé de sa sacoche, il palpa, sous ses doigts, un métal dont la forme ne ressemblait pas plus à celle de ses soltani d'or, qu'à celle de ses douros! Un frisson courut sur tous ses membres, ses cheveux se dressèrent, son front ruissela de sueur; il regarda ses deux mains, elles étaient pleines de balles de plomb et de vieille ferraille. L'échange avait été fait en conscience, quant au poids, car la ceinture était devenue un peu plus lourde.

A ce point du récit, l'auditoire manifesta, par un sourire général, sa vive satisfaction.

— Le chrétien, reprit le conteur, poussa de violents soupirs, éclata en sanglots, déchira ses vêtements, et la rage au cœur, le blasphème à la bouche, demanda justice et vengeance au kaïd. Le kaïd but une gorgée de café, fit rallumer sa pipe et en tira quelques bouffées de fumée avant de répondre à ce torrent d'exclamations, puis il dit avec gravité: Tu n'es qu'un imposteur, tu te veux jouer de ma crédulité: si je n'écoutais que mon juste ressentiment, je te ferais brûler vif; mais je vais t'envoyer au sublime agha Djelloul-ben-Taïeb, qui jugera ton crime et fera de toi ce qu'il devra. Un cavalier se mit aussitôt en selle, on attacha le chrétien à la queue de son cheval, et malgré ses cris et ses pleurs, il se mit en route pour le douar de Djelloul.

Vous savez tous ce que c'est que Djelloul-ben-Taïeb, vous avez peut-être vu sa face glorieuse, majestueuse et

terrible; vous connaissez ses actions héroïques, vous avez été témoins de son bouillant courage; vous savez qu'un pli de son front, une étincelle de son regard font trembler ses ennemis, et rassurent ses serviteurs. Djelloul est issu de la race souveraine qui a *éternellement* régné sur le Djebel-Amour. Il n'était que le neveu du chef de la tribu et devait l'obéissance à trois de ses cousins, lorsqu'il fut visité par l'esprit du prophète qui lui ordonna, pour la gloire de son peuple, de chasser ceux qui étaient au pouvoir et de se mettre à leur place. Fidèle à la sainte inspiration, il empoisonna l'aîné de ses cousins, tua le second, en plein jour, d'un coup de pistolet, mit le troisième en fuite et prit le burnous du commandement. Djelloul est le plus riche des sultans, nul n'a son intrépidité dans les batailles, nul n'a le cœur plus ferme contre ses envieux, ses ennemis; son bras semble lancer la foudre, et jamais il n'a fait de quartier à ceux qu'il a vaincus.

Le chrétien avait entendu parler de ce chef redoutable et terrible, et il pleura sur le triste sort qui l'attendait.

Présenté à l'agha, le roumi prit un air suppliant, et raconta qu'étant venu dans le Djebel-Amour pour y faire de nombreux achats, il avait été dépouillé par des voleurs. Enhardi par le calme de son juge, il s'échauffa peu à peu, et finit par demander vengeance des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir.

L'agha était de belle humeur ce jour-là, car il avait consenti, la veille, au mariage de sa fille chérie et du magnifique Mahidinn-ben-Daïlis.

— Cet homme est fou, dit-il, il faut essayer de le guérir; qu'on aille chercher le *tebib* (médecin). Le tebib arriva.

— Ne reconnais-tu pas à la mauvaise mine de ce pauvre diable, dit l'agha, que son cerveau est dérangé?

— Oui certes, répondit le savant, sans trop regarder celui dont il était question.

— Ne le trouves-tu pas en grand danger? continua l'agha.

— En danger de mort, répliqua le tebib, sans quitter des yeux le visage de son maître.

Le marchand de bœufs tressaillit, il commençait à comprendre le sens de ce dialogue original.

— Et que pourrais-tu faire pour le sauver? dit Djelloul en souriant d'un air miséricordieux.

Le roumi respira! il se crut en sûreté.

— Comme la maladie est dans la tête, nous pourrions la couper...

— La maladie?

— Non : la tête... La cure est infaillible...

Voilà un homœopathe parfaitement avancé, pensai-je, *in petto*, il n'y va pas au moins de main morte, celui-là.

— A la bonne heure, dit Djelloul, en buvant coup sur coup quatre gorgées de scheurbet; cependant essayons d'un autre moyen.

— Essayons.

— Que penses-tu d'un jeûne absolu? nous sommes au premier jour du rhamadan, et l'abstinence plaît au Seigneur?

— Rien de plus efficace, sidi; toutefois les effets en seraient bien plus prompts si, entre chaque soleil, on administrait au malade une trentaine de coups de bâton, à savoir, dix sur la plante des pieds, qui est l'ennemie du cerveau, dix sur l'épaule droite et dix sur l'épaule gauche.

— Nous avons trouvé le vrai remède, s'écria Djelloul avec bonhomie; et il fit un signe à deux *schiaoux* qui se saisirent du roumi, le jetèrent durement et à plat ventre sur le sol, devant la tente de l'agha, relevèrent ses deux jambes, et frappèrent sur ses pieds nus et à tour de bras en comptant jusqu'à dix; puis vint le tour des épaules; après quoi, le pauvre homme fut attaché dans un coin où on lui permit d'aspirer de l'air à pleins poumons, pour toute nourriture, et de boire à sa soif toutes les larmes que lui envoyèrent la douleur et le désespoir.

Comme le rhamadan dure quarante jours, le spéculateur malencontreux compta mentalement ou sur ses doigts (il était très-fort en chiffres) qu'il était condamné à une économie de quatre-vingts repas (les chrétiens mangent deux fois par jour) et à douze cents coups de bâton. Ce régime lui parut en effet capable de couper court à toutes ses souffrances.

Il y avait quatre jours que l'ordonnance du tebib recevait une exécution minutieuse. La maladie du roumi marchait à une guérison rapide, car ses joues se creusaient, pâlissaient, son œil était terne, son corps endolori, son estomac affaibli. La faim hurlait dans ses entrailles, la soif brûlait sa gorge, et il était étendu sur sa natte comme un cadavre.

Dès l'aurore du cinquième jour, tous les cavaliers du douar de Djelloul-ben-Taïeb et les cavaliers des douars environnants montèrent à cheval au nombre de douze cents, et vinrent se ranger sur une seule ligne, le fusil en bandoulière, devant la tente de l'agha.

Djelloul lui-même apparut bientôt, fièrement dressé sur ses étriers d'or, le front radieux et l'œil vaillant. Il laissa tomber sur son pauvre prisonnier un regard de pitié dédaigneuse, comme il l'eût fait pour un chien malade et hurlant aux sabots de son cheval.



Djelloul-ben-Taïeb et son prisonnier.

Le *goum* s'ébranla, sans changer son ordre de bataille. L'agha se tenait au centre de la ligne, ses kaïds l'entouraient; son porte-parasol marchait derrière lui, ainsi que le guerrier qui tenait son long fusil à capucines de corail, d'argent, d'écaille et d'or. Sa musique, composée de timballiers, de tam-tam, de hautbois et de tambours de bas-

que, était à cent pas en avant du centre, avec ses étendards rouge, blanc, jaune et vert, ornés de croissants et de mains ouvertes, indiquant la *dextre* terrible d'Allah. A trois lieues du douar, le goum de Djelloul rencontra les éclaireurs d'une troupe qui s'avançait dans le même ordre qu'elle. Alors les cavaliers qui étaient aux ailes de la ligne de Djelloul s'élancèrent au triple galop, par rangs de deux, courant sur un angle fort aigu, et se réunissant pour marcher par quatre, jusqu'à la rencontre des éclaireurs qui, de leur côté, avaient imité cette même manœuvre.

Chaque rang de quatre des deux goums exécuta la *fantasia*, galopant bride abattue, ventre à terre, déchargeant ses armes un peu avant de se rencontrer face à face et tournant bride aussitôt, pour recharger et prendre carrière.

Cette troupe qui s'avançait dans la plaine, c'était le goum du glorieux Mahidinn-ben-Daïlis qui venait chercher, dans le Djebel-Amour, sa fiancée, plus belle que la première étoile qui apparaît au ciel.

L'intervalle qui séparait les deux goums s'était beaucoup resserré, et il était rempli de cavaliers bondissant, de chevaux caracolant, de fumée, d'éclairs et de cris joyeux. Tout à coup, du milieu de la ligne des Beni-Moktar, sortit un cavalier lumineux, c'était Ben-Daïlis! Il montait un cheval noir aux naseaux enflammés, à crinière flottante, à queue large et frisée comme les cheveux d'une juive; son galop était rapide, il s'enlevait sur ses jarrets d'acier, et retombait avec une majesté gracieuse, en livrant aux caresses des rayons du soleil les reflets éblouissants de sa robe d'ébène. L'équipage de ce beau coursier était étincelant, la housse de la selle et la bride étaient de velours vert brodé d'or, les étriers étaient en or massif, les flots qui pendaient au poitrail étaient en argent. Mais ces richesses étaient en quelque sorte éclipsées par les magnificences de la toilette du cavalier. Les mille boutons de son gilet étaient mille pierres fines (les conteurs arabes ont l'hyperbole en grande estime; au lieu de mille boutons, lisez trente). Le gilet était tout en drap d'or, son haïck avait été tissé par les femmes de Tugurth, et la gaze paraissait aussi légère que l'aile d'un papillon. Ses trois burnous étaient galonnés d'or en signe de sa puissance, et ses *tumaks* (bottes molles), en maroquin semé de pierreries, portaient de longs *chabirs* d'un métal inconnu, auprès duquel l'or et l'argent sont presque méprisables (1).

Ce cavalier incomparable arriva devant Djelloul-ben-Taïeb, et son cheval lancé à un galop furieux, enfonça tout à coup ses pieds de derrière dans le dur terrain, ploya sur ses jarrets, refoula son avant-main sur sa croupe, et fléchissant sur ses boulets, tomba à genoux, coucha les oreilles et baissa la tête. Alors ben-Daïlis déchargea respectueusement son fusil aux pieds de son futur beau-père, et la détonation avait à peine éclaté, que son cheval se relevant par un effort énergique, et d'un seul élan, se mit à piaffer et à caracoler au son joyeux de la musique qui entonna l'hymne des batailles.

Mahidinn-ben-Daïlis, se conformant aux usages antiques, s'était fait accompagner de quatre cents cavaliers, ses serviteurs ou ses amis, choisis parmi les plus riches de sa tribu, ou les plus considérables de sa province.

Le spectacle de tous ces hommes hardis et magnifiques était éblouissant. Les deux goums rentrèrent au douar de Djelloul, en continuant la fantasia. Ben-Daïlis avait amené avec ses bagages, six chameaux énormes, dont quatre portaient de riches palanquins. Dans deux palanquins étaient les femmes de la famille du fiancé auxquelles on devait remettre Fatma, les deux autres étaient destinés à recevoir les femmes esclaves de la fiancée. Les deux autres chameaux étaient chargés de la *sedaka* de Ben-Daïlis.

(1) Lorsque les Arabes n'ont pas de termes pour exprimer la valeur d'un objet, ils disent, comme le conteur de Bougie, que c'est un objet inconnu, miraculeux et plus précieux que tout. Souvent cette magnifique hyperbole ne décore qu'un mauvais bijou de l'or le plus faible.

Puis, à deux lieues en arrière du *goum*, venait un troupeau de cinquante chameaux dont le vieux ben-Aouda, oncle du fiancé, faisait cadeau à Djelloul-ben-Taïeb. Les deux grands chefs entrèrent à cheval sous la vaste tente de Djelloul, et mirent pied à terre pour s'étendre sur d'épais tapis et prendre le café, en attendant le festin qui ne tarda pas à commencer.

Tout le douar fut en fête. Des moutons rôtissaient à tous les feux, les femmes roulaient le kouskoussou, et préparaient les pâtisseries; les vaches et les chamelles prêtaient leurs mamelles aux doigts empressés des pasteurs, les enfants gambadaient et dansaient des rondes joyeuses et bruyantes. Seul, le pauvre chrétien prisonnier mordait ses poings de rage, de douleur, et implorait de la pitié de tous, un morceau de galette ou quelques gouttes de lait.

Mahidinn-ben-Daïlis s'informa du crime qu'avait commis ce malheureux, et après avoir beaucoup ri de sa singulière maladie qu'on traitait si singulièrement, il pria son beau-père de lui laisser faire une autre expérience sur le cerveau du patient. Djelloul ne voulut rien refuser à son hôte, et au lieu de recevoir sa ration quotidienne de coups de bâtons, le roumi mangea des bribes de la desserte des chefs, et, chose étrange, il avoua s'en trouver beaucoup mieux.

Pendant ces trois jours, le zinzani et le tam-tam ronflèrent dans les douars du Djebel-Amour, et les cavaliers des deux grandes tribus alliées firent des festins comme en feront les justes dans les jardins éternels.

Pendant trois jours, les époux ne se virent pas, et Djelloul ne remit sa fille bien-aimée aux mains des femmes dont s'était fait suivre Ben-Daïlis, qu'après avoir mis en selle celui auquel il confiait son trésor privilégié, la colombe de son oasis, l'ange de sa tente fortunée.

Mahidinn reprit le chemin de sa tribu, après avoir fait dresser par le kadi l'acte de tout ce qui composait sa *sedaka*, qui était digne d'un kalife d'Orient. Fatma, enveloppée de voiles de lin et d'or, monta dans son palanquin, sans que nul pût se vanter d'avoir saisi l'un des éclairs de ses noires prunelles, sans que personne eût vu briller l'or de ses *kerkall* (anneaux de jambes qui ornent les chevilles), sans que l'une des tresses de son *khelina* (gilet), eût flotté au vent.

Il n'était réservé qu'à l'époux adoré de faire tomber un à un tous ces voiles pudiques, tous ces bijoux, lorsque la noble fiancée entrerait en reine sous la tente qu'elle devait habiter jusqu'à son dernier jour.

Le pauvre marchand de bœufs arriva chez les Beni-Moktar à la suite de son libérateur, et renonça pour toujours aux lointaines entreprises. Quant à son argent, il ne l'a pas encore revu, il ne le reverra jamais, pas plus que le juif auquel il s'était confié.

Le conteur se tut, et les riches, qui étaient nombreux dans son auditoire, lui jetèrent des piécettes, tandis que les pauvres lui jetaient des bravos à leur manière.

J'ai lu, depuis, que l'histoire du marchand de bœufs était véridique en tout point. Le bureau arabe de Médéah est à la recherche des voleurs qui avaient dévalisé l'imprudent spéculateur; mais les montagnes du Djebel-Amour sont désertes, et si Djelloul-ben-Taïeb est un très-grand chef, c'est aussi, comme presque tous les Kabyles, un très-fameux sacripant.

Puisque je t'ai décrit les noces arabes, il est utile que j'achève mon tableau de mœurs en te disant quelques mots des funérailles. Je dis quelques mots, parce que cette cérémonie est, ici, d'une très-grande simplicité. Lorsque le malade ne donne plus d'espoir à sa famille, *on achète le coton*, c'est-à-dire l'étoffe de coton qui sert à l'ensevelir. Et, remarque, en passant, par quel curieux rapprochement nous exprimons en France, comme en Afrique, l'agonie d'un de nos frères en religion. On dit chez nous, proverbialement et populairement, en parlant d'un homme qui se meurt : *il file un mauvais coton;* et, chez les Arabes, si quelqu'un demande des nouvelles d'un agonisant, on lui répond : c'est presque fini, *nous achetons le coton.* Aussitôt que le malade a rendu le dernier soupir, ses femmes, mère, épouse, filles, jettent des cris lamentables, et font le *yendebou* (*yendeb*, il pleure; *yendebou*, ils pleurent). Les veuves sont obligées de joindre à leurs sanglots des démonstrations beaucoup plus vives de leur douleur. C'est-à-dire qu'elles se déchirent le visage avec les ongles, et se couvrent de sang... Les autres femmes sont autorisées à faire semblant de s'égratigner.

Cette occupation barbare dure tout le jour du décès, toute la nuit qui le suit, et ne cesse qu'après la levée du corps.

Le corps est mis sur un mulet, si le cimetière est éloigné, porté sur un brancard, s'il est voisin, et déposé dans une niche maçonnée, afin que les chacals ne puissent pas le déterrer. Les Orientaux n'enferment pas leurs morts dans des bières, et tournent toujours les pieds et la tête vers l'orient, *la Kebla.*

Les cimetières arabes n'ont pas de tombeaux, le plus riche et le plus pauvre ont pour mausolée une simple pierre brute, plantée, verticalement, à la tête de la fosse. L'égalité est complète et touchante dans le champ du repos, où ne fleurit aucune plante, où ne pousse aucun arbre vert.

Les saints ont seuls le privilége de dormir sous des mausolées, qu'on appelle marabouts, et dont je t'ai déjà fait la description.

Après l'enterrement, la famille se réunit, comme faisaient les anciens, à un banquet funèbre, où on fait l'éloge du défunt.

J'étais invité pour le lendemain, par un kaïd des environs de Bougie, à une chasse aux lions. Je me gardai bien de manquer au rendez-vous; il me tardait de savoir, par moi-même, si la réputation des cavaliers arabes était bien acquise, dans ces terribles luttes qu'ils engagent de gaieté de cœur avec le roi des forêts et des montagnes.

Notre goum était d'environ cinquante chevaux; des Kabyles, en nombre égal, nous suivaient à pied, conduisant en laisse des lévriers magnifiques, d'une force et d'une taille admirables. Les cavaliers étaient armés de fusils et de pistolets, les fantassins portaient des lances polies qui réfléchissaient en étincelles les feux du ciel.

Après avoir marché sur une ligne fort étendue, nous arrivâmes, vers midi, à la tanière du monstre. Cette tanière n'est pas ce que tu penses. D'après la lettre, et l'abus qu'en ont fait nos poëtes et nos dramaturges, on croit généralement que le lion se retranche dans de sombres cavernes, dans des grottes horribles dont l'aspect glace de terreur presque autant que les rugissements dont elles retentissent. Point; le lion est beaucoup plus sentimental, beaucoup plus élégiaque, et on l'a trop longtemps calomnié. Le gîte où nous devions le surprendre, le lieu habituel de ses siestes était situé dans un agréable vallon. C'était un énorme bouquet de lentisques venu dans une verte savane, et à proximité d'une fontaine où pousse le laurier-rose, où fleurit la pâquerette, où voltige la tourterelle; l'hôte de ce pavillon de verdure se retirait là, par les grosses chaleurs, et attendait, dormant d'un œil, veillant de l'autre, que quelque timide gazelle, quelque sanglier grognon vinssent se désaltérer à l'onde claire.

A mille pas du gîte, nos fantassins se débandèrent sans lâcher les chiens, et les cavaliers prirent le galop. Les uns et les autres dirigèrent leur course de manière à envelopper le bouquet de bois dans deux vastes cercles; puis, chacun marcha droit au but, la pique tendue, le fusil haut, les fantassins formant le premier cercle inscrit dans celui des cavaliers.

Tous les cœurs battaient violemment, et j'aime à croire que chacun faisait des vœux pour que le lion ne sortît pas de son côté.

Enfin, nous entourâmes le fourré de fort près, et on fit halte. Le kaïd, qui commandait la chasse, étendit la main pour recommander l'attention et le silence, puis il se porta en avant des fantassins. Nos chevaux avaient le regard effrayé, les oreilles dressées; leurs naseaux soufflaient, ils creusaient la terre, et se débattaient sous la main et l'éperon pour se dérober. C'était un signe manifeste pour ne pas douter de la présence du lion, car les chevaux ont une horrible peur de cet ennemi pour eux implacable.

Ce fut alors que le kaïd me donna la preuve de son audace, de son brillant courage : il ordonna de lâcher les chiens, et, enlevant son cheval, en dépit de ses résistances, il le poussa dans le fourré. Le noble animal jeta un hennissement arraché par la terreur, se cabra, s'enleva des quatre pieds, et tomba tout effaré au milieu des chiens qui s'étaient précipités dans les broussailles.

Je ne perdais pas de vue le visage de l'intrépide cavalier dans ce moment critique. Ce visage était calme, un peu pâle, mais fier et réfléchi; le regard était fixe et brillait d'une émouvante énergie. Le kaïd agitait son fusil de la main droite, ensanglantait les flancs de sa monture, et poussait les chiens d'une voix ferme. Tout à coup les branches de lentisque craquèrent et s'agitèrent, un bruit sourd frissonna sous les grandes herbes, et un sanglier monstrueux, au poil roux et hérissé, s'élança brusquement du fourré, et se précipita à travers champs. Le malencontreux animal, tenté, sans doute, par la fraîcheur du site, s'était installé dans le palais du roi, du lion qui, ce jour-là, n'avait pas endormi son indolence dans la contrée.

Faute de grives on prend des merles, ce proverbe a partout son application, et nous ne le fîmes pas mentir. Nous nous mîmes à la poursuite du sanglier avec un acharnement cruel, et il nous mena dans des terrains affreux, nous échappant sans cesse par des crochets savants, et une rapidité digne d'un cerf.

Je me suis toujours demandé comment le plaisir de ces charges à fond de train n'était pas plus souvent troublé par des accidents. Le sanglier part, on se borne à sa poursuite, tenant à honneur de courir côte à côte avec lui. Mais de tous côtés pleuvent les balles qu'on adresse au fuyard; le plomb siffle dans toutes les directions, et les cavaliers, qui se croisent en tous sens, ont assez de bonheur pour n'être que rarement blessés.

Le solitaire que nous suivions tomba enfin, éventra deux ou trois chiens, et expira. On trouva dix balles dans son corps, dix balles avec lesquelles il avait fait plus de deux lieues dans les rochers, les broussailles, les ravins, les précipices.

Le kaïd seul n'avait pas pris part à la charge, il rentra dans son douar tout désappointé d'avoir fait *chou-blanc*, c'est-à-dire manqué le lion.

Il y a quelques jours on vendait sur le marché la dépouille superbe d'un lion noir, dont les dents et les griffes faisaient encore frissonner. C'était la peau de l'hôte du fourré de l'*Oued-Alouf*, que le kaïd avait tué, la veille, dans une nouvelle battue.

Les Arabes ont une grande vénération pour le maréchal des logis Gérard, bien connu sous le sobriquet de *tueur de lions*. J'oserai même dire que l'heureuse audace de notre compatriote rejaillit sur nous avec beaucoup d'avantage. Les Arabes combattent le lion au grand jour, et en nombre; mais ils n'osent pas affronter cet ennemi redoutable en tête-à-tête et la nuit. Les exploits de Gérard leur paraissent tenir de la plus haute témérité, et la témérité est une vertu sublime chez ce vieux peuple encore en enfance.

Tu m'as souvent demandé, cher ami, comment vivent, en Afrique, nos officiers et nos soldats. Ils vivent comme on vit en France, gaiement, l'estomac souvent à jeun, les membres harassés, la chanson et l'esprit sur les lèvres. On ne rencontre presque plus de troupes dans nos villes, elles sont toutes formées en colonnes qui gravissent les montagnes et sillonnent les plaines, se ravitaillant dans les camps qui sont semés un peu partout, couchant à la belle étoile, maudissant Mahomet et causant du village, des vieux parents, de la fiancée, du chien de garde et du logis.

En Algérie, la population militaire se divise en deux classes : les corps indigènes et les régiments de France. Les corps indigènes sont ceux qui sont créés pour le sol africain, et ne le quittent jamais, tels que les chasseurs à cheval d'Afrique, les spahis (cavaliers réguliers), les zouaves, la légion étrangère, les chasseurs à pied des bataillons d'Afrique. Les corps français, cavalerie et infanterie, sont ceux qui sont successivement relevés par ordre du ministre, et remplacés par d'autres régiments. Tous rivalisent de patience et de courage sur cette terre où les attendent de mortelles fatigues et une gloire qu'ils payent avec de la sueur et du sang. Chez tous on trouve les précieux échantillons de ce caractère chevaleresque qui a rempli le moyen âge, et fait trembler l'Europe aux jeunes années de notre



Chasseur au bataillon d'Afrique. Zouave. Légion étrangère. Spahis. Chasseur à cheval.

siècle. Cependant, chaque corps a son esprit particulier, son genre, son cachet. Le chasseur à pied s'est d'abord fait remarquer par son insouciance, sa folle bravoure, mais aussi sa morale un peu sans gêne. Il aime le plaisir, il aime le vin frais, la danse, les bons repas et la gaudriole. Il se fait très-souvent punir, et compte trop imprudemment sur un combat prochain pour faire lever ses punitions. On l'a baptisé de deux surnoms qui lui vont à merveille. Comme il est toujours au bivouac, aux avant-postes, en plein air et en plein vent, et qu'il adore la maraude, on l'appelle *chacal*. Comme il est sans souci, qu'il chante à tout propos, et qu'il papillonne avec une élégante légèreté, on l'appelle *zéphyr*.

Le zéphyr se livre à toutes sortes d'effusions. Lorsqu'on ne trouve pas moyen de le mener au feu, il s'avoue capable de faire les cent dix-neuf coups. Pour faire une partie de cabaret, pour jouer à l'écarté, il vend tout ce qui lui appartient, ce qui ne lui appartient pas, et se vendrait lui-même si on voulait et pouvait faire cette embarrassante acquisition.

J'ai connu l'un de ces chacals qui, étant en garnison à Mostaganem, avait joué et perdu ses souliers et ses guê-

tres contre une dette qu'il avait contractée dans un café. Comme il était commandé pour monter la garde, tout autre que lui eût été bien en peine de se présenter à la parade pieds nus; emprunter les souliers d'un camarade était chose impossible, notre homme avait des pieds de colosse qu'il fallait chausser tout exprès.

Après avoir promené sa mauvaise humeur dans des lieux solitaires, le zéphyr fut illuminé d'une idée mirifique. Il courut à sa chambrée, s'arma de brosses, et cira ses deux pieds, mieux qu'il n'avait jamais ciré ses guêtres et ses souliers; sa peau était luisante, vernie, et *flattait l'œil*, comme disent les troupiers.

Cette opération terminée, Jérôme (le chacal s'appelait Jérôme), s'habilla fort proprement, endossa son sac et ses buffleteries bien blanches, prit son fusil qui était parfaitement bien astiqué, et au premier coup de baguette, il était dans la cour de la caserne pour répondre à l'appel.

Tu imagines bien les fous rires qui accueillirent l'observation du vieux lieutenant de Mostaganem qui, ses lunettes sur le nez, se baissa pour mieux voir, et s'écria :



Jérôme à la parade, avec ses pieds cirés.

— Voilà un homme bien tenu, et parfaitement luisant!

Jérôme, solide au port d'arme, ne fronça pas le sourcil, garda un sérieux imperturbable, et fut quitte, en fin de compte, pour quatre jours de salle de police, au lieu de passer à un conseil de guerre pour vente de ses effets.

Il avait eu de l'esprit, et, même à l'armée, à quelque chose l'esprit est bon.

Pour achever d'esquisser le caractère des Arabes, je n'ai plus qu'à te parler de leur commerce.

Je t'ai déjà dénoncé les Kabyles comme excellents cultivateurs. J'ai omis de dire qu'ils étaient aussi tisserands, armuriers et fabricants de poudre. Ils font d'assez bonnes toiles, et forgent des épées ou *flissa* d'une trempe excellente, et qui tirent leur nom du pays des Flissa où on les fabrique. Ils vendent leurs céréales aux habitants des villes, concurremment avec les Arabes de la plaine. A ce propos, je t'apprendrai que les Arabes font le commerce des grains avec une grande intelligence; ils jouent à la hausse et à la baisse avec un art bien digne de nos agioteurs. Dans es années d'abondance, ils enfouissent dans leurs silos des quantités énormes de blé et d'orge, et dans les années de disette ils les vendent à des prix fabuleux.

Les Arabes de la plaine sont nés maquignons. Ils excellent dans le *bagout* de cette classe d'industriels, et bien Normand qui leur échappe. Il est notoire qu'une commission de remonte a acheté un cheval aveugle, et il est également vrai que souvent les Arabes, qui nous ont acheté des chevaux réformés pour vices prétendus incurables, nous les ont conduits six mois après la vente, dans un état de santé florissant, dociles à tous les exercices, et tellement bons pour la guerre qu'on les leur rachetait trois cents et quatre cents francs, après les avoir abandonnés pour quinze ou vingt francs.

Nul n'est plus perfide en affaires que l'Arabe, nul n'est de plus mauvaise foi; il tromperait son père et sa mère pour gagner un fétiche.

La rapacité de chacun explique le peu de progrès du grand commerce. Se défiant les uns des autres, n'ayant aucune base loyale dans leurs échanges, les Arabes enterrent leur argent au lieu d'en faire des placements produc-

tifs. C'est tout au plus si quelques riches personnages, que j'appellerai *capitalistes*, se hasardent à fournir des sommes à leurs correspondants pour faire des achats de bestiaux, pour leur compte, dans les provinces éloignées.

Le jour où nous inspirerons à la population indigène un peu de notre loyauté et de notre hardiesse en affaires, sera le premier jour de la prospérité réelle de la colonie. Alors on verra rouler le numéraire de tribu en tribu, cet argent sortira de dessous terre, où des mains avares l'enfouissent depuis des siècles.

Je finis par quelques traits sur lesquels il est indispensable d'insister; je fais ce que fait le dessinateur dont le crayon appuie avec plus d'énergie sur certaines lignes que sur d'autres.

Le premier mouvement de l'Arabe est, partout et toujours, de se retrancher derrière un mensonge; il se méfie de toute question, comme le renard se méfie d'un piége. Il n'admet pas qu'on puisse l'interroger dans le seul but de satisfaire un sentiment de curiosité. L'idée qui le domine, c'est qu'on veut le tâter, lui délier la langue et l'exploiter. Alors il s'étudie dans ses réponses de manière à rompre la piste et dérouter son interlocuteur.

On a beaucoup vanté la générosité des chefs arabes, et c'est avec chagrin que je viens te désillusionner sur ce chapitre.

L'Arabe, chef ou sujet, ne donne jamais sans que ses intérêts lui commandent ce sacrifice momentané. Quant à ces magnifiques présents dont nos comptes-rendus, nos bulletins font étalage, je vais en quelques mots t'en expliquer le mécanisme; il est tout entier dans les coutumes locales.

Lorsqu'un chef se trouve dans l'obligation de faire hommage au personnage important qui le visite d'un beau cheval ou de tout autre objet, il est sous-entendu et rigoureusement obligatoire que la tribu se cotisera pour en rembourser le prix.

Il va sans dire que le donateur prend toujours ses mesures de manière à couvrir non-seulement ses frais, mais encore à réaliser d'honnêtes bénéfices. Il est rare qu'un cheval de *gada* (1), qui peut valoir communément cent cinquante douros, ne soit pas remboursé trois cents douros par ceux qui sont toujours tondus.

Les générosités qui ont pu nous éblouir lorsque nous étions nouveaux dans le pays, et qui jettent encore quelquefois de la poudre aux yeux de nos chefs, s'expliquent dès lors d'elles-mêmes et très-clairement. Quelques kaïds et aghas, qui ont l'esprit plus étroit que les autres et sont aussi sans doute plus avares, craignent de se montrer trop souvent généreux, de peur de n'être pas fidèlement remboursés; mais les plus avancés font largesse à tort et à travers, et ne regardent leurs déboursés que comme d'intelligentes spéculations. Les Arabes, Kabyles ou cavaliers, sont très-fiers. Les plus pauvres d'entre eux sont de vrais Diogènes. Ils vous regardent avec dédain, et jamais leurs mains n'écartent leurs haillons pour implorer une aumône.

Que vous soyez vêtu d'un riche uniforme ou d'habits mesquins, l'Arabe vous regarde du même œil, et fait de vous le même cas. Sa vanité le place toujours au-dessus de vous. Cette arrogance me rappelle une anecdote assez plaisante.

J'étais à la chasse au chien couchant dans les environs de Misserg'hinn, avec un de mes camarades du régiment de spahis. Nous avions couru toute la matinée sans avoir fait bonne prise, et revenions au camp nos carnassières à peu près vides et nos jambes moulues.

(1) *Gada* vient de *gooud*, conduire en main; cheval conduit en main, et offert à titre de soumission ou de simple politesse.

Je mets, pour mon compte, peu d'amour-propre à mes prouesses de Nemrod, et le désespoir de rentrer sans un lièvre, sans un lapin, sans un perdreau, sans même une alouette, ne m'enlève pas l'appétit, n'attriste pas mon sommeil.

Mon camarade, lui, excellent tireur au poil comme à la plume, était vraiment désespéré. Comme il était plus ardent, plus renommé, plus amateur que moi, il avait fait preuve d'un zèle effrayant, avait battu tous les fourrés, gravi tous les coteaux, chicané tous les buissons, pataugé dans tous les marais et arpenté tous les blés, avec un insuccès dont je m'étais contenté de rire et de prendre note.

Nous avions jeté nos fusils sur nos épaules et commencions à nous consoler, lorsqu'en passant au pied d'un monticule à pic, nous vîmes un pâtre qui nous faisait de son bâton, de ses longs bras et de son misérable burnous, des signes et des appels.

— Enfin! s'écria mon camarade, j'aurai au moins une capsule à brûler; je suis sûr qu'il y a un lièvre sur ce plateau... Venez, courons.

— Mon cher, courez où vous voudrez, je m'avoue hors d'haleine, mourant de soif, exténué; il me reste tout juste la force d'aller jusqu'au camp, et je vais m'asseoir pour vous regarder faire.

— Mais c'est au moins une compagnie de perdreaux que nous annonce ce brave garçon; venez, nous tuerons tout.

— N'en tuez que la moitié, je vous attends.

Mon ami partit; je le vis s'escrimant des pieds et des mains à travers les cailloux roulants et les broussailles; il dut suer sang et eau pour arriver au pâtre, et je le vois encore, le fusil demi tendu, le pas prudent, s'approcher du Bédouin comme d'un lièvre au gîte.

A mon grand étonnement, mon camarade, après un court colloque, tourna le dos au pâtre, jeta son arme sous son bras, et revint vers moi en dégringolant... Il était en nage et rouge comme un homard.

— Que diable s'est-il donc passé? lui demandai-je.

— Il s'est passé, mon cher, me répondit-il en jurant, qu'il n'y a là-haut aucun gibier d'aucune façon.

— Et que vous a donc dit ce gredin?

— Il m'a tendu une main sale à faire peur, l'index joint au pouce, et m'a dit, sans rire: *Atini chemma.* (Donne-moi une prise de tabac.) Voilà pourquoi il nous appelait!

— Et vous ne l'avez pas assommé?

— Non, car les bras m'en sont tombés... Heureusement, je n'aurais pu que le tuer, et c'eût été perdre ma poudre.

L'événement nous indemnisa de notre mauvaise chasse; il égaya tous nos amis.

Eh bien! mon cher Eugène, les Arabes sont tous taillés sur le patron de ce berger; ils nous feraient faire plutôt cent lieues pour venir à eux, qu'ils ne feraient un pas pour venir à nous.

Cette fois-ci, adieu pour tout de bon et pour longtemps; je m'embarque demain pour Tunis, et ne ferai que raser la plage de Bone sans m'y arrêter, le pays de cette province étant trop connu, trop pacifié pour que la civilisation, que je fuis à toutes jambes, y ait laissé quelque vestige de barbarie.

Ton ami,

A. DE GONDRECOURT.

FIN.

PIERRE DUPONT.

Tout le monde connaît aujourd'hui le nom et les chants de Pierre Dupont, l'auteur des *Paysans* et des *Paysannes*, des *Bœufs*, du *Chien de berger*, des *Louis d'or*, de la *Musette*, de la *Mère Jeanne*, et de cette belle cantate de la *Jeune République*, si applaudie naguère à la Comédie-Française, sous les mâles accents de Mme Viardot-Garcia. Mais tout le monde ignore dans quelles conditions originales, à travers quelles vicissitudes poétiques, s'est formée cette naïve individualité, cette popularité croissante, qui s'intitule Pierre Dupont.

C'est un récit qu'il convient de donner au public, en offrant à nos lecteurs une chanson nouvelle et inédite de cette double muse que se disputent aujourd'hui les éditeurs et les théâtres, les voix du salon, du forum et des champs.

Il y avait une fois un jeune poëte qui n'était pas riche. Il ne s'en plaignait point, au contraire! S'il avait eu le malheur d'être riche, il se serait hâté de se ruiner comme font tous les vrais poëtes, et surtout au dix-neuvième siècle. Pierre Dupont (car c'était lui), tira le plus mauvais numéro possible à la conscription; — mais il se dit qu'il pourrait devenir maréchal de France; et comme il ne connaît pas d'état plus absurde en temps de paix, il se racheta en publiant ses premiers vers par souscription. Tandis que son remplaçant s'élevait au grade de caporal, par son exactitude à la parade et à l'exercice, notre poëte vit son début (*les Deux Anges*) couronné par l'Académie. Il craignit encore le ridicule, et il se demanda ce qu'il pourrait faire pour échapper aux lauriers, — lui qui ne les a jamais admis dans ses rimes.

Il réfléchissait à cela, en parcourant le bois de Boulogne, — à pied, bien entendu (sa muse est la *musa pedestris* par excellence), — lorsqu'un couplet lui vint à l'esprit et un air à la bouche. Il se mit à chanter à pleine voix, au grand ébahissement des gens comme il faut, qui contemplent la nature à travers les glaces d'une portière, et l'écoutent les fauvettes au milieu des *hu dia* d'un cocher.

Le soir venu, Pierre Dupont, qui est homme du monde comme un autre, mit son habit noir et ses gants blancs, et se rendit chez un ami fidèle, un de ceux qui lui ont prédit ses succès et sa renommée. La réunion était assez nombreuse. Il y avait des gens de lettres, des artistes, des femmes d'esprit.

— Mon cher, dit le poëte en entrant, je vais vous chanter une chanson que j'ai faite ce matin, mais il me faut pour cela votre costume de paysan breton.

L'ami donna le costume; le poëte l'endossa, entra dans le salon, se planta devant la cheminée, et entonna à plein gosier, sans nul accompagnement :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine,
Verte, l'hiver, jaune, l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme; eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Voltiger les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre, etc...

Et toute cette chanson *des Bœufs*, poésie si mâle et si simple, mélodie si large et si naïve; un chef-d'œuvre enfin, — comme disait, quelques jours après, M. Théophile Gautier.

Ce fut une surprise, un enthousiasme, un triomphe impossible à décrire.

Bientôt Hoffmann chanta les *Bœufs*, aux Variétés, presque aussi bien que l'auteur; un éditeur les publia à dix mille exemplaires; — et, en deux mois, ils furent sur tous les instruments et sur toutes les lèvres, — depuis les salons parisiens jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Aujourd'hui vous ne pouvez plus traverser un champ français sans entendre un paysan chanter derrière sa charrue:

J'ai deux grands bœufs dans mon étable, etc.

Le *Chien de berger* eut le même succès :

Depuis dix ans, à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon!
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense, à mon ménage,
Que de l'eau claire et du pain bis...

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière,
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense...
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur.

Prou! ta! ta! ta! Finaud, mon chien.

Puis vint le *Braconnier*, autre triomphe :

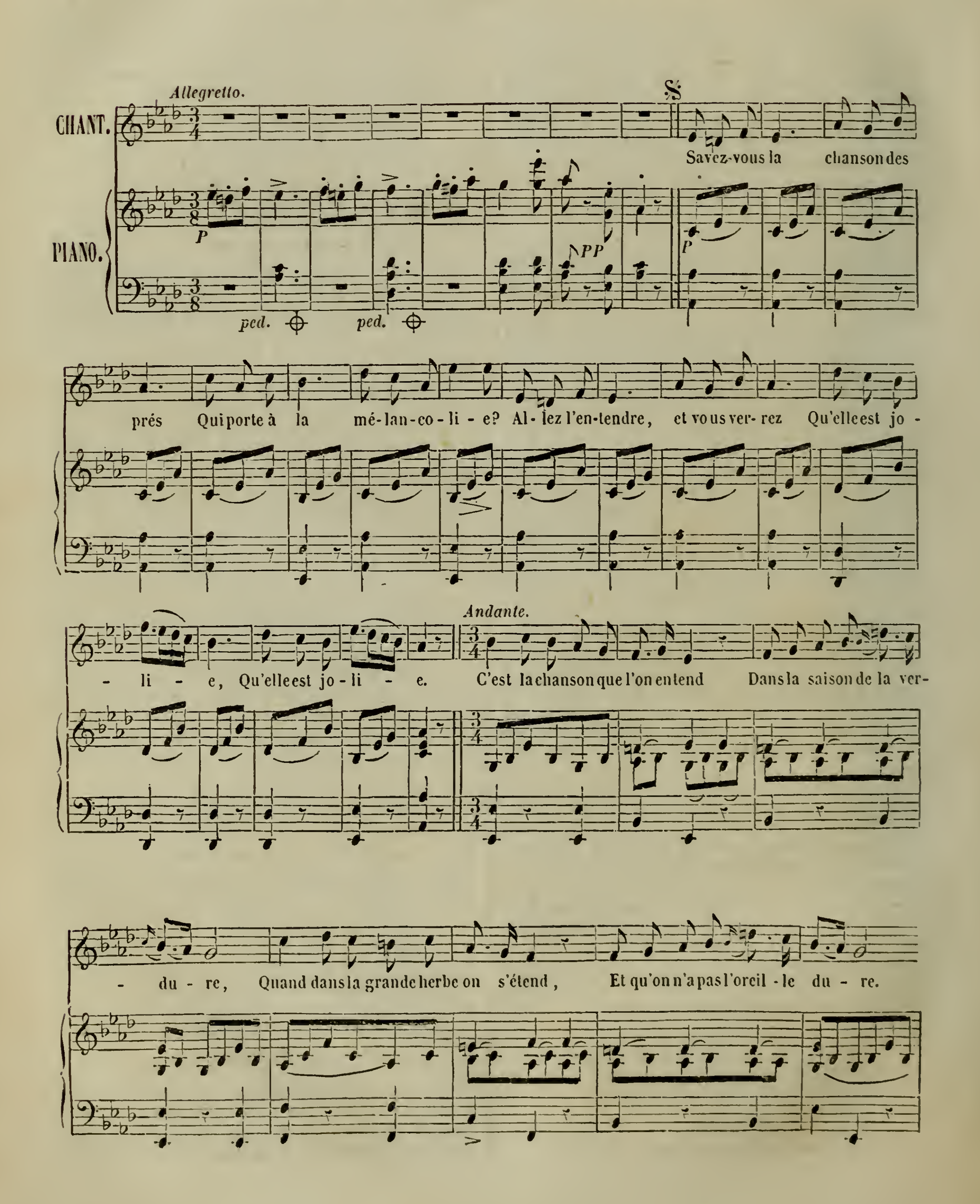
En braconnant ainsi, je gagne
De quoi, si j'étais moins buveur,
Devenir moi-même un chasseur,
Maître de toute une montagne.
Moi, devenir un muscadin,
A train de chasse, à mine altière!
Posséder une meute entière!
Porter la guêtre en peau de daim!
J'aimerais mieux casser mon verre!...
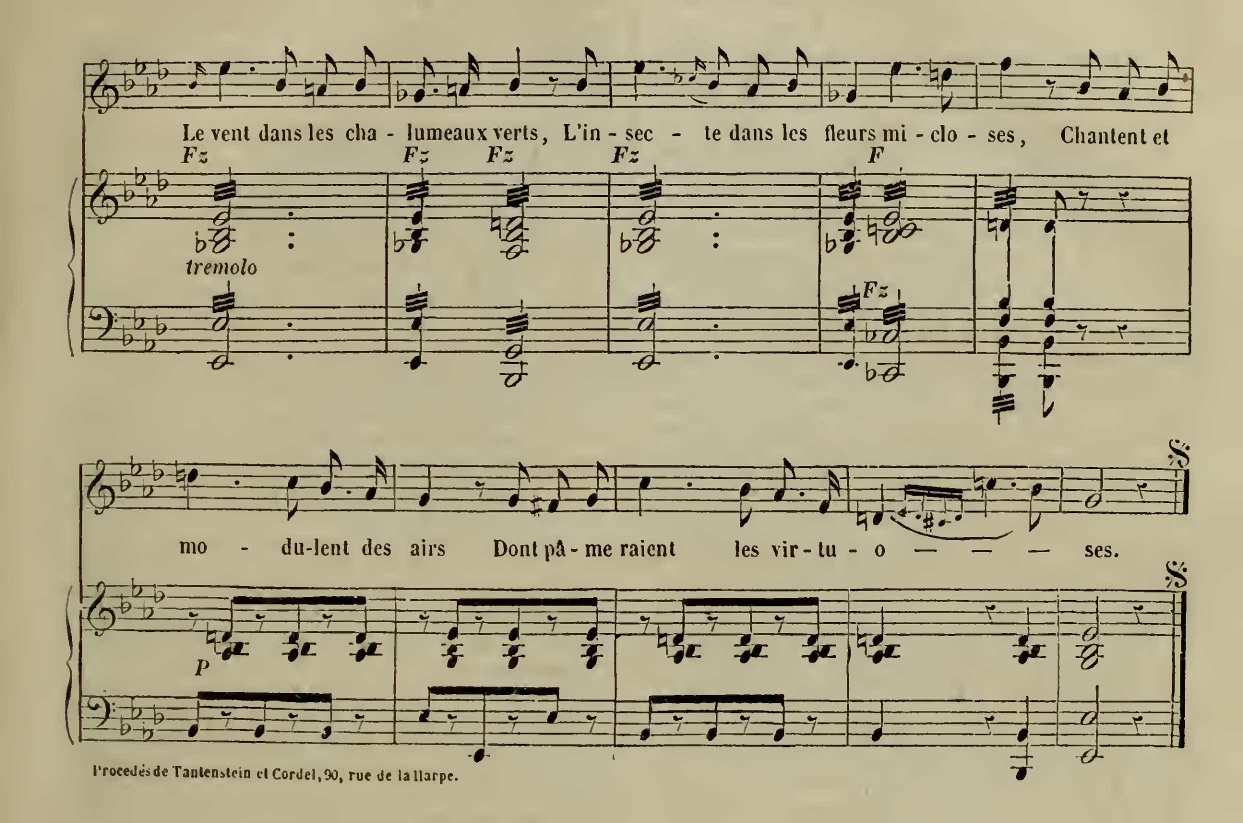
Tot! tot! partons, bon braconnier! etc.

La *Chanson des Prés*, composée par Pierre Dupont tout exprès pour le *Musée des Familles*, prouvera que ce vigoureux talent sait prendre tous les tons, sans jamais s'écarter du naturel qui fait sa force.

LA CHANSON DES PRÉS.

PAROLES ET MUSIQUE DE PIERRE DUPONT.





Entendez-vous au creux du val
Ce long murmure qui serpente?
Est-ce une flûte de cristal?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.
Et ces gémissements partis
De ce feuillage de noisette?...
(Ne touchez pas à ses petits),
C'est la chanson de la fauvette.

Les bœufs, les vaches, les brebis,
Dans les prés ont la voix moins rude;
A l'étable c'est du pain bis,
C'est du miel dans la solitude.
Bêlements et mugissements,
Là, vous me plaisez davantage;
Les airs des pâtres sont charmants
Dans la senteur du pâturage.

Voyez derrière ce buisson
Luire ce jupon d'écarlate:
Écoutez bien cette chanson,
Comme une fusée elle éclate.
Cette bergère au teint hâlé
Sous le charme de sa roulade
Va vous tenir ensorcelé
Tant que durera sa ballade.

Or, il faut vous dire (et nous aurions dû commencer par là), que l'auteur de ces vives mélodies n'a jamais appris la musique; qu'il ignore l'A-B-C du solfége et les secrets du bémol et du bécarre. C'est un compositeur sans le savoir. Le chant lui vient avec la rime. Il lance à la fois l'un et l'autre ; et il faut que ses auditeurs notent ses inspirations pour leur donner un corps. Il en a été de la chanson ci-dessous comme de toutes les autres. Dupont a chanté, et notre graveur a écrit.

Un tel phénomène ne peut être expliqué que par Dupont lui-même. Lisez donc sa réponse à nos questions. Sa prose est digne de ses vers et de sa musique.

« Vous me demandez, nous écrit-il, comment m'est venue l'idée de faire la musique de mes chansons. Cette musique est venue avec les chansons mêmes. Je me préoccupais de théâtre, et la crainte de tomber dans le faux sublime de la tragédie me faisait chercher une veine nouvelle. Comment faire parler un paysan et un ouvrier en bon français et en vers, sans être emphatique ni trivial? La chanson *des Bœufs* a été ma réponse non préméditée. Je me suis mis à chanter le matin, en me rappelant la grosse voix d'un chantre de mon village, des paroles sans suite apparente, sur un air qui me venait tout seul. Voilà toute l'histoire *des Paysans, des Paysannes*, des chants populaires ou philosophiques. Avant, je rimais en marchant; l'atmosphère des bois et de la campagne ne m'inspirait que la cadence poétique. Le rhythme s'est un peu élargi et l'inspiration est devenue musicale, si l'on peut appeler de la musique cette sorte de mélopée naturelle qui accompagne mon vers, comme elle devait accompagner celui des poëtes primitifs. Vous me demandez encore où ces chants se sont produits? Un peu partout, et surtout en plein air. Vous m'avez entendu dire le chant des *Bœufs* en veste bleue à manches courtes, en chemise de toile rouge et en braies à la bretonne, par une fantaisie rustique et pour nous amuser en petit comité. On prétend que j'ai eu l'audace d'aller au jockey-club les chanter de but en blanc, comme un vrai Bohémien de la Bohême et un Tyrolien de Paris. A coup sûr, je ne l'ai point fait par excentricité, comme on pourrait le croire, mais simplement par distraction et en manière de passe-temps.

« Le *Chant des Ouvriers* et les *Chants Philosophiques* sont édités par la tradition. Vous savez que depuis dix-huit mois ils sont aux mains du libraire, et qu'une vieille Meg ou un petit homme rouge les tiennent ensorcelés. Les malins se sont moqués du sorcier et de la sorcière. J'ai vu ces chants, à côté de quatre ou cinq amphores de bière, s'épanouir dans la fumée du tabac, et commencer leur ascension glorieuse vers la postérité dans le cabinet noir d'un estaminet, voire même d'un cabaret : où la poésie va-t-elle se nicher ! Il faut bien qu'elle se gare des locomotives et du bruit des affaires; il faut bien que la fantaisie et l'humour se réfugient quelque part. Ainsi, tous mes chants ont plus ou moins vu le jour, griffonnés par la main de l'un, éraillés dans le gosier de l'autre; et voilà comment on en sait par-ci, par-là, quelques couplets. Chacun retient ce qu'il aime, comme l'homme qui ne lit qu'un livre; et voilà comment je suis édité malgré vents et marée.

« Je suis arrivé de la sorte jusqu'aux oreilles de Lamennais. C'est par vous que cette bonne fortune m'est advenue chez votre excellent ami, M. Benoît Champy (aujourd'hui notre ministre en Hanovre), dans un magnifique salon où le *Chant de l'Indépendance* était fort bien accueilli avant le vingt-quatre février. Mais ces échappées sont très-rares, etc.

« Ma muse ne se plaît guère qu'au grand soleil et à la poussière. On prétend l'avoir rencontrée le 24 février. c'est, où? Allez-y voir. Mais ce jour-là elle était bien enrouée, et n'a pas, dans la première fatigue, pu entonner le chant patriotique de la République nouvelle. »

Ce *Chant de l'Indépendance*, ou *Chant des Ouvriers*, est une des plus hautes inspirations du poëte compositeur :

Nous, dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume ;
Nous qui, des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps, luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse ;

Aimons-nous, etc.

. . . Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hibous
Et les larrons amis des ombres...
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines,
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes...

Aimons-nous, etc

Puissent les ouvriers sans travail, dont regorgent les fabriques de nos villes, obéir à cet élan salutaire, et aller se retremper, en effet, *au grand soleil*, dans les champs de l'agriculture !

Pierre Dupont est un poëte trop sincère pour n'être pas un homme original. L'Hoffmann qui écrira un jour le conte fantastique de sa vie n'aura qu'à choisir entre les traits les plus spirituels, les absences les plus capricieuses, les déménagements les plus fabuleux, les pérégrinations les plus incroyables. Il montrera notre poëte, tantôt annulant le triomphe du Bœuf-Gras et de sa mascarade, en absorbant l'attention des bourgeois de Paris par une immense casquette jaune arborée en plein boulevard ;

Tantôt haranguant les oisifs du haut d'une borne et les régalant de coco à discrétion, ou les attroupant autour de sa sieste paisible, sur le parapet du quai Voltaire ;

Tantôt désespérant les honnêtes concierges qui n'ont pas de paratonnerre sur leurs maisons;

Tantôt effrayant un rentier par des promenades de huit jours devant ses fenêtres, et se faisant conduire chez le commissaire de police pour y jouir des terreurs du brave homme..., avant de l'inviter à dîner ;

Tantôt établissant, de sa croisée à celle de son ami V..., le célèbre artiste,—à travers la place de la Bourse, des ficelles télégraphiques,—conduisant en plein air, sous prétexte d'expériences de haute portée, des figures et des fantômes, qui plongeaient dans la stupéfaction les dignes sergents de ville et les bons municipaux.

Mais, n'allez pas croire qu'à la suite de ces plaisanteries, qui n'ont rien de commun avec celles de M. Romieu, Pierre Dupont devienne jamais préfet de la Gironde ou de la Dordogne.

Il est né poëte, et mourra poëte. Témoin les drames et les poëmes philosophiques qu'il prépare tout en chantant ses chansons, et que vous verrez apparaître un de ces jours entre les décorations d'un théâtre et sur les affiches de la librairie régénérée.

P.-C.

ÉTUDES ÉCONOMIQUES.

A PROPOS DU DÉPLACEMENT DE LA POPULATION DE PARIS.

Plusieurs fois depuis une vingtaine d'années, dernièrement encore, en 1846, et enfin tout récemment à propos du chemin de fer de l'Ouest, le Conseil municipal de la ville de Paris s'est préoccupé sérieusement du déplacement de la population de cette ville, dont les accroissements successifs s'étendent de préférence sur les terrains situés au nord-ouest de l'île de la Cité, son centre primitif.

En effet, si sur un plan de Paris on tire une ligne qui, passant par la cathédrale, aille directement du midi au nord, on remarquera que les quartiers les plus vastes, les plus populeux, les plus riches, sont situés à l'occident de cette ligne : tels sont les faubourgs Saint-Germain, Saint-Honoré, Poissonnière, Montmartre, le brillant quartier de la Chaussée-d'Antin ; et, plus à l'occident, Passy, Chaillot, Batignolles, et bientôt le bourg de Neuilly...

Quant aux quartiers Saint-Martin, Saint-Antoine, du Marais, qui sont beaucoup plus anciens, ils doivent probablement leur existence et l'extension qu'ils prirent autrefois à des causes particulières, du nombre desquelles fut, à n'en pas douter, le séjour que les rois de France firent dans les environs de l'église Saint-Paul, et plus tard au palais des Tournelles, dont les jardins sont aujourd'hui occupés par l'ex-place Royale. On sait que le faubourg Saint-Antoine a dû son origine à certains priviléges dont jouissaient autrefois les ouvriers qui allaient s'y établir. Une abbaye, située dans ce faubourg, leur garantissait ces avantages. Le quartier dit *pays latin* dut ses développements aux nombreuses écoles qui s'établirent dans cette partie de la ville.

Pour ce qui est des quartiers beaucoup plus modernes, situés à l'occident de la méridienne qui passe par l'église Notre-Dame, il est impossible d'assigner à leur origine d'autres causes que le caprice de ceux qui les ont bâtis. Quoi qu'il en soit, c'est seulement dans ces riches quartiers que se trouvent presque tous les édifices publics, sacrés ou profanes, qui embellissent la capitale. Tandis qu'à l'orient de la méridienne dont il vient d'être parlé, il ne s'est rien bâti, depuis des siècles, qui soit digne de quelque attention, excepté le portail Saint-Gervais et l'Hôtel de Ville, construit tout récemment. Il y a plus : de magnifiques habitations, destinées à des particuliers, abondent dans les quartiers situés au nord-ouest de la *Cité;* tout au contraire, avant 1830, il n'y avait pas dans les quartiers Saint-Martin, du Marais, Saint-Antoine et le faubourg de ce nom, vingt maisons particulières que l'on pût citer avec quelque éloge. Ajoutons que ces derniers quartiers manquent totalement de promenades publiques, l'ex-place Royale et les boulevards exceptés; tandis qu'à l'occident de la méridienne de la cathédrale, on trouve les jardins du Luxembourg, des Tuileries, le Champ-de-Mars, l'Esplanade des Invalides, les Champs-Élysées,..

On peut encore faire l'observation que, Fontainebleau et Compiègne exceptés, tous les châteaux de plaisance des rois, soit anciens, soit modernes, sont situés à l'occident du méridien de Paris.

Au premier abord, on croirait volontiers que cette progression de la ville de Paris vers le nord-ouest n'est qu'un accident, un pur effet du hasard ; il paraît, tout au contraire, que ce déplacement est le résultat d'une loi à laquelle obéissent généralement les populations des autres grandes villes de l'Europe.

Si l'on jette les yeux sur un plan de Londres, on voit que cette capitale s'est étendue de préférence vers le nord-ouest de la *Cité*, son centre primitif, où sont la cathédrale de Saint-Paul, les établissements de la Banque, de la Bourse... C'est aussi dans la partie occidentale de cette ville que l'on trouve l'antique palais royal de Saint-James, le monument de Westminster, etc. C'est aussi à l'occident que sont situées les promenades publiques de Berlin, et les faubourgs les plus étendus et les plus peuplés de cette métropole.

Tout porte à croire que l'église de Saint-Marc, la place de ce nom, le palais du doge, occupèrent primitivement le centre de Venise; eh bien, c'est à l'ouest du méridien qui passe par ce quartier, que s'étend la partie la plus considérable de cette antique cité.

C'est encore au nord-ouest de la cathédrale de Milan, point central de cette ville, qu'on a fondé les établissements les plus importants et bâti les édifices les plus remarquables dont s'honore la capitale de la Lombardie.

Rome moderne s'est jetée presque tout entière, s'il est permis de parler ainsi, vers le couchant du mont Palatin, où furent jadis le palais des Césars, le Forum, le Capitole le Colisée, lieux et monuments qui indiquent l'emplacement qu'occupait le centre de l'antique dominatrice du monde connu.

On ne saurait contester que le rocher qui porta la citadelle d'Athènes fut un point central, autour duquel vinrent se grouper les premiers fondateurs de cette ville célèbre : la cité moderne s'est portée presque en totalité vers l'ouest de ce point central.

C'est à l'occident de Madrid que Philippe V fit bâtir le moderne palais royal qui, depuis son règne, sert de demeure aux monarques espagnols.

Cette tendance qu'ont les hommes à se porter vers l'occident, ou plutôt vers le nord-ouest, n'est, au reste, qu'une conséquence de cette loi générale qui veut que tout marche d'orient en occident. Tous les corps planétaires, sans exception, obéissent à ce mouvement autour du soleil, qui lui-même tourne sur son axe dans le même sens. C'est aussi d'orient en occident que le ciel et tous les astres qu'il renferme accomplissent en apparence, autour de nous, un mouvement de rotation en vingt-quatre heures.

Le peu d'histoire que nous savons nous prouve jusqu'à l'évidence que la marche du genre humain et le développement successif de la civilisation se sont opérés conformément à ces mêmes lois.

En effet, c'est dans cette partie orientale de l'Asie que nous appelons *Indoustan*, qu'on trouve les monuments d'architecture les plus anciens; c'est dans cette contrée que commencèrent à poindre les théories des sciences et que le système d'arithmétique dont nous faisons usage fut inventé.

L'histoire enfin nous apprend que de l'Indoustan la civilisation se répandit dans la Perse; de là en Mésopotamie, en Égypte, dans l'Asie Mineure, et successivement

en Grèce, en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, et enfin dans l'Amérique du Nord... C'est-à-dire qu'elle a suivi invariablement, ou à peu près, la marche qui, de l'Indoustan, son point de départ, l'a conduite et dirigée vers le nord-ouest.

En considérant avec quelque attention la surface du globe terrestre, le nombre, la puissance, les mœurs, les forces physiques, les facultés intellectuelles des peuples qui l'habitent, on est conduit à faire des observations qui ont des rapports singuliers avec ce qui vient d'être dit.

En effet, si l'on jette les yeux sur une mappe-monde, on voit tout de suite que l'équateur partage les parties de la surface de la terre non couvertes d'eau, en deux portions extrêmement inégales, qui sont, d'un côté la Nouvelle-Hollande, les îles de Java, de Bornéo, de la Sonde, la Nouvelle-Guinée, Madagascar, la pointe méridionale de l'Afrique, et cette partie de l'Amérique qui est au sud de la rivière des Amazones. Si l'on compare leur étendue à celle des continents qui couvrent la majeure partie de l'hémisphère boréal, à peine s'il y a égalité de partage, en prenant le tropique du Cancer pour ligne de démarcation.

Une autre remarque que l'on a pu faire, et qui est comme une conséquence de la précédente, c'est que les peuples qui vivent en deçà de ce cercle, sont de beaucoup supérieurs aux nations qui habitent au delà pour la beauté physique, le courage, l'intelligence. C'est encore en deçà du tropique du Cancer qu'on a vu et qu'on voit les empires les plus peuplés et les plus florissants du globe. Tels furent les royaumes de Perse et d'Égypte..., les républiques grecques, romaine, et, de nos jours, la Chine, la Russie... Et l'Europe, qui depuis des siècles est à tous égards le centre ou comme la tête de l'univers, est située dans l'hémisphère boréal et au nord-ouest de l'Indoustan...

En continuant ces développements, nous finirions par démontrer que l'hémisphère austral est voué à une sorte de malédiction; les îles des mers orientales, la très-grande partie de l'Afrique, et toute l'Amérique méridionale, en offrent des preuves nombreuses et convaincantes: les peuples qui habitent ces contrées sont dans un état de misère et d'infériorité permanentes.

TEYSSÈDRE.

Nous ajouterons une seule réflexion au savant article de M. Teyssèdre. S'il y a (ou plutôt s'il y avait, car maintenant il est trop tard), un moyen d'arrêter à Paris le mouvement qui emporte la vie sociale vers la rive droite de la Seine, c'eût été d'établir sur la rive gauche, auprès du fleuve, l'édifice dessiné ci-dessous, le temple de la Bourse! Nous disons temple au lieu de palais, non-seulement parce que telle est la forme de ce monument, mais parce que c'est malheureusement l'église centrale de notre civilisation, comme c'était autrefois Notre-Dame. Rendons, du reste, à César ce qui est à César. Cette idée était un des projets favoris de Napoléon. Le grand homme, à qui rien n'échappait, voulait rétablir d'un seul coup l'équilibre entre l'ancien et le nouveau Paris, en transportant la Bourse et le Tribunal de commerce à la place Dauphine, en tête de la vieille cité, à cheval sur les deux bras de la Seine.



La Bourse de Paris.

COMMENT SE FONT LES ORATEURS.



Musée national du Louvre. Statue de Démosthène.

Les poëtes naissent; les orateurs se font, a dit un oracle de l'antiquité.

Les oracles sont comme les vins : plus ils sont vieux, mieux ils valent.

> . . . . Sans en chercher la preuve
> En tout cet univers, et l'aller parcourant,
> Dans nos orateurs je la treuve...

Au lieu d'orateurs, La Fontaine a écrit *citrouilles*; mais nous avons dû changer ce nom végétal et humiliant, — bien qu'il s'agisse ici des orateurs qui pullulent dans nos clubs et dans nos assemblées.

Beaucoup d'entre eux s'imaginent qu'on devient éloquent d'un jour à l'autre, et qu'il suffit pour cela d'ouvrir la bouche, de remuer la langue et d'agiter les mains.

L'anecdote suivante, — toute surannée qu'elle soit, — mérite d'être rajeunie pour eux; elle leur rappellera comment se faisaient les orateurs, trois cents ans avant Jésus-Christ, dans la fameuse république d'Athènes. La méthode est bonne à recommander encore sous la République française, en l'an de grâce 1848.

Il y avait donc à Athènes, voici près de trois mille ans, un jeune homme qui se livrait à l'éloquence.

C'était alors un état comme aujourd'hui.

Arrivé à sa dix-septième année, ce jeune homme, orphelin depuis longtemps, s'aperçut que ses honnêtes tuteurs lui avaient volé une partie de son bien et avaient gaspillé l'autre. Il les traduisit en justice et résolut d'être son propre avocat.

Il arrive au tribunal, et prend la parole.

— Figurez-vous, a dit un homme qui était là, un adolescent maigre et efflanqué, à l'air maladif et chagrin, se grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre et faible, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus barbare encore, des périodes intarissables, inconcevables, hérissées en outre de tous les arguments de l'école, etc.

Au bout de dix minutes, les juges furent lassés, au bout d'une demi-heure, ils furent excédés, au bout d'une heure, ils furent indignés... Les assistants commencèrent par sourire, continuèrent par rire aux éclats, et finirent par siffler à outrance...

Bref, notre avocat se vit hué, conspué, chassé, et ne trouva rien de mieux à faire que de réclamer la remise indéfinie de sa cause, en se précipitant du haut de la tribune, et en disparaissant à travers la foule...

L'échec avait été si rude et la honte si complète, que l'orateur demeura invisible pendant trois mois.

Un jour enfin, quelqu'un le rencontra au bord de la mer. Il était seul, et parlait à haute voix, en courant çà et là, tout près des vagues soulevées par la tempête. Son organe n'était plus reconnaissable; sonore, large et soutenu, il dominait les mille bruits de l'ouragan. Sa prononciation avait subi la même métamorphose. Ses paroles sortaient de ses lèvres, distinctes et accentuées; et cependant son ami remarqua avec étonnement qu'il avait la bouche pleine de petits cailloux.

Il avoua qu'il se livrait, depuis sa disparition, à cet étrange exercice, résolu de vaincre les défauts de sa nature en les compliquant d'obstacles artificiels.

L'ami le quitta avec admiration, — non sans lui promettre le secret.

Le lendemain, notre jeune homme se munit d'une lampe, d'une provision de pain, de notes et de tablettes, et s'enferma dans un souterrain. Il avait juré d'y rester trois semaines à préparer son discours; et, de peur de violer cet héroïque serment, il se rasa la moitié de la tête, — se rendant ainsi tellement ridicule, qu'il ne pouvait paraître en public avant que ses cheveux fussent repoussés.

Le terme arrivé, il quitta sa prison, — plus faible et plus décharné que jamais, mais armé d'une étude profonde, d'une voix assurée et d'un plaidoyer savant.

Quelques jours après, sa cause et ses tuteurs étaient rappelés devant l'archonte. Tous les Athéniens accoururent au tribunal, croyant avoir une seconde représentation de comédie.

Mais figurez-vous leur surprise, en voyant reparaître l'orateur. Sa transfiguration matérielle était aussi complète que sa transfiguration morale; il avait la démarche grave, l'œil étincelant, la tête haute et ferme, le geste mâle et vigoureux. L'élégance de ses vêtements contrastait avec l'âpreté de sa physionomie. Jamais petite-maîtresse n'avait porté de linge plus fin et plus beau.

Quand il parla, ce fut bien autre chose! L'étonnement devint de l'admiration; l'admiration, de l'enthousiasme; l'enthousiasme, du délire. Son discours était un chef-d'œuvre; sa diction, une harmonie; son action, une puissance.

Il fut couvert d'applaudissements et emporté en triomphe; ses tuteurs, condamnés à lui restituer ses biens, s'enfuirent à leur tour, et manquèrent d'être lapidés...

Bientôt ce jeune homme devint Démosthène, l'orateur sans rival, dont Cicéron disait à Rome : « Il remplit l'idée que j'ai de l'éloquence; il atteint la perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. »

On voit ce que lui avait coûté cette perfection!

Nous engageons nos rhéteurs novices à méditer cette histoire, et à faire quelques pèlerinages au musée du Louvre, où ils trouveront la belle statue de Démosthène, qui est gravée en tête de ces lignes.

Cependant, il faut tout dire. Ce grand homme était double, comme tant d'autres. Il se composait d'un orateur sublime et d'un médiocre citoyen. Si nous engageons nos avocats à parler comme lui, nous les exhortons à se conduire autrement. Par malheur, beaucoup imitent ses actions, sans égaler son éloquence.

Quand le riche Midias souffletait Démosthène, celui-ci lui en demandait raison... par-devant l'archonte, et se faisait adjuger 3,000 drachmes de dommages-intérêts.

Il se fit un jour une incision à la joue, accusa un cousin de l'avoir blessé, — et recueillit encore force drachmes.

Cela fit dire aux plaisants que la tête de Démosthène était d'un excellent rapport.

Dans certains procès, il écrivait pour les deux parties...

Admirable à la tribune d'Athènes, il était ridicule à la cour de Macédoine. Il n'avait pas moins d'éloquence pour se vanter que pour décrier les autres.

A la bataille de Chéronée, il s'enfuit en jetant ses armes.

Il vendit sa conscience à Alexandre le Grand..., pour une coupe d'or.

Enfin, — lâcheté suprême, — il finit par le suicide. Les soldats d'Antipater étant sur le point de le saisir, il leur échappa en suçant du poison renfermé dans une plume.

Mais peut-être cette lâcheté était-elle du courage à Athènes.

Païen pour païen, nous préférons toutefois le trépas de Socrate.

P. C

ÉTUDES DE MOEURS ITALIENNES. — LOMBARDIE.

LA FIANCÉE DU CONTREBANDIER.

I. — L'OSTERIA DEL GALLO.

— Il doit être bientôt minuit, Madalena?

— Je viens de l'entendre sonner à l'horloge de Chiasso... Tenez, *nonno* (grand-père)! voilà maintenant la grosse cloche de Como qui profite du silence de la nuit pour nous envoyer le bonsoir, avec sa voix sombre et retentissante.

— Il y a longtemps qu'elle ne m'envoie plus rien, à moi, cette vieille grondeuse. Si je veux qu'elle me dise quelque chose, il faut que j'aille à elle les jours des grandes fêtes, lorsqu'elle carillonne à assourdir toute la ville. Elle me fait alors l'effet d'une de nos marmites de cuivre sur laquelle on frapperait avec un morceau de bois. Mais d'ici, il y a quinze ans que je ne l'entends plus.

— Vous n'y perdez pas grand'chose, allez, nonno.

— Des souvenirs précieux, mon enfant, des souvenirs précieux!... Je n'ai pas toujours été un pauvre invalide comme je le suis maintenant; moi aussi j'ai eu mes beaux jours; j'ai aimé moi aussi, ainsi que tu aimes ton Gaetano, et cette vieille cloche était alors pour moi une véritable amie, car son carillon joyeux m'appelait à Côme où m'attendait le sourire enchanteur de ta grand'-mère, de ma pauvre Rosina... Je dansais avec elle, et tous les jeunes gens de la ville me regardaient avec jalousie et m'enviaient mon bonheur... Oh! Madalena! un secret pèse sur mon pauvre cœur, un souvenir le consume, un remords le déchire... Oh! tu sauras ce secret avant ma mort, car il faut que tu pries pour ton grand-père, enfant! il faut que tu pries beaucoup et avec ferveur, quand le pauvre vieillard aura quitté cette vie de souffrances...

— Pourquoi, nonno, vous livrez-vous à de si tristes pensées? Pouvez-vous douter de mon affection? Ne savez-vous pas que votre souvenir me sera toujours cher; que, lorsque vous ne serez plus là, je prierai jour et nuit pour le salut de votre âme?

— Tu as raison, ma fille, tu as raison... Mais... dis-moi, Madalena, n'es-tu pas inquiète, toi aussi, de ce qu'ils n'arrivent pas encore?

— Non. Luigi m'a dit que c'étaient des dentelles ce soir. Vous savez que quand il s'agit de marchandises si précieuses, les précautions ne sont jamais assez...

— C'est égal, il est bien tard, et je ne puis croire... *Per la madonna!* être obligé de rester au coin de la cheminée comme un enfant, quand on se sent encore capable de... Oh! c'est affreux!

Celui qui parlait ainsi, c'était Pietro Sarti, vieillard octogénaire, qui, malgré son grand âge, paraissait encore plein d'énergie et de résolution. Aussi, quand il prononça ces derniers mots, était-il vraiment effrayant. Ses bras se raidirent, ses mains se crispèrent convulsivement, il bondit sur ses pieds, et un blasphème horrible s'échappa de sa bouche. Mais bientôt sa fureur se calma, comme si une pensée consolante eût traversé son esprit. Le vieillard reprit sa place au coin de la cheminée sur un tabouret de bois, et, reportant sa pipe à ses lèvres, il retourna le verre de vin qu'il faisait chauffer.

Une veste de futaine vert-bouteille, un pantalon de même étoffe, serré à la taille par une large ceinture de laine rouge, un gilet à raies rouges et blanches, une casquette de drap gris, de gros souliers et des guêtres de cuir composaient l'habillement du vieux contrebandier.

A quelques pas de lui, sa petite fille Madalena tricotait des bas de laine à l'extrémité d'une longue table de noyer sur laquelle une lampe de fer répandait une lueur incertaine. Madalena n'avait que dix-huit ans; elle portait un spencer en drap bleu, de taille fort courte, et une jupe de mérinos fond clair à ramages rouges et verts; ses cheveux, courts et frisés sur le front, étaient longs et roulés étroitement derrière la nuque. Là ils supportaient une petite baguette d'argent aux deux extrémités de laquelle étaient vissées deux balles de même métal, de forme ovale, creuses, ouvragées à filigranes. Deux énormes boucles d'oreilles d'or massif uni et une interminable chaîne de Venise complétaient sa parure. Sans le mouvement prompt, saccadé, prodigieusement accéléré de ses jolies petites mains, on eût dit une de ces belles madones créées par le génie de Raphaël.

La disposition de la pièce où se trouvaient cette jeune fille et ce vieillard ne laissait aucune incertitude sur leur profession.

On voyait, dans un coin, une large cuvette de cuivre brillant comme de l'or, de forme ovale, à fond plat, à bord évasé, remplie d'eau; ce vaste bassin était supporté par un trépied de bois. Au-dessus, des bocaux, des pintes de terre ou de verre, de la vaisselle d'étain, des couverts de cuivre et des verres en grand nombre, se trouvaient disposés en bel ordre dans une étagère de bois peint dont le couronnement touchait presque au plafond.

Le long du mur, au milieu de la chambre, un buffet en noyer servait de base à une espèce de pupitre contenant des plats et des casseroles dans lesquels des viandes froides paraissaient attendre des consommateurs. Le couvercle de ce garde-manger était un châssis de bois blanc sur lequel on avait cloué une toile blanche, transparente comme un voile.

Un chat privilégié dormait sur une chaise, à côté du vieux Pietro dont il était le Benjamin. Au-dessus de la porte conduisant dans l'intérieur de la maison, un gentil petit oiseau, le confident des pures amours de Madalena, se reposait paisiblement, la tête cachée sous son aile aux mille couleurs. Deux tableaux représentant deux faits historiques, peints à l'huile à la fin du dernier siècle et assez bien conservés dans de simples cadres de bois d'ébène, rompaient la nudité des blanches murailles. Des raisins secs et des saucissons symétriquement arrangés ornaient le plafond auquel ils étaient suspendus.

Ajoutez à cela un fusil, la longue table dont nous avons déjà fait mention, deux bancs qui la flanquaient, quelques chaises de paille, quelques chandeliers de cuivre placés sur l'appui de la cheminée, ainsi qu'une lanterne dont on se servait pour descendre à la cave, et vous aurez daguerréotypé la salle principale de l'*osteria del Gallo di Pietro Sarti*.

Au delà de cette chambre, il y en avait deux autres moins grandes, mais meublées presque identiquement. Elles communiquaient au grenier à foin par un petit couloir, à droite duquel se trouvait l'escalier montant au premier et

unique étage ainsi qu'au grenier; et, à gauche, l'escalier conduisant à la cave et à un souterrain creusé au-dessous d'elle, dans les entrailles de la terre, à une grande profondeur.

Les trois pièces du premier étage contenaient chacune un lit immense, comme on les fait en Italie, des caisses pleines de beau linge, quelques chaises de paille et un prie-Dieu au-dessus duquel était appendu un crucifix.

Située dans une assez large vallée, au sol accidenté, sur le territoire suisse, près de la ligne de démarcation de la frontière lombarde, possédée depuis près d'un siècle par la famille Sarti, ennemie déclarée, de père en fils, de l'octroi et de toutes ses impositions, l'*hôtellerie du Coq* offrait aux contrebandiers un asile sûr et commode.

L'isolement complet de cette maison en éloignait les habitants des environs, qui ne se souciaient guère de marcher au moins un quart d'heure pour aller boire un verre du mauvais vin qu'on avait soin de leur servir quand le hasard les conduisait chez le vieux Pietro.

Les contrebandiers, au contraire, trouvaient au logis bon vin, bonne table, excellent accueil. Aussi le fréquentaient-ils exclusivement. Partis de Chiasso, et souvent même de Mendrisio, chargés de marchandises, ils se reposaient volontiers chez un confrère. Après avoir restauré leurs forces à l'*osteria del Gallo*, ils reprenaient leur chemin avec une nouvelle énergie. La route qu'ils avaient encore à parcourir pour se trouver en sûreté n'était pas longue, à dire vrai, mais elle était difficile et dangereuse. A peine tracée, sur des montagnes escarpées, à travers des bois touffus, elle était activement surveillée par les douaniers de la frontière lombarde. Ce n'est pas que ces derniers fussent bien redoutables; en Lombardie, cette troupe est trop déconsidérée pour qu'un homme capable de faire autre chose prenne place dans ses lignes; les contrebandiers, en général, aiment mieux s'arranger à l'amiable, que d'en venir aux mains. Le plus souvent le douanier reçoit un pourboire, et se détourne du chemin des fraudeurs.

La famille de Pietro Sarti se composait de son fils Luigi, père de la belle Madalena, et d'Anselmo, enfant de quatorze à quinze ans, autre petit-fils de l'aubergiste. Madalena avait été élevée à Chiasso, chez une sœur de sa défunte mère, et Anselmo, à Lugano, chez Gaetano, un ami de famille qui devait bientôt épouser Madalena. Le père ainsi que la mère de cet enfant avaient cessé de vivre depuis longtemps, comme nous l'apprendra la suite de ce récit.

Après un long silence, le vieux Pietro murmura comme en se parlant à lui-même :

— Un sourd n'est plus bon à rien quand il s'agit de dépister les sbires de l'octroi, de les flairer de loin, d'entendre à un mille de distance le bruit de leur pas de renard !... Et moi je n'entends plus ce que l'on dit, même à mes côtés, que grâce à ce méchant morceau de corne !... Que l'âme de cet infâme douanier qui m'a forcé à prendre les invalides soit damnée !...

Un éclair de joie sinistre dérida le front du vieillard tandis qu'il prononçait ces mots:

— Quant à son corps !...

Pietro n'acheva pas sa phrase. Au bout d'un instant il redressa et secoua la tête comme s'il eût voulu chasser une pensée importune. Puis il avala un grand verre de vin et se remit à fumer tout en fredonnant une chanson du pays.

C'est qu'il n'avait point entendu une sombre voix qui avait répondu à son dernier mot par le mot : *assassin !* C'est qu'il n'avait point vu la frayeur causée à Madalena par cette voix mystérieuse, par cette exclamation accusatrice, lancée dans la demi-obscurité de cette vaste pièce par un être invisible...

Le vieillard acheva tranquillement sa pipe, but un autre verre de vin, puis voyant la lampe près de s'éteindre, il se tourna brusquement vers sa petite-fille, et lui dit:

— Est-ce que tu dors, Madalena?

— Non, grand-père, balbutia celle-ci d'une voix à peine articulée.

— Eh bien ! continua Pietro, qui n'avait pas compris cette réponse, mets un peu d'huile dans la lampe, et va te reposer ensuite, mon enfant, tu es fatiguée.

— Y pensez-vous ! s'écria la jeune fille, tandis qu'elle obéissait en tremblant au premier ordre de son grand-père. Cela ferait trop de peine à Gaetano.

Pietro avait porté à son oreille son cornet acoustique. Aussi répliqua-t-il :

— C'est vrai... Oh ! que les femmes sont dévouées!

— Il est si bon, lui ! fit observer timidement Madalena, en prenant la bouteille d'huile dans le buffet, et en jetant un regard d'effroi vers la porte. Et puis, c'est mon fiancé, mon devoir est de prévenir ses moindres désirs.

Le vieillard sourit, laissa tomber son cornet suspendu à sa ceinture, et commença à bourrer une nouvelle pipe en disant :

— Dans huit jours tu diras mon mari, friponne ! Dans huit jours, entends-tu, Madalena? J'ai hâté à ton insu le moment de ton bonheur.

Pietro avait à peine prononcé ces mots, qu'un éclat de rire ironique, infernal, terrifia de nouveau la jeune fille. Elle laissa tomber la lampe et la bouteille, et courut se réfugier auprès du vieillard en s'écriant :

— *Santa Madre di Dio!* (Sainte Mère de Dieu !)

— Qu'est-ce donc? demanda Piétro en se levant.

— C'est *lui!* répondit Madalena à haute voix.

— Qui, lui? demanda encore le vieillard, qui se pencha pour mieux entendre.

— Cet homme ! Giovanni !

— Lui, ici? s'écria à son tour Pietro ; lui, ici ? répéta-t-il en tremblant de colère.

Et se jetant sur le fusil placé dans l'angle de la cheminée, il le saisit et s'élança vers la porte.

— Qu'allez-vous faire, nonno? murmura Madalena en se cramponnant au bras de Pietro. Si vous m'aimez, vous ne commettrez pas un crime! Dieu seul a le droit de reprendre ce que lui seul a le pouvoir de donner.

Mais Pietro, exalté par la colère, allait repousser la jeune fille avec violence, quand on frappa à la porte, et une voix bien connue cria au dehors:

— Madelena ! ouvre, ma fille.

— Nous sommes fous tous les deux, dit le vieillard en souriant; nous nous alarmons sans motif. C'était Luigi. Va rallumer la lampe, mon enfant; j'ouvrirai, moi.

Madalena se hâta d'obéir. Elle ne répliqua point; mais elle savait bien que sa frayeur n'était que trop motivée, elle savait bien qu'elle avait entendu une autre voix que celle de son père.

Luigi entra en même temps que Gaetano, le fiancé de la belle aubergiste. Ils étaient précédés d'Anselmo et suivis de dix jeunes gens, grands, robustes, armés jusqu'aux dents et chargés de ballots de marchandises. Tous ces hommes étaient habillés comme Piétro, si ce n'est qu'ils portaient une casquette de toile cirée. C'étaient des contrebandiers commandés par Luigi et Gaetano. Ils venaient de Mendrisio et allaient à Côme par les montagnes et le lac. Tout le chemin qu'ils avaient parcouru jusqu'alors ne présentait aucun danger. Maintenant, ils allaient s'aventure

sur le territoire autrichien, et alors seulement ils commençaient à se trouver en flagrant délit. Aussi n'eurent-ils rien de plus pressé, après avoir laissé glisser à terre leur *bricole* (charge d'un contrebandier), que de visiter leurs armes avec un soin minutieux.

Cependant Gaetano s'approcha de Madalena et lui dit tout bas :

— Quelqu'un vient de s'éloigner d'ici en nous voyant approcher...

— Ce ne peut être que ce misérable qui me cause toujours une si grande frayeur, et qui vient toujours m'épouvanter lorsqu'il n'y a que le nonno à la maison, répondit la jeune fille sur le même ton.

— Giovanni? demanda Gaetano avec anxiété.

— Oui.

— Camarades! s'écria alors le fiancé de Madalena, celui que nous avons vu fuir, c'était Giovanni... Il ne peut être loin... En chasse!

Et il se précipita hors de l'osteria, suivi de tous les contrebandiers.

— C'est donc vrai? gronda le vieillard en saisissant de nouveau son fusil, et en courant après eux.

Madalena resta seule avec Anselmo.

— Ma cousine, dit celui-ci, ils vont donc enfin te débarrasser de ce méchant homme?

— Oh! non, répondit en tremblant la jeune fille; Dieu ne permettra pas que ce malheur désole notre famille!... Et c'est moi qui suis la cause involontaire de leur fureur!... *Madonna santissima!* ayez pitié de nous!

Madalena fondit en larmes, tomba à genoux et pria.

Anselmo la regarda en silence; puis, quand elle fut relevée, il lui dit avec une profonde émotion :

— Ma cousine, si pourtant cet homme se défendait!... S'il tuait ton père!... s'il tuait ton fiancé!...

— Pas maintenant, mais plus tard! répondit un homme grand, maigre, pâle, qui parut sur le seuil de la porte, restée ouverte.

— Toujours lui! Ce misérable me fera mourir de frayeur! murmura la jeune fille.

— Non! il faut que tu vives, puisque tu dois être à moi! répliqua le même personnage; puis il disparut dans les ténèbres, en voyant Anselmo diriger sur lui un pistolet.

L'enfant allait s'élancer à la poursuite de Giovanni; mais Madalena l'arrêta en s'écriant:

— Oserais-tu bien te souiller d'un crime, Anselmo?

— Faut-il donc lui laisser tenir sa promesse? répondit celui-ci.

— Il faut avoir confiance en Dieu!

Anselmo réfléchit un instant, puis répliqua :

— C'est juste... D'ailleurs Gaetano est un gaillard qui saura te défendre.

Un coup de feu retentit alors à quelque distance de l'osteria.

Madalena devint pâle:

— *Jesu!* murmura-t-elle.

— C'est le fusil de Gaetano! s'écria l'enfant.

— Tais-toi!

— Écoutons!

Ils écoutèrent longtemps, mais rien ne vint plus interrompre le silence imposant de la nuit.

— Plus rien! balbutia Madalena avec terreur.

— Plus rien! répéta Anselmo avec angoisse.

— O mon Dieu! mon Dieu!

Ils se turent, et écoutèrent de nouveau.

— Il faut absolument que je sache ce qu'il en est! s'écria enfin Anselmo, et il fit un pas pour sortir.

— Peux-tu seulement penser à me laisser seule, enfant? lui dit sa cousine.

Et Anselmo revint auprès d'elle.

— Mais ce silence est affreux! murmure Madalena au bout de quelques instants.

— Patience, ma cousine.

En ce moment éclata la détonation de plusieurs armes.

Madalena se prosterna de nouveau et pria avec ferveur; Anselmo courut se mettre sur le seuil de la porte.

Bientôt les coups de feu cessèrent entièrement. On n'entendit plus que des éclats de voix, des hurlements, des cris de détresse, des plaintes, des imprécations, des blasphèmes; et ce mélange confus de bruits sinistres, éloigné d'abord, se rapprochait par degrés de l'osteria.

— Il paraît que nous sommes les plus faibles et que nous battons en retraite, dit Anselmo. Il faut absolument que j'aie ma part du danger. Je vais revenir tout de suite, ma cousine. Rien que le temps de passer ma balle à travers le corps d'un douanier...

— Oh! ne me quitte pas! ne me quitte pas! s'écria Madalena éperdue; mais Anselmo était déjà loin, et n'entendit pas ces mots suppliants.

La jeune fille, toujours à genoux au milieu de la chambre, se couvrit le visage de ses mains et continua de prier.

Tout à coup elle se sent enlevée par un bras de fer... Elle lève les yeux, et



Le douanier Giovanni enlevant Madalena.

— Encore cet homme! murmure-t-elle en perdant connaissance.

Alors Luigi et Gaetano paraissent dans la chambre.

— Arrière! leur crie Giovanni. Si vous faites un pas de plus, je la frappe au cœur!

Et, tirant un poignard de sa ceinture, il en approche la pointe du sein de la jeune fille.

Luigi et Gaetano s'arrêtent devant le danger de Madalena.

Alors la fusillade recommence au dehors.

Giovanni était horrible à voir. Ses yeux lançaient des flammes, une blanche écume sortait de sa bouche, la sueur ruisselait sur son front. Il portait l'uniforme des douaniers, mais ce vêtement était recouvert de boue et de sang.

— Laissez-moi sortir! s'écria-t-il de nouveau; laissez-moi sortir, ou je la tue, *per la Vergine Maria!*

Luigi et Gaetano étaient immobiles d'épouvante; ils balançaient cependant entre la vie et l'honneur de Madalena, lorsqu'ils furent violemment repoussés dans la salle par six douaniers et obligés de se défendre contre une attaque imprévue. Giovanni profita habilement de cette diversion :

— Tenez bon pendant quelques instants, mes amis! cria-t-il à ses camarades, et il s'élança hors de l'hôtellerie, emportant Madalena dans ses bras.

II. — PIETRO SARTI.

Anselmo s'était trompé. Ce n'étaient point les contrebandiers qui avaient le dessous. Voici ce qui s'était passé dans la campagne : à peine sortis de l'osteria, à la poursuite de Giovanni, les ennemis de celui-ci s'étaient débandés afin de garder tous les sentiers et de ne laisser aucune issue à l'homme dont ils voulaient la mort.

La haine des contrebandiers subalternes contre le douanier n'avait d'autre cause que l'acharnement avec lequel il leur tendait des piéges et des embûches; celle de Luigi et de Gaetano provenait de la persécution que Giovanni semblait exercer contre Madalena; celle de Pietro coulait d'une autre source que la suite nous apprendra.

Quant au douanier, il leur avait voué à tous une profonde exécration, par la seule raison qu'ils appartenaient tous à Pietro, soit par les liens du sang, soit par ceux de l'intérêt, et qu'il avait une vengeance implacable à accomplir sur ce vieillard et sur tous ses alliés.

Gaetano, le plus hardi, le plus fort, le plus agile des contrebandiers, brûlait de se mesurer avec cet homme, son ennemi à tant de titres, mais adversaire digne de lui, quant au courage et à l'habileté dans le maniement des armes. Pour l'atteindre enfin, il venait de pénétrer sur le territoire autrichien, lorsqu'un cri poussé par plusieurs bouches s'éleva en face de lui :

— Le *mostaccino!* le *mostaccino!* Arrêtons-le!

Gaetano devait ce sobriquet à ses moustaches, qu'il portait fort petites. Luigi et lui étaient les seuls de leur troupe qui habitassent le sol suisse. Toujours ils avaient bravé les douaniers et ils se trouvaient sous le poids de plus d'une condamnation par contumace. Leurs camarades, au contraire, demeuraient presque tous à Côme, avaient subi la prison toutes les fois qu'on les avait surpris en flagrant délit et étaient par conséquent en règle avec la justice.

— Arrêtons le mostaccino! répétèrent les sbires enhardis par leur nombre (1).

(1) En Lombardie, douanier est, par un étrange préjugé, synonyme de sbire. La lie de la société peut seule se résoudre à porter ce nom pour un misérable salaire. Certes, il y a en Lombardie quelques honnêtes gens parmi les douaniers; mais la généralité est inepte et toujours prête à se vendre. Nous avons cru devoir faire cette observation dans un pays comme la France, où les douaniers sont de véritables braves, par la raison que l'opinion publique les respecte et leur sait gré de leur courage et de leur dévouement.

— Je vous en défie tous! leur répondit Gaetano en se retranchant derrière un gros arbre, puis il ajouta en les couchant en joue : le premier qui s'avance est mort!

Les douaniers hésitèrent. Ils savaient que le mostaccino ne manquait jamais son coup.

Cependant le plus jeune et le plus intrépide de l'escouade fit un pas en avant. Ce fut le dernier. Il tomba le cœur percé d'une balle.

Toutefois on peut facilement prévoir ce qui serait résulté de cette défense inégale et désespérée. Mais heureusement pour Gaetano, son coup de feu avait été entendu de ses camarades qui accoururent. Alors la fusillade s'engagea. Malgré l'infériorité de leur nombre, les contrebandiers gagnaient du terrain à chaque décharge; par une manœuvre habile, ils se portèrent sur les derrières de l'ennemi et le refoulèrent vers l'osteria.

Ce fut alors que Gaetano et Luigi y virent entrer Giovanni et y entrèrent sur ses pas.

Avant ce moment, nous avons vu Anselmo quitter Madalena et s'élancer hors de l'osteria. Arrivé sur le champ de bataille, il déchargea un de ses pistolets sur un douanier, puis, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa cousine, il retourna en grande hâte vers le logis. Il avait à peine franchi la moitié de la distance, lorsqu'il aperçut Giovanni emportant Madalena dans ses bras. Plus prompt que la pensée, le brave enfant se jette dans les jambes du douanier, le fait tomber, et, s'élançant ensuite sur lui, il lui met son second pistolet sur la tempe et lui crie :

— Si tu bouges, je te casse la tête! Et toi, ma cousine, ajoute-t-il en s'adressant à Madalena que Giovanni avait lâchée en tombant, sauve-toi, sauve-toi bien vite.

Mais Madalena n'avait pas repris connaissance et restait sans mouvement. Une seconde de plus, et on ne peut douter que la force de Giovanni n'eût fait un mauvais parti au courageux Anselmo. Heureusement pour celui-ci, un contrebandier vint à passer assez près pour entendre sa voix qui criait :

— A moi, *Sfroza-Gesu* (1)! A moi!

Accourir, désarmer le douanier et lever son poignard sur lui, ce ne fut qu'une seule chose pour Sfroza-Gesu. Il allait frapper son ennemi quand Anselmo, aussi généreux qu'intrépide, s'arrêta en lui disant :

— On ne tue pas un homme à terre, Sfroza-Gesu. Ce serait bon pour un douanier; mais un contrebandier, jamais!

Se tournant alors vers Giovanni, il ajouta :

— Si je te sauve la vie, misérable sbire! c'est à condition pourtant que tu jureras de respecter celle de tous les miens!

Sfroza-Gesu était encore là, son poignard à la main. Giovanni se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais prononça le mot : « Je le jure! » et disparut rapidement.

L'enfant reprit le chemin de l'osteria, suivi de Sfroza-Gesu, soutenant la pauvre Madalena.

Cependant l'écho des montagnes avait porté le retentissement de la fusillade jusqu'au bureau de l'octroi autrichien, situé sur la grande route, près du pont de Chiasso. L'officier du poste militaire qui s'y trouvait avait détaché quinze hommes et les avait envoyés sous les ordres d'un sergent renforcer les douaniers. Les contrebandiers se virent alors huit contre trente.

Ils luttèrent néanmoins jusqu'au retour de Mostaccino,

(1) De *sfrozar*, mot du dialecte milanais, qui signifie faire la contrebande.

de Sfroza-Gesu et d'Anselmo, puis le combat s'engagea corps à corps, à l'arme blanche, et ce fut une sanglante rencontre! Celui qui mourait, mourait vingt fois, celui qui était blessé savait que la mort la plus affreuse l'attendait. On ne tuait plus; on avait jeté les armes pour pouvoir mieux se servir des bras et des mains; on broyait son adversaire, on le mettait en pièces avec les ongles, avec les dents. C'était un combat de tigres doués de raison. C'était une guerre de démons que la lune éclairait, que la neige dont le sol était couvert, rendait encore plus hideuse à voir, car chaque goutte de sang qui tombait laissait une rouge trace sur ce vaste linceul.

Enfin, Mostaccino, après avoir renvoyé Anselmo à l'osteria, chercha des yeux l'homme qu'il abhorrait et se précipita sur Giovanni.

Pendant cet affreux duel, Luigi, hors de combat, avait regagné la maison comme Anselmo, et Madalena, après avoir appliqué sur ses blessures un baume qu'elle tenait de sa famille, priait Dieu, et conservait l'espoir de sauver son père. Quant à Luigi lui-même, sans la douce violence que lui faisait sa fille, il se fût voué à une mort inévitable en essayant d'aller rejoindre ses camarades.

On frappa faiblement à la porte de l'osteria, et, après une courte attente, le père et la fille tressaillirent douloureusement en entendant une voix creuse, étranglée, balbutier ces mots :

— Madalena!... ouvre... vite... c'est moi!

Malgré l'agitation convulsive à laquelle elle était en proie, la jeune fille descendit rapidement et ouvrit la porte.

C'était le vieux Pietro, couvert de sang et de boue, livide comme un cadavre, se traînant sur les pieds et sur les mains.

Il monta péniblement l'escalier et vint tomber aux pieds du lit; puis il se leva à demi, en poussant des gémissements sourds, afin de voir qui gisait sur cette couche qu'il occupait habituellement.

— Luigi! mon fils! s'écria-t-il en retombant sur le carreau. Lui aussi! lui aussi! ajouta-t-il; toute la famille a donc succombé sous les coups de cet infâme!... Oh!... *Maledetto Dio!*

— Nonno! s'écria Madalena, épouvantée de cet horrible blasphème et saisissant une main du vieillard pour la porter à ses lèvres.

— Jesu! s'écria à son tour Pietro, ne touche pas cette main, Madalena, car mon bras est cassé, cassé ainsi que ma cuisse, ainsi que deux de mes côtes!... Et c'est lui!... toujours lui... toujours le maudit!...

— Puisse la main de Dieu s'appesantir sur cet homme! dit Madalena en sanglotant.

— Oh! vengeance!... vengeance!...

En poussant ce cri, le vieillard voulut se soulever, mais une nouvelle douleur insupportable le cloua sur le sol et lui arracha un nouveau blasphème.

— Mais, reprit-il au bout d'un instant, avec un accent désespéré, si tu meurs, mon pauvre Luigi, qui donc me vengera de cet homme, qui?

— Moi! répondit Anselmo, qui observait cette scène depuis quelques minutes, moi!...

— Oh! oui, toi! murmura Pietro en laissant échapper malgré lui un ruisseau de larmes; toi qui es jeune, toi qui as une vie tout entière devant toi! Regarde-moi, mon enfant, regarde-moi! Je suis tout brisé; je ne me cramponne à la vie que pour pouvoir léguer ma vengeance à quelqu'un. Regarde-moi, puis regarde ton oncle!... Sais-tu à qui nous devons la mort qui nous attend?... A Giovanni!... au fils maudit d'un père maudit!... Le père a payé sa dette..., je te conterai cela avant de fermer les yeux...; mais le fils, le fils, *Vergine di Dio!!*

— Le fils la payera aussi, répondit la pieuse Madalena, car Dieu est juste et ne laisse pas le crime impuni!

— En sortant d'ici, dit Pietro avec plus de calme, je courus, comme les autres, sur les traces de cet infâme... ce fut en vain... La détonation des armes à feu pénétra dans mon cœur malgré ma surdité... On se battait, j'accourus... mais je ne me montrai pas à l'ennemi... Je grimpai sur un mamelon, et de là j'envoyai la mort aux sbires, sans pouvoir ni apercevoir, ni atteindre celui que j'aurais voulu tuer au prix de ma vie... Je chargeais mon fusil pour la quatrième fois... j'étais couché à plat ventre, afin de ne pas être vu, et je me penchais un peu en dehors du monticule pour manier mon arme... Alors une voix affreuse, la voix de ce bourreau, parvint à mon oreille : « Infâme assassin! » cria-t-il; et, avant que j'eusse pu seulement me reconnaître, il me saisit par les jambes et me précipita en bas du mamelon!... quarante pieds de hauteur!

Madalena poussa un cri déchirant et se couvrit le visage des mains, Luigi laissa échapper un long gémissement, Anselmo serra les poings avec fureur et murmura :

— Après? après?

— Après, reprit Pietro, je me traînai jusqu'ici comme un serpent, avec des douleurs insupportables, pour mourir dans le sein de ma famille, pour demander vengeance à mes enfants.

— Après? après? répéta Anselmo

— Plus rien! la mort!

— Mais cette histoire?

— Je vais bien souffrir en te la racontant, car... Mais n'importe... tu apprendras ainsi comment doit se venger un homme de cœur!

Anselmo et Madalena allèrent chercher un matelas dans la pièce contiguë, le vieillard se coucha dessus, puis il commença son récit :

— J'avais vingt-neuf ans, mon père et ma mère étaient morts depuis longtemps, j'étais seul au monde, libre, heureux. Comme les autres jeunes gens, je me rendais à Côme tous les dimanches et fêtes; comme eux, j'allais à l'église, puis à la *cantina* (1). Je rencontrais bien des jeunes filles aimables et vertueuses, mais mon cœur n'avait encore battu pour aucune d'elles. J'enviais ceux de mes amis qui aimaient d'amour, insensé que j'étais! Dans le carnaval de 1779, un ancien camarade de mon père m'invita à un bal qu'il donnait à Côme. J'acceptai avec plaisir. Jamais je n'avais vu la fille de cet homme; elle était aussi belle et aussi bonne que toi, Madalena. En prenant sa main pour danser une valse avec elle, je tremblais de tous mes membres : je n'avais pas la force de parler. Bref, mon tour était venu, et, après ce bal, je n'enviais plus le bonheur de mes amis. Mes journées, je les passais à Côme dans l'espérance de la voir; mes nuits, après avoir terminé les affaires, sous les fenêtres de sa chambre. Un mois se passa ainsi. Ce fut un mois de bonheur suprême pour moi. Au bout de ce temps, le corps des douaniers de la province fut changé. Un des chefs des nouveaux venus subit comme moi l'influence de la beauté de Rosina. Il était dans son droit, je n'avais rien à dire, mais la jalousie me torturait le cœur; du reste, il était fort accommodant dans les affaires, et il n'y avait pas moyen de se quereller avec lui. Je lui parlai donc franchement de mon amour, et je lui fis sentir qu'il fallait qu'un de nous deux renonçât

(1) Cave où l'on vend du vin.

pour jamais à Rosina. Il parut être de mon avis. D'un commun accord nous décidâmes de demander tous deux la main de la jeune fille, et nous jurâmes sur la croix que celui de nous qui serait repoussé par le père oublierait la fille. Vous peindre mon anxiété pendant que j'attendais cette réponse suprême, ce serait tenter l'impossible. Au bout de deux jours, la personne que j'avais chargée des démarches nécessaires vint me dire que j'étais agréé par le père de Rosina, et qu'il ne restait plus qu'à fixer la dot et l'époque du mariage. Je crus devenir fou de joie. Oh! que la ville de Côme me sembla belle, quand j'y allai pour avoir une première entrevue avec la femme que j'aimais! Je fis part de mon bonheur à Ippolito, et Ippolito me serra la main, me félicita et me promit de ne plus penser à ma Rosina. Ippolito, c'était le douanier, c'était le père de Giovanni. En 1780 un ange des cieux entra pour la première fois dans ma maison et y porta la bénédiction du Ciel. Mes affaires prospérèrent, mon existence fut remplie. Mais cette douce tranquillité ne dura pas longtemps. Mon établissement était public : tout le monde avait le droit d'y entrer se rafraîchir en payant. Le déloyal Ippolito vint se jeter à travers ma félicité. Je lui avouai les souffrances que me causait son assiduité. L'infâme prétendit être parfaitement guéri de sa passion et pouvoir fréquenter ma maison sans danger. Il mentait, le parjure ; mais ma femme était si vertueuse, si dévouée, que ma raison fit taire enfin ma jalousie. Au bout d'un an, j'eus le bonheur de voir partir Ippolito pour une autre destination. Il resta absent pendant huit ans, et pendant huit ans ma félicité fut si grande qu'elle me faisait toujours craindre quelque grand malheur ; car tout chrétien doit porter sa croix, et je sentais bien que je ne ferais pas exception à la loi commune! Mon pressentiment n'était que trop fondé. Ippolito reparut dans la province, et par conséquent chez moi. J'avais deux enfants alors, ton pauvre père, Anselmo, et toi, mon Luigi, qui comptais à peine douze ou quinze mois. Ippolito venait à mon osteria, buvait et payait mon vin, me serrait la main comme auparavant; mais le traître cherchait à séduire ma femme lorsqu'il pouvait la trouver seule. Cela alla si loin que Rosina s'en plaignit à moi. Je chassai le douanier, qui jeta le masque et me déclara une guerre à outrance. A partir de ce moment, il ne se passait guère de nuits sans que quelque rencontre eût lieu entre les douaniers et les miens. Les hommes que me tuèrent les sbires pendant deux mois que dura cette lutte ne furent rien en comparaison du désastre dont j'étais menacé... Oh! mes enfants! c'est ici qu'il me faut un grand courage pour vous raconter ce malheur inouï!...



Pietro mourant, racontant son histoire à Madalena et à Anselmo.

Le vieux Pietro laissa échapper des sanglots déchirants. Ses enfants pleurèrent avec lui, profondément émus de la désolation peinte sur son visage.

Après un long silence, le vieillard releva la tête et reprit:

La Révolution française venait d'éclater. L'Italie se ressentait de cette commotion politique et s'agitait sourdement. Il régnait dans tout le pays un certain désordre, une effervescence qui couvait sous la cendre. C'était une époque précieuse pour les criminels ; elle leur promettait l'impunité... Après avoir soutenu un long combat contre les douaniers, qui perdirent beaucoup de monde, parce que leur chef n'était point à leur tête, je rentrai un matin, triste, silencieux, fatigué de cette vie orageuse. A quelques pas de la maison, je tire la clef de ma poche, car il faisait à peine jour... Peine inutile!... la porte était toute grande ouverte!... Je franchis le seuil en tremblant... Les

salles de l'osteria étaient désertes... Je monte... ici... dans cette même chambre..., car ma Rosina l'habitait...; ce lit était le sien!... ces meubles, c'est elle qui les avait apportés en dot... Tout était à sa place, mais ma Rosina ne répondait point à mes cris désespérés... Oh! celui qui ne s'est jamais trouvé dans un moment semblable, celui-là ne peut comprendre ce qui se passa alors en moi... J'étais fou ou j'allais le devenir!... La voix de mon pauvre Andrea m'arracha à mon délire, à ma stupeur... L'enfant n'avait que quatre ans... « Papa! » s'écria-t-il en courant à moi, « un sbire a emporté maman dans ses bras!...» Je tombai à la renverse... Je ne repris l'usage de mes sens que vers le soir. Avec les souvenirs, l'idée du suicide se présenta à mon esprit; car j'aurais bien pu survivre à ma femme, mais à son honneur, cela me semblait impossible!... Cependant Andrea criait qu'il avait faim! Luigi pleurait dans son berceau... J'étais père; j'eus le courage d'affronter une vie mille fois plus terrible que la mort!... Toutes



Pietro, Andrea et Luigi.

les recherches de la police furent inutiles. On n'entendit plus parler d'Ippolito dans la province, pendant bien des années au moins... Il m'était encore réservé de souffrir comme père aussi par cet homme infâme!... Un an après sa disparition, je reçus une lettre portant le timbre de France. Rosina était morte dans un hôpital, à Nancy, en donnant la vie à un enfant. Un militaire, ajoutait-on, avait adopté le nouveau-né par charité. Ce militaire s'appelait Ippolito A...! C'était un curé qui me mandait tous ces détails. La fièvre me saisit, me donna un délire incessant et ne me quitta qu'au bout de six mois. Toi, Luigi, toi qui as aimé, toi qui as été marié, tu comprendras les tortures que j'ai endurées. Revenu de ma longue maladie, je me fis une raison. *Elle* était morte, tout était fini pour moi. Je ne voyais plus qu'un but à ma vie, tenir l'infâme Ippolito dans mes mains et me venger! Me venger! cette pensée, c'était ma force, c'était tout le bonheur que je pouvais encore espérer! Je me consacrai à mes enfants; ils me donnèrent des joies inespérées, les pauvres créatures... Pouvais-je prévoir que je les réservais au bras de cette race maudite?...

Pietro fut interrompu encore une fois par les larmes.

— On dirait, poursuivit-il, que les afflictions prolongent la vie au lieu de l'abréger. Les miennes me faisaient vivre malgré moi. En 1814, au moment où les Autrichiens remplacèrent les Français en Lombardie, mon Andrea avait atteint sa vingt-neuvième année; toi, Luigi, tu en comptais vingt-sept. J'aurais pu mourir tranquille sur votre sort alors...; mais non!... l'espoir de la vengeance faisait encore battre mon cœur!... Mon Dieu! mon Dieu! qui aurait pu prévoir?... C'était par une affreuse nuit d'hiver; il n'y avait ni lune, ni neige, ni étoiles; le ciel disparaissait sous les nuages, la terre était humide et glissante. C'était une belle et précieuse nuit pour nous. Chargés de

riches marchandises, nous partîmes d'ici à une heure du matin, au nombre de quinze, tous hommes robustes et déterminés.

Un enfant nous précédait en éclaireur. Je marchais en tête de la troupe avec mon pauvre Andrea, il m'aimait tant! Luigi était alors employé à Lugano. Il fallait faire bonne garde, car nous avions eu quelques jours auparavant une querelle avec les douaniers, et nous avions tout à craindre d'eux quand ils ne fermaient pas les yeux. Les douaniers d'alors ne ressemblaient guère à ceux d'aujourd'hui... A un demi-mille d'ici, sur les hauteurs, l'enfant fit entendre le signal d'alarme convenu. Mes camarades se mirent à fuir vers le maquis; moi, je n'en eus pas le temps, et je me blottis dans une haie, l'œil au guet, la main sur la détente de mon fusil. Peu d'instants après, une nombreuse escouade de sbires passa près de moi; ils poursuivaient mes hommes dans l'espoir de les voir jeter leurs bricoles. Je me trouvais au bord du sentier qu'ils occupaient; un de ces maudits avisa un des nôtres à peu de distance, le coucha en joue et effleura ma tête du canon de son fusil... Le coup partit et emporta une de mes oreilles... Je levai la tête... L'homme qui venait de me rendre sourd, c'était Ippolito!... Et la même balle qui avait blessé le père avait tué le fils! Oui, mon Andrea venait de tomber le cœur percé d'une balle!... L'assassin entendit mon souffle et fouilla la haie avec son sabre... D'un bond je me mis hors de son atteinte et, à mon tour, je le visai... Mais mon trouble était trop grand, la vue de cet homme m'avait bouleversé... Je le manquai à six pas, moi qui en douze coups abattais onze hirondelles...; ma bonne ou ma mauvaise étoile me réservait cet homme pour une plus ample vengeance!... Ces deux détonations devinrent le signal du combat. Mes hommes voulurent venger le fils de leur chef: ils s'arrêtèrent et firent face aux douaniers, qui se croyaient autorisés à nous tuer quand nous ne lâchions pas nos bricoles... Quelle nuit! quelle nuit! nous étions sortis au nombre de quinze, nous n'étions plus que sept à notre retour!... Il me fallut dès lors renoncer au commandement en chef; un sourd est un mauvais soldat et un plus mauvais capitaine, je me résignai, je rappelai Luigi, qui me remplaça dignement... Que me faisaient, à moi, désormais les affaires?... Mon ennemi était dans la province..., je ne pensais plus qu'aux moyens de m'emparer de sa personne, pour punir un crime inouï par un châtiment inouï...

Je n'avais pas trouvé justice chez les hommes lorsqu'on m'avait enlevé ma pauvre femme, je voulais me la faire moi-même maintenant. Je dissimulai donc ma rage, je refoulai mon secret au fond de mon cœur. Personne ne savait quel était l'homme qui avait tué mon fils, je ne le dis à personne. On avait oublié que cet assassin avait un terrible compte à régler avec moi, je feignis de l'avoir oublié aussi. Je passais tout mon temps aux cantines de Côme, que fréquentaient les douaniers, et je guettais un moment favorable pour l'exécution de mes projets.

«Une fois que je m'y étais attardé plus que d'habitude, j'entendis quelques hommes de l'escouade d'Ippolito, parler d'une expédition qu'ils devaient faire sur le lac, dans un quart d'heure au plus. Je payai mon écot et je gagnai en hâte l'endroit où mon fils était tombé sous la balle du maudit. Ippolito devait passer par là s'il regagnait par terre sa demeure qui était située sur les hauteurs. Mon espoir ne fut point déçu; je n'étais pas apposté depuis une heure, quand l'assassin de ma femme et de mon fils se montra au bout du sentier. Je n'avais d'armes que ma canne plombée, elle me servit pour étendre cet homme à mes pieds...; je lui pris alors son fusil et le jetai en bas de la montagne, ainsi que ses pistolets et son sabre... Puis je tirai de ma poche une bonne corde de chanvre que je portais sur moi depuis le jour où j'avais perdu mon Andrea, je liai les pieds et les mains de mon ennemi et je le remorquai jusqu'ici!... J'étais chez moi, seul avec cet homme!... mais il pouvait venir du monde à chaque instant... Personne de vous ne sait qu'au dessous de notre cave se trouve un profond souterrain...; la porte qui y conduit est cachée dans le mur à gauche, à trois bras et demi de l'entrée de la cave...; la clef se trouve dans un double fond du second tiroir de ma commode... C'est dans ce souterrain que je traînai le meurtrier..., je l'attachai par les pieds à une poutre, puis...

— Nonno! s'écria Madalena.

— Oh! Dieu me pardonnera! J'avais tant souffert pendant vingt-cinq ans!... Je pouvais bien jouir de ma vengeance pendant huit jours...

— Huit jours! répéta Anselmo en frissonnant.

— Oui, je l'enterrai au bout d'une semaine et j'espérais avoir enseveli avec lui toute pensée de haine, j'espérais mourir en priant... Mais il a fallu que son fils vînt empoisonner mon agonie...; car vous ne savez pas ce qui se passe en moi depuis que cet infernal douanier a paru dans la province!... Oui! cet homme, ce Giovanni, est le digne fils d'Ippolito, le fruit du rapt de ma pauvre Rosina... Oh! mon Dieu! mon Dieu! Et cet homme, l'enfant de ma bien-aimée, me broie les os, à moi, me tue le seul fils qui me reste, et... Seigneur Jésus! veillez sur Madalena! veillez sur ce pauvre orphelin!... Il est des moments où ma vengeance m'est une consolation, mais il en est d'autres où une voix intérieure...

— Ecoutez cette voix, nonno! s'écria Madalena, c'est le Ciel qui parle à votre cœur. Pardonnez dans cette heure suprême, et Dieu aura miséricorde et vous pardonnera.

— Ces paroles sont celles d'un ange, mon père, murmura Luigi, ne les méprisez pas. A ceux qui restent la vengeance, ceux qui s'en vont doivent pardonner.

— La vengeance? répéta Anselmo, mais n'est-elle pas accomplie encore? Mais la mort de ce malheureux douanier ne suffisait-elle pas pour l'assouvir? N'était-elle pas assez barbare pour faire oublier mille crimes, pour payer la rançon de mille vies?

— Anselmo! dit le vieillard en gémissant, Anselmo, tais-toi! tu parles comme mes remords!!

— Dieu a donc touché votre cœur, nonno? reprit la douce voix de Madalena; le Seigneur a donc jeté un regard de miséricorde sur vous, puisque vous éprouvez cette crainte salutaire qui conduit au repentir et qui sauve? Oubliez tout, grand-père, ne pensez plus qu'à Dieu devant lequel vous allez paraître!

— Demandez-lui pardon de cette affreuse semaine de délire, ajouta Anselmo avec onction. Humiliez-vous, grand-père, devant le Seigneur qui vous a vu dans le souterrain...

— Et faites-lui le sacrifice de toutes les haines, de toutes les passions de ce monde, continua Madalena, car les portes de l'éternité vont s'ouvrir devant vous, nonno mio...

— Mon père! mon père! balbutia Luigi.

— Dieu de miséricorde! s'écria alors le vieillard en fondant en larmes, est-ce donc par vingt-cinq ans de douleurs que j'ai mérité votre grâce? O Seigneur! je ne regrette plus mes angoisses, si, à cause d'elles, vous envoyez à mon chevet, où ne se trouve pas le ministre de la religion, deux anges du ciel qui me ramènent à vous! Merci,

merci mon Dieu! pardonnez-moi comme je pardonne à Giovanni!

Un cri de joie s'échappa de la poitrine des trois assistants, car dans ce mot sublime ils entrevoyaient le salut éternel de leur parent chéri.

— Madalena! dit encore Pietro, aide-moi à prier, ma pauvre tête s'en va.

Et Madalena pria avec lui, et Anselmo et Luigi répondirent à cette fervente prière, l'un prosterné, l'autre étendu sur son lit, mais les mains levées vers le ciel avec cette religion du cœur qui se rencontre en Italie non-seulement chez les contrebandiers, mais chez les grands criminels eux-mêmes.

— De l'eau! de l'eau! s'écria le vieillard.

Madalena lui en donna, il but à longs traits, puis il retomba sur son matelas en murmurant faiblement.

— Je vous bénis tous, mes enfants!

Anselmo lui prit la main et la porta à ses lèvres: cette main était froide. Le vieillard venait d'exhaler le dernier soupir.

Madalena s'agenouilla à sa droite, Anselmo à sa gauche, et ils récitèrent tristement le *De profundis*.

Ainsi mourut Pietro Sarti.

III. — BASTA!

Anselmo et Madalena prièrent longtemps sur le cadavre de leur grand-père. Lorsqu'ils se relevèrent, la jeune fille serra affectueusement la main de son cousin, comme pour le remercier d'avoir coopéré à la conversion de Pietro. Anselmo comprit son intention, l'entraîna dans l'embrasure d'une croisée et lui dit tout bas, car l'extrême lassitude avait, depuis un instant, fermé les yeux de Luigi.

— Cependant je tuerai cet homme s'il n'écoute pas la voix de la nature.

— Anselmo! s'écria Madalena.

— Giovanni croyait accomplir un devoir l'orsqu'il brisait le corps de Pietro Sarti, parce qu'il ne connaissait pas l'histoire de Pietro Sarti; mais lorsqu'il étendait sa vengeance sur toi, ma cousine, sur ton père, sur ton fiancé, alors il commettait de véritables crimes et me donnait le droit d'attenter à sa vie.

— Anselmo! répéta Madalena, pourrais-tu créer un homme?

— Non.

— Donc tu n'as pas le droit de le tuer!

— Tu ne me comprends pas, ma cousine; Giovanni a engagé une lutte à mort avec toute notre famille; si on ne l'arrête pas en chemin, il la détruira tout entière. Nous ne sommes pas agresseurs, nous nous défendons. Si j'avais connu notre position à l'égard de cet homme, quelques heures plutôt, ou il ne serait plus à craindre pour nous, ou le bras de Sfroza-Gesu nous aurait délivrés d'un si redoutable ennemi... Mais... je n'entends plus aucun bruit dans la campagne!... y aurait-il donc de nouveaux malheurs? ajouta Anselmo avec effroi.

— *Madonna santissima*! Veillez sur mon fiancé! s'écria Madalena.

— Descendons, ma cousine, j'irai à la découverte.

Ils descendirent en effet. Avant de sortir, Anselmo voulut recharger ses armes.

Il venait d'achever cette opération indispensable dans de telles circonstances, lorsque Madalena, qui écoutait attentivement près de la croisée, courut à lui et murmura à son oreille:

— J'ai entendu un bruit de pas!

Anselmo s'agenouilla, effleura le carreau de son oreille, resta quelques minutes dans la même position, puis se releva en disant à voix basse:

— C'est vrai!

Alors un des battants de la porte tourna sur ses gonds, et Madalena se précipita dans les bras de Mostaccino. Sa pâleur excessive et le sang qu'il perdait témoignaient de la lutte désespérée qu'il venait de soutenir. Anselmo ralluma la lampe. Madalena jeta un cri perçant:

— Qu'avez-vous, Gaetano? dit-elle en regardant son fiancé.

— Ce n'est rien! balbutia le chef. Mais sa faiblesse toujours croissante démentit aussitôt ses paroles; pour ne pas tomber, il fut obligé de s'appuyer fortement sur la malheureuse jeune fille.

— Des lits! des lits! s'écria un des contrebandiers avec une sorte de rage.

Tous montèrent à l'étage supérieur après qu'Anselmo eut de nouveau barricadé la porte.

Les blessures de Mostaccino et de Sfroza-Gesu n'étaient que dangereuses, celles de leurs camarades étaient mortelles. Aussi les soins de Madalena se portèrent-ils d'abord sur ceux auxquels ils pouvaient être profitables.

Pendant que cette créature dévouée s'efforçait d'arracher des victimes à la mort, Anselmo racontait à Mostaccino l'histoire qu'il avait entendue de Pietro Sarti et de quelle manière édifiante ce vieillard était mort. Quand il eut cessé de parler, Gaetano réfléchit un instant, puis murmura:

— Nous sommes bien à plaindre! Nous devons porter la peine des fautes d'autrui!... Mais la vengeance de ce sbire maudit, où s'arrêtera-t-elle donc?

— Je croyais que tout était fini? répliqua Anselmo.

— Non! j'ai été forcé de lâcher ma proie!... Je pressentais, sans savoir pourquoi, les malheurs qui sont arrivés ici, et je voulais me débarrasser de cet odieux ennemi ou succomber... Mais l'enfer qui le protége a envoyé vers nous les autorités de Chiasso. Il a fallu cesser le combat... C'est bien assez d'avoir sur le dos les sbires de l'Autriche... Se révolter contre les magistrats suisses, c'eût été se perdre sans retour... Nous étions au nombre de treize en sortant d'ici... nombre fatal!... Nous ne sommes plus que cinq, si toutefois nous survivons tous...

Le lendemain, après avoir assisté aux funérailles et à l'enterrement de Pietro et de deux autres contrebandiers morts dans la maison, pendant la nuit, Anselmo loua à Chiasso une voiture dans laquelle il conduisit son oncle, sa cousine, Sfroza-Gesu et Gaetano à Lugano, chez ce dernier.

Un habile chirurgien répondit de la vie des trois malades et parvint, au bout d'un mois, à guérir complétement Mostaccino et son dévoué subalterne.

Pendant ce temps, Gaetano avait beaucoup réfléchi. Il s'était avoué tous les dangers de sa carrière, et avait compris que Madalena ne serait à l'abri des tentatives du douanier, qu'à Lugano, dans sa maison à lui. Il résolut donc de se charger d'*affaires* plus considérables, afin de se mettre, en peu de temps, en position de pouvoir épouser la femme qu'il aimait.

— Pietro, se disait-il, a payé de sa vie décrépite une dette immense, il ne mérite aucun regret; Luigi va nous être rendu, Anselmo et Madalena n'ont souffert que par contre-coup; donc toutes nos pertes peuvent aisément se réparer. Il ne me reste qu'à employer toutes mes forces pour hâter le bonheur de ma fiancée, de mon bon ange. Que le Ciel me protége pendant un ou deux mois seulement, puis je quitterai la contrebande pour établir un pe-

tit commerce à Lugano. Madalena ne veut pas entendre parler de mariage avant l'expiration du deuil de son grand-père, mais elle consentira bien à prendre place à mon modeste comptoir, en attendant ce moment désiré. Allons! du courage, et peut-être y aura-t-il encore des jours heureux pour le pauvre Gaetano!

Il fallait donc reprendre les *affaires*, et par conséquent aller de nouveau habiter l'osteria; car Mostaccino n'entreprenait rien que de compte à demi avec la famille Sarti.

Luigi ne voulut point se séparer de ses amis; on le transporta chez lui, malgré les conseils du médecin; et après avoir réinstallé à l'hôtellerie la famille qui allait bientôt être la sienne, Gaetano se rendit à Mendrisio, où il embaucha vingt hommes, la fleur des contrebandiers du pays. Le soir même il les mit à la besogne.

Vers onze heures, ils arrivèrent tous chargés de marchandises chez la fiancée de leur nouveau chef, où les attendait un abondant souper.

— En route, mes enfants! s'écria Mostaccino en entendant le salut de minuit de la vieille grondeuse de Côme.

Le son de cette cloche fit frissonner Madalena, car il avait été le précurseur d'une nuit de désastres, la dernière fois qu'il était parvenu à son oreille. Cependant la jeune fille dissimula la terreur qu'elle éprouvait.

— En route! répéta Mostaccino, et que la Vergine santissima nous protége! ajouta-t-il en faisant le signe de la croix avec dévotion.

Tous les contrebandiers se découvrirent et imitèrent son exemple.

— Au revoir! dit-il ensuite à sa fiancée en lui serrant la main, puis s'adressant à son futur cousin:

— En avant! s'écria-t-il, et, au moindre indice de danger, la chanson convenue, mais sans affectation...

— C'est entendu, répondit Anselmo.

La petite troupe sortit de l'auberge; Anselmo la précédait de loin. Mostaccino marchait en tête avec Sfroza-Gesu. Quatre hommes armés et sans bricole se tenaient derrière eux. Venaient ensuite douze contrebandiers chargés de marchandises, le fusil au poing, les pistolets à la ceinture. Quatre autres *sfrozadori* (contrebandiers) armés fermaient la marche.

On eût dit la nuit du dernier combat, tant la lune était resplendissante et le ciel serein. Le vieux Pietro n'aurait pas tenté une *opération* par une si belle soirée.

Les contrebandiers franchirent sans accident la ligne de la frontière, et gagnèrent les hauteurs en bon ordre et d'un pas régulier.

Mais à peine avaient-ils commencé à gravir le mont *Lompino* (Olympinus), qu'une belle et fraîche voix s'éleva à quelque vingt toises devant eux; elle chantait:

E' una storia ben curiosa,
Aüf! Là lirou liroulà (1).

C'était la voix d'Anselmo. Les contrebandiers se cachèrent derrière les haies qui bordaient le sentier, et se tinrent sur leurs gardes.

Alors on entendit de loin un battement de mains, puis des voix qui criaient:

— Bravo! Bis!

Anselmo reprit le chant; mais une voix éclatante, terrible comme le rugissement du lion, couvrit celle de l'enfant et hurla un mot qui retentit dans les airs et ricocha sur les cimes des montagnes: — *Basta!!* (Assez!)

(1) C'est une bien curieuse histoire,
Aüf! là lirou liroulà.

En ce moment une faible lueur brilla sur le sommet du Lompino, on entendit la détonation d'un fusil et Anselmo tomba à la renverse.

Anselmo tomba à la même place où, seize ans plus tôt et quelques mois avant sa naissance, qui avait coûté la vie à sa mère, Pietro avait commencé le long et terrible martyre du père de Giovanni.

Vingt balles allèrent simultanément frapper les vieux chênes dont la crête du Lompino est couronnée. Puis les huit contrebandiers qui composaient l'escorte du *sfroz* se séparèrent, et, prenant deux sentiers opposés, montèrent jusqu'au sommet de la montagne pour chercher l'assassin de l'enfant bien-aimé.

Ils interrogèrent toutes les haies, fouillèrent les taillis, scrutèrent toutes les anfractuosités, le poignard à la main, mais ils n'obtinrent aucun résultat, si ce n'est la certitude que le meurtrier avait su leur échapper. Ils rejoignirent tristement leurs camarades.

La blessure qu'avait reçue Anselmo était fort grave. Cependant le voyage ne pouvait être retardé, et il fallait procurer à l'enfant les secours de l'art. Sfroza-Gesu proposa de le porter lui-même à l'osteria; mais Mostaccino lui fit observer qu'il était essentiel de ménager la sensibilité de Madalena. Il pria donc son ami dévoué de porter Anselmo à Chiasso, de faire panser sa blessure par un chirurgien de sa connaissance qu'il lui désigna, et de le faire ensuite transporter à Lugano, dans sa propre maison, si cela se pouvait sans danger. Sfroza-Gesu prit un chemin de traverse, chargé de son précieux fardeau; les autres contrebandiers poursuivirent leur voyage avec leur chef.

A un demi-mille de là (1), Mostaccino vit à quelque distance cinq douaniers qui venaient vers lui. Il parla bas à ses hommes, puis il continua son chemin.

Habituellement, quand les douaniers se trouvaient en petit nombre et n'étaient pas commandés par l'implacable Giovanni, ils se contentaient d'un pour-boire, que leur offrait un des contrebandiers de l'escorte, et fermaient les yeux sur les marchandises. Cette fois, les gardes de l'octroi attendirent en vain le messager de paix; ils avançaient timidement, car ils pouvaient aisément, malgré la distance, compter les hommes avec lesquels ils allaient peut-être devoir se mesurer. Quand ils furent à cinquante pas de ceux-ci, le mot *basta!* sortit de la bouche de Mostaccino, et au même instant les cinq douaniers tombèrent comme si la foudre les eût enveloppés de son courant électrique.

A partir de cette nuit, *basta!* devint, pour ainsi dire, le cri de guerre des contrebandiers: *basta!* voulait dire: vengeance! représailles! peine du talion! *basta!* était un arrêt de mort sans appel.

Ce mot terrible, véritable mystère pour les douaniers, aurait pu leur être expliqué par Giovanni; mais Giovanni avait disparu pour tout le monde depuis cette affreuse nuit, personne ne savait ce qu'il était devenu.

URBINO

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) De la frontière à Côme, il n'y a guère qu'un demi-mille par la grande route; mais cette distance est au moins triple sur les hauteurs, à cause des montées, des descentes et des détours que la montagne oblige à faire.

REVUE DU MOIS.

LAMARTINE ET LADY STANHOPE.

La destinée de Lamartine est sans contredit une des plus étranges, des plus complètes et des plus glorieuses que présente l'histoire de l'humanité. Il naît au premier rang de l'échelle sociale, et la nature apporte tous ses dons à son berceau. Il se développe et grandit en plein air, au milieu des magnificences et des grâces de la création; il débute dans le monde, et ses premiers pas sont des succès; il débute dans les lettres, et ses premiers vers sont des triomphes; il débute dans les voyages, et sa première course le porte en Italie, devant toutes les beautés pittoresques et toutes les grandeurs historiques; il débute dans le Parlement, et il se place à la tète des régénérateurs de la société; il crée cette école supérieure d'hommes d'État, qui passe par-dessus les cadres variables de la politique pour arriver au but immuable de l'amélioration des hommes. A cet égard, sa vie est d'une admirable unité. Il suffit, pour la comprendre, de distinguer, comme lui, les circonstances et les événements, les choses passagères et les choses immortelles, les gouvernements et l'humanité. Reprocherez-vous à la nature la neige de l'hiver, les pluies du printemps et de l'automne, les chaleurs de l'été? La neige réchauffe le grain, les pluies le gonflent, les chaleurs le mûrissent; et la création éternelle s'accomplit à travers ces vicissitudes. Elle périrait à chaque saison, si le soleil donnait tous ses rayons en janvier et ne les contenait pas en novembre.

La vie de Lamartine a été une prophétie littéraire, depuis ses premières *Méditations poétiques*. Elle a été une prophétie sociale, depuis son premier discours à la Chambre des députés.

L'examen de cette vie ne rentre point dans le programme du *Musée*, du moins au point de vue politique; mais nous pouvons relever, comme document d'histoire, un fait des plus curieux et des plus saisissants: c'est que ce titre de prophète a été décerné, il y a seize ans, à Lamartine, au milieu des déserts du Liban, par une femme qui ne l'avait jamais vu, et à qui la renommée n'avait pas même appris son nom.

Si ce fait était révélé aujourd'hui pour la première fois, il serait traité de fable louangeuse. Heureusement pour la vérité, il a été publié en 1834 dans le *Voyage en Orient*.

On sait comment Lamartine quitta la France en 1832 pour aller visiter « les montagnes saintes où Dieu descendait, ces déserts où les anges montraient à Agar la source cachée, ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre, ce ciel où l'on voyait monter les anges sur l'échelle de Jacob; en un mot, cet Orient où les doutes de son esprit et ses perplexités religieuses devaient trouver leur solution et leur apaisement. »

Il nolisa à Marseille un navire de deux cent cinquante tonneaux, s'y embarqua avec sa femme, sa fille unique, quelques amis, six domestiques, des provisions pour deux ans, une bibliothèque de cinq cents volumes, un arsenal d'armes défensives, quatre canons chargés; et après avoir rasé les côtes de Sardaigne, traversé le golfe de Palma, dépassé le cap de Carthage, longé les rivages d'Afrique, séjourné à Malte, visité Navarin, la Grèce, le Péloponèse, Athènes, Argos, Rhodes, Chypre, etc., il établit sa famille à Bayrouth, en cinq maisons, dont il fit une seule maison, et se lança avec une caravane armée à travers les montagnes du Liban.

Arrivé près de Saïde, l'antique Sidon, il résolut de voir en passant la célèbre lady Stanhope, dans son ermitage fortifié de Dgioun.

Lady Esther Stanhope, dit le poëte, nièce de M. Pitt, après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer; mais elle se refusa constamment à unir son sort au sort de ses plus dignes admirateurs, et, après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation: les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans la mémoire de lady Esther; les autres, à un simple goût d'aventures que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors et des valeurs immenses en bijoux et en présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la côte de Caramanie, en face de l'île de Rhodes: il échoua sur un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots; elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris du bâtiment, à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours. Enfin, des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, et de là en Angleterre. Elle ramassa les débris de sa fortune; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakié, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara à des voyages de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages du pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les Arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Koms, à Balbeck et à Palmyre: ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'Arabes errants,

qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente, au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout Européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbeck et de Palmyre, pourvu qu'il s'engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore et serait fidèlement exécuté par les Arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

A son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d'autres Arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit et à la vitesse de ses chevaux, qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc, à qui la Porte l'avait vivement recommandée.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdala-Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par des Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte, semblable à nos fortifications du moyen âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turcs; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques; eaux courantes dans des rigoles de marbre; jets d'eau au milieu des pavés des kiosques; voûte d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout à fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs, et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdala-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec les cheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt, sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente, qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant, les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit : les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans l'isolement le plus complet; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit que sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants : elle demeura seule, où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non-seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales, et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe.

Telle était l'étrange et illustre femme qui, par un privilége refusé à tous les voyageurs, reçut Lamartine le 30 septembre 1832. Laissons le poëte nous raconter lui-même cette mémorable entrevue.

RÉCIT DE LAMARTINE.

A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé, qu'il fallait tourner ou gravir encore; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complétement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance et s'arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme maison en Orient; c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins. On nous conduisit chacun dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeuner, et nous nous jetâmes sur un divan en attendant le réveil de l'hôtesse invisible du romantique séjour. Je dormais; à trois heures, on vint frapper à ma porte et m'annoncer qu'elle m'attendait; je fus introduit par un petit enfant nègre, de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther. Une si profonde obscurité y régnait, que je pus à peine distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan et s'avança en me tendant sa main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer; la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. Telle est celle de lady Stanhope. Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une

bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes, enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux, et l'on apercevait seulement, dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au col et s'y nouait par une agrafe de perle. Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse.

— Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle; soyez le bienvenu; je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année; mais votre lettre m'a plu, et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude. Quelque chose, d'ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies, et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Nous sommes déjà amis.

— Comment, lui dis-je, milady, honorez-vous si vite du nom d'ami un homme dont le nom et la vie vous sont complétement inconnus? vous ignorez qui je suis.

— C'est vrai, reprit-elle; je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à cœur ouvert. Il est une science, perdue aujourd'hui dans votre Europe, science qui est née en Orient, qui n'y a jamais péri, qui y vit encore. Je la possède. Je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu'un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance. Je ne vous vois que depuis quelques minutes; eh bien! je vous connais comme si j'avais vécu un siècle avec vous. Voulez-vous que je vous révèle à vous-même? voulez-vous que je vous prédise votre destinée?

— Gardez-vous-en bien, milady, lui répondis-je en souriant; je ne nie pas ce que j'ignore; je n'affirmerai pas que dans la nature visible et invisible, où tout se tient, où tout s'enchaîne, des êtres d'un ordre inférieur, comme l'homme, ne soient pas sous l'influence d'êtres supérieurs, comme les astres ou les anges; mais je n'ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même: corruption, infirmité et misère! Et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la Divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. En fait d'avenir, je ne crois qu'à Dieu, à la liberté et à la vertu.

— N'importe, me dit-elle, croyez ce qu'il vous plaira; quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l'influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd'hui. C'est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d'instruments, pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir parmi les hommes. Croyez-vous le règne du Messie arrivé?

— Je suis né chrétien, lui dis-je; c'est vous répondre.

— Chrétien! reprit-elle avec un léger signe d'humeur; moi aussi je suis chrétienne; mais celui que vous appelez le Christ n'a-t-il pas dit: « Je vous parle « encore par paraboles, mais celui qui viendra après moi « vous parlera en esprit et en vérité? » Eh bien! c'est celui-là que nous attendons! Voilà le Messie qui n'est pas venu encore, qui n'est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde! Que répondrez-vous? et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre Évangile?

— Permettez-moi, repris-je, milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion, je n'y entre pas avec moi-même. Pour nous autres, misérables mortels, la vérité n'est qu'une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité; nous ne la possédons que comme foi! Je crois au Christ, parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. Le Christ l'a dit comme le dit la raison. Voilà pourquoi je suis chrétien.

— Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné? et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du Messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs?

— Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés. Nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux. Nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité. Nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin! Si vous appelez cela attendre un Messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition; mais dans ce Messie je ne vois point le Christ, qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse, en vertu et en vérité; je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui. Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe, c'est toujours lui; homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui, et je l'attends, et plus que vous, milady, je l'invoque!

Elle sourit; ses yeux, quelquefois voilés d'un peu d'humeur pendant que je lui confessais mon rationalisme chrétien, s'éclairèrent d'une tendresse de regard et d'une lumière presque surnaturelle.

— Croyez ce que vous voudrez, me dit-elle, vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie, et *qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare*. Bientôt vous retournerez en Europe; l'*Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore*; *vous y participerez, je ne sais pas encore comment*, mais je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez, quand j'aurai consulté vos étoiles. Je ne sais pas encore le nom de toutes; j'en vois plus de trois maintenant; j'en distingue quatre, peut-être cinq, et, qui sait? plus encore. L'une d'elles est certainement Mercure, qui donne la clarté et la couleur à l'intelligence et à la parole. Vous devez être poëte: cela se lit dans vos yeux et dans la partie supérieure de votre figure; plus bas, vous êtes sous l'empire d'astres tout différents, presque opposés; il y a une influence d'énergie et d'action; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à coup dans la pose de votre tête et dans la manière dont vous la rejetez sur votre épaule gauche. Remerciez Dieu: toutes vos étoiles sont en harmonie pour vous servir, et

toutes s'entr'aident en votre faveur. Quel est votre nom? — Je le lui dis. —Je ne l'avais jamais entendu! reprit-elle avec l'accent de la vérité.

— Voilà, milady, ce que c'est que la gloire. J'ai composé quelques vers dans ma vie, qui ont fait répéter un million de fois mon nom par tous les échos littéraires de l'Europe; mais ici je suis un homme tout nouveau, un nom jamais prononcé! Je n'en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez : je ne la dois qu'à vous et à moi.

— Oui, me dit-elle, poëte ou non, je vous aime, et j'espère en vous; nous nous reverrons, soyez-en certain! Vous retournerez dans l'Occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en Orient : c'est votre patrie.

— C'est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination.

— Ne riez pas, reprit-elle; c'est votre patrie véritable, c'est la patrie de vos pères. J'en suis sûre maintenant; regardez votre pied!

— Je n'y vois rien, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe.

— Rien; ce n'est pas cela, reprit-elle encore : regardez votre pied. Je n'y avais pas encore pris garde moi-même. Voyez : le cou-de-pied est très-élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller. C'est le pied de l'Arabe; c'est le pied de l'Orient; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. Nous nous reverrons. — Un esclave noir entra alors, et, se couchant devant elle, le front sur le tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe.

— Allez, me dit-elle, vous êtes servi; dînez vite et revenez bientôt.

Je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte de ses jardins. Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi; nous dînâmes très-vite, mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. J'y courus; je la trouvai fumant une longue pipe orientale; elle m'en fit apporter une. Nous causâmes longtemps et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette magicienne moderne, rappelant les magiciennes de l'antiquité! Circé des déserts.

La nuit s'écoula à parcourir librement et sans affectation, de la part de lady Esther, tous les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard. Je sentais qu'aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste et fort plein, excepté peut-être la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avaient faussée ou élevée à un diapason trop haut pour l'intelligence mortelle. Nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeant témoigné de la sienne.

— Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverrons souvent dans ce voyage et plus souvent encore dans d'autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban.

Elle me tendit la main; je portai la mienne sur mon cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes.

LAMARTINE.

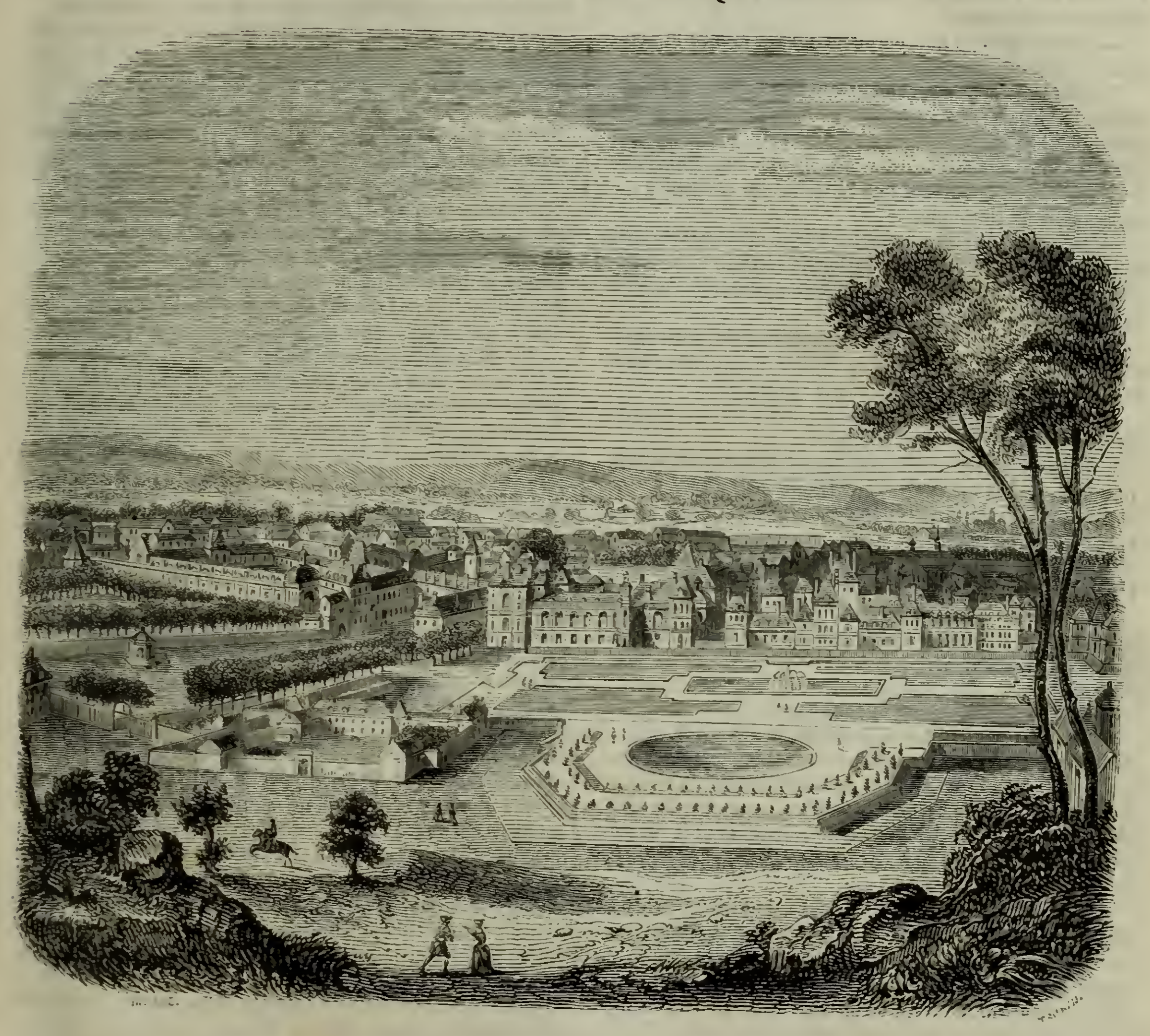


Demeure de lady Stanhope, à Dgioun, près de Saïde (Liban).

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU (1).

II. SOUVENIRS HISTORIQUES.



Le palais de Fontainebleau en 1722, d'après le tableau de Martin (Galeries de Versailles).

III. Louis XV et Soubise. — Une chanson. — Le Dauphin et le docteur Senac. — J.-J. Rousseau à Fontainebleau. — *Le Devin de village*. — Lettre de Voltaire. — Sa bourse et sa vie. — Marie-Antoinette. — Les espagnolettes de Louis XVI. — La Révolution.

Louis XV mérita, à Fontainebleau, par ses heureux débuts et par leurs suites honteuses, le double titre de roi bien-aimé et de roi trop aimé. Il vint s'y reposer de sa victoire de Fontenoy, et vit le peuple en larmes assiéger de prières son lit de douleur. Mais bientôt il y signa la funeste paix qui termina la guerre de sept ans, et condamna la France à perdre le Canada et à voir démolir Dunkerque sous les yeux d'un commissaire anglais.

Le maréchal de Soubise, qui avait abandonné à Rosback son armée aux coups du roi de Prusse, accourut se justifier à Fontainebleau. Mais pendant qu'il racontait un beau roman sur sa défaite à Louis XV, l'histoire véritable entra par la fenêtre, sous la forme d'un couplet chanté dans les cours :

Soubise dit, la lanterne à la main :
— J'ai beau chercher ; où diable est mon armée?
Elle était là pourtant hier matin.
Me l'a-t-on prise? ou l'aurai-je égarée?
Ah ! je perds tout ; je suis un étourdi !
Mais attendons au grand jour, à midi.
Que vois-je ? ô ciel ! que mon âme est ravie !
Prodige heureux ! La voilà ! la voilà !
Ah ! ventrebleu ! qu'est-ce donc que cela ?
Je me trompais... C'est l'armée ennemie !...

Le maréchal rougit, mais le roi ne fit que rire. Les affaires de la France n'étaient déjà plus celles de Louis XV. Il commençait à dire :

(1) Voir le numéro d'avril dernier.

— Amusons-nous, et après moi le déluge!

Le 20 décembre 1765, Fontainebleau vit mourir le seul prince qui eût été capable de régénérer la monarchie, le dauphin Louis de France, fils unique de Louis XV, et père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X. C'est lui qui s'écriait en contemplant Paris du haut du château de Bellevue :

— Quelles délices doit éprouver un roi à faire le bonheur de tant d'hommes!

Toujours enfermé dans son cabinet de travail, il y contracta la maladie de poitrine qui abrégea ses jours. Il s'occupait si peu de lui-même, qu'il refusa obstinément les soins de la médecine. Un jour, le docteur Senac entra chez lui de la part du roi, et voulut lui conseiller sérieusement de se soigner.

— Tout beau, lui dit le prince, je serai enchanté de vous recevoir, si vous voulez me parler de science et de littérature; mais si vous dites un mot de ma santé, je vous ferai interdire mes appartements.

Senac alors se tourna vers une tapisserie qui représentait Alexandre le Grand, et se mit à énumérer tous les périls d'une maladie de poitrine négligée.

— Docteur, reprit le Dauphin, ne vous ai-je pas défendu de me parler de ces choses?

— Aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse, repartit Senac, mais à Alexandre, qui daigne m'écouter.

Le prince sourit, mais oublia l'ordonnance, et mourut à la chute des feuilles.

Il avait prédit à son père que sa lutte tyrannique avec les Parlements deviendrait fatale à la royauté. Louis XV n'en cassa pas moins à Fontainebleau, deux années après, les arrêts du Parlement de Bordeaux, à la barbe des magistrats de cette Cour.

Jean-Jacques Rousseau fit son apparition dans la résidence royale en 1752. On y fêtait Christian VII, roi de Danemarck, pour qui les acteurs du Grand-Opéra devaient chanter le *Devin de village*. Après avoir sapé la civilisation dans son discours sur les lettres, et toutes les idées de l'époque dans la *Nouvelle Héloïse*, *Émile* et le *Vicaire Savoyard*, le philosophe de Genève attaquait la musique dans sa fameuse partition.

Ce dut être un étrange spectacle, au milieu des vices et des splendeurs de la vieille monarchie, que l'entrée de ce rude précurseur de la révolution républicaine, de ce génie plébéien et sauvage, qui avait changé de religion pour trouver du pain, qui avait lutté quarante ans contre la misère, tantôt banni et persécuté d'une ville à l'autre, tantôt recueilli par l'amour-propre du riche, tantôt défendu par la charité du pauvre; aujourd'hui copiste et musicien ambulant, demain laquais sous la livrée; un autre jour, apprenti diplomate, épousant une misérable femme sans l'aimer, jetant ses enfants dans la rue et s'en confessant au monde, traînant partout avec lui cette sagesse mêlée de démence, cet orage entrecoupé d'éclairs, qui devait le précipiter de chute en chute, jusqu'à l'abîme du suicide.

Quel spectacle aussi pour lui-même que la représentation, devant la cour de deux rois, de cet opéra que son orgueil ombrageux aurait voulu faire exécuter « pour lui seul, à sa fantaisie, à portes fermées! »

« Quand tout fut prêt et le jour fixé, dit-il, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle Fels, Grimm, et, je crois, l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étais attendu. L'orchestre était nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du roi. Jelyotte faisait Colin, Mlle Fels Colette, Cuvillier le devin; les chœurs étaient ceux de l'Opéra. Je dis peu de chose : c'était Jelyotte qui avait tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avait fait, et malgré mon ton romain, j'étais honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde. »

Le lendemain, jour de la représentation, Rousseau alla déjeuner au café du Grand-Commun. Il y avait là beaucoup de monde. On parlait de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avait eu d'y pénétrer. Un officier qui était là dit qu'il était entré sans peine, conta au long ce qui s'y était passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avait fait, ce qu'il avait dit; mais ce qui émerveilla Jean-Jacques dans ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai! Il était très-clair que celui qui parlait si savamment de cette répétition n'y avait point été, puisqu'il avait devant les yeux, sans le connaître, cet auteur qu'il disait avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur Rousseau. Cet homme était d'un certain âge : il n'avait point l'air ni le ton fat et avantageux; sa physionomie annonçait un homme de mérite; sa croix de Saint-Louis annonçait un ancien officier. Il intéressait le poëte malgré son impudence et malgré lui; tandis qu'il débitait ses mensonges, Rousseau rougissait, baissait les yeux, était sur les épines; il cherchait quelquefois en lui-même s'il n'y aurait pas moyen de croire ce personnage dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne le reconnût et ne lui fît l'affront, il se hâta d'achever son chocolat sans rien dire; et, baissant la tête en passant devant l'officier, il sortit le plus tôt qu'il lui fut possible, tandis que les assistants péroraient sur la fabuleuse relation. Jean-Jacques s'aperçut dans la rue qu'il était en sueur.

— Je suis sûr, dit-il, que si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'aurait vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme aurait à souffrir si son mensonge était reconnu.

Pour l'heure solennelle et la grande cérémonie, Rousseau garda l'équipage négligé qui lui était ordinaire : grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, il entra de cette façon dans la même salle où devaient arriver, peu de temps après, le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. Il alla s'établir dans la loge où le conduisit M. de Cury, et qui était la sienne : c'était une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se plaça le roi avec Mme de Pompadour.

« Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvais douter, assure-t-il, qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandais si j'étais à ma place, si j'y étais convenablement, et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis oui, avec une résolution qui venait peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis : je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talents. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux, ni pis. Si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi de-

rechef en tout. On me trouvera ridicule, impertinent; eh! que m'importe? Je dois savoir endurer le ridicule et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurais été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. »

Mais, soit l'effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, Rousseau n'aperçut rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont il était l'objet. Il en fut touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur lui-même et sur le sort de sa pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui semblaient ne chercher qu'à l'applaudir. Il était armé contre la raillerie; mais l'air caressant de tout ce monde, auquel il ne s'était pas attendu, le subjugua si bien, qu'il tremblait comme un enfant quand on commença.

Il eut bientôt de quoi se rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, il entendit s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissements jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi, cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. Rousseau entendait autour de lui un chuchotement de femmes qui lui semblaient belles comme des anges, et qui s'entre-disaient à demi-voix :

— Cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur! Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes émut le poëte lui-même jusqu'aux larmes; il ne les put contenir au premier duo, en remarquant qu'il n'était pas seul à pleurer. Il eut un moment de retour sur lui-même en se rappelant le concert de Treitorens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenait la couronne sur la tête des triomphateurs; mais elle fut courte, et Jean-Jacques se livra bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer sa gloire. Il avait vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation.

— Ceux qui ont vu celle-là, dit-il, doivent s'en souvenir, car l'effet en fut unique.

Le même soir, le duc d'Aumont fit dire à Rousseau de se trouver au château le lendemain sur les onze heures, pour être présenté au roi. M. de Cury, qui lui porta ce message, ajouta qu'on croyait qu'il s'agissait d'une pension, et que le roi voulait la lui annoncer lui-même.

Croirait-on que la nuit qui suivit une journée aussi brillante, fut pour Jean-Jacques une nuit d'angoisse et de perplexité? « Ma première idée, après celle de cette présentation, avoue-t-il, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avait fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvait me tourmenter le lendemain, quand je serais dans la galerie ou dans les appartements du roi, parmi tous ces grands seigneurs, attendant le passage du maître.... Je me figurais ensuite devant le roi, présenté à Sa Majesté qui daignait s'arrêter et m'adresser la parole. C'était là qu'il fallait de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre! Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'aurait-elle quitté devant le roi de France, ou m'aurait-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il fallait dire? Je voulais, sans quitter l'air et le ton sévère que j'avais pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisait un grand monarque. Il fallait envelopper quelque vérité grande et utile dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il aurait fallu prévoir juste ce que pourrait me dire le prince, et j'étais sûr, après cela, de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurais médité. Que deviendrais-je en ce moment, et sous les yeux de toute la cour, s'il allait m'échapper dans mon émotion quelqu'une de mes balourdises ordinaires?» Ce danger alarma, effraya Jean-Jacques, le fit frémir au point de le déterminer, à tout risque, de ne s'y point exposer.

Il perdait, il est vrai, la pension qui lui était offerte en quelque sorte, mais il s'exemptait aussi du joug qu'elle lui eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage! Comment oser désormais parler d'indépendance et de désintéressement? il ne lui fallait plus que flatter ou se taire en recevant cette pension! Encore, qui l'assurait qu'elle lui serait payée? Que de pas à faire! Que de gens à solliciter! Il lui coûterait plus de soins, et bien plus désagréables, pour la conserver que pour s'en passer. Il crut donc, en y renonçant, prendre un parti « très-conséquent à ses principes », et sacrifier l'apparence à la réalité. Il dit sa résolution à Grimm, qui n'y opposa rien. Aux autres, il allégua sa santé, et il partit le matin même.

Tel fut le séjour, ou plutôt le passage, de Jean-Jacques à Fontainebleau. Il s'y montra ce qu'il était partout, indépendant jusqu'à la grossièreté, orgueilleux jusqu'à la folie, s'ingéniant à empoisonner ses plaisirs les plus purs.

Voltaire, qui était alors gentilhomme de la chambre du roi, fut un courtisan moins farouche que son rival. Appelé à Fontainebleau dès l'année 1746, il faillit y laisser aux roués sa bourse et sa vie. Il logeait avec Mme la marquise du Châtelet chez le duc de Richelieu. On jouait un jeu d'enfer, et le poëte-gentilhomme se ruinait par amour-propre. Un soir cependant, chez la reine, il s'aperçut qu'il avait affaire à de nobles escrocs, fidèles héritiers du chevalier de Grammont. Quand il eut vidé ses poches, Mme du Châtelet prit sa place, et se laissa piper 84,000 livres. Voltaire, qui observait les tricheurs, lui dit en anglais: « Quittez la table; vous jouez avec des fripons. » La marquise se leva; mais un des joueurs se leva aussi, et entraîna le poëte à l'écart.

— Monsieur, lui dit-il, savez-vous vous battre à la française aussi bien que vous savez parler anglais?

Voltaire balbutia quelques excuses... Mais l'aventure eût mal tourné pour lui, s'il ne se fût retiré à Sceaux, où il resta caché deux mois chez la duchesse du Maine.

Il s'était occupé, à Fontainebleau, de sa tragédie de *Sémiramis*. On en trouve la preuve dans cette charmante lettre qu'il adressait à M. de Cideville.

Fontainebleau, 9 novembre 1746.

« Je ne sais plus qui disait... que les gens qui font des tragédies n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours: « J'écrirai demain. » Il met proprement les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire: « Ecris donc à ton ami. » Vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princesse, qui prend tout le temps.

« Voilà comme je vis, mon très-aimable Cideville; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je

reste en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir pas écrit que de n'avoir pas vu habiller Louis XV. Au moins, je me console en disant : c'est pour eux que je travaille. Mon cher Cideville, si j'ai de la santé, j'irai à Paris à votre lever ; je viendrai vous montrer ma besogne, je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami ; je ne sais ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera à Paris en fêtes, et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir.

« Bonjour. Je vous embrasse tendrement.

« VOLTAIRE. »

Marie-Antoinette, qui venait d'épouser le dauphin (Louis XVI), se leva comme un astre pur sur l'horizon de Fontainebleau, aux mariages du comte de Provence (Louis XVIII) et du comte d'Artois (Charles X). Quelques jours avant cette dernière fête, Louis XV chassait au furet, près du village d'Achères. Un cerf vigoureux, traqué par la meute, franchit la clôture d'un jardin et blessa gravement un vigneron d'un coup d'andouiller. Le roi suspendit la chasse, et confia la victime à son chirurgien. Un moment après, Marie-Antoinette arrive en calèche, aperçoit une femme et des enfants éplorés, apprend la cause de leur douleur, s'élance au milieu d'eux, leur donne sa bourse, leur prodigue ses soins, les arrose de ses larmes, les met tous dans sa voiture et les conduit au village d'Achères.

On fit de ce trait un tableau, qui portait cette inscription :

Et vera effusis lacrymis paluit Regina.

Devenue reine effectivement, Marie-Antoinette quitta rarement Trianon pour Fontainebleau. Elle y alla cependant établir, en dépit de l'étiquette monarchique, ces beaux soupers où furent admis pour la première fois des seigneurs qui n'étaient pas du sang royal. Cela se passait quinze ans avant 89, dix-neuf ans avant 93 !

La royauté jouait encore au bord de l'abîme. Marie-Antoinette recevait en riant, dans ses petits appartements de Fontainebleau, des anguilles de Melun, armes grouillantes des chevaliers de l'Arquebuse.

Louis XVI signa à Fontainebleau, en 1786, un des plus grands actes de son règne, le traité de commerce et de navigation entre la France et l'Angleterre. La France reprenait le port de Dunkerque ; mais l'Angleterre s'enrichissait aux dépens de son honneur ; et c'était tout ce qu'il lui fallait.

Le palais de François Ier, auquel le pauvre Louis XVI n'ajouta qu'une paire d'espagnolettes, fabriquée de ses propres mains, demeura étranger au drame révolutionnaire, qui s'accomplit tout entier à Versailles, aux Tuileries et au Temple. La résidence royale apprit un jour qu'il n'y avait plus de roi, un autre jour qu'il n'y avait plus de reine ; et elle attendit tranquillement, au milieu de ses ombrages, l'avénement de l'empereur Napoléon.

IV. Fontainebleau sous l'Empire. — Tragédie en deux actes. — Pie VII à Fontainebleau. — Sacre de Napoléon. — Joséphine. — Le premier mot de divorce. — Marie-Louise. — Son bonheur et son ingratitude. — Autriche et France. — Captivité de Pie VII à Fontainebleau. — Entrevue du Pape et de l'Empereur. — Un mystère historique. — Le témoin malgré lui. — *Commediante! Tragediante!* — Napoléon jugé par lui-même. — Le revers de la gloire. — Chute de l'Empereur. — Le dernier conseil. — L'abdication. — Les adieux de Fontainebleau. — Louis XVIII. — Charles X. — Louis-Philippe. — Restauration du palais.

Fontainebleau, qui n'avait jamais vu que les joies et les magnificences de l'ancienne royauté, devint le théâtre des plus grandes fautes et des plus amers désastres du nouvel empire. Cette expiation tragique se divisa en deux actes terribles : l'emprisonnement de Pie VII et l'abdication de Napoléon.

Toutefois, avant de trouver des fers à Fontainebleau, le généreux pontife y trouva les honneurs suprêmes en venant couronner le despote qui devait l'enchaîner.

Le soldat qui avait tranché d'un coup de sabre toutes les libertés de la République ; l'homme de génie, qui avait fait reculer la France jusqu'au siècle de Louis XIV, en disant à son tour : l'Etat c'est moi ! voulut donner à son usurpation la consécration la plus solennelle, et recevoir le diadème impérial des mêmes mains qui l'avaient donné à Charlemagne. Pour joindre le droit divin au droit populaire, il se fit habilement un titre en relevant la religion, en rouvrant les églises, en rappelant les curés, en dotant les autels. Puis, lorsqu'il eut fait chanter partout : *Domine, salvum fac imperatorem*, il écrivit au pape Pie VII en 1804 :

« Très-saint Père,

« L'heureux effet qu'éprouvent la morale et le caractère « de mon peuple par le rétablissement de la religion chré- « tienne, me porte à prier Votre Sainteté de me donner « une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma « destinée et à celle de cette grand nation, dans une des « circonstances les plus importantes qu'offrent les annales « du monde. Je la prie de venir donner au plus éminent « degré le caractère de la religion à la cérémonie du sacre « et du couronnement du premier empereur des Français. « Cette cérémonie acquerra un nouveau lustre lorsqu'elle « sera faite par Votre Sainteté elle-même. Elle attirera « sur nous et nos peuples la bénédiction de Dieu, dont « les décrets règlent à sa volonté le sort des empires et « des familles.

« Votre Sainteté connaît les sentiments affectueux que « je lui porte depuis longtemps, et par là elle doit juger « du plaisir que m'offrira cette circonstance de lui en « donner de nouvelles preuves.

« Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous conserve, très- « saint Père, longues années au régime et gouvernement « de notre mère la sainte Église.

« *Signé* : NAPOLÉON. »

Pie VII se rendit à cet appel, et quitta Rome le 2 novembre, accompagné de six cardinaux. Il arriva à Fontainebleau le 25 du même mois. Napoléon, n'ayant plus à le supplier, commença à le traiter lestement. Cet homme, qui avait ressuscité toutes les splendeurs de l'étiquette royale : les majestés, les altesses, les gentilshommes, les grands-maréchaux, les grands-officiers, les grands-chambellans, etc., etc., mit tout cela de côté pour aller au-devant du pape, à cheval, en simple habit de chasse. Il le rencontra dans la forêt, à la Croix de Saint-Herem. Là, il mit pied à terre, monta en voiture, fit placer le Saint-Père à sa droite, et le conduisit au palais, entre deux haies de soldats, au bruit de l'artillerie et de la mousqueterie.

Puis eurent lieu les visites solennelles de majestés à majestés, les présentations et les dîners d'apparat, trois jours durant.

Enfin, Pie VII se rendit à Paris, et sacra Napoléon et Joséphine le 2 décembre. Le fier empereur s'agenouilla devant le pontife, comme le Sicambre Clovis devant saint Remi ; mais il affecta de ne point recevoir la couronne de ses mains. Il la saisit et la plaça sur sa propre tête, établissant ainsi qu'il la faisait bénir sans la faire donner, qu'il était sacré par le pape, mais couronné par lui-même.

Un ballon partit à l'instant de Paris et porta la grande nouvelle à Rome en quarante heures.

Nous avons nommé Joséphine. Elle fut l'âme de Fontainebleau. Tant que son bonheur y dura, elle le fit partager à tout le monde. Mais bientôt son mari se refroidit pour elle, et lui fit pressentir la rupture de leur union. La première parole qui annonçait le fatal divorce fut prononcée à Fontainebleau, dans le cabinet de l'Empereur. Que de larmes y coulèrent depuis ce moment jusqu'au jour de la séparation !

Enfin Joséphine s'éloigna, et le bon génie de Napoléon s'éloigna avec elle. La France douta dès lors de l'homme qui avait douté de lui-même ; et Marie Louise, la nouvelle impératrice, n'apporta à Fontainebleau, sous son manteau autrichien, ni le cœur d'une femme, ni la tête d'une reine.

Napoléon fit cependant tout ce qu'il put pour conjurer cette mauvaise étoile et plaire à l'épouse qui devait lui donner un fils. En arrivant à Fontainebleau, Marie-Louise trouva dans le jardin particulier les pins qu'on y voit encore. L'Empereur les avait fait planter pour lui rappeler l'aspect des forêts allemandes.

Il amassa dans les appartements de l'Impératrice les plus beaux chefs-d'œuvre semés dans le palais par la sculpture et la peinture : les tableaux d'Italie, de Flandre et d'Espagne ; les toiles de Lebrun, du Poussin, de Wattau, de Boucher, de Lancret, etc., etc.



Le Maître galant, tableau de Lancret. Palais de Fontainebleau.

Ces soins délicats n'empêchèrent point Marie-Louise d'oublier l'Allemagne en France, puis la France en Allemagne, et de donner plus tard à un colonel autrichien la main qui avait porté le sceptre impérial.

Étrange influence de l'Autriche sur notre pays ! La guerre avec l'Autriche fait la grandeur de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier, de Henri IV, de Richelieu, du jeune Louis XIV, du jeune Louis XV, du consul Bonaparte ! L'alliance avec l'Autriche fait la perte du vieux Louis XIV, du vieux Louis XV, de Louis XVI, de l'empereur Napoléon, de Louis-Philippe Ier ! L'Autriche a toujours illustré la France en la combattant ; elle l'a toujours blessée en lui serrant la main. Elle est pour nous comme Néron pour Germanicus :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer...

En retournant de Fontainebleau à Rome, Pie VII disait avec bonheur :

— Je suis venu chercher la religion, et je l'ai trouvée. J'ai traversé la France au milieu d'un peuple à genoux.

Il était loin de prévoir que ce même palais de Fontainebleau, qu'il avait quitté triomphalement, deviendrait sa prison en 1813.

Dans cet intervalle de neuf années, Napoléon avait mis l'Europe à ses genoux, distribué les couronnes à sa famille, et réalisé, en France, toutes les grandeurs des siècles d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV.

Un seul homme se rencontra, qui osa lever la tête devant l'orgueilleux empereur. Et cet homme fut celui qui avait béni sa couronne.

«Ce fut un beau spectacle, dit M. Bignon, que celui d'un pontife désarmé résistant aux volontés du dominateur de l'Allemagne et de l'Italie, défiant sa colère et bravant sa vengeance. A côté de la grande et terrible figure du second, la figure calme et fière du premier tient noblement sa place.»

On a expliqué diversement la rupture de Pie VII et de Napoléon. Les motifs publics furent les prétentions de ce dernier à dominer le pouvoir du pape jusque dans les États romains :

— Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais j'en suis l'empereur!

Le pontife, qui s'attendait, au contraire, à se voir restituer les légations détachées de ses États, répondit qu'il ne reconnaissait aucune puissance supérieure à la sienne, que l'empereur de Rome n'existait point, et que le vicaire de Dieu avait pour premier devoir de conserver la bonne union avec tous.

Napoléon s'irrite et menace. Pie VII lui fait dire, sans se troubler :

— Si vous me désavouez comme souverain, je vous désavoue comme empereur. Venez vous emparer de Rome, je ne ferai aucune résistance; mais vos soldats n'entreront au château Saint-Ange qu'après en avoir défoncé les portes à coups de canon. Ils pourront même m'arracher la vie; ma tombe m'honorera, et je serai justifié aux yeux de Dieu et dans la mémoire des hommes.

L'Empereur persiste, et le pontife l'excommunie :

— On me prend pour Louis le Débonnaire, s'écrie Napoléon, je suis Charlemagne, et je le prouverai.

Il confisque, en effet, tous les États romains. Miollis occupe le château Saint-Ange, Radet enlève le pape et le conduit à Florence. De là, un colonel de gendarmerie le mène à Savone, et le 20 juin 1812, Pie VII rentre captif à Fontainebleau.

Il avait pour prison les appartements qui s'étendent à droite de l'escalier du Cheval-Blanc. Là, les cardinaux d'Italie et de France venaient gémir auprès de lui.

— Confiance et prière! leur répondait l'auguste vieillard, en leur montrant le ciel.

Il disait la messe dans l'ancien salon de Mme de Maintenon, où il avait fait placer l'autel de la chapelle Saint-Saturnin, bénit jadis par Thomas Becket, cet autre martyr de la foi. Il était servi par les attachés de la maison impériale. Il sortait à peine dans les jardins, où la police le surveillait étroitement. Son lit n'avait ni ciel, ni rideaux. Il passait la moitié des jours aux pieds du crucifix et vivait comme un cénobite, au milieu des honneurs qui déguisaient sa chaîne.

Dieu prit sa cause en main, et le vengea, en frappant Napoléon dans sa campagne de Russie. Revenu de cet immense désastre avec les débris de son armée, l'indomptable empereur envoie complimenter son captif, le 1er janvier 1813. Il le fait harceler de jour en jour par des bataillons de négociateurs. Il apprend enfin qu'il est disposé à fléchir, et le 19, après une chasse à Grosbois, il arrive brusquement à Fontainebleau, entre seul dans la chambre de Pie VII et lui donne l'accolade militaire... Le lendemain il revient à la charge, il fascine le vieillard, comme le vautour fait de la colombe, et lui arrache ce fameux concordat de Fontainebleau, par lequel il renonçait à sa puissance temporelle.

Cette entrevue du Pape et de l'Empereur est encore un grand mystère historique. Les uns ont dit que Napoléon n'y fut qu'habilement diplomate; les autres ont assuré qu'il s'y montra brutal, au point de frapper le Saint-Père et de le traîner par ses cheveux blancs. Cette exagération a été démentie par Pie VII lui-même, qui a souvent déclaré que Napoléon ne commit point un tel sacrilége.

S'il faut en croire M. Alfred de Vigny (1), voici comment les choses se seraient passées, et comment le terrible secret aurait été surpris.

Peu de temps avant l'arrivée de l'Empereur, le second jour, un de ses pages était dans la chambre disposée pour l'entretien décisif. Ce jeune officier oublia l'heure, en considérant une table chargée de l'amas de placets qui suivaient partout Napoléon.

— Je l'avais souvent vu, dit-il, faire subir à ces placets une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre, ni au hasard; mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur, et les dispersait jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six, qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement. Tous ces papiers de deuil et de détresse, repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un vent de colère, ces implorations inutiles des veuves et des orphelins, n'ayant pour chances de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire; toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes et sur lesquelles il marchait, comme sur ses morts du champ de bataille, me représentaient la destinée présente de la France comme une loterie sinistre; et toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures, qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentais mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées, des cris de douleur inentendus s'élevaient de leurs plis profanés; et les reprenant pour les lire, les rejetant ensuite, moi-même, je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux champs* m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous savez que de même que l'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche; tant ses allures étaient promptes, et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres! Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois, j'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifiée d'une balustrade de prince et fermée

(1) *Servitude et grandeur militaire :* Un dialogue inconnu.

heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

Napoléon était fort ému. Il allait et venait avec impatience. Il se mit, pour tuer le temps et comme pour se dompter lui-même, à battre une marche avec ses doigts sur les vitres d'une fenêtre. Enfin il tressaillit en prêtant l'oreille, il courut ouvrir, et le Saint-Père entra.

L'Empereur referma la porte avec la précipitation d'un geôlier. Le page frissonna des pieds à la tête, en se voyant seul enfermé avec de tels personnages. Cependant il resta « sans voix et sans mouvement», écoutant et regardant de toute la force de son attention.

«Pie VII était d'une haute et belle taille. Il avait un visage allongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux, sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très-spirituelle et très-vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement, avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendit ce que lui allait dire..... l'autre Italien. »

Napoléon continua de marcher autour du siége de Pie VII, puis s'arrêtant droit devant lui, comme au port d'armes, et entrant sans préambule en matière, il rappela tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il comptait faire encore pour la religion.

— Je ne suis point un esprit fort, dit-il, je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Malgré mes vieux républicains, en un mot, je vais à la messe !

Il s'interrompit, et considéra le pape, attendant l'effet de «ce coup d'encensoir.»

Le Saint-Père ne bougea point, ne releva pas même les yeux, et sembla résigné à tout entendre sans répondre.

L'Empereur recommença ses évolutions autour du fauteuil. Il se remit à parler de suite, en affectant un grand laisser-aller, mais en observant le pontife, tantôt de profil, tantôt dans les glaces de la chambre.

— Voyons, Saint-Père, reprit-il, n'ayez pas cet air de martyr offrant au Ciel ses douleurs. Ce n'est pas là votre situation... Vous n'êtes que prisonnier volontaire. Dites un seul mot, et vous êtes libre ; la route de Rome est ouverte, personne ne vous retient.

Pie VII soupira, leva la main droite, et regarda la croix d'or qu'il portait au cou.

— Si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais en vérité que vous êtes un peu ingrat... Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons offices que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie, et par un mot que j'ai dit sur vous... Je n'ai jamais eu le temps d'étudier la théologie, moi ; mais j'ajoute une grande foi à la puissance de l'Eglise. Elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père ! Vous serez content de moi, allez ! Tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses à l'avenir.

Et, de l'air de confiance le plus doux et le plus naïf :

— Par exemple, je ne vois pas pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours ? Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre de Monte-Cavallo, qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est là la vraie capitale du monde ? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Eglise comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau ; nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne ; je les ouvrirais et les fermerais ; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre-Seigneur a dit : Je suis venu avec l'épée, moi, je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes...

Le pape restait toujours muet et immobile. Napoléon, souriant, incliné, attendait une réponse... Le vieillard se redressa enfin lentement et soupira, *comme s'il eût parlé à son ange invisible :*

— *Commediante!* (Comédien !)

L'Empereur bondit « comme un léopard blessé », se mordit la lèvre jusqu'au sang, fit résonner ses éperons, craquer le parquet et trembler les rideaux... Le page reconnut une de ses colères jaunes, et sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Comédien ! moi ! s'écria-t-il tout à coup... Oh ! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants. Comédien ! Ah ! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent ! Mon théâtre, c'est le monde ; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur ; pour comédiens, je vous ai tous, pape, rois, peuple ! Et le fil par lequel je vous remue, c'est la peur ! Comédien ! Ah ! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler. *Signor Chiaramonti!* savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais, vous et votre tiare ; la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du pape, s'il vous plaît ? Comédien ! Ah ! messieurs, vous prenez vite pied chez nous ! Vous êtes de mauvaise humeur, parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes ! Mais on ne me pipe pas ainsi.

C'est moi qui vous tiens dans mes doigts ; c'est moi qui vous porte du midi au nord, comme des marionnettes ; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose, parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter ; et vous n'avez pas l'esprit de voir cela, et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. Mais non ! Il faut tout vous dire ! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femmes ? Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement, et que si vous continuez, vous ! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand-vizir ; je la déchirerai d'un coup d'éperon !

Le témoin mystérieux de cet orage était à demi mort d'effroi. Il avança la tête pour voir si le pontife respirait encore...

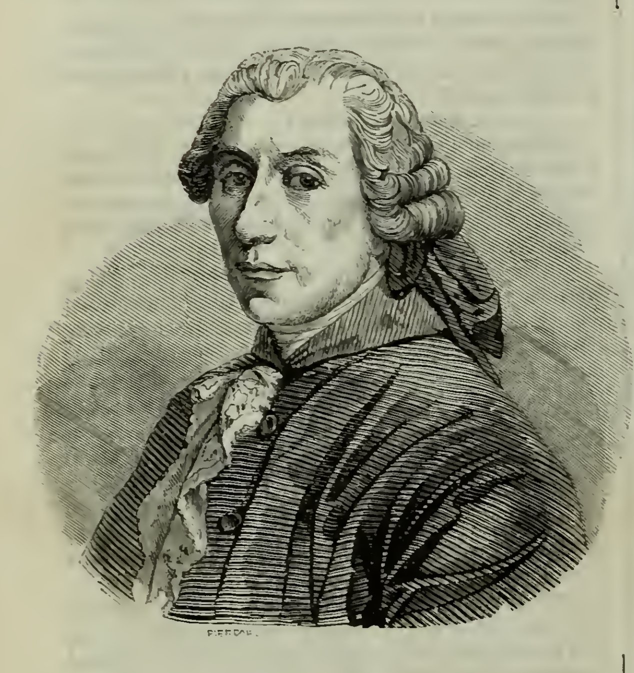
Pie VII était aussi calme qu'auparavant ; il avait sur la bouche le même sourire résigné. Il leva une seconde fois les yeux, et dit en poussant un nouveau soupir :

— *Tragediante!* (Tragédien !)

C'en était trop... Napoléon, qui se tenait debout à l'extrémité de la chambre, s'élança comme un trait, courut sur le pontife, comme s'il allait le tuer, mais s'arrêta près de la table, y prit un vase de Sèvres où le château Saint-Ange était peint, et en écrasa les débris sous le talon de ses bottes.

Voilà sans doute le moment où quelques-uns prétendent à tort qu'il frappa le Saint-Père. On voit qu'il s'en fallut peu... Mais le page et M. de Vigny déclarent que sa colère se borna là.

Il se jeta vivement dans un fauteuil, sous le bénigne portrait du peintre Boucher, qui dut frémir d'un semblable voisinage, et qui ne se doutait guère que de tels drames se passeraient dans les lieux qu'il avait ornés de tant d'Amours joufflus et vermeils...



Portrait de F. Boucher.

Là, Napoléon réfléchit en un morne silence, devint sombre et pensif, et, « ce Protée, dompté par deux mots de vérité », parut enfin sous sa véritable forme.

— C'est vrai, se dit-il à lui-même, malheureuse vie! C'est vrai, *tragédien* ou *comédien!...* tout est rôle, tout est costume pour moi, depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue! quelle petitesse! Poser! toujours poser! De face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte; les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de nom; être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi! Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais; c'est trop fort. Car, en vérité, poursuivit-il en se croisant les jambes et se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. Moi, il faut que j'aille ou que je fasse aller; si je sais où, je veux être pendu, par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs; j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable, mais je n'aurais pas le temps d'en remplir deux que je serais usé de corps et d'âme; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux, mais il serait plus beau, et une unité majestueuse régnerait sur lui. Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi, pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts; ils abondent en France. Je les fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. N'importe, mon affaire est de réussir et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours... Que voulez-vous, il faut vivre; il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi! Chacun mange selon son appétit. Moi, j'avais grand'faim! Quand j'ai endossé pour une heure mon costume d'empereur, j'en ai assez. Je reprends mon petit habit d'officier, et je remonte à cheval. Toujours à cheval! toute la vie à cheval! Il n'y a au monde que deux classes d'hommes, ceux qui possèdent et ceux qui gagnent. Les premiers se couchent, les seconds se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure, j'irai loin; voilà tout. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases; moi, je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. J'en ai déjà fabriqué une cinquantaine, qui s'appellent victoires. Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage; et le payer de l'empire, ce n'est pas trop cher. D'ailleurs, je travaillerai toujours. Vous en verrez bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis et élu. Elu comme vous, Saint-Père, et tiré de la foule. Sur ce point, nous pouvons nous donner la main...

Et il présenta brusquement sa main à Pie VII, qui, touché de cette révélation d'un tel homme par lui-même, et le voyant enfin dépouillé du double masque qu'il lui avait arraché par deux mots, lui tendit à son tour sa main tremblante, et céda son pouvoir temporel en laissant tomber une larme sur sa joue décharnée...

— Cette larme, dit le témoin de la scène, me parut le dernier adieu du christianisme abandonnant la terre à l'égoïsme et au hasard.

Heureusement pour la terre, ce triomphe de la force matérielle sur la force morale ne dura pas longtemps. Car, tandis que la religion reprenait son empire à Rome et dans le monde (*urbi et orbi*), voici ce qui se passait l'année suivante dans ce même palais de Fontainebleau, quelques jours après que Napoléon, vaincu à son tour, avait rendu à Pie VII ce qu'il lui avait pris, au moment de se voir enlever à lui-même tout ce qu'il avait gagné.

Le 23 janvier 1814, le Saint-Père quittait Fontainebleau, en bénissant la foule assemblée dans la cour du Cheval-Blanc; et le 31 mars suivant, Napoléon apprenait dans cette même cour l'entrée à Paris des rois qu'il avait chassés de leurs capitales.

Cette chute du terrible Empereur fut plus grande que son élévation. Sa défense du territoire français contre l'étranger dépassa la gloire de ses plus belles conquêtes; et jamais il ne parut aussi sublime que la nuit où il rentra épuisé à Fontainebleau, en répétant comme le restaurateur de ce palais: Tout est perdu, fors l'honneur.

Le lendemain, la déchéance de Napoléon était prononcée de fait à Paris. A cette nouvelle, il remonte à cheval et en appelle à ses derniers braves. Tous jurent d'abord de mourir à ses côtés; mais les généraux l'abandonnent l'un après l'autre. Ceux qui restent avec lui prononcent le mot qui signale la perte de tous les rois: *Sire, il est trop tard.* Une voix ajoute un autre mot, celui d'*abdication.* Napoléon tressaille, pâlit, et demande:

— Est-ce le vœu de la France? — Oui!

— Est-ce le vœu de l'armée? — Oui!

— Eh bien, j'abdiquerai, mais en faveur de mon fils... Et pourtant, reprend-il en se jetant sur un canapé, je suis sûr que nous battrions encore les Prussiens et les Russes!

Le maréchal Ney court porter aux rois la proposition de l'Empereur. Il la défend avec une éloquence énergique. Il ébranle l'inébranlable Alexandre. Dévouement inutile! Le corps d'armée du duc de Raguse est déjà passé à l'ennemi, et Ney retourne annoncer à Napoléon que son fils ne sera rien, que lui-même ne sera plus que roi de l'île d'Elbe. C'est l'ultimatum des alliés.

Alors un dernier conseil se tient dans le fameux cabinet de Fontainebleau, qui s'appelle depuis ce jour le cabinet de l'abdication.

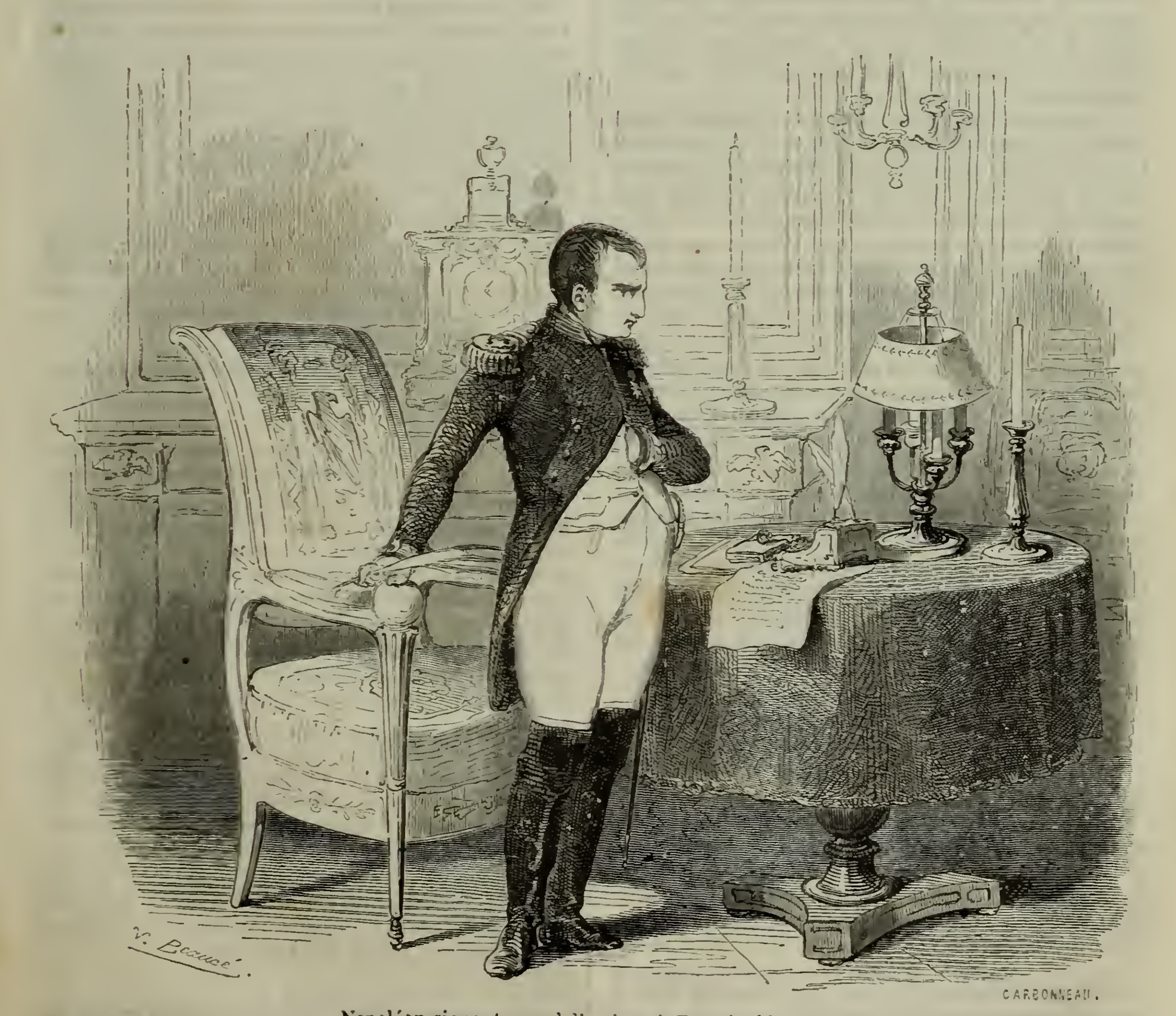
L'Empereur ouvre la délibération, suivant son usage, en parlant avec force et en marchant à grands pas.

— On me croit donc vaincu, parce qu'un de mes lieutenants m'abandonne! On me croit donc sans ressources! Ne puis-je réunir encore les soldats d'Eugène, de Soult, de Suchet, d'Augereau, me jeter sur la Loire, y retrouver l'épée d'Austerlitz, ou vendre cher ma couronne et ma vie?

— La guerre! toujours la guerre! répondent les maréchaux fatigués. Mais vous n'avez plus d'armée, Sire, et vous dont chaque victoire ôtait ou donnait une couronne, vous allez finir par le rôle obscur de chef de partisans! La France veut la paix, ne l'oubliez pas!

— Eh bien, quittons la France et gagnons l'Italie. On s'y souvient encore d'Arcole et de Marengo! Qui veut m'y suivre? Vous vous taisez tous? Allons, vous voulez du repos! Reposez-vous donc! Hélas! vous ne savez pas quels périls et quelles douleurs vous attendent sur vos lits de duvet. Cette paix que vous souhaitez vous décimera plus cruellement que la guerre.

Et sur cette prédiction, qui s'est si bien réalisée, Napoléon s'assied à la table fatale, et trace d'une main ferme les lignes suivantes:



Napoléon signant son abdication, à Fontainebleau.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix

en Europe, l'Empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses successeurs, au trône de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

Puis il donne à Ney, à Caulaincourt et à Tarente, plein pouvoir de conclure avec les rois...

Peu de temps après, on lui apporte le traité du 11 avril. O surprise! il refuse de le signer... Tout à coup, dit M. Fain, dans la nuit du 12 au 13, le silence des longs corridors du palais est troublé par des allées et venues fréquentes. Les garçons du château montent et descendent; les bougies de l'appartement intérieur s'allument; les valets de chambre sont debout. On vient frapper à la porte du docteur Ivan; on va réveiller le grand-maréchal Bertrand; on appelle le duc de Vicence; on court chercher le duc de Bassano, qui demeure à la chancellerie; tous arrivent, et sont introduits successivement dans la chambre à coucher. En vain la curiosité prête une oreille inquiète; elle ne peut entendre que des gémissements et des sanglots qui s'échappent de l'antichambre, et se prolongent sous la galerie voisine. Tout à coup, le docteur Ivan sort; il descend précipitamment dans la cour, y trouve un cheval attaché aux grilles, monte dessus et s'éloigne au galop. L'obscurité la plus profonde a couvert de ses voiles le mystère de cette nuit. Voici ce qu'on en raconte:

A l'époque de la retraite de Moscou, Napoléon s'était procuré, en cas d'accident, le moyen de ne pas tomber vivant dans les mains de l'ennemi. Il s'était fait remettre par son chirurgien Ivan un sachet d'opium qu'il avait porté à son cou pendant tout le temps qu'avait duré le danger. Depuis il avait conservé avec grand soin ce sachet dans un secret de son nécessaire. Cette nuit, le moment lui avait paru arrivé de recourir à cette dernière ressource. Le valet de chambre qui couchait derrière sa porte entr'ouverte, l'avait entendu se lever, l'avait vu délayer quelque chose dans un verre d'eau, boire et se recoucher. Bientôt les douleurs avaient arraché à Napoléon l'aveu de sa fin prochaine. C'était alors qu'il avait fait appeler ses serviteurs les plus intimes. Ivan avait été appelé aussi; mais, apprenant ce qui venait de se passer, et entendant Napoléon se plaindre que l'action du poison n'était pas assez prompte, il avait perdu la tête et s'était sauvé précipitamment de Fontainebleau. On ajoute qu'un long assoupissement était survenu, qu'après une sueur abondante les douleurs avaient cessé, et que les symptômes effrayants avaient fini par s'effacer, soit que la dose se fût trouvée insuffisante, soit que le temps en eût amorti le venin. On dit enfin que Napoléon s'écria, étonné de vivre:

— Dieu ne le veut pas!

Et qu'il se résigna dès lors à sa nouvelle destinée. Quoi qu'il en soit, dans la matinée du 13, il se lève et s'habille comme à l'ordinaire. Son refus de ratifier le traité a cessé, il le revêt de sa signature (1).

Tout étant consommé, l'Empereur, qui n'était plus que le roi de l'île d'Elbe, descend dans sa bibliothèque (2), y choisit des livres et des cartes, y désigne pour le suivre en exil Drouot, Bertrand et Cambronne, avec six cents vieux soldats qui l'accompagneraient au bout du monde.

(1) Le fils du docteur Ivan assure que son père n'a jamais cru à cet empoisonnement de Napoléon. Voyez son récit dans le *Musée des Familles*, tome XIII, page 205.

(2) Au rez-de-chaussée du palais. On y arrive de l'ancien cabinet de Napoléon par un petit escalier.

Puis il se rend dans la cour du palais, où l'attendaient en pleurant les grenadiers de la garde impériale et ses autres compagnons d'armes; il leur fait ces héroïques adieux de Fontainebleau, que tant de tableaux ont popularisés; il leur recommande la fidélité au nouveau roi de France, et leur promet d'employer le reste de sa vie à écrire ce qu'ils ont fait ensemble. Enfin, ne pouvant les embrasser tous, il embrasse leur aigle et leur drapeau (1), et serre contre son cœur leur chef, le général Petit, que cette étreinte suprême a immortalisé.

Le général a recueilli les dernières paroles de l'Empereur, et les a révélées au monde:

« Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille garde, « je vous fais mes adieux.

« Depuis vingt ans, je suis content de vous. Je vous ai « toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

« Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, « j'aurais pu entretenir la guerre pendant trois ans; mais « la France eût été malheureuse, ce qui eût été contraire « au but que je me proposais.

« Soyez fidèles au nouveau souverain que la France « s'est choisi.

« Ne plaignez pas mon sort. Je serai heureux de savoir « que vous l'êtes. — J'écrirai ce que nous avons fait... »

Ce fut alors un concert intraduisible de cris de douleur, de pleurs et de sanglots, de transports d'enthousiasme, de paroles déchirantes, de désespoirs à fendre les pierres... Napoléon ne s'arracha qu'avec effort aux soldats qui couvraient de larmes et de baisers ses mains, ses habits et jusqu'à ses bottes...

L'année suivante, le 20 mars 1815, ces mêmes soldats, à la même place, le saluaient Empereur, à son retour de l'île d'Elbe, et l'emportaient en triomphe sur leurs bras, de Fontainebleau aux Tuileries. Mais on sait combien cette joie fut courte, et que l'éternel exil de Sainte-Hélène en fut le dénoûment.

Tel est le dernier chapitre de la chronique de Fontainebleau.

Louis XVIII n'a fait qu'y terminer la galerie de Diane et y graver sur la table de l'abdication la date de son avénement au trône. Charles X n'y est allé que pour chasser dans la forêt. Louis-Philippe y a marié son fils aîné, et a rendu ce palais à l'art, comme il a rendu celui de Versailles à la gloire. Quel que soit le jugement de la postérité sur son règne, son nom vivra dans les restaurations de Fontainebleau, à côté des noms de François Ier, de Henri II et de Louis XIV. L'art a ses sentiments imprescriptibles, comme la politique a ses sentences irrévocables.

MM. Fontaine, Dubreuil, Abel Pujol, Allaud, Picot, Munich, ont rendu leur éclat aux œuvres du Primatice, du Rosso, de Nicolo de l'Abbate, d'Ambroise Dubois, etc.; à la galerie de Henri II, à la porte Dorée, à l'escalier du Roi, à la salle des gardes, à la vieille cheminée d'Henri IV, aux appartements de Madame de Maintenon, à la chapelle Saint-Saturnin, dont la princesse Marie d'Orléans a dessiné les vitraux de la même main qui a sculpté la Jeanne-d'Arc de Versailles; au rez-de-chaussée de l'ancienne conciergerie, aux appartements de la cour des Princes et à l'aile droite de la cour des Fontaines.

(1) Le drapeau de Fontainebleau, conservé dans un crêpe par le général Petit, reposera aux Invalides sur le tombeau de Napoléon, à côté de l'épée d'Austerlitz.

III. LE PALAIS.

Aspect général. — La cour du Cheval-Blanc. — L'escalier du Fer-à-Cheval. — Les pavillons. — La chapelle de la Sainte-Trinité. — Le roi mieux logé que le bon Dieu. — La galerie de François Ier. — Les petits appartements. — L'ombre de Napoléon. — Sa table et son lit. — La galerie de Diane. — Le pavillon de saint Louis. — Le théâtre. — La galerie de Henri II. — La chapelle Saint-Saturnin. — La galerie Louis-Philippe. — La fenêtre du meurtre, etc., etc.

Abordons maintenant le château, ou plutôt les châteaux de Fontainebleau, et nous allons retrouver de salle en salle, vivants encore au milieu des chefs-d'œuvre de l'art, tous les souvenirs historiques que nous venons d'évoquer.

L'aspect général du monument justifie, au premier coup d'œil, ce mot d'un Anglais : Fontainebleau est un rendez-vous de châteaux. On pourrait même dire que c'est une mêlée de châteaux. Nulle part, en effet, il n'existe un tel pêle-mêle d'édifices enchevêtrés les uns dans les autres, de styles opposés ou confondus, grec, romain, gothique, arabe, renaissance, Louis XIV, Louis XV, briques, pierres, bois, marbre, fer et or. Si vous arrivez par la place de Ferrare, voici un château ; par l'avenue de Maintenon, en voici un autre ; par la cour des Fontaines, en voici un troisième ; par le jardin anglais, un quatrième ; par la cour ovale, un cinquième ; par le jardin du Roi, un sixième ; il n'y a pas jusqu'aux cuisines qui ne soient un vrai château. Et pas un de ces châteaux ne ressemble à son voisin. C'est à éblouir les yeux, à fatiguer les pas, à confondre l'imagination.

Tâchons de procéder par ordre à travers ce désordre, et commençons par la cour du Cheval-Blanc.

La cour du Cheval-Blanc est la véritable cour d'honneur du palais. Créée par François Ier, elle emprunta son nom, sous Charles IX, à la statue équestre de Marc-Aurèle, moulée en plâtre, par ordre de Catherine de Médicis, d'après l'ouvrage du Primatice qui orne la porte du Capitole, à Rome. Cette statue a été brisée en 1626, mais la cour en a gardé le nom jusqu'à ce jour. Elle était autrefois divisée en quatre compartiments, pour les jeux de bague, les fêtes et les passes d'armes.

Napoléon l'a ramenée à l'unité, et fermée de la grande grille qui la sépare de la place de la ville.

La célèbre galerie d'Ulysse, décorée par le Primatice et Nicolo dell' Abbate, s'élevait à droite. Elle devint l'aile neuve ou l'aile de Louis XV, sous le règne de ce prince, et Napoléon y logea d'abord l'école militaire, qu'il transféra ensuite à Saint-Cyr.

Dans les débris de cette aile, du côté de la grille, au-dessous d'un pavillon de briques, remarquez les vestiges des fresques de cette indiscrète grotte des pins dont nous vous avons parlé.

A gauche de la cour du Cheval-Blanc, sous cette vieille inscription : BVREAU DE LA POSTE DV ROY, 1551, s'étendait l'aile des ministres. En 1682, Louvois, Seignelay et Châteauneuf y remuaient l'Europe sur un signe de Louis XIV. Derrière cette grille dorée, construite par Louis-Philippe, vous apercevez le jeu de paume, où Biron joua sa dernière partie avec Henri IV. Il touchait à la galerie des Chevreuils, qui n'existe plus.

La façade du palais déroule cinq pavillons : le pavillon des Aumôniers ou de l'Horloge ; le pavillon des Armes, où François Ier avait amassé tout un arsenal précieux ; le pavillon des Peintures, orné par Charles IX des chefs-d'œuvre de l'école italienne ; le quatrième pavillon, dont le nom s'est oublié, et le pavillon des Poêles, nommé pavillon des Reines, pendant le séjour de Catherine de Médicis et d'Anne d'Autriche, et pavillon de Louis XIV, lorsque ce roi lui eut donné l'éclat qu'il conserve encore.

C'est dans la cour du Cheval-Blanc qu'eurent lieu les grands tournois du seizième siècle et les adieux de Napoléon à la garde impériale.

Pénétrons dans le château par l'escalier du Fer-à-Cheval, ce tour de force, exécuté sous Louis XIII par l'architecte Lemercier. Au milieu de l'aile neuve, sont les anciens appartements de la princesse Borghèse et de Madame mère, sous l'Empire ; dans le pavillon des Reines, ou de Louis XIV, ont demeuré Charles-Quint, en 1539, Charles IV, en 1808, Pie VII, en 1812, le duc et la duchesse d'Orléans, après leur mariage. Du balcon du salon de l'Angle, Pie VII bénissait le peuple assemblé dans l'avenue de Maintenon. Il disait la messe dans la chambre d'Anne d'Autriche, où brille encore le chiffre de cette reine. Ici se tint la grande assemblée des notables, sous François II, et le débat théologique de Duperron et de Mornay, en présence de Henri IV. L'étang qui porte le nom de ce prince, et le jardin des Pins s'aperçoivent des fenêtres. La galerie qui longe les appartements a été formée par Louis-Philippe avec les fresques d'Ambroise Dubois, restes de l'ancienne galerie de Diane.

Le vestibule du Fer-à-Cheval est une entrée digne du palais. Six belles portes, en bois sculpté, s'ouvrent sur la galerie des Fresques, sur le pavillon de Louis XIV, sur la galerie de François Ier, sur l'escalier de la chapelle Saint-Saturnin, sur la chapelle de la Sainte-Trinité, sur l'escalier du Fer-à-Cheval. On voit, au plafond, les chiffres des rois qui ont le plus embelli Fontainebleau.

La chapelle de la Sainte-Trinité, dont notre dernier numéro vous donnait la vue intérieure, fut bâtie en 1529, par François Ier, sur les ruines de l'église du même nom, qu'avait fondée saint Louis, et dont il reste encore une arcade gothique au fond de la nef.

En 1608, cette chapelle était loin d'offrir l'éclat qu'elle a aujourd'hui. Don Pèdre, ambassadeur espagnol, le fit remarquer à Henri IV.

— Sire, lui dit-il, le roi est mieux logé que le bon Dieu à Fontainebleau.

— Ventre-saint-gris, c'est vrai, répondit Henri IV. Je vais y mettre ordre, et le bon Dieu sera mieux logé que le roi.

Il restaura, en effet, complétement la chapelle.

Les peintures, qui sont de Freminet, ne valent pas, malgré leurs qualités, les quatre anges de bronze, de Germain Pilon, qui décorent l'autel.

Avant le mariage du duc d'Orléans, ceux de Marie-Louise avec le roi d'Espagne, de Marie Leczinska avec Louis XV, de Jérôme Bonaparte avec Catherine de Vir-

temberg, avaient été bénis dans la chapelle de la Sainte-Trinité.

La galerie, si justement célèbre, de François Ier, fut construite par ce monarque pour lier la cour du Cheval-Blanc au pavillon de saint Louis. Louis XV et Louis XVI la firent doubler plus tard par la série des petits appartements. La terrasse extérieure, ornée des bustes des empereurs romains, est de Henri IV et de Napoléon. Dominant la cour de la Fontaine, où surgit la statue d'Ulysse, elle a une vue délicieuse sur le jardin des Pins, sur l'ancien carrousel (les écuries), sur le grand étang et son pavillon, sur le vieux mail d'Henri IV, et sur les hauteurs couronnées d'arbres verts.

On admire encore, dans la galerie de François Ier, à travers les injures du temps, les caissons dorés, les salamandres, les écussons et les chiffres du plafond, les peintures du Rosso et du Primatice, qui glorifient le restaurateur des lettres et des arts, et rapprochent ses exploits de ceux des héros de la mythologie.

A gauche, est la salle de spectacle, dont Napoléon couvrit de tentes le grand escalier.

Les petits appartements de Louis XV et de Louis XVI sont tout pleins de l'ombre géante de l'Empereur; c'est là qu'il travaillait dans sa gloire, c'est là qu'il tomba dans sa grandeur. Voici le cabinet et la table ronde où il écrivit son abdication, que nous avons citée plus haut, et dont le fac-simile est encadré sous verre. Ce simple guéridon d'acajou, monument historique s'il en fut, porte aujourd'hui sur une plaque de cuivre cette inscription beaucoup moins historique, gravée par ordre de Louis XVIII :

« *Le cinq avril dix-huit cent quatorze, Napoléon Bonaparte signa son abdication sur cette table*, DANS LE CABINET DE TRAVAIL DU ROI ! *le deuxième après la chambre à coucher à Fontainebleau.*

On reconnaît bien là le prince qui n'appela jamais l'Empereur Napoléon que *Monsieur de Buonaparte.*

N'oubliez pas de vous faire montrer le lit du grand homme, où personne n'a osé dormir depuis 1815... Un escalier conduit du cabinet à la bibliothèque, qui est au-dessous. Napoléon y passait de longues heures, et quelquefois la nuit, sur une couchette de fer.

Voici le salon de famille, cabinet du Roi sous Henri IV, salle du Conseil pendant l'Empire. Le maréchal de Biron sortait par cette porte lorsqu'il fut arrêté.

Cet Apollon sur son char, ces Amours, ces allégories des Saisons, de la Paix, de la Gloire, etc., sont des peintures de Boucher.

Voici la salle du Trône, jadis la grande chambre du roi, ornée par Charles IX, Louis XIII et Louis XIV, de ce riche plafond, de ces couronnes et de ces aigles d'or, de ces médaillons élégants, de cet excellent portrait de Philippe de Champagne, etc. ;

Le cabinet de la Reine, ancien cabinet des Empereurs, à cause des douze Césars à cheval qu'y avait placés Charles IX. Le plafond est de Barthélemy. Les dessus de porte sont de Beauvais. Un fantôme charmant et triste erre dans ce cabinet, celui de Marie-Antoinette, dont le chiffre est dessiné dans le parquet d'acajou. Voilà les espagnolettes faites de la main de Louis XVI ;

La chambre de la Reine, où vécurent toutes les Marie qui ont régné en France, Marie de Médicis, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, Marie-Louise, Marie-Amélie ;

Le salon de Musique et le petit salon, décorés par Barthélemy et Ambroise Dubois;

Puis, la belle galerie de Diane, chef-d'œuvre de ce dernier peintre, revue et augmentée par MM. Abel de Pujol et Blondel. Toutes ces nymphes qui peuplent les divers compartiments représentent Diane de Poitiers et Marie de Médicis. Gabrielle d'Estrées devait poser à la place de celle-ci; mais la mort de la favorite rendit ses droits à la reine.

C'est près de cette première croisée, que Louis XIV enfant se mesurait à chaque voyage... Il va sans dire que les courtisans le trouvaient toujours grandi à vue d'œil... Il ne cessa de se mesurer que lorsqu'il fut le grand roi par excellence.

MM. Lecomte, Bidault, Richard, Mauzaisse, Watelet, Boisselier, Bertin, Granet, Regnier, ont varié par des tableaux et des paysages historiques les innombrables Dianes de MM. de Pujol et Blondel.

Traversons les antichambres de la Reine et la salle des Tapisseries, où sont exposées les merveilles des Gobelins, pour arriver au salon de François Ier, dont la cheminée est un des plus riches bijoux du vaste écrin de Fontainebleau.

Voici le salon de Louis XIII, ou salon ovale, où naquit le fils de Henri IV, et dont ce prince fit son grand cabinet, par amour paternel. Les peintures en sont encore remarquables, bien que Louis XV les ait mutilées pour exhausser les portes. Les S coupés d'un trait, qui se mêlent aux ornements de Paul Brill, sont un calembour amoureux du roi vert galant. Il étalait partout cette allusion à sa tendresse pour Gabrielle d'Estrées (des traits). Vous voyez que le calembour a fait de grands progrès depuis cette époque ! Ces quatorze tableaux sont la mise en scène du roman grec de *Théagène et Chariclée*, que Racine apprenait par cœur au collége.

Le pavillon de saint Louis est la partie la plus vénérable du palais, et par son ancienneté et par ses souvenirs. On y retrouve la chambre où le pieux monarque, se croyant à son dernier jour, adressa à son fils des exhortations, si peu suivies par ses successeurs. L'escalier de la tourelle conduisait au cabinet où il conservait ses trésors. Sa statue équestre, en marbre blanc, et ce plafond bleu et or, sont des hommages rendus à sa mémoire, par Louis-Philippe.

Voilà l'ancienne salle du Buffet du roi, où mangeait Henri IV ;

La salle des Gardes, ornée aujourd'hui de la belle cheminée de Henri II, avec ses colonnes corinthiennes et ses statues de marbre de Carrare;

La salle de spectacle, créée par Louis XV pour Mme de Pompadour, qui daignait y monter sur les planches. On y a donné les premières représentations du *Devin de village*, d'*Adelaïde Duguesclin*, de la *Rosière de Salency*, du *Séducteur* ;

La chambre d'Alexandre, où Mme d'Etampes régnait à Fontainebleau, sous le nom de François Ier, au milieu des chefs-d'œuvre du Primatice et du Rosso, si pudiquement voilés depuis par Marie Leczinska ;

L'appartement de Mme de Maintenon, qui vit, en 1700, Louis XIV accepter le trône d'Espagne pour son petit-fils. Cet appartement, restauré avec un soin curieux, semble attendre encore la vieille favorite, tout embéguinée de crèpes et de dentelles;

La galerie de Henri II, l'ancien théâtre des bals, des galas et des fêtes! Ici tout respire la joie et la galanterie. Le Primatice et son élève, Nicolo dell' Abbate, les ont représentées sous toutes les formes, en vingt tableaux différents. La lumière, qui entre à flots par dix croisées, cinq sur le jardin et cinq sur la cour ovale, inonde ces tableaux et les ornements qui les entourent. Les cartouches y dominent avec les chiffres d'Henri II et de la belle Valentinois. L'aspect de cette galerie est véritablement féerique. On s'y figure toutes les splendeurs éblouissantes de cette cour du seizième siècle, avec ses habits de soie et de velours, brodés d'or et d'argent, avec ses bataillons de raffinés et de jolies femmes, avec ses rivières de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes...

Il faut encore visiter la bibliothèque, qui a remplacé la chapelle haute, élevée par Serlio sur la chapelle Saint-Saturnin. Napoléon, renouvelant, en 1807, la fondation de Charles V, fit transporter ici, par M. Barbier, les vingt mille volumes du dépôt du Conseil-d'État. Ce trésor littéraire s'est encore accru depuis 1830, sous la direction de Casimir Delavigne;

La chapelle Saint-Saturnin, bâtie par Louis VII en 1169, consacrée par Thomas Becket, rebâtie par François Ier en 1544, rendue au culte en 1836 et ornée de vitraux par la princesse Marie d'Orléans. On y voit l'autel que Pie VII avait fait transporter dans la chambre d'Anne d'Antriche pour y dire la messe pendant sa captivité;

Enfin, la galerie Louis-Philippe, établie par ce prince dans l'ancienne Conciergerie, sous la galerie d'Henri II, dont elle égale les dimensions sans en égaler l'éclat. Les portes sculptées en sont l'ornement le plus digne d'attention.

Christine de Suède habitait les appartements qu'avait établis Henri IV dans l'ancienne Conciergerie.

Nous avons parcouru ce merveilleux labyrinthe de Fontainebleau. Sortons par la porte Dorée, décorée par la main du Primatice, et qui vit, en 1536, entrer l'empereur Charles-Quint;

Par le vestibule gothique de saint Louis, dont la statue s'y mêle à celles des restaurateurs du palais;

Par la cour ovale où, de la porte Dauphine, les rois chasseurs assistaient à la curée, et d'où l'œil embrasse les dix-sept pavillons des offices et la place de l'hôtel d'Albret, où séjournait Richelieu;



Vue du palais actuel de Fontainebleau, prise du Jardin-Anglais.

Par la cour des Princes, que bordait la galerie des Cerfs, où fut assassiné Monaldeschi, galerie détruite sous Louis XV, mais dont la quatrième fenêtre, témoin du meurtre royal, se voit encore, avec l'inscription suivante, qui a remplacé

la croix et la pierre où était gravé le mot Dieu :

« C'est près de cette fenêtre que Monaldeschi fut tué par ordre de Christine, reine de Suède, le 10 novembre 1657 »;

Par les curieux et grands appartements de l'impératrice Marie-Louise;

Par ceux de l'empereur Napoléon, dont on a conservé religieusement la petite chambre et les meubles;

Enfin par le vestibule de la chapelle de la Sainte-Trinité, qui nous ramène à la cour du Cheval-Blanc.

Nous ne décrirons point le parc de Fontainebleau proprement dit. Quelque beau qu'il soit, il ressemble à tous les ex-parcs royaux, et il est tellement éclipsé par la forêt, qu'on le quitte à la hâte pour se lancer dans celle-ci.

IV. LA FORÊT.

Son étendue. — Ses divisions. — Les platières. — Les rochers. — Les futaies. — Les arbres. — Les chasses. — Autrefois et aujourd'hui. — Les quatre promenades : 1° A Franchard, l'Ancien Ermitage. — La Roche-qui-Pleure. — Le pâtre Lantara, etc. — 2° A la mare aux Œvées. — 3° A la Gorge-aux-Loups. — Le Rocher-Bébé. — 4° Aux parties agrestes, les gorges d'Apremont. — Le Dormoir-des-Vaches. — Les Pressoirs du Roi. — l'église d'Avon. — Une épitaphe. — Les coteaux de Thomery. — Le chasselas.

La forêt de Fontainebleau (jadis forêt de Bière), occupe un vaste sol de l'ancien Gatinais (1), où deux chaînes de montagnes, couvertes de rochers, forment entre elles des gorges profondes et sauvages. Voilà ce qui donne à cette forêt des aspects si variés, si étranges et si pittoresques.

Là, s'étendent sur les hauteurs des plates-formes nues, où pointent des têtes de rocs noircis par le temps, et qu'on a nommées dans le pays des *platières* (2).

Là, la végétation est si drue et si puissante, qu'on dirait une forêt vierge du Nouveau-Monde.

Là, s'entassent des roches antédiluviennes, tapissées de mousses, dorées de lichens, tendues de chèvrefeuilles, couronnées d'ombrages; et dans les flancs de ces roches s'ouvrent des cavernes à faire reculer un loup de terreur : sombres laboratoires où la nature cache ses secrets et ses travaux les plus inconnus. Dans quelques-uns, comme au rocher Saint-Germain, à une lieue de Fontainebleau, à droite de la route de Paris, on trouve des cristallisations en rhomboïdes, mêlées d'un sable si fin et si blanc, que l'œil ébloui ne peut y supporter le reflet du soleil; ou bien des stalactites qui rivaliseraient avec celles des fameux souterrains belges, où vous a promenés un de nos collaborateurs (3).

Là, se dressent jusqu'au ciel des futaies immenses, où vous éprouvez le recueillement religieux qui vous saisit dans la nef des cathédrales séculaires. Et, au milieu même de ces futaies, s'élargit tout à coup une clairière, où jamais ni arbre ni plante ne sont parvenus à jeter leurs racines, tant le banc de pierre est impénétrable et continu!

Là, au contraire, sur la crête du rocher le plus aride et les plus sourcilleux, surgissent des arbres énormes, à travers des buissons de ronces, de genévriers et de bruyères... Vous voyez les racines de ces arbres descendre le long du grès, en l'étreignant comme un réseau, pour aller pomper dans la terre la sève qu'elles portent aux mille ramifications du végétal géant.

Le chêne, le hêtre, le charme, le châtaignier, le bouleau, l'érable, le pin, les sauvageons de toutes sortes, confondent leurs divers feuillages dans cette forêt modèle. Toutes les fleurs de la nature y croissent à leurs pieds, et brodent le tapis vert du gazon de toutes les nuances de la pourpre, de l'or, de l'azur et de l'émeraude...

Les plus beaux champignons y abondent aussi...; mais ne vous y fiez pas!... Ce manger des dieux, comme l'appelait un empereur romain, faillit envoyer au ciel, en 1813, un des plus illustres gourmets de la cour de Pie VII, le cardinal-nonce Caprara.

Méfiez-vous plus encore des vipères, pour qui les fourrés de ces bois sont un lieu de délices, et que tous les docteurs de Fontainebleau n'ont pu extirper, en mettant à prix leurs têtes vénéneuses.

Que dire du gibier, gros et petit, de la forêt? On y a compté jusqu'à trois mille cerfs et daims, sans parler des chevreuils! Les sangliers y sont moins nombreux, depuis que Napoléon s'est diverti à les fusiller en des parcs, du haut d'une tribune qu'il faisait élever tout exprès. Sous Louis XIV, il n'y avait pas, à Fontainebleau, par quartier de service, outre les grands-veneurs, moins de quatre lieutenants, quatre sous-lieutenants, quarante gentilshommes, autant de pages, quatre aumôniers, quatre médecins et quatre chirurgiens de vénerie, douze valets de limiers, quatre fourriers, quatre valets de chiens à cheval, douze valets de chiens à pied, quatre maréchaux, un boulanger de chiens, etc., etc. Quant aux gardes et aux piqueurs, ils formaient tout un régiment, et les meutes composaient toute une armée... La plupart de ces charges furent rétablies sous l'Empire et sous la Restauration.

C'était un grand spectacle qu'une partie de chasse à courre dans la forêt... La moitié de Paris accourait à Fontainebleau. Les marchands y apportaient leurs boutiques, en garnissaient les rues, les cours et jusqu'aux galeries du palais. Voitures, chevaux, cavaliers, amazones, suivaient les équipages de la cour à travers les allées du bois, au lancé, aux lieux de quêtes, à l'hallali, à la curée... Puis venaient les festins et les bals, qui jetaient l'or à profusion dans la ville et dans les alentours.

Fontainebleau vivait et florissait alors. Il est mort aujourd'hui, comme Versailles, comme Saint-Germain, comme Marly, comme Meudon, comme Saint-Cloud. Il n'a pu ressusciter en 1848, même aux dernières fêtes de Franchard, le jour et les lendemains de la Pentecôte, mal-

(1) Elle a 32,877 arpents, 18 lieues de circuit, 175 cantons, 640 routes, 100 carrefours. Elle est bornée à l'ouest par la Seine, et au midi par la rivière et le canal de l'Oing.

(2) *Quatre Promenades dans la forêt de Fontainebleau*, par M. E. Jamin, guide sûr et fidèle que nous recommandons aux voyageurs.

(3) Van-Hasselt. *Voyage souterrain en Belgique. — Musée des Familles*, t. XII, p. 289.

gré l'habile soin pris par le nouvel administrateur d'étaler, dans les galeries et les appartements du palais, tous les trésors amassés par la monarchie.

On a vu jusqu'à des aigles dans la forêt de Fontainebleau, témoin celui dont le duc de Berry cassa l'aile en 1819, et qu'il apporta vivant à Louis XVIII, qui consacra par un tableau ce brillant coup de fusil.

Il faut au moins quatre jours pour visiter en détail la forêt de Fontainebleau, et la meilleure marche à suivre est l'itinéraire indiqué par MM. Jamin et de Bois-d'Hyver, c'est-à-dire les quatre promenades de Franchard, de la Mare aux Œvées, de la Gorge-aux-Loups et des parties agrestes.

1° De Fontainebleau à Franchard.

Vous sortez par la barrière de la Fourche, et vous gagnez le Bouquet du Roi par la route de Paris. Ce Bouquet du Roi est un chêne colossal, qui a pour digne pendant le hêtre appelé Bouquet de la Reine. De là, le Puits aux Géants et la futaie du Chêne brûlé vous conduisent, par la Route-Ronde, à la Croix-de-Franchard. Vous la reconnaissez à son piédestal de roches entassées par le hasard le plus pittoresque.

Voici les ruines de l'ancien Ermitage, habitées aujourd'hui par le garde. Le père Guilbert traçait ainsi, dans son temps, le tableau de ce lieu fantastique : « Les peintures affreuses que les historiens ont faites de la Thébaïde, les antres obscurs qu'ils ont décrits et les profondes cavernes qu'ils ont représentées, ne paraîtront toujours que des crayons imaginaires à qui n'aura pas visité le surprenant désert de Franchard. Une lieue et demie de chemin à travers des montagnes escarpées, des sables arides et de brûlants cailloux, annonce faiblement l'extraordinaire séjour où ils vont se terminer. Des milliers de rochers, entassés avec peine et escarpés comme à l'envi pour se disputer le plaisir d'arrêter les pas des mortels et de fixer leurs regards, dérobent toute autre vue que la région céleste, et forment uniquement le plan, le dessin et la perspective de cette solitude. Quelques arbres sauvages, plantés de loin en loin, et comme rejetés par la terre pour ôter tout abri contre les ardeurs du soleil, semblent y envier aux humains la faible consolation d'une eau amère et roussâtre que filtre à peine un des rochers. » Il fallait être bien mort au monde pour s'ensevelir dans une telle retraite! Les deux premiers ermites qui s'y établirent furent tués l'un après l'autre. Le moine Guillaume y amena des religieux de Sainte-Euverte d'Orléans. Philippe Auguste leur donna le terrain de Franchard, et ils y créèrent une communauté qui devint riche et célèbre.

Ce paysage, aussi étrange mais plus sûr qu'autrefois, est maintenant le rendez-vous des curieux et des artistes, et le théâtre de la fête la plus recherchée des environs de Fontainebleau, — cette fête des trois jours de la Pentecôte, dont nous parlions tout à l'heure.

Près de Franchard est la Roche-qui-Pleure, où les commères vont recueillir l'eau merveilleuse qui n'est autre que l'eau du ciel filtrée par le roc, et du haut de laquelle l'œil embrasse un horizon de rochers bouleversés, dont le déluge ou les tremblements de terre ont pu seuls grouper ainsi les effroyables masses.

Tout près encore, s'ouvre l'Antre des Druides, où l'imagination rêve de mystères antiques et de sacrifices humains.

Contemplez, du haut de ce cap de pierres, l'immense plaine de Macherain et de Barbison, qui s'étend à vos pieds. C'est ici que tous les peintres viennent chercher des inspirations grandioses. Ici aussi, un pâtre gardait ses vaches, au milieu du dernier siècle. Il fut tellement frappé de ces aspects, qu'il saisit un pinceau et se mit à barbouiller des toiles. Peu à peu, ces barbouillages enfantèrent des chefs-d'œuvre, et ce peintre devint le célèbre paysagiste Lantara. Né d'une pauvre famille de Nemours, domestique chez un fermier de Chailly, la gloire ne put guérir sa pauvreté de l'insouciance, et, de cabaret en cabaret, il alla mourir à l'hôpital de la Charité.

Des gorges de Franchard, nous revenons à la Croix-des-deux-Sœurs, nouvelle et magnifique perspective de bois, de plaines et de rochers; nous parcourons la vallée de la Solle, fraîche, coquette, et découpée comme un parc anglais ; nous passons sur les hauteurs de Ganay, d'où se déroulent les rives et le cours de la Seine, les villages de Thomery et de Champagne, les roches noires de Samoreau, Vulaines, et toute la plaine de Macherain jusqu'à Valence ; —sur la montagne du Calvaire, où la ville de Fontainebleau tout entière nous apparaît avec ses hameaux fertiles; —à la chapelle de Bon-Secours, dont le plafond est peint par Blondel ;—au pied du vieux chêne du Nid de l'Aigle, appelé le Charlemagne, qui a vingt-un pieds de circonférence et quatre ou cinq siècles de végétation ;—et nous rentrons à Fontainebleau par la Route du Roi et le carrefour du Mont-Pierreux.

2° De Fontainebleau à la mare aux Œvées.

Même point de départ. Mais au Bouquet de la Reine, nous tournons par la Tillaye, le Gros-Fouteau, et l'ancienne route des Ligueurs. Nous rencontrons un second tableau des vallons de la Solle, d'où les rochers s'élèvent jusqu'aux nuages. Du mont Saint-Père, nous admirons les gorges d'Apremont, le rocher Cuvier-Chatillon, la vénérable futaie du Bas-Breau, et toutes les plaines de Chailly. Près de la Belle-Croix, nous saluons le chêne de Clovis, qui forme à lui seul, avec ses racines plongées dans l'eau, un paysage retracé mille fois par an... Nous jetons un coup d'œil aux cavernes du rocher Saint-Germain ; nous faisons halte à Belle-Vue, panorama sans bornes et sans rivaux, et nous arrivons par les monts Fays à la mare aux Œvées.

Marais infect naguère, assaini, en 1830, par Louis-Philippe, la mare aux Œvées, ainsi nommée pour ses œufs de canards ou de poissons, est aujourd'hui un charmant jardin où affluent les promeneurs de Melun et de Fontainebleau.

Il faut en revenir : par la Table-du-Roi, où les anciens officiers des eaux et forêts recevaient leurs redevances : l'abbesse du Lys, deux bouteilles de vin ; le boulanger du Four à Ban, un gâteau ; chaque marié du Petit-Clos, une tourte et cinq deniers, etc., etc. ; par la curieuse futaie des Ecouettes ; par le pavillon chinois, où Marie-Antoinette suivait les progrès de ses arbres exotiques ; par la croix de Toulouse, rendez-vous des grandes chasses de Louis XIV ; par le ravissant ermitage de la Madeleine, où ce prince faillit bâtir un second Marly ; et par l'ancien prieuré des Basses-Loges, où l'on hébergeait chaque jour dix pauvres passants.

3° De Fontainebleau à la Gorge-aux-Loups;

Par les Érables, le Déluge, la Cave-aux-Brigands, dont

les noms indiquent assez les aspects. La Gorge-aux-Loups est un des plus merveilleux tableaux de la forêt. Les eaux, les arbres et les rochers s'y confondent, comme à souhait, pour le plaisir des yeux. Un de ceux-ci s'appelle encore le Rocher-Bébé, du nom de la favorite d'un des derniers grands-maîtres. Les galantes promeneuses qui aspirent à son destin dansent ici, à corps perdu, les jours de fêtes champêtres. Les Écuries-à-la-Reine rivalisent de pittoresque avec la Gorge-aux-Loups. Si vous voulez admirer les plus beaux genévriers de la forêt, revenez par le chemin de Sorques, etc. Gagnez le carrefour des Acacias et les coteaux de Thomery, si vous préférez les rives les plus souriantes de la Seine.

4° Parties agrestes.

Ce sont : le magnifique point de vue des Ventes-Barbier ; le carrefour du Belvéder, d'où l'on embrasse la forêt comme une mer de verdure ; la mare aux Corneilles, où les artistes vont chercher les chênes-monstres ; le mail de Henri IV, dont les pins s'élèvent pour nos vaisseaux ; la route des monts Girard aux gorges d'Apremont, échantillon de la nature vierge, telle qu'elle devait être après la création ; les chênes d'Henri IV et de Sully, dont nous vous avons donné les portraits (l'un a 14 pieds, et l'autre 12 de circonférence) (1) ; le dormoir des vaches de Barbison, où il y a cent paysages à dessiner ; le rocher de Marie-Thérèse, champignon colossal ; l'arbre de la reine Blanche, autre enfant gâté des peintres ; les environs de By et d'Effondré, que le fameux chasselas de Fontainebleau couronne de ses guirlandes d'or et de pourpre (1) ; les Pressoirs du Roi, où Mme d'Etampes et Gabrielle d'Estrées, avec leurs dames, faisaient autrefois les vendanges, auxquelles les seigneurs n'étaient admis que pour porter les cuves et presser le raisin, etc., etc.

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier, page 17 du volume.

N'oubliez pas de compléter cette dernière promenade par une visite au joli château de la Rivière, qu'habitait autrefois le comte de Toulouse, fils de Louis XIV, et où réside aujourd'hui M. Philippe de Ségur, l'illustre historien de la *Campagne de Russie*.

Allez aussi rêver au village d'Avon, aïeul de Fontainebleau, devant cette humble pierre qui repose au-dessous du bénitier de l'église, et sur laquelle vous lirez : *Ci-gît Monaldeschi!*

PITRE-CHEVALIER.

FIN.

(1) Il faut voir aussi, à Thomery, les murs tapissés de treilles, les rues plantées en vergers, les jardins étagés sur les coteaux de la Seine. « Là, chaque année, en septembre, dit M. Jamin, des mains délicates sont occupées tout le jour à détacher les grains trop serrés sur les grappes. L'osier tressé reçoit ce beau chasselas ; la bruyère le protége ; et plus de 6,000 paniers descendent chaque semaine à Paris, sur de petits batelets que conduisent à tour de rôle de joyeux rameurs. Le produit annuel de la récolte ne s'élève pas à moins de 250,000 francs. »



Vue de la forêt de Fontainebleau. La Roche-qui-Pleure, près Franchard.

ÉTUDES DE MOEURS ITALIENNES. — LOMBARDIE.

LA FIANCÉE DU CONTREBANDIER. (1)



Vue du lac de Côme.

N.-B. Les États italiens, et surtout la Lombardie, fixent en ce moment l'attention de l'Europe entière. Les événements qui s'y développent sont venus donner un grand à-propos à cette étude des mœurs italiennes, prises sur le fait par un écrivain lombard. Ce tableau dramatique de la vie des contrebandiers de Côme, dont nous publions aujourd'hui la conclusion, sera bientôt suivi d'un Voyage de M. Henri Blaze, l'élégant et poétique touriste, sur les lieux qui servent de théâtre à la régénération de l'Italie.

IV. MOSTACCINO.

Avant cette époque, funeste pour la famille Sarti, celle-ci avait toujours vécu en parfaite harmonie avec les douaniers. Nous l'avons entendu avouer par Pietro lui-même; Luigi et Mostaccino n'épargnaient point les rouleaux de *zwanziger* (livres autrichiennes), et les douaniers ne se montraient que bien rarement sur les hauteurs.

Mais depuis un mois les choses avaient changé d'une manière inattendue. Giovanni, chef de brigade, qui était toujours resté à la frontière du Modenais, à cent cinquante milles de Côme, fut transféré à la frontière de Chiasso,

(1) Voyez le numéro de juin dernier.

ce qu'il avait demandé vainement pendant bien des années. Le silence de Pietro Sarti n'avait pas été si inviolable qu'il le prétendait : souvent, après avoir bu maintes rasades à la cantine de Côme, il avait laissé échapper des paroles inconsidérées, qui, rapportées à Giovanni, lui avaient fait découvrir l'assassin de son père. Le jour où le fils d'Ippolito entra dans ses nouvelles fonctions, la bonne intelligence qui régnait entre les contrebandiers et les douaniers fut soudain interrompue. Giovanni se servit du mot de devoir pour étouffer les plaintes intéressées de ses subalternes. Lui, qui dans le Modenais fraternisait avec les contrebandiers, lui, qui faisait bonne chère à leurs dépens, et conservait encore dans son gousset maintes banknoten qu'il devait à leur générosité, se montra incorruptible à Côme, et contraignit les contrebandiers à ramasser le gant qu'il leur jetait.

Avant d'en venir aux voies de fait, il eut soin de sonder le terrain, de chercher à connaître parfaitement l'ennemi et de se familiariser avec les lieux. Ce but une fois atteint, grâce à l'espionnage auquel il ne rougissait pas de descendre, il se dit :

— Maintenant vengeons-nous !

Doué d'une force et d'une adresse peu communes, Giovanni ne voulait devoir qu'à lui-même la vengeance qu'il méditait. Les hommes qu'il commandait n'entraient dans ses projets que comme moyens, comme agents provocateurs. Son caractère féroce ambitionnait la gloire du meurtre, et ne connaissait, en fait de peine, que celle du talion. Sa haine ne se bornait pas à l'assassin de son père, il lui fallait cent victimes pour une, tout ce qui appartetait à Pietro Sarti devait répondre du crime de Pietro Sarti : hommes, femmes, enfants, tous en étaient responsables à ses yeux. Il voulait rayer cette famille du nombre des vivants, et il réservait à Madalena, dont il connaissait l'attachement pour le vieillard, la punition la plus dure. Ce n'était plus du sang qu'il voulait de la jeune fille, c'était l'honneur qu'il prétendait lui arracher. Mais avant de faire une nouvelle tentative sur elle, il fallait se défaire de tous ceux qui eussent pu la défendre, il fallait tout détruire pour isoler la dernière victime. Disons cependant que Giovanni ne connaissait nullement les rapports qui avaient existé entre sa mère et Pietro Sarti ; ne taisons point qu'il ignorait l'infâme trahison d'Ippolito envers la malheureuse Rosina : mais cette ignorance suffira-t-elle à justifier la conduite du douanier ?

Que fait l'excuse au crime et le fard à la boue (1) ?

Giovanni, voyant que le hasard, les circonstances et la ruse le servaient à souhait, crut le Ciel favorable à ses projets criminels. Aveuglé par l'exaltation de son esprit, il se persuada qu'il était dans son droit, qu'il faisait une œuvre pie en accomplissant ainsi sa vengeance.

Cependant Madalena, enfermée dans la chambre de son père, était en proie à une agitation, à une inquiétude dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Le moindre bruit la faisait tressaillir, le murmure de la brise lui semblait une plainte déchirante, la respiration agitée de Luigi lui paraissait un gémissement éloigné. Assise devant la cheminée, elle tenait les regards fixés sur un livre de prières, sans pouvoir lire un seul mot, sans pouvoir se recueillir un instant. Elle céda enfin au besoin de la nature et ses yeux se fermèrent.

Vers deux heures du matin elle eut un rêve horrible, dans lequel Giovanni et Anselmo jouaient le premier rôle, puis elle dormit profondément jusqu'à quatre heures.

(1) V. Hugo.

Le retentissement d'un coup frappé à la porte de l'osteria la réveilla en ce moment, c'était Mostaccino qui, après avoir terminé ses affaires à Côme et avoir congédié ses hommes, était revenu seul par le lac, comme d'habitude. Madalena courut ouvrir. Elle ne vit qu'une chose ; c'est que son fiancé n'avait pas un enfant à côté de lui :

— Gaetano ! s'écria-t-elle, où est Anselmo ? Où est mon cousin ? Mais parlez donc !

— Entrons, répondit Mostaccino d'une voix émue, en prenant de sa main tremblante la main de Madalena.

— Anselmo n'est donc pas avec vous ? Où est-il donc, mon Dieu ? dites, Gaetano !

— Madalena, un peu de calme, entrons d'abord...

— Oh ! Gaetano ! s'écria la jeune fille éperdue, si vous m'aimez, dites-moi ce qu'est devenu mon cousin ! Je l'aime, moi, cet enfant, c'est comme s'il était mon fils... Oh ! *Madonna santissima !* Mon rêve ne m'a pas trompée !... Vos regards égarés me révèlent la vérité que vous voulez en vain me cacher... Anselmo est mort !

— Non, mais il est grièvement blessé, se hâta de répondre Mostaccino, comprenant qu'il n'y avait point à transiger avec cette douleur.

— Et où est-il ? où est-il ? demanda Madalena avec égarement. Qu'avez-vous fait de mon Anselmino ? qu'avez-vous fait de mon enfant bien-aimé ?

— Ne soyez pas inquiète, mon amie. A cette heure, il est chez moi, à Lugano, où le médecin, qui a sauvé votre père et votre fiancé, le sauvera aussi. Tranquillisez-vous, mon amie.

Madalena resta un instant immobile, comme si elle eût cherché en elle-même la force de supporter ce malheur suprême, puis elle reprit avec plus de calme :

— Mais qui, qui donc a osé porter la main sur un enfant ? quel est ce lâche ?

— C'est Giovanni.

La jeune fille tomba à genoux, joignit les mains, leva son doux visage au ciel, et murmura, avec cet accent que la religion seule peut inspirer :

— Vous l'avez permis, mon Dieu ! Je ne me plaindrai pas ; mais ne laissez pas ce crime impuni, Seigneur, car les méchants douteraient de votre toute-puissance ! *Vergine santissima !* ajouta-t-elle en fondant en larmes ; toi, qui protéges les innocents, demande justice, ô Marie, pour cet infâme attentat !

Et s'étant ensuite levée, elle entra dans la maison avec son fiancé.

Luigi reçut cette triste nouvelle avec une apathie effrayante. Au bout de quelques instants, il se releva lentement sur son coude pour dire à son futur beau-fils d'une voix affaiblie par la fièvre :

— C'est maintenant qu'il faut que je guérisse à tout prix !... Et je guérirai, vive Dieu ! je guérirai !

Pendant plus de quinze jours on ne vit point Giovanni, ni sur les hauteurs, ni dans la campagne que dominait l'osteria, ni dans la ville de Côme, et on n'en entendit point parler. Les contrebandiers se flattaient de l'avoir blessé mortellement lorsque, après avoir vu tomber Anselmo, ils avaient tous tiré sur le sommet du Lompino, où le douanier devait nécessairement être caché. Quoi qu'il en fût, Mostaccino continuait ses voyages toutes les nuits, et agrandissait par degrés le cercle des affaires qu'il faisait pour son propre compte. Or, un soir, après avoir inutilement attendu Sfroza-Gesu jusqu'à une heure du matin, il s'achemina vers les hauteurs, suivi de ses hommes, et précédé d'un des enfants de ceux-ci. C'était la première fois, depuis que le fidèle Sfroza-Gesu était à la solde de la famille

Sarti, qu'il manquait au rendez-vous. Aussi son chef, qui en était fort inquiet, n'eut-il pas fait un tiers du chemin, qu'il rencontra cet ami dévoué.

— D'où diable sors-tu donc? lui demanda-t-il d'un ton moitié sévère, moitié plaisant.

— De la cantine. J'avais une idée..., et j'ai voulu la tirer au clair. Tu sais que quand j'ai quelque chose qui me tourmente, je ne puis rester en place...

— Oui; mais tu nous as fait perdre une grande heure.

— Ce que j'ai à te dire ne te la fera point regretter. Devine, Mostaccino, avec qui j'ai trinqué ce soir?

— Je ne suis pas sorcier, Sfroza-Gesu; mais serait-ce par hasard avec la belle *pistrinarina* (boulangère), que tu courtises depuis si longtemps?

— Je n'ai pas seulement songé à elle ce soir. C'est avec le *maudit*, c'est avec Giovanni que j'ai trinqué.

— Et tu n'as pas dit : *basta?* s'écria Mostaccino en s'arrêtant et en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Je m'en suis bien gardé, pardieu! notre démon est complétement changé.

— Changé? répéta le chef en levant les épaules; puis, il poursuivit son chemin et ajouta : Comment entends-tu cela?

— Je t'assure qu'il n'est plus l'homme d'il y a quinze jours.

— Explique-toi.

— Il se repent sincèrement de tous les maux qu'il a causés à ta famille. Il ne nous en veut plus.

— Ce serait fort heureux, mais je n'en crois rien.

— Dame! c'est qu'une bonne blessure l'a cloué sur son lit pendant deux semaines, et qu'en deux semaines de maladie on fait des réflexions. J'en sais quelque chose. C'est une de nos balles qui a produit ce miracle. Il m'a donné sa parole la plus sacrée qu'il ne poursuivra pas davantage sa vengeance... Tu sais?...

— Tant mieux pour lui.

— Et pour nos affaires aussi. J'ai manqué lui sauter au cou quand je l'ai entendu me tenir ce langage. Il y a plus. Il désire ardemment se raccommoder...

— Avec qui? demanda Gaetano en fronçant le sourcil et d'une voix qui trahissait la colère.

— Il voudrait, répondit timidement le naïf Sfroza-Gesu, que les affaires marchassent comme auparavant.

— C'est différent, répliqua Mostaccino avec calme. Alors, il fallait t'entendre avec lui. Tu sais parfaitement que tout ce que tu fais, je le tiens pour bien fait.

— Ah!... c'est que..., balbutia Sfroza-Gesu, il désirerait traiter directement avec toi.

— Jamais! s'écria le chef. S'il exige cette condition, nous n'en ferons rien du tout.

— Cependant..., hasarda encore son interlocuteur.

— Pas un mot de plus! riposta Mostaccino d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Je pourrais feindre de ne pas voir cet homme si nous le rencontrions; mais s'il se trouve sur mon chemin, quand je suis seul!... oh! qu'il se garde bien!

— En ce cas, j'essayerai encore. Il m'a donné rendez-vous pour cette nuit à quatre heures et demie.

— Où cela?

— Sur le sommet du Lompino.

— N'y va pas, malheureux! c'est un guet-apens.

— Oh! que non! si tu avais parlé comme moi deux heures avec Giovanni, tu ne le soupçonnerais plus.

— Sfroza-Gesu! je ne puis te l'ordonner en qualité de chef, mais, comme ami, je te conseille, je te supplie de ne pas aller à ce rendez-vous. Si cet homme est réellement venu à résipiscence, il trouvera une autre occasion pour s'entretenir avec toi. Pourquoi jouer ainsi ta vie sans aucune utilité?

— Crois-tu donc que j'aie peur de lui?

— Certes non; mais s'il te prend en traître, à quoi te servirait alors ton courage?

— Je me tiendrai sur mes gardes; et d'ailleurs ma vie mérite-t-elle bien que j'en prenne si grand soin?

— Obstiné!

— Qu'avons-nous ce soir? demanda Sfroza-Gesu, après avoir levé les épaules avec ce mépris du danger qui lui était habituel.

— Mille choses : des draps, des cachemires, des soieries pour le *patron*; des dentelles et des bijoux pour mon compte. C'est une bonne affaire. Si j'en avais une semblable toutes les nuits, je pourrais dans un mois te céder ma clientèle et le commandement de mes hommes; cela te ferait chérir un peu plus l'existence.

— Oui, parce qu'alors je pourrais prétendre à la main de la fornarina.

Mostaccino arriva à Côme en devisant ainsi avec son camarade sur un riant avenir. Il déposa ses marchandises chez les acheteurs qui les lui avaient commandées d'avance, retira le prix des siennes, un reçu en bonne forme pour celles du patron, et s'entendit avec ses commettants pour l'expédition du lendemain. Il congédia ensuite ses hommes, et s'achemina vers le lac.

Trois heures du matin sonnaient à l'horloge de Côme losqu'il mit le pied dans son bateau. La nuit était froide, mais belle. La lune se cachait derrière les montagnes, mais un beau ciel étoilé n'en laissait point regretter la douce lumière. On distinguait parfaitement le panorama de la ville se détachant gracieusement sur l'azur des cieux. Elle formait un demi-cercle autour du port; ses blanches maisons se miraient coquettement dans l'onde du lac. Des bateaux, des barques de pêcheurs, en grand nombre, et quelques gondoles appartenant aux riches habitants des casini des environs, attendaient tranquillement l'aurore pour sillonner en tous sens cette large nappe d'eau. En face de la rade, c'était une ravissante perspective dont le fond se perdait dans une demi-obscurité. A droite et à gauche de cette belle glace à peine ridée par le *tivano* (1), s'élevaient des palais majestueux dominant de vastes jardins qui formaient amphithéâtre sur la rive du lac. La villa habitée jadis par Vibius Caninius Rufus semblait regarder les autres avec un air de pitié. Au-dessus de ces bâtiments à la gracieuse architecture, un vaste gradin boisé allait joindre le roc nu du sommet des montagnes. Les arbres étaient veufs de leur feuillage, il est vrai, mais la verdure avait cédé la place au blanc éclatant de la neige qui faisait ressortir le fond grisâtre sur lequel elle gisait. Et plus loin le village de Cernobbio semblait joindre les deux rives et opposer aux eaux du lac un obstacle insurmontable. C'était une page magnifique du magnifique livre de la nature.

Toutes les fois que Mostaccino faisait cette traversée, il découvrait à son lac bien-aimé quelques beautés nouvelles. Il s'y délassait quotidiennement de ses fatigues depuis bien des années, et toujours il trouvait dans cette promenade nocturne un charme irrésistible. Il eût volontiers passé toute sa vie sur ces belles ondes transparentes, et s'il avait pu choisir son tombeau, il les aurait préférées à une prosaïque fosse de terre. Il ne se sentait plus contrebandier sur le lac, il y devenait poëte; il ne concevait plus que ce qui

(1) Vent de nuit, ainsi appelé dans la province de Côme.

tombait sous ses regards, et, au-dessus de tout cela, une blanche fée le saluant avec sa main de roses et venant prendre place à côté de lui. Assis près de son bon ange, de sa belle fiancée, il ramait lentement et se livrait à ses douces rêveries.

Cette nuit-là, par suite de la conversation qu'il avait eue avec Sfroza-Gesu, Mostaccino se plut à bâtir des châteaux en Espagne, si bien qu'il se trouva, à sa grande surprise, à la hauteur de Cernobbio. Sa bonne humeur n'en devint que plus gaie. Il revint vers le Lompino sans se hâter plus que d'habitude, et se mit à chanter joyeusement :

La mamma che de mi l'era gelosa,
Ben con ben stara bilaben,
La mi mandava,
Diridon farà nina nina,
A spigolar della linosa (1).

Ma mère, qui était jalouse de moi,
Ben con ben stara bilaben,
M'envoyait,
Diridon farà nina nina,
Glaner du lin.

Les échos des grottes et des montagnes répétaient la douce mélodie de cette naïve cantilène. Après avoir achevé ce couplet, Gaetano se retourna en entendant un faible bruit. C'était un bateau pêcheur qui s'approchait, et dans lequel il n'y avait qu'un batelier. Mostaccino continua :

Quando mi avea fini de spigolare, etc.

Le bateau pêcheur cherchait à entrer dans les eaux de celui de Gaetano. Le contrebandier se retourna et dit :

— Bonne nuit, batelier!

— Bonne nuit, répondit une grosse voix qui semblait déguisée : chantez, jeune homme, vous ne chanterez jamais en si jeune âge (2).

Et Mostaccino reprit :

Ma intanto che 'l molin focea ' na volta, etc.

Il venait d'achever ce dernier mot, quand un corps pesant vint le frapper sur le crâne, tandis que le mot *basta!* retentissait dans les airs. Mostaccino tomba à genoux ; un second coup de rame le renversa. Alors son agresseur se pencha en avant, et s'appuya sur les bords de son bateau qu'il fit chavirer.

Puis Giovanni, car c'était lui, se croisa les bras, et regarda la surface du lac jusqu'à ce qu'elle redevînt tranquille. Il s'éloigna ensuite en répétant le dernier couplet commencé par Mostaccino.

V. — L'ULTIMA VENDETTA.

Six heures du matin venaient de sonner à l'horloge de Chiasso. La nuit était presque aussi profonde qu'à minuit. De sombres nuages dérobaient le ciel au regard. Le vent mugissait dans l'étroite vallée au milieu de laquelle se trouvait l'osteria del Gallo, et faisait plier jusqu'à terre les cimes des arbres dépouillés de leur feuillage, tandis qu'en enlevant et éparpillant la neige dont le sol était couvert, il voilait l'atmosphère d'un épais brouillard.

L'oiseau de nuit poussait des cris désespérés, et le coq, en lui répondant, semblait appeler l'aurore avec son éternel refrain. Nulle voix humaine ne s'élevait dans la vallée.

Assise près du lit de son père, Madalena, la tête cachée dans ses mains, pleurait depuis deux heures, car Gaetano, qui rentrait toujours à l'osteria sur les quatre heures, n'avait pas encore paru.

Le malade s'éveilla ; il lui demanda d'une faible voix :

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant?

— Gaetano n'est pas encore de retour, murmura la jeune fille sans lever la tête.

— Quelle heure est-il?

— Six heures.

— Encore des malheurs! s'écria Luigi en gémissant.

Madalena ne répondit point. Le malade respira à plusieurs reprises, puis ajouta :

— Madalena, qu'est-ce donc que cette fumée?

La jeune fille releva vivement la tête, et se trouva, à son grand étonnement, enveloppée dans une atmosphère où la respiration devenait à chaque instant plus pénible. Elle s'élança à l'autre bout de la chambre et ouvrit la croisée. C'était au dehors comme à l'intérieur ; la maison tout entière était plongée dans un épais nuage de fumée. A travers ce sombre voile, Madalena aperçut à quelques pas devant elle, dans la campagne, un homme immobile, les bras croisés, le dos appuyé à un arbre. Elle devina immédiatement que cet homme n'était autre que Giovanni : elle comprit à l'instant qu'il existait une relation terrible entre le *maudit* et la fumée dont la maison était remplie. Un cri de terreur s'échappa de sa poitrine. Sans rien dire à son père de sa pensée, elle se précipita dans une autre chambre qui donnait sur le derrière de l'osteria et en ouvrit la fenêtre. Elle ne s'était point trompée dans ses conjectures. Au moment même où elle mettait la tête hors de la croisée, l'incendie éclata de ce côté du bâtiment : la fumée fit place à une large flamme qui s'élança en serpentant dans les airs. Madalena ouvrit la bouche pour crier au secours, mais bientôt la réflexion vint fermer ses lèvres blêmies d'épouvantes. Quel être vivant entendrait dans ce désert son cri de détresse, si ce n'est son père incapable de la secourir, ou cet homme qui n'attendait peut-être que ce signal pour fondre sur sa proie?

La jeune fille porta la main à son sein afin de s'assurer que le couteau d'Anselmo y était encore, puis elle sortit sur le palier où se trouvait un puits et se mit à tirer de l'eau avec un sang-froid héroïque.

Le grenier à foin était situé, comme nous l'avons déjà dit, au rez-de-chaussée, au-dessous de la chambre où elle avait vu éclater la flamme. De la fenêtre de cette pièce, Madalena épuisa inutilement ses forces à jeter de l'eau sur le toit embrasé. L'incendie bravait ses efforts et semblait décomposer le liquide qui se vaporisait à l'instant même.

Soudain un cri désespéré vint frapper l'oreille de la jeune fille. C'était la voix de Luigi, mais convulsive, mais d'une puissance incroyable dans son état.

Madalena jeta un dernier regard vers la flamme désormais indomptable, puis se précipita vers son père.

Luigi se débattait sur son lit. Giovanni le regardait en riant d'un rire moqueur, infernal.

La jeune fille s'aperçut que son père était étroitement lié sur sa couche, et elle fit un pas pour aller le délivrer ; mais le douanier l'arrêta, la saisit à bras le corps, l'enleva comme une plume, descendit prestement l'escalier, ouvrit d'un violent coup de pied la porte de l'hôtellerie, car il était entré par la fenêtre que Madalena avait laissée ouverte, et sortit avec sa proie, en s'écriant :

— Cette fois, du moins, je ne rencontrerai sur mon chemin ni Anselmo, ni Sfroza-Gesu!

Une demi-heure plus tard, il entrait dans une maison située sur les hauteurs et déposait la jeune fille, évanouie, sur son propre lit, sur le même lit où son père avait couché

(1) Cette chanson est plutôt en dialecte lombard qu'en italien.
(2) Proverbe lombard : *Non canterete mai più così giovione.*

pendant bien des années, sur le même lit où il venait de passer quinze jours, grâce aux balles de ses ennemis.

Après avoir allumé sa lampe, sa pipe et son feu avec un calme effrayant, le douanier s'assit tranquillement devant la cheminée, croisa ses jambes, et murmura en laissant échapper une grosse bouffée de fumée.

— *Eccoci all' ultima vendetta* (1)!

Puis il se rejeta en arrière comme quelqu'un qui réfléchit, et se mit à causer ainsi avec lui-même :

— Voyons! dit-il. Le vieillard, l'assassin de mon père, je l'ai broyé; l'enfant a reçu une balle en pleine poitrine; le fiancé, que je ne pouvais trouver seul à terre et sur lequel je ne voulais pas tirer quand il était au milieu de ses camarades, pour ne pas risquer de me faire blesser de nouveau, le fiancé, je l'ai assommé, et noyé dans le lac ; le confident Sfroza-Gesu est tombé comme un niais dans mon piége, et je l'ai poignardé... Restent le père et la fille... Le père rôtit à cette heure, mollement étendu sur son lit... et la fille, la fille, la voilà en mon pouvoir!... Dieu, lui-même, ne pourrait plus m'arracher ma dernière proie! Dans une heure, je serai complétement vengé! Dans une heure, dans deux peut-être, car il faut qu'elle se rende bien compte de son malheur!... Misérable! c'est là le nom dont elle me désignait... Nous verrons si elle n'en trouvera pas bientôt un autre pour me prier comme on prie Dieu... ou le diable... Patience!...

Il garda le silence pendant quelque temps, puis tout à coup il bondit sur ses pieds, en s'écriant:

— Si elle était morte!

Et il se précipita vers le lit et mit une main sur le cœur de la jeune fille. Un sourire affreux vint errer sur ses lèvres.

Madalena respirait encore.

Alors il prit sa lampe, [en dirigea les rayons sur le visage de sa victime et la contempla pendant longtemps. Ses traits se contractaient visiblement, et il devenait, par degrés d'une pâleur excessive. Enfin il replaça la lampe sur la table, revint s'asseoir, jeta sa pipe sur l'appui de la cheminée, et se mit à tourmenter le feu avec les pincettes et à battre, avec un de ses pieds, la mesure d'une musique qu'il n'entendait ni ne concevait.

— Giovanni! s'écria-t-il enfin, pas d'enfantillages, *per la Vergine Maria!* T'arrêteras-tu parce que cette fille est plus belle qu'elle ne t'avait semblé? Tu serais un lâche, un infâme, un fils dénaturé! De l'énergie, *per Cristo!* de l'énergie, il ne faut pas balancer!

Il cacha sa tête dans ses mains, puis au bout d'un instant il la releva et poursuivit:

— Giovanni, as-tu oublié les paroles que l'assassin de ton père prononçait, sur la croix qui désigne le lieu où son fils est enseveli, cette nuit mémorable où tu l'as suivi dans l'ombre sur les hauteurs? — « Je t'ai vengé, mon « enfant, disait-il; ton meurtrier, je l'ai pendu par les « pieds dans un souterrain, et là, je lui ai fait endurer « mille tortures, jusqu'au moment où la faim lui a fait « exhaler son âme maudite! » Quel horrible supplice! Et c'était ton père, Giovanni, ton père, qui le subissait. Le vertige, la faim, les tourments, une mort épouvantable, inouïe!... Et tu peux hésiter un seul instant?... Giovanni! il faut te mettre dans l'impossibilité de reculer!...

Il se leva derechef et alla vers sa victime avec une précipitation qui prouvait combien il se défiait de lui-même.

Madalena ouvrit les yeux. Le douanier resta interdit.

Depuis bientôt trois mois qu'il était à la frontière de Chiasso, Giovanni n'avait jamais vu de près Madalena, ou, du moins, il n'avait jamais pu arrêter sur elle un regard calme. Pendant le jour il n'osait s'approcher de l'osteria, et quand il s'y hasardait pendant la nuit, il pouvait bien entendre ce qu'on y disait, mais voir dans la salle était impossible, car les fenêtres étaient à huit pieds du sol et le papier huilé y tenait lieu de vitres. Il est vrai que le douanier s'était déjà trouvé plus d'une fois en présence de la jeune fille, mais cela lui était arrivé dans des moments où un danger imminent ne lui avait point permis de remarquer les traits de cette charmante créature. En voyant maintenant ce visage angélique, beau de pâleur, calme et serein comme si la jeune fille eût été livrée à un doux sommeil; en contemplant ce front où l'innocence et la candeur brillaient de tout leur éclat, Giovanni avait senti une émotion inconnue jusqu'alors, un frémissement involontaire, un charme qui avaient, sinon désarmé, du moins affaibli sa haine. Il s'était efforcé en vain de combattre cette influence en invoquant le souvenir de son père.

Cependant quand il vit Madalena, non pas timide et craintive comme il le croyait, mais courageuse et pleine d'énergie, sauter en bas de sa couche et fixer ses yeux sur les siens avec une ironie sanglante, alors le démon qui l'agitait jeta un dernier cri et le douanier fit un pas vers la jeune fille, bien décidé à saisir cet élan de colère pour surmonter sa propre compassion.

— N'approche pas! s'écria Madalena ; n'approche pas, lâche assassin!

Le geste impératif, le regard écrasant de la jeune fille bouleversèrent de nouveau la raison de Giovanni. Il souriait de pitié en voyant l'attitude menaçante de Madalena, il sentait qu'il pouvait dompter son orgueil, mais il restait cloué à sa place et subissait malgré lui l'influence de ce regard magnétique. Il ne voulait pas s'avouer qu'il était saisi de respect pour cette jeune fille, si digne et si forte; il frissonnait à la seule idée de ressentir pour elle le moindre penchant; mais il la dévorait des yeux et absorbait avidement le poison qu'il redoutait.

Quant à Madalena, elle paraissait calme ; sa physionomie ne trahissait point l'émotion dont elle était agitée. Elle avait tout perdu, excepté l'honneur: pour sauvegarde de ce trésor précieux, elle avait invoqué le désespoir. Sa tranquillité apparente n'était que le fruit d'un parti pris sur-le-champ.

Après avoir lutté contre ce sentiment vague, mais irrésistible, qui cherchait à s'emparer de lui, le douanier finit par s'accorder une trêve à lui-même, et vint s'asseoir de nouveau devant la cheminée.

Madalena resta immobile à sa place.

— Approchez, lui dit Giovanni; vous êtes restée longtemps évanouie; vous devez avoir froid.

La jeune fille ne répondit pas.

Au bout de quelques instants, Giovanni lui lança un regard, et reprit:

— Est-ce que vous avez peur de moi?... Ou bien, ajouta-t-il en souriant, espérez-vous être secourue?

— Oh! oui! murmura Madalena, comme en se parlant à elle-même.

Elle espérait en Dieu, la pauvre enfant.

— Détrompez-vous, répliqua le douanier, personne ne peut venir à votre aide. Anselmo est mort...

— Mort! s'écria douloureusement la jeune fille.

— Mon Dieu, oui. Sfroza-Gesu est mort, votre père est mort ou mourant, Mostaccino est couché au fond du lac...

Giovanni s'interrompit en voyant chanceler Madalena;

(1) Nous voici à la dernière vengeance.

mais comme elle ne tomba point, il lui laissa le temps de se remettre de ce choc terrible, puis continua:

— Vous voyez donc bien qu'entre vous et moi il n'y a plus aucun obstacle!

— Excepté Dieu! répondit Madalena en levant son bras au ciel avec un geste sublime.

Le douanier partit d'un grand éclat de rire.

Il y eut un silence. Giovanni le rompit le premier:

— Il me plaît, dit-il, que vous preniez place à mon feu, à côté de moi. Venez! je veux être obéi!

Voyant que ses paroles n'obtenaient aucun résultat, il se leva, et s'écria:

— J'irai vous chercher, alors!

— Si vous faites un pas de plus, vous glisserez sur mon sang! lui répondit tranquillement la jeune fille.

Et, tirant le couteau d'Anselmo de son sein, elle en dirigea la pointe vers son cœur.

Giovanni recula épouvanté, et retomba sur sa chaise.

Madalena devina le trouble de cet homme, et sentit naître l'espoir d'échapper à cette mort, qu'elle redoutait comme étant défendue par la religion.

Il faisait alors grand jour. Le douanier éteignit sa lampe et se mit à siffler... Il avait peur! Peur de lui-même, peur de cette jeune fille et pour cette jeune fille sur laquelle il n'osait plus porter les yeux. Il eût payé de la moitié de son sang le petit couteau qu'elle tenait.

Il aimait Madalena!...

Une heure s'écoula dans un morne silence. Madalena observait son ravisseur: Giovanni semblait avoir oublié sa mission criminelle.

Enfin la jeune fille lui dit d'un air déterminé:

— Il est temps d'en finir! Que voulez-vous de moi?

Giovanni tressaillit. Il releva la tête avec étonnement à cette interpellation si inattendue, et rencontra un regard étincelant qui pénétra jusqu'au fond de son cœur.

— Est-ce ma vie? continua Madalena; je n'en sais que faire; dites un mot, avancez d'un seul pas, et je me perce le cœur. Si vous cherchez une femme, vous ne trouverez qu'un cadavre. Ainsi, décidez. Il faut opter entre ma mort et ma liberté.

— Oh! jamais! s'écria le douanier.

— Jamais? répéta la jeune fille. Nous allons voir! ajouta-t-elle en se retirant pour laisser libre le passage jusqu'à la porte.

— Et maintenant, ouvrez cette porte et sortez le premier, à l'instant même, ou je me frappe!

Giovanni bondit sur ses pieds, et adressa à Madalena un regard où la colère et l'amour se trahissaient à la fois. Le visage de la jeune fille était impassible, inexorable.

— Madalena! s'écria le douanier, ne pouvant plus maîtriser la voix de son cœur, Madalena! je t'aime! La mort plutôt que de te perdre!

La fille de Luigi leva les yeux au ciel pour le remercier de ce qu'elle venait d'entendre; puis elle partit d'un éclat de rire ironique, et répondit:

— Je savais bien que tu étais un lâche! Pour tuer un vieillard, il t'a fallu le prendre en traître; pour assassiner un enfant, tu t'es caché dans l'ombre; pour me priver de mon père, tu as attendu qu'il fût épuisé par une longue souffrance... Avoue que tu es un lâche! tu as eu peur de moi, d'une femme! Et moi, je te défie! je t'insulte! je maudis ton amour et je ne te crains pas!

— Madalena! gronda le douanier.

— Ouvre cette porte!

— Non!

— Non?

La jeune fille leva le bras pour se frapper.

— Arrête! s'écria Giovanni, et il courut ouvrir la porte.

— Sors! dit Madalena.

Et il sortit.

La jeune fille le suivit à distance, et quand elle eut franchi le seuil de la maison, elle prit le sentier qui conduisait à l'osteria, après avoir ordonné à son ravisseur de s'en écarter. Elle se retourna ensuite et lui dit:

— Ne me suis pas!

Giovanni obéit encore.

Aussitôt qu'elle se trouva seule, Madalena remercia le Ciel avec ferveur de l'avoir tirée d'un si grand danger; puis elle s'achemina en tremblant vers son habitation.

Arrivée devant l'osteria, elle ne vit plus qu'un monceau de cendres.

Elle tomba à genoux, et pria pour le salut de son père en versant un torrent de larmes.

VI. — LE MAUDIT.

Madalena pria et pleura longtemps, il ne lui restait plus d'espoir qu'en Dieu. En tournant sa pensée vers cet asile d'amour, elle se sentit plus forte. Elle conçut le projet de consacrer au Seigneur le reste de ses jours désolés. Mais avant de dire au siècle un adieu éternel, elle voulut acquérir la certitude qu'aucun lien ne la retenait plus à la terre, qu'aucune affection mondaine ne viendrait troubler le recueillement de sa réclusion. Quoique Giovanni lui eût dit qu'Anselmo était mort, elle ne pouvait croire que son fiancé l'eût trompée par une pitié malentendue, en l'assurant que l'enfant était en bonne voie de guérison. Elle connaissait Gaetano et savait parfaitement qu'il aurait préféré lui dire la vérité tout entière, à lui faire essuyer une déception qui eût été pour elle doublement dangereuse. Elle gagna donc rapidement Mendrisio, malgré l'épuisement de ses forces, et monta dans une voiture qui se rendait à Capo-di-Lago, où il ne restait plus qu'à traverser le lac et à faire un demi-mille par terre pour arriver à Lugano.

Que cette route sembla longue à la pauvre enfant! et qu'elle attrista son cœur déjà si inconsolable!

Vint ensuite la traversée, puis la grande route bordée d'un côté par le lac, de l'autre par les jardins et les casini, puis enfin Lugano, cette petite ville si gaie, si active, si riche, si hospitalière. Ce qui se passa alors dans l'esprit de Madalena est impossible à décrire. Là, était la maison de son fiancé; là, étaient mille rêves d'avenir détruit en une nuit; là, où elle rencontrait toujours une main amie qui serrait la sienne, un cœur qui battait avec le sien, elle n'allait peut-être plus trouver qu'un cadavre.

On dirait que plus nous sommes accablés par les malheurs, plus nous avons de force pour les supporter.

Cette faible jeune fille, qui venait de passer par tant de terribles épreuves, eut l'énergie de frapper à la porte de son bien-aimé, et d'attendre sans défaillir qu'on vînt la lui ouvrir. Elle attendit en vain!

Etant connue dans la ville comme fiancée à Gaetano, elle put faire forcer cette porte.

La maison était déserte!

La certitude d'un malheur est peut-être moins affreuse que le doute.

Madalena ne trembla pas. Elle éleva son âme à Dieu et lui offrit son cœur sans partage.

Puis elle revint vers la frontière, plus abattue, mais plus calme qu'auparavant, et ne s'arrêta qu'à Chiasso, où une sœur de sa défunte mère, cette tante affectueuse qui avait

fait son éducation, la reçut avec un amour maternel. Quelle scène touchante eut alors lieu dans cette humble demeure! Que de paroles de consolation y furent échangées entre ces deux femmes généreuses, qui s'oubliaient tour à tour pour s'occuper exclusivement l'une de l'autre!

Et le Seigneur écouta la voix de ces femmes résignées, et il leur accorda bien plus qu'elles n'espéraient.

Car, vers le soir, ces deux femmes résignées faillirent mourir d'une joie ineffable, inattendue, pour laquelle elles ne trouvèrent aucun mot à adresser en remerciement.

Madalena était assise près de sa tante et gémissait douloureusement sur son sein, lorsqu'elles entendirent frapper à leur porte... Elles écoutèrent..., et elles entendirent une douce et fraîche voix.

C'était la voix d'Anselmo!

Madalena poussa un cri, un de ces cris qui font tressaillir le cœur de ceux qui les entendent, et elle courut ouvrir en se cramponnant aux meubles, car, forte pour la douleur, elle était faible pour la joie.

Mais Anselmo n'était pas seul, il portait un homme dans ses bras, et cet homme, c'était Luigi.

La jeune fille tomba à la renverse.

Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle se trouva assise dans un fauteuil. Son père, étendu sur un lit tout près d'elle, la regardait en souriant, Anselmo était agenouillé à ses pieds, sa tante tenait sa main dans les siennes et la couvrait de baisers.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Madalena, en promenant un regard autour d'elle, et son œil, qui était resté sec depuis le moment où elle avait quitté la maison en cendres, laissa alors échapper un torrent de douces larmes.

Après avoir soulagé son cœur par des pleurs abondants, elle demanda comment son père avait pu échapper à l'incendie.

— Gaetano voulait te ménager une surprise, lui dit Anselmo; il t'avait caché à dessein que, depuis trois jours, j'avais quitté le lit. Je devais arriver à l'improviste à l'osteria aujourd'hui de grand matin. J'y allai en effet; mais au lieu du plaisir que je me promettais, j'eus l'effroi de voir la maison en flammes. Je pensai tout de suite à mon oncle et je m'élançai dans sa chambre qui commençait déjà à brûler. Par bonheur le feu n'avait pas encore atteint le lit. Ton père était évanoui. Juge de ma surprise et de mon épouvante en le voyant fortement attaché à cette couche de douleurs! Le Ciel m'accorda assez de présence d'esprit pour trouver un couteau, couper ses liens et le transporter immédiatement loin du théâtre de ce malheur irréparable. Je gagnai le bois, j'assis mon oncle près d'une source d'eau et je parvins à le rappeler à la vie. Alors il me raconta tout ce qui s'était passé dans la nuit...

— Et Gaetano? demanda Madalena avec anxiété.

— Nous n'en savons rien, répondit tristement Luigi; puis il ajouta: Remercie ton cousin, Madalena, c'est à lui que tu dois ma vie; c'est lui qui, après t'avoir cherchée inutilement dans toute la vallée et même dans la maison du maudit dont il viola le domicile, a eu l'idée de me transporter ici dans ses bras encore faibles.

Madalena serra Anselmo sur son cœur avec effusion et le combla de baisers et de caresses.

Enfin l'enfant s'arracha aux étreintes affectueuses de sa cousine et s'élança hors de la maison en disant:

— Je reviendrai, peut-être, avec d'heureuses nouvelles. Je vais à la recherche de ton fiancé.

Et léger comme tout homme qui fait une bonne action, il gagna la ville de Côme en peu d'instants, et se rendit à la cantina. La première personne qu'il aperçut, ce fut le douanier, qui tressaillit en le voyant.

— Giovanni! lui dit-il, j'ai à vous parler.

— A moi? demanda le douanier étonné.

— Oui. Voulez-vous me suivre sur la place publique?

— Pourquoi donc sur la place publique?

— Parce que là je n'aurai point à craindre votre poignard.

Le douanier sourit et suivit l'enfant. Arrivé près du port, celui-ci s'arrêta et reprit:

— Mon grand-père a commis un crime atroce sur la personne de votre père, et vous avez voulu venger votre père, vous avez tué Pietro Sarti. Mais la famille de Pietro Sarti, que vous avait-elle fait pour que vous devinssiez pour elle un ange exterminateur? Répondez-moi; vous voyez qu'il n'y a ni haine, ni colère dans mes paroles.

Giovanni resta un instant interdit, puis il releva fièrement la tête et répliqua d'un air sombre:

— Et crois-tu, enfant, qu'un supplice tel que celui dont mon père a été victime puisse s'escompter avec une seule vie?

— Il fallait rendre à Pietro Sarti tourment pour tourment, ou le laisser vivre pour qu'il fût témoin de la ruine et de la destruction de sa famille! Ou plutôt, sais-tu ce qu'il fallait? s'écria Anselmo qui s'animait par degrés, en prenant le douanier par la main; il fallait découvrir les motifs qui avaient amené Pietro Sarti à devenir plus barbare qu'un tyran, plus inhumain qu'un tigre!

— Je sais cela, répondit Giovanni. Mon père avait tué le tien en exerçant ses fonctions; il était dans son droit.

— Mais ce que tu ne sais pas, malheureux! continua Anselmo avec une énergie qui tenait de l'inspiration, ce que tu ne sais pas, c'est que cet homme que ton père a tué à la fleur de l'âge, et que cet infortuné que tu enchaînais cette nuit au milieu d'un brasier allumé par toi, c'est que ces deux hommes étaient tous deux tes frères, Giovanni! que tous deux étaient nés de la même mère que toi! Ce que tu ne sais pas, c'est qu'en tirant sur moi, tu assassinais ton neveu, qu'en flétrissant ma cousine tu aurais flétri ton propre sang! Ce que tu ne sais pas, c'est que Pietro Sarti était le mari de ta mère!

— Le mari de ma mère! s'écria Giovanni dont l'agitation avait augmenté à mesure que parlait cet enfant. Le mari de ma mère! répéta-t-il avec égarement; puis au bout d'un instant, pendant lequel il se passa en lui quelque chose d'intraduisible: Viens! dit-il en saisissant Anselmo par le bras... Si tu m'as dit vrai, tu n'as rien à craindre de moi.

Ils sortirent de la ville.

Alors Anselmo raconta à Giovanni l'histoire qu'il avait entendue de Pietro Sarti.

Le douanier l'écoutait en silence, et essuyait de temps en temps la sueur froide qui ruisselait sur son front, pâle d'épouvante.

Quand l'enfant eut achevé son récit, Giovanni poussa un profond gémissement, et mumura:

— Oh! je suis maudit! Je suis maudit! J'ai tué le mari de ma mère!...

— Tu as peut-être servi alors la justice de Dieu, lui répondit Anselmo, ému de ce grand désespoir.

— J'ai attenté à ta vie, ô mon neveu!...

— Le Seigneur a permis que le coup ne fût pas mortel.

— J'ai allumé le bûcher, les flammes ont dévoré mon frère...

— Dieu m'a fait arriver à temps pour le sauver.

— Tu es donc un ange? s'écria le douanier en joignant les mains... Mais, reprit-il presque aussitôt avec accablement, mais, as-tu sauvé le fiancé de ta cousine, le fiancé de ma nièce, que j'ai assommé cette nuit et noyé dans le lac? As-tu sauvé Sfroza-Gesu, que j'ai poignardé cette nuit? Peux-tu me sauver moi-même, qui aime la fiancée de l'homme dont j'ai versé le sang ?

Anselmo laissa tomber sa tête sur sa poitrine et dit en gémissant :

— Oh! oui, tu es maudit!

Le douanier s'assit sur un tronc d'arbre, s'accouda sur ses genoux, cacha sa tête dans ses mains, et resta longtemps immobile. Anselmo se tenait à quelques pas de lui et pleurait en silence la mort de ses amis.

Enfin Giovanni sortit de sa sombre rêverie, se leva, et dit à Anselmo en s'acheminant vers les hauteurs :

— Anselmo! suis encore un instant ton malheureux oncle.

Et Anselmo le suivit.

Le douanier entra dans sa maison, donna à l'enfant un portefeuille qu'il cacheta d'abord, et lui dit :

— Tu remettras ceci à ton oncle et le prieras de ne l'ouvrir que dans deux heures, ainsi que la lettre que je vais écrire.

Giovanni s'approcha alors d'un secrétaire, y prit du papier et un encrier qu'il plaça sur la table, puis avant de se mettre à écrire, il ouvrit une boîte d'argent qui se trouvait dans un tiroir et avala quelque chose sans qu'Anselmo s'en aperçût.

La rédaction de cette lettre fut longue. Lorsqu'elle fut finie, Giovanni cacheta l'épître et la tendit à Anselmo.

— Adieu! lui dit-il; toi, au moins, qui as vu mon désespoir, ne me maudis pas! Puis, voyant l'enfant s'acheminer vers la porte :

— Anselmo! s'écria-t-il, je suis bien coupable, mais je n'en suis pas moins le frère de ton père! Me quitteras-tu sans me pardonner?

— Que Dieu te pardonne, comme je le fais de tout mon cœur, comme mon grand-père l'a fait, lui aussi.

Giovanni éclata en sanglots.

Anselmo s'élança dans ses bras et murmura en pleurant :

— Le Seigneur te pardonnera aussi, car ton repentir est aussi grand que tes forfaits.

Le douanier le tint longtemps serré sur son cœur, puis il se releva, prit sa montre d'or dans son gousset, en détacha la chaîne et tendit l'une et l'autre à son neveu.

— Madalena voudra-t-elle porter cette chaîne afin de ne pas oublier mon repentir et de prier pour moi?

— Madalena est une sainte, répondit l'enfant; il y a longtemps qu'elle prie pour toi.

Giovanni hésita un instant, puis reprit :

— Et toi, enfant, ne rejetteras-tu pas un souvenir de ton oncle ?

Anselmo toucha la main de Giovanni et prit la montre.

Alors deux douaniers entrèrent dans la chambre. Ils dirent à leur chef.

On t'attend à Côme. Nous avons arrêté ce matin le fameux Mostaccino...

— Vous avez arrêté Mostaccino? cria Giovanni avec un accent terrible.

— Oui, répliquèrent les douaniers. Nous l'avons trouvé évanoui et tout trempé d'eau, à quelque distance de Lompino. Il paraît que son bateau avait chaviré.

— Gaetano est vivant! trop tard! trop tard! s'écria encore Giovanni.

— Qu'as-tu, mon oncle? lui demanda tout bas Anselmo.

— Tu ne comprends donc pas, enfant, que je suis maudit? Dieu a effacé tous mes crimes et j'ai renié Dieu, car je viens d'avaler la mort!

— La mort? répétèrent tous les assistants.

— Le Seigneur est miséricordieux, dit Anselmo, jamais on ne doit désespérer de sa clémence.

— Enfant! s'écria Giovanni en tombant à genoux, si quelqu'un t'offense jamais, demande justice au Ciel, mais ne te venge pas toi-même! Tu vois où conduit la vengeance!... Mais Dieu est grand, et il sait mon repentir.

Ces paroles furent les dernières que prononça Giovanni. Un quart d'heure après il était mort.

Sa lettre était un touchant plaidoyer, son portefeuille contenait toutes ses épargnes, qui servirent à faire élargir Mostaccino et à l'aider à s'établir à Lugano. Les coups de son agresseur ne l'avaient qu'étourdi; la fraîcheur de l'eau avait ranimé ses esprits; il avait nagé sous l'eau, et atteint le rivage bien loin de la place où son bateau avait chaviré. Il avait voulu gagner les hauteurs, mais les forces lui avaient manqué, il s'était évanoui.

Madalena consentit à l'épouser aussitôt.

Luigi et Anselmo habitent Lugano avec eux depuis quatorze ans. Ce dernier ne veut pas se marier, il aime les trois enfants de sa cousine, comme s'ils étaient les siens, et se plaît à les élever lui-même, et à leur inspirer une profonde horreur pour la vengeance.

Tous les ans, le jour des Morts, la famille Sarti se rend dans la vallée qu'elle habitait jadis, et prie sur trois tombeaux qu'elle a fait construire à la place où se trouvait l'osteria. Dans l'un de ces monuments reposent les cendres de Pietro Sarti; dans le second, celles de Giovanni; le troisième est dédié à la mémoire de Sfroza-Gesu.

URBINO

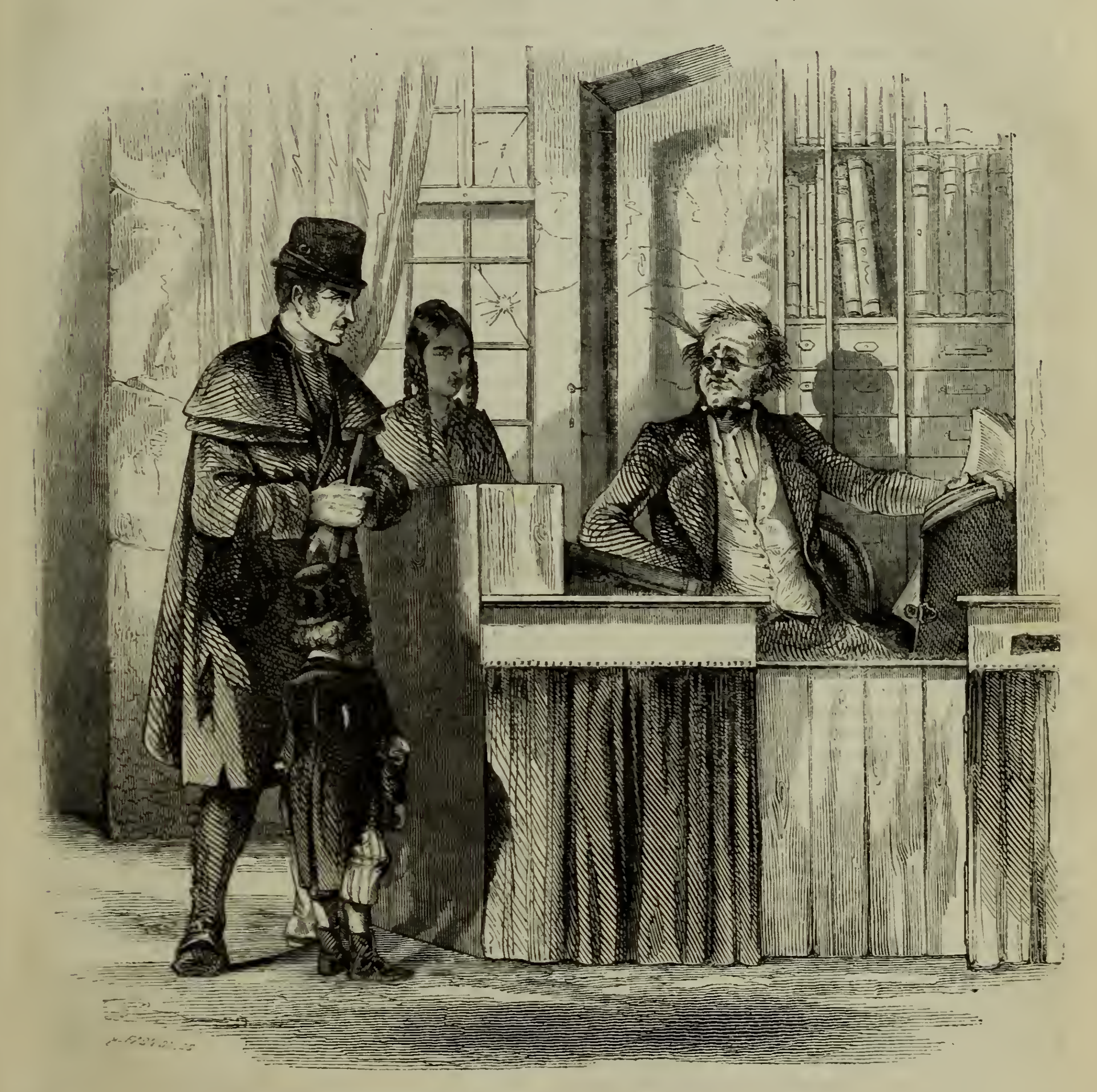
FIN.



Mostaccino.

ÉTUDES SOCIALES.

LES OUVRIERS DE LONDRES (1).



Le bureau de placement. Owen Brydges et sa famille chez Jérémie Hobbe.

I. — D'OU ILS VIENNENT.

Il y a six ans, Owen Brydges, du comté de Mayo, était un honnête garçon d'Irlandais à la langue bavarde, bon pied, bon œil, et point trop mal nourri, malgré l'historique famine qui désole sa patrie. Owen avait sans doute mangé

(1) Le *Musée des Familles*, qui s'adresse à tant de lecteurs de toutes classes, doit suivre et suivra tous les progrès. On a pu voir, par quelques articles des numéros précédents, qu'il sait toucher, à propos, aux nouvelles et grandes questions qui agitent les esprits. Il les traite à sa manière, c'est-à-dire sous les formes amusantes qui les mettent à la portée de tout le monde, sans jamais s'écarter du point de vue religieux et moral, qui a fait de notre Revue le journal des familles par excellence, l'éducateur aimable de la jeunesse et du monde, le conteur instructif du salon, de la chaumière et de l'atelier. Au moment où se débat la terrible question du travail, on trouvera plus d'un enseignement utile dans ce tableau des misères de l'ouvrier anglais, tracé tout exprès pour nous, avec tant d'émotion, d'intérêt et de vérité, par le célèbre auteur des *Mystères de Londres*, M. Paul Féval, que ses écrits et ses succès ont élevé, si jeune, au premier rang de nos romanciers moralistes et philosophes. Puisse le spectacle des maux que les paysans d'Angleterre vont trouver dans les manufactures de Londres, servir de leçon aux paysans français, et les écarter des fabriques encombrées de Paris et des grandes villes!

en sa vie plus de pelures de pommes de terre que de bœuf rôti, plus de poussière de boulangeries que de pain frais; mais pelures de pommes de terre et croûtes pulvérisées lui avaient profité assez bien, grâce au bon air du pays, et sa figure souriante ne parlait vraiment point trop d'abstinence.

La première fois que je vis Owen Brydges, c'était dans les derniers jours d'automne de l'année 1842. Mon ami A. Roche, le roi des jeunes littérateurs français établis à Londres, s'était fait mon guide bienveillant et dévoué pour une excursion dans les comtés du centre. Nous revenions à cheval par l'ancienne route qui longe le railway de l'Ouest. Devant nous, sur un des bas côtés de la route, marchait Owen Brydges, qui arrivait tout d'une traite d'Irlande avec sa femme et son jeune fils : — une jolie commère, ma foi, et un beau garçon, rose et blanc comme un ange!

La jeune femme et l'enfant avaient l'air bien las; mais Owen allait gaillardement, quoiqu'il portât sur son épaule le bagage de toute sa famille.

Il est vrai de dire que le bagage était assez mince : un petit paquet enfermé dans un mouchoir de toile bleue et pendu au bout d'un joli shillelagh (1).

Owen était en avance de trois ou quatre pas, et chantait à plein gosier :

Kathleen est ma chère,
Kathleen de Kilkenny,
La fille du fermier.

D'autres l'aiment parce qu'elle est la plus belle,
Mais où trouver celui qui me la disputera?...

C'était un chant triste et lent, comme presque tous les motifs gaéliques; mais la cadence qui le terminait se relevait à l'octave en un cri aigu et joyeux.

Quand Owen piqua la dernière note, il se prit à danser sans arrêter sa marche.

L'enfant et la femme, malgré leur lassitude, répétèrent le refrain et sautèrent en mesure dans la poudre de la route.

Nous approchions. Nous pouvions déjà voir les trous du pauvre carrick d'Owen, et les taches que la pluie et la poussière avaient mises sur la mante rouge de la jeune femme.

L'enfant avait le costume étrange des petits paysans irlandais: un habit noir, semblable à ceux des gentlemen, mais étriqué, usé, rapiécé, déteint, une fois trop court, et un petit pantalon de coton qui avait grande peine à couvrir ses genoux. Sa coiffure et celle de son père consistaient en des chapeaux de feutre sans bords, qui avaient perdu toute forme.

Dans la ficelle qui servait de cordon au chapeau d'Owen, était passée la pipe courte et noire, — le cher *dhourneen*.

La femme, qui se nommait Kate, n'avait rien sur la tête, et montrait à nu la magnifique abondance de ses cheveux noirs.

La petite caravane entendit le pas de nos chevaux.

— Owen, dit Kate à son mari, voici des gentlemen.

Owen s'arrêta; l'enfant prit à la main son chapeau sans bords, et s'élança vers nous en riant.

— Un penny pour les pauvres Irlandais, mes bons messieurs! cria-t-il.

Comme nous ne nous arrêtions pas assez vite à son gré, il prit sans façon la bride du cheval de Roche.

— Paddy! s'écria la mère, veux-tu bien laisser les gentlemen, malheureux!

(1) Bâton de combat irlandais.

— Oh! répondit l'enfant, je vous dis que ce sont de bons messieurs.

La flatterie opère toujours; Roche laissa tomber une demi-couronne dans la main de l'enfant, qui poussa un grand cri de joie, et fit une culbute en l'honneur de mon savant ami.

— Que t'a-t-il donné, Paddy? s'écrièrent à la fois le mari et la femme.

Owen avait une paire de ces longues jambes créées spécialement pour courir dans les grands *bogs* (tourbières) de l'Irlande; en une couple d'enjambées il fut auprès de son héritier.

Celui-ci cachait la demi-couronne entre ses deux mains et tournait sur lui-même avec la rapidité d'un jongleur chinois.

Owen avait sans doute vu briller de loin la pièce d'argent, car il ne plaisantait pas.

— Montre-moi ça, Paddy, répéta-t-il en jetant son paquet pour lever son lourd shillelagh.

Nous eûmes peur; mais l'enfant était parfaitement tranquille.

La famille irlandaise est constituée sur un pied de gaieté familière. En Irlande, il y a de l'enfant jusque chez les vieillards; on joue à propos de tout et toujours.

Cependant il faut faire une exception pour ce qui regarde les demi-couronnes. C'est là une chose si rare et si sérieuse que la plaisanterie n'est véritablement point de mise.

Owen fronçait ses gros sourcils et entamait déjà le long chapelet des exclamations particulières à la verte Érin : *arrah! musha! begorra!* etc.

Heureusement la jolie Kate vint mettre son doux sourire entre le courroux du père et l'entêtement du fils: elle n'eut qu'à tendre la main pour forcer l'obéissance du petit Paddy.

Quand la demi-couronne parut au jour, ce fut une scène étrange, à la fois joyeuse et bien triste. Owen et Kate étaient dans le délire. Owen lança en l'air son chapeau, au risque de casser son *dhourneen*; Kate joignit les mains, et ses grands yeux noirs se remplirent de larmes.

Toute cette misère de l'Irlande, profonde, incurable, lugubre, se dressait devant moi comme un fantôme.

Tant de joie pour deux ou trois schellings!

Owen, Kate et Paddy se prirent par la main et vinrent se placer au-devant du cheval de Roche. Ils parlaient tous à la fois, paraphrasant et variant avec une pétulance inouïe le thème bavard des remerciements irlandais.

Roche, *Son Honneur*, en eut vraiment pour son argent.

Quand la kyrielle fut achevée, Owen se redressa de toute sa hauteur, mit son vieux chapeau sur l'oreille, et entonna d'une voix de Stentor l'*Erin go braegh*, qui est la *Marseillaise* de l'Irlande.

II. — PATER-NOSTER STREET.

J'avais donné mon adresse à Owen Brydges.

Un mois après environ, j'étais assis auprès d'une de ces insupportables cheminées de Londres, qui, chauffant à hauteur d'homme, mettent le visage en feu et laissent les pieds glacés. Je lisais paisiblement les journaux de France, lorsque j'entendis le domestique de l'hôtel qui se disputait dans l'antichambre.

Bien que son interlocuteur contînt évidemment sa voix, il me sembla que j'avais entendu déjà cet accent sonore et criard.

J'appelai.

— C'est un pauvre qui veut entrer, me dit François, mon garçon de service.

François était né dans le faubourg Saint-Jacques, à Paris; mais il avait dix ou quinze ans de séjour à Londres, et ses mœurs n'étaient plus guère celles d'un Français.

Or, à Londres, il n'y a point de vices, il n'y a point de crimes qui soient punis si sévèrement que la pauvreté. Le mot *pauvre*, appliqué à un homme, est non-seulement une injure, mais un impitoyable anathème. Dans cette société fondée sur le trafic et constituée dans un seul but, l'accroissement indéfini des richesses, la pauvreté est naturellement la dernière des infamies. C'est une plaie qu'il faut cacher, sinon guérir; c'est une maladie honteuse.

En beaucoup de pays, on traite la rage de cette façon expéditive et radicale : le patient est placé entre deux matelas et très-bien étouffé, pour cause de philanthropie.

L'Angleterre, dans sa charité redoutable, applique un traitement pareil à ses pauvres. Elle a des orateurs qui parlent, des publicistes qui écrivent, des philosophes qui méditent après boire. Sur l'avis collectif de ces trois classes d'hommes bienfaisants, l'Angleterre bâtit dans chacune de ses villes un ou deux hangars en bonnes pierres ou en bonnes briques : ce sont les *work-houses* (maisons de force). Dans les *work-houses*, elle parque ses mendiants et les fait travailler de telle sorte, que ceux-ci s'échappent dès qu'ils le peuvent pour aller mourir de faim sur les grandes routes.

Ce qui n'empêche pas l'Angleterre d'avoir inventé le mot philanthropie et de verser des larmes de rhum sur le sort des nègres dodus de nos colonies!...

Un pauvre qui franchit, à Londres, les portes d'une maison honnête, c'est une chose blessante, intolérable, inouïe, *shocking!* pour tout dire en un seul mot.

Aussi François s'était-il démené comme un beau diable, et portait-il sur son visage les traces d'une légitime indignation.

Derrière lui une tête se montrait à la porte entre-bâillée : tête humble et fanfaronne tout à la fois, triste et gardant un reste de bonne humeur native.

D'un seul coup d'œil je reconnus mon Irlandais Owen Brydges.

— Faites entrer, dis-je.

François me regarda d'un air stupéfait, tandis qu'une expression de triomphe se peignait dans les grands yeux bleus du pauvre Owen.

Il me fallut répéter mon ordre, pour que François se décidât à le comprendre.

Quand il l'eut compris, il s'effaça pour obéir; mais cela de mauvaise grâce et en grommelant:

— Un *pauvre!*... a-t-on jamais vu!...

Dès que François fut parti, Owen vint se mettre auprès du foyer.

— Que Dieu vous bénisse, Votre Honneur! me dit-il avec cette bonne humeur familière qui est dans le sang des Irlandais, — c'est déjà la moitié de ma consolation que de vous voir en santé... Comment se porte le gentleman, votre ami?

Et avant que j'eusse pris le temps de répondre, il ajouta en baissant les yeux :

— Oh! la pauvre Kate et moi nous avons bien pensé à vous!...

A un autre, j'aurais fait des questions; mais je savais qu'Owen Brydges n'avait pas besoin d'être interrogé.

— Non, non, reprit-il en secouant sa tête chevelue, nous n'avons pas été heureux!... La femme est déjà toute pâle et l'enfant ne se porte pas bien... Savez-vous? l'air de Londres ne vaut rien pour les Irlandais... Je mangerais volontiers un morceau de pain, Votre Honneur.

Je sonnai François, et quelques minutes après Owen était attablé devant une bonne tranche de jambon.

Je crus d'abord qu'il lui faudrait opter entre son appétit et son flux de paroles, mais je ne le connaissais pas encore; l'Irlandais sait parler en mangeant, et sa loquacité ne lui fait pas perdre une bouchée.

— Oh! disait-il en jouant de la mâchoire avec énergie, Votre Honneur me permettra bien d'emporter un petit peu de tout cela pour Kate et pour Paddy, mon pauvre amour!... Voilà déjà des semaines que je suis à Londres, et c'est la première fois que je fais un si bon repas... *Musha!* s'il est permis de se damner pour son ventre, c'est avec de pareille nourriture... Quand votre ami le gentleman nous donna sa demi-couronne, je crus bien que nous avions de quoi vivre pour longtemps...; mais tout est si cher à Londres!... Oh! le pauvre pays de l'autre côté du canal! notre bonne et belle Irlande!... Avant de mourir de faim, nous la regretterons plus d'une fois, Votre Honneur!...

Tout en psalmodiant ces plaintes mélancoliques, le pauvre Owen mangeait comme quatre et buvait de même; il ne s'interrompait que pour regarder le jour dans son verre d'ale brune, et pour me dire :

— Je ne vous oublie pas, au moins!... A votre santé chère, du fond de mon cœur!

— Ah çà, mon ami Owen, lui dis-je, vous n'avez donc pas bien débuté à Londres?

Il secoua la tête en silence.

— Pourquoi diable avez-vous quitté le pays? demandai-je encore.

Les sensations d'un Irlandais sont rapides comme l'éclair et devancent en quelque sorte la pensée. Les yeux d'Owen étaient déjà pleins de larmes. Il ne mangeait plus.

— C'est notre malheur! murmura-t-il en déposant son couteau. Nous étions bien pauvres là-bas, mais l'enfant avait où courir, et quand sa bouche s'ouvrait, c'était un bon air qui lui venait dans la poitrine... Mais, voyez-vous, il y a eu deux saisons mauvaises, les pommes de terre ont manqué tout le long du marais jusqu'au bout du Connaught... Le père est vieux, mais il mange encore comme un homme... L'automne dernier, il vendit aux middlemen (1) la moitié de son champ; restait bien le moulin sur la Doyne; mais quand la moisson manque deux années de suite, que deviennent les meuniers, Votre Honneur?

Il but un verre d'ale, puis ses yeux humides se levèrent au ciel tandis que ses mains jointes tombaient sur ses genoux.

— Oh! la pauvre petite maison qui est au-dessus du moulin de mon père!... murmura-t-il d'une voix douce et tout imprégnée de poétique mélancolie; une nuit d'octobre, voilà cinq ans passés depuis l'automne, j'ai entendu le dernier soupir de ma mère...; mon Paddy était tout petit et Kate allaitait une fille qui est morte... Ceux qui sont morts n'ont plus ni faim ni soif, Votre Honneur!...

Un sourire vint parmi sa tristesse, et sa mobile physionomie s'éclaira tout à coup.

—Savez-vous, s'écria-t-il, de l'autre côté de la Doyne, derrière une touffe de pins des marais, il y avait une maison plus petite encore que la nôtre...; c'était là que demeurait la vieille meg, la mère de Ketty, mon bel amour... Oh! Dieu est bon tout de même, et j'ai été bien heureux

(1) Classe de gens d'affaires spéciale à l'Irlande, courtiers qui se mettent entre le *landlord* et son tenancier

en ma vie!... Kate disait ses prières devant sa fenêtre; puis elle peignait ses grands cheveux noirs; puis elle m'envoyait un baiser; et comme mon cœur était joyeux!... Quand le prêtre nous bénit tous les deux dans l'église de Kilmore, je lui donnai une livre d'Angleterre, Votre Honneur! la seule pièce d'or que j'aie jamais eue, depuis le jour de ma naissance!... mais j'étais son mari et je n'aurais pas changé ma vie pour celle de notre lord!...

Il y a trois mois, le moulin chômait toujours; les pommes de terre du petit champ étaient mangées jusqu'à la dernière pelure.

Le vieux père nous dit: « Enfants, il faut aller dans la province du Nord chercher du travail auprès des protestants qui sont riches. »

Je fis un petit paquet et nous partîmes.

Ah! Votre Honneur, à une demi-lieue du moulin, nous nous arrêtâmes pour regarder une dernière fois la maison de mon père, et nos pauvres yeux n'y voyaient plus, tant ils étaient aveuglés par les larmes!...

Nous allâmes jusqu'à Donegall, demandant partout de l'ouvrage et n'en trouvant nulle part.

Kate me dit: « Si nous allions à Londres où tout le monde fait fortune... Nous avons un cousin dans la Cité: il aura soin de nous; et peut-être que notre Paddy sera riche quand il aura l'âge d'un homme...»

Kate ne sait pas écrire ni moi non plus; mais, pour un schelling, le clerc de la paroisse catholique nous fit une lettre pour notre cousin Joë, qui demeure ici dans Pater-Noster street.

Dans la lettre, je disais à Joé, — un brave garçon, autrefois, Votre Honneur! — que ma jolie Kate et moi nous étions dans la misère.

Joé nous répondit: « J'aimerais mieux pour vous que votre petit Paddy fût une fille; mais ma cousine Kate avait les joues roses, autrefois, et les yeux noirs comme du jais: venez à Londres, on vous trouvera de l'ouvrage... »

Kate eut peur; moi je me mis à rire, et j'attachai de nouveau notre petit paquet au bout de mon shillelagh.

Votre Honneur, Kate avait raison de craindre...

Ici, le pauvre Owen Brydges parut hésiter et le rouge lui monta au front.

— Votre Honneur, reprit-il, Kate et le petit Paddy sont en gage chez mon cousin Joé, dans Pater-Noster street; je viens chez vous pour vous prier de les retirer.

Je comprenais vaguement, et néanmoins je voulus forcer Owen à s'expliquer.

Le pauvre garçon baissait les yeux et tourmentait les débris de son chapeau. A l'aide de précautions infinies et avec des délicatesses de langage que le romancier le plus habile chercherait peut-être en vain, il me fit entendre à la fin que le cousin Joé et sa femme avaient prétendu spéculer sur la beauté de Kate.

Kate était un cœur honnête et fier; elle avait résisté; de là, grande colère du couple irlandais, qui cherchait maintenant à se venger.

J'étais alors bien neuf sur les mœurs de Londres; en écoutant Owen je tombai de surprise en surprise. Le couple de Pater-Noster street gagnait sa vie à mener ces industries interlopes qui se cachent dans les boues de la grande Babylone. La femme vendait des objets volés, quand elle ne faisait pas pis encore. Le mari était recéleur et faux témoin, accrédité auprès de la *famille* des malfaiteurs de Londres.

— Nous n'avons rien en ce monde, Votre Honneur, me dit Owen en achevant son récit, mais nous sommes des chrétiens, et nous aimons mieux mourir que de mériter l'enfer.

Je sonnai François. Une seconde fois, le bon garçon faillit tomber à la renverse lorsque je lui demandai mes habits pour sortir avec *le pauvre*.

Owen Brydges n'oublia point, bien entendu, de fourrer dans ses poches les restes de son repas.

Tandis que nous nous dirigions vers la Cité, il me disait encore:

— J'ai essayé de travailler, allez!... J'ai fait ce que j'ai pu... En arrivant, j'ai été sur le port et j'ai tâché de me mêler aux lightermen (déchargeurs de bateaux). Les lightermen ont fermé les poings et ont menacé de me battre... J'ai voulu porter du charbon sur mes épaules, mais on ne me connaît pas et il y a des gens pour cela... Enfin, j'ai acheté un balai pour imiter ces pauvres diables qui ouvrent des chemins dans la boue des rues...; mais les Italiens, qui font ce métier, défendent leur gagne-pain à coups de couteau... Voyez-vous, il n'y a place nulle part dans Londres pour un pauvre homme!

Ceci révoltait mes idées à tel point, que je ne pus m'empêcher de lever les épaules. Londres, la ville de l'industrie infatigable, le centre du travail qui ne s'arrête jamais! Londres, la patrie des établissements philanthropiques et des ateliers populaires!

— Vous avez mal cherché, ami Owen, voilà tout, répondis-je; il ne faut pas calomnier ce qu'on ne connaît point... Je me charge, moi, de vous trouver de l'emploi; un emploi honnête, non-seulement pour vous, mais encore pour votre femme.

Owen se frotta les mains.

— Mais encore, continuai-je d'un ton victorieux, pour votre enfant!

— Pour Paddy, le cher innocent! s'écria Owen avec surprise; non, non, Votre Honneur...; il faut le laisser grandir...

— Du tout, ami Owen!... les enfants qui travaillent de bonne heure deviennent plus vite des hommes... Laissez-moi arranger tout cela, je vous prie.

Nous arrivions dans Pater-Noster street.

C'est une rue étroite et noire, donnant dans Ave-Maria-Lane. Ces deux dénominations sont peut-être un souvenir du catholicisme, peut-être une raillerie protestante: il est difficile de trouver une série d'habitations plus laides et plus indigentes, au moins en apparence.

Quelques-unes d'entre elles sont habitées, néanmoins, par des marchands dont le crédit est européen et la fortune colossale.

Dans la cité de Londres, il n'est point de ruelle, si misérable que soit son aspect, qui ne puisse se vanter de loger au moins une demi-douzaine de millionnaires.

Nous montâmes un sale et ténébreux escalier. Au second étage de cette échelle glissante, Owen tira le cordon d'un loquet, et nous nous trouvâmes dans une chambre assez spacieuse, encombrée d'une multitude d'objets disparates.

On aurait pu se croire dans la boutique d'un marchand revendeur.

Devant la cheminée, où brûlait un bon feu de coke, Joé prenait le thé en compagnie de sa femme.

— Oh! oh! maître fainéant, dit-il en voyant entrer Owen, — vous venez encore encombrer notre maison?...

Je passais le seuil à ce moment, et je pus voir la pauvre Kate avec le petit Paddy, assis par terre à l'autre bout de la chambre.

En m'apercevant, Joé s'interrompit, et sa figure prit une expression d'inquiétude.

— Que veut celui-là?... demanda-t-il durement.

— Celui-là est un gentleman, cousin Joé, répondit Owen avec un reste de soumission ; un gentleman qui vient vous payer les dix schellings que je vous dois, afin que ma femme et mon petit Paddy puissent sortir de chez vous.

L'enfant était accouru vers moi et me prenait les mains en souriant.

Sa mère, confuse et timide, s'était levée et me faisait de loin la révérence.

Le Joé avait une figure de coquin s'il en fut, et sa femme semblait valoir un peu moins que lui.

Leur thé, saturé de rhum, emplissait la chambre d'un parfum équivoque.

— Emmenez-nous, murmura le petit Paddy, qui cherchait à m'entraîner; voilà huit grands jours que je n'ai vu le pavé de la rue !

L'indignation me mettait un poids sur le cœur.

— Monsieur, dis-je à Joé, si les magistrats étaient informés de votre conduite...

— Ah ! ah ! s'écria-t-il en m'interrompant, voilà un homme qui veut se faire une mauvaise affaire !

Il s'était mis sur ses jambes, et sa femme brandissait déjà le massif tisonnier.

Paddy et la pauvre Kate tremblaient de tous leurs membres. On pouvait deviner qu'il s'était passé là, depuis un mois, plus d'une scène de brutale violence.

Joé s'avança vers moi.

— Je suis un Anglais, entendez-vous, monsieur, reprit-il en fermant ses gros poings, qu'il croisa au devant de sa poitrine; quand je dépense de l'argent pour quelqu'un, il faut qu'on me le rende... Si vous voulez payer, payez...; si vous ne voulez pas payer, sortez.

La femme de Joé semblait prévoir une bagarre, et, dans cette prévision, elle manœuvrait en mégère habile ; au lieu de s'avancer vers moi pour soutenir son mari, elle s'était dirigée du côté de Kate, et se tenait auprès d'elle, le tisonnier à la main, dans une attitude menaçante.

Owen qui vit cela voulut s'élancer; mais la mégère leva son poker brûlant sur Kate, qui courbait la tête comme une victime sous la main de son bourreau.

— Eloignez-vous, dis-je, et laissez venir cette jeune femme... ; je vais vous payer vos dix schellings.

— C'est quinze schellings maintenant, riposta Joé, qui eut un rire épais.

— C'est vingt schellings!... s'écria sa femme.

Pendant que je fouillais dans ma poche, elle se tourna vers Kate et lui fit une grossière plaisanterie sur le genre d'intérêt que je pouvais avoir à payer ainsi sa délivrance.

Je mis dix schellings sur un coin de table, et je tirai des poches de mon pardessus un pistolet que j'armai.

La vue de cette arme fit sur le digne couple un effet immédiat; la femme laissa tomber son poker, et le mari se recula en grondant.

— Oh ! oh !... fit-il, vous pouvez bien emmener la bande des mendiants... ; ce n'est pas votre joujou de pistolet qui nous fait peur, au moins !... emmenez, emmenez, et que le diable vous emporte!

L'instant d'après nous étions tous dans la rue. Owen dansait en tenant son fils entre ses bras ; l'enfant riait, la mère pleurait de joie.

Ils ne s'étaient pas demandé encore où ils allaient coucher ce soir...

III. — LES AGENTS DE PLACEMENT.

Il était environ midi.

Tandis que Kate et le petit Paddy, assis contre la grille d'un square, dévoraient les restes du déjeuner d'Owen, je me dirigeai vers la maison de M. Bloomfield, le fameux placeur de Temple-Bar.

En délivrant la pauvre famille, j'avais pris une sorte d'engagement qu'il me fallait tenir.

L'antichambre de M. Bloomfield était pleine, comme d'ordinaire, et je dus m'asseoir pour attendre mon tour.

Il y avait là huit à dix messieurs fort bien couverts, et une demi-douzaine de dames en chapeau de paille. Tout auprès de moi, une pancarte collée à la muraille annonçait que M. Bloomfield Esq., possédant la confiance de toutes les honorables maisons de Londres et des comtés, se chargeait de procurer aux personnes des deux sexes, moyennant une rétribution modérée, des emplois décents et recommandables.

Suivait une interminable nomenclature des places qui étaient à la disposition de M. Bloomfield.

Grâce à lui, les hommes pouvaient devenir intendants, comptables, commis, caissiers, régisseurs, patrons de barques, *foremen* (contre-maîtres), protes d'imprimerie, laquais de bonne maison, etc., etc. ; les dames pouvaient être gouvernantes, demoiselles de compagnie, institutrices, femmes de confiance, nourrices ou lingères.

Il y avait un choix énorme.

Comme j'étais à me demander laquelle de ces positions pourrait convenir à chacun de mes protégés, une porte intérieure s'ouvrit, et deux messieurs en habit noir parurent sur le seuil.

— Je ne paye rien d'avance, moi, vous savez, dit l'un d'eux ; mais si vous me faites avoir les affaires de Milord, je donnerai cent livres à M. Bloomfield et dix livres à vous.

Celui qui parlait ainsi traversa l'antichambre et sortit. L'autre monsieur parcourut du regard les banquettes d'attente.

— Oh ! oh ! dit-il en venant à moi directement, le patron vous attend depuis ce matin... Venez vite !

Ceci était manifestement une erreur, mais j'étais arrivé le dernier et j'avais en perspective de longues heures d'attente : je n'hésitai pas à profiter de la méprise.

On me fit traverser deux ou trois pièces fort bien meublées, où des employés tenaient de beaux registres reliés en marocain rouge; puis on ouvrit une porte revêtue de velours, et le monsieur en habit noir m'annonça.

— Voici M. Burnett..., dit-il.

En franchissant le seuil, je pensais, à part moi, qu'on faisait d'assez beaux bénéfices, suivant les apparences, dans le philanthropique métier de placeur.

C'est justice, et Dieu doit au moins l'aisance aux braves gens qui s'occupent ainsi de leurs semblables.

M. Bloomfield était, ma foi, un beau jeune homme, à la cravate blanche nouée en perfection, portant cheveux blonds bouclés et favoris peignés admirablement.

Son cabinet sentait l'ambre, la rose et le portugal, un peu plus que la boutique d'un coiffeur français.

Il ne se leva point pour me recevoir ; mais il tourna vers moi sa figure blanche, où deux grands yeux d'un azur pâle roulaient indolemment sous des cils presque incolores.

— Monsieur, lui dis-je, veuillez m'excuser si j'ai profité...

— Monsieur Burnett, interrompit-il, parlons peu, je vous prie... ; mes instants sont précieux, et je sais parfaitement

votre affaire... Si vous pouvez verser à ma caisse la somme convenue, cinquante livres, n'est-ce pas? Je suis en mesure, moi, de vous procurer une charge qui vaut de l'or en barre!

— Permettez, monsieur..., dis-je en essayant de l'arrêter: je ne suis pas M. Burnett.

Il mit son binocle à l'œil.

— Ah! ah! fit-il sans changer de ton, que diable chante donc cet étourneau de Stevens?... Au fait, je vous reconnais maintenant...

— Permettez, monsieur...

— Parlons peu, s'il vous plaît!... Mes instants valent de l'argent... Je suis étonné de n'avoir pas fait attention plus tôt à votre accent... Vous êtes le Français qui demande une position d'instituteur.

— Non pas.

— Comment, non pas?

— Je viens ici...

— Parlons peu, je vous en supplie!... J'ai mille affaires en tête, mon cher monsieur, et je suis bien excusable d'avoir oublié que vous désirez une place de secrétaire...

— Mais, monsieur...

— Mais, monsieur, vous êtes donc bien riche si vous pensez me payer toute ma journée!... Je vous le demande en grâce, parlons peu et ne perdons pas de temps.

— Le meilleur moyen, voulus-je dire, serait de vous expliquer tout de suite...

— Je déteste le bavardage inutile!... Savez-vous ce que vaut une de mes heures? La librairie française où vous voulez entrer...

— Mais, monsieur, répliquai-je avec un commencement d'impatience, je ne veux pas entrer à la librairie française.

— Non!... C'est donc vous qui désirez donner des leçons d'histoire aux jeunes ladies?

— Non, monsieur, je prétendais vous parler...

— Parler!... parler!.. On ne parle que trop!... Et voilà un quart d'heure de perdu!

— Vous parler, repris-je, pour un pauvre garçon d'Irlandais, qui a besoin d'ouvrage.

M. Bloomfield se leva tout d'une pièce, et je crois que sa figure blanche prit un peu de couleur.

— Un Irlandais, monsieur!... me dit-il; un mendiant, monsieur!... Monsieur, prétendez-vous vous moquer de moi?...

Il agita une sonnette et appela Stevens.

— Vous êtes une oie, vous! lui cria-t-il avec colère; faites sortir cet homme, et allez à tous les diables!

Je suivis le pauvre Stevens, tout étourdi de l'anathème lancé contre moi par ce digne gentleman qui n'aimait pas les bavardages.

Persuadé que je m'étais adressé trop haut, je me renfonçai dans la Cité pour chercher un placeur moins fashionable.

Au bout de Thames street, du côté de la Douane, il est une petite ruelle sans nom, qui descend à la rivière; ce fut là que je me rendis; mais, cette fois, avec Owen Brydges et sa famille, afin d'éviter toute surprise.

Kate et le petit Paddy avaient fait un bon repas sur le trottoir d'Inner-Temple. Les quelques jours de prison qu'ils avaient subis dans la tannière du cousin Joé donnaient pour eux à l'air épais de la cité une exquise saveur. Ils respiraient à pleins poumons la brume grisâtre, saturée de vapeurs de houille. Kate tenait son fils par la main, et, malgré les trous de sa pauvre mante rouge, plus d'un passant s'arrêtait pour la regarder, tant elle était jolie.

— Oh! Votre Honneur, me disait Owen en la contemplant avec orgueil, voilà une digne créature qui aime son mari et son enfant! Si on me donne de quoi les nourrir tous deux, je ne demande qu'à travailler la nuit et le jour, sans dimanches ni fêtes, voyez-vous!

La dernière masure de la petite ruelle descendant à la Tamise était occupée par le digne Jérémie Hobbe, l'*ami des ouvriers de Londres*, comme le disait son article dans l'Almanach, faisant uniquement les affaires des pauvres, et plaçant les malheureux sans ouvrage, pour le saint amour de notre Seigneur.

Jérémie Hobbe était fort mal logé, mais cela ne m'étonna point, car la charité est rarement opulente.

Nous le trouvâmes dans un petit bureau chauffé par un poêle, assis entre un registre gras et une Bible de taille colossale.

A notre entrée, il fit une marque à sa Bible et ôta ses rondes lunettes cerclées de fer.

— Soyez les bienvenus, au nom de notre Seigneur, dit-il en copiant la voix nasale des prédicateurs méthodistes; asseyez-vous, et dites-moi ce qui vous amène.

— Il s'agit de ce brave garçon, répondis-je.

— Et aussi de la jeune femme..., m'interrompit-il, et encore de l'enfant, je l'espère bien..., car nous sommes tous sur la terre pour travailler, grands et petits.

Je regardai Owen d'un air qui voulait dire :

— Avais-je raison ou tort? Vous voyez bien qu'à Londres il y a du travail pour tout le monde.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, ajoutai-je en me tournant vers le digne Jérémie; je viens de chez un de vos confrères, M. Bloomfield de Temple-Bar...

— Un confrère!... s'écria le bonhomme; les lions dévorants et les tigres cruels sont-ils les confrères de la douce brebis?... Ah! vous venez de chez Bloomfield de Temple-Bar, le Madianite, le Philistin, le plus misérable scélérat qui soit dans la Cité!...

Il s'animait, sa figure jaune et ridée prenait des reflets de pourpre.

— Bloomfield!... poursuivit-il en fermant sa Bible d'un geste convulsif; ah! vous venez de chez Bloomfield!... Vous ne savez donc pas qu'il n'a jamais placé personne!... Les hommes sont simples, en vérité!... Croyez-vous que les lords vont chercher leurs secrétaires dans les bureaux de placement?... Pensez-vous que les ladies s'occupent beaucoup de M. Bloomfield quand elles sont en quête d'une institutrice pour leurs filles?... M. Bloomfield est un coquin! M. Bloomfield de Temple-Bar! M. Bloomfield est un voleur!... On va chez lui parce qu'il a de beaux bureaux et des commis en habits noirs! Un tas de fainéants, monsieur!... Savez-vous la différence qu'il y a entre M. Bloomfield de Temple-Bar et le pauvre Jérémie Hobbe, l'ami des ouvriers?... C'est que ce monsieur-là vous prend des vingt-cinq, des cinquante, des cent guinées pour ne pas vous placer du tout, tandis que le pauvre Jérémie vous trouve de bonnes places pour quelques schellings.

— Arrah!... dit Owen; voilà un brave chrétien, par exemple!

Kate et Paddy écoutaient, immobiles.

Jérémie Hobbe remit ses lunettes de fer.

— Monsieur, murmura-t-il en attirant devant lui son registre, je suis peut-être un peu sorti des bornes de la modération...; j'en demande pardon, non pas à vous, mais à Celui qui lit au fond de nos consciences comme en un livre ouvert... Parlons affaires... Comment vous nomme-t-on, mon ami?

— Owen Brydges, Votre Honneur.

— Hum ! hum ! fit le bon Jérémie ; un Irlandais de l'Ouest, je pense.... ; un aveugle de ce malheureux pays, qui se vautre dans la fange honteuse du catholicisme.

— Musha ! fit Owen en fronçant le sourcil ; que dit-il maintenant ce vieil homme ?

Jérémie poussa un gros soupir.

— Pas de colère, mon fils !... reprit-il avec onction ; je vous plains, mais je ne suis moi-même qu'un pécheur, et je n'ai pas le droit de condamner.

— Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi, les offices, établissements et fabriques qui m'honorent de leur confiance sont tous tenus par de bons protestants ; il y a lieu d'espérer que notre ami Owen, sa femme et son fils, qui est un joli enfant, je dois le dire, entendront la parole et se convertiront.

— Mon cher monsieur, interrompis-je, vous me permettrez de ne point espérer cela... ; je suis, moi aussi, catholique.

Jérémie Hobbe poussa un second et plus gros soupir.

— Oh ! le Léviatan qui s'assied sur sept collines !... grommela-t-il ; l'enchanteresse impure qu'on appelle Rome ?... Mais, après tout, ajouta-t-il en changeant de ton, il y a des gens honnêtes parmi les catholiques.

Il feuilleta son registre avec rapidité.

— Ce ne sont pas les places qui manquent..., reprit-il ; voulez-vous être forgeron, ami Owen ?

— Je serai tout ce qu'on voudra, Votre Honneur.

— Voulez-vous entrer dans une brasserie ? poursuivit l'évangélique protecteur des ouvriers de Londres ; voulez-vous être imprimeur, fondeur, potier, tisserand, mouleur, maçon, charpentier, tanneur, corroyeur, blanchisseur de coton, dégraisseur de laine ?...

— Arrah !... arrah !... fit Owen qui avait l'eau à la bouche ; si je pouvais seulement être tout cela !...

— Mon fils, répliqua Jérémie, j'ai cinquante autres professions à vous offrir..., il n'y a chez moi que l'embarras du choix !

Moi, je me disais : « A la bonne heure !... nous voici au bout de nos peines ! »

— Quant à la jeune femme, reprit le placeur, veut-elle assembler des gilets, coudre des gants ou des casquettes, border des souliers de ladies ?... Veut-elle être servante dans une taverne respectable ?... Veut-elle s'asseoir au contrôle d'un théâtre, d'une *exhibition* ou de polytechnic-muséum ?

— J'aime mieux travailler, répondit Kate modestement ; je sais coudre.

— Bravo !... ma digne amie. Mistress Laurie, la plus célèbre modiste des trois royaumes, a justement besoin d'ouvrières dans son atelier du Strand... Nous pourrons arranger cela... Pour ce qui est de l'enfant..., un bien joli ange, ma chère femme !... on emploie des petits chérubins de son âge dans toutes les fabriques... Et quand je songe qu'il y a des gens assez perdus pour vociférer, dans les journaux et ailleurs, contre le travail des enfants !... Les enfants paresseux deviennent des hommes méchants..., tandis que, grâce au travail et à la vraie foi, nous en faisons des citoyens utiles... Ah ! le monde se perfectionne, notre Seigneur en soit béni, et les enfants de nos enfants verront l'Angleterre changée en paradis... Approchez, mon petit ange.

Kate poussa Paddy, qui s'avança en rougissant.

— Etes-vous bien laborieux ?

— Oh ! Votre Honneur..., répondit l'enfant.

— Avez-vous bien envie de travailler ?

— Oh ! Votre Honneur...

— Que savez-vous faire ?

— Oh ! Votre Honneur...

— C'est qu'il est très-intelligent, ce bambin-là !... s'écria le bon M. Jérémie... Voyons, nous le placerons dans une fabrique de White-Chapel..., à moins qu'il n'aime mieux être *diable* d'imprimerie...

On nomme ainsi, à Londres, les jeunes messagers chargés du service des épreuves.

— Si cela ne lui convient pas, poursuivit le digne Jérémie, nous le mettrons comme apprenti coupeur dans les grands ateliers de M. Jobson, le tailleur fashionable... Ah ! Ah ! nous en ferons un petit gaillard bien heureux, allez !

Décidément, ce Jérémie Hobbe était la perle des méthodistes !

— Et quelle rétribution ?... commençai-je.

— Fi donc ! s'écria l'excellent homme, qui ferma brusquement son registre.

Owen enfilait à part Arrah sur Musha ! et Musha sur Begorra ! Il était attendri jusqu'aux larmes.

— Cependant, repris-je en voulant insister...

— N'avez-vous pas lu mon enseigne ? me demanda Jérémie. Je travaille pour le saint amour de notre Seigneur.

Il ajouta néanmoins entre haut et bas :

— Ceux qui sont reconnaissants donnent ce qu'ils veulent.

Je crois avoir dit déjà que j'étais loin d'être riche. A Londres, une couronne (cinq schellings) est une bien triste offrande. Ce fut pourtant une couronne que je déposai discrètement sur le coin de la table.

Puis, je me levai en disant :

— Il n'est guère encore qu'une heure..., si vous vouliez mettre le comble à vos bontés, mon digne monsieur Hobbe, vous vous occuperiez de ces pauvres gens tout de suite ; car ils sont sans asile, et je n'ai pas où les loger.

Mes six francs vingt-cinq centimes avaient évidemment fait peu d'effet ; la figure de Jérémie était devenue un peu froide.

— Sans doute..., sans doute..., grommela-t-il ; nous tâcherons..., nous verrons..., nous ferons tous nos efforts... Le Livre n'a-t-il pas dit : « Aidez-vous les uns les autres ?... » Mais les affaires sont les affaires, après tout, et l'homme qui se respecte doit parler avec franchise... Je placerai notre ami l'Irlandais, je placerai sa femme et son petit garçon, qui est, sur ma foi, fort gentil... ; seulement je travaille pour vivre, et, au prix d'une simple couronne, je ne puis pas garantir mes placements.

Le prisme au travers duquel je regardais la jaune figure de l'apôtre méthodiste s'assombrit subitement.

— Monsieur, lui dis-je, je vous avais prié...

— Parfaitement ! m'interrompit-il ; mais pensez-vous avoir affaire à un marchand ?... Monsieur, il me faut bien peu de chose pour vivre, et le reste de ce que je gagne est aux malheureux... Voici comme j'avais entendu l'affaire... Je croyais que vous m'auriez offert au moins une guinée, et alors je vous aurais répondu : je me charge de toute la famille..., je les placerai dès aujourd'hui... ; si je ne les place pas, je les logerai dans ma pauvre maison jusqu'au moment où ils entreront à leurs ateliers.

Il fallait s'exécuter.

Je tirai de ma poche un souverain, que je mis sur la table. Comme j'allais reprendre ma couronne, le digne Jérémie m'arrêta le bras.

— Voulez-vous entendre un bon conseil ? me dit-il.

— Qu'est-ce encore ?

— Laissez la couronne pour la garantie.

Et comme mon regard impatienté demandait une explication, Jérémie reprit d'un ton de bienveillante douceur:

— C'est la différence qu'il y a entre un chrétien comme moi et un pharisien comme ce scélérat de Bloomfield... Une fois que j'ai donné ma garantie, je suis lié, mon cher monsieur... Si la première place que je donne se trouve ne point convenir, je m'oblige à en fournir une seconde; si la seconde est mauvaise, j'en fournis une troisième, et ainsi de suite pendant trois grands mois.

Cet arrangement me parut assez raisonnable. Jérémie Hobbe, moyennant vingt-cinq schellings, sans compter le saint amour de notre Seigneur, me signa un engagement que je remis à Owen Brydges.

J'eus grand'peine à échapper aux témoignages de reconnaissance de la pauvre famille irlandaise.

Dans la rue, je me pris à réfléchir: ce que j'avais fait était sans doute bien peu de chose; mais la bourse d'un homme de lettres à son début est si légère!

En définitive, j'étais du moins bien sûr que mon ami Owen, sa jolie Kate et le blond chérubin de Paddy allaient vivre honnêtement de leur travail. Cela valait bien un petit sacrifice.

IV. — TRAVAIL DES ENFANTS ET DES FEMMES.

J'étais à faire mes bagages, et j'avais donné l'ordre à François de retenir ma place au bateau de Boulogne. Avant de partir, François m'apporta deux lettres.

L'une de ces lettres était large, carrée, écrite sur ce papier-carton des riches Londonniens; l'autre était une pauvre missive des plus modestes: j'ouvris cette dernière, gardant l'opulent message pour la bonne bouche.

Il y avait bien trois semaines que je n'avais entendu parler d'Owen Brydges; je ne l'avais pas oublié, pourtant; j'avais donné l'adresse du bon Jérémie Hobbe à Roche, pour que le pauvre Irlandais eût un protecteur en mon absence. La lettre était d'Owen.

Il prenait la liberté de me faire écrire par un de ses compagnons d'atelier pour me faire savoir qu'il avait une place dans la grande brasserie de l'alderman Smith, dans Tower road; il n'avait pas eu un moment pour venir me remercier; il me priait sans façon de venir le voir à la brasserie, me disant qu'on lui donnerait quelques heures de congé, s'il était réclamé par un gentleman. Il y avait quinze jours qu'il n'avait vu Kate et Paddy...

Par un singulier hasard, la seconde lettre était de l'alderman Smith en personne; j'avais eu l'avantage de lui être présenté quelques semaines auparavant, et il me priait d'assister au repas que les aldermen de Londres rendaient chez lui au nouveau lord-maire.

Son principal commis, qui était un peu de ma connaissance, ajoutait en post-scriptum:

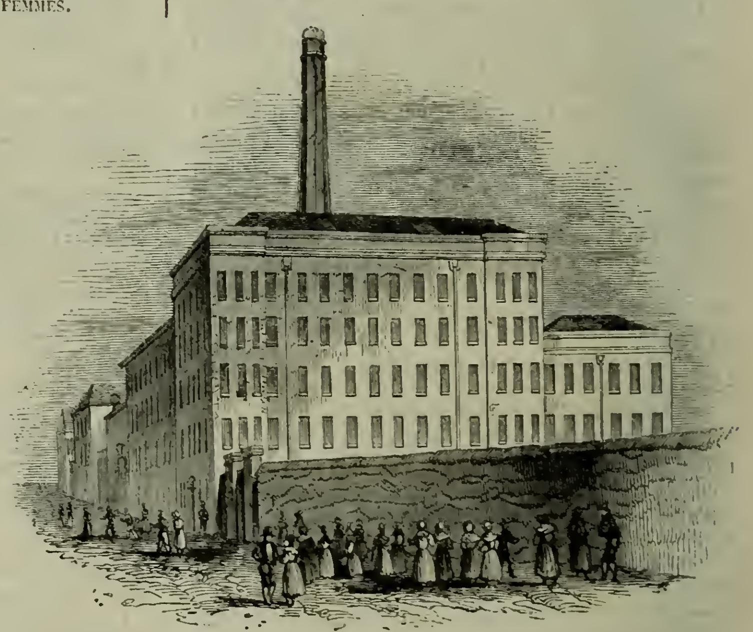
« C'est une chose curieuse, monsieur, et que vous ne verrez pas peut-être deux fois en votre vie. »

Le dîner devait avoir lieu le lendemain à trois heures. François reçut contre-ordre, et mon départ fut retardé.

Le jour suivant, dès le matin, je pris un *cab* pour me faire conduire dans Tower road. Les ruisseaux de la rue roulant à pleins bords des flots d'eau chaude, annonçaient de loin la brasserie de l'alderman. C'était un magnifique établissement, grand comme les trois quarts de notre Louvre, et fabricant plus de bière à lui seul qu'une douzaine de brasseries ordinaires. M. Smith n'occupait pas moins de six cents ouvriers.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)



La brasserie de l'alderman Smith, dans Tower road, à Londres.

REVUE DU MOIS.

Le mois de juin laissera une horrible tache de sang dans l'histoire de Paris. La capitale du monde civilisé a été pendant quatre jours un champ de guerre civile, où les Français se fusillaient entre eux avec une rage inexplicable. On ne peut comprendre la démence et la férocité des auteurs de cette honteuse insurrection, que le pays va rejeter de ses entrailles avec une juste horreur. Puissent les vainqueurs de l'ordre et de la liberté, convaincus désormais des périls que courent la société et la famille, abjurer toutes leurs divisions pour se donner la main autour du chef énergique et sage qui a sauvé la France, et des hommes qui doivent enfin, avec lui, la mener à sa régénération!

Parmi les victimes de cette lutte impie, l'archevêque de Paris, M. Affre, a donné son sang avec un dévouement héroïque. Toute la nation, dans la personne de ses représentants, a suivi le convoi du prélat-martyr, — comme elle avait suivi le deuil des soldats et des citoyens tombés au poste du devoir.

Et, comme si tant de victimes ne suffisaient pas encore, Chateaubriand vient de s'éteindre, le lendemain de ces révolutions et de ces malheurs, qu'il avait si souvent prédits! Notre prochain numéro vous dira sa vie et sa mort.

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LES PEINTRES CÉLÈBRES.

DAVID TENIERS ET VAN OSTADE.



Intérieur flamand. Fumeur et buveur. Dessin de L. Marvy.

I. — LA JEUNESSE DE TENIERS.

Les peintres flamands et hollandais (1) ont poétisé le cabaret par je ne sais quel accent pittoresque. Autrefois, d'ailleurs, le cabaret était mieux hanté qu'aujourd'hui. Les Flandres avaient leurs cabarets de Ramponneau, où les grands seigneurs de la cour des archiducs allaient souper en folle et bruyante compagnie. Dans le cabaret de Teniers et d'Ostade on avait de l'esprit sans le savoir; c'était le temps des mœurs grossières, mais naïves et curieuses. Quiconque, alors, n'allait pas au cabaret n'avait pas de philosophie. Les buveurs d'Ostade et de Teniers en avaient un peu trop.

On a accusé David Teniers de n'avoir étudié qu'en carrosse. En effet, au temps où il peignait ses cabarets et ses intérieurs, il habitait un château et avait toutes les allures d'un grand seigneur. Le fameux don Juan d'Autriche était son hôte. La cour de Bruxelles allait chez lui dans ses fêtes agrestes. Mais avant d'habiter un château, il n'avait rien de cette vie de bohême, que nos artistes connaissent un peu trop aujourd'hui. Il avait vécu longtemps en familiarité intime avec les buveurs, les pêcheurs et les fumeurs des rives de l'Escaut; il avait couru les fêtes et les noces de village, non pas pour confondre sa joie avec celle des paysans, mais pour s'amuser de la joie des paysans. Ce serait, d'ailleurs, un tort de croire qu'il faut être ivrogne pour peindre les ivrognes, ou paysan pour peindre les paysans. Ce que les yeux voient sans cesse perd tout accent et tout caractère. Un voyageur étranger peindrait mieux les aspects intérieurs de la France qu'un Français lui-même. David Teniers était né peintre : qu'importe, après cela, qu'il ait vécu en bohême ou en grand seigneur?

David Teniers est né à Anvers, en 1610, dans l'atelier de son père; cet atelier était tout à la fois la chambre à coucher, la cuisine et le salon; jamais peintre n'étudia si jeune; encore au berceau, il regardait peindre le vieux Teniers; il n'avait pas quatre ans, que son père le surprit le pinceau à la main, barbouillant, avec une gravité comique, une kermesse inachevée.

Rubens, venant visiter le vieux Teniers, s'arrêta pour voir ses deux jeunes fils Abraham et David.

Abraham poursuivit paisiblement sa tâche, sans s'inquiéter de la présence de cet illustre maître; David, ému jusqu'aux larmes, laissa tomber son pinceau. Rubens, voyant bien qu'il lui faisait peur, daigna ramasser le pinceau et peindre lui-même à grands traits dans l'ébauche du jeune écolier. Ce fut la plus belle leçon que prit jamais David, car Rubens expliquait chaque coup de pinceau. Aussi David Teniers disait-il, plus tard : « Je tiens mon génie de la nature, mon goût de mon père, ma perfection de Rubens. » Il avait tort d'oublier Brauwer.

David Teniers, à quinze ans, peignait déjà les paysages dans les tableaux de genre de son père. Il était né peintre; il en avait tous les instincts; il ne voyait rien pour le plaisir de voir, mais pour le plaisir de peindre. « Il était d'un grand secours à son père, disait le naïf Decamps, car il allait avec un âne vendre les tableaux du vieillard à Bruxelles ou à Amsterdam. » Un jour, nous l'avons dit, il rencontra sur la route un grand garçon de dix-huit ans, en fort mauvais équipage, qui lui demanda où allait son âne : « Il suit le chemin des ânes, répondit David Teniers; vous voyez donc que c'est votre compagnon de voyage. » Le grand garçon, c'était Adrien Brauwer. Content de la réponse du jeune Teniers, il fit route avec lui, s'arrêtant aux mêmes auberges pour vivre à ses dépens.

S'étant brouillé, on ne sait pourquoi, avec Abraham, David alla, confiant dans son étoile, ouvrir un atelier près de la cathédrale. Adrien Brauwer, qui n'avait d'autre atelier qu'un cabaret, vint peindre chez David. Ce fut là un nouveau maître très-ardent et très-original. Heureusement que David ne l'écouta qu'à l'atelier.

On raconte cependant une histoire qui prouve que Teniers allait aussi au cabaret. Il était à une auberge d'Oyssel, avec sa palette et ses pinceaux, sans doute au retour de quelques études en pleine campagne; il n'avait pas d'argent, mais il avait faim. Comment se bien tirer d'affaire pour mettre d'accord sa bourse et son estomac?

Il commença par déjeuner de toutes ses forces; comme il était à table, un pauvre aveugle, jouant de la flûte, vint à la porte du cabaret. Il ordonna au joueur de flûte de demeurer en paix sur le seuil. Après déjeuner, il se mit à le peindre; il ne lui fallut pas deux heures pour achever le tableau. Un Anglais, lord Falston, se trouvait là (il y avait alors, comme aujourd'hui, des Anglais partout); ce lord offrit au peintre trois ducats de son tableau. « C'est où j'en voulais venir », dit Teniers. Des trois ducats, l'un fut pour le joueur de flûte, l'autre pour le cabaretier, le dernier pour le peintre.

La fortune, du reste, lui fut bonne fille; il l'appela et elle vint. Ses petits tableaux, faits de rien, avec une prodigieuse rapidité, se débitaient à Anvers pour tous les pays voisins, à un prix de plus en plus incroyable. On disait communément qu'il avait une mine d'or dans son atelier.

II. — ANNE BREUGHEL.

Il épousa cette belle Anne Breughel, fille de Breughel de Velours, pupille de Rubens. Il l'épousa, parce qu'elle était belle. Lui-même était renommé pour sa figure.

Le jour des noces, l'archiduc Léopold lui donna une chaîne d'or, avec son portrait en médaillon. Cette chaîne d'or fut d'un heureux présage; Anne Breughel n'eut pour Teniers que des chaînes de fleurs. Elle lui donna quatre enfants du meilleur style, fleurs et sourires de l'atelier.

Brauwer et Fraesbecke avaient pris à Anvers, parmi les mariniers et les buveurs, toutes les physionomies originales. David Teniers voulut aller à la conquête d'un nouveau monde; il ne fit pas grand chemin pour cela. Entre Malines et Anvers, au village de Pesck, il y avait un château à vendre, le château des Trois-Tours, vieil édifice gothique, digne d'abriter un prince. David Teniers, qui était un petit prince parmi les peintres flamands, acheta hardiment le château, résolu d'y passer sa vie en pleine nature. Le lieu était bien choisi : clocher pointu, prairie, étang, enclos pittoresque, ménétriers, ivrognes, tout ce que Teniers cherchait, il le trouva à Pesck et aux villages environnants. Il mena grand train : il eut des laquais et des équipages. Ce qui surprendra sans doute, c'est qu'il étudiait presque toujours les danses et les cabarets par la portière de son carrosse; il n'imitait point en cela son ami Brauwer, qui buvait et dansait avec ses modèles.

Son château devint un des plus beaux rendez-vous de chasse; l'archiduc Léopold, le prince d'Orange, le duc de Marlborough, l'évêque de Gand, don Juan d'Autriche et autres personnages illustres plus ou moins, s'y donnaient rendez-vous. Don Juan d'Autriche passa au château des Trois-Tours plus d'une belle saison, prenant des leçons de peinture, et fraternisant avec Teniers. Comme souvenir de bonne et franche amitié, il a peint, avec le talent de la patience, le portrait du fils de Te-

(1) Voyez la série des *Peintres célèbres*, t. XII, p. 23, t. XIII, p. 33, 112, et t. XIV, p. 373.

niers. Teniers n'était pas seulement célèbre en Flandre et en Hollande; la reine Christine de Suède lui écrivait, et lui envoyait son portrait en médaille, orné des plus riches pierreries. La France, l'Allemagne et l'Italie se disputaient ses œuvres. Il y avait pourtant, çà et là, des protestations contre son talent; on sait le mot de Louis XIV: « Qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux! » dit ce prince, un jour qu'on avait orné sa chambre de quelques grotesques de Teniers. Ce mot ne prouve rien contre Louis XIV, ni contre Teniers. Le grand roi, qui n'avait jamais vu que des courtisans en longues perruques, en fines dentelles et en habits brodés, ne pouvait croire qu'il y eût quelque part, en Flandre ou ailleurs, une créature humaine comme celle que peignait Teniers.

Cependant ce peintre grand seigneur n'étudiait pas toujours en carrosse; dans ses kermesses, nous le voyons quelquefois assis au bout d'une table rustique, entre sa femme et ses enfants, suivant d'un regard pénétrant tous les jeux de physionomie des buveurs éparpillés autour de lui; il lui arrive même de verser à boire à ses modèles, mais d'une main blanche et dédaigneuse, qui contraste singulièrement avec cette action bachique.

Son grand train le ruina deux fois. A sa première ruine, il se contenta de travailler la nuit: il n'en supprima point pour cela un seul cheval, ni un seul domestique; il n'en reçut pas moins des excellences de tous les pays, qui se croyaient, au château des Trois-Tours, dans un château royal. Le travail rétablit ses finances. On assure qu'il produisit jusqu'à trois cent cinquante tableaux dans une seule année. Mais à force de produire, il désespéra les chalands, ses œuvres tombèrent de prix; bien des tableaux restèrent suspendus aux lambris dorés de l'atelier. Alors, ne sachant plus comment se tirer d'affaire, on rapporte que Teniers, de complicité avec sa femme et ses enfants, se fit passer pour mort. On éleva un mausolée dans le jardin; Anne Breughel revêtit un habit de deuil; enfin la comédie fut si bien jouée que le dénoûment prévu arriva. Les tableaux de Teniers quadruplèrent de prix; ce que voyant, Teniers sortit de son atelier et reprit encore son beau train de vie. Mais que faut-il croire de ceci? Teniers, avec ses sentiments religieux, n'eût jamais consenti à jouer ainsi la comédie de la mort. D'ailleurs Anne Breughel, cette épouse si adorée, cette mère si tendre et si pieuse, n'eût jamais voulu profaner les larmes du veuvage.

David Teniers a peint quelques pages de sa vie au château des Trois-Tours. Un de ses plus jolis tableaux, très-admiré au dix-huitième siècle, dans le cabinet du duc de La Vallière, le représente avec sa famille sur la terrasse de son château. Son costume est flamand et espagnol. Il joue du violoncelle avec bonne grâce et d'un air mélancolique; Anne Breughel ouvre devant lui un livre de musique. Le plus jeune de leurs fils s'épanouit naïvement entre eux; l'aîné, qui a douze ou treize ans, vient du château, apportant un verre et une cruche. Abraham Teniers, drapé fièrement dans son manteau, le chapeau sur la tête, à demi masqué par une porte, observe gravement ce tableau. Un singe, grimpé sur un petit mur, semble écouter la musique avec charme: Mme Teniers est très-simplement vêtue: des cheveux qui tombent en boucles, une rose à son corsage, un tendre sourire de mère, voilà toute sa parure.

Un autre tableau de famille, *la Diseuse de bonne aventure*, représente Anne Breughel écoutant les prédictions d'une bohémienne qui lui tient la main. On est en pleine campagne. Teniers est présent; d'un côté du groupe, on voit son fils qui s'éloigne et entraîne un grand lévrier; de l'autre côté, des bohémiens, dignes de Callot, font une halte pour attendre leur compagne. Toutes les physionomies sont bien exprimées. Madame Teniers a l'air de douter de la sibylle, qui doit lui promettre une longue vie et une belle mort, une belle place en ce monde et dans l'autre. Or, Anne Breughel mourut vers ce temps-là.

Le château des Trois-Tours domine un grand nombre de paysages du peintre; mais Teniers a voulu lui consacrer un tableau tout entier. C'est un vieux château sans caractère et sans style. Cependant il y a quelque chose d'imposant dans ses vieilles tours inégales. Il est baigné par un étang où s'inclinent le roseau et la fleur aquatique. Teniers s'est peint sur le pont avec sa femme et ses enfants. Dans un tableau, il s'est peint voguant sur l'étang dans une nacelle, suivi de chiens à la nage. Abraham a laissé un beau portrait de David Teniers peint au château des Trois-Tours. Quoique drapé à l'espagnole et en dépit de ses cheveux bouclés, de sa fine moustache, de sa fraise, de ses chaînes d'honneur, de ses manchettes et de ses éperons, il a un peu l'air d'un riche paysan de la Flandre.

III. — ISABELLE DE FRESNE.

Il était à peine au milieu de sa carrière, quand il vint à perdre sa femme. Son affliction fut des plus grandes. Le château des Trois-Tours, si égayé par son bonheur passé, se transforma en un tombeau vaste et glacial. La nature, son atelier ordinaire, ne lui parla plus que des grâces, des vertus d'Anne Breughel. Comme, selon son contrat de mariage, il devait, à la mort de sa femme, abandonner tout son bien à ses enfants, il se trouva pauvre comme au point de départ. Ses enfants n'eussent point exigé que les clauses du contrat fussent accomplies en leur faveur; mais David Teniers, malgré les représentations de tout le monde, voulut se déposséder dans l'année même de son veuvage, disant qu'il ne voulait pas vivre sur un bien d'orphelins. Le château des Trois-Tours fut donc mis en vente. Un conseiller au Parlement de Brabant, Jean de Fresne, l'acquit en deniers payables aux enfants du peintre, à leur majorité. Teniers se retira à Bruxelles en très-petit équipage. Il conserva pourtant un cheval, ne pouvant peindre qu'au retour de la promenade en plein champ. A peine si on voulait croire à cette métamorphose. Naturellement il vendait ses tableaux à moitié prix. On n'osait marchander avec le grand seigneur; avec le peintre devenu pauvre on craignait toujours d'offrir trop d'argent. D'ailleurs la fortune se lasse de sourire aux mêmes visages. Teniers vivait solitairement; il tournait ses idées vers l'ombre de sa chère Anne et vers la religion chrétienne.

David Teniers commençait à trouver un certain charme de mélancolie dans cette existence pleine de regret, mais paisible; il s'était remis au travail avec l'ardeur de la première jeunesse, quand une aventure romanesque le ramena à sa vie ancienne. Plusieurs fois déjà, dans ses courses à cheval, il était allé rêver à Pesck, en vue du château, sur ses glorieux souvenirs de fortune, de gloire et d'amour. Un soir, par la grille du parc, il vit apparaître une jeune dame en promenade dont la figure avait quelques nuances de celle d'Anne Breughel. Dans sa douce surprise, il laissa aller la bride de son cheval, qui effeuillait d'une dent impatiente la branche d'un vieux saule. Il suivit d'un regard ardent cette gracieuse apparition, qui était comme un songe du passé. La jeune dame disparut, presque au même instant, dans une allée touffue du château. Teniers regardait toujours, tantôt l'étang, tantôt le château, tantôt l'allée touffue.

Arsène HOUSSAYE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.

Outre qu'il était caporal de la garde nationale, c'était un homme très-honorable que M. César Grassouillet, ex-marchand de bonnets de la rue Saint-Denis. Quand je dis très-honorable, ne confondez pas : je n'entends pas dire qu'il recevait splendidement chez lui ses amis et ses connaissances ; oh ! non, car le digne homme, très-ami de l'ordre et de l'économie, n'avait jamais de sa vie ni donné ni offert un dîner. Ne croyez pas non plus qu'il fût un honorable : son ambition n'a jamais visé aussi haut, quoique, vu le genre de son commerce, il eût pu opiner du bonnet tout aussi bien et peut-être mieux qu'un autre. M. Grassouillet était donc un homme très-honorable, parce que, par son industrie et sa persévérance, il avait acquis ce que, dans la rue Saint-Denis, on appelle une position. Or, dans ce quartier-là, une position, c'est dix à douze mille francs de rente en effectif ; cet effectif, grossi en passant par la bouche de la portière, de la fruitière, et des bonnes des environs, vous fait tout juste la réputation d'un demi-millionnaire ; et avec cette réputation on peut arriver, par le suffrage de ses concitoyens, à être caporal de la garde nationale, ou quelque chose d'approchant, comme capitaine, chef de bataillon, adjoint du maire, etc. Mais le bon M. César Grassouillet était immuablement resté caporal, fixe à son poste comme une borne, quoiqu'il eût la manie de se faire passer pour un homme du mouvement.

Une chose qui m'a toujours fort étonné, c'est que, malgré sa médiocrité bien reconnue, mon ami César n'ait jamais pu parvenir à une position supérieure en quoi que ce soit. Il y avait pourtant, dans cet homme-là, plus d'étoffe qu'il n'en faut pour arriver aux emplois. Il possédait au suprême degré et dans toutes circonstances un aplomb imperturbable résultant de la bonne opinion qu'il professait pour sa personne ; il avait toute la ténacité d'esprit d'un sot ; sa complète nullité ne pouvait éveiller aucune sorte de jalousie ni de rivalité ; sa profonde ignorance ne lui laissait apercevoir aucune difficulté dans les affaires ; son estime pour les gens se graduait sur le nombre de leurs billets de banque, de leurs rubans et de leurs emplois honorifiques ou à honoraires. Il croyait fermement que plus un homme est haut placé, plus il a de mérite réel, et il se prosternait en conséquence devant cette importance qu'il prenait au sérieux. D'où vient donc que cet homme n'a jamais pu sortir de sa classe très-bourgeoise ? Serait-ce parce qu'il croyait tout cela, au lieu de faire semblant de le croire ? Dame ! on ne sait pas !

Grassouillet, dans toutes les choses de la vie, n'avait donc fait que glisser entre deux eaux, comme une anguille, sans s'être jamais élevé à aucune supériorité, mais aussi sans jamais s'enfoncer assez pour se noyer. Relativement à la fortune, l'esprit, le talent, l'industrie, les honneurs, et tout ce que vous voudrez, il n'avait pu dépasser, ainsi que dans la garde nationale, le grade de caporal. Avec cela, c'était un homme vertueux et probe, qui disait toujours « Mme Grassouillet, ou ma chère, ma tendre épouse », en parlant de sa femme, et qui n'avait jamais gagné plus de cinquante pour cent sur les marchandises qu'il vendait en conscience.

Jusqu'à l'âge de quarante ans mon ami avait été le parfait modèle du mari, du citoyen et du négociant ; c'est-à-dire qu'il s'était toujours laissé mener par sa femme qui, à volonté, le faisait tourner comme un toton ; qu'il n'avait pas manqué une seule fois de monter sa garde et n'avait pas eu occasion de faire connaissance avec l'*hôtel des Haricots* ; et que jamais un de ses billets n'avait été protesté. Mais hélas ! la nature humaine est fragile, et il ne faut qu'un instant pour perdre le fruit si rare et si précieux de trente ans de vertu ! L'heure fatale était sonnée pour le vertueux Grassouillet, et les passions, qui jusque-là n'avaient nullement troublé son sommeil du juste, allaient souffler dans son cœur des désirs désordonnés.

Si je ne vous ai pas dit que le marchand de bonnets était aussi bon père que bon mari, c'est par la raison fort simple que M. et Mme Grassouillet n'avaient pas d'enfant. Pour eux, ce n'était pas un petit chagrin, surtout depuis que les commères du quartier affectaient avec une malice infernale de plaindre la dame en lui répétant à propos de rien et à propos de tout : « C'te chère dame Grassouillet ! c'est malheureux tout de même, car à présent il n'y faut plus penser ! » Puis, pour éviter une réponse de la marchande, réponse dont elles lisaient l'aigre formule dans ses yeux, les malignes créatures se hâtaient de demander une paire de bas ou autre chose, et la colère de la dame s'évaporait pendant qu'elle ouvrait un paquet d'*ahùs* (ce qui, dans l'argot des magasins, signifie un paquet de marchandises de rebut). Ces choses résultaient de ce que M. Grassouillet venait d'atteindre la quarantaine, et que sa tendre épouse avait dix ans de plus que son mari.

Toutefois, par un beau matin, et en dépit des méchants propos des commères, Mme Grassouillet tressaillit de bonheur, et aussitôt elle fit part d'une heureuse nouvelle à son mari qui en pleura de joie. Pour se prouver à elle-même, comme aux autres, que sa position n'avait rien de douteux, Mme Grassouillet se prit à avoir des envies irrésistibles, et auxquelles son mari résista d'autant moins que jamais le pauvre homme n'avait eu même la pensée d'une résistance. Elle eut d'abord envie d'une parure en or et en pierres précieuses, puis d'un cachemire de l'Inde, puis d'une robe de velours, puis d'un chapeau à plumes de paradis, puis de mille autres choses peu importantes ; enfin, quand le mois de septembre arriva, elle eut envie d'un panier de chasselas de Fontainebleau, et c'est cette dernière envie qui perdit le pauvre Grassouillet.

A sept heures du matin, le marchand de bonnets, muni de son feutre gris, de sa canne, de son parapluie et de son manteau de garde national, gagna le quai des Célestins et monta courageusement sur le bateau à vapeur. A onze heures il traversait à pied la forêt de Fontainebleau, pour gagner cette ville, parce que, en bon Parisien qui n'est jamais sorti de la capitale, il croyait que le chasselas de Fontainebleau devait se récolter dans les rues ou au moins dans les jardins de Fontainebleau. Tout en marchant, il admirait à sa manière la belle nature ; il s'extasiait sur la longueur de la France, l'étendue de la campagne et la distance de l'horizon ; il s'étonnait de voir que toutes les

feuilles étaient vertes, et qu'il y avait plus d'arbres dans la forêt que dans les Champs-Elysées et les Tuileries; mais il regrettait que ces arbres ne portassent ni poires, ni melons, ni choux-fleurs, et qu'on ne les eût pas plantés en échiquier ou en quinconce. Il pensait aussi que la promenade serait plus facile si, au lieu des ronces, des aubépines, des fougères et des mousses humides qui encombrent le sol, celui-ci était sablé et ratissé avec soin.

Nonobstant ces petites critiques, il cheminait assez gaiement, lorsque tout à coup le son des cors et les aboiements des chiens vinrent frapper ses oreilles. C'était la chasse d'un prince qni s'approchait à grands fracas, poursuivant un vieux cerf dix-cors qui, haletant et n'en pouvant plus, venait se jeter dans un étang pour échapper aux chiens et aux chasseurs. Le jeune prince, sa suite et ses piqueurs, tous montés sur des chevaux barbes, au jarret souple et nerveux, serraient de près le pauvre animal qui, pour gagner la mare, devait nécessairement passer à côté de Grassouillet. Le bon marchand de bonnets, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête et qui ne savait encore de la chasse que ce qu'il en avait appris par les journaux de Charles X, en fut un peu étourdi; mais il ne perdit nullement la tête, et même il lui vint à la pensée de faire la cour au prince en lui facilitant la prise du cerf. En conséquence, il se jeta au-devant de la bête, pensant la saisir par les bois et l'arrèter net, comme un jour il avait bravement arrêté par la bride, sur la place du Carrousel, un cheval échappé. Le cerf baissa la tête, de manière à toucher presque la terre avec le nez, puis il la releva par un mouvement brusque, et l'on vit l'infortuné Grassouillet voler dans les airs comme un canard sauvage, et s'abattre à quinze pas de là, au beau milieu de la mare, où il fit un magnifique plongeon dans la vase. Les chiens, troublés par un spectacle qui leur parut nouveau et amusant, s'élancèrent dans l'eau pour se mettre à ses trousses, et déjà ils houspillaient les fonds de son pantalon, lorsque les piqueurs, à grands coups de fouet, les forcèrent à se remettre sur les traces du cerf qui avait joué des jambes.

Grassouillet ne riait pas; mais en compensation, le prince riait pour deux, et une hilarité générale s'empara de tous les chasseurs, lorsqu'on vit le pauvre diable sortir de la mare, couvert d'eau et de fange, sans la plus légère blessure. Le prince le fit approcher, lui adressa la parole avec bonté, le félicita ironiquement sur son adresse à sauter et à plonger, et finit par lui offrir le cheval d'un de ses piqueurs s'il voulait suivre la chasse. Cette bienveillance railleuse fit si bien tourner la tête au marchand, qu'il oublia l'état dans lequel était sa toilette pour se souvenir qu'autrefois il avait été pendant trois mois dans la garde nationale à cheval. En conséquence, remettant sa canne, son parapluie et son manteau à la garde d'un valet de chenil, il enfourcha bravement le coursier qu'on lui présenta, se mit à galoper à la suite du prince, et fut le premier à plaisanter sur sa mésaventure.



Chasse au cerf, avec lévriers de Russie.

Depuis ce moment, Grassouillet devint un passionné chasseur; ce goût l'entraîna tout naturellement à celui de l'histoire naturelle, et ensuite à celui des voyages, ce qui commença déjà à lui faire négliger un peu son commerce. A la grande surprise de Mme Grassouillet, il ne parlait plus de l'éducation, de l'état à donner au fils qu'il attendait d'elle, mais de la chasse à courre, à tir, de cerfs, de daims, de chamois, de renards, de lièvres, de faisans et de perdrix. Le soir, au lieu de faire la partie de piquet ou de dominos avec sa femme, il avait continuellement le nez dans

un traité de chasse, dans la relation d'un voyageur, ou dans un cours d'histoire naturelle tout aussi menteur mais plus niais, et il choisissait toujours les plus gros livres pour faire ses lectures, parce qu'il croyait des ouvrages ce qu'il croyait des hommes, que les plus grands sont toujours les meilleurs. C'est pour cela qu'il avait acheté, à raison de cinquante centimes le volume, les *Annales* in-quarto *du Muséum d'histoire naturelle.* Peu à peu son imagination s'échauffait, et dans ses rêveries solitaires il se voyait au comble du bonheur, poursuivant la gazelle dans le Sahara, l'éléphant au cap de Bonne-Espérance, le lion dans la Numidie, la girafe en Abyssinie, le tigre dans le Bengale; ou bien, revenant de ces pays lointains, il chassait le loup dans les Pyrénées, le chamois dans les Alpes, le renard en Angleterre, la loutre en Écosse...

— Tiens, en Écosse! dit-il en se frappant le front, en voilà une d'idée! Et il tomba dans une profonde méditation.

Le même soir le bon marchand, au lieu de faire sa lecture accoutumée, passa dans la chambre de sa femme, s'assit à côté d'elle au coin du feu, et lui dit:

— Madame Grassouillet, savez-vous ce que c'est qu'une LOUTRE, la loutre d'Europe, l'*enhydris* des anciens Grecs et Romains, le *mustela lutra* de Linnée, le *lutra vulgaris* des naturalistes d'aujourd'hui?

— Non, mon mari.

— Mais vous connaissez bien les gants, les bas et les chaussettes de fil d'Écosse?

— Certainement, puisque ce sont les meilleurs articles de notre magasin.

— Vous en êtes bien sûre?

— Parfaitement sûre.

— En ce cas, j'achèterai un fusil à deux coups, des bottes imperméables et un caniche.

— Je ne vous comprends pas.

— Vraiment? Voici ce que c'est. La loutre a ordinairement deux pieds et demi (0,650) de longueur; sa tête est comprimée, son corps très-long, sa queue aplatie horizontalement; ses oreilles sont fort courtes, ses pieds palmés, ses yeux grands, ainsi que ses moustaches. Elle est brun foncé en dessus, d'un gris brunâtre en dessous, avec la gorge et l'extrémité du museau d'un gris clair. On en trouve des variétés accidentelles tachetées de blanc, mais ces individus sont fort rares. Cet animal appartient à la classe des mammifères, à l'ordre des carnassiers digitigrades, et à la famille des martres, ou, selon M. Lesson, à celle des *lutreæ.* Pour combien croyez-vous, ma bonne amie, que nous en vendons par an?

— Des loutres?

— Non, non, du fil d'Écosse.

— A peu près pour douze mille francs, gants et chaussettes compris.

— Par conséquent, c'est un misérable bénéfice annuel de six mille francs! Madame Grassouillet, nous triplerons cette année ce bénéfice: quand on devient père de famille, voyez-vous, il faut penser à faire une dot à ses enfants.

— C'est très-bien penser, mon ami.

— Dites-moi: vous souvenez-vous d'où nous tirons notre fil d'Écosse?

— De Tisy, de Tarare et de Saint-Etienne.

— Eh bien, moi, j'irai en chercher en Écosse même. Comme il est extrêmement fin et rusé.

— Le fil?

— Non, l'animal dont je te parle, la loutre, je porterai un fusil à longs canons. Ensuite, si nous ne trouvons pas à le vendre pour Écosse, nous le vendrons pour Irlande.

— La loutre ou le fusil?

— Eh! non, le fil.

— Si vous pouviez vous expliquer un peu plus clairement sur nos affaires commerciales, vous me feriez plaisir, monsieur Grassouillet.

— Rien n'est plus facile, et je vais te faire une citation qui te mettra de suite au courant. La loutre nage et plonge avec la plus grande facilité, et développe dans les eaux une agilité surprenante qu'elle est bien loin d'avoir sur la terre, où la brièveté de ses pattes la force presque à ramper. Jamais elle ne quitte le bord des eaux où elle pêche pendant la nuit; le jour elle se cache sous une vieille souche ou dans un trou, et comme elle a l'oreille aussi fine que l'odorat, il est très-difficile de la surprendre quand elle est loin de son trou: à la moindre apparence de danger, elle s'élance dans les ondes, plonge à une profondeur suffisante pour dérober sa trace, nage entre deux eaux et regagne ainsi sa retraite. Elle se plaît de préférence dans les pays solitaires et un peu montagneux, le long des petites rivières qui nourrissent des écrevisses, des truites et d'autres poissons, mais toujours à proximité des étangs, où elle va de temps à autre faire des excursions désastreuses; car on a calculé qu'un seul de ces animaux peut détruire de cent à cent cinquante carpes par an. La loutre attaque aussi les rats d'eau, les mulots, les petits oiseaux, etc. Elle cherche dans les roseaux les nids de canards, de sarcelles, de bécassines, et en mange les œufs; elle se jette sur les grenouilles, les couleuvres et autres reptiles; mais pour cela elle ne se contente pas moins d'herbe tendre, d'écorce et de jeunes bourgeons, quand elle vient à manquer de proie vivante. Vous concevez donc, madame Grassouillet, que pour aller chasser la loutre en Écosse, il me faut un fusil à longue portée, des bottes imperméables et un caniche.

En écoutant ces billevesées, la dame était devenue rouge de colère, et, à mesure que le coquelicot teignait ses joues, celles du mari devenaient pâles comme de la cire blanche. C'est un effet physiologique de contraste qui se rencontre le plus ordinairement dans les bons ménages, c'est-à-dire dans ceux où l'un des deux tendres époux a peur de l'autre. Dans ce cas, le plus poltron prend bien vite l'habitude d'une respectueuse soumission, éminemment propre à entretenir la paix conjugale. Or, comme M. Grassouillet avait contracté depuis longues années cette excellente habitude, et qu'il lut dans les yeux de sa tendre moitié l'orage qui allait bientôt éclater, il prit sur-le-champ le parti que prennent toujours les faibles, celui de la ruse, de cette ruse qui, dit-on, est l'esprit des sots. Je vous prie de ne pas la confondre avec la finesse, qui, au contraire, chez les femmes, est une preuve d'esprit, et encore moins avec la fourberie, qui constitue la finesse des escrocs.

— Ma tendre amie, reprit-il aussitôt, vous concevez bien que ce n'est pas pour chasser que je vais en Écosse, et que la loutre n'est qu'une hyperbole commerciale pour endormir la concurrence. Sous ce prétexte, je vais accaparer tous les fils d'Édimbourg; dans deux mois, j'arrive sans avoir éveillé les soupçons de nos confrères, et j'écrase toute la rue Saint-Denis sous une masse de véritable fil d'Écosse, dont la mise en vente ne trouvera aucune rivalité. Vous concevez!

— Je conçois, dit la dame fort radoucie (car au bout du compte, M[me] Grassouillet, quoiqu'un peu vive, était fort bonne femme), je conçois que vous auriez tout aussi bien fait de partir incognito, sans en rien dire à personne,

et surtout sans parler de fusil, de caniche et de bottes fortes.

Maintenant, transportez-vous tout d'un coup dans les pittoresques montagnes de l'Écosse, au milieu des bruyères et des roches sauvages qui entourent un beau lac aux eaux bleues; inspirez-vous de tout ce qu'un magnifique site a de poésie romantique. « Déjà le soleil... » Il me vient une idée, lisez cette description dans un des romans de Walter Scott, fût-ce dans une traduction de Defauconpret, par exemple le commencement du deuxième chapitre de la légende de Montrose, puis venons-en à mon ancien ami Grassouillet, dont le couteau de chasse, la veste parisienne, la casquette à visière et les bottes à l'écuyère contrastaient singulièrement avec la claymore, la toque, les sandales et le plaid écossais; mais Grassouillet ne s'en apercevait pas le moins du monde, parce qu'il n'avait jamais entendu parler de Walter Scott.

Assis sur le tapis vert d'un îlot, une douzaine de chasseurs écossais et un marchand de bonnets déjeunaient gaiement, en attendant que le soleil eût essuyé la rosée attachée aux calices blancs et roses des bruyères. Un caniche noir parisien, trois griffons pur sang d'Écosse, dormaient aux pieds de leurs maîtres, et un domestique fort alerte faisait de fréquentes visites à une petite barque amarrée au rivage pour en rapporter tantôt un pâté ou une volaille froide, tantôt une bouteille d'ale ou de porter excellents, ou une bouteille de vieux bordeaux, encore meilleur à mon avis.

— Oui, messieurs, disait M. Grassouillet, je reçois avec le plus grand plaisir, je pourrais même dire avec la plus vive reconnaissance, votre fil de lin, vos pâtés d'Édimbourg et les précieux renseignements que vous voulez bien me donner sur le *lutra vulgaris* que nous allons chasser.

— La loutre, dit alors un des chasseurs, ne se creuse pas de terrier comme on l'a prétendu; mais si elle en trouve un tout fait, elle s'en empare volontiers et y loge ses petits sur un lit de bûchettes et de foin. Le plus ordinairement, elle se loge dans une vieille souche d'aune, de saule ou de peuplier, quelquefois dans un trou de rocher, une pile de fagots ou le premier trou venu. C'est là qu'elle porte sa pêche ou sa chasse pour la manger avec tranquillité et à l'abri de tout danger. Mais elle ne tient pas tant à son domicile qu'elle ne le quitte pour toujours et aille en chercher un autre à une grande distance, pour peu qu'on l'y ait inquiétée.

Elle met bas, en avril, trois ou quatre petits, qu'elle allaite pendant deux mois, et qu'elle abandonne ensuite. Si, à proximité d'un village ou d'une ferme, elle rencontre un vivier, elle n'ose pas y établir son domicile, et, dans ce cas, elle agit comme le putois, c'est-à-dire qu'elle commence d'abord par tuer tout le poisson qu'elle y trouve, puis, ensuite, elle en emporte autant qu'elle peut. Lorsqu'elle s'est établie sur les bords d'une grande rivière ou d'un lac comme celui-ci, ce qui arrive souvent, elle devient redoutable pour les pêcheurs, non-seulement parce qu'elle ruine leur industrie en détruisant le poisson, mais encore parce qu'elle manque rarement de couper leurs lignes et de trouer leurs nasses et leurs filets quand ils sont obligés de les laisser tendus pendant la nuit. Elle peut rester longtemps sous l'eau sans venir respirer à la surface, mais néanmoins ce temps a une mesure, et cette faculté ne l'empêche pas de se noyer quelquefois quand elle est entrée dans une nasse d'osier et que la respiration lui manque avant d'avoir pu en couper les barreaux avec les dents.

— Je suis étonné, dit un autre chasseur, que vous soyez venu en Écosse pour chasser la loutre, car elle se trouve dans toute l'Europe, et elle n'est pas très-rare en France.

— Cela était vrai autrefois, répondit M. Grassouillet; mais les lois sur la chasse ont été si mal observées dans ma patrie, que cet animal y est devenu fort rare et ne se rencontre plus que par hasard. C'est dommage, car sa fourrure, surtout celle d'hiver, sans avoir un très-grand prix, a cependant quelque valeur, surtout depuis qu'on l'emploie beaucoup dans la chapellerie. Sa chair, que l'on mange les jours de maigre, est assez bonne, mais elle a une forte odeur de poisson qui ne plaît pas à tout le monde.

En France, nous ne chassons la loutre que très-rarement avec des chiens. Cet animal a la singulière habitude d'aller chaque nuit au même endroit, sur la grève, faire ses ordures auprès d'une pierre blanche que le hasard lui fait rencontrer sur le sable; on les reconnaît aux débris d'arêtes de poisson et de tests d'écrevisses qu'elles contiennent. Les chasseurs, qui connaissent fort bien cette habitude, vont s'embusquer à vingt pas de cette pierre, l'attendent au clair de la lune, et manquent rarement de l'y voir venir et de la tirer. S'ils ne la tuent pas raide, elle est perdue pour eux, car elle se jette dans la rivière et se sauve entre deux eaux. Quand elle se sent mortellement blessée, elle plonge, s'accroche au fond à quelques racines, se laisse noyer et ne revient plus sur l'eau. Si par hasard on l'a surprise loin du trou qu'elle habite ordinairement, elle se cache sous des racines ou des herbes épaisses, reste le corps entièrement plongé dans l'eau, et n'élève à la surface, pour respirer, que le bout de son nez, qu'elle a soin de cacher sous une large feuille de nymphéa ou autre plante. Elle demeure immobile, dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle soit assurée de l'éloignement du chasseur. Du reste, elle a beaucoup de finesse, et ne donne que très-rarement dans les piéges qu'on lui tend.

— Votre grand naturaliste, Buffon, a dit que la loutre ne s'apprivoise jamais.

— Et en cela M. Buffon s'est trompé. J'en ai vu une, ajouta M. Grassouillet, qui a vécu pendant deux ou trois ans dans le château d'un de mes parents. Elle suivait et caressait la domestique qui lui donnait habituellement sa nourriture; elle sortait et se promenait seule, rentrait de même, allait tous les jours se laver dans le bassin d'une fontaine qui jaillissait au fond d'une grande cour, dormait au coin du feu de la cuisine pendant tout l'hiver, et s'en était si bien emparée qu'elle en chassait les chiens et les chats. Quelquefois elle s'échappait la nuit pour aller pêcher dans un petit étang très-voisin du château; elle rentrait par les chatières, trous qu'on est dans l'usage, en Beaujolais, de faire aux portes pour livrer passage aux chats; le lendemain matin, des débris de poissons, trouvés dans la cuisine, dénonçaient son vol et prouvaient qu'elle venait dévorer sa proie à la place où on lui donnait ordinairement sa nourriture. Elle s'était fort bien accoutumée à manger les restes de la table, du pain trempé dans du lait et même la soupe des chiens. Après avoir donné cet échantillon de son savoir dans les sciences naturelles, M. Grassouillet se rengorgea fièrement et jeta sur ses auditeurs un regard professoral et vaniteux, pour jouir de l'effet qu'il avait produit.

— J'ai vu et chassé, dit avec nonchalance un Écossais, des loutres dont la fourrure est éminemment plus belle que celle de l'espèce que nous allons poursuivre aujourd'hui.

— Vous voulez, je pense, parler de la *saricovienne?*

— Sans doute; mais encore faut-il s'entendre, car on nomme ainsi deux espèces fort différentes. La vraie saricovienne, celle de Buffon, est le *lutra brasiliensis*, de Gray;

le *mustela brasiliensis*, de Gmelin, et enfin la *loutre d'Amérique* de G. Cuvier. J'en ai tué au Brésil et à la Guyane. Sa fourrure, quoique belle, n'offre rien de bien intéressant pour le commerce; mais il n'en est pas de même pour la saricovienne du Kamtschatka, nommée par les naturalistes, *lutra marina*, Stell.; *lutra lutris*, T. Geoff.; *mustela lutris*, Lin.; *enhydris Stelleri*, Fleming.; *latax marina*, Lesson, etc. C'est cette dernière que j'ai chassée, non-seulement au Kamtschatka, mais encore dans tout le nord de l'Asie et de l'Amérique, surtout à la côte sud-ouest et sur les bords des petites îles qui bordent les côtes.

Le pauvre M. Grassouillet, qui se croyait un grand voyageur pour être venu de Paris à Édimbourg par le chemin de fer, le paquebot et la diligence; qui avait cru faire preuve d'érudition en citant ce qu'il savait sur la loutre commune, resta écrasé sous la fusée scientifique du voyageur écossais. Il le regardait avec des yeux effarés, et la bouche ouverte, pleine de pâté, sans avoir la force d'avaler pour lui faire une question, quand l'autre continua.

— Cette espèce n'habite pas les eaux douces, mais seulement les rivages de l'Océan et ceux des grands lacs salés qui communiquent avec la mer. Sa fourrure, objet d'un très-grand commerce, est une des plus précieuses que l'on connaisse, et les Chinois, chez lesquels j'ai souvent été en vendre, l'estiment tant qu'ils la payent presque au poids de l'or, surtout dans certaines années. Cette magnifique pelleterie est d'un brun marron lustré, changeant de nuance selon la manière dont la lumière la frappe; elle est garnie de très-peu de poils soyeux, et principalement composée de poils épais, laineux, particulièrement à la partie supérieure du corps où ils sont veloutés. Comme je vous l'ai dit, par son éclat, sa douceur, son moelleux, cette fourrure l'emporte sur toutes les autres. Chaque année, des vaisseaux américains, russes, anglais et écossais, se rendent sur les côtes où cette loutre abonde; ils achètent aux naturels du pays toutes les peaux qu'ils peuvent en tirer, et les portent ensuite vendre avec d'énormes bénéfices, en Chine et au Japon. Je ne sais rien sur les mœurs de cet animal, si ce n'est qu'il vit par couple, et que la femelle ne fait qu'un petit à la fois. Du reste, je n'en sais guère plus long sur les dix-sept autres espèces de loutres connues, savoir : *Lutra poensis*, *nair*, *indica*, *chinensis*, *platensis*, *paroensis*, *chilensis*, *enhydris*, *insularis*, *peruviensis*, *Californiæ*, *lataxima*, *canadensis*; *pteronurus* ou *lutra Sandbackii*; *anonyx Delalandi*, ou *lutra inunguis*; *leptonix Barang* ou *lutra leptonix*.



Chasse à la loutre.

Le pauvre Grassouillet fut foudroyé par cette kyrielle de mots latins qu'il croyait signifier quelque chose, et ce ne fut que par le plus grand effort de gosier qu'il parvint à opérer, sans s'étrangler, la déglutition de la croûte de pâté qui lui était restée à la gorge.

— Hélas! hélas! disait-il en lui-même, j'ai pourtant acheté les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, à raison de cinquante centimes le volume, ce qui fait près de cinq sous le demi-kilo, et pourtant je ne savais pas un mot de toutes ces belles choses: *Nair! paroensis! Barang! Delalandii! Sandbackii!* Dieu de Dieu! en voilà de la fameuse science!!

Le déjeuner fini et le soleil ayant absorbé l'humidité qui rendait les roches glissantes, on se prépara pour la

chasse. La moitié des chasseurs descendit sur les rives du lac avec les quatre chiens; l'autre moitié resta dans le canot pour recevoir à coups de fusil les loutres qui, croyant échapper au danger, viendraient se jeter dans l'eau, de manière que la nacelle devait voguer doucement, toujours en face des hommes qui étaient à terre, et avancer parallèlement avec eux.

Les loutres aiment à s'écarter d'une centaine de pas des rives qu'elles habitent, pour donner la poursuite aux mulots, aux souris et aux jeunes oiseaux. Dans les lieux solitaires où elles ne sont pas inquiétées, au lieu de rentrer dans leurs trous, elles restent dans les herbes et les buissons pour dormir au soleil, et elles y passent la journée. Les chasseurs, qui savent cela, suivent les bords de l'eau dans le plus grand silence, tandis que leurs chiens battent les bruyères, les prés et les broussailles des environs. La loutre, surprise, se sauve vers sa retraite, et elle est obligée, pour gagner le lac, de passer devant les chasseurs qui la fusillent à leur aise. Si elle parvient à échapper à leurs coups, elle se jette dans les ondes, et les gens qui sont dans



La loutre forcée.

la nacelle la tuent à coups de fusil, ou même à coups de rames après l'avoir fatiguée, si elle ne trouve pas sur la rive un trou pour se cacher.

Les bords du lac étaient pleins de rochers, d'où il résulte que, pour les parcourir, la légère chaussure écossaise était éminemment plus commode que des bottes à l'écuyère; c'est ce qui fait que M. Grassouillet, suant dans son harnais, se trouvait toujours seul, à trois cents pas au moins derrière les autres, et avait eu déjà trois fois le chagrin de les voir faire feu sur les loutres sans que lui-même eût pu brûler une amorce. Son caniche, qui avait prit goût à la chasse et que les coups de fusil animaient, avait bravement abandonné son maître pour suivre les chasseurs plus heureux, et cela prouve que cet animal avait une intelligence presque humaine. Le marchand de fil avait beau siffler, crier, s'enrouer à appeler Castor! Castor! ici, Castor! l'ingrat caniche faisait la sourde oreille et continuait à chasser les amphibies que les Écossais n'avaient que blessés.

M. Grassouillet, exaspéré et n'en pouvant plus de fatigue, maudissant Castor et ses bottes à l'écuyère, avait pris le parti désespéré de s'asseoir sur une pierre pour rester, de loin, simple spectateur de la chasse, lorsqu'il aperçut dans le lac, tout à fait au pied d'un rocher, une très-grosse loutre qui nageait de son côté. Voir, ajuster et tirer, ne fut pour lui qu'un même mouvement, et aussitôt il s'élança vers l'endroit où il avait vu plonger l'animal sur son coup de fusil. Bien certainement il l'avait mortellement blessé, car l'eau était teinte de son sang, et on entrevoyait quelque chose de noirâtre se débattant sous les vagues bouillonnantes à une certaine profondeur. Le pas de course qu'avait pris mon bon ami Grassouillet ne convenait pas plus à ses bottes à l'écuyère qu'aux roches glissantes sur lesquelles il courait comme un fou; arrivé sur le bord, qui était élevé verticalement à sept ou huit pieds au-dessus de la surface du lac, le malheureux ne put retenir son élan, et obéissant aux deux grandes lois physiques qui font tourner la terre autour du soleil, c'est-à-dire à la force d'impulsion et de projection, puis à la gravitation, il fut piquer une tête précisément à la place où la loutre s'était enfoncée. Les ondes entr'ouvrirent leur

sein, se refermèrent sur lui, et c'en était fait du pauvre Grassouillet, si les gens du canot n'eussent vu sa mésaventure et ne fussent venus à force de rames à son secours.

Le marchand de fil avait, ainsi que je l'ai dit, une ténacité d'esprit que l'on appelle du caractère, de la fermeté, de la persévérance, des pensées immuables, etc., etc., chez les grands, et que chez nous autres, gens vulgaires, on nomme tout simplement de l'opiniâtreté ou de l'entêtement, ce qui, remarquez-le bien, n'empêche nullement de se laisser mener par sa femme. En conséquence, et quoiqu'il ne sût pas nager, il n'abandonna pas l'idée de s'emparer de sa loutre, et tout en faisant le plongeon, il tâtonnait au fond de l'eau pour la trouver. Il était temps que le canot arrivât, car lorsqu'on parvint à saisir, avec un croc, la genouillère d'une des bottes de l'infortuné, ce qui obligea de le retirer du lac les jambes les premières, il avait déjà avalé plus d'eau limpide que n'en boit le plus maigre chanoine dans un dîner d'invitation. Cependant, il n'avait pas encore perdu connaissance, et il serrait convulsivement dans ses bras crispés la proie qu'il avait si vaillamment poursuivie jusque dans le sein des ondes, et qu'on ne put lui arracher des mains. « Je tiens ma loutre! je tiens ma loutre!! » s'écria-t-il avec enthousiasme, et il ouvrit les yeux. Mais, hélas! jugez du désappointement du pauvre chasseur, quand il reconnut dans ses bras son malheureux caniche, criblé d'un coup de fusil et noyé.

Quinze jours après, M. Grassouillet, encore tourmenté par les restes d'un gros rhume, était assis au coin de son feu, dans la rue Saint-Denis, à côté de sa femme, à laquelle il ne dit pas un mot de loutre, de caniche, ni de bottes à l'écuyère, en lui racontant les détails de son voyage.

Après neuf mois, madame fut fort étonnée de ne mettre au monde ni la fille ni le garçon pour l'un desquels on avait préparé une magnifique layette. Au dixième mois elle devint fort inquiète; enfin, le onzième mois écoulé, une maladie grave, et plus encore le chagrin d'avoir été trompée dans les espérances les plus douces que puisse avoir une honnête femme, la conduisirent au tombeau. Son mari, désolé de sa perte, lui fit élever, au cimetière du Père Lachaise, un superbe mausolée en marbre noir et blanc, et il fit graver en lettres d'or, sur le fronton, cette épitaphe de sa composition :

CI-GIT LA VERTUEUSE DAME ZÉORINE-ALOÏSE-EMMA-NELLY-
SNÉOTISTE-IDA TROUILLARD, ÉPOUSE GRASSOUILLET,
NÉE EN 1794, DÉCÉDÉE EN 1846.
! PRIEZ POUR ELLE !
SON MARI, INCONSOLABLE,
CONTINUE, RUE SAINT-DENIS, N° 854, A TENIR UN
ASSORTIMENT COMPLET DE FIL D'ÉCOSSE,
GANTS, CHAUSSURES ET AUTRES
FOURNITURES, LE TOUT
AU PLUS JUSTE
PRIX.

Le diable parvient toujours à semer quelques mauvaises pensées dans l'âme d'un saint homme, et Grassouillet nous en fournit un exemple. A travers les élans réels de sa douleur, il lui venait quelquefois à l'esprit que sa tendre épouse le contrariait sur ses goûts pour la chasse, pour l'histoire naturelle et pour les voyages; qu'il n'était pas tout à fait le maître chez lui, et qu'elle l'avait constamment empêché de prendre un port d'arme. Alors les démons consolateurs se glissaient furtivement dans son cœur sous les formes d'un fusil de Lepage, d'un permis de chasse, et d'une promenade au Jardin des Plantes en attendant mieux. Dans les commencements de son deuil, il allait tous les dimanches voir la girafe et l'éléphant, et c'est là que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance, comme vous allez le voir.

Un jour donc, et c'était un dimanche, je montais au grand labyrinthe du jardin, lorsque je rencontrai l'honnête marchand de bonnets, lisant un énorme volume, tout en marchant à côté de moi, dans la même avenue. Je jetai un regard furtif sur le titre de son livre, et je vis que c'était *le Jardin des Plantes* de l'éditeur Dubochet. Ma petite vanité fut chatouillée, et d'un air extrêmement poli, j'allais adresser la parole à mon inconnu, lorsque lui-même m'offrit gracieusement ce que j'allais lui offrir, d'être mon *cicerone*. J'en fus un peu surpris, mais j'acceptai sans hésiter.

— Nous montons, me dit-il, et nous trouvons d'abord un arbre d'une énorme grosseur. C'est le fameux cèdre du Liban, que Bernard de Jussieu, en 1734, rapporta d'Angleterre dans son chapeau. Ce cèdre, très-élevé, le serait beaucoup plus si un imprudent chasseur n'eût cassé son bourgeon terminal d'un coup de fusil. Les érudits vous diront que le bois de cet arbre est incorruptible, éternel, et que c'est pour cela que Salomon en a bâti son temple. Le vrai est que les érudits se trompent; ce bois est mou, de la consistance de l'aubier, et il ne vaut pas le plus mauvais sapin. Montons : entre le cèdre et le kiosque, à l'exposition du Levant, est une petite enceinte renfermant un bien humble monument couvert d'herbe et de mousse; c'est là que repose d'Aubenton, cet homme aussi modeste que savant, sans lequel Buffon n'eût été probablement qu'un grand écrivain. Par un chemin tournant en spirale, on monte au kiosque ou belvédère, soutenu par de jolies colonnettes de bronze et entouré d'une balustrade en fer. De là, comme vous voyez, on découvre une partie de Paris et de ses environs. Le labyrinthe est planté d'arbres résineux, et offre de très-grands échantillons des espèces les plus utiles.

Mais dirigeons nos pas vers la ménagerie. Nous arrivons à la volière, joli joujou d'enfant dont l'idée doit certainement être sortie de la cervelle d'un bourgeois du Marais.

— Voici d'abord, continua M. Grassouillet, un oiseau dont l'histoire est vraiment merveilleuse, c'est le *vultur gryphus* de Linnée, de Temminck, etc. ; le *sarcoramphus condor* de Duméril ; enfin le célèbre condor, sur lequel les anciens auteurs et les nouveaux nous ont fait de si belles histoires.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit le condor des anciens?

— C'est lui-même : « c'est l'espèce si fameuse par l'exagération avec laquelle on parlait de sa taille », dit G. Cuvier, dans son *Règne animal*, et c'est probablement pour cela que ce gigantesque naturaliste, dans sa classification très-naturelle, basée sur les analogies d'organisation, place ce vautour à côté de la baleine, sans transition intermédiaire. Quel puissant génie, monsieur! avoir pu saisir du premier coup les nombreuses ressemblances, les immenses analogies, qui réunissent côte à côte, dans la série naturelle des êtres, la baleine et le vautour! C'est admirable, et jamais je n'aurais trouvé cela, moi! Mais ce n'est pas tout : on a reconnu évidemment que non-seulement ce vautour était le condor des anciens (*gryphus* ou *gryps* de Pline), mais encore que ce n'était rien autre chose que le roch des Arabes, des Madécasses et des *Mille*

et une Nuits de l'abbé Galand. Le voilà donc ce monstrueux oiseau qui enlève un bœuf comme un aigle enlève un lapin ; qui enlève un éléphant comme un banquier enlève une danseuse de l'Opéra ; qui, etc., etc. ; le voilà retrouvé, à force de recherches et de génie, comme on a retrouvé le plat à barbe de César à Herculanum, et les dentelles valenciennes et points d'Alençon de Julie à Pompéi.

— Tout doucement, monsieur. Il me semble que les contes arabes placent le roch à Madagascar ; le *condor* et le *gryphus* sont positivement placés dans l'Inde, par Pline et les autres auteurs anciens : *Grypheos habet India*, etc.; *superat elephantos et dracones, et omnia animalia, præter tigridem, quam propter levitatem nequit arripere.* Or, monsieur, il me semble étrange que des savants respectés aient pu reconnaître en Amérique, dans les plus hautes montagnes des Cordilières et des Andes du Pérou, un animal décrit par les anciens douze ou treize cents ans avant la découverte de l'Amérique.

— Bah ! bah ! dit Grassouillet, *se non è vero è bene trovato*, et je me moque du reste.

— A la bonne heure. Continuons notre promenade.

— Monsieur, me dit Grassouillet, voici un oranger magnifique. Vous savez que nos botanistes érudits ont parfaitement reconnu dans son fruit délicieux les fameuses pommes d'or du jardin des Hespérides?

— Non, monsieur ; mais je sais que le premier oranger qui a paru, je ne dis pas seulement dans le jardin des Hespérides, mais en Europe, a été apporté vers le temps de la découverte d'un passage aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance ; que Vasco de Gama a fait cette découverte précisément dans le temps que le Camoëns écrivait ses *Lusiades*, c'est-à-dire trois ou quatre mille ans après l'époque où existait le jardin des Hespérides, en Espagne. S'il n'a été coupé depuis 1813, le premier oranger qui ait végété en Europe doit encore se trouver dans un jardin royal à Lisbonne.

— Ah diable ! Cependant un savant botaniste peut se tromper de ça. J'aperçois ici un mûrier blanc. Vous n'ignorez pas, monsieur, que la graine de cet arbre, ainsi que des œufs de vers à soie, nous ont été apportés de la Chine, dans un bâton creux, vers le quatorzième siècle, comme par une sorte de miracle, par un pèlerin.

— Je sais, monsieur, que le mûrier blanc existe en Europe depuis la plus haute antiquité, et je le prouve par la jolie fable de Pyrame et Thisbé, qu'on nous faisait apprendre sur les bancs du collége.

— Allons voir les faisans, me dit brusquement M. Grassouillet. Au moins, monsieur, vous ne doutez pas que le *phasianus pictus* de Linnée, ou faisan doré, ne soit le phénix des anciens, comme l'avance G. Cuvier ?

— Hélas ! monsieur, je doute de beaucoup de choses, mais il en est une dont je ne doute pas : c'est que le faisan doré nous vient de la Chine, et que Pline, aussi bien que tous les auteurs de l'antiquité, ignoraient complétement jusqu'au nom du Céleste-Empire. Du reste, voici ce que le naturaliste romain dit de cet oiseau, d'après le sénateur Manilius, qui avait fait un livre sur ce sujet (1) : « Le phénix est le plus admirable de tous les oiseaux, et *habite l'Arabie.* Cependant, Cornélius Valérianus raconte que, l'année du consulat de Quintus Plautius et de Sextus Papinius, un phénix fut vu volant *en Egypte.* Cet animal est unique dans le monde, c'est-à-dire qu'il n'en existe jamais deux. Il est de la *grosseur d'un aigle.* Tout son corps est pourpre, excepté le croupion qui est doré, et la queue qui est bleue entremêlée de quelques plumes incarnat. Il porte sur la tête *un panache* de magnifiques plumes, et de ce *panache il en sort un autre* plus petit (1).

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. XI, chap. XXXVII.

— Vous m'avouerez, dit M. Grassouillet, que pour reconnaître le faisan doré à cette description, il fallait autant de sagacité que pour trouver les ressemblances intimes de la baleine et du vautour?

— C'est vrai ; mais je continue. Jamais homme n'a vu manger le phénix qui, en Arabie, est consacré au Soleil. Il vit 1160 ans, et lorsqu'il se sent vieux, il fait son nid avec des brins de cannelle et d'encens, le remplit de toutes sortes d'aromates, se place dessus et y meurt. De la moelle de ses os naît un ver, qui bientôt se change en un jeune phénix. Celui-ci, lorsqu'il est devenu grand, fait les obsèques de son prédécesseur : il emporte sa dépouille ainsi que le nid, et va les déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis. Voici ce qu'il y a de plus curieux : la grande révolution astronomique, dit le savant sénateur romain Manilius, dure autant que la vie de cet oiseau ; elle finit la même année, le même jour, à la même heure, c'est-à-dire à midi ; alors les astres se retrouvent dans la même position, à la même place où ils se trouvaient lors du commencement du monde. Que pensez-vous de cette histoire ?

— Moi ! rien du tout.

— Ni moi non plus. J'accepte le phénix dans le faisan doré, et j'attends avec impatience qu'un grand naturaliste nous retrouve les centaures, les sphynx et la chimère des anciens, comme ils nous ont déjà retrouvé le condor, le phénix, les harpies, les sirènes, les tritons, les dragons et autres animaux fabuleux.

Par un de ces dévergondages de logique si communs dans la conversation, il se fit que, sans nous en apercevoir, nous changeâmes de rôle M. Grassouillet et moi ; il resta mon conducteur et je devins son cicérone.

— Voici, lui dis-je, un dieu de l'antiquité : c'est le percnoptère d'Égypte ou l'ourigourap (2). Les Égyptiens qui, dans l'Occident, passent pour le peuple le plus anciennement civilisé de la terre, parce que l'Occident ne tient aucun compte des Kings de la Chine ni des Védas de l'Inde, les Égyptiens, dis-je, rendaient un culte religieux à ces oiseaux, par la raison qu'ils se réunissent en troupes nombreuses pour dévorer les cadavres qui, sans eux, infecteraient une grande partie de l'Égypte, après l'inondation périodique du Nil. Encore aujourd'hui, les habitants de ces contrées les respectent assez pour ne pas les détruire, et je ne vous conseille pas d'aller faire la chasse à ces oiseaux dans l'ancien pays d'Isis et d'Osiris, si vous tenez à garder vos oreilles. Les dévots musulmans, *in articulo mortis*, lèguent assez ordinairement une somme d'argent pour en entretenir un certain nombre, et ils les nomment *poules de Pharaon.* Du reste le percnoptère dont vous voyez ici le mâle, qui est blanc, et la femelle qui a le plumage d'un brun roussâtre, se trouve aussi en France, dans les environs de Lyon, en Suisse, dans le Tyrol et en Hongrie. Il habite des trous inaccessibles dans les rochers les plus escarpés, se nourrit de cadavres, et très-rarement de petits animaux vivants. Comme tous les vautours, ces oiseaux, lâches et stupides, n'attaquent jamais une proie qui pourrait leur offrir la moindre résistance ; ils se

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. X, chap. II.

(2) Le vautour de Norvège ou vautour blanc de Buffon ; catharthe alimoche de Temminck, vautour d'Égypte de Sonnini. *Vultur fuscus* et *v. percnopterus*, Gmel.; *vultur leucocephalus*, Lath.; *neophron percnopterus*, Sav., etc.

contentent de charognes qu'ils découvrent de très-loin, grâce, disent les naturalistes, à la finesse de leur odorat. Ceci me paraît d'autant plus extraordinaire, qu'une humeur fétide coule continuellement de leurs narines et ne doit pas leur laisser une facile perception des odeurs. En récompense, ils ont les yeux perçants, et je crois que c'est la finesse seule de leur vue qui leur fait trouver leur proie. La faiblesse de leurs ongles non rétractiles les empêche de pouvoir porter dans leurs serres la nourriture de leurs petits, d'où il résulte qu'ils sont obligés de l'avaler et de dégorger ensuite dans leur nid.

— Ma foi, monsieur, je n'irai jamais en Afrique pour chasser des oiseaux aussi ignobles, aussi dégoûtants.

— Que cela ne vous dérange pas dans vos projets de voyages; car si l'Afrique a ses vautours, elle a aussi ses antilopes et ses gazelles.

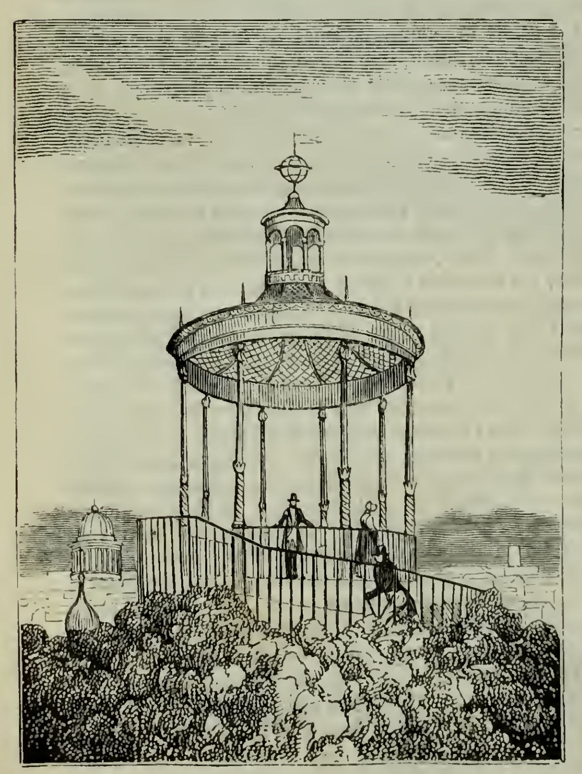
— C'est vrai : j'ai toujours regretté que nous n'en ayons pas en France, car je donnerais tout au monde pour chasser la gazelle dans un pays où l'on n'a rien à craindre du léopard, du lion, du crocodile, et autres animaux qui doivent un peu troubler la tranquillité du braconnier africain.

— Mais, monsieur, nous avons des antilopes en France.

— Bah ! pas possible !

— Mon Dieu si, l'ysard des Pyrénées, ou chamois des Alpes, n'est rien autre chose qu'une antilope.

Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps de la manière dont j'ai fait connaissance intime avec mon ami Grassouillet. Il vous suffira de savoir que je suis le premier qui aie reçu de lui une invitation à déjeuner, et cela, parce que je lui ai appris qu'il y a des gazelles en France. Pendant quatre mois consécutifs, nous nous sommes vus régulièrement tous les dimanches au Jardin des Plantes,



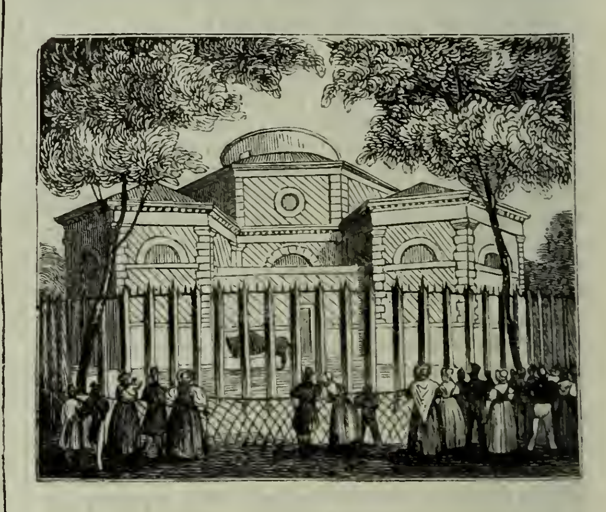
Lanterne du labyrinthe au Jardin des Plantes.

soit à la lanterne du grand labyrinthe, soit à la fosse aux ours, soit à la ménagerie des tigres et des lions, soit à



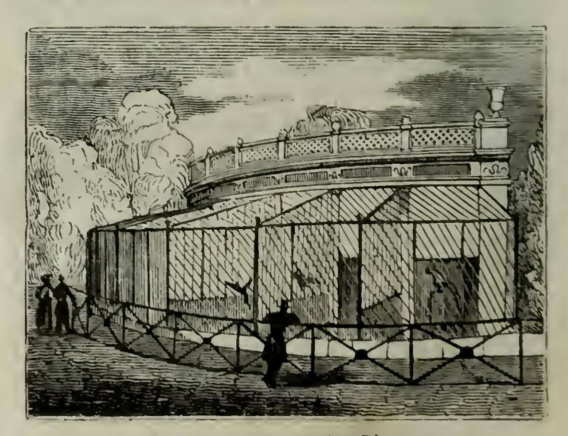
Ménagerie du Jardin des Plantes.

la rotonde, où affluent les curieux et les bonnes d'enfant,



Rotonde du Jardin des Plantes.

soit devant les grillages de la volière aux mille couleurs,



Volière du Jardin des Plantes.

et nous avons été souvent dîner ensemble chez le restaurateur, en payant chacun notre écot. Il y a plus, il était si bonhomme, que lorsque je prenais un extrà au dessert, il ne s'en formalisait pas pourvu que je payasse, et, mettant à part toute orgueilleuse susceptibilité, il en acceptait même quelque chose; il était tout à fait bon enfant!

Le mois d'août étant arrivé, je fus obligé de partir pour les environs de Briançon, dans les Hautes-Alpes, où j'avais quelques affaires, et mon excellent ami fut désolé de cette cruelle séparation.

— Reviendrez-vous à Paris? me dit-il, la larme à l'œil.

— Je ne sais trop, mon cher monsieur! peut-être que non.

— Quoi! nous ne nous reverrions plus?

— C'est possible.

— Eh bien! non, ce n'est pas possible, nous nous reverrons, c'est moi qui vous le dis!

BOITARD.

(La fin au prochain numéro.)



Vautours d'Egypte.

MARIE TARAKANOF.

NOUVELLE HISTORIQUE.

I. — AVANT-SCÈNE.

Semblables à ces victimes du sort que dans les temps antiques on croyait marquées au sceau de la fatalité, certains pays paraissent voués au malheur et à la destruction. Parmi ceux-ci, la Pologne est assurément au premier rang, et tout ce que la bravoure chevaleresque, le patriotisme ardent peuvent enfanter de prodiges, est venu se briser devant l'inexorable destinée !

Cette valeureuse nation, enfermée dans un cercle d'oppresseurs avides et de protecteurs insouciants, a vu successivement ses provinces déchirées, passer l'une après l'autre aux mains des premiers, sans qu'un bras ami s'avançât pour la défendre.

Lorsque pendant les années qui précédèrent le partage de 1771, la lutte s'engagea entre l'indépendance nationale et la tyrannie étrangère, un appel fut fait à tous les Etats chrétiens; ils restèrent sourds, et les Turcs seuls s'avancèrent au secours d'un peuple catholique.

Mais Catherine, cette habile souveraine, qui se fit grand homme pour faire oublier que toutes les vertus de la femme lui manquaient, et qui pensait avoir essuyé complétement ses pieds sanglants sur la pourpre du trône ; Catherine, après avoir imposé un roi à la Pologne, voulait asservir le pays, comme elle avait asservi le monarque.

L'opposition de la Turquie à ses projets d'envahissement était prévue et combattue d'avance. Des agents secrets avaient parcouru la Grèce, parlant d'affranchissement, de nationalité déchue à reconquérir, au nom d'un pouvoir despotique appliqué avec persévérance à réduire au servage un peuple libre et généreux.

Tandis que des soulèvements partiels éclataient, une expédition maritime se préparait. Alexis Orlof en obtint le commandement, quoique de sa vie il n'eût dirigé une barque; mais la présomption lui tenait lieu de talent. Elevé soudainement au grade de général, ce soldat féroce, complice de Catherine et frère du favori, eut des amiraux sous ses ordres. Ses droits étaient incontestables!

A l'étonnement de l'Europe entière, la flotte russe s'avançant dans la mer de l'Archipel affronta l'escadre du Capitan Pacha, et l'incendie des vaisseaux turcs dans la baie de Tschesmé justifia cette témérité.

II. — UNE HONORABLE MISSION.

Pétersbourg resplendissait de feux étincelants, la fête était dans la rue comme au palais, et Catherine semblait entièrement livrée à la joie de la victoire. Cependant sur ce front en apparence calme et sérieux, quelques nuages glissaient rapidement; un observateur attentif aurait pu deviner que derrière l'orgueil du triomphe se cachaient quelques sombres pensées, quelques appréhensions secrètes.

Mais une joie sans mélange, c'était celle d'Orlof! Tout ce que la vanité satisfaite peut fournir de jouissance, il le ressentait. Ses traits, d'une beauté un peu sauvage, exprimaient avec arrogance la supériorité qu'il croyait avoir acquise, et son regard tombait avec dédain sur les plus grands seigneurs qu'il dominait de sa haute taille.

Rien n'est plus vain que l'ignorance heureuse : étonnée de ses succès, elle soupçonne l'incrédulité d'autrui, et veut persuader à force de croire elle-même.

Ce qu'au reste Alexis rencontrait de basse adulation parmi les courtisans, tendait à fortifier l'immense estime qu'il accordait à ses exploits et à ses talents; aussi le séjour de Pétersbourg lui plaisait fort, et il comptait prolonger sa durée quelque temps. Mais Catherine en avait décidé autrement. Un soir les ombrages si frais et les jardins délicieux de Czarskozélo étaient illuminés. Dans l'intérieur du palais, les plaisirs de la danse succédaient à des symphonies d'instruments invisibles et si habilement ménagés, que les sons adoucis semblaient apportés par la brise, avec le parfum des fleurs.

Catherine s'était montrée radieuse et bienveillante, elle avait eu pour chacun des paroles qui faisaient naître l'espérance ou excitaient la gratitude. Lorsque l'entraînement de la danse eut distrait l'attention, elle disparut à un signe imperceptible, avertit Alexis Orlof de la suivre dans une des pièces les plus retirées de l'ermitage. Que rêva-t-il durant le trajet? Le frère pouvait bien céder la place à l'ambitieux. Mais arrivée dans le dernier salon, Catherine dissipa bien vite cette illusion.

— J'ai besoin encore une fois de tout votre dévouement, dit-elle d'une voix grave ; écoutez-moi, Orlof, et elle indiqua de la main un pliant à son auditeur un peu déconcerté.

Vous aviez le droit d'espérer quelque repos après avoir détruit la force du seul ennemi qui ait osé attaquer mon empire; mais de nouveaux dangers ont surgi plus près de moi. L'or et l'intrigue ont circulé parmi mes sujets, de noirs complots ont été ourdis: j'ai su les pénétrer et les déjouer sans éclat; car du sang des coupables naît toujours un ardent désir de vengeance; mais une dernière trame plus habilement nouée n'a pu se rompre encore sous mes doigts. Radzivill, un des héros de la rébellion polonaise, cherchant à m'abuser par des apparences de conciliation, vint ici dans le seul but d'enlever la jeune Tarakanof, ce produit des amours clandestins de l'impératrice Elisabeth avec Razumoffsky, espérant faire de cette enfant une bannière lorsque l'occasion s'en offrirait... Il réussit, la conduisit en Italie, l'éleva avec soin, et travailla avec persévérance à lui créer des partisans.

Afin de la doter d'une apparence de droit à l'amour des Russes, on osa... (ici les joues de Catherine s'empourprèrent, et deux veines bleues se dessinèrent sur son front), on osa jeter des doutes sur la naissance du grand-duc, tandis qu'un mariage secret était inventé pour légitimer celle de la princesse inédite.

Par mes menaces et mes promesses, je suis parvenue à faire abandonner au prince Radzivill ce coupable patronage. Il laisse son élève languir dans l'obscurité; mais au premier succès de son parti il ressaisira ce mannequin politique, pour le montrer à cette foule avide qui croit toujours trouver dans une révolution de merveilleuses occasions d'assouvir sa cupidité... Il faut tarir cette source empoisonnée, et comme je vous sais autant d'habileté que de zèle, j'ai jeté les yeux sur vous pour mettre à fin cette

entreprise... Demain mes instructions vous seront remises, et vous partirez sans délai... Maintenant, il faut reparaître dans cette fête, une plus longue absence serait remarquée.

Si le regret de se voir éloigner de la scène de ses plus brillants succès arracha un soupir à Orlof, il fut aussitôt étouffé par l'espoir de voir encore s'accroître cette faveur dont il était l'objet; et les ardentes protestations d'un zèle qui ne reculait devant aucun crime, durent prouver à Catherine que son choix était heureux.

III. — L'EXILÉE.

A l'extrémité de la Via Appia à Rome, s'élevait une maisonnette dont l'extérieur délabré se trahissait encore malgré l'officieux voile de verdure jeté sur sa façade par quelques vignes tortueuses; mais l'intérieur, dépouillé de cette parure, montrait un dénûment que la plus extrême propreté ne pouvait dissimuler. Deux jeunes filles habitaient cette pauvre demeure. A leur teint si blanc, à leurs blonds cheveux on reconnaissait des enfants du Nord; mais si elles étaient nées sous le même climat, leurs physionomies accusaient pourtant une origine différente. La plus âgée, Paulowska, paraissait avoir environ vingt ans, et recevait son plus puissant charme de la douceur de son regard, du sentiment tendre et dévoué qui se peignait dans tous ses traits. Sa compagne atteignait à peine cette époque où les formes un peu grêles de l'adolescence font place à celles de la jeunesse dans sa florissante perfection, et pourtant son aspect commandait le respect aussi bien que l'admiration. Sa démarche, d'une aisance gracieuse, son beau front large et poli comme l'ivoire, ses yeux rayonnant d'intelligence, l'arc correct de ses sourcils, ses lèvres finement dessinées, et qui se contractaient avec tant de dédain à la seule apparence d'une offense, tout en elle indiquait cette noble fierté séparée de l'orgueil par toute la distance d'une vertu à un vice.

Une vieille femme composait à elle seule la maison des pauvres étrangères; mais Paulowska s'étudiait à remplacer par ses soins multipliés tous ceux que sa compagne semblait habituée à recevoir; cependant que peut l'affection la plus dévouée, lorsque les ressources matérielles manquent?

Il y a malheureusement dans la vie d'autres exigences que celles du cœur, et avec quelque mépris qu'on veuille les traiter, elles finissent par vous soumettre à leur nature impérieuse.

Aussi, malgré les efforts de Paulowska, la misère s'avançait prête à étreindre dans ses bras glacés les victimes d'une politique barbare.

Lorsque le prince Radzivill, quatre ans avant, avait amené à Rome la jeune enfant, maintenant si déchue, avec sa compagne, il l'avait entourée de toutes les recherches du luxe. Des amis complaisants montraient envers elle la respectueuse déférence accordée à un rang élevé, et fortifiaient par leurs discours les espérances ambitieuses que le prince s'était plu à faire germer dans cette jeune âme.

Mais les dépenses faites par le prince l'obligèrent à retourner en Pologne pour remplir de nouveau ses coffres épuisés...; il trouva ses biens confisqués! Catherine lui fit proposer de lever cet interdit s'il voulait livrer Marie Tarakanof...; le prince refusa avec indignation, et sa résistance dura autant que la somme qu'il avait retirée de la vente de ses diamants et de quelques objets précieux; mais l'argent fini, les propositions de Catherine se modifièrent..., elle stipula seulement l'abandon complet. Il accepta, et rentra en possession de ses biens. Malheureusement, dans la combinaison anatomique de l'homme, l'estomac se trouve près du cœur, et les réclamations de l'un ont une influence singulière sur les déterminations de l'autre.

Durant même la période d'hésitation de son protecteur, Marie vit disparaître successivement le luxe et les courtisans, la richesse et les nombreux valets, l'aisance confortable et les amis du monde...; enfin, le simple bien-être. La gouvernante placée près d'elle par le prince, se conduisit héroïquement, et ne prit congé qu'après le départ du cuisinier.

Paulowska resta seule auprès de l'infortunée, que dans sa respectueuse réserve elle n'osait appeler son amie, et à qui elle vouait sa vie tout entière; mais Marie comprit la valeur de cette tendresse si pure, sur qui le malheur agissait comme la prospérité sur les âmes vulgaires. Elle se jeta tout en pleurs dans les bras de sa généreuse compagne et l'appela *ma sœur*.

Paulowska eut presque des remords de se sentir si heureuse!...

Ce titre, qu'elle venait de recevoir, imposait des devoirs; ils furent accomplis avec fermeté. Elle fit quitter à la princesse le palais désert et démeublé de la Strada del Corso pour l'humble retraite de la Via Appia. Quelques débris de l'opulence passée fournirent pendant un long et pénible temps d'attente à la dépense d'une vie restreinte au plus strict nécessaire; mais le silence inexplicable du prince Radzivill finit par remplir de tristesse l'âme de Marie, et d'épouvante celle de Paulowska. Elle voyait avec terreur chaque ducat glisser de ses doigts, sans aucun espoir de lui donner un successeur.

Dans le silence des nuits, elle s'épuisait à rêver aux moyens d'utiliser des heures dérobées au sommeil; mais hélas! quand arrive une hideuse nécessité, quand le morceau de pain qui doit soutenir votre triste vie est hypothéqué sur vos talents et sur votre travail; comme ces talents, si radieux lorsqu'ils étaient inutiles, s'amoindrissent tout à coup; comme ce travail, que vous payiez si chèrement à d'autres mains, devient misérablement rétribué!... Aussi le mot *impossible* semblait écrit en tête de toutes les issues que cherchait Paulowska.

Marie, à qui sa compagne dissimulait une partie de ses angoisses, s'efforçait de donner le change à l'agitation de son âme par l'agitation du corps; elle entreprenait de longues promenades dans la campagne, il lui semblait marcher au-devant des événements et les hâter... Un soir, revenant de ces excursions, elle s'arrêta au sommet d'une colline, s'assit sur un fragment de colonne pour respirer l'air frais qui commençait à s'élever, puis, soutenant sa tête de l'un de ses bras, elle sembla poursuivre de son regard fixe et rêveur un objet invisible.

— Qu'attendiez-vous? demanda doucement Paulowska, qui la contemplait en silence.

— Rien..., et pourtant j'éprouve la douleur d'une déception. Ah! j'en suis certaine, toi aussi, Paulowska, tu penses à ton pays...; toi aussi tu cherches dans ces lignes indécises que le jour qui fuit rend si vagues, dans les traits du passant inconnu et insoucieux, quelques souvenirs de la patrie, quelques ressemblances avec des traits amis. Comme moi, tu dois ressentir l'amertume de l'exil.

— Non, chère princesse, répondit Paulowska, en se laissant glisser à ses pieds; car vous servir, vous aimer, c'est le seul but de mon existence... Pauvre orpheline, je n'ai que vous au monde! Mon pays est celui où je suis avec vous; le véritable, le seul exil serait de vivre loin de l'objet d'une unique et ardente affection.

— ...Pourtant, dit la princesse attendrie, je t'aime aussi bien tendrement, et je sens mon cœur s'élancer vers la Rus-

sie... Sous ce beau ciel, je regrette ses neiges et ses rudes hivers... Le souffle chaud qu'aspire ma poitrine la dessèche et la brûle, et jusque dans ces bouffées de parfums d'orangers qui passent sur nos têtes, je cherche à démêler l'âpre senteur de nos pins...

Les mêmes pensées l'agitèrent toute la nuit ; et lorsque le matin elle cédait à l'accablement de la fatigue, une voix aiguë la tira tout à coup de cet assoupissement... Elle écouta...; un dialogue animé semblait établi entre Paulowska et un étranger.

Les mots Russie, Moscou, caravane, frappèrent l'oreille de la princesse ; elle jeta sur elle un vêtement et entra brusquement.

IV. — LA CASSETTE MYSTÉRIEUSE.

Un petit vieillard, vêtu d'une sorte de longue simarre brune serrée par une misérable ceinture, et dont la figure sèche et ridée, le nez pointu et les yeux demi-cachés sous d'épais sourcils, indiquaient au moins la ruse si voisine de la duplicité, gesticulait avec vivacité et élevait de plus en plus la voix. A la vue de la princesse, il baissa soudain le diapason et s'inclina humblement.

— Vous arrivez de Moscou ? demanda Marie, avide d'entendre parler de la Russie.

— Oui, madame ; j'ai voulu échanger dans cette ville quelques tissus d'Orient. Et, se hâtant d'ouvrir un ballot, il étala quelques étoffes et des boîtes chinoises remplies de thé... Mais une odeur pénétrante, particulière aux peaux préparées en Russie, se répandait dans l'appartement, et Marie, repoussant tout ce qui était devant elle..., s'empara d'un petit portefeuille fermé par un simple cadenas d'acier. Aussitôt qu'il fut dans ses mains, le juif rassemblant



Marie, Paulowska et le Juif.

ses marchandises et les rattachant, s'écria que son associé qui l'attendait au dehors avait d'autres objets de ce genre beaucoup mieux travaillés, et il sortit avec son ballot.

— Cet homme a profité de l'absence de notre vieille gardienne, dit Paulowska, et je suis persuadée qu'il avait quelque dessein caché.

— Ce ne peut être au moins celui de nous voler, répliqua la princesse en souriant tristement ; car ce genre de spéculation ne lui offrait pas non plus ici des chances très-favorables. Et voilà qu'il nous laisse un portefeuille.... Mieux encore..., il a oublié cette cassette que j'aperçois à terre dans un coin.

Cependant le temps s'écoulait..., le juif ne reparaissait pas... Paulowska fit quelques recherches au dehors et ne découvrit aucune trace du mystérieux marchand... Alors Marie poussa le cadenas du portefeuille, pensant qu'il pouvait renfermer quelque indication... Un papier s'en échappa, il contenait ce peu de mots : *Ouvrez la cassette.*

Paulowska, redoutant un danger inconnu, se précipita sur la boîte ; le couvercle céda facilement et découvrit de magnifique fourrures ; mais une sorte de cartouche sur lequel, au milieu d'ornements coloriés et dorés, on lisait en langue russe : *Hommage de sujets fidèles*, frappa avant tout les regards de Marie. Un cri étouffé d'indicible bonheur s'exhala de ses lèvres...

— Tu le vois, Paulowska, je ne suis pas entièrement oubliée !...

Les jours qui suivirent cette étrange aventure se passèrent dans une fiévreuse impatience. Au plus léger bruit les yeux de Marie se tournaient vers la porte, qui lui semblait ne pouvoir s'ouvrir que pour donner accès à quelque important message. Cet ardent espoir, sans cesse déçu et sans cesse renaissant, exaltait de plus en plus son imagination, et pourtant rien n'annonçait un nouvel incident. La vie des deux exilées avait repris sa mélancolique uniformité, et leur solitude n'était troublée que par les rares visites de quelques anciens amis du prince Radzivill.

La conscience prescrit de ne pas délaisser l'infortune : l'égoïsme juge prudent de s'en éloigner, afin de ne pas trop révolter l'une en suivant les conseils de l'autre. De

temps en temps on vient dire au malheureux, *présent;* mais on ne l'aborde qu'avec les précautions sanitaires qu'exigerait un mal contagieux.

Aussi le cœur de Marie se resserrait au contact de cette glace, et elle ne se sentait nulle envie de faire connaître l'étrange incident qui ranimait ses espérances.

A force de jours passés à souhaiter le lendemain, elle était arrivée à ce paroxysme d'excitation toujours suivi d'un accablement qui livre la raison sans défense à la première émotion violente... Marie n'attendait plus, lorsque encore une fois, pendant l'absence de la vieille Barbe, le juif reparut subitement. Paulowska, toute palpitante, se hâta de le conduire à la princesse.

Marie tressaillit, et sans lui laisser achever ses profondes salutations...

— Qui êtes-vous? s'écria-t-elle, pâle et tremblante; qui vous envoie?... A quoi bon ce mystère?

Le juif promena autour de lui son regard fauve et perçant.

— A quoi bon ce mystère? dit-il enfin à voix basse. Ignorez-vous donc, auguste princesse, que vous êtes environnée de périls imminents?... Mais des amis veillent sur votre vie, menacée par l'impératrice Catherine.



Portrait de Catherine II, impératrice de Russie.

— Quels sont ces dangers?... Nommez-moi mes défenseurs, reprit Marie; doit-on me taire ce qui touche mes intérêts les plus chers? Si vous venez ici par l'ordre de mon premier protecteur, sans doute alors vous êtes porteur de quelque lettre?

— Votre premier protecteur, princesse, dit le juif, avec un accent de profonde commisération, vous a complétement abandonnée... Les dangers que vous courez, ai-je donc besoin de vous les signaler? ne savez-vous pas qu'une volonté cruelle et despotique poursuit l'héritière légitime d'un trône usurpé à l'aide du meurtre? Maisje le répète, princesse, des amis persévérants soutiendront vos droits, un chef redoutable par sa bravoure et son influence guide leurs efforts, et...

— Et ce chef..., ce chef, interrompit Marie, avec impatience et chaleur..., c'est...

— Accordez-lui, princesse, l'honneur de se faire connaître lui-même.

— Et qui me garantit que vous ne me tendez pas un piége? Ces dangers, dont vous parlez, peut-être la trahison les prépare!... Un inconnu se présente à moi comme l'envoyé d'un autre inconnu..., il me faut marcher en aveugle vers ma délivrance ou ma perte!

— Que vous apprendrait, madame, le nom obscur d'un pauvre juif...; c'est par ses services que *Ben Assaï* essayera de laisser quelque trace dans votre mémoire, et s'il était un traître, il n'aurait pas débuté par éveiller votre méfiance; mais un seul mot de mon illustre chef vous convaincra mieux que tous mes discours, si vous daignez le recevoir... Il viendra seul, et loin de chercher à vous surprendre, il se livrera sans défense à toutes les précautions qu'il vous plaira de prendre.

Un regard de Marie à Paulowska sembla demander : *que faut-il faire?* Mais il exprimait en même temps un tel désir de consentir, que la réponse fut un signe d'assentiment.

L'œil de Ben Assaï s'illumina d'un éclair de joie malicieuse. Paulowska le surprit et frémit; cependant la physionomie du juif redevint si rapidement humble et soumise qu'elle s'accusa d'injustice.

Le jour de l'entrevue restait à fixer, Ben Assaï proposa le lendemain; les moments, disait-il, étaient précieux.

— Eh bien, soit... demain ! s'écria Marie avec impétuosité; je ne puis plus supporter l'incertitude!

Il fut alors convenu que la vieille Barbe serait éloignée sous quelque prétexte, et l'inconnu introduit à la chute du jour par Paulowska.

... Que les heures du lendemain s'écoulèrent lentement pour la princesse! Elle suivait avec anxiété la marche du soleil, et pourtant lorsque ses derniers rayons disparurent, elle tomba anéantie sur le siége que tant de fois son impatience lui avait fait quitter.

Le prince Radzivill, en jetant des semences d'ambition dans l'âme d'une enfant dont il espérait peut-être en secret partager la puissance, avait rencontré un terrain propre à les faire fructifier. Une sorte d'instinct de race semblait donner à ce jeune esprit comme un avant-goût des jouissances réservées au pouvoir. Marie, heureusement éloignée à temps d'une cour corrompue, avait conservé dans une vie occupée par l'étude et près d'une compagne pure et dévouée, toutes ses vertus natives. La fierté de son noble caractère s'alliait à la bonté active, à une exquise sensibilité, mais elle aspirait avec énergie à la possession d'un pouvoir qu'elle aurait voulu exercer pour le bonheur de tous...

Un coup discret frappé à la porte réveilla la princesse de l'espèce de torpeur où elle était plongée; tremblante, comme si elle eût reçu une commotion électrique, elle appuya sa main sur son cœur et chercha désespérément à rappeler ses forces...; son sort allait se décider

V. — UN NOM.

Paulowska parut..., s'arrêta sur le seuil et fit signe d'entrer à un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau et le visage caché par un chapeau à larges bords; mais lui aussi s'arrêta, frappé de surprise et d'admiration.

... Par un mouvement involontaire, Marie s'était levée. La lumière des bougies qui brûlaient à quelque distance dans un globe de cristal éclairait en plein son noble et beau visage, tandis que sa taille souple et ses vêtements blancs restaient dans une vague demi-teinte. Sa main tremblante, d'une forme si délicate, semblait chercher un appui que ses yeux troublés ne savaient plus trouver.

L'inconnu laissa glisser son manteau, qui recouvrait un riche uniforme, et découvrant sa tête avec une sorte de dignité, il montra des traits dont la beauté régulière, mais sévère, était adoucie par une violente émotion.

— Enfin! madame..., s'écria-t-il en fléchissant un genou devant Marie, j'obtiens le bonheur si ardemment souhaité, de pouvoir jurer à vos pieds que ma vie vous appartient! Dès longtemps elle était employée à servir *votre cause*; mais depuis que, invisible à vos yeux, je vous ai pourtant aperçue, avec quel zèle je l'ai consacrée à *votre personne!*

— Relevez-vous, monsieur, dit Marie avec une nuance d'embarras, cette humble attitude ne saurait convenir à celui qui se déclare protecteur d'une orpheline exilée.

L'étranger obéit et rapprocha de la princesse un des rares fauteuils de l'appartement.

— Je vous ai sans doute déjà de sérieuses obligations, reprit Marie..., je désire connaître l'étendue du bienfait et... le nom du bienfaiteur.

— ... N'appelez pas de ces noms, madame, les tentatives d'un sujet pour placer sur le trône sa légitime souveraine... A sa voix, des sentiments semblables à ceux qui l'animent se sont réveillés, votre parti s'accroît chaque jour et réclamera bientôt votre présence... J'avoue mon audacieuse présomption, j'ai osé espérer qu'il me serait accordé de diriger votre marche vers les défenseurs rassemblés par mes soins, de vous ramener triomphante dans cet empire qui doit vous appartenir, ou... de succomber sous vos yeux.

Ces mots, prononcés avec énergie, émurent profondément Marie; cependant un reste de prudence lui donna la force d'insister sur l'importante révélation qu'elle réclamait.

— Plus vous me démontrez, répliqua-t-elle, vos droits à mon éternelle reconnaissance, plus vous rendez impérieux le désir de savoir à qui je dois confier ma destinée.

— Pardonnez-moi, madame, le mystère dont je me suis enveloppé... Hélas! il était nécessaire..., il me fallait essayer de vous faire connaître mes actions avant de vous apprendre mon nom; et Dieu seul sait ce que j'ai souffert en pensant que peut-être l'un vous ferait douter des autres... Combien de fois, suivant vos pas dans la campagne, j'ai cherché à deviner dans ces yeux à la fois si fiers et si doux, ce que je pouvais espérer d'indulgente confiance! Enfin, votre intérêt l'exigeait, j'ai dû me montrer... Mais une dernière hésitation peut m'être permise au moment de franchir l'abîme prêt à engloutir l'enivrant et glorieux bonheur que j'avais rêvé!... Ah! je l'implore comme une grâce... encore ce jour..., n'exigez pas, madame, mon secret avant demain... Daignez m'accorder un second entretien dans la campagne..., sous le ciel témoin de la sainteté de mes serments...

Engagée dans une voie de mystérieuses espérances, de dévorantes incertitudes, Marie pouvait-elle refuser? Il fut donc convenu que le lendemain une rencontre en apparence fortuite aurait lieu avant le coucher du soleil sous les ombrages solitaires qui avoisinent la fontaine Egérie.

Après le départ de l'étranger, Paulowska, cédant à des sentiments silencieusement comprimés, baigna de larmes les mains de Marie.

— Ah! s'écria-t-elle, après avoir tant déploré notre détresse, je me prends à la regretter!... Rien dans la physionomie de cet homme ne m'inspire de sincérité. La tendresse de sœur doit, comme la tendresse maternelle, être douée d'une sorte d'instinct qui avertit du péril.

— Chère Paulowska, une inquiète sollicitude se crée

souvent aussi des périls imaginaires... Ah! laisse mon pauvre cœur flétri se ranimer par l'espoir de meilleurs jours... Songes-y, amie: revoir ma Russie, rentrer dans ma chère patrie, non pas en proscrite, mais en héritière du trône des czars!...

Et Marie, les joues enflammées, les yeux étincelants, ses deux mains jointes sur sa poitrine, semblait adjurer la Providence d'accomplir cet acte de justice.

— ... Ah! reprit-elle ensuite, celui qui, après des années passées dans l'abandon, fait résonner à mon oreille les mots appui et dévouement, peut-il ne pas être mille fois le bienvenu?... Demain nous saurons tout..., au moins jusque-là quelques heures de ravissantes illusions!

Paulowska ne répliqua rien, mais se promit en secret de redoubler de vigilance.

Lorsque les deux amies arrivèrent au lieu du rendez-vous, elles virent qu'elles avaient été devancées. L'étranger de la veille parcourait d'un pas impatient les abords de la fontaine. Aussitôt qu'il les aperçut, il s'élança au-devant de la princesse, la conduisit respectueusement sous un arbre où une sorte de banc improvisé avait été formé de quelques pierres brisées, et s'assit lui-même en face d'elle sur un autre débris.

— Madame, dit-il avec gravité, je sais quelles doivent être mes premières paroles, et je n'attendrai pas que ma promesse me soit rappelée... Je suis *Alexis Orlof!...*

VI. — ADIEU PRUDENCE.

En entendant ces terribles paroles..., je suis Alexis Orlof, Marie jeta un cri d'effroi, se leva subitement et murmura d'une voix étranglée...

— Alors vous êtes un traître!... Appelez vos émissaires, emparez-vous d'une victime trop crédule.

— ... Je suis seul, madame, dit Orlof avec abattement, et vous êtes plus libre que moi; car malgré votre rigueur je reste irrévocablement lié à votre destinée. Si vous me jugez indigne de vous servir, un autre aura la gloire d'être le chef d'une noble entreprise; mais vous ne pouvez m'enlever, madame, le droit de mourir obscurément pour vous.

La douleur et l'émotion donnaient une grâce toute nouvelle à la beauté hautaine et sauvage d'Alexis. Marie, touchée par sa soumission résignée, sentait s'affaiblir, en le regardant, le sentiment de répulsion excité par son nom. Pourtant elle répliqua avec assez de fermeté :

— Comment parviendrez-vous, monsieur, à me montrer un défenseur dans le courtisan favorisé, et il faut bien le dire, dans le complice de ma cruelle ennemie?...

Paulowska, qui du premier mouvement s'était jetée entre Marie et Orlof, s'écria :

— Chère princesse..., ne l'écoutez pas, cet apparent dévouement, ces brillantes promesses ne sont que fourberie et mensonge... Que peut-il sortir de salubre d'une source empoisonnée?...

— Je ne puis m'offenser, répondit tristement Alexis, de l'injuste défiance causée par un attachement pour vous si parfait; et j'avais prévu l'horreur que mon nom inspirerait... Ah! pouvez-vous soupçonner de fraude celui qui s'expose volontairement à l'affreux danger d'encourir votre haine plutôt que de vous tromper!...

Ce spécieux argument parut produire quelque impression sur la princesse : elle se laissa retomber sur son banc, et Alexis, debout à quelques pas, se hâta de reprendre avec véhémence :

— Votre justice m'accordera, madame, le droit de défense qui n'est refusé à aucun accusé.

Et un mouvement d'orgueil promptement réprimé colora ses joues.

— Lors d'une époque funeste, continua-t-il, d'adroites suggestions décidèrent mon frère à entrer dans un complot dont le but semblait être uniquement de protéger une jeune et belle princesse et un innocent enfant contre de lâches projets d'abandon et même contre la cruauté d'un tyran dont l'extravagance touchait aux limites de la folie. J'embrassai aussi cette cause avec ardeur; elle me semblait noble et juste. Lorsque plus tard mon frère en pressentit les horribles conséquences, d'irrésistibles séductions lui avaient enlevé le pouvoir et même la volonté de résister... La jalousie, madame, peut rendre féroce l'âme la plus généreuse... L'espèce d'enivrement que produisent toujours le tumulte et les périls d'une révolution calmée, tout ce qui s'était passé se retraça sous son véritable jour à ma mémoire. L'aversion et le dégoût pour le pouvoir vainqueur succédèrent à l'enthousiasme pour l'être faible et opprimé; mais que pouvais-je faire? Mon frère, aveuglé par la passion, m'aurait alors traité en ennemi... Réduit au rôle d'observateur, j'étudiai silencieusement la marche du temps et des événements... Ils amenèrent, comme je l'avais prévu, l'ingratitude et l'inconstance. Les yeux de mon frère se dessillèrent, la nation supportait avec honte le joug imposé par le vice et le meurtre, et l'avenir ne lui offrait qu'une suite d'usurpations coupables; car elle désavouait secrètement son maître futur... Ces sentiments réveillèrent naturellement le souvenir du pur rejeton que l'exil conservait à la Russie.

Peut-être un des premiers je songeai à cette chance de salut! Me consacrer sans réserve à une si noble cause, risquer une fois ma vie pour elle s'il le fallait..., c'était une expiation! Mais il fallait acquérir du pouvoir et de l'influence pour arriver au but; comment ai-je gagné l'une et l'autre..., en servant mon pays, en combattant les ennemis de la Russie.

En paraissant obéir aux instructions d'une politique mensongère, j'ai su tourner contre votre ennemie ses propres intrigues et vous créer des forces auxiliaires assez imposantes pour voir bientôt luire les jours heureux où, fier de votre assentiment, je pourrais jeter ce masque de prudente dissimulation si pénible à porter.

La Grèce, abusée, avait vu un lâche abandon suivre de près les promesses d'affranchissement répandues au nom de Catherine; alors mes agents secrets, entre lesquels je dois signaler Ben Assaï, se glissèrent parmi ces braves peuplades; votre existence et vos droits leur furent révélés; placés, leur disait-il, sous le patronage de l'innocence et de la vertu, c'est par ces mains si pures que vous devez recevoir la liberté!

De nobles cœurs ont répondu à cet appel, et votre nom, madame, est devenu le cri de ralliement des plus braves tribus, comme aussi du reste mutilé des sublimes défenseurs de la Pologne... Vous avez pour vous tout ce que Catherine a su opprimer, ou voulu tromper... Comptez maintenant vos soldats!...

— Voilà, madame, ajouta Alexis en courbant modestement son front, ce que j'avais fait..., et alors..., je ne vous avais pas encore vue!...

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent si passionné, qu'un frisson, jusque alors inconnu, parcourut les veines de la princesse...

De ce moment, elle ne douta plus.

Si Alexis avait pu concevoir quelque incertitude sur la victoire qu'il venait de remporter, Marie prit soin de la dissiper.

— Je vous crois, dit-elle avec noblesse, je veux vous croire; mon âme repousse la pensée que tant de perfidie pût être employée contre une orpheline qui tend la main au secours que Dieu semble lui envoyer.

Et joignant le geste aux paroles, Marie étendit en effet sa main vers Alexis; il la saisit et la pressa avec respect sur ses lèvres; puis, comme emporté par une inspiration soudaine :

— Oui, madame!... s'écria-t-il, la Providence montre visiblement ses desseins. Jetez les yeux sur ces ruines..., ce sont les restes d'un temple dédié au dieu des retours...; jamais augure n'aura, je le jure, plus exactement annoncé l'avenir.

Un enthousiasme si sincère semblait alors animer Alexis, que Paulowska elle-même sentit ses craintes se calmer.

De nouveaux rendez-vous furent successivement donnés. Alexis n'avait-il pas à rendre compte des progrès de ses agents? Mais tant de paroles tendres ou passionnées se trouvaient peu à peu mêlées aux heureuses nouvelles, qu'il devint difficile à la princesse de distinguer ce qui des unes ou des autres lui causait la plus douce satisfaction.

Plus une âme est pure, plus elle s'est comme resserrée sous la froide pression du malheur, plus elle se dilate facilement à la chaleur pénétrante de la passion... Son langage paraît si harmonieux à l'oreille habituée aux monotones intonations de l'indifférence!

Non-seulement Marie recevait d'Alexis le bonheur de se croire aimée avec ardeur, mais elle lui devait celui de sentir revivre la brillante espérance de ses jeunes années; aussi, quelles limites pouvait assigner la raison à une influence qui s'appuyait sur l'amour et l'ambition, ces deux cordes si vibrantes dans le cœur humain? Pourtant quelques nuages s'élevèrent sur l'horizon jusqu'alors serein : la taille et la figure également remarquables d'Alexis Orlof s'opposaient au strict incognito qu'il avait voulu garder... On sut son séjour à Rome; de là à découvrir ses fréquentes visites à la pauvre maison de la rue Appia, il fallut peu de temps.

La curiosité, qui sait si bien se déguiser en intérêt amical, mit aussitôt en campagne quelques-uns des anciens déserteurs du palais de la Strada del Corso et des négligents visiteurs de la maisonnette; on accourut près de Marie. Savait-elle le véritable nom du dangereux personnage qu'elle recevait? Mesurait-elle toute l'étendue du péril?

Les cœurs secs ou égoïstes sont seuls circonspects dans la joie. Les cœurs généreux ont le bonheur expansif, ils voudraient en jeter une part au prochain en criant : *largesse!* comme autrefois les hérauts au couronnement des rois. Dans leur mot : je suis heureux, une certaine inflexion semble dire : que ne puis-je vous rendre heureux autant que moi!

Aussi Marie, dans sa naïve satisfaction, laissa pénétrer une grande partie de ses secrets... Sa confiance eut cet effet que les uns revinrent avec empressement, pensant qu'après tout il était bon de se ménager la chance de l'amitié d'une future impératrice, et que les autres s'enfuirent épouvantés, dans la crainte d'être un jour appelés à l'aide contre la trahison. Seulement, les plus courageux parmi ces derniers essayèrent en partant de faire passer leur terreur dans l'âme de Marie.

Tous les sentiments vrais se font au moins écouter, et la peur de ces braves conseillers était si sincère! elle eut pour résultat de faire dire bien bas à Marie : *mon Dieu, s'il me trompait!* mais la voix d'Alexis suffit pour dissiper ces alarmes fugitives.

Il n'en fut pas de même parmi ceux qui les avaient excitées; une rumeur grossissante avertit bientôt Alexis que le moment était venu pour lui de se montrer ouvertement, et de gagner la faveur du public comme il avait gagné celle de la princesse, qui, de parfaitement oubliée, devenait tout à coup un objet d'intérêt universel. Il fallait donc renoncer au mystère et marcher vers le dénoûment.

VII. — RÉSOLUTION DÉCISIVE.

Sans qu'aucune cause apparente eût préparé Marie à ce changement, une tristesse profonde parut s'emparer d'Alexis. Les plus pressantes questions sur le sujet de cette sombre préoccupation n'obtenaient que des réponses évasives. Enfin, profitant un jour de l'absence de Paulowska, jusque-là toujours en tiers dans ses entretiens, Alexis entraîna Marie sous le berceau de vigne, seul ornement du petit jardin de la maisonnette. Là, se jetant à ses pieds, avec tous les signes de la plus violente agitation, il s'écria :

— Je dois vous quitter..., je dois céder à d'autres la gloire d'achever ce que j'avais si heureusement conduit.

Un cri du cœur répondit à ce cri de désespoir :

— Que signifient vos étranges paroles? dit Marie oppressée, aussitôt qu'elle put prononcer un mot. Qu'est-il arrivé? Que m'avez-vous caché?

— Hélas! je ne vous cachais que mon affreuse douleur... On m'accuse, princesse..., on m'accuse avec raison...; je suis en effet coupable...; j'ai oublié le respect dû à ma souveraine; et j'ai donné tout mon amour à la femme adorable qui me révélait à chaque instant une vertu, une grâce nouvelle... Cet amour est soupçonné! et le soin de votre gloire m'impose le devoir rigoureux de m'éloigner de vous. Ah! madame, si mes faibles services vous ont paru mériter quelque reconnaissance, réservez-la pour ce cruel sacrifice.

— Je ne puis l'accepter, se hâta de répondre Marie; si le Ciel favorise ma cause, je n'aliénerai pas sa bonté en commençant par être ingrate... Ma conscience m'absout..., et je me crois au-dessus du soupçon.

— Non, madame, ne vous en flattez pas; la calomnie, l'envie vous flétriront de leur souffle impur; la perfection gêne le vice.

— Mais que faire alors? demanda Marie, dont l'angoisse croissante était trop visible.

— Jamais!... jamais! s'écria Alexis, comme s'il se parlait à lui-même, je mourrai de douleur avant d'oser arrêter ma pensée sur ce seul moyen... Non, madame! reprit-il d'une voix ferme, dans cette alternative d'enivrant bonheur et d'horrible torture, je n'aurai pas l'audacieuse témérité d'hésiter un instant...

— Je..., je crois vous comprendre, balbutia Marie, et des larmes brillaient sous ses paupières abaissées; vous oubliez trop les droits que vous avez acquis sur...

— Dites sur votre cœur, Marie, interrompit Alexis impétueusement, et je me croirai permis de rêver la plus ineffable félicité...; j'oserai répéter : il faut nous séparer... ou unir à jamais nos destinées par le mariage...; alors..., alors, ayant à défendre mon trésor le plus cher, qui donc pourrait me vaincre? J'arracherais du front de l'orgueilleuse Catherine la couronne qui vous appartient, pour la poser sur cette tête adorée et charmante... Le plus tendre des époux serait fier de se montrer le premier de vos sujets.

Marie leva ses beaux yeux humides vers Alexis.

— Je savais, dit-elle en rougissant, qu'à vous seul je

pouvais devoir un empire...; mais je sens aussi qu'à vous seul je puis devoir mon bonheur..., et je vous le confie!...

Paulowska, en rentrant, apprit avec effroi, par les transports d'Alexis et le modeste embarras de Marie, que le sort de sa chère princesse était décidé.

Lorsque tous les mouvements tumultueux d'un semblable moment furent un peu apaisés, et qu'il devint possible de former et de discuter un plan, Alexis proposa de s'assurer d'un prêtre grec et des témoins nécessaires pour bénir et valider une union dont la cérémonie se ferait sans aucun éclat; puis de quitter Rome pour se rendre à Pise, où tout serait préparé pour recevoir dignement la princesse. Là, on attendrait les réponses aux dernières instructions qui seraient adressées à tous les agents.

Tout fut approuvé, et Paulowska elle-même se laissa gagner par la pensée de voir sa princesse sortir de l'obscure et misérable condition si peu faite pour elle.

D'ailleurs, comment concevoir le plus léger soupçon? Orlorf pouvait-il donner un plus sûr garant de sa véracité, que d'attacher sa vie et sa fortune à celles de Marie?

Tout redevint donc, non pas calme, mais heureux sous le toit de la pauvre maison, et si les cœurs étaient agités, personne n'était tenté de s'en plaindre. Paulowska rêvait puissance et trône pour sa chère maîtresse; Marie ne rêvait plus qu'amour, et si Orlof rêvait quelque autre chose encore, rien ne paraissait troubler la joie du succès.

Il hâta les préparatifs, et bien peu de temps s'écoula avant le jour où, dans une chapelle solitaire, à peine éclairée par les premiers rayons du soleil levant et par la lumière tremblotante de deux cierges, il reçut, devant Dieu et devant des témoins présentés et nommés à la princesse, la main et la foi de Marie Tarakanof.

En quittant l'autel, Orlof et Marie firent une promenade d'adieu dans la campagne de Rome, au milieu du magnifique paysage qu'un chef-d'œuvre du Poussin avait rendu si célèbre.



La campagne de Rome, paysage héroïque de Guaspre Poussin.

Puis, tout ayant été disposé d'avance, une voiture de voyage reçut les heureux époux et leur fidèle amie. Ils furent transportés à Pise; un magnifique palais, élégamment meublé, reçut ces illustres hôtes, et Marie se retrouva au milieu des splendeurs de ses premières années.

VIII. — TRAHISON.

Qu'il est pur et complet ce bonheur d'une âme tendre, dont toutes les espérances d'amour sont dépassées par la réalité! comme on voudrait arrêter au passage ces journées à la fois si rapides et si remplies!

Un vague regret s'attache à l'heure qui vient de s'écouler : elle était si douce!... et pourtant celle qui suit n'est-elle pas plus délicieuse encore?

C'était ainsi que Marie voyait le temps s'écouler depuis son arrivée à Pise. Toujours plus passionné, plus empressé à prévenir même sa pensée, Alexis ne semblait pouvoir se distraire un moment de l'ivresse du présent, que par les soins à donner aux graves intérêts de l'avenir; et c'était encore s'occuper d'elle!

Mais l'avenir!... Ce fut précisément lui qui troubla cette vie enchantée. Comme toujours, la poursuite du bien qu'on voulait acquérir allait au moins interrompre la jouissance du bien qu'on possédait.

Alexis Orlof annonça un jour à la princesse que la division de la flotte russe, aux ordres du contre-amiral Gorig, étant entrée dans le port de Livourne, les intelligences qu'il avait su se ménager parmi ses marins, récemment commandés par lui, réclamaient sa présence. Voyant son front s'assombrir à l'idée d'une séparation, si courte qu'elle fût, il se hâta de lui proposer de l'accompagner; d'ailleurs, il atteindrait ainsi plus efficacement son but.

—Vous n'avez qu'à vous montrer, dit-il, pour vous créer plus de partisans que n'en sauraient gagner mes plus adroits discours.

Marie consentit au départ avec joie; que lui importait le nom de la ville qu'elle habiterait, pourvu qu'elle y fût avec Alexis!...

Cependant son arrivée à Livourne sembla justifier les galants pressentiments d'Orlorf; si sa suite nombreuse et sa magnificence attirèrent d'abord l'attention, sa jeunesse et sa beauté inspirèrent un intérêt général. La foule se portait au spectacle, à la promenade, lorsqu'elle y paraissait; une sorte de cour l'environnait d'hommages qu'elle recevait sans humilité affectée, sans vanité hautaine. Paulowska, ravie, suivait du regard tous les regards bienveillants, recueillait dans son cœur chaque parole d'éloge, et se tenant obstinément dans l'ombre, jouissait de la splendeur qui rayonnait autour de sa princesse.

Quelques officiers russes s'étaient d'abord présentés avec circonspection chez le comte Orlof, leur nombre s'accrut, les relations devinrent peu à peu plus confiantes; et enfin, Marie, croyant servir ainsi les projets d'Alexis, prit l'initiative et proposa de visiter l'escadre. Ce désir fut accueilli avec empressement et transmis au contre-amiral. Celui-ci annonça sur-le-champ une invitation formelle: un déjeuner serait offert à la princesse, et un jour très-prochain était indiqué... Marie accepta.

Un soleil radieux annonçait la plus belle matinée, lorsque Paulowska, après une nuit agitée par mille rêves incohérents, souleva sa tête appesantie... Elle regarda l'heure...; sa vue, troublée, distinguait à peine les chiffres du cadran... Il était tard! à peine restait-il le temps de se préparer au départ. Elle sonna et se précipita hors de son lit; mais ses jambes fléchirent et ne purent la soutenir; une sorte de torpeur, qu'elle ne pouvait vaincre, lui ôtait tout moyen d'action, et presque la faculté de penser; elle retomba sur le lit qu'elle venait de quitter, et la femme, que la sonnette avait attirée, courut avertir la princesse...

Lorsque Paulowska la vit à son chevet, pressant ses mains dans les siennes, et l'examinant avec inquiétude, elle rappela toute son énergie, sourit doucement, et mit sur le compte d'une nuit fiévreuse et sans sommeil ce malaise sans importance.

— Je me souviens, dit-elle, qu'hier soir, après avoir bu un verre de je ne sais quel breuvage, je me suis sentie glacée... Un peu de chaleur et de repos, et tout sera dit. Ainsi ne vous préoccupez pas de moi, que mon souvenir ne gâte pas votre charmante partie; tandis que moi, j'emploierai mon temps à vous suivre des yeux, de l'imagination.

Marie se laissa persuader par l'apparente gaieté de Paulowska, et se rendit avec Orlof sur le rivage; une chaloupe élégamment pavoisée l'attendait, elle s'embarqua à la vue d'une foule empressée qui la salua de ses acclamations. Arrivée au pied du bâtiment, un fauteuil de velours richement brodé la transporta doucement à bord; elle parut sur le tillac..., un signe gracieux de sa main sembla remercier les nombreux spectateurs..., puis elle disparut...

Cependant un lourd sommeil avait ressaisi Paulowska; plus d'une fois son bras, étendu, étreignant le vide, semblait faire un violent effort pour retenir un invisible fantôme qui s'échappait... Lorsqu'enfin, brisée de fatigue, elle s'éveilla, non-seulement la journée s'était écoulée, mais la nuit était fort avancée; c'est ce que la faible lumière d'une veilleuse placée près d'elle lui apprit. Pour ne troubler le repos de personne, et surtout celui de la princesse, elle dévora son impatience, et attendit le jour, cherchant à recueillir ses pensées toujours vagues et ses souvenirs effacés... Enfin, une lueur rosée colora les rideaux transparents, puis un rayon doré traversa la jalousie soulevée... Des pas directs se firent entendre dans l'escalier. Paulowska jeta sur elle un peignoir, et s'élança vers la porte...; un éblouissement subit la contraignit de s'arrêter...; mais le bruit annonça un des gens de la maison.

— La princesse!... balbutia-t-elle.

— La princesse, répondit l'homme d'un air troublé, n'est pas revenue.

— Pas revenue!... répéta Paulowska stupéfaite; et le comte Orlof?

— Le comte, non plus.

Les yeux de Paulowska se fixèrent avec égarement sur celui qui parlait, comme si elle n'eût pas compris... Puis tout à coup, par un élan convulsif, elle glissa sur les marches de l'escalier plutôt qu'elle ne les descendit, et se précipita, pâle, froide et sans voix, dans l'antichambre où quelques domestiques rassemblés semblaient tenir conseil. Ils se turent subitement à son aspect.

— Que disiez-vous?... s'écria-t-elle, je veux le savoir!

Et il y avait quelque chose de si impératif dans cette voix, comme dans ce visage hagard, que personne n'osa lui résister.

— Madame, dit le maître d'hôtel, qui était l'orateur du groupe..., nous avions tous pensé hier que la fête donnée à la princesse sur le vaisseau l'avait retenue jusqu'à une heure avancée; cependant, il nous paraissait surprenant qu'elle eût consenti à passer la nuit à bord; mais ce matin on a dit que... que le vaisseau avait levé l'ancre, était parti, et déjà même n'était plus en vue...

— Et vous n'avez pas tous couru au port! s'écria Paulowska tordant ses mains avec désespoir.

— Giacomo est allé s'assurer de la vérité de ce rapport, madame, tandis que chacun de nous recueillait ici et là quelques informations; car des bruits étranges circulent dans la ville : on dit que...

Un cri de Paulowska interrompit le narrateur... Elle venait d'apercevoir la figure railleuse de Ben Assaï, que, d'après les paroles d'Orlof, elle croyait en Grèce.

— Que venez-vous m'apprendre? dit-elle impétueusement, votre présence annonce le malheur.

— Votre pénétration est grande, madame, répondit le juif avec une insolente ironie; il est seulement malheureux qu'elle vous ai fait défaut dans une solennelle occasion...

Paulowska frémit.

— Je viens, continua Ben Assaï, congédier, par les ordres du comte Orlof, sa maison... Pardon, madame... (un salut moqueur accompagna ces paroles), vous êtes spécialement comprise parmi les personnes désormais inutiles... Du reste, le comte Orlof est un grand et magnifique seigneur, tous ses gens seront généreusement traités...

— Mais la princesse! la princesse!... cria Paulowska d'une voix étouffée...

— La princesse voyage sous la garde d'un mari adoré..., répliqua le juif; et le plus infernal sourire expliqua suffisamment cette atroce plaisanterie.

La vérité se fit jour dans l'esprit de Paulowska..

— Trahison!... trahison! murmuraient ses lèvres tremblantes, et elle tomba sur les dalles de marbre comme un corps privé de vie.

Mme DE RUOLZ.

(La fin au prochain numéro.)

ÉTUDES SOCIALES.

LES OUVRIERS DE LONDRES (1).

IV. TRAVAIL DES ENFANTS ET DES FEMMES (SUITE).

A la vue de ces bâtiments énormes, et dont l'apparence était assurément confortable, je me dis : l'ami Owen doit être là comme le poisson dans l'eau.

Je fis demander M. Lowter, le commis principal du brasseur, afin de le remercier et d'acquérir pour Owen sa puissante protection.

M. Lowter était occupé aux préparatifs du dîner officiel ; dès qu'il me vit, il s'écria :

— Mais vous venez trop tôt ; mais ce n'est qu'à trois heures. Pour un empire, voyez-vous, je ne vous montrerais pas la salle maintenant... ; vous n'aurez pas occasion de voir cela deux fois en votre vie..., il faut vous laisser tout le plaisir de la surprise !

— Cher monsieur, voulus-je dire, je ne viens pas pour cela... Vous avez parmi vos ouvriers un Irlandais du nom d'Owen Brydges ?...

— Au diable !... fit Lowter étonné ; nous avons cent cinquante coquins d'Irlandais, cher monsieur : quant à savoir si quelqu'un de ces drôles se nomme Michel ou Patrick...

— C'est que je lui porte un fort grand intérêt.

— C'est différent !... c'est bien différent !... Vous dites qu'il a nom Stephen Sturge ?

— Owen Brydges, cher monsieur.

— Vous verrez de par Dieu !... Trois heures précises... Vous me direz s'il y a des choses comme cela en France !

Il avait tiré ses tablettes et inscrit un nom ; je me penchai pour lire et je lus : Stephen Sturge...

— Mais c'est Owen Brydges, cher monsieur !... m'écriai-je.

Il me donna la main en souriant.

— C'est entendu, me dit-il. — A bientôt !... trois heures précises... Ah ! ah ! vous verrez !... vous verrez !...

Grâce à un *foreman* qu'il avait appelé, en me quittant, pour se redonner tout entier aux préparatifs de la fête, je pus pénétrer dans les ateliers de Smith and C°. Si nos trappistes de France faisaient de la bière, ils n'observeraient pas, en brassant, un plus rigoureux silence. Je traversai des hangars contenant des centaines d'ouvriers qui manœuvraient avec une précision mathématique et ne prononçaient pas une parole. La plupart avaient sur le visage une apathie morne. Ils travaillaient incessamment, mais sans ardeur, et tous leurs mouvements avaient une lenteur calculée.

Règle générale : un atelier anglais est la chose lugubre par excellence.

Il y a mille fois plus de gaieté dans nos prisons françaises que dans les fabriques de Londres.

Je fus obligé de faire un quart de lieue dans ce palais du houblon et de la drèche, avant de mettre la main sur mon ami Owen. Je le trouvai enfin, tout au fond d'une grande salle où le marc de porter se foulait à la vapeur. Grâce à la recommandation du commis principal, on me le confia pour une matinée.

Tant que nous fûmes entre les murailles de la fabrique, Owen me suivit chapeau bas et sans mot dire ; mais, dès que la porte fut passée, il fit une belle cabriole sur le pavé, puis il me prit les mains, m'appela son cher lord et me débita des myriades de compliments irlandais avec une prestigieuse volubilité.

— Oh ! Votre Honneur !... s'écria-t-il enfin, que je suis content de vous revoir !... Je savais bien que vous n'auriez pas oublié le pauvre Owen Brydges... C'est le bon Dieu qui vous mit sur notre chemin quand nous arrivions d'Irlande sans pain et sans argent... Écoutez ! si vous saviez comme on serait bien dans cette maison si on pouvait parler un petit peu, ou seulement marcher de temps en temps à sa guise !... Depuis dix jours que je suis là, je n'ai pas prononcé une douzaine de pauvres mots. Ordinairement on a le dimanche pour se reposer, mais dimanche dernier, comme j'étais nouveau, on m'a mis à clouer des rideaux de soie dans la grande cuve...

— Comment ! dans la grande cuve ?

— Oui, Votre Honneur, répliqua Owen, qui semblait prendre à tâche sérieuse de se dédommager de son silence ; dans la grande cuve qui contient je ne sais combien de milliers de tonnes... Mais la bonne bière que nous faisons !... Voyons, il y a encore loin d'ici aux Docks... L'enfant Paddy est de ce côté-là... Allons-y, je vous en prie !

— Mais votre femme ?... demandai-je, où est-elle ?

— Dans le Strand, la chère créature ; nous la verrons après l'enfant, s'il plaît à Votre Honneur.

Je le fis monter dans mon cab. Loin de lui couper la parole, la surprise et le plaisir le rendaient encore plus éloquent. Les questions eussent été assurément superflues.

— Begorra ! disait-il en s'étalant dans le cab, voilà comme marchent les seigneurs, et je serai seigneur moi-même un jour ou l'autre, je le sais bien ! et alors, si vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas, Votre Honneur ! Savez-vous, je gagne trois schellings par jour, la femme en gagne moitié, l'enfant reçoit une couronne par semaine. Dans deux ans, nous retournerons en Irlande et nous serons tous heureux !

— Je vois que M. Hobbe s'est comporté comme il faut, interrompis-je.

— Oh ! s'écria Owen, qui se mit à rire de tout son cœur ; le père Jérémie ! c'est peut-être un brave homme tout de même ! Le soir du dernier jour où je vous ai vu, il tint sa promesse et ne nous jeta pas dans la rue... ; il mit de la paille au bas de son escalier, et nous couchâmes tous trois là-dessus. Le lendemain, il me plaça comme valet chez M. Risley le boxeur. Lord-Jesus ! M. Risley n'a pas des valets pour le servir, mais pour boxer avec eux et répéter les coups qu'il fait sur le ring (1). C'est un mauvais métier, Votre Honneur ; au bout de deux jours, je m'enfuis avec la poitrine à moitié défoncée !

Je revins chez le vieux Jérémie, où je trouvai ma femme Kate et l'enfant Paddy ; n'avait-il pas voulu placer Kate dans un cabaret de Drury-Lane où les gentlemen lui prenaient le menton !...

(1) Voir le numéro de juillet dernier.

(1) Mot à mot : la bague. On nomme ainsi la petite enceinte où combattent les champions du pugilat.

Musha ! ma Kelty est une honnête femme ! Quant à l'enfant Paddy, il l'avait mis dans une baraque de Southwarck, où des Écossais faisaient des tours de force.

Il y avait là un homme qui prenait Paddy par la peau des reins et le lançait à quinze pieds en l'air, jouant avec lui comme si l'enfant eût été une balle.

Je dis au vieux Jérémie :

—Son Honneur vous a payé pour nous placer, et j'ai votre garantie.

— Mon fils, me répondit-il, je me moque de ma garantie comme de la cruche d'ale que j'ai bue hier au soir. Je vous placerai tous les trois, mes pauvres enfants, mais il faut que vous le sachiez, c'est pour le saint amour de notre Seigneur !

Ce jour-là, il mit Kate avec des chanteurs de rue, il fit de Paddy un *diable* d'imprimerie, comme il appelle cela, et moi, il me plaça chez le fossoyeur du cimetière des Dissidents, au-dessus de Pimlico.

Ce fut bien une autre histoire ! le jour se passa sans encombre ; la nuit, comme je faisais mon premier somme, mon nouveau maître vint me tirer par les pieds et m'ordonna de me lever. Devinez pourquoi, Votre Honneur.

— Pour enterrer un mort?

— Allons donc ! il me dit : les gens de la Résurrection (1) vont venir ; tu vas ouvrir la fosse de ce jeune garçon qu'on a mis en terre aujourd'hui, et tu vas le porter ici sur tes épaules.

Arrah ! j'avais appris chez le boxeur à donner des coups de poing ; on peut bien se défendre contre le diable ; je boxai mon nouveau maître, et j'allai coucher dans la rue.

Le lendemain, autre visite au bon vieux Jérémie.

Kate et Paddy n'avaient guère été plus heureux que moi.

Cette fois, le digne M. Hobbe me plaça chez un boucher du quartier des Italiens, de l'autre côté du marché de Smithfield. Ce fut encore la nuit que celui-là voulut me faire travailler. Les bouchers du quartier des Italiens ne débitent que de la viande de chats ; du diable si je suis bon pour cette chasse !

Enfin, pendant huit grands jours, le vieux Jérémie se moqua de nous pour le saint amour de notre Seigneur.

Au bout de ce temps, il nous dit :

— Mes pauvres enfants, vous n'avez pas de chance ; mais c'est que j'ai oublié de vous apprendre un usage de ma maison : les gens que je place ont coutume de me compter leur première *banque* (une semaine de leur paye).

Je voulus me fâcher, car cet homme avait reçu vos vingt-cinq schellings ; mais Kate et le petit Paddy avaient jeûné déjà pendant huit jours : il fallait sortir de là.

Je fis une croix au bas d'un papier qu'il me présenta, et le soir même nous entrâmes dans les bonnes places que nous avons maintenant : Paddy, dans sa filature de coton ; Kate, chez mistress Laurie ; et moi, dans la fabrique de l'alderman Smith.

Nous avions dépassé le grand dock de l'est, le cab s'arrêta devant de vastes constructions en briques rouges, dominées par trois ou quatre cheminées à vapeur.

C'était la fabrique de cotons filés de James Hood, Esq., le patron actuel du petit Paddy.

Ici, je n'avais nulle autre protection que ma bourse ; mais cela suffit à Londres pour entrer partout. Les magnificences industrielles de la brasserie Smith and C° n'étaient rien auprès de celles que nous voyions maintenant ; vous eussiez dit une ville ! De larges ruisseaux, partant des lavoirs, bouillonnaient avec bruit sous les trottoirs des cours ; on entendait de tous côtés le bruit sourd des métiers et des mécaniques.

(1) Ceux qui vendent les cadavres aux chirurgiens de Londres pour les études anatomiques.

Et pas une âme dans ces préaux bordés de hautes constructions ! La vie était parquée à l'intérieur ; au dehors, l'immobilité, la solitude.

Quand mes regards se portaient vers les toitures aplaties, je voyais les tuyaux à vapeur haleter en mesure, et pousser leurs bouffées intermittentes.

L'idée folle me venait que peut-être ces tuyaux rendaient en faisceau toutes les respirations humaines condensées derrière ces tristes murailles.

L'immense édifice prenait alors pour moi une vie fantastique et morne.

Je voyais, à travers le lourd rempart de briques, l'âme mystérieuse et cachée qui bruissait autour de moi.

Et le second murmure, produit par ce travail sans trêve, me semblait désormais navrant comme une plainte.

A l'intérieur, comme au dehors, il n'y avait à parler que le bois et le fer ; des centaines d'ouvriers s'alignaient dans les filoirs, faisant aller leurs bras et leurs pieds selon des mouvements symétriques, toujours les mêmes.

Parfois la voix gutturale d'un contre-maître s'élevait, et cela produisait un effet bizarre. Notre esprit est si prompt à prendre le pli indiqué ! ces hommes ne parlaient point ; donc ils étaient muets, et la parole, qui troublait tout à coup ce silence, faisait tressaillir comme quelque chose d'inouï et de surhumain.

L'ouvrier qui nous conduisait était un chef de mécanique, âgé de trente-sept ans, suivant son propre calcul ; on lui en aurait bien donné cinquante-cinq pour le moins.

En passant dans les salles, il prenait la peine de nous expliquer le travail de tous ces bras intelligents qui luttaient de précision avec les machines elles-mêmes ; car c'est là l'idéal rêvé par l'industrie anglaise : amener l'homme à remplir comme il faut l'office d'un rouage, d'un levier ou d'un piston.

Parler de ce que devient la pensée, la divine étincelle, comme disent les poëtes, au milieu de cet ensemble humain, combiné en machine colossale, serait assurément fort ridicule.

Qui va songer à la pensée?

Les Anglais peuvent être philosophes à l'occasion, mais il faut choisir ses sujets et ne point parler psychologie à propos de fileurs de coton.

Encore si c'étaient des noirs !

L'économie n'est pas une science romanesque, et quand un adepte des systèmes sociaux fait de la sensiblerie, soyez sûr qu'il agit à bon escient.

Sous prétexte d'écrire les pages larmoyantes d'un livre humanitaire, il faut prendre bien garde. Cette idole qu'on nomme l'industrie a l'épiderme cruellement sensible ! si vous la touchez seulement en passant, elle crie, et ses clameurs, vous le savez bien, ébranlent la base solide des trônes.

Prenez garde ! nos temps modernes ont élevé au hasard les murailles d'un temple vide ; l'industrie a trouvé ouvertes les portes de ce temple, elle est entrée, elle s'est assise sur l'autel. Quel dieu a désormais plus d'adorateurs? quelle religion peut compter plus d'adeptes, et des adeptes plus fanatiques?

Ils sont là, les prêtres du veau d'or, bigots et ivres de cupidité ; ils sont là, prosternés sur les marches de l'autel, adorant l'idole qui se nourrit du sang des hommes.

Les pontifes germains tuaient, une fois l'an, de jeunes garçons sur leurs tables de pierre ; la serpe d'or des druidesses, après avoir tranché le gui, se rougissait dans le sang humain.

Nous détournons les yeux avec horreur de ces temps de barbarie, et nous passons, le sourire aux lèvres, sous les murs homicides de ces fabriques londoniennes où s'accomplissent, en une année, plus de sacrifices humains que dans un siècle entier de barbarie.

Il faut se taire ; le commerce a besoin d'une protection éclairée, et ceux qui déclament contre les fabricants millionnaires sont des jaloux, des aristocrates stupides ou des républicains va-nu-pieds (1) !

En somme, de quoi se plaignent-ils? on voit parfois des ouvriers arriver à la cinquantaine.

Notre chef de mécanique me parlait à peu près dans ce sens. Il avait pris son parti en brave, et je me souviens d'une de ses paroles, qui me sembla souverainement significative.

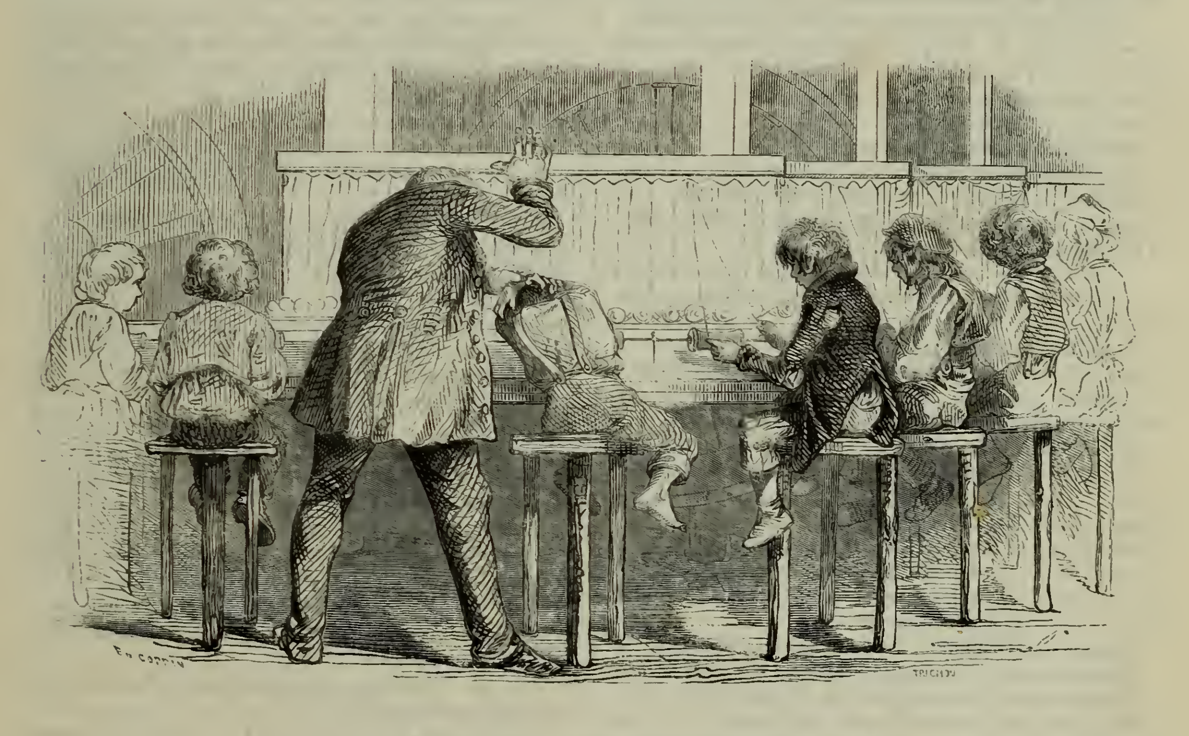
— C'est le gin (genièvre) qui nous tue, me dit-il ; sans le gin nous irions tous jusqu'à quarante ans. Et après quarante ans, où trouver du travail?

A cet argument, il n'y a rien à répondre. A quarante ans, quand le travail ingrat et l'atmosphère empoisonnée des fabriques n'ont pas mis un homme en terre, il n'a plus qu'à mourir de faim. Donc le travail qui tue est un bienfait ; donc le genièvre assassin est une rosée du ciel.

Hourra ! pour la joyeuse Angleterre !

Au second étage de la fabrique, il y avait un énorme atelier en forme de galerie, pouvant contenir de cent à cent cinquante métiers à pelotonner ; ces métiers, mus par la vapeur, étaient tous servis par des enfants au-dessous de douze ans.

Ici, la tristesse qu'on éprouve dans les autres divisions de l'établissement arrive à être poignante. Le regard parcourt deux longues files de pauvres petits êtres, pâles, maigres, atrophiés, gardant la même position depuis le matin jusqu'au soir ; les bobines tournent avec une rapidité effrayante ; si la main conductrice de l'enfant baisse par l'effet de la fatigue, ou vient à vaciller, le fil se rompt aussitôt. Et Dieu sait que le contre-maître, qui se promène entre les métiers, a le regard sûr et la main lourde !



Le travail des enfants. Paddy et ses compagnons.

La machine à vapeur, située sous le plancher, donne à l'atmosphère une chaleur suffocante. L'air, chargé de particules cotonneuses, entre avec peine dans la poitrine, et procure, au bout de quelques minutes, une toux qu'il n'est point possible de calmer.

Il n'y avait peut-être pas là douze enfants qui ne fussent incurablement asthmatiques. Malgré le bruit des métiers, on entendait leur respiration pénible et leur toux sèche qui serrait le cœur.

Le petit Paddy était assis au bout de l'atelier, à la dernière roue.

Déjà il ne ressemblait plus guère à l'enfant vif et réjoui que j'avais vu quelques semaines auparavant ; sa pauvre petite joue était toute pâle, et il me semblait plongé dans une sorte d'engourdissement.

Le contre-maître lui donna dix minutes pour recevoir son père.

Je dois dire que mon ami Owen Brydges était bien loin d'éprouver les mêmes impressions que moi. Depuis notre entrée à la fabrique, il marchait d'admiration en admiration. Tout lui semblait beau et magnifique ; il enviait du fond du cœur le sort des ouvriers de James-Hood et Cᵉ.

L'atelier où étouffait son fils Paddy lui paraissait offrir principalement le *nec plus ultrà* du confortable.

(1) Ce travail a été entièrement écrit et déposé au bureau du *Musée des Familles* un mois avant la révolution de Février.

— Comme il fait bon ici! murmurait-il; comme ils sont bien chauffés les chers innocents!... et comme ils doivent se plaire là tous ensemble!

— Eh bien, dis-je à l'enfant, comment te trouves-tu ici, Paddy?

— Ici, Votre Honneur?... répliqua-t-il d'un air embarrassé, — oh!... comment je me trouve?

— Bien... n'est-ce pas? interrompit le père. Arrah! ce n'est pas chez nous que tu étais chauffé comme cela!

L'enfant s'essuya le front où il y avait des gouttes de sueur, et une toux creuse souleva sa poitrine.

Le pauvre Owen le prit dans ses bras pour lui parler de sa mère.

Pendant cela, j'attirai à part le chef de mécanique qui nous servait de cicérone.

— Ce lieu doit être fort malsain, lui dis-je.

— Malsain! répéta-t-il froidement; le fait est qu'il vaudrait mieux se promener au soleil... Mais tout le monde n'est pas fils de gentleman, monsieur.

— Je suis sûr que ces enfants souffrent et s'affaiblissent.

— Oh!... fit le chef; je ne sais pas trop s'ils souffrent... mais j'ai eu deux fils dans cet atelier, qui sont partis tous les deux.

— Vous les avez retirés?

— Non... ils sont morts.

— Comment! m'écriai-je.

Le chef de mécanique continuait paisiblement.

— On ne peut pas retirer les enfants, monsieur... il y a un engagement de deux ans.

— Mais quand il s'agit de leur sauver la vie?...

— Cela ne fait rien... La loi anglaise, voyez-vous, protége le commerce...

Les dix minutes étaient écoulées.

— Oh! Votre Honneur, me dit Owen en sortant, l'enfant est ici comme un petit saint!... Je voudrais que sa mère fût seulement de moitié aussi heureuse!

Il ne se sentait pas de joie.

La route est longue des Docks jusqu'au Strand. Pendant tout le chemin, le pauvre Owen fit ses châteaux en Irlande. Il achetait un champ auprès de la maison de son père; il réparait le vieux moulin; il voyait Paddy toujours courant sur les rives aimées de la Doyne.

Puis Paddy grandissait; puis Paddy épousait une fille jolie et douce comme la bonne Kate.

Comme tout le monde serait heureux!...

L'établissement de modes de mistress Johanna Laurie est situé dans le Strand, non loin de Temple-Bar, derrière l'église de Saint-Etienne. Pour vendre ses *confections*, mistress Laurie a des dépôts dans Pall-Mall, dans Bond-Street, dans la rue du Régent et sur divers autres points du West-End. C'est la modiste fashionable, et toutes les ladies qui ne se fournissent pas à Paris vont chez elle.

Ce n'est ni à Vienne, ni à Pétersbourg, ni même à Paris que l'on trouverait un établissement de confection comparable à celui de mistress Laurie. Les comtés sont ses tributaires: les merveilleuses d'Édimbourg, de Dublin et autres grandes villes ne connaissent qu'elle pour régler le programme de la mode.

C'est une maison dont l'entrée sur la rue n'a rien de remarquable, bien que sa façade compte trois ou quatre fenêtres de plus que le commun des demeures particulières. Mais au delà de ce premier logis, se trouve une vaste rotonde, éclairée par le haut et dont l'intérieur ressemble assez bien à une double salle de spectacle: une salle où la scène serait remplacée par un autre parterre et où le cordon des galeries se continuerait selon la circonférence entière.

On ne saurait point donner ici exactement le nombre des demoiselles qui travaillent pour mistress Laurie, mais il est certain qu'on ne peut évaluer cette armée féminine à moins de six cents soldats.

Il y a des ouvrières au rez-de-chaussée; sur de longues tables qui s'ordonnent avec une symétrie parfaite, la soie, la gaze, le velours et la mousseline des Indes se mêlent en une confusion brillante: c'est l'étage des robes.

Au-dessus, dans une galerie circulaire, on fait les chapeaux et ce que nous nommons proprement les *modes* à Paris.

En France, si un pareil établissement existait, ce serait quelque chose de mouvant, de vivant; on causerait, on rirait; vous entendriez les reparties mutines croiser les joyeux lazzi. Çà et là un couplet de chanson se ferait jour; et dans ce bataillon de jeunes filles, la discipline serait malaisée à obtenir.

Ici, au contraire, pas une parole: le silence profond, morne, découragé, comme dans tous les autres ateliers de Londres. L'industrie a produit ce miracle d'immobiliser la langue de la femme!

Quand on voit un caniche bien dressé sauter pour le roi, faire l'exercice ou mener une partie de dominos, on se dit: que de coups il a fallu pour réduire la pauvre bête!

Quand on voit manœuvrer un régiment prussien avec la précision automatique qui fait la gloire de cette nation de sergents-majors, on se dit: que de coups de canne, que de schlagues, bon Dieu! que d'avanies!...

Ce fut une impression analogue que j'éprouvai en entrant dans la rotonde de la célèbre modiste. Que de besoins fait supposer ce silencieux labeur! et combien est lourde la tyrannie de la misère!

Quelques paroles échangées rendraient moins dur et moins ingrat ce travail qui prend les deux tiers de la vie; mais l'industrie anglaise a des calculs particuliers que n'eût point dédaignés l'Harpagon de Molière. Quand on cause, les mains s'arrêtent parfois, les yeux distraits s'égarent; on a besoin d'un geste pour se faire comprendre; on fait un mouvement qui ne profite point à la tâche imposée...

C'est de l'argent perdu! Les meilleurs statisticiens pensent que le mutisme des ouvriers anglais conserve un vingtième du capital de travail!

Cinq pour cent! Cinq pour cent! Savez-vous ce que vaut un résultat pareil?

Et qu'a-t-on besoin de bavarder? Ce silence, qui se résout en millions, n'est-il pas une chose respectable?

Les déclamateurs disent que la tristesse produite par ce mutisme entre pour beaucoup dans la consomption morale qui ronge les travailleurs anglais. *By-God!* ces faiseurs de discours n'ont pas de fin de mois à payer! L'industrie, d'ailleurs, l'industrie! On devrait pendre ou guillotiner, suivant les usages des divers pays, quiconque ose seulement toucher aux sacro-saintes coutumes du commerce!!!

Le travail des modistes est extrêmement doux par lui-même. En Angleterre, on a trouvé moyen de le rendre insupportable par la subdivision exagérée des tâches. C'est une chose bizarre et assurément malheureuse que cette préoccupation des producteurs britanniques. Ils n'ont qu'un but: assimiler l'homme à une partie de machine, briser son intelligence pour le réduire à l'état de rouage

et lui communiquer cette habileté routinière qui concourt, indépendamment de la pensée, au mouvement général.

Dans tous les ateliers, sans exception, cette idée vous frappe dès l'abord. Le travail est tellement éparpillé que l'homme le plus borné ne peut s'intéresser à sa tâche. Le principe, c'est que chaque individu doit faire toujours la même chose, afin de la bien faire par habitude et machinalement.

Tel ouvrier place et déplace une courroie pendant seize heures tous les jours; tel autre pousse invariablement le même cylindre, que lui renvoie son confrère en torture.

Pour expliquer mieux notre pensée, il arrive en France, par exemple, qu'un ouvrier tailleur confectionne un habit tout entier; en ce cas, il peut prendre à cœur une chose qui est son œuvre et dont il garde la responsabilité. En Angleterre, il faut dix hommes pour assembler les pièces d'une redingote coupée. Celui qui pique le bougran des revers ne saurait pas attacher les boutons; celui qui met du velours au collet ne pourrait pas assujettir les plis de la jupe; il y a un *spécialiste* pour doubler les manches, un autre pour ouater le corps.

Parmi ces gens, aucun ne pourrait empiéter sur la tâche de son voisin. Chacun d'eux ne vaut que comme partie d'un tout, que comme pièce de mécanique.

De telle sorte qu'un tailleur de Londres, transporté tout à coup dans une île déserte, ne saurait pas se donner l'habit élémentaire de Robinson Crusoé.

Et il en est ainsi pour toutes choses!

Pas n'est besoin d'une imagination bien active pour se faire une idée de l'ennui redoutable qui pèse sur ces malheureux, que l'on empêche de parler et à qui l'on enlève jusqu'à la possibilité de penser!

Toutes ces jeunes filles réunies dans l'atelier de mistress Johanna Laurie avaient, sans exception, le même aspect de fatigue découragée. Il y en avait bien peu de jolies; la plupart portaient une pâleur transparente et maladive sur leurs visages amaigris.

Tandis que nous passions, elles tournaient vers nous furtivement leurs regards apathiques et mornes.

— Oh!... me disait Owen à l'oreille, voilà qui est beau, par exemple!... J'espère qu'ici on gagne son argent sans se donner beaucoup de peine!... Kate ne se plaindra pas, peut-être!

La pauvre Kate n'avait garde de se plaindre. C'était une douce créature, courageuse et résignée.

On lui permit de venir avec nous dans un petit parloir. En donnant son front au baiser de son mari, elle avait les larmes aux yeux, mais elle souriait.

— Vous plaisez-vous ici, ma chère enfant? lui demandai-je.

— Si elle se plaît!... interrompit Owen; comment ne se plairait-elle pas?

Que faites-vous?... demandai-je encore.

— Le matin je balaye la galerie d'en haut, répondit la jeune femme; pendant le jour, j'enfile les aiguilles des demoiselles.

Owen éclata de rire.

— Eh bien! s'écria-t-il, tu ne dois pas être fatiguée le soir!...

Kate poussa un gros soupir et toucha ses yeux enflammés. Owen poursuivit joyeusement:

— Paddy et toi vous êtes à votre aise, ma parole!

— Parle-moi de notre Paddy, interrompit Kate.

— Bien, bien!... l'enfant ne se fera pas de mauvais sang pour sûr!... pas plus que toi, ma femme!... Il n'y a que moi qui travaille tout de bon et c'est dans l'ordre.

— Que fais-tu donc, mon pauvre Owen?

— Je porte des sacs de houblon, et c'est lourd, Begorra!... Mais quand je suis fatigué, je pense à toi et je me dis : Nous serons heureux tous ensemble quelque jour!...

Kate leva les yeux au ciel.

— Allons, allons, dit la voix d'une surveillante à la porte du parloir.

Kate embrassa son mari une dernière fois et se retira précipitamment.

En traversant de nouveau la rotonde, nous la vîmes aller d'ouvrière en ouvrière, enfilant les aiguilles, tandis que celles-ci brodaient ou cousaient.

Point de relâche! point de trêve! il faut que la mécanique aille toujours, toujours!

En remontant dans le cab Owen riait encore.

— Ma foi, dit-il, voilà ce que j'appelle un métier de paresseuse!... Ses mains ne prendront pas de durillons à cet ouvrage-là... Allons, allons, il n'y a que moi qui travaille, et c'est bien fait!

L'heure du fameux dîner approchait. Le cab nous ramenait à la brasserie de Smith et Ce.

V. — UN DINER COMME ON N'EN VOIT POINT.

Nous étions bien cinquante à soixante convives à la brasserie de Smith and C°. Ce n'était pas un repas d'étiquette officielle; néanmoins il y avait là le lord-maire, tous les aldermen et un grand nombre de négociants considérables, représentant les principales villes manufacturières.

Je me sentais écrasé dans cette foule imposante sous la conscience de ma nullité commerciale!

A trois heures juste, les musiques réunies du Cirque et du théâtre de la Princesse commencèrent à jouer dans la cour. L'alderman Smith s'avança vers le lord-maire qui n'était rien moins que Samuel Footes, le gros marchand de morue salée, et lui montra d'un geste courtois la porte de la salle d'attente.

La procession commença.

Je n'avais pas bien compris Owen lorsqu'il m'avait dit avoir passé son dimanche à tendre des rideaux de soie dans la grande cuve.

En arrivant dans la cour, l'explication de ce fait me fut donnée.

La grande cuve, toute tapissée de soie et de passementeries voyantes, avait à son sommet une toiture improvisée d'où tombaient des guirlandes de verdure et de fleurs. On y montait par un escalier jonché de roses et de camélias.

L'alderman Smith avait eu l'heureuse et commerciale idée de nous offrir à dîner dans sa cuve.

C'est à cette circonstance qu'il faisait allusion en m'écrivant que je ne verrais pas deux fois pareil spectacle en ma vie.

Les deux musiques réunies faisaient un tapage d'enfer. Les ouvriers endimanchés levaient leurs chapeaux et disaient : *Mister Smith for ever!* avec un enthousiasme assez médiocre. Nous passâmes triomphalement parmi cette foule et nous montâmes l'escalier de la cuve.

Dans la cuve, il y avait une magnifique table de soixante couverts. On se serait cru dans la salle à manger d'un palais, tant les douves grossières étaient bien cachées sous les glaces, sous le velours et sous les fleurs.

Il n'y avait point de femmes. Le dîner commença dans cette gravité silencieuse qui permet de manger sans dis-

traction ni trêve. La musique allait toujours, et de temps en temps les contre-maîtres faisaient crier les ouvriers au dehors.

Pendant les deux premiers services, on n'essaya pas même d'établir des conversations. Seulement M. Watt demandait à M. Gill la permission de boire un verre de vin avec lui; M. Allan de Birmingham profitait de l'occasion pour faire la même offre à sa seigneurie lord John Footes le nouveau maire.

Ces quatre gentlemen se levaient à la fois et buvaient symétriquement leurs verres de sherry.

Tout le monde avait un appétit fort convenable. Outre les vins de Portugal et le clairet bordelais, on fêta énergiquement l'ale et le porter de notre hôte. Au dessert, il y avait autour de la table soixante faces rouges comme des écrevisses.

C'est en ce moment et avec cette teinte que les physionomies britanniques ont toute leur valeur.

C'était l'heure consacrée du speech, M. Smith se leva et les deux musiques se turent.

— Messieurs, dit l'alderman brasseur, c'est pour ma maison une gloire bien grande, et je me souviendrai toute ma vie d'avoir réuni à ma table modeste...

— Pardieu!... interrompit le lord-maire; modeste, monsieur Smith... ouf!... spécialement!... que diable!... vous vous moquez de nous, cher monsieur!

— Modeste... répéta le brasseur après avoir salué; j'ai dit modeste, milord..., et je prétends que mes illustres convives me font en ce moment trop d'honneur... (*Écoutez! écoutez!*) Je propose la santé de Sa Majesté la reine.

— Spécialement... s'écria le lord-maire; et celle du prince Albert, le cher conjoint royal... ouf!...

On but à la santé de la reine et du prince Albert.

Le brave Footes était resté debout.

— Messieurs, dit-il, je suis bien aise d'en parler... je ne me suis jamais senti si gaillard... Le commerce va bien et les wighs ont la corde... Spécialement, que diable!... je ne dis rien du poisson salé. Ouf! et je pense être agréable à tout le monde en proposant la santé de l'immortel vainqueur de Waterloo!

— Wellington pour toujours!... cria l'assemblée.

Le digne M. Footes se rassit, écarlate et satisfait.

— Milord et messieurs, dit un potier de Soutwarck, c'est une chose magnifique et providentielle que le développement de l'industrie des trois royaumes... Nous produisons deux cent millions sterlings (cinq milliards de francs)... Ce qui nous manque, c'est un continent nouveau où nous puissions trouver cent ou cent cinquante millions de consommateurs... A bas les coquins qui déclament sur le paupérisme, n'est-ce pas?... Avez-vous vu les ouvriers de notre hôte, l'honorable M. Smith, comme ils sont frais et bien portants! (*Écoutez!*)

— Les chartistes voudraient nous faire voir des étoiles en plein midi...

— Au diable la politique!... interrompit le lord-maire; spécialement... ouf!

— Écoutez! écoutez!

— Assurément... reprit le potier; je me range à l'avis de sa seigneurie... mais on ne m'empêchera pas d'envoyer O'Connell à tous les diables et de boire à la santé de John Russell!...

Après le potier, ce fut le tour d'un fabricant d'étoffes de laine, homme érudit et disert, qui fit un très-éloquent tableau de l'industrie britannique, laquelle emploie et fait vivre cinq millions d'hommes pour le moins. Il eut des compliments pour tout le monde, pour Londres comme pour les comtés. Il cita les manufactures de coton de Manchester, de Blackburn, de Rochdale, de Boston, de Preston et de Warrington; il exalta les étoffes de soie de Nottingham, de Reading et de Coventry, les toiles d'Exeter, de Barnsley et de Leeds. Bien que ces établissements fussent ses rivaux, il ne passa sous silence ni Salisbury ni Kendal, ni Bradford, ni Halifax, ni Huddersfield. Enfin, il nombra dans une période des plus élégantes les centres de l'industrie céramique: Derby, Worcester, Bristol, Newcastle, etc.

A la suite de cette énumération, le lord-maire grommela deux ou trois «spécialement» et approuva du bonnet. Ouf!

Le fabricant de laine proposa un toast à la mémoire de Nelson.

Entre les discours, la musique jouait un petit quadrille de Julien, et les ouvriers faisaient un peu de bruit dans la cour pour manifester leur joie, à l'instigation des contre-maîtres.

Je reconnaissais la voix de l'ami Owen, qui seul semblait crier de tout cœur.

J'avais pour voisin de droite, un forgeron d'acier de Birmingham, qui se leva pour prendre la parole à son tour; il avait nom Allan, et pendant tout le repas, il avait bu avec une intrépidité digne d'estime.

— Messieurs, dit-il, s'il m'était permis de parler au sein de cette illustre assemblée, je prendrais la liberté de vous faire remarquer que l'importante cité de Birmingham est située à peu près au centre de l'ancien royaume de Mercie, un royaume saxon, messieurs. En l'an 585, le roi Kridda donna Birmingham, qui s'appelait alors Bermichem, ou quelque chose d'approchant, à l'un de ses lieutenants du nom d'Ulwin. Ce prénom, après plusieurs déviations successives, est devenu Allan, comme chacun sait. (*Légers murmures.*)

— Messieurs, je méprise cette origine féodale de ma famille, et je n'en conçois aucune espèce d'orgueil. (*Écoutez! écoutez!*)

— Je suis Anglais, messieurs, et ce titre me suffit (*Très-bien!*) Birmingham occupe, comme vous pouvez ne pas l'ignorer, une langue de terre à l'extrémité nord-ouest du comté de Warwick. Sa position précise est 52° 59 de latitude nord, et 1° 18 de longitude ouest de Greenwich...

— Messieurs, Birmingham est la reine de l'industrie métallurgique: le cuivre, le fer, l'acier, s'y transforment en fils, en rubans, en tissus. Nous pouvons vous livrer six mille canons de fusils par semaine, et cinq cent millions d'épingles en un jour; en un jour, messieurs, nous fabriquons des boucles de pantalons et de gilets, des boutons de toutes sortes, des couteaux, des rasoirs, des sabres, des tabatières; nous faisons les jouets d'enfants, la bijouterie, le plaqué, les siéges à étuis, les marchepieds à ressorts. Nous faisons les yeux de poupées, messieurs, les trousses de chirurgien et les instruments de mathématiques. Messieurs, je vous propose de boire à la santé de Sa Grâce le lord archevêque de Canterbury.

La partie de l'assemblée qui s'était endormie pendant ce discours instructif et plein de faits s'éveilla en sursaut pour porter le toast.

— Ouf!... grommela le lord-maire, que diable!... spécialement... j'expédie beaucoup de saumon salé à Birmingham et aussi à Sa Grâce le lord archevêque de Canterbury, qui est un respectable prélat.

On s'était mis à table à trois heures et demie, au plus tard. Le dîner se prolongea jusqu'à près de minuit; excepté moi, chacun des soixante convives prononça son speech.

Quand on se leva enfin, le lord-maire, les aldermen et tous les notables commerçants des comtés étaient ivres à ne plus pouvoir se tenir.

Comme chacun avait dormi deux ou trois fois dans le cours du repas, on était assez éveillé à ce moment du départ. Tout le monde parlait à la fois : la laine interpellait le coton, la toile de fil disait son fait au commerce colonial. Le lord-maire se levait, puis retombait lourdement sur son siége pour essayer de se relever encore ; et tout en travaillant, il murmurait d'une voix engourdie :

— Que diable !... il faut bien s'occuper un peu du sort du peuple ! On a dit ici de très-bonnes choses... spécialement... et bu de très-bon vin... ouf !.. Prenez garde d'augmenter les salaires... c'est une voie dangereuse... Soutenez la foi protestante comme de vrais Anglais !... Sans l'impôt sur le sel on ferait des affaires d'or dans le commerce du poisson... Chassez ces mendiants de Français qui pêchent sur notre banc de Terre-Neuve... Laissez parler les chartistes, que diable !... Où sont les drôles qui disent que le peuple n'a pas de pain ?... qu'il mange du poisson alors !... Vive la reine et à bas les commis de l'impôt, spécialement !...

Deux grooms le prirent par les épaules et l'emportèrent dans sa voiture.

Il en fut ainsi pour la plupart des convives de ce mémorable festin.

— Eh bien ! dis-je à Owen en traversant la cour, avez-vous fait bombance, mes gaillards ?

— Oh ! oui, Votre Honneur... on nous a donné à chacun une croûte de pain et un verre de bière.

Sur le seuil de la porte extérieure, je trouvai le commis principal de Smith et Ce.

— Avais-je raison ?... s'écria-t-il ; un dîner dans une cuve !... Avez-vous de ces choses-là en France ?

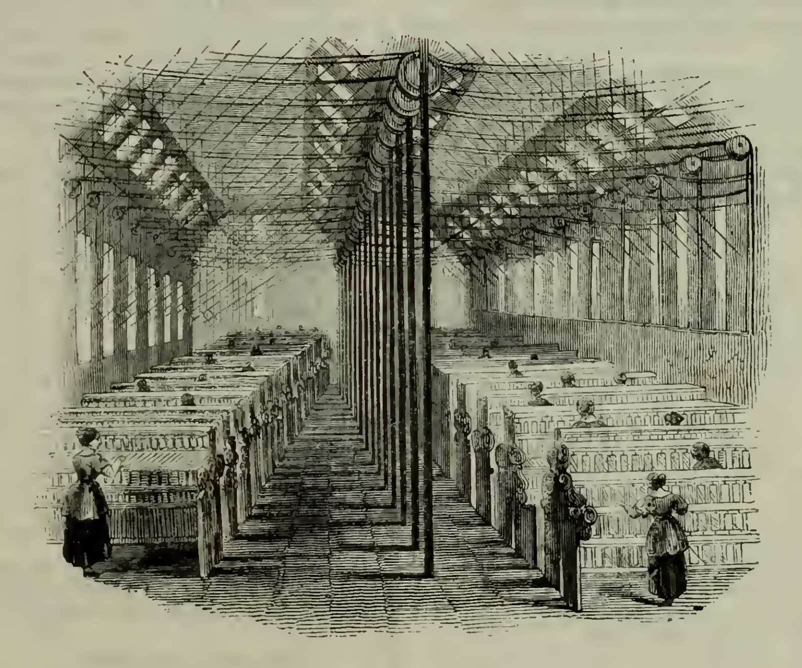
— C'est magnifique ! répondis-je.

— Quant à votre protégé, reprit-il en me donnant la main, je l'ai recommandé au patron... Stephen Sturges, n'est-ce pas ?

— Mais non... Owen Brydges.

— Bien, bien... son affaire est faite... Stephen Sturges, Owen Brydges... cela se ressemble, je pense !...

Le lendemain je partis pour Paris.



Le travail des femmes. Atelier de mistress Laurie.

VI. — LE GIN ET SAINT GILES.

Avant de quitter l'Angleterre, j'avais recommandé Owen, sa femme et son fils à mon ami Roche.

Je ne laissais pas la pauvre famille irlandaise sans protecteurs.

En 1844 je passai de nouveau le détroit, et l'un de mes premiers soins fut de chercher des nouvelles d'Owen. Je m'intéressais à ces bonnes gens du fond de l'âme, et il me semblait que j'avais charge de veiller sur eux.

Je retournai à la brasserie de Smith and C^{o}. Le principal commis n'avait point perdu son emploi : seulement il était devenu rouge et avait pris du ventre.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il en m'apercevant, on peut dire que votre protégé a fait son chemin !... voulez-vous le voir ?

— Assurément, répondis-je.

Le commis principal me prit sous le bras et me conduisit à la machine.

— Chef de manœuvres ! poursuivit-il ; rien que cela, monsieur !... Aussi faut-il dire que c'est un garçon intelligent, et nous avons des remerciements à vous adresser...

Il se mit à rire du gosier, comme un vrai Saxon qu'il était.

— Quand j'y pense !... s'interrompit-il ; vous n'aviez pas grande confiance en ma mémoire !...

Nous marchions au milieu des roues d'acier et des courroies luisantes. Le commis principal s'arrêta devant un grand gaillard demi-nu, qui donnait ses ordres aux chauffeurs.

— Eh bien ! dit-il en lui frappant sur l'épaule, comment cela va-t-il, maître Evan Peedge ?...

Ce nom me sonna comme un présage de malheur. Je restais à contempler ce grand garçon, et le commis nous regardait avec surprise.

— Eh bien! répéta-t-il, eh bien!...

— Ce n'est pas lui... murmurai-je.

Le commis se frappa le front.

— Que le diable nous prenne!... s'écria-t-il. Au fait, j'ai un vague souvenir.... Ne s'appelait-il pas Stephen Sturges?

— Owen Brydges, monsieur! Owen Brydges! m'écriai-je en lui tournant le dos.

J'appris au bureau de la brasserie qu'Owen avait quitté l'établissement un mois après mon départ. Bien entendu, on n'avait aucun renseignement à me donner sur son sort ultérieur.

Sans perdre de temps, je me fis conduire à la filature de James Hood, où l'on m'apprit que le petit Paddy, après avoir fait ses deux ans d'engagement, était sorti des ateliers depuis plusieurs mois.

Mon cocher eut promesse d'un pourboire et me mena grand train jusqu'au Strand. Dans les ateliers de mistress Johanna Laurie, personne ne sut répondre à mes questions. On ne se souvenait même plus de la pauvre Kate.

Qu'étaient-ils donc devenus tous les trois et comment les retrouver?...

Je finis alors par où j'aurais dû commencer sans doute. Je me rendis chez Roche pour lui demander compte du dépôt confié.

Notre savant compatriote, malgré les occupations qui pèsent sur lui, a toujours du temps de reste lorsqu'il s'agit de bien faire. Il n'avait point perdu de vue la pauvre famille.

— Owen Brydges venait me voir de temps en temps autrefois, me dit-il, et je faisais pour lui ce que je pouvais. mais voilà déjà plusieurs mois qu'il n'est venu me demander... Je sais seulement que sa femme demeure au coin de Poultry avec le petit Paddy... Ils sont tous les deux malades et ma domestique leur porte, deux ou trois fois par semaine, ce qu'il leur faut.

Je serrai la main de Roche et je repris mon cab.

Dans une petite chambre située, en effet, au coin d'une ruelle donnant sur Poultry, je trouvai Kate et son fils couchés tous les deux sur le même matelas. Ils gardaient leurs vêtements parce que leur unique couverture était usée et pleine de trous.

Des larmes vinrent aux yeux de Kate quand elle m'aperçut. L'enfant Paddy essaya de se soulever, et sa pauvre petite figure blêmie eut presque un sourire.

Kate était elle-même bien changée. C'est à peine si on pouvait la reconnaître.

— Que Dieu vous bénisse, Votre Honneur! me dit-elle; vous avez été bien bon pour nous autrefois... Vous souvenez-vous comme l'enfant était frais et gentil dans ce temps-là?... Regardez: voilà comme ils me l'ont rendu!

Paddy baissa les yeux pendant que j'examinai son petit corps maigre et sa figure creusée par la maladie.

Oh! Londres! Londres!... s'écria la mère en joignant ses mains sur le lambeau de couverture; c'est la punition des pauvres Irlandais!... Ils y viennent tous pour souffrir et mourir!

Paul FÉVAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA CIGALE ET LA FOURMI.

Une fourmi, sans doute peu frugale,
N'ayant plus un seul grain de sa provision,
S'en fut philosopher, et, le long d'un sillon,
Rencontra face à face une jeune cigale.
Après mainte réflexion,
Elle en était venue au mépris des richesses:
Quand on n'a rien, on se croit le cœur bon,
Et l'on fait projet de largesses!
Aussi, bien loin que la fourmi
Tourne le dos à la cigale,
Du compliment le plus ami
Notre commère la régale.
— Bonjour, lui dit-elle aussitôt;
Je vous rencontre enfin! Ma joie est sans seconde!
Où pouviez-vous être tantôt?
J'ai trotté, pour vous voir, une lieue à la ronde.
Je ne l'ignore pas, mon aïeule, jadis,
Dont je blâme bien haut les gestes et les dits,
Refusa durement de secourir la vôtre.
Elle eut grand tort: il faut s'aider l'un l'autre.
Comptez sur moi; quand viendra la moisson,
Je ferai votre part pour la froide saison;
Car aujourd'hui de tout, comme vous, dépourvue,
J'attends que quelque grain tombe dans le sillon.

L'oût passé, la bise venue,
Notre cigale alla voir la fourmi.
— Eh bien! dit-elle, me voici.
Je sais qu'une récolte immense
A dépassé votre espérance.
Les dieux en soient loués! Oh! qu'il me sera doux,
Ma chère, de tenir quelques bienfaits de vous!
— Quelques bienfaits de moi! madame la chanteuse!
N'y comptez point: l'année est malheureuse.
J'eus peine, l'an dernier, à joindre les deux bouts;
Et si nous étions deux, que diable ferions-nous?
Pesez bien tout cela dans votre conscience.
Adieu donc; il fait froid: je rentre en mon logis.

Qu'il s'agisse de rendre un service promis,
La volonté finit quand le pouvoir commence.

Siméon PÉCONTAL.

REVUE DU MOIS.

CHATEAUBRIAND.

Le 4 septembre 1768, l'année qui précéda la naissance de Napoléon, une dame de Saint-Malo se promenait en mer avec sa famille. Elle fut prise de douleurs si vives qu'il fallut la débarquer à l'îlot du Grand-Bé, d'où ses amis la transportèrent, quelque temps après, dans sa maison. Là, avant qu'elle pût gagner son appartement, dans la modeste cuisine qui en dépendait, naquit un enfant du sexe masculin, comme dit l'état civil.

Cette dame était Suzanne de Bédée de la Bouëtardais, femme de Chateaubriand, comte de Combourg. Cet enfant était François-René-Auguste de Chateaubriand, le grand homme qui vient de retourner dormir dans son berceau, dont il a fait sa tombe, sur ce même îlot du Grand-Bé (1).

De Saint-Malo, le jeune Chateaubriand fut transporté au château de Combourg, où il grandit au milieu des bois, au bruit des tempêtes, sous la dure autorité de son père. Lui-même a tracé le portrait de ce chef de famille inflexible: « aux yeux profonds, au nez recourbé comme le bec de l'aigle, à la lèvre impérieuse et pâle.» Il a peint «son silence redouté, sa tristesse immense, son air si sévère et si hautain, qu'au retour de ses courses sauvages, quand René l'apercevait sur le perron, debout, immobile, et lançant la flamme de son œil menaçant, il eût mieux aimé se tuer que de rentrer au château. Tout était triste et effrayé autour de cette figure taciturne : la mère, silencieuse, s'inclinait avec résignation, et les jeunes sœurs, une surtout, mélancolique et frêle, celle à qui plus tard, sous le nom d'Amélie, le poëte donnera une place mystérieuse dans les tempêtes de son âme, les sœurs, baissant les yeux, s'abritaient dans leur timidité et leur pâleur ; et si quelquefois, vers le soir, quand le maître dormait, retiré dans son donjon, et qu'on n'entendait plus ni son pas ni sa voix bruire, toute cette jeune couvée effarouchée, et la mère avec elle, relevait la tête, c'était avec ces palpitations de l'alouette et de la colombe blotties dans l'herbe ou le feuillage, sous la menace du tyran des airs, aux serres redoutées. »

A quinze ans, Chateaubriand voulut se tuer. Une pensée du Ciel arrêta sa main. Il fit ses études à Dol et à Rennes, où il dormit sur l'oreiller de Parny, l'infâme poëte de la *Guerre des dieux*. On voulait le faire entrer, comme cadet, dans les ordres; mais il préféra un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Il vit la cour de Versailles et la dédaigna ; il alla au cours de Laharpe, mit ses premiers vers dans le *Mercure de France*, et partit pour l'Amérique. Lisez ses aventures dans les *Natchez* et dans *Atala*. Qui oserait les raconter après lui?

En 1800, Chateaubriand, revenu en Europe, entra de plein pied dans la gloire par la publication du *Génie du Christianisme*. Ce livre apparut au monde entier comme l'arc d'alliance après le déluge des révolutions et des guerres. Napoléon, qui relevait au même instant les autels, nomma le jeune écrivain secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre dans le Valais ; mais du fond de la Suisse Chateaubriand entendit siffler les balles qui frappaient le duc d'Enghien, et il rompit dès lors avec Napoléon.

Il reprit ses courses aventureuses et fit son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et son poëme des *Martyrs*.

La Restauration lui ouvrit la carrière politique, mais il ne servit la monarchie que pour défendre la liberté. Ce courage lui valut les plus beaux triomphes et les plus nobles disgrâces. On verra tout cela dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, livre terrible de justice et de vérité, testament prophétique de l'ancien monde, que ne saurait trop méditer la société nouvelle.

Chateaubriand se retira du siècle en 1830, « royaliste par honneur et chrétien convaincu. » Ce sont ses propres expressions. Du fond de sa solitude, il a prédit tout ce qui est arrivé depuis dix-huit ans, et la république de 1848 lui devait bien les hommages qu'elle rend à sa mémoire. Elle n'a pas eu de précurseur plus hardi, plus éloquent et plus désintéressé.

On pardonnera à celui qui écrit ces lignes de mêler quelques souvenirs personnels au récit des dernières années de Chateaubriand.

Ce fut dans la rue d'Enfer que je vis pour la première fois mon illustre compatriote, et que j'eus l'insigne bonheur de gagner son amitié, dont les témoignages sont le plus précieux de mes trésors.

Franchissez le Luxembourg et l'Observatoire, et suivez cette allée triste et déserte qui aboutit à la rue d'Enfer! Horrible nom, n'est-ce pas? pour une rue si glorieuse? Mais la postérité l'appellera bientôt rue de Chateaubriand.

Regardez cette porte verte, cette cour où l'herbe pousse entre les pierres, et au fond cette simple maison avec son perron modeste, son unique étage plus modeste encore, et ses petites fenêtres silencieuses; c'était, il y a quelques années, l'ermitage du grand solitaire.

Par une matinée de septembre 1836, je franchissais, le cœur palpitant, cette porte et cette cour ; un concierge vénérable me conduisit jusqu'au perron, au haut duquel je me trouvai dans un étroit vestibule. Là, un domestique me demanda mon nom, alla m'annoncer et me conduisit par un escalier couvert d'une toile peinte, jusqu'à une petite antichambre attenant à la bibliothèque de M. de Chateaubriand. C'est là qu'il me recevait. J'entrai, pénétré de ce respect religieux qui vous saisit à la porte d'une église. Au fond d'une pièce longue, en forme de rectangle,

(1) Par une sorte de prédestination frappante, *grand-bé* signifie *grande tombe*. — Le Grand-Bé est à une demi-heure des magnifiques remparts qui entourent Saint-Malo. On y arrive à pied sec quand la mer est basse. Cet ilot est couvert de rocs escarpés. On n'y voit d'autre habitation que les débris d'un petit fort et une caserne déserte. C'est de ce point-là, dit-on, qu'eut lieu, en 1695, le fameux bombardement par les Anglais, — que nous avons raconté dans *la Jeunesse de Du Guay-Trouin*. (Tome XII du *Musée*, pages 342 et 358.)

La maison où est né Chateaubriand est dans la rue des Juifs, tout près de celle qui vit naître un peu plus tard Lamennais. On la trouve au bout de quelques pas à droite, en entrant par la place Saint-Thomas. — Elle est connue sous le nº 15, et porte aujourd'hui le nom de l'*Hôtel de France*. C'est là, dans un corps de logis à gauche, qu'habitait la famille de Chateaubriand dès 1750. Mais elle n'en occupait que le premier et le second étage. Le rez-de-chaussée était le domicile de la famille d'un constructeur de navires, du nom de Gilbert. En 1600, cette maison avait appartenu au sieur Robert-Ronsicu de Vilde. La cuisine où naquit l'enfant qui devait illustrer le nom de *René*, est devenue le nº 5 de l'*Hôtel de France*, et se trouve au second étage. De là, le regard plonge sur la mer, et s'arrête pensif sur cette roche du Grand-Bé.

ouverte au couchant sur un jardin, garnie de l'autre côté d'une bibliothèque en bois de chêne sculpté, et occupée dans toute sa longueur par une énorme table du même bois et du même travail, assez semblable à un billard, j'aperçus M. de Chateaubriand, assis sur son fauteuil, en face de la cheminée. Il était tête nue, en pantoufles et vêtu d'une longue redingote bleu foncé, croisée et boutonnée jusqu'au menton. Des livres et des papiers étaient épars devant lui sur sa table, et d'autres étaient placés sous sa main, entre les tablettes des bas côtés. A sa gauche et à quelque distance, son secrétaire se tenait devant un petit bureau, et semblait recueillir des notes dans des ouvrages anglais. M. de Chateaubriand se leva brusquement, vint au-devant de moi jusqu'à la moitié du cabinet, me reçut avec une politesse à laquelle je reconnus l'homme de cour et l'ambassadeur, et me conduisit jusqu'au bout de sa table, où j'eus, malgré mon émotion, la précaution de m'asseoir en face de lui. Le jour, qui entraît librement par les fenêtres, et qui éclairait en plein sa noble et belle figure, me permit de l'analyser dans tous ses détails.

M. de Chateaubriand avait alors 67 ans. Cet âge n'est pas l'extrême vieillesse, mais quand je songeais à tout ce que cet homme a fait depuis sa naissance, je le trouvais bien jeune pour son âge, et je me demandais de quelle trempe devait être cette nature, non-seulement pour avoir résisté à tant d'épreuves, mais encore pour en avoir sauvé tant de vigueur et de fécondité. Sublime et inaliénable privilége du vrai génie, qui plane au-dessus de tous les orages d'ici-bas, parce que son essence est divine, et qui ne se fatigue jamais de ses œuvres, parce que sa vie même est de produire et que son trésor est inépuisable.

Après m'avoir parlé du rôle de la jeunesse de notre temps, qu'il regrettait de voir perdre tant de verve en productions futiles, Chateaubriand prit sur sa table un ouvrage nouveau, dont il achevait la lecture : *La Démocratie aux États-Unis*, de M. Alexis de Tocqueville.

— Voilà, dit-il, d'une voix sincère et enthousiaste, que l'auteur eût été trop heureux d'entendre, voilà un livre solide et utile, et un livre de jeune homme cependant. Mais celui-là n'a pas dépensé sa force et son talent en rêveries creuses et en divagations vaines. Il s'est épris d'une haute idée, d'un généreux projet; il leur a consacré son temps, sa fortune, son génie, et il a composé une œuvre importante et durable, pleine d'intérêt réel, riche de vérités et d'aperçus nouveaux; une œuvre dont la France doit le remercier et le récompenser, dont je lui ai le premier obligation, puisque je trouve à m'y instruire, moi qui ai vu l'Amérique, et puisque je range sa lecture parmi celles qui m'ont le plus profité.

Il termina en prédisant au livre de M. de Tocqueville les succès de toute sorte qu'il a en effet obtenus, depuis, dans tous les partis et près de toutes les classes, au point de mériter à son jeune auteur le grand prix Montyon, et l'entrée à deux Académies et au Parlement, où il occupe une des plus hautes positions.

Cette prophétie me frappa vivement, et sa réalisation éclatante ne m'a pas permis de l'oublier, ni de la passer sous silence.

Lorsque Chateaubriand quitta la rue d'Enfer pour la rue du Bac, n° 112, sa solitude se resserra encore, et ses forces déclinèrent d'année en année. Bientôt le pèlerin qui avait couru le monde entier ne fit plus qu'un voyage quotidien de son hôtel à l'Abbaye-aux-Bois, chez M[me] Récamier, cette amie de toutes les gloires et de toutes les vertus.

Bientôt la mort décima le cénacle de l'Abbaye. Fauriel n'était plus. Ballanche le rejoignit. M[me] de Chateaubriand suivit Ballanche. M[me] Récamier elle-même perdit la vue. Ces beaux yeux, qui avaient contemplé de si grandes choses, se voilèrent devant les petitesses de notre époque. La voix de Chateaubriand s'éteignit. Il vint encore, mais rarement. Puis il ne vint plus. On se réunit alors dans son cabinet. Enfin cet astre majestueux se coucha en s'enveloppant de nuages. L'auteur du *Génie du Christianisme* expira le 4 juillet, entre un prêtre et une religieuse, l'œil au ciel et le crucifix aux lèvres...

Nous vous avons raconté ses funérailles, si simples et si glorieuses; nous vous montrerons bientôt sa tombe, où vont affluer tant de pèlerins.

Quant à ses ouvrages, le monde entier les connaît. Il ne lui reste plus qu'à lire son chef-d'œuvre, ses *Mémoires*, qui vont paraître au premier jour.

Et maintenant voici son portrait, que le *Musée des Familles* devait à ses lecteurs, — et que nous avons rapproché de celui de l'archevêque de Paris, — comme la mort a rapproché ces deux illustres victimes. P.-C.


Chateaubriand.


Affre, archevêque de Paris.

Typographie HENNUYER et C°, rue Lemercier, 24. Batignolles.

UN INCENDIE DANS LES SAVANES.



UN INCENDIE DANS LES SAVANES.

Il y a quelques jours, on parlait dans un salon des nouveaux malheurs qui menacent nos dernières colonies. Il y avait là un ancien créole du C......, témoin, dans son enfance, de la première insurrection des noirs. Voici un épisode qu'il rappela, et qui frappa vivement ses auditeurs.

Le fils unique d'un nègre était disparu d'une habitation, et son père, attribuant cette perte à la négligence de ses maîtres, avait résolu de leur appliquer la peine du talion.

M. et Mme B..... avaient une fille de cinq ans, toute charmante et tout adorée. Pinto (c'était le nom du nègre) complota avec ses camarades la mort de cette enfant, ou du moins sa séquestration jusqu'à ce qu'on eût retrouvé son propre fils.

La révolte des esclaves éclata sur ces entrefaites. La famille B..... s'enfuit, comme toutes les autres, aux lueurs des torches, à travers les poignards, et gagna la savane la plus rapprochée. Époux, frères et amis étaient, depuis deux jours, cachés au plus épais du bois, lorsqu'un vaste incendie, allumé par les nègres, les força dans leur dernier asile.

Pour qui n'a pas vu le feu dans les savanes, c'est un spectacle impossible à rendre. Qu'on se figure des milliers d'arbres résineux, enflammés successivement comme les pièces d'un immense artifice. On en retrouve les éclairs rapides, les soleils tournoyants, les fusées jaillissantes, les globes de toute couleur, les gerbes épanouies, les éruptions volcaniques, les pétillements et les craquements formidables, les torrents de flammes, d'étincelles et de fumée.

A l'approche de cet irrésistible fléau, Mme B..... ne voulut confier à personne la garde de sa fille. Elle la prit dans ses bras, et courut avec les autres chercher un abri. Bientôt sa marche fut ralentie par son fardeau. Elle quitta, dans son trouble, la route que suivait sa famille, et elle se trouva seule, égarée, dans un fourré sauvage et désert.

Elle s'arrêta hors d'haleine, exténuée, et vit défiler devant elle tous les animaux de la création, toutes les bêtes fauves de la contrée, hurlant et galopant devant les ardentes poursuites de l'incendie.

On imagine sa terreur à la vue d'un pareil tableau!

Bientôt quelque chose de plus effroyable encore lui apparut à peu de distance. C'était une bande de noirs conduits par Pinto, la torche d'une main, le poignard de l'autre, — et cherchant quoi? — la fille de Mme B..... pour la massacrer sans doute.

Pinto n'avait pas eu d'autre projet en incendiant la savane; il poursuivait sa vengeance de père à travers cet océan de flamme et de fumée.

Mme B..... ne songe qu'à sauver son enfant... Elle s'élance au milieu des broussailles, elle se déchire les mains et le visage pour trouver un refuge inaccessible...

Tout à coup, elle recule avec un cri d'horreur...

Elle avait devant elle un cercle de lionnes furieuses, montrant les dents, poussant des rugissements meurtriers, prêtes à dévorer tout ce qui approcherait leurs petits, entassés derrière elles comme derrière un rempart.

Une inspiration désespérée vient au cœur de la mère...

Elle lance sa fille au milieu du nid inviolable, et se jette elle-même dans un buisson, où elle tombe bientôt évanouie.

Quand elle reprit connaissance, deux heures après, quelle fut sa joie de se retrouver au milieu de sa famille, avec sa fille saine et sauve à son côté et Pinto agenouillé devant elle, et attendant son réveil pour lui demander pardon...

On lui raconta ce qui s'était passé, et ce qui avait justifié son sublime pressentiment.

Les nègres ne l'avaient point d'abord aperçue dans le buisson, mais ils avaient reconnu sa fille au milieu du cercle des lionnes. Alors, telle était l'ardeur de vengeance qui les animait, que, pour arriver à leur victime, ils avaient livré combat aux bêtes féroces. Plusieurs noirs étaient tombés blessés grièvement. La fureur des lionnes avait redoublé avec le danger de leurs petits. Enfin, les nègres étaient demeurés vainqueurs; et, à travers leurs ennemis égorgés, avaient pénétré jusqu'au nid fauve et gémissant.

Pinto saisissait déjà la petite fille et levait le poignard sur elle, lorsqu'un de ses compagnons, arrêtant sa main, lui dit avec une émotion profonde :

— J'aurais honte d'être plus lâche et plus méchant que les bêtes qui ont épargné cette compagne de leurs petits. Ce ne sont point tes maîtres qui ont perdu ton fils; c'est moi qui l'ai pris pour le vendre. Je sais où il est, je te le rendrai dans une heure.

Ainsi Mme B....., ne pouvant plus défendre sa fille, l'avait sauvée en lui donnant les lionnes pour défenseurs. Son amour de mère lui avait dit que ces mères garderaient leurs petits jusqu'au dernier soupir, et la Providence, qui lui devait bien un miracle, s'était chargée d'exécuter son vœu.

— Et voilà l'enfant délivré comme Daniel, ajouta l'auteur de ce récit, en montrant sa femme assise à ses côtés.

Quant à Pinto, le repentir et le dévouement de toute sa vie ont expié son crime; il n'a plus cessé d'être, et il sera jusqu'au dernier moment notre plus fidèle serviteur.

Le narrateur se leva en parlant ainsi, et suivit, au milieu de l'intérêt général, un vieux nègre qui venait de lui annoncer que la voiture de madame était prête.

LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN[1].

L'automne allait commencer, et dans les hautes montagnes des Alpes, que j'habitais alors, les nuits commençaient à devenir fraîches. Un certain matin, je dormais profondément, quand un tapage épouvantable vint me réveiller en sursaut. C'était un bruit de voix humaines, d'aboiements de chiens, de cors de chasse, de claquements de fouets à rompre le tympan le mieux organisé. Effrayé de ce tintamarre tout à fait étrange et se passant dans ma cour, je me précipitai à bas du lit et courus ouvrir ma croisée; puis je vis..., vous devinez bien que c'était mon ami Grassouillet, descendant de la charrette qui, à Briançon, l'avait pris dans la diligence Laffitte et Caillard pour le remorquer dans les montagnes. Je ne le reconnus pas d'abord, car il était en costume de chasse, et je ne l'avais jamais vu que dans la redingote cannelle d'un marchand de bonnets. Il portait un cor de chasse en sautoir sur une veste de coutil, des guêtres de peau par-dessus un pantalon de nankin, et une cravate verte à la Colin par-dessous une casquette en peau de veau. Une poire à poudre lui battait la hanche droite, un sac à plomb la hanche gauche, et une énorme gibecière lui pendait au bas des reins. Il avait encore eu le talent d'arranger par-dessus tout cela un fouet, un sifflet et une aiguillette. Derrière lui marchait un montagnard, grand et fluet comme une asperge, mais agile, musculeux, et d'une mine assez équivoque; il l'avait racolé, je ne sais comment, en passant à Briançon. Thomas, tel était le nom du paysan, était chargé d'un énorme sac de nuit en velours d'Utrecht, d'une carabine, d'un fusil double, de cinq ou six paquets, et il conduisait à la laisse un lévrier, un boule-dogue et un roquet.

Tout cela hurlait à la fois pendant que Grassouillet, las de sonner des fanfares, me criait:

— Voici César et sa fortune; j'ai passé le Rubicon, ce qui veut dire que j'ai vendu mon magasin, et je viens dans vos montagnes pour embrasser un ami et chasser le rupicapre.

A peine Grassouillet eut-il déposé son bagage dans mon humble demeure, qu'il me dit:

— Vous vous êtes trompé, mon bon ami, ce n'en est pas une.

— Quoi?

— Le chamois, comme vous l'appelez, n'est pas une gazelle, c'est un rupicapre; demandez plutôt aux savants qui ont donné au genre ce joli petit nom bien harmonieux. Il appartient à la classe des mammifères, ordre des ruminants, famille des antilopiens, ou *antilopeæ*, Lesson. Linnée avait appelé cet animal *antilope rupicapra;* Pallas, Desmarest, etc., lui avaient laissé ce nom; mais nous autres savants d'aujourd'hui, nous avons fait comme Sganarelle, nous avons changé tout cela, et nous perfectionnons étonnamment la science en mettant à gauche ce que les autres avaient mis à droite. C'est ainsi qu'au lieu de dire isard rupicapre, comme on disait autrefois, nous disons, par une inversion très-ingénieuse, rupicapre isard; vous sentez que c'est là un immense progrès.

— Il me paraît que vous avez cultivé la science, depuis que nous ne nous sommes vus.

— Parbleu! je le crois bien. Dès l'instant où j'ai quitté le commerce, j'ai suivi régulièrement les cours du Jardin des Plantes... Exemple : autrefois, je vous aurais dit bêtement : « le chamois est de la famille des antilopes »; aujourd'hui je vous dis : « le rupicapre est de la famille des antilopiens, ou des antilopées, ou des antilopéïdes, ou des *cerophoris*, ou..., etc., etc.

Les antilopes sont des ruminants à *cornes creuses*, pour me servir du terme nouveau, ce qui veut dire qu'elles ne sont pas creuses du tout; mais qu'elles se composent d'un noyau osseux intérieur, et d'un étui élastique qui le recouvre. Les rupicapres, en particulier, ont les cornes simples, lisses, courbées postérieurement dans les deux sexes; ils ont des pores inguinaux, mais ils manquent de larmiers et de brosses, ainsi que de mufle; leur queue est très-courte.

Le rupicapre isard est le seul animal de la famille des antilopiens que nous ayons en France, encore y est-il fort rare: on ne le trouve guère que sur les plus hauts sommets de nos Alpes et des Pyrénées. Sa taille est celle d'une petite chèvre. Il est couvert de deux sortes de poils, l'un laineux et brunâtre très-abondant, l'autre soyeux, sec et cassant. Il est d'un brun foncé en hiver, d'un brun fauve en été; sa tête est d'un jaune pâle, avec une bande brune sur le museau et autour de l'œil. Une ligne blanche lui borde les fesses; ses cornes sont noires, petites, très-courtes, lisses et un peu arrondies, verticales et droites, puis courbées brusquement en arrière à la pointe. Hein! que dites-vous de ma science?

J'espère, mon bon ami, que nous irons dès demain chasser le rupicapre.

— Je ne pourrai pas vous y accompagner, mais votre domestique Thomas, que je connais de vieille date, est un de nos plus intrépides chasseurs de chamois, et il se fera un grand plaisir de vous servir de guide.

— Cela m'étonne, car je ne lui ai parlé, tout le long de la route, que du rupicapre, et il m'a dit ne pas connaître cet animal.

— Voilà l'inconvénient d'être trop savant. Parlez-lui de chamois, et vous verrez.

En effet, M. Grassouillet n'eut pas plutôt lâché le mot, que Thomas se retrouva sur son terrain favori.

Cet animal, dit-il, vit en troupes et ne se plaît qu'au milieu des rochers escarpés des plus hautes montagnes de l'Europe et du nord de l'Asie. Il est d'une agilité incomparable, franchit les précipices, grimpe les pentes les plus rapides, suit les sentiers les plus étroits sur le bord des abîmes, saute de roc en roc, s'arrête net sur la pointe aiguë d'un rocher où à peine a-t-il de la place pour poser les quatre pieds, et tout cela avec un aplomb, une facilité de mouvement, qui prouvent autant la justesse de son coup d'œil que sa force musculaire. N'ayant aucune arme à opposer à ses ennemis, il ne peut avoir recours qu'à la vitesse de sa fuite. Sa vigilance ne s'endort jamais, et il a perfectionné ses organes de l'odorat, de l'ouïe et de la vue, au point qu'il est fort difficile de le surprendre. Lorsque le troupeau paît dans un vallon solitaire, il y a toujours sur les roches élevées environnantes deux ou

(1) Voyez le numéro d'août dernier.

trois vieux mâles en sentinelle, qui observent la campagne; pour peu que l'un d'eux découvre quelque chose de suspect, il avertit par un sifflement aigu, et tout le troupeau détale avec une vitesse incroyable; en un clin d'œil tout a disparu au milieu de roches inaccessibles et de précipices infranchissables où l'on ne peut les suivre.

Aux approches de l'hiver, ces animaux quittent le versant nord des montagnes pour aller habiter celui du midi, mais jamais ils ne descendent dans la plaine. Les femelles portent quatre ou cinq mois et mettent bas un petit, rarement deux, en mars et avril; elles en prennent soin jusqu'en octobre, époque à laquelle les jeunes se confondent avec le reste de la troupe, qui est rarement de plus de quinze à vingt.

Grassouillet, enchanté de ce que venait de lui apprendre Thomas, commença dès lors à soupçonner qu'il pourrait bien, en histoire naturelle, y avoir une autre science que celle des noms; mais il s'en tint toujours au soupçon, parce qu'il lui parut bien plus aisé d'apprendre des mots que des choses. Dès le jour de son arrivée, il voulait partir pour la chasse; mais son domestique lui fit comprendre qu'il fallait, avant, faire des préparatifs indispensables, et ce ne fut qu'avec regret qu'il consentit à remettre la partie au lendemain.

Dès la pointe du jour, Thomas vint apporter à son maître un équipage de chasse bien différent de celui de la veille. Il consistait en : 1° une carabine à balle forcée avec laquelle on peut tirer une pièce de gibier à trois cents pas; 2° un long bâton armé, au bout, d'une pique en fer, afin de se soutenir sur les glaciers, et de sonder sa route dans les neiges; 3° une paire de gros souliers ferrés; 4° des crampons en acier qu'on s'attache aux talons, soit pour marcher sur la glace, soit pour grimper contre les pentes les plus raides des rochers. Enfin, pour compléter l'équipage invariable des chasseurs de chamois, il lui jeta sur les épaules un sac de grosse toile dans lequel se trouvaient une poire à poudre, des balles, une gourde pleine d'eau-de-vie de grains, un morceau de fromage de gruyère, et la moitié d'un pain d'avoine que Grassouillet remplaça par un pain blanc du plus pur froment.

Le bon marchand de bonnets s'affubla de tout cela sans mot dire; mais il pensait que la chasse à la loutre, chez les Écossais, si l'on n'avait pas à craindre le plongeon, serait plus agréable sous le rapport des provisions de bouche.

Après un copieux déjeuner, les deux chasseurs se mirent en route et s'acheminèrent vers les montagnes, dans des déserts aussi stériles que ceux du Sahara, qui ne sont habités que par des chamois, des marmottes et des ours. Pour se distraire des ennuis de la route, Grassouillet faisait causer Thomas, qu'il traitait alors plus en ami qu'en domestique.

— La chasse aux chamois, disait ce dernier, est extrêmement périlleuse; mais, chez tous ceux qui s'y sont une fois livrés, elle devient une passion tellement violente que rien ne peut les déterminer à y renoncer. Les lois, les fatigues, les dangers, l'exemple de la mort même, n'y font rien. Mon bisaïeul y a péri en tombant dans un abîme; mon grand-père s'y est perdu dans les profondes fissures d'un glacier; mon père y a été étouffé par un ours, mon frère a été précipité par un chamois, et je pense qu'un de ces jours je finirai d'une de ces manières. Cela ne m'empêche pas de courir les montagnes, et je chasserai tant que j'aurai de bonnes jambes et une bonne carabine.

— Diable! dit M. Grassouillet un peu ému, je ne croyais pas qu'il y eût autant de dangers. C'est, ma foi, pire que les voitures dans la rue Saint-Denis, où l'on ne voi guère qu'une personne écrasée ou estropiée par famille, grâce aux sages ordonnances de M. le préfet de police.

— Et tout cela, continua le chasseur, pour tuer trois ou quatre chamois par an, valant, terme moyen, trente francs la pièce. Nous sommes obligés de nous enfoncer dans des montagnes désertes et inaccessibles pour toute autre personne qu'un chasseur; de coucher des semaines entières à la belle étoile, ou dans de misérables huttes ouvertes à tous les vents et à la pluie, de vivre de privations, et souvent de nous contenter des fruits sauvages de la ronce et de l'airelle myrtile, ou de racines amères pour toute nourriture.

— Diable! diable! dit Grassouillet.

— Au risque d'être mis en pièces en roulant dans un précipice, malgré les crampons que nous portons aux talons, il faut aller épier les chamois au milieu de leurs rocs infranchissables, se glisser pendant un quart de lieue en rampant sur le ventre comme un serpent, pour essayer de les approcher à portée de balle, et recommencer vingt fois cette périlleuse et pénible manœuvre avant d'arriver à pouvoir les tirer. Quand nous nous trouvons sur un de ces sentiers étroits, large tout au plus de dix à douze pouces, bordés d'un côté par un précipice, et de l'autre par un mur vertical de rocs à pic, et qu'un chamois vient à nous par le même sentier, c'est alors qu'une lutte d'adresse, mais une lutte à mort, va commencer; car ni l'homme ni l'animal n'ont assez d'espace pour rebrousser chemin ou se livrer mutuellement passage. Tous deux s'arrêtent un instant pour considérer avec effroi l'imminence du danger; puis, tout à coup le chamois s'élance avec la rapidité de la foudre. S'il aperçoit le moindre jour, le moindre espace vide entre le mur du roc et le chasseur, tout est dit : c'est là qu'il passera en s'y jetant à corps perdu, et l'homme sera jeté dans le précipice, à deux ou trois cents pieds de profondeur. Si ce dernier s'applique assez exactement contre le roc pour que le chamois n'aperçoive aucun jour entre deux, c'est le chamois qui sera précipité. Le moyen le plus prudent, quand on se trouve dans ce cas, et que l'on a le temps de l'employer, est de se coucher à plat ventre; dans ce cas, l'animal vous franchit d'un bond, et vous êtes sauvé.

— Ma foi, dit Grassouillet, un bon averti en vaut deux, et je ne pense pas, moi dont la tête tourne en regardant en bas du haut des tours Notre-Dame, que jamais je me hasarde dans de pareils sentiers.

Tout en causant ainsi, nos chasseurs gagnaient la montagne, et s'enfonçaient dans les alpes (1), ordinairement fréquentées par les chamois; mais ils ne furent pas assez heureux pour en rencontrer un seul. Le caporal de la garde nationale parisienne n'avait pas une grande habitude de la marche, et, vers le milieu de la journée, il n'en pouvait plus de fatigue. Ils furent donc obligés de s'arrêter dans une sombre forêt de sapins, sur le bord d'un ruisseau où Grassouillet eut toute la liberté de se désaltérer dans l'onde limpide, après avoir dîné, en rechignant, avec un morceau de pain et de fromage. Il se trouvait tellement harassé quand il fallut se lever pour se remettre en marche, qu'il pria son guide de le laisser se reposer une heure ou deux.

(1) Le mot *alpe* ne signifie pas une montagne, mais un pâturage non fauchable, situé sur le sommet d'une montagne quelconque. Ainsi il peut y avoir des alpes dans l'Auvergne, dans les Pyrénées, dans les Andes du Pérou, dans les Himalaya de l'Asie, etc., etc.

— Rien de plus aisé, répondit Thomas, car nous ne sommes plus qu'à un petit quart de lieue du gîte où nous passerons la nuit. Tenez, voyez-vous ici, à droite, une roche qui se dessine à l'horizon, et qui affecte la forme fourchue de la queue d'un milan?

— Très-bien! très-bien!

— Il y a là une maison où nous serons reçus confortablement par des amis, ainsi rien ne nous presse. Si vous le voulez, dormez une demi-heure sur ce lit de lichens, de carline et de génépi, et ensuite vous viendrez me joindre. Je vais me mettre tout doucement devant, et, en vous attendant, je tâcherai de tuer une paire de gélinottes ou de lagopèdes pour notre souper.

Cette dernière considération détermina Grassouillet à laisser partir son guide. Il posa son pain et son fromage à côté de lui, sur la mousse, afin de pouvoir rouler son sac et s'en faire un oreiller passable; il plaça sa carabine entre ses jambes pour l'avoir sous la main en cas qu'un chamois vînt à passer, puis il s'étendit de son long et s'endormit profondément. Son sommeil fut si lourd et dura tant, que la nuit était venue, froide et sombre, longtemps avant qu'il eût fait le moindre mouvement. Il rêvait qu'il était sur une corniche de rocher, en face d'un chamois qui, pour passer, allait le précipiter. Ce rêve l'effraya tellement que, moitié dormant, moitié éveillé, il entr'ouvrit la paupière; mais il la referma bien vite quand il aperçut, dans l'obscurité, à un pied et demi de son nez, deux yeux féroces, rouges et brillants comme des charbons ardents, qui le regardaient d'une manière étrange et peu courtoise. Il crut sentir ensuite que deux énormes mains velues, aux longues griffes, le retournaient de dessus le dos pour le placer sur le ventre, puis, qu'une respiration chaude et humide lui soufflait, en grognant, quelques murmures inarticulés dans l'oreille. Alors il se réveilla tout à fait, se frotta les yeux et se releva. Il jeta un regard effrayé autour de lui; mais il n'aperçut absolument rien, peut-être parce que la nuit était fort noire.

— Ouf! dit-il en s'étirant les bras et les jambes, je suis content de m'être éveillé, car je faisais un vilain rêve! Il me semble cependant que j'entends de ce côté, dans les broussailles, comme un craquement de dents! Non, non, ce n'est rien; mais je crois qu'il est prudent de m'en aller d'ici. Ramassons d'abord nos provisions et nos armes. Tiens! tiens! je ne trouve plus mon fromage et mon pain! est-ce que les marmottes les auraient grignotés? Ma foi, tant pis!



Chasse au chamois.

Et Grassouillet se mit en marche dans l'espérance de trouver l'habitation de la roche du Milan; mais, grâce à l'obscurité, il se perdit dans les broussailles. Ce n'est qu'après s'être déchiré les mains et le visage dans les ronces, après avoir fait vingt culbutes dans des fossés fangeux, après s'être cogné dix fois le front et le nez contre des

troncs d'arbres et des rochers, qu'enfin il aperçut bien loin! bien loin! une lumière qui tremblotait à travers les ténèbres. Grassouillet connaissait ses auteurs classiques aussi bien qu'un employé du ministère: aussi pensa-t-il tout du premier coup à l'ogre du petit Poucet, ce qui n'eût pas été encourageant pour un homme ordinaire. Mais Grassouillet se souvint qu'il n'était pas un homme ordinaire, et, sans hésitation, il marcha droit sur la lumière, franchissant, tantôt sur les pieds, tantôt sur le dos ou la tête, les obstacles anfractueux qui lui barraient le passage et lui faisaient perdre l'équilibre.

Enfin, le corps meurtri et les côtes à moitié rompues, il finit par arriver, à onze heures du soir, à la porte de l'habitation qu'il cherchait. Cette porte consistait simplement en une mauvaise claie en branchages, à travers laquelle perçaient les pâles rayons de lumière qui l'avaient guidé. Quant à la maison, elle avait environ douze pieds de largeur sur vingt-quatre de longueur, et affectait assez bien la forme achitecturale d'un vieux hangar abandonné; elle était bâtie avec des pierres informes, entassées en manière de quatre murailles au moyen de boue et de mousse, et le toit de genêts et de gazons qui la couvrait était soutenu par quelques perches de sapin. Le tout était dans un délabrement très-pittoresque, et qui eût fait le plus grand plaisir à un peintre de paysage comme mon voisin Van der Burg, ou même à un botaniste qui eût voulu herboriser les nombreuses plantes alpines qui croissaient dans les crevasses des murs et sur la toiture à moitié effondrée. Hélas! le savant Grassouillet n'était ni peintre, ni botaniste, ni, que je sache, autre chose que caporal, ce qui fut cause qu'il hésita un moment à entrer. Cependant, le froid piquant de la nuit, la fatigue, et les douleurs qu'il éprouvait dans tout le corps, le déterminèrent. Il leva le loqueteau, poussa la claie, et se trouva en face de deux hommes dont la mauvaise mine, la longue barbe, la figure rébarbative et le costume délabré n'avaient rien de bien rassurant.

Ils étaient silencieusement assis, chacun sur une pierre, auprès d'un âtre où brûlaient encore trois ou quatre tisons à moitié consumés, dont la fumée s'échappait par la porte et par un trou pratiqué dans le toit. Une lampe ou creuse en terre cuite, entretenue avec des mèches de jonc et de la graisse d'ours, nichée dans un trou de la muraille, jetait quelques rayons d'un rouge pâle peu propres à égayer la scène. Le marchand promena autour de lui un œil scrutateur: il n'aperçut, pour tout meuble, qu'un grand coffre vermoulu, placé à une des extrémités du hangard et servant de table; un mauvais banc de bois, devant l'âtre, et à l'autre extrémité de la cabane, un tas de fougères sèches servant de lit. Ses yeux tombèrent ensuite sur deux carabines chargées appuyées contre le mur à proximité de la main de ses hôtes, plus, sur deux sortes de coutelas, ou plutôt de grands couteaux de boucher, qu'ils portaient pendus à la ceinture de leur pantalon.

En voyant entrer Grassouillet, les deux montagnards tournèrent la tête de son côté, et ne se dérangèrent pas autrement. Cependant ils lui firent signe avec la main de fermer la porte et de venir s'asseoir auprès d'eux, sur le banc. Alors l'un d'eux, voyant qu'il ne bougeait pas, lui dit à demi-voix, et comme s'il eût craint d'être entendu du dehors :

— Nous avons vu Thomas, nous savions que vous viendriez, et nous vous attendions depuis longtemps. Avez-vous faim? il y a du pain dans le coffre; avez-vous froid? approchez-vous du feu; avez-vous sommeil? allez vous coucher sur ce lit de fougère.

Puis ils se retournèrent du côté de l'âtre, et retombèrent tous deux dans un farouche silence. Il se passait alors chez Grassouillet un phénomène moral et physiologique qui lui tenait le gosier si serré et la langue si fortement collée entre les deux branches de la mâchoire inférieure, qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot de réponse. Il resta là, muet, planté comme une borne au milieu de la cabane. Alors un de ces hôtes taciturnes éteignit la lampe, et l'autre lui fit signe d'aller se coucher. Ce signe fut assez énergique pour lui rendre l'usage de ses jambes, et sans la moindre hésitation il fut s'étendre sur la fougère. Grassouillet avait de la religion comme tout honnête homme devrait en avoir, et pourtant jamais il n'avait prié avec autant d'onction et de ferveur que ce soir-là, Dieu, la Sainte Vierge et les saints du paradis.

La lumière mourante des tisons que ses hôtes silencieux remuaient de temps à autre se reflétait d'une manière si singulière sur leur barbe rouge et leurs sourcils fauves, elle donnait à leur figure brune et sauvage une expression de férocité si prononcée, que le pauvre César Grassouillet en perdit absolument toute envie de se livrer au sommeil; mais il crut prudent de faire semblant de dormir, parce qu'il ne se sentit pas la force de chanter, comme font les enfants quand ils ont peur. Lorsqu'il vit ses hôtes se retourner vers lui pour le regarder, il se mit aussitôt à ronfler, comme s'il eût été couché sur son lit de plume de la rue Saint-Denis.

— Jean, dit un des montagnards d'une voix très-basse, il est minuit; voici le voyageur qui dort profondément, et la lune qui se lève derrière la montagne; je crois que c'est le moment d'agir?

— Je le crois aussi. Mais qui de nous deux lui portera le premier coup? Thomas, qui en a fait la rencontre et qui l'a laissé ce soir dans la forêt de sapins, dit que c'est un gaillard robuste et qu'il se défendra comme un lion.

Il y eut alors un instant de silence pendant lequel le malheureux César sentit tout son corps se couvrir d'une sueur plus froide que du vin de Champagne frappé de glace. Tout en recommandant son âme à Dieu, il essaya sans bruit de saisir sa carabine qu'il avait imprudemment laissée au pied de son lit, mais il ne put y parvenir.

— Bah! bah! dit Julien, quand ce serait un diable incarné, nous en viendrons à bout, et une bonne balle dans la tête nous en fera raison. Tu sens bien, Jean, que nous ne pouvons laisser échapper une aussi rare occasion de nous procurer de l'argent. Sa dépouille sera riche, Thomas l'assure.

Grassouillet, en clignant de l'œil, aperçut les deux montagnards prendre leurs carabines, en visiter soigneusement les amorces, tirer à plusieurs reprises la lame de leurs couteaux, afin de s'assurer qu'elle ne tenait pas à son fourreau, puis se lever doucement de dessus leur siége. Alors il dit son *in manus*, et commença mentalement à réciter les prières pour les morts.

— Ne fais donc pas tant de bruit, Jean; tu vas réveiller le voyageur, et ce serait pour nous un grand embarras.

— Sois tranquille, il rêve dans ce moment, car je l'entends marmotter entre ses dents comme une prière.

— Allons, il est temps de nous mettre en besogne.

César poussa un profond soupir; il prit un tremblement convulsif dans tous les membres, comme une grenouille à laquelle on vient de casser les reins, et il n'eut même pas la force de crier au secours. Il vit les deux meurtriers se mettre en marche avec la plus grande précaution pour ne pas faire de bruit; mais au lieu de s'approcher de son lit, ils gagnèrent la porte, l'ouvrirent doucement, sortirent

sur la pointe des pieds, et refermèrent la claie derrière eux. Alors le marchand put reprendre sa respiration, et il se trouva dans l'état d'un homme auquel on viendrait d'ôter de dessus la poitrine une meule de moulin qui l'écrasait. Grâce à une réaction nerveuse qui s'opéra depuis le bas de son échine jusque dans son cerveau, il reprit sa présence d'esprit, put raisonner sa position, et pensa à fuir. Déjà il était debout sur son lit, lorsqu'un premier coup de fusil, suivi de deux autres, le fit retomber à demi mort sur la fougère. Ces détonations s'étaient fait entendre à une assez grande distance, ce qui le rassura un peu.

— Les scélérats! disait-il d'une voix entrecoupée, ils me gardent pour la bonne bouche. Hélas! voilà déjà une victime qu'ils viennent d'assassiner... Le malheureux s'est défendu vaillamment; car j'ai distinctement entendu trois coups de feu, et les brigands n'ont que deux carabines... Morbleu ! pourquoi ne ferais-je pas comme lui? Si j'ai vraiment le courage d'un caporal de la garde nationale, c'est le moment de se montrer : sauvons-nous.

Cela dit, César Grassouillet, d'un pas assez ferme, s'approche de la porte, l'entr'ouvre... Malheur! il recule de cinq pas, car il s'était rencontré nez à nez avec les brigands qui rapportaient sur leurs épaules le cadavre encore palpitant de leur victime. Ils entrèrent, refermèrent la porte, jetèrent le corps mort au milieu de la chambre, et allumèrent la lampe. A sa grande surprise, Grassouillet reconnut parfaitement la victime : c'était un ours monstrueux, et l'un des porteurs était Thomas, son fidèle domestique. Le marchand de bonnets, entièrement rassuré, devina qu'il avait fait un coq-à-l'âne, et que, lorsqu'il croyait que Jean et Julien parlaient de lui, il n'était question que de l'ours. Il ne dit pas un mot de cela aux trois chasseurs, et il se borna à leur faire amicalement des reproches pour ne l'avoir pas réveillé, car il aurait eu un grand plaisir à les accompagner, etc., etc.

— Quant à vous, Thomas, j'ai cru que vous m'aviez abandonné dans la forêt, et je crois que j'y dormirais encore si un mauvais rêve ne m'avait pas réveillé.

Alors mon ami Grassouillet se mit à leur raconter son rêve. A mesure qu'il avançait dans son récit, les trois chasseurs se regardaient avec surprise, et un air de crainte se peignit sur leur physionomie.

— Parbleu ! s'écria Thomas, je ne suis pas un grand sorcier, mais je crois que je puis vous donner l'explication de cet étrange rêve. Voyons.

Il prit alors un couteau, fendit le ventre de l'ours, en tira l'estomac qu'il ouvrit, et montra à Grassouillet du pain blanc et du fromage non encore digérés.

— Voici, lui dit-il, les provisions qu'on vous a volées dans la forêt, pendant votre sommeil, et à ses yeux fauves, à sa grande main velue, vous devez ici reconnaître votre voleur. Vous pouvez vous vanter, mon maître, de l'avoir échappé belle !

Grassouillet repartit pour Paris le lendemain, et depuis ce temps-là il a en horreur la chasse au chamois. Mais, tous les dimanches, en chassant aux alouettes dans les plaines de Montrouge ou de Saint-Denis, il raconte longuement à ceux qui sont assez polis pour l'écouter tous les détails de sa chasse à l'ours, et comme quoi c'est lui qui l'a tué. Seulement il omet de parler des deux heures qu'il a si cruellement passées sur le lit de fougère de la cabane, au rocher du Milan.

BOITARD.

FIN.

LES MONUMENTS DE PARIS.

L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

I.

ORIGINE DES ARCS DE TRIOMPHE.

Les arcs de triomphe datent des Romains. Du moins les Grecs ne nous en ont point laissé. Leur origine est indiquée par leur nom. Quand un triomphateur revenait à Rome, on élevait sur son passage des arches de bois, chargées de trophées, ornées de fleurs et de tentures, surmontées d'un chœur d'instruments, entourées des dépouilles de l'ennemi et décorées de tableaux de batailles. Les vainqueurs passaient au milieu de cette pompe, et le fragile édifice tombait sous le marteau ou sous l'injure du temps.

Peu à peu les arcs de pierre succédèrent aux arches de bois, et reçurent naturellement les mêmes décorations. Ils s'élevèrent sur les grandes routes, à l'entrée des places, à la tête des ponts.

Les arcs de triomphe les plus célèbres en Italie sont, à Rome, ceux de Septime-Sévère, de Constantin et de Titus; à Bénévent et à Ancône, ceux de Trajan ; à Suze, à Aosta et à Rimini, ceux de César-Auguste.

L'arc d'Ancône et l'arc de Bénévent ne consacrent point le souvenir des batailles, mais celui des travaux de Séjan, ce qui ne les rend que plus glorieux.

II.

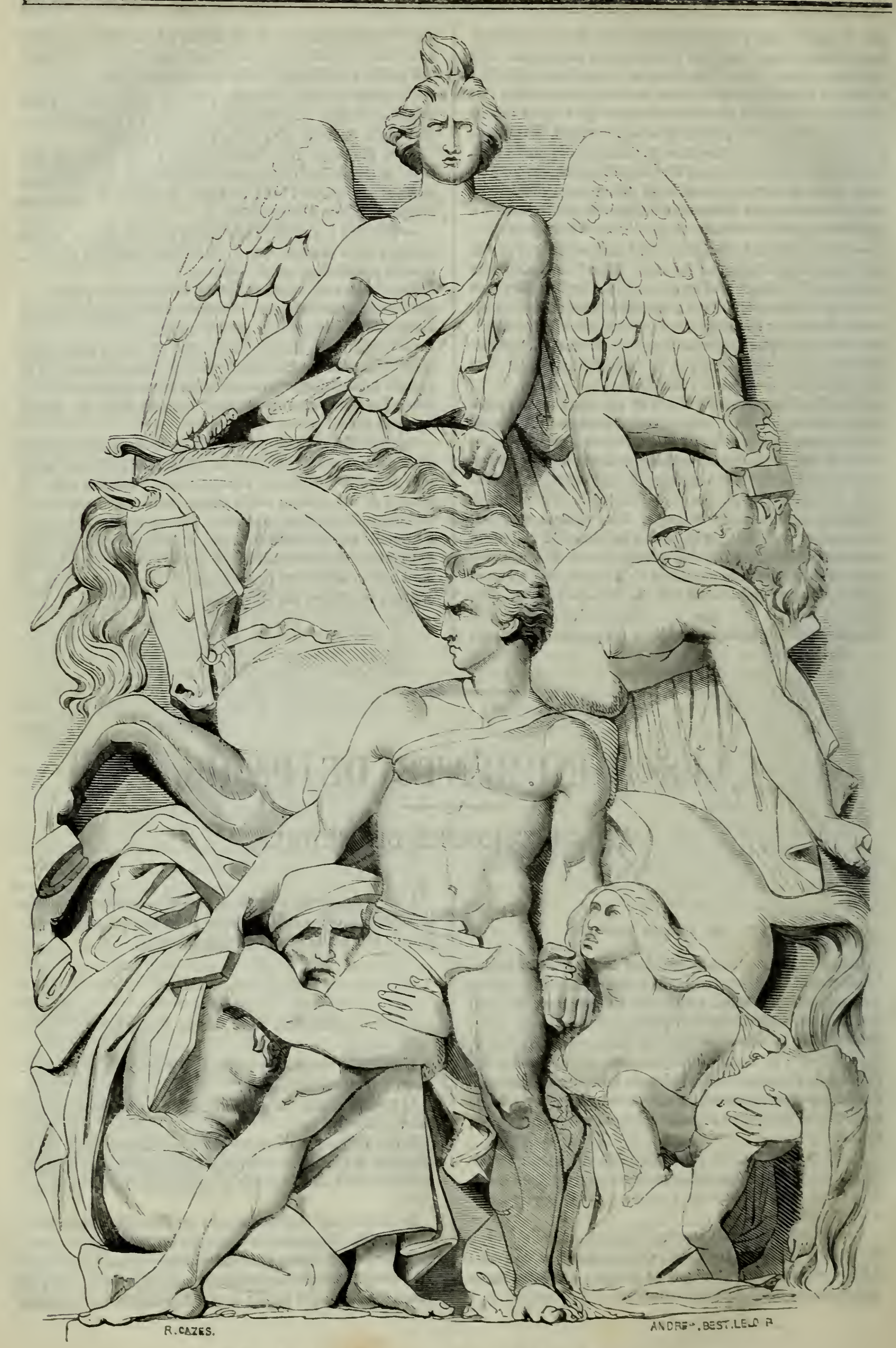
FONDATION DE L'ARC DE L'ÉTOILE.

L'arc de triomphe de l'Étoile, à Paris, est le plus colossal qu'il y ait au monde.

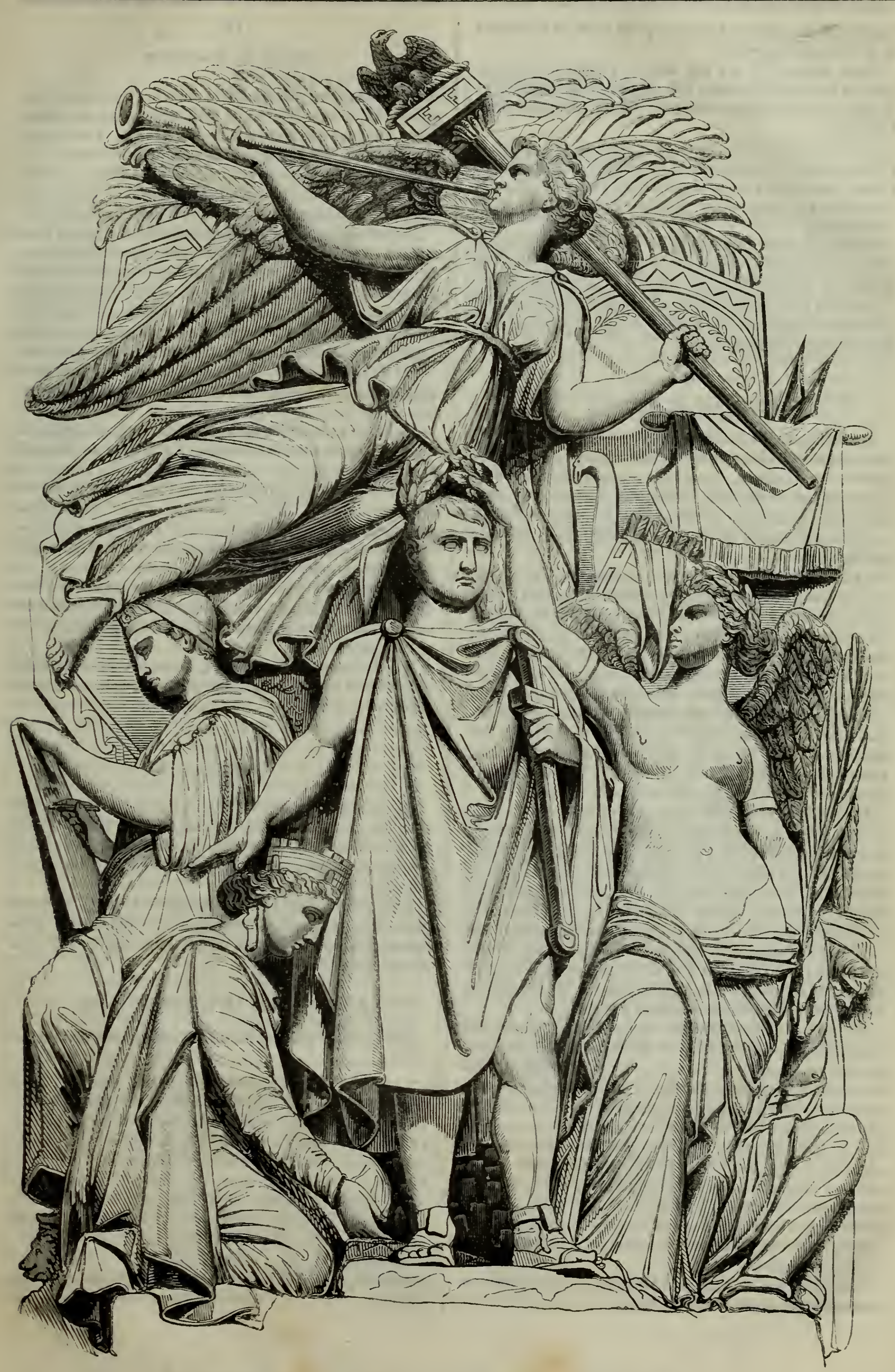
Les vicissitudes de sa construction sont assez singulières.

Il dut s'élever d'abord à la barrière d'Italie, puis sur la place de la Bastille. Ce fut Napoléon qui choisit enfin la barrière de l'Étoile, comme la principale entrée de la capitale.

Le monument était consacré à la gloire des armées françaises. MM. Raymond et Chalgrin en tracèrent le plan, mais ne purent s'entendre sur la décoration. Le premier voulait des colonnes surmontées de statues; le second s'en tenait aux surfaces planes et aux bas-reliefs. La lutte dura



La Résistance. Bas-relief de l'arc de triomphe de l'Etoile. Face occidentale.



Le Triomphe. Bas-relief de l'arc de triomphe de l'Etoile. Face orientale.

longtemps. M. Raymond ne céda qu'en 1806, et le système de M. Chalgrin prévalut.

Chose étrange! il n'y eut aucune cérémonie pour la pose de la première assise. Les ouvriers seuls en fixèrent la date par l'inscription suivante, gravée sur une pierre hexagone :

L'an mil huit cent six, le quinzième d'août, jour dé l'anniversaire de la naissance de sa majesté Napoléon le Grand, cette pierre est la première qui a été posée dans la fondation de ce monument. Ministre de l'Intérieur, M. de Champagny.

L'ensemble des fondements de l'arc forme une masse de huit mètres de profondeur au-dessous du sol, sur cinquante-six mètres de long et vingt-huit mètres de large.

Les piles sont construites en pierres de Château-Landon, qui sont les plus dures de France, et qui se polissent toutefois comme le marbre.

III.

VICISSITUDES DU MONUMENT.

En 1810, on n'était encore qu'à la corniche du piédestal, lorsque Napoléon fit son entrée à Paris avec Marie-Louise. M. Chalgrin, pour cette cérémonie, figura l'arc entier en bois et en toile. L'Empereur passa sous cette image d'un monument qu'il ne devait point voir achever.

L'année suivante, M. Chalgrin mourut, et fut remplacé par M. Goust.

La chute de l'Empire, en 1814, interrompit les travaux, qui restèrent suspendus jusqu'en 1823. Louis XVIII ordonna alors l'achèvement de l'arc, et voulut le dédier à l'armée d'Espagne et au duc d'Angoulême. M. Huyot, son architecte, suivit le plan primitif en l'améliorant. Il proposa, pour chacune des faces, quatre colonnes engagées; mais cette addition, qui eût été des plus grandioses, fut repoussée comme trop dispendieuse. M. Huyot ayant défendu son projet, fut destitué par M. de Corbière, et l'édifice passa aux mains de MM. de Gisors, Fontaine, Labane et Debret. Bientôt M. de Martignac réintégra M. Huyot, mais sans accepter les quatre colonnes.

La révolution de Juillet arriva, et changea de nouveau la destination du monument. Il fut consacré aux victoires non plus seulement de l'Empire, mais de la République et de l'Empire. L'idée était excellente. M. Huyot en poursuivit l'exécution jusqu'en 1833. Destitué derechef à cette époque, il vit son œuvre accomplie par M. Blouet. On suivit toutefois son deuxième projet dans l'achèvement de l'attique, en supprimant seulement les figures des principales villes de France, qu'il avait proposées pour couronnement de l'édifice. Ces figures, isolées sur le ciel, eussent été en même temps imposantes et légères.

Beaucoup d'autres projets de couronnement ont été débattus et repoussés. Celui de M. Barye était d'une originalité saisissante et d'une audace toute nationale. Il voulait couvrir le sommet de l'arc d'un aigle gigantesque, aux ailes déployées, pressant sous sa serre victorieuse les aigles de Russie et d'Autriche, le léopard d'Angleterre, le lion de Castille, etc... C'était caractériser merveilleusement les triomphes de l'Empire... Mais que seraient devenus l'entente cordiale et l'équilibre européen? L'idée fut écartée comme trop patriotique par la monarchie de 1830. La république de 1848 la reprendra-t-elle? Espérons qu'elle sera assez forte et assez pacifique pour n'en avoir pas besoin.

Les sculptures de l'arc de l'Étoile suffisent, du reste, à immortaliser nos victoires sur l'Europe.

IV.

GROUPES ET BAS-RELIEFS

La grande frise représente le départ et le retour des armées françaises. Elle est de MM. Brun, Jacquot, Laitie, Rude, Caillouete et Seurre aîné. Qui croirait, à les regarder d'en bas, que ces figures ont six pieds de haut?

Les tympans du petit arc, du côté de Passy, sont de M. Valois. Le grand bas-relief, *la Bataille de Jemmapes*, est de M. Marochetti.

La face occidentale, grand côté de Neuilly, porte l'admirable groupe de *la Résistance à l'Invasion* (1814), par M. Etex. La belle gravure que nous en donnons à nos lecteurs nous dispense de le décrire. L'autre groupe, du même artiste, nous montre *la Paix* (1815), et contraste, par son noble calme, avec l'énergie martiale du premier.

Les *Renommées* de cette même face sont de M. Pradier.

Les deux bas-reliefs, *la Prise d'Alexandrie* et *le Passage du pont d'Arcole*, sont de MM. Chaponnière et Feuchère.

M. Bra a exécuté les figures allégoriques des tympans du côté du Roule; M. Gechter y a sculpté *la Bataille d'Austerlitz*.

La face orientale, grand côté de Paris, offre *le Départ des Volontaires* (1793), par M. Rude : chef-d'œuvre d'entrainement et d'enthousiasme, et *le Triomphe de Napoléon* (1810), par M. Cortot. Nous donnons aussi la gravure de ce groupe solennel et magistral.

Les Renommées de cette face sont encore de M. Pradier. Les deux grands bas-reliefs, *la Bataille d'Aboukir* et *les Funérailles de Marceau*, sont de MM. Seurre aîné et Lemaire.

MM. Debay père, Espercieux, Bosio neveu, et Valcker, ont exécuté les bas-reliefs allégoriques sous les voûtes des deux petits arcs.

V.

INSCRIPTIONS.

Quant aux noms des villes prises, des victoires remportées, des généraux morts, qui sont gravés sur les quatre faces et sous les quatre voûtes du monument, il faudrait un jour pour les compter et un volume pour les reproduire.

On y avait oublié le nom du général Hugo, le digne père de notre grand poëte. Celui-ci le rappela au gouvernement par ces simples mots, imprimés en tête d'un de ses chefs-d'œuvre :

A MON PÈRE, LE GÉNÉRAL HUGO,

NON INSCRIT SUR L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

Le gouvernement profita de la leçon; mais ne l'eût-il pas fait, le général Hugo était dédommagé pour toujours. Les œuvres de son fils vivront autant et plus que l'arc de l'Étoile. Que serait devenue la mémoire des héros d'Athènes et de Sparte, si Pindare, Xénophon, Homère et Plutarque ne l'eussent consacrée plus sûrement que les édifices dont on cherche en vain les ruines aujourd'hui?

L'arc de triomphe, commencé en 1805, n'a été inauguré qu'en 1836. Il a coûté environ 9,500,000 francs.

Sa grande arcade a 45 pieds de large. Celle de l'arc d'Auguste, à Rimini, la plus large qui fût connue, n'a que 27 pieds.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE (1).

Le miracle de la couronne et du manteau royal n'est pas moins populaire en Allemagne que celui des roses.

L'empereur, traversant la Thuringe, désire voir Élisabeth au château de Wartbourg. Le landgrave mande sa femme, et lui ordonne de se parer de ses plus riches habits. Mais la jeune mère des pauvres leur avait donné jusqu'à son manteau ducal, et il ne lui restait qu'un humble costume de bure. Elle tombe à genoux devant son crucifix, et lui adresse cette prière :

— Mon Dieu, venez au secours de votre servante, qui s'est dépouillée de ses parures pour l'amour de vous.

Aussitôt un ange lui apparaît et lui remet une couronne et un manteau éblouissant. Elle en revêt sa chaste beauté, et se rend au festin impérial, où elle charme tout le monde, et surtout le monarque, par sa grâce, son esprit et sa gaieté.

Les monuments de la charité d'Élisabeth ont disparu de Wartbourg. On ne montre plus que la chaire de Luther, dans la vieille chapelle où priait la sainte. La place où s'élevait l'hospice ouvert à ses malades n'a plus conservé que son nom. « Mais, dit l'illustre pèlerin que nous suivons pas à pas, il y est resté une fontaine, une source d'eau pure et fraîche, qui s'écoule dans un simple bassin de pierre voûté, sans autre ornement que les nombreuses fleurs et les frais herbages qui l'entourent. C'était là que la duchesse lavait elle-même le linge des pauvres, et cela s'appelle encore la *Fontaine d'Élisabeth*. Tout autour se trouve une plantation touffue qui cache ce lieu à la plupart des passants, puis quelques faibles débris d'un mur d'enceinte. C'est ce que le peuple a nommé le *Jardin d'Élisabeth*. Plus loin, à l'orient, au bas de la montagne que domine la Wartbourg, et entre cette montagne et l'ancienne Chartreuse, consacrée à la sainte en 1394, on voit se développer une vallée charmante arrosée par un paisible ruisseau qui coule au milieu des prairies pleines de roses et de lis. Les flancs en sont ombragés par de vénérables chênes, débris des antiques forêts de la Germanie. Dans un de ses détours, cette vallée forme une gorge secrète et solitaire, où s'élève une pauvre chaumière qui était autrefois une chapelle. C'était là qu'Élisabeth donnait rendez-vous à ses pauvres, les amis de Dieu et les siens ; c'était là qu'elle descendait, tendre, ingénieuse, infatigable, par des sentiers cachés à travers les bois, chargée de vivres et d'autres secours, pour leur épargner la montée pénible du château, et aussi pour se dérober aux regards des autres hommes. Cette gorge solitaire s'appelle encore aujourd'hui le *Champ des lis* ; cette humble chaumière, le *Repos des pauvres*, et toute la vallée portait naguère encore le doux nom de Vallée d'Élisabeth (*Elisabethental*, *Lilieugrund*, *armenruh*). »

Quand le jeune duc de Thuringe quitta Élisabeth pour aller combattre en Palestine, elle eut le pressentiment de sa mort, et elle tomba évanouie de douleur. Bientôt, en effet, elle apprit qu'il n'était plus.

Après de longs jours de larmes et de gémissements, cette veuve de vingt ans commença l'expiation de son court bonheur. Ses beaux-frères obtinrent du nouveau landgrave l'expulsion de celle dont ils redoutaient la popularité. Elle fut chassée de son château avec ses petits enfants, et partit pour l'exil, seule, à pied, portant son dernier né dans ses bras. Tous les habitants d'Elsenach lui fermèrent leurs portes, car on avait menacé des peines les plus sévères quiconque la recevrait. Un seul hôtelier lui donna asile dans son étable à pourceaux. La litière de ces animaux immondes devint la couche de la duchesse de Thuringe, de la princesse de Hongrie. Ce fut encore un trône pour elle ; elle y apprit à régner sur sa propre humiliation, et elle en sortit radieuse de résignation et de confiance en Dieu.

Elle erra de ville en ville et de hameau en hameau, mendiant un peu de pain pour elle et ses enfants. On la repoussa d'un humble presbytère où elle avait reçu l'hospitalité. Elle se vit en butte aux indignes traitements d'un seigneur ennemi. Enfin, elle but jusqu'à la lie le calice de la misère et de l'abandon, du froid et de la faim.

Ce fut au milieu de cet abaissement que l'empereur Frédéric II lui fit demander sa main. Elle refusa obstinément un si grand honneur, et se réfugia de couvent en couvent contre les couronnes qui la poursuivaient. A Erfurt, elle laissa aux filles repenties l'humble verre dont nous parlions en commençant, et dans lequel on fait boire encore, le jour de sa fête, toutes les élèves de la communauté. A Andechs, elle assista à la fondation du célèbre monastère des Bénédictines, établi par son oncle le margrave Henri d'Estrée. Elle y déposa sur l'autel sa robe de noces, dernier souvenir de sa gloire et de son bonheur, avec un reliquaire et une petite croix d'argent qu'elle avait toujours portée sur elle. « Ce monastère d'Andechs, dit M. de Montalembert, lors de la sécularisation des biens religieux par le roi Maximilien de Bavière, fut vendu à un juif (en 1806). Cependant l'église et le trésor des reliques ont été conservés. La robe de noces de sainte Élisabeth y sert d'enveloppe à trois hosties miraculeuses. Aux principales fêtes de l'année, de nombreux pèlerins s'y rendent. Les villages voisins y viennent processionnellement, en chantant des litanies. Andechs est à huit lieues environ de Munich, près du beau Lac de Starenbert. De la hauteur où est située l'église, la vue embrasse toute la chaîne des Alpes du Tyrol. »

En 1228, Élisabeth fut vengée des cruautés de ses beaux-frères. Eux-mêmes lui demandèrent pardon sur le tombeau de son mari. Elle rentra en triomphe dans ce château de Wartbourg, d'où elle avait été chassée si indignement, et les droits de ses enfants à l'héritage de leur père furent reconnus et consacrés. Elle-même reçut en apanage la ville de Marbourg et ses environs. Elle s'y établit dans une chaumière abandonnée, formée de quelques rameaux, où elle préparait de sa main les aliments qu'elle partageait avec les pauvres.

On montre encore la place de cette chaumière. En 1834, elle était habitée par un paysan nommé Schutz, et entou-

(1) Voyez le numéro de mai dernier.

rée d'un jardin de roses. C'est un des sites les plus délicieux de la campagne de Marbourg.

Bientôt Élisabeth fit des vœux et prit l'habit du Tiers-Ordre de saint François, auquel se rattachèrent depuis les religieuses connues en France sous le nom de *Sœurs grises*.

La calomnie du monde la poursuivit encore dans cette retraite, et donna à ses vertus le nom de folie. Elle avait en effet la folie de la croix. Elle n'était pas seulement la consolatrice des pauvres, elle devenait encore leur servante, et aucun service ne lui semblait trop rebutant, trop dur, trop vil; car chacun d'eux était pour elle la vivante image de Jésus-Christ. Ceux des malades qui étaient le plus faits pour inspirer le dégoût, qui éloignaient et révoltaient tout le monde, devenaient aussitôt l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse, et recevaient de ses royales mains les soins les plus rebutants. Elle les caressait avec une douce familiarité; elle baisait leurs ulcères et leurs affreuses plaies.

Conrad, son directeur, lui avait donné des servantes malgré elle. C'était elle-même qui les servait, au lieu d'en être servie. Elle les faisait manger à table à ses côtés, quelquefois dans sa propre assiette. Et comme l'une d'elles, Irmangarde, lui disait un jour : — Prenez garde, madame, de nous gonfler d'orgueil en nous plaçant ainsi auprès de vous. — Tu as raison, répondit la sainte; c'est sur mes genoux, dans mes bras, qu'il faut t'asseoir. Nous serons de véritables sœurs, et tu ne sentiras plus que ma tendresse.

Cet exemple est bon à citer aujourd'hui que la fraternité est sur les lèvres de tout le monde. L'essentiel est de l'avoir dans le cœur, comme Élisabeth.

Son père, instruit de la vie qu'elle menait, vint la chercher à Marbourg pour la ramener dans son royaume; il la trouva dans sa hutte, la quenouille au côté, filant de la laine pour ses pauvres. Il ne put l'arracher de sa retraite, et se retira l'admiration dans l'âme, les larmes aux yeux.

Peu de temps après, le landgrave Henri lui envoya cinq cents marcs d'argent qu'il lui devait. Elle convoque aussitôt tous les indigents du pays; ils arrivent par milliers... Elle passe en revue cette armée nouvelle, et leur distribue de rang en rang les cinq cents marcs. Puis elle leur donne à dîner à tous, les réchauffe avec de grands feux, leur lave les pieds, leur parfume les mains, et prend part jusqu'à la nuit aux manifestations de leur joie.

Son dernier lien avec le monde était son amour pour ses enfants, qu'elle mandait souvent près d'elle et qu'elle couvrait de baisers et de caresses. Conrad lui ordonna de s'en séparer pour jamais, afin d'être tout entière à Dieu. Elle obéit, mais on juge avec quels déchirements de douleur.

Quelques années plus tard, à la cour plénière tenue par saint Louis à Saumur, on vit paraître, dit Joinville, « un prince alemant de l'aage de dix-huit ans, que on disoit que il avoit été filz de sainte Elisabeth de Thuringe, dont l'on disoit que la royne Blanche le besoit au front par dévocion, pour ce que elle entendit que sa mère li avoit mainte fois besié. » Ainsi, la mère d'un saint rendait hommage au fils d'une sainte; et, « dans ce baiser si touchant et si pieux, se rencontraient les deux âmes ferventes et pures » de saint Louis de France et de sainte Elisabeth de Hongrie.

Une vision annonça à Élisabeth sa mort prochaine. Elle avait recueilli chez elle une pauvre femme malade. Cette malheureuse, guérie par ses soins, s'enfuit un jour, emportant tous les vêtements de sa bienfaitrice, qui, n'ayant plus rien pour se couvrir, fut obligée de rester nue au lit. Alors, le même ange qui lui était apparu à la cour de son mari se montra près de son chevet et lui remit une robe, en lui disant : « Je ne t'apporte plus de couronne comme autrefois, car Dieu lui-même te couronnera bientôt dans sa gloire. »

Quelques jours après, c'était vers la fin de 1231, elle crut voir Jésus-Christ lui-même et entendre ce doux appel de sa voix :—Viens, mon Elisabeth, viens, ma fiancée, dans le tabernacle que je t'ai préparé éternellement. C'est moi qui t'y attends et qui t'y conduirai.

Aussitôt, elle se lève toute joyeuse. Elle fait les préparatifs de son ensevelissement et de ses funérailles. Elle rend une dernière visite à ses pauvres et à ses malades; elle partage entre eux tout ce qu'il lui reste à donner; et le quatrième jour, elle sent la première atteinte de la maladie mortelle.

Pendant près de deux semaines une fièvre dévorante épuisa ses forces. Au bout de ce temps, un matin, elle semblait dormir, tournée contre la muraille. Tout à coup, une de ses femmes, assise à son chevet, l'entend chanter à demi-voix une douce mélodie. Quelques instants après, la malade se retourne, et, comme sortant d'extase, elle appelle sa gardienne.

— Me voilà, dit celle-ci. Je vous écoutais: vous venez de chanter un chant délicieux.

— Quoi! reprend Élisabeth, tu as aussi entendu quelque chose? Figure-toi qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre le mur et moi, et a tellement réjoui mon cœur par son chant, que je n'ai pu me défendre de joindre ma voix à la sienne. Il m'a révélé que Dieu m'appellerait dans trois jours.

La princesse s'éteignit peu à peu, au milieu de semblables visions, seule avec ses femmes, quelques religieuses et Conrad, son confesseur. Le 18 novembre, elle pria celui-ci de l'écouter. « Elle prit son cœur entre ses mains, dit un naïf légendaire, et elle y lut tout ce qu'elle y pouvait lire; mais il n'y avait rien dont elle pût s'accuser, rien que la plus sincère contrition n'eût lavé mille fois... Sa confession achevée, Conrad lui demanda quelles étaient ses dernières volontés à l'égard de ses biens et de ses meubles.

— Vous savez bien, répondit-elle, que tout ce que je semblais posséder appartient réellement aux pauvres. Distribuez-leur donc tout ce que je laisse, excepté cette vieille robe, que je mettais pour aller les voir, et dans laquelle je désire être ensevelie. Voilà mon testament.

Elle donna encore à l'une de ses compagnes le manteau déchiré de saint François, que le pape lui avait envoyé. Puis elle demanda de reposer dans l'église de l'hôpital qu'elle avait bâti.

Enfin elle reçut le viatique et l'extrême-onction; elle demeura jusqu'au soir immobile et silencieuse, et elle se mit alors à parler avec une éloquence qui arracha des larmes à tous les yeux. Au premier chant du coq, elle se recueillit encore quelques minutes, puis elle reprit ses exhortations suprêmes jusqu'à l'extinction de sa voix.

— O Marie! dit-elle en ce moment, viens à mon secours. Voici l'heure où Dieu appelle ses amis à ses noces. L'époux vient chercher son épouse... — Puis, à voix basse : — Silence! silence! Et en baissant la tête, comme pour dormir, elle rendit son âme.

Elle avait à peine vingt-quatre ans.

On l'ensevelit, comme elle avait demandé, dans les lambeaux de sa vieille robe, et on l'enterra dans la cha-

pelle de l'hôpital Saint-François. Toute la province accourut à ses funérailles. On se disputa les moindres parcelles de ses reliques. Son visage, découvert pendant la cérémonie, avait retrouvé dans la mort une céleste beauté. Aussi l'artiste qui l'a peinte à Marbourg l'a représentée exposée dans sa bière.

La nuit de ses obsèques, dit une tradition, l'abbesse de Wetter vit et entendit sur le toit de l'église une foule d'oiseaux inconnus qui chantaient en chœur d'ineffables mélodies.

Bientôt les miracles les plus éclatants se succédèrent à son tombeau. Le duc Conrad, son beau-frère, qui l'avait si fort maltraitée de son vivant, se convertit en invoquant sa mémoire, et provoqua sa canonisation à Rome et à Marbourg. Cette canonisation fut prononcée le jour de la Pentecôte, 26 mai 1235, par le pape Grégoire IX, qui consacra lui-même, aux Dominicains de Pérouse, le premier autel élevé en l'honneur de sainte Elisabeth. L'exaltation du corps de la princesse eut lieu le 1er mai de l'année suivante. L'empereur d'Allemagne, Frédéric II, pieds nus, en robe grise, le diadème au front, précédait le cortége, composé de toutes les familles royales, des représentants de toutes les nations et de toutes les langues, d'une foule d'archevêques et d'évêques, des chevaliers de l'ordre Teutonique et de douze cent mille pèlerins. A l'offrande, l'empereur déposa une couronne et une coupe d'or massif sur le cercueil. Les princes et les princesses y joignirent des présents analogues. Les guerriers y jetèrent leurs colliers et leurs glaives; les femmes, leurs anneaux et leurs bijoux; les prélats et les abbés, leurs crosses et leurs mitres, etc., etc., tout cela pour payer l'édification d'une grande et belle église à sainte Elisabeth.

Elle s'éleva bientôt, magnifique et entourée d'hommages; vingt autres églises surgirent dans toute l'Allemagne, avec autant de monastères ou d'hôpitaux, et sainte Elisabeth devint la patronne de la plupart des villes germaniques.

Cela n'empêcha point les ennemis de ses enfants de les détrôner; mais Sophie de Thuringe, sa fille, inspira des dévouements comme celui de Welspeche, bourgeois d'Eisenach. Le Margrave Henri, l'ayant fait attacher à une machine de guerre, le lança du haut de la Wartbourg dans la ville assiégée... Il s'écria, dit-on, en fendant les airs : « Et cependant la Thuringe appartient à l'enfant de Brabant. » Trois fois, ajoute la tradition, il subit ce supplice, et trois fois il poussa le même cri, qui fut son dernier soupir à la troisième épreuve.

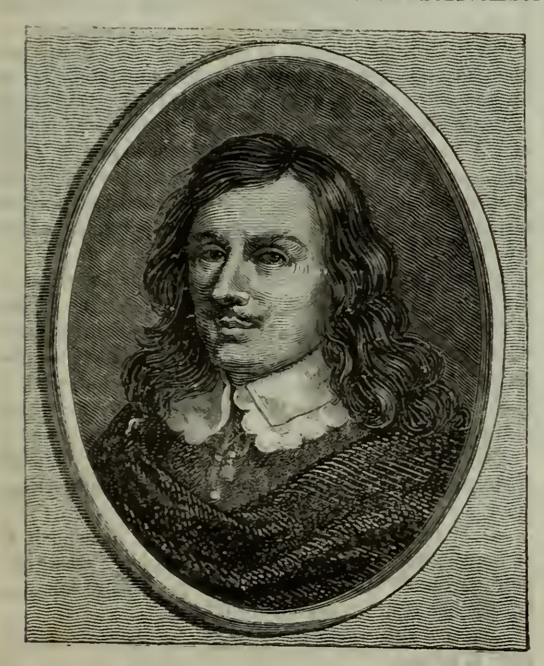
Le fils de Sophie ne conserva que le duché de Hesse, que gouvernent encore les descendants d'Elisabeth.

M. Charles de Montalembert, l'illustre historien de la sainte, se rattache à sa postérité par son mariage avec Mlle de Mérode. PITRE-CHEVALIER.

FIN.

LES PEINTRES CÉLÈBRES (1).

DAVID TENIERS ET VAN OSTADE.



Portrait de David Teniers, par lui-même.



Portrait de Van Ostade, par lui-même.

III. — ISABELLE DE FRESNE (SUITE).

— Ma pauvre Anne Breughel, tu n'es pas morte pour moi, dit Teniers tristement, mais avec un pressentiment de joie.

— Non, reprit-il, non, tu n'es pas morte. Je te retrouve partout ici sous les mêmes arbres, dans cette même nacelle qui a promené tant de bonheur.

(1) Voyez le numéro d'août dernier

Tout en se parlant ainsi, le pauvre peintre ne voyait pas que son cheval, qui avait aussi ses souvenirs, prenait tout doucement le chemin des écuries. Sur le pont, Teniers ressaisit la bride en soupirant.

— Non, non, mon noble ami, nous n'avons même plus le droit de pied à terre en ce château.

Ce jour-là Teniers rentra plus tristement encore que de coutume en son logis.

— Pourquoi ai-je vendu ce château? disait-il avec amertume; au moins là je serais en quelque sorte plus près de ma chère Anne; je m'imaginerais encore la voir et l'entendre.

Le lendemain, il ne put s'empêcher de retourner à Pesck. Le conseiller l'ayant rencontré au bord de l'étang le pria d'entrer au château et le présenta à Isabelle de Fresne. C'était une jeune fille blonde et blanche, qui s'ennuyait dans la solitude. Elle avait le regard tendre et naïf d'Anne Breughel.

Teniers en fut charmé.

Elle peignait un peu; le peintre offrit de lui donner une leçon dans son ancien atelier.

Une giboulée vint fondre sur le château; le conseiller retint Teniers, qui ne fut point fâché du contre-temps.

Le souper fut très-gai. Le peintre se croyait presque revenu à son ancienne splendeur. La douce figure d'Anne Breughel manquait au tableau; mais Isabelle de Fresne avait bien du charme.

— Quelle fâcheuse idée vous a prise de quitter ce château? dit le conseiller au dessert. Pour augmenter le patrimoine de vos enfants, je le sais; mais c'est pousser trop loin l'amour paternel. A un génie tel que le vôtre, il faut un palais pour asile.

— Mon vrai palais, c'est la nature, dit le peintre, en jetant un regard d'envie sur les lambris dorés du château des Trois-Tours.

— Mon vœu le plus cher, monsieur Teniers, serait de vous avoir ici durant toutes les belles saisons.

— En vérité, monsieur le conseiller, je serais fier de vivre en si bonne et en si belle compagnie; mais le temps des fêtes est passé pour moi. J'ai été un grand seigneur; aujourd'hui je ne suis plus qu'un peintre. Toute ma joie est sur ma palette. Je peindrai encore le bonheur, mais le bonheur des autres.

Disant cela, Teniers regardait tendrement Isabelle. La jeune fille rougit et parla d'autre chose.

IV. — LE MAL INCURABLE.

Le lendemain, Teniers se leva dès l'aube pour retourner à Bruxelles.

Pendant que son cheval mangeait l'avoine, il alla se promener au bord de son étang bien-aimé.

La matinée était des plus fraîches et des plus gaies; un vent léger secouait la brume au-dessus des prairies de Vilvorde. Grâce à l'orage de la veille, la campagne répandait l'odeur pénétrante des herbes et des buissons; le soleil levant blanchissait le haut des tours et la cime des arbres; enfin la matinée était pleine d'amour et d'espérances.

Teniers s'appuya contre le tronc d'un saule pour regarder tour à tour l'étang et le château. Il était perdu dans ses chers souvenirs, quand tout à coup, levant pour la vingtième fois les regards vers la fenêtre adorée où s'appuyait Anne Breughel durant les beaux soirs, il vit apparaître son image comme par enchantement.

C'est bien elle, avec ses blonds cheveux tombant en longues boucles; voilà bien cette figure pensive où la grâce naïve sourit.

Il allait tendre les bras, quand il reconnut Isabelle de Fresne.

— Hélas! dit-il en baissant la tête, ce n'est pas elle, et pourtant...

Il rentra au château, monta à cheval et partit lentement.

Durant toute une semaine, il ne fit rien de bon. Il voulut peindre le portrait d'Isabelle de Fresne; mais c'était une œuvre au-dessus de ses forces. A peine ébauché, ce portrait lui rappelait en même temps Anne Breughel et Isabelle de Fresne. Ces deux charmantes images étaient pour jamais enchaînées sous son regard.

Il chercha des distractions, craignant de devenir amoureux. Il fit un voyage en France; il partit même pour l'Italie; mais à peine à Lyon, l'amour lui fit rebrousser chemin.

A son retour, il trouva une lettre du conseiller, qui se plaignait de son oubli.

« Venez, monsieur; nos paysans eux-mêmes sont en « souci de voir leur seigneur, et ma fille trouve que ce « n'est pas assez de prendre une seule leçon de peinture, « même d'un maître tel que vous. »

Teniers partit aussitôt pour Pesck. Le conseiller le pria avec instances de passer au château le reste de la saison; Teniers s'y installa à toute aventure, ne sachant s'il était plus heureux pour lui de fuir Isabelle que de la voir sans cesse.

Par hasard, sans doute, la jeune fille avait depuis peu pour suivante une des caméristes d'Anne Breughel; ce fut une autre illusion pour le pauvre Teniers, qui, en la rencontrant, voulait toujours lui demander si sa femme était à la promenade sur l'étang ou dans la prairie. Cette fille, par habitude sans doute, habillait sa nouvelle maîtresse comme l'ancienne; c'était la même coiffure, la même plume au chapeau, les mêmes dentelles, les mêmes couleurs.

Teniers s'imaginait souvent rêver à la vue de ce souvenir vivant, si doux et si triste. Plus d'une fois, en baisant la main d'Isabelle de Fresne, il croyait ressaisir son bonheur passé; chaque jour, il découvrait de nouvelles ressemblances; hier c'était la main, aujourd'hui c'est le pied : jamais l'illusion n'a été si puissante.

Il faillit en devenir fou.

A certaines heures, il s'éloignait en toute hâte du château, dans la crainte de ne plus pouvoir maîtriser son cœur.

— Qu'avez-vous donc, mon hôte? lui demandait le conseiller, frappé de ses distractions inquiètes; est-ce que notre façon de vivre ne vous plaît pas? Votre mine ne fait pas honneur à notre maître d'hôtel.

— Je n'ai rien, répondait Teniers; un souvenir, un regret, je ne sais.

V. — LA GUÉRISON.

Un soir, après le coucher du soleil, comme le peintre était assis au bord de l'étang, secouant du pied les ro-

seaux, évoquant les gracieuses images du souvenir, Isabelle de Fresne et sa suivante vinrent à passer dans la nacelle.

Grâce à la nuit tombante qui jetait un voile léger, grâce à sa rêverie nuageuse, grâce à un grand chien qui suivait la nacelle à la nage, comme au beau temps, Teniers ne fut plus maître de lui.

La nacelle touchait les roseaux de la rive, il s'y élança tout éperdu.

— Anne ! Anne ! s'écria-t-il. Isabelle, pardonnez-moi, reprit-il aussitôt en tombant agenouillé aux pieds de la jeune fille.

— Eh bien ! *oui !* lui dit-elle avec entraînement, Anne Breughel, si vous voulez.

On devine sans peine que la jeune fille, peut-être un peu romanesque, avait aimé Teniers ; que, touchée de ses regrets pour Anne Breughel, elle avait entrepris de les adoucir, en arrivant peu à peu, à force d'illusions, à prendre la place de cette femme adorée.

Trois semaines après, Teniers épousa la fille du conseiller, qui avait vainement élevé quelques obstacles. Il revint habiter le château ; il reprit sa façon de vivre de son meilleur temps.

Isabelle de Fresne, séduite par son génie rustique et ses nobles manières, lui fut très-dévouée jusqu'à sa mort. Elle savait qu'elle lui rappelait toujours sa première femme ; loin de s'en plaindre et de s'en irriter, elle avait pris peu à peu les habitudes d'Anne Breughel, dans le dessein généreux de faire illusion sans cesse au peintre.

Aussi Teniers, ravi d'avoir retrouvé une si douce compagne, l'aimait pour elle et pour Anne Breughel.

VI. — LA MORT DE TENIERS.

Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans. Il vivait retiré à Bruxelles, toujours ardent au travail. Sa mort fut douce et paisible. Un de ses fils, récollet à Malines, lui ferma pieusement les yeux.

Grâce au zèle de ce fils, il était devenu très-bon catholique.

Il avait peint pour le couvent de Malines les dix-neuf martyrs de saint Gorcum.

Ce fils a écrit une vie de son père, entremêlée d'oraisons et de litanies.

La seule page curieuse est la dernière, qui parle de la mort de ce peintre célèbre.

« Déjà dans le délire, David Teniers ne parlait qu'à de longs intervalles. Au milieu de la nuit, après un assoupissement pénible, il prit la main de son fils avec agitation :

« — Voyez-vous là-bas ? lui dit-il en soulevant la tête.

« — Le récollet regarda dans le fond de la chambre.

« — Je ne vois rien, mon père.

« — Voyez-vous, reprit le vieux peintre, dans ce laboratoire, cet alchimiste qui médite ? Il s'est tourné vers moi pour me dire adieu. Adieu donc ! Qu'ai-je dit, un alchimiste ? c'est un buveur : ils sont deux, trois, quatre ; l'odeur de leur bière me monte à la tête. Oh ! les profonds politiques ! les voilà qui transportent les Flandres en Espagne ! les ivrognes ! c'est pour y boire à plein verre du vin de Malaga.

« Mon fils, empêchez donc de fumer ce paysan qui n'a rien à dire. Bien à propos, j'entends sa pipe qui se casse ; je me trompe, c'est le violon du vieux Nicolas Soëst ; il y a donc kermesse à Pesck aujourd'hui ?

« Ouvrez la fenêtre. Prenez garde, Marguerite, le vent bat vos jupes. Comme cet alchimiste est beau ! Le vieux fou ! C'est bien la peine d'avoir des cheveux blancs ! J'aime mieux voir ton violon, Nicolas ; mais que diable joues-tu donc là ? Mon fils, mon fils ! voyez-vous ? c'est effrayant !

« Le vieux peintre tressaillit et passa la main sur ses yeux.

« — Voyez-vous la triste danse ? le vieux Nicolas Soëst n'est plus qu'un squelette qui joue des airs funèbres. Je vois tous mes ivrognes, toutes mes folles, tous mes fumeurs qui passent dans le cimetière. Ils s'en vont tous.

« Adieu, mes amis. Mon fils, appelez les laquais, il est temps de partir. »

David Teniers fut enterré dans le chœur de l'église de Pesck, sous le clocher qui, dans ses tableaux, se dessine à tous les horizons.

Le dimanche, les arrière-petits-fils des paysans qu'il a peints au cabaret ou à la kermesse passent sur le marbre de sa tombe, avec un naïf sourire de mélancolie et de gaieté.

VII. — SON OEUVRE.

Après avoir raconté quelques pages de sa vie, que dire de son œuvre que vous n'ayez dit vous-même ? C'est la vérité qui sort du puits, avec un léger accent de poésie primitive. L'art, quoi qu'on fasse de lui, ne perd jamais ses droits.

Certains petits tableaux de ce maître, peu connus sans doute, peut-être même dédaignés, me séduisent beaucoup plus que ses buveurs éternels ; ainsi, *la Bohémienne* et *le Sabbat*, me prouvent que Teniers a eu ses jours de mystérieuse poésie.

La Bohémienne, cette juive errante, qui n'a le plus souvent d'autre abri que le ciel, a été bien comprise par le peintre ; elle devient mère dans le creux d'une roche, son berceau est sa tombe. Toute sa misère est reproduite avec une vérité qui vous effraye.

Le Sabbat est une fantaisie à la Callot, pleine d'effet et de bizarrerie.

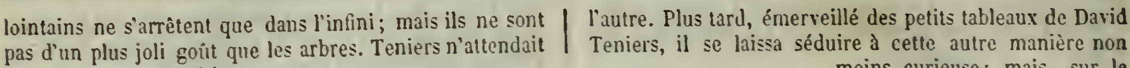
Mais pourtant la poésie de Teniers est surtout la poésie de la gaieté. Sa philosophie est toujours au cabaret.

Un de ses tableaux, qu'il a appelé *l'Ecole Flamande*, enseigne, à l'en croire, la vraie science de la vie. Or, cette école a pour maître un franc buveur, qui préside ses disciples sur un tonneau en perce. Il tient d'une main un broc ; de l'autre, il soutient sa pipe ; il hume du même coup bière et tabac, tout en regardant passer Margot par la fenêtre. Les disciples sont dignes d'un tel maître ; ils apprennent à jouer aux cartes et à apprivoiser la cabaretière ; ils n'ont pas d'autre alphabet.

Ses paysages sont en harmonie avec ses figures ; on sent que ses arbres avoisinent des cabarets ; on n'y entend pas le gazouillement des oiseaux. Il peignait le premier arbre venu comme le premier rustre venu, sans cacher les fautes de la nature : pas un de ses arbres qui ne fût déplacé dans un parc. Cependant son feuillé est facile ; l'air s'y joue bien.

Ses horizons, ses lointains sont trop peu variés ; ce sont toujours les horizons du château des Trois-Tours.

Ses ciels sont touchés avec légèreté et avec feu ; ses



lointains ne s'arrêtent que dans l'infini; mais ils ne sont pas d'un plus joli goût que les arbres. Teniers n'attendait pas qu'un nuage poétique passât sous ses yeux, il saisissait sans plus de façon le ciel comme il était.

Son grand art était de saisir franchement toutes les physionomies. Dans ses tableaux, à a première vue, on entend non-seulement le bruit des pots qui s'entre-choquent, mais encore tout ce que disent les buveurs. Celui-ci dispute, celui-là raisonne; l'un parle de la cabaretière, l'autre fait de la politique. Chaque personnage de Teniers a sa manière de rire, de parler, de boire et de fumer. Dans ses fêtes de village, on est surpris de voir tant de piquante variété. Le paysan enrichi n'y danse pas à la façon du pauvre diable. Comme on y distingue bien l'allure du grand seigneur et celle du magister endimanché! Toutes les nuances y sont spirituellement senties. Margot ne tient pas sa jupe comme Jeanneton, Jacqueline ne sourit pas comme Marguerite. On voit bien que ce ne sont pas là des personnages imaginaires créés selon la fantaisie du peintre. Ce sont des hommes et des femmes fidèlement étudiés les uns après les autres. Tous ont leur rôle à jouer, leur mot à dire, leur sentiment à exprimer; nul n'y manque, la comédie est parfaite de point en point.



L'alchimiste, de Van Ostade.

VAN OSTADE.

Van Ostade avait le genie du pittoresque. Sa touche, grasse et fertile, a une saveur qui l'élève au-dessus de Teniers, sinon de Brauwer et de Franz Hals. Il est plus lumineux que tous ces maîtres qui trônent sur un tonneau.

Adrien Van Ostade, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685, fut tout à la fois élève de Franz Hals, son maître reconnu, et de Brauwer, son condisciple. Il imita l'un et l'autre. Plus tard, émerveillé des petits tableaux de David Teniers, il se laissa séduire à cette autre manière non moins curieuse; mais, sur le conseil de Brauwer, qui n'aimait pas les copistes, il suivit enfin la route où sa nature l'entraînait. A force d'allumer le feu, il trouva plutôt que son alchimiste la pierre philosophale. Tout en peignant les mêmes sujets que Teniers et Brauwer, il a son cachet bien distinct, soit par l'effet lumineux, soit par les ajustements, soit par le coloris, soit par l'expression. Ce n'est ni le même soleil, ni le même pays, ni les mêmes hommes. Il est plus grotesque, et n'a pas moins d'esprit. Teniers est plus logique et compose mieux; Ostade est plus vigoureux et plus fini. Son dessin n'est pas choisi; mais quelle légèreté de touche, quelle transparence, quelle chaleur de ton! Comme il séduit l'œil et détourne l'esprit du critique dans ces intérieurs agrestes, dont la fenêtre est si poétiquement égayée par le soleil et les herbes grimpantes! Quel génie pour le détail et pour l'ordre! Dans ses intérieurs, on a tout sous la main; on passe, sans déranger personne, autour de la ménagère et de ses enfants. Il semble que ses tableaux soient peints en émail; tout y est clair, tout y est en relief. Ostade était varié dans ses créations; il a peint tour à tour des ménagères et des fumeurs, des matelots et des ivrognes, des joueurs de quilles et des joueurs de trictrac, des hivers et des tabagies, des musiciens en plein vent et des philosophes en méditation, des maîtres d'école en fonction et des amoureux rustiques à mi-chemin de Cythère. Il s'est représenté plusieurs fois peignant au milieu de sa famille. Le joli tableau du musée du Louvre nous montre ses huit enfants endimanchés pour la postérité. C'était un



Le Ménage hollandais, eau-forte d'Adrien Van Ostade.

homme fécond en tous genres. Il gravait comme il peignait. Il a laissé des gravures sans nombre, de beaucoup d'effet et d'esprit. Les historiens ne s'inquiètent pas de sa vie privée; sans doute, il fut heureux au milieu de ses tableaux et de ses enfants.

Adrien Van Ostade est l'idéal du laid, le point suprême. Un peu plus loin, c'est la caricature. Ce qui sauve les bambochades de tous les peintres flamands et hollandais de la même période et du même genre, c'est qu'elles sont plus accentuées que celles de la nature. L'art, nous l'avons déjà dit, a toujours son privilége.

ARSÈNE HOUSSAYE.

FIN.



Le Cabaret rustique, tableau de David Teniers.

MARIE TARAKANOF [1]

NOUVELLE HISTORIQUE.

VIII. — TRAHISON (SUITE).

Toutes les femmes présentes s'empressèrent autour de Paulowska; mais ses yeux en se rouvrant rencontrèrent le regard cruel et faux de Ben-Assai... Se relevant alors comme sous la morsure d'un serpent :

— Misérable! s'écria-t-elle, les nations ont aussi leur hospitalité qu'elles savent faire respecter...; les lois, le peuple, le souverain, j'invoquerai tout contre ce crime!

(1) Voyez le numéro d'août dernier.

Et le désespoir lui donna cette énergie morale qui contraint la faiblesse du corps à obéir; elle jeta une mante sur ses épaules demi-nues, un voile sur ses cheveux en désordre, et courant chez quelques-uns des nombreux amis d'un temps de prospérité, elle parvint promptement, avec leur aide, à pénétrer près du grand-duc Léopold, et, se jetant à ses pieds, elle implora sa justice contre un si lâche attentat.

La rumeur, qui de la ville s'était élevée jusqu'au palais, avait instruit le souverain; il savait déjà que la princesse avait trouvé sur le vaisseau une prison au lieu d'une fête, et sentait son autorité outragée par cette brutale violation du droit des gens. Les larmes de Paulowska et ses ardentes supplications touchèrent donc facilement un cœur ouvert d'avance à la pitié et au ressentiment; mais en admettant que les réclamations eussent quelque résultat, elles marcheraient lentement, et, pendant ce temps, le vaisseau qui emmenait Marie vers sa toute-puissante ennemie voguait à pleines voiles. C'est ce que la triste Paulowska sentit amèrement aussitôt qu'elle eut quitté le grand-duc; et pourtant, que faire de plus? se demandait-elle avec angoisse, tourmentée par cet impérieux besoin d'activité que cause une douleur intolérable... Le grand-duc avait promis son intervention; mais ne fallait-il pas chercher d'autres appuis? ne fallait-il pas au moins chercher à diminuer la distance qui la séparait d'une infortunée que chaque minute éloignait de ses amis et rapprochait de ses persécuteurs? Paulowska était née, avait vécu dans la maison du prince Radzivill jusqu'au moment où celui-ci l'avait donnée pour compagne à Marie.

Quoique la pensée de retourner près de celui dont l'abandon était sans contredit une des premières causes des malheurs de la princesse, remplît son âme d'amertume, après avoir mûrement réfléchi, elle demeura convaincue que c'était le seul parti qui présentât des chances d'utilité.

Le récit d'une si infâme perfidie réveillerait peut-être l'ancienne affection que le prince semblait avoir vouée autrefois à sa pupille, et son intercession auprès de Catherine, qui semblait alors le ménager, ne serait peut-être pas sans effet... Enfin, elle atteignait en même temps un autre but: elle serait plus près de sa chère prisonnière, et saurait mieux comment lui venir en aide.

Cette résolution étant arrêtée fut promptement exécutée; car le grand-duc et de nombreux amis levèrent toutes les difficultés qui auraient pu retarder son départ. Probablement son dévouement et le triste sort de la princesse eussent suffi pour exciter l'intérêt général; mais l'opinion manifestée par le souverain, et la tournure romanesque de cette aventure avaient certainement contribué à le porter au plus haut point d'exaltation. Pendant un assez long espace de temps, la sollicitude du public ne parut pas s'affaiblir; de fausses nouvelles réveillaient la curiosité lorsqu'elle commençait à s'assoupir; mais comme enfin il fut démontré qu'aucune satisfaction n'avait été accordée au grand-duc et qu'aucun éclaircissement positif n'était parvenu, cette chaleur baissa graduellement, puis s'éteignit faute d'aliment. L'oubli... l'oubli complet sembla étendre son froid linceul sur la pauvre victime à laquelle le despotisme avait dit de sa voix impérieuse : *Disparais.*

L'AMITIÉ ÉCRIT ESPÉRANCE SUR LA PORTE DE L'ENFER.

La lutte de la Pologne était terminée et le démembrement accompli. Depuis assez longtemps la prudence conseillait au prince Radzivill de se maintenir en bonne intelligence avec la Russie..., il écouta la prudence. Paulowska trouva chez lui un asile, de la bienveillance..., et rien de plus! Mais dans ce cœur généreux l'amitié ne pouvait ni s'effacer, ni se décourager. Tout ce que la tendresse la plus active peut suggérer d'ingénieuses combinaisons fut employé par elle pour découvrir dans quel lieu d'exil, dans quelle obscure prison gémissait Marie Tarakanof. Enfin cette persévérance, comme la goutte d'eau qui, sans cesse renaissante, perce le plus dur rocher, la fit parvenir à savoir que sa malheureuse amie était enfermée dans la forteresse à Pétersbourg.

Alors Paulowska n'eut plus qu'un seul but... aller à Pétersbourg! puis ensuite le Ciel l'inspirerait. Mais ce premier point présentait déjà d'assez grandes difficultés; tandis que la noble fille s'occupait d'un seul être au monde, elle ne s'apercevait guère que d'autres s'occupaient d'elle.

La douceur mélancolique empreinte dans tous ses traits, cette profonde sensibilité dont elle avait donné de si éclatantes preuves, lui prêtaient un charme ressenti par plusieurs des habitués de la petite cour du prince; si quelques-uns avaient été découragés par son indifférence, il n'en avait pas été ainsi d'un jeune officier russe, nommé Ivan Barcheff. Celui-ci, plus adroit ou mieux inspiré, avait su se faire écouter de Paulowska... Il lui parlait de la princesse, des années passées près d'elle en Italie; alors Paulowska, entraînée par le bonheur qu'elle éprouvait à revenir sur ces souvenirs, représentait Marie sous des traits si séduisants, retraçait l'affreuse catastrophe avec une chaleur si communicative, que le jeune Ivan se laissa facilement inspirer un intérêt réel pour l'infortunée si tendrement aimée par celle que lui-même apprenait chaque jour à aimer davantage. Mais vainement essaya-t-il de tourner à son profit la faveur qu'il avait su ainsi conquérir, pour faire agréer l'offre de son cœur et de sa main...; Paulowska voulait conserver sa liberté. Ivan s'appuya de la protection du prince...; elle résista... Ivan montra une douleur profonde...; elle se sentit ébranlée. Enfin, un jour il vint, pâle et défait, annoncer que son régiment avait reçu l'ordre de rentrer en Russie... Son désespoir résigné attendrit Paulowska.

— Mon cœur saigne, lui dit-elle avec franchise, des chagrins que je vous cause, car je ne puis douter de la sincérité de votre attachement, et je ne veux point vous cacher que j'en suis touchée; mais écoutez-moi, se hâta-t-elle d'ajouter en voyant la joie subite qui rayonnait dans les yeux d'Ivan: ma vie est vouée à l'accomplissement d'une tâche que je regarde comme un devoir sacré, et cette tâche a des dangers que je veux courir seule; vous associer à mon sort serait une déloyauté!

—...Ah! s'écria Ivan, ces dangers je veux les partager, et me consacrer aussi à votre œuvre généreuse. Je ne crois pas me rendre coupable envers ma souveraine en essayant de soustraire une faible femme à des rigueurs inutiles... Vainement vous rejetteriez mon secours, je saurai suivre vos pas, m'initier à toutes vos démarches; seulement vous doublerez ces périls dont vous croyez me garantir, car je ne prendrai point pour conserver une vie odieuse les précautions que le bonheur me suggérerait!

Les paroles d'Ivan avaient un grand pouvoir de persuasion..., elles étaient vraies! Paulowska céda.

Le prince qui admirait en secret sa vertueuse ténacité, trouvant ainsi une merveilleuse occasion de lui témoigner de l'intérêt sans se compromettre, fit célébrer le mariage avec une sorte de solennité, et combla le jeune couple de présents et de promesses de protection.

Lorsque, cédant à des considérations un peu matérielles,

on a refoulé au fond de son âme tout ce qu'elle recélait de sentiments nobles et élevés, s'il devient possible de leur donner une issue, comme on saisit avec empressement ce moyen d'opérer une sorte de réconciliation avec soi-même !

Il semblait au prince Radzivill faire, sous le nom de Paulowska, une réparation à la princesse.

Aussitôt son arrivée à Pétersbourg, Mme Paulowska Barcheff courut vers la forteresse. Avec quelle émotion elle contempla le sévère édifice ! Comme son œil plongeait avec avidité dans les plus étroites meurtrières ! Si son imagination lui rendait le service de donner de la transparence aux épaisses murailles, aux sombres voûtes des cachots, aussi elle faisait apparaître à ses yeux le fantôme, pâle, amaigri, de sa malheureuse amie, gisant sur un misérable grabat et succombant à sa longue souffrance... Des larmes voilaient ses yeux; sa poitrine oppressée comprimait avec peine le cri de douleur prêt à s'exhaler... Tout à coup elle tressaillit en sentant une main se poser légèrement sur son bras..., c'était Ivan qui, surveillant de loin tous ses mouvements, craignait qu'elle n'attirât l'attention...

— Laissons là l'extérieur, lui dit-il, et occupons-nous des moyens d'arriver à l'intérieur.

Peu de temps s'était écoulé, que déjà Paulowska par l'attrait de ses douces manières, et Ivan par des relations militaires, étaient parvenus à se concilier la bienveillance de quelques personnes tenant directement ou indirectement au service de la forteresse. Dans une des visites qu'ils cherchaient à rendre de plus en plus fréquentes, le hasard fit rencontrer à Ivan un ancien soldat autrefois sous ses ordres, et que des blessures avaient contraint à quitter le service actif. Péters, heureux d'avoir retrouvé son capitaine, lui raconta joyeusement comment il était parvenu à devenir l'un des gardiens des prisonniers de la forteresse.

Ivan, dissimulant l'immense satisfaction que lui causait ce singulier hasard, montra seulement à Péters un vif intérêt, dont celui-ci n'eut garde de soupçonner la cause, l'engagea à venir le voir, et termina la conversation en glissant un honnête pour-boire dans la main du soldat ravi de la péroraison.

Avec quel transport Paulowska apprit cette miraculeuse rencontre, et avec quelle dévorante impatience elle attendit que Péters parût !... Il vint... le bon accueil et aussi l'excellente eau-de-vie qu'il trouva dans la maison de son capitaine l'attirèrent souvent et le rendirent de plus en plus communicatif. Enfin le moment sembla venu de risquer une proposition, et les roubles d'Ivan, secondés par les larmes et les ardentes supplications de Paulowska, le gagnèrent; il consentit d'abord à servir d'intermédiaire à une correspondance, puis promit ensuite d'étudier la possibilité d'une évasion.

X. — FRAGMENTS.

«... Un rayon lumineux a pénétré dans mon obscur cachot..., les murs glacés se sont réchauffés... J'ai vu ton nom, Paulowska..., ton nom écrit par toi au bas de quelques lignes...

Ah ! après cette éternité sans mesure que je n'avais pas su apprécier, l'espoir..., l'espoir ranime mon cœur qui cessait de battre !...

«J'ai désappris à penser..., le crayon échappe à mes doigts engourdis...; pourtant je veux te dire... Je me souviens maintenant..., j'étais là, morne, accablée, assise sur cette paille humide... On est entré...; mes mains soutenaient ma pauvre tête endolorie..., je n'ai pas levé les yeux..., que pouvais-je attendre ? On a silencieusement déposé près de moi le pain grossier destiné à prolonger mon supplice..., puis j'ai entendu tomber quelque chose à mes pieds. Alors j'ai brusquement écarté mes cheveux qui tombaient en désordre sur mon front... Déjà le gardien était à la porte du cachot..., il s'est retourné en posant un doigt sur ses lèvres... Grand Dieu ! quelque chose à taire !... J'avais donc quelque chose à savoir ?...

« Je me suis baissée... le faible jour qui pénètre par l'étroite meurtrière frappait sur une plaque d'acier !...

« Des tablettes... Je les ai ramassées avec délire, serrées sur mon cœur; baisées mille fois... je ne pouvais les ouvrir..., ma raison se troublait...

« Je suis tombée à genoux..., j'ai dit : Mon Dieu..., mon Dieu, je vous rends grâce... Puis j'ai été plus calme..., mes doitgs tremblants ont poussé le ressort et... j'ai vu !... Ah ! durant des heures entières je n'ai vu que cela... *Paulowska.*

« Enfin, j'ai pu lire et relire une fois les bienheureuses lignes que mes larmes effaçaient avant qu'elles fussent comprises... Tu veilles sur moi, ange du ciel. J'espère... je crois... mon sort changera !

« Tu me dis que mon gardien te fera parvenir les feuillets déchirés de ces tablettes... Je te dois compte du passé...; mais aujourd'hui je ne sais... Je t'ai retrouvée, que ce soit ma seule, mon unique pensée !...

« Ma mémoire me retrace maintenant ces horribles scènes, le voile de plomb qui pesait sur mon intelligence se soulève...

« Je te quittai, Paulowska, revêtue d'habits de fête et j'atteignis le pont de ce fatal vaisseau, saluée par les applaudissements de la foule rassemblée sur le rivage... Alexis !. . Comment puis-je tracer ce nom ?... Alexis prit ma main et me conduisit... Je m'étonnais du silence et de la solitude qui se faisaient sur mon passage..., on fuyait à notre approche, même il me sembla surprendre des regards de pitié...; mais je me trompais certainement, on me ménageait une surprise...

« Pourtant je m'arrêtai avec étonnement et une sorte de terreur au bord de ce qui me semblait un gouffre ouvert sous mes pieds... Venez, me dit Alexis en souriant, et alors, folle que j'étais, je descendis sans crainte une sorte d'échelle..., je me trouvai dans un réduit obscur..., étouffant... Alors une expression infernale changea tellement la physionomie d'Alexis que je m'éloignai de lui avec épouvante.

« —Voici, madame, me dit-il avec une politesse ironique, le lieu que vous habiterez durant notre voyage... Nous partons pour Pétersbourg, où Catherine, ma glorieuse souveraine, s'empressera sans doute de vous offrir la couronne que votre ambition convoitait...

« A ces odieuses paroles, je jetai un cri d'horreur, puis, je ne sais quelle espérance insensée me précipita aux pieds de ce barbare, je saisis ses mains, et les arrosant de larmes : — Ceci ne peut être qu'une dure épreuve, lui dis-je ; mais je ne donnerai pas un regret à ces illusions de grandeur que vous-même aviez fait naître, si votre cœur me reste, cher époux; n'abandonnez pas une infortunée qui n'a que vous sur la terre...

« — Vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas, madame, répondit froidement le traître, en se dégageant de mes mains... Vous m'avez paru belle..., voilà tout... Quatre serviteurs zélés ont admirablement joué les rôles de prêtre grec et d'hommes de loi... C'est par humanité que je vous révèle ce petit secret ; vous supporterez votre prison avec plus de résignation en apprenant que vous reparaîtriez dans le monde comme la favorite déshonorée et délaissée d'Alexis Orlof.

« Oh ! quelle indignation souleva mon cœur !... Je me relevai d'un bond..., il me semblait qu'une flamme ardente courait dans mes veines.

« — Misérable ! m'écriai-je..., tu me délivres du tourment d'aimer un monstre ! et je bénirai ma prison si elle me soustrait à ton odieuse présence !...

« — Calmez-vous, madame, reprit-il avec un accent railleur, j'ai peu d'envie de prolonger cet aimable entretien...; mais vos vêtements ne sont pas d'accord avec votre demeure actuelle, acceptez les soins de ces habiles femmes de chambre... Et un signe fit avancer deux matelots dont l'un tenait à la main une robe de bure grossière....

« — N'approchez pas !... dis-je si impérieusement, que ces hommes s'arrêtèrent indécis... J'arrachai les fleurs, les dentelles, les riches étoffes qui me couvraient, je foulai aux pieds ces lambeaux et revêtis l'habit qui ne devait plus quitter une malheureuse prisonnière... L'énergie que j'empruntais à tout ce que l'âme humaine peut renfermer de juste colère, de mépris pour l'infamie, irrita mon féroce geôlier.

« — Vous montrez, dit-il, une activité qu'il convient de modérer.

« Un nouveau signe fit apporter des chaînes... dont mes bras et mes jambes meurtries eurent à soutenir le poids...

« Cette dernière cruauté épuisa mes forces, je tombai sans mouvement sur la natte, seul refuge accordé à mes membres brisés.

« Alors Alexis, satisfait, sortit... Je ne l'ai plus revu !...

« Essayerai-je, amie, de te peindre les tortures subies dans mon affreuse prison...? ton cœur les partagerait..., je t'épargne !

« Que de fois, lorsque, vaincue par la fatigue, j'étais parvenue à trouver dans ces heures d'un lourd sommeil l'oubli de tant de maux, je me croyais à mon réveil abusée par quelque horrible songe... Tout cela était impossible !... J'étais encore l'heureuse Marie, entourée de tendresse, d'hommages et de splendeur... Ces planches noircies, murailles de ma prison... n'existaient pas... Mes mains se soulevaient pour les toucher..., le bruit de mes chaînes me rappelait à la réalité !...

« Nous arrivâmes... On jeta sur ma tête un voile épais pour étouffer ma voix... C'était ainsi que je rentrais dans cette Russie si désirée !... La rigueur du froid me saisit, mon sang se figea dans mes veines... et pour quelques heures j'échappai à la puissance de mes bourreaux..., je perdis tout sentiment... Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur la paille dans ce hideux cachot..., l'humidité, convertie en écaille de glace, couvrait les murs gelés, et un lambeau de laine grossière était mon seul préservatif contre cette rude température... Ah ! Paulowska, cet air suave, ce parfum d'oranger et la liberté... bon Dieu ! la liberté ! J'avais tous ces biens et je les dédaignais, et j'appelais la Russie, l'ingrate Russie de tous mes vœux !...

« Durant quelque temps, la jeunesse, ses illusions qui se glissent à sa suite jusque sous les verroux, soutinrent mes forces. Au bruit lointain des pas du gardien, toujours muet, qui m'apportait la nourriture calculée pour m'empêcher de mourir de faim, mon cœur battait à m'étouffer... La porte de mon cachot allait s'ouvrir !... Peut-être un ami, un protecteur venait m'arracher de ma prison..., et vainement l'apparition du gardien détruisait mon espoir..., il renaissait le lendemain...; mais les jours se succédaient, si je puis appeler jour la lumière pâle et tremblotante qui pendant quelques heures m'aurait appris la marche du temps..., mais j'avais perdu le courage de compter les heures de mon supplice.

« Mon corps céda aux souffrances matérielles, mon âme s'engourdit comme lui. Il ne me resta qu'une idée..., marcher, recommencer mille fois les dix pas de longueur de mon cachot, afin de moins sentir par ce mouvement l'atteinte aiguë du froid ; puis lorsque mes jambes affaissées se refusaient à cet exercice, je m'ensevelissais sous ma couverture trouée, sous une partie de la paille destinée à me servir de lit, et repliée sur moi-même, je m'efforçais de réchauffer par mon faible souffle mes membres glacés, jusqu'à ce que le sommeil, cet ami, qui comme tant d'autres fuit le malheur..., apesantit enfin mes pauvres yeux fatigués de larmes.

« Ton billet, Paulowska, est venu ranimer mon intelligence. J'ai su par lui que j'avais passé des années dans cette mort morale... Ah ! maintenant je vis..., tu m'aimes toujours.

« Un petit papier roulé a été glissé dans ma main. Je n'ai pas osé faire un mouvement, je suis restée immobile et tremblante, puis lorsque tout bruit a cessé, j'ai déployé ce précieux billet... Il ne contenait que ces mots : *courage, attention continuelle, le moment approche...* Le moment approche !... Ah ! comment ne pas succomber à cette joie !... mais, non, j'aurai du courage, j'aurai du sang-froid, je veux..., je veux te revoir, Paulowska.

« Un nouvel avis... J'obéis..., j'ai dit que j'étais faible, épuisée ; j'ai demandé le renouvellement de la paille et de la misérable couverture qui me servent de lit..., puis j'ai montré silencieusement mes feuillets..., ils ont été pris... »

XI. — L'INONDATION.

En effet, un plan audacieux avait été conçu et Péters avait consenti à l'exécuter...

Le corps maintenant si frêle de Marie serait enveloppé dans la vieille paille, dans la couverture, et sorti ainsi par Péters, qui l'emporterait jusqu'au pied d'un escalier montant chez une des personnes qu'Ivan et sa femme allaient quelquefois visiter ; Ivan viendrait seul, cachant sous son manteau la pelisse bien connue de Paulowska, un peu avant le moment où les sentinelles étaient relevées ; il se tiendrait dans un passage obscur, bien observé à l'avance ; à l'instant où Péters paraîtrait, Marie, rapidement dégagée, jetterait sur ses épaules la fourrure, et passerait sans être soupçonnée sous le bras d'Ivan ; Péters, après avoir ostensiblement déposé sa paille et tout arrangé pour que son absence ne pût être connue que le lendemain, viendrait les rejoindre et serait le guide de Marie, dont la fuite était préparée jusqu'à la frontière ; de là, elle gagnerait l'Italie, s'y placerait sous la protection du grand-duc, et Paulowska, qui paraîtrait complétement étrangère à son évasion, irait la rejoindre...

... Péters tomba malade, un autre gardien le remplaça ; il fallut retarder de quelques jours l'exécution du projet...

On était alors en décembre 1777. Un matin, le vent d'ouest s'éleva avec violence... ; la Newa, soulevée, brisait sa prison de glace que submergeaient les flots grossissants... Les nuages, emportés rapidement, laissaient entrevoir un pâle soleil dont la teinte livide portait dans l'âme une invincible tristesse, sorte de pressentiment accordé à l'homme pour l'avertir qu'une catastrophe est prochaine...

Tout à coup l'ouragan se déchaîne dans toute sa furie... ; un murmure s'élève de la ville entière et devient en croissant comme un immense cri... La Newa ne suivait plus son cours ; la mer, inépuisable cataracte, la refoulait devant elle et s'avançait à pas de géant.

... La nuit vint ajouter à l'horreur de cette scène...; vainement des torches s'allument de tous côtés, vainement les malheureux, menacés par l'inondation subite, cherchent à fuir; le flot irrité semble les poursuivre, il les atteint, les entraîne, et leurs plaintes déchirantes se perdent dans les redoutables mugissements de la tempête...

A la première nouvelle du désastre, Paulowska, éperdue, en songeant à la position de la forteresse, s'écria : Marie!... et ne put même achever de formuler sa pensée... Elle voulut s'élancer, mesurer de ses yeux tout ce qu'elle devait craindre... Ivan l'arrêta.

— Tu le sais, lui dit-il avec fermeté, un nouveau devoir t'est imposé, tu dois compte de tes jours, de ta santé à l'enfant qui m'est promis; sois seulement mère en ce moment, et laisse-moi remplacer l'amie...

Pendant son absence, Paulowska pleura et pria...

Au retour d'Ivan, elle apprit qu'il n'existait aucun moyen d'arriver à la forteresse, mais que les eaux semblaient parvenues à leur plus haut degré et décroîtraient avec autant de promptitude qu'elles en avaient mis à s'élever... Et comment supposer que la vie des prisonniers dont les cachots étaient exposés n'eût pas été préservée!

Hélas! il faut tout supposer lorsque le point de départ est un insouciant égoïsme.

Après une nuit d'angoisse, Paulowska obtint de son mari qu'il la conduisît en vue de la Newa... Le jour se montrait à peine... A travers la brume épaisse, des ombres semblaient se mouvoir avec indécision, chacun cherchait, au milieu des débris laissés par le fleuve en se retirant, un parent, un ami, un fragment de sa fortune engloutis... Les eaux battaient encore les murs de la forteresse... Il fallait attendre..., attendre dans cette affreuse incertitude...; lorsque vint le soir, les communications étant à peu près rétablies, Ivan voulut aller seul aux informations...; mais ne pouvant demander Péters sans imprudence, il ne recueillit que de bien vagues renseignements... A qui importaient de malheureux prisonniers dont l'existence n'était guère connue que du gouvernement et du geôlier?

Péters, retenu dans son lit par une fièvre violente à laquelle un profond accablement avait succédé dans cette même soirée, se souleva tout à coup brusquement.

Sortant comme d'un songe, il crut se souvenir que des cris, un bruit inusité avaient troublé son sommeil... Il appela et demanda ce qui s'était passé... Un jeune garçon, encore demi-mort d'effroi, lui fit un récit confus...; à mesure qu'il parlait, Péters sentait un frisson parcourir tout son corps; sans lui laisser le temps d'achever, il s'élança à terre, et enveloppé dans le drap qu'il arracha de son lit, il apparut comme un fantôme devant le geôlier...



Péters, le geôlier et le corps de Marie.

— La prisonnière?... cria-t-il d'une voix étranglée...; la prisonnière du cachot souterrain?...

Le geôlier pâlit.

— Je l'ai oubliée, murmura-t-il, j'ai cru que nous allions tous périr...

— Et vous n'avez songé à sauver personne?... répliqua

Péters; mais moi... moi, j'étais chargé de sa garde; ne perdons pas un moment!...

Et le malheureux, dont les dents claquaient avec force, précéda le geôlier qui le suivit sans oser répliquer, et appela deux hommes avec des flambeaux...

Les dernières marches de l'escalier étaient encore envahies par la Newa...; la porte ne pouvait s'ouvrir, il fallut la briser à coups de hache...

Un corps privé de vie flottait sur l'eau...; le geôlier, troublé par ce spectacle, n'aperçut pas des tablettes ouvertes flottant près de l'infortunée... Péters s'en saisit et les cacha soigneusement...

Deux ou trois jours plus tard, après les plus tendres préparations, Ivan remettait à Paulowska le feuillet préservé par l'épaisseur de la reliure des tablettes :

« On a changé mon gardien; est-ce une mesure convenue?... est-ce un malheur? Je m'étais accoutumée à regarder l'autre comme un ami...; je n'ose hasarder une question.

« L'attention m'a été prescrite..., j'observe tout : il m'a semblé ce matin que cet homme avait l'air inquiet lorsqu'il est venu apporter ma provision accoutumée...

« ... Peut-être sait-il tout..., peut-être est-ce *aujourd'hui*... Aujourd'hui, mon Dieu! soutenez-moi, que votre miséricorde me vienne en aide...

« Le jour me parvient triste et sombre; est-ce un présage?...

« Je ne m'abuse pas..., j'entends un bruit sourd et lointain...; il augmente, des coups répétés semblent frapper les murs de mon cachot... Ah! plus de doute..., mes libérateurs travaillent...

« Un éblouissement subit m'a saisie..., je ne sais donc plus supporter la joie...

« Je me suis prosternée sur ces froides dalles, me voilà fortifiée...

« Le bruit continue, il est plus fort...; sans doute on se rapproche...; mais qu'il devient violent!... quelle imprudence!... Ah! malheureuse!... tout est découvert..., j'entends des cris...

« Le jour baisse..., ces horribles mugissements m'ont appris la vérité...; c'est une affreuse tempête... Miséricorde!... mes pieds sont mouillés...; l'eau pénètre ici...; que faire?...

« Je me suis réfugiée sur ma paille; mais l'eau monte..., j'y vois à peine pour tracer ces mots...; ces mots qui seront, si personne ne vient dans ce cachot, mon dernier adieu...

« Affreuse agonie !!... mes mains sont en sang. J'ai frappé sur cette porte avec frénésie; j'ai appelé au secours jusqu'à ce que la voix m'ait manqué; mes cris ont été étouffés par cette effroyable clameur du dehors!...

« Plus d'espoir..., l'eau atteint ma poitrine..., elle me glace..., elle me déchire...

« Adieu, Paulowska!... adieu!...»

CONCLUSION.

Le tableau de ces cruelles tortures pénétra l'âme de Paulowska d'une insurmontable douleur; elle reçut avec tendresse et douceur les consolations et les soins d'Ivan; mais rien ne pouvait la distraire du souvenir de son amie...

— Nous allions la sauver ! s'écriait-elle avec désespoir, en sortant de ses longues rêveries

Enfin, un moment attendu avec anxiété par Ivan arriva... Après de bien vives souffrances, Paulowska mit au monde une fille...; et lorsque Ivan posa sur son sein la petite Marie, ce doux sourire, qui donnait tant de charmes à ses traits, reparut pour la première fois sur ses lèvres.

Mme DE RUOLZ.

FIN.

ÉTUDES MORALES.

LES OUVRIERS DE LONDRES (1).

VI. — LE GIN ET SAINT GILLES (SUITE).

Je ne trouvais point de paroles tant le spectacle qui était devant mes yeux me navrait. Je m'étais trouvé parfois en face de misères plus profondes, car Paddy et sa mère avaient du moins de quoi manger et se soigner, grâce à la charité de Roche. Un reste de feu brûlait dans le poêle; auprès du matelas, il y avait des fioles contenant des remèdes, et l'unique siége qui meublait la chambrette supportait de la viande et du pain.

Mais j'avais vu l'enfant si frais et si rose! j'avais vu la femme, si jolie, sourire entre son fils et son mari!...

Et maintenant je les retrouvais tous deux vaincus par ces années de souffrance; je les revoyais si pâles, si tristes, si changés!

(1) Voir les numéros de juillet et d'août derniers

Kate avait bien raison : Londres ne vaut rien aux pauvres Irlandais.

C'est la ville où l'existence est un combat; c'est l'arène où il ne faut point entrer quand on est faible et sans armes.

— Et votre mari? demandai-je encore, n'est-il plus avec vous?

Kate baissa les yeux à son tour.

— Owen a un bon cœur, murmura-t-elle; je le crois... oh! je le crois! il vient ici de temps en temps m'apporter un peu d'argent... Et cela le rend bien triste de nous voir si malades... Il aime l'enfant Paddy comme autrefois... Et j'espère qu'il aime encore sa femme, ajouta-t-elle avec un gros soupir; mais il mène un métier où l'on s'use bien vite, et vous le trouveriez changé presque autant que nous, Votre Honneur... C'est lui qui retire le coke à la fabrique de gaz de City-Road.

— Est-ce un emploi lucratif?

— Oh! oui... car il y a bien peu de gens qui osent s'en mêler!... On y laisse son corps presque toujours... mon Dieu! Votre Honneur, si vous saviez comme je l'ai prié!... mais il s'ennuyait avec nous. Et puis le poison de Londres! Owen s'est mis à aimer le gin... Et des méchants m'ont dit qu'il courait après une autre femme...

— Il ne faut pas croire cela, Kate.

— Quelle autre femme pourrait l'aimer comme moi? murmura-t-elle en levant au ciel ses grands yeux noirs, élargis par la maigreur de ses joues. Il reviendra, je le sais bien... mais les pauvres gens comme nous ont toujours la mort à leur chevet. J'ai peur qu'il ne revienne trop tard.

Paddy avait les yeux fermés; il semblait assoupi : comme je gardais le silence, Kate poursuivit en s'animant :

— C'était ma consolation et mon espoir... Je me disais : Quand je me sentirai mourir, je mettrai ma tête contre sa poitrine et mon dernier souffle sera pour lui... Dieu réunit ceux qui s'aiment sur la terre et qui n'ont point fait de mal... Je comptais être avec lui et avec notre enfant dans le paradis... Ah ! quand on meurt toute seule, la dernière heure doit être bien cruelle!...

Paddy faisait toujours semblant de dormir, mais je voyais de grosses larmes glisser entre ses cils...

— Il ne faut pas parler de cela, ma pauvre Kate! m'écriai-je ; à votre âge, la mort est bien loin... Votre mari vous aime et vous avez le temps d'être heureuse... Au lieu de vous désoler, contez-moi plutôt ce qui vous est arrivé pendant ces deux années.

Elle secoua la tête en essayant de sourire.

— C'est une triste histoire, Votre Honneur, répondit-elle. On ne peut pas dire qu'Owen ait jamais reculé devant le travail..., il a essayé de tout...; mais quand on est malheureux, à quoi sert de se raidir?... Il a travaillé dans les fabriques de coton et de laine, après son départ de la brasserie ; il a été forgeron et modeleur en terre... Il a été chez un tanneur de Richmond et manœuvre dans les chantiers de Greenwich...; à chaque fois qu'il commençait à gagner quelque chose, la maladie venait : ces fièvres de l'Irlande qui nous suivent loin du pays ! et on le chassait sans pitié, comme c'est la coutume ! Pendant ce temps-là, je m'efforçais aussi et je n'avais pas plus de bonheur... Je suis restée six mois dans les ateliers du Strand où vous m'avez vue. Depuis le matin jusqu'au soir, il me fallait enfiler les aiguilles des brodeuses et des couturières... cela semble bien facile, mais les yeux les plus perçants ne résistent pas à ce travail... Au bout des six mois, j'étais presque aveugle... on me dit de chercher ma vie ailleurs...

A Londres, les femmes ont encore bien moins de ressources que les hommes...; pour elles, il n'y a guère qu'une porte ouverte, s'interrompit Kate en rougissant et en détournant de moi son regard. Mais ma mère était une sainte femme..., et je remercie Dieu, qui m'a donné la force de souffrir... J'ai fait tous les métiers..., mais quand l'enfant Paddy sera devenu homme, il pourra prononcer sans rougir le nom de sa pauvre mère.

Elle caressa les blonds cheveux de son fils.

— Vous le voyez bien maigre et bien pâle, continua-t-elle, mais il était plus malade que cela quand il nous est revenu... Les Anglais n'ont point de pitié, même pour les enfants... Il est resté un an et demi assis devant le même métier...

— Oh! Votre Honneur... s'écria Paddy en se redressant à l'improviste, j'avais les jambes toutes nouées et je ne pouvais plus grandir... Papa ne venait plus me voir...; quand ils ont cru que j'étais abandonné, ils m'ont retiré de mon métier pour me faire traîner le chariot qui monte le coke à la machine... Le coke est tout au fond d'une cave, Votre Honneur, et il fait nuit dans le couloir qui conduit de la cave au fourneau... J'allais et je revenais toujours dans ce couloir mouillé...; quand j'achevais ma tâche, il faisait nuit déjà; quand je la commençais, il faisait nuit encore...; pendant six grands mois, je n'ai pas vu la lumière du jour !

Kate passa son bras faible sous la tête de l'enfant, et l'attira contre son cœur.

—Oh ! oui..., dit-elle, nous avons tous bien souffert!... et il y a des milliers de gens comme nous dans Londres... On ne sait pas, quand on passe dans la rue, on voit des hommes robustes qui portent haut la tête... ce sont des ouvriers libres... ils travaillent en plein air, ceux-là ; ils peuvent voir le soleil et respirer tant qu'ils veulent... ceux qui se tuent à travailler dans les fabriques, on ne les voit jamais... Dieu est bon, car le pauvre petit Paddy aurait pu rester dans ce couloir obscur et humide...

— Oh !... murmura l'enfant qui eut un frisson, bien d'autres y étaient restés avant moi!

— Quand Owen nous vit malades comme cela tous les deux, reprit Kate, il voulut travailler pour trois, car c'est un brave cœur au moins! mais c'est une tête faible... il travaille tant et ses forces s'usent si vite!... Le gin fortifie dans le moment, et le pauvre Owen croyait peut-être bien faire... Ah! Votre Honneur, si nous avions pu ramasser seulement une vingtaine de livres pour acheter un métier... En Irlande, Owen avait appris à manier la navette..., nous nous serions établis tisserands de soie dans Spitalfields, et nous aurions été bien heureux... mais nous n'avons jamais pu rien mettre de côté.

— Combien gagne Owen? demandai-je.

— Huit schellings par jour, répondit Kate.

— Dix francs!... mais il pourrait économiser bien vite les quelques livres dont vous avez besoin.

Kate secoua la tête.

— Au métier qu'il fait, répliqua-t-elle, les jours comptent pour des semaines et les mois pour des années... on n'a pas le temps d'économiser.

Elle hésita un instant, puis elle reprit :

— Il avait grande confiance en vous, Votre Honneur, et si vous vouliez aller vers lui, peut-être qu'il vous écouterait...

— Je me fis donner l'adresse de la fabrique de gaz.

La pauvre Kate se souleva pour me saluer, et l'enfant me dit qu'il allait prier le bon Dieu pour moi.

Il était six heures et demie du soir quand j'arrivai à la fabrique de City-Road.

Je demandai Owen Brydges.

— Que fait-il, celui-là? me dit le *foreman*.

— Il retire le coke des fourneaux... répondis-je.

— Ah !... fit-il, et depuis combien de temps?

— Deux mois, je crois.

— Alors c'est un gaillard!... venez si vous voulez.

Il paraîtrait que, dans les conditions ordinaires, on ne dure pas deux mois à ce métier.

La fabrique consiste en deux rangées de fourneaux, séparés par une large voie. Le plancher de cette route est brûlant, et l'air qu'on y respire attaque les poumons avec une violence terrible. Sur les trottoirs de fer, une armée d'ouvriers s'agitait. Ces gens étaient nus jusqu'à la ceinture et leurs corps ruisselaient de sueur.

— Ce sont des chauffeurs, me dit le *foreman;* on vit

encore bien sept ou huit ans à cette besogne-là... ; mais on ne gagne que quatre schellings... Votre Owen Brydges a voulu gagner huit schellings : c'est son affaire.

Nous montâmes un petit escalier, au bout de la voie, et je me trouvai sur un balcon de fonte qui dominait les fours.

— Allons, dit le *foreman*, voilà justement qu'on retire le coke.

Je me penchai sur la balustrade, et je demeurai pétrifié du spectacle qui s'offrit à mes regards.

C'était une fournaise ardente, immense, marbrée de courants rouges et bleuâtres, telle qu'un poëte peut se représenter l'enfer; un océan de coke incandescent; dont la chaleur formidable me brûlait à trente pas de distance.

Ils étaient là cinq ou six hommes entièrement nus, dont les silhouettes se détachaient en noir sur la lave éblouissante. Leurs cheveux se collaient à leurs tempes, et l'on voyait la sueur prodigue couler le long de leurs membres.

A l'aide des longs râteaux de fer dont ils étaient armés, ils saisissaient le coke et l'attiraient jusqu'à la gueule béante de la cave-étouffoir.

C'était comme un fleuve de feu qui ruisselait dans ce large abîme.

L'incendie s'agitait et lançait les gerbes tournoyantes de ses rouges étincelles.

Il me semblait entendre, parmi les bruits de l'avalanche enflammée, les rauques gémissements de ces damnés...

J'étais saisi d'horreur, et ma gorge contractée refusait passage à la parole.

Cela dura bien dix minutes, un siècle ! Il n'y avait plus de coke dans le chauffoir. La cave se referma. Je vis les six patients jeter leurs râteaux et courir vers un hangar, situé en plein air, à l'autre bout de la fabrique. Je reconnus Owen tandis qu'il passait sous le balcon. Ce n'était plus un homme.

Il faisait froid. Les six malheureux, haletants et baignés de sueur, se jetèrent à plat ventre sur la terre glacée.

— Voilà ce qui leur abîme la poitrine !... me fit observer froidement le contre-maître.

Que dire à Owen en ce moment? Que faire? Comment prêcher la sobriété à cet homme qui avait du feu dans la la poitrine?

J'avais la tête perdue. Je m'enfuis.

Ce soir-là, je vis Roche; les jours suivants je fis le tour de mes connaissances à Londres; au bout de la semaine, j'avais récolté vingt-cinq à trente livres.

C'était assez pour sauver la pauvre famille et pour acheter ce métier de tisserand qui devait la mettre à l'abri du besoin.

Je courus dans Poultry. Kate et son fils étaient partis depuis deux jours, pour n'avoir pu payer leur petite chambre.

A la fabrique de gaz de City-Road, le contre-maître me dit :

— Ah ! ah ! votre Owen Brydges était un rude gaillard !... Mais il lui a bien fallu s'en aller comme les autres.

— Est-il donc mort?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Et vous ne pouvez pas me dire où il est?...

Le contre-maître haussa les épaules et me tourna le dos.

Chercher une famille dans Londres, sans indice aucun, c'est l'impossible. Je venais trop tard et tout était fini. . .

Il m'était arrivé de penser en ma vie que Londres était véritablement le centre des lumières, du comfort, de la civilisation intelligente et libérale : le paradis des classes populaires, enfin.

Je m'étais dit : pourvu qu'un homme soit actif, laborieux et doué de facultés intellectuelles en rapport avec la profession qu'il embrasse, Londres lui doit non-seulement le pain quotidien, mais l'aisance, au bout d'un temps donné, et dans l'avenir, la fortune.

On m'avait cité tant de brillants exemples ! L'échelle sociale que l'on monte et que l'on descend chez nous pêle-mêle et les yeux bandés me semblait être, en Angleterre, un escalier spacieux et commode où chacun, grâce à une police admirable, montait à son tour et suivant ses mérites.

Je me disais : le vieux monde a concentré toutes les forces de son expérience séculaire pour produire un chef-d'œuvre qui est Londres !... Hélas ! depuis que j'avais découvert un petit coin des misères de la grande ville, mes idées avaient bien changé ! Je n'étais pas initié encore à tous les mystères impurs de la moderne Babylone, mais j'en savais assez déjà pour que mon admiration devînt de la pitié, pour que mon respect aveugle se changeât en indignation.

Je commençais à voir au delà des apparences; j'analysais en quelque sorte le sang vicié, fiévreux, appauvri, qui coulait dans les veines immenses du géant.

Oh ! que de souffrances et que de hontes ! quelles plaies hideuses ! et combien coûte cher ce fleuve d'or qui alimente le commerce des trois royaumes !...

Un mois s'était écoulé depuis ma dernière visite à Poultry. J'avais fait quelques efforts pour retrouver Owen et sa famille, mais sans garder moi-même aucun espoir de succès. Un matin, je descendais le trottoir d'Oxford street, songeant à ma science nouvelle, et découragé déjà par le peu que j'avais vu. On m'avait dit qu'il y avait à Londres une paroisse où la misère atteignait des proportions si monstrueuses que l'esprit se refusait à y croire.

Je voulais entrer dans Saint-Gilles, *la petite Irlande*, et voir par mes yeux.

Au bout du noble Oxford street, on arrive, sans transition aucune, à une ruelle infecte, appelée Bainbridge : c'est la porte de Saint-Gilles.

C'est une des particularités de Londres que le sans-façon étrange avec lequel la misère s'étale auprès du luxe.

Il n'y a point de nuances. Le maître de cette maison mange vingt mille livres sterling chaque année; sortez, passez le ruisseau, et vous trouverez toute une rue dont les habitants meurent de faim.

De sa fenêtre, le riche pourrait voir ses pauvres voisins accroupis dans la fange, au seuil de leurs masures.

A peine eus-je fait une vingtaine de pas dans Bainbridge que l'atmosphère me sembla changée tout à coup. Je respirais un air lourd, épais, fétide.

Ce n'était rien encore. Une fois au bout de Bainbridge, je m'engageai dans un dédale de ruelles non pavées et de ténébreux passages dont rien ne peut donner une idée.

Il y avait néanmoins quelque chose de plus triste que Saint-Gilles lui-même, c'était la population malade, famélique, atrophiée qui s'agitait dans cette boue.

A la porte de chaque maison, c'étaient des enfants dont on voyait la peau jaunie par les trous de leurs haillons.

Tandis que je passais, ils jetaient sur moi des regards mornes. Il n'entre guère d'étrangers dans Saint-Gilles et j'ai connu de dignes gentlemen qui révoquaient en doute bravement l'existence de ce quartier néfaste : ces gentlemen dînaient supérieurement. A quoi bon attrister la digestion par la vue de cette plaie béante et incurable?...

Ma poitrine manquait d'air, et je cherchais une issue

pour sortir de ce dédale empesté, lorsqu'une voix s'éleva dans un passage obscur, et fit entendre un chant dont je gardais vaguement le souvenir.

Ma poitrine se serra davantage; la voix du chanteur était rauque et triste; mais une chanson c'est de la joie, et la joie faisait ici un contraste si cruel!

La chanson était ainsi:

Kathleen est ma chère,
Kathleen de Kilkenny,
La fille du fermier.

D'autres l'aiment parce qu'elle est la plus belle.
Mais où trouver celui qui me la disputera?...

Je m'étais arrêté involontairement au bout du passage; un homme en sortit, une manière de sauvage demi-nu, la figure noircie par le charbon ou par la fumée, les cheveux longs, hérissés autour du crâne et le pas chancelant.

— Oh! Votre Honneur! s'écria-t-il en levant les deux bras. Pardieu! voilà bien longtemps que nous n'avons bu ensemble!

J'interrogeai en vain ma mémoire.

— Musha! s'écria l'homme qui était ivre à ne pouvoir se tenir, avez-vous oublié le pauvre Owen Brydges du moulin de la Doyne? Du diable si nous ne trinquons pas avec un verre de *ruine-bleue* (1)...

— Oh! dis-je en me reculant, est-ce bien vous, Owen? J'hésitais, en vérité, à le reconnaître.

— Begorra! s'écria-t-il, on peut bien prendre le nom d'un lord; mais qui diable me volerait mon nom, dites-moi!

Il se frappa le front tout à coup.

— Voilà qui est bien! reprit-il, nous avons reçu un papier d'Irlande... et personne ne sait lire dans le *cellar* (2). Venez! venez! vous nous lirez cela, et peut-être que vous donnerez une demi-couronne à la femme, qui crie toujours famine...

Il me saisit par le bras et m'entraîna dans le passage obscur. Nous fîmes trente à quarante pas, après quoi Owen me dit:

— N'ayez pas peur, voilà notre escalier.

Nous descendîmes une douzaine de marches, et j'entendis la voix de Kate qui disait:

— Vous êtes encore ivre, je parie!... et l'enfant n'a pas mangé depuis deux jours.

— Taisez-vous, femme, répliqua Owen; voici Son Honneur qui vient causer avec nous.

Je ne voyais rien; mais Kate devina sans doute de qui son mari voulait parler, car elle s'empressa d'allumer un bout de chandelle.

Quand elle me vit, elle joignit les mains.

— Vous n'étiez pas revenu, murmura-t-elle; je croyais que vous nous aviez abandonnés...

Elle était accroupie sur le sol, et un reste de chemise couvrait à peine sa nudité. Depuis un mois, Owen avait tout vendu pour boire du gin.

L'enfant Paddy, demi-nu comme sa mère, tremblait la fièvre sur une botte de paille humide.

J'allai à lui, et je lui mis de l'argent dans la main; malgré sa faiblesse, il ne fit qu'un saut jusqu'à la porte extérieure.

(1) *Blue-ruin.* C'est ainsi que les gens du peuple de Londres appellent eux-mêmes le poison qui les tue: le *gin*. Cette liqueur présente en effet des reflets d'un bleu pâle.

(2) Caves où se retirent la plupart des malheureux habitants de Saint-Gilles.

— Oh! mère! dit-il, nous allons manger...

— Voilà le papier, s'écria Owen; comme il n'y avait pas d'argent dedans, je l'ai laissé dans un coin.

C'était une lettre annonçant que la succession de feu Daniel Brydges, le père d'Owen, était ouverte depuis un an.

En écoutant cela, Owen n'était plus ivre.

Il se mit à genoux, et Kate fit effort pour l'imiter. Tous deux récitèrent le *De profundis*.

— Si nous avions su cela, murmura-t-il ensuite, au temps où nous avions encore la force de faire la route!... Mais maintenant Kate ne peut pas et l'enfant est trop faible!...

J'avais gardé les trente livres, fruit de ma petite collecte.

Point n'est besoin de raconter ce qui se passa.



La misère à Saint-Gilles. Owen, Kate et Paddy.

VII. — UN ÉCHAPPÉ D'ENFER.

— Eh bien! ami, dis-je à Roche en tombant chez lui un matin du mois d'avril 1846, vous m'avez promis de venir avec moi visiter l'Irlande... Je pars; êtes-vous prêt?

Nous avions fait souvent dessein de passer ensemble le canal Saint-Georges, pour aller admirer les merveilleux paysages de l'ancienne patrie des géants. J'allais mettre, quant à moi, ce projet à exécution, car il me fallait des renseignements pour mon livre: *La Quittance de minuit;* mais Roche s'était marié dans l'intervalle. Quand on est le mari heureux d'une femme charmante et accomplie sous tous les rapports, on n'a plus si grand appétit de voyages.

Roche avait acquis un rang des plus importants parmi les littérateurs de Londres en publiant sa belle *Histoire d'Angleterre*; il achevait maintenant son *Histoire de France*, modèle de clarté noble et d'élégante précision.

Je partis seul.

Mes affaires m'appelaient vers Galway; mais je fis une pointe jusque dans le Mayo pour voir un peu les fameux rivages de la Doyne.

A deux lieues de Killala, je vis un poney galopant dans le *bog*, et suivant avec une précision gracieuse les sinuosités des trous à tourbes.

Derrière une touffe de pins des marais, j'apercevais au loin un petit clocher qui, selon moi, devait surmonter l'église de Kilmore. Au moment où je quittais la grande route pour couper court à travers le *bog*, une voix claire et perçante arriva jusqu'à moi.

— Holà! hé! criait-elle, voilà un Saxon qui va se casser le cou!

Je me tournai vivement. Le poney et son cavalier étaient à cinquante pas de moi. Pendant qu'il continuait de manœuvrer en zigzag entre les tourbières, je regardais avec attention la figure fraîche et souriante de l'enfant, car c'était un enfant. Ses grands cheveux blonds allaient au vent, et il poussait sa monture avec une intrépidité fanfaronne.

— Sortez du marais, me dit-il; je n'aime pas les Saxons, mais je ne veux pas voir un homme mourir.

— Pardieu! me dis-je, si c'est l'enfant Paddy, voilà deux années qui lui ont profité!...

Il passait à ce moment près de moi, et je le reconnaissais parfaitement. Impossible de voir un garçon de douze ans plus beau et mieux venu!

— Eh bien! m'écriai-je, comment se portent Kate et Owen Brydges, Paddy?

Il ouvrait de grands yeux, et son visage souriant devint tout pâle.

— Oh! fit-il seulement en secouant sa longue chevelure bouclée.

Les paroles lui manquaient. Il sauta en bas de son cheval et vint à moi en courant.

— On parle bien souvent de vous, là-bas, murmura-t-il, et votre nom revient tous les jours à la prière du soir... Oh! la mère se porte bien maintenant. Le père est fort, si vous saviez, quoiqu'il ait des cheveux gris... Moi, j'ai grandi, regardez!

L'émotion irlandaise dure peu: Paddy était tout à la joie.

— Ah! reprit-il, le moulin est réparé; nous avons deux champs de pommes de terre... Arrah! je deviens un homme, et j'épouserai Sukey, Votre Honneur.

Il prit mon cheval par la bride, et me guida dans les sinuosités du marais.

Au bout de cinq minutes de marche, j'entrevis la Doyne à travers les saules, un ruisseau délicieux! J'entendais les roues d'un moulin, et, malgré la brume matinière, je voyais une colonne de fumée bleuâtre s'élever vers le ciel.

Paddy lâcha la bride de mon cheval, et s'élança en avant.

Je le perdis derrière les saules, mais sa voix me guidait. Il criait d'un accent de triomphe.

— Venez, mère, venez, le voilà!... Venez, *dad!* (papa) voilà Son Honneur, et c'est moi qui l'amène!...

L'instant d'après, je m'asseyais, auprès d'un bon feu de tourbe, entre Kate et Owen.

C'était plaisir de voir le bonheur calme que respirait sa modeste cabane.

— Dieu a eu pitié de nous..., me dit Kate; sans votre aide qu'il nous a donnée, nous aurions laissé nos pauvres corps là-bas, dans la grande ville...

— Votre Honneur, ajouta Owen en baissant les yeux, demandez à la femme..., je bois un verre de wisky les jours de fête, et c'est tout!

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Comme cela, dis-je, vous ne regrettez pas Londres?

— Begorra! fit Owen, en serrant ses poings robustes.

— Sainte Vierge!... murmura Kate, qui perdit ses belles couleurs.

— Oh! fit l'enfant Paddy, dont la voix claire domina celle de ses parents; quand un pauvre *boy* (gars) parle de passer le canal pour gagner sa vie, le père et la mère lui donnent de l'argent ou du pain, Votre Honneur... Et quand le *boy* a mangé son content à notre table, le père lui raconte notre histoire... Depuis que nous sommes revenus, les gens de Kilmore ne vont plus à Londres...

— Et si l'émigration, comme ils appellent cela, continue dans les autres paroisses, ajouta Owen, c'est que ceux qui s'en vont ne reviennent pas.

PAUL FEVAL.

FIN.

REVUE DU MOIS.

Paris reprend peu à peu, nous disons peu à peu, hélas! sa physionomie active et brillante. On y voit toujours les tentes se déployer, les soldats aller et venir et les fusils étinceler au soleil; mais on y voit aussi les commerçants courir à leurs affaires, les banquiers affluer à la Bourse, les ouvriers rentrer dans les ateliers déserts.

Une marque assez frappante de confiance, ou du moins d'espoir en l'avenir, c'est que les représentants ont fait venir leurs familles de province. Il faut réellement qu'une certaine sécurité soit rentrée dans ces familles, pour que tant de femmes et d'enfants, qui tremblaient, il y a deux mois, d'apprendre le massacre de leurs maris et de leurs pères, non-seulement aient renoncé à les rappeler dans leurs foyers, mais aient consenti à partager avec eux les plaisirs et les dangers de la vie parisienne.

Mesdames les représentantes ont d'abord frémi à l'idée de partir pour la Babylone moderne. Elles s'y sont résignées comme à un grand sacrifice, comme à une sorte de combat qu'elles allaient livrer avec leurs époux. Puis, quand il s'est agi de choisir leurs armes, elles ont pris leurs plus beaux chapeaux et leurs plus belles robes. Arrivées à Paris, elles ont été toutes surprises d'y voir les Tuileries peuplées de promeneurs, les Champs-Elysées et le bois de Boulogne sillonnés de voitures, les théâtres en

pleine activité, les preneurs de glaces assemblés au Palais-National, à Tortoni, au Café anglais. Le lendemain, elles ont reçu des invitations du pouvoir exécutif, du président de l'Assemblée nationale. Elles ont acheté des fleurs, des dentelles, des parures de fête...; bref, elles ont retrouvé, rue de Varennes et rue de l'Université... l'ancienne cour des Tuileries. Fonctionnaires, uniformes, musique, dorures, illuminations, diamants, lions et lionnes du grand monde, rien n'y manquait, si ce n'est les princes. Les amphitryons n'en étaient que plus aimables, du reste ; de sorte que tout a semblé pour le mieux à ces dames dans la meilleure des républiques.

Aujourd'hui elles n'ont plus aucune peur. Elles traversent bravement les bataillons de la ligne et de la garde mobile pour aller à la Chambre se promener dans la salle des Pas-Perdus, ou décider dans les tribunes, entre deux projets de loi, quels sont les mieux portés des mantelets de mousseline brodée et des châles en crêpe de Chine.

Honneur à ces dames ! elles n'ont pas fait moins que leurs maris pour ranimer la confiance ; tant il est vrai qu'un sourire qui vient à propos est toujours puissant à Paris ! La république de Sparte, avec ses délégués farouches, avait épouvanté tout le monde ; la république d'Athènes, représentée par M. Armand Marrast, a rassuré nos femmes et nos filles. Or, en France, les pères et les époux sont toujours de l'avis de leurs filles et de leurs femmes ; les hommes comme il faut sont égaux devant la galanterie, comme les citoyens devant la loi.

Demandez plutôt à M. Méry, notre spirituel collaborateur, qui vient de faire jouer à la Comédie-Française le *Vrai Club des femmes !* Devinez quel est ce club ? C'est le bal ! M. Méry a parfaitement raison. Mme des Aubins,

Riche et si belle, avec ces deux titres charmants,
Je crois qu'on peut aimer tous les gouvernements;

Mme des Aubins, disons-nous, veut donner un bal pour ranimer les poltrons et relever le crédit. Les danseuses accourent ; mais les danseurs manquent ; ils sont au club. Une vieille comtesse propose aux danseuses de se constituer aussi en club et de gouverner l'État. Grande séance ! On décide qu'il faut des ambassadrices, et non des ambassadeurs, dans les cours où la beauté fait la loi. Là-dessus, voilà du bruit à la porte : ce sont des violons et des rafraîchissements, convoqués par Mme des Aubins ; puis des danseurs, ramenés par un diplomate destitué. On danse, on s'amuse, et si bien, qu'hommes et femmes votent à l'unanimité cette motion de Mme des Aubins :

Messieurs, nous ouvrirons ce club tous les jeudis.

Et le public d'applaudir les vers faciles de M. Méry.

Quelques jours auparavant, le théâtre de la République avait repris *la Camaraderie* de M. Scribe, qui est plus que jamais de circonstance, et, s'il faut en croire M. Ed. Thierry, cette reprise a donné lieu à une bonne action.

« Voici l'histoire, dit-il ; elle est bien simple, mais elle mérite d'être connue. Il y a un honnête homme (est-il le seul, hélas ?) qu'une délation mensongère a fait jeter en prison après l'insurrection de juin. Garde national, il n'a pas paru dans les rangs de sa légion ; il était à la campagne. De retour, il s'est vu arrêter sur la méchante déposition de quelques voisins, enlever à sa femme, conduire dans quel fort ? Sa femme ne le savait pas. Le secret était gardé là-dessus. Que faire ? La pauvre femme dit son chagrin à Mlle Anaïs, qui lui conseille d'aller chercher un certificat auprès du maire de la commune. Le certificat est obtenu ; mais sera-t-il joint au dossier ? Nulle apparence ; toujours des lenteurs, sinon des refus. Il faut se hâter cependant ; on parle de la déportation. Le plus sûr serait peut-être de s'adresser au chef du pouvoir exécutif. Mlle Anaïs dicte la pétition ; le même pli contiendra un certificat nouveau. Mais qui remettra le pli au général ? Mlle Anaïs s'adresse à des auteurs devenus représentants du peuple. Trois lettres, quatre lettres ! pas de réponse. Arrive enfin la seconde représentation de la *Camaraderie*. Un bruit vient sur la scène que le général Cavaignac est dans la salle, et dans une loge du rez-de-chaussée. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire parvenir la pétition jusqu'à la loge du rez-de-chaussée ? Quelqu'un s'informe : impossible ; le général a défendu sa porte ; il ne veut pas être reconnu pour ne pas être importuné, et des hommes veillent sur le corridor. Cependant Mlle Anaïs jouait le rôle de Mme de Montlucar ; songeant à la loge, elle se disait, comme on se dit bien des chimères, que le pauvre placet gagnerait peut-être quelque chose, si Mme de Montlucar était bien applaudie. Elle jouait donc avec tout son talent, et le public applaudissait, et l'on applaudissait encore dans la loge du rez-de-chaussée. Un habitué de l'orchestre monte sur le théâtre ; il apprend à Mlle Anaïs que le général lui a battu des mains ; mais quoi ? cela n'autorise pas à forcer une consigne. On insiste cependant. Une ouvreuse ne compte pas parmi les fâcheux ; l'ouvreuse peut remettre la pétition et disparaître. On se charge de donner la pétition à l'ouvreuse. La pétition s'insinue enfin par la porte entrebâillée. Une lettre l'accompagnait, lettre écrite à la hâte, et qui en appelait à l'équité du général. Sa politesse répond d'abord par un mot obligeant crayonné au dos du billet ; le lendemain l'équité avait son tour. Un ordre était donné de surseoir à la déportation. Ce n'est encore qu'un délai ; mais le délai, cette fois, c'est déjà presque la justice. Et l'on demande à quoi sert le talent, à quoi servent les arts ? O présidents ! ô chefs du pouvoir exécutif ! vous voyez qu'il est bon d'aimer la comédie, et que donner deux heures au théâtre, ce n'est pas perdre sa soirée. »

Un homme de beaucoup d'esprit, M. Marc Fournier, a obtenu un succès vraiment littéraire à la Porte-Saint-Martin, avec un grand drame en cinq actes : *les Libertins de Genève*, titre heureusement trompeur d'une œuvre qui n'a rien de commun avec le libertinage, et dont les héros sont les célèbres hérésiarques Calvin et Servet.

RECTIFICATION IMPORTANTE.

Nous devons et nous accordons très-volontiers aux réclamations d'une des plus honorables familles de Bretagne la rectification d'une note ajoutée au remarquable article de M. Kératry sur l'*Esprit de famille*, et sur l'héroïque et merveilleuse carrière du colonel René de Madec (numéro de février, page 152). Nous avons cherché l'explication de cette note à la source indiquée sous forme dubitative ; nous n'y avons rien trouvé qui pût s'appliquer avec défaveur à l'origine de la famille Madec, origine si notoirement pure de toute tache directe ou indirecte. Nous sommes certain, et l'auteur nous autorise à dire : qu'il a fait simplement allusion à quelque membre d'une corporation de métier honorable, mais sur laquelle pèse, en basse Bretagne, un ridicule et injuste préjugé. Tous nos lecteurs ont compris, du reste, qu'à moins d'une contradiction absurde et invraisemblable, la note ne pouvait être, sous aucun rapport, une injure pour le héros glorifié, par M. Kératry et par nous-même, comme un modèle populaire de courage, de patriotisme et de vertu.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

AVIS. Sous presse, pour paraître dans nos prochains numéros : *Pise et Florence*, par M. Henri Blaze; — *La Vraie manière de s'amuser*, par M. Paul de Kock; — *Les Peintres célèbres*, par MM. Alex. Dumas, Arsène Houssaye, C. de Chatouville; — *Fables nouvelles*, de M. Viennet; — *Joseph*, par M. de Pongerville; — *Histoire du Duel*, par M. Hipp. Étiennez; — *Galéas Sforza*, par M. de Ségur; — *Voyage en Normandie*, par M. Dumolay-Bacon, — *en Languedoc*, par M. Mary-Lafon; — *au Pays basque*, par M. G. Delavigne; — *Broussais*, par M. Éd. Plouvier; — *Clochetin*, conte, par Mme Desbordes-Valmore; — *Les Mémoires d'outre-tombe;* — *Les Cours publics dans un fauteuil;* — *La Fontaine et Fouquet*, par M. Pitre-Chevalier, etc., etc., etc.





